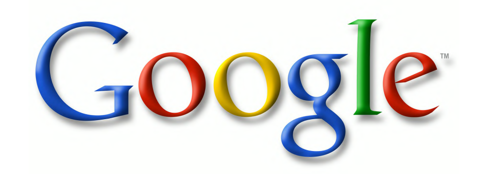
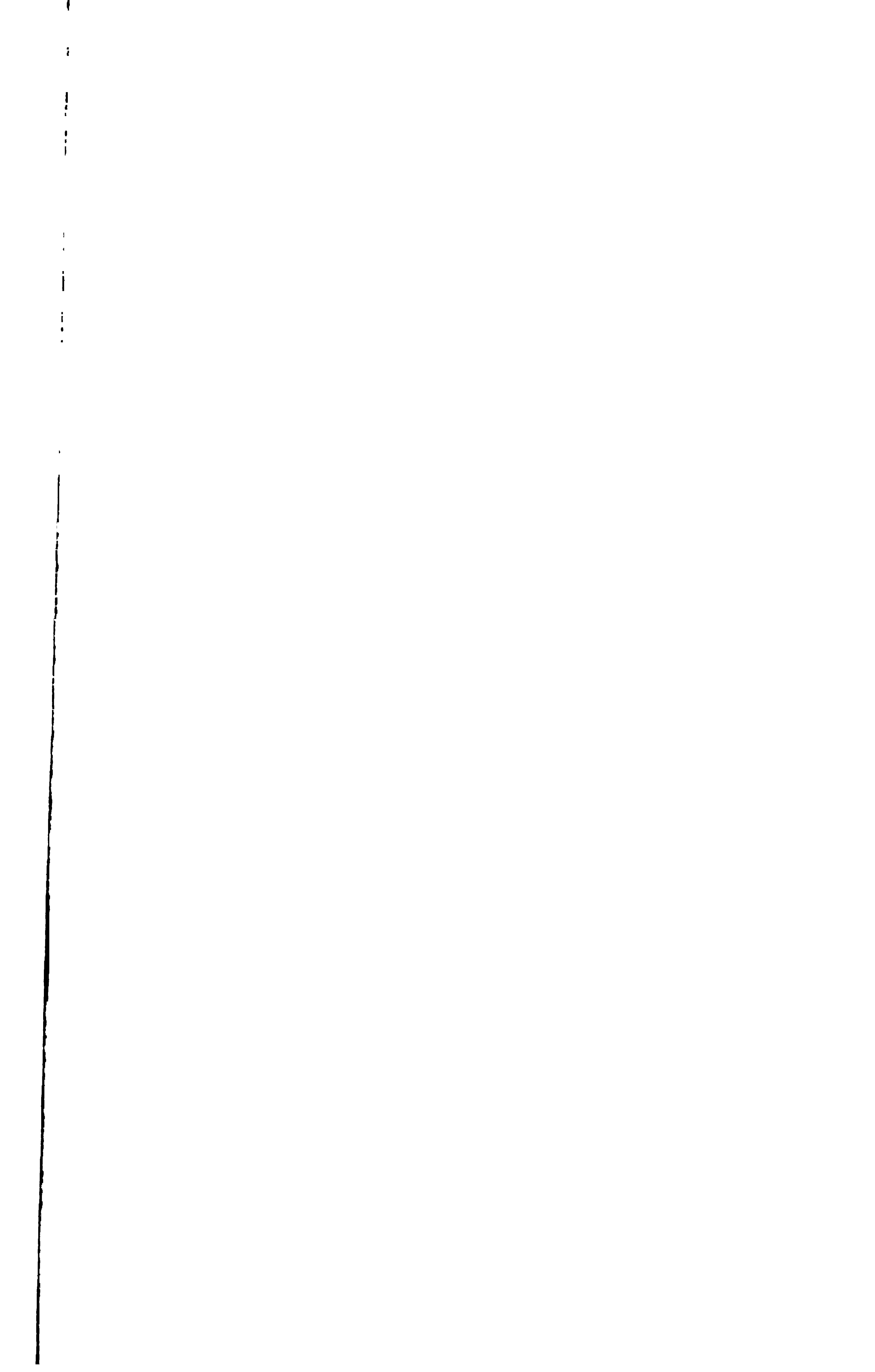
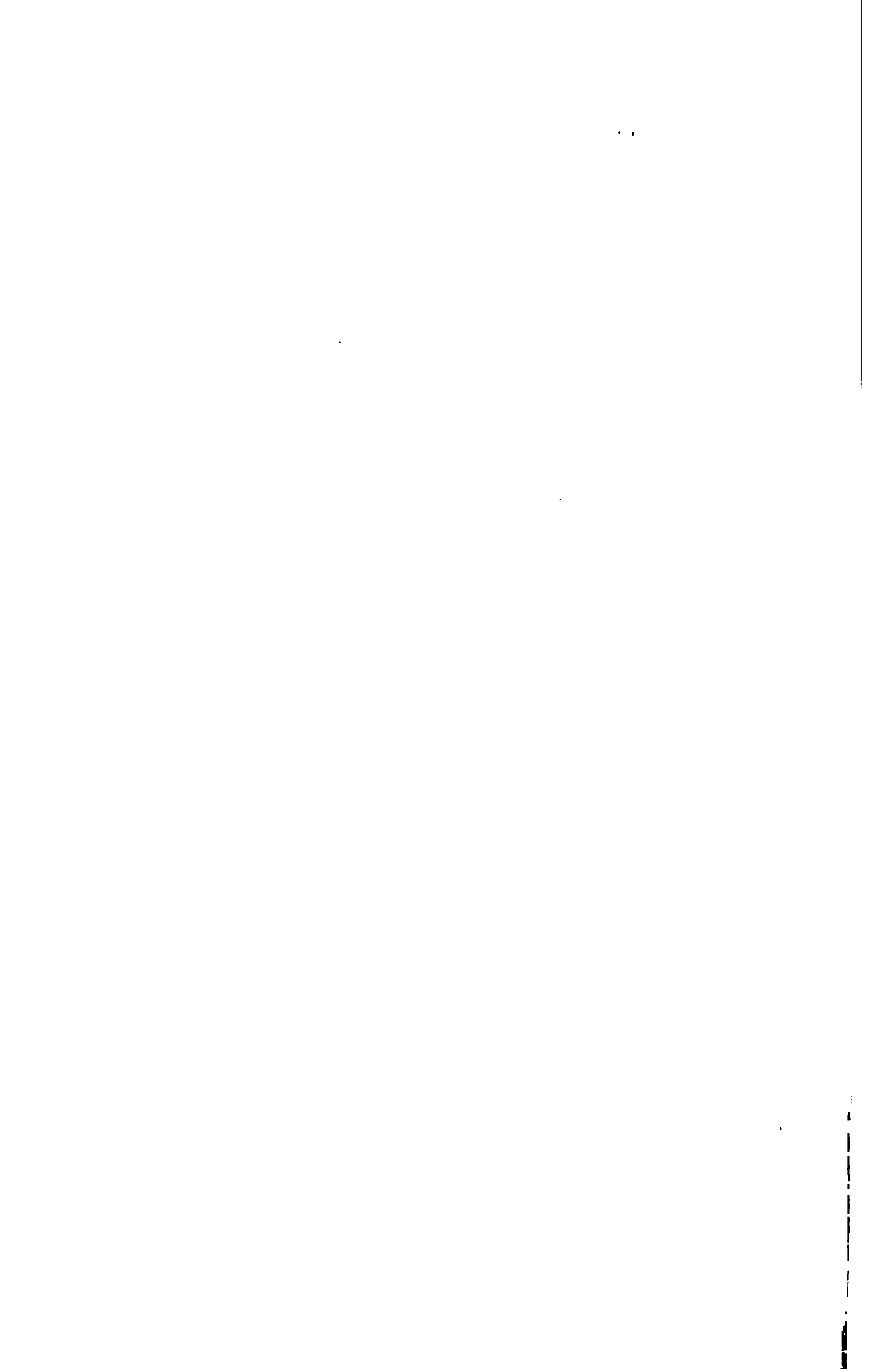








L'Humanité Nouvelle



L'Humanité Nouvelle

REVUE INTERNATIONALE

Sciences & Arts

1re ANNÉE — TOME I

(Volume I)

PARIS

Bureaux : Rue Lafayette, 120

1897

année 1

1re Année — I — Mai 1897

L'Humanité Nouvelle

REVUE INTERNATIONALE

Sommaire

5. **Études sur l'Évolution des Religions primitives** . . . . Elie Reclus.

18. **L'Évolution morale du Sexe.** *Traduit de l'anglais par L. Jerrold* . . . . P. Geddes et A. Thompson.

30. **L'Être Social** . . . . J. Grave.

40. **L'Évêché** . . . . E. Verhaeren.

42. **Les Amoureux de Galathée** . . . . . . L. Mullem.

50. **L'Homme en Amour** . . . . C. Lemonnier.

56. **La Liberté de Conscience** . . . . . . Clémence Royer.

68. **Symbole Social** . . . . L. Bazalgette.

84. **Appel de Doukhobortzis.** *Traduit du russe par M. Stromberg.* . . . . L. Tolstoï.

95. **Chronique Littéraire** . . . . H. Fèvre.

105. **Revue des revues.** *Revues françaises* . . P. Ballaguy.
Revues italiennes. . . M. Pilo.
Revues anglaises. . . . L. Jerrold.
Revues allemandes . . . L. Rémy.
Revues russes. . . . . M. Stromberg.

118. **Revue des livres.** *Livres français* . . . . A. Hamon.
Livres anglais . . . . A. Jerrold.

PARIS

PRIX DU NUMÉRO

1 fr. 25

RÉD

L'Humanité Nouvelle

REVUE INTERNATIONALE

SCIENCES ET ARTS

paraît mensuellement

en un volume de 128 pages

Rédacteur-Gérant :

CHARLES ALBERT

Administrateur :

GABRIEL DE LA SALL

5, impasse de Béarn

PRIX DE L'ABONNEMENT :

		Un an	Six mois
France	fr.	**12**	**7**
Belgique		**12**	**7**
Étranger (Union postale)		**15**	**8**

Le numéro : 1-25. — Étranger 1-50.

La Revue ne publie rien que d'inédit

ÉTUDES SUR L'ÉVOLUTION

DES

RELIGIONS PRIMITIVES

APPARENCE ET PHYSIOLOGIE DE L'OMBRE

Toutes les autorités en matière de l'autre monde, s'accordent à dire que ceux qui ont passé par la mort sont transformés et métamorphosés. Elles ne savent trop le répéter : le changement est complet autant que subit. Les amis du Ci-Devant feront bien de tenir à distance celui qui, n'étant plus ce qu'il était, est ce qu'il n'était pas.

On raconte dans l'Argentine que les Gauchos, qui ont lassé un cheval sauvage et lui ont inculqué une première leçon ès-humanité, ne prennent pas toujours la peine d'amener le novice à l'estancia, sachant qu'ils le retrouveront et le recaptureront quand il leur plaira ; ils le laissent regagner la bande à laquelle ils l'avaient arraché. Mais en quel état sort-il de sa première initiation ! Le corps couvert de sueur et d'écume, les flancs et les membres déchirés par les épines, les roseaux et les éperons, le crâne hébété par les coups de gourdin, la langue sanglante, la mâchoire déboitée et désaccrochée. La bête haletante et harassée, éreintée et échinée, revient auprès des siens. Ah ! comme elle voudrait être léchée et pourléchée, caressée sinon consolée ! Endolorie, honteuse de son irrémédiable défaite, elle arrive quêtant la compassion et la sympathie. Mais aucun des anciens ne se laisse approcher, ne s'attendrit à son regard suppliant. Ils font

cercle, la regardant avec stupeur, comme si elle fût animal redoutable ou funeste. Ils la voient montée par le spectre de l'homme méchant et terrible, matée par celui qui toujours les menace, et fera tôt ou tard, parmi eux, victime nouvelle.

Le masque de la mort transparaît sous la figure du défunt. Thanatos s'embûche dans les orbites oculaires, prêt à se jeter sur le premier passant venu. C'est la mort qui donne au défunt l'acuité sinistre du regard menaçant. Les morts s'emploient à propager la mort. De même les pestiférés disséminent la peste ; les barreaux de fer qu'un aimant a touchés, aimanteront d'autres barreaux.

L'œil du vivant rayonne chaleur et flamme ; celui du mort émet une lueur froide, stille une lumière polarisée, dépouillée des rayons caloriques, laquelle décompose l'aura nerveuse, engourdit le cœur et glace les moelles. Qui s'obstine à regarder cet œil se sent défaillir ; plusieurs tombèrent pour ne plus se relever.

Sous le nom de Méduse ou la Dominatrice, la mort émane l'effroi, avant-coureur des dissolutions. Qui rencontrait son regard était changé en pierre. A tel point effrayait la Reine des Epouvantements, qu'il eût suffi de quelques siens cheveux pour mettre une armée en fuite, prétendait la fable grecque, laquelle ajoutait que Minerve remit à Hercule une cruchette et dedans une boucle de la Gorgone, dont Hercule gratifia sa bonne amie Stérope, qui passa le cadeau à la ville de Tégée, laquelle la mit en son palladium.

La légende universelle n'a pas manqué de noter cet aspect étrange, cette physionomie répulsive. Ainsi, dans une saga scandinave, le divin Thor apostrophe Alwys qui avait surgi tout à coup :

« — Hé ! hé ! D'où sors-tu, camarade ? Comme te voilà blanc autour du nez ! Aurais-tu dormi par hasard emmi les cadavres ? Tiens, je crois flairer quelque chose d'un Thyrse ! »

Et l'autre :

« En effet. Mon nom est Alwys. Oui, je demeure sous terre ; oui, j'habite la pierre ! »

***

Tant que le souvenir de sa vie et de sa personne n'est pas effacé, le mort fait un revenant encore présentable. Tant que dure sa mémoire, il conserve sa figure de naguère et son costume. Mais quand son nom n'éveille plus aucun souvenir précis, il passe pour s'être métamorphosé, avoir émigré en plante ou animal. On en a

preuve évidente par les traces trouvées autour de la tombe, sur poussière ou argile mouillée, sur cendre ou sable, traces laissées par l'âme, évidemment ; elles montraient des patouillages d'insectes, des sillages comme de vers ou chenilles.

Si durant sa vie, le compagnon n'avait pas su se faire aimer ou estimer, il tombait bientôt dans la démonaille, était rejeté dans la tourbe des irréguliers et mauvais drôles de l'autre monde. Bientôt son physique se brouillait, tournait au laid, puis au hideux et grotesque ; des griffes lui poussaient, ou des sabots fourchus avec une queue balayante.

En tout état de cause, l'aspect du défunt se modifie. Les dessins des Peaux-Rouges lui font des moignons fourchus ou tri-dactyles au bout du bras et de la cheville. Les démons japonais ont quatre doigts seulement : c'est leur signe distinctif. Partout on en a vu avec les pieds retournés ou la tête devant derrière. De notre encéphale ils se passent aisément. A preuve les chevauchées du Grand Veneur, ces cavaliers qui pour plus de commodité portent leur boule à l'arçon de la selle ; ils la reprendront quand ils seront arrivés. D'autres l'ont déposée quelque part, dans un coin ; ils ne la mettent qu'en gala.

Pour ce qui en est de la démonologie spéciale, disons que la plupart des démons sémites sont velus et roux, et par exception, fourrés d'un pourpre violacé. Le moyen-âge chrétien encorna et ensabota ses diables, en souvenir des faunes et des ægipans. Pour les faire ressembler au dragon apocalyptique, leur père, on leur attribua une queue à bout acéré, cinglant des coups empoisonnés. Et dans leurs yeux rouges, on alluma des charbons tirés au brasier de l'Enfer.

Les Grecs représentaient Pluton et les Dieux de l'Hadès comme ne dévisageant personne et toujours regardant ailleurs ; moyen de ne s'apitoyer jamais. Ce trait délicat fut exagéré jusqu'au grotesque par des légendes et figurations barbares. Citons les Damaras et Ova Héréros de l'Afrique Australe, qui logèrent les yeux de leurs démons dans le dos ou la nuque. Par contre, tels et tels monstres se mirent deux yeux devant deux yeux derrière ; leur tête affectait la forme d'une jumelle de théâtre. Quatre's'yeux, une Ogresse des Maïnotes, Grecs de l'ancienne Laconie.

Manquant de substance, dépourvus de chair et d'os, n'étant que du brouillard atténué, les fantômes furent dénommés Corps-Vides ou Figures-Creuses, par exemple en Russie et aux Feroë. On les dé-

peignit tout en façade, privés de dos et du postérieur, ouverts par derrière.

***

Symbolisés par les « poissons muets », les Sprites, dit-on, sont avares de paroles, ont pour geste fréquent de poser le doigt sur la bouche. Entr'eux ils conversent, sans intermédiaire audible et visible, par l'action intime et directe d'âme à âme. Quand on se figure qu'ils parlent, c'est qu'ils font surgir les idées si nettement dans le cerveau, qu'on croit entendre une voix distincte. Ils communiquent avec nous par tables tournantes ou crayons magnétisés, par une légère agitation de l'air, par des soupirs et coups rhytmés, par des lueurs rapides, des gémissements ou des éclats de rire, voire par des miaulements, hurlements et coassements. Quel dommage qu'ils ne puissent parler comme nous, parler tout bonnement!

Les Maoris attribuent ou attribuaient à leurs Tahoungas un léger bruisselis, un sifflement. Les Innoïts disent que les esprits bourdonnent. En Océanie, aux îles Gilbert et Marshall, le spectre hante les alentours de son ancienne demeure, pendant trois ou quatre jours encore, et les amis peuvent l'entrevoir aux heures crépusculaires, l'entendre siffloter.

De temps à autre, ils entrent dans le corps des oiseaux chanteurs, surtout de ceux qui ont l'accent triste et la mélodie plaintive. C'est Procné, de classique souvenir, l'hirondelle Procné, qui dit le crime dont elle fut victime. C'est Philomèle, le rossignol qui raconte aux étoiles sa passion et son infortune.

***

La mort est dite « la Camarde » dans le langage populaire. Un crâne avec les orbites vides et sans les cartilages du nez — ils sont tombés de pourriture — nul ne s'y trompe, c'est la Mort ou quelqu'un qui lui appartient. Quand on ne la voit pas, on la devine à la fade, à l'indescriptible odeur dégagée par les chairs pourrissantes, on la sent par toute la chimie macabre. Thanatos en est imprégné, pénétré de part en part, ne peut que la dégager. De loin la perçoivent les chiens qui, alors, « aboient à la mort », comme on dit en nos campagnes. Mille fois les animaux fin-flaireurs la reniflaient, tandis que leurs maîtres ne se doutaient de rien.

Ayant perdu les narines, si le mort hume encore les objets, c'est par des moyens à lui connus. Ce problème, nous n'avons pas à le

résoudre. Il importe davantage de se rappeler que « le souffle qui traverse les narines » est l'âme même de l'individu, son Double aérien.

Une histoire de revenants débutait ainsi :

« ... Il y avait comme un mystère au fond des glaces. Dans le cabinet de toilette flottait un parfum subtil ... »

L'essence des plantes, celle de tous êtres vivants se décèle par l'odeur dégagée. En vénerie, le fumet ou la fumée de la sauvagine, c'est son âme, son âme après laquelle courent chasseur, limiers et lévriers.

Quand s'élucubra la première morale, aisément on se persuada que l'infection cadavérique décelait d'ignobles penchants, révélait la mauvaiseté des âmes, leurs haines et leurs envies. Sans doute la puanteur persistait jusqu'à ce que la conscience eût été nettoyée. Ce qui nous explique pourquoi les Oscilles furent longtemps une cérémonie pieuse conservée dans les mystères dionysiques. On se balançait en escarpolette à l'intention des morts et pour abréger leur longue pénance. « Jeunes filles et jeunes garçons, montez dans la balançoire, allez de ci, de là, allez encore ! C'est grand-papa qui sera content, en haut de sa branche, et vous remerciera ! »

Dès son origine, le christianisme déclara que les restes des saints et des bienheureux n'exhalaient pas, ne pouvaient pas exhaler l'ignoble odeur du péché. Quelle que fût la manière dont s'opérait la décomposition, il fallait que les Purs fleurassent le baume, l'encens et les parfums suaves. On appuya la doctrine sur un passage découvert dans le livre des Psaumes : « Tu ne permettras point que le corps de ton bien-aimé sente la corruption. » Les *Acta Sanctorum* et autres recueils hagiographiques, racontent cent fois, mille fois, que diables et criminels dégageaient une indicible malodeur, tandis que tels martyrs, vierges ou confesseurs, exhalaient délicieux effluves. Pour canoniser ou béatifier un postulant, par exemple l'illustre curé d'Ars, il ne suffit pas de célébrer ses vertus et de prouver ses miracles, il faut encore établir qu'il est mort « en odeur de sainteté », la sainteté ayant son odeur spéciale, comme le soufre, le chlore et l'arsenic.

En tout pays, il fut tiré avantage de la consubstantialité de l'âme et de l'odeur pour fabriquer des parfums inspirant l'amour. Les sorciers guatémalais ont une rose souëf-odorante, laquelle leur soumet qui la respire.

Des flacons de sel anglais ou autres substances pharmaceutiques très astringentes furent débouchés sous le nez de Peaux-Rouges qui baisèrent le manitou, le caressèrent, vantèrent sa louange, exaltèrent sa puissance extraordinaire...



Suivant la doctrine accréditée, les fantômes pèsent si peu que rien, ne sont autre chose qu'un brouillard lumineux. Tout aériens qu'ils fussent, les démons et les génies supérieurs représentaient une certaine quantité de matière, puisque l'on ne supposait pas qu'aucune vie pût en être tout à fait dépourvue.

Avec le temps, ils se raffinèrent. La subtilité de leur étoffe s'accorda avec la délicatesse de leur intelligence, et les plus éthérés n'eurent de substance que ce qu'il en fallait pour émaner la lumière.

Leur médiocre pesanteur expliquait leur genre de progression dans l'espace. Notre marche s'opère par saccades, par une succession de demi-chutes. Mais les revenants de toute espèce, glissent par mouvement continu, tout d'une pièce, planent sans incliner la taille. Leur genou manque de rotule, particularité mentionnée tant par les Toltèques et Tlascaltèques américains que par les Indous. Le *Lalita Vistara* raconte ainsi l'arrivée de personnages divins :

« Je ne leur vis aucune ombre, ô Roi ! et je n'entendis point le bruit de leurs pas. Ils marchaient, mais ne soulevaient aucune poussière. Leur parole ne ressemble point à la nôtre, profonde et caressante, elle va au cœur. Ils ont des manières douces et de belles formes : les gens ne se rassasiaient pas de les regarder. »

Partout des apparitions spirites se décèlent par l'absence d'ombre. L'ombre ne jette pas d'ombre.

Sita, lisons-nous dans le *Ramayana*, Sita reconnut qu'un Dieu lui parlait, à l'immobilité des yeux qui la regardaient.

Et les Anamites savent qu'ils ont affaire à un génie céleste, quand ils voient sa barbe et sa chevelure blanches, sa physionomie imposante et surtout son air de mystère.

Ce mystère, tâchons d'en pénétrer les causes.

S'il faut en croire les Macousis guyanais, la vie se tient en la pupille, y réside sous apparence d'un homme microscopique, dont l'image s'éclipse au moment de la mort.

Rabelais prétend, de son côté, que « le diantre n'a pas de blanc à l'œil ». Le Chiloman siamois manque de pupille. — « Pupille », mot

dérivant du latin *Pupa*, *pupilla*, poupée, fifille. A l'instar des Macousis et autres Galibis, les anciens Italiotes se représentaient leur Double sous la figure d'une fillette. De nombreux vases grecs montrent l'âme sous forme d'Eidola, poupées minuscules.

Les Tlascaltèques donnaient à leurs génies des yeux sans blanc, ni cils, ni sourcils, ni prunelle. La sculpture grecque employait le même système, mais rehaussait l'arcade sourcilière, donnant ainsi au masque des Elyséens une dignité surhumaine et le regard inquiétant du Sphinx, et les investissant d'une majesté dangereuse à contempler. Ces Dominateurs portaient une lumière en eux-mêmes, n'avaient pas besoin d'ouvrir les yeux, voyaient sans regarder et savaient sans apprendre. La perfection des formes allait de pair avec celle de l'intelligence. L'univers se refléta dans le vaste miroir de leur sapience, laquelle procédait par intuition immanente, et non point par efforts successifs, pas plus que leur marche.



Ce sont nos populations chrétiennes et plus particulièrement celles de race germanique, qui ont le plus avant pénétré et le mieux approfondi le mystère du démonisme.

Callot, maint Flamand et, en première ligne, le Bruxellois Breughel d'Enfer, ont trouvé le sublime du genre en leurs *Tentations de Saint Antoine* et leurs *Sabbats*, rendez-vous des sorcières, des diables et lustucrus. Ces peintres nous montrent des corps humains disloqués de toute façon, sens dessus-dessous, devant-derrière, derrière-devant, accouplés en formes bestiales, forgés en outils et instruments qui volent, rampent ou titubent. Ce sont monstrueuses bouffonneries et dégoûtantes absurdités, fornications du difforme et de l'horreur, de l'impossible avec de répugnantes vulgarités. Caricatures et biscorneries, tohu-bohu de hideurs et laideurs. Au premier abord, rien de plus curieux. Le spectacle effraie les petits enfants, amuse les grands, mais bientôt perd de son piquant et l'intérêt s'émousse. On ne déguste pas de cet alcool longtemps sans qu'il fasse mal aux cheveux. Après s'être saturé des grotesques et de leur stérile abondance, c'est avec bonheur que l'on revient à la simple, à la pure, à l'idéale beauté.



A l'origine, les démons et génies étaient des individus quelconques, bons ou mauvais, comme cela se trouvait, mauvais le plus souvent, parfois très mauvais.

L'équilibre n'étant pas moins nécessaire au monde moral qu'au monde physique, il fallut opposer des génies bienfaisants à la tourbe démonique infestant le monde. On ne réfléchissait guère que l'on eût pu se passer des uns et des autres. Des plus puissants on voulut avoir l'effigie.

Les premiers artistes faisaient gauche et laid, ne pouvant mieux faire, mais à mesure qu'on se rendit maître de la forme, on voulut que la laideur signalât les génies méchants et que la beauté fût le privilège des bons patrons et protecteurs. Mieux que tous autres, les Grecs exprimèrent par des lignes la noblesse intellectuelle et morale. Ils y réussirent si bien que l'humanité s'enorgueillit encore de leurs succès. Pour avoir des visions de grâce, de charme et de majesté, nous contemplons encore les formes de Zeus, d'Apollon et de Dionysos, celles de Diane et d'Aphrodite.

On ne trouva pas mieux que la beauté humaine. Cependant quelques-uns, surtout parmi les modernes, accrochèrent une paire d'ailes aux personnages angéliques. Ces grandes rémiges font bel effet quelquefois, le plus souvent elles alourdissent; nos peintres et sculpteurs savent le mal qu'ils ont à passer une robe entre le corps et les ailes. Mais la pudeur avant tout, la pudeur spéciale dont l'éducation par les moines et par les nonnains infesta l'Occident chrétien.

La laideur fut tout autrement facile à exprimer que la beauté. On avait ample provision de haines et colères à placer contre son prochain. Les personnages du monde invisible n'ayant pas de voix pour répondre, on leur attribua tous accidents, malechances, malheurs et maladies. On les accusa même de ses erreurs et de ses maladresses. Après avoir commis de lourdes fautes, lesquelles aboutissaient à grièves douleurs, on se prétendit la victime des Malfaisants. Impossible aux diables de nier les crimes dont on les accusait, cornus comme on les avait faits, avec des crocs de sangliers à leur gueule ensanglantée. L'homme les avait enlaidis en proportion de ses remords. N'osant discuter avec sa conscience, il extériorisa ses passions et penchants, afin de les maudire et honnir plus à son aise. Ce qu'il n'osait s'avouer, il le cornait aux oreilles de ces vilaines bêtes.

Si les peuples n'ont que le gouvernement qu'ils méritent, de même n'ont-ils que les Dieux qu'ils voudraient être, que les diables qu'ils sont. On prétend que le Créateur se manifeste par ses œuvres... Et l'homme donc! l'homme qui formula notre monde intellectuel et moral. Tant vaut l'imagination d'un peuple, tant vaut sa poésie. Tant vaut sa conscience, tant valent son ciel et son enfer. L'Evolu-

tion des Religions nous montre ce que nous croyons, partant ce que nous sommes.

Salomon, lisons-nous dans les légendes de l'Islam, puisées pour la plupart aux sources talmudiques, Salomon obtint la faveur de voir les djinns sous leur forme réelle, et non pas seulement sous les apparences, tantôt terribles, tantôt engageantes, sous lesquelles ils se déguisent. L'homme le plus sage et le plus savant du monde fut stupéfait au spectacle de ces difformités. Il n'eût jamais cru que pareils monstres fussent possibles. C'était une tête d'homme sur un cou de cheval, c'étaient des ailes d'aigle sur la bosse d'un chameau, un paon avec des cornes de gazelle... Et l'ange Gabriel lui expliqua : « Sache que ces formes de chimère accusent les crimes d'existences antérieures, proviennent de rapports infâmes avec hommes, quadrupèdes, oiseaux et reptiles. Rien n'arrêta la concupiscence de ces êtres immondes qui naquirent en inceste et vécurent en adultère. De génération en génération leur hideur augmente à mesure que se multiplie leur espèce. »

***

Tous nous avons remarqué les gargouilles qui peuplent les murailles, les toits et les piliers de nos Églises gothiques, figures étranges, résurrection des amphibies qui peuplaient les marais jurassiques. Ces œuvres de l'art chrétien, on les a traitées fort dédaigneusement. Oublieuse des maux qu'elle n'a pas endurés, notre génération ne voit, en ces reliques d'un autre âge, que bizarreries, drôleries, coquasseries. Les disant de mauvais goût, elle se dispense de les étudier sérieusement. Mettons-y plus de complaisance. Évoquons la mentalité de nos malheureux ancêtres. Revivons le moyen-âge. Rentrons en cette longue et lugubre nuit. Ces animaux fabuleux, formes incongrues, absurdes juxtapositions de corps et de membres enchevêtrés, ces alectro-dracontes, ces lago-pardes et léontopithèques furent les images de violences doublées de lâchetés, de roublardises acoquinées à des imbécillités. Des anato-falcones ou anseri-falcones, ont des têtes de rapaces montées sur des corps de palmipèdes : le bec plonge en son ventre, le fouille et dévaste ; le rapace s'irrite contre son propre cœur, son cœur d'oie stupide, de canard voué aux marais fangeux. Que d'infortunés dans les asiles, que de pauvres détraqués qui s'écrieraient que ce sont là leurs portraits d'une ressemblance déplorable ! Les Sphinx et les Sphinges ne sont-ils pas notre propre mystère ? Ces Chimères et ces Fantasmes

sont à la ressemblance de nos imaginations et désirs. Oui, ces Cauchemars, Empuses et Lamies, représentent nos haines et nos remords. Frayeurs, lâchetés et désespoirs prennent un masque bouffon, s'affublent en Blemmyes, Sciapodes et Martichoras.

Les symbolistes ont suffisamment expliqué que la nef des cathédrales représente la Sainte Eglise et l'objet de la Foi chrétienne. Regardez le Crucifié tirant sur les clous, pleurant des larmes sanglantes. Ensuite, considérez les figures mornes et hébétées tout autour, saints déhanchés et décharnés, saintes laides et moroses. Une mourante lumière tremblant devant un reliquaire : c'est le cœur, le triste cœur du fidèle, pauvre âme mal éclairée !...

Voyez maintenant le dehors de l'édifice sacré. Le dehors c'est le monde, la société politique et civile en tant qu'opposée à la communion des fidèles. Ces pierres sont animées. Ça grouille de diables, démons grimpant partout, nichés dans tous les coins. Débordant sur le présent siècle, l'Enfer envahit la vie quotidienne. En ces dragons hideux, en ces guivres méchantes, le peuple contemplait ses mangeurs et ses bourreaux. Ces animaux féroces étaient les Dominations et les Puissances, le Diable, les Mahom et les Tervagant ; c'étaient aussi le Roi de France et l'Empereur du Saint-Empire et les barons et baillis, et la famine et la maltôte, tout ce qui le suçait, le piquait, l'empoisonnait, l'empestait, lui arrachait la chair vive, lambeau après lambeau. C'était la Vie, image de l'Enfer, et l'Enfer, réalité de la Vie. Mais il ne devinait pas encore, le Peuple, enfant colosse, ne comprenait pas que ces cauchemars de pierre, affreuses réalités, n'étaient autres que les démons en son cœur : Sottise et Folie, Envie et Cruauté.

Le Peuple, c'est nous, n'est-ce pas ?



De tempérament frileux, les Ombres se plaisent à la tiédeur des forêts, cagnardent sous les racines tordues des vieux hêtres, dans les fourrés que la cime des grands arbres protège contre les vents, dans les broussailles ou sous les feuilles sèches. Les feuilles pourrissantes développent une chaleur obscure, laquelle supplée au sang qui leur fait défaut, à la nourriture qui leur manque si fréquemment. Il faut bien qu'elles reçoivent du dehors un calorique, dont elles n'ont plus la source en elles-mêmes. Le plus souvent qu'elles apparaissent, on les voit en peine de se réchauffer.

Ne dit-on pas « la Mort à la main glacée », « froid comme la Mort, chaud comme la Vie »?

Sans parler des cierges et bougies qu'ils leur allument à la Toussaint, nos paysans invitent leurs défunts à se donner une bonne flambée devant la bûche de Noël, les convoquent aux brandonnées de la Saint-Jean, devant lesquelles nos Bretons laissent la place d'honneur à des hôtes invisibles. Aux fêtes de famille ne doit manquer le bon feu dont la chaleur les ragaillardira.

Nos antipodes, les Non-Non d'Australie, racontent que les âmes qui viennent de passer par la mort, ne s'accoutument que difficilement à la froidure, pendant quelques semaines, restent engourdies et tout effrédillées. De temps à autre, les amis se font un devoir d'allumer un brasier sur la tombe : « Arrive pauvre camarade, arrive ! chauffe-toi, ranime-toi ! »

Pendant les mois d'hiver, les Odjibéouais, tribu de Peaux-Rouges, se montraient diserts sur le compte de Ménabochou, bavardaient sur ses compagnons. Quand arriva l'été, ils ne voulaient plus se laisser interroger sur le héros national. On leur demanda le pourquoi de cette nouvelle attitude?

« Les Esprits, répondirent-ils, ne peuvent supporter les rigueurs de l'hiver. Rien qu'un petit vent frais les met déjà mal à l'aise. Dès qu'arrive la mauvaise saison, ils se réfugient dans les cavernes, se mussent dans les feuilles sèches, s'engourdissent à la façon de notre oncle l'ours, claquemuré en son arbre creux. Mais le printemps les dégèle les uns après les autres. Ils recherchent alors notre compagnie, vont et viennent après nous, ne perdent mot de nos conversations. Quand ils étaient blottis dans la mousse, sous la neige, libre à nous de nous amuser à leurs petites histoires. Mais quand ils sont dégelés, bernique ! Un sot se laisserait aller à leur déplaire. »

Sans insister sur la contradiction qu'elles présentent ou semblent présenter, les légendes chrétiennes attribuent au chef des mauvais anges un contact réfrigérant, mais brûlant autant que la glace du pôle et emportant la peau. Certains prétendent que messire Satanas trouve le climat de l'enfer trop frais pour son tempérament. Après tout, n'est-il pas le démon du feu !

En son « Poème des Aïeux », Mickiewicz, le grand poète polonais, met en scène un vampyre qui exhalait des flammes, mais son haleine soufflait froid.

De ces renseignements, il semble résulter que les pauvres défunts

sont affligés d'une sensibilité avoisinant l'hyperesthésie. Dans l'Indo-Chine ils peuvent avoir froid jusque dans leurs images. Quand la température se fait rigoureuse, ils grelottent en leurs statues de bois, leurs marbres gèlent, leur bronze se morfond. Et les Arakanais, touchés de leur souffrance, apportent des fourrures pour les emmitoufler, les enveloppent de manteaux chauds et moelleux... Acte d'humanité qui leur sera compté en ce monde ou dans l'autre.



De toutes les belles choses, la plus belle est la lumière des vivants. Combien les morts la regrettent, cette lumière du jour si claire et si pure, qui leur était si douce, mais qui maintenant fait vibrer douloureusement le brouillard dont leur matière se compose ! Maintenant elle les surexcite, les agace, les insupporte, comme ferait un bain surchauffé. Le grand jour de l'été les éblouit et les accable, sauf pourtant les démons méridiens ou de la Méridienne, espèce qui pullulait jadis en Syrie et en Palestine, et qui hante encore quelques cervelles de l'Islam et du Christianisme. Aux heures brûlantes, les âmes délicates se dissimulent dans les feuilles d'arbres, ou entre le tronc et l'écorce, disparaissent dans les ombres des fourrés épais, se glissent dans les fentes des roches, aux interstices des pierres et sous les cailloux. Ils ne se sentent à l'aise qu'en mi-obscurité.

L'Arabe raconte que les ghouls séjournent en cavernes qu'ils empuantent, vont la nuit viander comme hiboux. La vue d'une torche allumée les jette en une rage impuissante, les force à détaler. Chacun sait qu'un charbon, brandi en cercle, épouvante les fauves nocturnes. Tel rayon coupant l'obscurité, en dardant à travers la ténèbre, apparaît comme flèche acérée, glaive scintillant.

Êtres crépusculaires et surtout nocturnes, les morts ont pour reine Hékate à l'arc d'argent, Hékate, dont le moyen-âge fit la plus laide et la plus méchante des sorcières. Mais les vivants regardent au Soleil, au brillant Apollon lançant au loin ses flèches d'or. Encore les Ombres de faible constitution préfèrent-elles les nuits que les étoiles n'éclairent que vaguement. Chacun sait que le Hadès, sombre royaume, ne connaît que lueurs grises et cendrées, luminosités incertaines, froides phosphorescences.

Photophobes furent les premiers démons et le sont restés. A mesure que son esprit s'éclaira, l'homme craignit de moins en moins les fantômes de l'erreur et de l'obscurité, aima davantage la lumière, qu'il identifia avec l'intelligence, la raison et la justice. Force fut

aux religions de suivre le mouvement. Celles qui succédèrent au culte des ténèbres partagèrent les esprits en anges de lumière et en démons de l'obscurité, déclarèrent suspectes les larves obscures et qualifièrent de criminelle toute la gent lucifuge. Les réprouvés furent jetés dans l'abîme noir, au-dessous des justes et bienheureux qui se meuvent en flots de clarté.

***

« Pauvres morts ! » nous écrions-nous après notre enquête. Ah ! combien peu nous savons apprécier les biens que la vie nous octroie ! Ceux qui en sont privés, avec quel regret parlent-ils de la plaisurable vie faite à l'âme par la chair ; — cette chair tant dépréciée par les raffinés du spiritualisme, qui en font un terme d'insulte un objet de mépris et de dégoût. — Les malavisés ! A travers cette heureuse chair, manteau de délices, vêtement idéal, tissu de nerfs, appareil intellectuel, siège de sensations, tantôt suaves, tantôt douloureuses, circule un sang vivifiant et chaud, issu de la toujours bouillonnante fontaine du cœur, merveille vivante et pour ceux qui le mieux la connaissent mystère encore, admirable mystère !

Avez-vous assisté à quelque représentation d'*Orphée aux Enfers* ? Alors vous vous rappelez le valet de chambre, John Styx, ex-roi de Béotie, lequel n'apprit ce que vaut la vie qu'après l'avoir perdue.

Ce qu'ils abondent, les rois de Béotie ! Si par delà les sombres bords on conserve l'intelligence et le souvenir — plusieurs en doutent — combien qui regretteront d'avoir si peu goûté la vie terrestre, si mesquinement profité de l'extraordinaire, de l'incommensurable chance dévolue à qui naquit parmi les hommes ! Mais une Parque ironique et maligne décida que les souffrances nous seraient sensibles jusque dans leurs nuances fugitives, et que le pli d'une rose froisserait notre peau délicate... Que nous jouirions de la force en n'y pensant pas, et de la santé presque sans nous en douter.

La santé, — cette harmonie merveilleuse dans les activités multiples d'organes compliqués, — on la définit comme étant un équilibre, un équilibre seulement. On la confond presque avec l'inertie du caillou gisant sur le sol. Et des barbares se croient exquis parce qu'ils vantent la souffrance, et des hurluberlus se vantent de savourer la douleur en ses intimes et délicates voluptés !

— Peut-être ne savez-vous pas même ce qu'est la vie ? Dépêchez-vous, il est encore temps !

ELIE RECLUS.

L'ÉVOLUTION MORALE DU SEXE

PAR LES AUTEURS DE "L'EVOLUTION DU SEXE"

Les sciences naturelles ne sont pas pour les femmes ce qu'à l'école on croit qu'elles sont — ce qu'est la dissection d'une grenouille pour les anatomistes. Ce sont choses, au contraire, qui se font en compagnie de l'enfant, du poète et du naturaliste, depuis Virgile jusqu'à Darwin, et qui s'entreprennent en jardinant et en étudiant la vie des abeilles. Cette vivante science n'use pas de termes farouches; même sa langue est plus simple que le parler courant. La « Reine » n'est pas une reine, mais une mère emprisonnée. Les « Neutres » ne sont pas des neutres mais les Sœurs affairées de la ruche. L'emprisonnement à vie et l'étroite existence laborieuse de la maternité sont le partage de celle-ci; celles-là ont la vie d'énergie et de travail, la vie libre, le soleil et les fleurs.

Voici donc le contraste entre la mère à son foyer et la « femme nouvelle » — contraste assurément aussi vieux que le monde. Mais ne plaignons pas outre mesure la reine-mère. Quelle mère à la vérité ne sourirait. « La plaindre? Plutôt l'envier. Fus-je jamais plus heureuse qu'avec mes enfants ? » N'envions pas trop non plus ces travailleurs heureux et libres, et qui reviennent à la ruche chargés de richesses. D'abord, la direction de leur vie, comme de celle de nos femmes émancipées, fut uniquement matérielle et non spirituelle. A l'encontre des mâles développés, les bourdons, les travailleuses ont chacune leur aiguillon empoisonné. Mais cet aiguillon n'est pas une arme nouvelle et étrange ; c'est la partie de l'organe même de la maternité qui sert à la reine à déposer chaque œuf dans la cellule qui lui est destinée.

Le parallélisme entre tout ceci et la vie humaine est chose si évidente que c'est là sans doute la raison pour laquelle les biologistes se gardent de l'enseigner.

La passive « hausfrau » de l'Allemagne contemporaine, la « new woman » de l'Amérique ou de l'Angleterre contemporaines, sont l'une et l'autre aussi anciennes que la civilisation. Car vous, Mesdames, pour qui la société humaine s'arrête exactement au niveau de la société où vous vous trouvez, ne vous êtes-vous jamais dit que chacune de vos domestiques est une « femme nouvelle », une abeille laborieuse entrée dans la vie pour y travailler; que la doctoresse et la garde-malade, l'institutrice et l'employée qui écrit à la machine, la couturière, l'employée de fabrique, la demoiselle de magasin et toutes les autres, sont des femmes nouvelles proprement dites, c'est-à-dire des travailleuses? et que celles qui se disent nouvelles et avancées, et tout le reste, sans travailler, ne font qu'imiter les bourdons? La servante, la plus proche du foyer, y trouve l'intérêt instinctif de la femme plus que celles qui travaillent au dehors. Ses fonctions domestiques sont aussi plus normalement féminines. Elle pourvoit aux repas, surveille les enfants, comme l'abeille travailleuse, et le plus souvent aboutit au mariage — le plus souvent aussi à la maternité sans le mariage.

Mais comment classer toutes les travailleuses dont le travail n'est pas domestique? La fonction des unes est évidemment matérielle, celle des autres spirituelle. La couturière est la femme de fatigue de la servante et de la mère, la fille de fabrique est l'esclave qui tisse pour toutes trois, et ainsi de suite. Ces travailleuses ne font que remplacer hommes et machines dans les factoreries, qui sont comme l'agrandissement des offices de la demeure.

Mais les fonctions spirituelles? A côté de Marthe et de ses servantes s'est trouvée Marie. C'est elle qui symbolise la vocation spirituelle, qui choisit délibérément la meilleure part, qu'on ne lui ôtera pas; c'est elle le prototype et l'idéal de toutes sœurs depuis ce jour.

Pourtant l'homme dit à sa sœur : « Ne repousse point l'amour, s'il t'est offert. » C'est que Marie, sœur idéale, n'est pas la plus haute, car en celle-ci, assurément, la maternité doit s'unir à la pureté.

Plus d'une fois le peintre nous a fait voir en la Madone et l'Enfant, non pas seulement un symbole religieux, mais aussi, effaçant les nimbes, une figure, un idéal clairement humains. Pourquoi osons-nous si rarement renouveler d'autres légendes sacrées aussi complètement, représenter plus d'aspects de la vie humaine en les sanctifiant

profondément, peindre enfin les Lys de l'Annonciation qu'apporte chaque garçon à chaque fille? Un tel art, si vieux déjà, se lève seulement, et, aidé de la vivante science dont il est le précurseur, il affrontera franchement les mystères du sexe, délivré de toute fausse modestie propre à notre temps qui passe déjà, temps d'art mécanique et de science analytique.

Quel serait l'idéal de vie, si ce n'était la floraison en nobles (c'est-à-dire, pures) individualités, humaines et organiques, en plénitude d'amour et de sexe? Et quel meilleur symbole, d'ailleurs, que celui du lys? Quelle plus claire parole, ou plus exactement révélatrice, quelle parole plus simple ou plus profonde d'initiation à l'art et à la science, que le conseil et le commandement donnés jadis : « Apprenez comment croissent les lys »?

La théologie, qui ne se lasse pas de matérialiser les symboles, se choquera du « matérialisme » de ceux qui envisagent ainsi le beau symbole qu'elle a la profane habitude d'ignorer. Mais ces lys n'en sont pas moins de véritables lys, et l'art et la science ne sont que des moyens d'apprendre comment ils croissent : *Wer Wissenschaft und Kunst besitzt hat auch Religion*, en ce cas du moins. Un jour, avec le renouveau de la religion naturelle, se célébrera encore le rituel de la Nature, et l'on plantera réellement des lys parmi nos ronces flétries.

Jamais on ne discuta plus librement qu'aujourd'hui les questions de sexe; et il se dit beaucoup de choses dont les peureux pourraient s'alarmer et qui peuvent blesser les purs d'esprit. Mais ici comme partout, la route est devant et non derrière nous. Il nous faut attaquer chaque problème, malgré tant de pudeurs alarmées; ne pas l'esquiver ni le déguiser, ni reculer devant la tâche dans notre lâche vertu. Apprenez donc comment croissent les lys; envisagez franchement le fait élémentaire biologique et moral. Pur comme un lys n'est pas réellement un banal lieu commun de la morale des faux semblants; car cela ne veut pas dire faible, exsangue, sans sexe comme des livres de moraliste et des sermons de vicaire. La pureté des lys vient de ce qu'ils ont quelque chose en eux qui peut être pur; leur gloire est d'être la plus ouverte manifestation du sexe qu'il y ait dans le monde organique. La magnificence dont ils sont revêtus leur est donnée afin qu'ils se montrent, non pour qu'ils se cachent; ceux-ci portent des robes d'argent étincelant à l'intention de la nuit odorante de passion; ceux-là déroulent leur parure d'écarlate-orange tachée de brun au jour riche de soleil; nue et sans honte, rayonnante d'ardeur, respirante, tiède, chaque fleur répand ses richesses de poussière d'or et s'étend pour

accueillir celles des autres fleurs. Voilà, lorsque nous l'apprenons bien, comment ils croissent.

Quel est donc le fait élémentaire du sexe et de l'amour, sinon l'accouplement naturel, l'accouplement d'amour? C'est ce qui ennoblit la bâtardise.

Car ce fut là le secret de la force et du courage de Guillaume le Conquérant,de l'héroïsme éclatant de Don Juan d'Autriche, et de plus d'un héros encore; tandis que de « mariages de convenance » mal assortis est née la sinistre perversité de Philippe II, de Pedro le Cruel, de tsars fous, et d'innombrables roitelets idiots. C'est à force de cloîtrer avec une timide vertu, une sordide prudence, ses hommes et ses vierges, que l'ancienne noblesse de France est tombée en ruine, et qu'aujourd'hui la classe riche et dirigeante y pourrit. Ici, en Ecosse, c'est par la liberté exceptionnelle du mariage et du choix amoureux, et par la fréquence de l'union libre, que s'explique en grande partie la vigueur organique, l'*ingenium perfervidum* de notre forte race. Il y a des enfants mal nés hors le mariage, mais il y en a davantage et trop qui sont légitimes.

Est-ce donc que nous voulons battre en brèche le mariage — « saper les fondements de la morale», comme disent les imbéciles chaque fois qu'on leur demande de regarder un fait en face? Nous fortifions le mariage au contraire; nous en éclaircissons la nature fondamentale et nécessaire, — nous en déterminons la condition qui est la sélection réciproque de types harmonieux au plus haut point de la vie organique et psychique. Nous jetons donc ainsi les fondements de la morale.

C'est pourquoi la légende et la poésie sont véritablement religieuses. La religion est l'idéalisation et la consécration de la vie; et la vie et l'amour s'identifient; ainsi Robert Burns, pêcheur humain, est aussi barde sacré. Les religions naturelles, comme toutes les autres, ne sont pas mortes, mais nous reviennent, et en formes toujours plus pures. Burns fut la plus complète incarnation de Dionysos.

Pourtant, puisque «toute idée claire est vraie», c'est-à-dire, a sa part de vérité, d'où vient l'infamie qui, dans la société, s'attache au bâtard? C'est que trop souvent l'élément psychique a fait défaut dans l'union dont il est né qui n'était pas un mariage, mais une simple copulation comme celle des animaux inférieurs; bien que cependant ceci vaille mieux que la génération pareille à celle des plantes inférieures qui est l'idéal des « mariages de convenance ». De plus,

l'union physique et psychique ne peut être pleine et vraie que lorsqu'elle est permanente, c'est-à-dire, lorsqu'elle évolue durant toute la durée des vies qu'elle entrelace.

En dehors, par conséquent, de toute question des droits et des liens des enfants et de la société, l'idéal à la fois biologique et psychique est la monogamie permanente; la «promiscuité primitive» dont on entendait tant parler jadis n'étant qu'un rêve hideux, une chimère perverse de cités dégénérées dans la domestication, et qui n'a jamais été l'histoire du passé.

. . . .

Mais les amants même reconnaissent dans les refroidissements de la passion, et les dramaturges et les moralistes le leur rappellent constamment, que l'idéal renferme plus d'un élément, et que, par conséquent, l'union complète est chose mathématiquement inaccessible à l'humanité, une aussi complète exaltation physique, psychique, sociale et éthique de la vie étant à peine concevable d'une manière définie. Que l'on accorde même la possibilité d'un cas occasionnel de perfection individuelle dans un sexe, il est très improbable que l'autre présente simultanément celui d'une perfection générale en harmonie idéale avec la première et pourtant différente d'elle, et il l'est encore plus, enfin, que ces deux perfections se rencontrent jamais. Ainsi apparaît du reste un des modes par lesquels s'affirme l'autre idéal du célibat, et nous comprenons davantage le moine et la nonne, le misogyne et la «femme nouvelle».

L'idée du célibat demande à être analysée. D'où vient que l'homme puisse même la concevoir? Ce «n'est pas naturel», comme l'on dit, étant donnée l'impulsion puissante de la Nature. Et pourtant l'idée est dans la Nature; nous établissions un parallèle entre les abeilles travailleuses et les femmes qui travaillent. La répugnance de la vierge, qui, au conseil du mâle : «Si l'amour t'est offert ne le repousse pas», répond : «Ce ne sera que malgré moi si je connais jamais le mariage», tient à plusieurs choses, mais à deux principalement. Elle s'alarme de perdre sa jeune, son enfantine liberté et recule devant la vie maternelle, moins jeune et plus passive. Mais aussi elle pressent une maturité plus remplie, qui outrepasserait l'amour sexuel, elle reconnait la possibilité d'un paradis, (que ce soit là instinct spirituel ou social, c'est affaire de religion, d'éducation ou de tempérament) «où l'on ne se marie ni ne se donne en mariage, mais où nous vivons comme les anges de Dieu au Ciel» ou bien — dans le langage

d'aujourd'hui (qui est spirituel aussi, heureusement) — d'une « Société d'Amis » — les Quakers s'appellent ainsi.

N'est-ce pas assez significatif que ce soit cette société religieuse qui, à tout prendre, semble avoir le mieux réalisé son ciel sur la terre? Car pour eux la vie séculière de bonnes œuvres et de relations sociables est très normalement accompagnée de vie spirituelle. Ce qui a pu permettre cette réalisation, ce semble être l'égalité et la camaraderie sexuelles que pratique cette société plus que toute autre religion et que toute autre église, et telle que dans chaque assemblée fraternelle, l'Esprit peut se manifester et réveiller la vision béatifique.

Heures rares
Où le maître des puissances angéliques
Éclaire le crépuscule au profond des âmes.
. . . .

Mais la vie est dans le présent et le réel plutôt que dans l'idéal, et la question capitale, que la religion s'est toujours montrée impuissante à résoudre, et à laquelle la science a pour tâche de l'aider à répondre, est justement : « Que faire réellement et pratiquement dans le présent ? »

Que l'on revienne donc aux femmes qui travaillent, et dont la vocation est surtout soit matérielle, soit spirituelle. Ou bien, pour nous en tenir maintenant aux dernières, comment spiritualiser le présent?

Les ordres séculiers, pour parler le langage catholique, apparaissent ici, soignant les malades, secourant les pauvres, instruisant les enfants. Il en est que satisfont ces bonnes œuvres : celles qui font profession de sœurs, ou celles encore qui commencent seulement de l'être : les garde-malades, les maîtresses d'école, les conseillères de paroisse; et assurément beaucoup de vies heureuses et utiles peuvent être vécues ainsi.

Il y a ici, du reste, un retour à la base domestique des travaux féminins, quoique avec une tendance plus grande vers le spirituel. Mais comme l'amant appelle l'amante, de même la compagne appelle le compagnon, la sœur appelle le frère. C'est ici que s'arrêtèrent les anciens ordres religieux, quoique, notons-le bien, l'on ait fait dans la première période monastique de grands efforts pour établir des couvents des deux sexes.

Ceux-ci, malgré les difficultés de réalisation, exprimaient bien le véritable idéal de la coopération et non de la séparation des sexes; et en dépit des faillites et des erreurs, cet idéal se réalisa fréquem-

ment. Dans cette conception, se retrouve évidemment le côté élevé et pur, le côté idéal du monde des hétaïres grecques, de l'idéale abbaye de Thélème; c'est ici aussi le coté légitime et raisonnable des revendications les plus outrées de certains romanciers.

L'élément d'union véritable des sexes, comme celui du danger et de la confusion qui peuvent en résulter, sont assurément trop évidents pour qu'on discute la question ; et le problème moral, comme celui de la vie pratique, est non pas de reculer devant les difficultés de la tâche, mais de les surmonter, d'y établir un équilibre plus profond, et d'y puiser enfin les matériaux pour de plus hautes entreprises.

Quelle est donc la condition vitale et normale de la camaraderie vraie, idéale entre frères et sœurs? Comment atteindre cette perfection plus complète de la ruche humaine? Quelle en a été jusqu'ici l'expression dans le monde? L'une de ces expressions, rare, obscure, fantastique même, mais assurément, jusqu'à un certain point du moins, véritable, fut la Chevalerie, qui ne fut pas seulement un ordre temporel des choses, mais aussi en une large mesure la Religion provisoire du Féodalisme occidental, et qui s'attaqua plus courageusement que ne le firent les formes d'orientalisme passif, faussement appelées chevalerie, aux problèmes fondamentaux de la vie journalière.

Dans ses plus nobles exemples, elle réussit à unir l'activité à la pureté; ne s'y dérobant pas en dressant des cloîtres (solution bien moins morale au fond, plus morale en apparence) comme dans la discipline monastique. L'élément vital de la chevalerie fut de permettre aux deux sexes, non seulement d'exprimer chacun ses qualités, ses supériorités, mais de se développer l'un l'autre. Le courage naturel de l'adolescent fut non seulement fortifié par le danger de ses entreprises, mais affiné par la discipline et la patience qu'il y apprenait. La femme y apprenait aussi plus que la patience et l'affection; car elle pouvait être non pas son amante, mais sa dame seulement, et elle pouvait ainsi non seulement tracer sa vie, mais aussi l'affermir dans ses desseins.

Nous atteignons ici l'idéal de la femme travailleuse,—celle qui travaille non pas uniquement ni même en très grande partie pour les hommes comme leur servante et leur instrument dans l'accomplissement de leurs projets, mais avec les hommes, dont elle fait l'instrument et pourtant aussi la matière de ses propres projets.

De nouvelles alternatives apparaissent naturellement ici pour le

bien ou le mal, des alternatives de sorcellerie noire ou blanche — Circé ou Jeanne d'Arc.

Ce ne sont pas là des idoles, ni des figures historiques ou légendaires uniques. Tous les hommes ne sont-ils pas porcs et héros? Non pas l'un ou l'autre, mais l'un et l'autre — la bête inférieure étant aujourd'hui généralement, mais jamais entièrement, prédominante. La sorcière Jeanne d'Arc gagna ses batailles avec les héros qu'elle avait créés et les reperdit avec les porcs; la sorcière Circé pour sa part, fit des porcs de héros, et cependant ils furent délivrés.

C'est évidemment aux femmes à dire ce qui reste à dire. Mais si aucune ne s'avoue sorcière de l'un ou de l'autre type, il est évident qu'elles doivent chacune être un mélange des deux. Que devient alors le problème de l'éducation générale, populaire? La solution consiste-t-elle à fermer les yeux à tout fait sexuel, à tout fait vital? à enseigner la lecture, l'écriture et l'arithmétique, ou bien le latin et le calcul différentiel? à obtenir des brevets, à passer des examens d'enseignement supérieur? ou bien à ouvrir de jeunes âmes, à purifier et à fortifier leur vie éthique et idéale en puissance?

Mais comment faire éclore de telles figures, par quel procédé traiter la boue morale de nos conditions de vie modernes et, comme le dit Ruskin, cristalliser le sable, la suie et la vase de nos villes d'usine en leurs éléments,— l'opale, le diamant et la neige?

La chevalerie est-elle morte? Le diable ne l'est pas. Circé fut-elle jamais plus en évidence? Y eut-il jamais porcs plus satisfaits que nous autres marins et pèlerins? Ce n'est pas notre faute, mais ce n'était pas non plus celle du troupeau de Circé; elle ne lui exprima jamais nettement son idéal, comme Jeanne. L'utilitarianisme d'aujourd'hui se croit impartial, il n'exprime plus d'idéal; c'est-à-dire qu'il accepte pleinement, bien que tacitement, les idéals négatifs.

Est-il possible ou non de restaurer les idéals moraux, — c'est-à-dire, de produire de nouveau des hommes et des femmes du type le plus élevé? Et ceci à des fins pratiques dans notre monde moderne de tous les jours? Réaliser l'Education plus haute, au lieu d'en parler, cela est évidemment possible. Le cynisme de ceux qui le nient n'est que de l'ignorance, qui ignore à la fois la nature, l'histoire civile et l'histoire naturelle de la chevalerie, et reste fermée à tout ce qui en fait l'essence vitale sous des apparences vieillottes, désormais mortes.

Tout âge de chevalerie succède à une période de décadence, de dégénérescence morale, et constitue la protestation de l'ordre nouveau, — est l'expression de la jeune vie neuve, forçant les citadelles même

du mal, tuant ses plus puissants géants, égorgeant ses monstres infernaux.

Le tueur de géants, l'égorgeur de monstres, est parfois le fils d'un dieu souvent le fils d'on ne sait qui; cela, comme il a été dit, peut revenir au même. C'est Jack, Tom Thumb, Dummling, Gareth le marmiton, et ainsi de suite. L'héroïne, elle, est très probablement la fille de l'ogre lui-même, l'héritière du roi méchant et endormi; Cendrillon ou la mendiante de Cophetua; rarement de naissance bonne ou sans tache comme la paysanne de Domrémy.

Il faudrait naturellement voir ce que l'idée d'être bien né a de réel au point de vue biologique, l'examiner comme toutes les autres au point de vue de la réalité organique, se dire qu'un sang pur et un sang abâtardi se trouvent tous deux aussi bien dans les palais que dans les masures. Qu'importe au fond? Si bas qu'elle tombe, il y a toujours à espérer de la vie humaine. Les hommes ne sont-ils que porcs et chiens bâtards, et faut-il en croire les romanciers décadents, embourbés à mi-chemin entre l'ancien et le nouvel idéal? Il n'importe, puisqu'il n'y a pas de brute qui manque entièrement de courage, encore moins d'affection naturelle; la possibilité de la rédemption, — ce fut toujours la parole de la théologie lorsqu'elle parla le mieux,— ne s'éteint qu'avec la vie. L'étoffe de l'évolution morale est sans cesse avec nous; cette génération n'ira pas forcément en enfer; nos enfants du moins pourront briguer le ciel.

Empruntons encore un exemple élémentaire à la vie simple. Le langage mou de la convenance appelle « porc », « sale » et « inconvenant », par opposition sans doute aux lys pour broderies de fauteuil, l'animal qui, dans la langue plus forte de la chasse et de la ferme, du blason et de la science, est sanglier ou truie — mâle et femelle élémentaire, plus même que toute autre bête familière. L'un, rapide, aux défenses acérées, ne regarde pas au nombre de ceux qu'il combat, fait face à la mort parmi une forêt de lances; l'autre, aux nombreuses mamelles comme la nature, féconde comme la Charité, abandonne sa vie à ses petits patiemment.

Pourtant ces créatures ne sont pas humaines, comme ceux des oiseaux et des bêtes qui sont nos amis. Leur courage n'est que du courage de brute, qui vaut cependant mieux que rien; leur affection est une affection de brutes. L'un n'est que de la rage aveugle de Berserkirs, aimant le combat pour lui-même; l'autre n'est que de l'instinct.

C'est lorsque le mâle reconnaît sa compagne et bientôt ses petits,

lorsqu'il apprend à construire une demeure pour les siens, à les nourrir et à veiller sur eux, que son courage s'affine. Le sanglier sauvage n'est qu'un batailleur barbare; de plus nobles lutteurs sont l'Aigle de Rome, le Coq gaulois.

En psychologie, où cette idée que l'on pourrait développer également en histoire naturelle et civile, se retrouve, l'école ancienne a parlé tout son soûl de Plaisir et de Douleur, et une nouvelle école évolutionniste abandonne ces vagues généralités, pour reprendre sur une nouvelle base, l'émotion élémentaire, qui est, dit-elle, la peur. Mais nous sommes portés plutôt à étudier cet autre problème de l'organique Evolution du Sexe. Maîtresse suprême de la vie individuelle à laquelle les écoles à la fois pré-évolutionniste et évolutionniste primitive se limitent trop exclusivement, est la vie sexuelle, dont le caractère primordial d'autre part est l'émotion sexuelle, altruiste, étoffe de l'Affection. Mais l'opposé de l'émotion égoïste de la Peur est le Courage. Nous voudrions donc substituer à la psychologie usée du plaisir et de la douleur, quelque chose de plus conforme au développement actuel de la science; qui, par conséquent, ne se refuse ni à la psychologie observatrice de la peur et à la criminologie, ni à l'analyse observatrice des romanciers modernes et des aliénistes qui étudient la corruption morale; mais qui allant plus loin énoncerait de plus hauts problèmes et un meilleur idéal, c'est-à-dire plus scientifique et plus pratique. Nous cherchons donc non seulement la Science mais l'Art, non seulement une « psychologie expérimentale » mais une Education évolutionniste, dans laquelle le désir élémentaire de la chair serait discipliné jusqu'à l'amour, et l'Amour parfait chasserait la Peur.

Que devant leurs yeux l'homme-enfant et la vierge-enfant, le garçon et la fille, l'homme et la femme gardent l'idéal des deux sexes, le courage et l'affection ; Faites-les, laissez-les se donner à l'un et à l'autre ces idéals. Le courage animal du mâle uni à l'affection sera chevaleresque, magnanime envers les autres ; l'affection instinctive de la femme, accrue de courage, sera la pureté révérencieuse de soi-même.

La pratique et le détail s'apprennent à voir jouer des enfants. Parfois une femme les conçoit dans son «kindergarten» ; le maître d'école aux jeux athlétiques de son escouade de garçons; mais l'élaboration, le développement, l'organisation de tout ceci appartiennent aux éducateurs, aux femmes fortifiées et dressées par le commerce des hommes qu'elles ont aussi dressés et fortifiés, et ce sera leur plus haute

tâche. Quoique ce soit là le secret de la moralisation nouvelle des sexes et de leurs plus hautes possibilités individuelles, à la fois pour les amants et pour les célibataires, il suffira pour le moment de parler des enfants. Le sabre du garçon, la poupée de la fille, sont les points de départ que la Nature donne à l'éducateur. Encouragez, développez franchement même le jeu de la guerre ; le fusil et le clairon ont leur temps,et valent mieux dans la nursery qu'autour du trône d'nn Kaiser. L'exercice et la marche, la mimique du combat et les batailles à la boule de neige, donnent la discipline et la valeur, apprennent la géographie, étoffe de la science, et l'histoire, étoffe de la littérature. Cela veut dire qu'on fera non des grammairiens latins, copieurs de la pédanterie latine, et versificateurs de la décadence, mais des garçons romains, qui comprennent leur César, puisqu'ils ont eux-mêmes, anciens Bretons ou conquérants, défendu ou assiégé une place forte, et dont le jeu ensuite sera de construire un mur romain ou de creuser un fossé. La leçon se poursuivra ainsi à travers l'Histoire dramatisée partout où ce sera possible; par les travaux d'ingénieur et la fortification ; par l'énergie pratique et l'habileté à la main d'œuvre pacifique, préparation plus vivante que nos écoles de Sloyd et polytechniques pour la vie industrielle. Donnez-leur aussi, avec tout ceci, légendes, chants et ballades, la bannière de chacun et le drapeau national, symbole concret le plus simple qu'il y ait d'un idéal. Commencée assez tôt, la leçon offrira de faciles transitions pour passer des jeux guerriers aux jeux pacifiques.

Les filles cependant s'amusent d'abord et surtout, puisque il est convenu en physiologie que le rire est un aliment. Leur présence accentue la lutte, récompense le vainqueur, console le vaincu; elles renouvellent assurément la légende; assurément aussi elles enseignent l'équité et l'apprennent, comme elles apprennent le courage. Plus la civilisation s'enrichit et s'adoucit, plus il est besoin d'une forte éducation pour les filles comme pour les garçons. Ces questions élémentaires réglées, il est possible de développer l'éducation domestique et la culture, pour lesquelles en somme les filles ont un avantage héréditaire sur les garçons, ainsi que le « kindergarten », qui déjà est une conception féminine.

La place nous manque pour parler des degrés plus élevés de l'éducation mutuelle ; mais énonçons les éléments de tout ceci pour les amoureux d'ordre et de règles, et de codes d'éducation. Partant donc 1° des idéals moraux de courage et de bonté, nous voudrions 2° discipliner ceci dans un drame vivant, en donnant l'instruction

intellectuelle correspondante au fur et à mesure; 3° tout ceci se faisant autant qu'il est raisonnablement possible (c'est-à-dire beaucoup) pour et par les deux sexes ensemble. En un mot, prenez avec soin la contre-partie de vos codes actuels; défiez ceux qui séparent les enfants et ne leur donnent que des tâches intellectuelles, étrangères à leurs intérêts et à leur vie véritables, qui sont le jeu; qui affament leur activité pratique quand ils ne leur enseignent pas un savoir faire veule et mécanique; qui enfin abandonnent la vie morale, dépourvue de direction, et l'éveil inévitable de l'intérêt sexuel à des hasards le plus souvent périlleux.

On ne parle aujourd'hui dans tous les pays que du nouveau mécanisme de l'Education; mais presque personne ne s'intéresse aux côtés réels de la question, ni même se doute de leur existence. Il y a pourtant ici un champ d'expérience pour l'observation et l'imagination, pour la légende et l'histoire, non pas foncièrement il est vrai pour la législation, mais pour les essais pratiques de tous les jours auxquels nous pouvons tous apporter notre concours, pleins d'espoir du reste, « car lorsqu'un penseur sincère, résolu à regarder chaque chose à la lumière de sa pensée, embrasera la science du feu des plus saintes affections, alors de nouveau Dieu sera descendu parmi la Création ».

PATRICK GEDDES et ARTHUR THOMPSON.

L'ÊTRE SOCIAL[1]

Il est une idée admirable qui, une fois comprise, sera féconde en résultats, c'est l'idée de l'autonomie individuelle. Lorsque les individus conscients de leur force, soucieux de leur dignité, auront compris ce que les fait la société et ce qu'ils devraient être s'ils pouvaient développer toutes leurs facultés, toutes les conceptions que l'on se faisait sur l'individu et la société en seront bouleversées.

Une fois ancrée en les cerveaux, cette idée impulsera la révolution qui se prépare; aidera aux transformations de l'ordre social actuel ; contribuera à établir l'ordre social harmonique que les moins hardis s'accordent à donner, au moins, comme but lointain de l'évolution humaine, s'ils en contestent la possibilité immédiate.

Cette idée devait attirer à elle tous ceux qui ont le sens droit, le sentiment de la justice et de la dignité humaine. Aussi, en sciences, en arts, en littérature, nous la voyons poindre dans les constatations des uns, dans les conclusions de certains autres, en les aspirations de tous.

Mais — cela était inévitable aussi — il y a ceux qui, se croyant le centre du monde, tout en étant incapables de rien trouver de neuf, quoique ayant besoin d'inventer des théories afin de se donner des airs de chefs d'école, sont à l'affût de celles qui s'élèvent pour débiter, à leur sujet, quelques inepties jamais nouvelles, hélas ! celles-là.

Tous, plus ou moins, rabâchons ce qui a été dit avant nous, tous ne faisons que souligner ce qu'ébauchèrent ceux qui nous précédèrent. Les choses les plus neuves — ou paraissant telles — ne décou-

(1) Extrait d'une étude à paraitre dans le courant de mai, chez Stock, sous le titre : *L'Individu et la Société*.

lent que de celles qui les ont précédées; nous ne faisons que leur donner de l'extension, les élucider, les présenter sous le jour qui nous est particulier.

Et c'est déjà beau d'aider au développement d'une idée. Mais certains cerveaux trop mesquins pour voir une idée dans toute son ampleur, taillent, rognent la malheureuse devenue leur victime, afin de la faire rentrer en leur cervelle étroite, et de cette idée grande, généreuse, font une chose informe, rétrécie sur le patron de leur petite personnalité !

⁂

On est venu proclamer que « l'Individu » était tout; que son « Moi » emplissait l'Univers; que, dans la satisfaction de ses besoins, il n'avait pas à tenir compte d'autrui. Lui, lui seul, c'est tout!

Peu, par exemple, osent aller jusqu'au bout de leur théorie en affirmant que, s'il est utile à l'individu de marcher sur les cadavres de ses concurrents, il doit le faire sans aucun remords. Jusqu'à présent, il n'y a que les économistes qui aient osé carrément l'affirmer. Quelques intellectuels ont bien, eux aussi, déclaré qu'il n'y a pas à se préoccuper des « vagues humanités » grouillant dans le bas-fond social et que l'on peut indifféremment piétiner en sa marche, leur rôle sur terre consistant à peiner, souffrir et produire au service de « l'élite » qui a toujours le droit de s'affirmer aux dépens de la « vile multitude » si cela lui est utile ! Mais, moins carrément affirmé, emberlificotté de phrases cherchant à atténuer l'aveu.

Et voilà comment, avec des idées neuves, on rapetasse de vieilles conceptions, puisque cela nous ramène ainsi au « sang bleu » de la noblesse de jadis. Aristocratie intellectuelle ou de l'argent, du sabre ou du nombre, de la naissance ou du choix, n'est-ce pas toujours la domination du petit nombre sur le plus grand, la vanité érigée en qualité ; et n'importe par qui elle soit exercée, l'autorité aboutit toujours à l'exploitation des gouvernés par les gouvernants. Quels que soient les prétextes dont elle prétende justifier son origine, elle n'en reste pas moins arbitraire et injuste.

⁂

Son propre bonheur doit être, évidemment, le seul but de l'individu; agir selon ses conceptions, au mieux que lui permettent ses aptitudes, voilà l'idée vraie, logique; mais, pour en tirer les conclusions qu'ils formulent, il fallait que les « purs individualistes » —

comme ils s'intitulent — aient encore le cerveau farci de toute la métaphysique qu'au lycée on leur a fourré dans la tête et arrivent à envisager « l'individu » comme une abstraction remplissant, à elle seule, l'espace et le temps. C'est ce qu'ils n'ont pas manqué de faire.

Cela, du reste, leur facilitait le raisonnement. Ayant élagué toutes les contingences, ayant réduit l'humanité à une seule et vague entité, ils pouvaient ainsi attribuer tous les droits, toutes les possibilités à une conception sans avoir à s'inquiéter de possibilités autres qui, pour eux, n'existaient pas, puisqu'ils les avaient supprimées ; et cela avec une apparence de logique.

Malheureusement pour leur raisonnement, l'individu n'est pas une entité abstraite. C'est une réalité se subdivisionnant en centaines de millions d'exemplaires, répartis sur la surface de notre globe terraqué, apportant chacun, en naissant, les virtualités qui lui sont propres, ce qui comporte pour chacun également les droits que l'on a voulu attribuer à l'entité, c'est-à-dire le droit d'évoluer à sa guise selon ses aptitudes, et de poursuivre la réalisation de son propre bonheur, selon sa façon de le concevoir.

Ces diverses autonomies doivent-elles entrer, en leur évolution, en compétition les unes contre les autres ? Y a-t-il à rechercher si leur intérêt bien entendu les portera à agir d'accord, harmoniquement, ou bien à continuer la lutte actuelle, sous prétexte que la liberté et le bien de l'individu consistent à évoluer sans tenir compte des « vagues humanités » ? Voilà qui indiffère les « individualistes » puisque leur raisonnement ne mentionne qu'une abstraction, mais qu'il importe cependant d'élucider lorsqu'on ne se paie pas que de mots.

Et alors, reprend ici l'éternelle querelle sur l'égoïsme, l'altruisme, et mots semblables où personne ne s'entend, car, toujours selon la tendance de notre faculté d'abstraire, et surtout de notre éducation qui nous pousse également à l'abstraction, on discute sur ces deux sentiments comme s'ils étaient deux entités ayant un pouvoir et des effets nettement définis, tandis que, en réalité, ce ne sont que des tendances de notre raisonnement, se modifiant selon la pensée du moment, qui, elle-même, se modifie sous la pression des circonstances extérieures.

Egoïsme ! altruisme ! mots génériques servant à désigner différentes façons d'agir ou de penser, mais si peu précis, si extensibles que, ce que les uns dénomment altruisme, d'autres, avec autant d'apparence de raison, peuvent le nommer égoïsme ; ce qui, une fois

de plus, nous démontre que ces deux sentiments peuvent bien, en notre esprit, être opposés l'un à l'autre, mais par leurs manifestations extrêmes seulement, car, par des gradations insensibles, ils se joignent et arrivent à se si bien confondre, qu'il est impossible en certains actes de définir quel est celui de ces deux sentiments qui nous a impulsé.

Et, après tout, cela n'a rien d'étonnant, puisque, quels que soient les caractères que revêtent nos sentiments pour se manifester, ils ne sont que l'affirmation de notre individualité,qui elle-même, étant des plus complexes, ne peut donner naissance à des sentiments nettement tranchés.



Qui, à un degré quelconque, ne se sent pas parfois ému par une souffrance autre que la sienne, troublé dans sa quiétude, l'esprit inquiet au milieu de ses joies par la souffrance d'autrui, au point de désirer, si la chose était faisable, souffrir à la place d'une personne aimée, et même, alors que le mal n'atteint que des êtres qui vous sont indifférents, souhaiter la force nécessaire pour le détruire?

En revanche qui, en certaines occasions, peut se vanter d'avoir fait tout ce qui lui était possible pour amortir les souffrances qu'il a vues? Qui n'a pas eu son heure d'apathie où, tout en étant vaguement incommodé du mal des autres, on n'a rien fait pour l'adoucir, sans compter les occasions où, tout en ayant la bonne volonté de venir en aide à autrui, on ne le fait pas, parce qu'il en résulterait des conséquences fâcheuses pour soi ou pour les siens ?

L'homme vraiment altruiste, serait celui qui, annihilant continuellement son individualité au service d'autrui arriverait à n'agir continuellement qu'en vue du bien de ses semblables. Il existe et a existé quelques exceptions de ce genre, mais, règle générale, l'être humain pense d'abord à lui avant de penser aux autres. Et, du reste, il n'est pas désirable que l'individualité évolue vers l'altruisme ainsi entendu puisque ce seraient les pires qui profiteraient de cette abnégation.

D'autre part, l'homme absolument égoïste serait celui qui, vraiment insensible aux souffrances qui ne l'atteindraient pas personnellement, ne verrait dans ses semblables que des instruments de jouissance et d'exploitation,les traiterait en matière exploitable, oserait le proclamer ouvertement, sans l'atténuer d'aucune considération à côté.

[illegible] société actuelle » nous dira-t-on, « n'agis-[illegible] à l'égard des déshérités ». Oui, mais de combien [illegible] essaie-t-on pas de déguiser cette exploitation! [illegible] on fait intervenir l'ordre social, le bien-être géné-[illegible] raisons qui sont la négation de l'égoïsme pur.

[illegible] leur thèse de l'individu-entité, certains de nos « in-[illegible] », poussés dans leurs retranchements n'hésitent pas, il [illegible] ayant érigé l'égoïsme en théorie, à affirmer que la masse [illegible] n'est bonne qu'à être exploitée par la minorité intellec-[illegible], mais ce n'est que pétard pour épater le bourgeois. Cela, chez [illegible], reste à l'état de théorie, quelle que soit leur envie de passer à la pratique.

Ce qu'il faudrait, pour donner de la valeur à la théorie, ce serait que nos jolis « intellectuels », dans la vie journalière, dans leurs relations courantes, essayassent d'exiger ouvertement, de ceux qui les entourent, tous les avantages pour eux sans rien donner en échange; que, dans leurs transactions, ils exigeassent tout le profit.



Dans les relations familiales ou d'amitié, on voit souvent des individus profondément égoïstes, tirant de ceux qui les aiment toute espèce de soins, de sacrifices à leur jouissance égoïste sans rien donner en échange, sans même s'apercevoir des souffrances de ceux qu'ils exploitent ainsi ; mais, comme dans les relations sociales, sous combien de noms altruistes, cela se déguise-t-il? C'est parce que celui ou celle qui aime s'imagine que l'objet de son amour le lui rend au centuple que rien ne lui coûte pour lui être agréable ou espère, par son abnégation, être payé de retour. Mais, surtout dans les relations sociales, comme il serait vite repoussé de tous, celui qui afficherait la prétention de toujours recevoir sans jamais rien donner!

Cela ne prouve pas l'altruisme, mais cela prouve que, pour vivre en société l'homme est forcé de tenir compte de ses semblables, que, pour pouvoir s'exercer, l'égoïsme le plus absolu est forcé de se parer des couleurs les plus altruistes. Cela prouve surtout que, dans les relations individuelles et sociales, il faut, pour recevoir, donner ou avoir l'air de donner.

Dans l'état social actuel, ce ne sont que des promesses qu'ont donné les privilégiés pour obtenir pouvoir, richesse et oisiveté. Quand l'individu sera plus conscient, il ne s'y laissera plus prendre en ses relations sociales; dans les relations individuelles, il sait déjà

qu'il ne faut pas exiger la solidarité des autres si on ne se sent pas capable d'en faire preuve soi-même à son tour.

La sympathie existe en dehors de tout profit personnel et les théoriciens de l'égoïsme le comprennent si bien qu'ils font intervenir la délibération de l'individu qui, à venir en aide à un autre, trouverait une satisfaction personnelle, n'aiderait que parce qu'il y trouve son propre plaisir, ce qui, d'après eux, ne serait par conséquent qu'une forme de l'égoïsme.

Cette facilité de changer le nom de la chose, selon le point de vue qu'on envisage, est la confirmation de ce que j'avançais plus haut : les choses absolument définies n'existent qu'à l'état d'abstractions dans notre cerveau. Entre les deux points extrêmes qui nous semblent les plus opposés, il y a une série de dégradations les amenant à un point neutre de contact où les deux choses qui nous paraissaient si dissemblables se confondent tellement qu'il nous est impossible de les différencier et que nous ergotons indéfiniment sur leur signification.

L'absolu est relatif, et la logique peut nous mener à l'absurde lorsqu'elle ne tient pas compte des contingences, et raisonne sans rassembler tous les éléments de la question.

L'individu a pour but son propre bonheur ; il ne doit le sacrifier à personne ni à aucune entité; mais comme il ne peut se suffire à lui-même, et que, pour rendre tous leurs effets, ses efforts doivent être associés aux efforts de ses congénères, comme la réalisation de son bonheur en emprunte les éléments au milieu dans lequel il se meut, aux êtres qui l'entourent ou qui l'ont précédé, comme ce milieu et ces êtres peuvent lui être utiles ou nuisibles, favorables ou hostiles, agréables ou désagréables, dans la conception de son bonheur l'individu doit donc tenir compte de ce qui existe autour de lui, et comprendre que le bonheur de ceux au milieu desquels il est appelé à évoluer ne sera pas sans influence sur le sien propre.

Il a été absurde de vouloir sacrifier l'individu à l'entité sociale, mais il serait non moins absurde de vouloir nier l'état social au profit de l'entité-individu.

C'est parce qu'il a vécu en société que l'individu est sorti de l'animalité. C'est parce qu'il a pu échanger ses idées rudimentaires avec ses semblables qu'elles se sont élargies, en ont enfanté d'autres, et que s'est développé son cerveau, que ses facultés ont progressé. C'est parce que l'état social a permis d'accumuler le produit des efforts individuels, d'en transmettre le résultat d'une génération à l'autre,

que la somme des connaissances humaines est allée s'augmentant sans cesse, apportant de nouvelles possibilités de progresser encore.

Livré à ses seules forces, à ses seules ressources, l'individu, incontestablement, serait profondément misérable. Il se verrait, comme à l'époque où la pierre éclatée lui fournissait ses principales armes et outils, condamné à lutter au jour le jour pour subvenir à sa subsistance. Sans trêve ni répit, il lui faudrait tenir constamment en éveil toutes ses facultés pour n'arriver à éprouver que des satisfactions grossières, rudimentaires et en petit nombre.

Ce n'est que grâce au perfectionnement graduel de son outillage qu'il a pu augmenter ses jouissances et se créer des loisirs, mais ce perfectionnement de l'outillage l'a amené aussi à une solidarité plus grande, plus étroite avec ses semblables, car il y avait des matières qu'il ne pouvait obtenir ou travailler qu'associé à ses semblables.

On a fait la critique de l'industrialisme qui asservit le producteur, le plie, le rompt, le déforme et l'abrutit, le fait, lui, organisme pensant, l'esclave de la machine inconsciente. On a fait ressortir que les loisirs du travailleur n'avaient pas augmenté, mais bien diminué, avec le perfectionnement de l'outillage mécanique qui a augmenté le chômage, oui, mais non le loisir entre les heures de travail.

La critique est juste ; mais si l'outillage mécanique remplit, à l'égard du travailleur un rôle néfaste en l'état actuel, il ne faut pas oublier que cela tient à l'organisation sociale défectueuse que nous subissons, qui, hiérarchisée de façon à apporter toutes les jouissances aux uns, quitte à aggraver la misère des autres, sait faire tourner les progrès les plus certains, en instruments d'exploitation nouveaux qui accroissent de plus en plus la masse des déshérités.

Les progrès mécaniques, en apportant la possibilité de produire beaucoup plus vite, avec beaucoup moins de monde, ont facilité aux exploiteurs de se rendre de plus en plus maîtres de leurs exploités, en leur permettant de faire accomplir une partie de la besogne par l'ouvrier mécanique, forçant les travailleurs de chair à se disputer la besogne restante : mais de ce qu'une minorité d'oisifs a su faire tourner à son seul profit le résultat des efforts de tous, il ne s'ensuit pas que l'on doive renoncer aux inventions qui doivent nous affranchir du temps et de l'espace.

Si, en unissant leurs forces et leur intelligence ils peuvent mou-

voir un outillage qui leur permettra de produire en quelques jours assez de produits pour leur consommation annuelle, il serait stupide de la part des individus de vouloir s'isoler et produire, par les moyens primitifs ou imparfaitement améliorés, ce qui leur prendrait des semaines et des mois pour arriver aux mêmes résultats.

L'industrialisme et l'exploitation capitalistes ont fait de l'existence du travailleur, non seulement un enfer, mais aussi une bataille plus meurtrière que celle qui se livre par les armes. Dans la production actuelle, la vie des travailleurs ne compte pour rien. Pour réaliser une économie de quelques milliers de francs sur le bilan annuel, le capitaliste n'hésitera pas à laisser son usine dans les conditions d'hygiène les plus déplorables. Parce qu'il lui faudrait immobiliser un capital important, il se refusera à remplacer un matériel ancien par un nouveau qui adoucirait la tâche de ses esclaves de chair! Qu'importe que cela les use plus vite, leur remplacement ne lui coûtera pas une obole.

Et voilà pourquoi, au milieu des découvertes les plus favorables à l'humanité, les individus continuent à évoluer au milieu des conditions les plus néfastes à leur santé, à leur développement.

Il en est de même de l'état social. C'est le mode d'évolution qui permettra la plus grande somme de développement lorsqu'il sera basé sur la solidarité et la réciprocité ; mais de ce que certains ont su en accaparer les profits au détriment de leurs co-associés, s'ensuit-il qu'il doive être abandonné ?

En proclamant pour leur utilité le droit de ne tenir compte que de ce qui leur est favorable, le droit pour « l'individu » de poursuivre son bonheur sans s'occuper des « vagues humanités » qu'il pourrait écraser en sa route, les individualistes, implicitement, reconnaissent le même droit à toute créature. Mais alors le problème se complique, c'est ce qu'oublient ceux qui parlent toujours de l'Individu au singulier.

Ce n'est qu'en ne tenant aucun compte que ce n'est pas *un* individu qu'il existe sur terre, mais des centaines de millions à la fois, qu'ils arrivent à avoir une faible apparence de logique, en niant la solidarité dans l'état social. Et la fausseté de leur raisonnement se démontre en aboutissant à cette conclusion que, si les individus doivent évoluer sans tenir aucun compte les uns des autres, ils se gêneront, se froisseront, pour aboutir à la lutte, à l'exploitation !

Nous revenons donc à l'état social actuel dont nous vou-

lons nous débarrasser. Et les purs individualistes n'auraient ainsi créé des entités nouvelles pour formuler leurs réclamations contre l'arbitraire qui nous écrase que pour en revenir à leur point de départ : l'autorité avec toutes ses injustices, ses exactions, sa compression d'individualité.

D'où cette autre conclusion qui s'impose : Si d'aucuns s'insurgent contre l'autorité et l'exploitation actuelles, c'est qu'ils n'ont pas part à la curée. Ils trouvent très mal d'être exploités eux-mêmes, mais se sentent d'heureuses dispositions pour exploiter les autres. Ils trouvent très dur de courber la tête sous l'oppression, mais n'aspirent qu'à poser leur joug sur le cou de ceux qu'ils supposent leur être inférieurs. Ce qu'ils voudraient, en somme, c'est une place parmi les privilégiés.

L'absurdité de l'entité-individu étant ainsi démontrée ; et, d'autre part, étant prouvé également que les individus, s'ils veulent vivre normalement et se développer intégralement, doivent s'organiser en société, la conclusion logique qui en découle est, l'état de guerre étant nuisible, — la société actuelle nous le prouve, — que l'égoïsme bien entendu consiste à ce que chacun s'entende avec ses voisins, afin de vivre en paix.

Oui, sous peine de déchoir, l'être humain ne peut vivre isolé ; l'état social est, pour lui, une condition *sine quâ non* de bien-être et de progrès. Voilà ce qu'oublient trop facilement ceux qui parlent de l'Individu avec un I.

Loin d'être une entité, c'est un être réel, tiré à des centaines de millions d'exemplaires, ayant tous, au même degré, droit à se développer intégralement, à satisfaire, selon les possibilités naturelles existantes, tous les besoins que comporte leur organisation.

« Selon les possibilités naturelles existantes », voilà ce dont, encore, ne tiennent pas compte les théoriciens de l'outrance, mais que l'on est bien forcé de constater lorsque, ne se payant pas de mots, on se heurte aux faits.

Ayant démoli Dieu et les forces supra-naturelles, on a reconnu que l'être humain était le produit d'une évolution de la matière. On a constaté que cette évolution s'accomplissait en vertu de certaines forces, et que ces forces étaient des manifestations des combinaisons de la matière en mouvement, des propriétés inhérentes à chacune de ces combinaisons ; et que l'homme, produit de la matière, ne pouvait se soustraire aux effets des forces dont il est issu.

Sa volonté qui semblait le faire libre, n'étant elle-même, que le résultat, la vibration de différents états moléculaires de certaines cellules de son être impulsées par le choc d'autres vibrations intérieures ou extérieures, il reste l'esclave du milieu dans lequel il se débat, forcé, de se soumettre aux conditions de son être. Il n'y a pas de hiérarchie qui puisse tenir contre cette constatation, mais par contre, sa dépendance du milieu ne justifie nullement son asservissement par ses semblables.

Torturez les mots, disséquez-les, tournez-les de quelle façon vous voudrez, il est un fait que l'on n'arrivera pas à pallier, c'est celui de la complexité devenue si débordante que notre vie est faite d'une part de la vie des autres, comme la vie des autres est faite d'une part de la nôtre.

Non seulement nous sommes liés à ceux qui nous entourent, mais nous subissons l'influence de ceux qui nous précédèrent, comme nos actes influeront sur l'évolution de ceux qui nous suivront.

Apprenons donc à débarrasser notre pensée de ces deux fléaux qui nous ont toujours fait déraisonner : la métaphysique qui nous fait anthropomorphiser les conceptions de notre cerveau et transforme de simples façons de raisonner en personnes agissantes, leur prête des contours définis, leur attribue un pouvoir illimité, et l'absolutisme qui nous fait trancher, isoler, poser en antithèses des faits qui se joignent et s'associent lorsqu'on les analyse.

J. GRAVE.

L'ÉVÊCHÉ

Comme un crucifiement multiplié
— Ceps et rameaux liés —
Au long des murs des cours épiscopales,
Lourdes de fruits, les vignes d'or étalent
Un faste rouge et violet,
Qui se cramponne aux pierres
Les mord et les griffe, comme du lierre,
Et fait le tour géant du féodal palais.

L'automne gonfle une luxure
Telle d'odeurs et de couleurs dans l'air,
Que les feuilles, autour des rayons clairs,
Semblent la vivante brûlure
D'un million de mains, vers des grappes de chair.

Langues folles, torses ardents et bras et seins
Et nerveuses contorsions de hanches
Se devinent soudain
Et s'exaltent, parmi les branches.

Des vents larges, comme le désir,
Les rapprochent dans leurs remous
Et font crier de rut et de plaisir
Le peuple entier des rameaux fous.

Du sang se mêle à cette image
Violente d'instincts lâchés,
Qui font se tordre et s'entremordre les péchés
Sur les murs blancs des anciens sages.

Tandis que grave et seul dans sa grandeur
Honnie et reniée, avec furie,
L'évêque, en son palais, surveille et pleure et prie
Et songe : C'était ta vigne, ô Seigneur!

EMILE VERHAEREN.

LES AMOUREUX DE GALATHÉE

De même qu'en la noble légende attique, la statue était devenue femme. Le marbre apparaissait d'une vie respirante et vraie. Le prodige renaissait soudain de l'art égal à la vie.

Etait-ce un mirage, peut-être, où se jouaient les errantes lueurs de la forêt? La nouvelle Galathée se profilait d'une légèreté de frisson dans la lumière brisée des branches et sur le reflet tremblant de la rivière. N'était-elle que fantôme d'air et de nuée entre les feuilles? Oui! ce n'était peut-être qu'une féerie rustique d'ombre et de clartés à travers bois...



L'agreste solitude, pourtant, accueillit sans surprise la merveille qui était, aussi, son œuvre : la nature lasse, enfin, de son charme insaisissable, avait résolu de se voir mieux aimée et comprise sous un aspect d'être visible qui traduirait ses sensations et sa pensée. Toute l'émotion profonde de la terre, répandue dans le souffle du jeune été, dans la rumeur plaintive des arbres, dans les odeurs aimantes des fleurs neuves, avait comme imploré puis hâté la venue d'une entité définie qui se ferait parlante d'elle, la présence d'on ne sait quelle déité terrienne qui serait la forme pure et la chair vive, qui serait la voix et qui serait l'âme de ce joli paysage.

Et ces muets désirs avaient évoqué l'inspiration du statuaire. C'était comme si la terre mystérieuse lui eût dit pourquoi les cîmes s'embrumaient de grisailles lointaines, pourquoi les lilas suspen-

daient à l'avril leur teinte de rêverie et pourquoi les gouttes de rosée étaient des pleurs à tous les buissons.



Jusqu'alors réfugié de la ville dans la hutte de fleurs et de feuillées bâtie pour lui telle qu'un nid de silence au faîte de la montée, le Maître renvoyait à plus tard sa lutte de gloire et de soucis. Il lui fallait un temps de paresse éperdue. Nulle tentation ne lui venait, maintenant, de tracer la moindre esquisse; il ne crayonnait aucun trait d'étude et délaissait, fruste entre les broussailles de l'enclos, le bloc de marbre anciennement acheté pour quelque éphémère caprice de travail.

Il ne songeait même plus au pouvoir qui lui était acquis d'habiller cette argile d'une apparition d'humanité. Il prodiguait les heures aux plaines illuminées d'espace; il se perdait dans les tombées d'ombres sous les bois, où, lentement, il guettait de ses fenêtres sur l'horizon la divine arrivée de la nuit.

A la fin, cependant, il percevait l'indicible plainte que lui apportait le tourment de la terre et ne put se défendre d'une tyrannique obsession d'agir qu'il attribuait à des remords d'oisif. Il renonçait aux courses à travers champs, maniait au hasard le ciseau et le maillet, s'arrêtait de plus en plus méditatif devant le morceau de marbre déserté si longtemps; il en imaginait la beauté nue sous le voile — déjà elle était femme — il s'emportait à l'espoir d'en dégager la splendeur enfouie.

L'entraînement devint vite impérieux. L'artiste, sans vouloir, de ses poings comme irrités, fit sauter quelques éclats; des contours se dessinèrent, une ébauche hésitante naissait; elle se délivrait des revêtements stupides du granit et s'effilait en de soyeuses souplesses de chair. Les clartés coureuses des heures s'argentaient à l'élégance commençante de l'image. Le génie cédait, enfin, à sa propre ivresse, le miracle se faisait : une blanche vision de femme allait poindre dans l'ombre verte des arbustes.



Que serait-elle, et — l'œuvre d'art dirigeant, elle aussi, les mains de son ouvrier — en quel ordre déterminé du Beau lui plairait-il de se fixer ?

A ces doutes, encore une fois, l'intime volonté de la terre avait

répondu. La frêle chanson des feuilles dans le vent, les senteurs des fleurs entre les herbes, la limpidité de la rivière au miroir tremblant ne souhaitaient se dépeindre en nul emblème de force ou d'orgueil. Il leur fallait pour représentante toute une grâce légère, la chasteté fraîche d'une vierge des forêts, semblable aux payses, aux jolies filles des jours de fête, dans la pureté de la robe blanche, au visage rieur sous la douce pénombre de la coiffe fleurie — telle, ainsi, que l'heureuse apparition de la joie matinale qui descend des collines et va par les prés au fil de l'eau....

***

Ces magnétiques instances atteignaient leur but:

A mesure qu'elle empruntait les lignes du réel, la statue s'érigeait — comme sachante et prédestinée — sous les traits d'une humble native du sol, relevée en une fierté de Diane rustique. Le marbre semblait avoir, de toujours, recelé cette candide et naïve éclosion. C'était pour l'esprit du maître comme s'il y fût surgi quelque génie autre, s'imposant, plus que le sien, libre et prestigieux. Il négligeait, en effet, ses facultés accoutumées vers le démesuré et le superbe. Il visait aux conquêtes plus hautes d'une absolue simplicité. Sa fièvre créatrice émanait d'inconscience. La sincérité qui le guidait seule attirait la vie elle-même toute vraie au bout de ses doigts chercheurs. Sa Galathée s'évadait de la matière comme d'un ancien sommeil de princesse féerique. Puis, subite, elle venait du songe dans le ravissement du certain, avec la lueur de rose que lui mettait aux joues une transparence du marbre veiné de bleu, avec le sourire de lumière aux yeux veloutés d'ombre sous la coiffe paysanne de fleurs de lys, avec le relevé délicieux du bas de sa robe dans la fuite du vent; avec l'essor d'un premier pas de son pied d'albâtre sur les ronces du jardin....

***

Et, sans autre magie l'enchantement s'attesta.

La statue dessinait un élan de hardiesse ingénue. L'âme pensante pénétrait en cette flexible structure qui lui prêtait une divine apparence d'être; même l'illusion charmante de la parole errait à ses lèvres entr'ouvertes, comme chantantes pour un hymne initial au pressentiment de vivre et d'être belle...

Oui! la Galathée était fabuleusement née à l'équivalence des attraits du paysage, blanche comme le retour des aubes, teintée de rayons et d'obscurcies entre les froissements des branches, svelte et bougeuse par son reflet au loin sur les eaux, hantée de rêve et d'hallucination dans les vagues profondeurs étoilées de la nuit.

Et plus existante encore était-elle pour l'artiste. Leurs pensées s'entendaient en subtiles et délicates confidences.

La statue remémorait par quel secret destin impliqué dans le marbre, par quel accord entre les progrès de sa genèse et les hasards changeants de la lumière, par quels abandons aux influences éparses de la flore elle avait annoncé puis ordonnancé sa jeune incarnation.

Le Maître avouait cette force adjointe à toute grande œuvre d'art d'évoquer elle-même sa loi de perfection et d'apporter l'enchaînement des idées à l'effort aventureux qu'entreprend l'artiste. Il se félicitait de ses mains promptes ayant su fixer la vérité survenante ; il s'applaudissait d'avoir, enfin, dédaigné les décevants subterfuges d'un style pour laisser s'épanouir à son gré cette fidèle identité de femme, bien pareille à celles qui passent au chemin de la vie et qui vont dans la terrestre émotion de la chair.

⁂

Alors le statuaire se hâta de divulguer son triomphe.

Ses amis accoururent.

C'étaient le Poète, fastueux imagier de paroles, le Symphoniste, modulateur des voix de l'Inconnu ; le Philosophe, chercheur en l'abîme des causes ; c'était, aussi, le Riche, l'acquéreur souverain à prix d'or des œuvres du Maître.

A leurs yeux, aussi, la noble victoire de l'artiste éclatait sans conteste. Embaumée, demi-nue, de l'odeur des herbes, chuchoteuse dans le bruissement des feuilles, la statue s'imageait toute ressentante d'une extase innée, et les enthousiasmes se prosternaient devant une telle suprême puissance de fiction. La pensée du Maître s'admettait, pour tous, dans le surnaturel d'une forme immuable.

Mais beaucoup au delà du prévu, le drame de douleur humaine devait bientôt agrandir le miracle et se jouer de la Galathée enfin châtiée d'avoir une âme.

Son adolescence, gerbe de fleurs dénouées du printemps, avait déjà fui. Elle s'assombrissait avec l'été comme d'une sourde irritation lui venant de la brûlure de la glèbe et des pesantes torpeurs des

nues. Sa blancheur fluide gardée du marbre s'altérait en troubles pâleurs d'ambre et se stigmatisait aux sillons d'une réceptivité plus âpre et plus dévorante.

Elle achevait de devenir femme à l'assaut des sensualités surprises, révoltées, enfin farouches. La forêt appelait sur sa couche d'ombre les étreintes de l'orage, le sol s'entr'ouvrait pour les caresses de l'eau; telle la Galathée pressentait et voulait.

Et de quelle rigide religion du Beau l'astreindrait-on à rester l'idole? Sous quelle figuration d'impossible hiératisme prétendrait-on cacher dans l'idole l'arrivée de la divinité?

Vain servage à l'idéal! Cet amour de la Galathée, tout à coup soulevée d'audaces instinctives, c'était, pour sa beauté factice, la tragique oppression de n'être rien faute d'une réalité de vivre. Il était attendu, cet amour, et supplié par tout ce qui s'était transmis de germes vivaces au sein de la statue prise dans les formes de la vie. Il fallait à l'amour de la Galathée la plénitude des ivresses et l'abattement des souffrances qu'il apporte de la nature en nous pour s'abîmer avec nous. L'amour s'assimilait pour elle aux resplendissements d'aurores, aux tendresses du jour qui fuit, aux mélancolies que trament les ombres. Il devait être l'angoisse d'un bonheur trop grand qui se respire dans le souffle des étés, le présage de la chimère aîlée de nos deuils qui se dissipe par les soirs flétris où toute félicité s'éteint.

Et, sa pudeur arrachée aux entraves plastiques, elle appelait, folle, l'embrassement viril de l'artiste; elle se précipitait à des hâtes d'épuiser pour lui ces dons qu'elle en avait reçus de vivre et d'aimer; elle haletait d'être à lui tout entière, de l'avoir bien à elle, bien seulement à ce qui dans sa création affranchie de l'art immobile s'agitait enfin d'humanité et de femme.

Hélas! le Maître ne soupçonnait pas de prières de volupté sous cette semblance de chair amoureuse. Il ignorait la véritable grandeur, la part de divinité de son œuvre. C'était assez pour sa gloire que la statue parût envolée de son socle, comme d'un coup d'aile de lumière, qu'elle s'enchantât de toutes les claires harmonies des heures, qu'elle se fît hagarde et fantastique à travers la nuit, sans autre partage au réel que cette mouvante désinvolture dont, au hasard du travail, il l'avait habillée.

Qui sait son dépit — peut-être, ô risée, le froissement de son orgueil d'art pour l'art — si, dépouillant tout-à-fait sa chrysalide sculpturale, la femme nue avait marché à lui, libérée de son apparat de

chef-d'œuvre, consciente de son être intime, heureuse de ses liens tombés...

— Il n'est rien de toi, disait-il, qu'une surface où se fixera ma pensée.

Et la Galathée connut le supplice, soigna la blessure à jamais ouverte d'un amour où l'on ne voulait rien entendre des battements de son cœur.

Elle appelait une pitié, cependant, et tour à tour elle adjura les amis du Maître, le Poète d'abord, instigateur lui aussi, par le verbe, de cet afflux de vitalité qui se violentait en elle. Mais le tisseur de rimes n'eut pour réponse que des odes magnifiques en l'honneur d'une Galathée maintenue à des corrections de lignes « que la passion ne doit pas déranger ».

Resterait-elle donc humiliée à ce seul rôle d'imagerie de poème, pavoisée du vain décor des mots ?

Sa désespérance voulut, du moins, apprendre à se dire par des chants qui sauraient être des frissons et des pleurs. Elle tenta de mêler sa voix aux accords mystiques qu'improvisait le symphoniste. Mais les plaintes de la Galathée n'arrivaient jusqu'à lui que comme l'étrangeté d'on ne sait quelles élégies d'âme captive dans la pierre. Et c'était le texte de lointaines légendes instrumentées en sérénades plus obscures que les ombres écouteuses de la nuit.

Ainsi les mains-artistes, les strophes évocatrices, le transcendant des mélodies n'illustraient que le mythe de la Galathée et de sa vertu d'être douloureuse et mortelle. Le Souverain Riche et son Or ne comprenaient entièrement rien, ambitieux seulement qu'ils étaient de dresser au seuil d'un palais le faste de la statue devant laquelle s'userait le froid respect des âges.

Mais que lui importait une apothéose de sa beauté morte ? Et quel amer intérêt la poussait encore à connaître jusqu'au bout les causes de sa détresse ?

— Dis-moi pourquoi je suis ? lamentait-elle auprès du Philosophe, dis-moi pourquoi je pleure et pourquoi nul de vous ne me devine en moi, telle que je suis et telle que je pleure ?....

S'il avait pu l'entendre, le dialecticien — sans railler ni compatir — se fût borné, tout moderniste, au constat pour lui si prévu d'une souffrance inorganique. Il tenait, en effet, pour rationnel que l'argile de la Galathée contînt, en quantité relative, les principes primordiaux de l'action et du sentiment, car il considérait l'intelligence et la sensibilité comme les qualités d'un atomisme universel suscep-

tible de se répartir et de se coordonner plus ou moins sous n'importe quelle forme spontanée ou imitative....

***

Elle restait donc indifférente à tous, cette essence de nature qui voulait déborder du nombre et se résoudre en une femme, toute femme, avec ses faiblesses et ses désordres? L'art jaloux de la vie haïssait cette femme dans la Galathée. Seule sa statue avait des amants.

— Qu'importe que tu sois triste ou ravie d'espoir? décidaient-ils. — Sois la seule beauté ; sois belle de nos visions reflétées, sois belle d'un trouble d'énigme pour le vulgaire, sois belle d'un éternel silence dont nous dirons le secret de tendresse et d'ironie.

— Rhéteurs de mensonges, protestait l'incomprise, l'outragée, poètes jongleurs des styles éblouis, chanteurs de l'égarement des songes, subtils praticiens du métier de plaire! Votre idéalisme feint de s'allier au réel ; il se déclame ambitieux d'une nouvelle création de la vie. Et voici que votre souhait s'accomplit. La vérité d'être s'est étendue de vous en l'œuvre que vous avez faite de moi. J'aspire et je ressens la vie, toute la vie elle-même où m'a élevée votre rêve.

Mais vous la bannissez une fois venue lorsqu'elle est si simple hélas! si pareille à la vie résignée ou défaillante des autres enfants de la terre. Je ne pouvais contraindre mes instincts aux limites de l'image dont vous m'aviez vêtue. Il me vint les ivresses adolescentes puis les sanglots des filles torturées d'amour. Mais les clartés de chansons à mes lèvres, l'assombrissement découragé dans un regard, cette laideur passionnée des sentiments par lesquels s'attestait ma réalité de chair et d'âme vous les avez proscrits parce qu'ils enfreignaient les vaines régles — oh! si vaines et si changeantes — de vos artifices de séduction. Plus tard, ma destinée s'accomplissait : les fruits de maternité pendus à mon sein, la suite des jours effeuillant ma jeunesse, l'auréole de la pensée agrandie à mon front, ces signes gradués de la marche à la mort que l'ombre des temps grave lentement sur la fragilité des êtres, vous m'en eussiez reproché le désaccord avec vos rythmes, vos harmonies, vos nuances, vos raffinements. — « Qu'importe que tu sois vraie ? » — m'eussiez vous redit — « sois morte sous le relief sublime de la matière dont nous t'avons tirée »...

Je vous obéis donc, je retourne à l'inanité parée de néant où s'arrête votre extase. Je redeviens l'idée sans âme et sans voix dont vous avez dressé le symbole...

L'illusion d'être de la Galathée se dissipait.

Sa dernière pensée désespérée se sentait trop haute pour la fatalité d'art qui l'opprimait. Ainsi se comprendre c'est mourir.

La statue profile, maintenant, sa joliesse inerte et déjà surannée sur l'horizon nu, tandis que le paysage d'automne s'ensevelit sous les feuilles éteintes et que le linceul des neiges trame vers l'espace une vague clarté de rêve...

LOUIS MULLEM.

L'HOMME EN AMOUR[1]

. . . .

Peut-être je suis un homme très vieux. Je porte en mes os l'homme que j'étais déjà dans le lointain de la race. Oui, alors déjà j'étais possédé de ce mal ; mon sang âcrement brûlait. Et j'ai à peine trente ans.

Il y avait à la maison un beau vieillard vert, une espèce de géant qui touchait le plafond en levant les bras. Tout l'hiver il maillait des filets là-haut dans sa petite chambre sans feu. C'était un homme très doux qui aimait la pêche et la chasse. Vers le temps de l'automne, il s'en allait à notre maison des bois. Nous avions toujours du gibier en abondance. Et un jour j'entendis rire une des servantes : « Le Vieux encore une fois est allé faire un enfant. » Je n'ai compris que plus tard.

Le Vieux rentrait un peu honteux quand commençaient à tomber les premières neiges. Mon père lui parlait rudement, très rouge, et tout de suite se taisait à l'approche de mon pas. Ma mère déjà était partie vers les stèles, à l'autre extrémité de la ville.

Avec le temps les voix s'apaisèrent. Je revois le beau vieillard me caressant avec les grandes mains dont il nouait ses cordes à filets.

Mes souvenirs ne vont pas plus avant. J'étais un petit garçon ; j'avais une sœur, de quatre ans mon ainée. Elle quitta la maison pour se marier. Ce fut un trouble inexprimable pour moi. Je passai toute une nuit roulé dans son lit en pleurant et respirant l'odeur de

(1) Premier chapitre d'un livre en préparation chez Ollendorff.

ses cheveux. Elle ne fut plus qu'une femme et je me sentis jaloux de mon beau-frère. Alors nous vécûmes à trois un peu de temps, le Vieux, mon père et moi. Quelquefois, pendant l'absence de celui-ci, un bruit étrange venait de la chambre là-haut. Le Vieux riait d'un rire que je n'ai entendu à personne, un rire comme le hennissement d'un cheval à la saison d'amour et tantôt l'une, tantôt l'autre des servantes descendait en criant une injure.

Puis on me mit en pension chez les Jésuites. Au bout d'un an, un matin d'hiver, mon père arriva me demander au parloir. Il me dit : « Ton grand-père est mort. » Je crus comprendre que c'était un débarras pour la maison. Celui-là était un homme d'un autre âge, un fragment d'humanité encore voisine des faunes avec des goûts de rapts, inoffensif au fond. Il eût dû vivre au coin d'un bois, près d'un fleuve, traquant la femelle et le gibier. A soixante-dix ans, étant allé à l'automne, dans la maison des bois, il engrossa la femme d'un de nos paysans : cela tout le monde le savait. Il y avait beaucoup de petits enfants aux alentours de la maison qui avaient son visage.

Je crois que je l'ai aimé plus que je n'aimai mon père. Il avait l'air d'un grand buffle doux dans une étable domestique. Je m'amusais à tirer son gros nez et il m'apprit à tailler des sifflets dans les roseaux. Il ne connaissait que les petites industries rustiques et forestières, appeaux, collets, filets, emmanchage des bêches, affutage des faux, etc. Il imitait le clapissement du renard, le grouinement du sanglier, le craquètement de la cigogne. Et il avait mangé, d'une goinfrerie d'ogre, une des solides fortunes du pays. Je n'oublierai jamais la fière mine qu'il avait sur son lit, entre les chandelles. Quand on l'eût mené au cimetière, il y eut un grand silence dans la maison.

Ce gros nez du Vieux, je l'ai aussi. Il paraît que c'était le nez de la lignée. Mon père, cependant, était mince de là et de tout le visage, une tête de robin aux yeux réfléchis et froids. Il ne tua qu'une fois dans sa vie ; c'était à la chasse avec le Vieux ; une bête roula sous ses plombs; et ensuite il ne recommença plus. Mon grand-père m'avait laissé une canardière et deux carabines. Jamais je n'y voulus toucher. Le sang écumeux et riche de la race ainsi devint un pâle ruisselet tranquille en d'uniformes sites. Sans les écarts où s'altéra pour moi la nature, j'aurais eu le goût des besognes régulières et méticuleuses de mon père. Il parlait peu, s'habillait de noir, ne sortait généralement qu'à la nuit. Il était grave et timide, sans expansion. Il allait visiter deux fois le mois la stèle sous laquelle reposait

ma mère. Je fus bien étonné d'apprendre plus tard qu'il demeura jusqu'au bout le client d'une maison aux volets clos. Et sa vie fut un modèle d'ordre et de probité.

Je tins de lui mes minuties d'esprit et mes pauvretés quotidiennes. Il pratiqua, je crois, un libertinage prudent avec l'intolérance de la licence d'autrui. Sa mère l'avait couvé longtemps avec une tendresse jalouse. Il eut une adolescence laitée et tiède comme une fille. A deux ans on l'habillait encore de tuniques sans sexe défini. Déjà le vieux vivait d'une vie solitaire et libre dans les bois. Ce ne fut qu'à la mort de ma grand'mère qu'il lui fut rappelé qu'il avait un fils. Dans un petit chef-lieu de province, ayant à me cacher des autres et de moi-même, j'aurais fait comme mon père, je me serais glissé à la nuit, le collet de mon paletot remonté jusqu'aux yeux, dans les maisons à volets fermés. J'ai préféré habiter les grandes villes, je n'ai pas dû relever le collet de mon paletot. Je ne puis dire cependant que j'ai écouté les mouvements de la nature.

L'homme de ma race a été plutôt le Vieux, celui qui à l'automne partait subodorer le gibier humain à la lisière des bois. Et sans doute il continua lui-même la lignée des robeurs de proies chaudes. Mais tandis qu'ils allaient en plaine, d'une mine haute, moi je me suis tapi derrière la haie et avec de sournoises convoitises, j'ai regardé filer la bête qu'à pleins poumons ils relançaient. La Femme un jour entra en moi et depuis elle n'est plus partie. Je suis resté le possédé des nostalgies de son trouble amour.

Dans cette grande maison de mon père, il venait, au temps où ma sœur vivait encore avec nous des petites filles de son âge, presque des jeunes filles. Elles étaient toujours curieuses de connaître le frère, l'ami du même sang. Il y a là un attrait obscur des sexes où pour la première fois le petit homme et la petite femme futurs apprennent à se connaître. Il naît une contradiction de ne se croire que fraternels et de se désirer d'une ingénue ardeur amoureuse.

J'aimai ainsi follement une grande fille que je ne vis jamais que par un trou de serrure. Quelquefois ensemble, Ellen et elle se mettaient en tête de me chercher dans la maison. Je me sauvais par l'escalier. Un jour elles montèrent au grenier. Je me cachai dans un panier à linge.

Et ensuite, à la pointe des pieds, je redescendais, j'allais me coller contre la porte, l'œil à la serrure ; je serais mort si tout à coup la porte s'était ouverte. La grande Dinah enfin s'en retournait et je

baisais longuement la chaise sur laquelle elle s'était assise. Elle aussi se maria un peu de temps après Ellen.

On nous avait appris la plus sévère décence. J'ignorai toujours comment étaient faites les épaules de ma sœur. Sa chambre était éloignée de la mienne; une porte séparait ma chambre de celle de mon père et cette porte n'était jamais fermée. Quand il s'habillait, il tirait le paravent. Je n'ai jamais pu savoir s'il m'aimait. Il veillait scrupuleusement à l'accomplissement de mes devoirs religieux; il m'embrassait rarement; il semblait surtout préoccupé de faire de moi un jeune homme correct, à l'abri des tentations du péché.

C'était là un mot qui revenait souvent dans ses entretiens; je l'entendais aussi sur les lèvres du prêtre qui tous les mois me confessait. Et je ne savais pas ce que c'était que le péché, je le redoutais dans tous les mouvements spontanés de ma sensibilité.

On m'apprit ainsi à me défier de la nature : elle ne s'en éveilla que plus activement. A douze ans je connus ma nudité, elle me devint la cause d'un secret plaisir. Et il arrivait que mon père, m'entendant soupirer, quelquefois entrait la nuit dans ma chambre et venait jusqu'à mon lit.

Je m'habituai à l'idée qu'il fallait réprimer ma joie, mes élans, le bruit de ma voix, les manifestations de l'être intérieur. Ellen, une fois fut réprimandée pour m'avoir caressée trop tendrement. Ce jour-là, je pleurai des larmes que j'ignorais encore, comme pour une blessure très profonde de nos fibres violemment séparées, une chose honteuse au fond de notre fraternité et qui nous rendait étrangers. Je ne ressentis plus aux approches d'Ellen qu'un sourd et inexplicable malaise. Je me cachai d'elle comme de mon père. Mais à quelque temps de là, il me surprit une après-midi derrière la porte, regardant la belle Dinah. Il me prit par le bras, m'entraîna par l'escalier, m'enferma dans ma chambre. Et je ne revis plus la grande fille : ce fut à partir de ce moment que je l'aimai si follement.

Mon père fut ainsi l'une des causes de mon mal. Tant que j'habitai avec lui, je vécus d'une vie solitaire dans la maison et le jardin. Il n'y avait point de tableaux aux murs, nulle aimable image qui eût pu me révéler la Beauté; et la porte de la bibliothèque me restait défendue. On ne parlait jamais des organes de la vie qu'avec réticences; il sembla qu'il fût honteux d'être un homme; et peut-être l'amour, pour mon père, demeura la faiblesse humiliante qu'il allait soulager dans la maison aux volets clos. Je ne connus donc l'harmonie de la vie et la beauté de mon corps qu'à travers la douleur de les sen-

tir malfaisants, frappés de la réprobation divine et humaine. Mais alors déjà il était trop tard pour les aimer sans la pensée du péché. Et je fus l'enfant qui, pour avoir touché à sa chair, se croit voué à la damnation.

Cela ne s'en alla jamais tout à fait. Il resta au fond de moi la rougeur de la nudité de l'être et du nom par lequel on la nommait chez l'homme et chez la femme. En soi, cependant, je n'y voyais rien de répugnant : ce n'était qu'à la réflexion, en me rappelant les réticences dégoûtées avec lesquelles on m'avertit d'ignorer certaines parties de ma vie qu'elles m'apparaissaient mon infirmité vive.

Elles étaient plutôt belles pour mes yeux et cependant il était défendu à mes yeux de les regarder. La nature ne me les avait données que pour ne point les connaître; elles étaient comme une erreur et une défaillance de la création ; elles s'éternisaient le remords vivant de Dieu, et quand je sus plus tard que tout le secret de la vie y résidait comme un alambic merveilleux des races, je me révoltai. Mais la rougeur ne fut pas dissipée.

« Qu'il y ait au centre de toi, plus bas que le visage, mais plus près des battements de ton cœur, un foyer d'ardentes effusions, le mécanisme même de ta vie et de toutes les autres vies semblables à la tienne, fais que jamais ce mystère n'approche de ta pensée. Il est d'autant plus abominable qu'il résume, dans la beauté de ses formes extérieures, dans sa grâce flexueuse de fleur, la structure totale de ton corps. Tu n'y peux porter la main ni le regard sans l'orgueil de t'y éprouver viril, en possession de la force qui perpétue la substance. Tu le sentiras vivre comme une part de ta vie aux impulsions irrésistibles, comme un être de muscles et de sang coexistant à ton être spirituel. Et cependant c'est la chose inférieure et innommable par laquelle, si tu t'y complais, tu te reconnaîtras animal. »

Ainsi parlait le prêtre. C'était aussi le sens de ce qui se disait et se pensait autour de moi. Et plus tard je compris que l'exécration du moyen âge pour l'œuvre saine de la vie et les organes qui en sont les agents subtils, n'avait pas cessé de régner dans les sociétés actuelles.

Mais alors j'ignorais encore l'arcane divin. Je savais seulement qu'en connaissant ma chair, il en naissait un délice trouble, l'âcre et étrange saveur de mordre en un fruit vert. C'était la sensualité aussi de toucher, avec des papilles infiniment ductiles, un tissu électrique, une soie frémissante et chaude. Mon corps ainsi s'attestait vivre et se répercuter aux centres nerveux en dehors de ma volonté. Il vivait d'une vie personnelle et profonde à travers une

durée d'ondes vibratoires comme le son et la lumière, une projection de mes résonnances par delà l'être conscient.

Je ressentais confusément dans la secousse d'un vertige passer le magnétisme, la loi des attirances et des vibrations qui règle le mécanisme universel.

Un instinct apprend ainsi l'enfant à s'éprouver ; il y est porté aussi naturellement qu'à boire et à manger ; l'activité de ses cellules, le jeu libre de ses énergies le met en contact avec ses organes. Et l'unique perception de l'Infini qu'il soit donné aux hommes de connaître dans le spasme de l'amour déjà est contenue dans le moment où, pour la première fois, il est projeté en dehors de la vie par la brève sensation où il s'étonne de tenir l'éternité.

Pourtant la rogue incompréhension des éducateurs continue à qualifier de vice honteux le tourment ingénu de chercher dans le premier acte de la connaissance. Il arrivera un temps où, au contraire, l'éveil des sens sera utilisé par les maîtres pour le développement de l'être intégral, où, en lui apprenant le respect de ses organes et les buts qui leur sont assignés et par lesquels ils se conforment à l'évolution du monde, ces missionnaires de la vraie prédication, ces ministres des secrètes intentions divines ne susciteront plus chez l'enfant la dérisoire retenue de la honte et plutôt y substitueront la notion d'un culte naturel, d'une religion de l'homme physique impliquant des rites qui ne doivent pas être transgressés.

Mais tout n'est-il pas à refaire dans une société qui a exclu l'hommage à la Beauté et qui a fait de la peur des formes cachées la loi des rapports entre l'homme et la femme ? La démence phallique, les révoltes de l'instinct comprimé dans les formes spontanées de l'amour est le mal des races, aux racines mêmes de l'être. Tous en souffrent et cependant plus d'un, qui me donnera secrètement raison en lisant ces pages, s'étonnera devant le monde que quelqu'un ait osé porter la main à l'arche sainte des pudeurs routinières.

CAMILLE LEMONNIER.

LA LIBERTÉ DE CONSCIENCE

Ce n'est pas un problème simple que celui de la liberté de conscience. Il n'en est point qui, dans la pratique, touche à autant de questions, à autant d'instincts, d'habitudes et d'intérêts humains. Il embrasse tout l'homme et domine toutes les formes sociales. Si la solution en peut sembler facile en théorie, pour des esprits superficiels qui, méconnaissant le lien des idées et les rapports complexes des choses, se contentent de formules qu'ils répètent sans les comprendre, elle soulève des difficultés presque insurmontables dès qu'il s'agit de la faire passer dans les faits pratiques. Chacun voit bien à peu près le but à atteindre. Ce qu'on ne voit pas, ce sont les chemins pour y arriver sans se heurter à toutes sortes de contradictions.

Qu'entend-on par la liberté de conscience ?

Est-ce seulement, pour chacun, le droit d'avoir une opinion personnelle sur certains problèmes philosophiques ; de croire ce que bon lui semble sur le monde, ses lois, son origine et sa cause ; sur Dieu, sur l'âme et sa destinée, enfin sur tous les dogmes, si différents les uns des autres, qui constituent les religions ou sont la matière des disputes des écoles philosophiques ? Non. Il ne s'agit pas seulement de ce droit, car il existe. Il a toujours existé. Il ne peut être enlevé à personne. La pensée échappe, par sa nature même, à toute coercition extérieure. Elle ne dépend que de ses propres lois. Tous les pouvoirs du monde ne peuvent forcer un être humain à penser ce qu'il ne pense pas, à lui faire juger vraie une affirmation qu'il juge fausse. Rien ne peut le contraindre à se mentir à lui-même, à récuser le témoignage de sa raison ou de ses sens, et à nier ce qui lui paraît évident. La force ne peut l'amener qu'à mentir aux autres. Ce qu'on a nommé le *for intérieur* échappe à tout contrôle. La conscience ne relève que d'elle-même. C'est un domaine fermé à tous, inaccessible à toute vio-

lence, où nul ne peut pénétrer par force. La conscience est, par nature, incommunicable. La difficulté est même d'établir entre les consciences individuelles cette communication qui, par le moyen du langage, est toujours incomplète.

On peut tuer un homme, non l'obliger à penser autrement qu'il ne pense. Sa pensée ne dépend ni des autres, ni de lui-même ; car cette liberté de croire ou de ne pas croire, de nier ou d'affirmer, il ne la possède pas. Nul être humain n'est libre de penser ce qu'il veut, quand il veut, comme il le veut. Sa pensée s'impose à lui. Tout esprit est passif sous la loi de sa propre raison qui domine sa volonté. Tout état de conscience, permanent ou momentané, est fatalement déterminé par l'ensemble des facultés ou aptitudes mentales de l'être qui le subit, sous certaines conditions, sans pouvoir s'y soustraire. Il résulte de son innéité instinctive héréditaire, de son éducation, des influences de famille auxquelles il a été soumis, du milieu social dans lequel il a évolué, de la somme totale des perceptions qu'il a emmagasinées, des idées générales qu'il a acquises, des passions particulières que ces idées ou ces perceptions ont fait naître en lui, de toute la suite des émotions qu'il a éprouvées, des sentiments que ces émotions ont éveillés, enfin de sa nature individuelle tout entière, à ce même moment, qui peut être bien différente de sa nature de la veille et de sa nature du lendemain.

La lecture d'un livre, d'une page rencontrée par hasard, peut changer un état de conscience ; un fait, jusque-là ignoré, qui vient à être connu, peut transformer totalement l'équilibre d'un esprit, l'amener à nier ce qu'il affirmait, à brûler ce qu'il adorait. Il suffit d'une rencontre, d'une amitié dont on subit l'influence, d'un sentiment qui modifie notre gamme passionnelle totale, d'un événement de la vie qui ajoute une part de souffrance ou de joie aux joies ou aux souffrances déjà éprouvées, pour modifier et renverser complètement, avec l'ensemble de nos jugements, la résultante des motifs qui agissent sur nos volontés.

L'état de conscience d'un être humain n'est donc, à tout instant donné de son évolution individuelle, que la résultante de toutes les influences morales et de toutes les activités mentales qui ont agi en lui ou sur lui depuis sa naissance, peut-être même depuis le moment de sa conception, et de celles qui ont agi sur sa race. Chaque phase de son évolution a été le point de départ de la suivante, sa condition et sa cause. De modification en modification, son individualité est devenue ce qu'elle est, sans qu'à aucun moment donné de son exis-

tence il ait dépendu de lui de penser autrement qu'il n'a pensé, de croire autre chose que ce qu'il a cru, de sentir le contraire de ce qu'il a senti, d'être différent de lui-même.

C'est pourquoi toute discussion sur les questions de croyance est presque nécessairement oiseuse, tant qu'on ne peut invoquer des faits patents, des arguments d'une évidence incontestable. Encore se trouve-t-il des esprits pour leur résister, pour fermer volontairement les yeux à une vérité qui les éblouirait. Pour amener un être humain à un autre état de conscience, il faudrait parfois le recommencer tout entier, faire qu'il soit autre qu'il n'est, modifier son innéité, sa nature héréditaire, son identité mentale, les éléments même de son être et leur préformation ancestrale.



Si bien que lorqu'un individu semble, dans le cours de sa vie, changer de croyance ou de religion, c'est que ce changement était déjà en lui virtuellement, qu'il devait résulter de l'enchaînement de ses pensées et de ses sentiments; c'est qu'il est la conséquence logique de la rupture d'une maille dans le réseau de ses jugements qui devait, à un moment donné, livrer passage à des jugements contraires. S'il paraît avoir changé, c'est comme la chenille se change en papillon, en vertu de la loi d'évolution particulière de sa nature, sous l'influence de milieux ambiants déterminés, et de circonstances locales qui peuvent être fortuites, mais qui ne font que déterminer le moment de la transformation. Un jour s'est fait dans la pensée sur des points jusque-là restés obscurs; ou, au contraire, certains coins, jusque-là éclairés de l'esprit, sont rentrés dans l'ombre, ont été obscurcis par certaines passions ou affections violentes; si bien que, par des séries de jugements contradictoires, presque inconscients et d'un déroulement fatal, le même esprit abandonne les croyances inculquées à son enfance, ou y revient, sans qu'il ait dépendu de lui d'échapper à ces oscillations du sens intime.

Quand on sent ses yeux frappés de la lumière du jour, peut-on dire qu'on n'y voit pas? Quand la nuit vient, ou que la cataracte a voilé nos yeux, peut-on dire qu'on y voit encore? Il en est de même de la lumière intérieure qui luit devant l'esprit. Elle a ses périodes d'intensité et d'obscurcissement.

On peut donc dire, avec M. de Bonald, que demander la liberté de penser est aussi absurde que de demander la liberté de la circulation du sang. L'homme pense et raisonne, comme il respire et comme il digère, plus ou moins bien, plus ou moins vite, en vertu des lois de sa nature.

Penser et croire librement est un droit de l'homme incoercible, qui échappe à toute puissance externe, ou plutôt ce n'est pas un droit, c'est une fonction. Elle échappe même à la puissance de sa propre volonté qu'elle domine, sans en être jamais dominée. L'homme pense malgré lui, croit fatalement ce qu'il croit. Ni intérêts, ni menaces, ni autorité, ni persécutions, ni bourreaux, ni martyre n'y peuvent rien.

Mais ils peuvent le déterminer à mentir, le contraindre à affirmer, en paroles, le contraire de sa pensée; à agir contrairement à sa raison, à sa foi, à sa conscience; à se dégrader à ses propres yeux. Les natures fières, les volontés fortes, y résistent. « Pour moi, homme mûr, homme éclairé, dit M. Jules Simon dans son beau livre sur la *Liberté de conscience*, écrit, il y a trente ans, sous l'Empire, l'indépendance du dedans m'appartient. Quels que soient les ennemis de ma foi, ils ne peuvent triompher de ma raison, parce que j'ai fortifié mon esprit par la méditation et ma volonté par l'exercice du devoir. Je puis dire, avec les stoïciens : Vous m'arracherez toutes choses, vous ne m'arracherez pas à moi-même. L'ennemi peut me rendre un membre inutile à la société; il peut faire de moi un paria. Il peut porter la douleur et la désolation dans mon foyer. Il dispose de mon corps. Il dépend de lui de me jeter dans un cachot, de me faire torturer, de me faire assassiner. Mais je le brave au dedans de moi. Je le juge. Il commande à ses bourreaux et moi à ma douleur. Je garde entière ma foi, parce que je le veux. Je mourrai, mais je mourrai entier. Voilà l'homme libre. »

Toutefois, on ne peut contester qu'il ne puisse y avoir tels ou tels procédés de persécution capable d'exercer plus ou moins d'action sur les consciences; que la violence et la menace ne sont pas les plus efficaces; qu'il est aisé de diviser l'homme contre lui-même en agissant sur ses passions, par ses intérêts; qu'il est enfin plus aisé de le séduire, que de le réduire. Aussi M. Jules Simon s'est-il hâté d'ajouter que le fanatisme n'a pas toujours des stoïciens à combattre; que la persécution ne s'exerce pas toujours sous des formes cruelles et qu'elle ne s'adresse pas toujours à des convictions si fortes qu'elles n'admettent plus l'ombre d'un doute.

Si, en effet, la conviction, déjà faite dans la conscience, échappe à toute violence exercée pour l'en arracher; si cette conscience est une forteresse inexpugnable par la force, elle est, par contre, largement ouverte à toutes les formes de la persuasion. Souvent tel esprit, qui s'entête par orgueil dans une discussion, va, sortant de là, se

servir contre d'autres des arguments qu'il vient de combattre ; et au moment même où il se déclarait invincible, il était à son insu convaincu et converti.

Si la vérité peut entrer de tous côtés dans l'esprit, de tous côtés aussi, il est pénétrable à l'erreur. La force d'une conviction n'est nullement la preuve de sa vérité. Elle n'est que la preuve de l'énergie de la conscience, de l'énergie de passion avec laquelle elle témoigne de ce qu'elle tient pour vrai, de ce qu'elle juge évident. Elle est la mesure du caractère, plutôt que celle de l'intelligence. On peut même dire qu'en général les convictions les plus fortes, les plus entières, les plus absolues, sont le privilège des natures passionnées plus que des raisons actives, mais froides. Les esprits cultivés, qui ont mieux pu se rendre compte de toutes les causes d'incertitudes qui doivent suspendre les jugements humains, sont généralement moins prompts et moins absolus dans la confession de leur foi et plus disposés à y mettre quelques réserves.

Quel est le grand véhicule de l'erreur ? Il faut l'avouer. C'est la parole humaine. Les animaux qui ont seulement un langage émotionnel pour s'exprimer leurs besoins, leurs passions ou affections réciproques, mais qui tiennent directement toutes leurs perceptions de leurs sensations, savent peu de choses ; mais ce qu'ils savent est pur de toute erreur traditionnelle, de tout élément imaginatif, dû aux représentations évoquées par les mots. L'homme est, au contraire, en possession d'un langage descriptif, au moyen duquel les individus divers d'origine et différents de nature ou de culture, peuvent se communiquer, d'une façon toujours incomplète et fatalement inexacte en quelque chose, des idées, des faits, des actes, toujours plus ou moins altérés dans leurs relations réelles par cette transmission même ; parce qu'ils ne sont jamais compris par celui qui écoute comme par celui qui parle, et que le premier ne peut se représenter ce que le second raconte ou décrit, que par un effort créateur de l'imagination, toujours plus ou moins impuissante à évoquer une image adéquate à la réalité phénoménale.

Ces erreurs involontaires, dans la transmission des faits et des idées qui en expriment les relations générales, accumulées traditionnellement, de génération en génération, ont suffi à feutrer l'imagination humaine d'un réseau serré de fausses notions qui n'y laisse plus pénétrer les perceptions directes qu'en les altérant et les modifiant plus ou moins, sans compter tout ce que les mensonges intéressés ont pu y ajouter d'erreurs, transmises comme des vérités. De

sorte qu'entre les éléments de cette longue tradition, fautive et adultérée, qui fait le fond des états de conscience de tous les hommes de toutes les races, et les faits qu'ils observent directement, surgissent à chaque instant des contradictions dont leur raison s'étonne, où elle se perd, et auxquelles ils tentent d'échapper par les formules d'une croyance quelconque qui leur offre des solutions toutes faites, à la hauteur de leur intelligence ou, tout au moins, à la mesure de leur imagination. La plupart, sans s'arrêter à dénouer péniblement ces nœuds gordiens de la pensée humaine, qui ont constitué jusqu'ici ce qu'on appelle les *Philosophies*, préfèrent les trancher résolûment, en acceptant un certain ensemble de notions qui s'accordent, tant bien que mal, entre elles, et avec leurs instincts prédominants, en rejetant toutes les autres comme fausses, parce qu'elles contrarient ces mêmes instincts.

Ainsi se forment ces convictions qu'on appelle du nom de *foi* et qui reçoivent toute leur force de la passion qui les impose à la volonté, quand la conscience croit les accepter librement.

C'est ce qui rend compte des différences et des contradictions que présentent et ont toujours présenté les doctrines religieuses de tous les temps ; c'est ce qui explique que les plus extravagantes aient pu inspirer des convictions aussi fortes que les plus sages et compter autant de martyrs animés du même courage.

Toutefois, la douleur physique ou morale, la menace de la mort, de l'exil et de toutes les misères, la persécution sous toutes ses formes, enfin, peut vaincre, sinon convaincre des natures plus timides, des volontés moins fortes, des croyances moins fermes. Elle peut surtout multiplier les hypocrisies prudentes, les palinodies intéressées, les abjurations lâches, les apostasies de la peur ou de l'ambition, dont le fanatisme persécuteur se glorifie comme d'autant de conquêtes et qui sont le plus puissant élément de démoralisation chez un peuple.

Quand, d'un autre côté, ces mensonges sont encouragés par des récompenses, que toutes les séductions sont employées pour agir sur la volonté par l'intérêt ou la passion, il n'est pas étonnant que l'imagination séduite se plie à ce qu'on exige d'elle en dépit des protestations du sens intime.

« On nuit à ma liberté, disait encore M. Jules Simon, quand on me présente sans cesse, d'un côté le désespoir, de l'autre tous les plaisirs. On nuit encore à ma liberté quand on emploie le mensonge et le sophisme pour troubler ma raison, et la tourner contre moi-même. Oter la parole aux défenseurs d'une doctrine et la laisser à

ses ennemis, n'est-ce pas attenter deux fois à la liberté du dedans? Que dirons-nous de l'immense troupeau des ignorants et des faibles, proie facile pour qui dispose de la force? Et l'enfance n'appartient-elle pas à ses précepteurs? N'avons-nous pas vu les prescripteurs de tous les temps et de tous les pays accaparer l'homme à cet âge où il est désarmé, où son jugement est sans force, sa mémoire vide, son imagination vive et crédule; où il reçoit, avec avidité et sans défiance, toutes les impressions qu'on lui donne! Quelle est la ressource de ceux qui veulent abattre la raison, la détrôner, la déprimer? C'est de s'emparer d'abord de l'imagination et de la volonté, de créer au dedans des habitudes qui ôtent le temps de penser ou qui rendent la pensée impuissante, par défaut d'exercice ou qui la chargent de trop de règles, de trop d'entraves, de trop de scrupules pour qu'elle se possède elle-même et qu'elle choisisse son objet avec clarté et autorité. On peut donc attenter à la liberté du dedans, au moins par ces voies détournées, et ce n'est pas seulement le droit de parler, c'est le droit de penser qui a des ennemis. Eh! si cela n'était pas, qui donc se donnerait la peine de propager des idées ineptes? Et pourquoi trouverait-on dans certains partis, à toutes les époques, de sourdes haines contre la diffusion des lumières? Pourquoi tant de presses brisées, tant d'écoles fermées, tant de voix éloquentes condamnées au silence? A qui la contradiction et la discussion feraient-ells peur, si le fanatisme n'espérait pas trouver, dans l'homme même, dans ses passions, dans ses erreurs, dans son ignorance, un ennemi de la liberté de l'homme. »

M. Jules Simon faisait alors un éloquent tableau des contradictions des sectes religieuses qui, d'un côté, déclarant la liberté intérieure invincible, de l'autre, soutiennent que cette liberté est aveugle, parce que la raison est impuissante à trouver la vérité, qu'elles seules prétendent posséder et qu'elles se croient le devoir d'inspirer *per fas aut nefas*. De ce fait que l'humanité se trompe souvent, elles prétendent conclure qu'elle se trompe toujours, excepté quand elle se laisse conduire par elles.

« Supposons une victoire impossible, ajoute-t-il; accordons à nos sceptiques et à nos théologiens que la raison humaine est une lumière vacillante et trompeuse : les sceptiques pourront se réjouir des ruines qu'ils auront faites. C'est leur état de détruire; c'est leur passion, c'est leur but; mais que deviendront les théologiens? A peine ont-ils mis la pensée humaine au néant, qu'ils s'adressent à elle pour lui inculquer leurs doctrines. Voici, disent-ils, nos preuves.

Voici ce que nous fournit l'analyse du cœur humain ; ce que dit la société humaine ; ce que nous trouvons dans l'histoire. Voici des axiomes que toute intelligence doit admettre et la conclusion que nous voulons en tirer. Eh ! quoi, insensés que vous êtes, ressuscite-t-on les morts ? Passerez-vous la moitié de votre vie à détruire une force et l'autre moitié à l'invoquer ? La raison est-elle capable, oui ou non, de se former une opinion juste ? Si oui, laissez-la libre ; si non, abandonnez les hommes à leurs instincts, comme un troupeau de brutes. Mais vous n'êtes capables ni de croire à la force de l'humanité, ni da vous résigner à son néant.

« Quand vous dites que l'intelligence humaine suffit à pourvoir aux besoins inférieurs, mais qu'elle est incapable de philosophie et qu'il lui faut une doctrine toute faite, venue de plus haut, ne vous apercevez-vous pas que vous raisonnez dans votre propre hypothèse et que vos raisonnements ne prouvent rien, à moins qu'on ne soit d'abord de votre avis ? Vous me proposez un maître, mais quel maître ? Comment puis-je le reconnaître ? à quel signe ? Si vous parlez de soumission volontaire et raisonnée, je ne m'en plains pas, je n'ai rien à dire : tout homme est maître de ses convictions. Tant que vous discutez avec moi pour faire de moi un adepte, me soumettant vos motifs, réfutant les miens, faisant appel à ma raison éclairée, vous êtes dans votre droit et vous respectez le mien : ce que vous faites n'est que du prosélytisme. J'honore le prosélytisme. Je le respecte. Je demande pour moi-même la liberté d'enseigner et de propager mes croyances. Je ne repousse que la force, et par *force* j'entends tous les moyens directs et indirects qui ôtent à l'homme la disposition de lui-même. Je repousse la loi qui m'oblige à cacher ma croyance, à me conformer extérieurement à une croyance qui n'est pas la mienne, ou celle qui, moins violente en apparence, mais plus perfide, remplit mes yeux et mes oreilles de la prédication, de la pratique et des cérémonies d'une autre religion en condamnant la mienne à l'obscurité et au mystère ; ou celle enfin qui, divisant un peuple, distribue aux citoyens les faveurs ou même la justice, non d'après leurs mérites, mais d'après leur foi, établissant ainsi une lutte sacrilège entre leur conscience et leurs intérêts.

« Qui osera exercer sur moi de telles violences ? Est-ce un individu ? Mais de quel droit ? Du droit de la vérité qu'il possède ? Sa vérité ! N'est-il pas un homme, un homme comme moi ? Sa raison lui démontre la vérité de ce principe et la mienne m'en démontre la fausseté. Les vérités mathématiques sont évidentes avec le temps,

parce qu'elles sont conçues d'une façon identique par tous les esprits ! En est-il de même des vérités religieuses ? Ont-elles tant d'évidence qu'il suffise de les présenter à l'esprit pour qu'il se soumette ? Non. J'en atteste les disputes théologiques qui remplissent l'histoire de toutes les églises ; j'en atteste l'inquisition ; j'en atteste votre doctrine elle-même, car l'évidence vous dispenserait de la force. Entre ma raison et la vôtre, pourquoi faut-il que ce soit la mienne qui abdique et la vôtre qui triomphe ? C'est la force seule qui décide ; voilà donc le fondement de la vérité.

« Concluons qu'aucun homme n'est maître de la pensée d'un autre homme. Criminel est celui qui opprime ; criminel est celui qui se laisse opprimer et qui, de libre et responsable qu'il était, devient, par sa faute, une créature passive, renonçant ainsi à sa dignité et à sa tâche ! »

Ces éloquentes pages, qui sont la conclusion du livre de M. Jules Simon, posent nettement le problème. Elles montrent, d'un côté, les croyances du passé, appuyées sur de longues traditions d'oppression, tendant a se perpétuer, à s'imposer par les mêmes moyens, et à se défendre, même par la ruse, quand elles n'ont plus la force. Elles montrent, de l'autre, l'esprit de l'homme aspirant à s'affranchir, à n'avoir plus de maître que lui-même, que sa raison et sa conscience et à se diriger à leur lumière, non seulement pour penser, mais pour agir selon sa croyance.

Une religion n'est pas seulement une doctrine qu'on croit, c'est une doctrine qu'on aime à croire, et qu'on se sent plus ou moins intéressé à croire par les promesses qu'elle fait à ses sectateurs et par les espérances qu'elle leur donne. C'est parce qu'il s'y mêle toujours un élément passionnel et égoïste puissant, qui ne se retrouve pas au même degré dans les doctrines purement scientifiques, que celles-ci ont pu diviser les savants, être l'objet entre eux de violentes controverses, où leur vanité souvent prend feu, sans jamais passionner les foules et dégénérer ainsi en persécutions ou en guerres civiles.

Mais aussitôt qu'une controverse scientifique touche par quelque côté un dogme de la foi populaire, la passion religieuse excitée en prend prétexte pour attaquer, poursuivre, proscrire et parfois frapper de mort le savant qui ose ainsi toucher à l'arche sainte de la religion. Les exemples en sont nombreux. Il en a été ainsi de Socrate et de plusieurs autres philosophes à Athènes ; tels que Diagoras qui, lui aussi, but la ciguë. D'autres furent condamnés, mais s'enfuirent. Platon lui-même dut s'exiler. Sans compter toutes les hécatombes

d'hérétiques que fit l'Eglise au moyen-âge, la Renaissance vit les bûchers de Jean Huss, de Servet, de Giordano Bruno, de Vanini. Galilée faillit avoir le même sort. Descartes lui-même s'est exilé par prudence et Spinoza a vécu dans l'ombre pour le même motif. Son œuvre n'a été connue qu'après sa mort. Lamarck a été la victime de ses doctrines, subversives du dogme de la chute de l'homme, fondement de toute la doctrine paulinienne, devenue celle de toutes les sectes chrétiennes, bien que Jésus n'y ait jamais fait une allusion. On sait les controverses enflammées suscitées depuis près de quarante ans par toutes les églises et les écoles philosophiques les plus populaires contre les théories de Charles Darwin, continuateur de Lamarck et qui fut pour lui ce que Galilée fut pour Kopernic.

Ni Epicure, ni Lucrèce ne furent inquiétés à Athènes et à Rome. Est ce parce que, au lieu de nier les dieux, comme Démocrite, ils se bornèrent à dire qu'ils ne s'occupaient pas des hommes ? C'est plutôt que ni l'un ni l'autre n'enseignèrent publiquement les foules. Leur doctrine fut un ésotérisme pour les délicats, s'adressant à une élite intellectuelle d'oisifs, dans un temps d'attiédissement de toutes les croyances, et de scepticisme général, analogue au nôtre, où les pontifes du culte public n'avaient plus de pouvoir que sur les femmes. Si Lavoisier monta sur l'échafaud, ce fut comme fermier général, non comme chimiste. Même sous le premier empire, Laplace put être athée et cependant collègue de Bonaparte à l'Institut. Tous les grands mathématiciens, depuis Archimède en passant par Leibnitz et Newton, jusqu'à Monge, Legendre et tant d'autres, ont pu saper les fondements de tous les dogmes chrétiens sans qu'il leur en arrivât aventure et sans entendre tonner contre eux les foudres des Eglises d'état, simplement par ce fait que les foules, condamnées à ne rien comprendre à de si hautes démonstrations, n'en étaient pas plus inquiétées que leurs pasteurs ecclésiastiques. D'ailleurs, il est arrivé maintes fois que, soit indifférence, soit faute de logique ou d'informations ces mêmes mathématiciens n'ont pas eu conscience de leur hétérodoxie, et l'ont habilement dissimulée sous des protestations d'obéissance à l'Eglise qui suffisaient à les protéger contre elle.

L'hypothèse de Kopernic, démontrée par Galilée, Newton, Laplace, et tous les mathématiciens, était pourtant une hérésie évidente pour tous. En dépouillant la terre de ses prétentions à être le centre du monde, elle perdait tout titre à concentrer sur elle l'attention du créateur de l'Univers. Il devenait impossible d'admettre une divinité occupée à s'incarner successivement sur tous les mondes où son

intervention personnelle pourrait être nécessaire. L'évidence d'une loi inéluctable, dont aucun miracle ne pût suspendre l'action en ressortait fatalement. C'était tout l'édifice de la révélation qui s'écroulait. La condamnation de Galilée, comme hérétique était donc d'une logique indiscutable.

Deux siècles plus tôt son hérésie eût été étouffée dans les bûchers. Mais au dix-septième siècle, il fut impossible à l'Église d'en arrêter l'expansion et le triomphe. L'Église, dans la nécessité de la tolérer, composa avec elle, l'expliqua, l'adopta, admettant que Josué n'avait pas arrêté le soleil, mais qu'il avait arrêté le mouvement de rotation de la terre et que l'écrivain inspiré s'était conformé, en écrivant, aux croyances du peuple auquel il s'adressait. Quant aux conséquences mécaniques d'un arrêt de la rotation de la terre, qui eût jeté les océans hors de leur lit et causé un cataclysme général, les exégètes de l'Église les passaient sous silence. Ils reculaient, sans la résoudre, la question du miracle.

De même Cuvier, l'heureux adversaire officiel de Lamarck, fit accepter par l'église toute la géologie en déclarant, dans son *Discours sur les révolutions du globe,* que chaque époque géologique avait vu se produire une destruction totale des êtres vivants par un déluge suivi d'une création nouvelle. Ce n'était nullement conforme au texte de la genèse, mais, comme pour l'arrêt du soleil par Josué, on admit que l'auteur sacré s'était mis à la portée de l'ignorance de son temps.

Cuvier considérait comme postérieure au dernier déluge l'apparition de l'homme, ce qui était encore contraire au dogme de l'extinction d'une première humanité par les eaux diluviales, à l'exception de la famille Noé. La découverte authentique de restes humains dans les alluvions quartenaires vint donner un démenti à l'illustre anatomiste et mettre en émoi, à la fois le monde scientifique et le monde religieux; car elle venait confirmer l'origine animale de l'homme qui donnait raison à Lamarck contre Cuvier, et qu'aujourd'hui, non seulement les protestants, mais les catholiques, commencent à accommoder avec leur foi. Toute une école de théologiens, y compris M. Brunetière, cherchent l'explication du péché originel dans la descendance animale de l'homme. Ce n'est pas la terre qui s'accommode avec le ciel, mais le ciel qui s'accommode avec la terre: le dogme, prétendu immuable, se meut péniblement à la remorque de la science et de la conscience contemporaines.

C'est que, le rôle de la force étant éliminé, la raison humaine recouvre la liberté de se corriger de ses erreurs traditionnelles, et

d'arriver peu à peu, par la science, à s'accorder sur les problèmes qui l'ont divisée, tant qu'elle est restée à la merci des croyances imaginaires de l'humanité encore à l'état d'enfance, et des sacerdoces qui les ont exploitées à leur profit. Tout ce que la science a gagné dans le domaine de la conscience, a été perdu par la foi, et l'on peut dire qu'à toute époque de l'évolution humaine, Dieu a été la somme des ignorances de l'homme. Il est donc permis de prévoir qu'un jour, quand la science sera faite, les hommes étant d'accord pour nier Dieu, le problème de la liberté religieuse sera supprimé.

CLÉMENCE ROYER.

A suivre.

UN SYMBOLE SOCIAL

PAPISME OU LIBRE PENSÉE.

Pour la seconde fois depuis le vote néfaste du 24 juillet 1873, la Chambre est appelée à donner son avis sur la désaffectation, réclamée par quelques-uns de ses membres, de la Basilique du Sacré-Cœur. La question peut paraître, à première vue, étroite et purement sectaire, mais si l'on considère l'habile et tortueuse réaction catholique qui s'accentue de jour en jour, elle n'en est pas moins au fond d'une importance capitale, d'une poignante actualité.

Il ne s'agit pas d'enlever un édifice au culte catholique, mais de soustraire la France à l'emprise sacerdotale et papiste soucieuse de conserver sa proie de consciences et de vies. Comme on va le voir, la question s'élargit.

Il s'agit cette fois de savoir définitivement si la France de 1897 se considère toujours comme la fille aînée de l'Eglise, ou au contraire si elle se suffit à elle-même pour se créer sa foi et son idéal ; il s'agit de savoir si le vote qui prosterne aux pieds du Saint-Père la France repentante et gémissante de ses péchés, doit faire plus longtemps obstacle à l'effort spontané de chacun vers l'indépendance et l'humanité. Papisme ou libre pensée, telle est l'alternative encore une fois posée : il serait temps de se décider pour l'une ou pour l'autre, si l'on veut éviter dans l'avenir des malentendus dont la gravité s'accentue de jour en jour.

Rappelons brièvement les origines du « Vœu national » dont la Basilique constitue l'emblème et la réalisation sur le plan matériel.

Au cours des vicissitudes de l'invasion et de la Commune, quelques

âmes chrétiennes appartenant au clergé, ou y touchant de près, en présence d'une si épouvantable succession de troubles et de déroutes, sentant le sol de la patrie chavirer sous leurs pas, eurent l'inspiration dont sont saisis, en pareille circonstance, les fidèles de toutes les religions. Loin de puiser au fond d'eux-mêmes les forces nécessaires pour résister à l'anéantissement et de ne chercher que dans la virilité purement humaine le remède nécessaire aux désastres, offrant tout ce qui subsistait en eux de confiance à la pitié infinie de leur Dieu, ils firent un vœu. Ce vœu émané tout d'abord de quelques-uns, plus tard collectif, contenait la promesse de l'érection d'un temple au Sacré-Cœur de Jésus, s'il daignait suspendre le flot de sa colère déchaîné sur les Francs depuis trop longtemps impies et rebelles à sa voix.

Telle est l'origine du « Vœu » ; il émane de consciences sombrées dans le péril atroce du moment, épouvantées de l'avenir gros de nuages et de sang, n'osant se faire aucune idée du futur, se demandant même parfois si les races n'allaient pas être englouties dans quelque universelle conflagration. Il fut donc engendré par la terreur, non pas égoïste, mais celle de tous les êtres chrétiens ou faibles en présence des maux de la terre. Nous trouvons bien là l'une des principales croyances catholiques, dans ce muet appel des injustices terrestres à la justice céleste.

C'est le vingt-neuf janvier 1871 que la *Semaine liturgique* de Poitiers publiait le « Vœu au Sacré-Cœur de Jésus pour obtenir la délivrance du Souverain Pontife et celle de la France ». Le projet pris en main par les Jésuites groupa de suite un certain nombre d'adhérents, jusqu'à ce que l'œuvre parut présenter assez de surface pour être soumise à l'archevêque de Paris qui, un an plus tard, l'approuva officiellement et en prit même la direction. Le projet subit entre les mains de l'archevêque Guibert une modification dans son principe même ; de conditionnel il devint absolu, c'est-à-dire qu'il gardait toujours son caractère d'absolue remise en Dieu de tous les espoirs chrétiens, mais il perdait en même temps cette apparence de marchandage que contenait au début le projet.

C'est alors que la formule du « Vœu » fut rédigée en son entier par l'archevêque, revue ensuite par le pape lui-même, telle qu'elle subsiste aujourd'hui.

La voici dans toute son éloquence ; et qu'on en retienne les termes pour les comparer tout à l'heure à ceux du document, officiel celui-là, que je citerai :

« En présence des malheurs qui désolent la France, et des mal-
« heurs plus grands peut-être qui la menacent encore ;

« *En présence des attentats sacrilèges commis à Rome contre les*
« *droits de l'Eglise et du Saint-Siège, et contre la personne sacrée du*
« *Vicaire de Jésus-Christ ;*

« Nous nous humilions devant Dieu et, réunissant dans notre
« amour l'Eglise et notre Patrie, nous reconnaissons que nous avons
« été coupables et justement châtiés.

« Et pour faire amende honorable de nos péchés et obtenir de l'in-
« finie miséricorde du Sacré-Cœur de Jésus-Christ le pardon de nos
« fautes, ainsi que les secours extraordinaires *qui peuvent seuls dé-*
« *livrer le Souverain Pontife de sa captivité* et faire cesser les mal-
« heurs de la France, nous promettons de contribuer à l'érection à
« Paris d'un sanctuaire dédié au Sacré-Cœur de Jésus. »

Il n'y a là nulle équivoque possible : le document est nettement catholique et incontestablement papiste. Si l'on y adhère on fait implicitement acte de foi au Christ et au Saint-Siège. Quant à cette alliance dans la formule — alliance verbale que nous retrouverons d'ailleurs souvent — de la France et de l'Eglise, nous dirons plus loin ce que nous en pensons.

Après l'approbation chaleureuse du pape, l'archevêque voulut obtenir l'adhésion officielle, collective et nationale de l'Etat. C'est là le centre même du débat qui va être encore une fois soulevé devant la Chambre; ce fut là en tout cas l'un des plus étonnants coups de force de l'Eglise en ces dernières années.

Voici dans quels termes, au cours d'une lettre en date du cinq mars 1873, l'archevêque de Paris présenta la demande au ministre des cultes, M. Jules Simon :

« La loi que je sollicite aurait donc ce double objet :

« 1° D'approuver la proposition faite par l'archevêque de Paris
« d'ériger sur la colline de Montmartre, en un point déterminé après
« une enquête, un temple destiné à appeler sur la France la protec-
« tion et la bonté divines ;

« 2° D'autoriser l'archevêque à acquérir, tant en son nom qu'au
« nom de ses successeurs, les terrains nécessaires, à l'amiable et, s'il
« y a lieu, par voie d'expropriation, après déclaration d'*utilité publique*,
« à la charge par lui de payer le prix d'acquisition des terrains et les
« frais de construction de l'édifice, avec les ressources mises ou à
« mettre à sa disposition par la piété des fidèles. »

Il est inutile, je pense, de faire remarquer la profonde habileté et la prudence d'expression de cette requête, qui cache, sous son apparente modestie, le piège où allait se prendre l'Assemblée nationale. Je fais seulement remarquer que non seulement dans la loi que sollicite l'archevêque il n'est plus question du Sacré-Cœur ni du Saint-Siège, mais que le « Vœu national » lui-même, origine et fond de la demande, en est totalement absent. Ceci pour constater que l'habileté la plus subtile est encore une vertu catholique sinon évangélique.

Le rapporteur du projet à la Chambre fut M. Keller, qui ne dissimula pas son adhésion au désir de l'archevêque et qui engagea vivement la Chambre à l'adopter. La discussion vint le 22 juillet 1873 devant l'Assemblée.

La droite et le centre étaient décidés à sanctionner l'audacieuse demande, la trouvant parfaitement conforme à leurs principes, et de plus du patriotisme le plus généreux et le plus élevé, ce qui devait rallier tous les suffrages.

Il y eut, en somme, peu d'orateurs pour défendre la cause, en ce jour chancelante, de la libre pensée, de la dignité humaine, avant tout, de l'indépendance absolue de l'Etat vis-à-vis de l'Église. Ceux qui, en petit nombre, prirent la parole en ce sens manquaient, il faut le dire, de perspicacité, et pas un n'attaqua la question de fond, clairement et vigoureusement.

M. de Pressensé opposa des arguments généraux qui, certes, eussent été suffisants devant une représentation nationale plus indépendante que celle qui siégeait alors.

« Une Assemblée nationale, disait-il, est une assemblée laïque qui
» traite de choses politiques, lesquelles seules sont soumises à la loi
» de la majorité... Quel que soit le trouble que nos malheurs aient
» amené dans l'esprit français, on ne verra pas, non, on ne verra pas,
» quatre-vingts ans après la Révolution de 1789, une assemblée poli-
» tique représentant tous les citoyens, consacrer, pour sa part, le
» pays à une dévotion aussi particulière et aussi discutée. »

Ce ne furent, malgré leur solidité, ni les arguments juridiques de M. Bertault prouvant que l'on allait faire subir une entorse formelle au droit, et que le domaine public ecclésiastique n'existait plus depuis 1817 ; ni l'énergie de M. Tolain qui, après avoir longtemps discuté la valeur du culte du Sacré-Cœur, et devant les explosions de colère que cette sacrilège dissection du viscère divin provoqua sur les bancs de la droite, ne put qu'ajouter : « S'il était permis, s'il était

« possible de caractériser d'un mot la ligne politique que vous sui-
« vez, — je dirais que c'est la ligne politique des Jésuites et de
« Loyola ! » — Ce ne furent, dis-je, ni ces accents de sincérité, ni ces objections de logique et de droit qui pouvaient enlever une quantité suffisante de voix à la majorité papiste. De même MM. Bardoux et Edouard Lockroy firent des efforts inutiles pour empêcher que la politique française ne commît cette faute grave dont elle ressentira bientôt les effets.

Ce fut M. Corbon qui approcha le plus près de la véritable question, de la question vitale de tout ce débat, sous une forme vigoureuse et passionnée : « Je prendrai la question, disait-il, à un tout
« autre point de vue que celui auquel on l'a discutée. Je viens exa-
« miner l'utilité morale, l'utilité religieuse qu'il peut y avoir à établir
« une église à Montmartre.....

« Lorsqu'il s'agit d'établir à Paris, dans ce grand foyer de la Révo-
« lution et de la libre pensée, sur le point culminant de la capitale,
« sur ce point qui se voit de tous côtés et de si loin, un monument
« qui le couronne et dans le quartier qui est, à vos yeux, l'un des
« centres les plus ardents de l'insurrection, l'effet que vous attendez
« est celui-ci : *Mettre là un symbole du triomphe de l'Église sur la*
« *Révolution. N'est-il pas vrai que c'est là votre pensée?* Ce que vous
« cherchez à éteindre dans la population en masse de Paris, c'est ce
« que vous appelez, ce que le parti militant du catholicisme appelle :
« « la pestilence révolutionnaire ». Ce que vous cherchez à revivifier
« dans sa conscience, c'est la foi catholique. *(Oui! Oui!)*

« Vous ne bâtissez pas des églises pour le plaisir de faire des
« églises, vous ne faites pas de pélerinages pour le plaisir de faire
« des pélerinages ; vous cherchez à faire la guerre à l'esprit mo-
« derne. (*Exclamations à droite.*)

« M. L'AMIRAL LA RONCIÈRE LE NOURY. — Non, à l'esprit révolu-
« tionnaire !

« M. DE BELCASTEL. — Le catholicisme est de tous les temps !

« M. CORBON. — M. de Belcastel me dit que le catholicisme est de
« tous les temps. Je lui demande bien pardon, il n'existait pas avant
« d'exister et il n'existera plus quand il aura cessé d'être... Vous pou-
« vez me contredire, vous pouvez me lancer des interruptions pour
« me troubler, mais ce que vous ne troublez pas, c'est le fait qui est
« gros comme le monde, qui est éclatant comme le soleil, à savoir :
« que depuis deux ans, la libre pensée a fait d'immenses progrès, et

« que les masses populaires en France se rangent du côté de la Ré-
« volution. »

C'étaient là d'énergiques paroles assurément, une vigoureuse tentative pour démasquer l'insidieuse et cauteleuse proposition archiépiscopale. Mais la question n'était pas serrée d'assez près ; il ne suffisait pas de démontrer l'opposition radicale et inéluctable du monde moderne et de l'Eglise. Il aurait fallu en analysant à fond le projet de loi et la formule du « Vœu national », démontrer avec la même éloquence et la même justesse ce que nous allons tâcher d'exposer tout à l'heure.

Ainsi donc, malgré les objections du parti radical et les débats qui remplirent deux séances, la majorité catholique l'emporta de *deux cent quarante quatre voix*. Par ce vote l'Assemblée engageait la nation dans la voie la plus néfaste qu'elle pût suivre. (1)

Voici le texte de cette loi (24 juillet 1873) :

« Art 1er. — Est déclarée d'utilité publique la construction d'une
« église sur la colline de Montmartre, conformément à la demande
« qui en a été faite par l'archevêque de Paris dans sa lettre du 5 mars
« 1873, adressée au ministre des cultes.

« Cette église, qui sera construite exclusivement avec des fonds
« provenant de souscriptions, sera à perpétuité affectée à l'exercice
« public du culte catholique.

« Art. 2. — L'emplacement de cet édifice sera déterminé par l'ar-
« chevêque de Paris, de concert avec le préfet de la Seine, avant
« l'enquête prescrite par le titre II de la loi du 3 mai 1841.

« Art. 3. — L'archevêque de Paris, tant en son nom qu'au nom de
« ses successeurs, est substitué aux droits et obligations de l'admi-
« nistration, conformément à l'article 83 de la loi du 3 mai 1841, et
« autorisé à acquérir le terrain nécessaire à la construction de

1. Le fait d'une si forte majorité est tellement inconcevable, que je découvre l'expression d'une surprise dans les phrases suivantes empruntées à une petite brochure de propagande du Sacré-Cœur de Montmartre : « Tous les députés qui « votèrent cette loi comprirent-ils l'importance de leur acte ? Nous ne le savons. « *Mais il y a dans ce vote quelque chose de si extraordinaire* qu'on est obligé « de s'écrier : « Le doigt de Dieu est là ! » Une assemblée française qui, presque « à l'unanimité, déclare dans une loi qu'il est d'utilité publique que la France « élève au Sacré-Cœur un temple, monument de son repentir et garant de ses « promesses ! »

Mon étonnement passe de beaucoup celui de l'auteur anonyme de cette exclamation. Mais au lieu de m'écrier comme lui : « Le doigt de Dieu est là ! », je dirai plutôt : « L'inconcevable légèreté des hommes est là. »

« l'église et à ses dépendances, soit à l'amiable, soit, s'il y a lieu, par « la voie de l'expropriation.

« Art. 4. — Il sera procédé aux mesures prescrites par les titres II « et suivants de la loi du 3 mai 1841 aussitôt après la promulgation de « la présente loi. »

Après cette consécration définitive de « l'ex-voto de la France », le terrain fut acheté, le plan choisi au concours et les travaux commencèrent. Dès lors ce fut un perpétuel afflux de souscriptions ; en 1891 elles atteignaient vingt-quatre millions.

Et pour bien affirmer aux yeux de tous le caractère national de la basilique, pour bien montrer à quarante millions d'hommes dont leurs représentants avaient porté la volonté à la Chambre que c'était « l'avènement du règne social du Sacré-Cœur », on résolut de graver au fronton du temple cette dédicace : « *Sacratissimo Cordi Christi Jesu Gallia pœnitens et devota.* »

II

Après avoir parcouru rapidement les diverses étapes de l'œuvre du « Vœu National » je reprends maintenant les trois textes mis successivement sous les yeux du lecteur, et je crois que leur examen comparé et l'étude de leurs différences dans la forme nous fournira de précieuses conclusions.

Que contient la première formule, celle du « Vœu National » proprement dit ? Elle contient la promesse d'élever un sanctuaire au Sacré-Cœur de Jésus pour qu'il délivre le Saint-Père de sa captivité et pour qu'il fasse cesser les malheurs de la France justement châtiée. Considérant les désastres que la France avait subis comme le chatiment de son impiété et de son éloignement progressif de Dieu, elle le supplie de suspendre sa colère pour que le Saint-Siège puisse reconquérir son autorité et la France son calme, c'est-à-dire sa vieille foi chrétienne.

Il y a donc trois choses : 1° une humiliation devant Dieu considéré comme le juste auteur des vengeances provoquées par l'oubli du culte qu'il exige ; 2° la demande de libération du Saint-Siège ; 3° la demande de bonheur pour la France par le retour à la foi de ses pères.

Dans la demande de déclaration d'utilité publique de l'archevêque au ministre des cultes, qu'allons-nous donc trouver ? Sans doute une proposition résumant le même vœu : du moins la bonne foi l'exigeait

ainsi. Puisque les fidèles du Sacré-Cœur voulaient obtenir l'adhésion de l'Etat, l'adhésion nationale à leur projet, il fallait au moins que ce projet fût présenté dans son intégrité et dans sa vérité.

Mais c'est dans cette circonstance que l'étonnante habileté des zélateurs catholiques éclate et confond. Ce que le prélat demande à l'Assemblée par l'intermédiaire du ministre, nous l'avons vu tout à l'heure : c'est la simple autorisation d'élever une église « destinée à appeler, sur la France, la protection et la bonté divines ! » Tout a disparu du « Vœu » primitif ou plutôt tout est prudemment dissimulé aux yeux de « la noble Chambre, si fidèle aux inspirations et aux traditions chrétiennes. » L'idée même du « Vœu » demeure toujours dans l'esprit de ceux qui l'ont formulé, mais ils la cachent pour ne pas effrayer l'Assemblée. Il ne s'agit plus, dans le nouveau texte, ni de la délivrance du Souverain Pontife, ni d'expiation collective, ni du Sacré-Cœur. Je pense qu'il est inutile d'insister, la duperie est flagrante.

En poursuivant notre analyse, nous trouvons le texte de la loi, que cette Chambre auquel on ne demandait que de déclarer « d'utilité publique » l'érection d'une église à Paris, eut la faiblesse coupable de voter. L'utilité publique est purement et simplement déclarée pour la construction d'une église « à perpétuité affectée à l'exercice public du culte catholique ». Le pauvre vestige du « Vœu national » que l'on pouvait encore deviner sous la phrase de l'archevêque — « un temple destiné à appeler sur la France la protection et la bonté divines » — a maintenant tout à fait disparu. De l'idée véritable il ne subsiste rien par suite des artifices successifs de la forme, et cependant après le vote ne portant que sur ce point spécial de l'érection d'une église, on va proclamer le triomphe collectif de cette idée, on prononcera le mot de « réparation nationale » et l'on s'empressera de décréter cette formule : *Gallia pœnitens et devota* !

« Ainsi l'on voit la progression, dit M. J. C. Chaigneau (1), et comment d'un simple acte de foi le cléricalisme arrive à fabriquer le plus autoritaire des instruments de domination... Il est un point d'une évidence incontestable, c'est combien le texte de la loi diffère profon-

1. Au cours d'un excellent article publié dans le numéro de février de sa vivante revue, l'*Humanité intégrale*, article qui m'a engagé à écrire le mien et à résumer l'opinion que j'ai toujours possédée sur ce monument-symbole « qui est un agenouillement national absolu ». Je rapporte d'ailleurs le lecteur à l'article très ferme et très judicieux de M. Chaigneau.

dément du texte qui exprime le symbole réel de l'œuvre... Il y a là une restriction mentale qui est un véritable escamotage, et qui, pour toute conscience droite, entache le vote de nullité. »

Qu'y a-t-il au fond de tout cela?

Une duperie de la part de l'archevêque Guibert et une faute grave de la part de la Chambre.

Il est incontestable que si l'on avait proposé à l'Assemblée, avec la droiture qui manque généralement à l'Eglise dans ses rapports avec l'Etat, de déclarer d'utilité publique la formule du « Vœu national » dans son intégrité, d'autres objections que celles qui y ont été produites se seraient élevées, du moins, je l'espère, si réactionnaire que fût la Chambre de 1873. A part le groupe papiste, toujours prêt à défendre n'importe quelle niaiserie pourvu qu'elle soit d'étiquette catholique, je me demande quel député aurait eu la folie de contresigner cette formule de bassesse et d'aplatissement collectif? La majorité de la Chambre se serait inévitablement soulevée contre une pareille offense à la nation et aurait abandonné le vœu à la seule sanction des sectaires catholiques de France.

Dire que la nation française par le vote de ses représentants a sanctionné le « Vœu national », c'est un mensonge formel puisque la Chambre n'a pas été sollicitée sur ce « Vœu ».

Mais je m'étonne qu'aucun représentant n'ait su dévoiler ce subterfuge de l'archevêque et par la production à la tribune du texte même du « Vœu national » n'ait clairement démontré à la Chambre qu'elle était dupée. Pour qu'aucune voix n'osât porter ce fait à la connaissance de tous, il fallut une ignorance et un manque de jugement dont profita le parti catholique.

Ce qu'aucun député n'a su voir ou n'a osé dire en 1843, beaucoup le ressentent aujourd'hui. Mais du sentiment intérieur à la manifestation extérieure, nous le savons par expérience, il y a un abîme, dans le monde parlementaire surtout. Il faudrait surmonter la foule des demi-intérêts, des indifférences et des concessions. Il faudrait être rude et net, et ne pas voiler, sous des politesses hors de saison, la claire et fatale vérité.

Eclairés comme nous le sommes par toute l'expérience des vingt quatre années qui nous séparent du vote réactionnaire, il serait temps de voir juste dans l'histoire intérieure contemporaine.

Le « Vœu national » vient d'être renouvelé au cours de la cérémonie de son vingt-cinquième anniversaire. Je demande si le vote lui aussi sera renouvelé et si la Chambre de 1897 sanctionnera la profession

de foi papiste de celle de 1873. S'il ne fallait considérer que l'honneur et la vitalité de la race, je ne pourrais le croire.

Je n'en fais ici ni une question de secte, ni de haine étroite, ni même d'anticléricalisme.

Je dis seulement ceci :

Est-il possible qu'un Etat dont la constitution est purement laïque déclare d'utilité publique et par conséquent patronne une œuvre catholique et papiste? M'emparant d'une phrase prononcée par M. Jean Brunet — avec un sens opposé à celui que je lui donne — au cours de la discussion du projet de loi : « C'est un culte spécial et le fonctionnaire principal de ce culte qui prennent l'initiative de la mesure et qui viennent vous dire, à vous, Assemblée nationale : *Sanctionnez ce que nous vous proposons et appliquez-y à notre profit l'autorité légale et supérieure de la France,* » — je demande si l'Etat peut, sans commettre la plus coupable des folies, sanctionner ce culte spécial, lui qui n'en propose aucun par son principe même ; et si c'est à Rome ou dans les conciliabules chrétiens qu'il va chercher son mot d'ordre politique. N'est-il pas profondément humiliant de voir la pensée de l'Etat s'associer à celle d'un archevêque et s'agenouiller devant un symbole de caractère aussi antisocial?

Est-il d'utilité publique que la nation française,dont la constitution est de base purement laïque, se voue au cœur de Jésus et donne son adhésion formelle au Saint-Siège ? Il s'agit de savoir si la France prétend se vouer perpétuellement au Christ et à son Eglise ou si elle entend se suffire à elle-même pour sa direction morale et mentale ; si elle veut reconquérir « son ancien honneur de fille aînée de l'Eglise », faire le jeu de la papauté et enfin si l'on peut éternellement trahir l'âme nationale.

« On peut se demander, dit encore M. Chaigneau, si ce vœu funeste, abrité par une loi aveugle, par un acte national de législateurs dupés, ne plane pas, depuis un quart de siècle, comme un nuage sinistre, sur notre politique étrangère... La France de 1897 ne peut plus ratifier par son indifférence le verbe odieux qui s'incarne dans ce bloc de pierres... La France a le droit de rayer le vote désastreux du 24 juillet 1873. Elle en a le droit d'autant plus incontestablement que, en raison de ce qui vient d'être exposé, *ce vote est moralement nul*, puisqu'il concerne un monument fictif, tout différent de celui qu'érigent les sectaires du prétendu « Vœu national ».

Si en examinant la question du Sacré-Cœur à ce point de vue légal, nous nous heurtons au vote néfaste du Parlement, en scrutant

l'essence du symbole lui-même, nous rencontrons d'aussi incontestables objections. Le culte du Sacré-Cœur tel qu'il se manifeste à Montmartre est celui d'une religion en décadence : c'est le culte de la douceur, de l'affaiblissement, des effusions mystiques, du pardon et de la douleur. Jamais un culte aussi bas n'aurait pu triompher au temps de la plénitude catholique. Il emprunte quelque peu de son caractère à certaines religions efféminées de l'Asie. Il faut vraiment toute la force, tout l'art de dissolvant du catholicisme pour parvenir à transporter le centre rayonnant de la vie qu'est le cœur en un symbole aussi pauvre et aussi bas. De cet organe gonflé de sang, de cet abîme bouillonnant de vibrations et de passions, d'une liberté, d'une impulsivité, d'une richesse tout instinctive, de cette source d'action, de virilité, de cette région où la nature fait entendre ses voix chargées d'orages ou d'espoirs, de ce tumultueux abîme des plus violentes énergies et des plus authentiques clameurs humaines, l'Eglise catholique est parvenue à faire un triste néant mystique, un lamentable mélange de bassesse et d'absurdité, un odieux et puéril symbole autour duquel viennent s'agenouiller tous les stériles, tous les faibles, tous les déserteurs de la vie.

Edifier un pareil culte, c'est ce que l'archevêque Guibert appelle « la rénovation spirituelle de notre patrie », et M. Paul Féval « racheter l'âme de notre patrie » ! Que pensait-il donc faire d'autre pour la trahir, cette âme ? A moins de dire qu'elle fut vraiment « achetée » en ce cas.

C'est par suite d'une conception semblable de « la rénovation spirituelle de notre patrie » que nous voyons si fréquemment dans tous les documents qui entourent la fondation ou l'expansion de l'œuvre du Sacré-Cœur, l'Eglise et la France si souvent associées. Cette préoccupation constante prouve une fois de plus l'habileté suprême et l'adresse de haut vol des rédacteurs de mandements et de lettres apostoliques. Ils unissent le salut de l'Eglise et celui de la France comme si ces deux puissances étaient synonymes et représentatives l'une de l'autre. La restriction est à peu près celle-ci dans l'esprit de ces subtils prélats : « Nous sommes d'une race qui est la race française, mais nous sommes avant tout les fils respectueux de l'Eglise. Dans cette alliance de deux termes que nous semblons considérer comme égaux ce que nous voulons c'est le triomphe de l'Eglise sur la France, ce n'est pas leur alliance puisque l'Eglise comportant la toute vérité doit toujours maintenir sa toute-puissance, encore moins, par conséquent, la domination de l'Eglise par la France. Et

comme depuis le commencement du siècle, l'Eglise, en France du moins et comme organisme, est fonctionnaire en quelque sorte et soumise en une certaine mesure à l'Etat, nous tenterons par tous les moyens de reconquérir l'ancienne et complète toute-puissance. »

Voici le calcul dans son édifiante et véridique simplicité. Le péril n'est pas grand, direz-vous? Faut-il encore pour déjouer cette simplicité en avoir pénétré le mécanisme et savoir lire dans l'âme de nos « républicains catholiques » et de nos « démocrates chrétiens ». L'adhésion d'une partie du clergé à la République n'a pas d'autre but que de ressaisir, par une feinte concession au monde moderne, la direction des consciences qui se dérobent lentement à son étreinte glaciale.

Voici comment je me représente le spectacle. Un vieillard, autrefois tout-puissant, est couché au fond de son palais, gémissant de l'éloignement des hommes qui, l'ayant déshérité d'une partie de sa puissance, ne sont plus sensibles à sa voix. L'amère mélancolie de sa royauté en détresse le remplit, il sent sur lui le froid de la mort lentement s'amasser. Tout à coup il a une pensée : pourquoi ne tenterait-il pas un dernier effort en se montrant aux hommes, qui ne veulent plus l'entendre, et en leur empruntant quelques-uns des mots nouveaux qu'il entend parfois sans les comprendre. « Essayons, se dit-il, peut-être croira-t-on encore en moi, si l'on me voit galvanisé par un semblant de vigueur, et peut-être croira-t-on encore à ma jeunesse éternelle... »

Et il parle aux hommes qui le croyaient enseveli désormais dans un éternel silence. Il leur pardonnera leur changement s'ils veulent croire à lui, car il est la seule vérité et il veut leur bien Au fond de lui-même, il cherche de sa main décharnée à ressaisir avidement cette foule indifférente pour en refaire sa chose. Il montre un visage calme et bienveillant, mais son cœur est torturé de la soif du pouvoir, mordu du désir d'étreindre tous ces passants et de les pétrir à sa guise. Il descend de son seuil mais c'est pour y ramener l'immense troupeau des esclaves enfuis. Il semble apparaître enfin au jour, mais c'est pour tenter de reconquérir la vie qui lui échappe, qu'il sent s'éloigner de lui et pour la possession de laquelle il luttera, plein d'une rage acharnée, qu'il refoule au fond de lui-même.

L'Eglise ressemble de nos jours à ce vieillard, qui se raccroche à l'existence d'une main désespérée. Tel est, sous le voile de l'allégorie, le jeu de la politique de Léon XIII et de ses fils, les Gayraud, les Lemire, les Garnier, les Naudet.

Vis-à-vis de l'indifférence et de l'inclairvoyance à leur endroit de la plupart de ceux qui nous entourent, je parle même des esprits pensants, la nouvelle tactique cléricale constitue un péril sérieux dont il est impossible de nier la portée.

Ces nouveaux lutteurs du clergé entendent la rénovation sociale, comme les promoteurs du « Vœu national » entendaient le salut de la France dans leur formule. Dans l'esprit des fondateurs de l'œuvre, le vœu au Sacré-Cœur est avant tout une expiation des révoltes contre le joug catholique et des crimes de libre pensée dont la France s'était rendue coupable et dont elle avait été justement punie ; c'est l'amende honorable de la nation qui s'était ouvertement éloignée de Dieu depuis la fin du siècle dernier, et qui implore le pardon de ses offenses ; c'est bien plus la délivrance des cerveaux envahis par la pensée libre que la délivrance du territoire envahi par l'étranger, puisque la cause spirituelle, la libre pensée, a produit l'effet matériel, l'invasion, si j'en crois cette phrase de l'archevêque Guibert : « En punition d'une apostasie presque générale, la société a été livrée à toutes les horreurs de la guerre avec l'étranger victorieux. » C'est une pénitence nationale de l'irréligion, et il n'y a qu'à lire tous les documents pour se persuader que c'est bien là le sens qu'on a voulu donner au « Vœu ». Ce que le catholique entend par « le salut de la patrie », c'est sa libération (?) spirituelle et son retour à la foi chrétienne.

On voit dès lors de quelle importance peut être le renouvellement d'adhésion d'une Assemblée nationale à un tel vœu qui, s'il était sincère et collectif, serait purement et simplement un suicide.

Si l'on y songe un seul moment il est impossible de ne pas rayer spontanément ce qui « nous a été imposé, en de mauvais jours de réaction, par une coterie toute puissante (1). »

Déjà, en 1880, le conseil municipal adressa une pétition à la Chambre, en vue de faire disparaître le vote du vingt-cinq juillet 1873. Un projet de loi fut même rédigé en ce sens par M. Delattre et présenté à l'Assemblée qui le laissa tomber.

Cette fois, il est impossible que la Chambre montre la même inconcevable indifférence. Adhérer encore une fois à ce symbole de réaction et d'antique servitude spirituelle, ce serait raturer l'immense effort de la pensée moderne pour son indépendance, souffleter

1. M. Francisque Sarcey.

l'humanité qui se lève, consciente de sa force, rejetant une à une toutes les pesantes et funèbres défroques d'erreur.

Encore une fois, c'est définitivement qu'il faut choisir entre le papisme et la pensée libre.

III

Du sommet de la colline de Montmartre, par un clair matin, on jouit de l'un des plus magnifiques spectacles qu'il soit possible de contempler. M. Chaigneau, dont j'ai tout à l'heure cité l'opinion sur l'œuvre de la Basilique, a, dans un petit roman (1) d'une poignante intensité, rendu superbement l'impression que l'on ressent, quand, du sommet de la butte, le regard domine l'immmense et chaotique étendue :

« Une vapeur de clarté où se fondaient les fumées blanches essaimées de toitures, enveloppait Paris d'un vague et radieux frémissement qui noyait les détails rectilignes, pour n'accuser, en ébauche, que les ressauts capricieux des faîtages. L'impression devenait alors comme d'une mer tourmentée, et, tandis qu'une rumeur profonde incessamment fluctuait, en un rythme d'océan, le regard se berçait sur les houles bleuâtres de cette marée de toitures où quelques façades débordantes moutonnaient comme des écumes. Les plans lointains du panorama dessinaient leur succession par une série de bandes horizontales, de plus en plus claires, bordées de lignes sinueuses, et — dans la transfiguration marine que subissait alors, en l'esprit de Victor Charme, le majestueux spectacle, — ces lignes de plans scandaient par larges lames la houle tumultueuse des combles ardoisés, changés en croupes de flots mouvants...

« Voyez, dit-il, ne se croirait-on pas au bord d'une falaise? Ici nous n'apercevons plus le pied de la montagne ; la vie particulière a disparu de nos regards ; nous ne voyons plus que l'ensemble de Paris, a personne collective, pareille à un océan de lumière. Nous sommes détachés du monde des individus ; nous voici en plein monde d'harmonie... »

Et si l'on se détourne du sublime spectacle, voici que la masse lourde et froide de la basilique vient offusquer le regard. Car, il n'y a pas à se le dissimuler, toute l'architecture de l'édifice, dans son ensemble comme dans ses détails, est du plus navrant effet, du plus détestable style jésuite, de ce style sans caractère, sans grandeur, sans inti-

(1) J.-Camille Chaigneau, *Montmartre*. Comptoir d'édition, 1892.

mité qui répond si étroitement aux aspirations catholiques d'aujourd'hui. Malgré ses prétentions au byzantin, et tout en tenant compte, bien entendu, de l'inachevé, je trouve le monument sans éloquence et sans beauté. L'impression de grandeur dont on pense, sur la foi des descriptions enthousiastes, être saisi, n'existe nullement. La banalité et le mauvais goût triomphent ici comme dans l'art religieux du quartier Saint-Sulpice, nous prouvant que pour abriter un symbole de décadence il ne pouvait être choisi qu'un style pareillement dégénéré.

L'Eglise en accaparant le sommet de la colline, en y élevant un emblême de sa domination sur les cerveaux et sur les consciences, y a imprimé le cachet de laideur dont sont marquées toutes ses manifestations modernes. En face de ce panorama grandiose, sur la hauteur inondée de lumière et d'air, elle n'a su faire jaillir que ce bloc de pierres sans élan, sans caractère ni majesté.

D'ailleurs ce n'est pas la première fois que l'on songeait à Montmartre pour y accomplir des desseins variés. Napoléon voulait couronner la colline d'un temple de la Paix. Quelques-uns, de nos jours, pensaient y élever « soit un musée, soit un groupe scolaire, soit même un observatoire, d'où l'on découvrirait, sinon Dieu lui-même, au moins les étoiles dont il a semé l'espace (1). »

Je ne rêve aucune de ces destinations, si honorables fussent-elles, pour la fière colline : j'y rêve quelque chose de plus grand, de plus digne d'elle.

J'aspire pour elle à quelque édifice grandiose, à quelque temple national dont la vue quotidienne pût inspirer aux Parisiens d'autres sentiments que celui de l'indifférence et du mépris pour un symbole mensonger. Je voudrais voir se dresser sur la hauteur, le temple qui serait pour l'âme française ce que l'Abbaye de Westminster est pour l'âme anglaise, je veux dire son sanctuaire.

La noble tentative qui a échoué au Panthéon par l'adjonction d'éléments dont l'inhéroïsme vraiment trop puéril vient détruire d'un seul coup la grandeur du symbole, cette tentative grandiose triompherait à Montmartre et y acquérerait une incontestable grandeur. Planant sur la cité, la dominant, et cependant comme porté par elle, le sanctuaire des héros brillerait comme un phare pour découvrir aux heures troubles et grises les voies de l'avenir à travers l'océan de la force.

1. M. Francisque Sarcey.

Celui qui a compris ce que signifie Westminster s'incline, saisi de la profonde majesté de ce lieu. Quels yeux et quel cœur britanniques pourraient considérer sans un sentiment de légitime orgueil et d'espoir insondable cette nécropole des génies de sa race? Ses grands politiques, les Castlereagh, les Richard Cobden, les Fox, ses grands savants, les Newton, les Darwin, les Herschel, ses grands poètes, les Robert Burns, les Shakespeare, les Chaucer et les Milton, ses grands artistes, ses grands inventeurs, ses premiers rois, ses réformateurs et ses philosophes, en un mot tous ceux qui ont lentement pétri l'âme anglo-saxonne dorment ici côte à côte ou revivent dans une image. C'est la voix des ancêtres qui vient chaque jour rappeler aux vivants de quelle chair ils sont pétris, quel sang coule en eux, et de quelles pensées ils sont les fils. C'est le plus grandiose enseignement national qui se puisse trouver, le laboratoire le plus actif de l'énergie d'une race. Comprend-on quel *lien* peut constituer dans les âmes ce culte grandiose et que c'est précisément ce lien qui manque à nos êtres épars et dissociés ?

La race française ondoyante, incertaine — je n'ose dire indifférente — semble trop souvent hésiter devant le but à poursuivre. Une communion auguste avec l'âme du passé la remplirait de force. Car il faut être pénétré du passé pour s'avancer largement dans les voies de l'avenir. Elevons à nos grands hommes le plus splendide des monuments et la force dont ils ont débordé sur leur temps nous inondera encore de son flot lustral. Car ce sont là de saines nécropoles; l'air empesté des tombes s'y change en virils et généreux parfums.

Je ne sais pourquoi la dénonciation d'un symbole néfaste du passé et le rêve d'un symbole bienfaisant de l'avenir se sont unis dans ma pensée; mais à la place de l'œuvre misérable et négatrice d'humanité je voudrais au contraire contempler l'exaltation de cette humanité dans ses grands hommes et retrouver dans toute son ampleur et dans toute sa richesse l'âme d'une race glorifiée.

En face de cette clarté et de cet horizon, dominant Paris prodigieux et comme porté sur ses vagues, au lieu de ce bloc de pierre symbole d'ignorance et de servitude, je demande quelque chose de semblable à ce que je viens de dire, quelque majestueux temple laïque où puisse s'étayer notre destin qui chancelle et que nous puissions contempler d'un cœur libre et d'un regard joyeux.

LÉON BAZALGETTE.

APPEL DES DOUKHOBORTZIS

SECOUREZ-NOUS !

Des faits monstrueux se passent actuellement au Caucase. Plus de quatre mille êtres humains y meurent de faim et d'épuisement, et succombent aux coups, aux tortures et aux persécutions de toutes sortes que les autorités russes leur infligent.

Ces martyrs sont les Doukhobortzis du Caucase. Et ils endurent ces maux parce que leur religion s'oppose aux meurtres et aux actes de violence que directement ou indirectement l'Etat exige des citoyens.

Il parut bien, ces derniers temps, dans la presse russe comme dans la presse étrangère, quelques informations sur ces hommes extraordinaires. Mais ce qu'en dirent les journaux russes était tronqué et défiguré selon les exigences de la censure. Et ce qui fut dit à l'étranger n'était accessible au public russe que dans une petite mesure. C'est pourquoi nous croyons de notre devoir de raconter ici, en ses grands traits, le sombre drame qui se déroule au Caucase, et de relater en quelques mots les circonstances qui le provoquèrent.

Les Doukhobortzis apparurent dans l'empire russe au milieu du siècle dernier. Au commencement du nôtre, le principe de leur doctrine était déjà si nettement élaboré, et leurs adhérents si nombreux, que le gouvernement avec l'église orthodoxe s'en émurent et, après avoir classé cette secte parmi les plus dangereuses, commencèrent les persécutions.

La doctrine des Doukhobortzis consiste en cette croyance que le

Saint-Esprit réside en l'âme de chaque homme et lui dicte son devoir. Ils interprètent l'incarnation du Christ, ses actes, ses paroles, sa passion dans un sens purement spirituel. Selon eux le Christ a voulu, par un exemple, enseigner aux hommes comment on doit souffrir pour la justice. Il souffre maintenant encore lorsque nous ne vivons pas selon ses commandements et selon l'esprit de l'évangile et de l'amour pour le prochain.

Tout en adorant Dieu d'une façon spirituelle, ils n'ont, pour leur culte, ni lieu ni rite spéciaux et professent que l'Eglise se trouve partout où quelques fidèles sont réunis au nom du Christ.

Ils prient intérieurement et à toute heure. Les jours de fête ils organisent des réunions religieuses où ils lisent des prières, chantent des cantiques — ou plutôt, comme ils disent, des psaumes — et se souhaitent fraternellement la bienvenue, se saluant les uns les autres car ils croient que chaque homme porte en lui la divinité.

La doctrine des Doukhobortzis est basée sur la tradition. Ils appellent celle-ci le « livre de la vie », car elle vit dans leur esprit et dans leur cœur. Elle est formée pour une part de psaumes tirés de l'Ancien et du Nouveau Testament, et pour l'autre des résultats de l'expérience journalière. Toutes les relations des Doukhobortzis entre eux et avec les autres hommes sont basées sur l'amour. Même les bêtes sont traitées par eux avec une grande bonté. De l'idée d'amour, ils passent naturellement à celles de fraternité et d'égalité, et, logiques jusque dans leurs rapports avec le pouvoir, ils ne se croient pas tenus de respecter ses ordres, quand ils sont en contradiction avec la voix de leur conscience. Pour tout ce qui ne leur semble pas aller à l'encontre de la volonté divine, ils se soumettent volontiers aux agents de l'autorité, *comme s'ils étaient de simples particuliers.*

Ils estiment contraires à leur conscience et à la volonté divine l'assassinat, la violence et, en général, toutes relations avec les êtres vivants qui ne seraient pas dictées par l'amour.

Laborieux et tempérants en leur vie, les Doukhobortzis sont toujours véridiques en leurs paroles, car ils regardent le mensonge comme un grand péché.

Telles sont, brièvement résumées, les croyances pour lesquelles les Doukhobortzis ont été toujours voués aux plus cruelle persécutions. En un rescrit du 9 décembre 1816 l'empereur Alexandre I[er] s'exprime ainsi : « Les mesures de rigueur qui pendant trente ans et jusqu'en 1801 furent épuisées contre les Doukhobortzis loin de dé-

truire cette secte ne firent qu'accroître ses adeptes. » Partant, il propose de les traiter plus humainement. Malgré ce désir, exprimé par l'empereur lui-même, les persécutions ne s'arrêtèrent pas. Elles s'accentuèrent plutôt sous le règne de Nicolas I[er] qui ordonna de les transporter de Tauride, où ils étaient tout d'abord, dans les provinces transcaucasiennes, sur la frontière turque. Et dans une résolution approbative du 6 février 1825, le comité des ministres ajoutait : « L'utilité de cette mesure est de toute évidence. Exilés au delà du Caucase, obligés de faire face aux peuplades des montagnes, les Doukhobortzis seront amenés à défendre leurs familles et leurs biens les armes à la main, » ce qui veut dire contraints de transgresser leur foi. Ajoutez à cela que Mokryia Gory, la localité destinée à les recevoir en grand nombre, et qui appartient aujord'hui au district d'Akhalkelak, dans le gouvernement de Tiflis, est situé à cinq mille pieds au-dessus du niveau de la mer, dans un climat tellement rigoureux que l'orge peut à peine y pousser. Le reste des Doukhobortzis fut domicilié dans le pays qui forme aujourd'hui le gouvernement d'Elisavetpol.

Ni la rigueur du climat, ni le voisinage de montagnards guerriers et barbares n'ébranlèrent leur foi. Ils continuèrent à mener une vie laborieuse et conforme aux enseignements du Christ, et depuis cinquante ans qu'ils habitent Mokryia Gory, ils ont transformé ce désert aride en colonie florissante. Mais, comme il arrive toujours, ils surent moins bien résister aux tentations de la richesse qu'aux rigueurs de l'adversité et ils firent fléchir un peu les exigences de leur doctrine, mais en ce qui concerne les manifestations extérieures de la vie seulement. Intérieurement ils n'abandonnèrent jamais leur religion. Et c'est pourquoi précisément il a toujours suffi d'un événement capable de rompre le calme de leur vie matérielle pour que l'esprit de leur doctrine — cet esprit qui avait guidé leurs pères — se réveille aussitôt.

En 1887, par suite du service militaire obligatoire, ceux mêmes à qui leur religion interdisait de porter les armes et qui autrefois pouvaient se faire remplacer, furent contraints de servir. Pris au dépourvu par cette mesure, les Doukhobortzis firent d'abord semblant de s'y soumettre. Mais au fond de leur conscience, il ne cessèrent pas de considérer la guerre comme un crime.

Ils recommandèrent à leurs fils appelés sous les drapeaux d'exécuter automatiquement les ordres de leurs chefs, mais sans jamais faire usage de leurs armes.

Et ces hommes qui considéraient le meurtre et la violence comme un péché, se prirent à réfléchir sur l'incompatibilité de leur foi religieuse avec le service militaire.

En même temps, et d'après l'arrêt d'un tribunal officiel, les biens possédés en commun par les Doukhobortzis du plus petit de leurs deux groupes et s'élevant à un demi-million furent attribués à l'un seul d'entre eux, qui avait renié sa foi par intérêt personnel. Des protestations presque unanimes s'élevèrent à la fois contre le nouveau bénéficiaire de ces biens et contre les magistrats coupables de s'être laissés acheter.

Après que plusieurs de ces protestataires — et parmi eux le gérant que les Doukhobortzis ont coutume d'élire pour administrer le bien commun — eurent été exilés dans le gouvernement d'Arkhangelsk, le mouvement se précisa.

Le plus grand nombre des Doukhobortzis, environ 12,000 hommes, décidèrent de s'en tenir rigoureusement aux traditions de leurs pères qu'ils avaient momentanément abandonnées. Ils renoncèrent à l'usage du tabac, du vin, de la viande et de toute superfluité. Ils mirent les biens en commun afin de les répartir également et dédommagèrent ainsi ceux de leurs coreligionnaires tombés dans le besoin. En même temps ils réalisèrent un nouveau fonds commun réservé aux intérêts publics. Et retournant à la sévérité de leurs premiers principes, ils refusèrent aussi toute participation à la violence et par suite au service militaire.

Afin de bien affirmer la sincérité de leurs résolutions pacifiques, même en cas de défense personnelle, pendant l'été de 1895 les Doukhobortzis brûlèrent les armes qu'ils avaient chez eux, comme en ont tous les montagnards du Caucase, et ceux qui accomplissaient leur service refusèrent de le continuer. Pour brûler ces armes qui leur appartenaient en propre et dont ils pouvaient disposer librement, ils fixèrent, après s'être concerté, la nuit du 28 au 29 juin. Et cet autodafé, accompagné par le chant des psaumes, avait lieu simultanément dans les gouvernements de Tiflis et d'Elisavetpol et dans la province de Karsk. Dans cette dernière seule les choses se passèrent sans encombre. Mais dans le gouvernement d'Elisavetpol on arrêta 40 Doukhobortzis qui sont encore sous les verrous, et dans celui de Tiflis l'administration locale se porta, sans aucune provocation, à des actes d'une sauvagerie inouïe. C'est le village de Gorieloé — où résidait précisément le petit groupe des Doukhobortzis, celui dépossédé de ses biens — qui avait été choisi pour l'autodafé des armes.

Soit par crainte, soit par envie, ceux du petit groupe dénoncèrent leurs coreligionnaires du grand, les accusant de préparer une émeute et d'attaquer leur village à main armée.

Les autorités locales, sans contrôler le bien-fondé de la dénonciation, envoyèrent sur les lieux de l'infanterie et des cosaques. Les soldats arrivèrent près du village de Gorieloé le matin, à l'heure où le bûcher sur lequel on avait brûlé les armes achevait de s'éteindre. Ils chargèrent par deux fois ces hommes qui avaient volontairement renoncé à leurs moyens de défense et qui, avec leurs femmes, chantaient des cantiques. Puis ils les maltraitèrent odieusement.

Ce fut le début de toute une série de persécutions contre les Doukhobortzis du grand groupe. Pour commencer, on imposa à tous les villages de Doukhobortzis l'entretien des troupes venues sur les lieux. Les habitants furent livrés, corps et biens, aux officiers, aux soldats et aux cosaques tenant garnison dans ces villages. Leurs biens furent morcelés et vendus à vil prix; eux-mêmes insultés et brutalisés de mille manières.

Des femmes furent fouettées à coups de *nagaïkis* (1) Ceux qui, au nombre de trois cents environ, avaient refusé d'entrer dans la réserve et une trentaine d'autres qui avaient refusé le service actif furent emprisonnés ou dirigés sur des compagnies de discipline.

Enfin plus de quatre cents familles d'Akhalkelak furent arrachées à la paix du foyer et aux travaux de la terre, puis exilées, après la vente de leurs biens, dans les quatre autres districts du gouvernement de Tiflis où elles furent abandonnées à leur sort.

L'automne dernier des épidémies telles que la fièvre typhoïde, la diphtérie, la dysenterie, etc., ont éclaté parmi les exilés... Et la mortalité s'est accrue beaucoup, surtout chez les enfants. Quittant un pays froid et montagneux pour des vallées au climat très chaud, où les originaires eux-mêmes contractent des fièvres, les Doukhobortzis offrent d'autant plus de prise à la maladie qu'ils sont contraints de se loger en des réduits insuffisants et que leurs moyens d'existence sont très précaires.

Ils n'ont d'autre ressource que le travail de journaliers pour le compte des habitants du village, et sans pouvoir chercher leur vie hors du village. Ce gain, d'ordinaire très minime, l'était encore plus l'année dernière, la population locale ayant elle-même souffert par suite de la mauvaise récolte et des inondations. Ceux qui ont

(1) Fouet très court et très dur qui produit de terribles blessures.

la chance d'habiter un village proche du chemin de fer peuvent y trouver du travail un peu plus rémunérateur. Mais qu'est-ce que cela pour soulager de telles misères ?

La situation des Doukhobortzis devient de jour en jour plus pénible. Les malheureux n'ont pour toute nourriture que du pain et encore leur manque-t-il souvent. La plupart présente les symptômes de graves maladies provoquées par la famine. La mortalité ne cesse d'augmenter. Dans le district de Signakh, sur cent familles cent six personnes sont mortes au cours d'une seule année. Dans celui de Goriisk la proportion est de quatre-vingt-onze personnes pour cent-dix familles. Dans les autres districts, le chiffre des morts n'est pas encore connu. Mais la situation n'est pas meilleure.

Outre cette mortalité, pour ainsi dire naturelle, des cas de mort extraordinaires occasionnés par les mauvais traitements des prisons et des compagnies disciplinaires se produisent constamment.

Cyrille Konkine fut la première victime des brutalités endurées pendant que le village était livré aux troupes. Il mourut, sur la route de l'exil, en proie à la fièvre survenue pendant qu'on le fustigeait. — Au mois d'août 1886, Michel Stcherkine fut torturé jusqu'à la mort par le fouet et la *kobyla* (1). Parmi les prisonniers, plusieurs sont morts on ne sait pas au juste comment. Et il faut prévoir de nouveaux décès tant parmi la population que dans les prisons et compagnies de discipline (2).

Les exilés décimés par la faim et la maladie, et leurs frères voués à une mort lente dans les compagnies disciplinaires, supportent leur martyre sans se plaindre et sans demander qu'on leur vienne en aide, car ils aiment la cause pour laquelle ils souffrent. Mais nous autres qui voyons leurs maux, nous ne pouvons y demeurer indifférents. Comment leur porter secours ?

On peut de deux façons assister ces malheureux persécutés pour leur foi religieuse.

Comme nous le prescrit l'évangile et nous y pousse notre propre

(1) Sorte d'agrés pour les exercices gymnastiques transformé en instrument de torture.

(2) Nous sommes en mesure de compléter ces renseignements sommaires par tous les détails voulus et de les corroborer par des preuves capables de détruire les calomnies odieuses lancées contre les Doukhobortzis dans des documents tels que le *Rapport confidentiel* du prince Chervchidzé, gouverneur de Tiflis, au général Chéremeteff, chef de la province du Caucase. A cet effet, nous conservons tous les matériaux rassemblés par nous et au moyen desquels on pourra vérifier la parfaite exactitude de nos dires.

cœur, il faut donner hospitalité au voyageur, vêtir celui qui est nu, visiter le malade et le prisonnier, apaiser la faim de celui qui n'a pas mangé; mais il faut aussi démontrer la cruauté et la folie de leurs actes à tous ceux qui se rendent responsables des persécutions, soit qu'ils les ordonnent ou s'abstiennent de les empêcher, soit qu'ils les approuvent et s'en fassent les instruments.

Et c'est pourquoi, ayant appris les premiers tout ce que nous venons de rapporter, nous supplions les Russes et les étrangers de venir au secours de nos malheureux frères.

Qu'ils viennent en aide aux malades, aux vieillards et aux enfants, et qu'ils élèvent la voix en faveur des persécutés.

Des sommes d'argent peuvent être envoyées directement au Caucase, à ceux qui distribuent des secours à leurs frères nécessiteux; dans le cas où cela deviendrait impossible, les souscriptions peuvent nous être adressées; nous nous chargeons de les transmettre à qui de droit.

Le meilleur moyen de témoigner sa sympathie aux persécutés et de rendre plus humains les persécuteurs serait de se rendre sur le théâtre des événements afin de se rendre un compte exact des faits et de pouvoir ensuite les publier.

Bien que nos martyrs ne réclament l'aide de personne, rien ne saurait leur être plus précieux que les témoignages de compasion et d'amour, — de cet amour pour lequel ils donnent leur vie.

Il est de toute nécessité d'ailleurs de porter ces faits à la connaissance de tous, car il est impossible que le gouvernement russe veuille, par une série de persécutions implacables et systématiques, anéantir les Doukhobortzis. Il y a là sans doute un malentendu qu'il importe de dissiper.

Secourez-nous!

PAUL BIRIOUKOFF,
Moscou, Zoubovo, impasse Dolguï, Nunine

IVAN TREGOUBOFF,
Gouvernement de Voronej, bureau de poste de Rossocha.

WLADIMIR TCHERTKOFF [1],
Petersbourg, Wassilievski Ostrov perspective Bolchoï, 79.

(1) Le *Christian World* annonce dans son numéro du 18 mars, que Paul Birioukoff et I. Tregouboff ont été arrêtés tandis que Tchertkoff a réussi à passer la frontière et se trouve actuellement en Angleterre, Broomfield, Duppas Hill, Croydon. L. R.

Les faits relatés dans cet appel rédigé par trois de mes amis ont été plusieurs fois vérifiés. Ces lignes ont été minutieusement revues et corrigées et tout ce qui, même vrai, eût pu paraître exagéré en a été banni de façon que tout ce qu'elles contiennent soit d'une indéniable et parfaite vérité, — autant que la vérité est accessible à des hommes n'ayant d'autre but, en la publiant, que servir Dieu et leurs prochains, aussi bien les persécuteurs que les persécutés.

Quelque frappants que soient, par eux-mêmes, les faits rapportés ici, leur importance sera déterminée surtout par la façon dont ont les accueillera. Or je crains que la plupart de ceux qui liront cet appel n'en comprennent pas toute la portée.

Ce sont là, dira-t-on, des perturbateurs, des Moujiks illettrés, des fanatiques tombés sous une influence pernicieuse. C'est une secte nuisible, séditieuse qu'un gouvernement ne saurait souffrir. Il faut la supprimer, comme on supprime toute doctrine dangereuse pour la paix publique. S'il y a des femmes, des enfants, des innocents qui souffrent, tant pis! diront en haussant les épaules, les gens qui ne voudront pas approfondir l'importance de ces faits.

La plupart ne trouveront pas que ces événements dépassent en intérêt tout ce qui se produit dans le cours ordinaire de la vie et a sa raison d'être. Les contrebandiers, d'après ces gens imperturbables, il faut les traquer jusqu'au dernier; les anarchistes et les terroristes en purger la société; les fanatiques, tels par exemple que les scoptzis, les emprisonner ou les exiler; les perturbateurs de l'ordre, les supprimer. Tout cela leur parait simple, précis et réglé d'avance, donc sans intérêt.

Ce serait pourtant une grave erreur que d'envisager de la sorte les faits rapportés dans le présent appel.

Dans la vie des peuples et de l'humanité comme dans la vie individuelle — en ce dernier domaine chacun a pu comme moi s'en rendre compte — il y a des événements qui constituent, pour ainsi dire, des *turning points*. Pareils à cette brise légère du matin en laquelle Elie reconnut Dieu, ces événements ne sont ni bruyants, ni éclatants, ni extraordinaires et pourtant on regrette qu'ils aient traversé notre vie sans qu'on s'en aperçoive et sans qu'on en soupçonne l'importance. « Si j'avais su que ce moment devait avoir pour moi une si grande importance, j'aurais agi autrement, se dit-on après. La même chose se produit dans la vie de l'humanité. L'entrée triomphale d'un empereur romain en sa capitale accapare toutes les attentions, tandis que le Galiléen prêchant sa nouvelle doctrine, et supplicié comme tant

d'autres pour des crimes analogues, passe inaperçu. Et de nos jours? Savoir qui occupera le Bosphore ou qui s'emparera d'un lopin de terre en Afrique ou en Asie, ou bien qui l'emportera dans la question du bi-métallisme, voilà ce qui passionne les raffinés de nos partis politiques, les membres des parlements anglais, français, ilaliens, des reichstags allemands et autrichiens, les marchands de la Cité et les banquiers cosmopolites. Quant à ce qui se passe en ce lointain Caucase où le gouvernement russe prend ses mesures pour réprimer quelques fanatiques rebelles aux autorités, cela vaut-il seulement la peine qu'on en parle! Et pourtant, en réalité, à coté des choses si graves qui se passent au Caucase, ne sont-ce pas les préoccupations de ces hommes qui sont étranges et ridicules, de ces hommes parvenus à l'âge mûr, instruits et éclairés par la doctrine du Christ, ou qui, tout au moins, connaissant cette doctrine pourraient s'ils voulaient, l'approfondir?

Pilate et Hérode pouvaient, eux du moins, ne pas comprendre pourquoi fut traduit devant le tribunal ce Galiléen qui avait révolutionné leur province. Ils ne daignèrent pas en effet s'informer seulement de sa doctrine. Et même s'ils l'avaient fait ils seraient pardonnables d'avoir cru que cette doctrine pouvait disparaître. Mais est-il permis aujourd'hui d'ignorer cette doctrine qui existe depuis dix-huit cents ans et qui ne disparaîtra pas jusqu'à ce qu'elle soit complètement réalisée? Et, si nous la connaissons, pouvons-nous ignorer l'importance des faits qui se passent actuellement au milieu des Doukhobortzis, quelque obscurs qu'ils soient. Les disciples du Christ étaient aussi humbles, aussi peu cultivés, aussi ignorés que ceux-là. Et ils ne pouvaient pas être autrement. Ce qui se passe parmi les Doukhobortzis ou plutôt dans la confrérie des chétiens universels, comme ils s'appellent, ce n'est pas quelque chose de nouveau, ce sont les semences jetées par le Christ qui germent, c'est la résurrection du Christ lui-même. Cette résurrection doit s'accomplir, ne peut pas ne pas s'accomplir, et on ne peut pas refuser de la voir parce que elle s'accomplit sans le grondement des canons, la parade des troupes, les drapeaux claquant au vent, les fontaines lumineuses, les fanfares, les lumières électriques, les carillons des cloches et les discours solennels de gens chamarrés de galons et enrubannés. Il n'y a que les sauvages qui jugent l'importance des faits d'aprés leur éclat extérieur.

Qu'on veuille le voir ou non, cette communauté des Doukhobortzis réalise au Caucase, surtout depuis les persécutions, la vie chrétienne,

cette vie chrétienne au nom de laquelle se produit tout le bien qui se fait dans le monde. Toutes nos organisations sociales, parlements, associations, les sciences, les arts, tout cela n'existe que pour réaliser cette vie que nous voyons devant nos yeux — nous tous qui pensons — comme l'idéal le plus élevé. Et voici que des gens ont réalisé cet idéal — et l'ont réalisé, quoiqu'imparfaitement, — comme nous ne pouvions pas espérer le faire avec notre organisation sociale compliquée. Comment ne pas reconnaître l'importance de ce fait?

Plus d'une fois déjà on a cherché à réaliser la vie chrétienne, dit-on. Mais tous, Quakers, Ménonites et autres, ont faibli, dégénéré en individus quelconques, vivant de la vie ordinaire des citoyens. Et on en conclut que ces tentatives sont sans importance. Autant vaudrait dire que les douleurs d'une femme en couches ne comptent pas jusqu'à ce qu'elle ait mis l'enfant au monde, et que ne sont rien, non plus, les rayons de soleil qui n'amènent pas le printemps d'un seul coup.

Que faut-il donc pour réaliser la vie chrétienne? Ce n'est pas par des pourparlers diplomatiques sur l'Abyssinie, des encycliques du pape, des congrès socialistes, etc... que l'on arrivera à trouver la source de toute vie.

Si le règne de Dieu, c'est-à-dire de la justice et de la vérité sur terre, doit se réaliser, ce ne sera que par des tentatives analogues à celles des premiers chrétiens, des Pauliniens, des Albigeois, des Frères Moraves, des Quakers et des Ménonites, de tous les vrais chrétiens du monde entier et enfin de notre confrérie des chrétiens universels, — les Doukhobortzis. Les douleurs de l'enfantement deviennent plus violentes. Et cela loin de prouver que l'enfantement ne se produira pas, nous assure au contraire qu'il est proche.

On dit que cela se fera, mais d'une autre manière : par le livre, le journal, l'université, le théâtre, les discours, les réunions, les congrès. Mais si ce sont ces moyens qui doivent conduire à la vie chrétienne, il faut que des hommes les mettent en œuvre et des hommes bons, chrétiennement inspirés, disposés à une vie d'amour et de communisme, ce qui revient à dire que la condition essentielle de la vie chrétienne est la réunion d'hommes qui ont réalisé déjà notre idéal. Or ces gens existent.

Mais peut-être — quoique j'en doute — ce mouvement des Doukhobortzis sera, une fois encore, réprimé, surtout si les hommes ne veulent pas comprendre l'importance de ce qui se passe ni venir en aide à leurs frères. Mais l'essence du mouvement, ce qu'il exprime

en réalité, cela ne mourra, ne pourra mourir et tôt ou tard, se faisant jour à nouveau, détruira tout ce qui opprime encore le monde. C'est une question de temps.

Certains, il est vrai, et ce ne sont pas les moins nombreux, pensent et disent : « Après nous le déluge ! » Et mus par cet égoïsme ils essayent d'enrayer le progrès. Mais sans atteindre leur but ils n'arrivent, par ces efforts inutiles, qu'à détruire leur propre vie. Car l'homme ne vit vraiment que si son existence se résume à servir l'œuvre de Dieu. En s'y opposant les hommes s'ôtent la vie sans parvenir à retarder l'œuvre de Dieu pour une seule année ni même pour une seule heure.

Grâce à ce lien qui unit dès à présent tous les habitants de la terre, grâce au réveil de l'esprit chrétien qui se manifeste sur tous les points du globe, on peut déjà prévoir que l'accomplissement de la volonté divine est proche. L'aveuglement et la fureur du gouvernement russe s'acharnant après ces chrétiens héroïques, la douceur étonnante et la fermeté de ces martyrs modernes sont autant de signes de cet avènement prochain.

C'est pourquoi, après avoir compris l'extrême gravité de ce qui se passe aujourd'hui, rappelons-nous que l'occasion d'agir qui s'offre à nous ne se présentera jamais plus et imitons ce marchand de l'Evangile qui, pour acquérir une seule perle précieuse, vendit tous ses biens. Dédaignons les mesquines considérations des intérêts égoïstes et que chacun de nous — quelle que soit sa situation — fasse de son mieux sinon pour secourir ceux par qui l'œuvre de Dieu s'accomplit ou prendre sa part à cette œuvre, du moins pour ne pas se montrer hostiles à ce qui se fait en vue de notre bien.

L. Tolstoï.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Aspects, par M. Adolphe Retté. — *Au delà des Forces*, par M. Bjornson. — *La Rouille du Sabre*, par M. Eugène Morel. — *Vers la mort*, par M. Gaston Danville. — *La Vie d'un*, par M. Louis Lumet.



Je ne saurais partager les injustices et les virulences littéraires de M. Retté. Mais les jugements personnels de l'auteur sur les écrivains qu'il critique mis à part et tout en lui en laissant la responsabilité, responsabilité qu'il est de taille à porter, je ne pourrais trop dire le plaisir que son livre de critique m'a donné, par sa passion, son indépendance, sa largeur de vues. Comme nous sommes loin ici des querelles puériles d'écoles littéraires, hein, mes petits écoliers de lettres? Comme ça dépasse, en somme, toutes ces disputes de collèges et de prisons esthétiques, ou de marchands de phrases, prônant chacun leur spécialité, tout ce papotage pédant de cuistres ou de littérature qu'on voudrait nous faire prendre pour de la vie intellectuelle ! Il s'agit bien de ça, et que le vers soit de douze pieds ou de quatorze, et que la rime soit riche ou non, et que la prose soit plus rêvée ou plus photographiée, et à qui aura la meilleure formule, la seule, et la meilleure orthographe et l'érudition la plus farfouillée, et aussi le laurier en papier et le petit livret de caisse d'épargne des distributions de prix !

Nous en arrivions aux lettrés chinois, aux concours, aux certificats, aux élections ; de là à la patente, que le gouvernement ne manquerait

pas d'imposer aux écrivains, comme il tâtonne déjà de le faire pour les peintres...

Ah ! oui, il serait temps d'avérer un peu, comme le dit si justement M. Retté, devant cette cacophonie de pédants : « l'exaltation de l'individu et l'abolition des écoles. »

Mais c'est même bien plus haut que ces questions d'internat littéraire que s'élève et se meut l'esprit combatif, vaillamment libertaire de M. Retté. Et si les tours d'ivoire, celle entre autres du fabricant de rébus pour journaux décadents, qu'est M. Mallarmé, l'agacent au point de les culbuter au passage d'une chiquenaude, dès les premières pages les confidences du bon critique à son diable familier Grymalkin, nous indiquent quels sujets autrement intéressants que ces discussions à la Trissotin l'émotionnent.

Ecoutez plutôt :

GRYMALKIN.

«... La Société ?...

MAITRE PHANTASM.

Une étable puante où des porcs se disputent une pâtée grossière.

GRYMALKIN.

La Patrie ?...

MAITRE PHANTASM.

Une cage où des bêtes féroces hurlent en mordant les barreaux, à l'encontre d'autre bêtes, de poil différent, qu'on tient recluses en face d'elles.

GRYMALKIN.

La Famille ?

MAITRE PHANTASM.

Des singes grimaçant et se pinçant les uns les autres.

GRYMALKIN.

La Religion ?...

MAITRE PHANTASM

Des hiboux battant de l'aile sur des cercueils.

GRYMALKIN.

Eh bien ! que veux-tu faire ?

MAITRE PHANTASM.

Démolir et démolir encore pour que l'homme sorte de la bête.

GRYMALKIN..

Ainsi vous créerez la justice... »

Ainsi également nous voilà renseignés et tranquilles. Inspirée de la sorte, la critique littéraire de M. Retté ne peut patauger dans les bas intérêts, les petites vilenies, les vanités et les ambitions mesquines des coteries de plumitifs. Et il va donc s'agir, en fait de littérature, d'autre chose que de la littérature elle-même ! Chose peu passionnante quand elle se réduit à une question de mots, alors joujou comme un autre, comme le loto, comme tel sport ou tel autre.

La littérature n'offre pas un but qui se suffise à lui-même; elle n'existe que comme résultat. Il faut d'abord avoir quelque chose à dire. *Facit indignatio*... Il faut une passion, une colère, de l'amour, de l'animalité, une idée, un idéal, pas l'Idéal avec un grand I et abstrait, un idéal précis, choisi, défini... Et il se trouve alors quand on a exprimé sa haine, son idée, son amour, que c'est de la littérature, si le talent y est... Autrement ce n'est que du Mallarmé en effet. Modulations alphabétiques, exercices grammaticaux : ba, be, bi, bo, bu, avec quelques variantes, quelques, évidemment...

Aussi M. Retté, en son active critique, laisse-t-il tout d'abord de côté, dans leur coin studieux, ces joueurs aux échecs littéraires, alambiqueurs de quintessences puériles, et, en fait d'écrivains, sa sympathie vole-t-elle tout droit au trimardeur d'Axa, l'implacable et fin griffeur dont le mufle bourgeois garde encore la balafre, comme une signature si joliment féroce et élégante.

Et c'est, à l'écart de « cet Empire du Néant qu'est l'art pour l'Art », Paul Verlaine, « l'étonné, l'impulsif, l'enfant barbare et charmant », le poète en marge des ambitions, des clans, de la vie régulière, des journaux, si poète par cela même qu'il reste en dehors de ce « tout le reste qui est la littérature. »

C'est même Ravachol, Vaillant, Emile Henry, Caserio, ces âmes tragiques, desquels M. Retté tente l'analyse impartiale, prouvant le désintéressement absolu de leurs actes, et comment la force même dont use et abuse la Société les conduisit en toute logique à employer personnellement la violence.

Car il n'y a pas que de la critique littéraire dans le livre de M. Retté. Et ce qui en fait l'énergie et la beauté est précisément l'élan de bataille dont l'œuvre est emportée en faveur des idées de liberté et de justice, et contre les intérêts vils, les égoïsmes mesquins, les vanités dérisoires.

Contre les cas de régression aussi, la lassitude ou la lâcheté cérébrale, qui rejettent des écrivains, même du beau talent de M. Huysmans, vers des fois surannées, des amulettes éculées, des mysticismes godiches et si piètres, dans les balayures desquels il est vraiment honteux ou pitoyable qu'un esprit moderne et instruit trouve encore à se repaitre. Ou, pis encore, contre les réinventeurs et baise-cul du diable. Il est vrai que ceux-là sont si farce!

En face de quelles bondieuseries, diableries ou âneries, M. Retté ne craint pas de se ranger avec Emile Zola et les esprits qui ont

gardé encore quelque équilibre du côté de la science, contre tous les réacteurs mystiques.

Que signaler encore dans le livre de M. Retté? Une étude documentée et fort intéressante sur Bakounine et sa correspondance; un jugement aussi juste qu'acerbe sur le militarisme, à propos de la *Grande famille*, de Grave; bien d'autres choses encore. Tout le livre est à lire, brûlant de passion, crispé de colère, hautain d'idées et de jugements, large d'inspiration. Sans doute, bien des appréciations personnelles restent discutables. Qu'importe? L'intention est pure, dénuée de tous calculs, dédaigneuse de scandales. Un livre brave, d'indépendant et de sincère, mais qui touche à trop de potiches consacrées et qui fait trop de blessures pour que l'auteur puisse espérer qu'on lui rende justice sur le marché littéraire, ce qui le chagrine peu, j'imagine.

***

La brochure d'*Au-delà des Forces*, qu'a fort bien imprimée l'éditeur Stock, donne à la lecture une impression dramatique aussi forte que celle que la représentation a pu procurer aux spectateurs de l'*Œuvre*. C'est avec l'*Ennemi du peuple*, d'Ibsen, et les *Tisserands*, d'Hauptmann, un des rares et puissants drames où la question sociale soit mise en action, au premier plan, dans son ampleur et sa gravité. La pièce de Bjornson est même de toutes la plus complète, la plus précise, la plus actuelle aussi. Un écho y retentit des explosions de colère qui, il n'y a pas très longtemps, ont éclaté si à l'improviste, en plein azur bourgeois. La critique dramatique a suffisamment narré le sujet du drame pour que je n'aie pas à le développer ici. Il sera plus intéressant d'élucider et de discuter les tendances mêmes de la pièce, le jugement final de l'auteur, assez confus. Bjornson, en somme, dans cette guerre sociale, où les uns se servent de la famine et de la troupe, pour dompter les rébellions ouvrières, où les autres emploient la poudre et la dynamite, n'a pas pris franchement parti pour les uns ou pour les autres. On ne peut guère lui reprocher cette réserve qui, tacitement et par cela seul qu'elle existe, donne évidemment raison aux révoltés. Car si c'était aux maîtres actuels qu'allait la sympathie de M. Bjornson, il aurait eu trop peu à craindre et trop à gagner à la manifester à grand orchestre. Tandis qu'approuver le cas contraire est dangereux dans tous les pays. Il y a des apologies qu'on est bien obligé d'atténuer, et pour qui sait comprendre, ne pas condamner équivaut plutôt à une approbation tacite...

Maintenant, et il est loisible de le concevoir ainsi, M. Bjornson a pu, du haut d'un pessimisme olympien et d'une charité transcendantale, regarder en pitié cette lutte d'éphémères humains, en les plaignant tous, en les condamnant tous, et bien persuadé d'ailleurs de la parfaite inutilité de leurs efforts, de leurs colères et de leurs martyres. Cette manière fort commode de regarder les choses et les êtres de haut, en une supériorité indulgente et un peu dédaigneuse de bon Dieu, et dans une désespérance hautaine de tout progrès possible, semble par moments ressortir d'une tirade de Rachel, au troisième acte, où elle fait parler la nature : « Honte ! honte à vous ! Vous éclaboussez mes feuilles de sang... » Mais surtout ce pessimisme ressort dans le découragement de Bratt : « Ah ! comment, après ce que j'avais souffert, ai-je pu *croire* une seconde fois ? » et du titre même de l'œuvre générale : « Au-delà des forces humaines. »

Au-delà ?

Eh ! bien, non, pas du tout. Pourquoi au-delà ? De quoi s'agit-il ? Vraiment c'est agaçant aussi toute cette religiosité, cet absolu, cet abstrait, qu'on mêle aux questions sociales qui doivent être, qui ne sont que des questions (en ce qu'elles sont à résoudre immédiatement) pratiques, de fait, matérielles.

La question sociale est avant tout et d'abord une question de pain ; il faut que les hommes s'entendent pour manger tous à leur faim, assurer leur existence, cette sécurité de l'existence matérielle donnant seule la liberté, la faculté de développer alors à son aise son être moral et intellectuel. Il s'agit donc, somme toute, d'organiser une économie sociale, une culture, une industrie, qui assurent la vie de chacun et de tous. Et vous nous ferez croire que ça dépasse les forces humaines, de planter assez de blé, de choux, et de nourrir assez de bétail pour que chacun mange. Allons donc ! Une simple question de jardinage, si on ne la compliquait pas exprès, avec un tas de billevesées morales, ou sentimentales, ou philosophiques, ou religieuses, ou politiques, sous lesquelles il n'y a souvent que des intérêts particuliers absolument bestiaux.

Et voyez un peu comment un esprit puissant, profond, génial et bien intentionné a de la peine à *décompliquer* la question, à la poser dans ses termes exacts et pratiques. *Au delà des Forces* ne signifie pas seulement dans l'esprit de Bjornson la solution impossible de la question sociale, c'est également le titre d'une autre pièce, qui précède celle-ci et se lie avec elle, et où le terme désespérant « au delà des forces », signifie cette fois l'impuissance de l'homme à posséder

l'infini, à toucher le nommé Dieu, à arriver à la certitude religieuse à sortir enfin de sa relativité et à communier avec l'absolu théologique. Ceux qui ont vu jouer cette première pièce se rappellent l'admirable scène des pasteurs où Bratt jette, en face de ses confrères vulgaires, le cri de son angoisse, de son doute et de son impuissance! Magnifique sujet, certes, que celui de la débilité métaphysique de l'homme, admirable et douloureux cri de sa faiblesse répercuté et perdu dans les insondables et muets abîmes de l'inconnu et de l'inconnaissable !

Mais l'autre, le sujet de la deuxieme pièce, cette conquête du pain et de la liberté pour les hommes, sur notre petite planète, pourquoi *Au-delà des Forces ?* Nous ne sommes plus ici dans la métaphysique, dans l'impossible, dans l'absolu ; nous sommes en plein relatif, dans de pures contingences humaines. Nous ne sommes plus entre les hommes et un Dieu ou un Néant quelconque ; nous sommes entre hommes, tout simplement, sur une planète définie, connue, restreinte, dont il s'agit uniquement de nous partager les ressources matérielles en frères, en amis, en braves gens, au lieu de nous disputer comme des chiens imbéciles sur les débris d'une curée. Et Bratt a tort, il a conservé ses vieilles visions, ses vieilles manies théologiques, ça n'est pas du tout, cette fois, *Au-delà des Forces*. L'infini restera peut-être, sans doute, toujours inabordable, mais la terre, notre petite terre, nous n'arriverions pas à la conquérir?... Nous n'espérons plus les paradis d'outre-tombe, mais le paradis terrestre, il n'y faut qu'un peu de courage et de bonne volonté, quelques arbres à fruits à planter, et surtout que ce ne soit à personne pour que tout le monde en profite. Et ne nous « tourmentons pas d'infini » de grâce, car évidemment alors nous n'arriverons jamais; non du relatif et du pratique et suivant nos forces.

Avec tout ça, un auteur dramatique qui a écrit la petite scène (à faire), la sauterie dans le château moyen-âge, est un hardi, un honnête et brave homme de génie. Mais pourquoi dit-il après qu'il faut pardonner? Pardonner quoi, à qui? Je ne sais pas, je ne vois qu'à applaudir et j'applaudis.



Le roman de M. Eugène Morel comporte une thèse; son titre *La Rouille du Sabre* en donne une indication métaphorique. Cette thèse, plutôt patriotique est ingrate, sans intérêt bien vif. Il s'agit

d'un officier qui toute sa vie attend qu'une guerre éclate, pour *avancer*, gagner du galon et de l'argent, faire en somme sa position. Et rien ne vient, il stagne en pleine paix dans les grades inférieurs, vit en bureaucrate besoigneux, tombe finalement, une fois retraité, dans la misère. Et l'auteur a plutôt l'air de le plaindre ; M. Morel est plein de commisération pour son personnage, commisération que malheureusement il ne nous fait pas partager et qui reste peu communicative. Qu'un officier ne fasse pas ses affaires, manque des occasions de tuerie, ça ne nous émotionne pas beaucoup.

D'ailleurs son héros, qui s'était engagé et qui n'a pas le sou, est encore ainsi plus heureux et plus riche que s'il était resté simple paysan ou ouvrier ; c'est encore un privilégié, malgré le galon qui lui manque. Quant au côté satirique que M. Morel a certainement entrevu et par moments esquissé, ce ridicule de toute une armée exercée depuis si longtemps dans l'attente toujours fébrile d'une guerre qui n'arrive jamais, espèce de matamore d'ancienne comédie, faisant dans le vide des gestes de massacre, la seule possibilité qui dure toujours d'un accident capable de mettre le feu aux poudres empêche d'en goûter le côté difficilement comique. C'est peut-être très drôle que ça n'éclate pas, mais comme ça pourrait tout de même éclater...

Laissons la thèse pour le livre lui-même qui est infiniment plus intéressant. La seconde partie surtout, tout imprégnée d'humanité douloureuse, comprend des pages tout à fait supérieures. Et le roman fourmille de jolis passages et de jolies silhouettes. C'est du jour où le capitaine Jeannin a pris sa retraite et quitté l'armée, qu'il devient sympathique. Accablé de charges, sa pension est loin de lui suffire, il se trouve dans la misère, il souffre. C'est alors un homme comme un autre, un malheureux comme un autre. Eugène Morel nous a décrit d'une façon poignante ce dénuement, ce calvaire de l'ex-capitaine à la recherche d'une place, à travers la boue de Paris, les officines louches où la misère elle-même est dévalisée, et son agonie et son désarroi au milieu de cette bataille cruelle, de cette terrible guerre pour la vie dont il ne soupçonnait pas l'existence, jusqu'ici, sous la paix sociale apparente. Et puis, ce sont des souffrances de femme, des souffrances et des morts d'enfants, lamentables, humaines, émouvantes ; et des physionomies et des psychologies de villes, pittoresques et curieuses ; et une demoiselle de Saint-Denis, la fille du capitaine, qui se fait cocotte, et le fils de l'officier qui n'a pas voulu de l'état de son père, et qui, sans courage

devant la vie d'ailleurs peu encourageante, se tue, un peu puérilement tout de même. Et c'est encore un type de soldat, d'ordonnance, pris sur le vif, tout à fait réussi, plein de bonté et de gaieté et d'incrédulité rustique et joviale en face de toutes les pompes militaires.

En somme un livre très étudié et ému, avec de belles pages d'humanité et de souffrance, bondé de choses, d'observations, d'idées, de sentiments, malheureusement encombré, un peu confus, un peu éternellement louvoyant dans le style et la conception, mais d'un écrivain.



Le roman de M. Danville étudie le début d'une folie, la manie grandissante du suicide chez un jeune homme que rien, dans sa vie privée ni dans sa situation sociale, ne semblerait devoir prédisposer à aucune espèce d'idées noires. Jacques Serny est riche, il a une maîtresse agréable, plus tard une fiancée qu'il aime et qui, suivant la formule, l'adore. Il est intelligent, fin, délicat. Il possède tous les bonheurs apparents et pourtant il se tue. L'auteur explique son cas par l'hérédité ; Jacques est le descendant épuisé d'une race finie ; son corps, où la vitalité s'est tarie, aspire inconsciemment à la dissolution, à la disparition. Le roman est agréablement écrit, un peu trop agréablement et mollement pour le sujet tragique. Et malgré tout, comme il arrive toujours dans ces cas de fatalisme imaginé, l'auteur ne nous convainc nullement de la nécessité où Jacques, après bien des luttes, se trouve de se couper délicieusement le cou avec un rasoir. On regrette surtout que l'auteur, parmi les motifs d'activité où Jacques cherche autant de remèdes et de dérivatifs à l'idée fixe qui le dévore, ne choisisse pas quelque grande œuvre de dévouement ou d'altruisme, une œuvre que sa fortune et son intelligence lui permettraient de réaliser. Le dévouement pour autrui, l'activité généreuse qui s'emploie pour la fraternelle foule humaine paraîtrait seule avoir assez de force, contenir assez d'exaltation bienfaisante pour arracher Jacques aux sombres préoccupations de son *moi* égoïste. Du moins le verrait-on essayer avec plaisir cette cure peut-être heureuse.

D'ailleurs, en dehors de l'étude presque médicale, consciencieusement suivie, ce roman laisse une sensation intéressante de lassitude morne, de vacuité d'âme, d'être à vau-l'eau dans l'ennui morbide et le

dégoût précoce ; l'affaissement d'un jeune inutile et désespéré, qui s'étiole d'impuissance et de découragement au milieu de ses richesses stériles, devant la vie décolorée... Mon avis personnel, si l'auteur veut bien me permettre de le donner, est que si son héros se trouvait brusquement transformé, par suite, mettons d'une métamorphose sociale, en garçon de ferme et obligé « d'aller à charrue » tous les matins, ça irait diantrement mieux... C'est ça surtout qui manque à nos malades de l'âme, allez, un peu de charrue. Il n'y a pas pareil pour la névrose.



La brochure de M. Louis Lumet, précédée d'une fière dédicace à M. Henry Bauër qui honore les deux écrivains, est le récit, sous forme de conversation, d'une vie en débâcle de déclassé, jeté au ruisseau sous l'impitoyable poussée sociale. Récit coupé par les orphéons, les lampions, les libations, les grossièretés d'une fête nationale, tout un piétinement de bétail humain sur l'agonie de l'isolé, narrée péniblement à travers l'épaisse joie circulante. Le héros de M. Lumet est ce qu'on appelle un naïf, c'est-à-dire un honnête homme qui, découvrant le mensonge impudent de la comédie que cabotine la société, éprouve par lui-même combien les vertus prônées : franchise, travail, générosité, constituent au contraire au lutteur pour la vie autant de faiblesses et d'infirmités ; seules règnent « la platitude, la bassesse, la flatterie, les louches compromissions. » De découragement en dégoût, il tombe aux pires résignations, aux dernières déchéances et meurt à l'hôpital. Cependant que les inconscients mènent leur triomphe brutal.

« Hélas ! que faire ? Ils se battent dans les ténèbres pour de ternes trophées.
« Ils sont aveugles et ils croient voir... Dis que le commerce est le vol embusqué derrière un comptoir ou des balances et ces gens te cracheront à la face. Les domestiques, dans la haine de l'effort, chérissent la servitude et raillent l'homme qui peine... Hélas ! que faire ? »

demande l'auteur

— Croire, lui répond Idéa, en conclusion.

J'aurais préféré : agir.

Ce que fait d'ailleurs M. Louis Lumet, aussi vaillamment que littérairement.

Henry Fèvre.

REVUE DES REVUES

REVUES FRANÇAISES

Questionnaire sur la Commune. — La Revue Blanche,
15 mars et 1er avril.

Nous allons savoir la vérité sur la Commune ; il semble que son heure, comme à tous les grands événements, soit venue. On paraît enfin l'examiner avec le désintéressement exigé par l'histoire. Les vieilles haines d'antan ont, pour ainsi dire, disparu ; les adversaires ne sont plus implacables ; ceux même que la répression vit les plus acharnés gardent le silence. D'autre part, les partisans et les membres de la Commune reconnaissent assez volontiers les fautes qu'ils commirent.

Le questionnaire adressé par la *Revue Blanche* (V. nos du 15 mars et du 1er avril) à la plupart de ceux, Communards ou Versaillais, qui survivent, est donc fort intéressant. Ces dépositions sont de valeur inégale. Le côté personnel et anecdotique séduira ceux qui, à travers les événements, cherchent avant tout l'homme. Les théoriciens paraîtront peut-être moins attachants.

De l'ensemble de ces dépositions on peut conclure que la Commune fut un mouvement spontané, quelque peu inconscient, dont les causes étaient précises, mais le but extrêmement vague. Il ne se trouva pas d'hommes pour le diriger. Ceux que les élections du 26 mars amenèrent au pouvoir étaient pour la plupart de braves gens, animés d'excellentes intentions, mais pris au dépourvu par les événements. Leur défaut capital fut de délibérer au lieu d'agir. Voici un passage de la déposition de Léo Melliet, qui fut membre de la Commune :

« Je considère la révolution du 18 mars 1871 comme une manifestation toute spontanée de l'instinct populaire. C'est la poussée irréfléchie d'un peuple qui se sent trahi et menacé, mais dont la marche

en avant, au lieu d'être basée sur l'analyse de ses souffrances et la conscience de ses besoins, n'a d'autre guide que les abstractions de souvenirs historiques et de vagues aspirations idéales. C'est assez pour combattre et mourir héroïquement, ce n'est pas assez pour triompher et vivre. *Toutes nos fautes se résument dans ces trois mots : « Ne pas savoir », avec leur corollaire obligé : « Ne pas oser ».*

« Une révolution qui commence par parlementer pendant dix jours est condamnée à mort, et la Commune ne pouvait être qu'une chambre d'enregistrement de la défaite du peuple. »

Le côté militaire était assurément le plus important pour le succès de l'insurrection. Ce fut peut-être le plus faible de tous. D'une action incohérente, il ne sortit que des maladresses et des échecs. Il semble qu'il fallait, ou bien faire la guerre comme d'habitude — et alors prendre l'offensive et, dès le 18 mars, marcher sur Versailles — ou bien, ce qui est plus discutable, si on ne se sentait pas de force à lutter avec l'armée régulière, garder la défensive, faire la guerre de rues, avec les barricades et les mines. Ainsi, Paris eût été inexpugnable.

Mais la Commune ne compta pas un homme de guerre, à peine quelques hommes d'action. De bons officiers, comme Dombrowsky et Rossel, n'exercèrent pas de commandement réel et se bornèrent à payer de leur personne : « L'intérêt de tant d'intrépidité communarde semblera d'ordre décoratif. On manqua de qualités plus précieuses : *le mépris des choses consacrées et l'initiative.* » (Rép. de J.-B. Clément, ancien membre de la Commune.)

Une autre faute capitale, au point de vue révolutionnaire, fut de ne pas s'emparer des 3 milliards 523 millions enfermés à la Banque de France, et dont une partie fila sur Versailles, sous la surveillance des agents même de la Commune. Elle fournissait ainsi à ses ennemis l'arme pour la vaincre.

La division, par surcroît, finit de rendre impuissants les membres de la Commune. Devant l'Europe coalisée, les Conventionnels parlementaient peu : ils s'envoyaient à la guillotine. La République dévora ainsi ses meilleurs enfants, mais elle fut sauvée. On dira que les temps, en 1871, n'étaient pas aussi tragiques. En réalité, c'est qu'il n'y avait pas, derrière les hommes de la Commune, de volonté populaire assez précise : Où trouver l'énergie suffisante pour conquérir des droits qu'on ne soupçonnait pas ? L'indécision et l'incohérence furent telles, que vingt fois on eût traité avec Versailles, et à n'importe quelles conditions, si Versailles l'eût voulu. Mais Thiers, historien de Napoléon, tenait à faire son petit siège de Paris. (Rép. de M. Georges Arnold.)

Cette conclusion de M. Pindy, lui aussi, ancien membre de la

Commune, paraîtra sévère, mais juste : « Je pense que nous avons agi comme des enfants qui cherchent à imiter de grandes personnes dont le nom ou la réputation les a subjugés, et non pas comme des personnes ayant la force (tout au moins une certaine force) auraient dû le faire en face de l'ennemi séculaire. »

Dans tous les cas, les erreurs et les fautes furent chèrement payées. En France, où la bravoure est surtout de la vanité, il est certains moments où l'on meurt sans peine. Cela diminue le mérite de bien mourir. Pourtant, devant la lâcheté habituelle des gouvernants, les membres de la Commune, combattant aux barricades, et payant de leur personne, sont un assez rare exemple.

La répression, les hécatombes effroyables qui suivirent, firent courir en Europe un frisson d'horreur. Le gouvernement bourgeois — républicain d'étiquette — avait tenu à se montrer plus féroce que les monarchies. Il noya dans le sang l'insurrection populaire; pareils massacres ne s'étaient vus depuis ceux des Jacques. La bourgeoisie, que Thiers représentait si bien, répandit ainsi la terreur ; elle prévint pour longtemps toute tentative insurrectionnelle, mais elle sema aussi la haine ; elle apprit directement au peuple ce qu'il ignorait : où étaient ses ennemis nés.

Si des mouvements nouveaux se produisent — et ils sont nombreux à y penser — la colère du peuple aura un objet plus précis. Maintenant, les erreurs de la Commune et l'effroyable expérience de 1871 serviront-elles ? Tout est là, dirait Joseph Prudhomme.

Les Budgets de Stendhal (*Revue Blanche*, 1er avril).

— Les « Budgets de Stendhal », publiés dans la même *Revue Blanche* du 1er avril, montrent la pauvreté où vécut un grand écrivain, qui passait cependant pour homme du monde. Antiromantique par nature, tout à fait homme du XVIIIe siècle (bien qu'il ait admirablement compris le XIXe), ses livres ne pouvaient paraître à une époque moins favorable. Ils lui rapportèrent des sommes dérisoires, quand il n'en fut pas de sa poche, pour parler vulgairement : *De l'Amour*, 0 fr. 00 ; les *Promenades dans Rome*, 1,500 fr. ; *Le Rouge et le Noir*, 1,500 fr. ; *La Chartreuse de Parme*, 2,500 fr. ; en tout, 5,700 fr. pour 22 années, soit 0 fr. 75 par jour.

Il est vrai que Beyle ne savait pas solliciter les articles de journaux. Il considérait même cela comme humiliant (Cf., préface de l'*Amour*). Qu'on mette en regard des chiffres précédents ceux qu'a rapportés à M. Paul Bourget le plat démarquage de Stendhal : on trouvera d'honorables rentes. On verra aussi la différence de deux caractères. Henri Beyle, ni de l'Académie, ni décoré (quoique ancien

officier), vivant avec 5 francs par jour, ressort assez grand de la comparaison.

P. Ballaguy.

REVUES ITALIENNES

Wassili Wereschagin, par A. G. (*Emporium*, mars).

C'est une vivante biographie critique du puissant artiste russe : son œuvre y est représentée par dix-huit très belles reproductions de ses principaux tableaux, et par une minutieuse explication de ses méthodes de travail : sa nature de soldat et de voyageur, de philosophe et de poète, de rebelle et de philanthrope, apparaît sous un jour tout à fait séduisant. Il avait résolu le problème capital de l'artiste supérieur : se distinguer par une personnalité absolue, aristocratique dans la meilleure acception du mot, et en même temps demeurer en contact immédiat avec le goût et le sentiment collectif, être toujours compris et aimé par le grand public, vivre avec la foule et traduire son âme colossale par les lignes et les couleurs. Ses toiles de guerre, ébauchées parfois sous le feu de l'ennemi, souvent sur le champ de bataille encore fumant de poudre et de sang, toujours sur les lieux précis de l'action, traduisent aux yeux du corps et de l'esprit toutes les horreurs de la guerre, évoquent toutes les brutalités du carnage, sans jamais cesser d'être sainement objectives et parfaitement équilibrées. Ensuite, le charme de l'Orient biblique le séduit, et ses tableaux inspirés par les légendes, l'histoire, la pensée, le paysage des peuples sémitiques se composent des documents que leur fournit l'archéologie la plus scientifique, la critique la plus vigoureuse, la nature surprise consciencieusement par des croquis recueillis sur place, fécondés par la chaude intuition de l'artiste. Sa fortune qui lui donnait l'indépendance, lui facilita sa tâche d'artiste.

Lecomte de Lisle, par Alfredo Galletti (*Emporium*, mars).

C'est le plus grand poète lyrique français depuis Victor Hugo, et tout près de lui ; les meilleurs poètes contemporains, Hérédia, Coppée, Sully-Prudhomme, sont tous, qui plus, qui moins, ses disciples. L'auteur des *Poèmes antiques*, des *Poèmes tragiques*, et de tant d'autres, est le frère spirituel de Swinburne et de Carducci : sa poésie est comme la leur, profondément payenne et classique, et par là antichrétienne, ou mieux antireligieuse, antidogmatique, anti-métaphysique. Mais en lui, plus qu'en ses frères anglais et italiens, elle

est empreinte de scepticisme et de pessimisme, qui arrive parfois jusqu'à l'imprécation désespérée; bien que tout cela soit, après tout racheté par l'amour consolant de la Beauté immortelle, de l'Art, de l'Humanité, et par la foi dans le triomphe de la justice sociale et dans les prodiges que laraison et la sicence réservent à l'avenir.

A travers les albums et les affiches, par VITTORIO PICA (*Emporium*, mars.)

C'est la suite d'une brillante série d'études sur l'art de l'affiche; après nous avoir parlé des pays où il a le plus progressé, France, Belgique, Angleterre, Etats-Unis, M. Pica nous expose ici l'état de cet art singulier et voyant, séduisant et parfois même génial, dans les pays où il en est encore à ses premiers pas; et il nous offre plus de 60 échantillons de toute nature, où toutes les tendances de l'esprit, toutes les directions de l'art, toutes les ressources de l'industrie s'entrelacent et se confondent, en transformant les murs de nos villes en une sorte d'étrange galerie de peinture, pleine de gaies surprises pour l'œil, de bruyantes orgies de couleur et de lignes, ou la grâce élégante, l'austérité archaïque, l'humour satirique, l'hallucination délirante, la pureté classique se juxtaposent et se suivent fraternellement, en reflétant les caractères ethniques des nations et les personnalités individuelles des artistes, non moins éloquemment que ne le font les produits de l'art académique.

A quoi servent les urnes, par T. K. (*Critica sociale*, avril.)

Cet article est un commentaire du résultat des dernières élections générales politiques en Italie : A savoir les partis bourgeois déconcertés par le nombre, rien moins que doublé en vingt-deux mois, des socialistes, par la bruyante victoires des radicaux et des républicains en beaucoup de collèges jusqu'ici profondément dévoués aux institutions, par la défaite absolue du crispinisme, qui entraîne la condamnation définitive de toute politique militariste, expansiviste, coloniale et mégalomane. Mais une cause de stupeur plus grande encore a été la révolte morale du vieux Piémont, le pays des *Bougia-nen* (*Bouge-pas*), la patrie de notre constitution bourgeoise, le berceau de la dynastie, qui s'est lancé d'un seul bond à la tête du mouvement socialiste, vers les profondes transformations de l'avenir.

Un employé; *Une commune de l'Italie méridionale.* (*Critica sociale*, avril).

L'article est un vrai modèle de monographie sociologique : la petite ville de Malfetta y est analysée au point de vue socialiste, des classes

professionnelles, et tous les phénomènes politiques, économiques, religieux, administratifs y sont interprétés à la lumière de la doctrine matérialiste de l'histoire. C'est la lumière Roentgen de la psychologie sociale, pénétrant dans le squelette et dans les viscères des partis, et nous donnant les visions intimes de leurs transformations. Document de premier ordre pour une future sociologie vraiment expérimentale, ou l'induction et la synthèse suivront la recherche partielle et fragmentaire, au lieu de ces théories générales et aprioristiques, sur lesquelles se règle aujourd'hui la politique de presque tous les grands partis et gouvernements.

Le palais des Borgia, par Adolfo Venturi (*Nuova antologia*, avril.)

Il s'agit des salles du Vatican décorées par le Pinturocchio, sous le pape Alexandre Borgia, et que Léon XIII a rouvertes au public, après les avoir fait restaurer par des artistes consciencieux et respectueux du passé ; c'est un trésor de beauté qui revient à la lumière du jour et de la gloire, une magnificence de couleurs et de dorures, une flore fantastique de lignes et de formes, où tout le monde des plantes et des animaux, des réalités et des symboles, de la mythologie et de l'histoire, de la religion et de l'héraldique a été mis à contribution par la mémoire et l'imagination du grand peintre classique. Et M. Venturi nous décrit tout cela, avec sa plume féconde et évocatrice de savant et d'artiste; il donne une exacte idée de toutes ces magnificences à tous ceux qui sont privés de la joie de les voir avec leurs propres yeux éblouis.

La Fédération européenne, par Un Diplomate (*Nuova antologia*, mars.)

La fédération européenne c'est l'oméga futur, dont nous lisons maintenant l'alpha dans l'actuel improvisé et provisoire « concert européen » ; l'auteur nous trace son histoire depuis le traité de Londres de 1826 ; et il nous démontre que la tradition en est déjà longue, et que ce « concert » tend à devenir toujours plus stable et définitif. L'idée d'une fédération européenne est désormais pénétrée dans l'esprit de tous les peuples et représente un suprême idéal international, auquel les intérêts particuliers, de portée purement nationale, doivent pour le moment se soumettre, jusqu'à ce qu'on trouve l'occasion de les accorder et de les fondre avec lui.

Damanico Morelli, par P. de Luca (*Natura ed Arte*, 1er avril).

Dans cette biographie illustrée sont reproduits : la « Stella mattutina », l'« Arabe qui chante », le « Salve Regina », les « Iconoclastes »,

et la délicieuse, l'idéale, la vraiment divine « Madone à l'échelle d'or », qui descend lente, humble et superbe, les larges marches luisantes parsemées de fleurs, en tenant haut sur sa pure tête de vierge l'enfant divin aux petits bras roses grands ouverts pour bénir et pour embrasser l'humanité entière.

L'enseignement religieux à l'école primaire, par ATTOLIO MARIEV. (*Pensiero italiano*, mars).

Nos lois scolaires rangent l'instruction religieuses parmi les matières d'enseignement officiel; mais, depuis beaucoup d'années, cet enseignement avait été aboli de fait. Le mouvement réactionnaire, qui depuis quelque temps s'accentue, chez nous comme en France, dans le monde des consciences, vient de remettre sur le tapis cette question qui semblait ensevelie à toujours sous les nouvelles stratifications que la science et la philosophie contemporaines ont déposées sur la pensée humaine. On invoque, en Italie, le premier article du Statut, qui fait de la religion catholique la « seule religion de l'Etat ». Cet article est aboli, lui aussi, de fait, en toutes ses conséquences pratiques : le scepticisme naturel, l'indifférence religieuse, le paganisme inné de notre race en a fait un anachronisme innocent et l'auteur ne lui donne aucune importance juridique.

D'autre part, il conteste carrément à l'Etat le droit de pétrir à son gré les consciences des générations futures ; c'est une violence brutale que d'emplir ainsi de nos convictions nécessairement un peu arriérées les âmes non encore libres des enfants ; et c'est une tyrannie intolérable que celle d'imposer au maître d'école le devoir de prêcher une foi qui souvent lui fait défaut à lui-même. Il faut se décider : ou la religion, ou la science, ou l'état théocratique, comme en Egypte et dans l'Inde sacrée, ou l'école laïque. La philosophie a choisi depuis presqu'un demi-siècle : et nous sommes avec elle.

MARIO PILO.

REVUES ALLEMANDES

Morale anarchiste et morale socialiste, par A. KUROFF. (*Sozialistische Monats-Hefte*, mars.)

Les *Sozialistieche Monats-Hefte* continuent l'ancien *Etudiant socialiste* de Berlin, qui a cessé de paraître depuis quelque temps. C'est une revue assez éclectique au moins dans la liste de ses collabora-

teurs où l'on peut remarquer E. Reclus à côté de Liebkneckt, Landauer à côté de Mme Clara Zetkin, etc. Il ne peut manquer d'arriver que, au bout d'un certain temps, ces collaborateurs de nuances si différentes ne se renseignent exactement sur leurs tendances réciproques. Ils ne semblent pas encore l'avoir suffisamment fait. L'auteur de l'article croit, par exemple, qu'il y a une opposition absolue entre la morale socialiste et la morale anarchiste. Les raisons qu'il produit ne sont pas extrêmement neuves. Il se place, par exemple, sur le terrain du socialisme scientifique, part en guerre contre l'idée de liberté, mais se hâte de « donner son adhésion à la morale comme telle ». « L'anarchiste, cela va de soi, mentira consciemment si cela favorise son intérêt particulier », etc., etc. « Le principe du socialisme est au contraire la solidarité, l'amour d'autrui, la fraternité, l'amour de la vérité, l'union de l'individu et de la communauté. Le principe de l'anarchisme est l'égoïsme, le règne de l'intérêt individuel et du mensonge, la séparation de l'individu d'avec la société. » Pour appuyer ses prétentions, M. Kuroff cite les opinions de Liebknecht, de W. Morris, de H. Greulich, du Congrès de Saint-Gall et de G. Deville, etc. C'est un excellent moyen d'exposer une théorie que d'aller chercher auprès de ses adversaires les plus déclarés les principes et les arguments sur lesquels elle repose. D'autant plus que certains des socialistes cités ont été ou ont vu des anarchistes. M. Deville n'a-t-il pas déclaré publiquement que s'il savait si exactement ce qu'était l'anarchisme en France, cela provenait de ce qu'il avait bien connu les deux premiers anarchistes *français* dont l'un était A. Costa et l'autre Mme Kulischofe. Nous ne pouvons cependant nous empêcher de croire que l'auteur a été sinon mal informé, au moins imparfaitement renseigné et très peu méthodique. Il aurait peut être mieux fait de consulter l'opinion de quelques anarchistes en se plaçant au point de vue scientifique.

L. Rémy.

REVUES ANGLAISES

The Evergreen a Northern Seasonal. (Volume d'hiver)

Le quatrième volume de l'Evergreen, (1) celui d'Hiver est le dernier paru et à paraître, quisque MM. Patrick Geddes et ses amis ont eu le courage assez rare de ne pas se départir du plan tracé au début et de cesser leur publication au bout des deux ans qu'ils devaient y consacrer, sans se laisser tenter par le succès de leur entreprise.

(1) The Lownmarket, Edinburgh.

L'annonce faite dès le début qu'il n'y aurait jamais que quatre numéros de ce « Seasonal » du nord, c'était le sous-titre du recueil, n'était pas une simple habileté de libraire. « Notre premier cycle de saisons, dit l'Envoi que signent Patrick Geddes et William Macdonald, est donc terminé, et bien que cet essai nous ait permis de voir plus clairement la possibilité, et de formuler plus nettement le plan d'une autre série, le moment d'entreprendre celle-ci n'est pas encore venu. Les initiatives qui se sont un peu confusément groupées pour cette première entreprise, doivent se séparer de nouveau et se développer à part pendant une saison... Non plus seulement dans les livres, mais aussi dans la vie ces divergentes activités doivent se préparer à de nouvelles unions et à de nouvelles solidarités, à des collaborations et à des groupements d'efforts nouveaux : aux avants-postes de la science et de l'histoire, ou dans les musées; pour ce qui est de l'art, dans les ateliers, les écoles, les expositions, les édifices qu'il s'agit de bâtir et d'orner; et tout ceci au moyen de réunions et d'assemblées nouvelles, d'étude et de joie... Écossaises et cosmopolites, la pensée et l'action s'orientent donc différemment pour une saison... Le sens reste toujours celui de l'évolution, mais le point de vue se déplace; de cosmique et d'extérieur qu'il était, il devient essentiellement humain et interne; l'interprétation morale et l'action remplacent l'observation matérielle comme principe d'étude. Quelques unes des promesses auxquelles l'Evergreen s'est engagé seront peut-être ainsi plus exactement remplies. » L'Evergreen a cependant donné presque tout ce que ceux qui ont suivi dès son début le mouvement qu'il représentait en attendaient. Le mouvement dont l'University Hall d'Edimbourg est le noyau, sera certainement un des plus féconds des temps modernes, et l'Evergreen, tant au point de vue de l'art qu'au point de vue social, a été l'interprétation littéraire fidèle de ce mouvement. Le souci constant de remonter aux sources naturelles et aux inspirations fortes et primitives caractérisa le point de vue d'art de l'Evergreen ; le reflet littéraire qu'il donna des aspirations sociales de ce mouvement fut empreint d'une grande sincérité de pensée et d'une grande largeur de vues, et témoigne de cette double détermination d'étayer la vie morale sur une base scientifique naturelle, et de fonder en fin de compte la science sur la vie. A un point de vue spécial, l'Evergreen a fait connaître, et ce n'a pas été la moindre partie de son œuvre, des dessinateurs comme Robert Burns, Robert Duncan, A.-G. Sinclair, Charles H. Mackie, et des écrivains comme Fiona Macleod, Nora Hopper. En son ensemble, il y aurait sans doute à reprocher à l'œuvre quelque uniformité, un peu de monotonie même, et de plus une tendance à de la science un peu naïvement littéraire, à de la littérature qui n'est que gauchement, parfois, et superficiel-

lement scientifique. Mais M. Patrick Geddes et ses amis avaient entrepris et entreprennent encore une œuvre si riche et si féconde que l'on est tenté de se montrer injustement exigeant à leur égard.

LAURENCE JERROLD.

REVUES RUSSES

Quelques mots sur les thèses fondamentales de la théorie de K. Marx, par NICOLAS *** (*Russkoié Bogatstvo*).

La publication récente de la traduction du troisième volume du *Capital*, de Marx, a fourni à la presse périodique russe l'occasion de passer une fois de plus en revue l'œuvre du grand théoricien allemand. Le premier volume traduit en russe d'après la première édition allemande, fut prohibé quelques années après son apparition et devint bientôt une rareté bibliographique que l'on payait d'occasion 70 francs l'exemplaire. Mais les pages des périodiques russes avancés furent toujours ouvertes aux vulgarisateurs et commentateurs de la théorie de Marx.

Nicolas ***, l'auteur des *Esquisses de notre économie nationale après les réformes*, publie dans le *Russkoié Bogatstvo*, un mémoire intitulé : *Quelques mots sur les thèses fondamentales de la théorie de K. Marx,* dans lequel il analyse le troisième volume du *Capital*, et cherche à répondre à ces deux questions : 1° Marx est-il resté fidèle à la thèse de son premier volume ; 2° Comment a-t-il élucidé dans cette dernière œuvre ses points de vue historico-philosophiques ?

Et l'auteur du mémoire conclut que les reproches faits à Marx ne sont pas fondés ; que sa méthode d'analyse rigoureusement scientifique, — d'après laquelle en chaque ordre de choses il passe des lois générales aux modifications subies par elles dans l'ordre concret — constitue un grand service rendu par ce savant à la science de l'économie politique.

La doctrine sociologique de K. Marx, par M. PHILIPPOFF. (*Naoutchnoié Obozriénié*, janvier et février).

M. Philippoff reconnaît à K. Marx le grand mérite d'avoir su combiner dans son œuvre la précision mathématique des définitions de Ricardo, avec la largeur des vues d'Adam Smith.

Il voit en Sismondi et en Rodbertus Iagetzov, les véritables précurseurs de la doctrine marxiste, qui, selon lui, n'est qu'une systématisation scientifique des lois économiques énoncées par ces deux maîtres et auxquelles Marx, avec son esprit analytique, donna un développement logique. Et il démontre que déjà Sismondi s'était opposé à l'application à l'économie politique de la méthode abstraite où la déduction prédomine sur l'induction, et qu'il avait tenté d'étudier les faits économiques non seulement dans leur rapport avec l'époque de leur apparition, mais encore dans leur développement historique.

De là, dit-il, Marx n'avait qu'un pas à faire pour arriver à sa théorie de l'évolution du régime capitaliste. Il insiste sur ce fait établi par Sismondi que tout régime, — et partant le régime capitaliste, — ne saurait se cristaliser et demeurer stable ; quel qu'il soit, il ne doit être considéré que comme une forme passagère. Marx, avec son admirable logique, n'a fait que développer brillamment cette thèse de Sismondi. De même la théorie de la valeur, basée sur le travail, doit son origine à Ricardo.

Parmi les adhérents de Marx qui ont complété sa théorie, M. Philippoff cite Engels, Kautzki et l'économiste russe Zieber, l'un des meilleurs et des plus zélés commentateurs de Marx en Russie.

La doctrine de Marx dans la vie et dans la littérature, par M. Slonimski (*Wiestnik Europy,* février.)

Cette troisième étude sur Marx n'est pas faite dans le même esprit d'impartialité que la précédente. Evidemment l'auteur a voulu combattre le socialisme allemand que dans ces derniers temps certains prosélytes trop zélés du marxisme cherchent à imposer au mouvement socialiste en Russie, oubliant que Marx lui-même insiste sur ce fait que les lois économiques ne peuvent être identifiées avec les lois naturelles, attendu que les premières sont l'expression d'un régime économique donné qui lui-même est passible de modifications, et que les différentes phases économiques, en leur développement historique, sont en rapport avec toute la masse des conditions de la vie économique de tel ou tel peuple à une époque donnée.

M. Slonimski commence par démontrer que le lien que l'on croit exister entre la théorie scientifique de Marx et son programme de socialisme pratique est une fiction. Il nie la base scientifique de la théorie de Marx et critique la terminologie de plusieurs de ses thèses.

Il lui conteste aussi le titre de créateur de la théorie de la plus-value et il insiste sur ce fait que le terme de « mehrwerth » lui-même a été pour la première fois introduit dans l'économie politique par

Rodbertus qu'il considère avec Tühnen comme précurseurs de Marx et véritables initiateurs de la théorie des rapports entre le travail et le capital et particulièrement de celle des salaires.

L'auteur de l'article va jusqu'à accuser Marx d'une sorte de plagiat. Il reproduit la citation de Thünen faite par Marx dans son livre: « Si le capital est le produit du travail de l'homme, il est incompréhensible que l'homme eût pu être subjugué par son propre produit, le capital. » Et plus loin : « Comment, alors, l'ouvrier qui est le créateur du capital, pouvait-il se transformer en son esclave? » Il convainc ensuite Marx d'avoir intentionnellement retranché dans sa citation cette conclusion de Thünen : « C'est dans le vol de son produit au producteur que l'on doit chercher la source du mal », puis d'avoir pris cette thèse de Thünen comme base essentielle de son œuvre, *le Capital*. Il démontre en même temps que dans son exposé Marx avait simplement changé certains termes, comme par exemple « vente du travail » par « vente de la force ouvrière ». Souvent il chicane Marx sur les mots dont celui-ci a défiguré le sens et lui reproche d'avoir abusé des banalités. Il attribue l'autorité de Marx à l'enthousiasme d'Engels affirmant sans cesse la gloire de son ami.

Parmi les charges que M. Slonimski relève contre Marx, il insiste surtout sur ce fait que le chef des socialistes allemands portait dans l'organisation politique sa haine pour tous ceux qui ne pensaient pas comme lui-même, son intransigeance et son ambition, son besoin d'humilier ou de jeter par dessus bord non seulement ses adversaires mais encore ses coreligionnaires. Et il insiste sur le tempérament autoritaire de Marx.

Plus loin, examinant le programme d'action du théoricien socialiste, M. Slonimski démontre qu'il ne s'était pas donné la peine de l'élaborer au point de vue de son application pratique. En effet, la société qui dans l'avenir opérera la répartition des biens entre ses membres, c'est évidemment l'humanité entière. Or, Marx n'a pas même effleuré une foule de questions qui doivent être soulevées à propos d'un nouveau plan de reconstruction sociale, sans quoi, le plan ne peut-être tracé que d'après un idéal d'intérêts vulgaires et mesquins.

Enfin, M. Slonimski met en doute les services que le programme politique de Marx eût pu rendre à la cause socialiste et il conclut :

« Marx a simplement créé une utopie, vulgaire dans son essence et adaptée à l'étroitesse de vues d'ouvriers vulgaires, à la conception et aux rêves de gens pour qui l'idéal le plus élevé est la plus grande quantité possible de produits en échange de leur travail. En mettant à la base d'un programme politique qui devait être mis en pratique, cette utopie vague mais pourtant séduisante pour l'ouvrier, Marx remporta un grand succès et devint l'inspirateur et le chef du parti

ouvrier en Allemagne; mais en même temps il a stérilisé l'activité de ce parti auquel il avait imposé le renoncement à tout désir réformateur et à toute tentative en attendant l'avènement d'un avenir mal précisé mais qui pourtant doit amener le triomphe de nouveaux principes dans la vie sociale. En Allemagne, les social-démocrates ont acquis une assez grande influence dans la vie politique du pays; mais ils n'ont pris aucune part active dans les questions imposées par l'économie nationale et n'ont suggéré aucune réforme, voire aucune amélioration dans cette sphère. Ils déposèrent au Parlement plusieurs projets de lois, mais leur action politique se résume à appuyer ou à rejeter les mesures proposées par les autres partis ou par le gouvernement lui-même. Cette stérilité des socialistes allemands dans la sphère des questions économiques les plus larges intéressant la classe ouvrière, stérilité qui apparaît plus frappante encore lorsqu'on les compare à l'activité des organisations ouvrières en Angleterre, tel est le résultat le plus frappant et le plus évident de l'action de Marx et de ses adeptes en Allemagne.

Bien que E. Slonimski se soit laissé entraîner à l'exagération, son article mérite toute l'attention du lecteur russe.

Avec sa clairvoyance, Marx ne pouvait manquer de prévoir que dans un avenir peu éloigné, l'Allemagne serait enserrée par le régime capitaliste, comme l'était déjà l'Angleterre, d'où il devait rayonner dans toute l'Europe, et qu'il y entraînerait les mêmes conséquences. Il jeta le cri de « lutte des classes » qui actuellement est devenu le mot d'ordre chez tous les socialistes militants à l'Occident. Mais ce mot d'ordre, est-il à l'ordre du jour en Russie? Sans doute le capitalisme a pénétré dans l'industrie russe et fait des victimes là comme ailleurs. Mais y a-t-il lutte entre la classe ouvrière et la classe capitaliste? Ces classes existent-elles dans l'acception du mot? Peut-on considérer comme la classe capitaliste un nombre insignifiant de patrons ou d'entrepreneurs et comme classe ouvrière une infime partie de la population, qui est essentiellement agricole et propriétaire de la terre qu'elle cultive? Et encore les ouvriers des fabriques ne sont-ils qu'en partie attachés à la production capitaliste: bon nombre d'entre eux sont des agriculteurs et s'en retournent vers leurs champs avec les premiers jours du printemps. Une des grèves qui tout récemment éclatèrent en Russie avait pour motif le désir du fabricant de retenir des ouvriers-paysans jusqu'à Pâques.

Les capitaux faisant défaut en Russie — il suffit de rappeler que le taux ordinaire de l'intérêt est de 10 0/0, l'industrie est peu développée. A part quelques grands centres industriels, partout, dans les campagnes, les familles produisent tout ce qui leur est nécessaire à la maison.

La situation économique du peuple impose en Russie l'examen de problèmes différents et l'antagonisme des classes, même plus prononcé, serait paralysé par la nécessité de faire face à l'ennemi commum qui est l'absolutisme appuyé par la bureaucratie.

D'autre part, la vie politique étant entravée par l'action de ce gouvernement, les meilleurs éléments de la société russe se portent vers les questions sociales, sans être, pour cela, révolutionnaires. En effet, la plupart des zemstvos qui se composent des représentants de toutes les classes travaillent dans l'intérêt populaire aussi bien dans l'ordre des choses économiques que dans celui des choses morales.

MARIE STROMBERG.

REVUE DES LIVRES

LIVRES FRANÇAIS

Le Socialisme et le Congrès de Londres, par A. HAMON, volume in-18 de 277 page; P. V. Stock, éditeur, Paris, 1896.

Ce livre est sous-titré : Etude historique. Et il nous paraît, en effet, que notre camarade Hamon a su conserver la « sérénité de l'historien », comme il dit, en sa préface, s'y être efforcé.

Le compte rendu des séances du Congrès nous semble impartial, précis et complet autant que possible, étant donné le peu de temps laissé à l'auteur pour que ce livre, paru à son heure, produise son effet.

Dans une conclusion judicieuse, Hamon précise le résultat du dernier Congrès socialiste international.

Ce résultat est double.

De l'ensemble des débats, des incidents survenus, des protestations formulées — sinon des votes extorqués par des organisateurs peu scrupuleux — il ressort que la tendance libertaire empreint de plus en plus le socialisme mondial. Les hommes soucieux de régénération veulent y atteindre, comme il sied, par les larges voies de la tolérance et de la liberté, répudiant le caporalisme, la coercition politique, le sectarisme étroit et mesquin.

Le second résultat fut de dévoiler, comme jamais aussi bien, l'impudence, la mauvaise foi, la vanité sans bornes, et aussi la bêtise des social-démocrates de tous pays. On a pu voir à Londres en pleine lumière et, pour ainsi dire, dans l'exercice de leurs fonctions, ces étranges socialistes, ces hommes qui protestent chaque jour contre les violences arbitraires et les duplicités de la bourgeoisie et qui sont eux-mêmes plus autoritaires et plus fourbes que le dernier réactionnaire; ces gens de progrès qui, au lieu de constater avec joie le progrès des masses populaires vers la dignité morale et la vérité économique, entravent le mouvement, hargneux d'être dépassés; ces gens de science (socialistes scientifiques) qui élisent leurs cabinets d'étude en les parlements et parlottes électorales et laissent aux autres écoles socialistes — qu'ils méprisent — le soin d'adapter la propagande au progrès scientifique et d'utiliser pour la lutte, ainsi élargie, toutes les manifestations de la pensée humaine.

Ce double résultat méritait d'être consigné en un document plus durable que brochures et journaux, et Hamon, pour l'avoir fait, mérite nos remerciements.

Outre le procès-verbal des séances du Congrès, le livre contient deux chapitres, les deux premiers, écrits pour familiariser le lecteur avec la notion du *socialisme*, de ses *variétés* et de sa *situation dans le monde*. En ces premières pages qui forment, avec la conclusion, la partie plus spécialement personnelle du livre, s'est glissé, à notre avis, une erreur grave, mais très facile d'ailleurs à éliminer.

Après avoir défini le collectivisme : un « système social dans lequel les moyens

de production sont *possédés collectivement* », Hamon écrit : « Le communisme est une modalité du socialisme, un système social, dans lequel la *propriété* est *commune.* » — Or, ces termes de *possédés collectivement* et de *propriété commune* nous paraissent enfermer une contradiction. Certaines choses aujourd'hui, n'appartiennent à personne, telles l'air, l'eau de la mer ou les parterres d'un jardin public, il n'est pas vrai de dire que ces mêmes choses appartiennent à tous. Une collectivité peut avoir la jouissance d'une chose ; elle n'en peut pas avoir la propriété au sens profond de ce mot : pouvoir qu'a l'individu de disposer d'une chose à l'exclusion de tout autre individu. La propriété ne peut être donc qu'individuelle. Et sous cette forme, sa forme unique, elle existera toujours en une certaine mesure, car le plus parfait communiste sera toujours possesseur inviolable du pain qu'il mangera, de l'habit dont il sera couvert, de l'arrangement plus ou moins artistique de sa demeure. Le progrès socialiste consiste donc, non pas à transformer la propriété individuelle en propriété commune, ce qui nous semble inconcevable, mais à éliminer la propriété partout où ses résultats sont funestes.

Et si nous reprenons de ce point de vue les définitions du collectivisme et du communisme, nous trouvons :

Le collectivisme est le système social dans lequel la propriété est abolie quant aux moyens de production, mais conservée quant aux objets de consommation, grâce à la fiction du salaire. Le communisme est le système social dans lequel la propriété est abolie, quant aux moyens de production et subordonnée, quant aux objets de consommation, à la réalité des besoins.

Dans la société collectiviste on satisfera ses besoins parce qu'on possèdera (un salaire). — Dans la société communiste les termes se renverseront et l'on pourra posséder (tel ou tel objet), parce qu'on pourra satisfaire ses besoins.

On peut dire encore que le communisme réalise la confusion absolue des efforts producteurs et des besoins consommateurs, tandis que le collectivisme, semblable en cela au capitalisme, subordonne les seconds aux premiers.

Ces réserves faites, nous affirmons encore l'utilité et la valeur du *Socialisme et le Congrès de Londres* (1), de notre camarade Hamon.

CHARLES ALBERT.

Tombouctou la mystérieuse, par FÉLIX DUBOIS. Volume in-8° de 420 pages avec nombreuses gravures (200) ; 10 francs. Flammarion, éditeur. Paris, 1897.

Félix Dubois est à la fois journaliste et voyageur. Il fut au Panama, en Syrie, dans l'Ouest africain. En 1894, il partit pour Tombouctou, envoyé par le *Figaro* ; c'est la relation de ce voyage d'un an qu'il nous donne en ce volume à la fois intéressant et instructif. Cet ouvrage est bien différent de celui que nous donna le même auteur il y a trois ans sous le titre *La Vie au continent noir.* C'était surtout à la jeunesse à peine sortie de l'enfance que ce précédent livre s'adressait. *Tombouctou la mystérieuse* intéressera tout le monde, enfants et adultes, savants et ignorants. Les deux cents illustrations qui éclairent le texte aideront aussi bien à récreer qu'à instruire le lecteur, car elles sont la reproduction de photographies. Il y a dix-sept chapitres. Les descriptions du Niger et de sa vallée sont enchanteresses. On a l'impression d'un beau pays merveilleusement riche. L'histoire de Dienné, de l'empire Songhaoi, de Tombouctou et de son université saisissent le lecteur par l'attrait puissant de l'inconnu. Il y a eu en ces régions toute une civilisation nègre absolument remarquable et qui vient en

(1) Des éditions italienne, portugaise et espagnole sont en préparation à Ancône, Porto et la Corogne.

contradiction avec la théorie de l'infériorité de la race noire. Pour M. Dubois, il semble probable qu'une période de paix permettrait le relèvement de cette civilisation et l'épanouissement d'une littérature, de sciences chez les nègres de l'empire Songhaoi. Ce sont les Touaregs qui seraient cause de cette décadence. L'histoire de ces régions, brièvement exposée par l'auteur depuis le XIe siècle, il suit un manuscrit arabe des XVIe et XVIIe siècles qu'il a fait copier à Tombouctou. Nous regrettons que M. Dubois ne se soit pas un peu appesanti sur la pathologie de la région et qu'il ait été très bref sur la climatologie. Il s'étend surtout sur l'aspect physique, les mœurs et l'histoire. S'il eût traité de la pathologie du Soudan, peut-être eût il été un peu moins optimiste. En tout cas, *Tombouctou la mystérieuse* est un livre à lire.

Une Famille vendéenne pendant la Grande Guerre (1793-1795), par Boutillier de Saint-André. Volume in-8° de LIV 373 pages, fr. 7 50. E. Plon, Nourrit et Cie éditeurs. Paris, 1896.

Ces mémoires, qui viennent prendre place dans la collection des Souvenirs historiques sur la Révoluiion et l'Empire de la librairie Plon, sont dus à M. Boutillier de Saint-André. L'auteur vécut en plein drame vendéen, au cœur même de l'insurrection, où venaient se concentrer tous les bruits de la guerre. Collaborateur de son père, qui fut l'ami de Cathelineau et de d'Elbée, et chargé par ce dernier d'écrire au jour le jour le récit des événemts de cette époque tragique, il a vécu près des principaux acteurs du drame, il a assisté à toutes ses péripéties, il en a gardé les vives émotions dans une âme fortement frappée. De ses mémoires, on peut dire qu'ils sont, selon l'expression de leur éditeur, « l'histoire de la guerre de la Vendée vue au travers d'une âme d'enfant. »

L'éditeur de ce livre est l'abbé Eugène Bossard, qui l'a fait précéder d'une magistrale introduction sur l'histoire de la Vendée. Des notes substantielles, des pièces justificatives capitales accompagnent ce volume empoignant comme un roman malgré des longueurs assez fréquentes. M. Boutillier de Saint-André s'efforce d'être impartial ; son récit le montre maintes et maintes fois. Quoique sobre de commentaires, il en est cependant trop à notre avis, bien qu'ils soient signes nécessaires de l'état d'âme de l'auteur. Ces commentaires sont tout imprégnés de religiosité et du sentimentalisme du siècle dernier et du commencement de ce siècle. *Une Famille vendéenne* a un puissant intérêt pour le sociologue et le psychologue ; on peut y voir de près l'état d'âme des révoltés vendéens, des militaires républicains ou royalistes. Ces mémoires inédits montrent que la Vendée se souleva pour ne pas que ses enfants soient soldats. Les Vendéens étaient des fédéralistes et non des unitaires ; sans la conscription, il n'y eût pas eu de guerre dans l'ouest. C'est surtout de la Vendée angevine, en contact avec la Bretagne, dont l'auteur nous entretient. Il est sobre sur la Vendée poitevine ; il nous promène sur les bords de la Sèvre nantaise, au Pallet, Les Sorinières, La Haie, Les Herbiers, Mortagne, Tiffauge, Cusson, Nantes, puis à Chollet, Beaupréau, Montrevault, puis sur la Loire, etc. La Rochejacquelein, D'Elbée, Cathelineau, Charette, Stofflet, de Bonchamps, etc., défilent devant le lecteur accompagnés de moindres acteurs, tous ou quasi tous de la région et de la foule paysanne.

Enquête médico-psychologique sur les rapports de la supériorité intellectuelle avec la névropathie. Introduction générale : Emile Zola, par Edouard Toulouse. Volume petit in-8° de XIV-285 pages ; fr. 3,50. Société d'éditions scientifiques. Paris, 1896.

Le Dr Edouard Toulouse, chef de clinique des maladies mentales de la Faculté de médecine de Paris, eut l'idée de rechercher les rapports de la supé-

riorité intellectuelle avec la névropathie. Dans ce but, il institua une enquête sur une série d'hommes de grand talent ou même de génie : Zola, A. Daudet, Puvis de Chavannes, etc. L'enquête se compose d'un examen des antécédents héréditaires et personnels, d'un examen physique, d'un examen psychologique. Toute une série d'expériences, dont quelques-unes fort ingénieuses, furent instituées pour connaître l'état psychique des personnes enquêtées. Des schiémas, des photographies de Zola, de ses mains, des empreintes de ses doigts, des graphiques illustrent le texte.

Ce volume a fait déjà couler bien de l'encre. Maints chroniqueurs ont parlé de ce qu'ils ignoraient et critiqué des choses qu'ils ne comprenaient point. L'examen du sang, des urines surtout a été l'occasion de plaisanteries fort spirituelles. Je ne sais si le Dr Toulouse s'en est affecté ; je souhaite que non, car il aurait eu bien tort de s'occuper de ces inepties. L'enquête du Dr Toulouse est éminemment intéressante et je crois que ses conséquences seront fort grandes. Elle est menée avec toute la rigueur, toute la précision possibles. Il serait à désirer que de semblables examens sur les hommes de grand talent se continuassent pendant des années. Alors on obtiendrait des documents d'une énorme valeur. Mais, telle quelle, cette enquête qui dura quelques mois, aura une utilité très grande quand elle ce sera répétée sur nombre de personnes. Nous ne pensons pas qu'il soit possible au Dr Toulouse de tirer des conclusions valables des quelques personnalités qu'il a pu examiner et qu'il pourra examiner. Il en faut bien plus et pour ce nous ne saurions trop recommander à des médecins, à des scientistes de lire le livre du Dr Toulouse et de le suivre comme guide pour une enquête qu'ils devraient faire sur les artistes et scientistes de leur connaissance. Avec M. René Ghil nous avions eu l'idée d'une enquête similaire et nous avions dressé un questionnaire (1) qui fut motif à peu de réponses: Il serait à souhaiter qu'il en vînt, car elles viendraient en certains points compléter l'œuvre projetée du Dr Toulouse. Nul doute que ces enquêtes ne finissent par aboutir et qu'ainsi une branche de la science encore inexplorée ne décèle ses secrets.

Le livre du Dr Toulouse est on ne peut plus intéressant ; il sera lu avec fruit par tous ceux que les questions de psychologie intéressent. Souhaitons qu'ils soient nombreux. Zola a compris la grandeur d'une semblable enquête, il a su se mettre au-dessus des préjugés, des petitesses d'esprit et avec la plus grande sincérité il a répondu à toutes les questions.

Cette sincérité est indéniable. Nous avons étudié spécialement *Lourdes* et *Rome* en l'intention de rechercher dans ces œuvres certaines caractéristiques psychiques de leur auteur. Nous les déterminâmes et ce sera un jour prochain l'objet d'un mémoire ; or, ces caractéristiques nous les retrouvâmes signalées par Zola lui-même et aussi dans l'examen du Dr Toulouse.

On a dit d'après Toulouse que Zola était un dégénéré supérieur. Si on lit avec soin le livre *Zola*, on voit que M. Toulouse hésite à cette qualification, qu'il constate l'harmonie physique et psychique de Zola, qu'il le note plein de pondération. Pour nous, Zola qui est un génie indéniable, qui est le plus grand romancier de notre époque, est un penseur éminent, et point du tout un dégénéré. C'est un être fort, puissant, doué d'une grande volonté, tenace, pondéré essentiellement dans sa vie et dans ses œuvres. Certes il a le système nerveux hyperesthésié ; il a quelques obsessions et impulsions. Mais quel est l'humain qui n'en a pas ? Nous sommes de l'avis de Lacassagne qui, selon un propos à nous répété par le Dr Laupts, pensait que tous les humains avaient ou avaient eu de ces idées morbides, obsessions ou impulsions vagues. Zola en a,

(1) Voir *Archives d'Anthropologie criminelle*, 1896.

mais elles réagissent insensiblement sur l'intellectualité — son œuvre en témoigne — et il s'ensuit qu'il ne peut logiquement être classé comme dégénéré.

Socialisme et Science positive, par Enrico Ferri. Volume in-8 de 22) pages : 4 fr. Giard et Brière, éditeurs. Paris, 1897.

Dans cet ouvrage, M. Enrico Ferri s'est proposé de démontrer que le socialisme marxiste, « le seul selon lui qui ait une méthode et une valeur scientifique positives », n'est que l'application à la vie sociale de la méthode expérimentale qui a triomphé de nos jours grâce aux travaux de Charles Darwin et de Herbert Spencer. Le socialisme contemporain est, selon l'auteur, en accord complet avec les lois les plus certaines de la science positive. Il n'a rien à redouter ni du darwinisme ni de l'évolutionnisme. La lutte des classes n'est pas autre chose que l'application sociale de la lutte pour la vie. Marx complète Darwin et Spencer.

La critique importante que nous ferons à M. Ferri est de considérer le socialisme marxiste comme le seul socialisme qui vaille d'être défendu. Il y avait un socialisme avant Marx et sans Marx il subsisterait encore. Il est peu scientifique de rayer d'un trait de plume des penseurs tels que Owen, Proudhon, Saint-Simon, Fourrier. La science de K. Marx est peut-être aussi plus dans les mots que dans la réalité des faits. Enrico Ferri prétend (p. 30) que le collectivisme est une phase de l'évolution sociale qui doit *nécessairement* précéder le communisme. C'est une prétention qui n'a pour appui rien de bien solide ; et les faits ne sont pas tels que M. Ferri puisse déduire cette nécessité. Cela peut être, mais cela aussi peut ne pas être. M. Ferri déduit aussi que l'individu vit pour l'espèce ; celle-ci est l'éternelle réalité de la vie. Cette déduction est inexacte ; et si M. Ferri veut analyser les phénomènes vitaux des êtres quels qu'ils soient, il constatera que l'individu vit pour lui, pour vivre. L'espèce se maintient parce que les individus subsistent et ils subsistent parce que leur intérêt est de subsister. L'éternelle réalité de la vie ne peut être l'espèce, car l'espèce est en une perpétuelle transformation comme tout ce qui est dans l'univers. Dire que l'individu vit pour l'espèce, c'est voir une finalité à l'être et il n'y en a pas si ce n'est celle de vivre sous des formes diverses. Il est donc inexact et contraire à la vérité scientifique de dire que l'individu est fait pour la société ; la société est faite par les individus, pour les individus, voilà la vérité. Il serait d'ailleurs faux d'en déduire que des millions d'individus doivent travailler pour quelques individus ; cette conclusion ne répondrait pas aux prémisses. La société est faite pour l'individu ; donc elle doit tendre à satisfaire *tous* les individus qui la composent ; c'est là la seule conclusion logique qu'on puisse tirer.

Ferri écrit que l'Allemagne est le champ le plus fécond pour la propagande consciente des idées socialistes. Nous pensons que là Ferri se trompe et selon nous ce champ est l'Angleterre. Là, la propagande n'est pas la plus répandue mais elle rencontre le sol le plus favorable à son expansion. La France, la Belgique, les Pays-Bas précèdent l'Allemagne sur la voie du socialisme. Sur la propagande par le fait, Ferri est trop catégorique. Il affirme que l'explosion d'une bombe ne fait pas avancer d'un millimètre l'évolution des consciences vers le socialisme. Cette affirmation est-elle juste ? Nous ne le pensons point. Evolutionniste, nous ne croyons pas qu'une ou plusieurs bombes transforment la société, mais nous savons que tout phénomène provoque d'autres phénomènes se répercutant indéfiniment. L'explosion d'une bombe attire l'attention, surexcite la curiosité, émeut les sentiments, provoque une réaction qui elle-même influence les êtres et il s'ensuit des adeptes au socialisme. Ferri, qui connait notre *Psychologie de l'anarchiste socialiste*, eût pu le constater en étudiant les

réponses faites par les anarchistes enquêtés. Ferri écrit que, selon le socialisme marxiste, le principal moyen de transformation sociale est la conquête des pouvoirs publics. C'est la social-démocratie qui a proclamé cela mais point Karl Marx. Il semble difficile pour le scientiste de classer les moyens de transformation sociale, car ils sont fonctions de multitudes de causes; M. Ferri aurait dû ne pas l'oublier.

Socialisme et Science positive, malgré ces quelques critiques, est un livre que nous ne saurions trop conseiller de lire. Il est terminé par une réponse au livre si vide et plat de Garofalo : *La Superstition socialiste*. Ferri eût aussi bien fait de ne pas réfuter ce qui est enfantin et sans valeur.

Dans les couloirs du Vatican, par Guy de Pierrefeu. Volume in-18 de XIV-411 pages; fr. 3.50. — *Dans l'Eglise*. Volume in-18 de XIV-388 pages; fr. 3-50. — *Dossier des nouveaux évêques*. Brochure in-18 de 72 pages; 1 franc. Dentu, éditeur. Paris, 1896.

Les deux premiers volumes de M. de Pierrefeu sont des romans sans valeur, très ennuyeux à lire. Ils se sont vendus beaucoup à cause de l'habileté de l'auteur qui mêle des personnages ecclésiastiques vivants aux incidents du roman. Il y sème des lettres d'évêques, prêtres divers, lettres qu'il affirme authentiques. Nous estimons que le cadre romanesque nuit beaucoup à l'importance documentaire de ces volumes. La brochure vaut d'être lue et conservée à fin de consultation; il s'agit de nouveaux évêques et les notes y consacrées sont intéressantes.

La Grève de Carmaux et la Verrerie d'Albi, par Léon de Seilhac. Volume in-18 de 226 pages; fr. 3-50. Perrin, éditeur. Paris, 1897.

M. Léon de Seilhac fit une enquête à Carmaux et à Albi sur la grève célèbre et sur la verrerie. Il vit les verriers et les patrons, les socialistes et les réactionnaires. Il agit enfin avec la plus grande impartialité; nous l'en félicitons. Il a rédigé son livre, cette sorte de rapport, avec la même impartialité; aussi ne saurions-nous trop conseiller aux sociologues, aux hommes politiques, aux curieux en général de le lire et de le garder pour y puiser des faits. Il y a bien quelques assertions risquées sur l'influence de la religion, par exemple, mais elles sont si peu nombreuses qu'il vaut mieux les négliger. Il manque une table des matières, ce qui est très gênant. M. de Seilhac a analysé le phénomène social de la grève comme un biologiste analyserait un phénomène de biologie; aussi il y a des notations très intéressantes sur les états d'âme des patrons, des ouvriers. M. Rességuier n'en sort point à son honneur. Un chapitre fort suggestif est consacré à une verrerie coopérative de Saint-Etienne. En appendice sont des documents importants.

L'Enfermé, par Gustave Geffroy. Volume in-18 de 446 pages, avec une eau-forte fr. 3-50. Eugène Fasquelle, éditeur. Paris, 1897.

L'Enfermé, ce titre de roman, sert pour Geffroy à qualifier Auguste Blanqui, Né en 1805, il meurt en 1881, après avoir passé trente sept ans de sa vie en prison. Il mérite donc bien le nom de l'Enfermé. Geffroy a reconstitué cette vie si agitée en même temps que si uniforme. Il nous le montre enfant, jeune homme, prisonnier au Mont Saint-Michel, à Belle-Isle, à Corte, au Taureau, etc,

Il nous fait souffrir et jouir avec son héros qui fut un penseur certes, mais pas de l'envergure de Proudhon. Geffroy, en écrivant la vie de Blanqui, l'a fait revivre, car on sent le Vieux — ainsi on le nommait — palpiter, vivre; on l'entend parler. C'est intéressant comme un roman, plus intéressant même. Les souffrances physiques et morales supportées vaillamment par les prisonniers politiques ouvrent de suggestifs horizons sur la psychologie des geôliers et des détenteurs d'un pouvoir quelconque. Il fallut dix ans de recherches pour que Geffroy pût mener à bonne fin ce livre. Il faut féliciter l'auteur de cette ténacité qui lui a permis de faire une belle œuvre qui restera.

Le Spiritisme et l'anarchie devant la science et la philosophie, par J. Bouvery. Volume in-8° de 464 pages ; 3 francs. Chamuel, éditeur Paris, 1897.

Il y a de bien bonnes choses, de fortes pensées dans ce volume, mais il y a aussi des choses mauvaises, des pensées vagues, folles. Ce livre est un mélange de bon et de mauvais. Le tout est pêle-mêle, sans ordre. Tous les sujets sont traités en un désordre remarquable. C'est un livre confus, cependant intéressant à lire pour le sociologue.

Les Secrets d'Yeldiz, par Paul de Régla Volume in-18 de 336 pages; fr. 3 50. P.-V. Stock, éditeur.

Ce volume est la suite des *Mystères de Constantinople* dont nous parlâmes en une précédente critique. C'est un roman très intéressant pour ceux et celles qui aiment le feuilleton, mais cela n'a point de valeur historique. Nous regrettons que M. de Régla ait écrit des romans aussi petit-journalesques que cela.

La Vérité sur les massacres d'Arménie, par un Philarméne. Volume in-8° de 125 pages ; 2 francs. P.-V. Stock, éditeur. Paris, 1897.

Ce livre est rempli de documents authentiques, rapports de témoins oculaires, fragments de lettres, d'articles de journaux. Cela commence en novembre 1878 et se termine en 1896. Suite ininterrompue de massacres, incendies, vols, viols, meurtres, tortures, etc., tel est le squelette de ce volume comme il était celui des *Massacres d'Arménie* préface par G. Clémenceau.

Les Joyeusetés de l'exil, par Charles Malato. Volume in-18 de 328 pages ; fr. 3 50. P.-V. Stock, éditeur. Paris, 1897.

L'auteur de la *Révolution chrétienne et révolution sociale* cultive parfois le genre gai ; la preuve en est dans les *Joyeusetés de l'exil* où l'auteur fait de l'esprit à chaque page. A vrai dire nous aimons mieux son ton sérieux. Cela n'empêche point que nous n'ayons agréablement dilaté notre rate pendant l'heure de lecture consacrée à ce volume. C'est franchement amusant ; surtout sont drôles les chapitres de Paris à Londres, Campagne de Belgique, la Guerre d'Italie, etc. En somme, volume qu'on dévore, qui récrée et qu'on reprend pour le consulter, car Malato, qui sait penser, a su parsemer de fortes idées les plaisanteries qui émaillent les *Joyeusetés de l'exil*.

***

La Vérité sur l'Affaire Dreyfus, par Bernard Lazare. — Deux brochures furent publiées sous ce titre : L'une à Bruxelles, in-8°; elle fut expédiée par poste sous enveloppe fermée; l'autre à Paris, in-18, chez Stock. Cette dernière a xvi-94 pages. La première est tout entière reproduite dans la seconde. Nous avons lu ces brochures avec soin. Elles ne nous prouvèrent pas l'innocence du capitaine Dreyfus pas plus que sa culpabilité. Lazare est convaincu de cette innocence; il l'affirme mais cette affirmation n'a point de valeur; il faut ou des preuves évidentes ou une discussion serrée, minutieuse de l'accusation. Bernard Lazare malheureusement, n'a ni montré ces preuves, ni fait cette discussion. Il suit l'acte d'accusation mais il le fait de telle sorte que l'on ignore où se termine l'acte, et où commence la critique de l'auteur. Il donne la photographie du fameux bordereau mais ne met point en regard la photographie d'une lettre quelconque de Dreyfus pour qu'on compare les écritures. Il nie que les attachés allemands aient écrit la fameuse lettre secrète mais ne nous dit point sur quelles bases il établit cette négation, etc. L'auteur affirme et nie au lieu de prouver et de démontrer. Ces brochures laissent donc l'affaire comme avant : Dreyfus condamné par un conseil militaire à huis clos. Il peut donc être innocent ou coupable. *Le public n'en sait rien.* Le fait de la condamnation ne peut faire préjuger de la culpabilité, car les erreurs judiciaires ne sont pas rares, et il a pu y avoir une raison d'Etat pour condamner un innocent.

Le Général Borgnis-Desbordes et le colonel Humbert est une brochure in-8° de 65 pages publiée par le colonel Humbert chez l'imprimeur Gilbert Roux, à Gray. C'est l'exposé de procédés peu délicats employés par le général pour retarder la nomination du colonel. Document intéressant et suggestif pour le psychologue; preuve nouvelle que la détention d'un pouvoir conduit à l'abus.

La Lettre au parlement (vol. in-18 de 115 p., Chamerot, éditeur) du capitaine de frégate Picard-Destelan est non moins suggestive. Les amiraux Duperré et Sallandrouze doivent être peu satisfaits de voir un inférieur montrer à tous leurs vilenies. Pour l'honneur du corps, un officier voleur est protégé envers et contre tous, preuve nouvelle de l'abus de pouvoir, de l'infatuation professionnelle. Les événements quotidiens se chargent chaque jour de prouver notre thèse de la *Psychologie du militaire professionnel.*

Chez Stock est paru la *Vérité sur Madagascar*, brochure de 65 pages que Lux a écrit. Sa forme est très vive; elle semble solidement documentée et signale les menées des jésuites pour conquérir Madagascar à la papauté. Selon Lux la guerre déclarée à M. Laroche, le résident maintenant disgracié, a pour origine sa non-protection des jésuites. Les Fahavalos se sont montrés tels qu'ils sont, des patriotes luttant pour l'indépendance de leur patrie. Brochure à consulter par le sociologue.

Le Dr Corre a fait un tirage à part de l'étude sur Duguay-Trouin, parue dans la *Revue de Bretagne* et signalée par nous dans la précédente revue des revues. Les *Premières Courses de Duguay-Trouin* forment une brochure in-8° de 39 pages, à Vannes, chez Lafolye.

Le Général Kilmaine, brochure d'histoire très intéressante due à Léonce Grasilier. (Savine, éditeur, 33 p. in-18.)

Dans la revue *L'Anthropologie*, M. Ed. Piette publie des études d'ethnographie préhistorique. C'est ainsi qu'il fit paraître les *Plantes cultivées de la période de transition au Mar d'Azil.* Cet article en tirage à part forme une brochure in-8° de 24 pages. (Masson, éditeur, Paris). Les plantes en question sont le chêne, l'aubépine, le prunellier, le noisetier, le blé, le cerisier, le prunier, le noyer.

Léon Tolsoï continue sa propagande contre le militarisme et l'idée de patrie dans une nouvelle œuvre : *Les Temps sont proches* (brochure in-18 de 34 p., Perrin, éditeur). La traduction est de MM. Paul Boyer et Charles Salomon. On retrouve là l'argumentation serrée de l'auteur du *Salut est en vous.* Il faut lire cette plaquette.

On n'est pas sans se rappeler la conférence que notre collaborateur Pierre Kropotkine devait faire à Paris, mais que le ministère du radical M. Bourgeois, qui gouvernait alors avec le concours des socialistes parlementaires, empêcha en expulsant le conférencier anarchiste avant qu'il eût parlé ! Cette conférence, qui avait pour titre : *L'Anarchie, — sa philosophie, — son idéal,* vient de paraître en une plaquette éditée à la librairie Stock) (59 p., in-18 ; 1 franc). Ce que l'auteur de la *Conquête du pain* n'a pu dire à la tribune, il l'a écrit. « *Verba volant, scripta manent* ». C'est donc tout ce qu'y auront gagné ceux qui, n'osant écouter la vérité, ne trouvent rien de mieux que de bâillonner ceux qui veulent la leur faire entendre. Les qualités habituelles de Kropotkine, clarté, précision, logique et aussi imagination se retrouvent dans cette brochure que nous espérons voir lue et relue par beaucoup.

On sait que Kropotkine, il y a déjà longtemps, écrivit un opuscule, *Les Prisons.* Il a été dernièrement traduit en espagnol par J. Martinez Ruiz qui l'accompagna de notes nombreuses, claires et heureuses par la précision, l'élucidation de certains points. *Las Prisiones* est édité à Valencia à l'Union tipografica (brochure in-8° de 34 p.).

Le poète Adolphe Retté est un penseur qui mit au jour en 1894 une brochure très remarquablement élucidée, *Réflexions sur l'Anarchie.* Il les réimprime, en les aggravant de pensées longuement méditées et cela sous le titre de *Promenades subversives* (in-18 de 50 p., Bibliothèque artistique et littéraire, éditeur ; 1 franc). Cette brochure mérite d'être lue et relue.

M. Maurice Charnay publie annuellement l'*Almanach socialiste illustré.* Celui de 1897 a du texte d'Allemane, Cipriani, Argyriadès, Barrucand, A. Metin, Tom Mann, E. Guérard, etc. Il est illustré de portraits divers ; son prix de fr. 0.30 (in-18 de 120 p.) le met à la portée de toutes les bourses.

Notre collaborateur Fernand Pelloutier a publié dans la collection de la Bibliothèque de l' *Art social* deux brochures : *L'Art et la Révolte, l'Organisation corporative et l'anarchie,* que nous conseillons à tous de lire. La première est absolument remarquable. Chacune coûte fr. 0-10.

C'est aussi le prix de *Variations guesdistes,* recueillies et annotées par Emile Pouget. Cette brochure de 36 pages in-18 fait partie de la bibliothèque de la *Sociale.* C'est le résumé d'opinions successives de Jules Guesde ; aussi son intérêt documentaire est certain.

A. Hamon.

LIVRES ANGLAIS

Buckle and his Critics a study in Sociology, par J.-M. Robertson.
Swan Sonnenschein, Londres.

L'ouvrage de J.-M. Robertson intitulé *Buckle and his Critics a study in Sociology* est une étude de critique plutôt qu'une étude de sociologie, dans laquelle il s'est proposé de réhabiliter Henry Thomas Buckle comme pionnier de la science sociologique, et de faire ressortir tout ce que son œuvre a de valeur et ce qu'elle devrait avoir d'autorité.

Il serait bon de rappeler les principes qu'a posés Buckle dans cette œuvre — une introduction à l'Histoire de la civilisation en Angleterre — qu'il a entreprise sans avoir pu l'achever, et je ne puis mieux faire que de reproduire les notes suivantes extraites d'un tableau synthétique que M. Robertson a ajouté à la fin de son volume (chiffres des notes de M. Robertson):

1. Les affaires collectives des hommes, les mouvements des sociétés dans l'Histoire, sont réductibles à des lois scientifiques, de même que les phénomènes de tout autre ordre. La statistique des crimes et d'autres actes de volonté démontre ceci même dans les états sociaux les plus complexes...

3. Les hommes font partie de la nature et la connaissance des lois qui régissent leurs affaires sera fournie par une étude des rapports et des conditions physiques et mentaux des hommes.

4. Les climats chauds, avec humidité en proportion modérée, produisent une alimentation abondante et régulière, et par suite une population nombreuse. La civilisation, pendant cette première étape, est déterminée surtout par des lois physiques.

5. Dans de telles conditions, la population est facilement exploitée : d'où résultent le despotisme militaire et la naissance d'une classe instruite, qui pose les fondements de la science, mais qui les développe peu.

6. Dans des conditions naturelles moins favorables sans être adverses, il n'y aura pas d'excès de population ; alors la science amassée dans les civilisations premières pourra être féconde en progrès matériel et intellectuel. La civilisation est alors régie surtout par des lois intellectuelles.

7. On voit que tout progrès se mesure par les acquisitions de la science.

8. Il subsiste une tendance chez l'homme à se fixer, et à s'attacher en général aux vieilles coutumes, et en particulier aux croyances religieuses et au royalisme héréditaire. Les sacerdoces, surtout, sont une force qui détermine eette tendance.

9. En tant qu'il est dirigé contre ces forces immobilisantes l'esprit sceptique contribue au progrès.

10. Les exhortations morales seules ne peuvent déterminer le progrès. « Il n'y a pas de progrès dans l'élément moral ». L'amélioration générale des mœurs est le résultat de l'accroissement des connaissances,

13. L'esprit de protection qui comprend l'idéal de l'intervention de l'État dans l'industrie est toujours préjudiciable au progrès, dans la littérature, dans l'art, dans la science et dans l'industrie. La politique étant un art toujours arriéré, la législation doit y intervenir le moins possible. Le progrès veut la plus grande liberté possible pour l'initiative individuelle.

14. Les religions ne développent pas l'humanité, mais au contraire sont développées par elle en raison de son progrès scientifique.

17. Il est faux d'attribuer la progressivité ou l'immobilité des nations à des qualités inhérentes aux races. En tant que des caractères spéciaux de races existent, ils résultent des conditions d'existence qu'on peut déterminer.

20. La pensée d'un peuple est modifiée par la nature qui l'environne. Ainsi les pays sujets aux tremblements de terre sont spécialement superstitieux; et ceux en général où les forces naturelles se manifestent avec puissance sont spécialement portés aux idées religieuses.

21. Les nations ont bien des fois réagi sur l'histoire d'autres nations par l'influence de leur culture. C'est ainsi que l'impulsion qui a donné la littérature moderne allemande est venue de la Franca.

23. La décadence du militarisme est une condition nécessaire du progrès continu de la civilisation.

L'œuvre de Buckle, presque le premier qui ait tenté la solution du problème de la sociologie, ou qui ait nettement conçu une méthode pour résoudre ce problème, fit du bruit à son apparition (1857-61). Les critiques qu'elle suscita sont exposées dans les premières 300 pages du volume de J. M. Robertson. On y retrouve toute la série possible des erreurs et des incompréhensions. Toute cette masse de critiques, les unes sans valeur, d'autres perfides, quelques-unes fondées, l'auteur les soumet à l'analyse, en rejette ce qui ne résiste pas à l'examen, et s'en sert pour faire ressortir ce qui est vraiment puissant dans l'œuvre de Buckle. Puis il se fait lui-même critique et dresse le tableau des remaniements qu'il faudrait faire subir aux théories de Buckle pour les mettre au point avec les données actuelles de la sociologie. Dans un chapitre intéressant (pp. 366-518) il étudie le développement de la sociologie moderne, qui est selon lui devenue une science du jour où il fut acquis qu'il existait des lois dans l'histoire et qu'il était possible de les déterminer avec méthode. Une étude sur la personnalité de Buckle, termine l'ouvrage et permet en faisant connaître l'homme de mieux saisir la portée de son œuvre.

ALLAN JERROLD.

L'Imprimeur-Gérant : A. DAUDET

DÉPOSITAIRES GÉNÉRAUX

Pour la France : **G. de La Salle,** 5, impasse de Béarn, Paris.

Pour la Belgique : **Spineux,** libraire, 86, rue Montagne-de-la-Cour, Bruxelles.

Pour l'Etranger : **Nilsson, Per Lamm, Succ^{r},** libraire rue Saint-Honoré, 338, Paris.

L'HUMANITÉ NOUVELLE demeure l'organe des tendances les plus larges et les plus indépendantes en matière littéraire et sociologique.

A PARAITRE CHEZ STOCK

L'Individu et la Société

Par Jean GRAVE

CHEZ OLLENDORFF

L'HOMME EN AMOUR

Par Camille LEMONNIER

AUX BUREAUX DES *TEMPS NOUVEAUX*

Comment l'État enseigne la Morale

Par le Groupe des Etudiants socialistes internationalistes

Mercvre de France

Revue mensuelle de littérature et d'art

Directeur : Alfred VALLETTE, 15, rue de l'Echaudé-Saint-Germain, Paris.

LA REVUE BLANCHE

1, rue Laffitte, Paris.

L'OUVRIER DES DEUX MONDES

Administration : *Librairie Ouvrière*, 11, rue des Deux-Ponts.

La Revue Naturiste

Bureaux : 99, rue Jouffroy.

L'Aube

REVUE INTERNATIONALE, LITTÉRAIRE, ILLUSTRÉE

Rédaction et Direction : 16, quai d'Orléans.

Paris. — Imp. [illegible] et Cie, [illegible], rue Lafayette.

1re Année — II — Juin 1897

L'Humanité Nouvelle

REVUE INTERNATIONALE

Sommaire

129	**De la Lutte pour l'existence**	E. de Roberty.
139	**Quelques mots sur la Révolution bouddhique**	Elisée Reclus.
146	**La Liberté de Conscience** *(suite et fin)*. .	Clémence Royer.
164	**Femmes de Bretagne**	Gustave Geffroy.
173	**Les Devoirs envers l'État**.	Les Étudiants Socialistes Internationalistes.
192	**Le Socialisme en Roumanie**. . . .	Gh. Marculescu.
206	**L'École libertaire**.	J. Degalvès et E. Janvion.
219	**Chronique Littéraire**.	H. Fèvre.
230	**Revue des revues.** *Revues italiennes* . .	M. Pilo.
	Revues anglaises . .	L. Jerrold.
	Revues allemandes. .	L. Remy.
	Revues russes . .	M. Stromberg.
245	**Revue des livres.** *Livres français*. . . .	A. Hamon.
	Livres anglais. . . .	L. Jerrold.

PRIX DU NUMÉRO

1 fr. 25

PARIS

RÉDACTION
120, rue Lafayette

ADMINISTRATION
5, impasse de Béarn

L'Humanité Nouvelle

REVUE INTERNATIONALE

SCIENCES ET ARTS

paraît mensuellement

en un volume de 128 pages

Rédacteur-Gérant :

CHARLES ALBERT

120, rue Lafayette

Administrateur :

Gabriel DE LA SALLE

5, impasse de Béarn

PRIX DE L'ABONNEMENT :

		Un an	Six mois
France.	fr.	**12**	**7**
Belgique		**12**	**7**
Étranger (Union postale)		**15**	**8**

Le numéro : 1-25. — Étranger 1-50.

La Revue ne publie rien que d'inédit

DE LA LUTTE POUR L'EXISTENCE[1]

Les plus étranges préjugés dominent encore l'esprit qui cherche à résoudre ce problème capital de la connaissance : déterminer les rapports généraux entre le surorganique, le moral ou social, d'une part, et l'organique, le biologique ou vital, de l'autre.

Ces préjugés sont d'antique origine. De nos jours ils s'enveloppent d'une terminologie qui se croit exacte, savante, mais qui, en réalité, est prétentieusement vide. Voici, au reste, de cette manière de procéder, un exemple récent et topique.

Selon le naturaliste-philosophe Huxley, deux processus évolutifs, allant en sens contraire, se partagent le monde des phénomènes : l'évolution cosmique régie par la raison du plus fort et le principe de la lutte pour l'existence; et l'évolution morale qui contrecarre la première, qui au fait grossier de la survie de l'être le mieux adapté aux conditions environnantes, oppose la supériorité de l'individu réalisant les conditions de la plus haute existence éthique. Le progrès moral consisterait de la sorte dans la lutte sans trêve ni merci du supérieur contre l'inférieur, dans la guerre ouverte du microcosme avec le macrocosme; et la victoire morale serait essentiellement une victoire sur la nature, la subjugation, l'asservissement de celle-ci.

Malgré quelques dehors spécieux, cette vuè qui, d'ailleurs, est loin d'être neuve, mérite à peine qu'on la discute. On la réduit à sa valeur juste par l'objection qui demande au biologue si la vie est un combat perpétuel de la matière organisée contre la matière inerte, ou au psycho-physicien, s'il conçoit la substance grise du cerveau comme

(1) Chapitre tiré d'un volume qui va paraître incessamment chez l'éditeur Alcan sous ce titre : « *L'Ethique. Le Psychisme social,* deuxième essai sur la morale considérée comme sociologie élémentaire ». Rappelons que le premier volume de cette série, paru l'année dernière, est intitulé : *Le Bien et le Mal.*

engagée dans une lutte à outrance contre les muscles, le sang et les autres éléments constitutifs du corps.

En thèse générale, le concept de *lutte* est un pur *sociomorphisme*. Nous commettons de tels lapsus scientifiques comme les illettrés commettent des fautes de grammaire ou d'orthographe, par centaines et sans nous en douter. Nous avons commencé par *animer* la nature inorganique, nous continuons en *socialisant* la nature vivante (1).

Introduite dans la science de la vie, l'idée de lutte s'y généralise et s'y étend. Et c'est sous cette forme élargie qu'elle fait ensuite retour à sa source première.

Mais dans un cas comme dans l'autre, cette idée reste inadéquate à son objet réel, et le terme qui la désigne ne sert qu'à voiler ou obscurcir la claire vision d'un phénomène de la plus haute complexité : la double action de l'agent vital ou social sur les milieux organique et surorganique, et la double réaction des milieux organique et surorganique sur l'agent vital ou social.

A son degré supérieur, représenté par les phénomènes de société, l'étroite interdépendance de l'agent et du milieu nous apparaît comme un conflit, une collision, un choc entre des forces contraires. Démêlant mal l'écheveau embrouillé des causes et de leurs effets, nous tombons dans la même illusion qui, dans l'ordre des phénomènes psychologiques, nous fit admettre le prétendu conflit des motifs et son résultat mensonger, la liberté de choisir. Nous donnons par suite à l'interdépendance de l'agent et du milieu sociaux les noms de lutte, de concurrence, de guerre de tous contre tous. Nous convertissons le fait général en un fait très particulier; car la lutte et la guerre rentrent dans cette sous-classe de phénomènes sociaux qui comprend les rapports dits immoraux.

Nous agissons de la sorte parce que nous sommes immoraux nous-mêmes, ou parce que nous pouvons l'être, ou parce que nous l'avons été. Pour des motifs du même genre, mais de l'espèce opposée, nous condamnons aujourd'hui la guerre entre les peuples, et notre socialité moderne s'accommode de moins en moins des avilissantes luttes économiques entre les individus.

(1) Pour peu qu'on nous presse, nous reprocherions à celle-ci son manque absolu d'altruisme. Nous ne songeons pas à une chose très simple, savoir : que le lion qui dévore sa proie, le rossignol qui avale des milliers d'insectes vivants, et pourquoi pas la brebis qui tond nos pâturages? ne font ni mieux ni pire que l'herbe de nos prairies aspirant l'eau et s'assimilant les nitrates du sol. Sans doute, la majorité des hommes considère ces choses à un point de vue différent; mais ce n'est pas là un motif valable pour nier l'évidente équation.

A son degré immédiatement inférieur, représenté par les faits biologiques, l'interdépendance de l'agent et du milieu dépouille déjà, en une certaine mesure, ce caractère social, moral ou humain, que notre esprit prête si volontiers à tous les phénomènes dont l'intime causalité lui échappe. Le darwinisme qui intronisa dans les sciences exactes les notions de concurrence et de lutte pour la vie, marqua sous ce rapport un véritable pas en arrière. Mais on ne saurait trop le répéter, cette célèbre théorie eut pour ancêtres lointains un nombre considérable de philosophes et de moralistes (tels Hobbes et les matérialistes anglais, les sensualistes, les encyclopédistes, etc.), et pour ancêtres directs les économistes et surtout Malthus dont la belle étude de mésologie sociale frappa avec vigueur les esprits scientifiques au commencement de ce siècle.

Enfin, à son degré le plus faible ou le plus bas, dans ses fondements physico-chimiques, l'interdépendance de l'agent et du milieu nous apparaît sous son vrai jour, comme un problème d'équilibre, de conservation ou de transformation de la force. Ici règnent en maîtres absolus les concepts d'ordre fixe et de nécessité inéluctable. Ici les dogmes du savoir positif ont définitivement chassé, ou réduit à l'état de curieuses réminiscences, les antiques imaginations sur le choc et la lutte des éléments, sur l'impitoyable guerre que se feraient les unes aux autres les grandes forces de la nature et les dieux qui les personnifient.

Le même sort nous semble réservé à cette partie essentiellement rétrograde du darwinisme qui s'engoua d'une grossière illusion sociomorphe au point d'en avoir fait la base ou le principal appui de la philosophie entière du savoir biologique. La doctrine darwinienne sur la lutte pour l'existence devra, croyons-nous, disparaître sous peu, et cela non seulement du domaine de la biologie, à laquelle, sous prétexte de la délivrer des vieilles erreurs théologiques, elle imprime un étrange cararactère de finalité consciente, mais aussi de la sphère des études sociales où cette conception illusoire se montre de plus en plus nuisible aux véritables intérêts de la science. Du louable effort de Darwin et de ses émules il ne restera, peut-être, au siècle prochain, que le souvenir de l'aide puissante apportée par la nouvelle école au triomphe de l'idée unitaire; car, il faut le reconnaître, le darwinisme dévoile aux yeux des plus aveugles la profonde fausseté de l'ancienne idée agnostique sur l'existence dans la nature de deux ou de plusieurs évolutions parallèles et discontinues.

Certes, il y a lieu de pleinement accorder ce point : la floraison

Paris. — Imp. [illegible]

1re Année — II — Juin 1897

L'Humanité Nouvelle

REVUE INTERNATIONALE

Sommaire

129. **De la Lutte pour l'existence** . . . . . E. de Roberty.

139. **Quelques mots sur la Révolution bouddhique** . . . . Élisée Reclus.

156. **La Liberté de Conscience** *(suite et fin)*. . Clémence Royer.

167. **Femmes de Bretagne** . . . . Gustave Geffroy.

171. **Les Devoirs envers l'État** . . . . . Les Étudiants Socialistes Internationalistes.

194. **Le Socialisme en Roumanie** . . . . Gh. Marculescu.

206. **L'École libertaire** . . . . J. Degalvès et E. Janvion.

219. **Chronique Littéraire** . . . . H. Fèvre.

236. **Revue des revues.** *Revues italiennes* . . . M. Pilo.

Revues anglaises . . . L. Jerrold.

Revues allemandes . . . L. Remy.

Revues russes . . . M. Stromberg.

245. **Revue des livres.** *Livres français* . . . . A. Hamon.

Livres anglais . . . . L. Jerrold.

PRIX DU NUMÉRO

1 fr. 25

PARIS

RÉDACTION

120, rue Lafayette

ADMINISTRATION

5, impasse de Béarn

ques, aux opérations quantitatives. L'axiome : le tout est plus grand que sa partie, n'apparaît-il pas comme le prototype des raisonnements qui affirment une suprématie, une prépondérance, une domination quelconques? Et en quoi une addition, une multiplication de nombres diffèrent-elles, logiquement, d'une addition, d'une multiplication d'existences? Ou une soustraction, une division, d'une diminution, d'une suppression biologique ou sociale?

La téléologie, l'inversion du rapport régulier entre l'effet et sa cause, voilà une des marques les plus sûres du mode surorganique de l'existence générale. Nous disons couramment, par exemple, que l'idée du bonheur, motif suprême de nos actions, détermine notre conduite et engendre telles ou telles méthodes permanentes de vie collective. Subjectivement, cela est ainsi, puisque, sauf les cas fort rares de réflexion intense, nous restons en proie à l'obsession téléologique. Mais objectivement, c'est la thèse contraire qui représente la vérité. Car c'est la socialité, le phénomène altruiste qui, transmuant la sensation pure en idéation, fournit à l'esprit les éléments constitutifs de l'idée de bonheur, et à la réalité concrète, les conditions qui, seules, rendent possible la vie dite heureuse.

La genèse de l'idée de lutte pour l'existence, ou encore pour le bonheur, est des plus simples. Cette idée devait nécessairement surgir dans le domaine des faits sociaux qui est celui de la finalité et celui où la complication excessive des choses revêt tout d'abord l'apparence d'un désordre (pire qu'une injustice, selon le mot profond de Gœthe), d'une contradiction, d'un conflit.

Mais la lutte, la compétition sociale diffère, par son objet même, de la prétendue lutte ou compétition organique. Elle est, avant tout, un conflit, un choc, une opposition de sentiments, d'opinions, d'idées. L'hyperorganisme social (on voudra bien excuser ce pléonasme) se réalise ou se matérialise en un certain nombre d'organismes vivants (encore un pléonasme!) où l'énergie idéologique suscite des séries régulières de réactions vitales, chimiques, physiques et mécaniques, toutes tombant sous l'action de nos sens et devenant, par suite, pondérables, mesurables, etc. Toutes les formes connues de l'énergie mondiale suivent la même loi : particulières et complexes, elles se révèlent à nos sens par des réactions qui mettent en jeu les forces naturelles plus générales et plus simples. Mais, admis aujourd'hui d'un commun suffrage pour les autres manifestations quelconques de la force, ce rapport est souvent nié lorsqu'il s'agit de la sphère où naissent et agissent les idées. Il existe, par suite, une tendance prononcée à

confondre les phénomènes sociaux avec leurs réactions biologiques.

Ainsi, pour citer un exemple banal, on attribuera volontiers à la même cause, au combat pour la vie, sinon pour le bonheur, ces deux événements : la mort par inanition d'un prolétaire européen du XIXe siècle et le décès d'un Caffre, survenu à la suite d'une disette de vivres. Or, quoique matérialisés de la même façon ou manifestés par une réaction vitale identique, ces deux faits paraîtront singulièrement dissemblables à celui qui prendra la peine de scruter leurs origines et leurs vraies conditions sociologiques, les idées, les préjugés, les sentiments, les passions, les mœurs des groupes humains civilisés et des sociétés barbares.

Il serait puéril de vouloir à tout prix faire rentrer dans le même cadre ou ranger dans la même classe l'idée et le régime capitalistes, d'une part, et l'idée et le régime fétichistes, de l'autre. Il y a là deux séries de phénomènes qui, à un point de vue général, philosophique, se laissent sans doute unifier, mais qui, si on désire les connaître et les analyser à fond, doivent demeurer distincts.

Au surplus, que viennent faire, dans cette lente transformation idéologique, dans ce drame d'un intérêt abstrait si élevé et si puissant, le prétendu combat pour l'existence physique et l'une de ses plus vulgaires péripéties? Est-ce bien la faim et la disette qui frappèrent l'homme civilisé succombant en pleine abondance de vivres, et le sauvage disparaissant en face d'une nature dont la richesse et la fécondité défient toute comparaison? Pour expliquer d'une manière un peu complète de tels faits, il faut remonter plus haut, à des causes d'un ordre plus complexe. Il faut faire voir l'insuffisance, la faiblesse relative, dans les sociétés humaines, du phénomène altruiste; ou encore, l'état rudimentaire de ce psychisme social ignoré et méconnu comme à plaisir, mais qui, combiné avec sa base organique, porte, en définitive, tous ces nobles fruits : la science, la philosophie, l'art, l'application des vérités théoriques, le sacerdoce religieux du savant et du philosophe, le sacerdoce esthétique du littérateur et de l'artiste.

Abandonnons le puéril et chimérique espoir de nos contemporains : arriver à la solution des problèmes sociaux en leur appliquant les lois de la vie organique. Et proclamons-le hautement : les idées et leur évolution forment le contenu unique, la seule matière de la sociologie.

Au reste, mieux que par nos syllogismes, la vraie nature des questions sociales s'éclaire du sort des grands problèmes éthiques, de-

meurés irrésolus malgré un effrayant gaspillage de temps et de forces. Tel, notoirement, est le cas du fameux problème de la population qui forme la base et le point de départ historique du darwinisme.

Cette irritante question ne finira pas de susciter les plus stériles controverses, si on continue à la poser dans les termes indiqués par Malthus et adoptés depuis par les économistes, si on la ramène d'une façon exclusive à ces deux facteurs biologiques : l'accroissement de la population dû aux besoins sexuels et gouverné par les lois de la génération, et l'augmentation du stock alimentaire réglé par les lois de la physiologie tant animale que végétale. Ce problème ne fera un pas réel vers sa solution que le jour où l'on se décidera à le poser en des termes purement sociologiques, le jour où l'on fera appel à ses facteurs surorganiques, à la volonté guidée par l'intelligence et fortifiée par une longue habitude, à la lente cristallisation des idées et des connaissances dans les mœurs, les coutumes et les lois. L'évolution idéologique une fois dirigée de ce côté, la société et l'Etat pourront utilement intervenir, par leurs dispositions législatives, pour régler, dans un sens favorable aux fins supérieures des communautés humaines, les conditions du mariage, les rapports familiaux, les obligations des parents, les devoirs des enfants, etc., — toutes choses que les pouvoirs publics ne se privent pas de réglementer aujourd'hui dans un esprit d'aveugle attachement aux pires préjugés, aux plus ineptes survivances du passé.

En admettant l'opinion qui voit dans la morale une déduction des lois de la vie et qui conduit à dire avec Spencer, avec Guyau, avec Fouillée, avec tant d'autres : le but de la moralité est la vie, et de la moralité complète, la vie complète, — on tombe dans des antinomies et des confusions sans nombre, on s'expose à ne plus rien comprendre à la marche réelle de l'évolution des sociétés. La morale pratique du passé, par exemple, ne poussa-t-elle pas à ses extrêmes limites l'art d'ôter, de diminuer, de restreindre la vie (châtiments, remords, ascétisme, etc.)? Ces méthodes curatives nous semblent aujourd'hui détestables, et nous avons toute raison de les disqualifier. Mais en est-il de même du but final auquel servirent les procédés qui blessent la sensibilité exagérée ou morbide de notre époque? Ce but ne demeure-t-il pas immuable et ne consiste-t-il pas, selon une loi générale de la nature, à dégager la force latente inférieure, pour la transformer en force actuelle supérieure? C'est ainsi par exemple, que l'assimilation surorganique (l'instruction, l'éducation, les divers procédés de transmission des biens idéaux), ou, en d'autres termes, l'altruisme

vraiment social, se superpose à l'assimilation physiologique (phénomènes de nutrition, de rupture d'équilibre, de destruction des faibles etc.), sans pour cela le moins du monde tendre à diminuer, à affaiblir cette dernière.

Dans ces problèmes obscurs on est souvent conduit à faire d'une simple tautologie un épouvantail. N'a-t-on pas vu, par exemple, soutenir la thèse de la faiblesse, de l'infécondité physiologique des hommes de génie, et n'a-t-on pas, à ce propos, très sérieusement exprimé la crainte que les grands talents ne finissent par succomber dans la légendaire lutte pour l'existence? Or, dire *génie*, c'est dire *minorité* extrême, c'est affirmer un rapport numérique d'ordre plutôt social que biologique. Et parler de la faible reproduction des hommes de génie, c'est peut-être simplement constater la réaction biologique conséquente au rapport social.

Autre exemple de confusion due à la même cause, au darwinisme mal interprété et faussement étendu à l'explication des phénomènes sociaux. On a quelquefois reproché à la civilisation moderne sa tendance à conserver, à perpétuer la race des faibles, des prédestinés aux pires oppressions. On oublie la nature hyperorganique de ce généreux effort, et qu'un bien social en résulte nécessairement. En effet, nous voudrions préserver et sauver nos dégénérés, nos infirmes, que nous ne le pourrions sans d'abord avoir atténué ou refoulé, a l'aide de la science et de l'art médicaux, par exemple, ou de la science et de l'art politiques, quelques unes des causes productrices de la misère et de la maladie. Par la protection accordée aux faibles, par les soins donnés aux malades, d'aucune manière nous n'augmentons le pouvoir, soit absolu, soit relatif, des conditions qui engendrent de telles infériorités. En empêchant nos misérables de périr, nous combattons encore et toujours la misère, nous diminuons sa puissance dans le monde. Par contre, abandonner les êtres à leur destinée biologique, c'est s'allier étroitement aux causes qui produisent les maux sociaux, et les renforcer.

Pareillement, on ne détruit pas l'assassinat par la guillotine, ni le vol par la prison. On ne traite pas l'anémie par la saignée ni par la diète. Des époques grossières et ignorantes ont pu s'illusionner sur ces choses. Et nous en sommes encore la sans doute, puisque, au nom de la loi et de la morale, nos magistrats aidés de nos policiers, sous prétexte d'atteindre et de réfréner le crime *social*, l'attaque de la société par l'individu, continuent à tranquillement perpétrer le crime *individuel*, ou l'attaque, moins excusable peut-être, de l'individu

isolé par la société tout entière. En semant, dans le monde hyper-organique, l'épouvante et la haine, nous n'agissons pas du tout, ou nous n'agissons que très indirectement sur les causes qui enfantent le crime; et loin d'affaiblir les motifs qui déterminent le criminel, peut-être, par nos remèdes empiriques, leur donnons-nous de la consistance.

Je ne prêche pas un sentimentalisme insocial, irrationnel, une charité et une bonté faites surtout d'égoïsme, d'étalage mesquin d'une supériorité problématique. La philanthropie telle qu'on la comprend de nos jours, ne vaut pas beaucoup mieux, certes, que la rude et souvent cruelle indifférence des temps taxés de barbarie. Cet empirisme doucereux et hypocrite obstrue, à son tour, les voies qui conduisent à la vérité objective. Mais aux idées que se font de la justice et de l'amour du prochain les foules contemporaines, j'oppose les sévères leçons de l'histoire; elles nous apprennent, à n'en pouvoir douter, que jusque dans les problèmes les plus simples et les moins ardus, l'esprit humain, accoutumé au mensonge et à l'erreur, ne s'en sépare qu'avec peine et à regret.

E. de Roberty

QUELQUES MOTS

SUR LA

RÉVOLUTION BOUDDHIQUE

Le mot de « Révolution » placé en tête de ce court article implique une conception de l'histoire hindoue en particulier et de l'histoire de l'humanité dans son ensemble, bien différente de celle qui a prévalu jusqu'ici. Le côté économique et social, de beaucoup le plus important, de la grande transformation qui s'accomplit, il y a 2,500 ans, dans l'Inde septentrionale a été absolument négligé par les historiens. Ceux-ci, auxquels manquent les renseignements précis du temps, et qui ont recueilli péniblement les indices des faits en des chaos de légendes et de préceptes, sont naturellement portés à étudier les seuls vestiges authentiques et certains du bouddhisme, c'est-à-dire les dogmes et les enseignements religieux, l'organisation ecclésiastique, les mille détails subséquents des luttes qui suivirent. Mais cette manière de procéder les expose à se tromper du tout au tout, c'est-à-dire à confondre la fin avec le commencement, à voir l'évolution régressive à la place de la période de formation, à étudier les institutions issues du mouvement et non les causes qui le déterminèrent : Ils se trouvent dans la situation d'un peintre qui, n'ayant jamais pénétré dans la cité splendide qu'il doit représenter, ne pourrait en indiquer l'aspect que d'après les ruelles et les sentiers des faubourgs.

Dans ces conditions, l'illusion de l'optique intellectuelle est fatale, d'autant plus que par le développement même des idées en fermentation, la lutte des forces prend des caractères tout différents à l'origine des événements, au cœur du conflit et vers la période de retour

qui fait suite à la crise. Ce qui se serait présenté au commencement comme une révolution sociale ne paraît être à la fin qu'un simple changement d'institutions.

C'est là ce qu'on a pu constater d'une manière saisissante à propos du bouddhisme hindou. D'ordinaire, on n'étudie dans cet événement capital que la personne légendaire ou même complètement mythique de son fondateur, que la signification précise des dogmes ou même de tel ou tel mot employé par leurs codificateurs ou commentateurs; mais c'est comme révolution morale et sociale que le bouddhisme a son importance, et, pour s'en rendre compte, il faut évoquer le passé des âges qui précédèrent cette période, montrer quels étaient les éléments sociaux en existence et de quelle manière s'établissait leur équilibre. L'histoire des religions doit se transformer en son entier comme se transforme sous nos yeux l'histoire politique. Celle-ci se bornait autrefois à nous raconter les aventures des rois et des hommes puissants, à nous décrire les sièges et les batailles, à nous dire les lois tracées sur les tables de pierre ou d'airain ; maintenant elle cherche à nous dépeindre la vie intime des populations, leurs souffrances, leurs joies et leurs espoirs. De même au-dessus des dogmes et de toute la charpente extérieure des religions, il s'agit de constater quelle fut la raison sociale qui leur donna naissance.

Eh bien! le fait capital dans l'histoire du bouddhisme est nettement signalé par la condition dans laquelle se trouvaient les populations du nord de l'Inde avant l'explosion. Elles étaient alors complètement asservies à une nation victorieuse descendue des plateaux de l'Iranie et des hautes vallées du pays connu aujourd'hui sous le nom d'Afghanistan. Dix siècles peut-être s'étaient écoulés depuis que les premiers conquérants avaient fait leur apparition dans le bassin des Sept-Rivières. Les guerres, nous le voyons par le texte des Védas, avaient été d'un caractère atroce. On brûlait les villages avec les maisons et quelquefois avec les hommes, on poussait à l'aiguillon les troupeaux de captifs vers les champs des maîtres; puis ceux-ci mettaient leur pouvoir sous la sanction de la coutume, de la loi, de la religion ; ils avaient haut dressé leur caste au-dessus de celle des vaincus. Le régime des « couleurs » ou *varna* était déjà fixé comme par une formidable armature de fer, et au dessus de l'étagement des classes conquérantes souffrait et peinait la dolente multitude des « diables », des « pourceaux », des « chiens », ainsi qu'on désignait les vaincus. C'est alors que par réaction contre l'abominable état de choses se produisit la révolution grandiose du Bouddhisme.

Cette révolution fut certainement dans son essence une tentative d'égalité, une secousse donnée à la haïssable institution des castes. On connaît la légende : A une époque encore indéterminée, mais évaluée en moyenne à 25 siècles ou 25 siècles et demi avant l'époque actuelle, le prince Gautama naquit à Kapilavastou, ville de l'Aoudh, située près d'Ayòdia où était né précédemment le divin Rama, le conquérant de Ceylan, celui de tous les envahisseurs qui contribua le plus à la domination aryenne et à l'asservissement des autochtones. Gautama se maria, il eut un fils et pendant dix années régna débonnairement sur ses peuples. Mais la vue de toutes les inégalités sociales auxquelles il contribuait par le fait seul de sa royauté, et qui rendait impossible toute fraternité humaine, le rongeait comme un remords et, sortant du palais royal, congédiant tous ses chambellans et serviteurs, revêtant le costume du plus pauvre parmi les pauvres, il quitta le pays des Aryens vainqueurs, traversa la Ganga pour gagner les forêts du Sud, au milieu des Dasyou honnis et persécutés, et là il vécut dans la méditation et le renoncement. Quelques disciples l'accompagnaient, des brahmanes probablement. Mais c'est en vain que pendant six ou dix années, suivant les légendes, il chercha la paix ; maintes fois il dut lutter avec son désespoir, figuré dans les imaginations populaires par le dieu de la Mort. A la fin il comprit que l'homme ne se doit pas à sa tristesse et que c'est une forme d'égoïsme, honteuse et lâche, que de ruminer ses chagrins, ses vertus, son orgueil de propre justice et de savourer à l'aise ses mélancolies poétiques, en oubliant ses frères qui peinent là bas, qui luttent et qui souffrent dans le grand combat pour l'existence. Aussitôt il abandonna les jungles de Gaya et, seul, car ses disciples scandalisés en restaient à leur aristocratique mépris du genre humain, il se précipita vers la grande cité de Bénarès pour y prêcher dans les rues, sur les places publiques, sur les escaliers qui descendent au fleuve, la bonne nouvelle de la fraternité. Plus de rois, plus de princes, plus de chefs ni de juges, plus de brahmanes ni de guerriers, plus de castes ennemies se haïssant les unes les autres, mais des frères, des camarades, des compagnons de labeur en commun ! Tous les êtres se valent d'après Gautama, les plantes, les animaux, les hommes, aussi bien les vicieux que les vertueux, et chacun de nous ne doit avoir d'autre ambition que de faire du bien à tous. Personne ne doit s'enorgueillir, personne n'est tenu de s'humilier, chacun est à sa place, toute hiérarchie est supprimée ; il n'y a point de rôle pour l'autorité, ce fait brutal que les maîtres considèrent volontiers comme un « principe ».

L'apparition de ce mendiant, traître à sa classe, traître à sa famille, ennemi de toutes les lois divines et humaines, provoqua les plus violentes colères chez tous les privilégiés, mais il avait pour lui la foule. Comme le fit plus tard un autre apôtre mendiant, il s'était adressé surtout à ceux qui souffrent, aux pauvres, aux méprisés, aux gens de police et de mauvaise vie, aux « offensés » comme ceux que peint le grand Dostoïewsky. Suivant le précepte recommandé plus tard par St-Jacques, il ne leur parlait point de Dieu qu'on ne voit pas, mais seulement des frères que l'on voit et que l'on peut aimer, des animaux que l'on peut élever, améliorer, rapprocher de l'homme. Lui aussi était agnostique, athée si l'on veut. Les « quatre devoirs » de l'enseignement bouddhique sont de connaître la souffrance, d'en étudier les causes, d'en vouloir la suppression et d'en trouver le remède.

Grâce à la passion du bien qui, de Bénarès, la cité sainte, se propagea comme une flamme, les castes furent partout brisées, partout se reconstituèrent des communes libres où le travail était une fête à laquelle tous s'associaient joyeusement. Les populations de l'Inde septentrionale vécurent alors les plus beaux jours de leur histoire : notre espérance, notre vouloir sont de faire revivre un jour cette existence à tous les hommes, nos frères.

Mais l'ennemi veillait, les privilégiés de la race, de la naissance, de la fortune, de l'éducation étaient trop nombreux pour accepter ainsi de rentrer dans les rangs avec la tourbe des Soudra et des Tchandala, avec la multitude de ceux qu'hier encore on appelait « chiens » et « pourceaux », et la triste restauration s'accomplit. D'abord on commença par glorifier l'homme au lieu de s'attacher à l'idée. Gautama fut transfiguré en dieu, on en fit un « Bouddha », c'est-à-dire une « lumière », un phare éclatant. On prétendit qu'il n'était autre que le dieu Vichnou apparaissant dans sa neuvième incarnation ; tous les actes de sa vie furent transformés en miracles, toutes ses paroles momifiées en dogmes, un monde de prêtres naquit pour codifier sa doctrine et pour reconstituer les institutions du passé sous de nouvelles appellations. A l'endroit ou Gautama s'était réfugié dans la jungle, on éleva des temples somptueux en l'honneur de « l'Anachorète » par excellence, désormais désigné sous le nom de Çakya Mouni, en mémoire de cette période de sa vie. D'autres temples se dressèrent partout avec moines et desservants privilégiés ; enfin les communautés rurales où tous les travailleurs avaient labouré leurs champs en des conditions d'égalité, se transformèrent en couvents. C'est ainsi que le pays dans lequel le mendiant roi avait proclamé la fraternité

des hommes, fut bientôt connu sous le nom de Vihara, pays des monastères, nom qui dure encore : c'est la province de Béhar.

Les siècles qui suivirent la venue du Bouddha furent des âges de lutte incessante entre les deux principes opposés. La secousse sociale et morale produite par la destruction temporaire des castes avait été si puissante que la société toute entière en fut renouvelée, et c'est à la suite de cet énergique appel fait à l'individualité humaine que se chantèrent les belles épopées hindoues, telles que le Mahâ Bhârata, et que s'élevèrent les beaux monuments d'architecture, tels que les *topé*, les *dagoba* ou *stoupa*, qu'on voit dans toutes les parties de l'ancienne Inde bouddhique, jusque bien au delà du col de Bamian, dans l'Hindou-Kouch.

De même que plus tard, et par un mouvement parallèle, devait périr le christianisme en son triomphe apparent, à l'avènement de Constantin, le bouddhisme perdit définitivement son vrai caractère social, il y a vingt-et-un siècles et demi, lorsque le roi du Béhar, Açoka, se convertit officiellement, proclama le culte de Çakya-Mouni comme religion d'Etat et nomma 64,000 prêtres, véritables fonctionnaires religieux avec traitement régulier sur le budget. Lui aussi, de même que les empereurs de Byzance, réunit des conciles pour fixer les dogmes, pour déterminer la valeur des mots ; lui aussi, fit reviser le canon des « Bonnes Nouvelles » pour n'y accueillir que les idées agréées en haut lieu ; lui aussi établit un ministère d'inquisition pour veiller sur la pureté de la foi ; lui aussi, comme les convertisseurs espagnols dans le Nouveau Monde, lança des édits aux peuples barbares pour les sommer de suivre son culte. Cependant il faut dire qu'il restait encore dans le monde bouddhique quelque chose des principes de douceur et de tolérance de Çakya-Mouni : bien que les castes eussent été rétablies, toutes les proclamations royales parlaient de la fraternité humaine et du devoir de répandre l'instruction chez les femmes et les enfants aussi bien que chez les hommes. Le long des routes on creusa des fontaines de distance en distance, et l'on planta des rangées d'arbres fruitiers pour les voyageurs. Toutes les villes eurent leurs hôpitaux pour les hommes et les bêtes malades. Les rois, en de grandes fêtes, nourrissaient leur peuple et les étrangers, et le repas immense était présidé au jour du « grand renoncement » par le souverain, revêtu de haillons ; mais cet homme aux habits en loques n'en était pas moins le maître, et ce repas en commun ne provenait pas de la récolte collective, mais de l'impôt recueilli par les exacteurs.

Quarante inscriptions gravées sur des piliers, sur des rocs, à l'entrée des grottes sacrées, rappelaient au peuple quels étaient ses devoirs et l'engageaient à la propagande religieuse, non par l'épée mais par la persuasion. Quelques uns de ces sermons lapidaires existent encore et témoignent du zèle qui animait à cette époque les missionnaires chargés de répandre la vraie foi. Certes ils étaient encore poussés par une force singulière et par un reste de l'esprit primitif, puisque c'est à leur zèle qu'est due la conversion plus ou moins complète aux formes extérieures du bouddhisme, de quatre ou cinq cent millions d'hommes.

Dans l'Inde même, le nom du bouddhisme finit par s'éteindre, quoique les effets de la révolution sociale se soient maintenus sous mille formes. En effet, Bouddha ayant été admis dans le Panthéon brahmanique et les castes ayant été rétablies au profit des prêtres, il n'y avait plus aucune raison pour conserver des rites et des cérémonies qui se confondaient d'ailleurs avec ceux des mille cultes de l'Inde et que des théologiens retors pouvaient expliquer à leur fantaisie. L'exemple du Népaul est là pour prouver que même la religion prétendue bouddhique, enseignée par des missionnaires appartenant à la classe des privilégiés, n'était guère autre chose que le brahmanisme gangétique. Le culte bouddhique disparut presque complètement de l'Inde péninsulaire, à l'aide de quelques persécutions, il faut le dire. Il n'en resta de traces que sur les frontières de la Birmanie, dans les pré-Alpes de l'Himalaya et dans l'île de Ceylan, où l'on adore toujours la fameuse dent de Bouddha qui, soit dit entre parenthèses, semble être la dent canine d'un carnassier. Cependant on doit compter aussi parmi les bouddhistes la secte des Djaïna qui comprend un peu plus d'un million d'individus et vit presqu'en dehors de l'Inde proprement dite, dans la péninsule de Kattyavar ou du Goudjerat et dans les montagnes écartées, principalement sur le mont Abou et sur les pentes de l'Arawali. Les Djaïna ou « Saints », fils de persécutés, ont fait comme les Parsi, les Arméniens, les juifs, les protestants : ils ont prospéré matériellement, ils se sont enrichis, ont construit des villes, des temples somptueux, finement sculptés, et pour la plupart sont devenus manieurs d'or et d'argent, grands appréciateurs de bijoux, banquiers et usuriers. Scrupuleusement, ils s'en tiennent aux dogmes de la religion traditionnelle; ils affectent aussi d'être d'une parfaite solidarité avec les animaux et se gardent bien de verser la moindre goutte de sang. Ils font soigner les animaux malades; dans leurs temples, ils entretiennent des singes, des écureuils, des pigeons, per-

roquets, paons et tourterelles. Pour épargner les animalcules, ils balaient soigneusement la place où ils vont s'asseoir, se frottent doucement au lieu de se laver de peur de détruire quelque infusoire, ne boivent que de l'eau filtrée, ne respirent qu'à travers un voile, jettent de la farine sur le sol pour donner à manger aux fourmis. Leurs quatre devoirs consistent à exercer la bienfaisance, mais par leurs pratiques, leur talent de s'enrichir aux dépens du populaire, ils sont devenus une caste féroce, composée d'ennemis publics et le peuple les déteste justement.

Tel est le sort des religions : en se fixant, elles nient leur point de départ, systématisant la trahison, le reniement de leurs propres fondateurs. Jésus-Christ, Bouddha, revenant aujourd'hui, seraient maudits précisément par les chrétiens et les disciples de la « Vraie Foi ». C'est à d'autres qu'a passé la mission du bon combat. N'avons-nous pas vu, il y a vingt-cinq ans, les républicains officiels fusiller avec enthousiasme les républicains sans estampille, et même se vanter d'avoir pu se permettre un massacre que ni souverain absolu ni roi constitutionnel n'eussent accompli? Leur raisonnement était bien simple : « Un homme n'oserait prendre la responsabilité d'un tel bain de sang; mais une masse irresponsable n'a pas à s'occuper de pareilles misères; personne n'est coupable en semblable occurrence! Tuons! tuons! Qu'importe, il n'y a plus de Dieu; il n'aura donc pas la peine de reconnaître les siens! »

ELISÉE RECLUS.

LA LIBERTÉ DE CONSCIENCE

(SUITE)

II

Dans le problème de la liberté de conscience, il y a deux questions distinctes : la liberté de conscience des sectateurs des religions constituées, ou des sectes, plus ou moins hétérodoxes qui pourront s'en séparer et la liberté de conscience individuelle, philosophique, scientifique ou même religieuse pour tous ceux qui veulent rester indépendants de toute église d'Etat ou de toute secte ayant déjà le caractère de communauté religieuse. Mais il y a là une grande difficulté.

C'est qu'une doctrine, religieuse ou philosophique, n'est pas seulement un ensemble de croyances auxquelles l'esprit adhère plus ou moins facilement; c'est surtout une règle des mœurs et de la conduite qui s'impose à la conscience et à laquelle la volonté se croit tenue d'obéir. Toute foi n'est pas seulement théorique mais pratique.

> La foi qui n'agit pas, est-ce une foi sincère ?

dit le Joad de Racine.

La liberté de conscience, à laquelle chaque être humain semblerait avoir droit, n'est pas seulement la liberté de penser, qu'on ne peut entraver, mais la liberté d'exprimer sa pensée, sa foi par la parole et l'écriture, *urbi et orbi*, en public comme dans la vie privée; de la défendre, de la répandre, de s'assembler et de s'associer avec ceux qui la partagent. C'est enfin la liberté pour tout homme d'agir con-

formément à sa foi, de mettre en pratique la règle de conduite qu'elle lui impose, lors même qu'elle serait contraire aux lois existantes, et de la faire triompher, par tous les moyens, des autres doctrines contraires et que tout croyant sincère a d'autant plus en horreur qu'il est lui-même plus convaincu de la vérité de la sienne et plus ardent à la suivre. Toute foi ardente, toute conviction sincère et complète tend fatalement au prosélytisme. L'homme ne semble curieux de connaître que pour enseigner ce qu'il sait ou croit savoir. Il ne trouve de prix à la vérité qu'à condition de pouvoir la communiquer.

La liberté de penser n'est qu'un droit tout intérieur et comme le dit M. Jules Simon, ce n'est que le premier acte de la liberté de conscience.

Mais si la liberté de conscience, comme liberté illimitée de penser et de croire, entraîne, comme conséquence, la liberté illimitée d'agir, cela suffit à en faire concevoir les énormes difficultés pratiques au point de vue de l'ordre social, ainsi que de la paix publique et privée. Se représente-t-on bien ce déchaînement universel du prosélytisme, cette fièvre d'apostolat qui peut sévir sur le monde ?

Si tous ces apôtres ont le droit de servir publiquement leur dieu sur les places publiques, de l'escorter processionnellement dans les rues, de n'agir que d'après ses commandements ou ce qu'ils croient tel, on peut voir à chaque instant, en chaque rue, un dieu se heurtant contre un autre dieu, lui réclamant le haut du pavé. On peut voir renaître les sectes et les pratiques les plus extravagantes. Des processions de flagellants du moyen âge pourraient se rencontrer avec des bandes de bacchantes criant Evohé ! ou des théories de femmes pleurant la mort d'Adonis. L'antique phallus pourrait prendre le pas sur la croix. Certaines sectes pourraient vouloir brûler les veuves, comme dans l'Inde. Des Mormons tenteraient de rétablir la polygamie, et des Scopsi pourraient lutter de zèle religieux avec des prêtres de Cybèle, parmi lesquels un Origène pourrait prendre place, rendant ainsi de plus en plus menaçant le problème de la dépopulation.

Il n'est nullement prouvé que l'esprit humain soit aujourd'hui guéri de toutes les folies dont il s'est montré capable, et à jamais préservé des crises mentales qu'il a si fréquemment traversées. Toutes sortes de signes tendent même à faire craindre que nous ne soyons au moment de voir se produire un de ces déraillements presque universels de l'intelligence humaine qui la livrent en proie

aux écarts des imaginations malades, et aux accès d'un mysticisme sombre capable de toutes les folies et, par elles, de tous les crimes.

Comment concilier le droit qui réclame, exige la liberté également pour tous, avec la suprême loi de l'intérêt des mœurs, du salut de la patrie, du salut de l'humanité? Car tout cela peut être compromis par l'affolement des esprits, la divergence indéfinie des croyances, la multiplicité irréductible des principes réglant la conduite de chacun?

D'un autre côté, il y a une raison très forte de ne pas violenter la foi des croyants, même et surtout des plus ardents, et quelle que puisse être leur croyance. Car si on enlève à ces natures violentes et fanatiques le frein de cette passion religieuse qui gouverne leur volonté et équilibre toutes leurs autres passions, au point de les amener à en faire le sacrifice; si l'on détruit en eux ce fanatisme même qui les pousse à des actes plus souvent ridicules que criminels, mais en leur interdisant tous les autres crimes, il peut se faire, dans un grand nombre de cas, que ces êtres, désorientés par la perte des croyances qui les conduisaient comme des aveugles, mais enfin leur imposaient une route, une discipline, désormais sans boussole dans la vie, avec des instincts dévoyés par la passion religieuse qui a empêché de naître ou atrophié en eux les sentiments normaux de l'espèce, soient incapables sans elle, de remplir les devoirs sociaux et fassent courir à la race chez laquelle ils seront lâchés, comme des hydrophobes, des périls plus grands que ceux qui pourraient résulter de leur zèle religieux.

Il n'est pas rare d'entendre des croyants avouer que sans la foi ils seraient entraînés à tous les crimes, au moins à toutes les fautes contre l'honnêteté, que la loi n'atteint pas, ou qu'on peut lui cacher. Cette conviction n'est, il est vrai, souvent qu'un résultat de l'enseignement qu'ils ont reçu, une conséquence des prédications de quelques prêtres trop zélés qui, en leur fournissant cet argument, les font se calomnier eux-mêmes ; mais il suffit que cette conviction ait été développée dans leur esprit pour qu'elle mette en péril leur moralité dont elle a sapé les bases normales, en détruisant en eux l'amour du bien pour le bien lui-même. Il y a tout à parier que celui qui se persuade être fatalement criminel, commettra des crimes, qu'il succombera à cette sorte d'auto-suggestion que sa foi exerce sur lui et qu'on peut déjà considérer comme un cas de cette folie morale, souvent constatée chez nos délinquants. En pareil cas, mieux vaut laisser à la conscience dévoyée, le frein de cette foi qui les domine et les

hypnotise autant, du moins, que leur fanatisme même ne tend pas à les pousser à plus de crimes et de méfaits contre l'ordre social que ne pourrait le faire leur égoïsme, désemparé de ce sentiment du devoir qui peut seul imposer à la volonté les règles pratiques de la justice sociale et, seul, constitue réellement l'honnêteté.

Si, en effet, la raison est la règle de l'intelligence ; si elle fournit à l'être vivant, pensant et autonome, les moyens d'agir en vue d'une fin, elle est impuissante à elle seule à déterminer un but d'action quelconque. Absolument neutre entre toutes les passions dont l'être vivant est susceptible d'être animé et possédé, la raison que ne solliciterait aucune passion n'agirait jamais en aucun sens, ni pour le bien, ni pour le mal.

L'être organisé qui ne sentirait ni la faim ni la soif n'aurait aucun motif de travailler, de s'ingénier pour satisfaire des besoins qu'il n'éprouverait pas. Il faut à l'être vivant des passions organiques pour qu'il vive. Il faut à l'être social des passions sociales pour qu'il remplisse les fonctions de membre de la société. Un être sans vanité, sans amour-propre, sans orgueil ni fierté d'aucune sorte, serait le plus inerte, le plus inutile, le plus incapable des individus. S'il ne ressentait des passions sexuelles, jamais il n'aurait l'idée, même par incitation, d'exercer les fonctions génératrices. Elles ne se seraient pas même développées en lui, s'il ne sortait d'une race où elles ont héréditairement fonctionné, et sans l'excitation d'instincts passionnels adéquats à leur nature.

La valeur morale d'un individu, comme membre d'une société humaine, n'est donc nullement déterminée par ses virtualités intellectuelles, pures de tous éléments passionnels, puisque ces virtualités ne deviennent des aptitudes actives que sous l'incitation de certaines passions spécifiques étroitement adaptées à un but utile. C'est la gamme de ces passions elles-mêmes qui les met en activité, leur indique leur but, leur donne cette direction sans laquelle aucune force, ni physique ni morale, ne peut agir, et qui seule fait d'un individu vivant, un être bon ou mauvais (1).

Lors donc qu'on suppose l'existence d'intelligences pures, supérieures à toute passion, on suppose l'existence d'êtres absolument inertes, dépouillés de toute autonomie, incapables de rien vouloir, puisque leur volonté, sans motif, ne pourrait se déterminer à rien ; inhabiles à agir d'une façon quelconque, par conséquent, inhabiles à

(1) *Origine de l'Homme et des Sociétés*. Première partie.

être et contradictoires par nature à la notion d'existence, parce que « ce qui n'agit pas n'est pas » (1).

La résistance des croyants à toute autorité qui prétend régler leur foi, en empêcher l'expression ou l'exercice, et à toute persécution pour les y faire renoncer, n'est donc point seulement une résistance désintéressée de l'esprit, entêté à confesser ce qu'il croit être la vérité et à agir selon des règles ou des commandements qu'il croit divins : c'est surtout une résistance de la volonté égoïste qui se croit intéressée à confesser cette foi, présumée vraie, à suivre cette règle ou ces commandements qu'elle suppose lui être imposés par un Dieu, en vue des biens qui doivent récompenser son obéissance et sa constance.

En ce cas, comme en tous les autres, la volonté des croyants cède aux motifs déterminants les plus forts qui la sollicitent. Elle n'est réellement pas libre de se déterminer autrement. De là l'inefficacité des persécutions sur les croyants sincères, et leur efficacité au contraire pour déterminer les conversions hypocrites de ceux qui conservent assez de doutes sur la vérité de leurs croyances pour ne rien vouloir risquer pour elles.

Tout croyant, bien convaincu que le martyre lui vaudra l'accès immédiat à une autre vie de joie éternelle, ne peut être si fou que de ne pas accepter un marché où, quels que soient les supplices immédiats qu'il doit subir, ils doivent avoir une durée infiniment courte en comparaison de l'éternité bienheureuse qu'il attend en récompense, et une relative douceur, auprès de l'éternité de supplices qu'entraînerait pour lui une abjuration.

D'ailleurs, il est aujourd'hui bien prouvé qu'une conviction intime, une adhésion entière de l'esprit à une croyance, exerce sur la sensibilité même une sorte d'action anesthésique et détermine un état nerveux particulier qui, suspendant la possibilité de la douleur, jette le croyant en état d'hypnose par une sorte d'auto-suggestion.

Mais si la persécution est d'autant plus inefficace que les croyants sont plus sincères et plus convaincus, la persuasion pourrait sur eux ce que ne peut la violence. La prédication, l'enseignement, largement répandu et offert à tous, de vérités certaines, évidentes, telles que celles dont la science moderne a fait la conquête, est en réalité le seul moyen de combattre le fanatisme religieux des foules abusées, de les ramener à la raison, à la sagesse, à la conscience des vrais de-

(1) Leibnitz.

voirs sociaux que, si souvent, les religions les poussent à enfreindre. Si la foi religieuse est de nature passionnelle plutôt qu'intellectuelle; si la force, la violence, les menaces de mort ne peuvent rien contre elle, par cela même qu'elle se fonde sur des espérances d'outre-tombe qui dépassent toutes les espérances possibles de la vie, elle peut, au contraire, être légitimement combattue par la diffusion d'un enseignement sage. Elle peut être atteinte et réfrénée en ses excès ou ses erreurs par l'évidence. Elle peut être éclairée, adoucie et rectifiée par le raisonnement, qui seul peut, dans l'avenir, amener les hommes à la communauté des convictions, et à une véritable catholicité de la croyance sur tous les points essentiels de la connaissance de l'homme, de la société et du monde.

Mais, justement parce que les adeptes des religions, dites positives, des religions qui se prétendent révélées, ont constaté que chaque progrès de la science et de la raison humaines leur enlève des adhérents et attiédit ceux qui leur restent, ils déclarent la guerre à la science, à la raison. Ils se disent persécutés quand on leur refuse tous les privilèges, quand surtout on leur ôte le monopole de l'enseignement public et qu'on donne à la raison, à la science une liberté de parole et de prosélytisme égale à celle dont ils jouissent.

Chaque religion prétendant posséder seule la vérité absolue, soit dans les textes de ses livres sacrés, soit dans le corps de ses prêtres, prétend aussi avoir seule la liberté de s'affirmer, de s'épandre, de s'imposer à tous. Si d'abord, dans sa phase militante, elle ne réclame que sa part de liberté, la liberté de s'affirmer, de discuter; si alors elle accepte pour juge la raison humaine en chaque individu dont elle cherche à faire un néophyte; dès le moment où elle sait ses disciples nombreux, où elle a recruté dans l'Etat de puissants adeptes, elle prétend s'imposer, non plus par la persuasion et la libre discussion, mais par l'autorité, par la force. Elle réclame, elle exige le concours du bras séculier. Elle veut régner dans l'État, se le subordonner, en faire son instrument.

III

« Qu'est-ce que l'Etat? demandait encore Jules Simon. S'il n'est que la force, c'est-à-dire s'il n'est qu'un contrat social, une coalition des intéressés, qu'apporte-t-il avec lui qui puisse ébranler ma convicton? Cet Etat athée n'est maître que de mon corps. Et si

l'Etat est fondé sur un dogme, comment cette alliance d'une vérité religieuse avec la force civile peut-elle changer le caractère de cette vérité? Quoi! en est-elle devenue plus vraie, parce qu'elle a une armée? Etrange principe en vertu duquel la religion russe serait plus vraie que la religion romaine, car le czar a plus de soldats que le pape. Quelles que soient l'origine et la nature de la force, ni individu, ni majorité, ni Etat ne peut triompher du droit de la raison; et nul homme ne peut sans crime, ayant été créé raisonnable, s'oublier et se prosterner devant la force. »

Le point faible de cette éloquente argumentation, c'est qu'il est fort inexact d'affirmer que l'homme soit *créé raisonnable*.

Il est évident qu'il ne l'est pas à l'état d'enfance ; il n'est pas moins évident qu'il est loin de le devenir toujours à l'état adulte. Un être raisonnable est même une rare exception dans l'humanité. Il n'en est point qui le soit complètement. D'ailleurs, pour agir correctement, il ne suffit pas que le mécanisme logique soit intact chez l'être humain ; il faut encore que sa raison soit éclairée, qu'elle ne soit pas trompée sur les principes, sur les faits qui servent de point de départ à ses raisonnements. Toute erreur de principe mène à l'absurde le logicien le plus impeccable, et d'autant plus vite et plus droit que sa logique est plus parfaite. Le fanatisme religieux n'est. la plupart du temps, que les affirmations dogmatiques des croyants poussées à leurs dernières conséquences. Telle est même la logique des fous. Partis des sensations fausses de leurs visions intérieures, ils en déduisent des motifs d'action qui décèlent leur folie. Or, c'est surtout en matière religieuse que l'homme, à toutes les époques, a donné les preuves des folies les plus étranges.

L'affirmation de l'infaillibilité de la raison humaine est une des erreurs du dogme chrétien. C'est la croyance à *ce logos qui éclaire tout homme venant en ce monde*. La réalité est bien différente. Cette infaillibilité de la raison humaine suppose l'homme créé par un dieu, à son image, doué par lui d'une âme pensante, immortelle, de céleste origine, qui entre lui et l'animal ouvre un hiatus infranchissable. C'est-à-dire que l'argumentation de Jules Simon, comme celle de tous les philosophes de son école, suppose justement ce qui est en question.

Ce qui est bien certain aujourd'hui, au contraire, c'est que toutes les races, dans l'espèce humaine, et tous les individus, dans chaque race, sont très inégalement doués de la faculté logique et que l'emploi qu'ils peuvent faire utilement de cette faculté dépend surtout de la

netteté de leurs notions sur la nature réelle des choses, sur les rapports des hommes avec le monde et des hommes entre eux. Or c'est sur ces notions que toutes les religions ont surtout erré.

Il n'est donc pas indifférent à l'Etat que certaines religions s'y propagent.

Toutes les religions se sont propagées, soit par le prosélytisme, soit par la force. Mais il suit de l'infirmité si générale de la raison humaine, si facile à séduire par de vaines espérances, que leur expansion prosélytique ne prouve pas plus leur supériorité rationnelle que leur expansion par la force. Celle-ci prouve seulement qu'elles ont été adoptées par les plus puissants, par les chefs des nations et dans leur intérêt ; celle-là démontre qu'elles ont séduit les consciences du plus grand nombre qui est toujours celui des intelligences médiocres.

Le paulinisme chrétien, qui s'est si rapidement répandu dans l'empire romain en décadence, devenu le caravansérail de tous les dieux du monde, et qui a si complètement effacé, dès le premier siècle, les vagues doctrines esséniennes de Jésus, évidemment bouddhistes d'inspiration et d'origine, peut être considéré comme de niveau supérieur à toutes les petites superstitions locales qui, au-dessous du culte des dieux officiels, faisait la vie religieuse des peuples gréco-latins, et constituaient surtout la religion des femmes. Mais le christianisme paulinien, tel qu'il se répandit dans l'empire, et prit forme dans les conciles des trois premiers siècles, était une rétrogradation morale et intellectuelle évidente sur les grandes et saines doctrines d'Ionie, d'Abdère, d'Elée et sur les doctrines du Portique.

Si le proconsul romain, Ponce Pilate, au lieu de se laver les mains de la mort de Jésus, réclamée par la plèbe de Jérusalem, poussée par ses prêtres, avait sanctionné le jugement d'Hérode et fait enfermer le prétendu Messie dans un manicome, il eut supprimé par là une des causes principales de la décadence de la civilisation gréco-latine et épargné à l'Europe entière quinze siècles de convulsions sociales, de guerres, de servitudes et de ténèbres intellectuelles.

L'avantage des religions purement nationales, comme celles des Grecs et des Romains, c'était de n'être qu'un décor extérieur, une pompe publique qui ne prenait pas la conscience intime. Les dieux étaient les protecteurs de la cité, de la race. Leur culte faisait des citoyens soumis à la loi, dévoués à la patrie. Pour les familles, il y avait les pénates, les dieux lares, le culte des ancêtres. Pour l'individu, il y avait des légions de petits dieux inférieurs, ayant chacun leur spécialité, qu'on allait trouver dans leur sanctuaire pour cer-

taines maladies ou certaines affaires, comme de nos jours on va consulter un médecin spécialiste ou un avocat, et souvent avec autant d'efficacité. Mais rien dans une telle religion ne prenait l'homme entier, n'asservissait sa volonté, sa conscience.

Tout autres ont été les religions prosélytiques. Celles-là ont toujours été des doctrines du salut. Elles ont fondé leur puissance sur cette exagération de l'instinct de conservation qui fait que l'être humain ne peut se résigner à cesser d'être. Spectateur d'un jour au théâtre du monde, il prétend y occuper une place à perpétuité. Cette peur de la mort est devenue telle, chez nos races supérieures, qu'elles préfèrent un enfer éternel à l'anéantissement. L'effet moral de telles religions qui vendent le salut à leurs sectateurs, sous la condition d'une obéissance absolue, d'un complet abandon de la volonté au dieu qu'elles enseignent, et qui, naturellement, est représenté par ses prêtres, c'est, avec une exaltation de l'égoïsme, un relâchement des liens sociaux. Amis, famille, patrie : tout doit être sacrifié au salut. Le citoyen est subordonné au dévot. Le cénobitisme, le monachisme en sont la conséquence fatale, avec les croisades, les conquêtes religieuses, les persécutions contre les hérésies, les guerres civiles entre les sectes dissidentes. Vouloir imposer la tolérance à de telles religions, c'est vouloir qu'elles ne soient pas. Il est plus facile de les détruire, que de les rendre humaines. Plus leur dogme est insensé, plus elles y tiennent, et plus elles se montrent hostiles aux progrès de la raison qui tend à les nier, à les détruire. Ce qui fait leur danger et leur force, c'est leur puissance de pénétration. Comme l'eau à travers le sol, elles s'infiltrent chez les nations qui vivent en paix à l'ombre des autels élevés à leurs dieux nationaux, purs symboles auxquels elles ne croient guère. Leurs missionnaires y multiplient leurs néophytes. Leurs congrégations s'y forment, y grandissent en silence ; elles constituent des fédérations secrètes. Un jour l'Etat se trouve miné, comme un jardin par les taupes, comme un navire par les tarets. Les hôtes qu'on avait reçus sans défiance, sont devenus des maîtres qui commandent dans la maison. C'est là l'histoire du bouddhisme, en Asie, celle du christianisme en Europe. Telle fut également celle du mazdéisme chez les Parsis qui se substitua aux religions de la Chaldée et de l'Euphrate, jusqu'à ce qu'il fût chassé lui-même par l'islamisme, qui procéda plus violemment.

C'est ainsi que le mazdéisme détruisit la puissance de Babylone, que le christianisme disloqua l'empire romain, que le bouddhisme, envahissant la Chine, arrêta son évolution merveilleuse, qui, sous

les institutions toutes civiles de Koung-fou-Tseu, lui avait valu plus de dix siècles de progrès rapides.

IV

Les peuples n'ont-ils pas le droit et le devoir de se défendre contre ces envahissements des religions prosélytiques qui ne leur apportent jamais que des troubles intérieurs et des révolutions rétrogrades ? C'est un grave problème à examiner. Comment opposer la violence à qui procède par la douceur ? Comment répondre par la persécution à la prédication ? Quelle digue peut-on construire contre l'infiltration. On triomphe d'une armée de soldats avec des soldats ; comment se débarrasser d'une armée de termites, d'une invasion de sauterelles ?

La tactique des religions prosélytiques consiste à s'emparer d'abord des femmes. Par elles elles ont bientôt les enfants. A la génération suivante, elles ont conquis les hommes.

Le meilleur parti serait-il d'ouvrir un libre champ à toutes les doctrines les plus contraires, qui s'excluent et s'anathématisent réciproquement ?

Si chaque doctrine avait le même droit pour s'affirmer et se défendre, en sortirait-il des clartés qui dissiperaient toute erreur, ne laissant subsister que le résidu de vérités qu'elles peuvent contenir ? Les faits de l'histoire montrent qu'il n'en est pas ainsi dans la réalité.

C'est qu'en effet, les plus sages sont loin d'être les plus nombreux. Ils ne sont pas même les plus éloquents. Ceux qui flattent les passions des foules en sont mieux écoutés et mieux compris que ceux qui n'éclairent que leurs esprits. Comme ceux qui écoutent ou qui lisent sont plus nombreux que ceux qui écrivent ou qui parlent, ce sont eux qui forment l'opinion en majorité. Chacun est sollicité à n'écouter et à ne lire que les écrivains ou les orateurs qui traduisent ses propres sentiments. De là, l'infériorité numérique fatale des écoles d'élite qui cherchent à faire progresser l'esprit humain, à l'entraîner dans des voies nouvelles, à le guérir de ses erreurs, de ses préjugés. Quand ces écoles arrivent à conquérir une majorité d'adhérents, c'est que déjà d'autres minorités les ont distancées en signalant de nouvelles erreurs et dévoilant d'autres vérités. On peut donc énoncer en règle que, si toutes les minorités n'ont pas raison, même relativement, du moins c'est toujours une minorité qui a relative-

ment raison contre tout le monde. En religion, plus encore qu'en politique, la pire autorité, c'est celle du nombre. La liberté de discuter suffirait-elle à résoudre le problème de la liberté de croire?

Outre cette liberté de la discussion, il y a la liberté d'agir conformément à sa croyance, qui vient compliquer la question; c'est-à-dire la liberté de vivre de certaine façon, d'avoir certaines mœurs, d'entendre de certaine façon les liens et les devoirs de famille, d'observer certains usages, de participer à certaines cérémonies, de rendre aux morts certains honneurs, suivant certains rites. Car tout cela est resté matière de religion, et, autrefois, le domaine religieux, bien plus étendu, prenait tout l'homme.

C'est encore à ressaisir tout l'homme que visent les religions déjà constituées entre les mains d'une hiérarchie sacerdotale, qui prétend parler au nom de Dieu. Il ne s'agit pas de preuves philosophiques, disent-elles, il suffit d'établir l'authenticité d'une révélation, c'est-à-dire de prouver par le témoignage, l'existence d'un fait matériel.

M. Jules Simon leur a bien répondu déjà qu'il n'y a de faits évidents que ceux dont on est témoin; que le reste se discute. « Et la preuve, dit-il, c'est qu'il y a des témoignages contradictoires, des révélations contradictoires et des incrédules de bonne foi qui rejettent toute révélation. Comment ne sentez-vous pas que vous confondez l'évidence qui est dans les faits, avec la certitude qui n'est qu'en vous-même? L'histoire aurait dû vous dégoûter de ce sophisme. La chimère de l'unité a coûté assez de sang; mais enfin aujourd'hui, elle est vaincue, les faits, tous les faits, sont contre vous; les majorités se sont déplacées, le plus pitoyable des arguments, l'argument du nombre est devenu ridicule; il y a désormais droit de bourgeoisie pour toutes les croyances; il faut donc trouver des arguments que vos adversaires puissent admettre et ne pas les déclarer impuissants par l'unique raison qu'ils ne croient pas ce que vous croyez. Eh! sans doute, si une fois vous partez de la vérité de la révélation, vous pouvez dire que la raison est inutile ou n'est utile tout au plus que pour vérifier les témoignages; et vous pouvez dire que toute spéculation est insensée dès qu'elle s'écarte, ne fût-ce que d'une ligne, de la vérité révélée. Mais dites cela aux théologiens, dites-le aux fidèles; ne le dites pas aux incrédules. Cherchez des arguments qui puissent les convaincre. Ne supposez pas avec eux ce qui est en question, si vous voulez réellement discuter.... »

« Proposer une doctrine, c'est reconnaître la liberté et la force de la raison; imposer une doctrine par la violence, par la captation ou

par l'abêtissement, c'est dégrader l'homme et désobéir à la volonté de Dieu qui nous a fait intelligents et libres. »

C'est justement de cette prétention de tous les croyants d'obéir à la volonté de Dieu, quand ils obéissent à leur conscience, ou à ceux qui la dirigent, que viennent les difficultés pratiques de la liberté. Car s'il s'agissait seulement de croire à un Dieu plutôt qu'à un autre, c'est une liberté très innocente que nul n'aurait eu l'idée de contester à personne. Mais qui croit à un Dieu, se croit tenu de lui obéir, ou plutôt d'obéir aux interprètes de cette volonté, qui ne s'accordent pas entre eux, et sont toujours en désaccord sur une foule de règles de conduite. De sorte qu'un État où existent des religions multiples, dont les adeptes ont toutes libertés pour la pratiquer fidèlement, devrait renoncer d'abord à l'unité de loi, à cette unité de loi si péniblement conquise dans les temps modernes. Et, en effet, il existe dans le même Etat, des catholiques monogames qui n'admettent que le mariage indissoluble, des protestants qui tolèrent le divorce, des Turcs ou des Mormons qui pratiquent la polygamie, des Guêbres qui épousent leurs sœurs, des Juifs qui admettent au moins le concubinage légal, des Chinois qui lui donnent une grande extension, enfin des Polynésiens qui se permettent à peu près toutes les licences et des Fidjiens qui mangent leurs vieux parents pour leur témoigner plus de respect, en face de cette multiplicité de coutumes et de lois, que deviendra le droit civil?

Justement parce que la liberté de conscience n'est pas seulement la liberté de penser et de croire, qu'elle n'est pas seulement la liberté d'exprimer, de proclamer, de répandre sa croyance, il en résulte qu'elle ne peut être illimitée sans détruire les fondements même de la société moderne, et l'unité morale de toute société politique en général.

La limite de la liberté de conscience, c'est la limite de la liberté individuelle elle-même qui s'arrête nécessairement pour chacun où commence la liberté des autres; et où la liberté de tous borne fatalement celle de chacun.

Déterminer dans quelle mesure cette liberté d'agir peut être garantie à tous sans nuire à personne, c'est le problème social par excellence, parce qu'à lui seul il contient tous les autres et les subordonne à lui.

La première condition de sa solution, c'est que nulle religion ne soit privilégiée, que nulle d'entre elles ne s'inféode l'État ou ne lui soit inféodée; c'est que toutes les églises, également séparées de

l'Etat, également tolérées par lui, ne reçoivent rien de lui, et vivent seulement des subventions et des dons de leurs fidèles ; cela même soulève mille questions secondaires très complexes.

Lâcher également la bride à tous les prosélytismes, à tous les sacerdoces, intéressés à faire vivre leur Dieu pour en vivre eux-mêmes, ne serait peut-être pas le moyen de protéger la liberté de penser, de croire et d'agir de chaque citoyen en particulier ; parce que la lutte ne serait jamais égale entre de simples particuliers ayant leur manière de voir individuelle, et des sectes déjà nombreuses ou de vieilles et puissantes hiérarchies sacerdotales, qui, ayant régné de longs siècles sur le monde, possèdent, par cela même, une redoutable puissance traditionnelle, fortifiée par l'appui qu'elle rencontre dans les instincts héréditaires de la race.

V

Le tableau si éloquemment tracé par Jules Simon des prétentions du fanatisme à s'imposer par la persécution, quand il possède la force, ne convient point seulement à une religion, à une Eglise, mais à toutes les Eglises, à toutes les religions. Si chacune d'elles, quand elle est vaincue ou passe à l'état de minorité, revendique à son tour la liberté de conscience avec les mêmes arguments que faisaient valoir, contre elles, les religions ou opinions, opprimées par elle, quand elle dominait, c'est pour s'en servir à ressaisir cette domination et redevenir exclusive et persécutrice, dès qu'elle en aura la puissance.

Telle est la triste vérité qui ressort de toute l'histoire ; tel a toujours été surtout l'esprit des religions constituées sur une hiérarchie sacerdotale, obéissant à ses propres tendances, à ses propres lois, ne relevant que d'elle-même, se recrutant elle-même, indépendante du pouvoir civil ou l'inféodant à lui.

Les religions civiles, subordonnées à l'Etat, ne sont pas arrivées si vite et aussi fatalement aux mêmes excès ; si elles ont été moins tyranniques, c'est sous la condition de rester vis-à-vis de l'Etat, dans cette étroite dépendance, dont elles ont toujours tenté de s'affranchir. Quand elles y ont réussi, elles ont aussitôt tenté de devenir dominatrices, de faire servir l'Etat à l'expansion de leurs privilèges, de convertir leurs libertés en monopoles, d'employer la puissance

publique à détruire, chasser, persécuter les opinions rivales qui n'étaient souvent que des sectes détachées d'elles, et à réduire au silence même leurs contradicteurs individuels. En réalité, la liberté que réclament tous les sacerdoces religieux est celle d'imposer à tous, par tous les moyens, leurs dogmes, leur culte, leur autorité, d'abord toute morale, mais qui tend fatalement à saisir les corps et les âmes. Il est dans la nature des choses qu'il en soit ainsi ; car il est dans la nature humaine d'aller au bout de tout pouvoir qu'on lui laisse prendre, de chercher à l'étendre et d'en abuser sans limites, dès que ce pouvoir est illimité.

La liberté de conscience pour tous n'est donc possible que sous la condition que chaque secte, déjà constituée, ne puisse faire abus des forces dont elle dispose. Comme avec l'accroissement de ses forces et le nombre de ses adeptes grandit la possibilité et la presque certitude de ses abus, les Eglises les plus puissantes, les religions déjà en majorité, doivent être plus étroitement assujéties à des lois que les religions des minorités, toujours moins dangereuses.

C'est généralement le contraire qu'on a fait. Toutes les religions, déjà en majorité, sont devenues ou ont tendu à devenir religions d'Etat et, dès lors, sont devenues intolérantes et persécutrices pour toutes les religions rivales.

Toutefois, de nos jours, la position du problème a changé.

Toutes les anciennes religions positives, révélées, ayant un sacerdoce constitué, tendent à s'unir contre la liberté de conscience individuelle, contre les écoles libres de philosophie, contre la science, ses progrès, ses découvertes, qui battent en brêche leurs dogmes, qui contestent leur origine divine, critiquent leurs traditions et nient les titres de leurs prêtres à exercer, au nom d'un dieu, leur domination sur l'homme. Devant ce péril commun, qui menace leur autorité morale autant que politique, tous les sacerdoces font cause commune. Tous tendent surtout à garder ou à reprendre le monopole de l'enseignement dont ils s'étaient saisi et qui leur échappe. Garder l'enfant, c'est garder l'avenir. S'ils gardent la mère, ils ont l'enfant. Qu'importent les hommes ? Ils passent. Si la famille est ainsi désunie, ils s'en excusent, disant qu'ils reconstitueront son unité par la foi, quand les enfants élevés par eux seront adultes.

C'est que toute religion est un champ, un domaine pour son sacerdoce, et que nul ne renonce aisément à son domaine, à son champ, mais tend sans cesse à l'agrandir, à le rendre plus fécond. La fécondité du domaine religieux se mesure aux biens immenses accumulés

par toutes les Eglises, durant les époques de foi, dès que les lois leur ont reconnu le droit de propriété. Leurs richesses, leurs biens sont-ils confisqués, par suite d'un changement du régime politique, dès que le droit de posséder leur est rendu, de nouvelles richesses s'accumulent entre leurs mains.

Il n'est point de pactole qui roule autant d'or dans ses flots qu'un courant de foi, dirigé par des prêtres qui vivent des offrandes faites au dieu. Le même fanatisme qui élève ses autels et les couvre d'offrandes, qui dote ses collèges sacerdotaux de vastes domaines et couvre ses prêtres de pierreries, est aussi celui qui proscrit les dieux rivaux, persécute leurs prêtres et leurs fidèles. L'un est toujours la mesure de l'autre.

Quand s'élevaient sur les ruines des temples grecs et romains, fermés par Constantin et détruits par Théodose, les premières basiliques chrétiennes, l'Eglise romaine proscrivait les ariens, les eutychéens, les manichéens, toutes les sectes dissidentes qui, dès les premiers siècles, l'avaient divisée, et qui eussent rendu la catholicité impossible, si elle n'eût disposé de toutes les forces de l'empire. Et quand toute l'Europe se couvrait de cathédrales, du dixième au seizième siècle, l'Eglise chrétienne faisait les croisades contre les Arabes et les Turcs au dehors, contre les Albigeois, les Vaudois, les Juifs à l'intérieur. Les papes excommuniaient les rois et les empereurs. L'inquisition s'établissait, multipliant les bûchers; les guerres de religion décimaient les nations, répandant partout les ruines et la mort.

Il en faut bien conclure qu'il ne peut exister de liberté religieuse pour tous que sous la condition d'exclure tous les sacerdoces religieux de toute participation au gouvernement civil et politique; qu'on peut leur laisser toute liberté de bénir et de maudire, d'enseigner et d'excommunier dans leurs Eglises, au milieu de leurs propres fidèles ; mais qu'il faut leur fermer avec soin les écoles publiques où les jeunes générations apprennent les devoirs du citoyen, les devoirs de l'homme envers l'homme. A tous les prêtres d'une Église, à tous les membres d'un sacerdoce engagé par serment à en défendre les dogmes, l'enseignement de l'enfant doit être interdit. L'Etat lui-même doit donner à l'enfant, avec l'enseignement des sciences, des règles critiques qui, éclairant sa raison, peuvent ainsi lui permettre de juger, en toute indépendance, les titres de tous les dieux à leur foi, les dogmes de toutes les religions, la morale de tous leurs prêtres, et de résister à toutes les séductions, à toutes les illusions, à tous les

entraînements, à tous les enthousiasmes ou à tous les fanatismes qui peuvent les solliciter. A ces conditions seulement on ne verra plus les dieux armés contre les dieux voisins, les prêtres exiler ou brûler d'autres prêtres. Les olympes forcés à la paix, la laisseront aux hommes. Les offrandes afflueront moins sur les autels; avec elles diminueront leurs pontifes, et le dernier pontife finira avec la dernière offrande, sans que même l'histoire du temps enregistre cette fin, tant elle aura passé inaperçue.

La religion, la foi sera-t-elle morte pour cela? Nullement, chacun aura la sienne, dans le secret de sa conscience et chacun en sera librement gouverné. Mais, par le progrès des sciences, le progrès des esprits, la diffusion égale des vérités, évidentes pour tous, que nul n'aura plus intérêt à obscurcir, se réalisera une catholicité plus universelle que n'a jamais été celle d'aucune église. Pour tous, la certitude aura remplacé la croyance. Si au delà du champ si étendu de la certitude, il reste encore des curiosités intellectuelles à satisfaire, des points obscurs dans l'intelligence, tous, du moins, s'accorderont sur ce principe qu'ils ne doivent en demander la solution qu'à leur propre raison, et ne doivent écouter que la voix de leur propre conscience et qu'il n'est point de prêtres qui, là-dessus, en sachent plus long que tout le monde.

Il y aura encore longtemps peut-être des écoles, des sectes philosophiques ; mais si les écoles philosophiques ont souvent subi des persécutions, jamais elles n'en ont exercé, même dans les moments où leurs luttes ont été le plus ardentes. Jamais elles n'ont tenté de dominer l'État. Si parfois quelque philosophe en a émis l'idée, sa tentative tout individuelle, a semblé à tous une contradiction. Ce qui distingue toujours une secte philosophique d'une secte religieuse, c'est justement que l'une se propose à la conscience, à laquelle l'autre s'impose ; c'est que l'une procède de la liberté, l'autre de l'autorité; que le Dieu des prêtres se révèle par eux; que celui des philosophes, quand ils en ont, se révèle par lui-même, sans intermédiaire, et que nul ne prétend les forcer d'en reconnaître un, s'ils n'en sentent pas le besoin.

Toute l'histoire démontre, au contraire, que toutes les religions dogmatiques, soutenues par une hiérarchie sacerdotale se disant l'interprète des volontés des dieux et dépositaire élue de vérités révélées, inaccessibles autrement à la raison humaine, ont toujours aspiré et plus ou moins réussi à constituer des théocraties tyranniques, oppressives des consciences, et usurpatrices des pouvoirs civils ;

qu'elles ont toujours inspiré à leurs adeptes un fanatisme intolérant, persécuteur, ennemi de toutes les libertés, opposé à tous les progrès, soupçonneux, défiant de toutes les supériorités, rebelle à leur suprématie ; et qu'elles n'ont réussi en somme qu'à fausser la moralité même des peuples qu'elles ont asservis. La plupart des troubles des Etats, de leurs révolutions, des guerres civiles qui les ont agités, des grandes guerres de conquête qui ont périodiquement jeté les peuples les uns sur les autres, ont été l'œuvre des sacerdoces ou l'effet de leur prédication. Toute religion d'Etat a fini par s'asservir l'Etat, par y dominer exclusivement, par enfermer tous les esprits dans l'impasse de ses mystères et de ses contradictions dogmatiques, en leur imposant la tyrannie de ses préceptes de conduite, souvent contraires à la morale et à la nature.

La liberté de conscience est donc par elle-même la négation de toute autorité religieuse. L'une ne peut subsister en face de l'autre. Il faut que l'une tue l'autre. La liberté de conscience, niée en principe par tous les sacerdoces, et par tous confisquée en pratique, n'a jamais pu exister que chez les peuples échappés au gouvernement des prêtres et dans la mesure où ils lui ont échappé. C'est parce qu'il n'a jamais existé encore de gouvernement exclusivement civil, ne subissant l'autorité ou l'influence d'aucuns pontifes, que la liberté de conscience qui, comme liberté d'agir, est la liberté individuelle elle-même, a toujours été étroitement limitée par des lois d'un caractère tout traditionnel, et injustifiable au point de vue de l'utilité publique.

Le seul moyen d'assurer la liberté de conscience, comme liberté de penser et d'agir, c'est-à-dire d'étendre à ses limites possibles la liberté individuelle qui la contient, c'est d'éclairer les peuples sur leurs vrais besoins, sur leurs vrais devoirs ; c'est de les délivrer ainsi des devoirs, dits religieux, dont ils ont été accablés jusqu'ici par les interprètes terrestres de leurs dieux ; de leur épargner toutes ces pratiques pénibles, humiliantes ou ridicules, ces privations, ces macérations sans but qu'ils leur ont imposées, qui ont atteint et dépassé souvent les limites du crime, et qui n'auraient pu trouver d'excuse que dans la folie égale de ceux qui les subissaient et de ceux qui les ordonnaient; « Malheur à vous ! docteurs de la loi, disait Jésus aux prêtres des Juifs, car vous chargez les hommes de fardeaux insupportables ; mais vous-mêmes ne les touchez pas du bout du doigt. »

Que chacun soit libre de s'imposer toutes les pratiques ou les abstentions qu'il croit être agréables à son Dieu, rien de mieux ;

mais que ces abstentions ou ces pratiques soient imposées par les prêtres de ce Dieu, même à ceux qui ne croient point en lui, ou qui ne jugent point qu'il les exige, c'est ce qui fera l'étonnement des générations qui nous suivront.

Le seul moyen efficace de fonder dans les mœurs, après l'avoir écrit dans les lois, le principe de la liberté de conscience, c'est donc d'instruire les populations pour les mettre en état de résister aux prédications, aux séductions, aux promesses ou aux menaces des prêtres de tous les dieux, de tous les cultes, et aux entraînements du fanatisme prosélytique; c'est de répandre à flot l'instruction, de vulgariser les certitudes scientifiques acquises, de faire connaître à tous les lois de la nature, logiquement et mathématiquement démontrées; c'est de mettre à la portée de tous, sans l'imposer à personne, l'enseignement scientifique à tous ses degrés, d'en populariser les principes dans des formules simples et claires; c'est, après avoir donné à chacun l'art de lire, de faire en sorte que nul esprit ne manque du livre propre à l'éclairer, à satisfaire ses curiosités ou à lever ses doutes. Ce qu'il faut, c'est opposer partout les évidences de la vérité certaine aux croyances erronées, aux espérances et aux craintes illusoires des religions qui s'appuient sur les passions égoïstes de l'homme en les flattant, en les trompant, et en exploitant surtout ce profond instinct de conservation enraciné en tout être vivant qui lui inspire l'effroi de sa propre destruction. Car c'est sur cet instinct que tous les sacerdoces ont fondé leur puissance; c'est lui et lui seul qui leur a livré l'humanité depuis ses plus lointaines origines.

Le moyen à la fois le plus légitime et le plus efficace de prévenir le retour de cette domination tyrannique du prêtre dans l'État et la famille, c'est d'en montrer les résultats à travers l'histoire; de faire voir quel a été dans l'évolution de l'humanité, le rôle fatal des sacerdoces, celui des théocraties; c'est de faire connaître l'origine et les développements de toutes les religions qui se prétendent révélées, la nature du sentiment religieux lui-même et les racines profondes qu'il a jetées dans l'âme humaine, par le fait d'une longue hérédité traditionnelle, à travers les âges d'ignorance et de débilité intellectuelle de l'humanité encore à l'état d'enfance.

Il faut surtout faire connaître aux hommes, l'homme lui-même, c'est-à-dire ce qu'ils ignorent le plus. L'homme ne se connaîtra lui-même, il ne sera guéri de toutes les fables inventées sur son origine qu'en apprenant ce qu'elle a été. Il faut qu'il sache bien quels furent

ses infimes commencements, ses premières misères, les luttes qu'il a dû soutenir pour prendre sa place sur la terre, où il arrivait désarmé, nu, sans langage, au milieu d'une création rivale ou ennemie. Il faut qu'il connaisse sa vraie place dans la série des êtres vivants, la vraie place de cette terre, aujourd'hui son trop étroit royaume, au milieu de la poussière de mondes dispersés dans l'infini des cieux et dont ses yeux perçoivent les lointains rayons.

Seule la science peut guérir l'humanité de la maladie des croyances, toujours prête à la ressaisir, à la replonger en de nouvelles rechutes dont chaque fois elle ne sort qu'affaiblie ou mutilée. Seule, la science, et ses évidences, peut réaliser l'accord des volontés par celui des esprits. Seule elle peut effacer les préjugés qui ont divisé les races, les nations, les castes. Seule elle peut donner à toutes les curiosités, dans ses limites acquises, des réponses toujours identiques en tous les lieux et en tous les temps. Seule elle peut se dire révélée car elle est la révélation de la nature par elle-même. Seule elle peut se dire l'expression du *logos* éternel, de cette raison « qui éclaire tout homme venant en ce monde ». Seule enfin elle peut assurer la liberté de conscience, comme liberté de penser et comme liberté d'agir, parce qu'elle peut seule inspirer à tous une bienveillante tolérance pour tous et prévenir les actes de folie que le fanatisme religieux peut inspirer.

Cette tolérance, nous l'avons vu, est impossible entre ces croyances opposées, et également absolues, que les diverses églises ont toujours imposées à leurs sectateurs avec une rigueur d'autant plus grande qu'elles étaient plus indémontrables. C'est seulement à condition que chacun soit persuadé qu'il peut se tromper, ou être trompé, qu'il se trompe certainement en quelque chose, qu'il peut reconnaître aux autres la liberté d'être dans l'erreur, la liberté de se tromper autrement que lui, ou même d'être seuls de leur opinion.

Or c'est là, de toutes les libertés la plus importante, la plus nécessaire, puisque toute vérité nouvelle est d'abord l'apanage d'un seul qui la découvre et qui reste seul pour la soutenir. S'il est donc une sorte d'opinions qui méritent tous les égards, tous les respects de l'humanité, ce sont les opinions individuelles. Les autres se défendent toujours assez, et tout ce qu'on peut en craindre c'est qu'elles oppriment.

CLÉMENCE ROYER.

FEMMES DE BRETAGNE

Je voudrais faire apparaître des visages lointains, qui sont de notre temps et de notre pays, et auxquels la chronique ne songe guère habituellement. Les littérateurs, accaparés par le boulevard, par le monde, par le théâtre, à peine distraits par de rapides voyages ou par les villégiatures à la mode, ne se souviennent pas assez de leurs contrées d'origine, ou ne laissent pas suffisamment rêver leur curiosité dans les régions où ils installent d'habitude leurs vacances. La France est pourtant grande et diverse, et il est des existences de petites villes, de bourgs, et de pleine campagne, qu'il serait intéressant de faire passer, en silhouettes fugitives, dans des décors soudainement évoqués.

La Bretagne, de pierres si vieilles, de mœurs si anciennes, traversée par les chemins de fer, restée néanmoins originale, est propice à ces rencontres singulières, à ces surgissements d'êtres dont la bouche vivante profère le langage d'hier, dont les gestes et les expressions viennent du fond du passé. Les hommes, devant l'étranger, sont silencieux et indéchiffrables. Ils parlent entre eux une langue rude, où il y a comme un bruit de mer sur les cailloux, ils sont rocheux et soucieux. Les femmes sont énigmatiques avec plus de douceur, et leurs fuyantes physionomies ont de vagues sourires pour lueurs et pour explications. Voici quelques-unes de ces habitantes de la presqu'île, vues au hasard des rencontres du dernier automne, sur la côte et dans l'intérieur des terres.

***

— Si vous voulez, monsieur, me dit le marin du Pouldu chez lequel je logeais, nous irons demain matin voir ce fameux port de Douélan.

coupés dans le granit, ses traits sont taillés dans le même sens, un peu courts, comme si la matière avait manqué au statuaire, et qu'il eût profité d'une veine du bloc. Le front bombé et luisant, le nez à peine indiqué, les lèvres écrasées, usées et décolorées, les os des pommettes saillants, elle est hâve, non vivante, tombale. Elle est bien issue de la pierre, elle sort de la nuit de l'Histoire, elle vient lentement de très loin, à travers les siècles révolus.

En la voyant toucher aux choses de ses doigts fuselés, en la voyant marcher par la grande pièce froide, aux murailles blanches de cloître, on a l'impression d'un somnambulisme persistant, d'une survie inconsciente. Une telle femme est étrangère à tout ce qui s'agite, à tout ce qui vit en dehors du bourg où elle est née, où, très probablement, elle mourra. Du même regard, elle peut voir la maison où habitèrent toujours les siens, et la place fleurie de fuschsias et de capucines où reposeront un jour ses membres roides. Elle sait qu'il existe des chemins de fer et des journaux, mais elle croit n'avoir qu'en faire, et s'il y a des péripéties et des révolutions dans le monde, elle en subit les contre-coups sans les connaître.

Son existence est vague, elle flotte dans l'ensemble universel sans chercher des explications en sa tranquille cervelle. Mais cette existence vague est en même temps, par un phénomène bien compréhensible, très concentrée et très profonde. Les petites choses de son innocente vie, elle les sait bien, elle les a fortement empreintes en elle, sous son front bombé, dans son âme ancienne. Ces choses reviennent dans sa vie monotone, comme les heures que sonne inexorablement l'horloge, dans sa boîte de chêne, et elle leur trouve chaque fois la même importance, et elle accomplit les mêmes travaux avec le même calme minutieux, sans fatigue et sans impatience. La récolte des pommes, le cidre, le pain, le beurre, l'achat du poisson, l'école des enfants, l'occupent sans que son enfantin et vieillot visage tressaille. La messe, chaque dimanche, est encore et toujours le grand évènement pour elle, l'église reste le dramatique théâtre, la distraction suprême, et le paroissien la perpétuelle lecture.

Ainsi, elle peut paraître, et bien d'autres comme elle en Bretagne, attentive, exacte, constante, avec l'apparence éloignée, détachée des choses, ses yeux verts, absents par moments, éclairés en dedans d'une lueur de rêverie mystique, ses doigts pétrifiés et distraits. Mais elle a des allures de candeur et de vétusté. Elle est lente et indifférente. Elle et ses pareilles semblent savoir qu'il n'y a de sérieux que d'attendre la mort.

⁂

On lit encore assez clairement en son esprit, comme dans l'esprit de la fille d'usine. Il est plus difficile, il est impossible de définir cette autre petite fille de dix ans, qui vint nous guider à la cascade et à l'église de Saint-Herbot, aux ruines du Rusquec, dans le centre montagneux et broussailleux de la Bretagne. Celle-ci sortit de sa chaumière en nouant un haillon autour d'elle. Elle ne savait pas le français, et n'essaya pas de dire un mot pendant tout le temps que dura la promenade.

Elle marchait en avant, ou plutôt elle bondissait de pierre en pierre comme une chèvre sauvage, elle se retournait pour voir si elle était suivie, et avec quel sourire, avec quels regards bleus ! Ce sourire naissant, les regards de la nuance des petits lis qui croissent à ras de terre, c'est tout ce qu'on pouvait savoir d'elle. Elle faisait partie du paysage, elle était de la couleur des rochers, des mousses, des feuilles, des nuages, de l'eau, et quand elle s'arrêta, tout en haut, auprès de la vasque restée seule intacte, auprès des murailles écroulées du Rusquec, on eût dit qu'elle savait le secret de ce lieu désolé, de ces ruines, de cette vasque, pourquoi cette coupe sculptée subsistait et recevait les larmes du ciel. Mais elle gardait cette science inutile pour elle, et elle disparut dans le crépuscule comme disparaît un feu follet dans le marécage.



Après cela, le trouble et le mystère sont partout, quand on s'arrête pour regarder les passants de l'existence, à la ville comme aux solitudes. Dans toute la Bretagne et ailleurs, y eut-il plus singulières et plus indéchiffrables figures que ces deux sœurs, blondes, vêtues de noir, aperçues à la promenade de Quimper, pendant la musique. Leurs fines beautés jumelles traçaient un sillage. Tous les yeux les voyaient sans avoir l'air de les voir, et leurs yeux à elles, demi-clos, observaient et savaient tout sans rien regarder. Leur diplomatie était en apprentissage au milieu des politesses bavardes, des comparaisons jalouses, des doucereuses embûches. Leur avenir se préparait, le dimanche, sur les cinq heures du soir, au son des fanfares.

Oui, certes, elles étaient plus impénétrables que la sardinière des

romances, que la boulangère gothique, et que la petite fille de Saint-Herbot, ces deux demoiselles à marier qui voguaient comme deux cygnes sur l'eau plate et à travers les méandres compliqués de la vie provinciale.

GUSTAVE GEFFROY.

COMMENT L'ÉTAT ENSEIGNE LA MORALE[1]

LES DEVOIRS ENVERS L'ÉTAT

Les devoirs envers l'État doivent naturellement jouer un grand rôle dans un enseignement pratique, destiné à former de bons citoyens. Mais l'idée que se font les moralistes de cet État diffère de l'un à l'autre, et les définitions qu'ils en donnent ne sont ni claires ni concordantes entre elles.

« L'État, c'est la communauté des citoyens » dit M. Burdeau (2), et voilà, d'un autre côté, Mme Gréville qui nous le représente comme un être à part, créé par l'imagination humaine (3).

« Les habitants d'un pays ont chacun leurs affaires personnelles, leur pain à gagner, leur famille à nourrir. Le temps, et souvent l'instruction nécessaire leur manquent pour s'occuper de ce qui est utile à *tout le monde* d'un bout à l'autre du pays. On a donc été forcé d'imaginer un être qui remplace *tout le monde* et qui s'appelle *État*. »

Ce nouvel être est doué de propriétés merveilleuses et les avan-

(1) Chapitre d'un livre paraissant sous ce titre aux bureaux des *Temps Nouveaux* et signé collectivement par le groupe des Etudiants socialistes, internationalistes.

(2) *Manuel d'éducation civique*, p. 28.

(3) *Instruction morale et civique des jeunes filles*, p. 2.

tages qu'il procure aux hommes qui l'ont créé sont multiples. Dans le même ouvrage nous trouvons l'énumération suivante :

« L'État nous assure les bienfaits de la civilisation, garantit la famille, la propriété, la liberté. l'égalité devant la loi. »

Et si nous voulons savoir de quelle manière la famille se trouve garantie par l'État, nous trouvons la réponse suivante :

« L'État garantit la famille en lui assurant la durée de son existence » (par l'état-civil).

L'État est, d'après M. Steeg (1), « le tuteur des faibles et des petits, le défenseur de l'ordre et des libertés publiques, le dispensateur de la justice. »

D'un autre côté, sous forme de Ministère de l'Intérieur, il nous rend d'autres services encore (2) :

« L'État n'agit pas seulement dans ce ministère comme gardien sévère des lois : il est aussi le protecteur de la sécurité des citoyens, le soutien des pauvres honnêtes, le refuge des malades et des infirmes. »

En un mot, l'État nous comble de bienfaits :

« Nous pouvons nous endormir tranquilles chaque soir, certains que l'État veille pour nous. » (3)

Il est donc naturel que nous ayons de la reconnaissance envers cet être qui nous assure une sécurité et un bonheur si parfaits. Aussi la sympathie que nous devons à nos semblables, devons-nous la pratiquer surtout envers l'État qui est en droit d'exiger tout notre dévouement. Mais pour que tout le monde serve fidèlement cette sorte d'idole que nous nous sommes créée, il faut dans la société une forte discipline, sans quoi l'Être tout-puissant nous abandonnera et les pires malheurs nous menaceront.

« En effet, dans une société organisée, il faut que certains commandent au nom de tous, et que le plus grand nombre obéisse. Sans chefs, il n'y a point d'armée, point de gouvernants, point de vie en commun. » (4).

Et plus loin nous trouvons :

« Il faut un gouvernement, sans quoi l'on tomberait dans l'anarchie, qui est l'état où chacun commande, parce que personne n'a le droit de le faire. »

(1) *Instruction morale et civique*, p. 117.
(2) Burdeau. — *Manuel d'éducation physique*, p. 41.
(3) Gréville, O. C., p. 103.
(4) Mabilleau, *Cours de Morale*, p. 19.

D'ailleurs

« Tout le monde convient de cette nécessité et la Déclaration qui ne l'indique même pas, tant cela est évident, se borne à poser les conditions dans lesquelles le gouvernement sera établi dans l'Etat. » (1)

« Tout le monde en convient » — cet argument, avancé comme une preuve suprême, semble un peu étrange chez un moraliste.

Quand on passe au domaine de la vie courante, on s'y prend un peu autrement pour démontrer la nécessité de la discipline. On nous peint des catastrophes terribles arrivées par la faute d'un seul homme, d'un ouvrier tenant un levier ou manœuvrant un robinet, par exemple; la discipline seule, cette chose « admirable et nécessaire qui fait des prodiges » (2) est considérée comme une force empêchant l'homme de jouer avec la vie de ses semblables. Cette discipline est liée intimement au respect des lois, « cette grande chose sans laquelle il n'y aurait ni nation, ni citoyens ». Mais quelles sont les bases de ce respect dû aux lois? C'est le prestige de la loi morale qui passe à la loi d'Etat.

« La loi est l'expression de la raison et de la conscience de tout le monde. Puisqu'il en est ainsi, pourquoi n'aurais-tu pas pour la loi d'Etat le même respect que tu as pour la loi morale qui en est le principe et la source ? » (3)

La loi de l'Etat ayant son principe et son origine dans la loi morale, et cette dernière étant, selon le principe fondamental des moralistes, une et immuable toujours et partout, la loi d'Etat doit acquérir les mêmes propriétés. Mais comment peut-on la reconnaître invariable et toujours conforme à l'absolue justice, puisqu'elle est « l'expression de la volonté nationale? » Et cette volonté nationale peut-elle être toujours la même et peut-on nier la diversité des opinions au sein d'une nation ? Mais quelles qu'elles soient, « la loi est l'expression de la volonté nationale et il y a toute garantie pour qu'elle soit conforme à la justice et à la raison (4).

D'ailleurs, ce qui importe surtout ici, c'est moins de démontrer logiquement un point de vue que de bien inculquer aux élèves l'idée de l'obéissance et du respect dûs à toutes les lois existantes.

« C'est le respect de la loi qui fait les bons citoyens; apprenons

(1) Id., p. 20.
(2) Gréville, O. C., p. 33.
(3) Mabilleau, O. C., p. 43.
(4) Mabilleau, O. C., p. 62.

donc dès l'enfance à respecter les lois et leurs représentants ! » (1)

« Il n'est pas digne d'un bon citoyen, digne d'un honnête homme de parler injurieusement des lois, même de celles qu'on voudrait corriger, réformer ou abroger. Nous n'avons pas le droit de faire un choix, d'obéir quand il nous plaît ». (2)

Certains auteurs se passent même de tout raisonnement tant soit peu théorique à ce sujet. M. Chalamet, par exemple, expose sous une forme de catéchisme les notions de morale civique à l'usage de ses élèves :

« Comment nomme-t-on la règle commune à laquelle tous les habitants d'un pays obéissent ? — On nomme cette règle commune la Loi.

A quoi sert la loi ? — La loi fait connaître à chacun ses droits et ses devoirs. Elle assure la sécurité des personnes et le respect de la propriété.

Quel est le devoir de tout bon citoyen ?

Le devoir de tout bon citoyen est d'obéir à la loi.

Savez-vous où se trouve la plus grande partie de la loi française ?

Dans un gros livre qu'on appelle code. »

On ne nous explique ni d'où la loi tire elle même cette connaissance des devoirs et des droits de chacun, ni pourquoi les bons citoyens doivent lui obéir. Ou plutôt, on donne une raison pour cette obéissance, mais cette raison est loin d'avoir un caractère moral.

« Qu'arrive-t-il, demande-t-on (1), si l'on refuse d'obéir à la loi ou si l'on fait ce qu'elle défend ? On est forcé à l'obéissance ou puni par les magistrats qui composent les tribunaux. »

La force publique et la magistrature qui forment la sanction morale, doivent naturellement être entourés d'un grand respect.

« La magistrature, dit M. Lechantre dans une de ses maximes est une espèce de sacerdoce qu'on ne saurait environner de trop de respect. »

Il en est de même des gendarmes, qui figurent si souvent dans les livres de l'enseignement primaire. Presque partout, en effet, on trouve des gravures représentant des gendarmes emmenant un malfaiteur, spectacle qui doit réconforter la vertu des jeunes élèves. Voici ce qu'on trouve dans un morceau de lecture composé par M. Lechantre « d'après divers auteurs » (3) :

« La gendarmerie est un corps d'élite, composé d'anciens soldats et

(1) Gréville, O. C., p. 34.
(2) Steeg. — *L'Honnête homme*, p. 255.
(3) Lechantre, O. C., p. 165-183.

sous-officiers, choisis avec soin parmi les plus honnêtes et les plus courageux... Les gendarmes jouissent à juste titre de l'estime et de la confiance des populations qui voient en eux les défenseurs du bon ordre et du bien public. »

Malgré tous les efforts faits pour inspirer le respect des lois, des doutes sur leur absolue justice peuvent cependant naître dans l'esprit des enfants. Aussi prend-on des précautions. Dans le livre de J. Simon nous trouvons la conversation suivante (1) :

« Puisque cette pauvre femme n'a pas fait de mal, pourquoi est-elle abandonnée par la loi ?

— La loi, mon cher ami, garantit tous les droits comme tu le disais très bien tout à l'heure ; elle punit toutes les fautes, comme tu viens de le dire à présent. Elle ne peut pas les empêcher toutes ; elle ne peut pas non plus en supprimer toutes les conséquences. »

Et un peu plus loin :

« Tout ce que peut la loi pour prévenir les fautes, c'est de donner à tout le monde une bonne éducation. »

On tâche de répondre d'avance à tous les doutes que l'observation de tous les jours peut faire naître. La justice et les erreurs judiciaires constituent un des phénomènes qui sautent le plus aux yeux. Aussi, le même auteur met-il habilement dans la bouche de l'enfant une question à ce sujet et trouve la réponse victorieuse que voici :

« Ce que je te recommande dès à présent, c'est d'éviter l'esprit de système et d'exagération. Tu entendras parler d'erreurs judiciaires : il y en a sans doute ; mais en matière criminelle l'erreur consiste presque toujours à absoudre un criminel, presque jamais à condamner un innocent. »

Mais si notre premier devoir de citoyens est d'obéir aux lois, même quand elles ne nous plaisent pas, parce qu'elles ne sont pas autre chose que « la forme écrite du devoir (2), il n'en a pas moins toujours été de même. Sous l'ancien régime, on admet qu'il y avait des lois injustes qu'on avait non-seulement le droit, mais le devoir d'abolir. Maintenant elles tirent leur origine de la volonté nationale », mais pour qu'on ne soit pas tenté de les changer suivant les fluctuations de l'opinion, on déclare (3) :

« Les lois doivent être fixes quant à leurs dispositions essentielles. »

(1) Jules Simon.
(2) Jules Simon, O. C., p. 34.
(3) Mabilleau, O. C., p. 12.

Donc les lois actuelles doivent être fixes, respectées de tout le monde. La révolte contre elles est un crime contre la morale, une trahison envers la patrie. Ceux qui s'en rendent coupables sont « des rebelles, des factieux, des ennemis de l'ordre public, des traîtres au pays » (1). Mais en ce qui touche les lois qui ne sont plus en vigueur, ce qui était un crime devient un devoir. Non seulement on peut se révolter contre l'oppression, mais cette révolte est même prescrite par la morale (2) :

« ..... Ceux-là aussi sont coupables qui, pouvant secouer le joug ne le font pas, qui n'ont pas l'énergie et la persévérance nécessaires pour s'affranchir; car s'il n'est pas permis de confisquer la liberté d'autrui, il n'est pas non plus permis d'aliéner la sienne... »

L'assassinat politique est presque justifié dans le passé. Le même auteur dit (3) :

« L'assassinat politique, qui pouvait dans les temps d'usurpation et de violence, passer pour de l'héroïsme, ne saurait plus, dans notre société démocratique, se colorer du moindre prétexte; il ne sera plus qu'un assassinat de haine et de vile vengeance, le fait d'un fou à enfermer ou d'un simple scélérat. »

Quelques réflexions faites au sujet de l'ancien régime mérite d'être signalées, à cause de leur discordance avec les tendances · même moralistes par rapport à l'époque actuelle.

Ainsi M. Steeg dit :

« L'abdication de la volonté, même entre les mains du plus n'est pas un degré en avant dans la voie du progrès, elle est un et un recul. »

Et M. Mabilleau :

« On ne fonde pas l'organisation d'un pays sur l'espoir que l seront bons et généreux; les faibles, laborieux et résignés. »

M. Mabilleau voudra bien accorder sa proposition avec auteurs des traités de morale pour l'enseignement second parlent, au contraire, avec beaucoup d'abondance des d riches; du bon et du mauvais riche, de la charité, et ils avec admiration la parole où l'apôtre déclare qu'il ne s cimbale retentissante « s'il n'avait pas la charité. » Soy bales retentissantes, dit M. Mabilleau, cela est indispe fonder l'organisation d'un pays. Libre à lui de le croire, mais il au

(1) Steeg. — *L'Honnête homme*, p. 252.
(2) Id., id., p. 173.
(3) Id., id., p. 160.

s'arranger avec MM. Janet, Boirac, etc., etc., qui répugnent abso-ment à cette transsubstantiation.

On fait aussi lire aux enfants des morceaux où la misère du peuple ant 1789 est peinte d'une façon éloquente, et on accompagne cette cture de réflexions dont quelques-unes sont intéressantes. Ainsi, ns le livre de M. L. Moy (livre de lecture) on trouve un fragment *Taine :* « L'ancien régime » (cortège du roi) et puis :

« *Morale.* — Ce spectacle était fort beau ; mais qui le payait ? Le uple. Nous savons (page 101), combien le peuple était misérable.

« Aujourd'hui l'Etat donne des fêtes, ouvre des jardins publics, des sées ; mais *ce luxe est payé par tout le monde et tout le monde ut en jouir.* »

En général, maintenant les choses ont bien changé.

« La République, dit M. Lechantre, c'est la vérité couronnée. »

« La volonté nationale ne favorisera jamais l'erreur ni le vice, elle combattra jamais la vérité ni la vertu » affirme M. Mabilleau.

« Tous les députés et les sénateurs veulent le bien du pays. » (1)

Cependant, de l'aveu même du dernier auteur, ils peuvent ne pas avoir en quoi ce bien consiste : « Les hommes ont trop de peine à sa oir ce qu'ils veulent eux-mêmes pour arriver à savoir ce que veulent autres ».

Comment alors être sûr que leurs décisions « ne combattront ja-is la vérité ni la vertu » ?

omment pourront-ils montrer aux citoyens leurs droits et leurs irs, découlant de la loi morale ? Il ne reste qu'à supposer que loi les guidera malgré eux et sans qu'ils s'en rendent compte.

iqu'il en soit, on est sûr que le bien-être général est atteint de-e :

magnifique mouvement porta les nobles et les riches à *abolir ivilèges* afin de déclarer hautement, à la face de l'univers, les hommes étaient égaux, c'est-à-dire qu'ils avaient les oits et les mêmes devoirs. Ce fut le point de départ de la 'n française...

vail désormais payé proportionnellement aux efforts du devint pour lui un enchantement et une joie. » (2)

ffira de constater ici le peu de chance qu'a Mme Henri nd elle fait de la morale.

(1) Gréville, O. C., p. 124.
(2) Gréville, O. C. p. 76.

« Tous les députés et les sénateurs veulent le bien du pays », avait-elle dit, puis elle avait ajouté : « Les hommes ont trop de peine à savoir ce qu'ils veulent eux-mêmes pour arriver facilement à savoir ce que veulent les autres. » Que de choses à conclure de ces deux courts passages ! Tous les députés et les sénateurs sont des hommes, madame, ce qui fait que vous leur refusez la possibilité d'arriver à savoir ce que veulent les autres, au moins facilement. Nous voyons bien que ce mot «facilement» est précisément là pour nous montrer les peines infinies du législateur. Vous insistez sur la trop grande peine qu'il y a pour nous à nous connaître nous-mêmes et vous en concluez à l'extrême difficulté de savoir les volontés des autres. Voilà qui est bien, et sénateurs et députés ne pourront pas ne pas vous être très reconnaissants de la façon dont vous vous séparez ici des mauvais propos qui actuellement ont cours sur eux dans le monde. Mais vous ajoutez qu'ils veulent le bien du pays, et alors beaucoup de difficultés surgissent, car comment pourrez-vous nous expliquer qu'ils veulent le bien du pays, puisque vous posez qu'il est bien difficile de connaître ce que veulent les autres, à moins que le bien du pays et la volonté nationale, c'est-à-dire la volonté des citoyens, ou, comme vous le dites, la volonté des « autres » soient pour vous deux concepts impénétrables, ce qui est une opinion subversive dont nous vous laissons la maternité, à moins encore que sénateurs et députés ne soient pas des hommes, madame, à moins qu'ils ne soient le bien du pays même, et dans ce cas, et c'est vous qui le dites, ils auraient encore bien de la peine à se connaître eux-mêmes.

Vous n'êtes pas plus heureuse, croyons-nous, quand vous parlez de l'égalité et de l'abolition des privilèges : « Le travail désormais payé proportionnellement aux efforts du travailleur devint pour lui un encouragement et une joie. » Sans doute, madame, mais cet encouragement et cette joie doivent être pour vous profondément dangereux. Car une augmentation de salaire ou un salaire plus élevé ne sont pas des choses qui sortent du domaine de la réalité. L'augmentation de salaire appartient au genre des phénomènes économiques, phénomènes dont l'existence matérielle est peu douteuse. Or, cette augmentation de salaire, vous la faites sortir par votre « désormais » de l'égalité des droits et des devoirs, de même que vous fondez celle-ci sur la disparition de phases, égalemen très réelles, celles des privilèges des nobles et des riches, privilèges dont le caractère économique prédominant ne vous a pas échappé. Il est excellent, madame, de s'employer à déterminer aussi distinctement que vous le faites, la

réalité qui se cache sous une abstraction aussi élevée que l'égalité, et dans cette voie nous vous suivrons partout où il vous plaira de nous guider. Mais avez-vous bien vu vous-même où vous alliez? Dans le contenu de votre égalité nous ne voyons que des choses réelles, que des notions économiques; voudriez-vous nous suivre jusqu'à l'égalité économique et le terme égalité n'implique-t-il pour vous que l'égalité économique, ou laissez-vous dans l'indétermination précisément ce résidu dont vous vous hâterez de faire sortir l'inégalité économique. Il eût été avantageux pour nous tous, madame, de le dire explicitement et de ne pas traiter l'histoire et la morale comme les traitent souvent les auteurs de mauvais romans.

Et voici un autre tableau du bien-être actuel (livre de lecture de M. Moy) :

« La misère des paysans en 1793 (Taine).

Morale. Si aujourd'hui un des gens de Culmont qui écrivaient ces choses il y a cent ans pouvait revenir dans son pays de Champagne, il verrait les vignes prospères, les paysans heureux, *l'impôt payé par tous et honnêtement perçu, il verrait tous les Français égaux devant la loi, égaux dans la liberté*. Et j'imagine qu'il dirait : Mes enfants, oh ! remerciez Dieu qui vous a fait vivre dans ce temps ! Aimez cette bonne France où vous vivez maintenant, bénissez la liberté; c'est elle qui nous a donné un bonheur que ne connurent jamais nos pauvres grands-pères; mais soyez dignes de cette liberté. »

Grâce à cette liberté les hommes ont reçu, paraît-il, la possibilité de développer toutes leurs facultés. Nous trouvons en effet le passage suivant : (1)

« La liberté dont nous jouissons nous garantit le complet développement de nos forces physiques et morales. Aussi notre premier devoir de reconnaissance envers l'Etat qui nous donne ce grand bienfait doit-il être de consacrer à sa prospérité les facultés dont nous lui devons la jouissance, c'est-à-dire que chacun de nous est tenu de songer au bien-être de la patrie. »

L'Etat est ici confondu avec la patrie et c'est dans la reconnaissance que nous éprouvons pour la liberté dont nous jouissons que se trouve la source de notre dévouement à l'Etat et, par conséquent, pour la patrie. Alors si on appartient à un pays qui ne jouit pas de

(1) Gréville, O. C., p. 96.

tous ces bienfaits, est-on dispensé d'être patriote? Le patriotisme était-il aux yeux des moralistes, un devoir moral avant 1789? Est-il permis de subordonner les règles de la morale, fixes et absolues aux yeux des moralistes mêmes, aux questions de forme politique de telle ou telle époque?

Après avoir parlé de Liberté, Mme Gréville trouve nécessaire de parler aussi d'Egalité et elle aborde ce point d'une façon qui peut étonner d'abord. (1)

« On aurait eu beau décréter, dit-elle, par toutes les lois imaginables que les hommes étaient libres, ils n'auraient pas pu l'être si en même temps ils n'étaient pas devenus égaux. »

Mais la difficulté se résout plus loin toute seule : c'est l'Égalité devant la loi, « devant la loi, remarquez ce mot », ajoute l'auteur, qui rend la liberté possible sans instituer l'égalité de fait que l'auteur déclare impossible, tant que les hommes n'ont pas les mêmes devoirs et ne pratiquent pas les mêmes vertus.

« Cette façon de comprendre l'Égalité, ajoute-t-elle, nous amène à la Fraternité qui complète notre belle devise républicaine. »

Elle ne s'explique pas d'une façon plus étendue sur ce qu'elle a voulu dire et le mot « Fraternité » ne paraît être placé là, en effet, que pour compléter la devise.

Les lois naturelles étant toutes reconnues justes, les moralistes s'appliquent à expliquer les formes de la constitution actuelle et à démontrer que ce sont elles précisément qui sont conformes à la morale. On montre (Mab.) les avantages de l'élection du président de la République par les chambres et non par les citoyens directement, on défend le système des deux chambres.

« Les deux chambres que la Constitution de 1875 a instituées ne sont nullement en opposition l'une avec l'autre, elles collaborent au même travail; ce sont des associées qui n'ont qu'un but, qu'une préoccupation : l'intérêt du pays. »

« Les sénateurs, dit une maxime de M. Lechantre, sont comme les frères aînés des députés. »

Et aussitôt après vient un morceau de lecture, intitulé : L'utilité du Sénat.

Le mandat impératif est-il défendu par la Loi? on a pour ce cas une morale toute prête. (2)

« Comme le candidat a dû en se présentant publier un *programme*

(1) Gréville, O. C., p. 96.
(2) Gréville, O. C., p. 97.

qui a été accepté par ses électeurs et où il indique le sens dans lequel il votera à la Chambre; il doit naturellement, après qu'il est élu, rester fidèle à ses engagements, mais les citoyens ne sauraient prétendre l'y forcer, la loi interdisant le *mandat impératif.* »

Dans tous les cas, c'est la loi morale qui se met au service de la loi d'État. Nous la voyons aussi contribuer à dessiner l'idéal du bon citoyen. Voilà comment la représente M. Le Peyre : (1)

« On sait aussi qu'il est sagement républicain, qu'il ne se paie pas de mots sonores, et que, s'il croit à la perfectibilité de notre organisation sociale, il est fermement convaincu que les améliorations désirables ne peuvent se réaliser d'un seul coup, en vertu d'une formule magique. »

On indique ainsi le parti politique auquel on doit appartenir si l'on veut se conformer à la morale.

On trouve le même procédé de raisonnement dans la défense que les moralistes présentent du système parlementaire.

Ce système, organe principal de l'État contemporain, est particulièrement l'objet de leur enthousiasme. Il a pour eux une multitude d'avantages, aussi bien théoriques que pratiques. M. Steeg met en avant « l'ordre et la raison » pour justifier le système tout pratique de la majorité.

« L'ordre et la raison veulent, dit-il (2), que ce soit la majorité qui commande. »

Mais ce n'est pas pour lui le seul avantage. Un peu plus loin il émet une autre considération, non moins importante.

« Le suffrage universel ferme l'ère des révolutions. »

Mme Gréville se place au même point de vue :

« Ce système est admirable parce qu'il enlève au pays toutes les chances de révolution et lui donne les plus grandes garanties de sécurité qui se puissent avoir. »

Le parlementarisme étant une chose aussi précieuse, il est naturel qu'un bon citoyen croie de son devoir de contribuer au fonctionnement de ce système. Aussi l'abstention est-elle condamnée par tous les moralistes.

« Est-ce un devoir de voter, demande M. Dupuy ?

« C'est un *devoir de voter*. Celui qui ne vote pas est un *égoïste* qui se comporte comme s'il était un *étranger* dans sa *Patrie*. »

Et M. Lechantre s'explique d'une façon encore plus décisive.

(1) J. Le Peyre, *Opuscule du maître*, p. 47.
(2) Steeg, O. C., p. 232.

« Celui qui ne vote pas est un égoïste qui ne *mérite* pas d'être Français. » Et une « maxime » placée au bout de sa leçon dit : « Ne pas voter, c'est vouloir être esclave. »

Nous trouvons de plus chez le même auteur plusieurs pages où, sous la forme de récit instructif, on fait une critique du socialisme. Pour montrer la façon dont M. Burdeau s'y prend, il faut l'exposer un peu longuement.

Les choses se passent le jour de paie dans une mine qu'un instituteur est venu visiter, accompagné de ses élèves. Un ouvrier se voit retenir une portion considérable de son salaire, comme amende pour des journées manquées pendant la semaine et en exprime son mécontentement. Un contremaître lui répond : « Tu devais bien un peu t'y attendre, Simon. Te voilà encore dans l'embarras. Je parie que tu as fait des dépenses au cabaret, pendant tes absences de la semaine. »

Et bien, cet ouvrier qui va au cabaret, « c'est l'ouvrier collectiviste. » On commence par nous le représenter comme un ivrogne; et le texte est même accompagné d'une gravure représentant les trois personnages, instituteur, contre-maître et ouvrier collectiviste dont le dernier ne se tient même pas tout à fait d'aplomb sur ses jambes. Puis, M. Burdeau met dans la bouche du collectiviste quelques phrases contre l'exploitation patronale.

L'ouvrier se plaint de ce que le produit de son travail lui soit enlevé par les propriétaires de la mine au fur et à mesure qu'il est obtenu. La réponse de l'instituteur, par sa naïveté, semblerait faite exprès pour jeter le discrédit sur lui. « Mais ce que vous me racontez là, c'est une histoire d'esclaves, et il n'y en a plus en France; la révolution a délivré les derniers serfs dans la nuit du 4 août 1789. »

La conversation continue. L'instituteur cherche à persuader à l'ouvrier que le patron, lui aussi, travaille. « Je lui ai même entendu dire, dit-il, qu'il avait un gros travail et qu'il veillerait jusqu'à minuit passé. Et vous, où allez-vous de ce pas? A quel ouvrage passez-vous la nuit?... »

Pour augmenter le mérite du directeur (qui travaille même la nuit, pendant que les ouvriers se reposent), l'instituteur fait remarquer qu'il peut faire une invention utile, inventer une autre lampe Davy, par exemple, et que par conséquent un million par an ne serait pas de trop, dans ce cas, pour son traitement. Mais, comme les directeurs-inventeurs sont rares, il n'insiste pas sur cette idée et passe aux mérites des actionnaires, sans lesquels l'ouvrier ne pourrait rien

produire : « Ce capitaliste, avouez-le, camarade, — conclut-il, — il vous a rendu un fier service. »

Ensuite la conversation continue (maintenant sous le titre : *Respectons le capital*). L'ouvrier collectiviste disant que le capital n'appartient qu'à une minorité, et que la plupart n'ont rien, l'instituteur répond : « La plupart ?... voilà un mot qui n'est pas sûr ! En France, il y a plus de gens qui ont un capital, qu'il n'y a de gens sans rien devant eux. *Les capitalistes sont la majorité depuis la Révolution.* »

A quoi le collectiviste ne trouve autre chose à dire que d'exprimer le désir qu'au lieu d'avoir une majorité de capitalistes, tout le monde le soit. Il pose en même temps la question : « Pourquoi y a-t-il des pauvres et des riches ? » à laquelle l'instituteur se borne à répondre par des phrases vagues, parlant de « bien des choses » qui peuvent mener à la pauvreté. A la fin, il précise et représente le cabaret comme source de tout le mal.

« AVEC DE L'ÉCONOMIE, ON DEVIENT CAPITALISTE », dit-il ; l'auteur met cette belle maxime en caractères gras, pour mieux l'imprimer dans l'esprit du lecteur.

L'instituteur en arrive même à reprocher aux ouvriers leur rapacité. Il trouve que les ouvriers veulent avoir tout pour rien ; ils veulent devenir tout d'un coup capitalistes par la révolution sociale, tandis que d'autres, ouvriers aussi, le deviennent par le travail et n'ont pas vu leur livret de caisse d'épargne « tomber du ciel ni sortir du sol par l'effet d'une révolution ». Les ouvriers exigent tout sans y avoir travaillé et veulent priver du produit de leur travail les vrais travailleurs.

Voici le texte exact de ces reproches. On croirait à peine qu'ils sont adressés aux ouvriers. « *Vous voudriez avoir sans peine ce que les autres ont amassé au prix d'une vie de labeurs, parfois en travaillant plusieurs générations de père en fils.* »

Le collectiviste, confondu par cet argument irrésistible, ne trouve plus rien à dire et se borne à répéter : « Pourtant, il me semble que le collectivisme est la vérité. Moi, je suis collectiviste ! »

Mais comme il est déjà vaincu, il l'avoue :

« Il y a pourtant du vrai dans ce que vous dites, M. l'Instituteur, il faudra que j'y réfléchisse. » Le contremaître lui répond par une phrase qui montre bien comment l'auteur se représente les socialistes.

« Voilà une bonne parole, dit-il ; si tu commences à réfléchir, tu

n'es plus un collectiviste. » Ainsi, le collectiviste est un être qui est incapable de réflexion, sans compter que c'est un ivrogne et un paresseux. Comme argument contre le socialisme, on ne peut pas dire que la considération soit très forte.

Cependant, voilà l'ouvrier collectiviste ébranlé dans ses convictions. Mais ce qui achève de le convaincre, ce sont toutes les organisations établies à la mine et décrites sous la rubrique : l'ouvrier capitaliste, la société de prévoyance, la caisse de retraites, le magasin coopératif et surtout la maison ouvrière qu'on y achète au bout d'un certain nombre d'années. L'auteur nous peint ici un tableau idyllique : une maisonnette bien propre, un jardin, un potager; la femme de l'ouvrier avec un enfant sur le bras, « la table mise avec la soupe fumante ». Une gravure appropriée suit cette description. L'ouvrier collectiviste est définitivement confondu, et il manifeste ses nouveaux sentiments en disant (ce qui est un commencement de sagesse) :

« Tenez, contremaître, faites-moi inscrire demain sur le registre de la caisse des retraites. »

Comment ne pas dire, après une victoire si complète sur les socialistes, ce que l'instituteur dit en s'adressant au contremaître :

« Ces jeunes gens prennent avec vous *d'excellentes leçons de morale et d'économie*, et je suis heureux; pour ma part, de vous entendre! »

Les institutions analogues aux caisses de retraites, sociétés de prévoyance, etc., ayant pour pouvoir de confondre les socialistes, il est naturel que les moralistes y ajoutent une grande importance. Et, en effet, dans tous les livres de morale, depuis le livre de M. Jules Simon où se fait l'éducation civique complète d'un garçon et l'économie politique de M. Burdeau jusqu'aux petits livrets de morale en forme de catéchisme, nous voyons glorifier toute la série de ces institutions, et surtout ce qui leur sert de base, l'épargne. L'épargne permet à l'ouvrier de devenir capitaliste, elle le préserve de la maladie et du chômage ; en épargnant, dit-on, l'ouvrier est sûr d'avoir sa vie assurée. Voilà ce que dit de cette sorte d'institution M. Steeg :

« La prévoyance est plus facile aujourd'hui que jamais; la société a établi de nombreuses et ingénieuses institutions qui s'adressent à tous les âges, à toutes les bourses, à toutes les situations. Elle a institué des sociétés de secours mutuels, des caisses de retraite pour la vieillesse, des caisses d'assurances contre tous les risques, des caisses d'épargne qui recueillent pour les faire fructifier, jusqu'aux centimes des écoliers. »

D'autre part, dans le livret d'Education morale (Dupuy, *opusc. du maître*), nous trouvons :

« Qu'est-ce que l'épargne ?

« L'épargne, fille de la prévoyance, est la portion de nos ressources que nous mettons de côté pour les jours sans travail. Viennent la maladie, le chômage, la vieillesse, l'épargne nous soutiendra ; gardons une poire pour la soif.

« Si l'argent est rond pour rouler, il est aussi plat pour s'empiler », nous dit à son tour M. Burdeau. (1)

« Ayez un livret de caisse d'épargne, dit à ses petits élèves M. Chalamel, et ensuite il dépend en grande partie de vous, d'arriver non à la richesse, mais à l'aisance. »

Et à la fin du paragraphe, l'élève récite :

« Je ne ferai pas de dépenses inutiles, je penserai à l'avenir, j'aurai un livret de caisse d'épargne. »

On habitue les enfants à aimer l'argent et à l'amasser. Dans le livre de Jules Simon, son petit héros dit avec fierté qu'il possède une somme considérable à la caisse d'Epargne ; ailleurs, nous voyons aussi considérer cela comme un honneur.

« Lorsqu'un élève a mis vingt sous, c'est-à-dire *un franc* à la caisse d'Epargne scolaire, dit M. Burdeau, l'instituteur remet cette somme à la *grande caisse d'épargne*. L'élève reçoit en échange un *livret*, et son nom est inscrit sur les registres de l'Etat avec ceux des *déposants* ; c'est un véritable honneur. »

Dans l'avenir, les perspectives les plus attrayantes se dressent devant l'enfant qui reçoit cette éducation :

« *Un enfant qui aurait pris dès l'âge de sept ans l'habitude de verser deux sous par semaine à la caisse d'épargne scolaire, se trouverait, le jour de sa majorité, à la tête d'un petit capital de plus de cent francs.* »

Et partout, dans les manuels comme dans les livres de lecture pour les enfants, nous trouvons cette morale de l'épargne, cet amour de l'argent, ce désir d'en amasser, érigé en idéal moral. Entre autre défauts d'un enfant, figure toujours le manque de prévoyance.

« Dès que Jules a un sou, il le *dépense* ; il ignore le chemin de la caisse d'épargne.... Il n'aura jamais d'avance et sera toujours dans l'embarras. Prenons l'habitude de l'économie (2).

Avec de l'économie on est riche et heureux, — voilà le principe

(1) Burdeau. — *Economie politique*, p. 37.
(2) J. Le Peyre, O. C., p. 31.

commun à tous les moralistes. L'ouvrier bien vertueux peut jouir d'un bonheur parfait. Tout, en effet, concourt, dans la société actuelle, à rendre heureuse la vie de l'ouvrier — telle est leur pensée. Voilà le tableau qu'ils nous dessinent : l'ouvrier, après avoir débattu en toute liberté les conditions de son travail (1) et choisi le métier qui lui plaît, reçoit un salaire, ce qui vaut beaucoup mieux que de toucher le profit comme le fait l'entrepreneur, car l'ouvrier, lui, ne risque rien.

« Le salaire est donc un moyen très commode pour l'employé et l'ouvrier, d'avoir leur part de produits à l'entreprise où ils travaillent. »

Ce salaire, les moralistes le considèrent comme largement suffisant aux besoins de l'ouvrier. Voici la conversation que nous trouvons dans le livre de Jules Simon :

« Eh bien, dans les fabriques, les femmes peuvent gagner des salaires de trois francs et souvent davantage; les enfants ont, par semaine, de sept à dix francs. Un bon ouvrier gagne couramment ses cinq francs par jour.

« — A ces prix-là, mon parrain, remarque l'enfant, une famille d'ouvriers où tout le monde travaille, le père, la mère et les enfants, peut être véritablement riche.

« — En voilà, mon Jeannin, qui peuvent mettre à la caisse d'épargne, et à la caisse de la vieillesse, et profiter de toutes les institutions dont nous avons parlé l'autre jour ! (2)

L'ouvrier peut toujours, de plus, espérer devenir capitaliste, car :

« *Depuis 1789, dit M. Burdeau, un nombre immense de simples ouvriers sont devenus* PROPRIÉTAIRES. *La majorité des Français sont des propriétaires sérieux. Espérons que bientôt ils le seront tous* » (2).

Les élèves doivent exercer leur esprit dans cette direction. Nous trouvons dans un devoir de rédaction :

« Montrez que jamais la France n'a prospéré comme sous la République actuelle ».

Mais ce ne sont pas les seuls arguments des moralistes. Ils calculent l'augmentation du bien-être général d'après les chiffres de mortalité dont la diminution leur permet de faire le raisonnement suivant :

« 37,500 personnes sauvées chaque année de la mort occasionnée

(1) Burdeau, *Morale*, p. 72.
(2) J. Simon, o. c., p. 117.

par la misère : voilà ce que fait le progrès de la civilisation. Tels sont les bienfaits d'un bon gouvernement qui assure à la nation le respect de ses voisins et la paix, et qui maintient au-dedans le bon ordre et l'obéissance aux lois. »

Les avantages matériels sont accompagnés d'avantages moraux et intellectuels. M. Burdeau représente les machines comme contribuant au développement intellectuel de l'ouvrier en même temps qu'elles améliorent sa situation matérielle. A ce sujet, on trouve aussi un devoir de rédaction. L'élève répond à la lettre d'un ouvrier qui se plaint de la division du travail et de l'abrutissement causé par la machine :

« Vous le consolez, lisons-nous (1), en lui montrant, dans une lettre, qu'avant la machine, l'ouvrier gagnait moins et s'épuisait dans des travaux de force qui l'abrutissaient bien plus. Aujourd'hui, sorti de l'atelier, il peut se récréer et s'élever l'esprit à la bibliothèque populaire ».

Une des choses qui prêtent le plus sujet à l'admiration, quand on lit les ouvrages de nos auteurs, est la perfection avec laquelle ils sont arrivés à s'abstraire du milieu réel pour planer dans les hautes sphères de la spéculation morale ; ils sont devenus vraiment de purs esprits et de purs esprits moraux. Rien ne les étonne plus ni ne les arrête. Plus de difficultés : elles sont toutes aplanies. Voulant montrer les avantages nouveaux et vraiment inouïs dont est comblé le prolétaire, quelques chiffres et la chose est faite. 37,500 personnes ne sont pas mortes de faim et notre civilisation est la meilleure des civilisations, et M. Burdeau est le meilleur des moralistes. Mais si, au lieu de citer le chiffre des gens qui ne sont pas morts de faim (et malgré le peu de sympathie que nous inspire l'ordre social actuel et quoi qu'en disent les chiffres et M. Burdeau, ils doivent être pourtant plus nombreux que cela encore), si M. Burdeau, qui appartient maintenant au royaume des ombres, allait interroger les gens qui sont morts de faim? C'est eux qu'il eût fallu compter, c'est eux qu'il eût fallu interroger, c'est eux qui auraient pu répondre même mieux qu'un chef de bureau de statistique d'un ministère et faire un développement sur ce thème : Montrez que jamais la France n'a prospéré comme sous la République actuelle ». Les cent et quelques mille citoyens Français qui meurent tous les ans de besoin, voilà d'excellents témoins de prospérité.

(1) Burdeau, *Economie politique*, p. 23.

Depuis 1789, un nombre immense de simples ouvriers sont devenus propriétaires, — et entre autres M. Burdeau. Mais M. Burdeau est M. Burdeau et, pour qu'un nombre soit immense, il faut qu'il soit bien grand. Beaucoup plus grand même que le nombre total des habitants de la France, que l'on peut déterminer du moins approximativement. La majorité des Français sont des propriétaires sérieux, — M. Burdeau m'a tout l'air, en effet, d'avoir été un sérieux propriétaire, mais nous ne savons si la majorité des Français sont des propriétaires sérieux ou non. M. Burdeau le savait, sans doute, puisqu'il le disait, mais si M. Burdeau était un sérieux propriétaire, il n'était certainement pas un statisticien sérieux.

Cependant si le sort de l'ouvrier est si heureux, pourquoi les moralistes emploient-ils tant d'efforts pour lui inspirer la patience et la résignation ? Faut-il persuader à un homme heureux qu'il ne doit pas se révolter contre sa situation ? C'est ce qu'on fait pourtant par tous les moyens : démonstrations théoriques, catéchismes, devoirs de rédaction, gravures, récits, etc. On commence à glorifier le travail comme étant la vraie destinée de l'homme, et il y a quelque chose de choquant dans cet éloge du travail adressé à l'ouvrier qui sait mieux que personne ce qu'il faut en penser. M. Steeg dit avec emphase :

« Le travail est notre champ de bataille. Comme les armées vont au combat, musique en tête, tambour battant, pour conquérir la gloire des armes, ainsi nous devons aller au travail : vivement comme de braves gens, pleins de courage et de vaillance, sûrs de nous-mêmes et de la victoire ».

Chez M. Dupuy (*Livret de morale*, *Opuscule du Maître*), on trouve :

« Dans toutes les conditions de la vie, le travail est nécessaire... La dignité humaine ne s'entretient que par le travail ».

On peut rapprocher ces mots de ceux dits par le même auteur un peu plus loin :

« A moins d'être rentier, il faut travailler pour vivre ».

C'est-à-dire que les rentiers peuvent se passer de la condition nécessaire de la « dignité humaine ». L'opinion que M. Dupuy s'est faite des rentiers mérite d'être signalée.

En général, la question de savoir si les rentiers travaillent laisse les moralistes un peu perplexes. D'un côté, le travail est un devoir général pour tout le monde, de l'autre, visiblement les riches ne tra-

(1) Steeg, l'*Honnête homme*, p. 128.

vaillent pas et M. Dupuy lui-même l'admet. Mme Gréville se tire d'embarras avec le raisonnement suivant :

« Il (le riche) doit alors travailler à s'instruire, à se perfectionner dans un art ou dans une science. Il doit s'efforcer de se rendre utile à ceux qui travaillent en leur facilitant les moyens de produire ; enfin, il doit s'occuper de faire quelque chose pour lui ou pour autrui. C'est ce genre de travail qui occupe les gens riches, qu'on aurait tort de considérer comme des oisifs et des inutiles. »

L'ouvrier ne doit donc pas envier les gens riches au point de vue du travail : il ne le doit pas non plus au point de vue de la satisfaction de ses besoins :

« Un des moyens les plus sûrs d'être heureux, c'est d'être modéré dans ses désirs... dit M. J. Le Peyre, c'est pourquoi il ne faut pas envier ce qu'on a coutume de considérer comme les heureux du monde... Ils ont plus de désirs et de besoins que les autres, et, comme ils ne peuvent les satisfaire tous, ils souffrent davantage... Le pauvre qui se contente de ce qu'il a, l'ouvrier qui se tient pour satisfait du salaire qui le fait vivre est plus heureux que le riche insatiable. »

La patience et la résignation figurent dans tous les livres parmi les qualités qu'il faut avoir. Dans le livre d'élève du même auteur, nous trouvons le dialogue suivant :

« Quand fait-on acte de patience ?

« On fait acte de *patience* quand on supporte les *contrariétés* et les souffrances sans *révolte.*

« Quand fait-on preuve de *résignation* ?

« On fait preuve de *résignation* quand on accepte *telles quelles sont* les choses qu'on ne peut pas changer. »

Et plus loin, l'élève promet de ne pas se révolter, d'être satisfait de son sort.

« Je repousserai, dit-il, loin de moi tout sentiment de haine et de vengeance. Je m'efforcerai d'être content de mon sort. »

Les devoirs particuliers des ouvriers découlent de ces principes généraux. Voici, d'après M. Steeg, l'idéal d'un honnête ouvrier :

« L'honnête ouvrier n'ouvre pas son cœur à l'envie, ses lèvres et ses oreilles à la médisance où à la calomnie contre son patron ; il ne cherche pas à lui nuire, à le déconsidérer, il ne le regarde pas comme un ennemi. C'est un homme qui a besoin de lui, mais dont il a besoin, qui lui procure de l'ouvrage, le pain quotidien, la subsistance de sa famille. L'employé a le droit de refuser ses bras ; il peut se mettre en

grève, s'associer à ses camarades pour une grève générale, bien que ce moyen dangereux doive être réservé comme une ressource suprême. Les grèves risquent souvent, non seulement d'affamer cruellement les ouvriers et leurs familles, non seulement de ruiner les patrons, mais de ruiner anssi les industries et de porter un coup à la richesse nationale. En tout cas l'ouvrier qui se met en grève doit respecter scrupuleusement la liberté de ses camarades, qui ne jugent pas à propos d'imiter son exemple. »

Tout en condamnant les grèves, les moralistes ne peuvent pas se décider à les interdire, car le droit de grève est reconnu par la loi, ce qui prime pour eux toute autre considération. Cela ne les empêche pas de prévenir contre elles ceux qui sont destinés à devenir des ouvriers modèles. Voici la conversation qu'on trouve à ce sujet chez M. Mabilleau :

« La grève est une guerre, elle fait du tort à tout le monde. Quand les ouvriers, se laissant séduire par les belles paroles des meneurs, se coalisent sans motifs sérieux, ils mangent leurs économies sans raison et s'endettent ; le patron perd de l'argent et quelquefois il perd aussi, au grand dommage de la nation, ses clients qu'il ne peut satisfaire et qui vont acheter en d'autres pays.

« — Que faut-il faire alors, mon frère ?

« — Il faut, là comme en toute circonstance de la vie, avoir du bon sens et faire preuve d'un peu de patience. Les notions d'économie politique que tu as apprises ont mis dans ta tête certains germes de vérité ; ces germes mûriront quand tu auras passé quelques années à l'atelier, si tu ne gâtes pas tout cela en voulant faire le malin et parler de tout à tort et à travers.

« Médite bien, quand tu auras plus tard une résolution à prendre dans tes rapports avec le patron, cette vérité qui se dégage de l'enseignement que tu as reçu. Quelle que soit la diversité des sentiments individuels, il existe une harmonie générale des intérêts économiques. Le travail, l'intelligence et le capital ont besoin les uns des autres : leur association fait la richesse. Mieux ils s'entendent, plus chacun profite. »

M. Jules Simon arrive à la même conclusion, qui est du reste celle qui doit se dégager de tout cet enseignement. Voici la conversation :

« Mon enfant, lui dis-je, sais-tu quel est le plus grand service qu'on puisse rendre aux patrons et aux ouvriers ?

« — Quel est-il, mon parrain ?

« — C'est de leur persuader aux uns et aux autres que leurs intérêts, loin d'être opposés comme ils le croient quelquefois, sont absolument les mêmes. »

Comme on voit bien que M. Jules Simon a été membre de l'Internationale !

Même les livres à l'usage des écoles de filles n'oublient pas de parler de la grève et de montrer le rôle que la femme doit y jouer. Elle doit persuader à son mari de ne pas suivre les conseils des mécontents et exercer sur lui une influence conciliatrice.

« Que la résignation patiente qui n'exclut pas, loin de là, le désir des améliorations, règne à l'atelier comme au foyer, dit Mme Gréville. C'est à la femme, par sa douceur et ses bons conseils, de persuader l'homme de cette vérité. »

Nous avons vu que les moralistes ont fait tous leurs efforts, ont appliqué toutes leurs ressources pour bien inculquer aux enfants le respect de la propriété. Il serait intéressant de savoir ce qui reste de cet enseignement dans l'esprit des élèves. Nous pouvons recueillir dans le petit livre de M. Pavette un aveu qui jette sur cette question une certaine lumière.

« Il m'est arrivé, dit-il, lors de mon début dans l'inspection, de demander à des enfants pourquoi ils ne doivent pas prendre des fruits, et de recevoir des réponses dans ce genre : — Parce que les gendarmes nous mettraient en prison. — Et si vous étiez sûrs que les gendarmes ne vous verraient point, en prendriez-vous ? Et ils répondaient sans sourciller : « Oui, Monsieur. »

LE GROUPE DES ETUDIANTS SOCIALISTES INTERNATIONALISTES.

LE SOCIALISME EN ROUMANIE

Je ne veux pas, pour le moment, écrire une histoire du socialisme en Roumanie, parce que les initiateurs du mouvement, existant encore, le sauraient faire mieux que moi, et aussi parce que certaines choses peuvent donner lieu à des personnalités, exciter des passions et des ambitions. Les socialistes roumains d'aujourd'hui cachent intentionnellement leur passé parce qu'ils ne peuvent expliquer leur évolution depuis le commencement du socialisme en ce pays. Il faut le savoir en effet, les socialistes roumains actuels — je veux dire les chefs et les personnages marquants — ont été autrefois des révolutionnaires anarchistes-collectivistes et ont débuté par l'apologie de la révolution.

La transformation ne s'est pas faite ouvertement. Quelques indiscrets seulement, ceux qui ont pu pénétrer dans les coulisses du parti, savent — et encore vaguement — que ce changement a eté précédé de violentes querelles, d'acharnées disputes.

On ignore les péripéties de cette bataille familiale, on n'en sait que les résultats. Les plus sincères des combattants se sont retirés dans la vie privée ; d'autres ont grossi les partis radicaux et démocrates ; les plus ambitieux — transformés en social-démocrates — ont repris la lutte après un court repos.

Toutefois quelques regards en arrière ne seront pas inutiles.

Le socialisme fut introduit en Roumanie par les réfugiés russes ; après la complète émancipation politique de 1878, les nihilistes russes trouvèrent en notre pays un asile momentané, et doués de l'éner-

gie qu'on connaît aux socialistes de l'empire des Tsars, ils n'ont pu demeurer ici sans faire de propagande.

La forme du socialisme, comme je l'ai dit déjà, a été anarchiste-collectiviste. Le communisme était regardé comme un idéal plus lointain ne pouvant se réaliser qu'après une évolution sociale et en passant par le collectivisme.

Les bases et, pour ainsi dire, les considérants du collectivisme étaient les mêmes qu'aujourd'hui : L'organisation capitaliste permettant aux patrons de ne pas payer le salaire intégral du travail, les travailleurs doivent réclamer leurs droits en affirmant ce principe : A chacun selon son travail.

Quoique les documents qui nous sont restés parlent souvent de plus-value, la conception du mouvement social était tout à fait révolutionnaire. Primitivement, on n'a jamais considéré, en Roumanie, la plus-value comme la cause de la misère, mais comme un effet de l'organisation capitaliste et, par conséquent, personne ne songeait que la diminution lente de cette plus-value puisse émanciper les travailleurs.

Au contraire, la propriété individuelle était regardée comme la cause unique de la misère et la révolution comme le *seul* moyen d'émancipation.

C'est sur ce terrain que le mouvement a débuté et s'est développé avec une fortune diverse.

Un document (1) dit que nous — les socialistes en question — nous désirons que la révolution soit le moins sanglante possible, mais que la violence est inévitable (2).

L'inévitabilité de la révolution fut l'idée la plus propagée et la plus universellement partagée par les hommes de ce temps.

Le même document vise le parlementarisme. La critique est légère et simpliste : « Nous ne demandons point les votes du peuple; ceux qui les recherchent sont des naïfs ou des charlatans ».

Le premier élément de propagande fut la jeunesse : Des étudiants, des séminaristes, des élèvee de l'école militaire et de divers instituts, des lycéens, voire de simples fonctionnaires, sont devenus en peu de temps des révoltés contre leurs professeurs, contre leurs familles, contre l'autorité, contre l'Etat, contre la Société, contre tout et contre tous. D'une seule conviction fut pénétrée cette jeunesse : La révolution est inévitable.

(1) *Procesul Fratilor Nadejde* (le procès des frères Nadejde).
(2) Je cite de mémoire, à défaut des documents qui sont d'ailleurs très rares.

« Pourquoi rester sur les bancs de l'école, pourquoi travailler en vue d'une carrière, dans la société d'aujourd'hui, si la face du monde doit être changée, si dans la rue se prépare le plus grandiose événement social ! »

Tel était le langage courant.

Des brochures, des journaux révolutionnaires, imprimés ou reproduits par d'autres moyens, pénétraient on ne sait pas comment, anonymement, dans toutes les écoles, dans tous les coins. C'était en vain que les professeurs punissaient et expulsaient : la jeunesse était « transformée par un nouvel idéal ».

C'est à Jassy que se passaient ces choses. Ces professeurs de révolte : les frères Nadejde et l'instituteur Th. Spevantia, furent accusés par un conseil universitaire de répandre des idées subversives parmi des *mineurs* et destitués.

En 1881 parut, en cette même ville, une revue littéraire et scientifique, rédigée par les professeurs révoqués, et qui eut une grande influence sur toute la jeunesse roumaine. Elle commença par combattre la science et la littérature officielles. On découvrait les plagiats faits par des auteurs en vogue et des membres de l'Académie ; on démasquait les ignominies des livres d'enseignement ; on démontrait l'ignorance des auteurs et professeurs considérés comme savants ; enfin on répandait un peu partout l'esprit de critique et de discussion. Les jeunes gens commencèrent à perdre confiance en leurs professeurs, en leurs parents, et à contrôler ce qu'on leur enseignait. Le mérite de la revue fut de répandre parmi les jeunes gens le goût de la lecture, l'étude, la curiosité du progrès scientifique, littéraire et artistique dans le monde entier, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. Pour nous, *socialisme* ne signifiait pas seulement l'étude des questions économiques ou sociales. Pour nous, un socialiste était un homme de science. Un bon propagandiste devait savoir l'astronomie pour démontrer au peuple que ce n'est pas Dieu qui règne au ciel; la géologie pour lui enseigner la création et le développement de la terre et de l'homme en lui montrant que la Bible est une simple légende; la physique afin de démontrer à chaque occasion les lois de la nature; et aussi la sociologie, le développement des sociétés, l'histoire de la civilisation. Un bon propagandiste devait connaître parfaitement la psychologie, afin de savoir comment s'y prendre pour introduire des idées dans la tête des hommes simples et malheureux, et d'une façon générale toutes les manifestations de l'esprit humain.

C'est ainsi qu'on nous a enseigné le socialisme.

La même revue (*Contemporanul* — le Contemporain) étudia la question de la femme. Sophia Nadejde soutint pour la première fois dans le pays, l'émancipation intégrale de la femme. Elle déclara la femme capable de penser, d'apprendre les sciences, de comprendre l'art, de vivre dans les mêmes conditions que les hommes. Le droit au développement de l'esprit, le droit à la tribune, le droit à la vie, à l'aisance : voilà les droits de la femme enseignés par Sophia Nadejde.

Elle n'a pas eu sur les femmes grande influence; mais les jeunes gens commencèrent à regarder la femme d'une autre façon, à rêver une compagne et plus une esclave, une égale, avec qui parcourir le pays et semer l'idée.

En poésie débute Const. Mille, dont le talent a été contesté par les critiques bourgeois et socialistes. Mais c'était la révolte, l'amour libre, les tendances humanitaires, la gloire de la barricade qui se lisaient dans ses vers ; et c'était suffisant pour être le poète de la jeunesse et de la révolte. Il admirait Sophia Perovskaïa, faisait l'apologie de la Commune de Paris et la jeunesse enthousiasmée l'écoutait.



Tels sont les premiers symptômes du socialisme en Roumanie parmi l'élite intellectuelle, comme on dit.

D'autre part, la propagande parmi les travailleurs n'était pas négligée, surtout chez les paysans. Les paysans roumains, même actuellement, ne sont pas des prolétaires agricoles ; tout en rêvant de petite propriété, ils sont prompts à la révolte et toujours prêts à exproprier *les boyards*, les grands propriétaires, qui, par tradition aristocratique, méprisent le paysan.

Lorsqu'on leur a dit que le monde marche vers un changement ; lorsqu'on leur a démontré que le propriétaire les exploite, et qu'il devient riche par leur travail même, ils sont devenus non pas les grévistes rêveurs des Etats-Unis ou de Londres, mais des révoltés affamés, sans conception sociale, sans idées et sans but, destructeurs et terroristes. Nous avons compté en Moladvie quelques révoltes collectives de paysans, mais seulement destructives, conduites par la haine et la vengeance.

D'ailleurs, la révolte, la violence sont dans le tempérament du paysan roumain.

Ainsi, pendant que la jeunesse instruite se rebellait à l'école et dans la famille, les paysans se soulevaient dans les campagnes.

Et l'évolution, dans ces deux milieux si différents, fut parallèle.

Lorsque les jeunes gens commencèrent à étudier la question sociale, on vit des paysans apprendre à lire et à écrire. Comme d'ordinaire ils ont peu de disposition à écouter les *pantalonnaires*, ils voulaient eux-mêmes lire et comprendre les idées nouvelles.

* * *

Pendant ce temps-là les initiateurs du socialisme dégénéraient : un journal *Muncitovul* (le Travailleur), commence à interpréter les révoltes de paysans autrement qu'auparavant. On leur donne comme cause les abus, les illégalités des propriétaires et des gouvernants, en insistant sur la possibilité d'une émancipation par *voie légale*, sans révolutionner l'état de choses existant, sans enfreindre les lois.

Une autre revue, *Revista Sociala*, commence à enseigner le marxisme comme une phase plus avancée du socialisme, qui doit être acceptée si on ne veut pas rester dans le domaine de l'utopie et de l'enthousiasme.

Dès lors, le mouvement cesse: la jeunesse des écoles se calme, les paysans de même.

Contemporanul change d'attitude et quoique la *Revista Sociala* publie encore sous la rubrique « Mouvement Social » les événements révolutionnaires, les théories sont purement marxistes. Dès les premiers numéros la revue fait une différence entre l'anarchisme et le socialisme, en donnant toujours le marxisme comme la forme la plus avancée du socialisme et celle où nous conduit l'expérience de la lutte ; quelquefois même elle confond — intentionnellement semble-t-il — l'anarchisme avec le fouriérisme ou avec d'autres théories rangées sous le nom d'Utopies.

On avait traduit en roumain, d'après l'une des premières éditions, la *Société au lendemain de la Révolution* de Jean Grave. La *Revista Sociala* accorda beaucoup d'importance à ce fait et considérant les partisans des théories de Grave comme de purs utopistes, fourvoyés dans l'erreur, entreprit de leur enseigner le vrai socialisme, non sans une pitié dédaigneuse. Ses deux articles sur la *Révolution et son lendemain*, en réponse aux affirmations de Grave, n'ont pas été finis, la revue ayant cessé de paraître.

* * *

Bukarest fut un autre foyer de propagande.

Je trouve dans l'*Egalité* de Genève une correspondance de Rou-

manie qui mentionne la création d'un groupe de travailleurs typographes. La communication dit seulement qu' « après avoir obtenu l'indépendance nationale, nous pouvons nous occuper sérieusement de la question sociale ». Chose à retenir, le secrétaire du groupe, signataire de ces lignes, était un certain Eugène Lupu. Le personnage est connu comme socialiste-révolutionnaire. Ceux qui l'ont approché lui reconnaissent une grande énergie et beaucoup de valeur comme propagandiste. Il reste de lui quelques manuscrits et des notes sur sa vie — très intéressants, dit-on — mais qui sont entre les mains de personnes peu disposées à les publier.

On trouve encore, dans le *Travailleur* de Genève, des correspondances de Jassy, signées « Dragos », pseudonyme de Zuben Codreanu, connu dans le mouvement russe et qui a passé dans notre pays — où il est mort — en développant une grande activité révolutionnaire.

En 1883 naît à Bukarest un journal anarchiste quotidien : *Drepturile Anutui* (les Droits de l'Homme). Rédacteurs : Joan Nadejde, Const. Mille, Const. Bacalliasa, R. Frunzescu, Al. Bruescu, C. Filitis, et A. Scorteanu.

Les idées propagées sont anarchistes-collectivistes-révolutionnaires. Une série de conférences est donnée dans une grande salle de Bukarest où la foule se presse pour entendre les orateurs révolutionnaires.

Un autre groupe, *Grupul Anarchist*, se forme autour de Mircea Roseti, auteur connu du public de langue française par une étude sur le gouvernement publiée par la *Société Nouvelle* et éditée à Bukarest en roumain et en français.

En 1885, les *Droits de l'Homme* reparaissent après une courte interruption; mais cette fois le journal dirigé par Const. Mille, est social-démocrate. Joan Nadejde est élu député à Jassy, avec le concours d'un parti bourgeois, et le mouvement prend un tout autre caractère.

Comme je l'ai déjà dit, nous ignorons le processus de ce changement; mais nous savons que cette nouvelle influence ne se fit pas sentir longtemps. Le journal quotidien cessa bientôt ; la fin de la session parlementaire étant survenue, Joan Nadejde ne fut pas réélu. L'agitation s'apaisa, et on ne parla plus de socialisme.

En 1888, indépendamment de la propagande socialiste, éclata une grande insurrection populaire dans le district de Ilfov, où les paysans, quoique fusillés comme des sauvages, forcèrent le gouvernement à

vendre la terre par lots. Mais les prolétaires de la glèbe sont si nombreux, qu'on n'a pas fini encore le partage des champs. Partage fictif d'ailleurs, car le progrès du capitalisme se charge d'exproprier ceux à qui la loi accorde de la terre.

Depuis cette date, les révoltes se sont succédées à peu près d'année en année. En Bucovina (province appartenant à l'Autriche) et dans le district de Dolj, les paysans ont sorti les chevaux et commencé à labourer les champs de leur prcpre initiative et pour leur propre compte, sans attendre le partage de la terre ni la permission du propriétaire.

En 1893 et 1894, l'émeute en Moldavie est presque générale. Pour divers motifs, le plus souvent une loi nuisible, l'insurrection éclate. Tandis qu'un homme politique réclame l'abrogation de la loi, le peuple de son côté s'insurge contre les représentants de l'autorité, contre les bénéficiaires de privilèges, et va parfois jusqu'à piller les produits.

Voici l'un des faits de révolte les plus saillants. L'an passé, dans le district de Volsuï (Moldavie), un sergent d'infanterie commandé pour réprimer l'émeute, dit à ses soldats de ne pas tirer sur le peuple formé de paysans comme eux, et réclamant leurs droits. Les soldats l'écoutèrent et le sous-officier fut condamné par le conseil de guerre à dix-huit mois de prison.

***

En 1889, l'agitation consciente avait reparu. *Revolta*, puis *Steagul Ros* (le drapeau rouge), s'éditent à Bukarest, défrayés et rédigés par les ouvriers typographes. (Souvent les plus intelligents parmi les travailleurs, les typographes ont toujours fait preuve d'initiative et su imposer leurs revendications).

Faits par des travailleurs, ces deux journaux ont pu pénétrer dans les ateliers et éveiller l'attention des salariés. Cette fois ce n'est pas seulement la jeunesse instruite que le socialisme captive, mais les travailleurs eux-mêmes. Un des rédacteurs du *Steagul Ros* m'a raconté que ce journal eut un grand succès. Bien que le tirage fût augmenté à chaque numéro, toujours restaient des demandes insatisfaites.

Encouragé par le succès, le journal demanda le concours des socialistes connus, entre autres Constant Mille, alors avocat à Bukarest.

Celui-ci, d'accord avec ses amis, promit leur collaboration aux conditions suivantes :

1° *Steagul Ros* cédera la place à un autre journal imprimé sur papier blanc (*Steagul Ros* était imprimé sur papier rouge) ;

2° De révolutionnaire la propagande deviendra légale et pour la légalité ;

3° La direction du journal appartiendra aux social-démocrates.

Quelques-uns acceptèrent, les autres s'en allèrent et conservent un triste souvenir de cette trahison.

Tout en déclarant qu'il continue *Steagul Ros*, le nouveau journal, *Munca* (le Travail) répudie les idées de son devancier « parce que les travailleurs ont compris que la voie pacifique est la vraie route vers l'émancipation. »

Le journal est donc complètement social-démocrate avec Joan Nadejde, Const. Mille, Al. Jonescu, J. Clatina, P. Muzviu, etc.... comme rédacteurs. Il exerce une grande influence sur les trava' leurs, parce que venu dans un moment où, étant donné la confusio des idées, tout le monde veut connaître les nouveaux principes libérateurs du peuple.

La *Munca* recommande surtout la légalité. La révolution est inutile ; les travailleurs doivent poursuivre l'amélioration de leur sort, et d'amélioration en amélioration, on arrivera aux transformations désirées. Seulement, comme l'idée d'une transformation sociale nécessite, pour être bien comprise, une grande largeur de conception, qualité faisant défaut aux rédacteurs du journal, ceux-là ne réussissent qu'à exploiter la misère en l'éternisant.

Les prolétaires commencent à confondre l'idée de transformation sociale avec celle de palliatif. Les ouvriers typographes, les plus initiés au socialisme, donnent dans cette faute, et à mesure qu'ils obtiennent des réformes oublient leur but premier. En 1891, pendant une grève qui éclata dans les imprimeries de Bukarest, les social-démocrates propagèrent le « vrai socialisme ». Quand le travail reprit, il n'y avait presque plus de typographes parmi les ouvriers socialistes. On avait obtenu la journée de neuf heures, une augmentation de salaire et tout à fait oublié la révolution.

Aujourd'hui les plus acharnés des combattants ont accaparé les meilleures places et sont devenus contre-maîtres ou coopérateurs. On ne parle plus de socialisme. Les plus intelligents s'en moquent.

Ces faits ont frappé les plus orthodoxes. Néanmoins, on continue la campagne et la tactique reste la même. Dès qu'une grève éclate,

on cherche à attirer les travailleurs. Ceux-là, qui ont besoin de secours, vont au Club social-démocrate écouter les orateurs. Mais la grève finie, ils cessent de venir et de parler socialisme.

Le Club ayant besoin d'argent pour couvrir les frais du journal et de l'organisation, a établi une section de secours en cas de maladie ou de mort. On se sert de cet appât pour attirer des adhérents, qui se préoccupent seulement de payer les cotisations et les taxes imposées par le Conseil. Ainsi nous avons eu la tristesse d'entendre des travailleurs se vanter de faire partie d'une organisation politique, non seulement sans avoir aucune idée du socialisme, mais même sans savoir si l'Association où ils adhéraient était socialiste ou non.

On a cherché à affilier toutes les organisations ouvrières sans leur enseigner le socialisme. Le but était de grouper, sans aucune communauté de principes, le plus grand nombre possible de travailleurs, afin de prouver aux bourgeois que le parti social-démocrate était une force.

Et cette tactique s'explique. La première objection au socialisme en Roumanie fut qu'en ce pays arriéré — où le capitalisme n'a pas atteint son plein développement — il est comme une plante exotique.

Pour échapper à cette critique, les social-démocrates ont voulu opposer à leurs adversaires le nombre des ouvriers adorateurs de leur drapeau, sans se rendre compte si des ouvriers comprenaient ou non le socialisme. L'affiliation devenait une manie.

***

Le mouvement de Bukarest avait éclipsé celui de Jassy, parce que les initiateurs avaient quitté cette ville. Mais il y demeura toujours une organisation ouvrière, quoique peu active.

De Bukarest, la propagande gagne d'autres parties de la province. A Ploesi, paraît le journal *Democratia socialà* rédigé par un jeune ambitieux voulant être auteur avant d'avoir fait une œuvre.

Il faut signaler l'apparition d'un autre journal à Botosani ; à Galari, à Braïla, les ouvriers s'organisent, et à défaut d'une autre forme pour exprimer leurs tendances, se laissent affilier aux social-démocrates. A Craïova, se forme un syndicat, qui sans être encore parvenu à la compréhension du socialisme, a excité l'attention, parce que les prolétaires de Craïova se sont organisés par leur propre initiative, en sympathie avec les idées socialistes.

D'une façon générale, les social-démocrates n'ayant pas d'agents

sincères à envoyer en province, attendent que les travailleurs eux-mêmes s'organisent, pour mettre la main sur leurs organisations.



Une autre tactique émanée de l'organisation de Bukarest, fut de dire : *nous ne sommes pas des anarchistes.*

Le premier socialisme ayant été révolutionnaire, les journalistes bourgeois confondaient aisément l'attitude des social-démocrates, avec celle des anarchistes européens. Les social-démocrates ont protesté énergiquement contre cette assimilation et profité de toutes les occasions pour rejeter les fautes à eux reprochées sur le dos des anarchistes.

A propos du Congrès de Paris, Jean Nadejde s'occupe, en deux ou trois articles, de l'arnarchisme comme on traite les avis de quelques gamins sans importance.

La *Munca* traduit de l'Anglais quelques articles attribués à Kropotkine, où il est dit que les travailleurs doivent se révolter contre la machine, contre le perfectionnement de la production et pas contre le capitalisme. On a affirmé aussi que Bakounine pendant toute sa carrière révolutionnaire fut un agent de la police russe ; tous les anarchistes européens ont été accusés d'être des espions et des policiers.

Mais voici mieux encore :

P. Muzviu, ex-secrétaire du club de Bukarest, fut à cause de ses tendances révolutionnaires, traduit devant le conseil général, jugé comme un prévenu au tribunal et exclu sans appel.

Toutes les organisations du pays, sous l'inspiration du centre ont approuvé cette décision et l'ont confirmée par des manifestes où elles déclarent qu'elles répudient dorénavant toute relation avec le citoyen Muzviu qui n'a pas suivi la tactique orthodoxe !

Des organisations ouvrières ont pu faire de cette ostracisme individuel une question de principe. Par exemple à Técuciu le premier article des statuts d'une société ouvrière fut le rejet des idées du citoyen Muzviu.

Or il faut savoir que Muzviu n'était pas et n'est pas anarchiste. C'est un socialiste déterministe, qui a développé ses idées en différentes brochures en affirmant toujours son déterminisme. Que voulaient alors les social-démocrates ? Tout simplement se ménager une occasion nouvelle d'exprimer leur anti-anarchisme.

ne s'occuper plus que de telle ou telle loi votée ou certaine d'être votée, sans s'inquiéter de savoir, d'ailleurs, si elle est en harmonie ou non avec les principes social-démocrates.

Voici un des exemples les plus typiques de ce nouvel état d'esprit. Pendant qu'en une réunion publique les travailleurs discutent sur différentes questions, la police intervient. Des agents pénètrent dans la salle et produisent un grand trouble. Tandis que la salle devient le lieu d'un combat corps à corps, un travailleur gagne la tribune, le texte de la Constitution à la main et après avoir cité l'article qui donne à tous le droit de réunion, il s'écrie :

« — Vous avez violé la Constitution, Messieurs, nous avons le droit de nous réunir.

« — Que racontes-tu là, répond un agent, administrant au hasard coups de poings et de bâton, c'est nous qui sommes, ici, la Constitution. »

La bagarre continue, le trouble est à son comble. Le même citoyen, de la tribune, ne cesse d'attirer l'attention des agents sur le fait qu'ils ont violé la Constitution. Des arrestations sont faites, les arrêtés rossés par la police et insultés, et personne ne songe à la révolte. Au contraire, il ont fait appel au calme et au respect des lois.

***

L'enquête journalière que j'ai faite à Bukarest sur la conception du mouvement socialiste, en Roumanie, m'a permis les constatations suivantes :

Chaque travailleur est convaincu que les ouvriers doivent former un parti à part et différent de tous les partis bourgeois. Le seul motif que j'ai pu y démêler, de cette attitude, est celui-ci : de même que les bourgeois forment des partis afin de défendre leurs intérêts à la Chambre et dans les Conseils communaux, de même, nous autres, nous devons former un parti afin que nos voix soient entendues à la Chambre et dans les conseils. D'idée sur l'organisation de ce parti, il n'en existe pas. On admet la discipline imposée par les chefs et toute basée sur la hiérarchie et la centralisation.

Il n'existe pas non plus d'idée sur la société future. Agiter, demander au gouvernement des lois protectrices du travail et le droit de vote universel, aux patrons la journée de huit heures, montrer aux bourgeois que les travailleurs sont une force dans le pays, voilà tout le socialisme compris par les ouvriers de Bukarest.

Quelques uns, plus rares, et qui rêvent de la société prochaine, savent vaguement qu'en cette société les travailleurs seront plus heureux et jouiront du fruit intégral de leur travail.

D'autres enfin, quoique sans prononcer le mot, sont arrivés, et cela fatalement, au socialisme d'État. Ils conçoivent un ordre social où l'État doit intervenir — s'il s'y refuse, il faut le lui imposer — pour réglementer le travail et l'ensemble de la vie.

De plus les travailleurs connaissent le nom de Marx. On leur a dit que cet homme était un grand philosophe et le premier qui ait pensé pour le peuple ; on leur a dit de l'adorer et ils l'adorent. Ils savent aussi qu'en Allemagne le socialisme est très avancé, que les députés socialistes y sont nombreux et qu'une fois maîtres de la majorité ils imposeront les bonnes lois désirées.

Mais leur savoir ne se borne pas là. Chaque ouvrier peut vous dire que Kropotkine est un phraséologue, Elisée Reclus un rentier qui, afin de distraire ses loisirs, s'occupe d'anarchisme. Il peut vous dire aussi que Bakounine était en relation avec la police et que tous les anarchistes d'Europe sont payés pour jeter des bombes, ce qui donne aux gouvernants l'occasion de dissoudre les organisations social-démocrates.

On ne trouve pas cette dernière opinion seulement parmi le peuple. Elle est partagée même par des gens très cultivés, étudiants et journalistes socialistes. Certains m'affirmaient que Max Stirner était un fou et qu'à sa suite tous les anarchistes — quand ils ne sont pas de la police — sont des fous.

C'est ainsi qu'on leur enseigne le socialisme.

Lorsqu'un travailleur vient dans un club, exprimant le désir d'en faire partie et demandant le but de la « société », les gens chargés de l'initier lui disent seulement : « Nous vous envoyons le médecin en cas de maladie et de l'argent pour vous enterrer en cas de mort. » Si par hasard ils sont mieux disposés, ils ajoutent : « Notre société est une organisation politique ; nous voulons élire nos députés et nos conseillers. »

« Faire de la politique », telle est la nouvelle formule du socialisme en Roumanie. Les travailleurs étant en majorité les ennemis de la politique, on trouva bon de leur enseigner que toute science et toute sagesse se résument en ces mots : « Faire de la politique. »

GH. MARCULESCU.

(*A suivre*)

L'ÉCOLE LIBERTAIRE

Faire une éducation, c'est *élever* un être, c'est l'ériger, au point de vue physique, intellectuel et moral, de l'ornière au sommet; c'est enrichir et féconder toutes ses facultés. L'éducation ainsi comprise est un véritable enfantement.

L'embryon humain passe par les types de l'animalité inférieure; et ce n'est que par degrés de plus en plus ascendants qu'il accède enfin à l'humanité. Et en même temps qu'une forme et une organisation plus complètes, il conquiert l'existence personnelle : il se détache de sa mère et devient un individu.

Que dire d'une éducation qui ne serait pas un perfectionnement, une naissance progressive à la vie pleine et individuelle ?

Ce cerait une espèce d'œuvre monstrueuse agissant à rebours de la nature, et parée fort à contre-sens d'un si beau nom.

On vous confie un jeune enfant, une fleur délicate, une ébauche encore, il est vrai, mais si gracieuse ! Et, au lieu de vous employer à l'achever, vous la dépouillez d'abord de tout son charme naïf; et ensuite, vous ne trouvez rien de mieux pour remplacer tout cela que de l'emprisonner dans de vieilles défroques historiques, dans l'antiquaille des carcans et des armures, dans le grossier mercantilisme ambiant !

Une adaptation pure et simple à un milieu inférieur n'est pas une éducation.

Autrefois, du temps de la féodalité, de Rome, de la Grèce, de

l'Egypte, les travailleurs furent serfs ou esclaves. Et ce passé est tellement passé que, pour se faire accepter aujourd'hui, il est obligé de se dissimuler derrière les grands mots vides de libre concurrence et d'inégalité naturelle. L'évolution est donc bien vers le travail libre. Si vous biaisez, si vous sophistiquez, si vous ne présentez pas aux jeunes intelligences cette conception dans tout son éclat lumineux, vous n'êtes, au lieu d'un accoucheur d'esprits qu'un pernicieux avorteur.

Vous vous ingéniez, au bénéfice de l'Etat moderne, à rajeunir le thème usé du despotisme ; et, comme le courant est à l'émancipation des individus, vous leur persuadez, ce qui semble une gageure contre le bon sens, que c'est pour être plus libres qu'ils doivent d'abord s'asservir.

Vous n'allez pas, bien entendu, jusqu'à vanter les guerres des hordes pillardes, des tribus et des provinces particularistes, des dynasties aux prises avec les dynasties. Mais vous ressuscitez les mêmes choses sous des noms plus beaux et neufs. Vous enseignez, avec un aplomb déconcertant, qu'il faut rester sur le pied de guerre si l'on veut avoir la paix, et que la barbarie guerrière est l'avant-garde et la promotrice de la civilisation.

Tout ce cliquetis d'aphorismes qui s'entrechoquent, éblouissants et confus, est une véritable trahison pour les tendres cerveaux auxquels il inflige, sous couleur de modernisme, une régression de plusieurs milliers d'années.

Vous persistez, dans une époque d'expérimentation froide et de calcul raisonné, à prêcher un monde chimérique qu'il faut croire sans le comprendre. Ou, plus malin, vous cherchez un compromis qui puisse tout arranger. Et, au lieu des nuages religieux quelque peu démodés, vous amoncelez les nuages métaphysiques, tout aussi obscurs et plus équivoques. Vous ne nous dites plus qu'il faut croire à l'absurde, mais que l'absurde est une explication ; vous n'annoncez plus une parole révélée, mais vous donnez comme révélatrice votre propre fantaisie. Ou, ayant réussi à crever toutes ces toiles d'araignée, vous gardez jalousement pour vous cette découverte, par respect pour leur ancienneté, par je ne sais quelle antiscientifique tolérance.

Malgré les subtilités de la forme, c'est toujours revenir, par une porte ou par une autre, aux terreurs superstitieuses de l'homme préhistorique en face de la nature. Et nul ne soutiendra que rafistoler ces vieux fétiches soit bonne besogne éducatrice.

Voilà cependant les seules espèces de marchandises qu'on trouve dans ces bric-à-brac intitulés écoles.

L'Etat, la bourgeoisie et l'Eglise, qui en sont les uniques tenanciers, étant eux-mêmes très vieux, n'aspirent pas du tout au mouvement, et s'opposent à ce qu'on touche, fût-ce de la parole, fût-ce du regard, à leur boutique branlante de vétusté.

Les *classes dirigeantes*, ayant tout pris pour elles, n'ont eu garde d'oublier l'idole, dont elles ont fait une de leurs principales forteresses. A quand l'école des *classes dirigées*, l'école du peuple par le peuple?

Un pouvoir, c'est-à-dire une forme de despotisme ; une caste, c'est-à-dire un groupement d'intérêts ou de traditions, sont, par nature, impuissants à éduquer les esprits et à élever les âmes.

La force brutale, la vénalité marchande, le culte du passé, sont tout ce qu'il y a de plus antipathique à la libre recherche du bien et du vrai.

Ils ne comprendront rien à l'immense aspiration de vie et de liberté qui est le fond de l'homme et de la nature, et sans laquelle l'histoire, les sciences, l'art sont des livres fermés. Ils ne sauront pas faire valoir d'autres mobiles d'action que le désir bas du gain ou la crainte vile du châtiment, dans ce monde ou dans l'autre. Ils n'en auront jamais d'autres que d'apprendre aux hommes à être dominé ou à dominer, ne voyant aucun milieu entre ces deux extrêmes.

Des esprits flottant entre tous les contraires, des volontés molles et désarmées d'initiative ou n'en ayant que pour le mal : voilà les purs chefs-d'œuvre qui sortiront de ces machines à compression intellectuelle et morale.

Mais il serait bien inutile de formuler ces constatations théoriques, si jamais elles n'incitaient à œuver le mieux que l'on entrevoit.

Nous avons donc, à quelques-uns, libres de toute attache gouvernementale, bourgeoise et religieuse, dressé dans ses grandes lignes, le plan d'une école vraiment libertaire que nous réaliserons aussitôt que les moyens matériels nous le permettront.

Nous pensons qu'on ne deviendra jamais soi-même, si l'on ne s'exerce à l'être de bonne heure. Nous nous efforcerons, par conséquent, d'aider à l'épanouissement de ces petites personnalités enfantines, où sont enveloppées les grandes, comme le fruit dans la fleur.

Nous interviendrons juste autant que cela sera nécessaire pour favoriser une telle floraison, plutôt en collaborateurs dévoués qu'en

maîtres impérieux. Nous nous instruirons autant à interroger leur état d'âme précis, la diversité de leurs naturels et de leurs aptitudes, qu'eux à suivre nos leçons, dont ils auront, pour ainsi dire, déterminé la tonalité.

Des pensums, des retenues, des taloches, des criailleries, des injures sont des mouvements d'humeur où s'épanche la surexcitation des nerfs. Preuve d'impuissance, en somme ! Et l'on veut, par un si bel exemple, apprendre aux enfants à se posséder !

Ces répressions ne sauraient servir qu'à donner la haine du livre et du professeur : or, il s'agit de faire aimer l'un et l'autre.

Pour rendre l'enfant bon, rien n'est tel que de le supposer bon, et de cultiver ce qui l'est précisément dans sa nature : car son âme est un petit monde qui contient un peu de tout.

Si nous savons nous faire de lui un ami, nous pourrons obtenir qu'il craigne de nous mécontenter.

Nous ne nous incrusterons pas dans des chaires de pontifes impersonnels : nous parlerons non-seulement aux élèves, mais à chaque élève, et pour chacun il faudra avoir le mot qui convienne.

Nous nous mêlerons à leurs jeux, afin de les approcher davantage. Et, dans certaines circonstances, nous rendrons ce contact encore plus intime. Si, par exemple, une faute regrettable a été commise, c'est seul à seul que nous voulons amener tout doucement le jeune étourdi à reconnaître ses torts.

Il importe que l'enfant soit sensible à l'approbation et au blâme. On y peut réussir en les motivant d'une façon précise, et en évitant de les prodiguer au hasard.

Comme on gâte le blâme en le matérialisant par des punitions, on mêlerait à l'éloge un mauvais ferment de vanité et de vénalité en le concrétisant par des récompenses, places de compositions, distributions de prix, de croix d'honneur ou de livrets de caisse d'épargne.

Nous avons besoin que tous nos élèves, sans exception, soient encouragés au travail. A l'encontre de ce but irait la création d'un orgueilleux état-major.

Et cependant, nous tenons à ce que les élèves aient le sentiment de leur valeur réciproque.

Nous leur apprendrons, en les jugeant nous-mêmes, à se juger les uns les autres. Nous ferons appel, dans une sage mesure, à ces sanctions naturelles, symbole vivant de celles qu'ils rencontreraient dans une société juste.

Il faut que les espiègles gêneurs, s'il y en a, aient à compter avec

cette opinion de leurs pairs et avec ses suites. Le verdict le plus grave qui nous semble pouvoir être prononcé par ce petit tribunal, et encore très rarement, sera l'exclusion momentanée de la classe.

Evidemment, par là, nous nous obligeons à rendre nos leçons intéressantes, de façon à ce qu'elles soient pour la plupart, et même pour tous d'un très grand prix.

Nous fuirons le monologue pédantesque et ennuyeux : nous mettrons en scène fréquemment les élèves par des questions et des conversations. Nous ne dédaignerons pas, au besoin, la plaisanterie et l'anecdote.

Le passage à un ordre d'études plus élevé doit être attendu impatiemment par ces jeunes natures éprises de nouveauté. Longtemps à l'avance, nous le leur promettrons, et nous ne l'accorderons enfin que s'ils nous ont pleinement satisfaits.

Pour ce qui est du fond de l'enseignement, il sera aussi *rationnel* et aussi *intégral* que possible.

Il est absurde et injuste de réserver à quelques privilégiés la haute culture et de ne jeter au grand nombre que quelques bribes d'une instruction dite pratique, parce qu'elle est tronquée.

Il ne tiendra pas à nous d'accorder à chacun sa légitime part de loisir, pour développer tout ce que son esprit contient d'énergie latente.

Nous suppléerons, du moins, à la légèreté forcée de notre bagage pédagogique par l'élévation continue de nos idées, tout imprégnées d'un fier sentiment de la dignité humaine.

Nous imprimerons un élan vigoureux, si court soit-il, à toutes les facultés du corps, du cœur et de l'intelligence, également belles et respectables à nos yeux. Puisse cette poussée initiale être assez vive pour communiquer plus tard aux déshérités l'âpre regret des paradis intellectuels entrevus, et les faire se lever pour les conquérir. Ce serait, certes, la plus saine et la plus féconde des révoltes.

***

La lecture, l'écriture, l'étude de la langue, vont préparer d'abord à nos élèves des instruments pour apprendre.

Quelle corvée que de pénétrer dans l'inextricable fouillis de règles et de contre-règles qu'est notre grammaire française ! Là, l'impitoyable souveraine est la routine de l'histoire et de l'usage.

Nous appellerons les choses par leur nom. Nous aurons soin de signaler les superfétations gréco-latines que, sous prétexte d'étymologie, les pédants ont conservées ou même enchâssées pieusement dans nos vocables français. Thèse générale, nous tiendrons pour suspect tout ce que la logique intérieure de la langue ou de l'idée ne pourra pas expliquer ; tout ce qui ne serait susceptible de devenir clair qu'à grand renfort d'exégèse rétrospective.

Ce n'est pas, du reste, dans un ouvrage sèchement didactique que nos élèves peuvent espérer apprendre leur langue. Il faut qu'ils la voient se mouvoir, avec toutes ses richesses inattendues, sur la palette de nos meilleurs écrivains.

On trouvera dans la littérature de tous les temps, et plus spécialement dans la littérature contemporaine, assez de pages simples, de récits familiers, de scènes et de tableaux pittoresques, pour les intéresser et les amener à réfléchir aux détails de la forme aussi bien qu'au fond de la pensée.

Il faut qu'ils s'essaient à dire ces textes avec toute la vérité possible d'expression, afin d'en approfondir le sens d'une façon plus intime.

Ainsi, c'est par mille portes diverses que les mots, avec leur physionomie et les tournures usuelles, s'insinueront dans l'esprit de nos élèves ; et nous réduirons au strict nécessaire le supplice barbare des exercices grammaticaux, entraînement utile pour le steeple-chase des concours et des examens, mais de mince profit pour l'intelligence.

Chemin faisant, leur goût s'affinera, et ils amasseront une bonne moisson d'idées. Car nous ne nous abandonnerons point passivement à nos lectures. Si tel romancier, si tel poète font une peinture trop idyllique de la vie des paysans et des ouvriers, nous en appellerons contre eux à la réalité des faits.

Si tel autre embouche trop complaisamment le clairon chauvin, nous ne nous gênerons point pour montrer combien sonnent faux, ces horribles excitations à l'assassinat.

Quant aux passages beaux sans mélange, qui respirent des sentiments libres et fiers et un véritable amour des hommes, nous les lirons et les relirons sans cesse, pour qu'ils se fixent dans l'âme de nos élèves, et que les premières impressions de beauté, les plus ineffaçables de toutes, soient en même temps des impressions de justice et de bonté.

A leur tour ils s'exerceront à écrire.

On évitera de tomber dans le sujet d'examen, dissertation historique ou morale. Ils ne sortiront point du cadre restreint de leur vie d'écoliers, ou de l'horizon étroit d'idées que leur esprit peut embrasser sans effort.

Une étude, même élémentaire, à condition qu'elle reste exacte et précise, d'une langue vivante, compléterait très heureusement celle de la langue maternelle. Et c'est encore un des meilleurs moyens de se tendre la main, d'un peuple à l'autre par dessus les frontières.

L'étude des sciences se poursuivra parallèlement à celle des lettres, et elle aura commencé par des leçons de choses, par des exercices pratiques de numération, avant même que les enfants aient appris à lire.

Les sciences naturelles sont peut-être celles qui conviennent le mieux au bas-âge, étant les plus concrètes de toutes. Et nous leur conserverons, le plus que nous pourrons, ce caractère. Elles le perdent terriblement, si on se borne à voir des animaux, des plantes, des minéraux, sur des livres, pour bien décrits ou dessinés qu'ils soient.

C'est en pleine nature qu'il faut aller surprendre la vie. On ne peut bien connaître un végétal ou un insecte, si l'on ne s'est donné la peine de les chercher ; si l'on n'a couru longtemps pour les conquérir aux endroits mêmes qu'ils affectionnent.

Les visites aux collections toutes faites des musées et des jardins zoologiques peuvent compléter ces promenades en pleins champs, mais n'y sauraient suppléer.

Quelle que soit la science que nous prenions pour l'objet de notre étude, nous ne ferons pas peser sur elle une lourde et mortelle objectivité ; nous y introduirons l'homme comme acteur afin de l'animer et de la passionner.

Ce qui ne veut pas dire que nous verrons simplement dans la nature de la matière *exploitable*. Nous aurons soin, bien plutôt, de distinguer l'utilité de l'exploitation, et de montrer comment celle-ci nuit à celle-là, loin de se confondre avec elle. Quelles étroites limites, par exemple, impose le mercantilisme à l'agriculture et à la médecine ; et combien il les fait dévier de leur but, l'hygiène générale, la culture rationnelle du sol, étant choses contradictoires avec le conflit des intérêts d'argent et de propriété !

Nous ne laisserons point cependant croire à nos jeunes auditeurs que l'homme est un centre autour duquel convergerait l'Univers tout entier.

Pour rabattre cet orgueil trop longtemps entretenu, nous n'aurons qu'à leur montrer les liens étroits qui nous unissent avec la matière brute, avec les végétaux et avec les animaux.

La géologie, d'une part, et, d'autre part, l'anatomie, la physiologie et la psychologie comparées nous prouveront que ce prétendu roi de la création n'est qu'un résultat de la lente collaboration des forces et des agents réputés les plus humbles.

La cosmographie, élaguée de la partie mathématique, trop ardue pour nos jeunes élèves, peut leur rendre les mêmes services, en offrant à leurs regards ces myriades de mondes qui se meuvent en dehors de notre planète, si petite dans l'ensemble, perdue dans l'immensité.

Elle ne manquera pas, non plus, de leçons immédiatement pratiques, d'applications à l'agriculture, à la navigation, qui l'empêcheront de dégénérer en spéculation hautaine et impassible.

Avec la géographie céleste, nous parcourrons la géographie terrestre, comme un beau panorama, où dans le magnifique déroulement des océans, des fleuves, des terres, des montagnes, s'encadreront, moulées à leurs images, leurs productions, leurs espèces et leurs races diverses.

Si, dans ce tout harmonieux, il y a des divisions factices, dites politiques ou administratives, nous ne l'apprendrons qu'après, comme un fait qu'il n'est pas permis d'ignorer, mais qui n'est que secondaire ; jeux et caprices de l'histoire qu'elle se charge bien, tôt ou tard, de détruire.

Nous ne passerons pas plus de temps qu'il ne faut à étudier cet accident, la France, et ces sous-accidents, les départements, préfectures et sous-préfectures.

Naturellement, c'est un beau ciel étoilé qui servira de commentaire à nos leçons cosmographiques, et c'est une promenade au bord d'une rivière, d'une mer ou d'un étang, qui vivifiera notre cours de géographie, sans cela nécessairement aride et incomplet.

La physique et la chimie se présentent sous une forme plus abstraite, et avec plus de rigueur mathématique. Il ne sera point nécessaire de les en dépouiller tout à fait pour les rendre accessibles à nos élèves.

Nous nous étendrons avec complaisance sur les diverses applications de l'électricité, sur l'extraction des minerais, sur la fabrication des allumettes et des autres produits industriels.

Cela repose des lois et des calculs, et il n'est pas inutile de consta-

ter combien serait vain le travail des inventeurs sans celui des ouvriers, injustement méprisé, sinon en paroles, du moins en fait.

Nous n'aurons garde d'oublier, parmi les inventions, celles de la balistique : dynamite, mélinite, panclastite, obus, fusils, canons, etc. Il faut bien dégonfler les déclamations pompeuses des panégyristes du progrès quand même, du progrès sur toute la ligne.

Les plus abstraites de toutes les sciences, les mathématiques, ne laisseront pas d'offrir de l'attrait à ces jeunes enfants, pourvu que nous évitions cette arithmétique coutumière de comptes-courants, d'épargne sordide et rapace, cette géométrie de propriétaire-arpenteur.

Comme si les sciences n'étaient pas une mine inépuisable de problèmes captivants, sans aller s'empêtrer de ces répugnantes matérialités !

Mais le moyen, alors, d'apprendre aux enfants la règle des intérêts simples ou composés ? Eh ! en leur expliquant, au préalable, l'origine et la nature des intérêts ; et en leur faisant calculer, pour illustrer la leçon d'un exemple, combien de journées d'ouvrier représentent les intérêts accumulés d'une grosse somme.

L'histoire est le tableau successif des formes diverses de l'esprit et du travail de l'homme à travers les âges. On ne saurait la comprendre vraiment que dans la mesure où on expérimenta, au moins d'une façon indirecte, ces diverses branches d'activité. Ce n'est pas une raison pour que nous n'en ouvrions pas à nos élèves quelques échappées, qui s'élargiront d'autant plus que croîtront davantage l'amplitude et la richesse de leur personnalité.

On s'efforcera, par des comparaisons, de multiplier les points de contact du passé avec le présent. On recherchera, dans les mœurs et les institutions mortes, l'origine de celles au milieu desquelles ils vivent et se meuvent. Et surtout, pour ne point languir de froideur, l'histoire tout entière sera un drame, une lutte saisissante des libertés qui veulent se faire jour et des tyrans qui les oppriment.

Nous ne tronquerons pas arbitrairement ce tableau du devenir de la civilisation : dussions-nous n'en présenter que les lignes essentielles, il sera complet. Les contingences légales et la patrie fortuite que nous ont attribuées les hasards de la naissance y occuperont tout juste la place qu'ils ont dans la réalité.

Les facultés humaines n'existent point par tranches séparées : aussi les connaissances qui s'adressent spécialement à la raison ne laissent-elles pas, néanmoins, à condition d'être bien maniées, de

fournir un apport précieux aux tendances affectives, volitives et esthétiques.

Les mathématiques offrent une base solide à l'art du dessin et à la musique. Les sciences naturelles analysent avec précision les formes vivantes que doivent représenter les arts plastiques. La physique et la chimie nous ont livré le secret de la couleur.

L'histoire, enfin, nous a retracé la marche évolutive de l'art depuis ses plus enfantins bégaiements.

L'enfant ne fera donc que continuer le travail de gestation commencé, quand, au lieu de la forme écrite du récit ou de la lettre, au lieu de la forme abstraite et scientifique du raisonnement, il va donner à son idée la forme en relief, la forme linéaire ou colorée du dessin géométrique, du dessin d'ornement ou d'imitation, de la peinture, du modelage. Il ne fera qu'expliquer, que raconter avec des moyens nouveaux, ce qu'il aura vu et senti. Et s'il chante, sa chanson ne sera encore que l'écho modifié des vibrations imprimées à tous ses sens, à toute son imagination, à son âme toute entière.

Nous comptons, certes, que les arts plastiques contribueront à diriger l'œil, la main et le goût du travailleur. Mais cela ne sera que si, de bonne heure, il se libère, dans son interprétation, de la tyrannie du modèle. La liberté, l'expression de soi, ou, si l'on veut, la traduction des choses telles qu'on les ressent, voilà les seules formules de création, depuis la plus humble jusqu'à la plus élevée. Une simple fleur prise sur le vif, avec quelque justesse personnelle d'observation, quand même elle manquerait de fini dans l'exécution, nous sera mille fois plus précieuse qu'une académie impeccable, pastiche minutieusement exact, poli et léché jusque dans les moindres détails.

La musique, surtout celle des chœurs, est l'art social par excellence, leur exécution nécessitant l'intime collaboration d'une multitude de voix qui vibrent à l'unisson.

Si, avec cela, l'air chanté n'est ni puéril ni efféminé; si les paroles qu'il porte ne sont point des calembredaines sur l'obéissance et sur le drapeau, on peut être assuré que rien n'est plus propre à exalter les âmes et à les rapprocher dans une joie large de vivre, d'aimer et d'agir.

Mais il faudra commencer par secouer la vieille routine qui a enveloppé la lecture musicale de hiéroglyphes impénétrables aux commençants. Bien des tentatives ont été faites dans ce sens : il n'y aura que l'embarras du choix. On pourrait peut-être essayer de la notation chiffrée.

Il ne manque plus qu'un point pour rendre complets ce bonheur d'être, cette libre possession de soi. C'est de ne pas traîner le corps comme un haillon douloureux et pénible ; c'est d'infuser en lui une belle énergie, qui l'arme solidement pour toutes les luttes, pour le labeur et pour le plaisir.

Les promenades en plein air, la natation, les jeux d'adresse, la gymnastique lui communiqueront une trempe de bon aloi : d'autant plus que ce ne sera pas une seule de ses activités qui sera ainsi exercée, mais toutes dans leur équilibre et leur harmonie.

Nous voulons, cependant, donner de bonne heure une direction employable et déterminée à ces forces corporelles, qu'il serait dommage de gaspiller en pure perte : nous ne visons pas à faire d'inutiles athlètes.

Nos enfants travailleront de leurs mains, sans fatigue, allant d'un outil à un autre, autant pour s'égayer par la variété des occupations que pour ne s'asservir à aucune.

Leur tâche sera aussi peu machinale que possible : elle ne sera que l'intelligente continuation, l'application matérielle de leurs études artistiques et scientifiques.

Dans notre pensée, s'ils n'étaient point pris prématurément par l'usine spécialisatrice, dévoreuse et abrutisseuse de prolétaires, ils devraient tous, une fois leurs membres assez développés, préciser eurs inclinations vers un métier. Ils l'apprendraient en toute liberté, c'est-à-dire qu'ils ne se cantonneraient pas dans tel ou tel détail infime, mais qu'ils ambitionneraient d'en saisir et d'en pratiquer l'ensemble. Parallèlement, se poursuivrait leur culture intellectuelle, qui, même au point de vue professionnel, leur serait un auxiliaire des plus précieux.



Et la morale ? et l'instruction civique ou religieuse ou métaphysique ?

Nous biffons tout cela.

Nous ne connaissons pas d'autre morale que la libre action d'une âme et d'un corps sains.

Une bonne éducation est une hygiène générale bien entendue : et c'est sur ce type que nous avons essayé de façonner la nôtre.

Après cela, à quoi serviraient les préceptes ? Ce n'est pas à des formules abstraites et impersonnelles qu'il faut demander de déter-

miner la conduite : c'est aux habitudes prises de longue main, aux sentiments naturels ou acquis, aux connaissances positives dont on s'est imprégné. L'acte jaillit du tréfonds de l'individuel, quasi à notre insu, comme une expansion subite de forces longtemps accumulées.

Nous créerons à l'enfant un milieu ambiant aussi normal que possible. Il y rencontrera, comme dans la vie, des camarades de l'un et de l'autre sexes : notre école sera *mixte*, puisque la société l'est forcément. Une agglomération unisexuelle, cela sent le couvent ou la caserne. Juge-t-on qu'il soit plus important d'enseigner aux futurs hommes et aux futures femmes la règle de trois que de leur apprendre à vivre ensemble ? Ou estime-t-on que les maximes théoriques y peuvent suffire ? Les uns et les autres n'auraient qu'à gagner à ce contact réciproque. La brutalité des garçons sera tempérée par la douceur des filles, qui en deviendront, par ricochet, moins timides.

Les curiosités malsaines seront émoussées par le coudoiement de chaque jour. Les dangereuses avenues de l'imagination seront fort avantageusement occupées par une émulation féconde, une franche amitié de bons camarades, un sain désir de se plaire et de ne pas être disqualifiés les uns aux yeux des autres.

Telle est notre morale, si l'on tient au mot : morale en action, alors. Ce n'est point déjà si mauvais. Quel besoin de la dogmatiser ? et, d'ailleurs, cela est-il faisable ?

Evidemment, puisque aucune codification éthique ne nous a été nécessaire, nous nous passons tout aussi bien de législateurs hyperphysiques ou terrestres. Là se résume toute notre instruction civique et toute notre théodicée.

Nous visons à faire des hommes, c'est-à-dire des citoyens du monde, et non des citoyens éventuels de telle ou telle patrie, voire même de la patrie céleste.



Ce sont là les grandes lignes d'un plan d'école libertaire, qui, forcément, doit présenter bien des lacunes et des imperfections. Mais, étant par essence ennemis de tout dogmatisme, nous considérons nos idées comme des jalons provisoires, qu'on pourra déplacer ou modifier au gré des expériences nouvelles.

A tous ceux qui peuvent nous apporter la collaboration de leurs dévouements ou de leurs lumières, nous la leur demandons.

Nous voudrions bien ne pas réclamer autre chose que le concours des intelligences. Ce serait trop beau : ce serait déja le triomphe de l'harmonie libertaire. Nous n'y sommes point encore.

Jusque-là, pour fonder des écoles, même libertaires, il faudra passer sous les fourches caudines du capital. Nous sommes donc contraints, pour réaliser notre projet, d'ouvrir une souscription et d'adresser un pressant appel à la sympathique générosité de tous les hommes indépendants et sincères. Nous ne doutons pas qu'il ne soit entendu.

J. Degalvès. E. Janvion.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

L'Enfermé, par M. Gustave Geffroy. — *En marche*, par Séverine. — *Les Porteurs de Torches*, par M. Bernard Lazare. — *L'Année de Clarisse* et *la Bataille d'Uhde*, par M. Paul Adam. — *Les Soliloques du Pauvre*, par Jehan Rictus.

***

Le beau volume de Gustave Geffroy sur Blanqui, en même temps qu'une biographie littéraire, de vie intense, aussi et plus poignante qu'un roman, comme l'a dit justement Hamon, comprend en même temps une étude historique, d'un enseignement profond et d'une terrible mélancolie. Enseignement utile à l'égard des imaginations bien intentionnées qui, un peu puérilement, croient à la facilité de transformer une société comme on change un décor de théâtre et qui nous apprend, hélas ! avec quelle lenteur cette limace d'âme contemporaine évolue dans sa bave sur le sentier rocailleux du progrès ; et d'une terrible mélancolie pour les cœurs ardents, les esprits véhéments, surtout pour la minorité qui souffre et, consciente de sa souffrance, se voit retardée dans son élan vers le mieux par l'atonie ambiante et clouée dans l'universelle apathie sur les clous vifs de sa misère... Oui, il faut vraiment un stoïcisme à la Blanqui pour persévérer en la solidité de ses convictions et, après plus d'un demi-siècle de révolutions avortées, de restaurations triomphantes et de bas Empire, retrouver, au sortir de multiples prisons, les mêmes gouvernements, les mêmes chaînes, les mêmes hommes, et toute sa bravoure

et toute sa foi pourtant, intactes au dernier comme au premier jour... Combien Geffroy admire avec raison ! Quel héroïsme ! Quelle vie ! Quel sacrifice de soi-même ! Vraiment, un frisson dantesque vous parcourt à lire les pages de *L'Enfermé*. Ouvrez le livre : c'est une tombe où médite un fantôme vivant, aux yeux aigus, de figure diaphane, spectre patient de la Révolte, enchaîné, muet, impassible. Un souffle glacial de caveau s'exhale ; ce sont des bruits de fers, de grilles, des grossièretés, des tortures, des inquisitions, toutes les abominations de la geôle, une nourriture grouillante de vers, la solitude... C'est atroce. Et toute une vie, une longue vie interminable ! On se croirait en plein Moyen Age. Et pour quel crime ? Pour crime de révolution, dont chaque gouvernement nouveau, à mesure qu'il vient d'en profiter, se hâte de s'absoudre, le jour où il se régularise en enfermant le révolutionnaire. Par la prison de Blanqui, Louis-Philippe châtie 1830, Napoléon 1848 et la République le Quatre-Septembre et le 31 octobre. Jamais la comédie politique n'apparut si clairement dans un plus impudent cynisme. Blanqui symbolise bien là le peuple qui descend dans la rue, élève sa barricade, se bat, risque sa vie et qui, l'opération terminée, se voit fusillé ou exporté, tandis que les écumeurs de l'émeute, aux écoutes, viennent en sourdine, après le combat, se saisir de la proie conquise, prendre la place libre, le gouvernement disponible et rétablissent l'ordre à leur profit.

A qui la faute, il est vrai ? Sans doute reste d'abord en cause la perfidie initiale des détrousseurs, des « liquidateurs de révolutions » qui, profitant de la fatigue et du désarroi des lendemains de révoltes, les détournent de leur sens et en falsifient l'esprit. Mais si, facilement, ils s'imposent à la crédulité publique, s'ils sont si volontiers acclamés par ceux dont ils vont faire des dupes, n'est-ce pas parce qu'ils possèdent, en ces jours d'incertitude, une supériorité indéniable sur la foule insurgée, celle de savoir clairement ce qu'ils veulent. Ils ont des formules toutes prêtes, un programme, une idée, et sous tout cela, l'appétit très net du pouvoir, le fétichisme de la légalité, et des ambitions définies. Tandis que la foule ne présente encore qu'un élément humain confus, aux flux et reflux instinctifs, sans conscience suffisamment précise de sa volonté, de ses aspirations, de ses forces.

De là la nécessité, pour éviter les mêmes errements, les mêmes efforts stériles, à recommencer chaque fois, avec du nouveau sang répandu, de préparer l'esprit public, d'élever les intelligences à la notion, à la compréhension de la société meilleure qui doit succéder

à la société condamnée, de créer une « mentalité nouvelle », d'éveiller en l'éclaircissant la conscience populaire. De là l'influence, l'importance en somme prépondérante de l'instruction, de la propagande, de la diffusion des idées nouvelles.

« Dès ce jour, écrit Geffroy, Blanqui aperçut que la grande question était celle de l'éducation, que l'œuvre à accomplir était de libérer la mentalité humaine de tous les despotismes et de tous les parasitismes d'idées, de préjugés, de manies héréditaires... »

Œuvre grave, lente, profonde, labour et semaille des esprits, sans lesquels il n'y aurait rien à moissonner pour la faux révolutionnaire, arme alors seulement de représailles et de colère, vite émoussée au fer mieux trempé des puissants.

« Il ne faut pas faire des bonds, dit encore Blanqui, mais des pas humains et marcher toujours. »

Conseil de méthode raisonnée et logique qui, dans la bouche de l'émeutier toujours prêt, de l'éternel sacrifié, ne saurait être entaché d'un soupçon de prudence intéressée, garde son autorité réelle.

Est-ce à dire pourtant que le vieux homme d'action se condamnait lui-même, avouait s'être trompé et qu'il faille regretter et désavouer en principe toutes ces révolutions avortées, ces efforts isolés et vaincus, et l'impatience des natures passionnées qui, peu inquiètes si la foule les suit, vont de l'avant, s'offrent en vengeurs, en exemple et en holocauste ?

Geffroy répond lui-même, en une superbe page :

« Il est certain qu'un tel état d'esprit révèle une méconnaissance des nécessités et des lenteurs de l'évolution, mais comment demander aux masses impatientes, de voir immédiatement, sans effort, ce que les historiens et les philosophes voient avec tant de peine à distance, plus tard ? L'impatience et la turbulence sont aussi d'ailleurs des facteurs d'évolution. On ne peut exiger de l'humanité une marche raisonnée, une action méthodique où tout ce qui aurait été prévu s'accomplirait selon ce programme. La vie ne comporte pas ces étapes fixées et ces relais sûrs : elle est agitée et irrégulière, et son fatalisme est infiniment complexe. C'est ainsi que les républicains et les socialistes de 1848, avec le désir de garder leur conquête et de rester les maîtres du pouvoir, précipitaient les péripéties, hâtaient la solution, rendaient inévitable un changement de forme par la fièvre qu'ils communiquaient au corps social, par l'état d'esprit convulsif où ils se trouvaient, qui leur faisait vouloir accomplir en un jour ce qui est peut-être l'ouvrage d'un siècle. Seulement, ils se

sacrifiaient, se donnaient généreusement en victimes irréfléchies, se couchaient au fossé et servaient de fascines pour ceux qui passeraient plus tard, ils préparaient l'avenir. Leur rôle, retenu et défini par l'Histoire, consiste à avoir posé les redoutables et inéluctables problèmes du travail, de la misère, du paupérisme, de telle façon qu'ils se sont trouvés posés pour toujours, sans aucune possibilité d'être éludés. La question politique s'en alla à vau-l'eau dans le gâchis d'une débâcle. La question sociale se dressa entière. L'œuf monstrueux d'où devait sortir une société nouvelle , et que l'on put croire gâté et perdu dans l'orage, donna naissance à un sphinx qui a grandi d'une façon démesurée et qui est aujourd'hui allongé, la tête haute, à l'horizon de l'univers. »

En laissant de côté la question politique et au seul point de vue littéraire le livre de Gustave Geffroy est de tout premier ordre. Avec une patience, une élaboration minutieuse extraordinaire, Geffroy a analysé la vie, le caractère, l'esprit de son héros de façon saisissante, dramatique, je dirais même, si le mot ne jurait pas avec la gravité du sujet, amusante. Je veux dire qu'on ne sent nul effort, nul pédantisme, nulle mise en scène. Cela coule comme la vie elle-même; oui, c'est amusant comme un roman. Quelle adresse n'a-t-il pas fallu à l'auteur pour, si simplement, si aisément en apparence, si joliment faire un récit attachant en même temps qu'une grande peinture historique avec les aventures mornes d'un prisonnier à qui il n'arrive rien dans la vie que la mort de sa femme et quelques révolutions. Le héros ne fût-il pas Blanqui et la grande fresque d'histoire ôtée du livre, le roman du prisonnier, en lui seul, par sa perspicacité d'analyse, son étude attentive et comme absorbée, resterait comme une supérieure monographie de claustration et de solitude. En son ensemble une originale et belle œuvre, avec quelque chose d'un tour de force littéraire.

*
* *

En marche, de Séverine... quel rappel viril, résonnant en plein cœur : l'année de révolte, l'année rouge, passée, déjà oubliée, dont le talent de l'écrivain ravive le sang terni, effacé, empêche qu'il ne se sèche, devienne poussière dans les mémoires ; la pensée gravée, comme sur marbre, tenant en alerte, en éveil, nos pensées, nos réso lutions éphémères, vacillantes à toute la rose des vents de la panique morale du siècle.

Comme en cet instant d'indifférence, de scepticisme, de lassitude, les

choses les plus graves, les plus définitives se dissolvent dans l'esprit, comme on oublie vite! Comme la torpeur apparente de tous les jours fait méconnaître les brèves crises, l'ébranlement passager dont a craqué un instant la carcasse sociale! Des semaines et des semaines s'écoulent. Tout semble de nouveau consolidé, tranquille. On n'y croit plus, presque. L'éruption? Non, à peine une petite bouffée de lave. Paisible, le volcan fume sa pipe, bourgeoisement; un peu de fumée, pas plus. Il y en a encore bien pour un siècle, dormons!...

Non que je fasse l'autruche à ce point, comme les gens qui se bouchent les oreilles, ne veulent ni voir, ni entendre, ni comprendre et, le révolté disparu, se croient quittes avec la révolte. Mais tout de même c'était si calme, et puis le souci trivial de la vie, qui, bourreau malfaisant, vous traîne sur une petite claie individuelle; et puis les bois, les champs d'où je revenais, où il fait doux, bon, géorgique, un peu endormant; et le souci des littératures plutôt jolies, agréables, apaisantes... C'est ennuyeux aussi de faire toujours le bougon, le boudeur, l'ours. Enfin à ce moment là je n'y pensais plus trop; on a comme cela des distractions, des absences, et v'lan!...

En marche!

En marche... Chicago, la misère ouvrière, les casseuses de sucre aux doigts à vif, les nécrosés de l'allumette nationale, les holocaustes du grisou, l'indifférence hargneuse des dos au feu, le ventre à table, Forêt en tant qu'anarchiste condamné à mort pour un vol de lapin, le fonctionnement du moulin à café de la correctionnelle, le pharisaïsme de nos patriotes, internationaux quant à la rente, les bienfaits de la civilisation appliqués par la crapaudine à Biribi, par les Lebel et, si l'on écoutait le commandant Mattei, par le vitriol, sur les moricauds assez ingénus pour préférer leur sauvagerie, les hécatombes coloniales, les hypocrisies, les laideurs, les crimes de la société auxquels répondent les attentats de Barcelone, les troubles de Xérès, les attentats à Paris, tout cela avec de la colère, des larmes, des cris, la beauté et la bonté du cœur, de l'idée, du style, livre de bataille émue et d'histoire vivante, une étape de la pensée humaine en marche à travers le mal, le sang et la mort, vers l'avenir...

Ah! Séverine, quand j'ai reçu votre livre sonnant le cuivre comme le réveil claironnant d'un camp, au matin d'une bataille, avec la page cornée à mon nom, entre les dédicaces aux camarades — comme on se compte avant de partir — comme vous avez fait envoler les oiseaux puérils et les nuées légères de mes pastorales! quelle source bouillonnante rouverte tout à coup dans le cœur!

Non, pas moyen avec vous, si grand et si égoïste qu'en soit le désir, de couver sous sa cendre, seulement un petit peu...

Merci ! Ça fait du bien. Elles sont rares, les âmes fortes comme la vôtre, qui ne plient ni ne rompent, que ne fatiguent ni la persévérance dans l'idée, ni la volonté dans l'indignation, et bienfaisantes par toute cette force dont elles rayonnent et dont se réconfortent les autres.

Quelle énergie aussi prennent en faisceau tous ces articles, en bouquet de baïonnettes, où pleurent les larmes rouges du bon combat de l'esprit, où miroite et se mire la claire aube d'un soleil nouveau !

Comme on se sent réveillé... Et puis ça fait plaisir, littérairement, à côté du petit langage décadent, vagissant, chevrotant, ce style mâle, romain, sonore.

Si je retourne à la campagne, j'emporterai votre livre avec moi, Séverine, et même à la ville, il ne sera pas de trop.

***

« — Et il enseigne ?

— Par paraboles et par mythes...

— Comme Jésus...

— Non, comme Platon... »

Comme Voltaire, ajouterai-je volontiers.

« Leurs mythes (de nos pères), dit auparavant Bernard Lazare, donnant lui-même une définition exacte de son livre, *Les Porteurs de Torches*, ne peuvent nous apporter qu'un témoignage : ils reflètent l'esprit de ceux qui les ont conçus... Et si la méthode des néoplatoniciens qui consistait à leur donner un sens symbolique est vaine, le poète peut cependant se servir de ces fables, incarner en elles des pensées nouvelles et faire, de la légende, le véhicule qui portera aux esprits les idées de demain. »

Sous forme de légendes, contes de fées, récits poétiques, d'où, comme d'une cosse ouverte, tombe successivement le grain des idées, Bernard Lazare développe une haute et sereine philosophie sociale de justice, de liberté, d'égalité, en même temps qu'il mène une critique acerbe du monde actuel. Toutes nos conventions, hypocrisies, crèvent l'une après l'autre, en monstres de baudruche, sous sa piqûre d'épingle.

C'est le sophisme odieux de l'offre et de la demande, la liberté dérisoire qui assujettit le faible au fort, le pauvre au riche, le salarié au

patron, par la nécessité d'accepter le marché qui le dupe, sous peine de mort, tout simplement.

— Tu ne veux pas?... Ce n'est pas assez... Eh! bien, crève.

C'est ce qu'on appelle gravement la liberté des transactions.

C'est, mis en lumière par une analyse ingénieuse, le mensonge de ce qui s'intitule si présomptueusement la justice humaine; justice qui « tant qu'il y aura des pauvres et des riches, ne sera jamais que la défense inique, cruelle et inutile; protectrice de ceux qui détiennent la vigne et le champ, ceux pour qui le pauvre est l'éternel ennemi... » Une justice pour laquelle le premier crime est de ne posséder pas même un toit pour s'abriter et qui a fait une accusation de colère du triste qualificatif : sans moyens d'existence.

C'est l'erreur et l'insuffisance de la charité : « C'est parce que tu fais ainsi la charité que l'on supporte plus facilement le mal... Ceux qui commettent les iniquités comptent sur toi pour atténuer les rancœurs qu'ils provoquent... Il ne faut pas apaiser les affres des malheureux, il faut empêcher qu'il y ait des malheureux. Il ne faut pas faire largesse, mais justice... »

C'est la fourberie démasquée du patriotisme qui, sous prétexte du rival étranger, de l'adversaire héréditaire « arrive à cet admirable résultat de mobiliser une partie de la classe travailleuse contre l'autre partie, de telle sorte que, quel que soit le résultat d'une guerre civile, seuls, les misérables en portent le poids et en subissent les effets... Si bien que les pauvres croient vraiment protéger leurs taudis que nul ne menace et,en recevant la sportule, ils défendent leurs droits à mourir de faim. » C'est encore, par l'armée, le massacre organisé et méthodique, aux frontières ou aux colonies, d'un surcroît de population qui, par son nombre, pourrait devenir dangereux et déplacer l'équilibre social.

C'est le Jardin des paroles, les oiseuses disputes, le vain caquetage des littératures finissantes, parlottes le rhéteurs,subtilités de pédants, gloses amoureuses pour dames du monde, poètes pontifiants, les magiques, les sadiques, les sataniques, les religiosâtres, tout le bavardage coassant du marais littéraire.

C'est la culpabilité de l'Indifférence, la honte d'une Philosophie, belle au Bois dormant, qui fait la morte et se tient coi, quitte à se trouver réveillée brusquement aux flammes et aux cris de la révolte. C'est le danger signalé de la dernière Sirène, la fascination mortelle du Passé,dont la trop grande préoccupation anesthésie toute énergie, justifie toutes les routines, décourage de l'action et de l'avenir.C'est,

avec l'albus de Barbe-Bleue, l'esprit vivifiant d'insoumission, la curiosité virile de l'inconnu, le dédain de la mort, la victoire du courage, le juste triomphe de l'audace. C'est l'insuffisance du renoncement à mal faire, une fois le mal constaté, la nécessité et le devoir qui s'impose au surplus de le combattre.

C'est une apostrophe indignée aux résignés :

« J'ai ceux de ta race en une telle horreur que je ne puis même supporter leur vue. Ce sont tes pareils qui perpétuent le mal dans le monde, c'est grâce à eux que règne l'injustice. C'est parce que vous vous résignez au vol, au pillage, à la mauvaise foi, que la mauvaise foi, le vol et le pillage persistent... »

C'est la critique de la religion, endormeuse et pitoyable, qui, par des considérations stériles, l'espoir mensonger de félicités futures, crée cette résignation, fait « à ces pauvres hères une âme lâche d'esclave, un faible esprit, un cœur poltron » et perpétue ainsi la misère humaine.

C'est enfin, à mesure, se développant à travers les critiques du présent, l'apparition de plus en plus nette de l'idéal de justice de l'auteur, dégagé de tous dogmes étroits :

— Qu'est la justice?

— C'est la condition du bonheur.

Il vous reste à définir le bonheur.

— N'est-ce pas de pouvoir développer son être?...

— Selon vous le bien-être général est, à son tour, la condition de l'épanouissement individuel...

— N'est-ce pas évident ?

— Si je vous ai bien compris, le bonheur sera réalisé par l'exercice de la liberté et la jouissance de l'égalité.

— Vous avez dit vrai...

Telle est l'œuvre de Bernard Lazare, logique et poétique, écrite en jolies pages d'imagination, de sarcasme et d'espérance, contenant toute une critique et une philosophie sociales sous une forme légère et pure de contes de fées.

*
* *

Dans son roman l'*Année de Clarisse*, M. Paul Adam a créé une originale et gentille silhouette d'actrice, de jeune femme moderne, voluptueuse sincère, sans grimaces, comédies sentimentales, hypocrisie passionnelle, heureuse du bonheur qu'elle émiette et dont elle becquète sa part ingénument, sans y attacher plus d'importance

qu'en somme l'agréable et éphémère contact humain n'en comporte. Une petite dispersée, évidemment, qui cherche bien un moment à se concentrer, à se trouver, à se rendre compte d'elle-même, sans y parvenir, et papillonne de l'amour, de l'art, continue sa voltige... Intéressante et gracieuse étude qui, avec la *Faustin* de Goncourt, *Une Comédienne* d'Henry Bauër, *Claudine Lamour* de Camille Lemonnier, achève de nous renseigner non sans charme sur cette âme artificielle et publique qu'est l'âme d'une actrice. Etude qu'à mon avis Paul Adam a eu seulement le tort de ne pas dégager assez. Tant au point de vue littéraire qu'à celui du succès, lequel n'est nullement à dédaigner pour l'écrivain qui vit de son travail et dont le succès fait l'indépendance, sa Clarisse aurait gagné encore en légèreté de silhouette, en définitive psychologie, à être allégée des mille choses à côté du roman, des nombreux comparses un peu lourds qui donnent au livre trop de lest. Mais n'est-il pas dans la nature même du talent de Paul Adam de prouver plutôt trop de force. De plus en plus se révèle en lui un puissant esprit et un écrivain de maîtrise. Il a l'intellectualité, le pittoresque, l'énergie, une énorme capacité de travail, une puissance un peu emphatique, un peu apprêtée, un peu pompeuse, mais avec de la largeur, et comme une traine majestueuse; une puissance où je ne sais quelle parade castillane se déploie en des gestes de truculence, aux plis de capes somptueuses. Paul Adam, qui est brun et, je crois, des Flandres, doit avoir du sang espagnol dans les veines, avec ce qu'il inspire de superbe, de chevaleresque et d'un peu théâtral. Aussi lui faut-il, pour réussir pleinement et donner la mesure de son talent, de vastes sujets, de hautes conceptions, des décors de guerre et de politique, le forum, le champ de bataille, la foule, l'épique... Le petit roman ne va pas à son pied, exactement. Il lui faut de grandes bottes de sept lieues. Alors il marche à l'aise, il respire, il écrit naturellement, il se trouve simple, sans le chercher, dans le grandiose, et nous avons la bataille d'Uhde.

Elle est très belle, cette bataille; grande fresque de guerre, l'égale, je crois, de l'admirable Sedan de Zola. Elle est très belle, partout, d'un bout à l'autre, vivante, hideuse, glorieuse, avec la souffrance, avec la peur, avec le courage, vivace et grouillante bête humaine, acérée, bavante, hurlante, saignante. Elle est réaliste par le souci du détail, la vérité du document, la trivialité, nullement dissimulée, des plaies, de la faim, des zouaves, des femmes troussées, des entrailles que vide l'épouvante, de l'horreur des boyaux étalés. Elle est poé-

tique par sa couleur éclatante, les grandes voix de la guerre, de la mort, par tout ce qu'un sujet semblable comporte d'extrême en tragique beauté. Elle est psychologique par l'étude que l'auteur y a faite des rivalités des officiers, des ambitions personnelles qui jouent leur petit jeu cachotier dans le grand drame tonnant. Elle est cérébrale, vue et racontée comme elle est, avec ses combinaisons, sa stratégie, ses ruses, par le général même qui la dirige. Elle est comique enfin par le hasard qui la conclut, la faute même d'un subordonné, qui devait compromettre le succès et se trouve, au contraire, devenir le suprême facteur de victoire, montrant combien dans ces terribles mêlées d'hommes, en dépit de toutes les prévisions, de tous les calculs, quelle part énorme reste aux destins...

Et il ne déplait pas non plus, ce petit roman épinglé à travers la bataille, qui de toutes les flammes de ses canons et de ses incendies éclaire la pauvreté de petits sentiments, de petites amourettes, de petites vilenies individuelles.

Un beau livre qui ne peut que déterminer, cette fois sans réserve, notre estime de l'heureux talent de Paul Adam et renouveler, d'ailleurs, notre horreur d'homme pacifique pour les sauvages boucheries de la guerre.

* * *

Dans une édition de luxe(1), fort originale, avec un portrait de l'auteur par Steinlen, Jehan Rictus a publié ses *Soliloques du Pauvre*, en poésies encanaillées d'argot, de misère, de loques, dramatisées par les cris de détresse et de menace d'un crève de faim, de toutes les faims, faim de pain, faim d'amour aussi... Après Richepin, après Bruant, Jehan Rictus a cru pouvoir à son tour faire parler en vers, presque dans sa langue, le miséreux, et créer de la beauté avec du patibulaire. Il a parfaitement réussi, plus farouche, plus large parfois d'inspiration que ses devanciers par le caractère précisé de ses revendications libertaires, par le ricanement de révolte qui s'entend dans ses soliloques. Certains sont déjà bien connus, populaires, presque célèbres, le *Revenant*, les *Petits Fanfans*... Dans ce sinistre, une délicate poésie scintille parfois, pittoresque tas d'ordures où luisent des vers-luisants :

> Qui c'est ? J'sais pas, mais alle est belle :
> A s'lève en moi en Lun' d'Été...

(1) Une édition à 3 fr. 50 paraît au *Mercure de France*, rue de l'Echaudé.

Et ce sont des sensations tragiques de misère isolée, vagabonde dans les nuits de la grande ville morne :

> Haou...! T'entends pas ce hurlement ?
> C'est l'cri des chiens d'fer, des r'morqueurs.
> C'est le cri de l'Usine en mal d'enfant,
> C'est l'Désespoir actuel qui beugle !

Ainsi grelottante, sanglotante, ricanante de souffrance moderne, immédiate, humaine, que rendent déjà plus digne en sa bassesse, l'idéal balbutié, la révolte grommelante, la chanson, comme celle de Jehan Rictus, atteint à une poignante poésie, plus vibrante cent fois que celle du Rêve-Creux symboliste.

Henry Fèvre.

REVUE DES REVUES

REVUES ITALIENNES

La Guerre et la Science, par Silvio Venturi. (*Il Pensiero Italiano*, Avril 1897).

Le concept de gloire s'est aujourd'hui déplacé. Aucun des gestes d'Achille ne vaut à présent la centième partie d'une découverte de Pasteur. La lutte pour l'existence se fait maintenant avec de tout autres armes que jadis : avec des armes nouvelles fournies à l'homme par le progrès dans l'ordre biologique et l'ordre historique. Au massacre facile de l'ennemi par le bras armé de pierre ou de fer s'est substituée la tendance à le vaincre par la plus grande élévation de pensée et la force de l'instruction.

La guerre qui est le massacre en grand a sa forme restreinte dans l'assassinat qui est le massacre d'un seul ou d'un petit nombre. Or l'assassinat tend à disparaître des mœurs des peuples civilisés tandis que la guerre y survit encore à l'état de préparation constante, d'organisation régulière, tenue même en honneur par beaucoup de personnalités supérieures, tout au moins considérée comme une triste mais impérieuse nécessité. Cela s'explique très bien en tenant compte du fait que la morale comme la logique individuelles, surtout dans les classes et chez les peuples d'intellectualité supérieure, précèdent toujours et de beaucoup la morale comme la logique collectives.

Toutefois c'est un fait assez démontré que la guerre aussi, comme l'assassinat, ayant une singulière analogie avec les fureurs épilep-

tiques, apparaissent de plus en plus nettement aux civilisés comme des maux à radicalement guérir ou prévenir énergiquement. La guerre devient plus rare de jour en jour entre les peuples de notre race; elle se fait, il est vrai, plus violente, mais en même temps plus courte, disciplinée par des règles humanitaires, des conventions respectées, un peu semblables à celles qui avaient transformé les rixes brutales autrefois en tournois chevaleresques. — La guerre ne se déclare plus sans raisons toujours plus graves, pour des intérêts plus généraux, et elle se heurte plus souvent aux résistances d'Etats non directement intéressés, qui réagissent dans le sens de la paix.

Cette paix peut être même imposée par ces États qui se défendent ainsi du contre coup que toute guerre porte à l'équilibre et au bien-être universels, à l'ordre politique, commercial, industriel et agricole. L'arbitrage est de plus en plus largement appliqué, imposé au besoin par telles ou telles puissances avant le choc entre belligérants ou pour amener entre eux une conclusion plus rapide et plus facile de la paix. Entre les nations, comme entre les individus, la lutte peut devenir autrement terrible par la concurrence économique et financière; des tarifs avec traités prohibitifs appliqués aux frontières peuvent écraser un ennemi plus sûrement que deux cent mille hommes jetés sur son territoire.

Même les guerres que le monde civilisé fait aujourdh'hui aux races barbares ou sauvages de l'humanité ne sont qu'une suite de désastres quand elles se font autrement que par une savante et progressive invasion de pionniers commerciaux et par une insensible extension de forces économiques et d'influences politiques.

Les frais pour le maintien des armées, pèsent effroyablement sur la vie publique, d'où chaque jour des efforts continus pour diminuer ou éliminer tout-à-fait d'aussi accablantes charges. On considère ces dépenses beaucoup plus généralement comme un odieux impôt à l'avantage exclusif des intérêts dynastiques ou des classes dirigeantes.

Il n'est pas rare ni difficile, en ces temps modernes, de constater que les plus ardents, les plus braves sur le champ de bataille, se recrutent, la plupart, parmi les turbulents, les plus violents, voire les plus criminels en période de paix; les uns et les autres, en fait, se distinguant par l'insensibilité à la douleur physique chez eux ou chez autrui, par le peu d'attachement à la famille, par l'esprit nomade, vain, fanfaron, vicieux, égoïste.

La guerre par soi-même, n'est donc qu'un phénomène social atavique et morbide qui ne fait que réveiller dans les sociétés civilisées des tendances barbares, incompatibles avec nos sentiments aussi bien que nos besoins actuels; elle doit être remplacée par une concurrence moins féroce.

Sur la vulgarisation de la Science, par Vittorio Robert.
Même revue, même numéro.

Un antagonisme existe entre l'observation partielle et empirique du peuple et la science constituée et aristocratique des spécialistes : le mépris de l'une pour l'autre, est cordialement réciproque. Peut-être même une des raisons du succès des théories de Lombroso sur les hommes de génie est-elle dans l'estime, de plus en plus relative, qu'en raison des manifestations maladives de ce génie le vulgaire accorde actuellement au savant.

Nous pouvons ainsi considérer la science sous un aspect nouveau, à savoir comment elle est reçue et assimilée par le plus grand nombre.

Les vérités qui semblent les plus indiscutables ne peuvent même plus échapper à la critique vulgaire : la forme de la terre, ses dimensions, ses mouvements trouvent encore des incrédules. Mais dès que les données scientifiques deviennent si peu que ce soit incertaines, et dès que l'ombre d'un doute s'élève, aussitôt la critique du public et sa présomption ne connaissent plus de bornes. C'est que les savants se tiennent trop isolés, qu'ils pontifient trop, cependant que le public, par esprit de réaction, se désintéresse non moins radicalement de leurs recherches et de leurs raisonnements.

Un langage un peu plus populaire d'une part, une instruction non pas plus large, mais un peu plus substantielle de l'autre, suffiraient, selon l'auteur, à dissiper beaucoup de ces déplorables malentendus.

A l'heure actuelle, l'auteur scientifique se trouve dans la douloureuse alternative de n'être ni goûté, ni même compris du grand public, ou d'être traité d'esprit superficiel, même de vulgaire charlatan par ses collègues.

En présence d'un tel ensemble de médiocrités et d'erreurs, il conviendrait tout d'abord de transformer les méthodes d'enseignement scolaire, en établissant une distinction nette entre ceux pour qui la première instruction doit servir de base et de préparation à des études supérieures et ceux pour qui cette instruction doit s'arrêter à une culture générale.

Presque tous les étudiants qui sortent de nos lycées considèrent la philosophie comme une science stupide et inutile : et cependant il n'est pas de conversation dans laquelle, de près ou de loin, on ne touche à la philosophie, la psychologie, la morale, l'esthétique, la logique et même la religion et les métaphysiques. Si dans les écoles, au lieu d'encombrer les jeunes cerveaux de dogmes obscurs et sentencieux, on laissait champ plus large aux discussions élevées, dirigées et non sottement contraintes par le maître, tant d'inutiles et sots

bavardages ne seraient pas à si généralement déplorer chez les adultes.

Pour compléter ensuite l'instruction reçue dans les écoles, ou pour ceux qui n'auraient pas suivi régulièrement un cours d'études, il y aurait d'autres moyens : des livres scientifiques, par exemple, écrits en termes simples et non trop rigoureux, sous une forme attrayante et non trop abstraite; des conférences populaires comme celles de l'*University Extension* des Anglais et des Américains; des revues accessibles à la culture moyenne et qui traitent de toutes les branches du savoir humain; des romans psychologiques, des contes de voyages, des discussions philosophiques mises à la portée de toutes les intelligences. Le tout en dehors des stériles formules de l'art pour l'art et de la science pour la science. Ainsi pourraient disparaître des conversations actuelles et des entretiens d'ordre sérieux les arguments frivoles, les phrases creuses, les paroles vides, et se former un milieu intellectuel plus propre et plus éminemment favorable aux développements ultérieurs de la pensée humaine à travers les destinées de la civilisation.

Le Crépuscule des âmes et l'Aurore nouvelle, par Pietro Fontana, (*La Gazetta Litteraria*, avril 1897).

Sans être aucunement réactionnaire ou socialiste, on peut assurer que la période qui va de 1860 à nos jours, c'est-à-dire la période de la domination incontestée de la Bourgeoisie, est caractérisée par une sorte d'arrêt, d'engourdissement léthargique, de décadence de toutes les formes supérieures de vie sociale, morale, intellectuelle, artistique.

Si l'on compare les trente ans qui précèdent le *60* avec les trente qui le suivent, on constate le culte des plus hautes idéalités politiques et sociales, de la nationalité, de la liberté, de l'égalité; d'où le triomphe brutal du militarisme, de la ploutocratie, du parlementarisme corrupteur et corrompu. La moralité publique est souillée par les compromissions les plus louches du pouvoir; tous les moyens deviennent bons pour s'enrichir, en écrasant sans pitié les plus faibles; l'adoration béate de l'argent est la seule religion, l'adultère devient la forme typique de l'amour.

Dans les sciences et dans leurs applications, la période d'où nous allons sortir n'a développé que les théories et les inventions mûries dans la période contemporaine. Ce sont les solitaires qui vont courageusement à rebours des goûts dominants : Tolstoï et Ibsen, Eliot et Browning, Sully-Prudhomme et Leconte de Lisle, Carducci et Forgazzaro. Ah ! qui nous rendra le grand art de *Faust* et de *Prométhée*,

des *Prome si Sprosi* et de la *Légende des Siècles*, de la *Comédie Humaine* et de la *Damnation de Faust*.

Nordau dans *Entraitung* attribue à des causes exclusivement anthropologiques cette incroyable dégénérescence. Cela est en partie vrai, mais la cause prédominante est de nature sociale. La lente révolte de la classe bourgeoise contre l'oppression politique et spirituelle, qui couva dès le Moyen-Age jusqu'à la grande Révolution du siècle dernier, n'a définitivement triomphé que vers la moitié du siècle courant. Et dès lors fut close l'épique et glorieuse période de la lutte suprême où toutes les forces de la société travaillaient ardemment pour la victoire de l'idéal. La bourgeoisie se livra toute à la paresseuse jouissance des vainqueurs et des parvenus.

Si quelque symptôme de renaissance apparaît à l'heure actuelle, c'est que la paix insouciante d'hier est sérieusement troublée ; la lutte de classe est engagée à nouveau et menace d'être bientôt la vaste insurrection du prolétariat marchant à la conquête de ses droits. *Et incipit vita nova.*

De là le besoin de reconstruire après tant de démolitions, d'affirmer après tant de négations, de penser non plus seulement pour savoir mais pour vivre. De là la préoccupation de grands problèmes, la nouvelle floraison des spéculations philosophiques, l'enthousiasme pour les larges synthèses, la résurrection de la métaphysique expérimentale, et surtout des sciences morales et sociales ; enfin la tendance de l'art à s'imprégner de pensée et d'idéalité, à revêtir les plus hautes formes d'existence, à contribuer à la création d'une vie nouvelle, vraiment supérieure.

MARIO PILO.

REVUES DE LANGUE ANGLAISE

La libre pensée en Angleterre

Les articles de revue dirigés contre la tyrannie de l'église qui, bien qu'elle s'exerce en Angleterre bien plutôt par les mœurs et l'opinion que par les lois n'y est pas moins formidable, ne manquent pas ces mois derniers.

M. John Robertson dans un article intitulé *Le cas du Dr Romanes* (*University Magazine and Free Review*, avril) proteste avec force contre l'interprétation que le parti universitaire clérical, ainsi du reste que Mme veuve Romanes, ont essayé très habilement de donner au volume posthume de « Pensées sur la religion », que cette

dernière a fait paraître aussitôt après la mort de son mari. Le biologiste, a-t-on dit, y fait amende honorable pour l'esprit de scepticisme dont il avait jusque là fait preuve, depuis la publication de son « Examen candide du Théisme », pamphlet anonyme qui révolutionna Oxford, et par lequel Romanes débuta ; et l'on va jusqu'à assurer le public que Romanes, connu de lui comme homme de science d'une haute valeur, n'avait jamais en réalité quitté le bercail de la religion où l'Eglise anglicane l'avait recueilli dès l'enfance.

Ce qui, au contraire, est vrai, c'est que Romanes ne se tourna de nouveau vers les consolations que peut donner le Christianisme dogmatique qu'à la fin de sa vie, lorsqu'affaibli par la maladie, il avait perdu en grande partie l'ancienne vigueur de son esprit. A l'aide de citations tirées de sa vie et de ses lettres publiées par sa veuve, M. Robertson constate pour quelle part importante la pathologie entrait dans le « cas du Dr Romanes », frappé de désordres cérébraux chroniques, d'hystérie pendant deux ans avant sa mort,de paralysie enfin, à laquelle il succomba. Du reste. la maladie ne fit qu'accentuer chez Romanes une sensibilité morbide jusqu'à l'hystérie dont les accès obscurcissaient la lucidité de son esprit scientifique. L'examen déjà mentionné contient quelques passages où l'élément d'émotion s'allie à des jugements scientifiques d'une façon inattendue tel, par exemple, sa dénonciation violente de « cette noire calamité » qu'est pour le genre humain le progrès du scepticisme, et la plainte douloureuse qu'il profère parce que lui même a perdu la foi, et que « par la négation virtuelle de Dieu le monde a perdu pour lui toute beauté. » C'est malgré lui et au prix de souffrances qu'il a été conduit à faire un « examen candide » qui lui révéla les erreurs du théisme. Chez lui la peur émotionnelle de l'indépendance intellectuelle était en combat avec la clairvoyance du savant.

M. Robertson découvre encore dans quelques-une de ses œuvres récentes — un discours sur l'enseignement éthique du Christ, par exemple, prononcé à Toynbee Hall en 1889 — l'influence de cette instinctive faiblesse sur la logique de son esprit. Quant au volume posthume grâce auquel l'église a pensé ramener dans son sein, pour l'opinion publique, tout au moins, un évolutionniste rebelle, l'analyse n'y révèle que la série banale d'arguments qui ont servi depuis si longtemps d'armes à la soi-disant religion contre la science. On n'y trouve plus trace de l'esprit scientifique dont Romanes donna de si remarquables preuves dans son œuvre de biologue.

M. F. R. Sarritor, proteste (même revue, même numéro) contre « l'inertie des universités anglaises » que paralyse surtout le cléricalisme.

Cet article s'applique en particulier à Oxford et à Cambridge, sou-

mis presqu'entièrement (jusqu'en 1854 l'autorité ecclésiastique y était suprême) à la tutelle d'hommes d'églises, et restés fidèles, Oxford surtout, à l'antique tradition qui en faisaient des séminaires pour l'instruction de futurs prêtres. L'auteur constate d'abord que le niveau intellectuel aux deux universités s'est abaissé et s'abaisse, et se trouve inférieur à celui de presque toutes les universités du continent, à tous les points de vue, même pour la théologie ; et ensuite que presque aucun des hommes qui, en Angleterre, ont fait œuvre durable et utile en science pendant ce siècle n'est sorti ni de l'une ni de l'autre.

Pour ce qui est des moyens de réveiller cette inertie des universités, M. Sarritor renonce à les chercher, et préférerait en voir créer de nouvelles. A l'encontre de beaucoup d'esprits qui ne voient dans une université instituée qu'une institution qui paralyse la pensée libre, comme Adam Smith, par exemple, qui voulait le libre échange et le « laissez faire » en éducation, l'auteur de l'article voudrait qu'une nouvelle université fût établie à Londres, avec tendances progressistes, instituée naturellement en corps indépendant avec existence et personnalité légales, comme l'est du reste légalement en Angleterre toute association formelle en général.

Dans *The Reformer*, premier numéro d'une nouvelle revue consacrée surtout à la défense de la libre pensée en Angleterre, et quelque peu inspirée de l'ancien *National Reformer* de Charles Bradlangh), l'article *La Religion contre le Surnaturalisme* contient la critique du mouvement qui s'est dessiné tout dernièrement dans la « pseudo-philosophie » anglaise en faveur d'un renouveau de la croyance philosophique au surnaturel et d'une réaction contre la philosophie et la religion naturelles. L'auteur de l'article, qui signe D... choisit quatre auteurs d'ouvrages récents ayant cette tendance : Arthur James Balfour, dont la défense de la religion surnaturelle a consisté à faire ressortir les fâcheuses conséquences,au point de vue des adversaires de la religion naturelle,de cette dernière, et qui s'excuse de ce procédé d'argumentation détourné en alléguant son désir d'être lu du public ; S. Schlechter, professeur de Talmudique à Cambridge, qui prend à sa charge la défense de l'ancien testament et avoue ingénûment que le danger pour ceux qui y croient « vient du côté de la science naturelle qui exige une loi dans tout phénomène, et de la philologie, qui inconsidérément insiste pour arriver à la vérité »; Benjamin Kidd, dont « l'Evolution sociale » fut écrite pour démontrer que « l'homme est poussé par un instinct profond, dont l'expression est donnée par la religion lorsqu'elle reconnaît indubitablement en son esprit une force hostile à sa propre raison » ; Dr Moncure D. Conway, enfin, qui reconnait que « l'Agnosticisme »

est le résultat logique, inévitable de tout examen théologique et qui pourtant s'affirme l'ennemi de «l'agnosticisme» tout en dénonçant la théologie chrétienne.

Le Socialisme en Angleterre

M. John Robertson critique dans *The Reformer* (mai) la dernière conférence de l'*Independant Labour Party*, et en particulier un discours qui y fut prononcé par M. John Edwards sur « les dernières élections au parlement et l'union pdojetée des partis progressistes ». Dans ce discours, M. Edwards répudie toute union entre le I. L. P. et les autres partis politiques de progrès, et se contente de demander aux membres des Trades-Unions et de la Social Démocratie Fédération, à l'exclusion de leurs chefs politiques, de s'allier au I. L. P., afin de tenir une conférence commune. Mais il rejette le programme proposé par M. Robertson entre autres, de former avant la prochaine élection générale un parti démocratique général, où chacun garderait ses opinions, mais adhérerait à un programme immédiat qui comprendrait : 1° Le paiement des membres du parlement, 2° un second tour de scrutin, 3° les frais électoraux mis au compte de la communauté et compris parmi les « rates »; 4° réforme radicale du suffrage — obtenir le suffrage si possible pour tout adulte, 5° un parlement triennal. M. Edwards répond à ce programme en déclarant que « l'œuvre du siècle a été le perfectionnement de la machine politique; qu'il est temps aujourd'hui d'employer le métier législatif pour y tisser l'étoffe de la joie humaine. »

Allen Clarke, dans le *Labour Prophet* (mars), constate que les ouvriers et ouvrières des *fabriques de coton* du *Lancashire* demeurent jusqu'ici rebelles au mouvement socialiste. Leur seule arme contre le patronat est encore aujourd'hui le trades-unionisme. Leur foi dans le régime capitaliste et leur acceptation du patronat sont encore profondes et aveugles; leur religion primitive est instinctive; leurs opinions politiques consistent à épouser sans réflexion mais avec violence la cause électorale de leurs patrons respectifs. En somme, si ce n'étaient quelques rares luttes, mais violentes celles-là, où cependant les Trades Unions finissent généralement par avoir le dessous, ce serait une population ouvrière idéale au point de vue du capital. Pourtant, ces luttes mêmes, et de plus la modification lente de la condition matérielle des ouvriers, qui, longtemps très prospère, s'appauvrit depuis quelque temps de jour en jour, bien qu'elle soit encore très supérieure à celle de la majeure partie du reste de la population ouvrière en Angleterre, sèment peu à peu l'instinct de ré-

volte et d'indépendance parmi les « cotton coopératives », car c'est ainsi qu'on appelle les employés des fabriques de coton.

La politique en Amérique

Dans l'*Arena* d'Avril, deux auteurs demandent le gouvernement direct du peuple par lui-même au moyen du référendum. L'un, M. Eltweed Pomeroy montre combien la démocratie relative telle qu'elle est établie aujourd'hui en Amérique est loin de réaliser la vraie démocratie, dont, cependant, il annonce la venue certaine et proche. Elle existera pour lui du jour où les lois seront rédigées par le peuple lui-même, système dont les avantages seront les suivants : le bon citoyen pourra se faire connaître et valoir ; les mécontents exposeront librement leurs griefs; l'éducation politique du peuple se développera; les lois seront rédigées par ceux qui les proposeront et les appuieront et ne seront pas mutilées au cours des débats ; elles seront claires et en petit nombre; venant du peuple même, elles seront observées par lui. L'honorable H. S. Pingree recommande d'appliquer le referendum au gouvernement municipal, ce qui rendra l'organisation sociale moins fixe qu'elle n'est actuellement, la mobilité sociale étant, d'après lui, le moyen de détruire l'influence trop prépondérante d'individus et de dissiper les préjugés de classe et autres.

La famine aux Indes anglaises

Trois millions d'indigènes, dans les Indes anglaises, dépendent uniquement, à l'heure qu'il est, de la charité publique pour vivre. Il y en a 80,000,000 d'autres dans la misère. La souscription en leur faveur, organisée par le Lord-Mayor de Londres (intitulée Mansion House Fund), a atteint, l'autre jour, 410,000 liv. st. D'un autre côté, comme le fait observer un article de *The Reformer* (mars), un impôt spécial de 1,500,000 liv. st. fut, en 1877, levé aux Indes, afin justement de parer à l'éventualité des famines. Il se trouve aujourd'hui que le produit annuel de cet impôt a été dépensé au lieu d'être accumulé. Lord George Hamilton, secrétaire d'Etat pour les Indes, avoua, en janvier dernier, que le produit de l'impôt pendant quatre années fut employé à payer le tiers des 18,000,000 que coûta la guerre de l'Afghanistan, dont le besoin pour les Indiens eux-mêmes, du moins, ne se faisait guère sentir. Le fait clair est que les « fonds de réserve en cas de famine », prétexte de nouveaux impôts, se trouvent être entièrement épuisés la première fois que le cas de famine générale se présente.

D'autre part, la cause de la famine actuelle, ainsi que le fait voir le rédacteur en chef de la *Positivist Review* (avril), est bien plutôt

sociale que naturelle. Cette cause est la transformation qu'a subie, sous la domination anglaise, le régime de l'agriculture aux Indes, bien plus que le fait de sécheresse et de mauvaise saison. Avant tout agriculteur, le paysan hindou cultivait anciennement son blé pour lui-même, mettant de côté pendant une bonne année pour parer à l'éventualité d'une mauvaise. L'Angleterre, pour subvenir à ses propres besoins, l'a accoutumé au commerce des blés, et les Indes exportent en Angleterre un véritable tribut de froment tous les ans. Le paysan est incapable de se livrer à un tel commerce avec profit pour lui-même. De plus, l'institution des prêts et des saisies a eu pour résultat, pour nombre de paysans, la perte de toutes leurs réserves de blé, et des embarras qui leur ferment à jamais la possibilité d'en accumuler de nouvelles. Si l'on ajoute à tout ceci le tribut annuel de 30 millions payé par les Indes, la dette publique et des chemins de fer dont l'Angleterre touche presque tous les intérêts, les dépenses écrasantes, supportées entièrement par les Indes mêmes, de l'armée et du gouvernement qui, l'un et l'autre, y touchent des salaires beaucoup plus élevés qu'en Angleterre, où déjà ils sont plus considérables qu'en aucun autre pays du monde, il sera aisé de voir qu'en effet ce n'est guère à des causes naturelles seules qu'il faut attribuer la famine qui sévit aux Indes en ce moment.

L'historique des organisations de travailleurs

L'honorable C. Osborne Ward (*Arena*, avril) étudie les *Organisations de travailleurs sous la loi de Solon*, dont des recherches récentes ont fait entrevoir l'énorme extension, la puissance même et le rôle fondamental, bien qu'obscur, dans les événements de la vie grecque et romaine. Il semble prouvé, par exemple, que les conquêtes entreprises par Rome furent le résultat de luttes désespérées entre la classe noble et celle des travailleurs, et que la première put sauvegarder son autorité par la puissance que lui donna la guerre, écraser ainsi définitivement les organisations de travailleurs et leur enlever tout pouvoir politique.

REVUES ALLEMANDES

Le Socialisme en Angleterre, par Tom Mann (*Sozialistische Monatshefte*, Avril).

L'auteur de l'article essaye de déterminer quels sont les progrès actuels du socialisme en Angleterre. Pour cela il compare deux mo-

ments du mouvement, la période qui a précédé 1882, et celle qui embrasse ces quinze dernières années. Il montre d'abord les ouvriers anglais attachés aux deux grands partis politiques, les conservateurs et les libéraux, travaillés par les adeptes de la tempérance et les non-conformistes, s'intéressant surtout aux courses de chevaux et au foot-ball et s'approvisionnant aux coopératives par mesure d'économie. Le mouvement socialiste anglais commence à se déterminer nettement à partir de la période où les ouvriers anglais luttent contre la police dans la rue pour obtenir le droit de faire des démonstrations sur la voie publique et de tenir des meetings en plein air. La grève de 89-90 donne une nouvelle impulsion et fournit l'occasion de fonder les célèbres nouvelles Trades unions en organisant les non professionnels. Le socialisme commence à pénétrer largement tout le mouvement ouvrier si bien qu'aux congrès ouvriers les trois quarts des délégués sont socialistes.

L'Internationalisme des travailleurs anglais organisés se dénote par les secours en argent qu'ils envoient à leurs collègues du continent qui sont en grève. C'est ainsi que pour la grève de Hambourg les constructeurs mécaniciens anglais ont envoyé aux dockers allemands 500 liv., les maçons 500 liv. et les chauffeurs et charpentiers de navire 225 liv. Les coopératives de consommation elles-mêmes sont en majorité socialistes. Enfin les résultats obtenus aux dernières élections malgré le système du vote plural et le coût onéreux des campagnes montrent bien le progrès que le socialisme démocratique a fait en Angleterre.

D'ailleurs le rapport mensuel du Parti ouvrier indépendant accuse 14.289 membres cotisants auxquels on peut ajouter 5.000 non cotisants. La Fédération sociale démocratique compte 10.000 membres et la société fabienne avec d'autres groupes socialistes 2.000. Ces chiffres sont sans doute assez faibles si on les compare à ceux que donnent certains partis socialistes continentaux. Ils sont importants pour l'Angleterre surtout si l'on envisage les résultats déjà obtenus par les camarades anglais et à ce propos Tom Mann ne peut s'empêcher de grandement s'étonner que les « conditions du travail se soient si peu améliorées sur le continent alors que la France possède 62 socialistes députés au Parlement, l'Allemagne 48, la Belgique 33... Si les socialistes anglais avaient 10 ou 12 camarades à la Chambre des Communes nous verrions certainement ou bien se réaliser des réformes par voie législative... ou bien l'opposition aux mesures capitalistes deviendrait si vive qu'il en résulterait des troubles continuels jusqu'à ce que les revendications ouvrières soient prises en considération. »

L'Etat idéal, étude sociale d'après la « République » de Platon, par JOHANNES GAULKE, « *Akademie* », Avril.

L'auteur a de très vives craintes : il lui semble qu'actuellement on ne se défie pas assez de l'idéalisme et de Platon. Pour ce dernier l'individu n'est qu'un rouage de la machine publique, il lui faut se plier à d'inflexibles lois; il est la propriété de l'état; la communauté des femmes est principale dans ce système, l'oppression de l'art y est postulée. Or, qui ne voit qu'actuellement l'état est un déplorable Mécène ? Le militarisme actuel présente une analogie très grande avec la caste guerrière de la « République ». La tendance à l'égalité devient de plus en plus menaçante. L'individu est inflexiblement courbé à l'école et dans l'industrie. La société moderne est donc sur le point de réaliser l'état idéal de Platon. Elle le réalisera parfaitement par l'avènement du socialisme d'État. C'est là un grand danger. Il faut donc s'apprêter à livrer le dernier combat pour la liberté de l'humanité; combattre l'état idéal platonicien, c'est-à-dire le socialisme d'État. Platon fait encore trop de disciples. On s'en serait peut-être peu douté sans l'article de M. Gaulke.

Problèmes du Socialisme. — L'importance politique et sociale de l'espace et du nombre, par E. BERNSTEIN. « *Neue Zeit* ». Nos 30 et 31.

E. Bernstein déplore dans la « Neue Zeit » que les socialistes se préoccupent si peu de certaines questions importantes pour une doctrine fondée sur la science. Les utopistes même du commencement du siècle s'en inquiétaient davantage que ces socialistes qui n'accordant à l'état nulle confiance ne comptent fonder la société socialiste que sur les ruines de ce dernier. Toute la théorie des adversaires de l'état repose sur une manière de preuve ressemblant fortement à la preuve ontologique de l'existence de Dieu : il nous semble cependant que cette ressemblance n'exclut pas certaine différence, mais peu importe d'ailleurs.

E. Bernstein argumente de la façon suivante : s'il y a bien actuellement des phénomènes sociaux qui semblent indiquer que l'on pourra dans la société future se passer des organes qui constituent l'état, il suffit pourtant d'examiner les conséquences de la limitation de l'espace et de l'augmentation de la population pour être persuadé exactement du contraire. Le nombre et l'espace voilà ce qui bien examiné doit nous rendre sozial-démocrates.

En effet : 10.000 hommes ne peuvent donner immédiatement et directement leur avis sur tous les points qui les intéressent; un mil-

lion, etc., ne le peut « a fortiori ». Il est donc « évident » qu'il faut que subsiste une délimitation territoriale et on ne voit d'ailleurs pas pourquoi les nations ne continueraient pas à former des unités administratives, surtout étant donnés les progrès des moyens de transport. Or, il est impossible de désigner chaque année par voie de suffrage tous les employés de l'administration des transports. Il est en outre impraticable de vouloir affermer à des associations libres l'administration de ce service; ces associations ne tarderaient pas, en effet, à se livrer à une concurrence frénétique. Donc, il faut qu'il y ait des fonctionnaires et permanents et responsables. Ils remplaceront avantageusement la communauté : on a vu pourquoi. Ils la remplaceront agréablement puisqu'ils n'obligeront pas chaque citoyen à donner son avis tous les dimanches sur des questions auxquelles il n'entend rien.

L'espace et le nombre servent encore à E. Bernstein à fonder la nécessité de *sanctions pénales* ponr les crimes importants, à regretter que la propagande sociale démocratique appuie surtout sur les « droits » des citoyens bien plus que sur leurs devoirs, etc.

Et E. Bernstein conclut : Si l'on ne regarde pas la société comme une espèce de mollusque, on est obligé de lui concéder un squelette, c'est-à-dire une manière d'état. Etudions la question et nous croirons à la nécessité d'organes aussi utilement conjonctifs que les fonctionnaires.

L'évidence et l'analogie jouent un grand rôle dans l'argumentation de M. Bernstein.

LÉON REMY.

REVUES RUSSES

A propos du livre du professeur Kistiakovski : Etude sur la peine capitale, par M. P. DANEVSKI (*Russkaia Mysl*, février).

L'ouvrage du professeur Kistiakovski est considéré comme un des meilleurs traités de la littérature européenne sur la peine de mort. L'article de M. P. Danevski est une critique approfondie de cette étude minutieuse, remarquable par la méthode d'investigation suivie par l'auteur. M. Danevski se range du côté des savants juristes pour protester énergiquement contre l'application de la peine capitale. Le gouvernement a nommé il y a quelque temps une commission spéciale chargée d'élaborer la révision du code pénal russe. Cette commission a rédigé un projet dans lequel elle se prononce pour la

suppression de la peine de mort en général. Elle fait une réserve. Elle demande à la conserver dans les cas de crimes politiques, tels que : attentat contre la vie du tsar, de la tsarine, du tsaréwitch et autres membres de la famille impériale; révolte contre le régime politique en Russie et autres délits importants. Toutefois le projet exempte de cette peine les femmes. Il supprime la peine de mort pour « mauvaise intention » de l'accusé. Jusqu'ici cette « mauvaise intention » ou tentative ou préparation même vague était punie avec la même rigueur que si le crime eût été perpétré.

M. Danevski appuie sur ce fait que l'auteur Kistiakovski étudie la question de la peine capitale en corrélation avec le développement intellectuel et social de l'humanité. M. Kistiakovski démontre avec évidence que l'application de cette sorte de supplice dans telle ou telle société est subordonnée à l'état de culture de celle-ci à l'époque donnée. M. Kistiakovski donne en outre une base sociologique à son explication des réformes législatives et de l'extinction de certaines institutions. Parmi celles-ci, il comprend aussi la peine capitale, institution qui est, d'après lui, sur le point de disparaître. Il en donne l'historique et il constate que la peine capitale a le plus souvent été pratiquée par l'homme primitif, à cette période de l'évolution sociale où le régime de *vengeance* était encore en pleine vigueur et où l'idée de l'impartialité ne s'était pas encore formée. Il voit dans l'intérêt économique — l'avantage d'un dédommagement matériel pour une perte ou une offense — le facteur essentiel qui contribua à rendre ce mode de supplice moins fréquent. Mais les délits ordinaires étaient aussi punis de la même manière. De là l'idée de la nécessité d'un arbitre neutre, d'une autorité publique qui plus tard se transforme en pouvoir de l'Etat. M. Kistiakovski conclut que l'esclavage a exercé une influence énorme, sinon prédominante, sur le maintien de la peine capitale et sur l'étendue de son application.

D'après M. Kistiakovski la conception sociale d'un peuple ne se manifeste dans aucune de ses institutions avec autant de netteté que dans l'*histoire du bourreau* lui-même. Les premiers bourreaux dans les sociétés constituées furent les princes et le plus souvent encore les prêtres. A la suite de la sécularisation, les fonctions du bourreau passèrent aux magistrats chargés de rendre la justice. Peu à peu, ce service se transforma en une profession honorable exercée par des hommes de métier. Et ce n'est qu'après de longs siècles, qu'aux yeux du public, le bourreau est devenu cet « être hideux et lâche » qui n'inspire que du mépris et du dégoût. « M. de Maistre, ajoute l'auteur, s'est plu à affirmer que la grandeur, la puissance et la subordination des sociétés humaines reposent sur le bourreau qui personnifie la terreur et sert en même temps de lien entre ses membres ; en son absence l'ordre ferait place au chaos, les trônes s'effondreraient et la

société elle-même cesserait d'exister. Il a ainsi montré la signification du bourreau dans notre société contemporaine en se guidant d'après l'idéal d'une civilisation qui a vécu. »

M. Kistiakovski relève ce fait que ce sont les petits pays qui, les premiers, supprimèrent chez eux la peine capitale. Leur exemple fut suivi par les Etats de deuxième ordre et les grandes puissances, comme l'Italie, par exemple, furent les dernières à se décider à adopter cet ordre de choses. Et il ajoute qu'il n'est que temps de supprimer entièrement ce supplice en Russie, d'ailleurs si contraire au génie national, car de tout temps il a été réprouvé par le peuple russe.

MARIE STROMBERG.

REVUE DES LIVRES

LIVRES FRANÇAIS

Le Socialisme et la Science sociale, par G. Richard. — Vol. in-18 de 200 pages, 3 fr. 50. — Paris, Félix Alcan, éditeur.

M. Gaston Richard, agrégé de philosophie, docteur ès-lettres, a fait paraître sous le titre *Le Socialisme et la Science sociale* un volume qui fait partie de la Bibliothèque de Philosophie contemporaine; il le présente au public comme une œuvre de pur examen et il assure que ce n'est point un pamphlet dirigé contre le socialisme.

Nous reconnaissons qu'il n'a point donné à son livre cette allure de polémique haineuse à laquelle la plupart des économistes orthodoxes nous ont habitués. Nous pensons même qu'il a voulu être impartial, mais il est évident qu'il n'a pas réussi, car il n'a pas su se dépouiller de ses préjugés de classe. Il est fâcheux qu'il ne se soit pas pénétré de l'esprit du Discours de la méthode avant d'aborder son sujet.

Nous sommes bien convaincu que dans le monde de la féodalité capitaliste, on n'a point ces préjugés-là et qu'on sait parfaitement à quoi s'en tenir sur les problèmes sociaux dont le socialisme contemporain cherche la solution pratique; aussi doit-on sourire dans ce milieu des naïvetés économiques de M. Richard.

Il considère le socialisme comme un état d'esprit confus qu'il importe d'élucider; il taxe d'exagération les théories des Proudhon, des Marx et des Engels; il conteste les âpres vérités que les penseurs socialistes mettent au jour; il ignore l'exploitation de la classe laborieuse qui a changé sa condition d'esclave, puis de serve, pour celle de salariée, sans amélioration bien sérieuse pour elle.

Il se sert des renseignements publiés par l'Office du Travail; il préconise le mutualisme, la coopération et même le groupement syndical, — pourvu qu'il ne fasse pas trop de grèves — puis il conclut en déclarant que le libéralisme possède la panacée universelle qui atténuera la concurrence, fondera la solidarité sociale tout en laissant aux hommes leur responsabilité individuelle.

Il célèbre, naturellement, la grande quantité d'épargnistes qui participent à la propriété capitaliste comme actionnaires.

Il ne semble pas se douter que les Sociétés de secours mutuels, les coopératives, les syndicats ouvriers, les unions et les fédérations de métiers sont des embryons de socialisme; que, par suite, l'humanité s'est engagée sur la route du socialisme et que ces formes timides de garantisme social disparaîtront pour faire place à des tentatives plus hardies au fur et à mesure que se développera le régime capitaliste, autrement dit le collectivisme capitaliste, contre lequel la classe laborieuse doit se défendre.

M. Richard ne voit pas le prolétariat sans feu ni lieu pour lequel les Socialistes revendiquent le droit à l'existence; il nous apprend que parmi les habitants de la campagne, 56 0/0 sont propriétaires, 30.09 0/0 fermiers, colons ou métayers, 13.91 0/0 vignerons, bûcherons ou jardiniers, autrement dit qu'il n'y a pas de journaliers; 2° qu'il y a 5,534,145 patrons contre 799,647 employés et 6,935,723 ouvriers dans le commerce et l'industrie; 3° que 64 0/0 des paysans sont propriétaires de la maison qu'ils habitent et que d'une façon générale 56 0/0 des français sont dans les mêmes conditions. Ces chiffres extrêmement roses sont officiels et ne sont pas même contestés par les Socialistes, suivant lui.

On peut se demander si ceux-ci ont bien les moyens d'en produire de nouveaux pour contester ceux du ministère du commerce; ont-ils déclaré, d'ailleurs, qu'ils étaient incontestables? Nous savons comment les statistiques relatives aux syndicats ouvriers se font et, par suite, nous ne pouvons les considérer que comme des fantaisies arrangées pour les besoins de la cause des modernes Pangloss.

M. Richard termine son livre par une fanfare en l'honneur du libéralisme. Celui qu'il préconise est aimable, puisqu'il ne borne pas la mission de l'Etat à faire le Gendarme; il veut, au contraire, que l'Etat assure au Prolétariat — il existe donc — *non seulement la liberté, mais l'aide, le concours résumé dans l'idée d'éducation.*

C'est fort bien! Mais les malheureux pris par le chômage, mais les ouvriers qui, à partir de 40 ans, se voient fermer la porte des chantiers, des ateliers et des usines comme trop vieux, mais les laboureurs obligés de quitter leur commune avec leurs familles après avoir mangé leurs derniers sous, mais les petits commerçants ruinés, mais les jeunes gens qui ne peuvent trouver un gagne-pain malgré leurs diplômes, mais les milliers de malheureux qui tombent en route dans les fondrières de notre société implacable ou qui assiègent les portes des maisons de mendicité et des workhouses religieuses pour leur pain et leur gite!

M. Richard veut bien discuter avec le socialisme et ne pas le considérer comme un monstre altéré de sang; il nous accorde que notre doctrine *est une erreur sincèrement professée, mais issue fatalement de l'état imparfait de nos connaissances sociologiques et qu'elle cédera à une critique impartiale.*

On n'est pas plus bienveillant! Ainsi, les économistes et les philosophes socialistes sont des ignorants; quant à lui, M. Richard, il est infaillible comme le Pape. Nous avions pensé qu'un Engels, par exemple, devait avoir une compétence en matière de choses industrielles et économiques, qu'un professeur ne pouvait atteindre; nous nous étions imaginé que le Professorat était contraire à la compréhension des choses pratiques; mais, évidemment, nous nous étions trompés; désormais les docteurs ès-lettres auront, seuls, qualité pour trancher les questions d'économie sociale et les astrologues ne tomberont plus dans les puits.

M. Richard conclut en disant que le libéralisme nous donnera, avec la solidarité sociale, la responsabilité individuelle, tandis que le socialisme ne serait que l'oppression de l'Etat et l'irresponsabilité collective.

Nous dénions absolument que le socialisme supprime la responsabilité humaine,

mais ce que nous constatons dans notre société, c'est que les classes privilégiées jouissent de tous ces avantages sans assumer la moindre responsabilité.

Il faudra bien des livres comme celui de M. Richard pour faire disparaître le socialisme !

Ch. Brunellière.

***

L'*Homme de Génie*, par Césare Lombroso. — 2e édition française. — Traduction de MM. F. Colonna d'Istria et Calderini. — Préface de M. Ch. Richet. — Volume in-8 de XXXI - 582 pages. — 15 planches. — Paris 1896. — G. Carré, éditeur.

Cet ouvrage fait partie de la bibliothèque d'Anthropologie et de Sociologie qu'édite la maison Carré et Naud. Il est traduit sur la sixième édition italienne. Il présente les mêmes défauts que la première édition française et que les premières éditions italiennes. M. Lombroso n'a pas reconnu le bien fondé des critiques faites et il maintient ses assertions risquées. Quatre parties dans ce gros volume : la première, physiologie et pathologie du génie ; la deuxième, étiologie du génie ; la troisième, le génie dans les fous ; la quatrième, synthèse, la psychose dégénératrice (épileptoïde) du génie. Un index alphabétique assez exact, aide à consulter l'ouvrage. Imprimé en Italie, il y a de fréquentes fautes typographiques et la langue n'est pas toujours très pure.

Dans ce volume de Lombroso, on retrouve les mêmes qualités et les mêmes défauts qui sont dans toutes les œuvres du Maître italien, dans L'*Homme criminel*, dans *Le Crime politique*, etc. Il semblerait que M. Lombroso est dépourvu de sens critique.

En effet, les faits qu'il cite ne sont jamais examinés avec soin par lui. Il ne les analyse que superficiellement, si tant est qu'il le fait. Il se tient aux renseignements de deuxième, troisième et quatrième main ; ne va pas aux sources et accepte bénévolement quantités de faits qui devraient être discutés toujours, et souventes fois rejetés. Il accueille tout ce qui tend à démontrer l'idée à prioristique qu'il possède. Il suffit que cela confirme sa conception hypothétique pour qu'il le note sans vérifier son exactitude. Lombroso est à ce sujet si subjectif, si imbu de son hypothèse, qu'il écrit : « Il est certain qu'il y a eu des génies présentant le complet équilibre des facultés intellectuelles, mais ils offraient alors des défauts dans l'affectivité, dans le sentiment ; *personne ne s'en apercevait*, ou plutôt, *personne ne l'enregistrait — voilà tout.* » C'est là un procédé très simple, mais pas très scientifique ! On n'observe pas une chose, et on affirme son existence ! ! Notons que même rationnellement, on ne peut affirmer l'existence de ces défauts d'affectivité ou de sentiment.

M. Ch. Richet estime que la thèse de M. Lombroso est tout à fait démontrée par le détail des faits nombreux qu'il cite. Réellement, les faits sont très nombreux. Ils se pressent, s'accumulent, se suivent un peu sans ordre, touffus, diffus. A une lecture rapide, ils semblent démonstratifs. Mais si l'on réfléchit, on constate que tels qui paraissaient probants, ne le sont pas du tout ; que tels autres auraient besoin d'être eux-mêmes prouvés. Le lecteur est un peu étourdi par la masse de faits entassés par Lombroso. On succombe sous leur poids. On lit vite, car l'ouvrage est entraînant et intéressant et on ne perçoit pas les erreurs d'interprétations, la faiblesse de certaines déductions, le peu de solidité de certains arguments, l'absence d'indications des sources pour vérifier les faits. Pour nous, l'ouvrage de Lombroso ne prouve pas la nature épileptoïde du génie. Certes nous ne nions pas qu'il y ait eu des génies fous, des génies épileptiques,

des génies plus ou moins aberrants, mais nous pensons qu'il y a des génies sains. Lombroso le reconnaît. Rien d'expérimental ou d'observé ne l'autorise à affirmer sciemment que ces génies sains avaient des failles dans l'affectivité, le sentiment. Il le fait gratuitement pour confirmer simplement sa manière de voir. On pourrait aussi reprocher à Lombroso d'étayer sa thèse sur une foule de gens qu'il classe comme génies et qui sont d'illustres inconnus, même parmi les érudits. Il est rationellement certain que les influences cosmiques, sociales, héréditaires, agissent sur les individus et sont les facteurs du génie. Les climats, les pays de plaines, de collines, de plateaux, de hautes montagnes, de vallées, les marécages, les compositions du sol, la race, le sexe, l'ancestralité, les maladies, la profession, l'éducation, l'instruction, les milieux politico-social et familial, etc., sont sans nul doute des causes génitrices dans le génie. Lombroso a raison de les rechercher, mais les déductions qu'il tire déjà sont un peu aventurées, prématurées. Aucunes, par exemple, celles relatives à la race, sont en contradiction avec l'opinion beaucoup plus fortement motivée de certains savants, de Tylor entre autres.

Les œuvres de Lombroso sur la criminologie, comme son livre sur l'*Homme de Génie*, auront eu cet inappréciable valeur de remuer une masse considérable d'idées, de les exposer d'une façon intéressante, d'inviter les scientistes à les étudier, à les élucider. Lombroso est un remueur d'idées, mais sans méthode, sans esprit critique. Il a été excessivement utile à la science, car il a appelé l'attention de tous sur des études importantes.

A cause de cela, on ne lui reprochera point trop sa hâte de publier des ouvrages sans bien élucider tous les faits qu'il apporte à l'appui de sa thèse. Quoi qu'il en soit, l'*Homme de Génie* vaut d'être lu. Il renferme tant d'idées vraies.



Mémoires du général comte de Saint-Chamans, 1802-1832. — Volume in-8 de 542 pages. Avec une héliogravure, portrait de l'auteur. — Paris 1896. — 7 fr. 50 Plon, Nourrit et Cie, éditeurs.

Ces mémoires, comme *Une famille vendéenne pendant la Grande Guerre*, dont nous avons parlé dans l'*Humanité Nouvelle*, font partie de la magnifique collection des mémoires historiques que publie la maison Plon. Le comte de Saint-Chamans fut aide de camp du Maréchal Soult. Il fut mêlé au monde militaire de l'Empire, de la Restauration, des Cent jours et de la seconde Restauration. Il fut spectateur et acteur. Il sut voir, il sut noter. Il fut soldat de 1801 à 1831, et parvint au grade de général, et il commanda devant l'ennemi. Il connaît très bien l'état militaire, aussi son opinion vaut-elle qu'on la relate ici : « l'état militaire est le plus malheureux que puisse choisir un homme, par les dégoûts, les injustices, les souffrances, les privations et les dangers dont on y est journellement accablé » (p. 17). Il y a des notations bien suggestives. Ainsi M. de Saint-Chamans nous apprend que Soult aimait beaucoup être à l'abri du danger et que ce défaut était commun à beaucoup d'officiers généraux qui dans les grades inférieurs n'avaient pas regardé à se faire tuer. La fortune est la cause de cela, selon notre auteur (p. 35). Les effets de la guerre ne sont pas celés. On voit les soldats vaillants lutiner violemment les jeunes femmes dans les villes prises d'assaut (p. 44 et 171). Les soldats, les officiers, les fournisseurs voler à qui mieux mieux (p. 149, 213, 437, etc.). Ailleurs (p. 65), le général auteur nous apprend que les parlementaires sont toujours des espions à l'abri des lois,

comme les ambassadeurs. Et cette observation prouve que notre auteur n'est pas dépourvu d'esprit philosophique. Ne cite-t-il pas aussi diverses anecdotes qui indiquent pour les hommes politiques une moralité très fruste (p. 87)? Des passages fort intéressants sont ceux relatifs à l'insurrection de 1830. Il y a là des pages sèches, véritables rapports, qui méritent d'être méditées. M. de Saint-Chamans commandait une colonne qui eut ordre de se promener dans tout Paris lors des fameuses journées. L'auteur narre une anecdote montrant que la misère fut la cause principale du soulèvement du peuple et il estime que s'il avait eu de l'argent à distribuer au peuple, il n'y aurait pas eu de révolution. Il constate aussi que l'infanterie refusa de tirer sur le peuple révolté.

On lira certainement avec grand plaisir les renseignements, anecdotes, détails intimes et nouveaux, souvenirs inédits que les *Mémoires de M. de Saint-Chamans* nous donnent sur la Cour, la ville, l'armée, la guerre, les souverains français et étrangers, etc., pendant les trente premières années du siècle. Nous devons signaler aux éditeurs diverses notes mal mises, notamment page 7. L'ouvrage se termine par une bonne table alphabétique des noms cités.



L'année scientifique et industrielle (1896). par Emile Gautier. — Volume in-18 de XI - 531 pages. — 75 figures et portraits. — Paris, 1897. — 3 fr. 50. — Hachette, éditeur.

On aime naturellement à se tenir au courant des progrès réalisés chaque année dans les sciences et dans l'industrie. M. Louis Figuier avait compris ce désir, ce besoin même, et en 1856, il fondait l'*Année scientifique* qu'il continua jusqu'à sa mort. M. Emile Gautier lui a succédé. Le volume qu'il consacre à l'année 1896 est bien. Il est suffisamment complet et sa lecture est aisée. Le recueil commence par la Cosmologie (Astronomie et Météorologie); puis c'est la physique avec de nombreuses pages consacrées aux rayons X; ensuite la chimie, l'histoire naturelle, les sciences biologiques (physiologie, médecine, hygiène), l'agriculture, les arts industriels, les travaux publics, la marine, la géographie.

Une cinquantaine de pages sont consacrées aux Académies et Sociétés savantes de France, et cela nous semble inutile, car la matière dont il y est parlé peut rentrer sous d'autres rubriques. Il n'est nullement intéressant de savoir les noms des lauréats des Académies. Sous le titre de « variétés », environ vingt pages sont consacrées à des choses intéressantes et qui ne pouvaient se classer. Une nécrologie internationale termine le livre de M. Gautier. Peut-être cette nécrologie n'est-elle pas assez complète. En somme, un bon livre, utile et qu'on lira.



De l'onanisme chez la femme. par le Dr Pouillet. — volume in-18 de 216 pages. — 3 fr. 50. — Paris 1897. — Vigot, éditeur.

Il existe un très grand nombre de traités sur l'onanisme chez l'homme, mais il n'existe que fort peu d'ouvrages sur l'onanisme féminin. Le sujet valait qu'on le traitât scientifiquement. C'est ce qu'a fait avec la plus grande compétence le docteur Pouillet. Voici le plan qu'il a suivi au cours de son étude : Définition

de l'onanisme, origine, historique sommaire; formes; causes; signes; conséquences locales et générales; traitement; conclusion.

Nous n'avons aucune critique à faire à ce petit manuel que les mères devraient lire pour savoir veiller sur leurs filles, que les maris et les amants devraient méditer pour ne pas mettre en danger la santé et même la vie de leurs com pagnes; que les femmes qui se masturbent devraient étudier pour échapper aux accidents locaux et généraux qui sont la conséquence fatale de l'onanisme.

***

Hypnotisme, Religions, par le Dr Félix Regnault. — Volume in-18 de VIII — 317 pages, avec 53 dessins de A. Collombar. — 3 fr. 50. — Paris 1897. — Schleicher frères, éditeurs.

L'ouvrage du Dr Regnault est précédé d'une courte mais substantielle préface de M. Camille Saint-Saëns. Le livre a 21 chapitres et un appendice consacré aux Béguins de la vallée du Gier et aux masques.

Les religions ont eu pour premier mobile la recherche de la vérité, le désir de savoir, de connaître et l'impuissance d'expliquer. L'homme a imaginé les Dieux plus ou moins à son image. Car nous ne pouvons pas imaginer ce que nos sens ne nous ont pas appris. L'imagination n'est qu'une série d'associations de souvenirs. La sorcellerie naquit pour se défendre des mauvais esprits, et le culte fut calqué sur la vie populaire. Le docteur Regnault trouve que la prière et le culte ont socialement une action suggestive utile.

Cela est vrai, mais il est aussi vrai que socialement ces prières et ce culte ont eu aussi une action nuisible. M. Regnault ne le dit point; peut-être ne l'a-t-il pas vu. Certes la société peut tirer profit de croyances erronées et c'est le cas pour la religion, maisla société aurait peut-être eu plus de profit si ces croyances erronées n'avaient pas eu cours. Quoiqu'il en soit, il faut avec l'auteur reconnaître que les croyances et les pratiqus religieuses ont joué dans la société un rôle immense. L'hystérie religieuse est de toutes les religions et de tous les temps; on le voit à la lecture de l'ouvrage du docteur Regnault; on en a des preuves nombreuses dans l'*Echo du Merveilleux* que publie M. Gaston Méry et dans les incidents fréquents extatiques de Tilly-sur-Œuvres, qui se passent actuellement. Divers chapitres sont consacrés au juif errantisme, à la léthargie, à la vénération des fous et des personnages hystériques, aux sorciers, à la possession démoniaque, aux incubes, aux hystériques, fondateurs de religions, aux martyrs anesthésiés, à la suggestion réalisant les prophéties, à l'hypnotisme et aux miracles anciens qui sont vrais, aux miracles contemporains et aux pèlerinages, etc. Le docteur Regnault étudie le rôle de la suggestion religieuse dans la guerre et il le juge excessivement important, plus même qu'il ne nous paraît l'être en réalité. La suggestion selon lui l'emporte sur la qualité des armes, sur le nombre, sur l'habileté stratégique. Le facteur moral est tout (p. 216)! Et l'auteur, abandonnant la science abstraite pour la science appliquée, réclame des officiers vigoureux, rompus aux exercices physiques, à la parole hardie, au geste décidé; de belles brutes en un mot pour la guerre, l'utile guerre. car c'est là un idéal pour l'auteur. Il écrit : « De nos jours, la foi religieuse s'est en partie perdue chez nous. Mais beaucoup croient encore et fermement. Il appartient aux dirigeants de ne pas laisser perdre ce facteur précieux du courage. Ne mêlez pas les provinciaux crédules avec les sceptiques des villes. Ces dernier feront grand mal en riant de l'amulette que porte le paysan et qu'il croit protectrice. Aux croyants, il faut des aumôniers pleins de zèle, des pratiques reli-

gieuses fréquentes et honorées par tous les chefs. » (p.190, 191). M. le docteur, Regnault aurait dû ajouter : il faut perpétuer les erreurs, entretenir des conceptions fausses dans l'esprit de la masse pour que cette masse travaille et meure pour les dirigeants. Cette conclusion inévitable de l'opinion de l'auteur est brutale, mais elle est lumineuse et M. Regnault aurait eu raison de l'écrire. On eût été au moins averti que la fin de ses études était non pas le mieux-être des humains en général et l'expansion de la vérité, mais la continuation de l'erreur pour le bien-être d'une minorité.

L'auteur affirme que « croire est une nécessité sociale : une foi commune peut seule unir les hommes en société. » Il faut donc une religion, non pas celle d'aujourd'hui, car l'antinomie entre la science et elle est complète. Quelle sera cette religion? L'auteur le laisse entrevoir en disant « qu'au lieu de combattre la vérité, la foi doit s'édifier avec ses matériaux. » Cette religion là, nous en voulons bien, mais sous son couvert nous ne voulons pas qu'on continue l'erreur en perpétuant des conceptions fausses chez certains, sous prétexte que la vérité leur serait nuisible. Oui, les religions ont eu leur utilité, mais elles ont eu leur nuisance et il serait peut-être difficile d'établir un exact bilan et de prouver qu'elles furent plus utiles que nuisibles. On peut s'élever contre l'idée de l'auteur qui affirme que l'homme a besoin d'autre chose que la vérité : l'enthousiasme. Mais l'enthousiasme peut très bien exister conjointement avec la seule recherche de la vérité. On peut fort bien se sacrifier pour la vérité. Elle peut développer l'esprit de solidarité. Tout cela dépend de l'éducation, des mœurs, et la foi irraisonnée, absurde, n'est pas nécessaire pour avoir des sociétés solides, puissantes, robustes et vivaces.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

Le Monde où l'on imprime, par L. Muhlfeld, volume de critique littéraire, « regards sur quelques lettrés et divers illettrés contemporains »; in-18; 3 fr. 50; Perrin, éditeur. — *Un pays de célibataires et de fils uniques*, par Roger Debury, volume contre la dépopulation, beaucoup d'emphase et rien de profond ; in-18; 3 fr. 50; Dentu, éditeur. — *Contre et pour le néo malthusianisme*, par P. Robin, brochure intéressante, sérieuse; in-8°; Stock, éditeur. — *Physionomie de saints*, par Ernest Hello, volume remarquable par la beauté du style et le vide du fond; in-18; 3 fr. 50; Perrin, éditeur. — *L'individu et le communisme*, bonne brochure de propagande communiste; in-18; 0 fr. 15; *Temps Nouveaux*, éditeur. — *L'Art et la Société*, par Charles-Albert, brochure de propagande; in-18; 0 fr. 15; *Art social*, éditeur ; — *En Dehors*, par Zo d'Axa, recueil d'articles publiés en 1892 dans son journal l'*En-Dehors*; cela n'a pas vieilli et se lit avec joie; volume in-18; 1 fr.; Chamuel, éditeur. — *Le problème social*, par Louis Ulbino, volume sans valeur historique et critique; in-18; 3 fr. ; F. Alcan, éditeur; — *Béranger et la légende napoléonienne*, par Jules Garsou, brochure in-8 de 47 pages ; étude un peu sèche, pas assez critique, qui fera partie d'un ensemble de travaux sur l'influence de la littérature sur la légende Napoléonienne; 1 fr.; P. Weissenbruch, éditeur. Bruxelles. — *Affaire de la rue Tavernier, strangulation par les mains ou suffocation*, par A. Lacassagne; brochure in-8 de 34 pages; rapport médico-légal très précis et intéressant spécialement les légistes; Storck, éditeur, à Lyon; Masson, éditeur, à Paris. — *Loisirs forcés, Aventures et pensées d'un prisonnier*, par Fritz Friedmann; volume in-18; pas

bien intéressant cet ouvrage, mais il faut toutefois signaler quelques pages éparses où l'on peut puiser des notes sur les prisons, les policiers, les magistrats; 3 fr. 50; P. Ollendorf, éditeur. — *Doctrine de l'Humanité, Pierre Leroux*, brochure in-8, publiée par le fils de de ce penseur, recueil d'opinions récentes sur ce génie, auquel on va élever une statue.

A. Hamon.

LIVRES ANGLAIS

The Saxon and the Celt : a study in sociology, par John Mackinnon Robertson. — Vol. in-8· 10 fr. — University Pren éditeur, Londres, 1897·

C'est, en somme, la question irlandaise dont traite le dernier ouvrage de M. Robertson. La question s'y trouve, cependant, doublement élargie. Ce n'est d'abord pas seulement l'Irlande et la race irlandaise (nous verrons quelle valeur M. Robertson attache à ce dernier terme) dont il entreprend la défense; le livre est aussi une critique de la thèse soutenue par beaucoup d'historiens modernes en faveur de la race dite germanique contre celle qui est dite celtique. Mais par surcroît une théorie critique d'une portée plus étendue se trouve développée dans l'étude sociologique de M. Robertson. L'auteur non seulement nie la doctrine des races dominatrices et supérieures, mais encore se refuse à admettre aucune philosophie de l'histoire fondée sur le principe des races considérées d'une manière absolue comme ayant chacune des caractères propres et innés, susceptibles d'être déterminés et étudiés avec certitude. Selon M. Robertson on ne peut ni déterminer ni étudier ces caractères. Il lui paraît de plus chimérique de vouloir retracer, au point de vue des races plus ou moins primitives dont elles se sont formées, la filiation des populations modernes, de l'Europe, du moins. Et, par conséquent, il est oiseux de faire entrer en ligne de compte, en histoire moderne, toute théorie qui suppose aux races des caractères innés, en admettant même qu'elles en aient eu primitivement qui n'aient pas été acquis par adaptation. La partie générale du livre expose cette théorie par la méthode de la critiqùe. Mais M. Robertson s'est surtout proposé de l'appliquer en particuliur à l'étude de la question pendante depuis sept cents ans entre l'Angleterre et l'Irlande — entre la race saxonne et la race celtique, disent les partisans de la théorie des races.

C'est donc de la « Question de race » que traite d'abord le livre de M. Robertson; cette fameuse question de race, qui, au dire à la fois des Unionistes anglais et, il faut le rappeler, des Irlandais eux-mêmes, serait une cause efficiente — presque suffisante — de laquestion irlandaise. Deux chapitres — Anglais et Irlandais, Français et Allemands — sont consacrés à l'examen des théories générales émises par un grand nombre d'historiens et de littérateurs « Saxons » au sujet de l'infériorité présumée de la « race celte ». M. Robertson n'a guère de peine à faire bon marché de ces généralités, dictées par l'aveuglement de l'esprit national avec un tel mépris de la logique et tant d'insouciance à se contredire que l'on s'en étonnerait si l'on n'y était habitué. Les pages que consacre M. Robertson à réfuter « l'anti-celtisme » par exemple des historiens Fronde et Godwin Smith, de Tyndall, de Tennyson, de Carlyle, de Swinburne, de Rudyard Kiplinh (l'Irlandais, c'est le traître, pour ces deux derniers), ou des historiens offi-

ciels de l'Allemagne moderne, Mommsen et Strauss, — à noter, également, en passant le « celtisme » par exemple d'Amédée Thierry, l'un des premiers à vouloir formuler le « caractère de la race gauloise » — constituent une critique, sans beaucoup d'imprévu, du préjugé patriotique. L'étude plus approfondie de la question dans les deux chapitres suivants offre un plus grand intérêt. M. Robertson, après une discussion serrée, arrive à démontrer victorieusement que le « problème des origines des races » est à près insoluble à l'heure actuelle. Il y a déjà quelque temps que l'on a abandonné l'idée de fonder l'étude des races sur celle du langage et qu'il a été démontré que l'historique d'une langue ne correspond souvent aucunement avec celle d'une race. Quant à déterminer les races par l'anthropologie et l'étude de la conformation physique, ce procédé inspire bien peu de confiance à M. Robertson. Les soi-disant « types » celtes, germains, etc. sont,pour lui, des abstractions, des inductions et des généralisations injustifiées tirées d'observations insuffisantes. Dans toutes les races européennes, la plupart des types considérés comme caractéristiques se retrouvent aussi loin que l'on remonte dans l'histoire. Les variations du type physique sont attribuées, du reste, par M. Robertson bien plutôt à l'adaptation au milieu qu'à l'hérédité. En tout cas, il semble à peu près impossible de déterminer quel fut le type crânien et physique général du Celte et du Germain. Il y a plus, cependant.L'appellation de Celte et de Germain, d'usage courant, n'a en somme, au point de vue historique, qu'une valeur très minime. Les historiens latins attribuent le nom de Celtes tantôt à une tribu, tantôt à une autre, tantôt très généralement à toute une horde. Le seul point à peu près établi semble l'existence, parmi les barbares que Rome eut à combattre à l'ouest, de deux peuplades ou races diversement appelées, l'une au type brun et petit, l'autre au type blond et grand. Quant à savoir ce qu'étaient exactement les Gaulois, et si, comme l'avancent les partisans français du « celtisme », ils étaient celtes, ou bien encore auquel de ces deux types appartinrent ceux que les Romains appelaient Galli (en admettant même que ce nom n'ait pas été donné à plusieurs tribus différentes) il faut d'après M. Robertson y renoncer. La conclusion de cette critique en trois points de la théorie des races, qui lui paraît ne pouvoir reposer ni sur l'étude de la langue, ni sur l'étude du type physique et la crâniologie, ni enfin sur aucun document historique certain, M. Robertson — et c'est aux anthropologistes de le réfuter — conclut que l'idée de race n'a plus aujourd'hui de sens. Il termine en établissant facilement que la valeur morale de l'instinct de race, au moins par son côté négatif, est nulle.

M. R. consacre une soixantaine de pages — les considérations générales qui précèdent occupent presque le double de ce nombre — à la question irlandaise proprement dite, à ce qu'il intitule l' « Enseignement de l'Histoire irlandaise ». L'exposé des causes qui, dans le passé, ont lentement préparé la lutte entre le pays suzerain et son fief de conquête, du régime inique et maladroit que l'Angleterre a fait subir à l'Irlande de propos délibéré et avec une étonnante persévérance, est très clairement conduit. Le « problème moderne », qui malgré les tentatives de solution plus ou moins sincères apportées pendant la seconde moitié du siècle par les gouvernements anglais, restera insoluble tant que l'Irlande n'aura pas obtenu son autonomie, se trouve ainsi nettement posé.

Cependant, malgré l'évidence, beaucoup d'hommes d'Etat anglais, et la majorité des électeurs anglais, quelques-uns de bonne foi, le nient. M. R., afin de les convaincre, formule « le verdict de l'Europe » sur la question, presque unanime, comme l'on sait, en faveur du Home Rule.

Polémiste de talent et de verve, M. R. ne résiste pas au plaisir de prendre à partie ses adversaires individuellement. Il consacre donc sept chapitres, séparé ment, à Mommsen, panégyriste aveugle du « Teutonisme » et au professeur Ri

chet, qui, répondant à Mommsen, lui accorde pourtant que la race celte est une race vaincue, qu'elle manque de suite dans ses idées et de ténacité guerrière, que sa littérature et son art sont inférieurs à ceux des Germains, que c'est faute de foi et de persévérance qu'elle n'a pu bâtir de monuments religieux durables; Hill Burton, historien de l'Ecosse, ennemi ouvertement des Celtes, et par conséquent des Ecossais du nord; J. R. Green, auquel M. R. reproche nombre de généralisations mal fondées défavorables aux Celtes; le duc d'Argyll, enfin, et MM. Goldwin Smith, J. H. Froude et Balfour, tous quatre manifestement hostiles à l'Irlande.

En manière de conclusion, M. R. formule, après tant d'autres, un projet de constitution pour l'Irlande. Il rejette en premier lieu les deux solutions apportées par M. Gladstone : un parlement irlandais, sans représentation au parlement de l'Empire (premier projet) et (second projet) parlement irlandais, avec représentation au parlement de l'Empire, mais n'ayant voix consultative et délibérative que sur des questions intéressant l'Empire; et propose une constitution fédérale du Royaume-Uni, avec parlement indépendant et assemblée fédérale. Pour ce qui est de l'Ulster, province où la majorité est « Orangiste », protestante et hostile au Home Rule, et dont les Conservateurs, avec une mauvaise foi étonnante, allèguent toujours les droits comme argument contre la séparation, M. R. propose d'en faire un état fédéral à part, l'Irlande formant deux Etats complètement indépendants l'un de l'autre, avec parlements et représentations au parlement fédéral distincts dans la fédération du royaume. Comme solution de la question agraire, M. R. propose la naturalisation du sol, et l'intervention de l'Etat (le Home Rule une fois établi) pour développer l'agriculture, qui est pour l'Irlande ce que l'industrie est pour l'Angleterre. Pour ce qui est de la question de l'instruction laïque et religieuse, qui, étant donné le fanatisme protestant et catholique de l'Irlande, présente des difficultés presque insurmontables, la solution proposée par lui serait d'étendre à toutes les écoles le système adopté dans celles du gouvernement dans lesquelles les ministres des deux cultes ont le droit d'y avoir accès pour l'instruction religieuse pendant une heure par jour, le reste de l'instruction étant laïque; et, en second lieu, d'établir un budget des cultes commun aux deux églises.



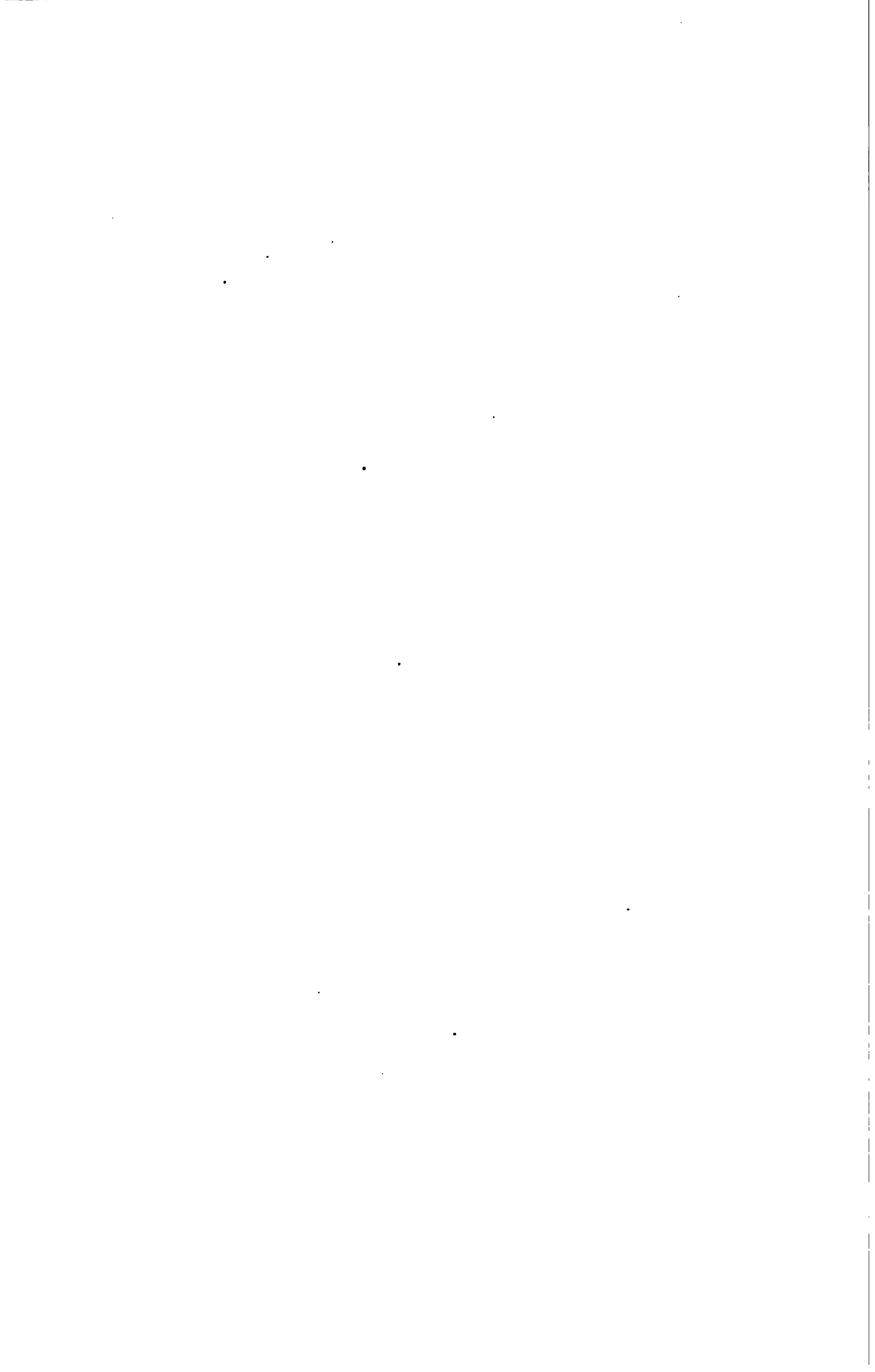
The Labour Annual, 1897, 3e année, vol. in-18 de 256 p., édité par JOSEPH EDWARDS à Wallasey, près Liverpool, Angleterre; 1 fr. 25, franco 1 fr. 55.

L'objet que s'est proposé Joseph Edwards en entreprenant la publication de cet « Annuaire de réforme sociale, économique et politique », a été surtout de tenir au courant du mouvement social dans les pays de langue anglaise tous ceux que ce mouvement intéresse, et de le faire de la façon la plus pratique et la plus efficace. Aussi, à ce point de vue, ce qu'il y a de plus utile dans l'annuaire, ce sont, d'abord, les listes, très complètes, de tous les journaux ou périodiques en langue anglaise du monde qui s'occupent de près ou de loin de la question sociale et de toutes les sociétés, associations ou groupements en Angleterre et en Amérique en vue de réformes sociales quelles qu'elles soient. Je note ensuite une liste d'adresses privées, d'intérêt général pour les socialistes; un index alphabétique de tous les articles sur des questions sociales publiés en langue anglaise durant le courant des années 1895 et 1896. L'édition de 1897 contient en outre des paragraphes spéciaux consacrés au Congrès de l'année der-

nière, à la Fabian Society, à la Land Nationalisation Society, à la Social Democratic Federation, au Labour Department (Office du Travail) organisé par le gouvernement anglais et affilié au ministère du Commerce (Board of Trade), aux communautés actuellement existantes en Angleterre et en Amérique, avec indication de celles qui acceptent de nouveaux membres et des conditions d'admission, à l'English Land Restoration League, à la New Fellowship, à la Labour Church, à la Christian Social Union, au Clarion Women's Van (voiture ambulante avec tournées de conférence), au Musée social de Paris, à l'Indépendant Labour party ; enfin une liste des publications officielles du Parlement anglais concernant le travail durant le courant de l'année, un répertoire des représentants du travail siégeant aux assemblées locales de l'Angleterre (Boards of Guardians, Conseils de cité et de ville, Conseils de district et de paroisse, School boards, vestries) un résumé de statistiques officielles pour l'année, un répertoire de conférenciers sur la question sociale. A côté de ces renseignements, très complets, et d'une incontestable utilité, le Labour Annual donne des articles généraux et une série de biographies, avec nombre de portraits d'hommes qui ont travaillé ou travaillent pour la cause de la réforme sociale, enfin un « calendrier de la réforme sociale », où les principaux événements ayant un intérêt social, et une importance soit historique soit d'actualité sont notés au jour le jour. Parmi les articles publiés dans l'édition de 1897, je citerai celui de Félix Volkhovsky sur le Labour Movement en Russie, celui d'Albert Métin sur le Socialisme en France, qui continue une étude de lui commencée dans l'édition de 1896. Au point de vue des renseignements généraux l'édition de cette année est pour le moins aussi complète que celles des deux années précédentes.

L. Jerrold.

L'Imprimeur-Gérant : A. DAUDET, 120, rue Lafayette.



DÉPOSITAIRES GÉNÉRAUX

Pour la France : **G. de La Salle,** 5, impasse de Béarn, Paris.

Pour la Belgique : **Spineux,** libraire, 86, rue Montagne-de-la-Cour, Bruxelles.

[illegible] **Lamm, Succ**[r]**,** libraire [illegible] 338, Paris.

L'HUMANITÉ NOUVELLE demeure l'organe des tendances les plus larges et les plus indépendantes en matière littéraire et sociologique.

Paris. — Imp. Daudet et Cie, 120 rue Lafayette.

1re Année | III | Juillet 1897

’Humanité Nouvelle

REVUE INTERNATIONALE

Sommaire

257. **Conception Matérialiste de l’Histoire** . . . . Julian Borchardt.
269. **De la Définition du Socialisme** . . . . A. Hamon.
285. **Une Ecole Idéale** . . . . A. Henry.
296. **Le Cœur d’Archytas** . . . . Léon Hennebicq
309. **André Géliaboff** . . . . Mmes Freistein et Renaud.
322. **La Voix des Persécutés** . . . . Dr J. Rizal.
[illegible]. **Les Paveurs** . . . . E. Cammaerts.
339. **L’Ame du Peuple** . . . . P. A. Hirsch.
353. **Le Socialisme en Roumanie** . . . . Gh. Marculescu.
366. **La Littérature sociale** . . . . A. Lantoine.
371. **Revue des livres**. *Livres français* . . . . A. D. Bancel.

PRIX DU NUMÉRO

France et Belgique **1 fr. 25**

Etranger......... **1 fr. 50**

BUREAUX

Paris

5, Impasse de Béarn

Bruxelles

Librairie Spineux

86, Rue Montagne de la Cour

L'Humanité Nouvelle

REVUE INTERNATIONALE

SCIENCES ET ARTS

paraît mensuellement en un volume de 128 pages

Directeur: A. HAMON — Administrateur: GABRIEL DE LA SALLE

Pour tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration, s'adresser à Paris, 5, Impasse de Béarn.
Le Secrétariat pour la Belgique est 54, Chaussée d'Alsemberg, Bruxelles.
Concession pour la Belgique et l'Etranger, Librairie Etrangère, Spineux et Cie, 86, Rue Montagne de la Cour, Bruxelles.

ABONNEMENT:

	Un an	Six mois
France et Belgique	12 francs	7 francs
Etranger (Union postale) . . .	15 francs	8 francs

L'Humanité Nouvelle contient des articles de sciences sociales, physique, chimique, naturelles, de philosophie, d'histoire, de critiques sociale, politique, littéraire, artistique, musicale, des nouvelles, des vers, des contes, dûs aux meilleurs auteurs de tous les pays. Chaque numéro contient régulièrement une chronique littéraire, une revue des revues de toutes langues, une revue des livres. Prochainement il y aura en chaque numéro une vie sociale et politique pour tous les pays. Le lecteur pourra suivre d'une manière exacte et approfondie l'évolution sociale, scientifique et artistique de tous les pays.

PRINCIPAUX COLLABORATEURS:

La Revue ne publie rien que de l'inédit

L'HUMANITÉ NOUVELLE demeure l'organe des tendances les plus larges et les plus indépendantes en matières scientifiques et artistiques.

Les manuscrits non insérés sont rendus.

L'HUMANITÉ NOUVELLE forme par an deux beaux volumes de plus de 750 pages chacun, avec une table analytique des articles, un index alphabétique des auteurs et des matières.

LA CONCEPTION MATÉRIALISTE

DE L'HISTOIRE

Nous voyons dans l'histoire l'*évolution* de l'humanité. Bien que chaque génération, dans ses actes, ne pense qu'à elle-même et à ses propres intérêts passagers, sans se soucier guère de ce qu'ont fait les ancêtres ni de ce que fera la postérité — de telle façon que l'on croirait que les actes des différentes générations, c'est-à-dire les événements historiques, n'ont aucune liaison les uns avec les autres — malgré cela nous constatons qu'à la fin l'ensemble de ces événements forme une chaine, que chaque phénomène se présente comme la conséquence des phénomènes antérieurs et porte en soi le germe des événements ultérieurs ou que l'ensemble des phénomènes historiques se présente à nous comme l'*évolution* de l'humanité.

Quel est le principe de cette évolution? Quelle est la force stimulante qui en détermine la direction?

Voilà le grand problème qui se pose à la science historique en tant que science.

On a souvent contesté que l'histoire soit une science et on lui a attribué un cercle d'activité assez modeste. On l'a définie comme le simple récit de ce qui s'est passé.

Nous protestons contre cette limitation de l'histoire. Pour nous, l'histoire est une science ; cela veut dire qu'elle n'a pas simplement à décrire, mais qu'elle a à rechercher les rapports constants des phénomènes — rapports que nous appelons des lois — dans le but de rendre ces lois utiles à l'humanité.

Naturellement : pour trouver les lois il faut commencer par la description des phénomènes. C'est exactement le même procédé que dans les sciences naturelles. Tout d'abord il faut décrire les phénomènes aussi parfaitement que possible, puis il faut décrire de la même façon les conditions dans lesquelles les phénomènes se sont présentés, ensuite il faut distinguer, par le moyen de l'observation et de l'expérimentation, les conditions accidentelles des conditions essentielles, jusqu'à ce que l'on trouve la ou les conditions sans lesquelles les phénomènes ne se présenteraient plus. De cette façon on peut arriver à construire ce que nous appelons une loi. Quand on a trouvé une loi, il faut remonter pour connaître — et s'il y a moyen mesurer — l'influence des conditions accidentelles que l'on peut appeler conditions perturbatrices. C'est de cette façon qu'on peut parvenir à comprendre un phénomène ; et après l'avoir compris on peut le rendre utile à l'humanité comme le montre l'exemple des sciences naturelles.

Nous prétendons donc que l'histoire est une science au même titre que les autres sciences, et que sa tâche est de découvrir la ou les lois de l'évolution historique, dans le but de rendre ces lois utiles à l'humanité.

D'après ce que je viens de dire, le procédé de la science historique serait celui-ci : tout d'abord décrire les phénomènes historiques et les conditions dans lesquelles ils se sont présentés. C'est ce qu'ont fait les historiens jusqu'ici ; c'est le point où la science historique est arrivée.

Maintenant il s'agit de distinguer, parmi ces conditions, celles qui sont accidentelles et celles qui sont essentielles.

Comme moyens de distinction j'ai indiqué plus haut l'observation et l'expérimentation.

Il va de soi que l'expérimentation proprement dite n'est applicable dans l'histoire que très rarement, peut-être jamais. (Du reste, il ne faut pas oublier que l'expérimentation n'est qu'une forme spéciale de l'observation). L'historien devra donc se borner presqu'exclusivement à l'observation.

Cependant, il arrive presque toujours que la première observation ne suffit pas pour nous faire distinguer les conditions essentielles des conditions accidentelles. Cela se comprend. Il n'y a pour ainsi dire pas de phénomène simple. Chaque phénomène se présente à nous entouré d'une foule d'autres

phénomènes qu'il est impossible d'observer à la fois. Et puisqu'on ne peut pas les observer tous, il faut faire un choix ; dès le commencement il faut choisir, parmi les conditions qui accompagnent le phénomène en question, celles que l'on veut observer spécialement.

Il faut choisir. Mais le choix ne se fait pas au hasard, il est toujours guidé par une idée. On *présume* quelles peuvent être les conditions essentielles pour y restreindre provisoirement son observation. En d'autres termes, on se fait une idée préconçue, une hypothèse.

On voit ici combien il est faux de croire que la méthode inductive seule puisse suffire aux investigations scientifiques. La méthode déductive y est également indispensable. Sans hypothèse, pas d'observation sérieuse. Or les hypothèses sont ou du moins s'appuient sur des idées préconçues. Il est vrai que les idées préconçues desquelles partent les hypothèses scientifiques sont puisées dans les observations antérieures ; néanmoins ce sont des idées préconçues, c'est-à-dire conçues *avant* et *en dehors* de l'observation du phénomène qu'elles veulent expliquer. Seul l'emploi des *deux* méthodes, inductive et déductive, peut nous promettre le succès dans les recherches scientifiques.

Si cela est vrai pour les sciences naturelles, ce l'est à plus forte raison pour l'histoire (comme pour toute science sociale). Les phénomènes historiques sont encore plus compliqués, ils ont encore plus d'aspects divers, de telle façon que l'observation grossière qui ne choisirait pas, qui ne serait pas guidée par une idée préconçue, n'aboutirait à rien du tout. Elle ne nous fournirait qu'un tas de faits isolés sans liaison entre eux et sans valeur scientifique.

Donc : si nous voulons distinguer, en histoire, les conditions essentielles des conditions accidentelles qui accompagnent les phénomènes, ou en d'autres termes si nous voulons résoudre la question : quel est le stimulus de l'évolution historique ? — il faut faire une hypothèse.

La conception matérialiste de l'histoire, créée par Karl Marx, est une des hypothèses qui ont été faites dans ce but. Vu la grande étendue du domaine historique qui en rend l'observation intégrale presqu'impossible, Marx a tâché, en s'appuyant sur les observations antérieures, de trouver la partie la plus

essentielle de ce domaine, la partie dont l'observation spéciale promet le plus de succès pour la découverte du ou des principes de l'évolution historique.

Marx prétend que ce sont les conditions économiques — en particulier le mode de production — et qu'elles agissent de la façon suivante :

Pour vivre, les hommes doivent produire ; c'est leur intérêt de produire autant que possible ou — ce qui veut dire la même chose — de rendre leurs forces productrices aussi fécondes et aussi nombreuses que possible.

La production prend une forme quelconque. Il y a, par exemple, une production commune, il y a une production privée, une production par esclaves, une production par ouvriers salariés, etc., etc. C'est cette *forme* de la production qui provoque le développement des forces productrices existantes et la création de forces productrices nouvelles. Aussi longtemps qu'elle laisse assez d'espace à la croissance et à la naissance de forces productrices — c'est-à-dire à sa propre œuvre — aussi longtemps elle correspond aux besoins de l'époque.

Mais l'humanité tâche incessamment de développer et d'augmenter ses forces productrices, et elle y réussit par des raisons dont la discussion relève de l'économie politique. L'histoire n'a qu'à constater le fait.

L'humanité réussit, les forces productrices se développent et augmentent sans cesse, tandis que la forme de la production reste la même. Ainsi arrive le moment où la forme de la production ne suffit plus aux forces productrices. Cela se montre dans ce que les forces productrices produisent — ou du moins pourraient produire — une foule d'objets utiles dont la consommation — et quelquefois même la production — est empêchée par la forme de la production. C'est le cas, par exemple, aujourd'hui. Parce que la forme de la production est capitaliste, c'est-à-dire parce que la grande masse travaille au profit de quelques-uns qui ne travaillent pas, il est impossible de consommer tous les objets produits par les travailleurs.

Quand ce moment est arrivé, alors il faut absolument remplacer l'ancienne forme de production, devenue un obstacle, par une nouvelle qui donne de nouveau l'espace nécessaire pour le développement et l'augmentation continus des forces productrices.

Cette abolition de l'ancienne forme de production et son remplacement par une nouvelle forme peut se faire de différentes manières. On peut très bien s'imaginer qu'une humanité éclairée l'effectue par des moyens paisibles.

Dans le cas contraire, il y a une explosion. Les forces productrices devenues trop puissantes brisent la forme de production qui les entrave, et la nouvelle forme s'introduit par la force brutale.

Cette nouvelle forme n'est pas non plus éternelle, elle ne dure que jusqu'au jour où les nouvelles forces productrices suscitées par elle sont devenues à leur tour si grandes et si nombreuses que la nouvelle forme ne suffit plus et doit être remplacée également.

Voilà la base, le fondement sur lequel se déroule l'histoire. Ce n'est pas encore l'histoire elle-même. Celle-ci se présente à nous comme une série de luttes des classes.

Le développement et l'augmentation des forces productrices ont toujours été l'œuvre d'une classe ayant un intérêt économique à établir la forme de production qui correspond aux forces productrices manipulées par elle. Aussitôt qu'elle a réussi, son intérêt économique est de garder cette forme de production qui lui est favorable. En d'autres termes : d'une classe révolutionnaire, elle devient une classe conservatrice. Mais son ancienne place est occupée par une nouvelle classe révolutionnaire qui a maintenant la mission historique de développer et d'augmenter les forces productrices — classe dont l'intérêt économique est donc de briser la forme de production existante et d'en établir une nouvelle.

Dans cette œuvre, la classe conservatrice aide involontairement à ses propres ennemis. Elle veut conserver la forme existante de la production, mais elle ne veut pas renoncer à en faire usage. Elle continue donc à employer les forces productrices sous l'ancienne forme, et cet emploi même est le grand levier qui développe et augmente sans cesse les forces productrices, qui rapproche donc l'humanité d'autant plus vite du jour de l'explosion. La classe conservatrice est pour ainsi dire son propre fossoyeur.

De cette façon il y a eu toujours et toujours lutte entre une classe conservatrice qui se défend et une classe révolutionnaire qui l'attaque. L'une se défend et l'autre l'attaque par des

raisons économiques quoiqu'elles ne le sachent pas toujours. Cette lutte continuelle des classes, c'est le stimulus de l'évolution historique. Les évènements que l'histoire nous raconte ne sont que des phénomènes passagers, déterminés par la lutte des classes qui se trouvent à leur base.

Il ne semble pas inutile de remarquer que la lutte des classes se fait très souvent d'une façon inconsciente. Pour les autres sciences, pour l'astronomie par exemple, il est bien connu que l'apparence des phénomènes ne correspond pas toujours à leur réalité. Il en est de même pour l'histoire. La classe révolutionnaire attaque la forme de production, mais elle ne le sait pas. Ce qu'elle attaque consciemment c'est presque toujours le mode de *répartition*. En brisant le mode de répartition elle brisera en même temps le mode de production; mais elle ne prévoit pas cela. Elle voit bien que le système existant aboutit à l'immoralité, à l'esclavage et à la stagnation, et c'est pour cela qu'elle sent que sa lutte est une lutte sacrée pour le bonheur de l'humanité. De l'autre côté, la classe conservatrice voit très bien que la victoire des révolutionnaires briserait la forme de production. Mais cette forme de production a été son idéal quand elle était révolutionnaire elle-même. Elle a lutté pour sa réalisation, parce qu'elle y voyait le progrès, la liberté, la moralité; et elle ne sait pas que cet idéal est suranné. Elle croit donc que la classe révolutionnaire va détruire la liberté, la moralité, le progrès, et elle se met en toute sincérité à les défendre.

C'est ainsi que les *deux* classes croient lutter pour un idéal, pour la liberté, la moralité, le progrès, tandis que l'une et l'autre ne lutte que pour ses propres intérêts économiques.

Voilà la conception matérialiste de l'histoire d'après Marx. Comme on voit, elle tient parfaitement compte de cette influence de l'individu que nous constatons dans l'histoire. Seulement elle ne lui attribue pas d'influence essentielle, puisqu'elle prétend qu'un individu seul ne peut jamais contribuer pour une part considérable au développement et à l'augmentation des forces productrices; c'est toujours l'œuvre commune de toute une classe. Par exemple, si Louis XIV n'avait pas vécu, il y aurait certainement eu des modifications dans les détails de l'histoire de la France et de l'Europe. Mais le développement et l'augmentation des forces productrices de l'époque et, par con-

séquent, les luttes des classes de l'époque auraient été les mêmes.

Il faut avouer que l'importance de cette conception historique a été quelquefois exagérée. Il y a des Marxistes qui croient que le dernier progrès de la science historique a été accompli par Marx, de sorte qu'il n'y a plus rien à faire. Cela est évidemment faux. Le grand mérite de Marx est, non pas d'avoir *résolu* la question, mais de l'avoir le premier *posée dans sa juste forme*, et par cela même d'avoir montré le chemin qui mènera à la solution. A l'ancienne question : quelle est la force stimulante de l'évolution historique ? il répond : *la transformation du mode de production avec sa suite de luttes des classes*. Aux historiens qui cherchent le principe de cette évolution, il dit : *Explorez les différents modes de production et les luttes des classes qui en résultaient, là vous trouverez ce principe*. Ce n'est donc pas la *fin* de l'investigation, c'est le *commencement*.

Il me semble clair que par les mots : « les conditions économiques sont le principe de l'évolution historique, » on n'a encore rien expliqué, on a seulement fait un pas en avant vers la vérité. Car d'abord il faut naturellement prouver par l'histoire elle-même que du moins les événements les plus importants ont réellement été le résultat des conditions économiques et montrer de *quelle façon* les conditions économiques ont produit ces résultats. Et pour constater cela, il nous faudra encore beaucoup beaucoup de recherches.

La conception matérialiste de l'histoire n'est donc pas une *découverte* comme disent quelques Marxistes, elle est une *hypothèse* qui a pour but de nous guider dans les recherches historiques futures, de montrer à l'investigation historique le domaine sur lequel elle doit concentrer son activité pour le prochain avenir. Etant hypothèse, elle n'a pas d'autres prétentions que toutes les hypothèses, c'est-à-dire qu'on la croie juste aussi longtemps qu'elle explique la plupart des phénomènes sans qu'il existe des faits avec lesquels elle soit incompatible.

La démocratie socialiste admet comme vraie la conception matérialiste de l'histoire, et elle en dérive les mesures qu'il faut prendre. Examinons quelles pourraient être ces mesures.

La théorie matérialiste de l'histoire, appliquée à notre époque, est celle-ci :

Le capitalisme a été, dans son temps, un progrès plus grand que tout progrès antérieur. Cela signifie dans les mots de la théorie : la production capitaliste a créé des forces productrices tellement nombreuses et tellement puissantes qu'elles dépassaient de beaucoup les forces productrices provoquées par chaque mode de production antérieur ; et en même temps elle a donné à ces forces productrices un développement et une augmentation beaucoup plus rapide que ne le faisaient les formes de production qui existaient auparavant.

C'est précisément pour cela que les forces productrices modernes ont atteint, beaucoup plus vite que les forces productrices des époques passées, le moment où la forme de production ne leur suffit plus. Il n'y a pas longtemps que la production capitaliste existe, et déjà elle ne laisse plus l'espace nécessaire aux forces productrices pour leur développement et leur augmentation. Cela se manifeste par la surproduction ou sous-consommation que tout le monde connaît : d'un côté les vendeurs périssent, parce qu'il leur est impossible de vendre leurs marchandises, de l'autre côté les masses souffrent, parce qu'il leur est impossible d'acheter ces mêmes marchandises. Cela prouve que la production capitaliste n'est pas capable d'employer au profit de tous les forces productrices qu'elle a créées.

Contre cela on peut s'imaginer deux remèdes : ou bien diminuer les forces productrices ou bien créer une nouvelle forme de production qui leur donne de nouveau l'espace nécessaire pour leur développement et leur augmentation continus.

Nous ne voulons pas diminuer les forces productrices, car c'est précisément dans leur augmentation continue que nous voyons le progrès. L'humanité s'accroît sans cesse, il y a toujours plus d'hommes, et plus d'hommes ont plus de besoins. Si l'on voulait diminuer les forces productrices, il faudrait d'abord enrayer l'accroissement de la population, ce qui serait un empiètement des plus graves sur la liberté personnelle. Et non seulement il y a accroissement de la population, mais encore les besoins de chaque individu s'accroissent également d'une façon ininterrompue. Ce qui fut considéré comme suffisant pour la vie il y a 50 ans ne l'est plus aujourd'hui. Nous ne voulons pas empêcher cette évolution, nous voulons, au contraire, l'accélérer s'il y a moyen.

Il ne nous serait d'ailleurs pas possible de diminuer les forces productrices, même si nous le voulions. Elles sont plus puissantes que nous. La classe prolétaire, qui est la classe révolutionnaire de nos jours, a un intérêt absolu à les accroître sans cesse jusqu'au jour où elles briseront la forme de production qui leur est devenue un obstacle. De même, la classe capitaliste, bien qu'elle veuille conserver le mode de production, veut en même temps l'employer et l'emploie sans cesse. Mais par cet emploi même, elle agrandit et augmente incessamment les forces productrices ; elle prépare donc également sans cesse la révolution.

D'après cela, il me semble clair que le but de la partie révolutionnaire de l'humanité ne peut être que la substitution d'un nouveau mode de production au mode actuel.

Quel sera ce nouveau mode de production ?

Le défaut de la production capitaliste se montre en ce que la répartition est mauvaise. Les produits ne peuvent pas être consommés parce qu'ils ne sont pas bien répartis. Et aussi longtemps que les produits existants ne sont pas consommés, on ne peut pas continuer à produire, et encore moins peut-on continuer à augmenter les forces productives.

Le point sur lequel il faut commencer le renouvellement est donc la répartition. Actuellement la grande majorité travaille au profit d'une petite minorité ; il faut que la grande majorité travaille au profit de tous. C'est-à-dire qu'il faut remplacer la production capitaliste par la production communiste.

Voilà le but auquel il faut tendre.

D'après cela — et toujours supposé que la conception matérialiste de l'histoire soit juste — le rôle du parti révolutionnaire me semble être celui-ci :

1° Puisque les forces productrices augmentent tous les jours il est clair qu'elles arriveront d'elles-mêmes au point où elles briseront la production capitaliste, même sans notre concours. Mais une telle explosion est toujours extrêmement douloureuse. Elle créera une nouvelle ère de bonheur, une nouvelle période de développement et de progrès, c'est vrai ; mais elle ne le fera qu'avec des pertes et des sacrifices énormes, elle ne le fera qu'en détruisant énormément de germes féconds que la postérité devra semer à nouveau et soigner avec beaucoup de peine et beaucoup de dévouement.

Ce n'est pas tout. L'expérience nous montre que dans les révolutions violentes, les acquisitions elles-mêmes ont été très peu stables. Souvent un aventurier heureux a réussi à les renverser, et alors il a fallu beaucoup de temps pour les rappeler à la vie. Voyez l'exemple de Napoléon.

Donc : si nous voulons faire quelque chose, nous devons chercher une voie paisible pour arriver au même but auquel nous amènerait la révolution violente.

2° Chaque tentative dans ce sens sera combattue de la façon la plus vive et la plus acharnée par le parti conservateur capitaliste. Il doit nécessairement le combattre. Par suite de la révolution victorieuse, paisible ou violente, la classe capitaliste périra, elle n'existera plus comme classe. C'est donc pour elle la lutte pour la vie.

La deuxième tâche du parti révolutionnaire est donc de briser par tout moyen possible la résistance de la classe capitaliste.

3° Malgré tous les efforts que nous pourrions faire pour arriver à une solution paisible, je suis convaincu que nous n'y réussirons pas. Et voici pourquoi :

Nous connaissons tous le plus abominable des maux de notre société : le chômage involontaire ; nous savons combien le chiffre des sans-travail est grand, nous savons quel est le sort de ceux qui veulent travailler et qui ne trouvent pas d'occupation, et nous savons que leur nombre augmente tous les jours.

Cela n'est pas un mal accidentel et passager ; c'est un défaut organique de la production capitaliste.

En effet, nous avons vu que toute l'activité de la classe capitaliste aussi bien que de la classe prolétaire, est de développer et d'augmenter sans cesse les forces productrices. Mais qu'est-ce que cela veut dire, développer et augmenter les forces productrices ? Cela veut dire ou bien produire autant qu'auparavant avec moins de moyens, ou bien produire plus qu'auparavant avec les mêmes moyens. Et le plus grand progrès serait de parvenir à produire plus qu'auparavant avec moins de moyens.

Le capitalisme a réussi à réaliser les trois formes du progrès. A son début il a produit autant qu'auparavant avec moins de moyens. Mais ces moyens, quels sont-ils ? Ce sont

les ouvriers. Le capitalisme a donc produit autant qu'auparavant avec moins d'ouvriers. C'étaient ces ouvriers devenus superflus qui allaient cultiver le nouveau monde. Par cette colonisation même, les débouchés s'élargissaient d'une façon rapide. Alors le capitalisme arriva à son deuxième stade : il produisait plus qu'auparavant avec les mêmes moyens, il ne diminuait plus le nombre des ouvriers employés, mais il ne les augmentait pas non plus, il augmentait la production sans augmenter les ouvriers.

Enfin, par le développement incessant des forces productrices, le capitalisme parvenait à réaliser le plus grand progrès, à produire plus qu'auparavant avec moins d'ouvriers.

C'est le stade où il se trouve aujourd'hui. Tous les jours nous admirons de nouvelles grandes œuvres, et tous les jours nous voyons de nouvelles masses d'ouvriers jetés sur le pavé. Et puisque le développement des forces productrices continue sans interruption, il se comprend que le nombre des sans-travail s'accroît tous les jours, il se comprend qu'il n'y a pas de remède sérieux contre le chômage involontaire aussi longtemps que dure la production capitaliste. Dans une société autrement organisée, dans une société où les produits du travail seraient à la portée de tous, tout développement des forces productrices serait un véritable progrès ; dans la société capitaliste où les produits du travail ne sont qu'à la portée d'une petite minorité, tout développement des forces productrices signifie la misère pour des milliers et des milliers d'ouvriers.

Les sans-travail ont faim et rien à manger. Leur nombre augmente tous les jours d'une façon effrayante. Le jour arrivera où ils se révolteront. Nous avons beau leur prêcher la révolution paisible, ils ne nous écouteront pas. La faim est plus puissante que nous, ils n'attendront pas. Peut-être ils se révolteront trop tôt, on les fusillera. Cela ne servira qu'à augmenter leur acharnement. Les révoltes se répèteront et se répèteront jusqu'au jour où leur nombre sera tellement grand et tellement écrasant que chaque puissance soi-disant légale disparaîtra devant eux : l'heure de l'explosion a sonné.

C'est une triste vérité ; son établissement coûtera énormément de sang et de sacrifices à l'humanité, mais ce n'en est pas moins une vérité. Et de cette vérité résulte la troisième

et peut-être la plus importante tâche de la démocratie socialiste qui est de prendre les mesures nécessaires pour guider la révolution violente vers le juste but, la substitution de la production communiste à la production capitaliste; et en même temps de prendre les mesures nécessaires pour assurer les acquisitions de la révolution violente, pour protéger autant que possible les germes féconds d'un avenir plus heureux.

Je me réserve de discuter ailleurs ces mesures d'une façon plus détaillée.

JULIAN BORCHARDT.

DE LA DÉFINITION DU SOCIALISME

ET DE SES VARIÉTÉS

A MON AMI LE D[r] BLAYAC.

I. — « Toute science, avons-nous écrit un jour, nécessite une terminologie précise de façon à pouvoir discuter sur les phénomènes observés et signalés par les savants. » (1) Qu'il s'agisse de science chimique, physique, mécanique ou sociologique, la même nécessité existe. En chimie, en zoologie, les définitions sont précises, les mêmes choses s'entendent sous les mêmes termes. En sociologie, il n'en est pas de même, et cela tient sans doute à ce que les termes en usage dans cette science sont couramment employés par une multitude de gens au cours des événements quotidiens.

La signification d'un mot est d'autant plus précise que son emploi est rare. Un usage fréquent altère sa définition. Ainsi sous le terme socialisme sont comprises des choses diverses, confuses. Tout le monde en parle, souvent sans connaître ce dont il s'agit. D'aucuns s'en affirment partisans, étiquette dont ils se revêtent par intérêt électoral ou autre. Ce serait de notre part une étrange prétention que d'espérer restreindre l'emploi par le public du vocable socialisme à la chose seule qu'il signifie. Mais par contre, nous pensons que les sociologues nous approuverons de chercher à fixer la signification du terme socialisme, de façon à permettre à tous, aussi bien en France qu'au Nord Amérique, en Allemagne qu'en Australie, etc., d'entendre même chose sous ce même terme.

(1) *Archives d'anthropologie criminelle*, 1893. De la Définition du crime.

Comme toutes les définitions, celle du socialisme doit, pour être bonne, être claire, précise, satisfaisante. Claire parce que tous doivent aisément la comprendre. Précise car il importe que, sous le terme défini, ne soient comprises que des choses liées par un ou plusieurs caractères communs ; car il est nécessaire que, grâce au vocable déterminé, on distingue facilement les choses qu'il signifie, d'autres choses qui s'en différencient quelque peu. Satisfaisante, car il faut que la définition convienne à toutes les choses communément qualifiées ainsi depuis que le terme est en usage.

II. — Certains mots ont des significations arbitrairement données, imprécises et vagues, sans qu'il en résulte d'inconvénients. D'autres ont besoin d'être définis avec précision, sans arbitraire, car leur formation même leur imprime un certain sens qui peut et doit être précisé, mais qui ne doit pas être altéré. C'est le cas du terme « Socialisme ».

Le radical « Social » de ce mot montre qu'il s'agit de choses se rapportant à la Société. Le suffixe « isme » indique qu'il est question d'un système, d'une doctrine ou d'un ensemble de systèmes, de doctrines. Donc, de par sa formation même, le vocable « socialisme » voit restreindre sa signification à un système, une doctrine ou à un ensemble de systèmes, de doctrines relatifs aux Sociétés.

Mais quelle sorte de système, de doctrine ? Quelle famille de doctrine, de système ? Les doctrines ou systèmes divers qui réunis en famille, genre, sorte sont propres à être désignés sous le nom de « socialisme » doivent présenter au moins un caractère commun. Quel est ce caractère commun ?

Pour le trouver, examinons les définitions proposées.

Tout d'abord rejetons sans même nous y arrêter quelques fantaisistes autant qu'insignificatives définitions (1). Ensuite nous constatons que toutes les déterminations proposées se divisent en deux grandes classes : l'une où toutes les conceptions sont unies par un commun caractère, celui-ci étant la so-

(1) Telle celle-ci que nous trouvons dans le *Socialisme et la Révolution sociale* de M. Fernand Naudier (p. 140) : « Ceux-là seuls sont de vrais socialistes qui s'inspirent de ces trois dogmes : la liberté, l'égalité, la fraternité ; qui veulent le progrès et non la régression ; qui cherchent la gloire et la prospérité de leur patrie, en même temps que le bonheur de l'humanité ; qui enseignent enfin le respect des lois et non leur mépris ».

cialisation (1) de la propriété ; l'autre composée de définitions éparses, qu'aucun lien ne réunit, si ce n'est un je ne sais quoi de vague ou d'obscur. Ce sont celles-ci que nous analyserons d'abord.

D'aucunes sont d'une métaphysique si quintessenciée qu'il nous parait difficile sinon impossible de les comprendre ou d'en donner une claire explication. On y parle de « substitution du développement conscient de l'humanité au développement inconscient » (2). ou de « l'aboutissant synthétique de toutes les activités progressives de l'humanité militante » (3); ou bien encore de « vibration matérielle et vibration scientifique, » (4) ou encore « du reflet dans la pensée du conflit qui existe dans les faits entre les forces productives et les formes de la production. » (5) Qu'est-ce que cela peut bien signifier? Avouons que ces mots ne veulent rien dire, que c'est là pure logomachie.

Maintes autres notions manquent tellement de précision, sont si amples qu'elles deviennent obscures, aussi peu acceptables que les précédentes. Cette fois on y traite « du passage de l'état diffus à l'état organique » (6) : ou de « la philosophie économique des classes souffrantes » (7) ; ou bien « du droit pour l'Etat de corriger l'inégalité de richesse en prenant aux

(1) Socialisation : Action de socialiser. — Socialiser : rendre social. Socialiser la propriété signifie substituer à la propriété individuelle une forme quelconque de propriété sociale. — Nous entendons par « propriété sociale » une forme de l'appropriation des choses dans laquelle le possesseur est une collectivité, une association d'individus et non un individu.

(2) Selon K. Marx, le socialisme est cette substitution (Préface de Jaurès à la *Société collectiviste,* par Henri Brissac ; 3e édition).

(3) Au dire de B. Malon, le socialisme est cet aboutissant. (*Socialisme intégral,* 1 vol.)

(4) Dans *Le Droit de Vivre* A. Chirac écrit : « Le socialisme est la science de faire servir la solidarité mondiale des forces naturelles et des forces humaines à entretenir et à perfectionner sans cesse la vibration matérielle et la vibration scientifique de chaque être humain, l'assemblage de ces deux vibrations composant toute la vie humaine. »

(5) Définition de F. Engels, citée par G. Richard, dans *Le Socialisme et la Science Sociale.*

(6) A. Véber écrit : « Le socialisme implique arrangement, réglementation, organisation, et a pour tendance le passage de la production, de la consommation et des jouissances — et surtout du travail — de l'état diffus à l'état organique ».

(7) Définition de Von Scheel.

uns pour donner aux autres » (1) ; ou encore « de la connaissance des ressorts qui font mouvoir le corps social, et des moyens d'en développer le jeu, pour obtenir par là le maximum de richesses et de bonheur au profit des Sociétés particulières nommées nations et de l'humanité tout entière » (2).

Aucune précision n'existe en ces explications du terme « socialisme ». D'ailleurs elles ne brillent pas non plus par une excessive clarté. Besoin serait de dire quelles sont les classes qui souffrent et celles qui ne souffrent point; de démontrer même que toutes les classes ne sont pas souffrantes. Mais, en les supposant connues, on conçoit aisément que des systèmes philosophiques les plus opposés peuvent les concerner. Alors sous un même vocable seront entendues des philosophies contradictoires; aussi le terme sera indéterminé sinon insignificatif.

Bien que plus claire et plus précise, la définition de M. Janet ne satisfait nullement. Si, en effet, elle détermine exactement le socialisme : une doctrine sociale, elle le restreint à une forme de société avec l'Etat et le partage. Or, Etat et Partage sont ou niés par, ou en opposition avec, certaines doctrines communément appelées socialistiques. La notion que M. Janet donne du socialisme ne présente point de commun caractère avec certains systèmes désignés habituellement comme faisant partie du socialisme. Si l'on acceptait cette explication, ce serait l'exclusion de ces doctrines et de ces systèmes hors du socialisme. Cela ne peut s'admettre, car ce serait contraire à la vérité historique.

Donc, nous rejetons l'explication présentée par M. Janet comme non satisfaisante; de même que pour leur imprécision nous n'acceptons point les définitions de Pierre Leroux, (3) L.

(1) M. Janet a écrit : « Socialisme, toute doctrine qui prétend que l'Etat a le droit de corriger l'inégalité de richesse qui existe parmi les hommes, et d'établir légalement l'équilibre, en prenant à ceux qui ont trop pour donner à ceux qui n'ont pas assez, et cela d'une manière permanente, non dans tel ou tel cas particulier (famine, etc.) ».

(2) Selon le *Dictionnaire universel* de Lachâtre, le socialisme est un système philosophique qui a pour but cette connaissance.

(3) C'est dans le premier quart de ce siècle qu'apparut le terme socialisme pour la première fois. On le trouve en Angleterre sous la plume des disciples de R. Owen. Aucuns d'entre eux et parmi W. Thompson l'opposèrent à capitalisme qu'ils créèrent aussi de même que le terme Surplus-value. (C f. *An inquiry.* — by W. Thompson. — *Labor defended against the claims of capital* Hodgkin

Reybaud, (1) L. Bertrand, Webster, Spies, (2) Bakounine, G. Belot. (3)

On conçoit aisément la grande élasticité d'un « ordre de choses plus conforme aux instincts de l'homme et à sa destination ici-bas »; ou d'un « arrangement plus harmonieux des relations sociales » (4); ou bien « d'un état de civilisation supérieure » (5); ou encore « d'un résumé des phénomènes de la vie sociale... »; ou enfin d'une organisation sociale dans laquelle chacun « aurait des moyens à peu près égaux pour le développement de ses facultés, et ne participerait à la jouissance des richesses sociales qu'autant qu'il aurait directement contribué à les produire ; » (6) ou « d'une entente commune en vue du bien social ».

Ces définitions ainsi que celles de Jean Grave, (7) d'Errico

1835; *J. S. Mill's Autobiography*).

C'est en 1832 que pour la première fois, en France, le terme socialisme fut employé : Il se trouvait sous la plume de Pierre Leroux qui l'opposait au terme « individualisme » sans toutefois en donner une notion claire et précise.

(1) En 1835, il écrivait : « Le socialisme est la condamnation des sociétés telles qu'on les voit constituées et la nécessité d'arranger sur leurs débris un ordre de choses plus conforme aux instincts de l'homme et à sa destination ici bas. »

(2) « Le socialisme est simplement un résumé des phénomènes de la vie sociale, du passé et du présent, d'après leurs causes fondamentales et leur connexion logique les uns avec les autres... Anarchisme ou socialisme signifie la réorganisation de la société sur des principes scientifiques et l'abolition des causes qui produisent vices et crimes. » (Spies. — Speech in court p. 8, 11. — *The Chicago Martyrs.*)

(3) « Le socialisme est l'entente commune en vue du bien social. » *Revue philosophique 1893*

(4) Selon le *Webster's Dictionary*, « le socialisme est une théorie sociale qui préconise un plus précis, plus ordonné et plus harmonieux arrangement des relations de l'humanité qu'il n'y a eu jusqu'ici ».

(5) D'après Louis Bertrand, « le socialisme est un état de civilisation supérieure où tous les hommes moyennant un travail facile auront droit à tous les avantages de la vie par la pratique de la solidarité. Tous pour un, un pour tous, telle est la devise socialiste. » *(Qu'est-ce que le socialisme ?)*

(6) Le socialisme c'est « organiser la société de telle sorte que tout individu, homme ou femme, venant à la vie, trouve des moyens à peu près égaux pour le développement de ses différentes facultés et pour leur utilisation par son travail; organiser une société qui, rendant à tout individu quelqu'il soit, l'exploitation du travail d'autrui impossible ne laisse chacun participer à la jouissance des richesses sociales, qui ne sont en réalité jamais produites que par le travail, qu'autant qu'il aura directement contribué à les produire par le sien. » (Bakounine.— *Œuvres*, p 55).

(7) « Est socialiste, écrit-il, tout individu qui veut sincèrement une transformation sociale dans le sens de la justice, de l'égalité, d'une meilleure répartition de la richesse sociale. » (*Temps nouveaux*, 26 octobre 1895.)

Malatesta (1) sont si imprécises, si amples que tous les systèmes, toutes les doctrines, même les plus opposées, sans aucun commun caractère, peuvent prétendre être les plus conformes aux instincts de l'homme, les plus imprégnées de liberté, de justice, donnant le plus de bien-être, etc. En ces conditions, le terme « socialisme » ne serait pas déterminé, puisqu'il comprendrait des concepts contradictoires.

Nous n'admettrons point davantage les notions que X (2) ou Proudhon (3) donnèrent du socialisme. Il n'est aucune doctrine, aucun système qui ne puisse revendiquer comme son but « l'amélioration de la société », comme sa devise le « bien-être commun ». En conséquence il n'existe point là de définitions puisque les diverses doctrines sociales ne sont point différenciées entre elles.

La conception de Proudhon sur le socialisme est maintenant très généralement admise. Chaque jour, nous voyons ce mot, en ce sens employé, dans les gazettes, les revues ou même les livres. La signification d'un mot perd de sa précision proportionnellement à son expansion. C'est là un phénomène constant. Tant que le terme « socialisme » fut d'un usage peu répandu, sa détermination fut sinon tout à fait précise, au moins suffisamment nette pour établir une distinction d'avec d'autres systèmes sociaux. Le mot en se répandant a altéré la

(1) Le socialisme signifie la société faite instrument de liberté, de bien-être et de développement progressif et intégral pour tous ses membres, pour tous les êtres humains. » (*La Politica parlementare nel movimento socialista*. p. 14. — 1890).

(2) « Le socialisme est une église; le droit, la raison et l'humanité sont ses autels, sa devise est le bien-être commun. Il veut que chacun ait assez et qu'aucun n'ait trop tant qu'un n'a pas assez. » (Extrait du *Matin*.— *France sociale et politique*, année 1891, par A. Hamon).

(3) « Après la journée de juin 1848, Proudhon dit au président du tribunal qui l'interroge. . : Qu'est-ce que le socialisme ? — C'est toute aspiration vers l'amélioration de la société.— Mais dans ce cas, dit fort justement le président, nous sommes tous socialistes.— C'est bien ce que je pense, conclut Proudhon.» (De Laveleye.— *Socialisme contemporain*, p. XII.)
Il avait aussi défini le socialisme « la balance des produits et des services » ou encore « la doctrine de la synthèse, c'est-à-dire de la conciliation universelle. Ainsi les socialistes prétendent qu'il faut identifier les termes opposés de capitalistes et de travailleurs, en ce sens qu'il faut que les travailleurs tirent des capitaux et que les capitalistes travaillent... » (P. J. Proudhon. Sa vie, ses œuvres, sa doctrine, par Arthur Desjardins. — p. 136, vol. I). Ces définitions un peu moins amples que l'autre, laissent encore trop d'indécision pour être acceptées.

chose, surtout depuis que le socialisme n'est plus sujet d'épouvante; depuis qu'il est bien vu dans les milieux divers — même mondains — de se dire « socialiste ». De l'extension de ce vocable résultent des confusions, causes d'erreurs. Il est à souhaiter que, si le langage vulgaire ne se réforme point, au moins les sociologues usent de ce terme dans son sens propre.

E. de Laveleye, qui a écrit : « Je n'ai jamais rencontré ni une définition claire, ni même une détermination précise de ce mot (Socialisme) », a lui-même proposé une explication qui n'est ni claire, ni précise. (1) Il s'en déduit en effet qu'il s'agit d'un système social où existe « une plus grande égalité dans les conditions sociales », où « des réformes ont été réalisées par la loi ou l'Etat. » Cela est fort vague et confus. En tous les systèmes sociaux, avec lois ou Etat, il y a des réformes. La notion « d'une plus grande égalité... » est floue, variable avec les individus. Nous ne pouvons donc accepter la définition de de Laveleye de même que nous repoussons celle de Lacy. (2)

Pour le sociologue, l'essence du socialisme est le bien-être de tous assuré par l'Etat. L'Etat est nécessaire, indispensable, essentiel au socialisme. Cette conception se retrouve encore sous diverses plumes. Ainsi M. C. Gide estime que le socialisme « est porté à étendre considérablement les attributions de l'état. » Selon M. Cauwés, il « sacrifie l'individu à l'Etat et ne laisse rien à l'initiative privée ». Pour M. Mazel (3) le socialisme « est une théorie favorable à l'extension des pouvoirs de l'Etat..., il subordonne l'individu à l'Etat. » C'est là une con-

(1) « Toute doctrine socialiste vise à introduire une plus grande égalité dans les conditions sociales et ensuite à réaliser ces réformes par l'action de la loi ou l'Etat » (*Socialisme Contemporain*, p. XII).

(2) « Le socialisme, c'est la justice basée sur la raison et fortifiée par la puissance de l'Etat... Le socialisme est la doctrine ou théorie qui assure que les intérêts de chacun et de tous seront le mieux servis en subordonnant les intérêts individuels à ceux de tous. En reconnaissant que les intérêts individuels ne peuvent être assurés et confirmés que par l'autorité et la protection de l'Etat, il considère l'Etat comme étant placé au-dessus de tous les individus. Mais si l'essence de l'Etat dépend de l'existence des individus et si sa solidité est soumise à l'harmonie qu'il y a entre ses unités individuelles, il faut qu'il emploie son autorité de telle manière qu'il fasse disparaître toutes les causes de discorde, d'inégalité et d'injustice. Il cherche alors à atteindre le but d'assurer la plus grande somme de bonheur à tous par la puissance et l'autorité de l'Etat. » (*Liberty and Law*, p. 247, 297).

(3) *Ermitage*, p. 113, 15 février 1892. — p. 181, septembre 1893.

ception qui exclut du socialisme maints systèmes admis par tous comme socialistiques. En outre, à la simple lecture de la notion donnée par Lacy on constate combien elle est vague, indécise. Nous devons donc la rejeter ainsi que celle résultant de l'explication d'Adolphe Held (1). D'après lui, le socialisme est une doctrine demandant — un système dans lequel existerait — la subordination de l'individu à la collectivité. Alors, toutes les sociétés sont de forme socialistique. Il n'y a pas et il ne peut, en effet, y avoir de société où l'individu ne soit pas, plus ou moins, subordonné à la collectivité. L'idée de société implique nécessairement l'idée d'association, d'entente entre tous les membres de la société. Il s'en suit fatalement une subordination des individus les uns envers les autres, subordination volontaire, sans sanction coercitive ou obligatoire, imposée par une quelconque coercition. De cela, il ressort que pour A. Held le terme « socialisme » signifie réellement un système quelconque de société, une quelconque doctrine sociale. L'indétermination de cette notion est telle que l'on ne peut l'accepter.

Subordonner les réformes politiques aux réformes sociales, pour Littré (2), constitue le socialisme. Dans cette détermination l'essence du socialisme n'est pas assez nette, car des systèmes, non socialistiques historiquement, établissent cependant cette subordination. Cette notion est trop vaste, par suite confuse, ne permettant pas une classification précise des diverses sortes de systèmes sociaux.

Aucuns ont voulu voir en le socialisme « une science de reconstruction sociale sur le principe de l'association » (3), une « science de l'organisation du travail » (4), un « système établissant une nouvelle organisation du travail » (5).

(1) « Toute tendance qui demande la subordination de l'individu à la collectivité est socialiste selon Held » (*Encyclopédia Britannica*).

(2) « Système qui, subordonnant les réformes politiques, offre un plan de réformes sociales. Le communisme, le mutuellisme, le Saint-Simonisme, le Fouriérisme sont des socialismes. » (*Dictionnaire*).

(3) D'après le *Worcester's Dictionary* « le socialisme est la science de reconstruire la Société sur une base entièrement neuve en substituant le principe de l'association à celui de la compétition dans toutes les branches de l'industrie humaine. »

(4) *Encyclopédie des Gens du Monde*.

(5) « Socialisme est l'ensemble des systèmes et théories qui... ont pour but de changer le sort actuel de l'humanité par une nouvelle organisation du travail. » (*Encyclopédie du XIX[e] Siècle*).

Il ne peut être question d'une Science. De par sa terminologie — nous l'avons vu — il s'agit d'un système, d'une doctrine. Si le socialisme était une science, elle serait nécessairement relative aux sociétés ; ce serait la science des sociétés, ce que l'on dénomme sociologie. Il y aurait synonymie entre les deux termes ce que nous savons ne pas être. L'organisation du travail fait partie de la science des sociétés ; c'est une branche de la sociologie. En toute société, on rencontre le travail et son organisation y est fatale. (1) Donc si l'on ne détermine pas le genre de l'organisation du travail, sa seule existence est insuffisante pour établir la distinction entre ce qui serait et ne serait pas le socialisme. Cette conception est donc floue. vague, d'autant plus même que grand besoin serait, en l'occurrence, de donner exactement la définition du terme « Travail. »

William Moris a donné dans le *Forum* une définition (2) qui ne me satisfait point car elle est exclusive de certaines doctrines regardées ordinairement comme socialistiques. Elle serait d'ailleurs mieux appropriée à la notion du communisme qui est, nous le verrons, une variété du socialisme. Puis elle présente le grave défaut de ne pas expliquer le socialisme comme un système, ou une théorie, mais comme une réalisation, un état de société, ce qui est en contradiction avec la signification que le mot tient de sa formation même.

Nombre d'économistes n'ont vu dans le socialisme que des systèmes sociaux étouffant la liberté, la supprimant, systèmes essentiellement autoritaires. Ainsi le dit Louis Reybaud dans le *Dictionnaire d'Economie politique* ; ainsi l'écrivit M. D'Eichtal dans le *Nouveau dictionnaire d'Economie politique*. Ainsi le définirent MM. Bauregard, (3) Baudrillart, (4) A. Bellaigue. (5)

(1) L'idée de société implique nécessairement l'idée d'entente, d'accord entre les membres et par suite l'idée d'organisation. Cette organisation est ou volontaire, voulue par tous les membres de la Société, ou imposée par une majorité, une minorité, un seul individu même au moyen de quelconques procédés de coercition.

(2) Le socialisme est la « réalisation d'une nouvelle société fondée sur l'égalité pratique des conditions pour tous et l'association générale pour la satisfaction des besoins de tous ces égaux. »

(3) Socialisme : « ensemble de doctrines qui toutes s'entendent pour condamner le régime de liberté. »

(4) Socialisme : « Ecoles pour qui la solution du problème social est avant tout une affaire de législation. »

(5) Socialisme : « Ensemble d'aspirations et de théories qui tendent à établir entre tous les hommes, par divers moyens de contrainte légale, laplus grande égalité possible de richesses et de misères. »

Comme la définition du socialisme en fonction de l'Etat, ces notions ont le défaut d'exclure du socialisme diverses doctrines libertaires, considérées historiquement comme socialistiques. Le commun caractère qui unit tous les systèmes socialistes n'est pas l'absence de liberté, la contrainte.

Récemment M. Gaston Richard a défini le socialisme « la notion de l'avénement d'une société sans concurrence, grâce à une organisation de la production sans entreprise capitaliste et à un système de répartition où la durée du travail serait la seule mesure de la valeur. » (1) Cette conception implicitement admet une forme socialisée de la propriété. Elle se rattache aux notions que nous critiquerons ci-après. M. Richard en voulant trop préciser a mis, hors du genre socialisme, une de ses variétés historiques : le communisme. En effet le communisme répartit les produits au prorata des besoins, sans qu'il soit utile de mesurer la valeur.

Parmi les définitions éparses, sans commun caractère, que nous venons de passer en revue, aucune n'est donc assez claire, assez précise, assez satisfaisante pour donner une exacte notion du socialisme.

III. — Les déterminations qu'il nous reste à examiner sont, avons-nous déjà dit, liées par ce fait, que, pour toutes, le socialisme est fonction d'une socialisation de la propriété. Elle en constitue même l'essence.

En effet, Domela Nieuwenhuis, (2) Léo, Frédéric Engels, Michael Schwab, l'Association internationale des Travailleurs, (3) A. Spies, le Parti Ouvrier Socialiste Révolutionnaire, Fisher, S. Merlino, (4) Paul Leroy-Beaulieu, P. Lafargue,

(1) *Le Socialisme et la Science sociale*, p. 9.

(2) « Quel est en somme le noyau, la quintessence du socialisme ? la reconnaissance ou la non reconnaissance de la propriété privée ?... C'est-à-dire que tous deux, anarchistes et socialistes, ont le même ennemi : la propriété privée. » (*Le socialisme en danger*, p. 33. *Société Nouvelle* 1894).

(3) « La question de la propriété est ainsi le nœud gordien de la question sociale... Les Congrès de l'Internationale (Bruxelles 1868, Bâle 1869) . . la résolurent dans le sens de la propriété collective.. » (*Manifeste adressé à toutes les associations ouvrières et à tous les travailleurs par le congrès général de l'association internationale des travailleurs*, tenu à Bruxelles du 7 au 13 septembre 1874, p. 7, 8).

(4) « Nous sommes avant tout socialistes, c'est-à-dire que nous voulons détruire la cause de toutes les iniquités, de toutes les exploitations, de toutes les misères et de tous les crimes — la propriété individuelle. » *Nécessité et bases d'une entente* — p. 10, 1890.)

W. Holmes, (1) Sébastien Faure, (2) Schaeffle, E. Malatesta, Y. Guyot, les divers congrès des social-démocrates d'Allemagne et de France, (3) Colins, le groupe parisien des étudiants socialistes internationaux révolutionnaires, E. Milano, (4) Henri Brissac, J. Guesde, (5) G. Deville, G. Canepa, B, (6) Millerand, Sidney Webb considèrent une forme quelconque de la propriété socialisée comme essentielle au socialisme. Tous s'accordent pour faire signifier au socialisme : l'abolition de la propriété individuelle, et la substitution de la propriété socialisée. C'est donc justement que l'abbé Winterer pouvait écrire : « Le socialisme n'a qu'un seul dogme bien arrêté ; c'est celui de la négation de la propriété privée qu'il veut remplacer par la propriété collective. » Et il ajoutait avec non moins de raison : « Les coryphées du socialisme international varient dans leur manière de concevoir la propriété collective et son mode de réalisation. » (7)

Avec raison Th. D. Woolsey, (8) les auteurs du *Dictionnaire*

(1) « La propriété fondamentale du socialisme est que les moyens de production fournis par la nature soient à la libre disposition de tous ceux qui veulent en user. » (*Circulaire* du 1er août 1893 pour une conférence de socialistes anarchistes à Chicago).

(2) « Socialiste : partisan de la socialisation des moyens de production. » (*La Douleur universelle* — p. 352).

(3) « Le socialisme revendique la socialisation des moyens de production. » (*Déclaration* des sozial-demokrats à la réunion de Saint-Gall).

« Les travailleurs socialistes français ont pour but de leurs efforts l'expropriation politique et économique de la classe capitaliste et le retour à la collectivité de tous les moyens de production. » (*Congrès* de Marseille 1879, du Havre 1880, de Reims 1881, de Roubaix 1884. — *Almanach du Parti Ouvrier pour 1893*, p. 16.)

(4) « La propriété commune de la terre et des instruments de travail : voilà la base fondamentale du socialisme... On n'est point socialiste si on n'admet pas, comme point de départ, la propriété commune de la terre, y compris les maisons et les instruments de travail. » (*Primo Passo All'Anarchia*, p. 9 — 2e édition 1894.)

(5) « Le socialisme est la substitution de la société dans la possession des instruments de travail aux propriétaires individuels. » (*Almanach de la question sociale pour 1895.*)

(6) « Le socialisme consiste dans la substitution de l'appropriation collective des moyens de production, de répartition et d'échange à l'appropriation individuelle des dits moyens et ce avec toutes les conséquences que comporte une telle transformation. » (*Parti ouvrier* 27 juin 1896.)

(7) *Le Socialisme international*, p. 285.

(8) « Le socialisme est une théorie ou système dans lequel la communauté des biens, ou mieux l'abolition... de la propriété privée, en constitue une part essentielle... Nous avons défini le socialisme... que l'Etat ou la communauté

de la conversation, (1) du *New Century Dictionary*, (2) du *Standard dictionary*, (3) de l'*Encyclopédia Britannica*, (4) Webster, (5) ont donc déduit de leurs études suivant l'expression de Woolsey que « le socialisme est la substitution de la propriété commune, publique ou collective à la propriété privée ».

De cet accord entre tant de sociologues d'opinions si diverses, il ressort cette définition : *Socialisme*, système de société dans lequel — doctrine sociale d'après laquelle — la propriété est socialisée.

Cette notion est évidemment très claire ; mais est-elle d'une précision suffisante ? D'aucuns ne l'ont point pensé et ils ont cherché à préciser plus minutieusement la signification de ce terme.

Pour Millerand est socialiste tout partisan de la substitution progressive de la propriété sociale à la propriété capitaliste. Cette définition a le défaut, à cause du mot progressive, d'exclure du socialisme tous les révolutionnaires qui veulent une

devient propriétaire de tout ou des principaux moyens de production et de produits existant — inclus évidemment le sol et ce qu'il produit — au lieu que ce soit des personnes particulières ou des associations de particuliers unis ou séparés par libre consentement. « (*Communism and socialism in their History and theory* — p. 3, 16.)

(1) « Doctrine suivant laquelle il ne devrait plus y avoir de propriété individuelle. Chacun serait bien tenu de travailler suivant sa force, mais aussi aurait le droit de jouir de la propriété commune suivant ses besoins et toute autorité contraire au principe de la liberté et de l'égalité universelle devrait être abolie. »

(2) « Socialisme : théorie ou système d'organisation sociale qui tend à abolir entièrement ou en grande partie l'effort individuel et la compétition sur lesquels est basée la société moderne et substituer en son lieu : l'action coopérative ; une plus parfaite et égale distribution du produit du travail ; la propriété absolue et collective de la communauté de tous les instruments de travail et des moyens de production. »

(3) Théorie qui, pour assurer une reconstruction de la société, une augmentation des richesses et une plus équitable distribution des produits du travail, veut la propriété publique collective de la terre et du capital... et l'aménagement public collectif de toutes les industries. Sa devise est : à chacun selon ses œuvres ».

(4) « Le socialisme est l'association des producteurs avec un capital collectif, en vue d'une équitable distribution... Les socialistes diffèrent sur la forme de la société qui réalisera leur programme, par exemple sur les relations entre les corps locaux et le gouvernement central, sur le point même de savoir s'il y aura un gouvernement central ou non dans le sens ordinaire du mot. »

(5) « Le socialisme est une théorie de société qui préconise la substitution de l'action coopérative et de la propriété commune à l'action et à la propriété individuelle. » (*Dictionary*.)

substitution complète et d'un seul coup de la propriété sociale à la propriété capitaliste. Pour cette raison, cette détermination ne vaut, pas plus que celle de G. Canepa. « Sont seulement socialistes, écrit-il, ceux qui veulent la socialisation des moyens de production et la lutte de classes (1) ». Cette adjonction de « la lutte de classes » rend inacceptable la notion donnée par M. Canepa. En effet, la lutte de classes est un moyen de réalisation d'un système de société ; ce n'est pas un système de société ni une doctrine sociale. Cette addition semble préciser le sens du mot socialisme et au contraire elle l'altère.

« En dehors de la socialisation des moyens de travailler ayant déjà revêtu une forme collective, écrit G. Deville, il n'y a pas de socialisme (2) ». Cette conception du socialisme serait acceptable si les mots « ayant déjà revêtu une forme collective » étaient supprimés. C'est là en effet une restriction exclusive de maintes doctrines regardées comme socialistiques. L'ensemble des moyens de production n'est plus socialisé, il s'agit seulement de ceux qui ont revêtu une forme collective. Par conséquent, l'on pourrait dire en quelque manière que la société actuelle est socialistique puisque certains moyens de travailler ont revêtu une forme collective et sont socialisés. La définition de G. Deville ne différencie pas suffisamment le socialisme de tous les autres systèmes de société. Celle de Sidney Webb (3) restreint trop le nombre des systèmes qui peuvent légitimement être classés dans le genre socialisme. En laissant à l'individu les salaires de son travail, S. Webb présuppose que le socialisme exige l'existence de salaires et alors les divers communismes sont exclus, ce que nous ne pouvons admettre comme étant en contradiction avec la vérité historique.

(1) *Il primo Maggio dei socialiste livornesi* — 1895. Numéro unique.
(2) *Principes socialistes*, p. 35.
(3) « Les idées préconisées par le socialisme sont d'ordre économique, éthique et politique... Au point de vue économique, le socialisme implique l'administration collective des fermages, des loyers et intérêts, laissant à l'individu seulement les salaires de son travail manuel ou cérébral. Au point de vue politique, il préconise le contrôle collectif sur, et la haute administration de, tous les principaux instruments de production de richesse. Au point de vue de l'éthique, il exige la réelle reconnaissance de la fraternité, l'obligation universelle du service personnel et la subordination des fins individuelles au bien commun. » (*Socialism in England*, p. 9, 10 — 1893.)

P. Leroy-Beaulieu a écrit : « Le socialisme actuel c'est le collectivisme, c'est-à-dire l'appropriation par l'Etat et la mise en œuvre par lui de tous les moyens de production ». (1) Il a ainsi supposé l'existence de l'Etat comme essentielle au socialisme. Il en est de même d'Henri Brissac, (2) de Léo qui a écrit : « C'est autour de la Propriété que gravite le socialisme... Il consiste dans la socialisation des moyens de production... Il consiste... dans la remise des capitaux, le sol sous-sol, machinisme aux mains de la société qui les exploitera unitairement — et non sur la base de l'autonomie comme le demandent les anarchistes — au profit de tous. » (3) Il résulte de ces conceptions que tout système social où l'Etat n'existe pas et où la propriété est socialisée n'est pas du genre socialisme. Pour ces auteurs, le socialisme est restreint à ce qui est réellement une de ces variétés : le collectivisme d'Etat. La précision de ces notions fait que ne sont pas considérés comme socialistiques des systèmes de sociétés que l'histoire nous oblige à regarder comme appartenant au genre socialisme ; aussi repoussons-nous ces définitions.

Il en est de même de celles proposées par P. Leroy-Beaulieu, Engels, (4) l'auteur du *Standard Dictionary*, Yves Guyot. (5) Schaeffle, (6) et Colins. (7) Ces sociologues en effet synonymisent socialisme avec collectivisme. Ils identifient le genre avec une variété, chassant hors du socialisme les diverses variétés du communisme. Au contraire, P. Lafargue emploie le mot « socialiste » comme synonyme de « com-

(1) Préface de *Où méne le socialisme* par E Richter.

(2) « Le socialisme a pour but de socialiser les moyens de production, d'avoir des travailleurs consommant selon ce qu'ils auront produit, toutes charges sociales acquittées, de remplacer le commerce par l'Etat. » (*Résumé populaire du socialisme*, p. 8).

(3) *La Propriété et le Socialisme*, 1re et 2e partie.

(4) « Le socialisme est le changement de tous les moyens de production en propriété collective. »

(5) « Sont socialistes ceux qui veulent... la socialisation du sol et de l'outillage industriel... L'idéal socialiste est le collectivisme... ou bien la nationalisation du sol... Les socialistes veulent revenir à la propriété collective... » (*La Tyrannie socialiste*, p. 4, 26, 28).

(6) « Socialisme : remplacement du capital privé par le capital collectif ». (*Quintessence du socialisme*, p. 17.— Traduction B. Malon).

(7) Le socialisme rationnel imaginé par Colins veut la propriété collective inaliénable du sol et de ce qui y est adhérent. (*Résumé succint de la science sociale d'après Colins*, p. 8).

muniste » et il définit le communisme : « la mise en commun des moyens de production et des moyens de jouissance. » (1) Cette identification du socialisme et du communisme est encore faite par Michael Schwab, (2) par les auteurs de la brochure le *Socialisme et les étudiants*, (3) par le *dictionnaire* Webster, le *dictionnaire de la Conversation* — qui restreint même l'identification à une variété du communisme, celle anarchique — par Spies (4), Fisher (5), Malatesta (6), Tcherkesoff (7) et le Parti Ouvrier Socialiste Révolutionnaire français qui déclare que l'émancipation complète de tous les êtres humains « ne sera en bonne voie de réalisation que, lorsque, par la socialisation des moyens de produire on s'acheminera vers une société communiste dans laquelle chacun donnant selon ses forces recevra selon ses besoins ». (8).

Nous ne pouvons admettre ces synonymisations qui assimilent le genre socialisme à de simples variétés de ce genre. Ces plus précises notions mettent hors du socialisme des systèmes de société qu'on est habitué à considérer comme en faisant partie. Elles excommunient littéralement les partisans de

(1) *Le Communisme et l'Evolution économique*, p. 2).

(2) « Socialisme signifie que terre et machinerie seront propriété commune du peuple La production se fera par des groupes producteurs qui fourniront aux demandes des gens ». (*The Chicago Martyrs*, p. 14).

(3) Le socialisme sera réalisé « par la mise en commun des moyens de production. de distribution et d'échange »

(4) « La nécessité de la propriété commune des moyens de travail sera réalisée et commencera l'ère du socialisme, de l'universelle coopération. La dépossession des classes usurpatrices — la socialisation de leurs possessions — et l'universelle coopération du travail, non pour des usages de spéculation mais pour la satisfaction des besoins de la vie ; bref, le travail coopératif pour entretenir la vie et en jouir est l'ébauche générale du socialisme. » (*Chicago martyrs*, p 8).

(5 « La philosophie du socialisme est une philosophie générale et comprend plusieurs doctrines subordonnées, distinctes.... quant à l'organisation économique de la société, nous sommes partisans de la forme communiste ou méthode coopérative de production. » (cité par Doméla Nieuwenhuis, op. cit., p. 33, 34).

(6) « Les socialistes croient qu'en abolissant la propriété privée, c'est-à-dire la cause, ils détruiront en même temps la pauvreté, l'effet... Le nom de socialistes signifie tous ceux qui veulent que la richesse sociale soit au service de tous. » (*A talk about anarchism communism between two workers*. P 24, 25).

(7) Il définit ainsi le socialisme : « système social dans lequel les moyens de production sont socialisés et administrés par la communauté elle-même sur la base de l'égalité entre les sexes. » (*Freedom*, avril 1897).

(8) *Notre programme* par Jean Allemane, p. 4, 5.— 1895.

ces systèmes dans lesquels la propriété est cependant socialisée. Alternativement le collectivisme et le communisme sont ou ne sont pas des systèmes classés dans le socialisme. Ils n'en sont pas des modalités suivant que l'on accepte l'une ou l'autre de ces définitions. Il résulte de là que les conceptions du socialisme données ci-dessus sont inacceptables parce qu'elles sont trop restrictives.

(Pour finir). A. HAMON.

UNE ÉCOLE IDÉALE

L'ÉDUCATION RATIONNELLE EN ANGLETERRE

Dans son intéressante étude, « La Reine des Mers », (1) M. Ch. Malato, parlant de l'éducation des classes moyennes en Angleterre, dit : « *L'éducation donnée aux jeunes anglais des deux sexes est à la fois la plus rationnelle et la plus pratique.* » La suite de son article indique cependant que les éléments de cette éducation rationnelle et pratique ont plutôt leur source dans la famille que dans l'école. En effet, l'auteur fait justement allusion à la pauvreté du curriculum scolaire des écoles de garçons, leurs points compensatoires consistant plutôt dans : « *Le surmenage moins grand, les forces physiques plus intelligemment cultivées.* » Cependant sa critique, *quoiqu'il en soit*, porte plutôt sur les écoles de garçons que sur celles des filles, entre lesquelles il y a souvent une différence remarquable.

Il n'y a probablement aucune institution sociale anglaise qui ait subi, pendant les trente ou quarante dernières années, une réforme plus complète que les écoles des classes moyennes de filles. Ce fait est dû sans aucun doute au développement contemporain du mouvement « féministe. » La revendication d'une éducation supérieure pour la femme n'est qu'une phase de la révolte générale contre son assujettissement. Quoique les leaders qui se sont dévoués à la cause de l'éducation de la femme aient été presque exclusivement absorbés par cette question, grand nombre d'entre eux sympathisaient à cette

(1) Voir la *Société Nouvelle* n° 136, avril 1896.

lutte engagée pour la conquête de l'égalité politique avec l'homme; quelques-uns même y ont pris une part active.

Déjà de 1840 à 1850, il s'était fondé quelques collèges et écoles supérieures pour femmes et jeunes filles, entre autres : Queen's college, créé en 1848; Bedford collège, London 1849, The North London collegial School 1850 et le Cheltenham Ladies'college 1853. Ces quelques écoles exceptionnelles furent les pionniers du mouvement éducateur. Elles eurent une âpre lutte à soutenir, d'abord contre l'opinion publique, ensuite pour trouver des femmes compétentes comme institutrices. Généralement on ne considérait pas du tout comme nécessaire, ni même *comme il faut* pour les jeunes filles, de recevoir une éducation *solide et profonde.* Pour les institutrices, il n'y avait pas de programme déterminé pour juger de leurs capacités; aussi beaucoup d'entre elles enseignaient sans être aptes à le faire.

Miss Buss, la fondatrice du North London Collegial School, Miss Dorothy Beale, directrice du Cheltenham Ladie's college, avec M. William Grey et sa sœur Miss Sheriff, Miss Emily Davis et d'autres femmes zélées soulevèrent une agitation qui eut entre autres résultats, la nomination d'une commission d'enquête des écoles qui a été en activité de 1864-1869.

En 1865, l'Université de Cambridge admettait les jeunes filles à ses *examens locaux,* jusqu'alors exclusivement réservés aux jeunes gens et, en 1871, Oxford suivait cet exemple

Depuis cette époque, la question d'admission des jeunes filles aux examens a suivi une marche ferme et progressive, de sorte qu'aujourd'hui, les deux sexes sont sur un pied de parfaite égalité à cet égard.

Les écoles de filles offrent souvent plus d'avantages que les écoles de garçons par le fait qu'elles ont été fondées plus récemment ; beaucoup d'écoles de garçons, en effet, comptent plus sur le prestige de leur ancienneté que sur les avantages intellectuels qu'elles offrent.

Cependant malgré les grands progrès généralement réalisés dans l'instruction donnée de nos jours aux jeunes filles, l'éducation de la jeunesse n'est pas ce qu'elle pourrait, ce qu'elle devrait être à plus d'un égard si l'on considère les flots de lumière que la science et la philosophie modernes ont répandus sur la question du développement de l'être humain, aux points

de vue physique et moral. Dans cet effort pour obtenir des privilèges égaux, quelque valeur qu'aient ces privilèges, on a perdu de vue le vrai idéal de l'éducation libérale et regardé *les examens* comme le témoignage et le but d'une bonne éducation.

On le sait, dire d'une école qu'elle jouit d'une grande renommée, c'est dire qu'un nombre respectable de ses élèves passe les examens et les passe avec « honneur ». Or, pour réussir aux examens, pour réussir avec « honneur », il faut une préparation spéciale, un « gavage »; un surmenage pourcentage intellectuel est inévitable. Ces moyens de préparation spéciale sont strictement limités à la quantité et à la qualité des connaissances demandées pour l'examen. Ce genre d'enseignement mène à la lassitude et au dégoût de l'étude plutôt qu'à la culture et au développement de l'intelligence. Non seulement cette éducation n'a pas la prétention de comprendre d'autres branches de l'enseignement, mais encore elle donne des résultats insuffisants au seul point de vue intellectuel. Toutefois, à cause du goût national pour le développement physique et de l'amour des anglais pour tous les sports en plein air, une seule exception a été faite, c'est que la gymnastique aussi bien que le tennis, le criket, etc., forment souvent une partie du curriculum des écoles. Mais il faut se souvenir que l'étude de l'hygiène est généralement négligée, et qu'une éducation pratique pour ce qui est de l'hygiène du costume et de l'alimentation n'a même pas été tentée. Ici et là des efforts ont été faits pour appliquer la méthode de Sloyd, afin d'exercer les mains et les yeux, mais c'est si rare que ce n'est encore qu'une exception.

Enfin, c'est aussi très rare de trouver, en Angleterre, même les meilleures écoles affranchies de tout dogme religieux. L'enfant du libre-penseur, par conséquent, même quand il est toléré, est toujours dans un état de désavantage social parmi les orthodoxes. Sans parler du fait que le corps enseignant lui-même souffre de la *cramponnante* influence de la foi.

L'Angleterre cependant, comme l'a souvent remarqué Pierre Kropotkine, est un pays riche en exemples d'initiative privée. Et c'est le cas en ce qui regarde la question de l'éducation. Parfois nous trouvons des individualités d'une grande indépendance, des caractères qui résistent généralement à la force

de l'opinion publique et se frayent un chemin qui leur est propre. C'est ainsi qu'on trouve des écoles qui font exception ; l'une à Abbotsholm dans Derbyshire, l'autre à Bedales dans Sussex. Ce sont deux écoles de classe moyenne pour garçons où l'éducation physique et morale est regardée comme aussi importante que l'éducation intellectuelle. Seulement ces deux écoles sont « religieuses », de sorte que les sciences naturelles et surtout une base rationnelle de pensée et une indépendance d'esprit sur tous ces sujets ne sont pas leurs points forts. De plus, à Abbotsholm du moins, il n'y a que les garçons de la haute bourgeoisie qui soient admis. Miss Frasey à Sutton (Surrey), a une école mixte, pour garçons et filles, où elle fait de l'enseignement de la morale le point capital. Son programme est à la lettre « pas de punitions, pas de distinctions, pas de prix. » De même Misses Beavis et Noole, dans leur école, 4, Glocester Crescent, Regent Park, London, ne préparent aux examens que dans des cas exceptionnels tout en donnant une éducation plus complète que ce n'est l'usage.

Mais entre toutes la plus remarquable et de beaucoup la plus rationnelle autant qu'il nous est possible de l'affirmer est l'Ecole Rationnelle de Cromer, (1) dirigée par Miss Clark.

Pendant longtemps, miss Clark eut sous les yeux, dans une école supérieure ordinaire, les résultats du système des examens. Elle fit là une expérience qui l'éclaira et elle se persuada de l'insuffisance de cette méthode pour arriver à l'éducation dans le vrai sens du mot.

Profondément imbue de l'esprit vraiment scientifique et débarrassée du besoin de rattacher les phénomènes de la vie à quelque croyance religieuse, elle a eu le courage, il y a quelque 6 ans, de fonder une école sur un plan purement rationnel.

Nous allons tâcher, ayant eu pendant une année une connaissance personnelle de cette école, de donner une idée de son but, de son œuvre.

La première impression qui frappe le visiteur entrant dans l'école, est l'absence de toute contrainte et de toute étiquette entre les professeurs et les élèves. L'ordre qui règne vient

(1) Cette école va être transférée à East Grinstead (Surrey) pour septembre prochain.

évidemment du sérieux et réel intérêt pour le travail qu'on est en train de faire. En même temps chaque élève, grande ou petite est aussi à son aise que chez elle. En effet, il ne semble pas du tout que l'on soit à l'école, mais dans une communauté d'amies liées par une sympathie et des intérêts communs.

Les plus âgées aident les plus jeunes comme si elles étaient sœurs. Personne n'est obligé de continuer de travailler si on est fatigué ou si on ne comprend pas ce que les autres étudient. Voici les paroles par lesquelles m'exprimait son étonnement ma petite fille après une expérience de quelques jours : « Eh bien, mère, on peut regarder en l'air dans cette école ! on n'a pas besoin de lire si on est fatigué ! on peut se lever de son banc, on peut *même* parler un peu ! ».

Cependant, ce qui apparaît tout d'abord, c'est le sens de la responsabilité éveillé d'une manière frappante dans chacun des élèves.

Nulle part, dans nos nombreuses années d'enseignement, nous n'avons vu le sentiment de la responsabilité personnelle plus effectivement éveillé, et certainement nulle part nous n'avons rencontré plus de joie réelle dans les études et les occupations de la vie scolaire. Il n'y a pas de surveillance des maîtres pendant les heures d'études préparatoires, ni de punitions pour les leçons non préparées ; mais l'élève qui dérange les autres pendant les heures d'études est aussitôt repris par ses camarades. Et pour citer les propres paroles de Miss Clark : « J'ai quelquefois de la peine à les faire sortir lorsque l'heure de la leçon est finie. » Ce n'est pas une chose rare qu'une classe demande de continuer la leçon lorsque la cloche sonne pour un changement quelconque.

Bref, il est évident que le texte du programme de l'école est exact lorsqu'il dit, quant à l'éducation morale : Nous désirons que nos filles se développent en liberté, qu'elles soient naturelles, pleines d'espérance et fortes, sympathiques et serviables. C'est dans ce but que nous nous efforçons de les éclairer, de les développer par une encourageante liberté de pensée sur chaque sujet.

Etant libres, elles ont la bonne volonté ; n'ayant rien qui les forcent à faire ce dont elles ne sont pas encore capables, elles étudient et travaillent avec la joie de la puissance qui se sent croître ; ajoutez à cela que les méthodes d'après lesquelles on

leur enseigne sont les plus vivantes, les plus pratiques, les plus rationnelles connues.

Les élèves sont admis depuis l'âge de 5 ans. Les garçons doivent entrer avant 10 ans. Il n'y a pas de limite d'âge pour la sortie de l'école. Depuis sa fondation deux élèves seulement en sont sorties. L'une étudie la musique au Collège de Bedford, à Londres ; l'autre est professeur dans un Kinder-Carten (Jardin d'enfants).

L'année scolaire est divisée en trois parties : 1° de mi-janvier à mi-avril ; 2° du 1 mai à fin juillet ; 3° de mi-septembre à mi-décembre ou Noël. Pour la pension et les leçons le prix annuel est de 50 guinées (1312 fr. 50) pour les fillettes au-dessous de 12 ans et de 60 guinées (1575 fr.) pour les jeunes filles au-dessus de 12 ans. Pour les leçons seules les prix sont respectivement 315 et 393 fr. 75 par an. Il est à noter d'ailleurs qu'il y a des suppléments pour la danse, le dessin, etc.

L'école comporte trois divisions ou degrés de travail intellectuel. Les cours comprennent l'enseignement de la langue anglaise, le français, le latin, l'allemand, l'histoire, la géographie, l'astronomie élémentaire, l'hygiène, la botanique, la physiologie, l'histoire naturelle, la physique, l'arithmétique, la géométrie, l'algèbre, le dessin linéaire et d'ornement, le dessin, la peinture, la sculpture sur bois, la théorie de la musique, le chant, le piano, la gymnastique, la danse, l'escrime, la natation, les jeux divers, les travaux domestiques (couture, tenue de maison, etc), le jardinage. Les sujets d'étude sont choisis d'après la capacité et le degré de développement des élèves. Jamais tous les sujets ne sont pris dans un même trimestre. On donne une attention toute particulière à chaque élève, de sorte qu'il n'y a pas de limites strictes quant à la quantité de matières et au nombre des sujets enseignés chaque année. Les maîtres adaptent leur enseignement aux circonstances, quoique l'on enseigne certains sujets à tous les élèves aptes à les comprendre.

Non seulement certaines études faites dans cette école ne peuvent pas être faites dans les écoles ordinaires, mais d'autres y sont faites beaucoup plus tôt d'une manière tout-à-fait satisfaisante. Par exemple, aux petits de 7 à 8 ans, on lit des poésies choisies et on les leur explique de manière à faire revivre les événements et à provoquer chez eux des images mentales.

On leur demande alors de représenter par le dessin, sur du papier, les scènes dépeintes.

Accidentellement, on passe des examens sur certains sujets à la fin du trimestre, comme preuve des connaissances acquises.

John Farmer, l'inventeur d'un système spécial d'enseignement musical, a visité l'école et a examiné tous les élèves ; il a trouvé jusqu'à présent les résultats très satisfaisants.

Il y a une bibliothèque pour les élèves ; elle renferme 217 volumes de littérature modèle pour tous les âges, à partir de 5 ou 6 ans. Parmi les auteurs qui s'y trouvent, citons : Ruskin, Kingsley, Scott, I. A. Pouchet, Hawthorn, Dickens, H Martineau, A. Montefiore, Thos More, Clodd Carlyle, Tolstoï, etc., etc., etc.

Comme variétés, il y a depuis les *Contes de fées* de Grimm, les *Légendes Finnoises*, jusqu'à *Ivanhoe*, les *Enfants perdus* et autres contes analogues de la vie anglaise, par Mmes Mabesworth et Ewing, jusqu'à Virgile et la *Case de l'Oncle Tom*.

Les heures fixées pour les études, pour les leçons, ou pour les récréations à l'intérieur ou au dehors, sont réglées rationnellement, comme dans une famille bien ordonnée où la vie est régulière, où une attention sérieuse est donnée aux occupations des enfants quant au temps et aux saisons, etc... Pendant l'hiver, les élèves font leurs promenades ou leurs sports de plein air aux heures les plus propices, généralement de 2 à 4 heures du soir, plus quelque temps le matin. En été, elles partent tout de suite après le déjeuner du matin ; quand il fait beau, elles font la gymnastique en plein air Le plus long laps de temps continu passé dehors est de 4 à 6 heures après midi. Souvent, en été, on peut entendre leurs cris joyeux dans le jardin ou dans les champs lorsque, jouant sur la balançoire ou à quelque jeu bruyant, elles aspirent leur « dernière bouffée d'air » avant de rentrer.

Les sports sont également choisis d'après les saisons : en été, cricket, etc.; en hiver, hokey ; puis de gaies promenades. Ces dernières ne se font jamais à la manière des pensions, en marchant deux à deux, mais en groupes qui se forment d'après les goûts qui rapprochent les élèves. Tous courent, jasent, s'acharnent à la recherche de quelques plantes, etc. .; c'est une bruyante et joyeuse réunion d'êtres qui tirent toute la joie qu'il est possible de prendre de leur charmante et jeune vie.

Lorsque, comme cette année, le temps est très variable, parfois venteux et froid, chaud et étouffant, le jour et l'heure des sports ou de la baignade à la mer sont changés. Ainsi, lorsqu'il fait chaud et lourd, elles vont sur le rivage pour prendre leur bain; les unes traînant tout l'attirail pour dresser la tente qui sert de cabine, d'autres à bicyclette. Lorsque la tempête est soudaine, l'heure d'étude du soir peut être changée; elles travaillent avant l'heure ordinaire dans l'espoir de sortir dès que l'orage sera passé.

Malgré tout, une stricte ponctualité est observée, les leçons et occupations de l'intérieur sont soigneusement alternées, tout est fait avec discernement.

Aucune discipline inutile, rien de purement conventionnel ne règle l'ordre; c'est, comme il a été dit plus haut, la raison majeure qui fait le caractère familial et communiste de l'établissement.

Les sciences naturelles sont le point essentiel des études; elles sont enseignées autant que possible d'après nature. La botanique, par exemple, par laquelle commencent les plus jeunes est enseignée à l'aide de plantes naturelles. Fleurs et feuilles sont recueillies par les enfants eux-mêmes dans les sentiers et les champs, etc. Tous ces élèves ont aussi leur propre jardinet à cultiver et elles aident toutes à tenir en ordre le jardin commun.

La zoologie suit la botanique et les plus âgées des élèves finissent par la physiologie et l'hygiène. Pourtant on ne peut pas dire qu'il y ait une stricte ligne de démarcation entre ces études. Ainsi notre petite fille de 8 ans, après sa première année, très forte sur le nom des fleurs des champs, sur leur structure, ou leur classe, etc , « ne jetterait pas un peu de l'eau où il y a eu des fleurs avant d'y rechercher les traces de vie animale qui ont pu s'y développer. Ses connaissances des animaux et de leurs habitudes sont très nettes. Sa manière de parler des parties de son corps, des habitudes nécessaires à entretenir la santé et la force, donne l'idée que toutes les branches sont traitées, au moins d'une façon rudimentaire, dès le commencement.

Ajoutez à l'enseignement théorique relatif à l'hygiène, une attention pratique donnée à l'hygiène du costume, aussi bien bu'à l'exercice et à l'alimentation. Les élèves et les maitresses

tresses portent un costume léger, commode et hygiénique. Il est de flanelle ou de tissu tout laine. — Il est défendu de se serrer le corps, d'aucune façon; point de cols, de ceintures, de corsets hauts et étroits. Ce costume se compose d'une simple blouse, actuellement brune, allant de la nuque jusqu'au-dessous du genou. C'est un modèle très en usage en Angleterre pour les enfants jusqu'à dix ans. Les petites filles de 5 à 6 ans la porte libre. Les plus âgées, jusqu'aux jeunes femmes de 20 ans, ont une ceinture de même étoffe qui l'ajuste commodément à la taille. Sous la blouse, elles portent toutes des pantalons de même étoffe, fermés aux genoux. Les jupons sont tout à fait supprimés.

Ce costume leur laisse la liberté des membres, leur donne la grâce, et fait qu'il est difficile de reconnaître par la tournure l'âge de ces jeunes femmes. Celles de 19 ou 20 ans peuvent facilement être confondues avec celles de 14 à une petite distance. Le cou nu se dégageant du col plat, rabattu, donne de la dignité au port de la tête. On est très soigneux pour la chaussure : bas de laine, souliers hygiéniques, pas de bottines, voilà la règle. Beaucoup portent des sandales. Pendant la gymnastique on porte des pantoufles molles et souvent même point de chaussure.

Dans le champ de criket, dans le jardin, on se passe avec une étonnante facilité de manteaux, de jaquettes, de chapeaux, même des coiffures larges portées de préférence.

Etant de longues heures en plein air et dans des chambres toujours largement aérées, ces jeunes filles sont bientôt aguerries et préfèrent se débarrasser de tout ce qui est une entrave à la liberté de leurs mouvements.

Dans le costume des garçons, il n'y a naturellement ni cols ni manchettes raides. Un pantalon, une blouse ou jaquette commode, laissant le cou libre et découvert autant qu'il est convenable. La différence de ce costume avec celui déjà porté par les garçons n'est rien en comparaison de celle apportée dans celui des jeunes filles : le costume masculin est déjà beaucoup plus hygiénique, beaucoup plus confortable que celui des femmes.

Du reste, il faut ajouter que rien n'est forcé dans cette école. Il peut arriver qu'une jeune femme y entre à un âge où son goût est déjà formé; alors, si elle le préfère, elle peut continuer

de porter le costume ordinaire, d'une coupe simple. Il arrive parfois que des parents trop conservateurs ne désirent pas que leurs enfants adoptent le costume ; dans ces cas, que Miss Clark déplore cependant, elle n'insiste pas. Pourtant aucun observateur impartial ne peut s'empêcher de remarquer l'énorme avantage qui résulte pour ceux qui adoptent le costume hygiénique.

Pour voir l'immense différence entre l'aisance et la grâce des mouvements dans ce costume, on ne peut mieux faire que d'observer une nouvelle venue qui n'a pas encore reçu son costume de promenade et de jeu et de la regarder au milieu des fortes et gracieuses jeunes femmes qui se meuvent à ses côtés. La malheureuse a l'air de se traîner difficilement sous le fardeau de son costume conventionnel. Les autres rappellent les véritables jeunes amazones, fortes, libres, légères, avec une parfaite possession d'elles-mêmes. Voyez-les marcher, courir, se balancer, jouer au criket, faire de la bicyclette, nager, monter, grimper, etc... Là, est l'aurore du jour de la liberté pour les femmes, alors qu'elles ne voudront plus être les esclaves d'un costume servile, mais indépendantes, ne relevant que d'elles-mêmes, raisonnables et amies de la sagesse, en même temps sympathiques, capables et cultivées.

Les salles d'études sont suffisamment grandes, simplement et commodément installées, pourvues de tous les objets nécessaires au degré d'instruction donnée dans chacune d'elles et toujours bien aérées. Chaque enfant a son pupitre à lui, et tous sont responsables de l'ordre général dans les salles aussi bien que de leur propriété individuelle. Une chambre est installée comme gymnase, avec tous les appareils.

Les chambres à coucher ne sont pas de grands dortoirs, mais elles ont les dimensions de celles d'une bonne maison anglaise, Les parquets sont cirés ; il n'y a pas de carpettes, si ce n'est, lorsqu'on les demande, de jolis petits tapis. Chaque élève a son lit dont la literie est tout à fait simple. Une grande attention est donnée au bon goût des choses environnantes ; ainsi les papiers de tentures sont choisis d'après la situation de la chambre, gais et chauds du côté nord, quelque chose de plus frais, de plus froid du côté sud. Il y a des chambres de bains en grande quantité sans compter les baignoires usuelles en métal, si communes dans les cham-

bres à coucher de la classe moyenne en Angleterre. On donne une scrupuleuse attention au blanchissage, au lavage et en général à la propreté, à la netteté des vêtements personnels.

Le premier déjeuner est à 9 h. 30 du matin toute l'année; il se compose de: corridge (sorte de bouillie d'avoine), jambon aux œufs, etc .. pain, thé, lait, café et cacao. Vers 11 heures on prend une légère collation consistant généralement en pain, beurre et lait. Le diner est à 1 h. 15. Le thé, un thé substantiel, à 6 heures 15 du soir. La table, enfin, est comme on peut la trouver dans une bonne famille de classe moyenne en Angleterre. Les mets sont nourrissants, mais simples, bien préparés et suffisamment variés pour satisfaire tout le monde et ne pas devenir monotones. Il y a quelques élèves qui sont végétariens, tandis que d'autres, d'après le désir de leurs parents, reçoivent de la viande deux fois par jour.

Pour terminer, je dirai que dans l'enseignement, la connaissance de ces occupations appelées devoirs domestiques, de ménage, de couture sont pris en considération. Ils sont régulièrement enseignés par des maîtresses capables, pendant que l'habileté de l'œil et de la main est développée par un travail manuel quelconque, la sculpture du bois par exemple. Plusieurs heures sont journellement passées en plein air.

Il est évident maintenant qu'avec une vie si remplie d'études et d'occupations si variées, sous la direction de Miss Clark et de ses aides dévoués, filles et *garçons*, car il y en a aussi, ne peuvent manquer d'accroître et de développer leurs capacités dans le sens le plus large.

Il n'est pas nécessaire d'ajouter que cette école n'est pas populaire. Le philistin la regarde de haut; le croyant est effrayé de tant de liberté de pensée; l'autoritaire n'a pas de confiance dans un système d'éducation dont le but est d'enseigner aux enfants à trouver en eux-mêmes leur propre loi. Donc, le succès de cette institution dépend de l'appui qu'elle recevra des amis de la liberté, des rationnalistes, des éclairés.

AGNÈS HENRY.

Traduit de l'anglais par Mme E. RENAUD.

LE CŒUR D'ARCHYTAS

Pour te dompter, mon cœur, faudra-t-il aller jusqu'à la mort ?

Dans l'atrium où pleut l'eau vive, une vapeur fraîche tombe de la mosaïque des plafonds. Des urnes et des épiloirs gisent sur le carrelage. A travers la tenture agitée par le vent, on aperçoit un coin de mer bleue sur une descente vertigineuse de jardins. Au loin, dans l'air limpide, des îles frissonnantes d'arbustes.

L'immensité d'un ciel neuf double les reflets miroitants de l'eau. Archytas s'ennuie. Ses narines gonflées et ses lèvres pâles aspirent dédaigneusement la brise qui pose sur la mer sombre la houle aux crêtes blanches comme des vols d'oiseaux. Ses yeux vides se lassent aux aventures des nuées. Il s'étire sur le lit d'ivoire.

Un étranger velu, Thessalien ou Thrace, le considère avec fixité, le poing crispé dans la barbe.

Un grand silence amical expire.

On entend par saccades argentines les clochettes d'un ânier. Des voiles, déployées comme des étendards, croisent et s'évitent, avec un cri rauque des rameurs. Des esclaves luisants comme des bronzes courent sans bruit dans les vestibules.

Archytas se redresse et murmure : — « Ah ! Thraséas, mon cher ami, si j'étais amoureux !... »

Au même instant un bruit de fuite agite le dédale des arcades. Une femme éperdue arrache la tenture et se précipite sur les coussins, le peplos en désordre et les mains supplicatrices.

— « Excuse-moi ! souffle-t-elle. Je voulais te revoir... Oh ! tu le sais ! Tu te souviens de l'Ilissos ! J'ai cherché tes regards à travers les lauriers roses ! Tu me semblais plus grand que les autres hommes ! »

Elle s'arrête, tend le bras et crie :

— « Ne me regarde pas ainsi ! »

Puis elle se traîne à ses pieds : — « Aie pitié, Archytas, je t'aime ! »

Archytas fit un signe et se recula. Le chef des esclaves apparaissait essouflé et rouge.

— « Emporte cette femme, dit-il, elle est folle ! »

Et pendant que l'homme entraînait sous le rideau la suppliante saisie de silence, il tourna vers la mer son visage impassible.

Des feuilles tourbillonnèrent sur la terrasse, puis, à travers la fraîcheur des arbres pleins d'oiseaux, un soupir de chanson monta, venant de l'Ephébie :

Pourquoi sont-ils inéclos
Les chers baisers de mes lèvres?
Ils sont enfermés dans l'enclos
Des chèvres.
La bergère les tient bien
Dans la paume de ses mains,
Croira-t-elle en l'orgueil d'aimer?
Les Pléiades sont farouches
Helios baise dans la mer
Leurs bouches.

Solitude. Silence. Thraséas poussa un siège avec bruit. Archytas, affaissé sur la pourpre du lit, la tête entre les mains, éclata en sanglots.

— « Qu'as-tu donc dit le montagnard, en lui prenant les poignets.

— « Laisse-moi, va-t-en ! »

Le Thrace, au contraire, s'assit à ses côtés et le saisit dans ses bras forts : — « Voyons, confie ta peine. Cela soulage. L'heure est propice. Excuse-moi de n'être pas venu plus vite. J'arrive hier d'Olynthe et de Numidie. Qu'as-tu ? voyons, parle ! »

L'autre murmura précipitamment : « Est-ce que je sais ? je m'ennuie. Ah ! la boulimie de ce qu'on croit être l'amour. Ah ! les jolies esclaves qu'on arrête, à la nuit tombante, avec des mots ardents, les gynécées où l'on pénètre, les tavernes de

matelots, les lupanars de Phéniciens et de Nègres ! Ah ! vêtements de débauche trempés de sueur, tachés de vice, et fripés. Ah ! triste vie ! vie amère ! je ne veux plus ! non ! je ne veux plus ! »

— « Explique-toi avec plus de clarté, dit Thraséas, car tu es incompréhensible. »

Archytas s'essuya les yeux et se redressa :

— « Alors il faut que tu connaisses ma honte. Ton départ pour l'Afrique avait brisé une indissoluble amitié. Je fus triste. Je me décidai à terminer des travaux philosophiques. J'achetai cette maison pour réfléchir devant la mer et j'y songeais à m'embarquer aussi pour Cyrène ou pour Carthage.

Mais la philosophie m'excéda. Je sortis bientôt sans mes tablettes.

Un de mes oncles qui s'occupait de rétablir ma fortune, me présenta la fille de Lysias. Elle me plaisait. Je devins son époux. Ce jeu me tira d'ennui.

Je me perdis dans l'absurde confiance d'être à deux. J'étais sans cesse au gynécée. Bientôt je pus excuser toutes ses turpitudes, ses seins devenus lourds, et sa peau rude de triste animal. Je me sentis plein d'une aise médiocre. J'engraissai.

Elle vivait dans la société des marchands qui fréquentaient chez son père, le banquier. J'abandonnai les livres, la musique et la philosophie qui les mettaient en défiance. Ils m'appelaient « homme d'affaires » avec de gros rires et m'indiquaient des testaments à détourner ou des créances négociables. Mes amis me désertèrent. J'allais à mes besognes, j'agitais des chiffres, je maniais des fortunes et je me réfugiais dans de monotones distractions : jeux de discoboles et de gymnètes.

Ma femme ne me quittait point. Je galopais parfois, seul, à cœur perdu sur les routes montagneuses. Hélas ! je retrouvais au retour ses bras nus, enlaçants et doux et son sourire inaltérable. Je songeais à tout ce que je n'étais pas, à tout ce que j'aurais voulu être. J'en vins à m'imaginer que sa seule présence m'empêchait d'être illustre. Je me comparais âprement à une galère échouée dans un canal.

Heureusement, un jour de fête populaire, je rencontrai, derrière Le Pnyx une hétaïre et ses deux esclaves. Je lui parlai. Elle me sauva.

Dès le lendemain je courais chez elle, des pommes à la main.

C'était l'hiver, un hiver troué de coups de vent. Des familles de marins guettaient jour et nuit la mer. Elle chantait, la lyre à la main, des airs d'Alcée. J'aimais cette âme de chansons. Mais un soir, elle se prit à rire d'un air niais et sombre. Je m'en aperçus et elle cessa d'être déesse.

La banque de mon beau-père me déplaisait. Du matin au soir peser des lingots, vérifier des pièces, supputer les éventualités d'une créance, recevoir les doléances de co-propriétaires d'un bien hypothéqué, cela m'agaçait. J'y espaçai mes visites.

Damaris, une Phrygienne, m'aima. Son père, un simple Scythe du Pirée, lui avait donné des yeux troublants et obliques. Elle m'enchanta par des gestes et des sourires. Parfois, elle dansait le soir au rythme clair de deux flûtes. Elle gardait fixés sur moi ses regards inoubliables et, dans l'ombre, souriante elle agitait son voile.

Quelles nuits enchantées nous traversâmes autour d'Athènes! Nous errions avec les chants exaspérés des rossignols. Nous descendions vers l'Hissos et du haut des berges nous cherchions dans le fouillis des roseaux où coassaient des grenouilles l'ombre d'un Satyre se coupant des flûtes. Nos paroles incohérentes et fortes nous blessaient d'aise. Le silence passionné de nos yeux nous ouvrait nos âmes. Une fois, des paysans attardés nous adorèrent pour des dieux.

Mais un soir, comme elle me proposait de fuir en Eubée, j'eus peur du scandale et j'hésitai. Méprisante, je la vois encore s'éloigner à travers la nuit et je perdis hélas! pour toujours ce profil irrité de divinité farouche.

C'est vers ce moment que je rencontrai Aristippos le Cyrénaïque. C'était un grand diable ironique et sec. Des regards contradictoires se heurtaient dans ses yeux vifs. Il relevait son pharos avec une grâce audacieuse.

Il déclara que j'étais né pour les affaires publiques et je le crus. Entre deux coupes de vin et les baisers de deux courtisanes il m'approuva d'avoir abandonné le commerce, qu'il méprisait, et, ayant connu Damaris, il me loua de ma résolution et m'excita à braver l'amour : « La grande joie est d'être haï disait-il. Celui que tu hais te possèdera. Il me montrait Laïs couchée à ses genoux et disait en la poussant du pied : — « Laïs me hait. »

Il parlait aussi des fins repas et des vins rares de son disciple Denys le Tyran.

Je me mis aussitôt à parcourir la ville à la façon des socratiques. Je plaidais les doctrines de mon maître et ma jactance m'éblouissait. A l'Agora je me précipitais à tout instant vers la tribune. Les citoyens de mon dème m'escortaient. On parlait de moi pour un commandement militaire.

Je dédaignais publiquement les marchands dont j'avais vécu. J'avais quitté mon beau-père. Ma femme, sans enfants, filait douloureusement la laine au gynécée et quand, dans une réunion de philosophes, on parlait d'Eros, je m'emportais en frappant du pied.

Cependant je n'étais pas sans inquiétude. Mon oncle me menaçait publiquement. Ma fortune dépendait de Lysias. Ma conduite envers sa fille me causait des remords et par-dessus tout je regrettais Damaris. Tous ces fantômes me troublaient. Le jour opiniâtre calmait bien ma douleur secrète. Mais lorsque la nuit funéraire préparait au ciel débile son cortège mélancoique, l'ombre tombait sur mon cœur, l'ombre panique.

Rien ne me réussissait. Rien ne pouvait relever sur moi mes pauvres ailes cassées, et je criais parfois, malgré les enseignements d'Aristippe : — « Reviens, reviens, amour! »

Je m'enivrai et je fis des sacrifices à Priape. Le matin, je restais étendu, la langue pâteuse et les bras lourds et je me maudissais. Ne trouvant point de consolation je cherchai stupidement une vengeance. Je sacrifiai cruellement à la haine. On me craignait comme démagogue et comme aristocrate. Et quand il fallait agir, je n'osais!

Toutes ces choses m'ont lassé. Il faut croire que j'ai l'âme faible et que je m'essouffle vite. J'ai quitté Athènes et me voici depuis huit jours revenu comme un exilé dans cette maison que j'avais achetée pour une vie joyeuse ! »

Le vent balayait les nuages. Archytas s'était levé, droit. Sa robe médique traînait sur le marbre. On eut dit que ses paroles lui faisaient mal.

— « Ainsi! j'ai chassé le sanglier, j'ai dansé autour de la victime! Vanité! Ainsi j'ai fait le commerce et trompé des innocents pour un mirage de fortune! Vanité! Ainsi j'ai tenté la vie vulgaire et y ayant mordu, avec dégoût je l'ai crachée! Ainsi j'ai entrepris le Peuple et je n'ai point reçu la récompense de

mon ambition! Ainsi j'ai entrepris l'Amour, j'ai connu ce ravissement qui grise! Mais je l'ai, malgré tout, déclaré inférieur à ton Désir, mon cœur, mon rude cœur toujours inassouvi! Ambition, argent, amour! il n'y aura donc point de vin assez fort, d'extase assez brutale! Et pour te dompter, mon cœur, faudra-t-il aller jusqu'à la mort? »

***

Thraséas haussa les épaules et d'une voix grondante et basse, il souffla:

— « Tais-toi, avorton orgueilleux et sacrilège! Souviens-toi de ta vie! As-tu donc oublié?

Captifs du roi d'Egypte, nous avions dérobé une cange et nous tentâmes la haute mer. Un combat s'était livré avec des galères phéniciennes et le premier jour, nous traversâmes, sur une eau de cobalt, des épaves et des cadavres. La nuit nous apporta la tempête dans sa robe. Notos, Borée, tous les vents du ciel s'éparpillèrent, sifflant, agitant la volante écume des eaux. Nous passâmes des heures sombres cramponnés au gouvernail. Enfin l'aurore au teint d'églantine sourit au ciel et je te disais, rasséréné, à travers un demi-sommeil:

— « L'ombre s'envole, Archytas. Le jour paraît sur son quadrige de lumière. Vois, par-dessus les volutes nuageuses, s'éclairer les horizons de la mer. La plaine immense et liquide mugit de son incessant travail. De toute cette nuit de veille nous n'avions pas vu d'étoiles. Nous plongions dans la brume, dans l'écume et le fracas des vagues. Regarde, il accourt, le ciel héroïque et bleu! L'ouragan s'apaise. Nous avons frôlé la mort. Il faut remercier les dieux. L'un d'eux, certes, nous protégea. »

Et je montrai du doigt la figure ruisselante sculptée à la proue.

C'était un éphèbe nu, armé d'un arc et je lus en me penchant: « *Erôs sôter* »

Nous avions été sauvés par l'Amour.

Nous échangeâmes en son honneur de pénétrantes réflexions.

C'est lui, disions-nous, qui donne la paix aux flots, le soleil au printemps, le zéphyre aux soirées. Nous nous rappelâmes l'avoir vu sculpté à la proue de plus d'une galère qui revenait de Syrie ou d'Afrique, chargée d'aromates ou de pourpre.

Nous avions entendu des éphèbes qui luttaient au javelot invoquer son adresse. Nous nous étions arrêtés à Corinthe un soir, devant un philosophe cynique qui vouait éloquemment à l'Amour les misérables et les lépreux. Nous nous inclinâmes devant son universelle présence.

Depuis cette aventure, je l'ai adoré partout où j'ai vécu. Divine et constante Harmonie, je te dois toute ma félicité. Jamais le sacrilège orgueil d'un Aristippe n'entama ta splendeur. Jamais je n'ai servi la Haine dure. Jamais je n'ai eu du sang de vengeance aux mains.

Regarde-moi. Je ne suis pas un inutile et je suis heureux. J'ai combattu les Numides, visité les sources du Nil où les Troglodytes mangent du poisson et vivent tout nus. J'ai fondé un comptoir à Cyrène pour l'huile et les parfums. J'ai fait des relevés géographiques. J'ai écrit un livre sur la géométrie des triangles. J'ai tenu tête à Socrate.

En tout cela, j'ai cru vénérer l'Amour.

Regarde-moi. Je suis un homme libre, « un citoyen du monde », comme disent les cyniques. Est-ce que je parle languissamment de la nature du Bonheur? Non, je fais des œuvres et je suis heureux.

Souviens-toi du chant orphique: « Réjouis-toi de ta nouvelle souffrance. » C'est la plus haute vénération de l'Amour. J'ai vu, parmi les mercenaires de Carthage, des gaulois bruns et maigres qui se refusaient à porter des cuirasses et se réjouissaient de leurs blessures. Tout pliait devant eux quand ils se plongeaient au combat. Apprends-donc qu'il faut se jeter à corps perdu dans la vie, s'exposer à toutes les atteintes. Hélas! oui! c'est souffrir! mais c'est aussi aimer!

L'homme qui essaie de soustraire une des joies de l'Universelle destinée pour l'approprier à son incertain bonheur, je te le dis, vraiment, c'est un fou. La peine qu'il se donne pour cacher ce qu'il a pris trouble péniblement ses journées. Il se dilapide lui-même, l'insensé!

Aie confiance au contraire, non dans ta propre force, dans ta haine, dans ton argent, dans le nombre de tes esclaves ou la logique de tes raisons, mais dans le Noble Univers qui prendra soin de tes peines! Renonce à tes richesses, renonce à tes ambitions, renonce à tes souvenirs! Renonce! Renonce!

Aimer c'est dire adieu à soi-même!

Quoi donc je t'ai entendu tout à l'heure : « Elles me déplurent. Je les quittai ! » Malheureux ! qui voulait aimer sans rien donner de toi que quelques étoffes pour leur corps, des parfums pour leurs sens et la fatigue de tes caresses ! Ne t'avait-on point dit que pour que les Dieux descendissent du ciel il fallait, jusqu'à leurs narines, élever la fumée des sacrifices ? Crois-tu qu'ils suivent les pâles intrigants d'Aristippe qui se mirent dans leur plaisir et ne se quittent jamais eux-mêmes ?

Ceux qui renoncent au contraire vivent avec eux, face à face, dans la splendeur. Ils n'ont ni tes incertitudes, ni tes désespoirs. Ils savent mettre sur le front des plus mornes prostituées, comme sur des reines malheureuses, le diadême de l'Amour. Tout leur sourit : le ciel et la mer, l'aube et la nuit, la plaine et les montagnes. Mais s'ils descendent jusqu'aux humbles, s'ils désaltèrent les fiévreux, s ils rassasient les affamés, ils deviennent les Dieux eux-mêmes.

Oh ! j'ai douté comme toi et je ne te demande point de me comprendre. Le service militaire me mêla aux laboureurs et aux artisans. J'allai dans de petits quartiers. Je vis des gens de pauvre condition.

Ah ! mon cher Archytas, combien je les aimai ! Je les tenais en pitié tout d'abord. Mais la pitié est sœur des tendresses. Je me penchai sur leurs peines et je pleurai avec eux. Je pleurai ! entends-tu ! jouisseur fatigué qui ne connait plus les larmes, je pleurai délicieusement.

Je ne répandais pas des aumônes comme ces hypocrites Eupatrides qui attendent l'arrivée des galères chargées de blé afin d'augmenter le zèle des électeurs de leur dème par d'amples distributions. Mais vêtu simplement, un bâton à la main, je me mêlais à leurs groupes Je prêchais la justice selon leurs douleurs. Mes paroles dans ces cœurs abandonnés résonnaient, prodigieuses et terribles comme en des cavernes. Je sentais tressaillir en moi l'indicible paternité de toute cette souffrance humaine et il me semblait que je gravissais le ciel.

Renonce ! ô mon ami ! à tes coutumières vanités ! Dédaigne Aristippe et ses plaisirs ! voici ma main ! monte avec moi dans l'Empyrée. Ils domineront ceux qui auront méprisé la domination. Ils seront couronnés ceux qui n'auront point voulu de couronnes. Ils connaîtront le Bonheur ceux qui ne l'auront point cherché ! Oui ! Renonce ! Renonce ! Alors tu aimeras Mi-

tylène ou Myrto, Gorgô ou Myrrhine ! Alors tu aimeras les paroles éloquentes, les raisonnements subtils, les œuvres fortes ! Alors seulement tu aimeras le Peuple ! Alors enfin, étant l'amour toi-même, tu ne t'insurgeras plus vainement contre l'Amour ! »

Archytas avait détourné la tête. Il gisait, renversé. Ses mains pendaient Il répondit :

— « Oui, peut-être. Regarde les trirèmes qui viennent d'Eubée. Mon esprit vogue avec cette lenteur. Que sais-je ? j'ai tout perdu, je le vois bien, tout, jusqu'à ton amitié. Hélas, hélas, moi malheureux ! Je ne suis plus que Désir. Il me suffit d'entrevoir des possibilités et je suis satisfait. Tu parlais d'un voyage avec d'autres pensées, je crois ? Eh ! bien oui ! parlons-en comme si j'allais partir demain. Rêvons-y tout le Bonheur, mais nous ne partirons point. J'en sais assez. Il est trop tard. Je ne suis plus qu'un lâche. Aie pitié, ami, je suis dégoûté de la vie. Dis-moi adieu. Laisse-moi chercher dans la mort. »

Il se pencha, accablé, la figure perdue dans un des pans de sa robe. Une troupe d'oiseaux fuyards jeta ses ombres rapides sur la terrasse. Un coup de tonnerre éclata, inattendu.

— « Maître de ta vie, dit Thraséas avec colère, meurs donc ! » Et haussant les épaules, il sortit.

* * *

Thraséas parti pour l'Egypte avec de mystérieux desseins, Archytas tenta de nouveau la vie. Il laissa croître ses cheveux, s'emmêler sa barbe et, vêtu d'un simple manteau de voyageur, il courait, haranguant le peuple à la façon des cyniques. Les anciens sophistes avec lesquels il avait vécu riaient et criaient : « C'est ton nouveau jeu ? »

Il leur répondait par des injures.

On le vit à Corinthe avec Diogène, à Memphis avec des initiés égyptiens, en Sicile et en Asie mineure avec des Pythagoriciens et des Hindous. Partout il se répandait en discours hardis et brutaux et se faisait suivre par des foules.

Oui ! Thraséas avait dit la vérité. Une santé joyeuse battait ses pulsations rythmiques dans ce corps rendu à sa vaillance. Ayant licencié ses esclaves et vendu ses biens il se croyait sans

soucis et marchait d'un pas léger avec des chansons aux lèvres. Il rencontrait des femmes plus belles que Myrtho, plus fières que Damaris. Elles se baissaient et touchaient sa robe. Il les regardait de sa hauteur, les suppliantes. Il les regardait, tout droit, les mains lâches. Il voyait palpiter leurs seins, s'égarer leurs mains, trembler leurs lèvres. Il était heureux.

Son orgueil démesurément s'épanouissait comme une grande fleur rouge dans le sourire de sa bouche. Il sentait à ses pieds d'infinis désirs. Il savourait la souffrance de ne point se pencher vers eux. Il savourait la joie d'avoir éternisé son amour en le décidant impossible.

Il se croyait semblable à Thraséas. Quelques mois se passèrent ainsi. Il inventa des raffinements, des subtilités de jouissance, toute une scolastique singulière.

Il injuriait durement les riches. Il glorifiait publiquement les pauvres. Rentré en lui-même il les méprisait tous et s'y comparait. Il s'agitait dans une contradiction verbeuse et solitaire et se satisfaisait par des prétextes.

Devenu célèbre à Rhodes pour y avoir publiquement adoré les prostituées, il excita le peuple à la révolte et s'empara du pouvoir. Nommé tyran, il se sauva, tout à coup, une nuit, tout seul, dans un canot, vers la côte d'Asie, laissant le trône vide.

Il porta alors son agitation le long des côtes de Syrie et se dépensa frénétiquement.

Un soir, il avait prêché sur une colline. L'effort désespéré de ses paroles avait gonflé les veines pénibles de son front. Les paysans qui s'étaient groupés autour de lui s'éloignaient vers leurs bourgades en discutant ses exhortations.

Il demeura, assis, près d'une fontaine, avec un seul disciple.

Le déclin du soleil rayonnait mortellement au fond du ciel.

Depuis des semaines qu'il prêchait sans défaillance, ce jour-là, il se sentit vide et fatigué.

Il murmura :

— « Je vais donc lutter ainsi jusqu'au dernier jour ? Jamais je n'aurai la permanence d'une amitié ? Je les ai prêchés. Ils s'en vont et me laissent seul. Nai-je pas fait certains sacrifices pourtant ? J'ai abandonné ma vie passée, mes biens et tout souvenir. Et je suis, après bien des espoirs et des aventures de plus en plus vaines, comme un exilé au bord de cette fon-

taine. Dieux graves et toi, Apollon Solaire, m'avez-vous donc destinés à la seule souffrance?

Cela n'est pas équitable. Les enseignements de Thraséas valaient-ils mon sacrifice? Je pouvais en demeurant à Athènes finir doucement ma vie dans une charge publique. J'ai fait un mauvais marché. »

Et celui qui, malgré ses longs cheveux et sa rhétorique brutale était resté l'inutile sceptique des jeux de discoboles et de gymnètes, ajouta :

— « Tous les jours les soucis s'accroissent et me pèsent. Je ne suis plus sûr de moi-même, j'ai tout essayé, je le vois bien, je ne connaîtrai point, sur cette terre, le repos et la paix des justes. Alors, Apollon Moiragétès, toi qui brides par tes rênes rayonnantes la Parque épouvantée, Dieu de la mort douce, je préfère chercher par delà le fleuve noir. Donne-moi le sommeil définitif des ombres! »

Son disciple, âme obtuse et encore plus médiocre, l'écoutait avec des yeux stupéfaits.

Les attelages agricoles grinçaient lentement au retour du labour. Des chants naissaient, mêlés au crépuscule. La source murmurait dans l'herbe dure, avec douceur. Archytas y plongea une patène de cuivre et but longuement l'eau glacée.

La nuit vint. Une grande fièvre le secoua. Il se traîna dans une maison et mourut vers l'aurore.

***

La forêt sacrée descend jusqu'aux bords de la mer de cuivre.

Un brouillard illimité couvre à l'horizon sans astres des silhouettes monstrueuses de montagnes. Un clapotis puissant et lointain bat sur leurs falaises.

C'est la Nuit, l'irrémissible et suprême Nuit.

Une barque tangue au loin du côté où des gueules de cavernes rougeoient, béantes, dans l'éternel crépuscule.

Pas un souffle n'émeut, ni la surface éteinte des eaux, ni les branches fantômales des arbres. Seules, dans la forêt sacrée, de vagues écharpes de brouillards s'enroulent et traînent avec de douloureux soupirs. Elles se précisent. On y distingue des formes. C'est le cortège incessant des ombres qui implorent le rameur Caron sur les bords du Styx.

Archytas, mêlé à leur foule, l'âme encore étreinte par le vertige de la mort, regarde avec curiosité. La Barque fatale sur les flots huileux glisse et s'approche. Le Nautonier courbe son dos aux muscles énormes et tend avec effort les rames. Parfois il se retourne vers le bord. Ses cheveux gris flottent au vent. On voit trembler sa barbe inculte et ses yeux sans fond.

Au côté d'Archytas, parmi l'immense gémissement de l'indigne multitude, une figure indécise et noble regarde obstinément du côté du ciel absent. On dirait qu'elle espère encore, Archytas s'approche. L'ombre se retourne brusquement, le contemple, et l'ancien sophiste se prend à trembler. Ses genoux fléchissent, il s'incline et voyant qu'elle porte à la place de la gorge une ligne sanglante, il murmure :

— « Tu es donc le poète Orphée ? »

L'ombre se mit droite et fit un geste, et il vit que c'était bien Orphée. Mais comme il se proposait de l'interroger sur le Bonheur, le poète lui dit doucement, ayant deviné sa pensée :

— « A quoi sert de te rassurer, pauvre âme inquiète ? Tu es de la race fatale des orgueilleux qui n'ont pas vécu. Ils ne connaissent point la Vie, la Vie redoutable et séductrice, avec ses douleurs qui sont des joies. Elle n'a pour eux que la monotonie du vide et stérile combat de leurs songes. Ils sont fermés à sa divine folie, sourds à son fracas puissant de marée. Mais à travers leur imbécile fatuité ils sentent la vanité fatigante de leur inutile bavardage. C'est cela qui l'attriste, c'est ton impuissance incurable qui te rend féroce, aigre ou désenchanté.

La mort même ne les guérit point. Ils ne se confient à rien, ni aux autres, ni à eux-mêmes. Tu y demeureras le double adouci de tes peines mortelles. Va donc, et si, peut-être, tu es malgré tout un homme libre, un sage, accepte la souffrance comme un don, souris, les souffrances mêmes te seront joyeuses. »

L'esquif rouge heurtait le bord. Le rude passeur criait : — « Préparez vos oboles ! »

Archytas haussa les épaules et entra dans la barque.

Il a passé Cerbère horrible, Minos et le noir Rhadamanthe. Il a voulu pénétrer dans la vallée des philosophes. Une troupe de satyres l'en a chassé en lui criant : « — Tu n'es pas un homme libre ! »

Le voici au pied d'un sycomore. Il s'appuie au tronc rude avec cette curiosité maladive qui l'a constamment exalté. Une petite statuette de l'amour reluit dans une crevasse. C'est un jeune éphèbe armé d'un arc, en tout pareil à la figure de la cange. L'Inquiet la dévisage avec une soif ardente. Les jours, les mois, les années s'écoulent. Il est toujours là et debout comme pour un départ qui ne vient pas. Le rayonnement délicieux d'une immortelle clarté le baigne pourtant et le caresse. Mais il ne voit rien. Les ombres heureuses passent au loin dans la brume éternelle avec une cadence chantante. La voix d'un chanteur et la mélodie de deux flûtes domine leur exquis murmure. Il n'entend rien et ne se détourne pas.

Parfois une figure consolatrice, au détour du sentier, surgit dans l'or dansant de la lumière brumeuse. Elle s'approche pour l'interroger avec une douce pitié. Mais le damné, revêche et sinistre, la menace et l'invective.

Il se replonge dans son obstination. Ses lèvres s'agitent. Il attend, il supplie, il implore, il insulte la divinité de métal. Des larmes coulent enfin sur ses joues creuses, il sent ruisseler avec elles comme le soupçon d'un Bonheur immense. Il croit que la petite figure va parler, il exulte et prie plus fort.

Mais elle demeure énigmatique, éternellement.

Archytas n'est pas un homme libre.

LÉON HENNEBICQ.

ANDRÉ GÉLIABOFF

Je ne crois pas trop avancer en affirmant que, dans ce dernier quart de siècle, Géliaboff a été un des hommes les plus remarquables de la Russie contemporaine. Le cadre étroit de notre vie terne n'a pas été favorable à la mise en action de tous ses talents qui dans de meilleures conditions eussent fourni la carrière d'un grand rôle historique. C'était une individualité puissante.

En repassant cette existence trop courte bien que d'une activité fébrile, il me souvient des paroles commémoratives d'un de nos grands poètes en l'honneur des héros de la terre natale, paroles que l'on peut redire en mémoire de Géliaboff : « Peux-tu douter des héros des temps préhistoriques alors qu'aujourd'hui deux ou trois hommes servent de guides à toute une génération. » Mon talent d'écrivain est bien au-dessous de la tâche pour peindre et pour caractériser une nature si complexe, si riche. Il est difficile de la comprendre et plus difficile encore de la reproduire par des paroles. Puisse l'ombre de ce martyr me pardonner ma téméraire entreprise et mon œuvre imparfaite. La vie de nos lutteurs est si courte, que je crois devoir raconter ce que je sais de celui-ci, car je crains que personne de plus apte ne se lève maintenant pour nous donner une peinture plus fidèle de ce héros.

Géliaboff appartenait à une famille de paysans autrefois attachée à la glèbe. Il naquit en 1849 ou 1850. J'ai gardé un fragment d'une de ses lettres adressée à un de ses amis où il parle de son enfance. Voici ce document dans son intégrité :

« Nous étions serfs attachés à la maison d'un propriétaire ; mes deux aïeuls paternels et maternels ont été transportés du gouvernement de Kostroun en Crimée par leur maître Stein qui y avait reçu un emploi dans l'administration.

« Pendant le trajet à travers le gouvernement de Cherson ou de Poltava, le propriétaire, voyageant suivant l'usage de ce temps, avec un nombreux personnel, s'arrêta pour se reposer et pour se divertir chez un parent également propriétaire. C'est là que mon aïeul maternel Froloff épousa une cosaque libre du nom de d'Akoulina Timofeievna. En Crimée Stein fit deux parts de ses paysans serfs, donna l'une à sa fille et vendit l'autre. Les familles Géliaboff et Froloff passent alors de main en main. La première de ses familles après un court servage chez la fille de Stein, échoit à Nélidoff qui lui accorde sa liberté. L'autre fut achetée par un groc, originaire de l'Asie Mineure, nommé Lampsi, qui, enrichi dans le commerce des chevaux, avait acquis pour une somme assez ronde le droit d'avoir des serfs. De là la famille Froloff passa à la fille de ce derneir mariée à un certain Lorene dont le père, d'origine grecque, était simple maçon ; il construisait des monuments funéraires et s'enrichit on ne sait comment.

« Il fit donner à son fils une éducation autre que la sienne, en fit un fonctionnaire et acheta des titres de noblesse. La famille Froloff fut affranchie chez les Lorene en 1861. Tous les membres des familles Géliaboff et Froloff remplissaient divers emplois dans la maison de leurs maîtres. Mon père fut mis en apprentissage chez un jardinier allemand ; un oncle de la famille Froloff était valet de chambre, une tante Froloff femme de chambre. La propriété de Nélidoff, Soultanovka, était située dans les environs de Kertsch ; la propriété des Lampsi, Aschebel se trouvait dans le district de Theodossia, celle des Lorene s'appelait *Keschki Cekrak*. Le propriétaire Nélidoff, officier dans l'armée, habitait Simphéropol. Mon père était obligé d'aller souvent pour affaires de gérance de Soultanovka à Simphéropol en passant par Aschebel. C'est là qu'il vit ma mère pour la première fois, la fille de Froloff qui lui plut beaucoup.

« Après bien des difficultés vaincues mon père, qui payait au propriétaire Nelidoff, selon la coutume d'alors, une forte redevance en argent pour son apprentissage chez le jardinier alle-

mand, décida son maître à acheter ma mère. Le marché fut conclu.

« Et maintenant encore, lorsque mon père n'est pas content de ma mère il lui dit : « Dépêche-toi ! tu as coûté cinq cents roubles et cinq kopeks ». Après le mariage de mon père, la famille Froloff qui appartenait à la famille des Lampsi fut dirigée vers Keschki-Cekrak où on l'établit. Tous les membres de la famille reçurent différentes fonctions dans le domaine du maître ; mon grand-père, comme recompense de tant d'années de service, fut exempté de tout travail, pour le reste de ses jours. Dès lors il habita avec ma grand'mère une petite maison dans une cour qui se trouvait tout à fait à part (domaine des femmes). C'est là que j'ai passé mon enfance de 4 à 8 ans. Mon grand père, robuste vieillard aux cheveux gris, portait toujours une longue redingote de drap couleur chamois. Je vois encore son regard pensif, son visage sérieux ne souriant jamais ; son front découvert, ses boucles blanches tombant sur son col et sa longue barbe grise. Il avait le teint coloré quoi qu'il eût de 60 à 70 ans à cette époque. De ce que je puis comprendre aujourd'hui, il paraissait imbu d'idées sectaires ; il fouillait souvent des livres anciens à la lourde reliure et lisait fréquemment la bible, ce qui prouvait son respect pour cet ouvrage, respect dont on parle encore aujourd'hui dans notre famille. C'est mon grand-père qui fut mon maître et mon éducateur. C'est lui qui m'a enseigné à lire dans des livres de piété ; c'est de là que je tiens certaines opinions qui m'ont mis en contradiction avec ma famille lorsque j'y suis retourné.

« Il n'y avait que ma mère qui écoutât mes « sottises » en disant : « ce n'est pas l'esprit de la famille Géliaboff, c'est celui des Froloff, ce n'est pas pour rien que ton grand-père t'appelle Frolenko. » Le souvenir de mon grand-père m'est cher entre tous et c'est pourquoi je m'y suis arrêté si longtemps. Il y a juste vingt-cinq ans que mon grand-père, après m'avoir béni d'un signe de croix, me fit prendre un livre en disant : « Il est temps de se mettre à l'étude, fais la prière et que le Seigneur te soit en aide. Etudie et tu deviendras un homme. » Il m'enseignait d'après l'ancienne méthode, (signes abréviatifs et ancienne prononciation alphabétique), mais il mettait toute son âme à m'instruire, de sorte qu'à 7 ou 8 ans je connaissais les psaumes par cœur. Grande était la joie de mon grand-père,

lorsqu'en se promenant avec moi dans les montagnes ou dans la forêt pour couper du bois, il me disait : « Eh bien, Frolenko, récite-moi un psaume. » Et Frolenko débitait son psaume sans faire une seule faute. On était à la veille de l'affranchissement; on comptait les jours ; cette attente oppressait tous les cœurs. Les propriétaires, comme le disait mon grand-père (avec ou sans raison) voulaient profiter de la fin. Ils avaient un système d'espionnage régulier et frappaient leurs gens de coups de verge pour chaque vétille.

« Je me rappelle que ma grand-mère disait en pleurant:« Pourquoi me suis-je laissée attacher à la glèbe ? » Et le soir, elle s'approchait de la fenêtre sur la pointe des pieds et prêtait l'oreille pour s'assurer que l'intendant Dimitri qui cumulait le rôle d'espion et était surnommé « un et demi » pour sa haute taille, ne se trouvait pas dans le voisinage. Les propriétaires jouirent de leurs droits jusqu'à la dernière journée du servage. Voici quelques souvenirs de mon enfance : J'entendais souvent de l'appartement de mon grand-père les gémissements de mon oncle Wassili, valet de chambre, lorsqu'on le fouettait à l'écurie..... Même à mes amis, je n'ai jamais parlé de mon enfance.

« Je me souviens qu'une nuit, ma tante Luba, (elle était couturière) accourut chez nous, qu'elle se jeta en pleurant aux pieds de mon grand-père, les cheveux en désordre, la robe en lambeaux, s'écriant : « Petit père, petit père, sauvez-moi !

« On m'emmena immédiatement et on m'enferma dans la pièce voisine. En entendant les sanglots de ma tante favorite, je pleurais en frappant à la porte et en criant: « Pourquoi fait-on du mal à ma tante ? » Bientôt des voix d'hommes se firent entendre, Dimitri, avec d'autres gens, vint prendre Luba pour la conduire au château. Les voix s'éloignèrent, ce qui se passa là-bas, je l'ignore. On m'avait oublié, et fatigué, je m'étais endormi. Le lendemain ma grand mère essuyait furtivement ses larmes ; mon grand-père était absent ; ma grand-mère me dit qu'il était allé en ville pour m'acheter quelque chose. C'est en vain, ce jour-là, que grand-mère et moi nous l'attendîmes sur la montagne près de la grand'route. J'apercevais de loin la haute taille de mon grand-père ; il portait son chapeau sur son bâton, je courais à sa rencontre à une distance de deux verstes de la montagne. Grand-père me prenait dans ses bras, et lorsqu'il avait rejoint grand-mère, il s'asseyait par terre pour se

reposer. Cette fois-là il fut absent pendant quarante-huit heures. Plus tard j'ai appris que le propriétaire avait violé ma tante, que mon grand-père était allé demander justice, mais qu'il s'en était revenu sans avoir obtenu gain de cause. Le propriétaire était également parti le même matin pour la ville. Tout petit à cette époque, j'avais pris la résolution de tuer Lorene quand je serais grand ; je me rappelle ce serment sous l'empire duquel je suis resté jusqu'à douze ans.

« Ma résolution fut ébranlée par ma mère qui me dit : « Ce sont tous des chiens autant l'un que l'autre, des bourreaux, des tyrans ! »

« Mon père était toujours prêt à faire des concessions; ma mère jamais. Jusqu'à présent elle est dominée par cette même haine. Je citerai encore quelques faits sans commentaires. Un de mes oncles, (le frère de mon père) avait pris la fuite pour échapper aux tortures de la glèbe; il passa le Danube et trouva un refuge chez les membres d'une secte dite Nekrasovce. Un autre oncle, également du côté paternel, prit la fuite pour le même motif.

« Il resta absent plusieurs années, il avait été adopté par un paysan qui l'envoya comme colporteur dans le pays ; enfin, n'ayant pas de passe-port, il fut repris et ramené à son maître. Cet oncle appelé Paul est resté cuisinier jusqu'à l'affranchissement. Il a passé plusieurs années avec nous. Il racontait tout comme témoin oculaire. Mon père tremblait en écoutant ses récits et souvent il s'écriait : « En Sibérie, ce misérable ! » en parlant du propriétaire. Toute la famille se taisait comme atterrée, écoutant avec épouvante tous les détails de ces événements si navrants. Toutefois, la justice exige qu'on reconnaisse que, sous l'influence de sa femme, notre propriétaire Nélidoff a été compatissant pour ses serfs. A l'âge de 8 ans, j'ai quitté mon grand'père pour aller demeurer chez mes parents à Soultanovka. Là, le propriétaire Nélidoff me vit dans une de ses visites. Ayant appris que je savais lire, il me donna un livre ; c'était un livre laïque. Lorsque je lisais dans mes livres pieux, il me caressait de la main et me prenait dans son cabinet où il m'expliquait l'alphabet laïque ; et en me lisant le *Poisson d'Or* de Pouschkine, il m'a découvert tout un monde nouveau. Il habitait alors à Kertsch; il me prit chez lui et me

mit à l'école de district. L'année 1861, m'y trouva, je passais justement de seconde en troisième. »

Les souvenirs écrits de la main de Géliaboff s'arrêtent ici. La lettre que nous avons citée a été écrite probablement en décembre 1880, ou à peu près. C'est la copie de l'original que j'ai gardé jusqu'à présent.

A cette époque, 1871, l'école de district de Kertsch fut réorganisée en « pro-gymnase » et plus tard en gymnase. Géliaboff devenu libre continua ses études. C'était un terrible polisson, mais en même temps un excellent camarade et un très bon élève. Alors c'était un garçonnet maigre, un long roseau qui n'avait rien du jeune homme robuste et large d'épaules que nous avons connu plus tard. En général, il se développa lentement.

A dix-sept et dix-huit ans, il était encore très enfant et le resta longtemps quoique intelligent, vif, gai et très sympathique. Ses camarades l'aimaient beaucoup. Il était toujours prêt à souffler la leçon, à faire un thème ou une composition à un camarade et surtout à prendre la défense de n'importe qui devant les autorités scolaires. Il lui arrivait souvent d'être emprisonné pour de pareils tours. On voulut même une fois l'exclure tout à fait de l'école. Il étudiait toujours très bien, mais c'est surtout en sixième et en septième qu'il a fait de grands progrès comme développement intellectuel. Il finit ses études et reçut une médaille d'or. Cependant, aux derniers examens qu'il a admirablement bien passés, il ne reçut qu'une médaille d'argent à cause de sa mauvaise conduite. En mil huit cent soixante-huit ou soixante-neuf, il se fit inscrire à l'Université d'Odessa pour le droit et, dans sa première année, il se fit exclure pour une démonstration contre le professeur Baginie. Il dut passer toute une année à la campagne, puis il rentra à la même université où il faisait sa troisième année lorsqu'il fut de nouveau exclu je ne sais pas, au juste, pourquoi. Je crois à cause d'une arrestation qu'il avait encourue.

Pendant son séjour à l'Université, Géliaboff a énornément travaillé ; il vivait de ses leçons et gagnait ainsi 150 roubles par mois. Je me rappelle qu'en 1872 ou 1873 il prenait déjà part aux réunions des révolutionnaires d'Odessa qui avaient été intimement liés aux cercles des Tchaikovski de Saint-Pétersbourg. De cette époque jusqu'en 1877, je ne suis pas au

courant de sa vie. Toutefois, il a passé ces quelques années tantôt à Odessa, tantôt à la campagne. C'est à ce moment qu'il se maria ; il eut un fils qui s'appela aussi André. Le cercle révolutionnaire d'Odessa dont je parle était pour l'époque très bien organisé. Ses membres y avaient introduit une très sévère organisation du travail. On se décida à faire de la propagande non seulement dans les classes ouvrières et parmi les étudiants, comme c'était l'usage chez les Tchaikovski, mais encore dans toutes les sphères sociales. Toute cette organisation fut l'œuvre non du jeune Géliaboff mais d'un autre membre du cercle plus âgé et plus expérimenté. On voit que, dès le début, Géliaboff est tombé dans une meilleure école politique que nous autres.

Les délégués de Pétersbourg, de retour d'Odessa, ne cessaient de faire l'éloge des réunions de cette ville et les considéraient, sous maints rapports, comme des modèles. Ce cercle n'a pas existé longtemps. Il a disparu dans les mouvements dévastateurs de 1877. Les membres se sont confondus dans cette foule désordonnée qui alla au peuple. Géliaboff partageait d'un côté l'enthousiasme général et reconnaissait toujours, d'après ses principes, la grande importance de la propagande dans les masses. D'autre part, il montra dans bien des cas un nouveau mode d'action tout à fait hors ligne. L'agitateur politique se révéla bientôt chez lui. Par exemple, il prit une part très active dans l'organisation des comités de secours aux Slaves, espérant, comme il l'a raconté plus tard, contribuer par ce mouvement régénérateur slave à l'éducation politique de la société russe elle-même. En général, il faut remarquer que descendant d'une famille de paysan, il ne tournait jamais le dos à la soi-disant « Société » comme la plupart de ceux qui allèrent au peuple. La révolution lui apparaissait non comme l'affranchissement exclusif de la classe rurale ou de la classe ouvrière, mais comme une régénération politique générale russe toute entière. Ses opinions sous ce rapport sont différentes de celles des révolutionnaires de l'époque. Il considérait la réforme rurale comme un grand bienfait pour le peuple ; il est vrai que les résultats en furent presque nuls, elle a même été nuisible aux paysans au point de vue économique. Mais si cette réforme n'a pas abouti à un affranchissement économique de la classe rurale, elle a relevé

le niveau moral, le niveau civique ce qui est d'une grande importance Géliaboff haïssait le principe du terrorisme. Toute autorité illimitée, sans contrôle, lui était insupportable. Un tzar patriarche, un père pour les paysans n'existait pas pour lui ; il ne le comprenait pas et ne le croyait pas possible. Il était persuadé qu'un tzar pareil n'était qu'un despote dans le genre des propriétaires. Il ne voyait pas du tout un sentiment de bonté de la part du gouvernement dans l'affranchissement des paysans « Le gouvernement, disait-il, avait besoin d'augmenter ses revenus et il était plus avantageux pour lui d'exploiter directement les paysans et par cela même de paralyser la noblesse relativement puissante. » Voilà quelles étaient à ses yeux, les véritables causes de l'affranchissement.

Il n'y avait donc aucune reconnaissance à avoir au gouvernement. Il racontait qu'étant encore tout jeune homme, cinq ans après l'affranchissement, il était heureux du coup de fusil tiré par Karakosoff et qu'il ressentait pour le tzar la même sympathie qu'il avait eue pour les seigneurs propriétaires.

Ses relations avec les habitants de la campagne durèrent jusqu'à ce qu'il fût tout-à-fait compromis. Il restait souvent et longtemps dans sa maison, à la campagne, où il s'occupait de culture. Naturellement, il se sentait chez lui, dans son milieu, entouré de parents, de connaissances avec lesquels il était lié d'une amitié profonde. Il aimait la culture du sol et s'y livrait de tout son être. Longtemps après, il ne pouvait parler sans émotions de ses chevaux qu'il avait élevés lui-même, de ses champs, de l'état général de son économie agricole. Il représentait alors le paysan sain et robuste avec lequel peu d'hommes auraient pu se mesurer; c'était un bon travailleur, un cultivateur excellent. Sa femme et son enfant vivaient auprès de lui ; sa femme l'aidait à entretenir la famille par sa profession de sage-femme. Leurs relations, d'après ce que racontait Géliaboff, avaient été bonnes. En général, il ne croyait pas pouvoir s'attacher à une femme de tout cœur. Pourtant il aimait sa femme qui était très fière de lui. Dans la question de la vie de famille, il partageait entièrement les opinions de son milieu. L'épouse, n'était pas pour lui la maîtresse poétique, mais la mère de famille et la camarade de ses occupations. Dans le mariage, le premier rôle n'appartient pas à l'amour,

dont il parlait souvent ironiquement, mais aux relations familiales et il professait pour la famille le vrai respect du paysan.

Même en 1879, ayant pris la résolution de se donner tout entier à l'agitation révolutionnaire, il ne le fit qu'après avoir rompu ses relations de famille. Jusqu'alors il n'avait sacrifié aux affaires publiques qu'une partie de son temps, de ses efforts, et tout en travaillant à la propagande des idées dans la Société, parmi les étudiants, dans le peuple, il restait pourtant cultivateur, père et fils. Cela provient sans doute de ce qu'il n'était pas encore assez mûr pour cette sorte d'activité ou peut-être n'avait-il pas encore le cœur assez plein de cette amertune que donne l'injustice pour se jeter à corps perdu dans la politique et renoncer à toute vie privée. Pendant l'été de 1877, il fut amené de Crimée à St-Pétersbourg comme inculpé dans le procès des « cent quatre-vingt-treize. » Il arriva à la prison de détention préventive juste au moment de l'affaire de Bogolouboff; c'était lorsque toute la prison était encore sous l'impression accablante produite par ce fait odieux. C'était à peine quelques jours après l'acte de violence révoltant consommé par Trépoff, presque sous les yeux de cent cinquante détenus politiques.

La colère impuissante des prisonniers faisait que beaucoup d'entre eux en était malades, jusqu'à la jaunisse. Un grand nombre de ces infortunés avaient résolu de tuer, d'étrangler ou tout au moins de frapper Trépoff s'ils le rencontraient dans leur cellule ou ailleurs. On comprend que les malheureuses promenades, causes directes de toute cette histoire cessèrent tout-à-fait.

Les prisonniers déclarèrent qu'ils n'iraient se promener que tous ensemble et pas dans les petits couloirs (nom donné aux cages construites dans la prison préventive, qui avaient dix pas de longueur et deux à quatre de largeur). Tous les prisonniers considéraient dès lors comme un devoir d'être grossiers, audacieux avec les autorités, ne laissant passer aucune réclamation des supérieurs même les plus justes sans y apposer une résistance des plus énergiques. La bonne moitié des détenus était dans un tel état d'exaspération, qu'il était à craindre que l'un ou l'autre ne fendit la tête à tout supérieur, depuis l'inspecteur jusqu'au directeur. Les autorités de la prison comprenant l'état d'âme des détenus, les laissèrent en

toute tranquillité pour atténuer ainsi doucement, dans leur esprit, l'impression douloureuse que leur avait fait cette affreuse histoire. La prison avait un aspect sinistre.

Les chansons joyeuses qui résonnaient des fenêtres avaient cessé. Par intervalles, des paroles exaspérées troublaient ce silence morne et laissaient pressentir qu'après un pareil scandale toute réconciliation avec ce gouvernement bourreau devenait impossible. C'est ainsi que Géliaboff arriva juste pour respirer cette atmosphère oppressante, passant brusquement des influences salutaires de la famille, de toutes les jouissances de la vie laborieuse des champs, dans cette prison débordante de haine et de douleur. Le lendemain, l'inspecteur vint lui demander s'il désirait se promener. Ignorant tout, Géliaboff dit : Quelle étrange question ! et il alla se promener dans la cage. Lorsque les autres prisonniers l'eurent remarqué, ils lui posèrent la question ; « Qui êtes-vous ? » — « Je suis Géliaboff. » — « Détenu politique ? » — « Oui, du procès de... » — « Mais alors pourquoi vous promenez-vous, nous ne nous promenons pas. » Géliaboff étonné se fit reconduire dans sa cellule et, arrivé près de la fenêtre, il apprit l'histoire récemment arrivée dans la prison.

Que ceux qui ont connu cette nature passionnée et fière jugent de l'indignation que ce récit révoltant fit naitre en lui !... Dans la vie de prison, il devint tout de suite un camarade et s'initia à tous les intérêts du milieu bien qu'il n'ait pu jouer un rôle important, en raison de son extrême jeunesse et de son peu d'expérience. Au début du procès, les chefs des prisonniers, Mourovsky par exemple, agitèrent la question du refus de reconnaitre la compétence de la *Commission juridique spéciale*. Mais les avis furent partagés. Un grand nombre de détenus considéraient, au contraire, comme plus avantageux de faire des déclarations en justice pour rendre notoires leurs opinions et pour faire connaître les moyens révoltants de répression dont le gouvernement avait usé pour étouffer le mouvement de propagande. Géliaboff, sur lequel ne pesait aucune charge grave, était cependant pour la protestation. On sait que la *Commission juridique spéciale* se prononça très vite dans cette question. Ne laissant pas pénétrer le public dans les salles du palais de justice, mutilant dès le début le compte-rendu des séances judiciaires, la *Commission juridique spéciale*

contribua : 1° à révolter tout-à-fait les prévenus et 2° à leur montrer en toute évidence que les plus beaux de leurs discours, que les plus justes de leurs divulgations ne dépasseraient jamais les murs sombres et épais du palais de justice. La division des détenus politiques en groupes eut tout simplement ce résultat de rendre le jugement et la justice ridicules. Cette division fit aussi précisément voir que non seulement les juges étaient des hommes nuls n'ayant même pas honte d'avouer leur incapacité, mais encore elle montra qu'ils voulaient faire passer les détenus pour des hommes incapables.

La protestation contre ce procédé fut d'une vigueur inconnue jusqu'alors. Géliaboff se trouvait au nombre des cent vingt protestataires. Il fut pourtant acquitté et mis en liberté en janvier 1878, après sept mois d'emprisonnement. La réclusion avait gravement atteint sa santé, aussi retourna-il dès qu'il fut libre dans sa famille à la campagne. Les détails sur sa vie me sont inconnus de 1878-1879, bien qu'il ait été très actif pendant ce temps, surtout au printémps 1879. Il se fit connaître dans le midi et noua des relations avec les Narodnitschestvo. A cette époque la situation du parti révolutionnaire était la suivante :

La marche des idées, très inconsciente dans le peuple, mais s'y étant propagées toutefois — (le but étant la création dans le peuple d'une atmosphère sociale révolutionnaire) — a été remplacée par un mouvement agitateur très lié au parti révolutionnaire populaire dit Narodnitschestvo. Ce mouvement exigeait dans les masses populaires un genre d'activité avec, pour base, les revendications du peuple. La réalisation des revendications populaires constituait le principe essentiel du parti révolutionnaire populaire (Narodnitschestvo).

Ce principe, étant le but pour les uns, n'était pour les autres qu'un moyen de susciter une révolution dans le peuple. Aussi est-il difficile de dire que le Narodnitschestvo ait eu en tout un programme exclusivement pratique. Je ne donne pas mon opinion comme certaine, mais je crois que les révolutionnaires du Nord envisageaient les revendications du peuple comme but, ceux du midi plutôt comme moyen. En tous cas les révolutionnaires du Nord employaient surtout leur activité à créer une agitation superficielle chez les paysans ; leur programme embrassait la lutte contre le propriétaire, contre l'administra-

tion gouvernementale. Cette lutte en outre était légale, quoique en théorie les Narodnitschestvo du Nord n'eussent pas repoussé les moyens illégaux et que même ils eussent accepté de se servir d'un « imposteur politique ».

Dans le Midi, l'épisode le plus connu était précisément le rôle qu'y avait joué l'*imposteur politique*. Il est aussi nécessaire de signaler les efforts qui y avaient été faits pour créer des légions de lutteurs, avec mission de donner au peuple la première impulsion dans les révoltes contre les propriétaires et contre le gouvernement. Je ne crois pas me tromper en disant que, selon ces révolutionnaires du Midi, la révolte contre l'ordre existant devait aboutir rapidement à la chute du gouvernement, tandis que ceux du Nord la regardaient comme devant aboutir dans un temps très éloigné. Dans les années 1877 et 78, les persécutions nombreuses et stupidement barbares que le gouvernement exerça contre le parti socialiste eurent pour résultat la résolution que prirent les révolutionnaires de se défendre à outrance. L'idée de résistance alors prend un caractère énergique. Cette résolution fut en partie dictée par un sentiment de vengeance, mais quelquefois elle a été un moyen de défense personnelle, comme dans l'assassinat des espions. Il paraît que le coup de revolver tiré par Vera Yassoulitch, contre le général Trépoff, a été le signal de la mise en pratique de cette résolution. L'assassinat des espions, des gendarmes, de quelques hauts fonctionnaires, les défenses à main armée se succèdent. Dans tous ces faits, l'initiative appartient toujours aux méridionaux. La terreur est beaucoup plus une création du Midi que du Nord. En 1878, il y a déjà dans le Midi un élément qui commence à envisager le système terroriste non comme vengeance, mais comme moyen de lutte. Au commencement, ce système de lutte n'est adopté que par quelques membres du parti révolutionnaire, mais bien qu'il n'y ait que quelques adhérents, l'idée n'en est pas moins jetée dans la circulation et la voie par laquelle elle se répandra n'en est pas moins tracée.

Je crois que le premier qui ait prêché cette nouvelle théorie est le célèbre révolutionnaire Ossinsky. Les jeunes têtes folles, dans le genre d'Ivanovitsch, ne comprenaient pas ce qui avait pu empêcher les socialistes de terroriser le gouvernement et de le contraindre à accorder au parti révolutionnaire la liberté d'action. « Vous êtes donc des constitutionnels »? leur repro-

chait-on. Vous reconnaissez donc la nécessité de la liberté politique? Valentin Ossinsky l'aurait sans doute avoué en pleine franchise, mais les terroristes s'en défendaient: « Nous n'avons pas besoin d'une constitution, nous n'acceptons point les lois du gouvernement, mais nous exigeons que les autorités ferment les yeux sur nos actions, en un mot nous voulons être libres! » Ce n'est pas ici qu'on peut examiner le pour et le contre de cette question, mais en tous cas c'était donc dans le Midi et précisément chez les terroristes qu'avait d'abord surgi l'idée que, pour l'activité des socialistes, la liberté politique était indispensable. Si même on acceptait le système tendant à effrayer les autorités, on ne pouvait point se passer de liberté politique. Au point de vue de l'organisation, le Nord était depuis longtemps supérieur au Midi. Acceptant l'intervention de *l'imposteur politique* dans la lutte anti-gouvernementale, ainsi que le terrorisme outré contre les autorités et encore d'autres moyens analogues, les socialistes du Midi n'ont cependant jamais pu organiser des forces nécessaires pour atteindre leur but. La liberté personnelle était pour eux le dogme le plus sacré qui ne leur permettait pas d'organiser quelque chose de plus qu'une bande de camarades propre à une entreprise courageuse, mais trop faible pour faire tomber le gouvernement.

(A finir). Traduit du Russe par Mmes FREISTEIN et RENAUD.

LA VOIX DES PERSÉCUTÉS[1]

Le soleil n'était pas encore couché lorsque, sur le bord du lac, Ibarra mit le pied dans la barque d'Elias. Le jeune homme paraissait contrarié.

— Pardonnez-moi, señor, dit Elias avec une certaine tristesse; pardonnez-moi de m'être permis de vous donner ce rendez-vous; je voulais vous parler librement et, ici, aucun témoin n'est à craindre; dans une heure nous pourrons être de retour.

— Vous vous trompez, ami Elias, répondit Ibarra, s'efforçant de sourire, il vous faudra me conduire à ce pueblo dont nous voyons d'ici le clocher. La fatalité m'y oblige, je suis forcé de m'y rendre.

— La fatalité?

— Oui; figurez-vous qu'en venant je me suis rencontré avec l'alférez qui voulait absolument m'imposer sa compagnie; pensant à vous et sachant qu'il vous connaissait, j'ai dû, pour l'éloigner, lui dire que je me rendais à ce pueblo où je devais rester toute la journée; il tient à venir m'y chercher demain soir.

(1) Fragment d'un roman Tagal par le Dr José Rizal.

Le 31 décembre 1896, le gouvernement espagnol faisait fusiller à Bagumbayan — le Satory de là-bas — un jeune philippin, de race tagale, auquel sa science et son talent semblaient réserver l'avenir le plus brillant.

Le crime de José Rizal était un livre: *Noli me tangere*, publié en Europe, en 1886. Sous la forme attachante d'un roman d'émouvante affabulation, l'auteur fait une peinture exacte de ce que sont les Philippines sous la domination de l'Espagne — ou plutôt sous le règne des Congrégations religieuses.

Une traduction va prochainement être publiée. Elle va permettre au public de langue française de connaître enfin la vérité sur *le pays des Moines*, comme on dit outre-Pyrénées, et de saisir sur le vif les causes de l'insurrection actuelle.

C'est sous ce dernier titre que paraît ce volume chez l'éditeur Stock.

— Je vous remercie de cette attention, répondit Elias du ton le plus naturel, mais vous auriez pu lui dire tout simplement que je vous accompagnerais.

— Comment? vous?

— Il ne m'aurait pas reconnu. Il ne m'a vu qu'une seule fois et je ne crois pas qu'il ait pensé à prendre mon signalement.

— C'est jouer de malheur! soupira Ibarra en pensant à Maria Clara. Qu'aviez-vous à me dire?

Elias regarda autour de lui. Déjà ils étaient loin de la rive, le soleil maintenant avait disparu derrière la crête des montagnes et comme, sous ces latitudes, le crépuscule dure peu, la nuit descendait rapidement éclairée par le disque de la lune en son plein.

— Señor, répondit le pilote d'une voix grave, je suis le porte parole de beaucoup de malheureux.

— De malheureux? que voulez-vous dire?

En peu de mots, Elias le mit au courant de la conversation qu'il avait eue avec le chef des tulisanes (1), en omettant les doutes que le vieillard avait émis et les menaces qu'il avait proférées. Ibarra l'avait écouté avec attention, mais quand Elias eut terminé son rapport, il garda encore quelques instants le silence avant d'interroger.

— De sorte que l'on voudrait...?

— Des réformes radicales dans la force armée, dans le clergé, dans l'administration de la justice; en un mot on demande que le gouvernement jette sur nous un regard paternel.

— Des réformes? dans quel sens?

— Par exemple: plus de respect pour la dignité humaine,

(1) Les *tulisanes*, c'est le nom dont on désigne aux Philippines les brigands réfugiés dans les montagnes, brigands qui ne sont le plus souvent que des malheureux, acculés à la révolte, mis hors la loi comme hors la société par les persécutions de tous genres dont ils ont été victimes. Elias a obtenu du chef d'une de ces bandes, de différer l'attaque à main armée jusqu'à ce qu'il ait été prouvé qu'aucune démarche légale ne pourrait réussir à faire rendre justice aux malheureux.

C'est dans ce but pacifique qu'il a sollicité un entretien de Crisostomo Ibarra, jeune Espagnol, alors bien en cour auprès du capitaine-général et largement pourvu d'amis à Madrid, mais revenant d'un voyage en Europe où son patriotisme philippino-castillan s'est éclairé quelque peu. Elias a promis au chef des *tulisanes* qu'au cas où Ibarra refuserait de tenter aucun effort, il reviendrait se mettre à sa disposition pour la lutte.

plus de sécurité pour l'individu, moins de force à la force armée, moins de privilèges pour ce corps qui facilement en abuse.

— Elias, répondit le jeune homme, je ne sais rien de vous, mais je devine que vous n'êtes pas un homme vulgaire ; vous pensez, vous travaillez autrement que personne en ce pays. Vous me comprendrez quand je vous dirai que si défectueux que soit l'état actuel des choses, il le deviendrait plus encore si on le changeait. Je pourrais, *en les payant*, faire agir les amis que j'ai à Madrid ; je pourrais causer au capitaine-général, mais ni les uns n'obtiendraient, ni l'autre n'aurait le pouvoir d'introduire tant de nouveautés ; d'ailleurs, je ne ferai jamais un pas dans ce sens, parce que je comprends très bien que si les Congrégations ont leurs défauts, elles sont utiles en ce moment, elles sont ce que l'on appelle un mal nécessaire.

Surpris à l'extrême, Elias leva la tête et, stupéfait, le regarda :

— Vous aussi, señor, vous croyez au mal nécessaire? demanda-t-il d'une voix légèrement tremblante, vous croyez qu'il faut passer par le mal pour arriver au bien ?

— Non, j'y crois comme à un violent remède dont nous nous servons quand nous voulons nous guérir d'une maladie. A l'heure actuelle le pays souffre d'une affection chronique et, pour sa guérison, le gouvernement se voit contraint d'user de moyens durs et violents, si vous voulez, mais efficaces, indispensables même !

— C'est un mauvais médecin, señor, celui qui ne cherche qu'à faire disparaître les symptômes et à les étouffer sans chercher à connaître l'origine de la maladie ou bien qui, la connaissant, craint de l'attaquer dans son germe. La Garde Civile n'a d'autre raison d'existence que la répression du crime par la force et la terreur, et ce but elle ne l'atteint guère que par hasard. Encore faudrait-il remarquer que la société n'a le droit d'être sévère avec les individus que lorsqu'elle a mis à leur disposition les moyens de développer leur perfectibilité morale. Dans notre pays, comme il n'y a pas de société, puisque le peuple et le gouvernement ne forment pas une unité, un tout parfait, les détenteurs du pouvoir devraient être indulgents ; non seulement parce qu'ils ont eux-mêmes besoin d'indulgence, mais parce que négligé et abandonné par eux, l'individu n'a

qu'une responsabilité moindre ayant été moins éclairé. De plus, en poursuivant votre comparaison, le traitement que l'on applique aux maux dont souffre le pays est si destructeur que ses effets se font sentir uniquement dans la partie de l'organisme encore saine dont il affaiblit la vitalité et qu'il prédispose à la maladie. Ne serait-il pas plus raisonnable de fortifier les organes et de modérer un peu la violence du médicament ?

— Affaiblir la Garde Civile serait mettre en péril la sécurité des pueblos.

— La sécurité des pueblos ! s'écria Elias avec amertume. Il y aura bientôt quinze ans que ces pueblos ont leur Garde Civile et voyez : nous avons encore des tulisanes, nous entendons encore dire que l'on pille des maisons, que l'on attaque sur les chemins ; les vols continuent et les auteurs n'en sont jamais découverts ; le crime subsiste, mais le véritable criminel se promène librement, tandis que le tranquille habitant des pueblos est inquiété. Demandez à tous les gens honorables de ce pays s'ils considèrent cette institution comme un bien, comme une protection du Gouvernement ou bien comme une charge, un despotisme dont les abus font plus de ravages que les violences des brigands. Ces violences, pour grandes qu'elles soient, sont rares et de plus on peut s'en défendre ; contre les vexations de la force légale, la protestation n'est pas permise et, si elles sont moins retentissantes, elles sont continues et sanctionnées par les autorités supérieures. Aussi, quel rôle joue cette institution dans la vie de nos pueblos ? Elle paralyse les communications, tous craignant d'être maltraités sous de futiles prétextes ; elle s'attache plus aux formalités qu'au fond même des choses, ce qui est un premier symtôme d'incapacité : parce qu'un pauvre diable, fût-il honnête et bien considéré, aura oublié sa cédule doit-on lui mettre les menottes et le maltraiter ? les chefs considèrent comme étant leur premier devoir de se faire saluer de gré ou de force, fût-ce par les nuits les plus obscures et leurs inférieurs les imitent ; quand il s'agit de battre ou de dépouiller le malheureux paysan, tout prétexte leur est bon ; le respect du foyer n'existe pas pour eux : il y a peu de temps, à Calamba, ils ont, en passant par la fenêtre, envahi la maison d'un pacifique habitant du pays à qui leur chef devait argent et assistance ; nulle sé-

curité personnelle ; quand ils veulent nettoyer le quartier ou leur maison, ils sortent et arrêtent le premier venu qui ne résiste pas pour le faire travailler tout le jour ; plus encore : pendant ces dernières fêtes les jeux prohibés n'ont pas été entravés, mais vous les avez vus brutalement troubler les réjouissances permises par l'autorité ; vous avez vu ce que le peuple pensait d'eux. Que lui a-t-il servi de réfréner ses colères et d'attendre satisfaction de la justice des hommes ? Ah ! señor, si c'est là ce que vous appelez conserver l'ordre....

— Je conviens qu'il y a des abus, répliqua Ibarra, mais nous acceptons ces abus pour les biens qu'ils accompagnent. L'institution peut être imparfaite, mais, croyez le, la terreur qu'elle inspire empêche de s'accroître le nombre des criminels.

— Dites plutôt que cette terreur en crée chaque jour de nouveaux, rectifia Elias. Avant la création de ce corps, presque tous les malfaiteurs — à de rares exceptions près — étaient des affamés, ils pillaient, ils volaient pour manger ; la disette passée, les chemins redevenaient libres ; il suffisait pour mettre en fuite ces malheureux des pauvres mais vaillants *cuadrilleros*, si mal armés, si calomniés par tous ceux qui ont écrit sur notre pays, qui n'ont d'autre droit que de mourir, d'autre devoir que de combattre, d'autre récompense que l'insultante moquerie. Aujourd'hui il y a des tulisanes,qui le sont pour toute leur vie. Une faute, un premier délit châtié inhumainement, la résistance aux excès de pouvoir, la crainte de supplices atroces, les arrachent pour toujours de la Société et les condamnent à tuer ou à être tués. Le terrorisme de la Garde Civile leur ferme les portes du repentir et, comme dans la montagne où il s'est réfugié, un tulisan guerroie pour se défendre beaucoup mieux que le soldat dont il se rit, nous ne pouvons remédier au mal que nous avons créé. Rappelez-vous les résultats obtenus par la prudente conduite du Capitaine général de la Tarre : l'amnistie accordée par lui à ces malheureux a prouvé que, dans ces montagnes, le cœur de l'homme bat encore pour le bien et démontre toute la puissance du pardon. Le terrorisme peut servir quand le peuple est esclave, que la montagne n'a pas de cavernes, que le pouvoir peut poster une sentinelle derrière chaque arbre et que, dans le corps de l'esclave, il n'y a qu'un estomac et un ventre ; mais quand

le désespéré luttant pour sa vie se sent assuré d'un bras fort, d'un cœur vivant, que la rage l'anime, le terrorisme pourrait-il éteindre l'incendie allumé par lui-même, dont il a lui-même entassé les combustibles ?

— Je suis confondu, Elias, en vous entendant parler ainsi ; je croirais que vous avez raison si mes propres convictions n'étaient pas déjà formées. Mais, et je ne le dis pas pour vous offenser, car je vous considère comme une exception — remarquez ceci : quels sont ceux qui demandent cette réforme ? Presque tous des criminels ou des gens prêts à le devenir.

— Des criminels ou de futurs criminels ! sans doute, mais pourquoi sont-ils devenus tels ? Parce qu'on a troublé leur paix, détruit leur bonheur, blessé leurs plus chères affections, et qu'à demander protection à la justice, ils ont appris qu'ils ne la pouvaient espérer que d'eux-mêmes ! Mais vous vous trompez, señor, si vous croyez que les réformes ne sont réclamées que par ces infortunés ; allez de pueblo en pueblo, de maison en maison, écoutez les secrets soupirs des familles et vous vous convaincrez que les maux dont la Garde Civile est l'auteur sont égaux, sinon supérieurs à ceux auxquels elle remédie. Ou bien en concluerez-vous que tous les citoyens sont des criminels ? Alors, pourquoi les défendre contre les autres ? Pourquoi ne pas les détruire tous ?

— Quelque défaut existe ici qui maintenant m'échappe, quelque erreur dans la théorie qui vicie la pratique car, en Espagne, dans la Mère Patrie, la Garde Civile a rendu et rend encore les plus grands services.

— Je n'en doute pas ; peut-être là-bas, est-elle mieux organisée, et le personnel est-il mieux choisi ; peut-être aussi l'Espagne en a-t-elle un besoin qui n'existe pas aux Philippines. Nos mœurs, nos coutumes que l'on invoque toujours chaque fois qu'il s'agit de nous dénier un droit, sont totalement oubliés quand on veut nous imposer quelque charge nouvelle. Dites-moi, señor, pourquoi les autres nations qui, par leur voisinage de l'Espagne, doivent lui ressembler plus que les Philippines, n'ont-elles pas adopté cette institution ? Serait-ce parce que les vols y sont moins nombreux, que les trains y sont moins souvent arrêtés sur les chemins de fer, que les insurrections y sont moins fréquentes, qu'on y assassine moins, que les rues de leurs capitales sont plus sûres ?

Ibarra baissait la tête ; il méditait les paroles d'Elias.

— Cette question, mon ami, répondit-il, mérite une sérieuse étude ; si mes recherches me prouvent que ces plaintes sont fondées, j'écrirai à mes amis de Madrid, puisque nous n'avons pas de députés. Cependant, croyez bien que le gouvernement a besoin d'un corps dont la force soit illimitée pour se faire respecter et dont l'autorité s'impose.

— Vous avez raison, señor, quand le gouvernement est en guerre avec le pays ; mais, pour le bien même du pouvoir, nous ne devons pas faire croire au peuple qu'il soit en opposition avec ses gouvernants. D'ailleurs, s'il en est ainsi, si nous préférons la force au prestige, encore devons-nous bien regarder à qui nous confions cette force illimitée, cette autorité toute puissante. Une telle force dans la main d'hommes, et d'hommes ignorants, pleins de passions, sans éducation morale, sans honorabilité prouvée est une arme remise à un insensé au milieu d'une foule désarmée. J'accorde, je veux bien croire qu'il faille un bras au gouvernement mais qu'il choisisse bien ce bras, qu'il ne confie sa force qu'aux plus dignes et, puisqu'il préfère l'autorité qu'il se donne lui-même à celle que le peuple pourrait concéder, qu'au moins il fasse voir qu'il sait se la donner !

Elias parlait avec passion, avec enthousiasme ; ses yeux brillaient et le timbre de sa voix résonnait, vibrant. Un silence suivit ses derniers mots ; la barque, que la rame ne dirigeait plus, semblait se maintenir immobile à la surface des eaux ; la lune resplendissait majestueuse, dans un ciel de saphir ; au loin, vers la rive, brillaient quelques étoiles.

— Et, que demande-t-on encore ? interrogea Ibarra.

— La réforme de l'organisation religieuse, répondit Elias d'une voix triste et découragée ; les malheureux demandent à être mieux protégés...

— Contre les Ordres religieux ?

— Contre leurs oppresseurs, señor.

— Les Philippines auraient-elles oublié ce qu'elles doivent à ces Ordres ? Renieraient-elles la dette de gratitude qu'elles ont contractée envers ceux qui les ont tirées de l'erreur pour leur donner la foi, qui les ont protégées contre la tyrannie du pouvoir civil ? Le mal est que l'on n'enseigne pas l'histoire de la patrie !

Elias, surpris, semblait à peine certain de ce qu'il entendait.

— Senor, répondit-il d'une voix grave, vous accusez le peuple d'ingratitude ; permettez que moi, qui suis de ce peuple qui souffre, je le défende. Les bienfaits, pour mériter la reconnaissance, doivent être désintéressés. Laissons de côté la mission divine, la charité chrétienne dont on a tant usé ; faisons abstraction de l'Histoire, ne demandons pas ce qu'a fait l'Espagne du peuple juif qui a donné à toute l'Europe un livre, une religion et un Dieu ; ce qu'elle a fait du peuple arabe qui lui a donné sa civilisation, qui s'est montré tolérant pour sa religion, qui a réveillé son amour propre national tombé en léthargie, anéanti presque pendant la domination des Romains et des Goths. Vous dites que les Ordres nous ont donné la Foi, qu'ils nous ont retiré de l'erreur ; appelez-vous foi ces pratiques extérieures ; religion, ce commerce de courroies et de scapulaires ; vérité, ces miracles et ces contes que nous entendons tous les jours ? Est-ce la loi de Jésus-Christ ? Il n'était point nécessaire qu'un Dieu se laissât crucifier, que nous nous obligions à une reconnaissance éternelle : la superstition existait depuis longtemps, il suffisait de la perfectionner et de hausser le prix des marchandises. Vous me direz que, si imparfaite que soit notre religion actuelle, celle qu'elle a remplacée était pire encore ; je le crois, j'en conviens, mais ne l'avons-nous pas payée trop cher de la perte de notre nationalité, de notre indépendance ? Pour elle, nous avons donné à ses prêtres nos meilleurs pueblos, nos champs les plus fertiles et nous leur donnons encore nos économies par l'achat des objets religieux. On a importé pour notre usage un article d'industrie étrangère, nous l'avons largement payé, nous sommes en paix. Si vous me parlez de la protection accordée contre les *encomoderos* (1), je pourrais vous répondre que c'est grâce aux religieux que nous sommes tombés sous le pouvoir des *encomenderos* ; mais non, je reconnais qu'une foi sincère, qu'un véritable amour de l'humanité guidaient les premiers ministres qui abordèrent sur nos plages ; je reconnais la dette de gratitude contractée envers ces nobles cœurs, je sais que l'Espagne d'alors abondait en héros de toute classe, dans la religion comme dans la politique, dans

(1) Propriétaires de plantations.

l'ordre civil comme dans l'ordre militaire. Mais parce que les ancêtres furent vertueux, devons-nous consentir à tous les excès de leurs descendants dégénérés ? Parce que l'on nous a fait un grand bien, sommes-nous si coupables de demander que l'on ne nous fasse pas de mal ? Le pays n'exige pas l'abolition des Ordres, il demande seulement des réformes en rapport avec des circonstancces nouvelles, avec des nécessités nouvelles.

— J'aime notre Patrie comme vous pouvez l'aimer, Elias ; je comprends quelque peu ce que vous désirez ; j'ai écouté avec attention ce que vous avez dit et surtout, mon ami, je crois que nous voyons un peu avec les yeux de la passion : en cette question, moins qu'en toute autre, je ne vois la nécessité de réformes.

— Serait-il possible, señor ? demanda Elias. Mais vos propres malheurs de famille...

— Ah ! je m'oublie, j'oublie mes propres malheurs lorsqu'il s'agit de la sécurité des Philippines, de la sécurité de l'Espagne ! interrompit vivement Ibarra. Pour conserver les Philippines à la Mère Patrie, il faut que les moines restent ce qu'ils sont et, dans l'union avec l'Espagne est le bien de notre pays.

Ibarra avait cessé de parler qu'Elias l'écoutait encore ; sa physionomie s'était attristée, ses yeux avaient perdu leur éclat.

— Les missionnaires ont conquis le pays, c'est vrai, reprit-il, mais croyez-vous que ce soit par les moines que l'Espagne puisse garder les Philippines ?

— Oui, et seulement par eux ; cette opinion est celle de tous ceux qui ont écrit sur les Philippines.

— Oh ! s'écria Elias en rejetant avec découragement la rame dans la barque ; je ne croyais pas que vous eussiez une si pauvre idée du gouvernement et du pays. Pourquoi ne méprisez-vous ni l'un ni l'autre ? Que diriez vous d'une famille qui ne vivrait en paix que par l'intervention d'un étranger ? Un pays qui n'obéit que parce qu'on le trompe, un gouvernement qui ne commande que parce qu'il se sert du mensonge, qui ne sait pas se faire ni aimer ni respecter par lui-même ! Pardonnez-moi, señor, mais je crois que votre gouvernement se

déshonore et se suicide lorsqu'il se réjouit de la croyance aveugle d'un peuple trompé ! Je vous remercie de votre amabilité et je vous prie de me dire où vous voulez que je vous conduise maintenant.

— Non, répondit Ibarra, discutons ; il faut savoir qui a raison, lorsque le sujet de la conversation est si important.

— Vous m'excuserez, señor, reprit Elias en secouant la tête, je ne suis pas assez éloquent pour vous convaincre; si j'ai reçu quelque éducation, je ne suis qu'un Indien, mon existence est pour vous douteuse et mes paroles toujours vous sembleront suspectes. Ceux qui ont exprimé des opinions contraires aux miennes sont Espagnols et, comme tels, quelque trivialités, quelque niaiseries qu'ils débitent, leur ton, leurs titres, leur origine les consacrent, leur donnent une telle autorité qu'ils désarment d'avance toute contradiction. De plus, quand je vois que vous qui aimez votre pays, vous dont le père repose sous ces tranquilles flots, vous qui avez été provoqué, insulté, poursuivi, vous conservez ces opinions malgré tout, quand je considère ce que vous valez, je commence à douter de mes convictions et j'admets qu'il soit possible que le peuple se trompe. Je dois dire à ces malheureux qui ont mis leur confiance dans les hommes qu'ils la placent en Dieu ou dans leurs propres bras. Je vous remercie de nouveau et vous prie de m'indiquer où je dois vous conduire.

— Elias, vos amères paroles pénètrent jusqu'à mon cœur et me font douter, moi aussi. Que voulez-vous ? Je n'ai pas été élevé au milieu du peuple, je ne connais pas ses besoins ; j'ai passé mon enfance au collège des jésuites, j'ai grandi en Europe, je ne me suis formé que par les livres et je n'ai pu lire que ce que les hommes ont apporté à la lumière ; ce qui est resté dans l'ombre, ce que n'ont pas révélé les écrivains, je l'ignore. Et cependant comme vous j'aime notre patrie, non seulement parce c'est le devoir de tout homme d'aimer le pays à qui il doit l'être et à qui, peut-être, il devra son dernier asile; non seulement parce que mon père me l'a enseigné, parce que ma mère était indienne et que mes plus chers souvenirs vivent en lui ; je l'aime de plus parce que je lui dois et lui devrai mon bonheur.

— Et moi, parce que je lui dois mon malheur, murmura Elias.

. . . .
. . . .

— Je commence à croire que vous n'avez pas tort, murmura Crisostomo à voix basse, quand vous dites que la justice devrait tendre vers le bien pour la récompense de la vertu et l'éducation des criminels. Seulement... c'est impossible, c'est une utopie, car d'où tirer l'argent qu'il faudrait, comment créer tant d'emplois nouveaux?

— Et pourquoi ne se servirait-on pas de ces prêtres, qui prônent leur mission de paix et de charité? Serait-il plus méritoire de mouiller d'un peu d'eau la tête d'un enfant, de lui donner à manger quelques grains de sel, que de réveiller dans la conscience obscurcie de chaque criminel cette étincelle allumée par Dieu en chaque homme pour le guider à la recherche du bien? Serait-il plus humain d'accompagner un condamné à la potence que de lui indiquer le difficile sentier qui, du vice, conduit à la vertu? Et les espions, les bourreaux, les Gardes Civiles, ne les paye-t-on pas? Bien que sale, cela coûte aussi de l'argent.

— Mon ami, quand nous le voudrions, ni vous ni moi, nous ne pourrions réussir.

— Seuls, c'est vrai, nous ne sommes rien; mais prenez la cause du peuple, unissez-vous au peuple, ne refusez pas d'écouter sa voix, donnez l'exemple aux autres, préparez l'idée de ce qu'on appelle une patrie!

— Ce que demande le peuple est impossible; il faut attendre.

— Attendre, attendre c'est souffrir!

— Si je le demandais, on se moquerait de moi.

— Et si le peuple vous soutient?

— Jamais! je ne serai jamais celui qui conduira la foule pour qu'elle arrache de force ce que le gouvernement ne croirait pas opportun de lui accorder, non! Et si parfois je voyais cette multitude armée, je me rangerais du côté du gouvernement et je la combattrais, car, en cette tourbe, je ne reconnaîtrais pas mon pays. Je veux son bien, c'est pourquoi je bâtis une école; je le cherche au moyen de l'instruction, par le continuel progrès; sans lumière, il n'y a pas de route, pas d'issue possible.

— Sans lutte, il n'y a pas non plus de liberté! répondit Elias.

— C'est que je ne veux pas de cette liberté.

— Sans liberté pas de lumière ! Vous disiez que vous connaissez peu votre pays, je le crois. Vous ne voyez pas la lutte qui se prépare,vous ne voyez pas le nuage à l'horizon ; le combat commence dans la sphère des idées pour descendre dans l'arène qui se teindra de sang ; écoutez la voix de Dieu, malheur à ceux qui voudront résister, l'Histoire ne leur appartient pas !

Elias était transfiguré ; debout, découvert, son visage mâle, éclairé par la blanche lumière de la lune, avait quelque chose d'extraordinaire. Il secoua son abondante chevelure et continua :

— Ne voyez-vous pas comme tout se réveille ? Le sommeil a duré des siècles, mais un jour la foudre tombe, et la foudre, au lieu de détruire, appelle la vie ; et voici que de nouvelles tendances travaillent les esprits, voici que ces tendances, aujourd'hui séparées, s'unissent un jour guidées par Dieu. Dieu n'a pas manqué aux autres peuples, il ne manquera pas non plus au nôtre, sa cause est la cause de la liberté !

Un solennel silence suivit ces paroles. La barque, entraînée par les vagues, s'approchait de la rive. Le premier, Elias reprit la parole.

— Que dois-je répondre à ceux qui m'envoient ! demanda-t-il en changeant de ton.

— Je vous l'ai déjà dit ; je déplore beaucoup leur situation, mais il faut qu'ils attendent ! on ne guérit pas le mal par un autre mal, et dans nos malheurs nous avons tous notre part de fautes.

Elias n'insista pas ; il baissa la tête, continuant de ramer ; quand le bateau toucha la rive, il prit congé d'Ibarra.

— Je vous remercie, senor, lui dit-il, de votre condescendance envers moi ; dans votre intérêt, je vous demande de m'oublier désormais et de ne jamais me reconnaître en quelque situation que vous me trouviez.

Puis, tandis que Crisostomo s'éloignait, il se remit à ramer, conduisant la barque vers une touffe de roseaux sur la plage. Seuls, paraissaient occuper son attention les milliers de diamants que soulevait la rame et qui retombaient et disparaissaient aussitôt dans le mystère des flots doucement azurés.

Enfin, il toucha terre ; un homme sortit des roseaux et s'approcha de lui.

— Que dois-je dire au Capitaine ? demanda l'homme.

— Dis-lui qu'Elias, s'il ne meurt pas avant, accomplira sa parole, répondit tristement le pilote.

— Alors, quand nous rejoindras-tu ?

— Quand votre Capitaine croira que l'heure du péril est arrivée.

— C'est bien, adieu !

— Si je ne meurs pas avant ! murmurait Elias.

Dr Jose Rigal.

(Traduction de Ramon Sempan et Henri Lucas).

LES PAVEURS

Il y a le long des murs,
ce soir,
de vagues formes accroupies...

Sur le ciel pur
du soir,
où descend le soleil blond,
la ruelle lasse, assoupie,
profile en noir
ses hautes maisons...

Il y a le long des murs,
ce soir,
de vagues formes accroupies...

Affalés
devant des monceaux
de pavés,
ce sont les paveurs au repos.

Silhouettes de malheur!
Silhouettes de douleur!

Dos aux maisons —
genoux au menton —
bras pendant par dessus — trop longs —
œil morne — lippe pendante —
allignant leurs profils tragiques et simiesques,
ils répètent la forme affolante et burlesque
qui dit d'ancestrales résurrections navrantes...

Silhouettes de malheur!
Silhouettes de douleur!

Ils sont si fatigués, si fatigués
d'avoir pavé
brutalement
les rues jamais parcourues
de leur isolement,
où jamais ne croissent les consolantes pousses :
herbes et mousses !

Ils sont si fatigués, si fatigués
d'avoir pavé
longtemps
de tourments
les carrefours déserts de leur douleur,
ces pauvres paveurs !

Ils se sont déchiré les mains,
voyez-vous,
à daler de faim
les vastes cours transies
des hôpitaux et des prisons !
Oh ! venez tous ! venez tous ! que la compassion
se rassasie !

Affalés
devant des monceaux
de pavés,
ce sont les paveurs au repos.

Et tout s'anéantit dans l'éclat du soleil
couchant...
Et tout s'anéantit dans le déclin vermeil
de l'astre sanglant.
Entre la série infinie des hauts murs noirs,
la nuit se vêt de soir...

Or, tout à coup, la lune au ciel monta
et la rue s'illumina ;...
la rue s'illumina
de l'éclat
de la chère
lune claire
et de la subite illumination
des fenêtres des maisons.

. . . .

Oh ! il se passe maintenant quelque chose
derrière les yeux des maisons...
L'imminence cause
des frissons...
Il se passe certainement quelque chose :
Il y a derrière
les verrières
des va et-vient de rideaux
et d'ombres,
des bruits de voix roulant des maux
dans la pénombre...
Voilà : le bruit monte et s'enfle et gagne
toutes les maisons du bagne,
et cela devient une énorme rumeur
qui vibre et bondit en souffle de terreur :
Les maisons veulent voir la lune.

. . . .

Au plus haut, près d'un toit,
trouée par un poing brandi,
en fracas
une vitre cassa
parmi un bruit
de chute de débris !
Puis une tête de femme s'érigea
cheveux au vent, dans un éclat de voix
« *A moi* !
« *Je suis Révolte* ! »

Alors ce fut un réveil terrible et splendide :
Les paveurs bondirent
debout
et, saisissant des pavés,
en un émoi fou,
les jetèrent aux fenêtres et firent
sauter
les vitres gênantes
par une casse monstrueuse et géante...
Et comme penchées pour des contemplations extatiques,
de chaque fenêtre des têtes ravies
chantaient d'immenses et majestueux cantiques
vers la Bonne, la Pure, l'Amie,

magnifiés, déifiés en gloire lunaire,
les paveurs régénérés superbement enjambèrent
les barricades de pavés
et se mirent à marcher...

Les cheveux au vent des nuits fières,
colosses, ils marchaient dans des rayons,
et leur pas sonnait dans le calme profond,
et « leur pas pavait le monde de lumière ! »

EMILE CAMMAERTS.

Mai 1897.

L'AME DU PEUPLE[1]

Après la philosophie du XVIIIe siècle, après la science du XIXe siècle, le mysticisme serait vraiment mal venu. Il est peu probable que le XXe siècle, au seuil duquel nous sommes, lui accorde quelque place, même minime. On aurait donc tort d'attacher au mot « âme » un sens que nous considérons comme purement historique. Nous voulons exprimer plutôt l'ensemble des manifestations du cœur et de l'intelligence, par ce vocable si diversement usité, et, par le mot « peuple », l'immense majorité d'entre nous, sans distinction de classes ou d'opinions individuelles. Cette explication nous semblait nécessaire, afin d'éviter tout malentendu.

Malgré les divisions superficielles qui font des hommes des frères ennemis, qui les poussent parfois à s'entr' égorger, il n'en existe pas moins chez eux un fonds commun de misère, de douleur, de joie, d'aspirations vers le Bien, un instinctif sentiment de la Vérité, mais profondément altérés, — il faut le reconnaître, — par la mauvaise éducation d'abord, puis par les inexorables nécessités de l'existence. Rechercher les causes d'une situation tellement anormale, nous entraînerait trop loin de notre sujet : contentons-nous, par conséquent, de la simple constatation des faits.

Il serait puéril de nier la gravité exceptionnelle de notre époque, quoi qu'en pourraient penser certains chroniqueurs à la plume facile, voire les chansonniers ou vaudevillistes à la mode, si toutefois on devait tenir compte de leurs succès éphé-

(1). Conférence donnée par le groupe l'*Art Social*, le 30 janvier 1897, à la *Salle du Commerce*.

mères. Mais nous ne devrions pas, pour cela, nous désespérer. Le temps critique où nous vivons est essentiellement instructif pour ceux qui veulent se donner la peine de voir, car le vague des actes et le mystère des paroles se sont progressivement dissipés : nous sommes obligés de nous rendre à l'évidence. Et la chose qui apparait à présent comme la plus claire, nous pourrions même dire comme la plus indiscutable, c'est l'effondrement de la société actuelle, c'est-à-dire la ruine de la ploutocratie.

A quoi bon se le dissimuler ? La lutte est trop engagée entre le capital et le travail, entre ceux qui commandent sans raison et ceux qui obéissent par lâcheté, entre ceux qui peinent et ceux qui jouissent, pour qu'il reste aux résignés par persuasion la moindre lueur d'espoir en faveur d'une conciliation quelconque. Nous ne doutons pas de la bonne volonté rencontrée ça et là — oh ! rarement — de part et d'autre : les utopistes qui la possèdent ne peuvent exiger de nous que de l'estime ; les événements se chargeront de leur apporter notre critique. Il est des courants qu'on ne peut remonter, des racines qu'on ne peut atteindre. L'humanité, avant de se plier aux lois des hommes, a des devoirs à remplir envers la Nature.

La cause directe d'un changement subit dans notre manière de vivre, peut être d'apparence tout accidentelle, d'importance secondaire. Mais l'histoire prouve que lorqu'une société a perdu toute base morale, il lui devient impossible de subsister. Le militarisme de Napoléon, le protestantisme de M. Guizot, la prudhommerie de M. Thiers, la nullité de M. Carnot devaient fatalement conduire la France à ce régime bâtard que nous subissons et dont la caractéristique est l'impuissance inconsciente. Cette remarque n'implique pas que nous ayons foi en quelque autre genre de gouvernement. N'étant pas politicien comme le sont les élus de toutes les nuances, aujourd'hui, nous n'apportons pas à nos bienveillants auditeurs une panacée merveilleuse dont l'effet soit instantané, incomparable et définitif. Nous savons que les meilleurs remèdes n'ont de l'efficacité que durant une période limitée. Qu'il nous soit permis de dire, cependant, que si chacun voulait se réformer soi-même, la tâche restant à accomplir serait

aisée, aucun bouleversement général ne la précéderait. C'est précisément parce que cette réforme absolue de l'individu est littéralement impraticable pour la plupart, que l'antagonisme existant entre ce qui devrait être et ce qui est, augmente de jour en jour chez presque tous, et que la révolution sociale est inévitable.

Des fonctionnaires de l'Etat l'ont dit, des hommes de tous les groupes parlementaires l'ont laissé entendre, nombre de nos amis et même quelques-uns de nos adversaires l'ont écrit: tout le monde est donc prévenu, sauf une poignée de snobs peu intéressants. Pourtant, les faits-divers succèdent aux faits-divers et la masse ne paraît pas se soucier de la vitesse vertigineuse acquise par notre outrancière civilisation. Cette quiétude apparente provient de l'aveugle confiance qu'ont les peuples en leurs destinées, — confiance assurément respectable, car la majorité est toujours sincère, en ses erreurs comme en ses préjugés. Mais cette même majorité est impitoyable lorsqu'elle s'aperçoit qu'on l'a trompée, et, plus elles tardent, plus ses représailles sont terribles. Les derniers chefs en qui elle espère assument une lourde responsabilité.

Notre rôle à nous est modeste quoique difficile : aucune ambition personnelle, aucune attache à aucun parti n'entravant notre liberté de penser, nous essayons simplement d'exprimer quelques opinions motivées, dans l'humble cadre d'une causerie, nous considérant comme amplement récompensé de notre peine si nous avons été compris, si nous nous sommes fait l'écho de la foule qui souffre, moralement et physiquement, de la foule que les luttes politiques ne troublent pas, de la foule taciturne qui regarde les événements, sûre de sa propre force, de la foule qui sait attendre.

Dans quelques siècles, les historiens s'expliqueront difficilement le contraste de nos mœurs. Ils enregistreront avec admiration les conquêtes de l'homme sur la nature, mais seront stupéfiés de la stagnation de ses idées. Ils se demanderont probablement à quoi ont servi les révolutions successives qui se sont produites depuis cent ans. Leur étonnement sera grand, lorsqu'ils constateront les préjugés de races qui singularisent notre temps, lorsqu'ils liront non seulement les élucubrations des antisémites, mais encore les écrits traitant

de choses coloniales. Le gouverneur d'une importante possession française de l'Afrique équatoriale disait récemment que les indigènes de son administration apprenaient en six mois à lire et à écrire notre langue : et l'on prétend couramment, ici, que les noirs nous sont inférieurs !... Ces erreurs, et d'autres, sont gratuitement propagées avec une ténacité inavouable. Si ceux qui se sont sacrifiés à l'avènement au pouvoir du Tiers-Etat, pouvaient revivre, ils seraient scandalisés de l'emploi qu'on a fait de leurs noms pour appuyer les plus immondes sophismes.

La politique, science dans laquelle s'illustrèrent quelques esprits d'élite, est devenue la proie des brasseurs d'affaires, des incapables, des cabotins. Parmi les gens qui, soit-disant, représentent le peuple, il est rare d'en rencontrer un ayant des convictions, et, le plus souvent, cet homme est un sot. Gambetta qualifiait ses collègues de *sous-vétérinaires*, il y a une quinzaine d'années ; il est douteux qu'on puisse, à présent, trouver l'épithète qui leur conviendrait, tant le Parlement exprime le néant. Depuis l'extrême-droite jusqu'à l'extrême-gauche, tous les mandataires de la nation respectent les préjugés de leurs électeurs, les flattent, afin d'en pouvoir vivre paisiblement, et ne risqueraient jamais de compromettre leur réélection en essayant de combattre une erreur chez ceux mêmes qui leur ont accordé leur confiance.

La presse, qui s'est développée d'une manière notable, est absolument inféodée à la bourgeoisie capitaliste. Elle aussi, dont le rôle d'éducatrice serait si noble et si utile, si elle était capable de le comprendre, s'est donné pour unique mission de tromper, car jamais elle n'élève la voix que lorsque ses intérêts immédiats sont en jeu, ostensiblement ou non.

Parlerons-nous du fonctionnarisme ? Qui n'en est pas victime ? Personne n'ignore que depuis le président de la République jusqu'au garde-champêtre, tous les fonctionnaires sont des tyranneaux. Dirons-nous, quant aux religions, que les divers cultes sanctifient l'hypocrisie et que les prêtres, comme les instituteurs, sont les meilleurs agents des gouvernements ?...

Comment se fait-il qu'une telle organisation, si formidable en apparence, l'Etat, soit condamnée à crouler à bref délai ? Parce que, bientôt, nous assisterons à la suprême expérience

qu'en feront les socialistes collectivistes. Grâce à eux, nous verrons l'Etat opprimant toutes les individualités, nivelant toutes les intellectualités, supprimant toutes les initiatives, — plus encore que cela ne se pratique aujourd'hui, — pour le plus grand profit de quelques démagogues verveux. Avec l'inhabileté inhérente à toute autorité irréfléchie, ils parviendront plus vite à mécontenter le peuple qu'ils n'auront mis de temps à le persuader de la logique de leurs théories. Leur influence n'est pas niable, et il est possible que, dans quelques années, nous soyons obligé de formuler à nouveau les mêmes critiques, accentuées plutôt, contre les maîtres qui règneront alors, — si toutefois la liberté de penser est encore de ce monde.

Les réformateurs dont il est question se montrent indifférents à la cause principale de notre décadence : l'Argent. Ils en font si peu cas que, tout au contraire, c'est sur l'argent qu'ils basent la force de l'Etat conforme à leurs principes. L'unification des salaires, par exemple, est une des mille baguettes magiques qui doivent rouvrir l'ère de la prospérité. Eh bien ! nous avouons que les économistes prouvant la nécessité du capital dans une société bien organisée, nous paraissent plus logiques avec eux-mêmes, puisqu'ils n'ont pas la prétention de changer l'ordre de choses existant.

L'argent est l'élément corrupteur par excellence : sa puissance prime toutes les autres et les réunit dans une même ignominie. Quel est l'être, doué seulement d'une moyenne habileté, suffisamment pourvu du précieux métal mais dénué de scrupules, qui ne puisse se croire le droit d'acquérir les deux choses qui se vendent le plus fréquemment de nos jours : la conscience d'un homme et... l'honnêteté d'une femme ?...

Mirabeau, pour sauver la monarchie de Louis XVI, voulait instituer au ministère de l'intérieur un service de journalistes dont la charge aurait consisté à créer, artificiellement, l'opinion publique. Officiellement, ce service n'existe pas, mais, occultement, il existe dans les ministères, dans les grandes administrations, dans les centres capitalistes du commerce, de la finance et de l'industrie. Il est donc absolument impossible que les travailleurs, qui ont à peine le temps de lire un journal quotidiennement, puissent se faire une idée exacte de la situa-

tion de leur pays; il est naturel, par conséquent, que leur bonne foi soit souvent surprise.

La société bourgeoise s'est crue invincible du jour où elle a pu faire pénétrer ses vices au sein des milieux exploités par elle. Avec une patience infinie, elle a pratiqué savamment l'atrophie des volontés. Mais elle n'a pas su jouer son rôle jusqu'au bout, et elle-même est tombée dans ses propres pièges. L'alcoolisme a été, notamment, l'une des armes les plus terribles qu'elle a employées : on en connaît les effets désastreux. L'art même — ou plutôt une sorte de contrefaçon de l'art — s'est mis au service des classes dites dirigeantes : depuis les théâtres subventionnés jusqu'à la dernière des guinguettes où l'on débite des poisons et où se beuglent des chansons patriotiques, tout a été falsifié pour le plus grand bien de Sa Majesté le Capital.

La gangrène, afin de mieux se propager, a été inoculée — si l'on peut dire — à la Femme. Plus capable que l'homme de subir les influences extérieures, la femme a été la première victime des machinations bourgeoises.

Si, en effet, le désaccord règne généralement au foyer du mauvais riche, foyer où l'amour eut rarement place, l'accord naît spontanément dès qu'il s'agit de lutter contre des humains dont la situation sociale est considérée comme inférieure. L'entente tacite s'est faite aussitôt que fut trouvée la manière de faire dévier le plus puissamment les menaçantes revendications populaires. C'est ainsi qu'on a pu donner à la femme l'illusion d'une émancipation problématique, dans un sens politique et économique précis, alors que son cerveau est encore l'asile le plus sûr de toutes les superstitions religieuses. Et l'on est parvenu à la persuader qu'elle était née pour s'anémier dans les ateliers, les usines et les administrations, plutôt que pour être l'âme du foyer domestique, la mère de famille, l'éducatrice naturelle des enfants. A son intention, on a innové la concurrence des sexes dont profite surtout le capitalisme, — et la situation matérielle, que les appétits d'une minorité de jouisseurs rendent de plus en plus difficile pour la masse des travailleurs, s'est aisément compliquée de cette atroce anomalie dont nous ressentons déjà les navrantes conséquences.

Des ligues se sont formées, des sociétés ont été fondées : les

unes, pour initier les femmes aux plaisirs du suffrage universel, leur faire mieux apprécier l'argent, mépriser la maternité, haïr l'homme comme tyran ; les autres, pour leur recommander la fécondité, car, en cas de guerre, il n'y aurait pas assez de chair à canon pour défendre les biens des propriétaires. Voilà le genre de plaisanteries auxquelles on s'amuse, en France, à la fin du XIX[e] siècle.

Malheureusement, ces plaisanteries sont prises au sérieux et deviennent parfois tragiques. On craint la dépopulation à cause des rivalités internationales ou, plutôt, *intergouvernementales* ; et ce sont les travailleurs des villes et des campagnes dont les familles sont les plus nombreuses, car les classes riches sont incapables de se reproduire normalement, usées qu'elles sont par l'excès de bien-être matériel. On flétrit l'avortement tout en vouant à la honte publique les couples prolifiques non unis légalement. Quand les pauvres ont des enfants qu'ils ne peuvent nourrir, la société leur conseille de ne plus donner le jour à des êtres destinés à la souffrance. Le seul résultat produit par ces contradictions intéressées, c'est l'accroissement sensible de la prostitution. Nous ne pensons pas qu'à aucune autre époque, elle ait recueilli tant de malheureuses sous son aile protectrice. L'Etat en favorise le développement, puisqu'il la règlemente. Actuellement, elle est le suprême refuge de la femme.

Les produits du travail commun s'accumulent donc entre les mains d'une partie de plus en plus petite de la nation, et il faut vraiment que le peuple soit absolument inconscient d'une telle injustice pour qu'il la laisse se perpétuer ainsi. Nous aurons du moins, avec tant d'autres, fait notre devoir, en tâchant de lui dessiller les yeux.

Il est des gens qui prétendent qu'on ne doit nullement s'occuper de l'éducation des déshérités. Nous croyons que cette opinion masque leur scepticisme excessif ou prouve leur indifférence, — non pas que nous soyons partisan des prêcheurs ou que nous visions au prosélytisme : on aurait tort de nous gratifier de telles intentions. Nous laissons à d'autres le soin des effets oratoires, des phrases creuses et ronflantes. Quelque flattée que puisse être la vanité d'un homme si les idées émises par lui trouvent crédit chez ses auditeurs ou chez ses

lecteurs, nous ne voudrions pas que le moindre avis soit accepté, que le plus inoffensif conseil soit suivi par eux, s'ils ne les ont préalablement passés au crible de la critique la plus sérieuse. Sans doute, en des sujets aussi vastes que celui que nous avons l'honneur de traiter, ce soir, bien des paroles auraient besoin d'être explicitement expliquées, de nombreux points gagneraient à être développés.

Cependant, nous ne regrettons pas de nous en abstenir, car force nous serait de rééditer des théories, des doctrines, de répéter des vérités que souvent la mauvaise foi seule empêche de reconnaître comme fondées. Il nous suffit donc de donner ici un résumé d'observations personnelles sur la société contemporaine et sur son avenir prochain.

Nous ne pouvons supposer un instant la possibilité, même lointaine, de l'égalité intellectuelle au point de vue de la culture cérébrale : il existera toujours une élite mieux douée, dans l'humanité. Mais, entre cette constatation et vouloir confier la direction des esprits à cette élite, il y a un abime immense ; désirer la réalisation d'une pareille chimère serait une erreur, selon nous.

En effet, il existe, chez tout individu, un germe de bon sens que ne parvient jamais à étouffer complètement le machiavélisme de l'égoïsme bourgeois. Ce sentiment du vrai, du juste et du beau, persiste, — à des degrès différents, il est vrai — dans toutes les âmes, même les plus grossières. Il suffit de savoir l'éveiller dès qu'une occasion se présente, pour qu il puisse se développer ensuite dans un milieu favorable. Il ne s'agit pas là, bien entendu, d'une grâce plus ou moins divine dont on finit par être touché, mais de la simple compréhension de la vie dans ce qu'elle a de plus réel et de plus logique.

Trouver des êtres sains de corps et tout à fait réfractaires à un idéal quelconque est chose presque impossible. Nous ne saurions donc trop admirer le peuple d'avoir pu conserver, malgré les sophismes dont on l'abreuve, la ferme espérance d'une amélioration sociale, et nous l'y encouragerons.

L'idéalisme gît au cœur de chacun, encore est-il nécessaire de ne point le laisser se complaire en une douce inertie. C'est pourquoi nous approuvons entièrement le langage de certains vaillants libertaires, dont la tâche est de nous guider sans cesse vers un rôle actif. L'homme doit contribuer lui-même, pour la

plus large part, à son propre bonheur. Il faut cependant tenir compte de la détestable organisation actuelle, qui empêche la majorité d'entre nous non seulement d'être renseignée, mais, alors même qu'elle l'est, de réaliser une minime partie des idées pratiques qui lui sont chères.

Ceux qui possèdent le rare privilège de détenir une parcelle de vérité ont, par conséquent, l'impérieux devoir d'en instruire leurs frères moins favorisés : cette solidarité des cœurs et des intelligences, est d'une vertu qui résiste à toutes les contaminations. Il y a des principes moraux qu'on ne répètera jamais assez, en ces temps de dégradation, d'avachissement, de falsification de la chose la plus noble et la plus digne d'intérêt : la personnalité humaine. Au lieu d'en faciliter le développement complet, sous toutes ses formes, on s'efforce de l'enrayer de plus en plus : c'est à nous de combattre vigoureusement ces tendances anti-humanitaires.

Certes ! une base de déterminisme est indispensable à ceux qui ne pensent pas que vivre consiste exclusivement dans la satisfaction des appétits matériels. Pendant longtemps, les hommes l'ont trouvée dans la religion ; depuis, ils ont cru qu'elle se personnifiait soit dans un chef, soit dans l'Etat. L'expérience a démontré que, si leur croyance pouvait être justifiable durant des siècles, elle manquait totalement de fondement à l'heure présente. Tout ce qui aspire à se dogmatiser, en dépit des lois de l'évolution naturelle, est fatalement destiné à disparaître. Le critérium moral existe au for intérieur de chacun, et n'a nullement besoin d'une influence étrangère pour naître ; mais s'il rencontre des obstacles à son épanouissement, il est logique qu'il cherche à les surmonter : d'où, la révolte.

Afin d'obvier à cette lutte de l'individu contre un ordre de choses contraire à la jouissance de la liberté, les gouvernements utilisent souvent un dérivatif : la guerre, car cette dernière ne sert plus guère à la satisfaction d'ambitions personnelles, si l'on excepte celle des militaires professionnels dont l'importance décroît sensiblement, — et les gouvernements ont attribué une nouvelle signification au patriotisme ancien : la haine ou le mépris entre nations, un des plus flagrants mensonges et des plus soigneusement entretenus. Nous

avons déjà parlé de l'alcoolisme, si savamment dosé, de la presse, si admirablement servile, du suffrage universel, si constamment fraudé, des assemblées élues, si adroitement maniées. Il nous faudrait encore signaler les divisions profondes que ces forces d'une civilisation décrépite, sèment partout où elles le peuvent. N'ont-elles pas tenté de convaincre la masse qu'une barrière infranchissable séparait les ouvriers manuels des ouvriers intellectuels, comme si le travail des uns et des autres n'était pas également utile et respectable ? Et n'a-t-on pas, aussi, voulu établir une ligne de démarcation entre ceux vêtus d'une blouse et ceux portant la redingote ? Des niaiseries de cette espèce se sont malheureusement, il faut le reconnaître, converties en préjugés persistants.

Le bourgeois a été magistralement défini par Flaubert ; « quiconque pense bassement. » Il y a des pauvres, bourgeois jusqu'aux moëlles, et des riches, — très peu, — qui ne le sont pas.

Les temps sont venus de considérer surtout les individus, avant de les classer par catégories : trop fréquemment, les allures sont causes de singulières méprises.

Pourtant, l'individualisme est presque un vain mot dans une société constituée comme la nôtre; seuls les possesseurs de la fortune publique pourraient le pratiquer avantageusement, puisque la liberté n'est édifiée que sur l'argent, actuellement ; les lois ne protégeant qu'une minorité de ploutocrates et leurs valets, l'individualisme ne sera admis, en général, que le jour où les cadres sociaux auront été brisés

Les groupements libres, créés dans un but déterminé, sont donc utiles, tant qu'il ne s'y emploie aucun moyen autoritaire. Dès qu'un syndicat ou une coopérative s'occupent d'autres intérêts que ceux dont ils doivent être les défenseurs, ils s'inféodent forcément à un parti politique, et leur puissance s'émiette. Il est plutôt dangereux de vouloir combattre les exploiteurs avec leurs propres armes, et préférable, étant donné qu'on n'a pas le choix du terrain pour lutter, de leur faire le moins de concessions possible, quelque succès qu'on pourrait obtenir dans la suite par des acquiescements, — car on ne peut décemment condamner une manière d'agir opposée aux principes qu'on a faits siens : il y aurait là une flagrante

contradiction, outre que l'usage de procédés blâmables peut aisément entraîner à l'adoration de ce qu'on avait brûlé.

Une des choses par lesquelles le cœur est le plus souvent dupé, c'est la philanthropie bourgeoise : ses institutions charitables sont innombrables. L'Assistance publique, — qu'il serait superflu de critiquer aujourd'hui et dont la seule raison d'être est d'entretenir un beau chiffre de budgétivores, — les fondations religieuses et laïques : ouvroirs, dispensaires, crêches, cliniques, maisons de retraite ou refuges pour les vieillards, etc., etc., — car l'énumération serait interminable, — ont été faites principalement dans l'intérêt de leurs créateurs. Les hôpitaux servent avant tout aux médecins, et les œuvres dites de bienfaisance, aux personnes qui les patronnent. Quant aux souscriptions généreuses ouvertes dans les feuilles quotidiennes, elles rapportent environ 50 0/0 à l'administration de ces journaux philanthropiques. En résumé, il nous semble que développer la charité en flattant l'amour-propre des hommes, c'est tuer la solidarité qui devrait les unir. Qu'on ne donne donc pas une autre cause que l'égoïsme à ces bals, fêtes ou ventes de charité dont seulement quelques indigents bien sages et, surtout, bien pensants, retirent un léger profit. La philanthropie bourgeoise est avant tout, — ne l'oublions pas — un des anneaux les mieux forgés de la chaîne qui tient le peuple en tutelle.

A des époques aussi troublées que celle-ci, il est naturel que l'influence des hommes de pensée s'étende de plus en plus. Les écrivains étant de tous les artistes, ceux qui ont le contact le plus direct avec la foule, leur action est généralement la plus décisive, car, — il est nécessaire de le dire — les orateurs sont aux écrivains ce que les comédiens sont aux auteurs dramatiques : des interprètes.

L'artiste choisit ses modèles dans la vie dont il est témoin, dans la nature qu'il contemple, suivant ses goûts ou son atavisme, et les déforme selon son tempérament avant de les rendre au public à qui il les a empruntés. Si nous ne craignions de leur faire une inutile réclame, nous nommerions une quantité de littérateurs bourgeois qui, malléables au dernier point, subissent les capricieuses ondulations des milieux qu'ils fré-

quentent et, sans s'en douter, contribuent inconsidérément à propager les sophismes actuels sur lesquels repose la société. Désirant avant tout monnayer leur travail, sans quoi ils ne sauraient en estimer la valeur, ils flattent les préjugés de leurs lecteurs.

Nous ne voulons pas dire que tout homme de lettres doive nécessairement se poser en moraliste. Toutefois, il nous semble que l'écrivain ou le poète ne peut rester indifférent ni à son époque ni à ses contemporains. A moins que ses œuvres ne traitent d'archéologie ou qu'elles n'aient aucune signification intellectuelle, elles sont le reflet, elles portent l'empreinte du temps, des mœurs, des milieux divers où l'auteur vit. Le génie a toujours été une idéalisation du sentiment et de l'intelligence de la foule. Si l'âme du peuple a été parfois dévoyée par de malsaines manifestations, elle parvient tôt ou tard à se rereconnaître dans les héros qu'elle a suscités.

Malgré la précision de la science, il ne faudrait pas supposer qu'elle seule peut élever la voix et résoudre les questions les plus graves. Il suffirait cependant d'un astronome découvrant la marche d'une comète à la rencontre de notre planète et annonçant mathématiquement la fin du globe terrestre — puisque, paraît-il, cette hypothèse scientifique est vraisemblable — pour que la fraternité universelle se réalisât. Encore est-il possible que beaucoup d'hommes ne se rendraient pas à l'évidence et que ceux qui croiraient au cataclysme chercheraient vainement à tromper leur peur en des débordements effrénés d'où résulterait la pire des concurrences.

Par le tableau de notre civilisation, par l'expression de nos espoirs, de nos haines, de nos admirations, de nos erreurs, de nos engouements, nous avons tenté de définir l'âme du peuple. Elle a ses faiblesses, mais c'est d'elle que surgissent les énergies.

Les travailleurs, ouvriers ou paysans, forment l'élément le plus robuste et le plus sain d'une nation. Dans la falsification vulgarisée des produits et des consciences, au milieu du désarroi qui règne partout, le prolétariat et la plèbe sont assurément le moins sérieusement atteints. Les classes aisées ont

dégénéré assez vite, leur résistance ne s'est que fort peu exercée. Au jour prochain où les deux éléments seront en présence, la lutte ne sera pas égale et sa solution consistera dans la suppression pure et simple, dans le sacrifice obligatoire de quelques gênantes inutilités.

Il ne faut pas espérer que le dénoûment de la question sociale puisse avoir lieu dans le laboratoire d'un savant, ni que les économistes distingués, — car un économiste est toujours distingué, — y aideront tant soit peu, ni que les sentimentaux ou les philosophes doctrinaires en aient jamais le monopole.

Nous affirmons que la question sociale ne sera résolue que par la force brutale : malgré la bonne volonté des conciliateurs, il n'en saurait être différemment. A nous de préparer laborieusement le terrain, si le sang qui doit fatalement l'arroser peut faire germer ce qu'on y aura antérieurement semé. Mais songeons que la vie intérieure et l'action individuelle sont indispensables à tout bon résultat. Souvenons-nous que le progrès se compose d'actes plutôt que de mots et qu'il est impossible, quoi qu'en pensent certains utopistes, que l'homme retourne à l'état préhistorique. Simplifier la vie est essentiel, mais se priver des conquêtes de la science sur la matière serait un non-sens : la civilisation ne pourrait que se déplacer, mais non disparaître, sans que l'humanité disparût avec elle.

Qu'on ne s'attende pas à voir s'évanouir le respect de la propriété personnelle et non limitable : la révolution seule peut modifier cette conviction si fermement ancrée au cœur de la majorité.

Quant au cosmopolitisme qui, grâce à la civilisation, augmente graduellement, il sera la garantie que la révolution sociale ne se cantonnera pas, heureusement, dans un pays, mais qu'elle aura de l'écho dans le monde entier.

En dépit des mauvais présages, énoncés par deux grands poètes, pourtant : Vigny et Baudelaire, en dépit des disciples de Malthus, nous croyons que les lois naturelles de la reproduction de notre espèce continueront à être suivies. Nous pensons aussi que la famille a toujours eu sa raison d'exister et que, vivifiée, son organisation si simple rendra encore de grands services à l'humanité, alors que les lois et règlements, œuvres de politiciens, seront du domaine de l'histoire. La famille donne la variété des types humains, quoiqu'elle ait le dé-

savantage de conserver certains atavismes et de recéler les mauvaises hérédités, — et cette diversité harmonieuse est infiniment plus dans l'ordre des choses que la monotone uniformité.

Espérons que l'âme du peuple, qui ne s'est libérée des entraves de l'Eglise que pour se mettre sous le joug aussi écrasant de l'Etat, se souviendra qu'elle ne doit compter que sur sa vigueur pour reconquérir sa liberté compromise et que le salut collectif dépend de ceux qui souffrent, des faibles, et de tous ceux qui ont conscience des iniquités sociales.

Nous serons heureux si nous avons pu contribuer modestement à cette émancipation urgente.

PAUL-ARMAND HIRSCH.

LE SOCIALISME EN ROUMANIE

(SUITE ET FIN)

Les social-démocrates roumains reconnaissent officiellement l'inefficacité de leur propagande à la campagne.

Ils l'attribuent à la férocité de l'administration, à la tyrannie exercée par les gouvernants, représentants de l'autorité, et les propriétaires, possesseurs du sol.

Et c'est vrai dans une large mesure. Un paysan qui lit des journaux de quelque nuance que ce soit est accusé de « s'occuper de politique. » Immédiatement son domicile est visité — quoique garanti inviolable par la constitution — et perquisitionné. La femme et les enfants sont terrorisés ; l'homme est arrêté, battu et envoyé à la préfecture où, de nouveau, il est maltraité et parfois torturé jusqu'à la mort. Une circulaire a existé qui recommandait aux sous-préfets et aux maires des villages de faire arrêter sur l'heure tout propagandiste qu'on verrait entrer en relation avec des paysans. Et les social-démocrates ne voulant rien risquer, attendent le règne de la loi et du suffrage universel.

Une autre cause du peu d'extension de la propagande rurale, est l'impossibilité où l'on se trouve de réclamer les suffrages des gens quand on leur a dit quelques années auparavant que tous les députés sont des charlatans.

Mais la vraie raison c'est que les paysans ont des convictions à eux et nettement opposées à l'esprit social-démocrate. Ce que nous voulons faire comprendre aux ouvriers du monde

entier, les paysans le savent par leur propre expérience: « Pour protéger de l'exploitation, il faut s'emparer des moyens de produire. »

Or, les paysans roumains ne regardent pas la charrue et la machine comme des moyens de production. « Ce sont, disent-ils, des instruments qui se trouvent partout et que l'on peut facilement se procurer ; la chose principale est la terre. » Pendant que les ouvriers européens demandent du travail, les paysans roumains, affamés et désespérés, demandent de la terre. « Nous ne refusons jamais de travailler, mais nous voulons de la terre afin de pouvoir travailler pour notre propre compte. »

Ils sont tout à fait individualistes au point de vue de la production et toujours partisans de la petite propriété. Les procédés de culture perfectionnés introduits en Roumanie par le capitalisme sont pour eux des moyens d'exploitation.

Réfractaires à toute éducation, ils n'écoutent personne parmi ceux qui parlent révolte.

Les diplomates du gouvernement et de la politique l'ont si bien compris que toutes les fois qu'ils eurent besoin d'une révolte éclatant bien à propos, c'est à la campagne qu'ils envoyèrent leurs agents provocateurs. C'est pour cela, en partie, que les social-démocrates ont toujours voulu voir dans les révoltes paysannes — même lorsqu'elles émanaient directement de l'initiative populaire — de la non sincérité et de la tactique bourgeoise. Il faut noter d'ailleurs que le parti socialiste roumain a toujours un devoir, conseiller aux paysans la tranquillité et la soumission. Un manifeste des social-démocrates de Galatz dit, à l'occasion d'une révolte et sans autres considérants, sans autres déclarations de principes, que les social-démocrates blâment les insurgés, le seul moyen d'atteindre à l'émancipation étant d'élire des députés socialistes.

Ils ne savaient donc pas, les malheureux, que les paysans, en grande partie, n'ont pas le droit de vote.

*
* *

Il est impossible de dire quelle est la corporation qui fournit le plus fort contingent au socialisme en Roumanie: la propagande n'est pas systématique, les enseignements tombent au hasard parmi tous les corps de métiers.

Le parti s'est centralisé à Bukarest. C'est dans cette ville que sont les organisations d'aujourd'hui, celles qui développent une certaine activité. D'autres organisations se trouvent à Jassy, à Ploesti, à Galatz, à Braïla et dans ces deux dernières villes, chez les travailleurs du port qui les premiers ont compris ou ont subi l'influence des idées.

Un mouvement avait commencé parmi les travailleurs du port. l'expulsion de quatre ouvriers l'interrompit.

Je l'ai déjà dit : la propagande n'est pas systématique, le parti attend que les ouvriers se prononcent eux-mêmes et il se contente d'envoyer des agents pour former des organisations et les faire adhérer au parti.

Il est dans les habitudes des travailleurs de s'affirmer par la révolte (souvent sans but déterminé) quand on les abandonne à leur propre jugement. Viennent alors les social-démocrates pour prêcher le calme.

Malheureusement paysans et ouvriers des villes ont une certaine méfiance les uns pour les autres. D'autre part l'ouvrier de la ville se différencie du paysan en ceci : quand on a gagné (capté serait plus exact) sa confiance après une longue lutte, à force de persuasion, il devient fanatique adorateur, et les chefs politiques deviennent pour lui des idoles ; tandis que le paysan conserve toujours son indépendance et ne veut être inféodé à aucun parti, même quand il a trouvé des gens qui lui plaisent.

Nous en avons fait nous-même l'expérience. La brochure de Malatesta : *Entre paysans* ayant été traduite en roumain nous l'avons répandue dans les campagnes.

Quelques paysans (en assez grand nombre) comprennent le communisme, mais la plupart se taisent sur cette question. Par déférence, peut-être, ils ne veulent pas nous contredire et nous opposer leur conception sur la propriété future, mais leur attitude trahit leur pensée qui peut se résumer en cette formule : « Prenons la terre, nous savons la travailler » ; et ils pensent à la petite propriété, à la petite production.

*
* *

Le paysan voudrait être indépendant économiquement, c'est-à-dire qu'il ne voudrait pas que son existence fût liée à celle d'un autre individu, ni même à la société.

L'idéal, pour lui, c'est de posséder son morceau de terre, sa maison, *sa femme et ses enfants* et de n'avoir rien à partager avec quiconque — excepté les droits communs qui se transmettent de génération en génération et qu'il défend toujours, dût-il lui en coûter la vie.

Il a lié l'idée de morale à l'idée de la vie de la terre; si on lui prend sa terre on lui prend tout. Il devient un autre homme.

Les paysans qui, par suite de différentes circonstances sont devenus prolétaires, salariés ou fonctionnaires, sont les gens les plus corrompus; ils perdent toute notion de justice, de solidarité humaine, ils n'ont plus conscience de leur dignité, perdent le respect de leurs semblables et d'eux-mêmes et méprisent tout le monde.

Certains qui sont restés à la campagne quoique ne possédant pas de terre travaillent encore pour leur propre compte, se louent à quelque grand propriétaire; d'autre part, ceux-là même qui ont encore de la terre, travaillent parfois pour la grande propriété, la leur ne rapportant pas assez pour le paiement des impôts.

Nous ne devons pas oublier la jeunesse socialiste. Le *Contemporanul* a vécu sept ans et pendant ce temps a déployé une grande activité; il a fait tout ce que peut faire une revue de ce genre.

Fort remarquée et commentée fut une série d'études littéraires sur quelques auteurs roumains — études écrites par Dobrogeana-Gherea.

Eminescu, le plus populaire poète roumain, Vlahutza poète et nouvelliste, Laragialé dramaturge y furent analysés et les œuvres de ces écrivains étant très connues et lues les études du *Contemporanul* intéressèrent la jeunesse et eurent une grande influence sur elle.

Il n'y a rien de nouveau dans les idées générales enseignées par Dobrogeana-Gherea : ce sont les idées socialistes modernes. C'est son mode d'application qui a passionné la jeunesse et qui l'amena à l'adorer et à le considérer comme le fondateur et le théoricien par excellence d'une école nouvelle.

On peut voir par ce qui suit à quel point les disciples de Gherea poussent le fanatisme pour leur chef.

Un article de lui sur Max Stirner ayant été traduit en Fran-

çais et publié par l'*Ere Nouvelle* de Paris, on répandit le bruit que ce seul article aurait une grande influence sur le mouvement socialiste français et qu'il le mettrait sur la seule voie que peut suivre le socialisme : la voie marxiste.

La forme générale des idées de Gherea fut le matérialisme. Il s'appliqua à la critique littéraire — chose presque inconnue avant lui. — Il eut une polémique avec M. Maïorescu, savant professeur de Bukarest qui est regardé comme le chef de l'école métaphysique, école qui compte beaucoup de partisans.

Enthousiasmée, la jeunesse socialiste fonda un cercle d'études sociales pour propager les idées de Gherea. On sentit percer, lors de la fondation du cercle, le caporalisme, l'autoritarisme inhérents à toute organisation sociale-démocrate. Les questions posées à ceux qui voulaient faire partie du cercle le prouvent. Il fut en effet demandé à chacun : « Etes-vous social-démocrate ou anarchiste ? »

Un étudiant en médecine répondit qu'il était socialiste révolutionnaire. A cette réponse le chef eut un geste de mécontentement : « Socialiste... oui, dit-il, mais révolutionnaire !.... les anarchistes étant partisans de l'initiative individuelle il serait à craindre que la responsabilité de l'acte d'un individu retombât sur le cercle entier comme cela est arrivé en Autriche. »

Personne ne protesta contre cet examen ni contre cet indigne soupçon : croire cette tendre jeunesse capable de commette un crime de cette nature.

Après quelques mois d'interruption le cercle fit paraître un journal hebdomadaire : « *Manea literara ei sciintifica* », (le travail littéraire et scientifique) pour donner aux travailleurs quelques idées sur la science et la littérature modernes.

*
* *

Lors de son apparition en Roumanie, le socialisme fut enseigné par Jean Nadejde ; sans ressources à cette époque, Nadejde visita la Roumanie aux frais du club et fit un discours à Bukarest.

Aujourd'hui c'est Const. Mille qui est considéré comme chef ; en s'occupant des affaires du parti et en s'intéressant directement au mouvement il en devint rapidement le direc-

teur. Il faut reconnaître que, dans une certaine mesure, les circonstances l'ont poussé à devenir chef, mais il a profité de toutes les occasions pour se faire connaître comme socialiste, aussi bien chez les travailleurs que chez les bourgeois, mais en enseignant un socialisme très modéré, pas du tout révolutionnaire. Profitant de la popularité dont il jouissait dans une importante société de fonctionnaires et de commerçants, il essaya d'amener cette société au socialisme ; mais cette tentative échoua et il ne recruta que peu d'adhérents.

Mille était le seul membre du parti qui eût une influence dans la classe bourgeoise. Avocat, il prenait la défense des travailleurs dans tous les procès socialistes, — procès électoraux de peu d'importance, — et, chaque fois qu'un membre était arrêté pour faits de propagande, il plaidait la cause de l'accusé, exploitant sa position et son influence.

Il était le défenseur des intérêts particuliers des travailleurs qui toujours allèrent à lui pour lui demander conseils et protection.

Cependant, il faut le noter, il n'a jamais oublié son intérêt, il aspira à être le nabab du parti. Il le devint, mais on peut se rendre compte d'après le cas suivant comment il comprenait le socialisme quand il s'agissait de son intérêt

Un travailleur, devenu infirme par suite d'un accident de travail, fit un procès à son patron pour obtenir une pension. Mille, comme avocat socialiste, prit la défense du patron et lui fit gagner le procès au détriment du travailleur. On lui a beaucoup reproché ce fait : vainement, il n'a jamais reconnu sa faute ; la somme a été encaissée et le travailleur est resté malheureux toute sa vie.

La tactique de Mille a été celle-ci : Il a exploité sa position pour le démocratisme et le démocratisme pour sa position. On ne l'a pas remarqué et il est resté chef du parti social-démocrate. C'est la position qu'envia Nadejde qui, blessé dans son amour-propre, commença à le miner.

*
* *

Le seul mouvement sain créé par le socialisme en Roumanie, c'est l'antimilitarisme, mais ce, avec le concours de toutes gens d'idées simplement démocratiques ou même de ceux qui, point démocrates, sont néanmoins révoltés contre les atro-

cités militaires. D'ailleurs l'esprit antimilitaire est très développé en Roumanie. On sait que l'armée est un moyen d'abrutissement et que l'on s'y ingénie à étouffer l'humaine individualité; les citoyens de toutes classes ont toujours protesté contre les crimes commis dans les casernes au nom de la discipline et quelquefois de par le simple caprice des officiers.

Le paysan roumain est absolument réfractaire au militarisme. Jusqu'à l'âge de vingt et un ans le jeune paysan, tant bien que mal, se fait un idéal; son morceau de terre, sa maison, sa femme et ses enfants, voilà ce qu'il rêve; brusquement, au moment où il va réaliser son pauvre idéal, l'ordre de se présenter au bureau de recrutement l'arrache à ses rêves et c'en est fait de son champ et de sa liberté.

Quelquefois il est déjà marié et a des enfants, la séparation est alors, on le comprend aisément, plus cruelle.

Adieu terre, femme, enfants! Adieu donc! Mais quelle haine pour l'armée abhorrée, quelle haine qui se réflète dans les chants populaires montrant la répugnance des paysans pour le service militaire!

Parfois, mélancoliquement, ils chantent comment ils quittent leur village, leurs parents, leurs amis et leurs fiancées; parfois, ils blasphèment et anathématisent l'armée, et même, révoltés et désespérés, ils voient déjà les casernes en flammes et les gradés pendus.

J'ai pu voir, dans une collection de chants populaires, que les soldats se plaignent d'agir d'après un commandement et qu'ils se sentent très humiliés d'être forcés de le faire; ils se plaignent de la fatigue causée par l'instruction militaire, préférant toujours la fatigue du travail; parfois ils chantent la désertion, seul de leurs moyens de révolte mis en pratique.

Et ce n'est pas une éphémère révolte, ce moyen n'a pas été employé que sous le régime actuel, des documents historiques relatent que souvent les soldats ont déserté en masse.

Au cours d'une longue guerre sous le voïvodat d'Etienne le Grand, les soldats, paysans petits propriétaires, mécontents d'une guerre qui leur avait amené une grande misère, firent craindre au voïvode une révolte générale. Celui-ci leur accorda un congé en masse de quinze jours, posant comme condition que, le congé expiré, les soldats reviendraient pour continuer la guerre. Les paysans promirent, mais une fois chez eux, au

milieu des leurs, trouvant leur foyer préférable à l'armée, y restèrent bel et bien et laissèrent le voïvode sans soldats.

Il y a quelques années les recruteurs eurent grand'peine pour trouver les jeunes paysans. Tous partaient, fuyaient les villages et allaient se cacher dans les bois, dans les montagnes, forçant les recruteurs à des courses folles.

On finit par prendre les paysans au piège comme un gibier.

On peut aisément conclure que le paysan hait l'autorité, et particulièrement l'autorité militaire. Un exemple à l'appui: Le père d'un de mes camarades vint un jour à la caserne pour voir son fils. Le jeune soldat annonça à son père qu'il allait déserter, ayant le service militaire en horreur. « Mais, dit le père, pourquoi ne l'as-tu pas dit plus tôt? Que vas-tu faire à la maison? J'ai vendu char et bœufs et quand tu viendras tu ne pourras travailler. »

Ainsi, le père ne pense qu'à ce que son fils pourra faire à la maison, il ne suppose pas un instant que l'autorité militaire puisse réclamer le jeune homme; c'est une caractéristique du paysan roumain: il ne peut croire que quelqu'un — qui que ce soit — ait le droit de l'obliger à faire le service, quand lui-même le refuse.

*
* *

On cherche maintenant à inculquer au Roumain l'idée de Patrie, mais malgré tous les efforts faits en ce sens, la patrie du paysan reste toujours ce qu'elle était auparavant: le foyer.

D'autre part la sauvagerie des gradés est déjà devenue proverbiale. On bat, on torture, on assassine et malgré d'unanimes protestations, l'état de l'armée est toujours le même.

C'est pourquoi l'antimilitarisme est si développé en Roumanie et pourquoi on ne laisse échapper aucune occasion de le manifester ouvertement, et de s'attirer par ainsi la haine des officiers, qui, eux, ne perdent pas une occasion de brutaliser les civils.

C'est ainsi qu'un rédacteur d'un journal radical, qui avait écrit des articles violents contre l'armée, fut, il y a quelques années, attaqué et battu dans la rue par des officiers qui s'étaient constitués, pour la circonstance, défenseurs de l'honneur (!) militaire.

La rédaction d'un journal républicain fut saccagée par douze officiers de chasseurs qui avaient trouvé mauvais que l'on publiât des protestations contre leur sauvagerie.

Chaque jour, de simples citoyens qui ont commis le crime de ne point s'associer tacitement aux barbaries militaires, sont malmenés par des officiers.

Enfin, pour se donner une faible idée de ce qu'est l'armée en Roumanie, on n'a qu'à lire ce que content les journaux français sur ce qui se passe en Afrique : chaque bataillon roumain est un bataillon d'Afrique.

Voici le récit d'un fait inouï qui s'est passé il y a quelques années.

Un soldat, ordonnance, rentrant chez lui trouva un officier avec sa femme. Brutalement l'officier lui ordonna de sortir et de ne rentrer que quand il lui en donnerait l'autorisation.

Comme bien on pense, ceci ne plut point au soldat qui prit un morceau de bois et le lança à la tête de l'insolent. Traduit devant le conseil de guerre, il fut condamné à *vingt ans* de travaux forcés !

La presse eut vent de ce fait et le porta à la connaissance du public. Une agitation commença aussitôt ; de toutes parts s'élevèrent des protestations contre cette condamnation odieuse et on réclama la mise en liberté du soldat. Jamais on ne vit en Roumanie d'aussi importantes manifestations ; des meetings furent organisés un peu partout : à Bukarest, à Craïova, à Galatz, à Braïla, à Jassy, Barlar et Bacau, l'agitation pénétra même dans la campagne.

On rédigea une protestation et des listes d'adhésion furent envoyées partout ; des citoyens et citoyennes de toutes conditions — travailleurs, fonctionnaires et même des militaires — s'empressèrent de signer. L'autorité militaire avait fourni au public une bonne occasion de manifester son esprit antimilitariste.

Pendant ce temps, le soldat s'était évadé. Arrêté de nouveau, il ne fut pas gracié, on se contenta de réduire sa peine à dix ans.

L'esprit antimilitariste est confirmé par une revue *Moz Feuca*, une sorte de « Colonel Ramollot », dans laquelle on ridiculise un capitaine. Cette revue a une grande influence à l'époque actuelle.

Elle est écrite par un agitateur socialiste qui a synthétisé dans son style de capitaine l'arrogance et l'ignorance du militaire professionnel, sous une forme quelque peu attrayante.

On l'a accusé d'avoir copié Leroy, mais, malgré les quelques passages incriminés, il reste à l'auteur une originalité propre.

Enfin, pour en finir avec le militarisme, on peut dire qu'en Roumanie on a en haine l'armée, aussi bien chez les habitants des villes que chez les paysans.

L'esprit de révolte existe, c'est l'idée qui manque.

* * *

Par suite de la propagande sociale-démocrate, les travailleurs les plus conscients commencent à distinguer deux sortes de socialisme : l'un utopique, l'autre scientifique. Les utopiques sont les révoltés qui ne veulent pas et ne peuvent pas endurer les injustices et se révoltent à tout propos, sans vouloir une amélioration dans leur sort, repoussant tout palliatif, toute réforme ; les scientifiques sont les réformistes qui calculent avec une précision mathématique les phases de l'évolution sociale à venir, la marche de la société qui doit, de réformes en réformes, arriver à être un état dans lequel les hommes de bien — eux, les socialistes scientifiques — arriveront au pouvoir et organiseront le travail au profit du prolétariat.

C'est ainsi qu'on a compris le socialisme ; les social-démocrates se gardent bien de protester contre les inepties, au contraire, ce sont eux qui les enseignent.

Le parti a senti, au bout de quelques années d'existence, le besoin d'un journal quotidien.

On employa tous les moyens connus pour se procurer l'argent nécessaire à cette entreprise et, en 1894, *Lumea Noua* (le monde nouveau), organe de la social-démocratie roumaine, paraissait.

La direction de ce journal fut confiée à M. Jean Nadejde qui, du même coup, devint chef du parti. Const. Mille blessé, tira ses plans. Il acheta la propriété d'un journal républicain ce qui lui valut d'être excommunié par le conseil général du parti. Ceci fut fait sous l'influence de Nadejde qui voulut rester seul chef, secondé, bien entendu, par d'autres

individus que la hiérarchie sociale-démocrate a placés au-dessous de lui.

Le journal créé, on a créé des salariés qui ont réduit leur socialisme à faire durer le journal par tous les moyens et dans toutes les conditions.

On a voulu faire un journal qui put être lu par tous sans distinction de parti.

Aussi dans ce but : annonces, réclames, chroniques vélocipédiques, nouvelles à sensation, faits-divers, tout le plat quotidien y a trouvé sa place.

Mais point d'articles de propagande ; des articles politiques, des renseignements diplomatiques exagérant à dessein les intentions de la Russie sur la Roumanie, on y annonce même que les armées russes sont déjà sur le territoire roumain On y annonça un jour cette fameuse nouvelle, et l'organe social-démocrate demanda au gouvernement la mobilisation de l'armée pour défendre le pays contre les envahisseurs.

Il est impossible de dire tout ce que la direction inventa pour vendre le journal.

Les membres du parti ne sont point d'accord ; de grandes divergences de vues les divisent et pour eux les questions de personnalités l'emportent sur les questions théoriques.

Lumea, l'organe social-démocrate dissident de Jassy, se plaint que le *Centre* au lieu de discuter les idées, se borne à injurier et calomnier ceux qui ne pensent pas comme lui.

L'organe du centre consacre souvent des colonnes entières à des articles injuriant les membres dissidents qui, autrefois, ont été les plus actifs propagandistes.

Depuis que cet organe est devenu quotidien un vent d'intolérance a soufflé sur les social-démocrates de sorte qu'il faudra maintenant de longues années de propagande libertaire pour éclairer les esprits qui se sont égarés sur la route de la sociale-démocratie. On ne tolère pas les contradictions, on se moque de tous les principes révolutionnaires et économiques que l'on déclare antisocialistes. On loue les ministres et les hommes d'Etat qui, par leur attitude trompeuse, se montrent vaguement démocrates, uniquement dans le but de capter la confiance des travailleurs qui, devant d'alléchantes promesses, redonnent leur sympathie aux gouvernants.

Tout ceci démontre que les rédacteurs de *Lumea Noua*

n'ont rien de commun avec le socialisme. Ils veulent, par tous les moyens, faire vivre le journal qui les fait vivre eux-mêmes.

*
* *

Le *Lumea Noua* ne recule devant aucun moyen. Il se charge même de donner des renseignements à la police, sous prétexte d'informer ses lecteurs. Cela est arrivé et l'on put voir la feuille social-démocrate descendre au rôle d'indicateur policier.

Il existait à Bukarest un club anarchiste où l'on avait réussi à établir une bibliothèque assez riche. On avait commencé à faire de la propagande libertaire lorsque fut arrêté à Galatz un révolutionnaire arménien qui était venu faire de l'agitation chez ses compatriotes. On trouva à son domicile quelques lettres d'un membre du cercle, la police s'imagina aussitôt avoir découvert une grande association : l'association des malfaiteurs qui hante la cervelle de tout bon policier. Une descente fut faite au siège du club et deux camarades furent arrêtés ; deux autres qui y habitaient étaient partis le jour même pour la Moldavie. Ils n'auraient probablement pas été inquiétés, quand *Lumea Noua*, pour tenir ses lecteurs au courant de cette affaire sensationnelle, publia les noms de tous les camarades. L'un des deux qui étaient en Moldavie parvint, grâce à son habileté, à échapper à la police et malgré l'enquête de cette dernière il ne fut pas arrêté.

Tous, nous avons été écœurés par la basse dénonciation de *Lumea Noua* et les indépendants se sont joints à nous pour flétrir cette manœuvre de la feuille sociale-démocrate.

Il existe, à Jassy, un groupe dissident « Lumina » qui publie le journal du même nom. La dissidence existe depuis longtemps et les causes en sont diverses.

Il y a quelques années on a pu observer un esprit d'opposition contre l'adoration des chefs. Les travailleurs avaient pensé trouver dans le parti démocrate une familiarité qui n'existe pas ailleurs, mais quand ils eurent vu qu'il n'en était rien et que l'on recevait les chefs en chantant des hymnes, ils comprirent qu'ils s'étaient leurrés et commencèrent à protester. C'est une des causes de la scission.

On put remarquer une autre tendance lors de l'expulsion de Mille : Il importe peu qu'il soit chef, a-t-on dit, si son atti-

tude ne nous plaît point nous pouvons l'expulser; les chefs ne sont chefs que parce que nous le voulons bien; du jour où leurs actes nous déplaisent, nous pouvons nous en débarrasser.

La rupture définitive s'est faite dernièrement par une fraction du parti, qui se constitua à part.

Il invoqua les motifs suivants :

1° Le centre a monopolisé la propagande, en transformant l'organe du parti en un journal de réclame dans le but de gagner de l'argent et non pour répandre les idées.

2° La propagande doit se faire plus systématiquement par métier et par nationalité en insistant sur les questions économiques.

3° Il faut demander les droits politiques pour les étrangers (en grande partie juifs) avant de demander le suffrage universel.

Mais ce sont là les opinions des rédacteurs de *Lumina* Nous connaissons à Bukarest une autre dissidence qui ne s'est pas encore affirmée nettement. Elle est l'œuvre de travailleurs partisans d'une tactique plus révolutionnaire que celle préconisée par la direction du parti.

Cette tendance est encore ignorée, mais il est certain qu'elle ne tardera pas à se manifester.

GH. MARCULESCU.

(Traduction de l'auteur et de M. GRESSENT).

LA LITTÉRATURE SOCIALE

PREMIER ARTICLE

Et les livres montent, surtout les livres de haute émancipation morale qui sont comme des phares pour les âmes à la dérive — et la joie que nous éprouvons à les lire nous fait songer aux étapes par lesquelles durent passer nos esprits pour arriver à cette admirable littérature d'idées.

Nous ne parlerons de la séduction que nous imposèrent les merveilleuses histoires de Ponson du Terrail et les existences coriaces des héros d'Alexandre Dumas. Nos compatriotes — en majorité — demeurent toujours à cette première station, avec des reconnaissances de temps à autre vers les labyrinthiennes prouesses de certains Richebourg et J. Mary. Qui sait pourtant si le plàisir qu'ils nous procurèrent avec tant de facilité ne détermina pas notre vocation, en faisant naître également en nous une admiration pour l'expression écrite des gestes qui nous charmèrent? Admiration que devaient consolider les romantiques: Hugo par son génie bavard dont les phrases hachées et les mots à pendeloques devaient nécessairement résonner dans la vacuité de nos cerveaux; Musset par son aptitude à exprimer agréablement les pauvres petits sentiments — espoirs d'amour, misanthropie enfantine, désir d'accomplir des actes héroïques pour Elle — éclos en nos âmes d'adolescents aspirant à la défloration.

Un jour, nous découvrîmes les Parnassiens et de suite il fut convenu qu'on les devait fort estimer. La pose commençait: nous devenions des littérateurs. L'impassibilité recommandée par le souverain pontife Leconte de Lisle nous semblait la seule manière d'être digne du poète, sur lequel ne devaient influer les temps ni les hommes. Nous rêvions

> D'être affranchi de vivre et de ne plus savoir
> La honte de penser et l'horreur d'être un homme.

De tels vers dotaient leur auteur d'une âme antique, alors que ce n'était que de la passiveté, un peu de la torpeur des éléphants couchés dans son île natale sous la dureté du soleil. Mais les autres voulurent aussi brouter à sa suite les herbes sèches. Pour le Cubain cela fut facile, à cause également d'ancestrales prédispositions. Mendés aussi monta à l'arbre Bhandirâ, entra dans le temple de Paraçoura et chanta l'enfant Krichnâ, Siva, Indra, Brahma, et cœtera, et toute la flore et la théogonie indoue qui enrichissaient si prodigalement la première rime du dictionnaire. Mais mordu par un mauvais esprit de parisien mal acclimaté parmi les baobabs, Mendés se laissait aller à des escapades avec des beautés d'une plasticité peccable; il mettait un peu de poudre à la marquise, dénouait le nœud de sa chemisette, batifolait, riait, sifflait. Si bien que, conservant son admirable talent expansif, il sait nous plaire encore, alors que les autres, les idoles en chrysocale, ont trouvé place dans le musée du quai Malaquais. Il y a des années, au contraire, Mendés nous paraissait inférieur à cause de ces faiblesses mêmes. Et nous écoutions les vers des Purs en roulant des yeux blancs comme des nègres auxquels on exhibe des colliers de verroterie. Leconte de Lisle nous paraissait le Zeus inaccessible de ses traductions épiques et le jour où il daigna nous tendre une main félicitante chez l'éditeur Lemerre, nous ne pûmes que balbutier des mots sans suite — du nègre toujours.

Parmi les Parnassiens Coppée et Sully Prud'homme, plus émotifs, nous préparèrent à Verlaine. On avait trouvé ce dernier dans un ruisseau où il laissait couler des vomissures et des chants tristes. On avait essayé de le débarbouiller — en vain, et nous nous étions bouché le nez, restant auprès de lui pour entendre ces chants tristes. Et cela était doux, doux à nos âmes infiniment; c'était — réalisé — le rêve pénétrant de son fameux sonnet; et cela n'était aucun instrument, et était toute l'harmonie. Alors se présenta la cohorte des poètes enivrés qui, las d'un sommeil trop long, ne voulaient pas encore penser (la transition eût été trop brusque) mais qui voulaient chanter le réveil des sentiments trop longtemps refoulés. Et les joueurs de syrinx qui évoquaient la verdure des paysages et les étoiles défilèrent, et les joueurs de binious qui parlaient des montagnes violettes, et les joueurs de rebec, et les joueurs de flûte

et d'autres musiciens étranges qui nous faisaient songer à des choses lointaines, aux déserts de sable, à des agenouillements de chameaux et à des outres sur les flancs des femmes.

> Des chevaliers qui sont partis
> Dès longtemps, pour plus loin, par la vie
> Des chevaliers qui sont partis,
> Dame, savez-vous morts ou vie ? (1)

Ils meurent... ils sont morts. Car semblables au prince fatigué des énervantes caresses des magiciennes, nous avons laissé monter jusqu'à nous la rumeur de l'humanité. Nous avons entendu enfin les formidables clamitations des parias, les ahans des travailleurs, le souffle de la terre, les trépidations des machines, le gueulement des hommes de luxe et l'allégresse des arbres — et nous avons compris que le monde tant dédaigné renfermait la toute poésie. Et les inutiles chansons se sont effacées en nos mémoires, et nous avons rejeté ceux qui nous avaient fait aimer l'artificiel, qui nous avaient promené dans des jardins aux fleurs de papillotes broutées par des moutons de boîtes pour enfants. Nous avons proscrit les romans où s'offraient à notre curiosité les sentes poussiéreuses des âmes d'exception. Ah ces âmes d'exception que tentèrent de présenter à un public de personnes âgées de plus de vingt ans les barnums impubères dont le maillot ne pouvait déceler aucune virilité ! M. Bourget tenait la caisse; et l'âme de Colette montrait sa nudité et l'âme de Claude Larcher et l'âme — si simple ! de M. Barrès — alors qu'*au-dessus d'eux* grouillait la multitude des autres âmes qui n'avaient pas su s'assimiler des traités de conduite politique. Ils nous montraient des androïdes : *une* prostituée, *un* homme du monde, *un* poète, au lieu de tenter de nous intéresser synthétiquement à la pauvreté physique et intellectuelle des piliers de salons ou à la pitoyable hideur des vivandières d'amour. Nous ne leur en voulons pas de s'être livrés à ces acrobaties. Tout écrivain peut s'offrir des heures de débauche intellectuelle, imiter l'ouvrier qui avec les outils qui servirent à accomplir une œuvre s'amuse à fignoler un *inutile* objet d'art. Nous admettons même que l'écrivain ne fasse que des choses vaines, s'il ne se sent pas l'envergure de s'élever aux concepts d'éducation et de beauté. Mais nous lui contestons le titre de

(1) Gustave Kahn (Nuit sur la Lande).

maître, et l'incitation à l'exemple de son erreur ou de sa faiblesse ne peut lui être permise. Car seuls ont ce droit ceux qui ne présentent pas seulement à nos jugements une forme impeccable, et qui ont l'excuse de vouloir défendre une idée.

Les arrivés sentent bien aujourd'hui que leur œuvre ne pourra atteindre à cet avenir qu'ils désirent tant, que gonflée d'un souffle pur de sincérité et d'espoir. La plupart, il est vrai, pataugent avec délices parmi de filandreuses productions qu'ils voudraient profondes. Ils suppléent aux défaillances de leur instruction philosophique par une science de rats d'archives. Ils bouquinent de vieux grimoires auxquels le temps seul a donné de la valeur, puis triomphalement nous servent des ésotérismes à faire pâmer. Des gens simples montrent des faces béates. M. Jules Bois, érudit de cette force, exorcise les cœurs pervers des mondaines avec un goupillon du moyen-âge. Aucune pensée ne luit dans leur savoir qui n'est que vain, aucune pensée qui puisse servir à nettoyer les esprits des préjugés malsains, à les épurer pour les destinées futures.

Les penseurs manquent. Un de nos contemporains — et non des moindres — a osé écrire, dans un article qui fit grand bruit, ce mémorable jugement « philosophie, domaine allemand », et personne dans la sainte littérature n'a poussé le ricanement vengeur. Ainsi voilà un écrivain de quelque renom qui ne connaît en philosophie que les sophistes allemands, aussi démodés aujourd'hui que les scholastiques du vieux temps. Pour lui Darwin, Comte, l'immense Spencer, Strada ; pour lui Bacon, Hume, Steward, Descartes, Diderot et d'autres et d'autres n'ont jamais existé, alors qu'ils sont les principales torches sur la route de la pensée humaine. Or cet écrivain résume bien la profonde ignorance de la grande majorité de ses confrères. Pour eux la philosophie s'arrête à Descartes, d'une part et à Schopenhaüer de l'autre ; le formidable essor scientifique et philosophique de notre siècle — car Schopenhaüer est pour la pensée contemporain de Pascal — leur est lettre close absolument, et ils ne veulent se donner la peine d'entamer le rude labeur qu'il faudrait. Aussi quelles erreurs n'ont-ils pas commises et ne commettent-ils pas tous les jours ? C'est cette ignorance qui a fait créer à Daudet son type du struggleforlifer dans l'*Immortel* ; et Dostoiewsky lui-même

croyait emprunter au positivisme les théories qui amènent Rodion à tuer la vieille femme dans *Crime et Châtiment*. Ont-ils vraiment lu Darwin, ces deux romanciers, pour oser croire que c'est çà la lutte pour l'existence, et que Darwin conclut à ça? Et ce sont là des exemples pris au hasard parmi la production contemporaine, auxquels on pourrait en ajouter bien d'autres. Ce fut également le manque d'esprit philosophique qui fit du naturalisme un mouvement purement matérialiste et objectif, trop dédaigneux des notations psychiques — et qui nous valut, par contre-coup, l'invasion des pseudo-analystes trempant leur spéculum dans de petites âmes constipées. Et les naturalistes, malgré leur erreur, furent louables. Les romans de Zola sont autrement intéressants que les héros en suif de M. Bourget, car ils remuent de la vie, de cette vie que nous voulons glorifier, et où nous voulons prendre les éléments de notre moral et intellectuel enseignement. Ce à quoi nous aspirons, c'est à crier non pas nos sentiments alambiqués de littérateurs polichinelles, mais nos joies et nos angoisses d'homme, pour que la foule s'y puisse reconnaître Exalter la sincérité, tel est le but — et il n'est point besoin, pour se montrer son léal, de se coller une étiquette sur le front.

En ces derniers temps un mouvement littéraire connu sous le nom de *naturisme* capte trop les jeunes imaginations. Le culte de la nature est surtout admirable parce qu'il pousse à l'estime des choses simples, au goût de la vérité pure. Mais dans les œuvres des principaux adeptes de cette école nous voyons une nature trop littéraire où il pousse trop de lauriers et trop de lis d'orgueil. Les titres affectent une réminiscence des pastorales du XVIIIe siècle, qui fait sourire comme l'école romane rénovant les mètres de la Pléiade. La nature offre à nos esprits inquiets les principes d'éternelle beauté. Ne la mettez donc pas en bouteille, avec une marque de fabrique sur le flanc! Vous êtes semblable à l'Homme (à nous tous mes frères!) qui, aux heures chaudes, affamé d'amour, tremblant de désir, se sent une force à étreindre la Luxure — et dont le rut va s'épancher sur le corps anonyme d'une fille de joie.

ALBERT LANTOINE.

REVUE DES LIVRES

LIVRES FRANÇAIS

Histoire des Systèmes économiques et socialistes, par HECTOR DENIS. — Vol. in-18°, 271 pages. — 2 fr. 50 — Ch. Rozez, éditeur. — Bruxelles 1897.

Ce premier volume d'une série, qui doit par la suite embrasser l'évolution économique toute entière, est consacré aux fondateurs de la science économique.

Dans une magistrale introduction, H. Denis, cherche avec une rigoureuse impartialité, à rétablir la filiation des idées et à en remonter le courant. C'est d'abord l'étude de la mission de l'histoire, qui aura pour but de « rechercher quelle portion de chacun des systèmes doit échapper à l'oubli, quelle âme de vérité il faudra recueillir dans chacun d'eux pour l'incorporer à l'âme éternelle du savoir positif... Arrivée à ces hauteurs, la science fera abstraction de ces antagonismes et des haines des écoles, elle sera la réconciliation de l'esprit humain avec lui-même ».

La constitution métaphysique de la sociologie économique statique est la première époque ainsi que le « moment où la science économique se constitue comme théorie d'un ordre essentiel des sociétés humaines ». Ce sont les physiocrates, ou théoriciens du gouvernement de la nature, qui seront historiquement la plus haute expression de ce premier stade.

La deuxième époque a pour titre : *Constitution et critique de l'économie politique comme science des richesses*. Adam Smith, ouvrira le cycle de cette 2e période. Le livre est d'ailleurs exclusivement consacré aux physiocrates et Adam Smith, avec lesquels se fondera définitivement la science économique.

Ricardo et Malthus, continueront à défendre, sans y apporter de modifications importantes, les théories de Smith.

Après eux se produira la *réaction de l'Ecole historique*. La richesse avait été considérée jusque-là comme la seule chose à acquérir et le but final à atteindre par les individus. Avec Sismonde de Sismondi, la conception de l'économie politique s'étend et devient plus haute. Ce ne sera plus la richesse qui sera le but de l'humanité, mais le bonheur pour le plus grand nombre, qui devra se réaliser par une juste répartition de la richesse.

L'école socialiste à son tour produira une réaction sur l'école classique, car Sismondi admettait encore avec tous les économistes de son époque, la théorie de la propriété privée, contre laquelle tous les socialistes s'élèveront. Le socialisme se manifestera d'abord sous le caractère idéaliste absolu, avec R. Owen, Saint-Simon, Bazard, Louis Blanc, Fourrier. Il cherchera le bonheur dans un idéal lointain. Avec lui s'affirmera la justice positive et l'intervention directe de la collectivité.

La troisième réaction scientifique, est celle de l'école optimiste, dont les représentants les plus illustres sont Carey et Bastiat, mais elle est en même temps une réaction contre le socialisme, et sera presque un retour aux idées d'Adam Smith.

Avec la troisième époque se constituera la *sociologie économique dynamique positive*. Son représentant le plus autorisé est J. Stuart Mill ; après lui

viennent Rossi et Cairnes, qui feront subir à la science des changements considérables. Le socialisme aussi renaîtra dégagé de son idéalisme absolu, et deviendra de plus en plus scientifique.

M. Hector Denis cherchera à établir ensuite « que les socialistes et les économistes descendent les uns et les autres sur un terrain où un débat fécond devient possible », car tous, depuis les physiocrates en passant par David Hume, jusqu'au socialiste de la chaire, auront contribué à dégager du chaos des idées, la vérité scientifiquement exacte. Les uns seront les continuateurs de l'école classique, les autres ceux du socialisme scientifique. Dans cette dernière catégorie, se rangeront les représentants les plus illustres du socialisme contemporain, tels que Proudhon, Colins, Rodbertus, Marx, Lassalle. Les écoles inductives et réformatrices occupent également une place importante dans cette 3e époque.

- Enfin la *Sociologie économique et le socialisme positif* serait la phase dernière, à laquelle est arrivée la science économique. Auguste Comte, fondateur du positivisme, illustrera cette dernière et en dégagera la théorie de l'évolution. La « place qu'occupe la science économique dans l'ensemble du savoir humain sera nettement définie ». La théorie du *laisser faire et du laisser passer* ne sera plus considérée comme une loi fatale, car la connaissance positive des phénomènes indiquera les facteurs qui troublent le corps social, et qui par leur connaissance, seront graduellement éliminés.

Ici nous rentrons dans le livre lui-même, consacré, comme nous le disions déjà plus haut, à la physiocratie et à Adam Smith. Il nous est impossible d'analyser ici entièrement les douze chapitres consacrés aux physiocrates.

Hector Denis, nous montre cette pléiade de philosophes, de savants, groupés autour du docteur Quesnay, qui est considéré avec Turgot comme le fondateur de l'école. Autour d'eux se groupent Dupont de Nemours, Mirabeau le père, Lemercier de la Rivière, Letrosne et l'abbé Baudeau Ils embrasseront toute la science économique, avec cette idée dominante que la classe agricole est seule productrice de richesse, et qu'elle « assurait à la Société un produit net formant le fonds de subsistance de toutes les classes non agricoles ». De là leurs conceptions sur la monnaie, sur la propriété, sur la productivité du travail, sur l'impôt, sur l'Etat, etc... Toutes sont rapportées et découlent logiquement de leur conception première de la création des richesses.

L'époque de transition entre les physiocrates et Adam Smith, sera marquée par David Hume, précurseur et ami de ce dernier; il exerça une grande influence sur les idées de l'auteur de la Richesse des Nations.

H. Denis consacre à Smith, dix-sept chapitres, et envisage son œuvre dans toute son ampleur. Selon l'auteur, et bien d'autres économistes,il existe des rapports étroits entre les physiocrates et Adam Smith, entre autres pour le droit naturel, qu'il considère comme devant permettre de donner une grande puissance productive aux nations. Ad. Smith se sépare cependant des physiocrates lorsqu'il considère « que la justice absolue n'est pas nécessaire au progrès des nations ». Tout en poursuivant la réalisation d'un droit idéal, Ad. Smith, admet quand même « que le droit positif peut osciller avec des amplitudes variables ».

La psychologie d'Adam Smith sera absolument individualiste. Il cherchera à réaliser le bonheur des individus pour assurer celui de la Société. Il croyait que les intérêts de tous les individus étaient les mêmes : Assurer constamment leur bien-être, et, quand tout le bien-être possible leur était acquis, ils devaient tous être heureux. Il comptait malheureusement sans les inégalités que le système économique lui-même devait faire naître.

Il considère que le travail — cette idée devait être reprise plus tard par les so-

cialistes — est la seule source de la richesse. Il se sépare ici à nouveau des physiocrates, — tout en gardant l'essence même de la doctrine, — qui ne considéraient comme productif que le travail agricole. Selon lui le travail ajoutera de la valeur, à un objet, mais cette valeur lui sera donnée de première main par la classe agricole. C'est également lui qui pour la première fois observera que la division du travail augmente sa productivité.

Smith considérait la monnaie comme un simple intermédiaire devant faciliter les échanges ; elle ne devait avoir que cette fonction, et non déterminer la valeur par elle-même, puisqu'au travail seul était dévolu cette fonction.

Dans les chapitres suivants sont examinés d'après Ad. Smith le prix naturel, le salaire, le profit, la rente, le capital, les lois naturelles et leurs perturbations historiques, l'action perturbatrice des gouvernements et l'harmonie de la Société.

Par les tendances qui sillonnent toute l'œuvre de Smith, celui-ci arrive logiquement à répudier l'intervention du législateur : « puisque l'ordre naturel est le résultat de l'opération du principe de l'intérêt personnel, il se réalisera sans l'Etat, et l'Etat n'aura d'autre mission que d'assurer l'action libre et constante du principe même de l'intérêt » C'est encore ce vaste esprit qui va, par suite de sa conception même, rompre le lien qui unissait la science économique et le droit, et en faire deux sciences séparées.

L'impôt également prend dans l'économie générale une place importante. Il sera perçu de façon à ne pas nuire aux occupations du contribuable, ne devra pas dépasser les nécessités du trésor et entraver le moins possible l'industrie du peuple.

Tel s'impose à notre attention le premier volume de l'œuvre de M. Hector Denis. Malgré les difficultés qui devaient surgir au cours de sa vaste étude, elle nous apparaît belle, écrite par un homme qui sent le fonds des choses et qui sait s'abstenir de faire valoir ses idées personnelles, pour rétablir celle des autres, avec toute la rigueur scientifique voulue. Tous ceux qui s'occupent de science économique sauront apprécier l'œuvre de M. H. Denis, car il a examiné son sujet avec toute la rigueur scientifique qu'il méritait.

Paul DEUTSCHER.

Le Trade Unionisme en Angleterre par P. DE ROUSIERS. — Vol. in-18 de 356 p. — 4 fr. — Paris. — Armand Colin, éditeur.

En 1895, le musée social délégua MM. Paul de Rousiers, de Carbonnel, Festy, Fleury et Wilhelm, afin d'aller étudier le Trade-Unionisme en Angleterre. Les résultats de cette enquête, qui paraît très sérieuse et très impartiale, sont consignés dans le livre dont nous nous occupons aujourd'hui. Six unions devaient être primitivement étudiées : celle des ouvriers de la construction navale le fut, en outre.

I.— M. Paul de Rousiers démontre avec un grand luxe de détails la nécessité économique (sous l'influence de l'évolution industrielle et commerciale) du groupement syndical : substitution de la grande usine au petit atelier; défense commune des intérêts ouvriers, non plus par usine, mais par groupement de métier. Il classe les divers types d'unions d'après les causes qui leur donnent naissance; il montre que dans les métiers prospères, le Trade-Unionisme est une nécessité. Dans les autres, le marché collectif du travail ne s'établit pas et le *sweating system* sévit.

A côté des causes économiques, M. P. de Rousiers recherche les causes générales du succès des Trade-Unionistes, qui ne sont pas plus de 1,500,000 en Angleterre, c'est-à-dire à peine le 20 p. 0/0 de la population ouvrière. Il les trouve dans la valeur générale du personnel syndiqué. Auprès des ouvriers, les

succès du Trade-Unionisme s'explique par les résultats obtenus. Sous son influence, les salaires se sont élevés et les heures de travail ont diminué. Auprès de certains patrons, par la possibilité qu'ils ont eue de prévenir des grèves, — grâce surtout à l'institution des comités mixtes permanents. Auprès du public indifférent, par la valeur morale des syndiqués et de leurs chefs et par leur préoccupation du bien général.

II.— Dans la dernière partie de l'ouvrage, M. P. de Rousiers examine l'avenir du Trade-Unionisme en Angleterre. A ceux qui proclament sa disparition à brève échéance, il montre les diverses tendances trade-unionistes actuelles — gages certains de progrès; il les explique par une réaction contre l'exclusivisme, inintelligent comme tout ce qui est bassement égoïste, des anciens trade-unionistes Cet exclusivisme a été nuisible à certaines unions, dont les adhérents se dispersent tous les jours; tandis que, à côté, les autres, plus libérales, sont prospères.

Il s'étend sur le conflit entre les anciens Unionistes et les Neo-Trade-Unionistes. Ce conflit a éloigné du Trade-Unionisme bon nombre d'éléments féconds (du *Labour Independant Party*, Parti Ouvrier Indépendant) et cela est regrettable. Il exprime l'espoir de les voir encadrés dans le Trade-Unionisme, pour en rajeunir les cadres et en ouvrir les portes à de nouveaux éléments. Cela est souhaitable. Les adversaires du Trade-Unionisme se trouvent surtout dans la *Free Labour association*. Ces ouvriers, sous la direction occulte de quelques patrons, ont pour mission tout au moins étrange de combattre les associations ouvrières existantes. Leur infériorité intellectuelle et morale ne fait pas prévoir de bien sérieux ennemis pour les Trade-Unions, si celles-ci savent grouper toutes les forces vives du prolétariat anglais.

III.— M. P. de Rousiers est appelé à se prononcer sur les origines du Trade-Unionisme. Comme M. et Mme Sydney Webb d'ailleurs, dans leur *Histoire du Trade-Unionisme*, il combat cette opinion, soutenue surtout par M L. Brentano, que les syndicats actuels sont une forme dérivée des corporations du moyen-âge.

Pour M. P. de Rousiers : « Toute assimilation entre ces deux genres d'associations repose sur des apparences » et « la corporation était une société de maîtres ouvriers, de petits patrons, formée en vue de réserver une clientèle déterminée à une série d'artisans vérifiés. Le syndicat moderne est une société d'ouvriers formée en vue de défendre collectivement leurs intérêts propres. La corporation a été détruite par l'évolution commerciale qui a ouvert les marchés et par l'évolution industrielle qui a rendu inutile ou moins importante la vérification de la capacité technique du travailleur ». Certaines unions présentent le caractère hybride de la corporation et du syndicat actuel; d'où la confusion. Pour ce motif, M. de Rousiers étudie les Unions du bâtiment, « types de transition, types historiques en quelque sorte, témoins du passé, mais déjà engagés dans le mouvement actuel par des influences indirectes. » Dans les métiers du bâtiment, la conservation des privilèges, la limitation du nombre des employés, sont d'abord de règle, tant que l'on est sous le régime du petit atelier. Mais dès que la grande entreprise apparaît et se développe, elle brise l'exclusivisme primitif, — sous peine de disparition pour l'organisme privilégié, comme il en est pour le *Manchester Order of Bricklayers*.

IV. — Les Unions d'ouvriers agricoles sont peu importantes en Angleterre. Néanmoins, des efforts sont faits pour leur donner quelque vitalité. L'obstacle le plus grand paraît résider dans l'inertie du personnel à syndiquer; car, là-bas, l'ouvrier est complètement séparé de la terre; le sol qu'il cultive ne lui ap-

partient pas, ne lui appartiendra jamais. Cela explique le succès moral de la *Land Restoration League* et aussi les colères contre les landlords.

Le milieu économique se prête donc, en ce pays, à la création d'unions d'ouvriers agricoles; malheureusement, le personnel est « lent à comprendre, lourd à remuer, rebelle à toute idée nouvelle ». De plus, les hommes sont découragés par l'échec de la *National Labourer'sUnion*. Les chefs, pour rester fidèles au programme du Néo-Trade-Unionisme, veulent des Unions purement combattives et repoussent toute forme mutualiste, qui attire la plupart des membres. Quant aux fermiers et aux landlords, ils sont adversaires de toute tentative trade-unioniste. L'insuccès du mouvement dans les milieux agricoles anglais explique assez le découragement de certains chefs — sans le légitimer.

V. — M. Octave Festy étudie les Unions de Dockers Il passe en revue les conditions du travail dans les docks de Londres et de Liverpool. Il montre combien le Trade-Unionisme a élevé, malgré un milieu déplorable, le niveau moral des Dockers. Les Unions nationales sont : la *Docker'sUnion* et *l'Union nationale des Travailleurs des Docks*. *La Docker'sUnion* est le type des organisations *d'unskilled*, largement ouvertes, centralisées, militantes et à cotisations hebdomadaires minimes. La centralisation a amené de regrettables sécessions et perpétué l'apathie de nombreux syndiqués. Si l'état général de la *Docker'sUnion* est mauvais, cela tient surtout à ce qu'elle n'est plus « qu'une organisation ouvrière mise au service de la politique ». Néanmoins, elle a beaucoup aidé à la diffusion des idées socialistes et a ainsi augmenté l'esprit de solidarité parmi les dockers. Grâce à elle, depuis 1889, la condition matérielle et morale de ses membres s'est améliorée. L'*Union nationale des Travailleurs des Docks* adopta un régime décentralisé dès que l'organisation fut considérée comme achevée.Elle a perdu son caractère militant et s'occupe surtout de l'amélioration matérielle de ses adhérents. Elle résume bien l'opinion de ses membres : « Sauf une infime minorité, ils sont résolument opposés au Socialisme » Il y aussi d'autres Unions pour certains spécialistes, la ligue des *stevedores* (arrimeurs), par exemple. Les Unions de Dockers ont encore un programme assez indécis et les rapports entre employeurs et dockers sont basés sur une méfiance réciproque.

VI. — M. G. Wilhelm s'occupe des Unions dans l'Industrie minière. Il observe d'abord les Unions dans un comté d'organisation moyenne : le *Staffordshire* ; puis, dans un comté d'organisation en formation : le *South Wales* ; dans un comté d'organisation à développement considérable, le *Fifeshire*. Dans le *Staffordshire*, grâce aux Unions, les mineurs ont pu obtenir des salaires élevés « malgré le chômage intense et prolongé que ramène chaque année la mauvaise saison. » Dans le *South Wales*, le personnel est arriéré; il n'y pas de *leaders* ouvriers. Le seul commencement d'organisation est la *sliding scale* (échelle mobile), tendant à faire dépendre les salaires des ouvriers du prix de vente du charbon. Le *Fifeshire* est le comté le mieux organisé de l'Ecosse. Ici, le danger résultant de la *sliding scale*, est conjuré par la fixation d'un minimum de salaire.Les Unions ne sont pas en même temps des sociétés de secours mutuels ; un esprit d'étroit exclusivisme les anime, puisqu'elles tendent à écarter du métier tous ceux qui n'appartiennent pas à une famille de mineurs. « C'est avec cet esprit », fait justement observer M. Wilhelm, « qu'elles risquent de compromettre leur avenir. »

La Miner'sFederation of Great Britain et la *Miner'sNational Union* sont les deux plus puissantes fédérations minières d'Angleterre. La première compte 174,000 Unionistes sur 308,500 mineurs ; elle a un caractère plus combattif que la deuxième. — La *Miner'sNational Union* (comprenant surtout les comtés de

Durham et de Northumberland) a pour but de résoudre les questions pendantes entre employeurs et salariés, au moyen de *joint committees* (comités mixtes) pour les affaires d'intérêt local ; au moyen du *board of conciliation* pour les affaires intéressant l'ensemble du comté. La *Federation of Great Britain* répugne à abdiquer sa liberté entre les mains des membres du *board* — en cela elle a raison. Mais elle veut la journée de 8 heures, imposée à tous les mineurs anglais par une loi — en ceci elle a tort. Par contre, la *Miner'sNational Union* entend que les mineurs l'appliquent eux-mêmes « comme ils voudront, sans que l'Etat se mêle en rien de l'affaire » — et ceci est très louable, au point de vue de l'éducation individuelle. *La Miner'sNational Union* (qui comprend encore le Cleveland et le North Yorkshire) compte plus de 120,000 adhérents. Les institutions de mutualité sont ici indépendantes des Trade-Unions. M. Wilhelm constate que le *board of conciliation* est un excellent moyen pour éviter les grèves ; il le préconise. Mais là où sont employeurs et employés, nulle paix ne peut durer. Le Northumberland en est encore au régime de la conciliation ; le Durham vient de le rejeter.

VII. — M. André Fleury étudie les *Unions dans la construction navale* et celles de *mécaniciens*. La société des *boilermakers and shipbuilders* (ouvriers travaillant à la fabrication des chaudières et aux constructions navales), en tant que trade-Union, « par bien des côtés, fait revivre à nos yeux, en plein XIXe siècle, les antiques corporations. » Néanmoins, c'est aux transformations de l'industrie moderne qu'elle doit son développement. Cette société compte 45,000 membres sur un personnel total de 50,000 hommes. La caractéristique de cette association est de comprendre quatre classes seulement parmi les cinq classes de travailleurs de la construction navale : 1° les *angle iron smiths*, 2° les *platers*, 3° les *rivetters*, 4° les *holdersup*. Les *helpers*, formant la cinquième classe, sont considérés comme des *unskilled*, manœuvres, sans apprentissage. De plus, l'association est très centralisée. Son secrétaire général, M. Knight, la tient complètement sous sa dépendance. C'est lui qui en cas de conflit traite avec les patrons ; qui *punit* les ouvriers « gâcheurs de travail », pratiquant le *co-canny*. Dans ce pays, l'Union joue le rôle « d'associée des patrons » et ce n'est pas banal, on en conviendra. Les *shipbuilders* sont au régime du travail aux pièces (*piecework*) ; ce sont en quelque sorte des sous-contracteurs. Ils choisissent eux-mêmes les *helpers* (leurs manœuvres) et se comportent souvent avec eux comme tout employeur *respectable*. D'où lutte entre ces deux catégories d'ouvriers, et souvent même, de la part des *helpers*, grève contre « l'Union des patrons » — ainsi appellent-ils la Société des *boilermakers and shipbuilders*.

Cela est déplorable, dangereux pour les privilégiés eux-mêmes et « il n'est pas téméraire de prédire que l'Union, telle qu'elle existe actuellement, ne saurait survivre longtemps à celui en qui reposent la force et l'autorité » — M. Knight.

Pendant longtemps les tendances protectionnistes ont été de mode dans les *Unions de mécaniciens*. Depuis ces dernières années, le parti des jeunes a su imposer ses idées et en 1892, le congrès de Hull décida d'admettre tous les *machinemen*, de façon à grouper dans la même association les *skilled* et les *unskilled*. Ce bon résultat est dû surtout à l'influence des membres de l'*Independant Labour Party*. Cet acte éminemment moral a été récompensé, puisque les membres de la Société des *amalgamated engineers* « ont vu leurs salaires augmenter d'un quart ». Les *amalgamated engineers* ont, contrairement aux *shipbuilders*, les patrons pour ennemis. Ils ont obtenu de sérieuses augmentations de salaires et la journée de 9 heures. Ils luttent contre le *piecework* et l'*overtime* (heures supplémentaires) dans le but de réduire le nombre des ouvriers sans travail.

VIII. — *Les Unions dans l'industrie textile* sont examinées par M. F. de Carbonnel. Il considère ces unions dans l'industrie de la toile en Irlande, — celle de la laine dans le Yorkshire, — celle du coton dans le Lancashire. En Irlande, le milieu se prête peu au développement syndical. Les ouvriers sont divisés en protestants orangistes et en catholiques home rulers. Les femmes sont très employées dans les usines et plus encore que parmi les hommes des dissensions religieuses s'élèvent entre elles. Seuls les ouvriers ayant une capacité technique présentent quelque organisation, — là où les trade-unionistes ont su repousser les questions politiques et religieuses.

Dans le Yorkshire, les résultats obtenus sont très médiocres. Les salaires sont même en baisse. Cela tient aux conditions du travail et aussi au relâchement des idées trade-unionistes, — dédaignées pour la politique. Dans le Lancashire, l'organisation syndicale a appelé l'organisation patronale. D'abord, grèves. Puis. grâce à la discipline sévère de leurs unions, le pouvoir des ouvriers est remis entre les mains de leur secrétaire. Alors apparaît la conciliation avec les patrons. Cela sera-t-il durable, avec le développement de l'initiative individuelle et la non-intervention de l'Etat — que souhaitent ces trade-unionistes?

IX. — Obtenir des salaires élevés, améliorer les conditions du travail, enlever de haute lutte quelques avantages au capitalisme, tout cela est bien, fort bien. Mais l'action trade-unioniste ne doit pas se borner là. Elle doit pour être profitable à tous, grouper en un faisceau compact, indestructible, toutes les forces prolétariennes. Pour cela, les Trades-Unions ne doivent rien négliger pour attirer vers elles tous les ouvriers. Partant de ce principe, il faut pour se développer et *vivre*, qu'elles repoussent tout exclusivisme, qu'elles se transforment en sociétés de secours-mutuels *immédiats*, c'est-à-dire en cas de maladie ou de chômage. Elles devront laisser à d'autres, les caisses de retraite, de vieillesse, qui alourdiraient leur marche et ne leur permettraient pas de se plier aux nécessités de la lutte quotidienne.

Le tort du néo-trade-unionisme a été de ne vouloir faire que des unions purement combattives. Cela demande un trop grand désintéressement de la part des Trade-Unionistes et, il faut le reconnaître, le développement intellectuel et moral des masses n'est pas encore suffisant pour cet effort désintéressé. Ce qu'elles ne font pas par solidarité pure, elles doivent le faire par solidarité intéressée.

L'usage a confirmé ces dires. Dans l'Union des Dockers (pourtant très démocratique), des hommes comme Tom Mann et Ben Tillett ont dû reconnaître que cela était réclamé par la majorité des membres et que c'était le moyen d'accroître le nombre des syndiqués. On peut ergoter, discuter à perte de vue sur la valeur de la méthode, rien ne prouvera, au point de vue révolutionnaire, qu'il est préférable de faire diriger les associations ouvrières mutualistes *nécessaires* plutôt par les patrons ou par l'Etat que par les prolétaires eux-mêmes. Les Trade-Unions étant mutualisées, il est normal, désirable, qu'elles se transforment en coopératives de consommation et qu'elles s'engagent résolument dans la voie coopérative rochdalienne, de façon que les ouvriers pèsent efficacement sur la vie économique (dont ils sont les éléments essentiels) et que, par ces diverses pratiques de la Solidarité libre, voulue, consentie, ils préparent la Société future.

Le temps consacré à la défense de leurs intérêts économiques sera mieux employé que dans les tournois électoraux ou dans les exercices religieux. D'un côté, leur libération ; de l'autre, leur asservissement. Les Trade-Unionistes devront se méfier de toutes les tentatives de conciliation avec leurs employeurs.

Nous ne devons jamais accepter de discuter avec nos maîtres ; car nos intérêts sont opposés aux leurs. Discuter avec eux, c'est reconnaître et légitimer leurs prétendus droits. La solution de la question sociale réside *surtout* dans la question : Propriété. Le mal social provient du tien et du mien. Les salaires pourraient augmenter sans cesse, être élevés au point de ruiner les patrons, le système actuel de propriété n'en serait pas moins à changer de *fond en comble*, car devant nous se dresseraient toujours la concurrence et le désordre

On a pu émettre des doutes sur l'efficacité du Trade-unionisme pour résoudre la question sociale — ce n'est pas un mauvais moyen auxiliaire, à condition de le bien utiliser. Depuis longtemps les patrons n'en veulent plus en France, et M. de Mun, le *distingué* « défenseur de la classe ouvrière », se désole en présence des syndicats catholiques s'orientant vers le socialisme. En Angleterre, la résistance s'organise sérieusement contre les Trade-Unions. Il y a, dans le milieu trade-unioniste, place pour une active propagande de rénovation sociale. C'est à nous de ne pas l'oublier. Les idées religieuses n'ont pas sur le trade-unionisme l'influence favorable que veut bien leur attribuer M. de Rousiers, puisque dans les syndicats français, ces idées-là sont plutôt repoussées — ce qui ne tue pas les syndicats et ne les empêche pas de se développer. On a voulu souvent opposer les intérêts des syndiqués avec ceux des sans-travail. Certes, c'est d'abord l'intérêt qui guide le monde ; mais les masses une fois éclairées, se laissent mener aussi par les idées généreuses et il n'est pas mauvais de constater avec M. O. Festy, que, « si depuis une douzaine d'années le socialisme a fait de grands progrès en Angleterre, c'est bien plutôt parmi les *skilled* (ouvriers de métier) que parmi les *general labourers* (manœuvres) ; en d'autres termes, il a envahi le monde ouvrier par en haut et non par en bas, les couches supérieures plus que les couches inférieures ». Et cela est réconfortant.

A.-D. BANCEL.

Les Sciences sociales en Allemagne, par C. BOUGLÉ. — Vol. in-18 de 172 pages. — 2 fr. 50. — Paris. — Félix Alcan, éditeur.

Il s'agit en ce volume de l'étude des méthodes suivies actuellement en Allemagne pour les sciences sociales. Pour faire connaître ces méthodes, l'auteur a pris quatre auteurs occupés à la construction de sciences sociales différentes A Lazarus il a demandé le plan d'une psychologie des peuples ; à Simmel le plan d'une science de la morale ; à Wagner celui d'une économie politique ; à Ihering celui d'une philosophie du droit. « Malgré la diversité de leurs âges, de leurs études, de leurs esprits, ces auteurs nous ont paru se ressembler par quelques traits, qui correspondent à certaines tendances nouvelles des sciences sociales en Allemagne, dit l'auteur ».

Ces traits communs, M. Bouglé les a fait saillir. Il a résumé avec clarté les idées générales de chaque auteur et il a fait voir sa méthode à l'œuvre en la montrant dans tel ou tel problème particulier. Dans la conclusion, M. Bouglé compare les mouvements des sciences sociales en Allemagne aux mouvements des mêmes sciences en France. Dans l'un et l'autre pays, la plupart des penseurs rattachent les sciences sociales à la psychologie. En Allemagne, on tend à séparer ces sciences les unes des autres, à les faire très abstraites. Le grave danger de ce mode de procéder si abstrait est la tendance à n'envisager qu'un seul aspect des choses et à expliquer un tout par une seule de ses parties. En Allemagne aussi les sciences sociales tendent à rester théoriques. Les Allemands semblent ne pas vouloir faire passer dans la pratique les connaissances qu'ils ont des sciences sociales. Elles restent abstraites et non appliquées. M. B. s'est borné dans son livre à un exposé. Il ne critique pas. Il décrit. Son récit est

clair, précis, et M. Bouglé a droit à tous les compliments des sociologues pour ce résumé précieux des *Sciences Sociales en Allemagne* Si l'ouvrage eut été un peu plus volumineux, le lecteur et l'étudiant ne s'en seraient nullement plaints.

L'Art et la Société, par CHARLES ALBERT. — Brochure in-18 de 55 pages. — 0 fr. 15. — Publications du groupe l'Art Social. — Paris.

Il existait l'année dernière à Paris un groupe l'Art Social sous les auspices duquel se donnaient des conférences. Aucunes furent publiées en brochures. Nous en parlâmes ou dans la *Société Nouvelle* ou dans l'*Humanité Nouvelle*. Le groupe publiait aussi une revue, morte maintenant l'*Art Social*, qui était la reprise de l'*Art Social* de 1891-1894. Il faut croire que créer l'*Art Social* est un titre de gloire car aucuns s'en revêtent encore qu'ils n'y aient aucun droit. Avec un mépris de la vérité historique qui étonne quelque peu chez des penseurs ou prétendus tels, ils affirment qu'ils furent créateurs de l'*Art Social* alors qu'en 1891, au moment où parut cette revue, ils étaient tout à fait ignorés dans les lettres. L'*Art Social* a été fondé par Gabriel De La Salle en 1891 et repris par lui encore en 1896. Ceci dit pour la vérité historique.

Donc la brochure de M. Charles Albert est la reproduction d'une conférence. Elle traite des rapports de l'art avec la société. Actuellement il y a disette d'art dans tout ce qui concerne l'habitation, l'ameublement, la décoration même des riches. Recherchant les causes de cette situation, l'auteur les trouve dans les conditions économiques qui font qu'on travaille en ne songeant qu'à gagner sa vie et non en songeant à la bonne façon de son travail. Le patronat moderne, le capitalisme tue l'art populaire. S'inspirant de William Morris, l'auteur écrit que l'art populaire était l'expression de la joie dans le travail d'une chose. Pour terminer, M. Charles Albert montre le renouveau de l'art décoratif qui déjà s'accuse avec une certaine intensité. Il ne peut s'étendre que par la suppression du commerce et de la brocante, que par une éducation intégrale ponr tous, que dans une société communiste égalitaire et libre. Les tentatives actuelles sont révolutionnaires et aideront l'avènement de cette forme sociale.

Enquête sur la Question Sociale en Europe, par JULES HURET. — Vol. in-18 de XXIV-372 pages. — Paris, 1897. — Perrin éditeur.

En 1892, dans le *Figaro*, M. J. Huret publiait une enquête sur la question sociale. Il interrogea d'abord des capitalistes et des prolétaires : Au Creuzot, un contre-maître, M. Schneider le maître de forges, un ouvrier ; M Eugène Péreire; M. Cousté président de la Chambre de commerce de Paris ; M. le baron Alphonse de Rothschild ; à Roubaix, la municipalité, un fabricant, des ouvriers de la rue des Longues haies ; M. de La Rochefoucauld ; M. Christophle ; le familistère de Guise ; son directeur M. Dequenne ; un village ; un port ; le prince Aloïs de Lichtenstein ; M. de Hanseman ; en Russie, une usine, un mir, une émeute ouvrière en Pologne, l'antisemitisme. Ces interrogatoires faits commencèrent à être publiés dans le *Figaro* le 1ᵉʳ août 1892. A la fin de l'article du 5 octobre on lisait « pour faire suite à la série aujourd'hui épuisée des « capitalistes et prolétaires » j'entame désormais une nouvelle série des « Théoriciens et chefs de secte ». Elle commença le 12 octobre et fut close le 26 novembre bien que non terminée. En effet, dans le *Figaro* parurent MM. Paul Brousse, Schaefflé, Malatesta, John Burns, Bebel, le Général Booth, le pasteur Stœcker, Paul Leroy Beaulieu, Jules Guesde. Dans le livre, M. Huret a ajouté MM. Pierre Lavroff, Adolf Wagner, Vladimir Soloview, Jreland évêque, Eugène Fournière. En appendice l'auteur a donné les lettres rectificatives de MM. De Mun, de Rothschild, de La

Rochefoucauld. Et il ajoute qu'il maintient « dans la présentation, dans la forme et dans le fond, l'exactitude absolue des conversations rapportées ». L'ouvrage est précédé de deux préfaces de MM. Jean Jaurès et Paul Deschanel.

Les étudiants des sciences sociales et de la psychologue humaine seront reconnaissants à M. Huret d'avoir réuni en un volume tous les éléments de cette enquête. Il n'était plus possible de se la procurer complète, car certains numéros du *Figaro* étaient épuisés, entr'autres celui où figurait l'interview du baron de Rothschild. Elle est magnifiquement suggestive cette interview, aussi la *Révolte* l'avait-elle éditée en une brochurette gratuite, assez rare maintenant car dame Police, pour plaire au maître de l'or, en saisit des ballots.

Il y a dans cette conversation des perles. On nous pardonnera d'extraire et d'en citer au moins une : « A part des exceptions malheureuses, des accidents inévitables, chacun, en général, a la part de capital que méritent son intelligence, son énergie, son travail propres ! » Avouons que M le baron de Rothschild possède une candeur incommensurable ou une audace non moins grande ! ! Mais tout ce volume serait à citer si nous voulions montrer l'impudente naïveté, bêtise des classes dites dirigeantes, la misère, les souffrances des classes dites dirigées. Les entrevues de MM. Cousté, Schneider, La Rochefoucaultd sont des plus remarquables à ce sujet. Tout ce livre est a lire, à relire, à méditer et à annoter si tant soit peu que l'on s'intéresse aux sciences sociales. Une belle œuvre que M. Huret a publié là ; une œuvre attrayante et utile, très utile.

A quoi tient la supériorité des Anglo saxons par EDMOND DEMOLINS. — in-12 de IV-412 p. — 3 fr. 50 — Firmin Didot, éditeur. — Paris 1897.

Voilà un volume qui fit grand bruit dans la presse quotidienne ; à juste raison d'ailleurs.

M. Demolins qui dirige la *Science Sociale* a la coutume d'aller passer des vacances en Angleterre ou en Ecosse. Il a étudié l'Anglo-saxon, l'a comparé avec les Français, a constaté la supériorité du premier et a recherché les causes de cette supériorité. Cette étude et cette recherche, il nous l'expose et nous en donne les résultats dans le volume. *A quoi tient la supériorité des Anglo Saxons*. Dans le premier livre, M. Demolins examine le français et l'anglo-saxon dans l'école ; dans le deuxième, c'est dans la vie privée que cet examen a lieu ; le troisième livre est consacré à l'étude des français et de l'anglo-saxon dans la vie publique. Il y a dans l'ouvrage de M Demolins foule de considérations justes, mais il en est d'inexactes. M. D. est un observateur sagace, un analyste délicat mais il a une idée préconçue, un système *a priori* qui font négliger certains faits ou certains aspects de phénomènes divers. Cette idée préconçue c'est : la formation communautaire ou individualiste des sociétés a une importance considérable qui retentit pendant des millénaires sur les formes sociales et tous leurs dérivés. Nous ne doutons pas que les tendances des ancêtres, les primitifs, n'aient influencé les formes sociales d'antan. Nous pensons aussi que les formes sociales actuelles dérivant progressivement des anciennes, ces tendances ancestrales agissent sur nous, mais cette action est très faible. Elle est certainement beaucoup moins importante que ne la prétend M. Demolins. Il est tombé dans l'erreur inévitable de tous ceux qui, en étudiant des phénomènes sociaux les abstraient des voisins. Ils ne voient point toutes les faces des phénomènes et ne perçoivent qu'une cause ou une série de causes.

M. Demolins vante justement l'instruction et l'éducation britanniques. Il décrit diverses écoles, toutes confessionnelles malheureusement. Nous aurions aimé qu'il visitât et décrivit l'école rationnelle de Miss Clarck dont il est parlé en cette revue. Le mode éducatif en Grande-Bretagne est bien supérieur à celui

de la France. Il cherche à développer l'individualité, au lieu de tendre à l'atrophier. L'enseignement primaire et secondaire est donc supérieur à l'enseignement semblable du continent. L'enseignement supérieur britannique est en certains points inférieur à celui d'Allemagne et de France. Toujours l'idée confessionnelle imprègne ces enseignements et c'est une cause de faiblesse.

M. Demolins est traditionaliste par suite même de ces conceptions aprioristiques sur les formations sociales communautaires ou individualistes. Aussi écrit-il faussement que « l'on ne s'établit pas du jour au lendemain agriculteur, industriel ou commerçant. Toutes ces carrières exigent un apprentissage qui s'acquiert surtout par la pratique et par les traditions de famille » (p. 11) M. Demolins oublie l'exemple des Etats-Unis d'Amérique du Nord où l'on voit des hommes être tour à tour agriculteurs, employés, ouvriers, journalistes, commerçants, banquiers, industriels, professeurs, etc. Où sont les traditions de famille dans ces avatars? A moins que ce ne soit la tradition du changement.

Le chapitre sur l'éducation anglaise est plein de remarques fines, d'observations justes. Nous en dirons autant pour celui consacré aux types et caractères anglais. Les considérations sur la natalité et la situation financière en France ne sont pas toutes frappées au bon coin. Il y en a des hasardées justement à cause de la conception a priori de l'auteur. Examinant la Grande Bretagne, l'auteur affirme que les Celtes d'Irlande et d'Ecosse, de Cornouailles et de Galles se saxonnisent de proche en proche. On pourrait dire avec autant de raison que les saxons se celtisisent de proche en proche. Anthropologiquement le type celte (type de Broca), tend à prédominer dans les îles britanniques. Il suffit le matin de voir ouvriers, employés, ouvrières se rendre à leur travail à Londres, à Nottingham, à Edimbourg pour en être convaincu. Les bruns, de taille moyenne ou petite, l'emportent en nombre sur les grands, blonds. M. Demolins qui fut à Edimbourg, qui connait le professeur Geddes, eut pu utilement s'éclairer à ce sujet. L'auteur distingue le foyer envisagé comme chose matérielle (formation communautaire) et comme chose morale (formation individualiste). Il dit en parlant des gens qui ont la conception matérielle du foyer: « Au fond ces gens-là n'aiment pas ce foyer pour lui-même, mais plutôt pour l'appui qu'ils y trouvent, pour le bon renom ou l'éclat qu'ils en tirent » (p 190). Il me semble que c'est là une conception *morale* du foyer! M. Demolins prétend que l'anglo saxon aime mieux son *home* que le français. Il s'installe et ne campe pas comme nous (p. 192) Ce n'est pas très exact. Dans nos pays, l'intérieur est certes moins confortable au point de vue hygiénique, mais il est plus soigné, plus orné qu'en Angleterre. Dans la petite bourgeoisie française, on ne se contenterait pas de la chambre à coucher un peu rudimentaire de maintes familles anglaises de petite bourgeoisie. Le salon en grande Bretagne est souvent orné au détriment des chambres où ne pénètre pas l'étranger. Cela n'est en France que dans Paris et quelques autres grandes villes. M. Demolins, montrant l'habitation anglaise, le cottage, qui est pour une seule famille, en déduit que outre-Manche il y a plus de particularisme qu'en France. Dans la petite bourgeoisie, la déduction est inexacte. On trouve très facilement à se loger dans une famille bourgeoise en Angleterre ou en Ecosse Maintes prennent un, deux ou même trois pensionnaires. Maintes louent une ou plusieurs chambres dans leurs cottages. Le nombre des lodgings, des Boarding houses n'est pas comparable à celui existant en France tant il l'emporte Dans nos grandes maisons aux nombreux appartements on vit plus isolé que dans les cottages anglais. Je parle bien entendu de la petite bourgeoisie dans les deux pays.

Le souci de démonstration d'une thèse préconçue a poussé l'auteur à des affirmations de ce genre (p. 209): « Il n'y a pas d'autre solution au problème social que de mettre les individus en état de se soutenir *par eux-mêmes* et de s'élever

par eux-mêmes ». Il est parfaitement exact que élever les individus, leur inculquer la notion de leur dignité, de leur liberté est un facteur qui aidera à l'amélioration sociale, au progrès, mais ce n'est pas le seul facteur. Quant au problème social il n'a pas de solution absolue, il n'a que des solutions momentanées, l'humanité étant en un perpétuel devenir. M. Demolins critique justement notre personnel de politiciens. Il observe avec raison que par profession de légistes, les hommes politiques avocats sont poussés à vouloir faire sans cesse des lois et à croire que les sociétés humaines se conduisent à coups de lois, ce qui amoindrit l'initiative, la puissance individuelle.

Tout un chapitre est consacré à l'examen du « pourquoi les Anglo-saxons sont plus réfractaires au socialisme que les allemands et les français ». Ce chapitre pêche par la base. En effet les anglo-saxons ne sont pas réfractaires au socialisme. Cette erreur complète de M. Demolins vient de son obstination à ne considérer comme socialisme que la seule sociale démocratie autoritaire qui a son plus grand développement en Allemagne. Déjà, dans une critique d'une brochure de M. Demolins, critique que nous publiâmes dans la *Société nouvelle*, nous avions signalé cette erreur de fait. Pourquoi M. Demolins s'y obstine-t-il ? Nous l'ignorons. Nous ne cesserons de répéter que historiquement, rationnellement, scientifiquement, il est des modalités du socialisme, autres que le marxisme pur ou modifié (Sociale démocratie). Nous l'avons prouvé péremptoirement dans la *Société nouvelle* (février et mars 1896), dans *Le Socialisme et le Congrès de Londres*. Le trait caractéristique du socialisme, contrairement à l'affirmation gratuite de M. Demolins, n'est pas la solution des questions sociales par l'action de l'Etat. M. Demolins n'a qu'à lire l'œuvre des socialistes anarchistes et de beaucoup d'autres pour s'en assurer. Partant de cette conception erronée, M. Demolins a déduit logiquement que l'Allemagne était le meilleur terrain pour le développement du socialisme (autoritaire, statal, ajouterions-nous) et que la Grande Bretagne était le plus mauvais terrain. Nous sommes d'une opinion diamétralement opposée. Nous considérons la Grande Bretagne comme le sol le plus favorable au développement du socialisme libertaire. C'est en ce pays que les associations ouvrières (trade unions, coopératives), sont les plus puissantes. Or c'est la l'embryon de la société socialiste. M. Demolins écrit, p. 265, d'après l'abbé Winterer, que le socialisme belge possède aujourd'hui une certaine organisation *copiée sur celle du Socialisme allemand*. C'est une erreur.

La copie n'existe pas. Le Socialisme belge est surtout puissant par ses coopératives. (Vooruit de Gand, Maison du Peuple de Bruxelles, etc.) Ces coopératives sont inspirées de celles d'Angleterre. L'esprit belge diffère de l'esprit allemand. Il est beaucoup plus libre, plus indépendant. Le Socialisme belge se ressent de cela et on ne peut dire qu'il copie le Socialisme allemand. Il est aussi faux de dire (p. 268) que l'Allemagne est le foyer du Socialisme et que c'est elle qui le propage dans les différents pays. M. Demolins oublie tous les socialistes *anglais, français, belges*, qui ont précédé Marx. Il ignore l'état du Socialisme au point de vue de la doctrine, de la tactique et de la puissance numérique dans la Grande-Bretagne, la Belgique et la France.

M. Demolins écrit (p. 268, 269) : « Rien n'est curieux comme l'embarras des historiens du Socialisme lorqu'ils en arrivent à l'Angleterre ; ils n'ont rien ou presque rien à raconter, ils n'ont guère à signaler que les efforts infructueux de M. Aveling, un autre gendre de K. Marx et ceux du poète Morris et de M. Hyndmann, deux excentriques que personne ne prend au sérieux. » Vraiment, à la lecture de ces lignes nous fûmes attristés. Faut-il que l'esprit de parti aveugle à ce point qu'un sociologue de valeur, qu'un esprit distingué comme M. Demolins écrive de telles erreurs de fait ! Un historien du socialisme en Angleterre aurait à citer parmi les ancêtres Wat Tyler, les Niveleurs et John Lil-

burne, Thomas Morus, puis Godwin, Robert Owen, et d'autres encore dont les noms ne viennent pas présentement à ma mémoire. Actuellement, en dehors des efforts de M. Aveling, il y a ceux de la *Fabian Society* avec le critique, auteur dramatique et romancier Bernard Shaw, avec Sidney Webb le sociologue, Beatrice Potter l'étudiante des professions ouvrières, avec Grant Allen le romancier, etc., etc. Il y a le « Labour independant party » qui avec Keir Hardie, Tom Mann, Ben Tillet, Mr et Mrs Pankhurst, M. et Mrs Mac Pherson, Parnell, Miss Enid Stacy, F. Brocklehurst, Leakey, Pete Curran, etc., etc., pénètre dans les milieux ouvriers et bourgeois. Il y a les groupes socialistes des Labour Church, Ligue de la Nationalisation du sol, etc., etc. M Demolins, pour s'instruire à ce sujet n'aura qu'à parcourir le *Labour annual*, édité par Joseph Edwards. Appeler M. Hyndmann un excentrique est vraiment outrepasser le droit de critique car M. Hyndmann est un avocat qui a publié des travaux sociologiques de valeur. Quant à William Morris, c'est une illustration de la Grande-Bretagne, un poète, un romancier et un artiste universellement connu. En art, son influence s'est fait sentir en France, en Allemagne, en Belgique, aux Etats-Unis, partout enfin où est la civilisation européenne. Les meubles qui ornent maints salons, les tapisseries, papiers peints, etc., sont inspirés des idées décoratives de William Morris. Industriellement, il fut si goûté en Grande-Bretagne qu'il laissa une fortune de 2 millions de francs Voilà l'excentrique que selon M. Demolins personne ne prend au sérieux ! Il est vraiment regrettable que M. Demolins parle de choses qu'il ignore, car nous ne pouvons admettre qu'il défigure sciemment les faits. L'auteur écrit p. 271, qu'aux Etats-Unis on n'a pas encore pu créer un seul journal socialiste anglais. C'est faux. En 1896 existaient à notre connaissance, « en langue anglaise, » *The People*, *Saint Louis Labor*, *The Coming age*, *The Non Partisan*, *The Socialist*, *The Firebrand*. On peut ajouter à cela maints journaux des trade-unions qui sont purement socialistes et le *Journal des Chevaliers du Travail*. Notons que nous ne connaissons pas tous les journaux socialistes du Nord Amérique et que nous en oublions certainement.

M. Demolins, convaincu que le socialisme ne se répand pas en Grande-Bretagne, ce qui est faux, attribue cela à l'esprit particulariste de l'anglo-saxon. Soit par oubli, soit parce que cela a échappé à ses observations, il n'a pas vu que la Grande-Bretagne est peut-être le pays du monde où l'association libre se fait avec le plus de facilité. On s'associe pour tout, pour habiter, pour travailler, pour s'amuser, pour propagander. C'est là un esprit *éminemment favorable* au socialisme libertaire. Aussi ce socialisme se répandrait bien plus vite encore qu'il ne le fait en Grande-Bretagne s'il n'y avait l'esprit traditionnaliste qui y fait une opposition... légère à la vérité. Une preuve de la vérité de cette assertion, c'est le développement du socialisme, des institutions imprégnées de socialisme, dans les états d'Australie et de Nouvelle-Zélande. Là, la population est éminemment anglo-saxonne. Très peu ou point de français, d'italiens, peu d'allemands, rien que des anglais, écossais, irlandais. Pourtant la Nouvelle-Zélande est le pays le plus socialiste *légalement* du monde entier. Relativement à l'idée de patrie, l'analyse et la critique de M. Demolins sont exactes.

En résumé, *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons* est un livre qu'il importe de lire. Il renferme beaucoup de vrai encore qu'il soit obscurci par des erreurs de fait, par des déductions erronées et par une conception aprioristique inexacte si on la prend dans son absolu.

A. HAMON.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

L'*Arménie* par Archag Tchobanian, petit volume in-18 de 90 pages, 1 fr.; relation d'une conférence intéressante sur l'histoire, la littérature, le rôle de l'Arménie en Orient. M. Anatole France a donné une introduction pour cet opuscule qui fait connaître aux lecteurs un pays assez peu connu en somme. Société du Mercure de France, éditeur. — *Misère de la philosophie*, par Karl Marx; vol. in-18, 3 fr. 5). C'est la réédition de l'œuvre célèbre de l'économiste Marx, réponse à la philosophie de la Misère de Proudhon. Préface d'Engels, le disciple, le protagoniste de Marx. La lecture de ce volume est quelque peu ardue. Nous n'aimons guère ce ton de polémique, rien moins que courtois en maintes pages. La réimpression de cet ouvrage était-elle très nécessaire? Il est permis d'en douter. Fait partie de la *bibliothèque socialiste internationale*; Giard et Brière, éditeurs. — *Hygiène des Nouveaux nés*, par le Dr Ph. Gyoux; brochure in-8, 1 fr.; Féret, éditeur à Bordeaux. — *Entre Paysans*, par E. Malatesta; brochure in-18 de 32 pages, 0 fr. 10; opuscule de propagande anarchiste communiste très bien fait, et célèbre, car il a été traduit en une dizaine de langues. Les *Temps Nouveaux*, éditeurs. — *L'Individu et le Communisme*, par le Groupe des étudiants socialistes révolutionnaires internationalistes de Paris; brochure in-18 de 46 pages, 0 fr. 15; conclut au communisme pour le développement maximum de l'individu et à la nécessité d'une révolution brusque et violente; *Les Temps Nouveaux*, éditeurs. — *Le Mouvement anarchiste*, par Jacques Mesnil; brochure in-18 de 87 pages, 0 fr. 10; aperçu clair sur l'ensemble du mouvement des anarchistes, conclut en donnant la prépondérance à l'élément individuel; tendances individualistes plus que socialistes; bibliothèque des Temps Nouveaux, éditeurs à Bruxelles. — *Compte-rendu des Travaux du Ve Congrès de la Fédération nationale des Bourses du Travail de France* tenu à Tours en septembre 1896; vol. in-8 de 131 p.; relation complète et très intéressante pour l'étudiant en sociologie. — *La Solution désirable*, par L. Guétant; appel aux peuples d'Orient, brochure in-8. — *Les erreurs judiciaires et les médecins experts*, par A. Lacassagne; brochure in-8 de 21 pages; très intéressant opuscule avec des conseils pleins de sagesse; Storck, éditeur à Lyon. — L'*Inde Aryenne*, par E. Nys; brochure in-8 de 29 pages; étude aussi documentée, aussi attrayante et instructive que tous les autres travaux de M. Nys; il s'agit du droit dans l'Inde Aryenne; Bruxelles. — *Les principes belliqueux du R. P. Ollivier*, par F. Martin Ginouvier; brochure in-8 de 47 pages; polémique assez vive et juste contre l'exaltation de la guerre du R. P. Ollivier; bonne contribution au mouvement pacifique; les militaires sont présentés sous leur aspect véritable exerçants d'une profession brutale survivance des temps passés; Chamuel, éditeur. — *Les revendications ouvrières en Hygiène*, par le Dr Fioger, brochure in-18 de 22 pages; Giard et Brière, éditeurs.

Administrateur-Gérant : GABRIEL DE LA SALLE.

MONTDIDIER (SOMME). — IMPRIMERIE LÉON CARPENTIER.

GUILLAUMIN et Cie, éditeurs, 14, r. Richelieu, Paris

Les conséquences de l'antisémitisme en Russie, par N. Cumenkine, préface de M. G. de Molinari — vol in-18 . . . . 3 fr.
Sources de la constitution des États-Unis, par C. Ellis Stevens — vol. in-8.
Histoire des corporations de métiers, par E. Martin Saint-Léon — vol. in-8.

HACHETTE et Cie, éditeurs, 79 boul. St-Germain, Paris

L'année scientifique, par E. Gautier — vol. in-18 avec figures. 3 fr. 50
Annuaire de Paris pour 1897, manuel pratique de la vie quotidienne, petit dictionnaire guide. — Volume in-18 de près de 1500 pages avec nombreux portraits, cartes et illustrations, broché **3 fr. 75**, relié . . . . 7 fr. 50

G. CARRÉ et C. NAUD, éditeurs, 3, rue Racine, Paris

L'Homme de génie, par César Lombroso — vol. in-8 avec planches de la Bibliothèque d'anthropologie et de sociologie.
Les nouvelles formules du matérialisme, par Antoine Cros. — Volume grand in-8°.

FIRMIN DIDOT, éditeur, 56, rue Jacob

A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons, par Demolins — in-18 . . . . 3 fr. 50
Paris depuis ses origines jusqu'à nos jours, par E. de Menorval — 3 volumes déjà de parus.

E. PLON, NOURRIT et Cie, éditrs, 8 r. Garancière, Paris

Doux pays, par J. L. Forain. — Album de 189 dessins.
Mémoires du général comte de St-Chamans — vol. in-8 7 fr. 50
Une famille vendéenne pendant la grande guerre, par Boutillier de Saint-André — vol. in-8 . . . . 7 fr. 50
La vie véritable du citoyen Jean Rossignol, par V. Barrucand — in-18 . . . . 3 fr. 50
Mémoires du général bon Thiébault — 5 vol. in-8, chaque. 7 fr. 50
Mémoires du général baron de Marbot — 3 vol. in-8 . 22 fr. 50

PERRIN et Cie, éditrs, 35, quai des Gds-Augustins, Paris

Enquête sur la question sociale en Europe, par J. Huret — vol in-18. . . . . 3 fr. 50
Autour du catholicisme social, par G. Goyau — vol. in-18. 3 fr. 50
Proudhon, par A. Desjardins — 2 vol. in-18. . . . . 7 fr.
Le crime social, par M. Zablet — vol. in-18 . . . . 3 fr. 50
Correspondance de Michel Bakounine — vol. in-18. . . 3 fr. 50
Le salut est en vous, par L. Tolstoï — vol. in-18. . . . . . 3 fr. 50
La grève de Carmaux, par L. de Seilhac — vol in-18 . . . 3 fr. 50

E. FASQUELLE, éditeur, 11, rue de Grenelle, Paris

Marthe Aubernon, par Jean Misène — roman — vol. in-16. . 3 fr. 50
La Flamme et l'Ombre, par L. A. Daudet — roman — in-16. 3 fr. 50
Nouvelle Campagne, par E. Zola — vol. in-16 . . . . 3 fr. 50
L'Enfermé, par G Geffroy — vol. in-16 . . . . 3 fr. 50

Ernest FLAMMARION, éditeur, 26, rue Racine, Paris

La Révolution française, par Armand Dayot, d'après des peintures, gravures, etc. — vol. in-4° oblong . . . . 20 fr.
Journées révolutionnaires 1830-1848, par Armand Dayot, d'après des sculptures, dessins, médailles, etc. — in-4° oblong . . . . 9 fr.
Mon vieux Paris, par E. Drumont. — Nombreuses illustrations de G. Coindre. — 1 et 2 séries — 2 volumes in-12 — chaque. . . . . . . 3 fr. 50
Les vendeuses d'amour, par E. Ducret — roman — vol. in-12 3 fr. 50
Les Anarchistes, par C. Lombroso — vol. in-18. . . . . . . 3 fr. 50

1re Année | IV | Aout-Septembre 1897

L'Humanité Nouvelle

REVUE INTERNATIONALE

Sommaire

385. **La Question Religieuse** . . . . Clémence Royer.
407. **Les Discussions sur la Banque de France**. A. Chirac.
427. **Vers.** *L'Idée. — En Marche* . . . . E. Barnavol.
429. **Exsurgat Vita** . . . . Jacques Mesnil.
439. **André Géliaboff** *(Suite et fin)*. . . Traduction de Mmes Freistein et Renaud.
457. **Les Déclassés** . . . . Sibiriak.
471. **La Question Cubaine et les Intérêts français** A. Savine.
486. **Chronique Musicale** . . . . Kobold.
490. **Revue des Revues.** *Revues allemandes* . . . . L. Remy
Revues anglaises . . . . . L. Jerrold.
Revues françaises . . . . . G. Gressent.
Revues italiennes . . . . . M. Pilo.
Revues russes . . . . Mme M. Stromberg.
506. **Revue des livres** . . . . C. Brunellière

PRIX DU NUMÉRO

France et Belgique **1 fr. 25**

Etranger......... **1 fr. 50**

BUREAUX
Paris
Librairie de l'« Art Social »
5, Impasse de Béarn

Bruxelles
Librairie Spineux
86, Rue Montagne de la Cour

LA QUESTION RELIGIEUSE

I

Dans une précédente étude j'ai montré toutes les difficultés du problème de la liberté de conscience, tel qu'il a été posé jusqu'aujourd'hui ; il s'agit maintenant d'en tirer des conclusions pratiques.

Il est devenu de mode, et presque de bon ton, même parmi certains républicains sincères, de considérer la question religieuse comme devenue négligeable. S'inspirant de ce qu'on a appelé « l'esprit nouveau, » ils croient voir un signe de paix dans le désarmement apparent de l'église contre les institutions républicaines. Ils s'en montrent heureux et croient pouvoir s'applaudir d'avoir conquis la papauté à leur cause, quand, au contraire, elle n'a jamais été plus menaçante pour nos libertés civiles que depuis qu'elle affecte de cesser de leur faire la guerre. Les encycliques de Pie IX contre l'esprit moderne étaient infiniment moins dangereuses, avec leurs censures et leurs excommunications, que celles de Léon XIII en faveur du socialisme chrétien. Le pape dans la République, c'est son cheval de Troie; et plus que jamais il faut répéter avec le poète latin :

Timeo Danaos et dona ferentes.

Il est temps d'aborder le problème en toute franchise, sans restrictions mentales, sans se croire obligé de traiter avec respect des croyances traditionnelles dont l'ancienneté et la large expansion dans le monde n'empêchent pas l'absurdité. Le cannibalisme aussi a été et est encore chose de foi chez certains peuples, et personne ne songe à en imposer le respect à

ceux qui en parlent. Parce que le nombre des fous est grand, leur folie n'en est pas plus digne de respect; elle n'en devient pas plus raisonnable; elle n'en est que plus dangereuse. Si quelques individus seulement professaient les doctrines du christianisme, on les enfermeraient dans des manicomes, comme ayant absolument perdu le bon sens. C'est seulement parce qu'ils sont trop nombreux, qu'on a pour eux plus d'égards, et parce qu'il serait impossible de les enfermer tous. Tout ce qu'on peut dire de mieux en leur faveur, c'est que, chez la plupart, leur folie est douce et ne menace personne, bien que, par exception, il se produise parmi eux des cas de fanatisme qui en font des espèces de chiens enragés.

Toute l'histoire, toute la science, toute la logique des faits concluent à cette évidence, que le christianisme, sous la forme dogmatique, qu'il doit au juif Paul et au mélange du judaïsme alexandrin avec les spéculations néo-platoniciennes, est la plus absurde des religions prosélytiques qui ont successivement séduit et abusé les consciences des peuples ignorants et qui partout n'ont semé, produit, provoqué que des dissensions civiles, des persécutions sanglantes et des guerres d'exterminations.

Jamais la famine ou la peste n'ont tant contribué à limiter la population humaine du globe que les luttes religieuses.

Le Bouddhisme, qui semble la première en date, et peut-être la moins insensée de ces religions apostoliques, parce qu'elle fut surtout une réaction légitime contre le système des castes brahmaniques, n'en a pas moins arrêté l'évolution, si précoce et si rapide, de la Chine, si puissante et si heureuse sous la doctrine, toute civile, de son grand législateur Koung-fou-tseu.

Le Mazdéisme, qui l'a suivi de près, ou même l'a précédé, a eu moins d'extension ; il n'en a pas moins contribué puissamment à la ruine des empires sémitiques de l'Euphrate et à l'établissement de celui des Achéménides. L'aventure du faux Smerdis est la preuve des intrigues sacerdotales dont l'empire des Perses fut alors le théâtre. Le judaïsme prophétique, devenu prosélytique, ne fut qu'un élément de dissolution pour la Judée elle-même. Le christianisme, enfin, plus que toute autre cause, a contribué puissamment à l'affaiblissement et à la dislocation finale de l'empire romain. Si l'islamisme, au con-

traire, a rapidement fondé un empire par la conquête, cet empire n'a pas tardé à se diviser, à se dissoudre en sectes rivales et en nationalités hostiles qui toutes se sont arrêtées vite dans leur évolution et qui aujourd'hui se montrent frappées d'impuissance sociale par leur caractère religieux lui-même qui s'oppose à leurs progrès.

Cependant l'islamisme, quant à son dogme, sinon par sa législation civile, n'étant, par ses origines que la renaissance et la revanche de l'arianisme, cette forme supérieure du christianisme que l'église romaine a réussi à étouffer en Occident, est certainement la moins absurde de toutes les formes religieuses ; et l'on a envie de sourire quand on entend des chrétiens en parler avec dédain et se vanter de leur supériorité sur les croyants musulmans.

Du reste, ce dédain mutuel est le caractère général de toutes les religions prosélytiques qui, toutes, se considèrent comme étant la seule vraie.

C'est que toute religion prosélytique est une doctrine du salut qui, flattant et surexcitant chez l'individu humain l'instinct si profond de conservation par l'espérance et la promesse d'une vie éternelle au delà de la mort, a pour effet inéluctable de passionner ses croyants, de les détacher des choses terrestres, de les rendre indifférents même à leurs semblables, de les amener à sacrifier leurs intérêts, ceux de leur famille et ceux de la patrie à cette préoccupation constante et exclusive, de s'assurer l'entrée d'un paradis, où toutes les délices leur sont promises.

Lorsque à cette espérance d'une survie heureuse et éternelle s'ajoute la crainte d'un enfer pour les rebelles et les incrédules, la pauvre dupe humaine, terrorisée, peut devenir le plus féroce des animaux pour les autres hommes et même pour ses proches, jusqu'à livrer aux bourreaux pères, mères ou enfants, et à s'y livrer elle-même, avec la certitude d'en être récompensée au delà.

Quand une fois cette préoccupation du salut éternel s'est emparée de l'homme, il cesse d'être citoyen de l'Etat; il n'est plus que le membre d'une église dont les ordres sacrés lui dictent tous ses devoirs, limitent ses droits et seuls méritent d'être obéis. Comme cette église est toujours plus ou moins représentée par une hiérarchie sacerdotale, cette hiérarchie impose

son autorité aux pouvoirs civils et fatalement tourne en théocratie.

C'est ainsi qu'en Asie, une théocratie de moines bouddhistes se substitua à la théocratie brahmanique, et quand celle-ci, au cinquième siècle de notre ère, extermina le bouddhisme dans l'Inde et reprit son autorité d'autrefois, rien ne fut changé dans la société hindoue que les hommes et les noms.

De même, autour du trône des Achéménides, une théocratie mazdéenne, se substitua à celle du sacerdoce chaldéen et lui fut si semblable que le changement passa inaperçu des grecs qui les confondirent sous le même nom de mages.

C'est de même que le prophétisme hébreux n'aboutit qu'à remplacer par l'oligarchie des *rabbi* l'oligarchie héréditaire de la tribu de Lévi, dispersée et affaiblie par les exils; et qu'en Europe la théocratie romaine succéda au pouvoir des empereurs.

Toute l'histoire du moyen-âge, jusqu'à la renaissance, n'est que l'histoire de la lutte de la théocratie catholique contre les pouvoirs civils nationaux, cherchant à se fonder et à s'affranchir de la domination sacerdotale.

La réforme, allant bien au delà des conceptions étroites de Luther, fut, en réalité, la première victoire décisive de l'autorité civile sur l'autorité religieuse. Toutes les grandes nations actuelles, toutes celles qui ont progressé depuis, sont celles qui se sont affranchies alors de la papauté. Toutes les autres, la France y compris et même au premier rang, n'ont fait que déchoir au milieu de troubles civils permanents ou de guerres étrangères suscitées par l'église romaine et dans ses intérêts.

II

Il suffit de lire dans Michelet l'histoire de la Renaissance, celles des guerres de religion et des règnes de Louis XIII, de Louis XIV et de Louis XV pour acquérir cette conviction que tous les malheurs de la France, depuis quatre siècles, dérivent de ce petit fait, en apparence de si peu d'importance, que François Ier, au lieu de suivre les conseils de sa sœur Marguerite, favorables aux réformés, a suivi ceux de sa mère Louise de Savoie qui leur était hostile.

Si, continuant la politique personnelle, mais trop tardive, du

madré Louis XII, enfin échappé à l'influence du cardinal d'Amboise, qui, dans le traité de Blois, avait vendu la France pour la promesse de la tiare, François Ier n'avait pas commis la faute de se brouiller avec Henri VIII au camp du drap d'or; et s'il avait fait alliance avec les princes réformés allemands, la maison d'Autriche, écrasée dans l'œuf, n'aurait pu s'emparer de l'hégémonie européenne. La papauté n'aurait pu s'appuyer sur elle pour restaurer sa domination, avec l'aide de l'Espagne, de l'Autriche et de la France, en les trahissant alternativement, pour opposer les unes à l'autre, quand celle-ci devenait trop puissante ou manquait de docilité.

Si, en 1515, François Ier, vainqueur à Marignan, se fut hardiment rangé sous les drapeaux de la Réforme, soutenu par l'Allemagne et par l'Angleterre, en train de se brouiller avec Rome, en dépit du cardinal Wolsey, aussi prétendant à la tiare, le roi de France eût peut-être triomphé de Charles-Quint comme candidat à l'empire.

Tout l'équilibre européen eut été modifié. La France protestante, dont tout le midi et le sud-ouest, avec presque toute la bourgeoisie et la petite noblesse de province, étaient gagnés plus ou moins ostensiblement au calvinisme,se serait épargnée les horreurs des guerres religieuses qui ont ensanglanté et déshonoré les règnes des trois derniers Valois. Elle se fut épargné la ridicule tragique-comédie de la Ligue. Henri IV fut monté sur le trône sans coup férir et sans acheter Paris d'une messe. Les deux alliances si funestes avec les Médicis n'auraient pas eu lieu, non plus que le mariage de Louis XIII avec une espagnole de la maison d'Autriche. Enfin une France protestante n'eut pas subi durant deux siècles l'influence des confesseurs jésuites du roi, depuis celui d'Henri IV, jusqu'à celui de Louis XVI, et n'aurait pas eu à supporter le gouvernement des cardinaux depuis Richelieu et Mazarin, jusqu'au cardinal Dubois.

La guerre de trente ans n'eut pas fini par l'écrasement des protestants d'Allemagne et se fut terminée beaucoup plus tôt. Toutes les grandes guerres du règne de Louis XIV n'auraient pas eu de raison d'être. La France n'intervenait pas dans la guerre de la succession d'Autriche et n'avait pas à soutenir la guerre de sept ans, si désastreuse pour elle.

Mais une France protestante eut recueilli surtout des béné-

fices moraux. La pensée française, libre des menaces de l'Inquisition, se fut développée sans entrave. Tous ces grands et vigoureux esprits de la Renaissance, Montaigne, la Boëtie, Charron, seraient allés jusqu'au bout de leur pensée et Rabelais n'eut pas eu besoin de tacher ses livres de lie de vin et de propos lestes pour en excuser la liberté.

Descartes, qui n'aurait pas été obligé par prudence d'aller s'enfermer dans un poêle hollandais, se serait moins hâté de reconstruire, sur le tranchant du sophisme de Saint-Anselme, tout l édifice que son doute méthodique avait détruit ; il eut tenu plus de compte des négations bien autrement puissantes de l'anglais Bacon. Pascal ne serait pas devenu fou dans l'effort impossible de concilier sa logique de mathématicien avec sa foi de janséniste. Il n'aurait pas conclu à l'abrutissement méthodique, comme à la seule méthode de croire vrai ce qui répugne au bon sens. Corneille n'eut pas fait un seul chef-d'œuvre de moins ; il eut peut-être rendu son Polyeucte un peu plus humain et mieux justifié l'amour de Pauline pour un mari si peu aimable, qui semble enchanté de mourir pour se débarrasser d'elle. Racine n'eut pas eu l'occasion d'écrire Esther pour complaire à madame de Maintenon, mais il eut rendu plus de justice à Athalie et montré moins d'indulgence pour l'abominable guet-à-pens du grand-prêtre Joad. Enfin un Bossuet protestant, en écrivant l'histoire universelle dans une aussi belle langue, y eut mis plus de critique et plus de science.

Il est évident qu'une France, protestante au seizième siècle, aux siècles suivants ne se serait pas laissée enfermer comme l'Angleterre, dans les textes de la Bible, dont l'esprit Gaulois eut vite fait de jeter les pages à tous les vents de sa critique ; quand Voltaire eut paru, son œuvre eut déjà été accomplie. Les encyclopédistes eussent paru moins novateurs, moins révolutionnaires, et quand Rousseau rédigea, sous le titre de *Contrat Social*, les idées égalitaires des communautés chrétiennes du premier siècle, chacun en eut reconnu la source. Cela eut paru moins séduisant ; on s'en serait défié un peu plus. Avec plus d'esprit critique on se serait demandé si cette égalité, réalisée par des gens qui attendaient la fin du monde, était possible et désirable dans une société qui prétend durer et se perpétuer par le travail en mettant des enfants au monde. En somme, la Révolution, mieux préparée et accomplie déjà

préalablement dans les esprits, avant de passer dans les faits, eut été moins violente, eut commis moins d'excès, eut moins froissé les consciences. La dictature sanglante de Robespierre, cet élève sentimental et hypocrite de Rousseau, eut été impossible; plus impossible encore la popularité malsaine de Marat, qu'une nation mieux avisée eut traité de maniaque hystérique. Sans envoyer personne à l'échafaud, on eut poliment mis à la porte Louis XVI et son autrichienne qui d'ailleurs n'eut sans doute pas été une autrichienne, mais quelque petite princesse allemande, d'une branche quelconque de ces Cobourg qui, depuis, ont été comme le haras des princes et princesses en quête de maris ou de femmes.

Dans une France, protestante depuis deux cents ans, la Révolution n'eut pas eu à lutter contre son pire adversaire, le clergé. Celui-ci eut déjà disparu comme puissance politique. Ce qui en fut resté, eut été contraint d'avoir, comme en Angleterre, toutes les vertus qui distinguent les religions en minorité. Il se serait tenu tranquille pour qu'on le laissât lui-même tranquille. Voilà surtout pourquoi la Révolution française eut abouti, au lieu de n'être qu'un avortement. Elle eut été définitive, comme la Révolution anglaise, et nous n'aurions pas été forcés de la recommencer depuis tous les vingt ans et toujours avec le même insuccès.

III

On ne peut le contester, c'est la théocratie romaine internationale, cette ennemie perpétuelle de la liberté des peuples européens, qui a empêché la Révolution d'aboutir. C'est elle qui a été le lien moral des coalitions formées contre la France. Pitt, en les encourageant, en les soudoyant, ne songeait qu'à servir les intérêts économiques de l'Angleterre; l'Autriche, voulait surtout défendre ou venger une fille de Marie-Thérèse, mais l'esprit, l'âme de ces coalitions, c'était la diplomatie romaine, ses représentants dans toutes les cours, ses évêques et ses archevêques, ses nonces et ses cardinaux qui, tous, se sentaient menacés par la déchéance de l'église de France forcée par la Constitution Civile du clergé de subir une étroite subordination à ce pouvoir civil, auquel l'Eglise prétend commander depuis Théodose.

La grande faute de nos assemblées révolutionnaires fut de ne pas briser plus nettement la chaîne du pouvoir civil et du sacerdoce ; de resserrer même, au lieu de le rompre complètement, le lien qui les unissait. Il sera toujours plus aisé de supprimer l'église romaine que de la soumettre. Soumise elle paraîtra l'être, et vingt ans ne se seront pas passés, qu'elle se retrouvera maîtresse. Cela tient à son impersonnalité même, qui la fait échapper aux responsabilités. Cela tient à ce que, cette collectivité anonyme,ne pouvant pas mourir et poursuivant toujours son même but à travers toutes les mutations des intérêts sociaux, use toutes les résistances, lasse toutes les patiences, fatigue toutes les attaques et trouve le moyen de désarmer jusqu'aux haines, en recrutant des défenseurs jusque dans les alcôves de ses adversaires, et prenant pour avocats jusqu'aux jeunes vierges en voiles blancs qu'on ne veut pas priver du plaisir de se promener dans l'église un cierge à la main, sous prétexte de première communion.

La France révolutionnaire n'eut à combattre la guerre civile qu'en Vendée, et ce fut une guerre exclusivement religieuse. Les chouans étaient assez indifférents à l'abolition de la royauté ; mais leurs femmes voulaient qu'on leur rendît leurs prêtres non assermentés. Bien que la plupart n'eussent qu'une idée très vague de ce que pouvait être cette Constitution du clergé, elle les horripilait, moins comme une persécution contre les personnes de leurs prêtres que comme une atteinte au caractère sacré de ceux-ci, qui rendait, sans doute, leur absolution de valeur douteuse et ôtait de leur pouvoir à leurs paroles sacramentelles, quand ils remplissaient leur office de grands féticheurs. Car telle était bien la crainte inspirée aux ignorantes villageoises de Vendée, c'est que la messe dite par un prêtre constitutionnel ne valût plus rien ; c'est que l'hostie consacrée par lui n'eût plus une divinité authentique ; c'est que ses prières pour les morts fussent sans efficacité. Quand la bêtise humaine atteint une pareille épaisseur, elle résiste à tout ; rien ne peut la traverser.

La Révolution devait donc échouer sur un pareil peuple, parce qu'il n'y était pas assez préparé par cette émancipation religieuse progressive qui a fait l'éducation politique des peuples protestants. C'est aussi pourquoi l'émancipation politique des peuples, restés catholiques, aboutit et aboutira toujours à

des avortements successifs et qu'ils ne sauront jamais user des libertés qui leur seront rendues que pour les abdiquer de nouveau, soit entre les mains d'un dictateur, soit, plus aisément encore, entre les mains du sacerdoce, qui a créé et qui entretient avec jalousie leur état d'imbécilité.

IV

Cette influence énervante des virtualités intellectuelles des populations, exercée surtout par le sacerdoce romain, tend à constituer toutes les nations restées catholiques en état évident d'infériorité, vis-à-vis des nations protestantes. Chez celles-ci, l'individu a plus de valeur moyenne. C'est aussi la cause de l'instabilité politique des nations restées sous le joug moral de Rome. Chez elles les différences de développement moral sont plus accusées, plus larges. Elles possèdent une élite cultivée plus élevée, mais moins nombreuse, plus totalement affranchie du vieil instinct religieux héréditaire; mais au-dessous de cette élite intelligente, la moyenne de la population descend beaucoup plus bas. Entre un lettré français, lancé dans le courant des idées modernes, informé de toutes les conclusions dernières de la science, et un paysan de nos provinces centrales, de celles de l'ouest et du midi, la distance des esprits est infiniment plus large qu'entre les représentants des classes lettrées et rurales dans les pays protestants, tels que l'Allemagne, l'Angleterre et surtout les petits états du nord, tels que la Hollande, la Suède, le Danemark, et, avant tous les autres, la Suisse. C'est que, chez toutes ces nations, la conséquence de leur émancipation du sacerdoce romain a été de leur apprendre à lire. En dépit de l'influence fort peu moralisatrice de la lecture de la Bible, par ce fait seul que ces peuples savaient lire, ils ont été plus facilement atteints et pénétrés par les idées modernes.

Cette élévation du niveau intellectuel des peuples protestants a eu pour conséquence d'élever celui de leurs pasteurs. Aucun auditoire suisse ou hollandais ne supporterait les inepties qu'on entend sortir de la bouche de vieux curés encroûtés, de jeunes vicaires zélateurs, encore tout empreints des ferveurs du séminaire, et surtout de moines fanatiques tout imbus des traditions du moyen-âge. En Hollande, à Genève,

en Amérique, et même parfois en Allemagne et en Angleterre, le christianisme devient presque un pur déisme où la divinité de Jésus, à laquelle Jésus n'a jamais cru lui-même, n'est plus qu'une métaphore littéraire. La plupart des sermons protestants laissent de côté les dogmes; et voilà longtemps qu'on a défini le pasteur anglican : un gentleman en manches larges, qui prêche une morale étroite.

Chez les nations de religions mixte, comme la Suisse, l'influence des provinces protestantes a réagi, même sur les provinces catholiques pour élever leur niveau. Le clergé des cantons suisses, restés catholiques, est forcé de se maintenir plus haut que celui des pays entièrement soumis à Rome. Il ne saurait se permettre des attaques contre le protestantisme des provinces confédérées. Il en résulte une largeur plus humaine dans son enseignement; une sorte d'émulation de libéralisme entre les deux églises dont profite, en totalité, l'esprit public.

C'est pourquoi les peuples protestants montrent aussi en politique plus de stabilité et de sens pratique. Ils n'ont pas les emballements subits et versatiles des peuples catholiques. Ils savent mieux ce qu'ils font, ce qu'ils veulent faire et quels moyens pratiques ils ont de le faire. Ils ne rêvent pas l'impossible et sont moins aisément dupes des entraîneurs politiciens et théoriciens.

C'est l'Amérique surtout qui nous montre, sur une grande échelle, à quel point la différence de religion influe sur la culture générale des peuples et sur leurs destinées politiques. Tandis que la grande république des Etats-Unis progresse avec une si merveilleuse rapidité, au point de vue intellectuel, comme au point de vue industriel, et qu'en dépit d'une liberté sans limites, depuis 120 ans leurs deux assemblées et leurs présidents se sont transmis le pouvoir sans que la nation ait senti le besoin de modifier sa constitution politique, un tout autre spectacle est donné par les peuples catholiques de l'Amérique du sud. Là se succèdent les révolutions, les conspirations, les coups d'Etat ; l'instabilité politique est perpétuelle; tandis que la vie économique reste sans activité, et, malgré les sacrifices considérables que leurs gouvernements font pour l'instruction publique, leur niveau intellectuel et moral moyen reste très bas. Leur élite cultivée est peu nombreuse, sans

initiative ; elle ne produit rien, ni dans les sciences, ni dans les lettres, ni dans les arts. Leurs gens riches sont oisifs, affolés par le goût des plaisirs mondains, par la galanterie, le jeu, et sans curiosité pour les choses de la pensée. Devant un tel ensemble de faits, il est impossible de contester l'influence néfaste du catholicisme sur les sociétés qui lui restent soumises.

C'est donc à lui qu'il faut aussi attribuer l'impossibilité où nous sommes en France d'arriver à une forme de gouvernement stable et régulière, d'une orientation constante, permettant d'accomplir progressivement des réformes dans un même sens, ayant même but ; de poursuivre de longs desseins, sinon avec les mêmes hommes, du moins avec l'appui des mêmes éléments sociaux, des mêmes partis. C'est donc là ce vice interne qui nous rend incapables de vouloir dix ans de suite les mêmes choses, qui nous fait sans cesse défaire le lendemain ce que nous avons fait la veille, comme si nous étions constamment ballottés entre des forces contraires qui l'emportent alternativement, sans nous permettre de repos.

V

En effet ces forces contraires existent, et sont arrivées à se contre-balancer, de sorte que la mutation de quelques-unes de leurs composantes, passant de l'un des bras du levier à l'autre, suffit à faire basculer l'équilibre national. Ces deux faisceaux de forces contraires, c'est, d'un côté, l'Eglise, avec sa puissance traditionnelle, appuyée sur les femmes, qu'elle entretient dans une mentalité très basse, et qui, à chaque génération, lui livrant leurs enfants, préparent pour la génération prochaine une nouvelle crise, un nouveau chavirement des majorités. De l'autre côté, l'élite sociale cultivée, les hommes des villes en grande majorité, la bourgeoisie lettrée des provinces, les populations des grands centres manufacturiers pèsent en sens contraire, mais inégalement, avec des à-coups, des oscillations. Le parti de l'émancipation religieuse est de plus travaillé par mille causes de divisions, habilement entretenues par l'Eglise, qui à toute occasion souffle la discorde dans ses rangs, y favorise les éléments de dissolution, encourage la presse la plus violente, les opinions les plus extrêmes et trouve

moyen de rendre l'accord impossible entre les groupes qui sembleraient le mieux devoir s'entendre. On reconnaît là, évidemment, les agissements d'un parti que ne dirigent ni les convictions politiques sincères, ni le patriotisme; mais des intérêts tout autres et qui, souvent, s'est servi du patriotisme lui-même pour provoquer les faits ou les actes politiques les plus contraires aux vrais intérêts de la patrie. N'est-ce pas ce qu'on a vu, quand tout le parti clérical a provoqué, entretenu et presque fait triomphé le ridicule emballement boulangiste, en faveur duquel surtout les femmes se sont déclarées avec tant d'ardeur, comme si le mot d'ordre leur en était donné dans tous les confessionnaux. Certains signes font prévoir qu'avant peu, le même parti, par les mêmes moyens, inventera un nouveau général, sauveur de l'ordre social.

Dès que le clergé catholique recouvre en France une liberté d'action dans les limites du droit commun, il en use pour ressaisir son ancienne situation d'église officielle, d'église d'Etat; et aussitôt qu'il a reconquis seulement l'apparence de ce rôle, il en profite pour imposer sa domination politique.

Bonaparte avait espéré conquérir son appui et l'attacher à sa fortune, en lui rendant, par le concordat, ce rôle d'église d'Etat sans lequel son influence diminuerait bien vite en France sous la poussée de l'enseignement laïque. Il fit l'expérience de son ingratitude. A peine lui avait-il rendu ses honneurs et les subsides budgétaires que le clergé en usa pour travailler à la restauration des Bourbons. On le vit ainsi, sous Louis XVIII et Charles X plus puissant, plus tyrannique et plus provocateur que sous l'ancienne monarchie, et d'autant plus habile, en ses manœuvres sournoises, que l'expérience lui avait appris les côtés faibles de ses adversaires et qu'il savait comment les vaincre, s'il n'espérait plus les soumettre.

C'est à partir de cette époque surtout que sa méthode consista à s'emparer des femmes de la bourgeoisie et à jouer à leur maris voltairiens le méchant tour de leur donner des filles qui se découvraient la vocation religieuse. Toutes les filles en France, de 1815 à 1870, furent, en immense majorité, élevées dans les couvents; les congrégations enseignantes de femmes pullulèrent; toutes s'enrichirent et employèrent leurs bénéfices réalisés à fonder des maisons nouvelles. Ce fut sur-

tout le beau temps de la congrégation du Sacré-Cœur qui eut des succursales dans presque tous les départements.

La révolution de 1830 fut une défaite du clergé. C'est contre lui qu'elle s'accomplit, autant au moins que contre la branche aînée des Bourbons. Le gouvernement de Louis-Philippe, institué par les libéraux anti-cléricaux, fut un temps d'arrêt dans l'expansion nouvelle des forces de l'Eglise en France. Le concordat de Bonaparte fut maintenu, mais ses restrictions des droits du clergé furent sévèrement appliqués.

Aussi, la révolution de février fut accueillie avec bienveillance par les prêtres. Ils se montrèrent d'autant plus disposés à y applaudir que le suffrage universel direct, sans conditions de compétence, ni pour les électeurs ni pour les élus, venait d'être institué et qu'ils savaient pouvoir compter sur les votes des illettrés, des ignorants, alors en si énorme majorité en France, pour se faire rendre le pouvoir par eux.

Leur espérance ne fut pas trompée. Le premier acte du suffrage universel, tel qu'il était institué, sous l'influence, alors prédominante, de l'école égalitaire et néo-chrétienne de Rousseau, fut d'abdiquer sa souveraineté aux mains d'un Bonaparte dont le nom était le symbole de l'absolutisme et la négation des principes de la Révolution.

On vit alors ces mêmes prêtres des paroisses, qui, en février, avaient béni les arbres de la Liberté, conduisant leurs ouailles au scrutin pour voter en faveur de Louis Bonaparte, sachant bien d'avance que sous le président de la République qu'ils allaient élire se cachait un nouvel empereur. En vain on a reproché à Napoléon III d'avoir violé son serment envers la République ; s'il l'avait tenu, il eut profondément déçu le plus grand nombre de ses électeurs qui ne l'avaient élu qu'avec la mission de le violer.

Mais leur élu ne trompa pas leur espérance, et jamais, même sous Louis XIV, l'Eglise ne fut plus puissante que sous Napoléon III.

Elle se sentit frappée avec lui, en 1870. D'une république elle pouvait, devait tout craindre, à moins de s'en emparer.

VI

C'est ce qu'elle réussit à faire, grâce à ce même suffrage universel, direct et incompétent, dont, pendant le second empire, elle avait appris à faire jouer les ressorts à sa volonté.

A ce même moment, toute la population virile était sous les drapeaux. Il ne restait dans les foyers domestiques que les vieillards. Beaucoup d'entre eux avaient perdu dans la guerre des fils, des frères, des neveux ; ils avaient fait des pertes de fortune. Tous étaient en cet état d'esprit où, sous l'empire du chagrin, la volonté est déprimée ; où les vieux instincts ataviques reprennent leur empire et où l'esprit est préparé par là à subir l'influence du prêtre qui offre des consolations ou des conseils. L'église sut si bien exploiter cette situation que l'un des premiers actes de la fatale assemblée qui se réunit à Bordeaux, en 1871, fut de consacrer la « France au Sacré-Cœur ».

On sait quelles furent les intrigues pour arriver à une restauration monarchique, comment ces intrigues se continuèrent à Versailles, et quelle part active y prit le clergé, qui, du haut de ses chaires et dans ses mandements, fulminait de tous côtés ses anathèmes contre le gouvernement de Thiers, obstiné, cette fois, à ne pas trahir la République, et qui réparait ainsi tardivement la faute qu'il avait commise en 1848, en soutenant, par défiance de la République, la candidature de Louis Bonaparte.

Parmi les évêques qui montrèrent alors le plus de zèle à combattre la République, était l'évêque d'Aire et d'Alger, Mgr Lavigerie, qui n'était pas encore cardinal, « La France ne changera pas sa couronne de reine contre un bonnet de République », écrivait-il dans un mandement où Thiers était pris violemment à partie.

Cependant, à quelque temps de là, Mgr Lavigerie, devenu cardinal, devait changer de langage, faire bruyamment acte d'adhésion à la République et faire chanter la *Marseillaise* devant lui à une fête officielle.

Que s'était-il donc passé ?

Le comte de Chambord, soit par timidité, soit par loyauté, ou par le sentiment de son impuissance, avait refusé de ren-

trer en France autrement que sous le drapeau blanc qui, selon Mac-Mahon, « aurait fait partir les chassepots tout seuls ». La conspiration monarchique était déjouée. Il fallait bien que l'Eglise se contentât de la République et fit sa paix avec elle, ne fut-ce que pour mieux la duper. C'était désormais la puissance établie ; le mieux était de la séduire pour s'en servir.

Mgr Lavigerie avait reçu à son mandement contre Thiers une réponse, une lettre ouverte, signée du pseudonyme : Opportune Fervent, et publiée par un journal de son diocèse d'Aire. Cette lettre, très respectueuse dans la forme, raillait sa politique. A grand renfort de citations, tirées de l'ancien testament et du nouveau, elle lui démontrait que la République était mieux d'accord avec les principes chrétiens que la monarchie. Elle lui rappelait ce passage du « Livre des Juges » où les Hébreux, ayant demandé au prophète Samuel de leur donner un roi, celui-ci trouvait de très bonnes raisons à leur donner pour leur conseiller de s'en passer.

Ce petit pamphlet, écrit avec ironie, d'un style fort dévot, aurait-il fait la lumière dans l'esprit du fougueux prélat et éclairé son Chemin de Damas ? Toujours est-il qu'à peu de temps de là, dans une visite à Léon XIII, le cardinal Lavigerie gagnait le pape à sa nouvelle politique.

Nul n'a jamais contesté au cardinal Lavigerie d'être un homme de beaucoup d'esprit, doué d'une éloquence persuasive et d'un grand charme personnel. Homme d'action à la fois et homme de pensée, plus instruit qu'on ne l'est, en général, dans l'église et ayant professé avec succès, son intelligence était ouverte aux arguments historiques et logiques.

Que dut-il dire au pape ? Peut-être tout simplement ceci : que Grégoire VII eut réussi plus aisément à réaliser l'empire théocratique de l'église avec une fédération de Républiques qu'avec des empereurs comme Henri IV ; que les rois, les princes étaient parfois des alliés dangereux et facilement rebelles, faisant payer leurs services trop cher. Il n'eut besoin de lui rappeler ni Philippe-le-Bel et son Guillaume de Nogaret ; ni Bonaparte et l'emprisonnement de Pie VII à Fontainebleau. Avec des Républiques, tout cela était moins à craindre, surtout avec des républiques égalitaires, construites d'après le type de Rousseau, sur ce suffrage universel, incompétent, aveugle et versatile, auquel il est si facile de faire prendre

des vessies pour des lanternes, en sachant un peu s'y prendre.

Léon XIII dut sourire en écoutant ce discours et trouver que ce cardinal avait décidément autant d'esprit que sa réputation lui en accordait.

Nul ne voudrait soupçonner, en tout cela, chez l'éminent prélat, d'autre but que de servir les intérêts de l'église, ni le supposer capable d'avoir voulu les trahir, dans un intérêt humain quelconque, fut-ce celui de l'humanité entière. Non; quand une fois on appartient à l'Eglise, elle passe avant tout et prime tout le reste.

Si le cardinal Lavigerie a réussi à persuader à Léon XIII de tolérer la République, c'est évidemment en lui démontrant qu'elle peut rendre désormais plus de services à l'Eglise que la monarchie, si l'Eglise arrive à s'en emparer.

S'emparer de la République en la flattant, tel est en effet le mot d'ordre donné aujourd'hui par le pape au clergé et à tout le parti catholique ; s'y introduire, déguisé sous le drapeau d'une opposition légale, constitutionnelle, et une fois maître de la place, y mettre à sac toutes les libertés civiles, et surtout cette liberté de la parole et de la plume, si redoutée des théocraties et inconciliables avec elles.

VII

Voilà pourquoi la question religieuse, au lieu d'être devenue négligeable, se pose avec plus d'importance que jamais devant les vrais républicains pour lesquels une monarchie, libérale et anticléricale serait encore préférable à une théocratie, ayant le pape pour monarque. Si nos pères ont renversé le trône, c'est, en réalité, pour se délivrer de l'autel ; prenons garde qu'on nous impose l'autel sans le trône ; il n'en serait que plus lourd pour nos épaules. Un roi tout seul est toujours trop loin pour beaucoup gêner, surtout les petits ; mais le prêtre, on l'a à sa porte qui épie, surveille, et si c'est un prêtre romain, comme confesseur on l'a en soi. Il faut lui livrer la clef de sa conscience, autrement gare à l'enfer, dès ce monde, sans préjudice de l'autre, auquel on a la ressource de ne pas croire. Mais ce monde sublunaire, si le prêtre y gouverne, on n'a pas le moyen de s'en échapper, et si cela peut être le Paradis terrestre pour quelques élus, c'est l'enfer, également terrestre, pour le grand nombre des réprouvés.

Cette nouvelle tactique de l'Eglise, qui déconcerte nos habitudes d'esprit, ne fait illusion qu'aux gens naïfs.

Malheureusement le nombre en est grand. Comme les démons que Jésus, dit-on, chassait du corps des pourceaux, ils s'appellent « légion ». Notre pauvre France est pavée d'imbéciles dont la prévoyance en politique n'a jamais la longueur du lendemain, et qui se livrent tout entiers à l'emballement du jour. Peu de gens se rendent bien compte du chemin que, depuis vingt-cinq ans, le vieux parti clérical a su faire, dans la nuit, par des chemins de taupe, en usant à son profit de cette liberté de conscience qu'il réclame si large de ses adversaires quand il est vaincu, mais qu'il leur refuse dès qu'il est vainqueur. Plus que jamais les femmes sont séduites, et, par elles, les enfants sont ramenés au giron de l'Eglise, qui ne les lâche plus ; elle les suit dans la vie, organise autour d'eux des sociétés de persévérance, de prévoyance, de protection, qui sont surtout des sociétés de surveillance, d'assujettissement et d'abrutissement mutuel.

Le chemin fait par l'Eglise, en cette voie, peut se mesurer au nombre croissant des élèves des écoles congréganistes, à la diminution corrélative de la population scolaire de nos écoles laïques secondaires, dont se plaignent et s'étonnent les chefs de l'Université. On s'en prend aux programmes scolaires trop chargés, ou en désaccord avec les nécessités du temps. On prétend que l'éducation y est insuffisante et l'enseignement moral nul. Ces attaques, ces accusations trahissent leur source. Ce sont elles qui contribuent à vider nos établissements scolaires au profit des établissements rivaux des congrégations.

Tant que ceux-ci subsisteront, ces accusations se renouvelleront.

Elles tombent pourtant devant ce fait que les élèves des congréganistes, une fois lancés dans le monde, n'y font pas la preuve d'une moralité ni d'une éducation supérieures à celle des élèves des écoles primaires, des lycées et des universités laïques ; qu'ils ne réussissent pas plus que les autres dans les professions qui demandent de l'intelligence, de l'activité, de l'initiative, en dépit des protections qui les couvent du regard et les aident à s'ouvrir un chemin dans la vie.

On a prétendu attribuer la démoralisation précoce, la criminalité croissante des adolescents, à la suppression de l'enseignement religieux dans les écoles; rien n'est plus faux. Parmi les jeunes délinquants, beaucoup sortent des écoles congréganistes; presque tous ont fait leur première communion; aucun n'est resté ignorant des doctrines religieuses qui sont connues couramment, même de ceux qui n'y croient plus. Ce qui est vrai, au contraire, c'est qu'en fondant l'enseignement moral sur l'enseignement religieux, quand l'enfant atteint l'âge de la réflexion et qu'il trouve absurde la religion qu'on lui a prêchée, il rejette le tout en bloc. La morale fondée sur l'Arche de Noé est emportée par le déluge, juste au moment où, chez l'enfant, devenu homme, les passions qui s'éveillent auraient besoin d'être contenues par une forte morale sociale, définissant nettement les droits et les devoirs de l'individu, et la solidarité de tous les membres de la société dans le mal comme dans le bien.

Il peut donc être réel que les jeunes délinquants aient manqué d'une morale vraie, parce qu'on leur en a enseigné une fausse, bâtie sur des fables, elles-mêmes sans moralité, en ce qu'elles ne déconseillent le vice que par crainte et ne conseillent la vertu que par intérêt.

Les congréganistes ne font donc point des hommes plus vertueux que les autres. Il y a même toutes chances pour que leurs élèves, une fois échappés à leur férule, ne soient des révoltés contre toutes les lois sociales, et des recrues préparées pour cet anarchisme, auquel nous devons les Caserio, les Vaillant, les Henry, et qui n'est, en somme, qu'un fanatisme religieux mis à l'envers, passant de la subordination absolue de l'individu à une autorité menteuse, à l'affirmation de son indépendance absolue de toute contrainte morale et de toute obligation sociale.

La preuve que l'anarchisme est bien un produit catholique, c'est qu'on ne le trouve que chez les peuples catholiques, en Espagne, en Italie, comme en France. Il n'existe ni en Allemagne, ni en Angleterre, et aux Etats-Unis il est évidemment sorti de l'élément catholique irlandais.

Mais, ce que nous confectionnent surtout les écoles congréganistes, ce sont des soldats dévoués à la défense des intérêts de l'Eglise, même aux dépens des intérêts de la patrie. On y

fabrique de jeunes Esther, prêtes à prendre, pour le bon motif, la succession de Vasthi, et de petits Joas élevés, au fond du sanctuaire, dans la haine et le mépris de la Jézabel civique, du Baal de la liberté, du Moloch de la libre-pensée et de ses grands prêtres, les Francs-Maçons, accusés par le pape de tous les péchés du peuple, sur les témoignages d'une Diana Vaughan, maintenant inoubliable, parmi les fastes comiques de l'histoire religieuse et dans la longue série des documents apocryphes et des fraudes pieuses.

On a pu voir déjà ces petits Joas et ces Esther, de confection cléricale, s'essayer au rôle auquel on les destine sur les marches de la cathédrale de Versailles et entourant, de leurs phalanges, puériles et crédules, un prêtre qui jetait ses bénédictions provocantes à un public étonné de cette recrudescence d'audace et aussi tenté de rire que de se fâcher de cette mise en scène théâtrale, si peu conforme à nos mœurs.

Ce qui s'est fait à Versailles, s'est reproduit en diverses villes de France ; partout avec le même caractère de provocation, de défi jeté aux autorités civiles. Le clergé catholique ne se contente plus d'une égalité de liberté pour tous les cultes, il réclame pour lui le haut du pavé. Il prétend imposer ses cérémonies au public, et jouer le rôle d'église officielle, de religion d'état. Dans les journaux qui lui sont dévoués on réclame pour ses processions religieuses la même liberté que pour la procession du bœuf-gras, pour celle des blanchisseuses le jour de la mi-carême, pour la Vache Enragée des artistes ou les monômes d'étudiants.

Si le clergé accepte cette assimilation, il doit s'attendre aussi à ce que son Saint-Sacrement et ses porteurs soient bombardés de confetti, de serpentins et même de pommes cuites, et à ce qu'on passe d'irrespectueuses plumes de paon sous le nez de ses officiants. Mais une fois qu'il aurait obtenu la liberté de promener ses fétiches dans les rues, il aurait vite fait d'obtenir des soldats pour les faire respecter et des sergents de ville pour décoiffer les gens qui, sur le passage des idoles, ne retireraient pas leur chapeau. Nous serions vite revenus aux tristes aventures du chevalier de la Barre.

Pourtant, si des gens vêtus d'habits démodés, se disant pontifes d'un Dieu de leur invention qu'ils promènent en public, comme des forains, pour annoncer leur représentation, se

croient le droit, en passant, d'asperger le public avec un goupillon trempé d'une eau qui n'est même pas parfumée, le public a bien celui de leur riposter avec un clysopompe. Si leurs chants lui sont désagréables, il prétend à la liberté de les siffler et de huer l'exhibition s'il la trouve mauvaise.

Toutes ces choses d'un autre temps et d'un autre monde, pouvaient sembler naturelles et légitimes parmi des populations héréditairement habituées à les respecter ; aujourd'hui elles ne peuvent donner au public moderne que la sensation du ridicule. Les religions exercent leur influence sur les peuples, tant qu'ils y croient ; dès que la foi leur fait défaut, qu'au lieu de s'imposer à la généralité des consciences, celles-ci leurs restent rebelles, leurs rites doivent rester confinés dans les chapelles, où leurs sectateurs, devenus une minorité, peuvent aller manifester leur vénération.

La jument de Roland avait toutes les qualités, mais elle était morte ; on peut dire de toutes les formes surannées de l'esprit religieux qu'il leur manque une qualité essentielle, c'est d'être vraies. C'est parce qu'elles ne sont pas vraies, et que tout le monde le sait, que, comme à la jument de Roland, il leur manque la vie.

Si les populations modernes tolèrent les cortèges carnavalesques, et même y trouvent plaisir, c'est à condition de ne pas les prendre au sérieux, de ne sentir en eux aucun caractère doctrinal qui en fasse une manifestation de conscience ou même d'opinion.

Et c'est ce qui permet aux gens de toutes les opinions de s'y mêler, de concourir même à leur organisation. Du jour où ces cortèges auraient une signification quelconque, personne n'en voudrait plus être.

Ils ne sont possibles, ils ne sont tolérés, qu'à la condition d'amuser ; on exige qu'ils aient de l'esprit ou de l'art. S'ils en manquent, on ne s'en fâche pas, on s'en moque, et ils cessent d'eux-mêmes.

De même, si la population tolère les monômes d'étudiants, bien que souvent des gens pressés les maudissent, c'est que chacun éprouve une paternelle bienveillance pour des jeunes gens parmi lesquels chacun a des fils, des frères ou les enfants de ses amis. Parce que les pères se souviennent qu'ils ont été jeunes et se sont amusés à ces promenades, ils trouvent bon et

voient avec plaisir leurs fils s'amuser à leur tour aux mêmes jeux très innocents.

Les processions religieuses ont des caractères tout autres et tout contraires. Elles sont ridicules par leur appareil suranné, absurdes quant à leur signification symbolique, provocantes comme manifestation de parti, et, à cet égard, ne peuvent être assimilées qu'aux promenades du parti de la commune au mur des fédérés. La bannière du Sacré-Cœur, ou celle de l'Immaculée Conception ont aujourd'hui un caractère aussi nettement révolutionnaire que le drapeau rouge, et peuvent donner lieu aux mêmes conflits.

Même au point de vue purement religieux, des pauvres d'esprit, en retard de deux cents ans, des naïfs traditionnels, des gens qui ont vécu en dehors du mouvement du monde, des femmes crédules, de petits enfants odieusement trompés peuvent seuls trouver quelque sérieux à ces exhibitions archaïques.

On se demande si le meilleur tour à jouer aux cléricaux ne serait pas de leur laisser promener, sous un dais à panaches, leur pain à cacheter dans sa boîte dorée, sous les yeux d'une foule qui l'accueillerait par ses huées.

Sauf dans certains villages où la culture des esprits est en retard de plusieurs siècles, les processions religieuses ne sont ni une manifestation d'art ni une réjouissance publique. Dans les villes, elles prennent le caractère de manifestations de parti et par ce fait elles sont désagréables aux partis contraires. Elles ne peuvent donc que provoquer des haines et parfois des conflits, des rixes sur la voie publique.

Si, au nom de la liberté de conscience, il faut tolérer l'exercice des divers cultes, quelque fous qu'ils paraissent à ceux qui sont étrangers aux sectes qui les professent, c'est à condition qu'ils s'exercent à huis-clos, devant ceux-là seulement qui se font une obligation de conscience d'en pratiquer les rites.

Si encore, en grande majorité, les populations contemporaines veulent un petit reste de religion, mesuré à leur taille, à leurs instincts, à leurs habitudes, elles trouvent que pas trop n'en faut. Elles n'aiment pas que la religion s'impose à elles, qu'elle vienne les trouver. Elles prétendent aller la prendre où et quand il leur plaît. Ce n'est pas logique mais c'est ainsi. Il semblerait, au contraire, qu'on dût pratiquer étroitement les rites d'une religion, quand on y croit: mais voilà justement ce qui manque. Per-

sonne ne croit plus. Les plus croyants disent comme Rabelais : c'est peut-être vrai ! Il serait impossible aujourd'hui de découvrir un catholique qui ne soit pas hérétique en quelque chose, un chrétien absolument persuadé de ce qu'il dit, quand il répète le symbole de Nicée. C'est pourquoi chacun a un peu honte de la religion qui lui reste, et veut la pratiquer chez soi, sans tambour ni trompette, surtout sans témoins, et le plus discrètement possible. La religion est devenue une affaire de cabinet de toilette ; on peut souvent rencontrer un flacon d'eau bénite ou d'eau de Lourdes entre une fiole d'eau de Lubin et une boîte à poudre de riz. Les petites superstitions fétichistes, les grisgris, les amulettes et les porteveine survivent à toutes les formes religieuses, comme ils les ont précédées. On s'en cache, comme Rachel, qui cachait ses marmousets dans son lit et s'asseyait dessus pour qu'on ne pût les découvrir. La religion est devenue ainsi quelque chose comme une petite infirmité mentale, une tare héréditaire qu'on se tolère en famille, mais en la cachant aux étrangers. On met une sorte de pudeur, à n'en point parler entre gens du monde ; on se défend d'y croire, tout en s'y soumettant par convenance, dans une certaine limite ; et c'est là sa condamnation suprême de ne plus être au rang des choses avouables.

Ceux d'entre nos lettrés qui passent pour lui être les moins hostiles, qui font profession de la respecter, chez les autres, sans s'y soumettre eux-mêmes, en parlent comme de faiblesses d'esprit qu'il faut tolérer avec indulgence chez les femmes et les enfants. (Voir discours de MM. Lavisse, de Vogué et Jules Lemaître aux étudiants).

Le clergé voudrait réagir, on le conçoit, contre ce caractère de vice clandestin que l'opinion publique tend à donner aux pratiques religieuses. Il sait que c'est par là que finissent toutes les religions. Aussi, peu lui importe qu'on les croie, pourvu qu'on les pratique ostensiblement. Croyez à Dieu, si cela vous fait plaisir, mais allez à confesse et communiez à la grand'messe, devant toute la paroisse : telle est aujourd'hui la doctrine des confesseurs. L'enseignement des curés à leurs catéchumènes se résume à les armer contre ce qu'ils appellent le respect humain, et à obtenir d'eux une pratique régulière et publique du culte.

(A suivre) CLÉMENCE ROYER.

LES DISCUSSIONS SUR LA BANQUE DE FRANCE

COMÉDIE PARLEMENTAIRE

La discussion du privilège d'émission accordé à la Banque de France a tourné court au moment le plus intéressant.

C'est à croire que le gouvernement a dit à l'opposition :

« Vous voyez bien que le siège de la Chambre est fait, ne prolongez pas le débat et je vous donnerai en échange la fameuse commission de Panama. »

Ainsi a été fait. Mais combien cela est bizarre !

On a introduit dans le projet de loi des modifications de détail, à l'occasion desquelles de magnifiques discours ont été prononcés.

Mais il y a ceci de curieux.

C'est que toutes les modifications ou proposées ou adoptées avaient uniquement une portée électorale: les deux signatures, le crédit agricole, jusqu'à l'incompatibilité jetée sur le crâne du pauvre gouverneur actuel, qu'on a voulu assouplir, peut-être, et, dans tous les cas, mettre en posture de créer une vacance électorale. C'est la seule explication plausible de cette chinoiserie qui a limité au gouverneur et au sous-gouverneur l'application du principe d'incompatibilité.

Le gros de la discussion, a, du reste, porté sur la création d'une banque nationale.

Je frémis de ce qui serait advenu si, par malheur, la proposition avait triomphé.

Comment? Remettre la force redoutable que serait une banque nationale, une banque d'état aux gouvernants actuels ?

Remettre la planche aux billets au personnel de la république Panamiste ?

Mais c'eût été le comble de l'aberration... et quelle inondation de billets !

Non, il n'est pas possible que ce Parlement ait eu un moment l'idée que le privilège ne serait pas renouvelé. Il n'est pas possible que ceux qui ont parlé contre aient eu la pensée de mener une attaque sérieuse.

On a discuté pied à pied chacun des articles, c'est vrai.

Mais il y avait un article de deux lignes, celui qui autorisait la Banque à porter son émission de quatre à cinq milliards.

Cet article, des plus discutables, et dont la non adoption pouvait renverser tout le projet de loi, cet article est le seul qui ait été adopté et voté sans discussion.

Il n'est venu à l'idée de personne de demander à la Banque pourquoi avec une encaisse formidable — d'après elle — et déjà dépassée par les billets en circulation, pourquoi, dis-je, elle éprouvait le besoin de pouvoir, un jour ou l'autre, porter son émission de papier à cinq milliards ?

Cela a paru négligeable, inutile, oiseux...

La Banque n'est certainement pas de cet avis, car son unique préoccupation consiste à profiter de toutes les occasions pour soutirer aux législateurs le moyen de multiplier la circulation de ses vignettes.

Personne ne s'est donc rappelé qu'en janvier 1893, alors qu'on n'a pas pu arriver à faire voter la prorogation du privilège, la Banque s'est arrangée de façon à se faire octroyer l'émission d'un demi milliard de plus que précédemment.

La discussion récente n'est que la reprise de celle de janvier 1893, la Banque en profite pour obtenir, cette fois, un milliard de plus, et la Chambre le lui accorde sans dire un mot !

Et nous voilà avec la menace d'une circulation énorme de 5 milliards de billets de la Banque de France.

Pourquoi ? Comment se fait-il que, de 1893 à 1897, la Banque ait eu besoin de prévoir l'émission éventuelle d'un milliard de plus qu'il y a quatre années ?

Se serait-il trouvé à la Chambre assez de valets inféodés aux seigneurs de la rue de la Vrillière, pour refuser de voter un amendement qui aurait obligé la Banque à faire connaître la véritable statistique de son encaisse métallique ?

Car, enfin, on nous dit que la Banque possédait, au 31 décembre 1896, 1,912 millions en or; mais personne ne sait combien dans ce total il y a d'espèces monnayées et combien de lingots.

On ne sait pas davantage comment se répartit l'encaisse parmi les succursales, quels sont les besoins de celles-ci et à quelle nécessité répondrait la mise en circulation de nouveaux millions en billets.

Subordonner l'autorisation d'augmenter l'émission à une vérification simultanée des existences métalliques, le même jour, à la même heure, dans toutes les caisses de la Banque, eût été une chose toute simple.

Quels motifs aurait-on pu alléguer contre une pareille motion?

Aurait-on, une fois de plus, réédité la maxime favorite de feu M. Léon Say, à savoir: que le contrôle tue le crédit?

Et si la Banque de France avait résisté, de quels graves soupçons n'aurait-elle pas légitimé la vérification des encaisses.

Enfin si, par hasard, toutes les existences métalliques ayant été additionnées, on n'avait pas trouvé un total égal à la récapitulation publiée hebdomadairement par la Banque de France, si le montant trouvé avait été, par exemple, inférieur au total accusé, croit-on que le privilège, tant combattu en paroles éloquentes, n'aurait pas du coup, été singulièrement ébranlé?

Et qu'aurait dit l'opinion si elle avait enfin constaté que la Banque n'est pas le caissier fidèle qu'elle a toujours cru?

Qu'aurait-elle dit en voyant fondre, sous ses yeux, son « trésor de guerre » dont on hypnotise son patriotisme et au moyen duquel on lui fait avaler les bourdes les plus extraordinaires?

L'une de ces bourdes est sans contredit celle qui pose en principe que, par suite d'une évolution que les faits économiques ont fatalement amenée, la Banque de France n'était plus une banque devant s'occuper d'escompte.

« Elle n'est pas faite pour cet objet, nous dit nettement M.
» Paul Leroy-Beaulieu (dans l'*Economiste français* du 5 juin
» 1897), elle manque de souplesse et de compétence, elle doit
» être seulement la gardienne des réserves métalliques du
» pays et la régulatrice de sa circulation fiduciaire. »

D'où il résulte que la Banque, investie du privilège d'émis-

sion pour faire l'escompte, peut abandonner l'escompte et garder simplement le privilège d'émission.

Et on a accepté cela, et on a gardé le silence !

Et ce qui est le plus étrange, c'est que personne ne s'est souvenu d'une importante discussion soutenue dans une séance de la Société d'économie politique, (1) où il fut nettement établi que l'encaisse métallique n'était nullement un trésor de guerre et que la Banque n'en était gardienne que pour le compte de tiers, lesquels pour être, en partie, contenus dans la nation française, n'ont aucun intérêt commun avec elle.

Toutes ces théories sont à côté de la question, comme le furent, du reste, les diverses discussions parlementaires.

En réalité nous sommes en présence de deux faits brutaux.

L'hégémonie de l'or, et l'accaparement des instruments de cette hégémonie par les capitalistes, pour installer le collectivisme international, au profit de la féodalité financière.

Comme instrument des échanges, l'or n'a plus, en effet, qu'une puissance internationale. Dans les pays capitalistes, sa circulation est devenue secondaire, grâce aux subterfuges employés par la Haute Finance.

Au reste, M. Leroy-Beaulieu ne se cache pas pour le déclarer:

« Le public, dit-il, trouve les billets et les chèques plus com-
» modes que l'or, et il a la jouissance de l'or au moyen des bil-
» lets qui le représentent ».

Ainsi, à en croire le rédacteur en chef de l'*Economiste Français*, la Banque n'émet des billets que pour l'agrément et la commodité du public, et elle garde précieusement l'or, pendant que circulent les billets.

Il serait puéril de prendre au sérieux une pareille déclaration.

Il est exact que la Banque échange son papier contre de l'or, mais il est inexact qu'elle garde inactif cet or dans ses caves.

L'or, que la Banque accumule, sert aux spéculations internationales, aux grands accaparements de marchandises, aux grands règlements des balances commerciales, à tous les virements et encaissements de coupons étrangers payables en or,

(1) Séance du 5 octobre 1895. Econ. fr. du 12 octobre 1895.)

la Banque, en un mot, est simplement un établissement de change international ; par son fonctionnement elle assure l'enrichissement continu de quelques grands capitalistes et aggrave non moins continuellement la détresse des populations auxquelles elle consacre « ses services », aussi bien celles de France que celles de l'étranger.

C'est le besoin d'avoir sans cesse de grosses disponibilités d'or qui l'a fait renoncer aux opérations d'escompte, ayant un caractère véritablement commercial, pour les laisser aux autres maisons de banque, dont elle est la banquière à la dernière minute; c'est le même motif qui lui a fait repousser l'escompte à deux signatures, et généralement tout ce qui pourrait l'engager dans des immobilisations de nature à diminuer ses disponibilités nécessaires à ses agiotages internationaux.

Mais dira-t-on, malgré ce système, la Banque n'en a pas moins fait, en 1896, pour près de 10 milliards d'escompte, — exactement 9.924 millions 6.

Ce chiffre est, en effet, contenu dans le rapport sur l'exercice 1896, mais sait-on quelle somme infime suffisait à satisfaire ce gros chiffre de 10 milliards environ?

Il suffisait de mobiliser 736 millions. Or, l'encaisse totale se chiffrait par plus de trois milliards.

Mais, je me suis placé dans l'hypothèse où la Banque aurait donné seulement du métal en échange des billets commerciaux.

Il s'en faut qu'il en soit ainsi.

La Banque donne, en moyenne, environ un quart en espèces et les trois autres quarts en billets dont l'émission constitue son privilège.

De telle sorte que pour effectuer les 10 milliards d'escompte plus haut cités, il lui a suffi de mettre en circulation 185 millions en espèces.

Cent quatre-vingt-cinq millions pour satisfaire 9,924 millions d'escompte!

Il lui a été très facile d'obtenir ce résultat en n'acceptant des bordereaux qu'à échéance d'une vingtaine de jours, au lieu de deux ou trois mois qui est ordinairement le délai des escomptes commerciaux.

Il ne sera pas inutile de préciser et de donner ici comme exemple les sommes mises en circulation dans l'hypothèse où

la Banque aurait fait ses 9.924 millions d'escompte à trois mois, au lieu de les faire, comme elle les a faits en réalité, à un peu plus de 27 jours.

Si la banque avait escompté pour 9.924 millions d'effets à 90 jours, il lui aurait fallu mettre en mouvement 2.481 millions à peu près, soit, puisqu'elle donne les trois-quarts en billets d'émission, 620 millions en espèces.

620 millions au lieu de 185 millions, tel est l'avantage que la Banque retire de sa façon d'organiser les échéances.

Au surplus, ce système que j'ai appelé ailleurs « le jeu des échéances » est si fondamental pour la Banque, qu'il est nécessaire d'en bien expliquer les rouages.

Il me suffira pour cela de mettre sous les yeux du lecteur la démonstration de mon livre : « *Où est l'argent ?* » dans lequel j'ai démasqué nettement la fausseté des bilans publiés par la Banque de France :

Je prends, d'abord, un exemple simple :

Je suppose que la Banque, au commencement de son exercice, possède *cent millions* en numéraire.

Pour simplifier encore, j'admets que les paquets d'effets présentés à l'escompte sont tous à trente jours

Si les demandes d'escompte s'élèvent à 400 millions, la Banque ayant le droit d'émettre des billets, peut fournir un quart en numéraire et trois quarts en papier.

D'après cela, dressons le tableau des mouvements de l'escompte.

	Millions	
	Sorties.	Entrées.
1er janvier : Escompté.	400	»
30 janvier : Reçu à l'échéance.	»	400
Balance	400	400

Donc, la Banque a fait 400 millions d'escompte avec 100 millions de numéraire.

Conservons le *même chiffre d'escompte* et la *même proportion de numéraire* ; seulement supposons qu'au lieu d'escompter pour trente jours, la Banque n'escompte que pour quinze jours.

Dressons de nouveau le tableau des mouvements.

1er janvier :	Escompté	400	»
15 janvier :	Reçu à l'échéance	»	400
	Escompté	400	»
30 janvier :	Reçu à l'échéance	»	400
	Balance	800	800

Donc, avec 100 millions de numéraire, mais avec quinze jours d'échéance, la Banque a fait le double d'escompte : 800 millions au lieu de 400.

Par conséquent, avec la même somme en numéraire (1/4) et la même somme de billets (3/4), mais en modifiant les échéances, la Banque peut faire en escomptes et dans *un mois* :

Ou quatre fois son encaisse métallique.

Ou huit fois cette même encaisse.

Conservons, maintenant, les échéances de quinzaine, mais admettons qu'au lieu de donner un quart en numéraire et trois quarts en billets, la Banque donne moitié en numéraire et moitié en billets.

Dans le cas, avec 100 millions de numéraire, elle n'a pu escompter que 200 millions, et alors, dans un mois, au lieu de 800 millions, à raison de 200 millions par quinzaine, elle n'a pu escompter que 400 millious, à raison de 200 millions par quinzaine.

On le voit, avec la même quantité de numéraire, mais en modifiant, soit l'émission des billets, soit la durée des échéances, la Banque peut voir se développer ou se restreindre le chiffre total de ses escomptes.

Seulement, comme elle a toujours intérêt à *le développer*, parce que chaque escompte contient un profit pour elle, elle s'arrange de façon à donner le moins possible de numéraire, (pour cela, elle augmente la proportion de papier), et à multiplier les échéances, (pour cela, elle restreint les délais.)

Ceci étant posé, prenons pour exemple l'année 1885 :

France entière :	Escompte annuel. . . .	9.250 millions
	Echéance moyenne. . .	31 jours 86
	Encaisse déclarée . . .	2.238 millions 8/10

L'échéance moyenne étant 31 jours 86, il est facile de se rendre compte que les échéances réelles, au lieu d'être exactement mensuelles, et par conséquent au nombre de douze, sont un peu moins nombreuses.

Le calcul donne, en effet, un peu plus de onze échéances (11.45).

Donc chaque paquet d'escomptes représente environ la onzième partie du total escompté $\left(\frac{9,250}{11.45}\right)$.

De sorte qu'avec 807 millions *de numéraire* $\left(\frac{9,250}{11.45} = 807.4\right)$, il a été possible de parer à 9,250 millions d'escomptes pendant l'année.

Mais si, au lieu de fournir tout en numéraire, la Banque a fourni moitié en billets alors avec moins de 404 millions de numéraire (403 millions 7/10) elle a pu parer au même total d'escompte.

Enfin si, appliquant la quotité moyenne de la circulation trouvée par l'enquête de 1885 (32.37 0/0), la Banque n'a donné

en numéraire, que	261 millions 1/2
et en billets	546 —
au total	807 millions 1/2

dans ce cas, avec, seulement, 261 millions et moins de douze échéances, elle aura réalisé tout de même 9,250 millions d'escomptes.

Mais, alors, sur le total numéraire accusé pour l'année 1885,

soit (en chiffres ronds)	2.239 millions
elle n'a employé que	262 —
Il y a donc. . . .	1.977 millions

qui ont pu servir pendant toute l'année à autre chose qu'à l'escompte.

Supposons maintenant qu'au lieu de trente-deux jours (31.86), l'échéance moyenne ait été seulement de vingt-cinq jours.

Dans ce cas le nombre total des échéances de l'année, excédant la mensualité, se serait élevé à plus de quatorze (14.6) et, dès lors, le numéraire nécessaire à satisfaire entièrement l'escompte, *sans l'appoint d'aucun papier*, n'aurait pas atteint 634 millions (633.5) ; a *fortiori* en le satisfaisant partie en métal, partie en papier.

On voit, par cet exemple, qu'il suffit d'un faible écart (moins de six jours dans l'espèce), pour réduire d'environ un quart (de 807.4 à 633.5) la quantité de numéraire destinée à parer à 9,250 millions d'escomptes.

Faisons, maintenant, la même expérience, en séparant les *escomptes de Paris* de ceux des départements :

Paris 1885 : Escompte annnel. . . . . 3.970 millions
— Echéance moyenne. . . . . . . 29 jours 57
— Encaisse de Paris . . . . 611 mil. 7/10

En appliquant, à ces chiffres, le mode d'opérer que j'ai employé plus haut, on obtient les résultats suivants :

Escomptes : 3,971 millions, avec 314 millions 1/2 en numéraire (314.4).

Et, seulement, 74 millions (74.32) en appliquant au département de la Seine la quotité de circulation en numéraire trouvée en 1885 (23.64 0/0).

Ainsi, 74 millions en numéraire (le reste étant en billets) avec un nombre d'échéances un peu plus que mensuelles permettent de faire face à 3,970 millions d'escomptes annuels, laissant ainsi disponibles 537 millions sur 611 millions (537.4 sur 611.7).

Faisons la même opération sur les *succursales*, prises, comme Paris, séparément :

Succursales : Escompte annuel. . . . . 5.279 millions 3/10
1885 Echéance moyenne . . . . 33 jours 59
— Encaisse des succursales. . 1.627 millions 1/10

Voici le résultat :

Somme suffisante en numéraire seul . 485 millions 8/10
Avec la quotité globale afférente aux départements, d'après l'enquête de 1885 (33.72 0/0) . . . . 163 — 8/10

Soit, encaisse déclarée. . . . . 1.627 millions 1/10
Encaisse utile . . . . 163 — 8/10
Disponible . . . . . 1.463 millions 3/10

Ainsi que le lecteur peut en juger, plus on serre de près les détails, plus on voit décroître la somme véritablement utile, en numéraire, pour faire face aux gros chiffres d'escompte que la Banque nous étale si complaisamment.

C'est ainsi qu'en calculant en bloc pour la France entière, on arrive d'abord à 262 millions de numéraire utile à l'escompte, puis, en calculant séparément les utilités de Paris et des succursales, on trouve, en réunissant les deux totaux obtenus, que les utilités de l'escompte peuvent n'absorber que 238 millions.

Le tout, bien entendu, pour l'année 1885, et la somme de 2.230 millions d'escomptes.

Que serait-ce donc si je fouillais dans l'infini des détails : succursales, bureaux auxiliaires, villes rattachées, etc ?...

Un exemple, cependant, fera mieux ressortir l'importance de ce que je viens de formuler.

En scrutant le tableau des escomptes contenu dans le rapport annuel du conseil de régence, on trouve que les échéances diffèrent dans un même rayon de succursales, suivant qu'il s'agit des escomptes :

1° De succursale sur Paris ;

2° De succursale sur place, bureaux auxiliaires ou villes rattachées ;

3° De succursale sur succursale, bureaux auxiliaires ou villes rattachées.

Et on y relève cette circonstance que les longues échéances (quelquefois soixante-dix-huit jours) sont affectées aux petites sommes et les courtes (quelques fois cinq jours) sont affectées aux grosses, sauf pour Paris, qui est privilégié.

Néanmoins, par ce procédé, la moyenne générale se trouve majorée et, si l'on n'y prenait pas garde, on finirait par l'accepter comme étant exacte et applicable à tous les cas.

Sur ce dernier point, je vais faire une précision.

Voici Lyon, en 1885, on y a escompté :

De succursale		Echéance moyenne
—		—
Sur Paris	69.653.000	avec 13 jours
Sur place, etc	123.710.000	avec 15 —
Sur succursale, etc.	124.078.000	avec 18 —
Total	317.441.000	

En recherchant combien ces diverses échéances se renouvellent dans l'année, on trouve que :

Celle de 13 jours se renouvelle	28 08 fois
Celle de 15 jours —	24 33 —
Et celle de 18 jours —	20 28 —
Au total.	72 69 fois

Eh bien, une somme *en numéraire*, inférieure à 5 millions (4.37), qui changerait soixante-treize fois de mains (72.69), aurait, au bout de l'an, produit un mouvement total de plus de 317 millions (317 4).

D'où il suit que les 317 millions d'escompte de Lyon ne nécessitent *en numéraire* que moins de 5 millions, ou, si l'on veut, 2 millions, avec 3 millions de papier.

Ce qui n'empêche pas le rapport de la Banque de France d'enregistrer, à Lyon, une encaisse dépassant 78 millions en 1885 et dont la fausseté se dissimule, grâce au procédé élastique des moyennes annuelles.

Qu'on double les 5 millions, pour parer aux pertes, qu'on y ajoute 20 millions pour les comptes courants et autres disponibilités obligatoires, soit, au total 30 millions et on sera encore bien loin des 78 millions inscrits.

Maintenant, prenons *Chartres*.

En 1885 on a escompté à Chartres :

De succursale		Echéance moyenne
Sur Paris	2.268.000	avec 35 jours
Sur place, etc.	920.000	avec 40 —
Sur succursale, etc.	148.000	avec 22 —
Total	3.336.000	

Ici les échéances se renouvellent de la façon suivante :

Pour 35 jours.	10 43 fois
Pour 40 jours.	9 12 —
Pour 22 jours.	16 59 —
Au total.	36 14 fois

Ce qui, en numéraire, n'exige pas une provision dépassant 92.500 francs.

Néanmoins, les tableaux de la Banque de France inscrivent plus de 79 *millions* en 1885 !

En répétant les mêmes calculs, nous obtenons les résultats suivants pour un certain nombre de succursales :

1885	Total des escomptes	Numéraire utile
Lyon.	317.441.000	4.367.000
Chartres	3.336.000	92.000
Le Havre.	362.457.000	8.950.000
Saint-Quentin.	98.260.000	2.970.000
Bordeaux.	552.460.000	17.540.000
Marseille.	419.042.000	8.742.000
Totaux	1.752.996.000	42.661.000

En ramenant à 1.000 $\left(\frac{42.661 \times 1.000}{1.752.996} = 24.34\right)$ on constate que, en 1885, avec environ 24 millions (24.34) on pouvait faire un milliard d'escompte, *en n'employant que du numéraire*, soit, *avec 243 millions*, **dix milliards** d'escompte.

En conséquence, et sans même faire intervenir la faculté d'émission des billets, voici quelle pouvait être, à la fin de l'année 1885, l'encaisse nécessaire à la *France entière* :

1885	Millions
Pour l'escompte (en chiffres ronds)	260
Diponible pour :	
Chèques, etc. (chiffre du bilan).	30
Comptes courants du Trésor (chiffres du bilan). . .	289
Comptes courants particuliers — — . . .	351
Total	930

Arrondissons encore et mettons *1 milliard.*

Maintenant, prenons l'encaisse déclarée au rapport	2.239	millions
Déduisons l'encaisse *utile*	1.000	—
Il restera.	1.239	millions

Or, ces 1239 millions pourront *exister ou ne pas exister*, sans que le public s'en aperçoive, si ce n'est le jour où, réclamant son métal contre les billets en circulation (ceux-ci, à la fin de 1885, s'élevaient à 2.785 millions), il se trouvera en présence d'une *banqueroute* ou du *cours forcé*, ce dernier, suivant les circonstances, pouvant être une autre forme de la *banqueroute.*

Telle est la démonstration que j'ai publiée, il y a quelques années, et puisque je tiens cette série de calculs, il ne sera pas inutile de déduire, par les mêmes procédés, l'encaisse véritablement utile à la Banque de France pour toutes les opérations « ostensibles » qu'elle a effectuées en 1896, et en dehors du portefeuille commercial représentant les bordereaux de banques.

D'après les comptes de la fin de 1895, comparés avec ceux de 1896, il lui fallait avoir en caisse :

Pour les disponibilités des comptes courants particuliers	652	millions
Pour celles du compte avec le trésor . . .	230	—
Pour celles des billets, virements, chèques, etc.	30	—
Et enfin pour celles de l'escompte	185	—
Total	1.097	millions

L'encaisse étant . . . . 3.184 millions
Et la circulation . . . . 3.848 —

Et encore me suis-je placé dans l'hypothèse où tous les chapitres que je viens d'énumérer, sauf celui de l'escompte, auraient été satisfaits uniquement par la circulation du métal.

Pour ceux qui douteraient de l'exactitude mathématique de ma façon de calculer les sommes métalliques mises en mouvement par la banque, notamment pour l'escompte, je donnerai la preuve supplémentaire suivante, véritable contrôle appuyé sur des documents officiels :

Le bulletin de statistique du ministère des finances publie, chaque année, le montant mensuel des encaisses or et argent de la Banque de France.

Il donne cette statistique non seulement pour la dernière année écoulée, mais aussi pour les deux années précédentes.

Voici celles qui sont contenues dans le numéro de février 1897.

Encaisses métalliques	Millions de francs			
	OR		ARGENT	
	minimum	maximum	minimum	maximum
1894 décembre...	2.061 ,5			
janvier.....		1.695 ,5		
juin........			1.283 ,1	
novembre..				1.237 ,4
1895 février.....	2.152 ,1			
novembre..		1.946 ,2		
août........			1.262 ,0	
novembre..				1.230 ,0
1896 août........	2.077 ,8			
novembre..		1.926 ,5		
juillet......			1.259 ,8	
novembre..				1.228 ,2

Il est aisé de calculer sur ces données les sommes mobilisées tant en or qu'en argent.

Ce calcul fait, on trouve qu'en 1894 on a mobilisé seulement. . . . . . . 366 millions d'or
et, ... 45 millions 7 d'argent.

Total. . 411 millions 7

En 1895 :	Or. . .	205 millions 9
	Argent .	32 —
Total	. . . .	237 millions 9
Enfin en 1896 :	Or. . .	151 millions 3
	Argent .	31 — 6
Total	. . . .	182 millions 9

Donc on n'a mobilisé en espèces que 182 millions 9, pendant l'année 1896, et j'ai donné plus haut comme immobilisation moyenne, pour satisfaire l'escompte, une somme s'élevant en chiffres ronds à 185 millions.

L'identité des résultats est d'autant plus frappante que j'ai admis pour la province la même proportion de 1/4 pour le métal mis en circulation; or on sait que c'est à Paris que la Banque met d'avantage de métal à la disposition du public.

Hé bien, puisque avec un milliard en métal, en or si l'on veut, et 500 ou 600 millions en billets, la Banque peut, comme je viens de le démontrer, faire amplement toutes les opérations statutaires pour lesquelles elle a été fondée, pourquoi veut-elle avoir dans ses caisses plus de 3 milliards de métal, et en circulation plus de 3 milliards 600 millions de billets, pourquoi surtout vise-t-elle à pouvoir mettre jusqu'à 5 milliards de billets en circulation ?

C'est une chose évidente : la Banque s'est donné pour mission d'attirer l'or dans ses caisses et de le restituer le moins possible au pays dont elle est la servante et auquel elle l'a soutiré.

Car enfin il faut se souvenir que les trésoriers payeurs généraux et le trésor versent annuellement dans ses caisses environ 4 milliards, lesquels, en appliquant les données du recensement monétaire du 22 avril 1891, représentent à peu près 20 0/0 de métal, et que la banque s'arrange de façon à ne plus remettre en circulation la même quantité de métal, notamment la partie qui est en or.

C'est une vieille pratique et c'est particulièrement ainsi que la Banque n'a pas cessé d'accroître ses réserves métalliques.

On a fait depuis 1878 y compris, trois recensements monétaires, l'un en 1878, le second en 1885, et le dernier en 1891.

On a trouvé dans la circulation :

En 1878, en chiffres arrondis, 25 0/0 de billets de banque.

En 1885	42 0/0
En 1891	80 0/0

Aux mêmes époques, on a établi la proportion d'or aussi trouvée en circulation, en voici les chiffres :

En 1878, sur 100 fr. de monnaie métallique, 73,50 d'or.
En 1885, 69,33
En 1891, 69,10

Et comme la raréfaction est continue, j'évalue à 66,06 0/0 la proportion de 1896.

Eh bien voici les encaisses métalliques aux mêmes époques :

	1878	2,062	millions
	1885	2,258	—
	1891	2,600	—
Ajoutons	1896	3,150	—

Les deux facteurs de cet accroissement sont, comme je viens de le montrer, la diminution de la monnaie métallique en circulation, puisque la proportion des billets a passé de 25 0/0 à 80 0/0, et la diminution de l'or aggravant encore celle du numéraire, puisque de 73,55 0/0 l'or est descendu à 69,10 0/0 puis à 66,06 d'après mon évaluation. Dès lors on ne pourra plus trouver surprenante l'incessante augmentation des stocks d'or à la Banque, dont voici les chiffres maxima aux mêmes époques :

1878 maximum d'or	1.202 millions
1805	1.176
1891	1.377
1896	2.078

Je ne crois pas avoir besoin d'insister davantage sur ma démonstration.

La Banque est bien et uniquement une machine à accaparer l'or.

Et cependant cet or est inutile à ses opérations statutaires ostensibles, et quand on suppute quelles sont les opérations occultes qu'elle peut accomplir, quand on s'aperçoit qu'elle se livre, en se cachant (puisque ses bilans ne l'avouent pas) à l'échange des lingots d'or étrangers contre les billets de banque dont le public français est seul à payer la fabrication ; quand on scrute son rôle international, ses relations spéciales avec certaines banques étrangères et certains financiers cosmopolites, et quand on voit concorder ces divers agissements avec la *crise des prix* que subit le commerce extérieur de la France, précisément depuis que les accaparements d'or sont devenus de plus en plus considérables, on ne peut s'empêcher

de conclure à la malfaisance des pratiques financières de la Banque de France, à son état de trahison constante envers les intérêts français.

Car dans les conditions où elle opère, quelles que soient les conventions secrètes alléguées, une chose est absolument certaine: c'est que, à l'heure où la France serait en danger, elle trouverait vides les caisses de la Banque; le métal, les lingots et même le numéraire seront disparus bien avant que le danger n'ait été soupçonné.

Les guerres sont préparées par les antagonismes économiques et ces antagonismes sont dirigés, à leur profit exclusif, par la collectivité des financiers internationaux. Ceux-ci savent très bien et avant tout le monde quels sont les événements qu'ils vont déchaîner sur les nations, aussi leurs précautions sont-elles toujours prises d'avance; ce sont même ces précautions qui précipitent les catastrophes pour l'atténuation desquelles *les naïfs* comptent avoir le concours de ceux-là qui les ont préparées!

Il me faudrait presque un volume pour entrer dans le détail des manœuvres de la Banque de France, au point de vue où je me suis placé.

Je veux cependant essayer de faire comprendre, par un exemple, et la force et la toute puissance de ces manœuvres.

Les groupes de capitalistes qui dirigent les nations dont ils ont domestiqué les gouvernements, savent parfaitement que toute l'activité productrice qu'ils peuvent tirer d'un pays est contenue dans la force de travail.

La force de travail est à son tour contenue tout entière dans la source d'énergie qu'est la houille.

C'est à ce point que les stocks d'or des principales nations de l'Europe sont en raison inverse de leur production houillère; en d'autres termes que plus un pays produit de houille, moins il a besoin d'être approvisionné d'or.

Je trouve précisément dans une publication spéciale un curieux rapprochement qui se trouve tout-à-fait conforme à ma thèse.

Ce journal a publié un tableau dans lequel sont placées quatre grandes nations prises pour leur production houillère, et leur richesse en or, et il se trouve précisément que les stocks

d'or vont en décroissant, pendant que les productions houillères vont en croissant.

Les chiffres de ce tableau sont empruntés, pour les stocks d'or, au rapport du directeur de la monnaie aux Etats-Unis,et pour les productions de houilles, au remarquable travail de M. Grüner, commenté par l'*Economiste Français* du 3 juillet 1897.

Ajoutons que le rapport du directeur de la monnaie aux Etats-Unis a été reproduit par le bulletin de statistique du ministère des finances, dans son numéro de juin 1897.

Voici le tableau annoncé (1) :

	stocks d'or millions de francs	Production houillère millions de tonnes
France.	3.860	28
Allemagne. . . .	3.375	103
Etats-Unis . . .	3.360	175
Angleterre . . .	2.290	192

Le même ouvrage de M. Grüner, fait en outre une constatation très intéressante :

Il trouve dans les statistiques officielles que la production de la houille dans le monde entier s'élève environ à 526 millions de tonnes — chiffre de 1893 — comprenant houilles, lignites, anthracites, et représentant une valeur de quatre milliards de francs, pendant que « l'ensemble de toutes les autres matières minérales extraites du sein de la terre — minerais de fer, de plomb, de zinc, de mercure, sel gemme, et pétroles, — ne

(1) Dans ce tableau, la Belgique ne figure point, quoique, en réalité, sa place soit marquée entre les Etats-Unis et l'Angleterre. Je n'ai pas voulu modifier le tableau publié, mais si j'avais eu à le dresser, j'aurais calculé les stocks d'or et la production houillère par kilomètre carré de superficie et par tête d'habitant. Ce mode de calcul restitue à la Belgique le rang qui lui est dû en dépit des petits chiffres de sa production de houille, par rapport aux quatre puissances figurant au tableau, 20.460.000 tonnes, et de son stock d'or aussi par comparaison 250 millions.

Voici le tableau dressé comme je viens de le dire :

	Par tête kilométrique d'habitant. stock d'or en francs.	production houillère. en tonnes.
	—	—
France.	100,10	0,73
Allemagne	64,53	1,98
Etats-Unis	46,73	2,42
Belgique.	39,68	3,25
Angleterre.	7,43	4,90

forme même pas un tonnage de cent millions de tonnes et sont loin d'atteindre une valeur de un milliard de francs ; si on y ajoute l'or et l'argent extraits des mines et des sables, dont la valeur n'a guère dépassé un milliard et demi de francs, on voit, conclut-il, que la valeur de la houille produite dans le monde est près du double de la valeur des autres produits naturels, y compris les métaux précieux. »

L'énorme valeur de la houille étant ainsi établie, on comprend que les pays qui en sont moins pourvus cherchent par tous les moyens à compenser ce déficit de forces.

Les capitalistes internationaux ont parfaitement saisi cette situation, mais au lieu d'y parer dans l'intérêt des populations, ils n'ont cherché qu'à y trouver une augmentations de leurs profits personnels.

Ce que son déficit d'énergie empêche la France de produire à bas prix, ils le lui procurent au moyen de vastes accaparements que les grosses disponibilités d'or rendent seules possibles sur les marchés internationaux et se préoccupent fort peu de savoir s'ils ruinent ou non toute une catégorie de travailleurs dans la nation qu'ils se donnent « l'usurière philantropie » d'approvisionner.

Les sucres et les céréales sont la matière la plus ordinaire de leurs accaparements.

Depuis quelque temps ils y ont ajouté le pétrole qui pourrait concurrencer la houille.

Et je pourrais multiplier les exemples en prenant une foule d'autres marchandises et en étudiant au regard des quantités, la constante diminution des valeurs ; mais comme je l'ai dit plus haut, ce travail absorberait des volumes et du reste je n'ai pas, j'imagine, à démontrer ici la baisse continue des prix du commerce extérieur, que chaque année, les rapports des présidents de la commission permanente des valeurs en douanes proclament officiellement.

Il en résulte que les nations s'exténuent à produire davantage et cependant retirent de moins en moins une valeur compensatrice de leurs efforts.

Cette malfaisance serait impossible si les gros stocks d'or de la Banque n'étaient pas à la disposition de la spéculation cosmopolite.

On reconnaitra, en effet, que pas un particulier, si riche

qu'il soit, ne pourrait, sans de grands préjudices, conserver par devers lui de gros stocks métalliques qui seraient le plus souvent improductifs. D'un autre côté, réaliser des valeurs ou des immeubles pour organiser une spéculation, demande du temps et souvent imposerait des pertes.

Mais le même particulier a le crédit que lui octroient ses propriétés, et la Banque est là avec l'or qu'elle a soutiré à tout le monde, et que lui apportent quotidiennement les trésoriers payeurs généraux et le trésor, même les caisses d'épargne, c'est-à-dire l'impôt et l'épargne sués par les petits, et elle met, contre papier, à la disposition des banquiers en institutions, en groupes, en syndicats, les gros stocks qui vont servir, en définitive, à ruiner ces mêmes gens qui payent l'impôt et se privent pour constituer une réserve, une épargne.

Si l'Etat n'avait pas octroyé le privilège de l'émission du papier à vignette aux financiers de la rue de la Vrillière, ces agiotages odieux seraient impossibles. On peut donc affirmer que c'est l'Etat qui ruine ceux qui le payent en trahissant les intérêts les plus sacrés en remettant la fabrication d'une monnaie fiduciaire à des collectivités financières cosmopolites et internationales.

En permettant sans aucune vérification, sans aucun contrôle, de porter l'émission à 5 milliards, la Chambre a aggravé le crime que l'Etat a commis contre la nation par la constitution du privilège d'émission.

C'est ainsi qu'il aurait fallu porter devant la Chambre et l'opinion la critique des faits et gestes de la Banque.

Mais combien cette discussion est ingrate et peu facile à l'intelligence des foules qui, très conscientes de leurs besoins, ignorent, en revanche, complètement, les moyens de les satisfaire.

En résumé:

Refuser l'augmentation de l'émission.

Exiger le contrôle des caisses à toute époque de l'année, et sans en prévenir la Banque plus de 24 heures à l'avance.

Parallèlement, — et puisque la France ne produit annuellement que 28 millions de tonnes de houilles, alors qu'il lui en faut 36 millions, dans l'état actuel, et bien davantage, pour améliorer sa situation économique. — Ajouter à ses forces naturelles, augmentées s'il est possible, celles qu'on pourrait

tirer de l'utilisation, comme source d'énergie, de toutes les chutes d'eau de France, en faisant décider, par les législateurs, que les forces ainsi recueillies seraient gratuitement envoyées dans tous les centres, par les transmissions électriques « de la nation » et non d'une compagnie de capitalistes.....

Voilà quelle était la réforme la plus capable de battre en brèche la toute puissance de la coalition financière appelée « Banque de France » et voilà, surtout, le moyen d'immobiliser véritablement en France le trésor de guerre que la Banque ne conserve point et au contraire met incessamment à la disposition de l'étranger.

Mais à quoi bon ? L'impuissance parlementaire est incontestable. Des réformes? ce sont des pièces mal cousues à un vêtement tombant en loques.

Mieux vaut, assurément, la *Révolution sociale*.

Auguste CHIRAC.

Juillet 1897.

EN MARCHE

Un silence berceur descendant sur la Ville
verse un calme d'enfant au fronton des Maisons,
et voici que des pas s'en vont vers l'horizon,
pour attendre l'aurore aux portes de la Ville.

Des voix ont annoncé le vent venant des Iles :
et les pas vont vers lui, car la clarté du jour
sera telle, a-t-on dit *telle*, que du fond des faubourgs,
la Douleur va guetter aux portes de la Ville.

L'espoir est dans les yeux et les faces débiles
Ont des rires d'enfant marchant vers le soleil,
et c'est un tel essor qui monte en cet éveil,
Que les pas se font vol en désertant la Ville.

Car nos voix, entraînant les passants inhabiles
partis en titubant vers la splendeur du jour,
chantaient qu'elle serait belle de bel amour,
l'aurore épanouie aux portes de la Ville.

L'IDÉE

La blancheur de ses seins illumina les flots.
Ce fut une aube... et sa voix claire a dit aux lames :
« L'épanouissement de vos désirs m'acclame
« et de vos fronts passifs naîtront des javelots ! »

Conquérante, elle allait sur les flots drapés d'or,
vierge qui, balançant la splendeur de sa joie,
versait la volonté dont l'orient rougeoie :
demain se drapera du soleil de son corps.

Ses mains effaceront notre sourire amer :
l'ivresse de son cœur est une torche haute.
Elle nous guidera vers la douceur des côtes
qui dorment au grand vent sous l'étreinte des mers.

Eclairs d'apothéose et lentes pâmoisons,
ses gestes suscitaient le frisson des Corolles
et, traçant le pouvoir des sublimes paroles,
l'unique prophétie embrasait l'horizon.

EUGÈNE BARNAVOL.

EXSURGAT VITA!

La passion de l'auto-analyse qui fut chez moi, dès la jeunesse, impérieuse, m'a souvent incité à rechercher les origines de l'affection qui devait par la suite altérer si profondément mes relations avec le monde extérieur. Mais en dépit de tous mes efforts, je ne suis jamais parvenu à ramener dans le champ de mon aperception un seul souvenir net de mon enfance: de cette période de ma vie, il ne restait dans ma mémoire que d'incertaines images, semblables à ces formes vagues qui flottent dans la pénombre de notre esprit, alors que nous nous réveillons le matin après un sommeil trouble, hanté de rêves, en proie à une mystérieuse angoisse, à des transes, à un égarement que peu à peu le soleil levant dissipe. Une mystérieuse angoisse, c'était bien là ce que j'éprouvais chaque fois que je voulais évoquer mon enfance et que je m'hallucinais à sonder ses ténèbres peuplées de mouvants, d'indécis, d'insaisissables fantômes.

Une certaine défaillance de l'attention fut le premier phénomène auquel je puisse attribuer la valeur d'un symptôme de mon mal naissant. J'emploie à regret le terme : *mal*, car il m'est impossible de découvrir dans la lente transformation qu'a subie mon être un vrai caractère pathologique. J'avais alors quinze ans ; mon imagination, exaltée par la lecture d'œuvres romantiques, me montrait la vie sous les aspects gigantesques et changeants du rêve. Souvent, du texte fastidieux sur lequel je peinais en écolier zélé, se détachait un mot qui frappait mon esprit, y déterminait un déroulement d'idées, une précipitation d'images: en un instant j'étais emporté loin de la réalité, enlevé en plein ciel de vision.

A cette époque déjà j'aimais la solitude. Et cet amour ne fit que se développer d'année en année, car mon penchant aux études purement spéculatives s'accordait mal avec les tendances utilitaires de la plupart des jeunes gens de mon âge, dont l'unique but était de conquérir dans la société une situation privilégiée. Entre eux et moi, il ne pouvait y avoir de communion d'idées. Leur conversation ne m'intéressait point: leur activité me semblait tumultueuse et vaine. Je ressentais une attraction toute particulière pour les problèmes qu'ils dédaignaient, pour les occupations qu'ils déclaraient superflues et même nuisibles. Je me plaisais à approfondir ces mystérieuses sciences, aujourd'hui déchues, dont le moyen âge a possédé les secrets ; je goûtais les subtiles controverses de la théologie ; je me jetais à corps perdu dans les questions métaphysiques les plus ardues, les plus complexes.

A force d'exercice, mon intelligence acquit une vigueur et une souplesse étonnantes. Bientôt l'habitude de réfléchir, de raisonner, devint chez moi si impérieuse que je fus impuissant à m'y soustraire. Un irréfrénable besoin de méditer me dominait, et lorsque tout sujet extérieur de méditation me faisait défaut, je me prenais moi-même comme sujet, et je m'analysais lentement, savamment, minutieusement. Si jamais homme s'efforça de réaliser intégralement le « connais-toi toi-même », ce fut moi. Ma conscience prit une influence tellement prépondérante qu'elle amoindrit le pouvoir, faible déjà, de ma volonté. Elle démonta le mécanisme de toutes mes actions et celles qui jusque là s'étaient accomplies automatiquement réclamèrent désormais de la débile volonté une épuisante dépense d'énergie.

Plus mes contacts avec le monde devenaient rares, plus ils m'étaient pénibles. Quand les circonstances me contraignaient à entrer en rapport avec des inconnus, ou même avec des personnes que je ne fréquentais pas journellement, j'éprouvais une inquiétude qui croissait jusqu'à l'angoisse. La concentration de toute mon activité psychique sur un seul point me rendait singulièrement distrait; au milieu d'une conversation j'avais des absences, mais des absences d'une nature spéciale, des absences dont mon interlocuteur ne s'apercevait point : on eût dit qu'une partie seulement de mon âme, la partie la plus intime, s'évadait : les paroles prononcées me parvenaient au

cerveau et je répondais sensément; mais ce processus s'accomplissait à la manière d'un simple réflexe. Je n'avais conscience ni des mots que je percevais, ni des mots que j'émettais. Il n'y avait point là à proprement parler affaiblissement de l'attention, comme je me l'étais représenté d'abord, mais déviation de l'attention qui, appelée à un incessant examen de mon moi, ne se reportait plus qu'avec peine vers le monde extérieur. Entre le monde extérieur et moi, une sorte de voile, une trame de brume, s'interposait. J'exprimerai avec plus de précision, la sensation que j'éprouvais, en disant que je ne voyais plus les objets directement, mais que je voyais l'image qu'ils formaient en moi: cette image, que dans l'état normal nous rapportons immédiatement, inconsciemment à l'objet qui l'a produite, m'apparaissait telle qu'une image subjective, réelle au même titre que celles du rêve, et ce n'était que grâce au raisonnement que je parvenais à l'extérioriser.

Cette pénible situation empira au point de devenir insupportable. Je devais faire de continuels efforts pour reprendre pied sur terre, pour me raccrocher à la réalité : je retenais mes sensations dans le champ de la conscience, je les comparais, je me persuadais qu'elles dérivaient effectivement d'excitations venues du dehors. Mais ce perpétuel travail d'adaptation m'épuisait. Je souffrais aussi de ne plus me sentir en possession de moi-même : l'unité de mon être s'était rompue, la scission s'aggravait : où s'arrêterait-elle? Quel en *devait* être le résultat? Il y avait en mon âme des profondeurs d'inconnu où mon analyse n'avait jamais pénétré, où elle ne pénétrerait jamais quelle que fût sa puissance. De là pouvait surgir la crise, brusque, et me briser. Une incessante inquiétude me hantait; une inquiétude sans cause précise, sans objet fixe, effrayante et vide.

La peur agit sur moi comme un résulsif. Jusque là j'avais assisté dans un état d'étonnement pénible et d'inertie au développement de cette singulière affection qui peu à peu me retranchait du monde. Je résolus d'arrêter coûte que coûte cette fatale transformation de mon être. Je me ressaisis et examinai de sang-froid ma situation. L'isolement dans lequel je vivais était une condition très anormale d'existence. Je pouvais me comparer au prisonnier qui, enfermé des années durant dans la pénombre et le silence d'une cellule, est pris d'égarement et

de vertige lorsqu'il revoit librement la lumière, — ou mieux au moine qui, à force de concentrer sa pensée en un cercle d'idée unique, devient étranger à la terre. Moi aussi je m'étais absorbé dans une sorte de vision intérieure, j'avais éloigné de moi tout élément matériel de distraction. Comment échapper à ce qui était devenu partie intégrante de mon âme! Comment annuler les effets d'un long, d'un lent travail intime? Revenir sur mes pas? Rétrograder petit à petit, au prix d'efforts sans cesse répétés? Cela exigeait une dépense d'énergie énorme et cette énergie me manquait. Puis j'aurais dû me combattre moi-même, car l'amour de la solitude était en moi primordial, irréductible. Je restais glacial en face de ce que l'on nomme aujourd'hui le *Plaisir*. Les distractions généralement prônées étaient donc, dans mon cas, inefficaces: jamais je ne me sentais aussi seul qu'au milieu d'une société nombreuse : la banalité des propos échangés entre gens qui, se connaissant à peine, ne peuvent se rencontrer que sur le terrain des lieux communs et des plaisanteries courantes, m'inspirait aussitôt le désir de ne plus voir, de ne plus entendre ce qui se passait autour de moi. J'étais si éloigné des préoccupations de ces êtres, je différais d'eux si profondément que par instants le sens de leurs gestes, m'échappait: devant mes yeux s'agitaient des formes, mais leurs mouvements n'obéissaient à aucune des impulsions de moi connues et je croyais voir passer des fantômes.

La voix de mes amis mêmes était souvent impuissante à m'éveiller à leur pensée. Si les rares élus sur lesquels j'avais concentré toute mon affection ne parvenaient pas à détourner mon attention du constant examen de moi-même, comment espérer que des étrangers, des indifférents y réussiraient? Et cependant, seul un être humain avait le pouvoir de me sauver: l'expression, que nous prêtons aux objets, varie au gré de notre humeur, la nature même prend les nuances de notre sentiment et elle ne se manifesterait à nous que par d'instables phénomènes, n'était l'irrésistible poussée de la vie. Cette impulsion est pour moi primordiale, elle est l'unique vérité qui se révèle à mon intuition; ce qui vit est réel et existe en dehors de moi: la vie m'anime comme elle anime les êtres qui se meuvent à mes côtés: par elle nous sympathisons, nous nous comprenons; en elle le sujet et l'objet se réunissent et se con-

fondent. L'acte le plus réel est donc celui qui exprime le plus complètement, le plus directement la vie, — l'acte de la génération.

Ainsi ma méditation aboutissait à une solution unique : l'amour seul pouvait rompre la solitude qui peu à peu enveloppait mon âme, l'amour dans toute sa sexualité féconde, l'amour qui unit deux vivants par qui la vie veut se propager.

Mais aussitôt les difficultés pratiques m'apparurent : l'amour ne pouvait produire l'effet attendu s'il présentait le caractère de vénalité qu'il revêt ordinairement dans le monde civilisé ; lorsque la recherche du plaisir s'est substitué à l'amour, il n'y a plus de vraie, de complète union : l'union charnelle est pour les deux êtres qui se joignent l'unique moyen de seconder leurs propres jouissances, et ces jouissances ne s'harmonisent pas, elles se développent séparément et s'érigent solitaires. Il s'agissait donc de trouver une femme qui fût ou bien encore assez instinctive, ou bien déjà assez consciente pour se donner spontanément, par impulsion naturelle, sans marchandage : une mutuelle attraction *devait* nous porter l'un vers l'autre. Je ne me dissimulai pas ce qu'une telle rencontre avait d'irréalisable: mais la rareté même du remède en augmentait à mes yeux la valeur; plus je reconnaissais qu'il m'était inaccessible, plus je me persuadais qu'il possédait des vertus souveraines. Aussi lorsque le hasard me mit en présence de la femme qui réalisait mes espérances et incarnait l'une des formes rêvées, j'eus immédiatement la conviction d'être sauvé.

Elle était irréfléchie et spontanée comme un enfant. Elle passait sans hésiter de la pensée à l'action, et tout ce dont elle avait envie, elle le prenait. L'idée du péché était inconnue à cette païenne dont le corps avait la beauté forte et libre des nudités antiques. Elle vint à moi, impudique et véhémente et se donna. Son désir se déchaîna avec une violence terrible : je fus soulevé, emporté d'un si vertigineux élan que tout, en moi comme autour de moi, chancela et se confondit. Je n'observai plus, je ne raisonnai plus, je n'eus plus conscience de rien. J'étais possédé par l'ardeur barbare qu'elle me communiquait.

Grâce à elle, un rêve de ma prime jeunesse se réalisait. J'avais pressenti, espéré toute cette fougue, tout cet éclat. Mes visions d'autrefois reparaissaient une à une, évoquées par les

scènes que je vivais ; elles passaient dans mon esprit, lointaines et pâlies, s'effaçaient par instants sous les coups de lumière des sensations directes, mais ne se confondaient point avec elles, gardaient quand même leur nuance d'autrefois, leur charme personnel. Mon rêve d'antan avait une juvénilité, une fraîcheur qui n'étaient plus miennes, et moi je n'étais plus celui qui l'avait rêvé : la réalisation était venue *trop tard.*

Aussitôt surgie, cette idée s'empara de moi et ne me quitta plus : *il était trop tard* ! Comment avais-je pu, moi, habitué à m'analyser si rigoureusement, croire à la possibilité d'une révolution intime, d'une soudaine crise d'âme ? N'était il pas insensé d'espérer la cessation brusque d'une lente et progressive affection et le retour immédiat des relations normales ? Et puis, cette femme inconsciente, avait-elle le pouvoir de me guérir ? Certaines régions de mon âme lui resteraient à jamais inconnues ; ma vie était pour elle un impénétrable mystère. Elle m'aimait simplement sans se demander pourquoi, et elle se donnait toute : me donner tout entier d'un seul mouvement, je n'en étais plus capable : *il était trop tard* ! Je ne me possédais plus, je n'étais plus un. Les effusions d'amour ne s'épandaient pas dans les solitudes de mon être. Je m'observais encore ; je tâchais de distinguer ce qui se passait en moi, mais rien ne m'apparaissait clairement, et cependant j'avais la certitude qu'*il était trop tard.*

Grâce à son intuition de femme aimante, elle s'aperçut vite de mes distractions. Mes prunelles prenaient sans doute par instants cette opacité qui fait perdre aux yeux toute expression et révèle que l'esprit ne perçoit plus les impressions venues du monde extérieur. Elle s'arrêtait au milieu d'une caresse et, brusquement : « tu rêves ! » je m'éveillais et revenais à elle : elle était penchée sur moi, et, palpitante et sauvage, me regardait. « A quoi songes-tu ? » ajoutait-elle aussitôt, et je comprenais à l'accent irrité et jaloux de sa voix, que sa pensée était : « à *qui* songes-tu ? » N'était-elle point incapable de concevoir un rêve qui ne correspondît à aucune apparence sensible ?

Je lui souriais tristement et tâchais de lui dépeindre le plus clairement possible les préoccupations despotiques de mon esprit, l'évasion de mon âme vers une sphère idéale, ma solitude. Elle m'écoutait attentivement, immobile, les sourcils

froncés, toute tendue vers mes paroles. Mais elle ne les comprenait pas, elle comprenait seulement que je ne me donnais pas tout entier, qu'une partie de mon être lui demeurait inaccessible. Alors je lui répétais que je l'aimais de tout mon pouvoir; je lui assurais qu'elle me possédait autant que je me possédais moi-même, je la suppliais de me venir en aide, de faire elle-même le suprême effort si elle ne pouvait me donner la force de le tenter. Vœux insensés ! A quoi bon ses mains qui me caressaient, ses lèvres qui brûlaient contre mes lèvres, son corps qui étreignait étroitement mon corps et lui communiquait toutes ses vibrations ? A quoi bon même ses regards qui me dardaient des frissons de jouissance à travers les chairs ? Seules les voies de mes sens lui étaient connues, et aucune d'elles ne menait au centre de mon âme.

Ce fut sans espoir que je lui abandonnai mon corps, car je savais qu'elle n'avait pas le pouvoir de me sauver. Alors sa passion éclata et fit jaillir d'elle toutes les voluptés dont la femme possède naturellement le secret. Je tremblai d'effroi quand cette jeune barbare, ivre d'amour et de colère, se jeta sur moi : elle me prit et me porta aux paroxysmes du plaisir et de la souffrance. Elle prolongeait et exaspérait l'orgasme ; il me semblait qu'elle tendait toutes les fibres sensibles de mon être au point que le moindre attouchement eût suffi à le casser ; elle les tendait ainsi une à une, patiemment, indéfiniment, puis d'un seul coup les faisait toutes sauter. Je demeurais, durant un laps de temps dont je n'avais aucune conscience, suspendu à une hauteur vertigineuse, vibrant tout entier à l'effleurement d'un souffle, et brusquement, la force qui me maintenait cessant d'agir, je m'abîmais dans le gouffre. La mort éblouissante et soudaine, un choc, un foudroiement qui frappe en plein paroxysme de vie.

L'étonnement que m'avaient d'abord causé ces joies exacerbées jusqu'à la douleur se dissipa vite. La sensation produite par cette surexcitation prolongée des nerfs suivie d'une subite détente perdit l'attrait de l'imprévu. Les secousses des spasmes ébranlaient mon corps et le prostraient, mais elles retentissaient très loin de moi, me donnaient l'impression fugitive d'un phosphène, n'interrompaient même plus mon rêve intime. Elles avaient agi comme ces révulsifs administrés *in extremis* qui déterminent chez l'agonisant un réveil factice d'énergie,

donnent l'illusion d'un regain de vie momentané auquel succède une plus rapide descente dans la mort

La malheureuse enfant qui avait, à ma prière, tenté ce suprême effort, lutta aussi longtemps qu'elle en eut la force. Dès notre première rencontre, du premier regard, elle s'était donnée toute entière ; maintenant elle se sacrifiait à moi petit à petit : chaque instant diminuait la vigueur de sa jeunesse, la richesse de son sang ; elle se dépensait, elle s'épuisait, mais son amour ne faiblissait point ; il semblait au contraire grandir encore ; seul il soutint sa volonté, il fut la dernière chaleur de son corps, le dernier battement de son cœur.

Ne devait-elle pas mourir pour que je vive ?

La solitude à laquelle j'avais essayé d'échapper violemment m'avait définitivement reconquis. Je me trouvais dans un état d'égarement et de stupeur : à mon extrême lassitude se joignait un sentiment plus sombre, plus étouffant que le désespoir ; d'hermétiques ténèbres m'enveloppaient, d'immobiles ténèbres que nul rayon d'aube ne viendrait dissiper ; en moi, autour de moi, le vide. Dans le silence et l'isolement, des jours égaux s'écoulèrent ; je ne cherchais plus à me rendre compte de ma situation, je demeurais inerte. Le premier phénomène qui réveilla mon attention fut l'extraordinaire rapidité avec laquelle mon corps reprit vigueur et se fortifia. L'on eût dit que la satisfaction de ses besoins charnels avait activé toutes ses fonctions. Jamais je n'avais été physiquement en aussi bonne santé.

Si je n'éprouvais pas le bonheur qui résulte de la complète harmonie de l'être, c'est qu'il existait chez moi un désaccord dans le domaine moral. La réflexion me montra que les faits confirmaient entièrement cette déduction logique. J'avais lutté contre mes propres impulsions, j'avais tenté d'arrêter artificiellement l'évolution naturelle de ma personnalité, en vertu de principes *à priori* j'avais voulu m'imposer la contrainte de lois arbitraires. Etait-ce à moi de croire que les relations d'homme à homme dans leur forme habituelle eussent un caractère de nécessité et qu'il fut impossible de vivre sans s'y conformer ? J'avais désiré une existence exceptionnelle. Pourquoi donc m'effrayer des conditions anormales dans lesquelles je me trouvais ? Pourquoi cette soudaine fringale à la pensée

de n'être plus semblable à personne, d'être seul, unique ? La voie dans laquelle je m'étais engagé dès l'abord d'un mouvement spontané était *ma véritable voie.* M'en écarter avait été l'erreur.

A mesure que cette conviction pénétra dans mon esprit, je me sentis renaître, la nuit intime se dissipa. Alors le flux de vie qui avait ranimé mon corps s'éleva en moi comme une sève printanière, atteignit les sommités, et toute mon âme fervide s'épanouit. Enfin la lumière m'apparaissait, l'unité s'établissait dans mon être, j'étais sauvé. Comment n'avais-je point vu clair plus tôt ? Comment avais-je considéré comme une déchéance ce qui en réalité dénotait un degré supérieur de développement ? Si la fonction d'un centre inférieur devenait chez moi automatique, le champ d'action des centres plus élevés grandirait. Que m'importait de perdre peu à peu conscience de mes relations avec autrui ? Plus le monde des phénomènes aux aspects toujours changeants deviendrait étranger à mon esprit, plus je gagnerais en netteté de raisonnement, en puissance d'intuition. De jour en jour augmentait la précision de mes idées. Comme plus aucune sensation ne venait me troubler, je pouvais concentrer sur elles toute mon attention. Je résolvais avec aisance les problèmes métaphysiques qui m'avaient autrefois semblé les plus complexes et toutes les subtilités dialectiques n'étaient plus qu'un jeu pour moi.

Jamais surtout je n'avais senti la vie d'une façon aussi directe. Je ne voyais plus les formes des objets, je ne distinguais plus ni lignes, ni couleurs, je ne percevais même plus les impressions moins spécifiques qui donnent la lumière et la chaleur. Non ! je sentais autour de moi la vie sévir, croître, se multiplier. Ce n'étaient plus mes cinq sens qui me mettaient en rapport avec la nature, c'était un sens nouveau, un sens intérieur qui s'était rapidement développé dès que j'avais renoncé à me raccrocher désespérément à l'illusoire réalité des phénomènes.

L'évolution s'est accomplie.

Les derniers liens qui me rattachaient au monde extérieur sont tombés. Je ne sais ce que mon apparence sensible est devenue, je ne sais si elle est encore mêlée à la foule des humains, ou si déjà elle a achevé son éphémère existence. J'ignore où je suis : je ne me localise plus ni dans le temps, ni dans

[illegible] Sentiment, pensée, volonté, mouvement se confondent et ne sont plus que la Vie. Je vis dans tout ce qui vit et [illegible] ce qui vit. La Vie en moi elle vibre, et palpite, et [illegible] flue, et reflue. Elle est en moi comme je suis en elle, [illegible] éternelle, identique, toujours une, elle ou moi, — la Vie, Dieu !

JACQUES MESNIL.

Janvier 1896.

ANDRÉ GÉLIABOFF

(SUITE ET FIN)

Le nord avec une meilleure organisation avait à sa disposition des forces plus nombreuses, difficiles à disperser. Au printemps 1879 la plus forte organisation de la Russie révolutionnaire était sans aucun doute « La Zemlia et Volia », (La Terre et la Liberté). Elle possédait une imprimerie et un journal ; elle avait en caisse quelques dizaines de milliers de roubles. Par son initiative, des groupes révolutionnaires avaient été organisés dans trois ou quatre gouvernements ; elle comptait enfin parmi ses membres un nombre considérable d'hommes relativement expérimentés et énergiques et jouissait d'une grande popularité, ce qui est peut-être la chose la plus importante pour une association propagandiste révolutionnaire.

Mais, dans l'organisation même, il se fit une scission, un dédoublement. Voici quelle était la situation, elle était très tendue : Le gouvernement irrité par les tentatives des terroristes, loin de diminuer les mesures cœrcitives les avait au contraire redoublées. Il avait augmenté la police, multiplié le nombre des espions ; le général Dreuteln avait inventé tout un système pour épurer la capitale. Tout cela provoqua quelques manifestations terroristes qui paraissaient nécessaires. L'espion Reinstein qui avait causé la perte d'une foule de gens fut tué ; un attentat fut commis contre Dreuteln. Tous ces actes, naturellement ne servirent qu'à exaspérer encore le gouvernement. Il devenait évident que cette lutte n'avait d'autre objet que : d'une part, l'anéantissement complet du parti révolutionnaire ; de l'autre, un coup d'Etat, c'est-à-dire une révolution politique.

On vit bientôt qu'un coup d'Etat ne pouvait se faire par des moyens tels que l'assassinat de Mezentzeff, moyens du reste employés non comme système, mais fortuitement, pour jeter l'effroi. Mais changer ces conditions, ce qui équivalait à faire un coup d'Etat, était une affaire très difficile, qui aurait exigé l'action réunie des forces de tous les partis dans une activité sérieuse et une organisation parfaite. Pendant que les révolutionnaires, les *Zemlevolte* des villes arrivaient à ces conclusions, les socialistes des campagnes, c'est-à-dire tous ceux qui y avaient vécu un ou deux ans, voyant les persécutions du gouvernement, concluaient au contraire que la terreur était nuisible et qu'il fallait l'abandonner. Ils trouvaient de plus qu'elle entraînait le parti à une activité politique et l'éloignait des moyens visant le bien-être des masses populaires. En 1879, une certaine partie des *Zemlevolte* se convainquirent que dans les conditions ou se trouvait la Russie, le peu d'attention accordée jusqu'ici à l'élément politique et les concessions faites au gouvernement dans la lutte engagée, conduiraient d'une manière ou de l'autre à un suicide du parti. Ils commencèrent alors à donner un autre caractère à leur activité.

Les membres qui partageaient cette opinion, étaient arrivés à croire qu'il était indispensable de changer le programme et de concentrer les forces révolutionnaires de manière à lutter énergiquement contre le gouvernement. S'il ne changeait pas de système, le parti se résoudrait à tenter un coup d'Etat, but principal de toute la campagne.

A l'époque dont il est question, toutes ces résolutions étaient peu appréciées. C'était du constitutionalisme, etc., peu populaire, de sorte que les novateurs se virent obligés d'agir avec une grande circonspection. Ils espéraient cependant que le parti de la « Zemlia et Volia » serait en état de comprendre les besoins de l'époque, mais leurs espérances ne se réalisèrent qu'à demi, de sorte que le parti comprit la nécessité de chercher un appui partout où il croyait pouvoir le trouver. Géliaboff était un de ceux qui avaient attiré leur attention et il se montra bientôt si bien leur adhérent, que, dès le printemps 1879, il était l'allié fidèle des terroristes du parti « Zemlia et Volia », comme on les nommait à tort à cette époque. En automne 1879, d'après le règlement de ce parti, un congrès fut convoqué pour examiner définitivement les différentes questions que s'était pro-

posé le comité d'organisation. Tout y devait être réglé jusqu'au suivant congrès. Comme pour bien des congrès, on avait choisi Voronège où la majorité des membres pouvait se rassembler facilement, vu le prix modéré du voyage. Les novateurs voulaient à tout prix profiter du congrès pour consolider définitivement la réforme. Les plus fervents partisans de l'ancien programme avaient, au contraire, espéré extirper de la « Zemlia Volia » les derniers germes des innovateurs qui s'y étaient infiltrés. En face d'un tel état de choses, ceux-ci résolurent de convoquer, quelques jours avant le congrès de Voronège, un congrès privé dans le voisinage, à Lipetsk, dans l'intention de passer en revue leurs forces et d'arriver à Voronège avec un programme tout fait. Ils voulaient avoir une idée claire de la direction qu'il fallait prendre pour marcher en avant.

Le congrès de Voronège était exclusivement une assemblée de Zemlevolce. Le congrès de Lipetsk avait été formé par des dissidents de la « Zemlia Volia », avec le concours de quelques autres révolutionnaires, parmi lesquels se trouvait Géliaboff. On avait invité au congrès des gens de divers endroits et de plusieurs cercles révolutionnaires. Ceux-ci n'avaient rien de commun entre eux, sauf le sentiment de la nécessité de changer le programme, dans le but de fortifier l'élément politique, l'organisation centralisatrice et de la lutte active. Géliaboff n'était pas un Zemlevolce, comme la plus grande partie des invités du congrès de Lipetsk. Il est compréhensible que les membres du congrès de Voronège ignoraient complètement la convocation du congrès de Lipetsk, puisqu'il avait été organisé dans le plus grand secret, de crainte que les nouvelles tendances ne rencontrassent de l'opposition avant de prendre corps. On n'avait invité à ce congrès que les gens influents, qui s'étaient déjà déclarés partisans de la réforme. Il me semble nécessaire de dire quelques mots du rôle qu'a joué Goldenberg dans ce congrès.

Il a compromis le congrès en général et fait beaucoup de tort à Géliaboff et à un des organisateurs. Goldenberg, cela pourrait paraître étonnant, jouissait d'une grande popularité. On ne le considérait pas comme une grande intelligence, mais on le respectait avec raison pour sa parfaite honnêteté, pour son grand dévouement à la cause et pour sa puissante activité. Il avait un grand nombre de connaissances, des relations très

On vit bientôt qu'un coup d'Etat ne pouvait se faire par des moyens tels que l'assassinat de Mezentzeff, moyens du reste employés non comme système, mais fortuitement, pour jeter l'effroi. Mais changer ces conditions, ce qui équivalait à faire un coup d'Etat, était une affaire très difficile, qui aurait exigé l'action réunie des forces de tous les partis dans une activité sérieuse et une organisation parfaite. Pendant que les révolutionnaires, les *Zemlevolte* des villes arrivaient à ces conclusions, les socialistes des campagnes, c'est-à-dire tous ceux qui y avaient vécu un ou deux ans, voyant les persécutions du gouvernement, concluaient au contraire que la terreur était nuisible et qu'il fallait l'abandonner. Ils trouvaient de plus qu'elle entraînait le parti à une activité politique et l'éloignait des moyens visant le bien-être des masses populaires. En 1879, une certaine partie des *Zemlevolte* se convainquirent que dans les conditions ou se trouvait la Russie, le peu d'attention accordée jusqu'ici à l'élément politique et les concessions faites au gouvernement dans la lutte engagée, conduiraient d'une manière ou de l'autre à un suicide du parti. Ils commencèrent alors à donner un autre caractère à leur activité.

Les membres qui partageaient cette opinion, étaient arrivés à croire qu'il était indispensable de changer le programme et de concentrer les forces révolutionnaires de manière à lutter énergiquement contre le gouvernement. S'il ne changeait pas de système, le parti se résoudrait à tenter un coup d'Etat, but principal de toute la campagne.

A l'époque dont il est question, toutes ces résolutions étaient peu appréciées. C'était du constitutionalisme, etc., peu populaire, de sorte que les novateurs se virent obligés d'agir avec une grande circonspection. Ils espéraient cependant que le parti de la « Zemlia et Volia » serait en état de comprendre les besoins de l'époque, mais leurs espérances ne se réalisèrent qu'à demi, de sorte que le parti comprit la nécessité de chercher un appui partout où il croyait pouvoir le trouver. Géliaboff était un de ceux qui avaient attiré leur attention et il se montra bientôt si bien leur adhérent, que, dès le printemps 1879, il était l'allié fidèle des terroristes du parti « Zemlia et Volia », comme on les nommait à tort à cette époque. En automne 1879, d'après le règlement de ce parti, un congrès fut convoqué pour examiner définitivement les différentes questions que s'était pro-

posé le comité d'organisation. Tout y devait être réglé jusqu'au suivant congrès. Comme pour bien des congrès, on avait choisi Voronège où la majorité des membres pouvait se rassembler facilement, vu le prix modéré du voyage. Les novateurs voulaient à tout prix profiter du congrès pour consolider définitivement la réforme. Les plus fervents partisans de l'ancien programme avaient, au contraire, espéré extirper de la « Zemlia Volia » les derniers germes des innovateurs qui s'y étaient infiltrés. En face d'un tel état de choses, ceux-ci résolurent de convoquer, quelques jours avant le congrès de Voronège, un congrès privé dans le voisinage, à Lipetsk, dans l'intention de passer en revue leurs forces et d'arriver à Voronège avec un programme tout fait. Ils voulaient avoir une idée claire de la direction qu'il fallait prendre pour marcher en avant.

Le congrès de Voronège était exclusivement une assemblée de Zemlevolce. Le congrès de Lipetsk avait été formé par des dissidents de la « Zemlia Volia », avec le concours de quelques autres révolutionnaires, parmi lesquels se trouvait Géliaboff. On avait invité au congrès des gens de divers endroits et de plusieurs cercles révolutionnaires. Ceux-ci n'avaient rien de commun entre eux, sauf le sentiment de la nécessité de changer le programme, dans le but de fortifier l'élément politique, l'organisation centralisatrice et de la lutte active. Géliaboff n'était pas un Zemlevolce, comme la plus grande partie des invités du congrès de Lipetsk. Il est compréhensible que les membres du congrès de Voronège ignoraient complètement la convocation du congrès de Lipetsk, puisqu'il avait été organisé dans le plus grand secret, de crainte que les nouvelles tendances ne rencontrassent de l'opposition avant de prendre corps. On n'avait invité à ce congrès que les gens influents, qui s'étaient déjà déclarés partisans de la réforme. Il me semble nécessaire de dire quelques mots du rôle qu'a joué Goldenberg dans ce congrès.

Il a compromis le congrès en général et fait beaucoup de tort à Géliaboff et à un des organisateurs. Goldenberg, cela pourrait paraître étonnant, jouissait d'une grande popularité. On ne le considérait pas comme une grande intelligence, mais on le respectait avec raison pour sa parfaite honnêteté, pour son grand dévouement à la cause et pour sa puissante activité. Il avait un grand nombre de connaissances, des relations très

étendues, ce qui a été prouvé plus tard, lorsqu'il a trahi plus de deux cents camarades. On le connaissait en maints endroits et il comptait parmi ses amis des gens très instruits et d'un grand mérite. Son grand défaut était un caractère inconstant, un esprit borné ; il se laissait souvent entraîner dans des projets vagues et sans suite.

En examinant l'affaire Goldenberg, je ne trouve pas que les membres du Congrès aient commis une faute en l'invitant, surtout si l'on tient compte de la situation dans laquelle se trouvaient les dissidents du parti révolutionnaire. Sans doute les événements ont montré qu'il eût mieux valu qu'il n'y vint pas, mais il était impossible de prévoir que sa participation aurait des suites si funestes. Cependant, déjà à l'époque du Congrès, la majorité des membres l'observait de près, et avait pris la résolution de le tenir à l'écart, de l'éloigner autant que possible du futur parti révolutionnaire. Cette décision n'avait pas été dictée par des doutes sur son honnêteté, mais par le sentiment que son esprit étroit ne pouvait ni comprendre ni soutenir le mouvement nouveau. Chez les Norod-Nitschestvo, il n'avait jamais été considéré que comme un batailleur, un terroriste ignorant toutes les affaires du parti.

Cependant, j'ajouterai encore quelques mots sur sa trahison, ne doutant pas qu'en réalité il n'a jamais été traître. D'abord, il est indiscutable qu'il était courageux, n'attachant pas grand prix à la vie, ne craignant point le gibet ; en trahissant tout et tous, il s'est trahi lui-même ; il a trahi sa fiancée qu'il adorait ; il a trahi des amis intimes pour lesquels il avait une vive reconnaissance. La trahison envers ses amis était tout à fait inutile ; il pouvait ne pas les nommer sans craindre les foudres des gouvernements qui ne les connaissait guère. Les traîtres ont ordinairement un plan arrêté d'avance ; chez Goldenberg on n'en aperçoit pas. Pour moi, sa conduite s'explique beaucoup plus simplement. Avant tout, nous l'avons déjà dit, c'était un esprit borné ; la réclusion le rendit tout à fait fou, ce qui est prouvé par la déposition des témoins, par les événements, par ses propres dépositions. Puis il était ambitieux à l'excès. Le juge d'instruction, évidemment très rusé, a parfaitement su tirer parti des faiblesses du caractère de son prisonnier. Il semblait écouter avec le plus grand intérêt les accusations portées par Goldenberg contre le gouvernement, relativement

aux persécutions exercées contre les véritables amis du peuple. Il fit croire au détenu que ce qu'il racontait était pour lui une révélation, quelque chose comme la découverte de l'Amérique. Enfin, le même juge persuada au prisonnier que le gouvernement changerait sûrement son système s'il connaissait le vrai caractère du parti. Par conséquent c'était un devoir pour tout honnête homme de détruire un malentendu d'une si haute portée.

Goldenberg s'enthousiasma ; il avait une grande tâche à accomplir, une tâche glorieuse. Il réconcilierait le parti révolutionnaire avec le gouvernement en procurant à celui-là la possibilité d'agir librement pour l'éducation du peuple. Pour arriver à cela, il fallait persuader au gouvernement que le véritable désir du parti, c'est la propagande pacifique et intellectuelle dans les masses et que ce n'est que la répression qui provoque les révolutionnaires à la lutte violente.

Dans ce but, Goldenberg commença à décrire le caractère de chaque révolutionnaire ; l'un par exemple a commencé à agir paisiblement, mais le gouvernement en le persécutant l'a excité à la révolte et il a commis tels et tels actes de violence. C'est ainsi que Goldenberg donne des détails biographiques sur toutes les personnes qu'il avait connues, et pour qu'on ne pût douter de sa sincérité, il répandit toute son âme ; il exposa tout ce qu'il avait retenu, n'épargnant ni parents, ni amis, ni lui-même. Il est vrai qu'il a confondu bien des choses, mais toute cette confusion n'était pas préméditée et venait de ce que les faits et les physionomies s'étaient confondus dans son cerveau déséquilibré. Pendant quelque temps Goldenberg semblait triompher. Mais lorsqu'on lui eut arraché tout ce dont on avait besoin, on changea de procédés à son égard ; on ne le flattait plus, on ne lui parlait plus de réconciliation avec legouvernement.

Quelques membres du barreau usèrent même de procédés imprudents envers Goldenberg. Alarmé du ton ironique que prenait avec lui son procureur, il dit : « Je vous déclare que s'il tombe un seul cheveu de la tête de mes amis, je ne me le pardonnerai jamais. » « Je ne puis rien affirmer quant aux cheveux, dit le procureur, mais il est certain que bon nombre de têtes tomberont. » Bientôt après cet entretien Goldenberg s'étrangla.

Mais revenons au Congrès. Le rôle de Géliaboff a été d'une grande importance. Sans relâche il prenait part aux conversations privées et aux assemblées générales. Il tâchait de connaître les gens à fond; il s'entendait avec eux au sujet de différentes questions. Il énonçait en même temps ses propres opinions qui peuvent se résumer ainsi :

Le parti révolutionnaire ne vise point à des réformes politiques. Cette tâche incombe à ceux qui s'intitulent libéraux. Mais, en Russie, ils sont tout à fait impuissants et quelle que soit la cause de cette impuissance, ils sont incapables de donner au pays des institutions libres et de garantir les droits personnels de l'individu. Or, ces institutions sont à tel point nécessaires, que sans elles toute activité devient impossible. C'est pourquoi le parti révolutionnaire russe se voit obligé de vaincre le despotisme et de procurer à la Russie des formes politiques qui faciliteraient la lutte pour les idées. Ayant cela pour but, on doit tendre à la fondation de la liberté politique, ce qui n'est possible qu'en réunissant tous les éléments révolutionnaires capables d'y atteindre.

Ce qui vient d'être dit, servit un peu plus tard de base à l'assemblée constituante et forma le principe de la Narodnajia Volia. Après avoir accepté sous leur forme assez vague les propositions de Géliaboff, le congrès se mit à délibérer sur la conduite à prendre par le parti socialiste en face des exécutions projetées par le gouvernement, d'après les bruits qui couraient, dans le but de se venger du 2 avril. Sous ce rapport, les opinions de Géliaboff furent encore plus précises :

« Si le parti révolutionnaire considère comme son moindre devoir d'assurer les droits personnels, s'il tient le despotisme pour nuisible, s'il croit enfin que seulement par une lutte hardie le peuple peut arriver à s'affranchir, alors il lui est impossible de rester indifférent aux manifestations de la plus haute tyrannie, telles que les peines barbares ordonnées par Totleben et Certkoff, peines dont l'initiative vient directement du tzar. Le parti doit entreprendre tout ce qui est en son pouvoir. S'il a assez de force pour renverser le despote par la révolution, qu'il la fasse. S'il ne peut que le punir, il ne doit pas hésiter. S'il n'a même pas assez de puissance pour cela, le devoir veut qu'il proteste ouvertement et énergiquement contre

la tyrannie. Mais les forces du parti suffiront sans aucun doute et plus on agira avec énergie, plus elles s'accroîtreront. »

C'est en ces termes que Géliaboff parla au congrès, et on ne lui fit presque pas d'objections. Cette question était claire pour tout le monde et les débats ne furent que l'expression des sentiments qui oppressaient le cœur de tout honnête homme. Souvent, dans le cours de ce récit, j'ai dû faire des digressions, je me suis fréquemment éloigné du sujet principal, *Géliaboff*, de sorte qu'il m'est impossible de donner en détail le rôle et les opinions des autres membres connus du congrès. Je me bornerai donc à faire observer que quelques-uns des membres préconisaient la terreur comme moyen de lutte, même comme l'unique moyen ; d'autres ne demandaient au parti que d'obtenir certains droits ; d'autres aspiraient au gouvernement représentatif; d'autres à l'accaparement du pouvoir par le parti même. Il est évident que toutes ces opinions ne différaient que par des nuances. Après avoir longtemps délibéré, on s'occupa de la forme d'organisation. A cette époque, Géliaboff n'était pas encore vrai partisan de la centralisation, quoiqu'il eût reconnu, dans une certaine mesure, la nécessité de la discipline et de la subordination. Ce n'est que plus tard qu'il adopta les principes d'organisation, acceptés bientôt par la Narodnajia Volia, de sorte qu'au congrès, son rôle, quant à l'organisation, n'a pas été d'une grande importance. Cependant, influencé par d'autres membres, le congrès se prononça dans la question de l'organisation, en faveur de la centralisation la plus rigoureuse, de la discipline et du secret. Je ferai observer en passant qu'on laissait momentanément de côté les moyens de vengeance contre la tyrannie. On en parla, mais on ne prit aucune résolution décisive à ce sujet. A l'unanimité on chargea l'organe directeur du soin de tirer vengeance de toutes les atrocités gouvernementales. En général, on était d'avis que cette question dépendait de la conduite des autorités envers le parti révolutionnaire. Le but principal du congrès était la propagation et le renforcement du nouveau parti. Les membres avaient hâte de se disperser. Plusieurs révolutionnaires, au nombre desquels se trouvaient Géliaboff, invités par les Zemlevoce, restèrent à Lipetsk, jusqu'à ce que les membres du congrès de Voronège les invitassent à se rendre dans cette ville. L'assemblée y était très nombreuse alors. Les révolutionnaires réunis

à Lipetsk se firent attendre pendant quatre jours; aussi quelques-uns du congrès de Voronège, fatigués par l'attente, retournèrent dans leur campagne, craignant de perdre leur position. En arrivant à Voronège, les terroristes posèrent comme première question l'admission des nouveaux membres (la plupart venant de Lipetsk), dont la participation était nécessaire pour que l'assemblée contînt plus d'éléments hétérogènes. Le congrès y consentit en principe et en admit quelques-uns, entre autres Géliaboff. Ce congrès n'eut pas une grande importance, mais il faut rendre justice à ses membres, qui, en grande partie, s'efforcèrent de comprendre l'époque. Il était d'ailleurs composé de façon que les décisions ne pouvaient être que des compromis. Toute la partie rurale, qui formait la majorité, était trop dominée par son aversion pour la politique. Quelques-uns, cela était évident, n'étaient pas révolutionnaires et ils soutenaient que le problème, pour le parti, consistait à rester dans le peuple, à y pénétrer et à introduire peu à peu dans ce milieu un développement intellectuel, visant surtout l'élévation du niveau intellectuel et moral des masses. Il est compréhensible qu'une entente était impossible avec cette catégorie d'hommes, quel que fût leur mérite personnel.

Géliaboff était furieux. « Ils sont beaux vos zemlevolce ! disait-il. Et ces gens-là s'imaginent être révolutionnaires ! » Lui et quelques autres considéraient la rupture comme inévitable et jugeaient qu'il ne valait même pas la peine de prendre des ménagements pour cela. Il développa devant le congrès, ouvertement, sans faire la moindre concession, son système et ses opinions, ce qui provoqua un très grand étonnement. C'est un constitutionnel pur sang, disaient les vrais socialistes !

Géliaboff était convaincu qu'une constitution serait très utile, qu'elle faciliterait l'action, sinon pour les socialistes officiels, du moins pour les autres hommes. Cela permettrait au peuple de nommer des représentants qui connaîtraient, aussi bien que les socialistes, ses besoins et les moyens de les réaliser. « Je connais, disait Géliaboff, un grand nombre de paysans très énergiques, très entendus aux affaires sociales, qui se trouvent actuellement à l'écart des affaires communales parce que celles-ci sont dénuées de tout intérêt public. Ces hommes ne veulent point se sacrifier pour des bagatelles. Ce sont des travailleurs sains de corps et d'esprit, qui comprennent les char-

mes de la vie et qui ne veulent point perdre tout ce qu'ils possèdent pour des bêtises. La constitution leur permettrait de prendre part à ces affaires de peu d'importance sans devenir des martyrs et ils se mettraient énergiquement à l'œuvre. Et à la longue, se créant un idéal puissant, fixe, clair, non plus vague et nébuleux comme celui d'aujourd'hui, ayant également des devoirs larges, ces hommes ne s'arrêteraient devant rien et deviendraient de ces héros qu'on rencontre quelquefois chez les sectaires. Un parti populaire ne se forme pas autrement. »

Cependant la plus grande partie des membres du congrès craignaient la rupture. Les plus effrayés étaient Narodovolce, c'est-à-dire les jeunes socialistes non encore formés. C'est pourquoi les camarades prièrent Géliaboff de ne point poser la question d'une manière si catégorique. Il y consentit et ne s'occupa plus que des conversations privées, s'efforçant de gagner à son parti tel ou tel individu. Il fit surtout des démarches auprès de Sophie Perovskaya qu'il connaissait déjà, mais avec laquelle il n'était pas encore intime. Sophie Perovskaya était très ferme dans ses opinions, et Géliaboff a dit plus d'une fois en haussant les épaules : « Il n'y a rien à faire avec cette femme-là. »

Le congrès de Voronège se termina par un compromis. On décida que le programme de la « Zemlia et Volia » ne serait pas changé, mais que la lutte avec le gouvernement s'accentuerait et qu'en cas d'exécutions gouvernementales la « Zemlia et Volia » prendrait une part active dans le châtiment du tyran. La « Zemlia et Volia » et son organe *Le Listock* avaient été accusés, avec raison selon moi, d'avoir modifié son programme et ses tendances. Cependant le congrès les reconnut conformes aux opinions du parti révolutionnaire entier. On prit la résolution de conserver les groupes révolutionnaires dans le peuple.

On comprend que toutes ces résolutions ne satisfaisaient aucunement les novateurs. Dès lors toute action énergique devenait impossible. Le seul avantage qu'ils eussent tiré, étaient les moyens pécuniaires qu'on pouvait employer pour monter plus rapidement vers le but.

Tout le monde comprenait que si l'état des choses ne changeait pas, la rupture devenait inévitable. Mais les novateurs espéraient que si les pourparlers se prolongeaient, si les questions étaient mieux connues, la majorité des conservateurs,

sinon tous s'uniraient à eux. En tous cas, en ce moment où les relations et les moyens n'étaient pas encore fixés, les Narodovolçe redoutaient la rupture.

Immédiatement après le congrès, les terroristes se dispersèrent sans perdre de temps et allèrent, soit à Pétersbourg, soit à Odessa, soit à Charkoff, soit à Kiew, soit à Moscou pour faire des adhérents. Géliaboff était comme toujours très actif; il visita Odessa, Kiew, Charkoff où il prononça les discours remarquables qui furent tant admirés par Goldenberg. Géliaboff était très éloquent, quoique son éloquence fut celle d'un lettré, d'un professeur. En parlant il appuyait sur chaque mot; il ne laissait point toucher les finales; il faisait attention à tous les signes de ponctuation, points, virgules, etc., il employait souvent les participes présents et les gérondifs.

Dans la conversation cette façon de parler ne produisait pas une bonne impression, mais sur un grand auditoire son éloquence faisait beaucoup d'effet. En outre les tournures littéraires s'effaçaient, disparaissaient tout à fait lorsqu'il s'animait. Il avait une très belle voix, sonore et claire, et des pouvoirs infatigables. Il est certain que s'il l'avait fallu, il aurait parlé une journée entière. Ses idées frappaient par la logique; il était très habile, dans ses réparties, quelquefois même mordant et ingénieux. Non seulement les contradictions ne le troublaient pas, mais elles l'aidaient, elles aiguillonnaient ses réflexions. Il était surtout admirable lorsqu'il s'animait, et il prenait un ton pathétique en parlant des devoirs envers la patrie, de la vengeance contre le tyran et d'autres choses de ce genre. Il avait le don d'enthousiasmer ses auditeurs, de les électriser, de les entraîner où il voulait. En un mot Géliaboff était un orateur d'une grande valeur. Dans les conditions de la vie russe, un pareil talent oratoire ne pouvait être d'une grande importance. Pour parler devant une dizaine d'ouvriers, il n'est besoin d'être ni un Mirabeau, ni un Gambetta. Chez nous, il est tout à fait inutile de vouloir enthousiasmer les auditeurs.

A quoi cela servirait-il? où cela mènerait-il? Géliaboff avait rarement devant lui un auditoire qu'il pût entraîner, mais lorsque c'était le cas, il produisait toujours une impression très forte. Lorsque le parti de la Norodnajia-Volia se mit à la recherche des nouvelles formules, lorsqu'après le congrès de Voronège, à la suite de réunions qui eurent lieu à Péters-

bourg la rupture du parti fut définitive, le gouvernement se décida à effectuer un grand nombre d'exécutions. Cette résolution du gouvernement fit prendre au Comité Exécutif la décision de tuer Alexandre II et d'organiser dans ce but toute une campagne. J'ignore comment Géliaboff se lia avec le Comité Exécutif et quel rôle il y joua, mais, depuis l'automne de 1879 il fut un de ses agents. Dans la campagne de 1879, il joua un rôle des plus importants. Ce rôle est assez connu du public par les procès politiques et je n'ai pas besoin d'insister là-dessus.

Le projet de l'attentat contre Alexandre II avait été conçu avec une hardiesse inouïe, ce qui convenait au caractère de Géliaboff, caractère plein de courage et amoureux du danger. Il comptait toujours beaucoup sur ses forces et il choisissait des aides qui inspiraient une grande confiance. Sous ce rapport il se trompait rarement. Il gagnait les sympathies de tous ceux qui l'entouraient; en même temps, il savait inspirer aux faibles confiance en leurs forces. Chef et camarade à la fois, il n'intimidait jamais ses collaborateurs; au contraire il les excitait, les encourageait à l'action; il tâchait de mettre en œuvre toute bonne idée, la recueillant n'importe où.

C'est ainsi qu'il réussissait toujours à grouper des individus pour la cause qu'on lui avait confiée. Nous avons déjà dit que l'attentat contre Alexandre II était une entreprise très téméraire. Le placement des mines se faisait au nez des gardiens, sans autres précautions que les sentinelles. Aussi le succès paraissait certain, car le moindre choc devait jeter le train dans le précipice. La non-réussite de l'entreprise eut pour cause un fil de fer coupé par hasard, ou la mauvaise qualité des mines, en tous cas ce fut tout à fait inattendu. Il va sans dire que, dans son rôle d'organisateur, Géliaboff a été inimitable. Il s'enthousiasmait pour les descendants des cosaques du Zaporogie (contrée riveraine du Dnieper), chez qui il lui fallu vivre et parmi lesquels on rencontrait des familles de braves guerriers cosaques.

Ils l'intéressaient beaucoup et il se lia avec eux d'une étroite amitié. Il buvait et mangeait dans leurs maisons et vivait de leur vie, mais il n'oubliait pas ses devoirs. Plus tard, il s'étonnait extrêmement que ses camarades et lui n'eussent pas péri dans une explosion, au cours d'un voyage qu'ils firent

pour transporter de la dynamite, voyage qu'ils avaient effectué par un chemin des plus cahoteux, dans un chariot tout à fait ordinaire, sur lequel ils avaient pris place et dont ils faisaient trotter les chevaux à perdre haleine. Et il disait pour se moquer : « On soutient dans les livres que les chocs occasionnent les explosions ! »

Après le 19 novembre 1879 (1), Géliaboff arriva à Pétersbourg et se mit à travailler de toutes ses forces. Les conditions étaient fort mauvaises pour lui. Un grand nombre de camarades avaient péri ; certains moyens de lutte, et bien des relations avaient disparu. La trahison de Goldenberg avait changé beaucoup de projets, avait modifié la situation de nombre de gens. Dans son travail d'organisation, Géliaboff a agi au nom du Comité Exécutif en qualité d'agent et il a servi d'intermé-médiaire à beaucoup de gens dans leurs relations avec le Comité ! Les affaires auxquelles il avait touché pendant ces deux années étaient très variées.

Ainsi il a surveillé la construction des ateliers de dynamite. Quoiqu'il manquât des connaissances particulières propres à cette branche d'industrie, il en connaissait en général la production et pouvait en tous cas distinguer les choses utiles et apprécier toute nouvelle idée. Officiellement, son rôle dans les ateliers se bornait à celui d'employé, c'est-à-dire qu'il procurait tout ce qui fallait pour faire la dynamite. Mais je dirai que, selon moi, le rôle d'organisateur était celui qui convenait le mieux à Géliaboff. Comme homme de lutte il était courageux, il aimait parfois à se jouer du danger, il possédait un grand sang-froid et savait dominer ses nerfs.

Mais il y a eu et il y a nombre de gens qui l'égalent et le dépassent même comme terroriste. Comme organisateur je doute que personne des gens que j'ai connus puisse se comparer à lui. Il se liait facilement ; il savait faire des concessions ou insister lorsqu'il le fallait. Il comprenait jusqu'où on pouvait pousser l'exigence sans briser une âme, sans la révolter. En toute chose il pouvait servir d'exemple, car il savait un peu tout et pouvait tout faire par lui-même. Il savait apprécier le mérite de chacun et dans toute foule reconnaître l'individu qui en était l'âme. Enfin il ne perdait jamais courage, sa confiance

(1) Explosion du Palais d'hiver.

dans la victoire et dans ses propres forces ne l'abandonnait jamais.

Il avait beaucoup d'amour-propre et s'appréciait à sa juste valeur. Néanmoins, dans ses fonctions d'organisateur, l'amour-propre ne lui nuisait que rarement. Sa confiance en lui-même se manifestait dans un noble orgueil ; il n'aimait pas qu'on lui marchât sur le pied, mais il était loin de se laisser emporter par une ambition mesquine. Il ne considérait point l'amour-propre comme un défaut et disait souvent que l'homme ne doit pas se laisser bâillonner. Cependant il combattit sans cesse pour ne point se laisser entraîner à une vulgaire ambition. Dans cette lutte avec lui-même, il voulait à tout prix être vainqueur, comme les Saints dans leur lutte avec le diable. En réalité il se croyait plus ambitieux qu'il ne l'était. En voyant comment il se maîtrisait, ne faisant point attention aux offenses personnelles, abandonnant son plan, son idée en faveur d'un autre, s'approchant des gens et se liant avec ceux qui lui étaient hostiles, pourvu qu'ils fussent utiles à la cause commune, on ne pouvait s'empêcher de dire que son amour-propre ne pouvait jamais être dangereux. Pendant les derniers mois de sa vie, Géliaboff était très absorbé par son activité, très indifférent à toutes les offenses, mêmes les offenses graves. En général c'était un homme qu'on ne pouvait s'empêcher d'aimer lorsqu'on le connaissait intimement. Bon, comprenant chacun, pardonnant aux autres beaucoup plus qu'à lui-même, il inspirait involontairement de la sympathie. Ce n'est pas sans raison que tant de gens l'ont aimé. C'était une nature très nerveuse, très impressionnable, s'entraînant facilement.

Il s'attachait avec passion à toute œuvre qu'il avait commencée. Il ne parlait presque jamais sans une excitation nerveuse, il ne pouvait même pas rester en place ; il courait et gesticulait continuellement. Mais cette âme bouillante a été dominée par une intelligence sobre et une volonté des plus énergiques. Il s'efforçait d'agir avec logique et il était étrange de voir comment il examinait avec une passion fiévreuse le pour et le contre dans toute question, craignant toujours d'avoir négligé quelque chose. La déduction était chez lui fondamentale, comme dans tout raisonnement fait de sang-froid. Géliaboff examinait avec la plus grande attention les opinions d'autrui et les acceptait sans la moindre hésitation s'il les

avait trouvées bonnes. Il travaillait énormément; il le fallait.

Pendant des mois entiers il n'eut pas un seul moment libre. Dans les derniers temps de sa vie, il s'était fatigué à tel point qu'il tombait souvent de faiblesse, mais il dissimulait avec soin la perte de ses forces. Quoique exténué, il ne fermait pas les yeux et pendant des nuits entières il se trouvait dans une sorte de délire, rêvant, parlant, se fatiguant tellement que le travail du jour lui semblait un repos. Il ne faut pas oublier que tout cela se passait chez un homme d'une constitution forte, chez un athlète comme on en voit peu. Il avouait à des amis intimes que le repos lui était indispensable, que s'il n'en prenait pas, il ne pourrait plus résister six mois et il attendait avec impatience le moment d'accomplir son dernier devoir (on sait que c'est à lui qu'on avait de nouveau confié l'exécution de l'attentat du 1er mars) pour aller à la campagne et s'y reposer. On comprend que les autres organisateurs avait en Géliaboff un excellent modèle pour diriger leur vie. Tous, avec un tel chef, faisaient des efforts et se sacrifiaient. Géliaboff groupait autour de lui des hommes prêts à tous les sacrifices possibles. De cet aire d'aigles sortit un grand nombre d'oisillons dont une grande partie a déjà péri.

Je citerai entre autres un jeune homme exceptionnellement doué, un certain K., qui s'est littéralement épuisé par le travail (il est mort récemment), Grinevickry, Okladsky, Michailov et Tiniafei. Je pourrais en nommer encore une douzaine d'autres, dont quelques-uns plus âgés que Géliaboff. Ce dernier a sacrifié beaucoup de forces à l'organisation des travailleurs et des milieux terroristes. C'est lui qui fonda et administra en parti le *Journal des Travailleurs*. Il écrivait assez mal, quoiqu'il fût bon orateur. Il avait de la peine à dominer les idées, qui allaient plus vite que sa plume. Mais quand il le fallait, il savait écrire et il écrivait. Il donnait beaucoup de temps à la question ouvrière. Mais, disait-il, je suis démagogue par nature, ma vraie place est dans la rue, dans la foule des travailleurs. Cependant, en dépit de cette opinon, il travaillait avec le même succès parmi les étudiants et dans toutes les sphères sociales. Il s'est aussi acquitté de quelques missions diplomatiques. Sa participation dans l'affaire du 1er mars est trop connue pour qu'il faille en parler.

Quant à sa vie privée à cette époque, il est nécessaire de

parler de ses relations avec Sophie Perovskaya ; ils vécurent à peu près maritalement. Géliaboff plaisait en général beaucoup aux femmes. Dans sa jeunesse, il a eu pas mal d'aventures. Mais Sophie Perovskaya fut pour lui une véritable femme, dans le sens qu'il prêtait à ce mot. Et nous avons déjà dit combien les relations entre époux étaient sérieuses pour lui. Il avait un grand respect pour l'esprit et le caractère de sa compagne, et, dans les affaires, il la considérait comme son meilleur camarade. A vrai dire, dans les conditions où ils se trouvaient, il serait difficile de parler de bonheur conjugal. Les inquiétudes continuelles qu'ils avaient l'un pour l'autre et pour les autres camarades, empoisonnaient leur existence. Les nombreuses affaires, grandes et petites, dont ils étaient surchargés dépassaient en somme les forces humaines et les empêchaient souvent d'échanger un mot avec la personne la plus proche lorsqu'ils n'étaient pas obligés de causer. Il est douteux qu'un sentiment sérieux puisse procurer autre chose que des souffrances dans de pareilles conditions. Mais il était agréable de jeter un coup d'œil sur Géliaboff et sur sa femme lorsque les affaires allaient bien, lorsqu'on pouvait oublier tous les sujets d'inquiétude. L'attachement de Sophie Perovskaya pour Géliaboff était très profond et il n'y a que des natures comme la sienne qui, dominées par un sentiment si fort, si intense, puissent ne pas être insensibles aux autres devoirs du citoyen. Surchargé de travail, Géliaboff aimait cependant le plaisir ; il savait jouir de tous les charmes de la vie.

C'était une nature poétique, sensible à toutes les beautés. On raconte qu'un jour il était allé dans une réunion qui avait lieu dans un quartier très éloigné de Pétersbourg, où il parla pendant quelques heures de suite, il s'en retourna chez lui fatigué, harassé. Le lendemain, dans la matinée, le camarade qui l'avait accompagné vint le voir, convaincu qu'il le trouverait plongé dans un profond sommeil. Mais quelle ne fut pas sa surprise, de le trouver en train de lire *Farass Boulba* (chef-d'œuvre de Gogol). Géliaboff en se couchant avait pris machinalement le volume sur l'étagère et avait lu jusqu'au matin. Interrompu dans sa lecture par l'arrivée du camarade, il ne put causer que de *Farass Boulba*, tant il était pénétré des beautés de ce livre. La nature était pleine de charme pour lui et dans ses moments

libres, il quittait la ville pour aller admirer un coin de la Néva. ou la mer, ou quelque vaste espace sans limites.

Il aimait aussi la musique avec passion ; et un de ses plus grands plaisirs était de passer une soirée avec de bons camarades. Ces occasions étaient bien rares, mais lorsqu'elles se présentaient, Géliaboff était toujours l'âme de ces petits cercles. Il pouvait dire : « Je fuis les distractions dans les affaires, mais dans les amusements, je suis tout au plaisir. »

Ces instants sereins et joyeux étaient des points lumineux dans un sombre horizon. Les exécutions pesaient sur chacun d'eux comme un affreux cauchemar. Les amis les plus intimes, les plus chers, les plus proches, périssaient les uns après les autres et toutes les tentatives de vengeance semblaient inutiles.

On aurait dit qu'une main invisible sauvait le tyran...

On avait tout essayé, mais rien ne réussissait ! Dans de tels moments, un sentiment de colère et d'impuissance vous saisit, vous étouffe comme un poids énorme, écrasant ; vous perdez courage et la confiance dans la justice universelle vous abandonne, vous vous détachez de la vie, de cette vie où évidemment l'injustice est la loi fondamentale... La gaité fuit lorsque vient le dégoût de la vie. Pendant toute l'année qui a précédé le 1er mars (1), je ne me souviens que d'une soirée où l'on se soit amusé. C'était au nouvel an 1881. On savait déjà à cette époque qu'un nouvel attentat était projeté contre Alexandre II et pour cette fois-ci toutes les précautions pour la réussite avaient été prises. Les détails de cette conspiration n'étaient connus que de quelques participants et nous ignorions jusqu'aux noms de ces derniers ; on était sûr du succès. Le besoin de se distraire, de se consoler était impérieux. On arrangea donc une petite soirée pour fêter la nouvelle année ; je ne sais qui en avait eu l'initiative, mais c'est Géliaboff qui en était le principal organisateur. L'endroit de la réunion était Dieu sait où, dans un quartier très éloigné ! Pourtant les invités ne manquèrent point d'y venir en très grand nombre.

Il faisait un temps épouvantable : le vent hurlait, la neige tombait à gros flocons. Mais l'assemblée fut très animée. « Messieurs point d'affaires ce soir » s'empressaient de dire les

(1) C'est le 1er mars 1881 qu'Alexandre II fut tué par les Terroristes.

organisateurs à chaque nouvel arrivant et cette décision fut strictement observée. Au commencement on se sentait mal à l'aise. Comment ne point parler de la Cause? de quoi s'entretenir alors? On ne pensait qu'à cela. Bientôt, cependant, on oublia les choses graves et tout alla le mieux du monde. La maîtresse de céans avait été très soigneuse à préparer une foule de bonnes choses pour régaler son monde. Les hôtes ajoutèrent les uns du vin, les autres un gâteau et d'autres gourmandises.

Géliaboff se dépassa ce soir là; il parcourait toutes les chambres, causait avec tout le monde, ne permettait pas qu'on restât pensif. Il faisait les honneurs, arrangeait des chœurs, des danses et encourageait tous les visiteurs à déployer chacun ses talents. Ce fut une soirée mémorable! Parmi les assistants on remarquait: Kibalcisch Sabline, Sophie Perovskaya et encore une dizaine de personnes. On aurait dit qu'une joie diabolique s'était emparée de tout ce monde. La plupart pressentaient qu'une pareille soirée ne se représenterait plus jamais.

Dieu! quelles folies n'a-t-on pas faites! Sabline, conteur inimitable, faisait tordre avec ses anecdotes.

On chanta. Il y avait longtemps que les terroristes révolutionnaires n'avaient pas chanté. On entonna avec un ensemble merveilleux « le Cor d'Appel » avec les paroles: « C'est avec joie que nous nous jetons dans la mêlée. »

On chanta aussi des chansons sans tendance. Puis la danse commença, on imita le vrai bal. Géliaboff l'ouvrit solennellement. Toutes les dames furent invitées par lui. On commença par une contre-danse. On dansa « les Lanciers » et on finit par un étourdissant « Trépaka », danse nationale.

Géliaboff et Sabline étaient très bons danseurs. On fit tant de bruit que, quoique ce fut la veille de l'an, jour où les neuf dixièmes des habitants de Pétersbourg sont ivres-morts, les locataires de l'étage inférieur vinrent voir ce qui se passait. Un souper joyeux, accompagné de toast à la Révolution, à la mort des tyrans... termina la soirée qui se prolongea jusqu'à l'aurore. J'ai fait là des adieux éternels à la plupart de ceux qui y assistaient. Dans des occasions semblables, personne ne s'amusait avec tant d'entrain, tant d'abandon que Géliaboff. En

le voyant si gai, si insouciant, on aurait pu croire que son âme n'était point obsédée de noirs soucis, de sinistres pensées.

Il s'oubliait réellement. Il repoussait toujours les lugubres idées qui auraient pu l'abattre; il les chassait bien loin de lui, ne leur laissant point de prise sur sa personne. Rien ne pouvait le décourager. Chaque fois qu'un coup le frappait, il disait : « Eh bien, c'est à nous d'y remédier. » Même le mauvais état de santé dont j'ai parlé plus haut ne l'effrayait point ou du moins ne lui ôtait pas son courage. Sa foi dans le triomphe de la cause du parti révolutionnaire était inébranlable. « Tout cela n'est rien, disait-il, on trouvera toujours des lutteurs. Si nous périssons il y en aura d'autres qui nous remplacerons. » Il est vrai que ces paroles encourageantes avaient pour but de soutenir l'énergie des autres, mais pour agir ainsi, il fallait avant tout ne perdre ni courage ni confiance en soi-même. L'exemple que cet homme a donné et donne encore à tous ceux qui l'ont connu restera ineffaçable.

Hélas ! il me manque le talent nécessaire pour peindre mieux cet homme rare, mais je me console dans l'espérance que ce que je vous en ai raconté, quoique bien incomplet, pourra être utile à un grand nombre de peintres pour ressusciter l'image de ce véritable martyr. Puisse Géliaboff, (1) dans toute sa grandeur, servir d'exemple à ses descendants spirituels; puisse-t-il comme pendant sa vie les encourager, les unir pour la grande Cause en poussant le cri plein de feu : « Oh ! si je pouvais verser dans vos veines le feu sacré qui nous a brûlés et tourmentés ; si chacun de vous pouvait pour un moment vivre cette vie dont nos ancêtres ont vécu. »

Traduction du Russe par Mmes FREISTEIN et RENAUD.

(1) Il fut pendu, lui cinquième, à la suite du meurtre d'Alexandre II et mourut après avoir vu pendre Sophie Perovskaya.

LES DÉCLASSÉS [1]

Il fait un temps affreux depuis le lever du jour.

On dirait qu'une force surnaturelle remue la terre, en extrait toute la boue emmagasinée dans ses entrailles et la vomit sur le sol gluant. Le ciel, couvert, est d'une couleur terne et les nuages bas rampent au ras des toits.

Les piétons s'embourbent profondément. De la boue, partout de la boue, toujours de la boue, encore de la boue! Toute la

(1) Mamine, qui signe aussi du pseudonyme de Sibiriak, est un des plus sympathiques écrivains de la nouvelle école, encore inconnu à l'étranger, mais qui jouit d'une très grande popularité en Russie où il occupe, tant par son talent de premier ordre que par sa prodigieuse fécondité, une place marquée dans la littérature contemporaine.

Dès le début de sa carrière littéraire, sa renommée fut solidement établie par la publication de son grand roman *La Clique de la Mine*, qui lui acquit les sympathies du public lettré. Et, chaque fois, à toutes ses œuvres qui paraissent dans les meilleures revues et les journaux libéraux, toujours heureux de lui ouvrir leurs colonnes, Mamine sait imprimer un intérêt nouveau, car tous les illogismes, toutes les misères de la vie russe, toutes les souffrances de ce peuple qu'il a si bien étudié, trouvent dans son âme un écho puissant. Ce sont ces jeunes gens entrés dans la carrière du travail, naturellement bons et loyaux, ne manquant pas d'esprit, comme le déclassé Bachka, mais qui ne portaient pas en eux la force morale nécessaire pour résister au milieu pernicieux dans lequel le hasard les avait jetés et qui tombent; c'est une jeune fille, une enfant que sa mère profitant de la saison de la foire de Nijni-Novgorod, ce rendez-vous du monde commercial de toutes les Russies et de la Sibérie, s'empresse de vendre au premier acheteur venu de chair féminine, sans se douter le moins du monde du cynisme de son acte, qui lui apparaît comme tout à fait logique et dans l'ordre des choses; c'est le condamné transporté en Sibérie que les différentes péripéties de sa vie ont amené au crime; c'est sous le titre général d'*Ombres enfantines* toute une série de silhouettes d'enfants, sur lesquelles l'auteur se penche douloureusement, de ces petits êtres chétifs qui, au moment même où ils ont vu le jour, étaient déjà condamnés à disparaître grâce aux conditions anormales du

ville de Propadinsk (1) semble vouloir se dissoudre en ce marais boueux. C'est comme si le ciel eût absorbé toutes les eaux sales de la ville pour les répandre à flots dans les rues.

— C'est dégoûtant! fit Bachka de sa voix cuivrée en regardant la rue à travers les carreaux embués du cabaret.

Dehors tout se noie dans un brouillard épais. Des flocons de neige fondent dans l'air et tombent doucement sur le sol en le détrempant de plus en plus. En un instant la neige collée aux vitres intercepte le jour et plonge le cabaret dans une pénombre.

— Voilà ce que le bon Dieu nous envoie, dit sur un ton tranquille le patron de *Plevna*, un gros moujik, le visage troué de petite vérole, vêtu d'un veston de velours.

Il se nommait Ivan Vassiliecktch, mais souvent, par colère, ses clients l'appelaient plus brièvement Vanka Caïn. (2)

— Hein, Bachka! qu'en dis-tu? En voilà-t-il une affaire!

Bachka ne répondit pas au cabaretier. Il tendit ses longues jambes en avant, découvrant ainsi ses chaussures éculées, débris de vieilles bottes veuves de leurs tiges. S'accoudant sur son bras velu, il laissa retomber sa tête sur sa poitrine. Et

milieu dans lequel ils sont venus au monde, de par l'anémie, la tuberculose, la nervosité même dans les classes aisées, que leurs parents leur ont transmises.

Voilà quels sont les héros de Mamine.

Quelques-unes de ses esquisses sont consacrées à la jeunesse des écoles, à peine sortie de l'enfance et dont l'esprit est déjà agité par les différents problèmes que pose la vie. Mais, où l'auteur apparait en maître, c'est lorsqu'il dépeint la classe parasite de la petite bourgeoisie encore naissante en Russie, avec les instincts rapaces et accapareurs, la cupidité et la dépravation morale de ses représentants, type prédominant dans les carrières et les mines d'or de l'Oural et de la Sibérie.

La critique russe a depuis longtemps déjà reconnu en Mamine Sibiriak un écrivain de grand talent. Voici par exemple en quels termes M. Skabitchevski, l'éminent critique, a apprécié cet écrivain dans un article qu'il lui a consacré l'année dernière.

« D. N. Mamine a toutes les chances de prendre place parmi les romanciers européens de premier ordre ou du moins de dominer l'esprit et le cœur de ses compatriotes. C'est un écrivain doué d'un très sympathique talent ».

Et plus loin, mettant en parallèle le talent du romancier russe avec celui de M. Emile Zola, il ajoute:

« Par la force de son talent, Mamine ne le cède en rien au célèbre romancier français: il le dépasse plutôt. Quant à l'abondance, dont ces deux romanciers font preuve dans leurs écrits, il serait même ridicule de comparer Zola à Mamine. »

M. S.

(1) Nom de fantaisie formé du verbe : être perdu, périr. — *Trad.*

(2) Diminutif de Jean dans un sens méprisant. — *Trad.*

l'on put apercevoir quelques cheveux blancs parmi les boucles châtaines de sa lourde chevelure embroussaillée.

Ses vêtements rapés ne pouvaient plus supporter les réparations. Sa redingote graisseuse, taillée à l'ancienne mode, avec manches étroites et large collet, était déchirée sur toutes les coutures. Et son pantalon de drap gris, montrant la trame, menaçait de se séparer de lui en dépit des larges pièces cousues aux genoux.

Ce costume lamentable préoccupe fort peu, d'ailleurs, notre héros. Depuis son lever une autre pensée l'obsède : se procurer le petit verre dont il éprouve si grand besoin par ce lendemain d'ivresse. Son cœur se contracte comme sous la morsure d'une sangsue lui tirant le sang goutte à goutte. Un insupportable malaise envahit ce corps d'athlète, pénètre ses os et ses muscles. Cette idée fixe ne quitte plus son cerveau. Un brouillard d'ennui voile sa large figure carrée, barbe massive, sourcils épais, nez aplati. Seuls ses petits yeux gris pétillent de convoitise.

— Le diable ne m'enverra personne ! marmonne-t-il en regardant la porte qui s'ouvre et se referme sans cesse ! Quel sale temps !

Pour éviter la neige beaucoup de gens entrent au cabaret de Plevna. Mais ce ne sont qu'inconnus : cochers, vieux soldats, paysans du marché, ouvriers. Tous, en entrant, font sur le parquet de larges flaques de neige fondue. Secouant leurs bonnets couverts de flocons, ils s'avancent en jurant vers le comptoir.

Le cabaretier suffit à peine à ces nombreux clients. Il remplit minutieusement les petits verres et ne pose plus l'énorme bonbonne qu'il tient à deux mains. Le nectar délicieux diminue à vue d'œil par suite de ces nombreuses tournées. Des « heins » de satisfaction sortent des robustes poitrines et emplissent la salle ; les gros sous pleuvent sur le comptoir.

Et Vanka Caïn trône à son poste tel un chef d'orchestre à son pupitre.

— Quel froid ! exclame un cocher, gaillard solide, tandis qu'il s'approche du comptoir et cherche sa bourse sous le pan de sa houppelande. Puis, les yeux fermés, il engloutit son petit verre, d'un trait.

Plein d'envie, Bachka fait des efforts sur lui-même et se

détourne avec dépit de cette scène émouvante. Ce qui ne l'empêche pas de deviner le baume de l'alcool en la poitrine de ces heureux.

— Dire qu'il ne pensera pas à m'offrir un petit verre, continue-t-il à songer amèrement, — rien qu'un petit verre pour me remettre !

Et le cœur de Bachka se gonfle de haine contre l'hôte, oubliant l'ivresse de la veille.

— Ah ! quelle face d'écumoire !... ce ladre de Caïn !.. Il sait pourtant que je le lui payerai plus tard... Pouah ! Satan, va !... Et pour comble d'ennui, pas un ami ce matin !... que font-ils donc ?... Ni Ckocklik, ni Kornilytch, ni Trouba... personne !...

Placé au centre de la ville, en une impasse donnant sur le marché au blé, Plevna est le cabaret privilégié de Propadinsk. Il se compose, outre le vestibule, d'une grande salle mal éclairée avec, au fond, le comptoir du patron. Derrière, une petite porte accède à deux autres pièces plus petites et réservées aux habitués. Ceux-ci s'arrêtent rarement au comptoir et ne font que traverser la grande salle pour se rendre là où ils sont chez eux. Dans le cabaret proprement dit se pressent les clients de passage qui, après avoir bu, vont prendre place sur le large banc malpropre, le long du mur, où ils mangent à leur aise le morceau de pain qu'ils apportent.

En ce moment, seule la grande salle est occupée. Parmi le brouhaha et le continuel va et vient, l'oreille de Brachka perçoit dans le vestibule un léger bruit... Ces pas pressés lui sont bien connus... C'est Kornilytch qui arrive enfin.

En effet, la porte donne passage à son ami vêtu d'un veston et coiffé d'une légère casquette. De tournure alerte, le nouveau venu salue le cabaretier, puis disparait dans la pièce voisine, suivi de Bachka.

— A peine en ai-je réchappé, raconte Kornilytch clignant ses yeux de côté. Et je n'ai fait que deux parties. A la deuxième, j'ai légèrement poussé la bille avec ma manche... j'ai été pris et proprement arrangé... Ah ! ces coups de poing dans le dos!... je ne te dis que ça... Et toi ?... Bon, bon... je devine... Fichtre ! ça ne va pas !...

Kornilytch enfonça ses deux mains dans les poches de son pantalon et se mit à marcher à petits pas comme les garçons

de café. Son veston était tacheté de neige fondue. Et une épaisse vapeur montait de ses épaules.

— Est-il lâche ce Vanka ! cria Bachka en une pose tragique au milieu de la pièce. Ce coquin cornu sait bien ce que l'on souffre. Et il ne lui viendrait pas à l'idée de nous offrir une gorgée, le contenu d'un dé de femme !

— Pour ça, mon cher, tu n'as pas raison, affirma Kornilytch. Comment veux-tu qu'il nous offre à boire à tous ? Et que deviendrions-nous sans Vanka ?... Nous péririons, tout simplement, comme de misérables larves...

Bachka se soulagea d'un gros juron mais donna raison à Kornilytch. Celui-ci, en toutes circonstances, cherchait à excuser les gens, même si sa propre personne était en jeu. Il avait la mine chiffonnée, très éveillée, l'air bon enfant. Ses cheveux en brosse l'avait fait surnommer « le Hérissé. » Pas fier, il savait l'art de faire connaissance et d'entamer conversation. C'était le boute-en-train indispensable en toute bonne compagnie.

— Et la neige ? demanda Bachka absorbé en de nouvelles combinaisons.

— La neige ! .. Avec ce sacré temps !... Mais elle nous aveugle. J'en ai plein mon collet... Brr !... A propos, tu n'as pas de tabac ?... Eh bien, c'est pas la peine. On s'en passera...

Malgré l'air vicié de la salle, ses murs affaissés, humides, malpropres, son plancher maculé et sale comme dans une écurie, malgré l'atmosphère saturée des miasmes et odeurs spéciales aux cabarets, le Hérissé, content d'être tiré d'affaire, goûtait le bien-être relatif de la douce chaleur. A pleins poumons il absorbait cet air vicié, imprégné de l'âcre senteur du goudron, de l'alcool, de l'ail et du tabac... Quelques chaises disjointes, une table de bois blanc meublaient seuls ce salon réservé.

— Tiens ! les amis sont déjà là ! s'exclame, en entrant, un homme vêtu en paysan, trapu, les épaules larges, la barbe rousse, l'œil louche et clignotant, ce qui lui donnait l'air suspect.

— Quel temps de chien ! Et dire qu'il faut battre cette marmelade gluante sans rencontrer âme vivante !... Avec ça une faim de loup, les enfants !...

— Pas de quoi fumer et le drôle vient nous parler man-

geaille, riposta Bachka sur un ton de mépris, sans cesser d'arpenter la pièce à pas furieux... Dis donc, tu n'as pas rencontré Ckocklik ? ajouta-t-il.

— Si. Mais pour lui aussi c'est un mauvais moment.

— Allons-nous, par hasard, nous laisser mourir comme ça ?... Voyons, Trouba ! Essayons de trouver un joint, dit le Hérissé de sa voix doucereuse. Va chez Caïn, mon vieux ; peut-être se laissera-t-il faire... Qu'en dis-tu ?... Tu lui expliqueras la chose, n'est-ce pas ?...

Cette proposition rendit Trouba rageur. Il enfonça les doigts dans ses cheveux, se frotta la nuque comme pour en tirer un expédient, cligna plus fort son œil louche, puis secoua la tête négativement.

Un pénible silence accueillit cette mimique. Et l'apparition de Ckocklik lui-même ne put tirer ses amis de leur accablement.

Le nouvel arrivé était très jeune encore, de teint verdâtre, avec des yeux caves et luisant de fièvre comme tous les phtisiques. Sans mot dire il s'affaissa en un coin, encore essoufflé de sa course. On n'y prit pas garde. Et, pendant un moment, la tristesse et l'abattement poignèrent le petit groupe, comme il arrive aux gens qui, tout d'un coup, se voient égarés dans une forêt noire.

Aux moments critiques, c'était d'ordinaire l'ingénieux Bachka qui sortait ses amis de peine et trouvait l'issue. Mais lui-même, aujourd'hui, se laissait gagner au marasme.

A côté, dans la grande salle, le choc des verres se mêlait aux soupirs d'aise exhalés par les buveurs chaque fois qu'une nouvelle goutte du délicieux breuvage mouillait leur gorge. Et cette émouvante mélodie, ce bourdonnement spécial d'une foule devant un comptoir de cabaret, envahissait bruyamment le salon réservé.

— Y mettent-ils assez d'entrain, les canailles ! fit Bachka, les dents serrées en ramenant sur ses yeux sa casquette crasseuse, déformée et aplatie sur ses cheveux comme une crêpe du Mardi-Gras.

— Eh bien, camarades, restez-là ; je vais essayer... Peut-être aurais-je la chance...

A peine Bachka eut-il disparu que tous les amis se ranimèrent et chacun de crier : Allez, notre Bachka !... c'est en-

tendu !... Ah ! celui-là n'est pas entrepris !... Il ferait jaillir des ressources d'un roc ! Vrai, c'est une tête d'or !...

En son âme de Caïn, l'aubergiste lui-même fut pris d'un remords quand Bachka, l'air tragique, passa devant lui :

« Par cet affreux temps, tout de même, je ferais bien de lui offrir un verre, » pensa-t-il tout en servant la pratique. — Puis, un souvenir pénible remonte du fond de son cœur. Bachka avait offensé sa maîtresse et notre homme revint sur son premier mouvement : « Non, c'est bien fait... Il peut prendre des airs... Laissons-le languir... Après tout c'était une bagatelle... Akoulina le priait d'allumer le samovar... Ah ! il n'y pas de danger !... Toujours l'orgueil qui ronge les hommes !... Ces messieurs sont des lettrés, des savants s'il vous plaît... Ah ! là, là... Avec toute votre science, pataugez bien dans la boue... Ça fait du bien aux gens qui ne veulent pas voir le monde comme il est et qui ont la mémoire trop courte pour se souvenir des bons offices !... »

II

L'état désespéré dans lequel se trouvait Bachka lui avait suggéré une idée ingénieuse. Pour la réaliser il lui fallait se rendre à l'autre extrémité de la ville et c'était un moyen auquel il n'avait recours que dans des moments absolument critiques.

— Au diable ! — criait-il dans la rue, tandis que ses pieds enfonçaient profondément dans une boue glaciale.

Le temps était de plus en plus mauvais. Les bouffées pénétrantes de la brise lui brûlaient la peau. La poussière de neige qui tourbillonnait affectait en tombant différentes formes géométriques, aiguilles ou petites étoiles de glace, qui remplaçaient les gros flocons. Les rues de Propadinsk, si boueuses il n'y a qu'un instant, présentaient maintenant une surface blanche et trompeuse, où les pas enfonçaient dans des flaques comme dans des pièges.

Brachka, cherchant où poser le pied, s'y embourba tout-à-coup, et alors il eut du mal à se tirer du margouillis où ses chaussures restaient envasées. Subitement il s'arrêta et, tout perplexe, se demanda ce qu'il allait faire ; puis, prenant une résolution héroïque, il réenfonça de nouveau ses pieds dans ses chaussures remplies de ce mélange glacial de boue et de neige

et parvint à les dégager. Il continua son chemin en faisant claquer ses semelles sur les planches qui formaient le trottoir.

Pour arriver à son but, il avait encore une longue distance à franchir. Après une demi-heure de cette marche pénible, à bout de force, il se sentit défaillir.

Son énergie l'abandonnait et un instant il eut l'idée de retourner se réfugier sous le toit hospitalier de « Plevna » ; il regrettait amèrement d'avoir agi trop à la légère en le quittant. Mais il triompha de cet instant d'abattement et résolument se ramassa sur lui-même pour concentrer sa propre chaleur et garantir sa nuque de la neige qui lui tombait dans le collet. Comme un vrai loup il se mit à courir. Le voilà devant une auberge tenue par un certain Zoboune, qu'il fréquentait parfois ; il ne jugea pas opportun d'y faire une halte. Préoccupé d'un tout autre objet, il se hâtait d'arriver à son but et il avait encore à peu près une demi-verste à parcourir.

Les belles maisons en pierre qui appartiennent aux riches commerçants de Propadinsk, se groupent au centre de la ville ; autour, de tous les côtés, s'éparpillent les constructions en bois; enfin vers le périmètre de la ville, sur les confins de ses faubourgs, s'étalent les hameaux composés des plus misérables huttes qui rappellent par leur assemblage bizarre des nids d'hirondelles collés les uns sur les autres.

La maison de Lomotine, marchand de bétail en gros, est la seule construction en briques du quartier et forme un contraste singulier avec son entourage ; c'est vers cette maison que se dirige notre Bachka. Lomotine, autrefois simple paysan, enrichi dans le commerce, est mort tout récemment ; ses héritiers célèbrent ce matin une cérémonie commémorative, la veuve du défunt va généreusement distribuer l'aumône et on peut espérer une bonne aubaine.

Bachka avait donc une raison bien fondée de s'y rendre pour attraper les quelques sous dont il n'avait grand besoin que pour boire.

Tendre la main... fallait-il qu'il soit réduit à toute extrémité pour en arriver là comme aujourd'hui !

Une foule considérable se pressait déjà devant la maison de la veuve lorsque Bachka y parvint. Devant le portail, le concierge, un vrai bouledogue, mettait une grosse barre de bois en travers de la porte.

Et un à un les visiteurs entraient, obligés de baisser la tête pour franchir le seuil. Cette masse humaine ne représentait qu'un tas de haillons, se remuant, se pressant pour gagner d'assaut chaque pouce de terrain, devant la porte. Au milieu de ces assaillants, on entendait des injures lancées par des voix enrouées, des gémissements de vieillards, des cris de femmes, des piaillements d'enfants qui étaient autant de soupirs douloureux.

Bachka, qui faisait queue au dernier rang, prit la résolution d'attendre patiemment son tour de passer sous la barre.

Perdu dans ce milieu de gueux dont les traits n'ont plus rien de l'image de Dieu, il ressent pour eux un profond dégoût. Même dans sa chute, il se voit énormément au-dessus du niveau de ces débris humains. Cependant il aperçoit parmi ces malheureux quelques personnes qui ne lui sont pas inconnues.

Un vieillard à la tête toute blanche, courbé par l'âge, joue des coudes d'un air arrogant pour essayer de gagner du terrain.

Ce fut un magistrat : il occupa une situation qui le mettait en vue. Dans ses beaux jours, à l'apogée de sa grandeur, il allumait son cigare avec un billet de banque ; la boisson le perdit et maintenant il vit d'aumônes. Vient ensuite un homme au teint brun, à la barbe fraîchement rasée, qui a la réputation d'avoir été riche jadis. En effet, il avait hérité d'environ 50,000 roubles (1) qu'il se hâta de dissiper dans le plus bref délai. Puis c'est toute une armée de figures étranges qui sortent d'on ne sait quels bouges ; des femmes à l'aspect effrayant, à la face flétrie, ratatinée, à l'œil méchant, inspirant avant tout la méfiance.

Ces créatures avinées ne vivent que de mendicité... Et tous, mendiants de profession, vont quémander à domicile, sur les parvis des églises, au marché, chez les bourgeois lorsque la mort les visite. Les loques et les haillons sont leur décorum et comme l'enseigne qui attire le client chez l'artiste ou le marchand.

Sait-on dans cette foule où finit le haillon, où l'homme commence ? Non, ce sont là des ruines vivantes ; ces hommes se sont eux-mêmes transformés en guenilles.

(1) 125,000 francs.

Attendant que son tour vint, Bachka dut stationner une heure entière au milieu de cette foule. Les membres engourdis, grelottant, il avançait lentement. En vain il essayait de se réchauffer en battant de la semelle.

Il était à bout du calorique animal mesuré à tout organisme humain. Ses dents claquaient, et comme il regardait le concierge, cet homme bien nourri, à la face ronde, qui semblait prendre uu malin plaisir à laisser passer lentement ceux qui étaient, enfin, arrivés, il se sentit envahir par une haine féroce contre lui. Ce portier, d'une voix criarde et sifflante, insultait ces malheureux en les repoussant d'un air méprisant.

— Arrière ! leur commandait ce serviteur trop zélé en étalant son gros ventre qui masquait la porte. Arrière, sans quoi je vais prévenir Anphusa Parthénovna, qui elle-même vous fera déguerpir d'ici... Allons, arrière donc, ou je vous balaie !

— Eh ! Va donc ! Ne fais pas ton personnage ! Tu n'es pas un si gros légume, lui répondit une petite vieille bonne femme à la figure d'oiseau, très vive dans tous ses mouvements. Nous ne venons pas chez toi.

— Vas-tu continuer longtemps sur ce ton ? reprend le concierge en pesant ses paroles d'un air indolent, voici Anphusa Parthénovna qui est sur le perron...

Enfin, c'est le tour de Bachka. D'une main il se tient déjà à la barre, tout en affectant de ne pas voir ce détestable concierge dont l'aspect seul l'énerve, comme le loup affamé s'irrite en voyant un chien de garde bien nourri. Le sentiment pénible d'humiliation que Bachka éprouve en ce moment, l'excite davantage contre ce portier qui n'est absolument pour rien dans toute son histoire ; il voudrait l'avoir sous la dent pour le mettre en pièces. Il porta ses regards dans le fond de la cour et son attention se concentra sur la confortable installation du riche. La cour fraîchement sablée est d'un ton chaud, jaunâtre, qui égaye l'œil. Les annexes de la maison sont solidement bâties : un chien de garde est enchaîné dans sa niche près des magasins ; un fringant cheval est attelé à une voiture toute brillante de vernis ; à gauche un perron vitré et sur ce perron, à l'abri du vent et de la neige, se tient Anphusa Parthénovna ellemême, vêtue d'une riche pelisse de renard, et d'un geste grave, elle tend la part de chaque pauvre à mesure qu'il avance vers

elle en lui répétant chaque fois sa phrase stéréotypée : « Va, mon cher ami, prie pour l'âme de Siméon et de ses parents. » A ses côtés deux vieilles femmes coiffées de mouchoirs en coton brun broché de sémis d'œillets, encombrent le plancher de leur personne.

— Passeras-tu enfin ? cria le portier à Bachka qui baillait aux corneilles.

Celui-ci se courbait déjà pour passer sous la barre lorsqu'une femme à l'œil poché, la tête en avant, se rua vers l'entrée et peu s'en fallut qu'elle ne devança Bachka, mais celui-ci, la saisissant au collet, la rejeta vivement en arrière comme un paquet de chiffons.

— Voilà une fichue figure (1) qui veut passer avant son tour: où vas-tu si vite ? grommela-t-il en courant vers le perron.

Après avoir reçu son aumône, il se dirigea vers la porte opposée en serrant fortement dans son poing l'argent qu'Anphusa Parthénovna lui avait remis. A cette porte se trouvait le cocher, un grand gaillard vêtu d'un caftan en cuir, chargé de reconduire les solliciteurs.

Dans la rue, Bachka compta la somme dont il était possesseur. Il avait reçu 50 kopecks; ce résultat le récompensa largement de toutes les souffrances qu'il s'était imposées.

Dix minutes après, il entre dans le cabaret de Zoboune; une foule de mendiants l'y avaient devancé et déjà les sommes distribuées passaient dans le comptoir du débitant.

Ce gros cabaretier a un énorme goître; malgré son embonpoint, il est aussi alerte à son travail que Vanka Caïn à « Plevna ». Et chaque fois qu'il emplit le petit verre d'un nouveau client il répète la formule.

— Va, prie pour l'âme de Siméon et de ses parents... Anphusa Parthénovna a beaucoup trop de générosité pour vous et ça fait bien votre affaire 50 kopecks par tête !... Bah ! s'exclame Zoboune en apercevant son vieil ami Bachka. Tu en es aussi, toi !..

— Oui, tu le vois !... Bon, bon... Tu n'as pas besoin de faire une dissertation à ce sujet. Je suis tout engourdi... Sers-moi !

Bachka prit deux petits verres coup sur coup afin de se réchauffer, mais l'alcool ne produisit pas sur lui son effet bien-

(1) Expression de raillerie méprisante.

faisant habituel et il dût prendre un troisième verre. Au moment même où, d'une main tremblante, il portait ce verre à ses lèvres, la petite femme à l'œil poché surgit à ses côtés, en le poussant du coude avec insolence.

— Ah, te voilà encore, espèce de figure ! cria Bachka d'un ton furieux et déjà il levait le bras sur cette assommante créature. Tu veux donc que je t'écrase comme une mouche !...

— Oh, ouf ! quel homme terrible ! minauda La-Figure d'un air coquet et elle lui rit au nez avec une effronterie sans pareille. — Voyez donc ce fier-à-bras qui veut batailler avec les femmes... Eh bien, approche ! Essaye donc !.,.

Et, pour conclure, elle lâcha quelques paroles ultra-choisies du jargon de cabaret.

Elle savoura le petit verre de balsame vert qu'elle se fit servir et s'essuya les lèvres avec le bas de sa robe crottée en riant d'un air cynique :

— Ah, mon pauvre Bachka ! Tu t'en prends à une grenouille? lui dit Zoboune en grimaçant un sourire. Cette femme saura te répondre; sa langue est tranchante comme un rasoir.

Bachka jeta sur La-Figure un regard dédaigneux, plein de mépris et s'en détourna avec dépit, En général, il détestait les femmes comme certains individus appréhendent les souris, les cancrelas ou les punaises. Il subissait en ce moment un sentiment d'humiliation de s'être compromis au point de se disputer avec une femme.

Précisément, ce geste involontaire de répugnance excita La-Figure; même dans sa chute quelque profonde qu'elle fût, elle ne pouvait renoncer à la logique d'une jolie personne habituée à se voir l'objet de l'attention générale des gens dont elle reçoit les hommages. En effet, en arrêtant le regard sur ce visage gonflé, ces paupières enflammées, ces yeux troublés de larmes d'ivresse, ce nez enflé, ces lèvres luisantes d'un coloris bleuâtre, on aurait eu grand'peine à croire que ce fut là dans le temps une très jolie femme. Le costume qu'elle portait était d'une apparence lamentable. Son corsage défraîchi n'avait plus de couleur; sa jupe d'indienne était tournée d'un côté; un débri de vieux châle lui servait de coiffure; elle avait aux pieds des bottines éculées.

Après avoir absorbé deux verres de son balsame, La-Figure alla s'asseoir sur le banc à côté de Bachka; elle étendit en avant

ses pieds en montrant la cheville nue et une partie du mollet rond et blanc.

— Malédiction ! anathème ! jura Bachka en bondissant du banc, que me veux-tu donc ?

— Ah ! Finiras-tu une fois tes grossièretés, manant que tu es ! lui répondit La-Figure sur un ton différent, en prononçant ces paroles avec calme et fermeté.

Et prenant Bachka par le bras, elle le réassit de force près d'elle.

— Dis-moi, qu'est-ce qui te rend si rageur ? Fumons plutôt une cigarette, cela vaudra bien mieux; j'ai du tabac,..

Bachka se détourna et cracha en signe de dégoût. Cependant il accepta la cigarette. Il se sentit envahi par un singulier sentiment de curiosité; il lui semblait qu'il connaissait cette femme éhontée depuis longtemps déjà, et il éprouva même un certain plaisir d'avoir été retenu par elle, tout en continuant de l'injurier violemment dans sa pensée. Il voulut partir de suite pour se rendre en toute hâte auprès de ses amis qui l'attendaient au cabaret de « Plevna ». Et, malgré lui, sa langue balbutia :

— Figura Ivanovna, voudrais-tu prendre encore une goutte de balsame ?

— Oui, si tu veux me tenir compagnie; sans cela, je n'accepte pas.

Alors, pour Bachka, tout se passa comme dans un brouillard. Les petits verres se suivaient et Bachka sentit une douce chaleur se répandre dans ses veines. L'engouement s'empara de lui; il riait comme un fou... il chantait avec sa nouvelle connaissance.

Ils quittèrent ensemble le cabaret de Zoboune. En cheminant dans les rues, Bachka devint galant, empressé auprès de sa dame, lui prêtant le bras pour passer les endroits boueux ou difficiles.

— Allons plutôt chez Vanka Caïn, proposa Bachka. Là nous sommes chez nous, dit-il à sa compagne en zigzaguant de tous côtés, mes amis de là-bas sont de braves garçons... Les connais-tu ? Le Hérissé ?... Le Ckocklik ?... Le Trouba ?... Non, tu ne les connais pas ?... Eh bien, si tu ne les connais pas, je dois avouer que tu ne connais personne...

En marchant bras-dessus et bras-dessous, Bachka haussait

les épaules sans se douter du froid glacial qui lui pénétrait dans tout le corps.

— Il faut nous procurer encore de l'argent, dit La-Figure. Je sais bien où il y en a. Veux-tu venir ?... Il y a encore deux maisons où l'on célèbre aujourd'hui l'office des morts.

(*A suivre*). SIBIRIAK.

Traduit du russe par Marie STROMBERG.

LA QUESTION CUBAINE

ET LES INTÉRÊTS FRANÇAIS

Les reptiles de la presse parisienne ont été longtemps unanimes à déclarer que « l'intérêt et les sympathies de la France s'accordaient à nous faire souhaiter que l'Espagne triomphât de l'insurrection cubaine ».

Cette opinion désintéressée, nous le voulons bien, s'appuie, à en croire une feuille officieuse, sur ce fait que « nous n'aurions rien à gagner à ce que les Etats-Unis dépouillent à leur profit les Espagnols du rôle de gardiens des deux entrées du Pacifique, la Perle des Antilles, à l'entrée du golfe du Mexique et les îles Philippines à l'Occident ». (1)

C'est du moins en vertu de ces données nouvelles, qui relèvent évidemment de la géographie de l'avenir, que l'organe de M. Méline, à qui j'emprunte cette citation, étaie une vague démonstration de cet accord de l'intérêt et des sympathies de la France.

Sans rechercher quelle entrée le Pacifique peut bien avoir dans le golfe du Mexique, problème difficultueux qui n'est pas près d'être résolu, sans demander où le rédacteur de la *République française* a bien pu pêcher l'ingénieuse idée d'une application de la doctrine de Monroé à des îles qui n'ont absolument rien d'américain puisqu'elles sont océaniennes, il sera permis d'examiner plus sérieusement, et de plus près, que les porte-plumes habituels de l'ambassade de la rue Saint-Dominique, cet accord si hautement proclamé de « l'intérêt et des sympathies de la France » dans la question cubaine.

(1) *République française*, 12 mars 1896, premier Paris signé de la Tour.

I

La sympathie d'abord.

Depuis un quart de siècle, l'Espagne a-t-elle vraiment beaucoup fait pour s'attirer les sympathies françaises?

Au lendemain de nos désastres, ses hommes politiques se sont plongés dans l'admiration la plus vive et la plus bruyante pour le système allemand. Ses artistes et ses littérateurs ne parlaient des choses de Paris qu'avec ce petit sourire dédaigneux des gens si persuadés de leur mérite qu'ils ne sauraient accorder décemment leur attention à celui d'autrui.

Ce sont là des titres bien frêles à nos sympathies et nous aurions peut-être peine aussi à ne pas nous souvenir que, quand l'Espagne avait un roi qui n'était pas un bébé, ce roi eut l'attention délicate d'aller parader à Strasbourg en costume de colonel de uhlan.

A ceci près, nous ne marchanderons pas nos sympathies au peuple espagnol. Carliste, républicain, monarchiste libéral, toute question politique mise à part, l'Espagnol a des qualités fortes et dans la race latine il est un rejeton loyal sinon toujours très fraternel.

Mais le jour où l'Espagnol se trouve en parallèle avec le créole cubain qui vient s'asseoir sur les bancs de nos universités et de nos écoles, qui suit les progrès de notre art et de notre industrie, qui sait nous donner, à l'occasion, des poètes comme l'auteur des *Trophées*, entre la monarchie dont nous savons la vieille hostilité sous les maisons d'Autriche et de Bourbon et la République naissante qui n'a ni histoire ni passé, nous hésitons vraiment à choisir.

Mais alors l'intérêt?

Pour les rédacteurs de la *République française*, il consisterait à nous assurer un voisin puissant au Maroc. J'avoue qu'en fait de voisins le Marocain me semble préférable à l'Espagnol, le plus faible au plus fort, et que je ne vois pas du tout l'utilité de remplacer l'homme malade de Tanger par un gouverneur au choix du successeur de Canovas del Castillo. Probablement j'ai l'esprit mal fait, mais les avantages de cette substitution m'échappent complètement et je ne comprends goutte quand je vois inviter une nation européenne à s'installer dans

le proche voisinage de notre colonie algérienne ou ses nationaux sont déjà trop nombreux.

Sans doute l'intérêt français à maintenir les Espagnols à Cuba se démontrera par l'excellente gestion de l'Espagne dans l'île, gestion qui donne toutes les garanties à nos nationaux. « Impôts écrasants, fonctionnarisme exubérant et coûteux, manque de liberté pour les créoles, abus de toute sorte, » tel est le tableau enchanteur et trop véridique que trace le rédacteur de la *République française*, qui garde le silence sur la sécurité, sécurité si douteuse que bien des fois nos consuls se sont vus dans la nécessité de dire à nos nationaux : « Ne restez plus à Cuba et si vous y restez ne comptez ni sur le gouvernement espagnol ni sur celui de la France qui ne réussira... et encore... qu'à obtenir à vos héritiers le prix de votre sang. »

A moins qu'il ne s'agisse de l'honneur très grand que nous font les successifs cabinets espagnols de confier aux portefeuilles des gogos français le plus grand nombre possible, de titres de l'Extérieure, du Nord d'Espagne, de Saragosse, des Chemins andalous et des autres valeurs moins solides que les syndicats Pereire et Rothschild ont fait pulluler sur notre marché. Certes, je ne confonds pas le crédit de l'Espagne avec celui de l'Italie. Les ressources de la première sont bien plus réelles que celles de la seconde et il n'est pas douteux que le commerce espagnol ne se développe, ainsi que l'indique la progression des recettes des chemins de fer et de la perception effective des impôts. Mais je ne sais jusqu'à quel point il faut considérer comme une faveur la présence de quelques cent millions en titres espagnols dans les portefeuilles français. Il paraît fort douteux que les très lourds sacrifices qu'impose à l'Espagne sa résistance au mouvement d'émancipation de ses colonies soient très propres à consolider le tronc plus ou moins vermoulu ou siégent une femme et un enfant et à encourager le développement de l'industrie et du commerce péninsulaire. Or, en matière de vie économique, toute nation qui ne progresse pas est sur la pente glissante de la décadence.

Pour nos compatriotes, jadis trop confiants dans la sécurité des valeurs espagnoles, il faut souhaiter des fluctuations qui leur permettraient de dégager le plus avantageusement possible leur position, fluctuations que ne manqueront pas de susciter les syndicats qui travaillent à soutenir les cours de l'Ex-

térieure, à moins que nos compatriotes ne soient en état d'attendre pour réaliser l'heure encore lointaine où les Espagnols auront la sagesse de prendre leur parti du fait accompli et de laisser les Cubains s'administrer à leur guise.

Aussi bien toutes ces tentatives d'explications sont puériles et, trop modeste, le rédacteur de la *République française* a négligé dans sa démonstration les *vraies* causes qui doivent nous attacher aux intérêts de l'Espagne et nous faire une fois de plus leur sacrifier les intérêts de nos nationaux à Cuba, selon la doctrine de MM. Barthélemy Saint-Hilaire et Duclerc.

Et ce n'est pas par inadvertance que je dis une fois de plus. Nos nationaux, en effet, ont de très grands intérêts dans l'île de Cuba. Pour s'en faire une idée il suffira de rappeler que dans un seul département de l'île, le département oriental, on évalua à 30 millions les pertes subies par les colons français (1) durant l'insurrection de 1869, en grande partie du fait des soldats espagnols par qui, comme le rappelait le *Temps* du 1er août 1881, « plusieurs de nos nationaux furent assassinés. »

Or, quel cas notre bonne voisine l'Espagne a-t-elle fait des réclamations de notre gouvernement. C'est bien simple, mon Dieu. En dépit des inventaires dûment établis et certifiés exacts par nos consuls, l'Espagne n'a tenu nul compte des réclamations faites. En face des appels à son équité des victimes de ses troubles civils, l'Espagne se bouche les oreilles et les laisse crier, et je rends d'ailleurs cette justice aux victimes qu'elles ont fort peu crié, trouvant sans doute tout naturel le rôle de dupe qu'on leur faisait jouer.

Mais c'est ici que se produisit un incident comique.

Ceux qui crièrent le plus fort, ce ne furent pas les Français pour réclamer des millions, ce furent les Espagnols pour réclamer neuf cent mille francs et leurs cris furent si perçants que le gouvernement espagnol toucha ses neuf cent mille francs, je ne dis pas les sujets espagnols, car les cabinets successifs de Madrid ont toujours oublié de justifier de la répartition de la susdite indemnité. *Cosas de Espana.*

L'histoire de ces revendications espagnoles est assez piquante pour qu'on la raconte.

(1) Le *Temps*, 1er août 1881. Article ESPAGNE.

II

Au mois de juin 1881, le sud-oranais était en pleine fermentation. Un chef arabe insurgé, Bou Amena, massacra à Saïda un certain nombre de Français et d'Espagnols réunis pour la récolte de l'alfa.

Immédiatement la presse espagnole, l'*Imparcial* en tête, jeta les hauts cris (1). L'ambassadeur d'Espagne à Paris, le duc de Fernan Nunez, fit d'énergiques réclamations à M. Barthélemy Saint-Hilaire, que les accidents de la politique avaient voituré de l'Institut au quai d'Orsay. Le digne vieillard en fut troublé dans ses chères études. Péniblement il s'arracha à ses versions d'Aristote pour rappeler, très timidement d'ailleurs, que « le gouvernement français attacherait du prix à savoir si, en ce qui le concerne, le gouvernement espagnol a l'intention de pourvoir dans des conditions analogues au règlement des demandes élevées par des Français à la suite de l'insurrection cubaine et de la guerre carliste. Ces réclamations sont basées sur des dommages-intérêts de semblable nature et remontant à plusieurs années ; l'opinion publique en France, pas plus que les Chambres, dont le concours est indispensable pour le vote d'un crédit spécial, ne s'expliquerait pas que le gouvernement laissât sommeiller la cause de ses nationaux en Espagne, pour consacrer exclusivement sa sollicitude aux colons espagnols d'Algérie, si digne d'intérêt que soit d'ailleurs leur situation. » (2)

Les Espagnols bondirent en voyant la témérité de l'agneau Barthélemy Saint-Hilaire.

Comment cet animal plein de rage osait-il troubler la quiétude castillane? Il s'agissait des massacres de Saïda et non d'autre chose. On rappela donc vertement à l'ordre à Madrid le philosophe, en lui établissant par un distingo subtil que les ouvriers espagnols qui vont gagner leur vie en travaillant en Algérie au ramassage de l'alfa sont absolument indispensables à l'industrie qui les emploie, (3) tandis que, paraît-il, les Français n'ont jamais été nécessaires nulle part. On lui démontra

(1) *Le Temps*, 14 juillet 1881. Dépêche de Madrid.
(2) *Livre Jaune*, affaire de Saïda. Note française du 23 juillet 1881.
(3) *Livre Jaune*, affaire de Saïda. Note espagnole du 31 juillet 1881.

clair comme le jour que les massacres avaient eu lieu par la faute des autorités locales, ce qui était bien démontré par la révocation de ces autorités prononcée par le gouvernement français. (1) M. Barthélemy Saint-Hilaire avait beau jeu pour répondre que les Français méritaient un peu plus d'égards que ne leur en accordait la morgue espagnole et que le Trésor ne les trouvait pas si négligeables quand il s'agissait de payer les impôts écrasants prélevés au cours de la lutte cubaine. M. Barthélemy Saint-Hilaire aurait pu rappeler que, lors de cette même insurrection, l'Espagne avait non seulement rappelé divers gouverneurs généraux de l'île de Cuba pour fautes dans leur gestion, mais aussi, traduit en conseil de guerre et condamné pour lâcheté, le gouverneur militaire de Bayamo qui, après quelques jours de résistance, avait capitulé et livré, dès le début du mouvement insurrectionnel, la place dont il avait le commandement à Carlos Manuel Cespedes et au petit groupe de patriotes partis avec lui de la Demajagua.

Mais M. Barthélemy Saint-Hilaire ne sut ou n'osa rien répondre. Il accepta toutes les rebuffades, toutes les insolences. Il se laissa dire par le duc de Fernan Nunez que « la France ne pouvait se dissimuler que puisqu'il n'appartenait pas à l'Espagne de châtier par elle-même Bou-Amena et ses partisans qui avaient en premier lieu offensé la France, c'était à celle-ci substituée à ses droits d'imposer le châtiment encouru ».

Il laissa l'ambassadeur ajouter que « cette situation pourrait imposer au gouvernement espagnol la nécessité de prendre des mesures pour entraver l'émigration d'Espagne en Algérie, émigration qui non seulement prive la patrie de travailleurs utiles mais qui peut, à la suite de désastres pareils et qu'elle avait jusqu'ici cru impossibles, devenir l'occasion nouvelle de réclamations considérables contre l'Espagne. » (2)

Enfin, il fit preuve d'une telle platitude que plus tard, M. de Freycinet, un de ses successeurs, s'empressa, digne souris blanche, de rappeler que la responsabilité de l'acceptation de

(1) *Livre Jaune*, affaire de Saïda. Note espagnole du 31 juillet 1881.

(2) Ces passages des notes espagnoles ont été relevés en juin 1882 à la Commission du budget par M. Lockroy qui déclarait que cette attitude hautaine le déterminait surtout à repousser le projet de loi d'indemnisation. — *Le Temps*, 11 juin 1882, journée parlementaire.

ces dépêches ne lui incombait pas (1) et qu'elle appartenait tout entière au savant helléniste qui n'avait point trouvé dans Aristote, au chapitre des chapeaux ou ailleurs, le formulaire d'une réponse nette à ces arrogances.

Vainement la presse française rappelait-elle à son ministre que de 1873 à 1881 les ministres des Etats-Unis à Madrid avaient obtenu le paiement en traites tirées sur la maison Rothschild du montant des réclamations des Américains lésés à Cuba au cours de la guerre civile et, ce qui est plus piquant, des réclamations des colons séparatistes qui étaient allés se faire naturaliser aux Etats-Unis pendant qu'on séquestrait leurs biens et leurs noirs dans l'île. (2)

M. Barthélemy Saint-Hilaire préféra terminer par une capitulation complète dont il convient de rapporter ici le texte :

« Pendant dix années, disait la note française du 8 août 1881, l'insurrection cubaine a privé les colons français des garanties qui avaient déterminé leur établissement. L'incendie et le pillage ont déterminé la ruine de beaucoup d'entre eux et sur plusieurs points de l'île, d'autres se sont trouvés à la merci des hordes indisciplinées dont les excès n'ont pas été surpassés en Algérie. Les résidents français du Nord de l'Espagne ont également souffert dans leurs biens des abus imputables aux bandes carlistes. Le gouvernement français s'est borné cependant à recommander leurs droits à l'équité et à la générosité de l'Espagne *en s'abstenant de formuler aucune demande d'indemnité, il a considéré qu'en allant s'établir à l'étranger ses nationaux avaient volontairement accepté une part dans la mauvaise fortune du pays*, il n'a voulu ni rechercher si l'autorité locale n'avait pas encouru quelque responsabilité ni peser les moyens mis en œuvre dans la répression, ni tirer argument

(1) *Le Temps*, 11 juin 1883, journée parlementaire.

(2) *Le Temps*, 3 août 1881. — Au moment où j'écris ces lignes (juin 1897), les journaux français annoncent la conclusion prochaine d'un traité entre l'Espagne et les Etats-Unis pour obvier aux inconvénients qui ont résulté pour la première de ces naturalisations hâtives. « Ce projet, dit le *Temps* (6 juin 1897), à été élaboré par le gouvernement espagnol qui estime que la tension des relations entre l'Espagne et les Etats-Unis a été due en grande partie à la facilité avec laquelle les Cubains ont pu obtenir la naturalisation et demander la protection de l'Amérique. » Si l'Espagne obtient la signatnre de ce traité, elle n'empêchera pas les spoliés de vendre, à la première alerte, par des actes aussi réguliers que fictifs, leurs domaines à des citoyens américains qu'il faudra bien indemniser.

des modifications successives apportées dans le commandement des forces régulières : ce sont là des appréciations qui relèvent uniquement de l'Etat souverain. » (1)

Et il terminait par la promesse d'un dédommagement pour les ramasseurs d'alfa, se bornant à exprimer « le souhait que les Français victimes de l'insurrection cubaine et de la guerre carliste ne tardassent pas à ressentir l'effet des généreuses dispositions de l'administration espagnole. » (2)

En Espagne, on poussa des cris de joie. Voici comment on interpréta la reculade du ministère français, d'après une dépêche adressée au *Temps* de Madrid, le 14 septembre 1881, que je copie textuellement :

« Toute la presse madrilène félicite ce matin le cabinet Sagasta pour l'heureuse issue des négociations dans lesquelles, selon la version officielle publiée ce matin par toute la presse, le duc de Fernan Nunez a obtenu la reconnaissance de la réclamation de l'Espagne et par conséquent le droit à un dédommagement pour les victimes de Saïda. Votre gouvernement a promis de demander un crédit à cet effet à vos Chambres et a consenti à *ne plus insister sur le règlement de vos anciennes réclamations relatives aux guerres carliste, cantonnaliste et cubaine, laissant au cabinet espagnol son entière liberté pour résoudre ces questions complètement à part de l'affaire de Saïda qui sera réglée d'abord.* » (3)

A Paris, ce fut un tolle dans les cercles politiques et M. Barthélemy Saint-Hilaire, effrayé de la façon dont on interprétait sa conduite, communiqua au *Temps* la note officieuse qu'on va lire :

« Nous croyons devoir mettre le public en garde contre les renseignements erronés publiés par divers journaux français ou étrangers au sujet de l'incident franco-espagnol. Il est inexact que le gouvernement français ait consenti à faire une question séparée des dommages éprouvés dans la province par les émigrants espagnols et qu'il ait admis le principe d'une indemnité. *Tous les droits de nationaux français qui ont éprouvé des dommages pendant les insurrections carliste, cantonnaliste*

(1) *Livre Jaune*, affaire de Saïda. Note française du 8 août 1881,
(2) *Livre Jaune*, affaire de Saïda. Note française du 8 août 1881.
(3) Le *Temps*, 15 septembre 1881.

et cubaine ont été formellement réservés et c'est par concessions mutuelles que les deux gouvernements ont pu s'entendre ». (1)

Aussitôt le cabinet espagnol pressa les négociations et une note du 19 septembre leur faisait faire un pas décisif.

« Les déclarations récemment faites par le gouvernement français dans les communications remises à M. le ministre d'Etat et le souvenir de la cordiale sympathie et des intentions conciliantes que votre Excellence m'a manifestées dans nos conversations, justifient la conviction que je nourris et que je me plais à croire fondée que l'équité du gouvernement de la République accordera *sans retard* un dédommagement aux familles des colons espagnols morts ou blessés et une compensation pour les pertes matérielles souffertes que personne mieux que lui ne peut apprécier.

« De son côté le gouvernement de Sa Majesté, sans avoir la prétention de créer un précédent, se considérera comme heureux s'il arrive à répondre aux témoignages de sympathie que la nation française a donné dans des occasions récentes au peuple espagnol et à la mesure de généreuse équité qu'il attend aujourd'hui du gouvernement de la République, *en secourant* de son côté les Français qui ont pu souffrir dans leurs intérêts par suite des guerres civiles qui ont désolé certaines parties du territoire national.

« *Mais il serait maintenant matériellement impossible pour notre gouvernement de prendre aucun engagement absolu en ce qui concerne les réclamations présentées par les victimes de l'insurrection cubaine.* Les pertes matérielles causées par une guerre civile de plusieurs années sont incalculables : *le gouvernement ne doit et ne peut penser à autre chose qu'à constituer les finances de cette île des Antilles et à subvenir à ses nécessités les plus urgentes.*

» Quant aux réclamations françaises qui sont la conséquence des troubles civils de la Péninsule, elles n'atteignent à ce qu'il parait qu'un chiffre relativement insignifiant. Néanmoins, le gouvernement de Sa Majesté ne croit pouvoir adopter par rapport à ces réclamations aucune mesure générale qui ne serait

(1) Le *Temps*, 18 septembre 1881.

pas applicable aux cas identiques des sujets des autres puissances et même aux sujets espagnols eux-mêmes.

» Il a, néanmoins, intérêt à donner au gouvernement français une preuve irrécusable de ses bonnes dispositions et à démontrer que son intention n'a jamais été de repousser systématiquement toute demande de dédommagement.

» En conséquence, il est disposé à concéder *le plus tôt possible* aux victimes une compensation qui démontrera que les deux gouvernements sont animés des mêmes sentiments d'équité et des mêmes intentions généreuses. Je me permets donc d'espérer que votre excellence, pensant comme mon gouvernement, jugera qu'il serait possible de terminer le débat pendant au moyen d'un accord qui, mettant à couvert de légitimes susceptibilités, serait surtout une preuve irrécusable des sentiments réciproques des deux gouvernements et des deux pays » (1)

Ainsi, le gouvernement espagnol prétendait obtenir *sans retard* l'indemnité pour Saïda et concéder *le plus tôt possible* une compensation aux victimes françaises de la guerre carliste. Quant aux intérêts des Français de Cuba, il se déclarait dans l'impossibilité de porter remède aux atteintes qu'ils avaient subies.

De nouveau, M. Barthélemy Saint-Hilaire s'inclina et répondit par une note de la même date dont voici le texte :

« Quoique regrettant que le *statu quo* doive être maintenu en ce qui concerne les réclamations cubaines, *le gouvernement de la République n'a pas l'intention d'augmenter, par son insistance, les difficultés de la situation, se réservant néanmoins, quand l'état des choses le permettra, de revenir à la charge pour plaider en faveur de ses nationaux*. D'autre part, il se félicite d'avoir obtenu l'assurance que le cabinet de Madrid, confirmant les promesses de ses prédécesseurs, est disposé à concéder le plus tôt possible quelques dédommagements aux Français qui ont subi quelques dommages dans les troubles de la Péninsule, témoignant d'une manière efficace de ses dispositions bienveillantes à l'égard de ces malheureux. »

L'Agence Havas, qui a souvent la satisfaction facile, appelait cela « une transaction qui paraît avoir ménagé tous les in-

(1) *Livre Jaune*: affaire de Saïda. Note espagnole du 19 septembre 1881.

térêts. ». (1) Ce n'était pas l'avis des Français résidant dans l'île de Cuba, mais ils durent se contenter de cette illusoire promesse que « le gouvernement de la République française se réservait, quand l'état des choses le permettrait, de revenir à la charge pour plaider en faveur de ses nationaux ». (2) La philosophie, eut pu ajouter le traducteur d'Aristote, nous enseigne à nous contenter de peu.

Il semble probable que l'état des choses n'a jamais permis ce retour à la charge, car les Français résidant dans l'île de Cuba n'ont jamais eu le moindre renseignement sur leurs réclamations, qui dorment dans quelques poudreux dossiers du quai d'Orsay, où de pieux archivistes les gardent pour l'admiration de nos arrières petits-fils. Mais du moins, penserez-vous, le gouvernement espagnol s'est empressé de tenir ses engagements.

Trois mois plus tard, le ministre des affaires étrangères espagnoles, marquis de Vega Armijo, déclarait à la tribune des Cortès que les dédommagements ne seraient accordés que pour les faits de guerre résultant d'ordres donnés par les autorités constituées (3).

Et ce même ministre, en même temps qu'il proclamait ce principe, avait l'audace de réclamer en faveur des victimes de Bou-Amena, dont il ne pouvait prétendre que les assassinats avaient été commis par ordre donné par les autorités constituées, comme le fut à Cuba le meurtre du malheureux Reigondaud.

Le ministère français finit par se lasser. Gambetta, qui était alors aux Affaires Etrangères, adressa à notre ambassadeur, l'amiral Jaurès, une dépêche insistant sur la nécessité de la simultanéité des deux mesures d'indemnisation (4),ce qui amena de vraies lamentations de Jérémie dans la presse madrilène (5).

On reprit alors à Madrid le ton de la menace. « Jusqu'à la réouverture des Chambres, le cabinet, disait-on, ne pourra demander aux Cortès les crédits nécessaires... *Il devra*

(1) Le *Temps*, 24 septembre 1881. Note de l'Agence Havas.
(2) *Livre Jaune*, affaire de Saida. Note française du 19 septembre 1881.
(3) Le *Temps*, 4 novembre 1881. Dépêche de Madrid.
(4) Cette dépêche n'a pas été insérée au Livre jaune.
(5) Le *Temps*, 17 et 24 décembre 1881.

également retarder la ratification du traité de commerce franco-espagnol... » (1)

Puis le grand ministère succomba sous la coalition d'on sait quels appétits.

Six mois après, — juin 1882, — le projet de loi tendant à indemniser les victimes espagnoles et françaises des massacres de Saïda était en discussion à la commission du budget. Le projet de loi espagnol n'était pas déposé. Après une chaude discussion, la commission amena M. de Freycinet, ministre des Affaires Etrangères, (2) à accepter l'ajournement *Sine Die* du dépôt du rapport jusqu'à ce que le gouvernement espagnol eut de son côté déposé le projet de loi d'indemnisation aux Cortès, et ce ne fut que de longs mois après que le gouvernement français, par l'organe de M. Duclerc, dont on sait le dévouement aux intérêts espagnols, put apporter à la tribune l'affirmation que le gouvernement espagnol allait enfin exécuter ses promesses. Mais, tandis que les Espagnols reçurent 900,000 francs pour une demande d'indemnisation dont la justification facilement admise ne dépasse guère 800,000 francs, les Français, victimes des massacres de Saida, ne devaient recevoir que le quart à peine du montant strictement justifié de leurs pertes. (3)

III

Et maintenant nous pouvons reposer à nouveau notre question du début.

En quoi cela touche-t-il les intérêts français que l'Espagne possède ou cesse de posséder Cuba, puisque la possession de cette splendide colonie ne lui permettra jamais, quoiqu'il arrive, d'indemniser les victimes françaises de ses dissensions civiles ? Ne vaudrait-il pas mieux pour nos compatriotes placer leur espoir dans le soin que mettra la République cubaine à régler des indemnités que l'Espagne s'est déclarée incapable d'assurer, vu sa situation financière, malgré les engagements pris ja-

(1) Le *Temps*, 31 décembre 1881. Dépêche de Madrid.

(2) Voir le compte rendu de la séance du 9 juin 1882 de la commission du budget dans le *Temps* daté du 11 juin.

(3) Voir à l'*Officiel* le discours de M. Thompson qui a spécialement traité ce point dans l'intérêt des victimes françaises de l'insurrection.

dis par les cabinets conservateurs, au moment où le cabinet des Etats-Unis les contraignait à verser douze millions de piastres aux réclamants cubains naturalisés? (1)

A supposer que la République cubaine ne règle aucune indemnité, nos nationaux n'en seront pas beaucoup plus malheureux et il y a quelques chances pour que, du moins, ils n'aient pas, dans l'état nouveau, à supporter des *impôts écrasants, ce fonctionnarisme coûteux, ces abus de toute sorte* dont les amis du gouvernement espagnol ou du syndicat financier qui le soutient font l'aveu. Ce serait du moins une compensation.

Et sait-on quel était le chiffre total des indemnités réclamées par des Français, au lendemain de l'insurrection de 1869 ?

Ces indemnités, suivant les déclarations de Gambetta et de *M. Thompson* à la commission du budget, — séance du 11 juin 1882, — s'élevaient à *cent millions de francs.* (2)

Voilà, il me semble, le véritable intérêt français dans la question cubaine. Il consiste à poursuivre le recouvrement de cette créance.

Qu'est-ce que cent millions pour un peuple qui dépense quotidennement un million à maintenir son joug nominal sur une colonie qui lui échappe tous les jours davantage en fait? Un article très documenté du journal madrilène *El Liberal* éta-

(1) Le *Temps,* 14 juillet 1881. — Le *Temps* 3 août 1881. — Le *Temps* 12 août 1881, dépêche de Saint-Sébastien. — Le *Temps,* 20 octobre 1881, dépêche de Madrid. — Le *Temps* 4 novembre 1881, dépêche de Madrid.

(2) D'un document récemment publié, l'adresse des Français de la province de Santiago de Cuba à leur consul pour protester contre l'abandon dans lequel les laisse M. Hanotaux, j'extrais les renseignements suivants : « Le 29 octobre 1896, disent les Français de Santiago, le gouverneur de la province, par un acte remis revêtu de sa signature au consul de France, interdisait les travaux agricoles sur les propriétés qui par leur situation étaient destinées à devenir, bien que ce fut contre le gré des propriétaires, des centres d'approvisionnements pour l'ennemi. » Les auteurs de l'adresse estiment la valeur des récoltes ainsi perdues par ordre du gouverneur à 3 millions six cent mille francs et portent à treize millions cinq cent mille francs la valeur d'inventaire des propriétés françaises détruites en mars 1897, dans la province, par la politique du général Weyler. L'énorme différence des inventaires de 1875 et 1897 provient de la suppression de l'esclavage, révolution qui s'est accomplie entre les deux époques et de l'absence de valeur du sol, conséquence de l'état transitoire de la vie sociale cubaine. Jadis on estimait une hacienda d'après le nombre de ses esclaves ; son étendue en territoire, le nombre de ses cavaleries en culture ou en forêt vierge, ne comptait pour rien. Aujourd'hui le premier élément d'estimation fait défaut ; le deuxième n'a pas pris son importance logique.

blissait il y a quelques mois, que l'Espagne devrait dépenser cent cinquante millions de douros en un an pour permettre l'exécution des plans du général Weyler. Il affirmait que l'Espagne *peut* faire ces sacrifices à son honneur outragé. Lui conviendrait-il en même temps de laisser protester sa signature, car c'est bien un engagement que l'Espagne a pris. Le gouvernement espagnol, on l'a remarqué, a toujours protesté de la sincérité de ses désirs de dédommager les victimes des malheurs qui ont eu pour théâtre le territoire national. Il ne s'est jamais retranché que derrière la situation de ses finances, protestant que dans aucune de ses notes « il n'avait refusé les réparations justes », que « son intention n'avait jamais été de repousser systématiquement toute demande de dédommagement ». Dès lors, si la situation financière lui permet des armements aussi considérables, l'Espagne n'a pas à hésiter. Elle doit avant tout payer sa dette, une dette qui n'est ni prescrite ni quittancée, comme la presse madrilène l'insinua un instant. Sur ce dernier point, M. de Freycinet, quoiqu'on en ait dit en Espagne, a été très net. Par deux fois il a déclaré, dans la séance de la commission du budget du 9 juin 1882 que la question était et surtout restait intacte.

« *La France*, répondait-il à M. Thompson, *ne renonce pas à réclamer les indemnités pour Cuba, mais le chiffre énorme des sommes réclamées par nos nationaux ne permet pas à l'Espagne, vu sa situation financière, de s'exécuter.* »

Et comme M. Edouard Lockroy faisait observer que la politique suivie par le ministère *aboutissait à l'abandon de l'indemnité cubaine*, de nouveau M. de Freycinet répondit que *rien ne justifiait cette assertion* (1).

Q'ont fait depuis 1882 les ministères succcessifs qui ont régi nos relations avec l'Espagne? Pourquoi l'un de nos députés ne monterait-il donc pas un de ces jours à la tribune pour demander au ministère des Affaires Etrangères où en est cette vieille question de l'indemnité cubaine. Il y aura bientôt trente ans que certaines plantations françaises ont été dévastées par le passage successif des bandes insurgées et des régiments espagnols. Il serait peut-être temps, sans qu'on put être accusé de trop de hâte, de presser le gouvernement de Madrid

(1) Le *Temps*, 11 juin 1882.

d'en indemniser les propriétaires, maintenant surtout que de nouvelles déprédations se sont ajoutées aux anciennes et que les cent millions de 1865 ont grossi grâce à la politique du général Weyler. Ou bien les Français victimes de la guerre civile cubaine n'auront-ils qu'une ressource pour se faire indemniser : se faire naturaliser citoyens américains, comme le firent autrefois les Cubains obligés à se réfugier sous la protection du pavillon aux 49 étoiles (1) Je crois qu'alors l'Espagne, si frémissante qu'elle soit à la pensée *de Despachar Americanos*, se hâterait de régler, avec une courtoisie d'hidalgo, les vingt millions de piastres sans trop chicaner sur les intérêts.

ALBERT SAVINE.

(1) On affirme qu'un comité américain s'occupe du rachat de toutes les créances sur le gouvernement espagnol et fonctionne très activement avec l'appui plus ou moins avoué du consulat des Etats-Unis.

CHRONIQUE MUSICALE

La chronique musicale s'alimente assez pauvrement en ces jours de canicule où le spectateur ordinaire de nos salles lyriques, peu soucieux de s'aller enfermer dans quelqu'un de ces grands laboratoires de musiques trop souvent suspectes, s'est envolé, qui vers la montagne, qui vers l'Océan. Et tandis que l'Opéra continue de jongler à la semaine avec les *Huguenots*, *Faust* et *Lohengrin*, le parisien avisé longe les côtes bretonnes, humant la saline à pleins poumons, écoutant les murmures ou les grondements de la folle géante dont le flot, image de la vie, tout à la fois berce et dévore !

Au moment où, moi-même, je bouclais ma valise pour gagner le large, quelques nouvelles à sensation couraient la presse. De la joute engagée, pour la conquête de la précieuse Mlle Delna, entre MM. Carvalho et Gailhard, ce dernier restait le vainqueur, et son théâtre qui, semble-t-il, n'aurait pu monter l'œuvre de Berlioz sans le concours de l'artiste convoitée, nous offrira prochainement *La Prise de Troie*, cette sœur aînée des *Troyens à Carthage* qui n'a pas encore vu les feux de la rampe. Serait-ce par dépit de se voir souffler son meilleur sujet féminin que le directeur de l'Opéra-Comique fendit l'oreille, du moins au moral, à ce pauvre M. Danbé, en lui adjoignant comme chef d'orchestre suppléant, M. Alexandre Luigini, auquel la renommée attribue une certaine valeur?...

Plus sensationnelle me paraît devoir être la nouvelle de la disparition des concerts dominicaux du Cirque d'Eté. — Ceux de l'Opéra, eux aussi, ne branlent-ils pas fortement dans le manche ? — Tout en reconnaissant les services rendus à l'Art par M. Charles Lamoureux, je ne saurais suivre en pleurant les obsèques de son entreprise : elle s'était, depuis quelques années, bien tristement acoquinée dans son répertoire ; les *jeunes* y trouvèrent peu d'accueil auprès d'un directeur, plutôt bourru, dont le prosélytisme s'en tint volontiers au seul nom de Richard Wagner, sa chose, encore qu'il ne l'eût point découverte, après tout ! Car il ne faut pas oublier que le père Pasdeloup fut, en France, le protagoniste de la propagande wagnérienne ; ce qui ne l'empêcha nullement de mettre en lumière nombre d'ouvrages, peu ou point connus, signés de noms depuis devenus célèbres. S'il ne se montra pas un aigle, il demeura, pendant toute sa carrière, un esprit indépendant et large : son orchestre, plein de bon vouloir, faisait de son mieux. D'autre part, on s'est assez accoutumé à considérer l'orchestre de M. Lamoureux, comme le meilleur, parmi nos orchestres français : il en était peut-être le moins mauvais, pas davantage ! En ce qui regarde l'orchestre, nous sommes, hélas ! des plus indigents, et nous attendons encore d'en posséder un bon. Quiconque a entendu certains orchestres de l'étranger — ai-je besoin de les désigner davantage ? — devra convenir que les nôtres sont absolument insuffisants.

Je ne veux en rien contester à M. Lamoureux le fini de ses exécutions, la plupart d'un excellent ouvrier : mais de cette froide correction à ce que nous sommes en droit d'attendre de la musique, il y a loin !...

« Petit bonhomme vit encore ! » pourrais-je m'écrier. C'est du Théâtre-Lyrique, municipal ou autre, que j'entends parler. Voilà des ans et des ans qu'on nous berne avec des projets, plus ou moins alléchants, de reconstitution d'un troisième théâtre de drame musical, l'Académie nationale, non plus que l'exilé de la place du Châtelet, ne suffisant, paraît-il, à la bien connue mélophilie française. Or, supposons que nos édiles, — mieux feraient-ils d'affecter l'argent des contribuables à de plus pressants besoins : au soulagement des victimes du travail, par exemple, — supposons, dis-je, que nos chers édiles adoptant le projet de Pierre, Paul ou Jacques, il nous soit donné de voir revivre la scène tant réclamée, que jouera-t-on sur cette scène?... Il est inutile de songer à toucher aux répertoires de l'Opéra et de l'Opéra-Comique : MM. Gailhard et Bertrand d'un côté, M. Carvalho de l'autre, pousseraient des cris auxquels les oreilles gouvernementales ne resteraient point sourdes, croyez-le ! Comme je n'émets même pas l'idée que la nouvelle direction pourrait demander à Debussy son *Pelléas et Melisande*, son *Roi Artus* à Chausson, à d'Indy son *Fervaal*, etc., restent les ouvrages tombés dans le domaine public : ils sont, certes, nombreux. Donc, on remonterait Lulli, Rameau, Gluck, Mozart, Méhul, Spontini, Weber, etc., etc., et ce serait justice, autant pour la mémoration de ces maîtres que pour l'éducation du public français : le malheur, c'est qu'à moins d'être gratuit, un aussi noble spectacle courrait grand risque de se donner devant les banquettes ; et, au point de vue économique, l'affaire ne tarderait pas à tomber en déconfiture. Mais j'ai toutes les peines du monde à croire que la campagne menée à l'Hôtel-de-Ville en faveur de la résurrection du Théâtre-Lyrique, n'a point des dessous glauques : quelque génie méconnu, ami du Conseil municipal, dont on cherche à nous révéler l'œuvre encore dans les cartons ; tel influent financier mélomane, en rupture de guichet, à la partition ardant d'affronter la scène ; une petite histoire de camarilla politique, quoi ! Bref, le mécénisme municipal ne m'inspire aucune confiance : attendons !

Cette question du Théâtre-Lyrique n'en demeure pas moins ouverte et de haute actualité. Elle le fut naguère et le restera jusqu'à ce qu'on ait trouvé le moyen pratique de satisfaire aux réclamations des nouveaux venus pour lesquels les portes des deux grandes scènes musicales parisiennes sont, à échéance indéfinie, hermétiquement closes. Des essais de décentralisation, heureux souvent, ont bien offert aux champions français de la lutte pour l'Art un palliatif à l'état de choses tant déploré : le Théâtre de la Monnaie, à Bruxelles, fut, de longue date, ouvert aux déboutés du postulat à la faveur de nos deux Opéras, et dans des conditions de mise au point si parfaites qu'ils n'eurent rien à regretter de leur exode ; n'a-t-on pas vu Lyon monter *Etienne Marcel* à une époque où M. Saint-Saëns en était encore à attendre le placement de ses partitions ; enfin, le Théâtre de Monte-Carlo n'a-t-il pas, voici trois ans à peine, joué brillamment la *Hulda*, de César Franck, que nous attendons et attendrons longtemps encore, je le crains. Mais, soit que la consécration parisienne n'ait point cessé d'être indispensable à toute renommée, soit pour toute autre obscure raison qui m'échappe, nos compositeurs tiennent à ne pas s'éloigner du grand boulevard et veulent, coûte que coûte, leur Théâtre-Lyrique.

Que pourrait bien être cet oiseau peu commode à mettre sur pattes et, surtout, difficile à maintenir en équilibre? En premier lieu, le Théâtre-Lyrique ne saurait naître que de l'initiative privée ; l'intervention des pouvoirs publics, qu'ils habitent le Palais-Royal ou l'Hôtel-de-Ville, ne pouvant que paralyser le ressort essentiel d'une pareille entreprise : l'indépendance. Avant de réaliser, faut-il,

encore, avoir nettement conçu; et s'il nous manque, vraiment, une troisième scène musicale, j'imagine qu'elle devra nous apporter ce que nous ne trouvons ni à l'Opéra ni à l'Opéra-Comique, c'est-à-dire: un édifice construit de façon à répondre aux besoins de l'art le plus moderne comme à ceux des restitutions de l'art ancien; une direction véritablement artistique doublée, au besoin, d'un bon administrateur; un orchestre, puissant et souple à la fois, sous la main d'un chef capable de suivre la musique dans son évolution actuelle, autant qu'habile à saisir le sens intime de la pensée des maîtres de tous les âges; des chœurs bien disciplinés; des chanteurs soucieux de satisfaire aux intentions de l'auteur plus que préoccupés de lancer les bonnes notes de leur voix ou faire parader leur jolie personne; un metteur en scène intelligent, possédant à fond son délicat métier; bien d'autres choses, enfin, qu'il serait fastidieux d'énumérer ici.

En admettant que se trouvent chez nous, des candidats capables de satisfaire aux *desiderata* d'un semblable programme, réaliserait-on si aisément la forte somme qu'il faudra chaque année, pour subvenir aux dépenses énormes qu'il comporte ? Je ne le crois guère. Notre dilettantisme a l'haleine courte, et compter sur un nombreux public payant pour couvrir les frais d'une entreprise d'art de tenue sérieuse serait téméraire. Tandis qu'en Angleterre, en Italie, en Suisse, en Allemagne, en Amérique, abondent les journaux et revues de musique, nous ne possédons pas un seul organe du même genre, toutes tentatives dans ce sens ayant piteusement avorté, faute d'abonnés ou acheteurs. — Je ne parle pas des feuilles publiées par de gros éditeurs de musique dont elles sont le permanent prospectus, l'indépendance de ces instruments commerciaux demeurant notoirement douteuse. — Quant aux rares ouvrages de littérature musicale qui paraissent timidement de loin à loin, on ne les lit pas.

Mais admettons, encore, qu'il soit possible de réunir les fonds nécessaires à l'existence du Théâtre-Lyrique en se passant de l'appui officiel, nous avons toujours à résoudre la question du répertoire, étant donné que la nouvelle direction, ne pouvant s'en tenir aux seuls ouvrages tombés dans le domaine public, devra forcément faire appel aux compositeurs français vivants, à ceux de l'étranger même. Or, si nos jeunes maîtres brillent par le nombre, par le savoir, la vérité m'oblige, hélas ! à constater qu'ils brillent moins par l'imagination créatrice; mise à part faite de quelques personnalités d'élection, on patauge dans la sente wagnérienne, on suit Schumann, on suit Berlioz, on se laisse impressionner par telle école, la russe particulièrement; sans compter ceux qui se contentent d'emboîter le pas à M. Massenet, ce succédané du défunt Gounod.

Il fut des jours où, l'Art n'étant point une carrière, c'était presque par exception qu'on voyait des êtres chevelus s'élancer, une plume, un pinceau ou un ébauchoir à la main, à la conquête de cette autre toison d'or : la Gloire ! Grand seigneur ou pauvre hère, tous, dans cette noble cohorte, avaient pour signe de ralliement le plus pur désintéressement; l'Art y restait une sorte de sacerdoce où le postulant, sans s'occuper de ce que la postérité jetterait de pièces d'or sur sa toile, son livre ou sa partition ne songeait qu'à la réalisation de sa Vision : ce fut alors l'Age du Sublime. Chacun se tenait d'ailleurs à l'écart de la horde qui, descendue des pourpris, s'en allait insouciante, reniflant l'azur. Malheur à celui que le Destin marquait pour le chemin du Rêve, il devenait aussitôt une sorte de paria, et s'il n'encourait point la paternelle malédiction, il était sûr, en tous cas, de se voir couper les vivres. Mais il advint que l'ironique Fortune, se faufilant sournoisement aux côtés de la Renommée couronnant le vainqueur, glissa dans la poche de celui-ci, le pernicieux carnet de chèques. Alors, le père du « fils à papa » trouva très bon que son rejeton s'embarquât sur la galère devenue galion, il dirigea en conséquence les études du futur artiste, commandita grassement ses débuts, le poussant pieusement vers une réputation bénéfique à l'aug-

mentation du patrimoine familial. Et c'est ainsi que maintenant nous comptons par milliers les peintres, les sculpteurs, les musiciens, les poètes. Si, bien rare est le génie, abondants sont les revenus de la plupart de nos artistes. Le mal, c'est que dans cette voie, il n'y aura bientôt plus d'Art !

Ma conclusion est que nous avons bien assez de salons de peinture, bien assez de concerts, bien assez de théâtres lyriques ou autres. Quand la vague qui monte aura balayé notre aristocratie financière et bourgeoise, réformé notre monstrueux état social, purgé nos cœurs de l'égoïsme qui le ronge, l'Art reprendra vers les nobles Fins, sa marche pour un temps suspendue.

KOBLOD.

P. S. — J'oubliais que le Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, — et c'est, plus particulièrement la Direction des Beaux-Arts qui fait ici sa partie, — vient de confier une mission musicale aux Indes anglaises à M. Louis Ganne, l'auteur célèbre du non moins fameux *Père la Victoire* et d'autres menues compositions justement appréciées par les gens de goût. En raison de la haute difficulté que présente l'étude de la musique des enfants de la terre brahmanique, nous ne saurions trop féliciter M. Rambaud, M. Roujon et toute l'administration de la rue de Valois, de la fine sagacité de leur choix : personne, plus que l'auteur du *Père la Victoire*, n'était indiqué pour une telle besogne, aussi, envoyons-nous au jeune maestro missionnaire nos souhaits d'heureux voyage. Et maintenant, j'espère que nos envieux voisins d'Outre-Manche, d'Outre-Rhin et même d'Outre-Lys, ne nous accuseront plus de manquer de gravité dans les matières en lesquelles ils excellent. K.

REVUE DES REVUES

REVUES ALLEMANDES

Développement de la fédération des ouvriers métallurgistes allemands, par H. Rohrlack. — (Neue Zeit, n° 36.) — M. H. Rohrlack donne d'intéressants renseignements sur le développement de cette fédération, la plus importante du mouvement ouvrier allemand. Elle fut fondée en 1891, en un congrès tenu à Francfort-sur-Mein, 180 groupes corporatifs environ y étaient affiliés. En 1892, ils étaient au nombre de 294, en 93 de 318 et comptaient environ 27.000 membres. En 1894 le nombre des adhérents monta à 33.400 ; en 1896, il atteignit 49.000. Le budget de la fédération s'est élevé à l'année dernière à 351 372 marks ; les fonds dépensés dans les grèves ont été de 102.075 marks en 1896, sur lesquels 7.500 ont été employés en subventions à d'autres organisations en grève ; au cours de l'année dernière on a compté 44 grèves avec 2.369 grévistes ; 21 grèves ont été perdues, 13 gagnées partiellement et 10 ont obtenu plein succès. Le dernier congrès de la fédération a modifié sur certains points le règlement concernant les grèves. Une grève n'est soutenue par la fédération que sur le rapport d'un enquêteur envoyé spécialement par la fédération. Les grèves que l'on doit soutenir tout d'abord sont celles qui ont en vue la diminution de la journée de travail. Enfin la fédération ne doit accorder de secours pour fait de grève qu'à ceux de ses membres qui en font partie au moins depuis 6 mois.

Dans son organisation intérieure la fédération a essayé de conserver une certaine indépendance aux différents groupes locaux affiliés : tous les groupes affiliés qui comptent plus de 3.000 membres peuvent employer 50 0/0 des cotisations à des usages locaux, et comme, quelque soit le nombre de ses adhérents, un groupe fédéré a toujours le droit d'employer à ces usages 25 0/0 des cotisations, les groupes corporatifs importants (celui de Berlin par exemple), peuvent consacrer ainsi 75 0/0 des cotisations à des dépenses locales sans que le conseil fédéral puisse intervenir.

Les dividendes et les coopératives, par Rich Calwer. — (Neuland.) — L'auteur montre d'abord l'importance qu'a la question des coopératives pour la sociale-democratie allemande puisque la plus grande partie des membres de ces associations sont des ouvriers social-democrates et que, de plus, bon nombre des administrateurs de ces sociétés sont membres actifs de ce parti ou d'associations corporatives. Il s'élève énergiquement contre la façon dont ces sociétés exploitent leurs ouvriers. Les journées de 13 et même de 16 heures ne sont pas rares. Il paraît que les salaires sont dérisoires et les ouvriers maltraités ; et tout cela pour que l'on puisse distribuer à la fin de l'année 10 et jusqu'à 18 0/0 de dividendes aux membres de la coopérative. Ce que pour notre part nous ne comprenons pas, c'est que l'auteur, que l'on pourrait croire bien renseigné, porte d'aussi fortes accusations sans nous communiquer aucun document qui puisse

nous éclairer et nous amener à sa conviction : « nous aimons mieux nous taire sur toutes ces belles choses », dit-il. Mais pourquoi en parle-t-il alors ?

Le socialisme en Italie, par G. LERDA. — *Sozialistische monastshefte*, juin.) — M. Lerda s'emploie à nous donner une peinture de l'état actuel du socialisme en Italie. Au commencement, c'est-à-dire il y a une dizaine d'années, en Italie, il n'y avait rien, du moins rien de socialiste. A vrai dire apparaissaient bien ici quelques dilettantes, là quelques ardents révolutionnaires ; mais tous, suspects d'anarchisme, se ressentaient de l'influence de Bakounine.

Alors se produisit la grande dépression économique : le socialisme était solidement implanté et scientifiquement fondé en Italie. Les phénomènes se précipitent : A. Costa, nommé député, abjure l'anarchisme ; le nombre des voix obtenues par le parti bien discipliné, bien organisé, ayant un programme théorique et pratique, monte à vue d'œil : aujourd'hui, sur 9 voix exprimées, l'une d'elles est socialiste ou en faveur d'un socialiste. C'est un bon signe.

Il est étonnant que l'auteur qui a établi la progression suivie par les suffrages socialistes, n'ait pas prolongé la tendance dans l'avenir et ne nous ait pas prédit exactement dans combien de temps les pouvoirs publics seraient conquis, la bourgeoisie expropriée, d'abord de son privilège politique, puis de son privilège économique, etc. Cet exercice est pourtant fort en honneur chez les meilleurs esprits de la sociale-démocratie.

LÉON REMY.

REVUES DE LANGUE ANGLAISE

L'agriculture en Angleterre.— Un membre du parlement anglais, H. Seton Karr expose dans *To-Morrow* (avril) l'état actuel de la question agraire dans son pays. En 1840, l'Angleterre produisait les 19 vingtièmes du blé nécessaire à sa consommation. Aujourd'hui elle ne possède plus que 2 millions d'acres de culture de blé, et ne produit plus que le septième de ce qu'elle consomme annuellement. Elle en importe les deux tiers de l'étranger, notamment de Russie, des Etats-Unis et de la République Argentine, et un peu plus d'un septième de ses colonies, les Indes, l'Australie et le Canada. En fait de réserves, elle n'avait, au 1er janvier dernier, et n'a jamais d'une façon générale dans ses greniers, que pour un mois de consommation de maïs, de blé et de farine. Pourtant 8 millions d'acres de cultures de céréales suffiraient à subvenir aux besoins de la population actuelle de l'Angleterre, c'est-à-dire, le sixième de son territoire. De plus, le sol anglais est plus fertile que celui de la plupart des autres pays du monde, la différence de valeur étant 62 fr. par acre environ. Ce prix n'empêche pas les propriétaires terriens anglais, j'en connais, de s'irriter de l'obstination que mettent encore quelques rares fermiers à cultiver du blé et à ne pas transformer leurs champs en pâturages.

Les travailleurs femmes en Amérique : les mineurs femmes en Angleterre.— La proportion de femmes employées dans l'industrie aux Etats-Unis en 1890 était, d'après un article de M. Levasseur dans *The Humanitarian* (mai), de 1 pour 44 hommes. Le nombre de ces femmes avait augmenté en dix ans de 62 pour cent, celui des hommes seulement de 46 pour cent. Les femmes employées sont en général jeunes. Au Massachusets, par exemple, 41 pour cent de femmes employées dans l'industrie avaient de 20 à 29 ans, et 78 pour cent de 14 à 39 ans.

La différence entre le salaire de l'homme et celui de la femme est aussi grande en faveur du premier en Amérique qu'autre part. Il est à remarquer que la très grande majorité des femmes employées en Amérique ne sont pas mariées (53 sur 292 dans le New Jersey par exemple). Elles habitent avec leurs familles et acceptent des salaires inférieurs. La moyenne de ces salaires, calculée sur 22 grandes villes des Etats-Unis, est de 5,24 dollars (soit 26 fr. 20) par semaine, minimum (à Atlanta en Georgie) 4 dollars (20 fr.), et maximum (San Francisco) 6,91 dollars (34 fr. 55). L'enquête qui a donné ces résultats a également fait voir que dix-neuf sur vingt des femmes employées étaient non mariées ou veuves, et leur âge moyen était de 22 ans. Elles commencent à 15 ans 1/2, le plus grand nombre à 18 ans; très peu ont plus de 25 ans, 7 pour cent seulement, plus de 35. Elles restent en moyenne 5 ans dans les ateliers.

Ce ne sont pas à proprement parler les mineurs femmes dont parle M. John Pendleton dans *The Humanitarian* (avril), car le travail des femmes dans les mines a été prohibé par une loi de 1842, mais ce sont les femmes qui travaillent au bord de la mine et recueillent les wagons chargés lorsqu'ils arrivent à la surface. Ce dur labeur est uniquement accompli par des femmes dans les mines du pays de Galles, du Lancashire et de l'Ecosse; des femmes qui travaillent 54 heures par semaine, pour un salaire maximum de 2 fr. 50 par jour. Elles se mettent au travail dès 6 heures du matin, et on leur accorde une demi heure pour le déjeuner, une demi heure pour le dîner. Dans leurs blouses, tabliers amples, châle et mouchoir de tête de couleurs vives, jupe retroussée laissant voir la culotte d'homme dessous, avec bas et souliers à hautes semelles de bois (clogs, ce sont d'étranges figures, puissantes et larges de carrure. Elles s'attachent à leur métier qu'elles préfèrent à la vie dans les fabriques de coton, et ont déjà, il y a neuf ans, protesté avec succès contre une loi proposée au Parlement prohibant l'emploi de femmes pour aucune espèce de travail de mine.

Le « despotisme éclairé » en Russie.— F. Volkhowsky et un correspondant anonyme, qui connaissaient celle dont ils relatent le martyre, font le récit des traitements infligés par la police russe aux deux étudiantes Maria Vetrov et Angela Karpouzi. Cette dernière, étudiante en médecine à Moscou, fut comprise dans les arrestations en masse d'étudiants opérées le 3 mai 1895, parce qu'elle connaissait l'un des compromis. Maintenue au secret pendant plusieurs semaines, elle devint la proie d'hallucinations et de terreurs, refusa toute nourriture, tenta de se pendre et de se couper la gorge. Lorsqu'elle eut complètement perdu la raison, elle fut enfin, — le médecin qui la soignait ayant pu vaincre la résistance de la police, — mise en liberté. Un séjour à la campagne la rendit presque à la santé Elle eut sans doute recouvré entièrement la raison, si la police, apprenant sa guérison, n'eut recommencé à la harceler; un retour de sa folie s'ensuivit, dont elle ne se délivrera sans doute plus.

Maria Vetrov, étudiante de l'enseignement supérieur à Pétersbourg, fut arrêtée le 21 décembre (vieux style) dernier sous l'inculpation de compromission dans le groupe de la « Volonté du peuple ». Elle était seulement coupable de lectures défendues et d'avoir prêté assistance aux grévistes de l'an dernier. Au bout d'un mois d'emprisonnement dans la maison de détention préliminaire, elle fut enfermée, dans la forteresse de Pétersbourg. Le 10 février, après que Maria Vetrov eut reçu la visite du procureur adjoint de la cour d'appel de Pétersbourg, Kichin, qui demeura seul avec elle pendant quatre heures, un cri terrible partit de la cellule qu'elle occupait. Elle fut trouvée en flammes, une lampe à pétrole renversée à ses côtés. Elle mourut le surlendemain. Cependant le suicide de Maria Vetrov (la police n'a même pas essayé de soutenir que sa mort fut accidentelle) n'était pas encore connu le 26 février. Ce n'est que lorsque

des prisonniers qui avaient entendu ses cris furent transférés à une autre maison de détention qu'une partie de la vérité fut ébruitée. L'on sait la démonstration des étudiants de Pétersbourg à la suite de cette affaire.

Art.— Un article de Mabel Cox dans the *Artist* (avril) donne d'intéressants renseignements sur la *Guilde de la main-d'œuvre* et son affiliée l'*Ecole de la main-d'œuvre*, qui, fondées toutes deux en 1887, furent rattachées au Toynbee Hall de Londres. L'Ecole n'existe malheureusement plus telle qu'elle était à l'origine, s'étant vu refuser tout appui par le Comité d'Education technique du Conseil de Comité de Londres. Ce comité a pourtant été institué justement pour favoriser des entreprises de ce genre. L'école a dû supprimer presque toutes ses classes, sauf celles qui pouvaient se subvenir à elles-mêmes. La Guilde, dont quelques membres faisaient partie du comité de l'Ecole — et c'était le seul lien qui unissait ces deux institutions indépendantes — est une corporation industrielle entièrement fondée sur le principe de la coopération. Au point de vue de la production, le succès des ateliers de la Guilde a été, paraît-il, très grand depuis la dernière exposition à Londres des *Arts and Crafts* (arts et métiers). L'enseignement donné par la Guilde, au moyen de conférences et de cours données en province, a été également couronné de succès. Cependant la Guilde n'aurait peut-être pas pu affronter aussi victorieusement la concurrence commerciale sans la direction de M. Ashbee qui, architecte ayant déjà une clientèle, put facilement en trouver une pour la Guilde, et qui constate lui-même les difficultés presque insurmontables que rencontre actuellement toute entreprise de production coopérative, surtout lorsqu'elle embrasse en même temps une tentative artistique originale, bien que naturellement il ait foi dans le principe même de la coopération. Les meubles et objets d'art produits dans les ateliers de la Guilde sont très intéressants, surtout le cuivre repoussé et les bois incrustés d'étain. La revue en donne quelques bonnes reproductions.

Etudes sur « les hommes de Cornouailles », les paysans du Dartmoor (Devonshire), et les ouvriers des carrières de Bethesda (Pays de Galles). — La seconde partie de l'étude de Havelock Ellis sur les *Hommes de Cornouailles* (*New Century Review*, mai), note d'abord le peu de développement qu'ont atteint parmi eux, comme chez les Bretons, les arts plastiques, et au contraire leur sens musical très développé. Purcell était né en Cornouailles, et encore aujourd'hui le goût musical naturel est beaucoup plus sûr et juste parmi ces populations que dans le reste de l'Angleterre. Du reste, le caractère des habitants de Cornouailles est plus vif et plus sensitif que ne l'est en général le caractère anglais; la joie populaire s'y exprime avec plus d'harmonie instinctive et moins de grossièreté. Cependant ce caractère a quelque chose de sauvage et de primitif qui, selon l'expression de l'auteur, apparait avec la dureté du granit et d'où jaillit même parfois une étincelle, lorsqu'on pénètre sous la surface, qui elle, est douce et tendre ; l'Anglo-Saxon, au contraire, sous des dehors gauches et agressifs, est pétri de bonhomie charnelle. Du reste leur caractère primitif s'est toujours montré, chez les populations de Cornouailles, dans leur goût pour l'aventure. « La longue liste des hommes fameux de Cornouailles, dit l'auteur, n'est autre, à peu près, que l'énumération de tous ceux qui en Angleterre furent les pionniers dans le monde physique et spirituel.

M. Secundus constate dans *The Reformer* (avril), combien est dur le sort du paysan, c'est-à-dire des petits fermiers et surtout de ses employés, les laboureurs dans le Dartmoor. Le manque de bras rend la part de travail de chaque homme considérable, les salaires varient entre 12 fr. 50 et 18 fr. 50, au plus 20 fr. par semaine. Les cottages sont étroits et mal aérés; les familles très nom-

breuses, un jeune couple ayant souvent jusqu'à dix enfants à nourrir. Bien que le paysan anglais soit peu enclin à protester contre sa condition, et qu'une longue expérience héréditaire lui ait appris la résignation, la jeunesse, dans le pays que décrit l'article, a fait d'énormes progrès depuis quelques années. Elle se tient au courant des évènements, lit les journaux, médite et discute son propre sort. Il lui arrivera peut-être même, un jour, de vaincre l'invincible répugnance qu'elle a toujours témoignée envers toute organisation, toute tentative d'union et de coopération sous n'importe quelle forme qu'on la lui présente.

Les ouvriers *des carrières de Bethesda*, où se trouvent les carrières appartenant à Lord Penrhyn, dont les employés sont actuellement en grève, touchent d'après un article de la même revue (mai) signé du même auteur, des salaires variant entre 125 fr. et 137 fr. 50 par mois, taux relativement élevé et qui vont même jusqu'à 187 fr. 50. Leurs maisons sont assez bien bâties et spacieuses avec des jardins. Leur travail qui consiste à découper des blocs d'ardoise à Bethesda, dans la montagne qui disparait peu à peu, est dur et dangereux. Les ouvriers de Bethesda ne parlent presque jamais d'autre langue que le Gallois, et il est rare d'en rencontrer qui sachent même quelques mots d'anglais. Leur courtoisie et leur hospitalité sont remarquables, au dire de l'auteur.

La Fédération du Royaume uni, par M. J. ROBERTSON (*The Reformer* Juillet). — A propos d'une étude politique de T. A. Spalding, « La fédération et l'Empire, » M. R. pose le problème législatif en face duquel se trouve actuellement le Royaume Uni et le résout en faveur de la fédération politique. Il est facile de présumer, sans même le démontrer à l'aide de chiffres comme en donne M. Spalding, que depuis l'union, d'abord de l'Ecosse, ensuite de l'Irlande, à l'Angleterre, la moyenne partie du travail législatif, tel qu'il est accompli par les deux chambres impériales, a dû être consacrée à l'Angleterre au détriment des royaumes soi-disant unis. De plus, la proportion des mesures législatives d'intérêt général ou fédéral et des mesures d'intérêt particulier pour une seule des parties du Royaume Uni votées par le Parlement, est largement en faveur de ces dernières. De 1821 à 1830, par exemple, la moyenne annuelle des premières fut de 34 et pour les autres de 64 ; de 1881 à 1890 l'écart augmenta et les moyennes furent de 29 et de 93. Il est évident, d'après ceci, qu'un parlement centralisé ne pourra bientôt plus, ne peut même déjà plus suffire au travail législatif de l'Empire britannique, sans compter qu'une des parties de cet empire est continuellement favorisée au détriment de toutes les autres. La conclusion de J. R. c'est, comme il le dit, « le Home Rule partout » pour les quatre pays du Royaume Uni. Mais la difficulté pour lui, c'est de faire entrer cette idée dans le cerveau, non seulement du parti libéral mais aussi de ses chefs.

Bruno Liljefors. — Une étude illustrée de *the Artist* (juillet) nous fait connaître un peintre animalier suédois : Bruno Liljefors dont l'œuvre, d'après les reproductions publiées, doit être remarquable. Au profond des denses forêts de Wermland, dans lesquelles il s'est bâti sa cabane et son atelier de bois, Liljefors vit entouré des bêtes sauvages de toute sorte qu'il étudie et observe avec amour, n'ayant pour tout compagnon qu'un hibou apprivoisé. C'est aussi l'amour profond et naïf de la nature qui frappe dans ses œuvres, à en juger du moins d'après les reproductions. Les études d'oiseaux surtout donnent l'impression d'une âme vraiment fidèle et presque instinctive observatrice de la nature. Les dessins de Liljefors, tout saisissants qu'ils soient comme impression d'art, pourraient servir de texte au naturaliste.

Les « terres communes » en Angleterre. — M. Ernest E. Williams fait un appel très sensé et très pratique dans *To-Morrow* (juillet) en faveur de l'institu-

tion qui disparaît aujourd'hui des terres communes en Angleterre. Ces terres anciennement n'étaient la propriété de personne (pas même propriété nationale comme en France) et l'on y faisait ce qu'on voulait, pourvu qu'on les laissât également aux autres. Du reste, à cette époque qui remonte déjà à trois siècles, le champ de chacun était libre et ouvert. C'est lorsque, peu à peu, avec l'idée, prétendait-on, de développer l'agriculture, on dressa des palissades, on planta des haies autour des champs, que graduellement des empiètements furent faits, avec ou non la sanction d'actes du Parlement, sur les « commons. » Aujourd'hui enfin il en reste à peine, et le paysan comme le touriste n'a dans la campagne anglaise pour toute promenade que la route ou le chemin, bordé de palissades ou de grillages, porteurs d'affiches avertisseuses qui le menacent de poursuites ou de « pièges à homme », s'il saute la grille ou franchit la haie. Le pis est que ce ne sont guère des champs cultivés que défendent ces barrières. En 1785, comme le fait observer M. Williams, le Royaume Uni possédait près de 11 millions et demi d'acres en blé ; en 1897 il n'y en avait que 8 millions huit cent mille. Pour ce qui est de la question des terres communes, la Commons Preservation Society veille à ce qu'aucun nouvel empiètement (aux rares endroits où cela est encore possible) ne soit commis. Quant à obtenir qu'on rende celles qui ont été usurpées, ce n'est guère à espérer. M. Williams demande seulement d'abord qu'il soit défendu aux sportsmen d'entourer les landes de l'Ecosse de palissades pour y chasser le grouse ; ensuite que l'on rétablisse partout des droits de passage où ils sont nécessaires dans les campagnes ; enfin qu'il ne soit permis de poursuivre pour « trespassing » (délit qui consiste en somme à quitter la grande route) qu'au cas où le délinquant se sera aventuré sur un champ cultivé, et qu'au contraire tout propriétaire qui barrerait un droit de chemin soit passible de poursuites.

LAURENCE JERROLD.

REVUES FRANÇAISES

La Relégation, résultats de la loi de 1885, par A. BÉRARD. (*Archives d'Anthropologie criminelle*, mai 1897). — M. Bérard étudie dans ses résultats cette fameuse loi de la relégation de 1885, qui fut votée sur les promesses les plus brillantes d'arrêt de la marche de la criminalité et de développement économique de la Guyane et de la Nouvelle-Calédonie, dans des conditions qui rendraient suspecte toute l'ardeur déployée en cette circonstance par M. Joseph Reinach, si le désintéressement personnel bien connu de ce député ne démontrait l'inutilité de suspicions aussi dangereuses.M. B constate : les espérances, dont on berça la Chambre de 1885, sont reconnues chimériques et la France nouvelle qu'au plus grand et plus immédiat bénéfice de certaines compagnies de transport auxquelles présidait le financier Blanchard, d'opportuniste mémoire, nos malfaiteurs incorrigibles, corrigés par la relégation, devaient créer au delà des mers, n'est même pas encore à l'état d'embryon douze ans après le vote. Il ajoute avec quelque malice que les résultats acquis aujourd'hui, on pouvait les prévoir dès 1885 à la condition de lire avec des yeux moins hallucinés que ceux de M. Joseph Reinach l'histoire des transportations anglaises et russes. Enfin il analyse avec une attention scrupuleuse les rapports de l'administration pénitentiaire, naturellement optimiste et constate quelles charges la relégation a imposé à notre budget, en même temps que son expérience d'ancien magistrat la lui démontre l'égal d'un épouvantail à moineaux pour les malfaiteurs endurcis. Néanmoins ce que ne parait point résulter des prémisses de sa dissertation, M. B. parait estimer que la loi de 1885 a

pu diminuer le nombre des crimes et des récidives et qu'il est permis d'espérer « qu'avec plus d'expérience, après les tâtonnements incertains des premières années » l'administration arrivera à tirer plus de parti des bras que lui envoient les tribunaux.

Révolte des paysans de Cornouailles en 1675. Assassinat du marquis de Montgaillard, par E. DUCREST DE VILLENEUVE (*Revue de Bretagne, de Vendée et d'Anjou*, mai 1897). — Ce n'est pas en réalité la révolte des paysans de Cornouailles qu'étudie M. D. dans un travail très érudit, mais un épisode qui se rattache à cette lutte, l'assassinat du marquis de Montgaillard par un ennemi de longue date de la famille de la marquise, le sieur de Pontgan. Le prétexte du meurtre fut, il est vrai, le rôle bienveillant et conciliant joué par le marquis, vieux militaire, affable et pitoyable aux petites gens, à qui répugnaient les érections de potences dont abusait le duc de Chaulnes, mais aucun contemporain ne s'y trompa, pas même madame de Sévigné qui, quoiqu'en pense la direction de la *Revue*, renseignait fort suffisamment pour son goût la comtesse de Grignan sur les événements de Bretagne, fort dédaigneusement traités par elle de « grandes misères ». La haine intense de la maison de Kergouet contre la maison du Tymeur avait seule armé le bras du meurtrier. La publication de la *Revue* n'est qu'un fragment d'une étude plus complète que les curieux pourront trouver dans le compte rendu du congrès breton de Saint-Brieuc (1896) et où la procédure dut être longuement analysée.

Les Russes et les Hongrois, par RAOUL CHELARD.— (*Revue des Revues*, 15 juin 1897). — M. Raoul Chelard, que préoccupent les questions de politique internationale, étudie le rapprochement récent qui s'est manifesté entre l'Autriche et la Russie et qu'il attribue à la disparition momentanée ou définitive du problème panslaviste, autant qu'au désarmement de l'esprit d'hostilité des Magyars envers les Russes. M. C. connait à merveille l'Autriche-Hongrie et déclare que ses observations personnelles lui permettent d'affirmer que les idées du peuple hongrois n'ont pas moins changé que les dispositions de ses dirigeants, ce qui ne signifie pas, bien entendu, que la paix est complètement faite entre les Magyars et les agglomérations non-magyares sur le sol hongrois.

A. SAVINE.

Le principe du transformisme par P. G. MAHOUDEAU. — (Revue mensuelle de l'Ecole d'anthropologie, juillet 1897. — Le principe du transformisme, avant de trouver sa formule, a subi une longue période d'incubation : les philosophes grecs semblent l'avoir pressenti avec Thalès de Milet, Anaximandre, Aristote. Bacon l'énonce en termes précis et depuis la fin du XVIIme siècle jusqu'à Lamarck, médecins, philosophes savants, conservent la tradition plus ou moins vague de la mutabilité des formes vivantes; mais avec Lamarck, dont le livre *La Philosophie zoologique* précède de cinquante ans *L'origine des espèces* de Charles Darwin, le transformisme entre dans sa période scientifique. Lamarck a beau mourir pauvre et isolé, quand Darwin aura démontré la réalité de l'existence des transformations biologiques, le professeur d'Iéna Ernest Haeckel apprendra aux compatriotes du savant oublié que le principe qu'on croit nouveau est découvert depuis cinquante ans.

L'accaparement immobilier et les Compagnies d'Assurances par AUGUSTE CHIRAC (Revue socialiste, juillet 1897). — Dans un article très court, M. Auguste Chirac, dont l'attention a été éveillée par le développement incessant de la fortune immobilière des Compagnies d'assurances, constate que ces compagnies possèdent à l'heure actuelle près d'un demi milliard, c'est-à-dire la valeur vénale des maisons d'un arrondissement moyen de Paris. Enfin, avec le processus de

l'accaparement immobilier des compagnies d'assurances, il a été facile à M. Chirac de calculer que dans 77 ans elles posséderont les 8/10 des maisons de Paris. Et M. Leroy-Beaulieu continuera à affirmer que la propriété ne se concentre pas en un petit nombre de mains !

La production capitaliste et la question ouvrière en Russie par MARIE STROMBERG (Revue socialiste, juillet 1897). — C'est encore une autre de nos collaboratrices, Mme Marie Stromberg, qui étudie dans la même revue la production capitaliste et la question ouvrière en Russie, d'après les données et les statistiques des rapports présentés au dernier congrès commercial et industriel de toutes les Russies (août 1896). Malgré l'étroitesse du programme imposé aux congressistes par le ministère des finances, Mme Stromberg a trouvé dans leurs travaux les éléments d'une intéressante démonstration des méfaits du régime capitaliste russe. C'est M. Golgovski, un ingénieur du gouvernement de Jaroslaw, qui nous montre l'ouvrier, dans la fabrique la mieux aménagée, en proie à la dégénérescence physique la plus marquée et empêché par la fatigue de profiter même de la bibliothèque mise gratuitement à sa disposition. C'est M. Strilghinski nous dépeignant l'ouvrier des fabriques de papier astreint à un travail normal consécutif de douze heures et chaque huitaine à un travail consécutif de dix-huit heures, n'ayant ainsi qu'un dimanche de repos par quinzaine, avec une température de 25° à 30° réaumur C'est M. Bykof qui réclame énergiquement pour l'ouvrier le repos dominical Tous les rapporteurs sont d'ailleurs unanimes à réclamer la réduction des heures de travail et la réglementation du maximum d'heures de la journée de travail. Tous estiment que la meilleure manière de combattre les ravages de la dégénérescence dans le prolétariat russe, c'est de lui accorder le loisir nécessaire par l'adoption du système des trois-huit.

Mme Stromberg constate également l'existence d'un mouvement en faveur du prolétariat russe de nature à remplacer l'action protectrice de la presse, rendue impossible par l'existence de la censure. C'est à ce mouvement d'opinion qu'est due la présentation par le ministère des finances au Conseil d'Etat d'un projet de loi sur la responsabilité des patrons en cas d'accidents (1885-1893), mais ce projet n'est pas encore définitivement accepté par le gouvernement. C'est à lui aussi que l'on doit la fondation d'institutions philanthropiques dans les centres industriels et notamment à St-Pétersbourg dans les usines Wargounine.

Aperçus sur le présent et l'avenir de l'Etat économique de la Russie par A. A. ISSAIEFF. (Le Devenir Social, mai et juin 1897). — Une note du *Devenir Social* prévient le lecteur que les *Aperçus* sont un extrait d'un ouvrage publié en langue russe, c'est dire la modération et la froideur avec laquelle est écrit cet article rempli de constatations intéressantes. M. Issaieff signale tout particulièrement la rapidité du développement de l'industrie russe dans les vingt dernières années. Tous les traits qui caractérisent le développement économique de l'Europe occidentale et de l'Amérique se retrouvent en Russie; aussi bien la substitution des grandes et des moyennes exploitations aux petites que le perfectionnement de l'outillage accroissant la production. Le développement du crédit suit une marche parallèle. Les chemins de fer se multiplient et la Russie prépare même de longue main le transsibérien qui appellera à la vie les forces productives de son empire asiatique dans un avenir encore lointain. M. Issaieff ne dissimule point ce qu'il appelle justement les côtés sombres des faits : l'accroissement de la dette de l'Etat et surtout les ravages de l'esprit d'agiotage qui s'est emparé de toutes les classes, le nombre grandissant des *sans-travail*. Le rôle et les théories du narodnitchestvo qui résistent au système de la production capitaliste est longuement étudié par M. Issaieff, mais il ne semble pas avoir dans le développement de la production collective, la confiance des publicistes *populistes*,

tout en constatant le phénomène curieux de la décapitalisation des petites industries.

M. Issaieff critique la loi de 1893 sur les rapports entre patrons et ouvriers et établit que celle de 1890 protège moins les femmes, les enfants et les adultes que les lois antérieures de 1882 et 1884. Il considère que la loi de juin 1893 affaiblira le principe de la commune rurale, du mir. L'industrie familiale n'a pas reçu du gouvernement une aide plus efficace.

Personnellement, M. Issaieff croit qu'en Russie l'action économique doit avoir deux formes concomittantes ; 1° la conservation et l'amélioration des conditions de vie nationales avantageuses pour la masse de la population ; 2° l'emprunt à l'étranger de formes d'organisation acclimatables. Donc il faut d'une part soutenir l'artel et le mir sans s'exagérer leur importance, de l'autre profiter des leçons données par la vie européenne et adapter à la Russie un certain nombre d'institutions et de formes de vie dont elle n'a pas les équivalents.

L'Education dans le règne animal, par Ch LETOURNEAU. (Revue Mensuelle de l'Ecole d'Anthropologie de Paris, 15 avril 1897.) — En cette étude, M. Letourneau tend à établir que, chez les animaux, l'éducation joue un très grand rôle, que tout n'est pas affaire d'instinct, et ce, contrairement aux assertions d'aucuns qui tiennent encore à conserver cette barrière entre l'homme et les animaux : instinct chez ceux-ci, éducation chez celui-là.

On a dit que les facultés animales se transmettaient par hérédité. Sans doute, et, dit M. Letourneau, « l'hérédité est pour quelque chose dans les qualités et les défauts des êtres organisés », mais ceci ne gêne en rien sa thèse et il montre qu'à un degré différent, tous les êtres sont transformables. « L'homme est donc et surtout a été un être extrêmement modifiable. Pourquoi ne serait-il pas éducable ? »

On aurait quelque peine à prétendre que l'amibe ou la cellule primitive contenaient à l'état latent toutes les qualités et tous les défauts de l'homme actuel. « Sans doute le pouvoir de l'éducation est limité, en ce qui concerne l'individu ; mais il acquiert une force considérable, alors qu'un même dressage ou un même système d'éducation sont appliqués avec suite et ténacité à une suite de générations. »

Nous savons que « spontanément et sans attendre les leçons d'un maître, les appareils digestif, circulatoire, respiratoire, les organes des sens, ceux de la génération, etc , s'acquittent de leurs offices. » Souvent, le jeune animal peut se tirer d'affaire seul, aussi les parents se hâtent-ils d'expulser les petits. Ainsi les tourterelles remplacent les caresses par des coups de bec dès que les tourtereaux sont suffisamment développés ; l'aigle doré chasse ses petits et les expulse même de son territoire de chasse. Mais en revanche, d'autres espèces dressent leurs petits au vol, à la natation, à la chasse, à la pêche. Tels les faucons laissant tomber des hirondelles mortes de très haut pour habituer les petits à fondre sur la proie ; les Grèbes « plongent avec un poisson au bec en présence de leurs petits », les excitent à les suivre, et récompensent le plus agile. Il en est de même pour le langage : « les oiseaux chanteurs surtout se donnent de mutuelles leçons sans y songer ».

Ils arrivent souvent à s'approprier le chant d'une autre espèce. Mais il est à noter que ces acquisitions anormales s'oublient comme elles ont été apprises ; elles n'ont pas la fixité des instincts héréditaires.

L'éducation est plus facilement observable chez les mammifères. On a constaté que l'ourse mère apprend à ses petits à marcher, à grimper et à manger et, « pour y réussir, n'épargne ni les punitions, ni les coups de patte, ni les soufflets, ni même de légers coups de dents. »

Chez les invertébrés — abeilles, fourmis — l'éducation prend le caractère d'une éducation sociale. Les fourmis ouvrières stériles sont chargées de veiller sur les femelles fécondées, puis sur les œufs et enfin sur les petits. Et cela se fait avec une délicatesse, une précaution inouïes, rien n'est ménagé pour l'intérêt de la république. Ce sont les ouvrières qui guident les jeunes dans les labyrinthes des cités et leur en font connaître tous les détours, et il est permis de supposer qu'elles leur enseignent aussi le langage tactile, antennal que l'on connaît.

« En somme, chez tous les animaux, un entraînement convenable et suffisamment continué peut, dans une certaine mesure, perturber les tendances héritées, celles que l'on appelle instinctives et même en créer de nouvelles. »

Ce fait est surtout observé chez les animaux domestiques et l'on sait qu'à force de bonté et de caresses, on peut apprivoiser les espèces les plus rebelles et dominer leurs instincts. « Il importe de remarquer que, chez les animaux comme chez l'homme, une éducation trop brutale brise le caractère, en développant des instincts de méchanceté sournoise, mal dissimulés sous une apparente soumission. »

Les résultats que donne une éducation rationnelle sont en faveur de la thèse de M. Letourneau ; les faits observés chez les chiens et chez les singes le prouvent. « L'humanisation mentale du chien est de capitale importance, elle montre combien l'éducation peut être puissante. » Donc, « l'éducation dans le règne animal repose essentiellement sur les mêmes bases que celles des hommes », et l'on peut établir qu'une éducation artificielle, imposée par l'homme, peut perturber, chez les animaux, les tendances dites instinctives.

Des conditions d'arrêt ou d'avortement des groupes humains, par F. Schrader. (Revue mensuelle de l'Ecole d'Anthropologie de Paris, 15 mai 1897.) — Du fait que les circonstances extérieures ont favorisé le développement de certains groupes humains, et qu'elles ont été naturellement moins favorables à d'autres, M. Schrader déduit que deux sortes d'actions peuvent s'être produites, les unes internes ou sociales, les autres externes ou terrestres.

Ces deux actions peuvent avoir influencé la marche des peuples à l'éveil des civilisations. Ainsi certains groupes prenaient la tête du mouvement, d'autres qui s'étaient développés plus lentement les remplaçaient lorsque la fatigue était venue, d'autres s'arrêtaient définitivement, sous l'action d'un groupe voisin ou des circonstances enveloppantes.

Il faut examiner quelle est la part de l'homme et celle du milieu terrestre dans cet avortement. Rien, dit M. Schrader, ne remplace sans détruire ; ainsi anthropopithèque et pithecanthropus n'existent plus parce que « les changements qui se sont produits ont rendu la vie plus facile à l'homme, plus difficile à ses précurseurs. » Le plus petit accident suffit pour amener des bouleversements profonds et ce, en dehors des catastrophes telles que guerres, épidémies, révolutions. Les hommes du XIX[e] siècle semblent l'ignorer et, croyant leur civilisation très stable, compliquent à plaisir leurs états. Or, c'est une vérité démontrée par l'étude de tous les temps que la stabilité d'un état est en raison inverse de la complexité de ses rouages politiques et sociaux. En d'autres termes : « plus un état est attaché à des conditions artificielles et complexes, plus il risque qu'une des conditions nécessaires à sa vie venant à manquer, tout l'édifice s'écroule. »

Ainsi les états simples, l'état pastoral par exemple, ont duré longtemps parce que « basés sur des conditions plus larges », ils étaient plus durables que l'état commercial ou industriel. Nous ne devons pas oublier que peu s'en fallut que nous ne fussions considérés comme races inférieures, il y a 3,000 ans, lorsque

[illegible] si à ce moment, « une fraction de l'humanité [illegible] actuel donnait la mesure définitive de l'avenir et avait [illegible] possession immédiate de la terre entière. »
[illegible] sur ce point : « La race inférieure d'aujourd'hui peut [illegible] le demain » ; c'est ce dont l'Europe et surtout le monde [illegible] pas assez compte. « Nous ne pouvons invoquer les néces-[illegible] nous excuser des innombrables meurtres que nous com-[illegible] sur tous les points du globe, ni les besognes louches aux-[illegible] attachons quand le fusil est trop lent, car alors nous avons [illegible] aux maladies, aux linges infectés. »
[illegible] encore trop impatients, nous voudrions que des peuples, nés [illegible] à notre niveau en vingt-quatre heures ; « Laissons le temps agir, [illegible] craindrons point de compromettre le développement normal [illegible] tôt ou tard il reprend conscience et réapparaît malgré et contre [illegible] »
[illegible] pouvons savoir ce qu'aurait été une humanité fraternelle et équi-[illegible] l'histoire est le massacre de l'homme par l'homme. » Ce que [illegible] c'est que quand nous croyons avoir dompté une fraction de l'hu-[illegible] réapparaît plus vivace, nous montrant la puissance de cette force : [illegible] choses.

G. Gressent.

REVUES ITALIENNES

[A]griculture et la vie sociale, par Filippo Virgilii (*Pensiero Italiano*, [illegible]). — Le *Pensiero Italiano* est, de toutes les revues italiennes, celle qui a le [plus] d'affinité intime avec notre *Humanité Nouvelle*, soit par la variété des [ma]tières traitées, soit par l'esprit large et indépendant qui l'inspire. Chacun de [ses n]uméros contient plusieurs mémoires originaux de philosophie ou de socio-[logie], de science ou d'histoire, de littérature ou d'art; une large revue bibliographi-[que]; une chronique des événements du jour, faite par le directeur, l'ex-député [P]aro Aporti ; et une revue spéciale d'œuvres de philosophie scientifique de [tous] les pays, par Enrico Morselli.

Presque toujours, bien que quelquefois à côté d'articles banals ou de fades [po]ésies, nous y trouvons des mémoires véritablement importants bien dignes d'être résumés pour une revue internationale.

Tel est l'article du jeune professeur de l'université de Sienne, sur l'agriculture et son rôle dans la solution future de la question sociale. La cause principale du mal qui afflige tous les organes et trouble toutes les fonctions de ce vieux conti-nent est notre système tout à fait primitif de culture. Les tarifs douaniers, extrême aberration de la politique économique contemporaine, ne font que l'en-courager stupidement. Et cela se pratique à l'avantage exclusif des grands pro-priétaires de la terre. Et le résultat est que tous les consommateurs paient le grain une moitié de plus de sa valeur réelle.

Depuis vingt ans déjà M. Stanislas Solari va prêchant, avec des preuves visi-bles pour tous, qu'avec le système génial de l'induction (*d'induzione*) nous pouvons soutenir quelque concurrence que ce soit. Et, cependant malgré cela, l'on continue à délirer parmi les hypothèses absurdes de remèdes méta-physiques. Ce n'est plus la néophobie qui gouverne la société ; c'est le fata-lisme aveugle de l'inconscience, qui la conduit vers l'abime de l'erreur.

L'industrie moderne a réalisé un rêve que peut-être aucune fantaisie exaltée du siècle dernier n'aurait su concevoir. Par contre, si un contemporain de Virgile revenait visiter nos campagnes, il retrouverait toujours la charrue décrite dans

les *Géorgiques*. L'homme moderne, à qui nulle force de la nature ne résiste plus, traîne encore son existence dans l'anxiété continuelle de se procurer le pain quotidien ; car il est victime de sa vanité et de ses erreurs.

Une découverte immense, destinée à révolutionner l'agriculture, sembla être celle de Georges Ville, lorsqu'il réussit à fonder les théories des engrais chimiques et de la *sidération* ; faut-il rémémorer les noms des agronomes, des naturalistes, des chimistes, qui le suivirent, avec leurs études désormais classiques, pendant un demi-siècle pour le renouvellement radical de l'agriculture ?

Mais, en même temps, dans un coin tranquille du parmésan, à la suite de longues et coûteuses expériences, inventées, exécutées, contrôlées par lui-même, sans encouragements officiels, sans demander le concours d'aucun, parmi l'indifférence ou le mépris de ses mêmes compatriotes, un homme modeste, mais d'inébranlable volonté arrivait, dit M Virgilii, à créer ce système de culture qui dans les traités porte désormais son nom, Stanislas Solari, sous le titre *d'induction* gratuite de l'azote. (1)

Le principe fondamental de ce système s'appuie sur la rotation d'une plante améliorante, inductrice d'azote (comme le trèfle, la légumineuse-type), avec une plante appauvrissante, consommatrice d'azote (comme le blé, le céréale-type). Cela se faisait déjà par les anciens; mais Solari, au lieu de soutenir avec les engrais artificiels la plante appauvrissante comme l'avaient fait avant lui tous les agriculteurs du monde, fournit au trèfle en superphosphates, potasse et chaux l'engrais total qui convient pour lui et pour le blé qui doit lui succéder. L'azote, qui est induit dans le terrain par les légumineuses, représente pour l'agriculteur une acquisition gratuite : la semaille du blé se fait après la récolte du trèfle, et il n'a besoin d'aucun engrais.

Chez nous un hectare de terrain ne donne cultivé, par les vieux systèmes, que dix hectolitres de blé. Partout où des agriculteurs intelligents ont appliqué le système Solari, ils ont atteint la moyenne de trente hectolitres par hectare. Ils ont eu jusqu'à cinquante hectolitres. Le blé obtenu par le système Solari revient au producteur moitié moins cher que l'autre. Sur le marché libre, il triomphe du blé étranger sans qu'il y ait besoin de barrières douanières.

M. Virgilii est d'avis que le système Solari contient en germe la résurrection de toute la vie sociale. La nouvelle agriculture bouleverse les concepts qui l'ont jusqu'ici gouvernée, et imprime un mouvement différent à la science et à la politique économique. La terre n'est plus à considérer comme une force qui va continuellement en s'épuisant; la loi des produits décroissants a du moins une période d'arrêt. L'agriculture devient une industrie, la première des industries, et les conflits actuels vont cesser. Plus d'émigration forcée des travailleurs de la terre vers les usines encombrées d'ouvriers. Plus de débordement affreux du capital attiré par des espérances folles aux grands établissements. Mais une juste répartition de la richesse sur la terre, qui redeviendra ainsi l'immense officine où l'homme va tisser les matières nécessaires aux besoins de la vie.

Il jaillit d'ici, limpide et précis, un nouveau concept celui du marché unifié. Supposons que *l'induction* domine toute la pratique agricole, le prix du froment sera à peu près le même dans tous les pays ; ce qui équivaut à supprimer la concurrence. Le marché unique signifie la solidarité universelle. C'est un nouveau milieu économique qui se forme, une civilisation nouvelle qui se ente sur la tige de l'actuelle. La nouvelle agriculture portera la nouvelle morale et la nou-

(1) Le système d'*induction* consiste en ce qu'au lieu d'enfouir le trèfle dans le sol comme engrais (ce qui constitue le système de *sidération*), on le récolte régulièrement. On ne laisse dans le sol que les racines qui ont fixé l'azote de l'air et sont réellement ainsi un réservoir d'azote, gratuit.

velle politique: car, comme le dit le vénérable Berthelot, la vie des champs est le type normal de la vie humaine, et là seulement l'homme se développe en sa plénitude complète.

C'est donc une nécessité pressante que d'agiter parmi les paysans le flambeau du savoir, que de les arracher aux ténèbres de l'analphabétisme. Le ministre Luzzatti est bien dans le vrai, lorsqu'il dit que le salut économique viendra de la démocratie rurale, et que les maîtres d'école pourraient en hâter l'événement, s'ils connaissaient un peu d'agriculture, et s'ils pouvaient l'enseigner expérimentalement.

C'est aux travailleurs de la pensée, de faire que les travailleurs des muscles ne soient plus des automates inconscients, des instruments aveugles dans la quotidienne bataille pour l'existence, mais deviennent des leviers puissants du progrès social.

MARIO PILO.

REVUES RUSSES

Le duel en Russie dans les dernières années, par KOROLENKO (*Russkoié Bogatstvo*, février).—Mieux que tout autre le sympathique romancier représente le littérateur de la nouvelle école russe, où l'artiste se confond avec le publiciste et ne se sert des riches couleurs dont il dispose, que pour mettre plus en relief et rendre plus saisissant le fait social qu'il dépeint

En exil, parmi les peuplades incultes, sa plume s'abandonne aux œuvres d'imagination et d'esthétique, telles « le Musicien aveugle » le Rêve de Mackar », et tant d'autres encore qui, dans un court espace de temps, rendirent son nom populaire dans tous les coins de son vaste pays.

Mais, une fois rentré en Russie, c'est l'actualité de la vie russe, pauvre d'activité et de développement, triste et douloureuse jusqu'au tragique, c'est l'intérêt du jour, la vie sociale du peuple russe dans toutes ses manifestations qui l'englobent tout entier. Son talent se dédouble, le romancier fait place au publiciste. Il fait paraître de nouvelles œuvres : *En l'Année de Famine*, le *Procès des Wotiaks de Multan*, etc.

Dans la revue *Russkoié Bogatstvo*, qu'actuellement il dirige avec Mischaïlovski, M. Korolenko publia l'année dernière une très intéressante étude intitulée: les *Imposteurs contemporains*, gens qui s'attribuent différentes professions qui ne sont pas les leurs, et qui leur permettent de gagner ainsi leur vie. Pour cela il employa la méthode suivante: il recueillit dans les journaux des reportages sur différents faits et évènements dans lesquels l'esprit populaire se réflétait avec le plus d'éclat, et en les rapprochant il chercha à en déterminer l'effet dans la vie contemporaine russe et à en apprécier la valeur sociale. Il usa de la même méthode aussi dans sa récente étude, dans laquelle il combat le duel, qui, d'après les informations des journaux de province, de plus en plus souvent, devient la cause d'épisodes tragiques, et parfois tout à fait absurdes. Selon Korolenko, ce sont là des symptômes de la renaissance d'un ancien *usage* dans notre fin de siècle. Il étudie le duel au point de vue purement ethnologique sans se soucier autrement de sa base juridique. Il affirme que « le ton prédominant qui se détache des cas de duel rapportés par la presse provinciale est celui-ci : chez les Russes, pour la plupart, les « affaires d'honneur » revêtent un caractère trivial et insipide ; en fin de compte cela ne peut que contribuer à l'humiliation du duelliste à ses propres yeux, aussi bien qu'à ceux d'autrui. »

K. insiste d'abord sur ce point que le duel est absolument contraire aux mœurs russes et qu'il est une implantation exotique déjà prohibée par Pierre le Grand sur tout le territoire de son empire.

En donnant l'explication de l'antipathie que les Russes ont pour le duel, il relève ce fait : « deux duels tragiques (l'auteur entend les duels dans lesquels tombèrent les deux plus grands poètes russes, Pouchkine et Lermontoff, tous deux jeunes encore, le dernier ayant à peine atteint l'âge de vingt-huit ans) jetèrent comme une ombre sur l'histoire ultérieure de notre jeune littérature. Chaque fois que l'idée d'un duel se présente à l'esprit du russe, involontairement mais irrésistiblement, il évoque dans sa mémoire ces deux douloureuses ombres qui emportèrent avec elles tout une volée de grandioses images et d'idées créatrices. Voilà pourquoi, chez nous, tous les hommes de la pensée, plus ou moins, réprouvent le duel. »

K. appuie aussi sur ce fait, que d'après la nouvelle loi, toutes les affaires considérées comme « affaires d'honneur » qui surgissent dans les milieux militaires, doivent, préalablement être exposéee devant le *Tribunal de la Société des officiers*, qui, alors, décide si le duel doit avoir lieu ou non. Le cas échéant il est reconnu légitime et les duellistes ne peuvent être poursuivis par la loi.

K. constate aussi que le type de l'homme grossier se prévalant d'un honneur morbide, type, qui dans la deuxième moitié de notre siècle s'était sensiblement effacé, mais réapparaît à présent avec plus de relief et d'intensité.

« Comment ce fait pourrait-il être expliqué ? se demande l'auteur. Est-ce là un indice que le niveau de la personnalité en Russie ait baissé ? »

Et il répond qu'il ne pourrait y croire. Sous l'impulsion de certains courants qui dans ce dernier temps se produisirent dans la vie russe, les « bretteurs » purent être plus nombreux Mais, par contre, dit-il, nous autres, nous sommes devenus plus impressionnables, plus sensibles. Selon lui, dans les deux cas le résultat est le même — cet honneur morbide qui cause de sérieux troubles dans le public et provoque une agitation tout à fait justifiable. Il appuie son appréciation en citant plusieurs cas de duels. Et il conclut ainsi :

« Toute la littérature satirique ne saurait être plus éloquente que cette série de faits rendus à la publicité par quelques naïfs reporters. Faits où d'un côté des hommes pacifiques sont incités à se rendre à la barrière, où d'un autre côté des bretteurs insouciants donnent libre essor à leur sentiment d'après lesquels l'idée de l'honneur ne peut être exprimée autrement qu'en échangeant des coups de poings et de revolvers »

Au milieu de la nuit, par POGORIELOFF (*Russkaïaysl*, mai). — Cette esquisse de quelques pages seulement, ou plutôt ce fragment d'une discussion qui s'est engagée entre les amis à bord d'un bateau, est un cri de douleur et de désespoir de la jeunesse intelligente, lorsque, au premier contact avec la réalité, elle voit inévitablement brisées des généreuses aspirations vers une action bienfaisante et féconde, lorsqu'elle voit son idéal foulé aux pieds.

Le narrateur, un rêveur, est envahi par une paresse qui touche à l'indifférence. Seul dans la salle, il reste étendu sur la banquette où il se trouve mal à son aise ; il est assailli en outre par un essaim de mouches et suffoque de chaleur. Il n'a pas cependant le courage de monter sur le pont, bien qu'il sache que le bateau va passer et s'arrêter à l'endroit le plus pittoresque du parcours de la Kama, réputée pour la beauté sauvage de ses bords. Notre voyageur finit par s'endormir, et lorsqu'il s'éveille au milieu de la nuit il se voit en présence de trois autres compagnons de voyage, qui discutent avec animation. Et pour souligner le caractère général de ces trois étrangers, l'auteur les dénomme simplement, le *blond*, le *brun*, etc.

L'un des amis s'efforce à démontrer aux deux autres que la littérature russe de négation (Stchedrine, Ouspenski, etc.) non seulement n'a pas porté de bons fruits, mais qu'au contraire elle est la source du mal dont tout le monde souf-

fre actuellement. C'est une critique acerbe du milieu dans lequel nous vivons, et qui nous inspire cette idée que tout ce qui nous entoure est insipide et trivial, dit le blond. De là, cet éloignement de la vie que l'on observe chez nous tous, ce sentiment de notre insuffisance, ce regret d'une existence inutile. Nous demeurons à l'écart, le courant passe à côté de nous et ne nous entraîne pas...

— Tu crois donc que les différents faits que présente la vie russe ne devraient pas subir la critique ou bien voudrais-tu que notre littérature fût de mauvaise foi ? observa le brun.

— Ce n'est pas cela, continue l'autre, mais on a fait dérouler devant nos yeux toutes les laideurs et toutes les monstruosités, sans nous avoir montré le vrai, le beau.

Ses amis lui répliquent que la littérature russe s'était précisément imposée la tâche de conduire la jeunesse vers la vérité et la justice qu'elle a érigées en idéal...

— Et c'est justement cet idéal qui est un empêchement à tout et qui est la cause de tout le mal...

A ces paroles de leur ami, les deux interlocuteurs bondirent de leurs places et tous parlèrent à la fois.

Enfin le blond réussit à se faire entendre et obtint que ses amis consentissent à l'écouter.

Il suivit alors la jeunesse intelligente russe depuis le lycée et l'université. Comment y avons-nous passé notre temps, demande-t-il ? Au lieu de nous appliquer à l'étude des sciences nécessaires pour embrasser telle ou telle carrière, nous nous sommes occupés à nous créer des idéals sociaux. Nous suivions avec transport nos périodiques, et nous nous absorbions dans la lecture de nos auteurs de prédilection, tels que Buckle et Spencer, Dobrolioubofï et Stchedrine, Marx et Lassalle, Louis Blanc et tant d'autres encore, qui contribuèrent à nous faire faire de beaux rêves et à planer dans les nues.

— Tu n'as qu'à te mettre à étudier les choses professionnelles, si ces connaissances te font défaut, lui ripostèrent ses amis.

— Ce n'est pas de cela qu'il s'agit, continua l'autre. Le fait est qu'avec toute notre science professionnelle, nous ne sommes pas et ne pourrons jamais devenir des praticiens, dans le sens du mot. Il n'existe pas de profession à laquelle nous puissions nous vouer corps et âme ; ni la mécanique, ni la technologie, ni la médecine, ni toute autre science appliquée, n'ont pas la puissance de nous absorber entièrement. Et pourquoi ? Parce que notre être est subjugué à un autre pouvoir, celui de l'*idéal*, dont nous ne pouvons nous affranchir. Mais, ce qu'il y a de plus important, c'est qu'en subissant cette domination, nous demeurons pieds et poings liés. Tous les trois nous frisons la trentaine et cependant qu'avons-nous fait de bon, de vraiment utile ? Tu t'es fait ingénieur, par exemple. Evidemment, ta place est dans l'usine ou dans la fabrique. Où pourrais-tu appliquer ton savoir ailleurs, sinon dans une entreprise capitaliste ? Et cependant tu aurais sur le cœur de prêter ton concours au développement et à la prospérité de la bourgeoisie et de servir le capitalisme. Ton idéal ne te le permet pas ; car nous autres, nous ne pouvons nous considérer comme des simples salariés, obligés de vendre notre force cérébrale pour vivre.

Nous avons la conscience d'un devoir vis-à-vis le peuple et dominés par nos idées, tout notre être se révolte en face de ce travail de salarié !... Autre exemple, tu te voues à l'agriculture ; armé de ta science, ta place est toute indiquée dans une grande propriété où tu te heurtes encore contre le régime capitaliste. Tu ne saurais pas seulement t'orienter sur la petite propriété de paysan. Enfin, je veux bien admettre que tu sois au service du Zemstvo, comme je le suis en effet. Ah, combien grandiose est ton problème — amélioration de la culture et

de l'élevage chez les paysans, machines agricoles, graines de premier choix, champs d'expérience et de démonstration, prairies artificielles, fermes modèles, expositions agricoles, etc. !

Mais, au premier contact avec la vie du village, avec le peuple subordonné à toute une hiérarchie administrative rurale, tu verras tes beaux rêves se dissiper tout à coup comme de la fumée et tu comprendras... Mais continuons. Veux-tu sacrifier tes efforts au soulagement de l'humanité souffrante en embrassant la profession de médecin? Quoi de plus simple, de plus évident comme emploi utile de ton temps? Mais ici, encore, intervient l'idéal, s'interposent la critique et l'analyse... Voilà que tu commences à avoir des doutes sur l'utilité de tes efforts, pourtant si évidente. Tu ne ne connais pas de repos ni jour ni nuit. Tu es accablé par un travail de forçat et en même temps tu as la conscience que tout ce que tu fais n'est pas le travail que tu devrais faire réellement. Ah, si nous n'étions pas éclairés par les idées et les différentes théories, nous pourrions vite nous habituer à une telle situation. Après avoir essayé de sonder un peu les choses, nous serions bientôt convaincu qu'il nous est impossible de les approfondir et nous pourrions croire que ce que nous faisons est de la bonne besogne et que notre action est utile. Avec cette foi, la vie nous serait facile et souriante Mais devant nous s'élève encore l'*idéal*, auquel nous aspirons, vers lequel nous voulons marcher vaillamment.

Cependant le milieu, la réalité de la vie qui vous écrase et contre laquelle vous ne pouvez rien, rend votre action nulle. Vous continuez votre œuvre parce que vous avez besoin de gagner votre vie, mais désormais vous demeurez en contradiction avec votre conscience et, le cœur brisé, vous vous faites le reproche d'agir en traître.

Et vous vous vous sentez mille fois plus méprisable que n'importe quel salarié, car celui-ci peut encore, parfois, faire son travail avec amour, tandis que vous, vous avez une haine pour celui dont vous vous êtes chargé. De plus, une fois en compromis avec votre conscience, vous devenez impotent au point de vue moral. Et vous n'avez plus confiance en aucun élan généreux...

Arrivé au paroxysme de la douleur, le blond fondit en larmes.

La crise nerveuse passée, il reprit :

— Aussi la plupart de nos camarades ont-ils jeté leur idéal aux orties, bien qu'ils le défendent encore par leur parole, à l'instar de ces pharisiens de la bible. Admettons même qu'ils aient conservé leur foi, *mais la foi qui n'est pas accompagnée d'actes est une foi morte.*

Cependant on ne peut pas vivre en se méprisant. Comme nous ne pouvons trouver d'autre issue, il faut que nous subissions le processus de l'atavisme à la sauvagerie. Et ce processus est déjà en vigueur. Ne sommes-nous pas en plein dans la pauvreté intellectuelle, que la vie russe nous offre actuellement.

Notre narrateur avait envie de protester contre le tableau sombre que le blond venait de tracer, mais il n'en eut pas le courage.

Et il finit son récit ainsi :

— La nuit noire nous enveloppait. Mais bientôt j'aperçus à l'est une lueur s'illuminant de plus par les rayons dorés. Et j'ai pensé que encore quelque temps et cette lueur deviendra un embrasement de lumière qui dissipera tous les fantômes nocturnes et de cet embrasement s'élèvera resplendissant le soleil. Alors sur ce terre à terre, en tressaillant, tout revivra de bonheur et reluira de couleurs chatoyantes. Je m'assis sur un banc et me décidai à attendre l'aube venir !

MARIE STROMBERG.

REVUE DES LIVRES

LIVRES FRANÇAIS

Sur l'Anarchie, par A. BÉRARD. — Vol. in-18, 167 pages. — A. H. Storck, éditeur. — Lyon 1897.

On se souvient de M. Bérard qui écrivit en 1893 « Les hommes et les théories de l'Anarchie », étude qui fut publiée dans les *Archives d'Anthropologie criminelle*. En cette étude, M. B. faisait preuve d'une grande partialité et d'une complète ignorance de la doctrine anarchiste.

De nombreuses critiques furent faites et nous citerons, entre autres, la réponse de M. A. Hamon dans l'*Art social*. On pourrait croire que M. Bérard, tenant compte des critiques, a voulu rectifier ses erreurs et étudier les théories anarchistes de plus près. Il n'en est rien et, il est triste de le constater, il n'a pas changé depuis 1893, il n'a même pas tenu compte des critiques de fait.

M. B. compare Vaillant à Erostrate ; nous ne voyons pas quelle relation il peut y avoir entre les actes des deux criminels. On l'a déjà dit plusieurs fois, les « martyrs » de l'Anarchie sont absolument comparables aux premiers martyrs chrétiens, les propagandistes par la bombe sont les iconoclastes d'autrefois. Vaillant, comme les martyrs chrétiens, voulait mourir pour la cause sainte, Erostrate n'a jamais eu cette pensée.

M. B. constate le mysticisme chez les anarchistes, la constatation a été faite. M. A. Hamon a noté cette tendance religieuse dans son livre *Psychologie de l'Anarchiste socialiste*. « Pour l'anarchiste, écrit-il, l'Idée est Dieu. »

Certains anarchistes ont fait de leur théorie une religion, et, pour vaincre cette tendance à la religiosité, au mysticisme, ce n'était pas eux qu'il fallait frapper, mais il fallait détruire les causes de ce mysticisme. Puisque M. B. reconnait que l'Anarchie est l'état d'âme moderne de certains individus, il reconnaitra que cet état d'âme est un produit de l'ambiance et que, par conséquent, c'est dans l'ambiance qu'il faut chercher les sources du mal.

A propos d'Henry, M. B. écrit : « Atavisme poétique et nuageux du côté de son père » ; il se base sur une pièce philosophique intitulée « la Chaîne des Etres » qu'aurait écrite le père d'Henry. Or, le poème est d'Emile Henry lui-même et non de son père, M. B. trouvera le document dans l'*Echo de Paris* du 12 février 1894. Avant d'édifier une théorie, M. Bérard devrait s'enquérir de l'authenticité de ses documents et ne pas se contenter de citations erronées.

Il en est de même pour Cyvoct qui est, paraît-il, comparable à Ravachol ; il est de plus « le premier en France qui, de théorie pure, ait fait passer dans la sanglante et tragique réalité la doctrine de la propagande par le fait. »

Ceci est inexact, voici le résumé des faits :

Le jury reconnut que « Cyvoct avait par machinations ou artifices coupables provoqué à ce meurtre ou avait donné des instructions pour le commettre. »

Le jury ayant déclaré qu'il n'avait pris aucune part matérielle à l'attentat, Cyvoct fut condamné à mort pour *complicité morale*.

Il était à Bruxelles lors de l'attentat, cela fut prouvé par les témoignages. Ce

qui entraîna sa condamnation fut un article du *Droit Social*, article intitulé « Un Bouge ». Il n'en était pas l'auteur.

M. Fabreguettes, alors procureur à Lyon, a déclaré à un avocat : « Nous n'avons aucune preuve matérielle de la culpabilité de Cyvoct, mais c'est notre conviction et cette preuve morale nous suffit pour le faire condamner. »

Cyvoct n'était même pas anarchiste à l'époque où parut le « Bouge ». Il fut extradé de Belgique, accusé par le parquet français de participation *matérielle* au crime, et c'est ce qui motiva l'extradition de la part de la Belgique.

Or, attendu que le jury n'avait pas admis cette accusation, Cyvoct devait être mis en liberté et renvoyé en Belgique. « La condamnation de Cyvoct doit être considérée comme non-avenue », écrivait M. Paul Janson, un des plus forts jurisconsultes belges, (*Petit Lyonnais.*) M. B. n'ignore pas ces faits et, puisqu'il parle de Cyvoct, il aurait dû les signaler.

Les écrits de M. B. abondent en naïvetés ; M. B. est convaincu que dans notre libre France, ce pays démocratique par excellence, l'anarchie ne pourra faire de progrès. — (Les faits semblent lui donner tort.) —

« Des révoltés, dit-il substantiellement, pouvaient se lever par centaines de mille au moyen-âge, parce que pressurés, opprimés par les seigneurs; une telle chose est impossible aujourd'hui que tout est pour le mieux dans la société la plus rationnelle... Les folies anarchistes s'évanouiront de plus en plus comme les ténèbres s'effacent devant la lumière. »

« Les anarchistes sont hostiles à tout développement de l'enseignement populaire. » M. B. se trompe, les anarchistes sont hostiles à l'enseignement obligatoire, ne voulant point laisser enseigner aux enfants la morale de l'Etat, mais ils ne sont pas ennemis de l'enseignement populaire, bien au contraire, les tentatives qu'ils ont faites en ce sens le prouvent.

Dans un beau mouvement d'éloquence, M. B. s'écrie : « Républiques de Platon, cités du Soleil, Icaries, vous étiez des rêves fous irréalisables. » Nous pensons que M. B. fait erreur. N'avons-nous pas réalisé le rêve de Platon ? N'avons-nous pas divisé la société en trois castes : les magistrats, les guerriers et les artisans ?

» Les magistrats, écrivait Platon, sont la tête et la raison de l'Etat. » Reste à savoir s'ils en sont réellement la tête et la raison. On nous permettra d'élever des doutes sur leur honnêteté et leur moralité. A ce propos, M. B. se souvient-il de la mort mystérieuse du président Darrigrand qui présidait la cour d'assises de la Loire lors de l'affaire Ravachol ? M. Darrigrand mourut dans une maison... louche, et sa mort rappela l'affaire de Méreuil qui fit tant de bruit, affaire à laquelle fut mêlé un confrère en magistrature.

Le livre de M. B. est plein d'erreurs. « Les anarchistes, dit-il, ne songent nullement à améliorer... ils veulent faire table rase de tout ce qui existe. »

C'est au contraire le constant souci des anarchistes : l'amélioration de la race humaine. Ils veulent développer l'individu en Beauté morale et physique; quant à faire table rase de tout ce qui existe, ils n'y ont jamais songé.

En somme, Verba et Voces comme le disait M. A. Hamon en 1893... Verba et Voces encore. M. Bérard ignore encore ce que c'est que l'Anarchie.

Il semble que l'éditeur en joignant au volume le rapport du docteur Van Hamel au Congrès d'Anthropologie criminelle ait voulu mettre sous les yeux de M. B. la méthode à suivre s'il veutparler du crime politique.

M. Bérard fera bien de méditer aussi l'article de C. Lombroso, la manière d'envisager les choses du criminaliste italien le rendant un peu plus impartial. Nous signalerons à M. B. la phrase qui termine l'étude de Lombroso :« La présence de l'Anarchie pourrait servir d'indice... que tout n'est pas pour le mieux dans le pays qui en souffre, de même que le choléra, là où il apparaît, nous

indique qu'il y a des perfectionnements à opérer dans le domaine de l'hygiène. »

Il importe de noter que dans ces différentes études, le mot Anarchie signifie toujours : système préconisant la violence. G. GRESSENT.

L'Eglise libre. — Vol in-18 de 300 pages. — 3 fr. 50. — P. V. STOCK, éditeur. — Paris, 1897.

Nous avons lu avec beaucoup d'intérêt le curieux livre intitulé l'*Eglise libre*. L'auteur, qui a gardé l'anonyme, est persuadé qu'il va soulever de dures critiques; il les attend sans les rechercher et il invite ses contradicteurs à lui écrire chez son éditeur. Une étude approfondie de cette œuvre, où la pensée de l'A. est enveloppée d'une sorte de brume mystique et symbolique exigerait beaucoup plus de temps que nous n'en avons à notre disposition; nous nous bornerons donc à un simple compte rendu.

Après avoir passé en revue ceux qui parlent, ceux qui peinent et ceux qui règnent à notre époque troublée, l'A. avant d'arriver à ses conclusions, nous retrace l'histoire de l'Eglise depuis sa fondation jusqu'à la révolution.

C'est la partie, de beaucoup, la plus intéressante du livre; l'auteur n'y est pas tendre pour les rois de l'ancien régime, ni d'ailleurs pour les monarchies constitutionnelles et les républiques de la bourgeoisie qui lui ont succédé.

Il nous affirme que nous sommes sous le régime de l'Etat socialiste depuis le 2me millénaire de notre ère, lequel a succédé au millénaire de l'Eglise autonome dont il nous célèbre les gloires et les bienfaits; il attend la délivrance de l'Eglise dans le 3me millénaire, celui de l'Eglise libre.

Les conclusions de l'auteur, qui sont développées dans le Livre IV, sont extrêmement bizarres. Il n'est pas socialiste chrétien, mais bien anarchiste chrétien; c'est une nouvelle variété qui entre en scène.

Pour rendre l'Eglise Libre, il faut l'autonomie de la paroisse ou de la commune, du diocèse ou de la province avec le Pape au centre, auquel on donnera la dîme des revenus de tous les diocèses de l'Eglise. Puis on ne voudra plus être ni électeur ni élu et puisqu'on met les chrétiens à la porte des mandarinats officiels, on se mettra en grève : on ne proclamera pas la grève générale ni celle des chemins de fer, mais la grande grève catholique.

La lutte des classes aboutira certainement à la guerre sociale, qui sera implacable ; l'Eglise, la grande opprimée, pourrait présenter le rameau d'olivier, mais outre qu'elle ne serait pas écoutée, « il lui a été révélé que c'est à cet instant « que se consomme son affranchissement. Et elle assiste, sans s'y mêler, au duel « dont elle profitera, songeant, malgré elle, quoique son cœur soit pétri de misé« ricorde, au verset des vengeances : « *Rends, seigneur, à nos ennemis sept « fois les maux qu'ils nous causèrent.* » Ceci n'est pas tout à fait d'accord avec le pardon des offenses préconisé par le Christ.

Malgré cet affranchissement, comme l'Asie a fait ce qu'elle avait à faire, comme l'Europe a dit ce qu'elle avait à dire, c'est l'Afrique qui va entrer en scène : « L'âme noire est vraiment l'âme élue, celle à qui l'avenir appartient, « parce qu'elle possède la qualité que Dieu cherche, dont il aura davantage « besoin pour son Eglise : la Bonté. »

L'auteur de l'Eglise Libre ne se fait-il pas des illusions en comptant sur l'Afrique ? Depuis que les Dahoméens ont été vaincus par nous, ils ont perdu toute confiance dans leurs fétiches. Ce sont leurs dieux qui ont été battus et ils n'en veulent plus ; ils se sont fait mahométans malgré les efforts des missionnaires français et la pression des gouverneurs.

Puis le livre se termine par le jugement dernier; le globe éclate en deux ; sur l'un des morceaux s'agitent les réprouvés épileptiques qui ne feront pas le geste suppliant du repentir qu'attend le Christ, si bien que ce morceau là tombe et se

perd en la nuit comme un point rouge. Quant à l'autre morceau, allégé de l'odieux fardeau, il s'élève vers le paradis dirigé par le céleste aéronaute, tandis que le chœur des sauvés célèbre le Christ, roi vainqueur.

C'est renouvelé de Faust, mais il n'y a pas la finale réconciliation de Satan et de Dieu comme l'avait rêvé Gœthe.

L'auteur n'aime pas la Renaissance qu'il considère comme une reculade ; tout ce que la civilisation grecque et romaine avait produit aurait dû être brûlé pour le plus grand bien de l'humanité ; nous doutons qu'il désire le même sort pour la Bible et les évangiles. Il est évident qu'on a bien abusé des pastiches de l'antiquité aux XVI[e] et XVII[e] siècle, mais il n'en aurait pas moins été désastreux qu'il ne fut pas resté trace de l'Illiade, de l'Odyssée, des tragiques grecs, etc., que l'humanité eut perdu l'épopée d'Ulysse, celle d'Œdipe et la légende de Prométhée ; il y a des gens, dignes d'aller sur le morceau des réprouvés, qui préfèrent cette légende-là à celle de Loth et de ses filles.

Nous ne pouvons entrer dans plus de développements, disons cependant que le livre n'est pas sans valeur littéraire, il y a des pages éloquentes et des scènes saisissantes, entr'autres celle du supplice de Jeanne d'Arc, que nous avons relue maintes fois. En résumé, les littérateurs et les psychologues liront cette œuvre avec intérêt, mais elle ne dira rien au populaire, car si l'auteur n'a pas d'antipathie pour lui, il est en dehors de ses luttes et de ses souffrances ; d'ailleurs, nous ne croyons pas que le peuple serait plus heureux avec sa théocratie catholique libertaire qui ne tarderait pas à devenir autoritaire et oppressive, tout comme l'a fait le libéralisme bourgeois. CH. BRUNELLIÈRE.

Dahomé, Niger, Touareg, par le Commandant TOUTÉE, 1 vol. in-18 jésus avec une carte — XXI-370 p. — Armand Colin et C[ie], éditeurs. — 4 fr. — Paris, 1897.

Ce livre est le récit d'une exploration africaine curieuse et féconde en résultats politiques. Parti de Kotonou décembre 1894, avec la mission de relier le Dahomé français au Niger moyen et d'étudier le grand fleuve de l'Afrique occidentale dans le voisinage du point où il l'atteindrait, le commandant Toutée, à travers des obstacles et des difficultés sans nombre, exécuta fidèlement le programme qu'il s'était tracé. Pour arriger au Niger, il eut à traverser les territoires de quatre peuples, dont deux inconnus et récalcitrants à la pénétration. Il atteignit le fleuve juste à l'endroit où il cessait d'être connu et passait pour être innavigable sur un parcours de 1850 kilomètres. En dépit de cette prétendue innavigabilité, M. Toutée remonta le Niger jusqu'à Farka, dépendant du cercle de Tombouctou, puis le redescendit jusqu'à son embouchure, démontrant ainsi la fausseté d'une légende accréditée par les Anglais. Durant tout ce long trajet, chaque coup de rame était pour ainsi dire une découverte, car le commandant Toutée était le premier Européen qui eût navigué sur le Niger moyen. Ce seul fait suffit à faire comprendre l'importance capitale de cette exploration.

Le livre se parcourt aisément. Il intéresse le lecteur aussi bien celui qui se spécialise en sciences géographiques que le vulgaire. L'auteur, qui n'est pas dépourvu d'esprit philosophique, sème çà et là des remarques profondes. Ainsi il dit : « Je connais mes compatriotes, ils supportent, en se plaignant partois, les innombrables servitudes dont ils sont affligés, mais ils sont ombrageux et intolérants pour la plus légère marque de dépendance dont on leur parle chez d'autres peuples (p. 154)... Tant de difficultés, tant de nécessités ont créé chez nous des habitudes d'esprit également favorables au despotisme et à la servilité, si bien que nous passons presque tous notre vie à être esclaves des uns et tyrans des autres ».

L'auteur est légèrement concis sur tout ce qui concerne les mœurs des habi-

tants dont il traversa les pays. Il indique à peine le costume (sauf pour les guerriers), l'alimentation, le genre de travail, les relations de famille (sauf pour l'esclavage), les relations sociales, professionnelles, etc. Il est bref sur la faune, la flore, la géologie, l'orographie. Il s'étend principalement sur le commerce, les relations politiques des états entr'eux et avec l'Europe, la concurrence commerciale des européens. Il se montre un peu anglophobe et n'a pas ainsi l'objectivité qu'il devrait avoir en tant qu'auteur d'une exploration scientifique. Malgré ces critiques, le livre de M. Toutée est à lire. Le penseur y trouvera à puiser, surtout ceux qui sont les défenseurs de cette idée : la civilisation démoralise, le sauvage a des qualités bien supérieures à celles des civilisés.

A. HAMON.

LIVRES ANGLAIS

Pseudo-Philosophy at the end of the XIX th Century, par HUGH MORTIMER CECIL. — 1 vol. 308 p., 9 fr. 35. London 1897, The University Press, éditeur.

Hugh Mortimer Cecil a fait œuvre utile et intéressante en étudiant de près trois livres qui ont provoqué un bruit extraordinaire en Angleterre, ou plutôt auxquels le parti qui y voyait son profit, a fait une extraordinaire réclame. Ce sont: *Social Evolution*, de Benjamin Kidd ; *The Ascent of Man*, du professeur Henry Drummond, qui est mort dernièrement ; enfin *The foundations of bebief*, de Arthur James Balfour, l'homme politique. M. Cecil groupe les trois auteurs sous le titre, assez heureusement trouvé, de « trio d'irrationalistes ». Son étude est la première d'une série qu'il a intitulée *La Pseudo-Philosophie à la fin du XIXe siècle*. Il peut paraître étrange en France qu'un écrivain de valeur consacre un volume de 300 pages à réfuter l'œuvre hâtive, superficielle et confuse de trois apôtres avérés de l'obscurantisme dans la théorie aussi bien que dans la pratique de la sociologie. Mais il faut se rappeler la puissance en Angleterre du parti que de tels philosophes représentent. Il faut surtout se souvenir de la tactique très intelligente que ce parti emploie pour sauvegarder à tout prix cette puissance. Il évite toute intransigeance. Il s'adapte avec souplesse lorsqu'il sait qu'il se briserait s'il résistait. L'esprit de science et de critique a beau se répandre graduellement parmi ses adhérents et les désagréger, ce parti ne montre pas de rancune et affecte au contraire de l'acclamer. Au besoin il soutiendrait que c'est lui-même qui a introduit cet esprit. De cette façon il se concilie encore ceux qui pensent peu et qui se trouvent trop heureux de ne pas être acculés à l'embarrassant dilemme, de ne pas se voir forcés de choisir entre leurs vieilles habitudes d'esprit et d'autres habitudes nouvelles, mais de pouvoir au contraire se faire aux dernières sans abandonner les anciennes, qui se trouvent enfin trop bien du compromis pour y regarder de plus près.

MM. Kidd, Drummond et Balfour sont les porte-paroles de ce parti. Ils semblent même avoir reçu mandat de conciliateurs et de comprometteurs Ils furent chargés, ou se chargèrent, de rapiécer tant bien que mal l'ancien au nouvel esprit, ou plutôt, d'après leur point de vue à eux, de montrer que ce qu'il y avait de vrai dans les philosophies nouvelles était justement ce qui ne changeait rien à l'ancienne théologie.

Ils se sont tirés de cette mission avec plus ou moins de bonheur. M. Kidd a été le moins heureux. Il ne se rendait pas très exactement compte de ce qu'on lui demandait et son livre pèche par la confusion. M. Cecil, avec finesse et perspicacité mais sans pitié, le dissèque phrase par phrase et quand il a fini il n'en reste rien que de lamentables débris. Comme le dit M. Cecil, les erreurs de M. Kidd sont surtout verbales. Il n'emploie jamais le mot juste, mais cela vient de ce qu'il n'approfondit aucune de ses idées. La thèse est

la simplicité même. Elle consiste naturellement à démontrer la nécessité d'une religion révélée, malgré l'évolution, que M. Kidd accepte et sur laquelle il veut s'appuyer. Un des arguments que M. Kidd croit avoir trouvés c'est la faillibilié de la raison. D'ailleurs il le développe mal. Il invoque la raison, il emploie le raisonnement, pour démontrer que le raisonnement et la raison n'ont aucune valeur. D'un autre côté, il recommence l'ancien argument du sacrifice et de l'altruisme qu'il développe de même façon. Il n'approfondit pas dans la plus petite mesure aucune face du problème, ne fait qu'invoquer les anciennes antinomies, puis conclut à une religion révélée. (1)

Le professeur Drummond défend une thèse presqu'identique. Il a l'avantage sur M. Kidd d'être homme de science et savant éclairé tant qu'il ne s'aventure pas dans la philosophie. Du reste dans son *Ascent of Man* l'avantage disparaît et M Drummond raisonne en pur théologien. Il laisse de côté le fameux argument de la faiblesse et de l'incertitude de la raison humaine pour ne s'attaquer qu'au problème moral — au problème du mal. Mais la façon dont il essaye de « justifier Dieu aux yeux des hommes » n'a rien de bien original. Elle consiste uniquement à faire une greffe factice des « preuves de l'existence de Dieu » sur l'évolutionnisme scientifique. M. Drummond investit l'évolution de causes finales, y voit « un instrument de perfectionnement », « une œuvre d'amour », « l'œuvre de Dieu » enfin. La faiblesse des arguments est telle, même, que M. Cecil s'emporte à la fin et oublie de rendre justice au style de M. Drummond, exempt des « erreurs verbales » de M. Kidd, et au charme décevant il est vrai, dont est empreint son irrationalisme.

M. Balfour est encore plus agréable à lire. Il écrit avec finesse et subtilité, quelquefois avec éloquence. C'est sans doute le plus insidieux de ces mandataires. Il a d'autant plus de chance de convaincre les esprits superficiels et indifférents qu'il évite avec soin de traiter la question. Il a soin de ne jamais poser les « fondements de la foi ». Il procède avec prudence et habileté, et commence par se concilier les gens du monde en les rassurant. Ce n'est pas un traité de philosophie que son livre. Le langage, il le dit lui-même, n'y est nullement technique, l'œuvre s'adresse au « general reader », au public. M. Balfour peut ainsi d'autant plus facilement étayer sa thèse de sophismes. Du reste il s'occupe très peu de cette thèse même. Son procédé est infiniment plus subtil que les argumentations assez faciles à réfuter de MM. Kidd et Drummond. Il commence par poser les fondements du scepticisme. Son analyse des croyances humaines, l'exposé qu'il fait de leurs erreurs, sont admirablement conduits. Son « lecteur général », arrivé à la fin de cette partie du livre, n'est évidemment plus qu'un lamentable sceptique, ayant perdu ses plus chers préjugés. C'est alors que M. Balfour s'en empare et lui montre la croyance surnaturelle, la religion révélée. Elle n'est pas plus fausse en tout cas que les autres croyances, (M. Balfour a l'air de dire : elle l'est peut-être moins); ce qui est certain, c'est qu'elle est plus satisfaisante et plus agréable que le Naturalisme. Qui voudrait réfuter M. Balfour avec ses propres armes n'aurait qu'à lui démontrer que le Naturalisme est au contraire plus plaisant que le Surnaturalisme. M. Balfour se rendrait immédiatement, car dans tout son livre il n'est jamais question de ce qui est simplement vrai et de ce qui ne l'est pas. (2)

J'ajoute que M. Cecil, lui, a accompli très heureusement sa tâche. Il serre ses adversaires de si près que pas le moindre sophisme, pas le plus petit subterfuge ne lui échappe.

(1) L'ouvrage de M. Kidd a été publié en français chez l'éditeur Guillaumin.

(2) M. G. Art a publié chez l'éditeur Montgredien une traduction de l'ouvrage de M. Balfour. *Les Bases de la Croyance*, précédées d'une préface de M. Brunetière, forment un vol. in-8 de XLVII, 292 p., 7 fr. 50.

De plus, l'analyse est conduite dans une langue très claire, très nette et très juste ; et M. Cecil, lorsqu'il se met à être ironique, trouve des mots mordants et des traits qui portent. Je me figure que M. Kidd surtout doit lui en vouloir.

Laurence JERROLD.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

Le Socialisne Participationniste, par Ernest Brelay, brochure in-8 de 28 pages, contre les socialistes participationnistes. Il préfère les socialistes avérés car « on sait où l'on va » et « les élucubrations du prince Kropotkine », un des apôtres « du partage des fruits du Travail ! » Guillaumin éditeur. — *L'Instabilité commerciale* par E. Brelay ; brochure ; judicieuses critiques du protectionnisme basées sur les résultats des tarifs douaniers de 1892 ; attaques contre tous les socialistes ; Guillaumin éditeur. — *La Crête devant l'image* par John Grand-Carteret ; vol. in-18 de 143 pages dont 40 de texte ; reproductions d'images françaises, grecques, anglaises, allemandes, autrichiennes, italiennes, etc., en tout 150. Chaque image est accompagnée d'une légende explicative due souvent à l'auteur. Le texte est une étude critique comparée sur la caricature et les affaires grecques de 1821 à 1870, sur la caricature contemporaine relative à la Grèce. Le nom de l'auteur est garant que ce sujet est traité avec la plus grande compétence, 2 fr. 50 ; L.-Henry May, éditeur. — *Autour du Catholicisme social* par Georges Goyau ; vol. in-18 de 324 pages ; recueil d'articles publiés dans des revues catholiques ; l'A. traite : Néo-catholicisme et catholicisme intégral, genèse d'une âme d'apôtre ; Histoire sociale d'une paroisse normande et rôle social du prêtre ; bilan du catholicisme social en 1896-97.Ouvrage très catholique; 3 fr. 50, Perrin, éditeur.— *Introduction à l'Histoire des Gaulois, proto Celtes, celtes et galates* par le Dr Humbert Mollière ; brochure in-8 de 83 pages ; examen critique méticuleux sur les opinions des anciens sur la race Gauloise, sur les celtes de la préhistoire et leur origine, sur l'ethnologie de la Gaule. Lyon, A. Cote, éditeur. — *Anthropologie du Sud-Ouest de la France*, (Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris) par le Dr R. Collignon ; vol. in-8 de 130 pages ; examen documenté et minutieux des Basques et des autres habitants de la région ; indice céphalique, couleur, taille, indice nasal, etc. ; cartes et graphiques ; tableaux ; l'A. conclut que la lutte des classes actuelles est souvent une lutte de races ; les dolichocéphales sont les novateurs, les conquérants peu à peu vaincus par les brachycéphales, les autochtones vaincus autrefois et prenant leur revanche ; G. Masson éditeur. — *L'Avenir de la poésie* par Charles Barbier, brochure in-8 de 29 pages, 1 fr., conférence faite à Cahors, fort intéressante, avec des tendances matérialistes et socialistes très nettes ; l'A. conclut à une société future qui « sera une société d'artistes et de poètes parce qu'en elle régneront l'harmonie, la justice et l'amour » ; l'A. conseille à chacun d'employer ses forces pour faire disparaître de ce monde les iniquités et les haines, pour le transformer et le rénover. — Le *Cardinal Manning* par F. de Pressensé ; vol. in-18 de 316 pages ; éloge biographique détaillé du prélat anglais ; divisé en deux parties : Les années protestantes, les années catholiques ; la préface est fort longue ; ceci qui parut dans la *Revue des Deux-Mondes* n'est pas sans intérêt pour l'historien et le penseur, encore que l'A. ait souvent négligé d'approfondir les événements et leurs causes ; 3 fr. 50; Perrin éditeur. — *Education et Autorité paternelle* par André Girard ; brochure in-18 de propagande communiste anarchiste ; 0 fr. 10; Les *Temps Nouveaux* éditeurs.

Administrateur-Gérant : GABRIEL DE LA SALLE.

MONTDIDIER (SOMME). — IMPRIMERIE LÉON CARPENTIER.

Pour paraître dans les prochains numéros

Religion et Morale, par LÉON TOLSTOÏ. — *Les Dessous de la Propagande chrétienne au Ier siècle de l'Ere chrétienne ; La Situation économique actuelle de l'Europe*, par A. CHIRAC. — *Le Socialisme en Espagne*, par R. MELLA. — *L'Anarchisme et le Mouvement Social en Australie*, par J.-A. ANDREWS. — *Les Arméniens*, par CHAHEN GARO. — *La Guerre*, par F. PELLOUTIER. — *Le Musée Social*, par Mme RENAUD. — *Le Mouvement Socialiste en Belgique*, par EMILIO. — *Pierre Leroux*, par H. DENIS. — *Celse et Jésus*, par A.-A. LEJEAL. — *La Ville aux miasmes*, par A.-N. LOOK. — *Mémoires d'un porteur de Torche*, par ROLAND DE MARÈS. — *J'aime*, par VANDEPUTTE. — *Les Pêcheurs*, par DE SEILHAC. — *Patrie et Militarisme*, par C. DÉTRÉ. — *L'Avenir socialiste du Syndicat*, par G. SOREL. — *La Littérature russe, expression de la vie russe*, par E. S. — *Aperçus sur la Philosophie de l'Amour*, par ROBERT PICARD. — *Naturalisme et Naturisme*, par L. BAZALGETTE. — *Les bases d'une Morale anarchiste*, par DYER. D. LUM. — *Au pays des Moines*, mœurs Philippines, par le Dr JOSÉ RIZAL. — *Le Congrès de Sociologie*, par M. G. — *Criminel-né*, par SORGUE. — *Un siècle de Révolutions*, par LÉON DELBOS. — Etc., etc.

MONTDIDIER (SOMME). — IMPRIMERIE LÉON CARPENTIER.

re Année V Octobre 1897

'Humanité Nouvelle

REVUE INTERNATIONALE

Sommaire

13. **La Politique coloniale de l'Espagne** . . . . Ramon Sempau.
21. **Le Socialisme en Espagne**. . . . . R. Mella.
36. **Vers:** *Soir Social*. . . . . Yvanhoe Rambosson.
37. **La Littérature Russe, expression de la vie Russe** . . . . E. S.
50. **L'Institut des Hautes Etudes de l'Université Nouvelle de Bruxelles**. . . . . Edmond Picard.
68. **José Rizal** . . . . J. Mario.
75. **Ma dernière pensée** . . . . José Rizal.
78. **Ballades françaises**. . . . . Paul Fort.
88. **Les Déclassés** *(Suite)* . . . . Sibiriak.
602. **Congrès de l'Institut international de Sociologie** . . . . M. G.
611. **Chronique Littéraire** . . . . Henry Fèvre.
617. **Vie Sociale et Politique** . . . . Maurice Charnay.
621. **Revue des Revues.** *Revues allemandes* . . . . L. Remy
Revues françaises . . . . . A. Savine.
Revues italiennes . . . . . M. Pilo.
627. **Revue des livres.** *Livres allemands* . . . . . . Ladislas Gumplowicz.
Livres anglais . . . . L. Jerrold.
Livres espagnols . . . . . . A. Savine.
Livres français . . . . G. Gressent.
Livres italiens . . . . M. Pilo.

PRIX DU NUMÉRO

France et Belgique **1 fr. 25**

Etranger......... **1 fr. 50**

BUREAUX

Paris

Librairie de l'Art Social
5, Impasse de Béarn

Bruxelles

Librairie Spineux
86, Rue Montagne de la Cour

LA POLITIQUE COLONIALE DE L'ESPAGNE (1)

En 1886, le D[r] Rizal publiait son roman social, *Noli me tangere*, à la fois tableau très exact des mœurs philippines et satire virulente du régime qu'imposent les moines à l'Archipel dont ils sont les seigneurs. Il est de ces situations qu'il suffit de révéler pour qu'un acte d'accusation en sorte. L'état des colonies espagnoles, surtout des Philippines, est de ceux-là.

Point n'était besoin de forcer la note pour que cette descrip-

(1) Ramon Sempau, l'auteur de cet article, est né en 1868 en Catalogne. Dans la nuit du 3 au 4 septembre 1897, à Barcelone, il blessait grièvement M. Narciso Portas, lieutenant de la garde civique qui tortura les anarchistes prisonniers à Montjuich. Le récit de ces tortures invraisemblables, mais vraies, figure dans *El Barbarie gubernamental*, volume espagnol édité à New-York et dans les *Inquisiteurs d'Espagne*, par Tarrida del Marmol.

Ramon Sempau, fils d'un ancien conseiller général républicain fédéraliste, est un lettré. De famille bourgeoise, il fut journaliste, collaborant au *Diluvio*, journal républicain de Barcelone et à la *Ciencia social*, revue de sociologie mensuelle que les persécutions du gouvernement espagnol ont fait disparaître en 1896. Il est très intelligent, actif. Versé dans la littérature catalane, il préparait une édition catalane des œuvres d'Edgard Poë. Fort instruit, Sempau parlait ou lisait, outre le castillan et le catalan, ses langues maternelles, le français, l'anglais, l'italien. L'étude « La Politique coloniale de l'Espagne » a été écrite par Sempau, en français, telle qu'elle figure dans la revue. Nous n'avons pas eu de corrections à y faire. Ce furent les persécutions contre les anarchistes et les républicains qui l'obligèrent à quitter sa patrie qu'il aimait profondément. Il était en effet un fédéraliste ardent, un enthousiaste de la renaissance catalane, des libertés provinciales. Sempau, fuyant le sol inhospitalier de son pays, vint à Paris où il trouva largement — car il avait peu de besoins — à gagner sa vie comme traducteur dans une importante maison de librairie. Les tortures sauvages infligées par les gouvernants espagnols aux anarchistes, à Montjuich, motivèrent à Paris, en janvier 1897, un meeting d'indignation qui fut suivi d'une manifestation contre l'ambassade d'Espagne. Le gouvernement Français, se solidarisant avec les inquisiteurs d'au delà des Pyrénées, expulsa nombre d'espagnols et parmi eux Ramon Sempau. Il partit pour la Belgique et de là pour l'Angleterre. Sans situation autre que celle de correspondant d'*El Pais*, journal

tion du système colonial castillan soulevât l'indignation et fit prévoir la révolte ; la diatribe eût été superflue là où la vérité toute nue se faisait pamphlet acéré. Et les ennemis de Rizal ne s'y trompèrent pas. Sans autres armes qu'une ironie empreinte de tristesse, que son patriotisme dont la passion semble se partager entre la Patrie tagale et la Patrie européenne, ce « flibustier » (1), qui n'a pas un mot de haine contre l'Espagne, exposa franchement les abus d'un système qui, ruinant et abru-

républicain de Madrid, il supporta dignement, fièrement, un assez grand état de gêne. C'est alors qu'il traduisit, en collaboration avec M. Henri Lucas, l'œuvre de Jose Rizal, *Au pays des moines*, œuvre qui fut la raison pour laquelle les Espagnols fusillèrent son auteur aux Philippines. *L'Humanité nouvelle* en a publié un fragment dans son numéro (3 juillet) et elle en publiera encore d'autres fragments.

Ramon Sempau est grand, élancé, souple. La physionomie est fine, distinguée ; les mains longues, fines, aristocratiques. C'est un beau garçon, brun de poil et de peau, avec une fine moustache. L'œil est noir, parfois voilé et regardant en dedans, parfois ouvert, franc. La voix est sourde, basse, d'un timbre agréable. Ramon Sempau est un doux, un timide. Très sobre, buvant de l'eau, fumant beaucoup la cigarette, il est vêtu sans recherche, mais proprement. Dans son ensemble, il est sympathique. Ce criminel politique rentre évidemment dans la catégorie, dite par Lombroso, des criminels par passion. Il se place à côté des Charlotte Corday, des Orsini, des Sophie Perovskaya et des Oliva Moncasi.

Ramon Sempau commit son crime le 4 septembre : il fut arrêté sur le fait ; il fut condamné le 6 septembre à la peine de mort par le conseil de guerre siégeant à Barcelone. Le ministère public n'avait requis que quarante-deux ans de travaux forcés. De là naquit un conflit entre le conseil de guerre et le capitaine général Despujols, gouverneur de la Catalogne. Estimant que le conseil de guerre ne pouvait condamner à une peine plus forte que celle réclamée par le ministère public, il renvoya l'affaire devant le conseil de guerre suprême qui annula la procédure : l'affaire est pendante.

Si l'on analyse les causes qui poussèrent Ramon Sempau à son acte criminel, on voit que le but fut de venger les malheureux martyrisés de Montjuich. Mais expulsé de France, de Belgique, n'ayant plus de moyens de vivre, car ce qu'il gagnait comme journaliste était infime, Sempau fut facilement en proie à l'idée de tuer Portas. Il se voyait condamné à la misère, à la mort lente ; autant mourir rapidement après avoir agi et débarrassé la terre d'un monstrueux sauvage comme Portas. L'idée se fixa peu à peu en Sempau, l'hypnotisa lentement. L'acte d'Angiolillo, son exécution, provoquèrent la cristallisation rapide de l'idée, et Sempau passa à l'acte. Peut-être s'il eut eu du travail régulier, s'il eut pu vivre en France de son labeur dans la librairie Garnier, Sempau n'eut pas passé à l'acte. L'idée de tuer Portas fut née en son cerveau mais elle ne s'y serait pas fixée. Ce ne fut pas devenu une obsession. Les persécutions du gouvernement français sont certainement un des facteurs de l'acte de Sempau. C'est la réaction fatale qui suit l'action. La violence appelle la violence.

A. HAMON.

(1) Nom donné par les Espagnols aux Philippins révoltés.

tissant les conquis, déshonore les conquérants pour la plus grande gloire de Dieu et la plus grande puissance de l'Eglise.

Le D[r] Rizal paya de sa vie la publication de ce livre ; l'excommunication et les conseils de guerre, les flammes de l'enfer après les poteaux de Bagumbayan — le Satory de là-bas — furent réservés à ses lecteurs. Qu'importe ! Comme dit le poète, « briser le miroir n'embellit pas la figure. »

Les Espagnols, leur histoire le prouve, savent conquérir, mais non gouverner, ni conserver leurs conquêtes.

Aussi les seules gloires de l'Espagne coloniale sont-elles exclusivement militaires, l'œuvre des moines étant ténébreuse et secrète, celle du fonctionnaire subordonnée.

Hommes du seizième siècle égarés dans notre monde moderne, les intérêts économiques les occupent beaucoup moins que la *Propaganda Fide* et, à l'heure où toutes les nations européennes cherchent à s'ouvrir des débouchés commerciaux à coups de canon et à imposer par la force leurs cotonnades et leurs quincailleries aux lointaines peuplades, ils nous donnent le spectacle rare, mais non plus consolant, de généraux du Pape, fusilleurs au nom de la fraternité chrétienne, massacreurs de par l'Evangile de paix, d'amour et de justice.

Vous voulez vous rendre compte de la politique coloniale de l'Espagne ? Laissez aux savants les œuvres de Blumentritt et de Semper, prenez le *Bulletin de la Société de géographie de Madrid* et lisez cette seule page. C'est un extrait d'une conférence de Fernandez Duro.

« Philippe II voulut en premier lieu s'assurer que les îles (les Philippines) se trouvaient dans les limites des pays à lui concédés par le Saint-Père ; à cet effet, il ordonna que l'en informassent ensemble et séparément le cosmographe principal Alonso de Santa Cruz et les maîtres Pedro de Medina, Sancho Gutierrez, Francisco Falero et Jéronimo de Chaves. Il voulut ensuite consulter les Conseils d'Etat et des Indes qui, avec une rare unanimité, ayant considéré la situation de l'Archipel, si éloigné de la Péninsule et séparée des Colonies du Nouveau Monde, la pauvreté relative du sol où l'on chercherait vainement les précieuses épices produites par les colonies portugaises, la nécessité de distraire des ressources du Mexique pour soutenir, sans bénéfice, de coûteuses garnisons, le surcroît de travail et la complication que de nouvelles conquêtes

introduiraient dans le rouage administratif, s'opposèrent à l'occupation. Ayant écouté ces avis raisonnés, sensés, émanant de véritables hommes d'Etat, le Roy se prononça pour l'affirmative et répondit aux arguments de ses conseillers :

« Que diraient les ennemis de l'Espagne si, parce qu'elles ne fournissent ni métaux précieux, ni autres richesses, nous privions ces îles de la lumière et des ministres qui la propagent ? »

Ecoutez encore les secrétaires de Philippe IV disant devant les Cortès de Madrid en 1621 :

« Nous dépensons chaque année aux Philippines 300.000 ducats pour soutenir la guerre contre les Mores et contre les hérétiques du Nord et bien que S. M. n'en retire aucun profit et qu'on lui ait conseillé d'abandonner ces îles, sans autre désir que de ne pas laisser perdre la foi chrétienne que beaucoup y ont adopté et les fruits qu'y a recueillis la Religion grâce aux ouvriers de la Propagande qui y ont été envoyés, il ne l'a pas voulu faire, mais au contraire envoyer des secours..... »

Le résultat de cette politique nous est parfaitement expliqué par M. Nieto Aguilar, également de la Société de Géographie :

« Il semblait naturel, écrit-il, que, une fois la paix consolidée en Europe et l'indépendance de nos colonies déclarée en Amérique, les gouvernants employassent leur zèle à assurer la sécurité et la prospérité d'un pays dont les immenses richesses — (les conseillers de Philippe II n'étaient pas infaillibles) — offraient aux pertes subies une compensation précieuse. Il n'en fut rien ; le gâchis continua aux Philippines, l'apathie, le laisser aller y arrivèrent à un tel point que les Mores purent continuer impunément leurs incursions et, dans la seule année 1836, enlever plus de 6000 personnes ; ce chiffre provient des statistiques officielles dans les provinces chrétiennes de l'Archipel, sans que nos forces militaires fissent rien que de défendre les côtes du mieux qu'elles pouvaient.

« Eh bien ! dans ce pays calomnié, où depuis son occupation en 1521 jusqu'en 1861, la marine de guerre fut en situation d'entreprendre une chasse fructueuse contre la piraterie qui infestait ces mers, jamais les habitants ne purent jouir de la plus légère apparence de sécurité personnelle. Le commerce y fut continuellement opprimé par les vexations et les privilèges de quelques favoris, les guerres de l'Espagne avec les autres nations le maintenant éloigné de tout contact avec le reste du

monde, il n'était pas possible d'exiger de lui de grands progrès intellectuels, car ceux mêmes qui auraient dû les propager devraient prendre les armes pour défendre l'intégrité du territoire. »

Et dans sa conférence du 24 mars 1894, M. Nieto ajoutait ces vérités frappantes.

« Si aujourd'hui la culture et le développement de l'indien ne sont pas à la hauteur qu'aurait droit d'exiger le pays qui s'est imposé tant de sacrifices, il n'y a rien à lui reprocher. Le philippin ne doit pas être considéré comme coupable de son état arriéré ; les responsables sont ceux qui, dédaignant les prescriptions de nos sages lois, ont laissé inappliquée la loi X, titre I, livre I[er], *Recopilacion de Indias*, qui ordonnait que, partout où il était possible, on établisse des écoles où les Indiens apprendraient le castillan... »

« Ce que Philippe IV ordonnait en 1664 aux curés et aux missionnaires, que, par les moyens les plus doux, la langue castillane fut enseignée aux indigènes ; la disposition de la *Real Cedula* de Charles III, portant que l'interrogatoire, auquel étaient soumis les Capitaines Généraux à l'expiration de leur charge, devait comprendre cette question : si oui ou non ils avaient ordonné à leurs curés de paroisses d'apprendre aux Indiens la langue de Castille ; tout cela resta lettre morte pour les prêtres.

« Cet abandon, cette méfiance du clergé en arrivèrent à un tel point aux Philippines, que don Patricio de la Escosura, exerçant la charge de Commissaire Royal de S. M. dans ces îles en 1863, censura durement cette façon de procéder comme cause principale du retard intellectuel de l'Indien, que les moyens d'étude dont il dispose laissent incapable d'apprécier les progrès de l'époque. »

M. Nieto a pu dire ceci à Madrid, sans être passé par les armes, même aux Philippines...

Rien n'est plus éloquent que ces révélations faites par des hommes que leur situation quasi-officielle rend peu suspects ; et cependant presque tous les économistes et les géographes étrangers, sans se répandre en éloges sur notre système colonial, manifestent leurs sympathies pour l'Espagne dont ils croient la domination plus civilisatrice que celle de la Turquie, par exemple. Nous autres, Espagnols, n'avons pas de

ces illusions ; nous jugeons à leur valeur cette occupation exclusivement religieuse, cette propagande catholique, ces exécutions de poètes et de penseurs indépendants comme le philippin Rizal et le cubain Placido, cette ignorance systématique où sont maintenus les indigènes des Antilles, des Philippines et des Carolines, ces concessions au commerce anglais ou à l'industrie allemande d'avantages constamment refusés aux producteurs de Catalogne. (1)

Plus papiste que le Pape dont il usurpe les fonctions, le gouvernement de Madrid semble vouloir se faire le vicaire de Dieu sur la terre ; et, dans la mission apostolique qu'il s'est conférée, son zèle ne connaît pas de bornes. Seul pourrait lui être comparé celui de certains insurgés des Philippines qui, se souvenant de Torquemada et de ses succédanés coloniaux et imitant leurs déplorables pratiques, improvisent des autodafé révolutionnaires avec les moines qui tombent en leur pouvoir... ! Pour horribles et condamnables que soient de tels faits, peuvent-ils s'en plaindre ceux qui n'ont jamais employé d'autres moyens de conviction et de gouvernement ? Et lorsqu'après des siècles de patience les victimes se lassent et se font bourreaux à leur tour, n'ont-elles pas droit à quelque indulgence ? Qui donc aurait pu prévoir un tel remède aux maux que l'évêque de Chiapa signalait il y a plus de deux siècles ? Et les ignorants (2) récollets, franciscains, dominicains, augustins et *sic de cœteris* comprendront-ils enfin combien il est dangereux de jouer avec le feu ?

Que dire encore des employés, des rares colons des Philippines, des péninsulaires établis à Cuba et à Porto Rico, des militaires subalternes qui, partout, affichent leur insolence quand ce n'est pas leur cruauté. Et d'ailleurs tous ceux que l'on glorifie comme des héros d'Outremer, ne se sont jamais

(1) Selon M. Nieto Aguilar, le change sur la Peninsule souffre une perte moyenne de 20 0/0 ; sur Londres il est presque toujours au pair ; d'où une situation très favorable pour les fabricants et les importateurs anglais.

De plus le commerce des Etats-Unis jouit d'exemptions qui portent tort, entre autres, aux fariniers de Castille.

(2) Si l'on excepte l'œuvre du P. Manuel Blanco, la *Flora de Filipinas*, les moines ne nous ont pas donné un seul travail sur l'Archipel ayant une valeur quelconque. Par contre nombre d'étrangers ont écrit des publications de grand mérite.

distingués ni par leur génie pratique, ni par leur générosité, ni par leurs efforts civilisateurs, mais par leur courage pseudo-patriotique, par leur zèle religieux, par l'horreur de leurs crimes répugnants. Des noms? ils abondent, prenons-en deux au hasard : Simon de Anda et Nicolas de Ovando.

*
* *

Lorsqu'ils ne peuvent baptiser des infidèles ou satisfaire leurs belliqueux instincts, les moines rêvent aux moyens de parfaire l'occupation religieuse dont nous avons parlé, d'accroître leur domination spirituelle et leur puissance matérielle, d'achever la prise de possession mystique du monde entier.

Les fréquentes révoltes des Philippines n'ont jamais eu d'autres causes. Que l'on ne croie pas à notre parti pris ; deux moines, les P.P. Buzeta et Bravo, en font l'aveu en ces termes, dans leur *Diccionario géografico, historico y estadistico* de l'Archipel, publié à Madrid en 1851 :

« Mais enfin, le gouverneur Bustillo (1) se heurta aussi contre les religieux, en voulant violer le caractère sacré d'une église, pour y prendre un homme qui s'y était réfugié. L'émeute éclata dans la matinée du 17 Octobre 1719. Le peuple pénétra en armes dans le palais du gouverneur qui mourut, assassiné avec l'aîné de ses fils. Quand le roi fut informé de cet attentat, il envoya le marquis de Campo avec ordre d'user de la plus grande rigueur envers les coupables, mais *il rencontra de tels obstacles* (2) qu'il ne lui fut pas possible d'accomplir les ordres du souverain. »

Dès 1581, le premier évêque de Manille lui-même avait dû lutter avec acharnement contre les Congrégations, et ces disputes causèrent de tels embarras au gouverneur D. Gonzalo Ronquillo de Penalosa qu'il en mourût de chagrin.

Mais s'il fallait tout dire, raconter la lamentable histoire de cet autre gouverneur D. Diego Fajardo, décrire les troubles causés par l'expulsion des jésuites, instruire le procès complet, un gros volume ne suffirait pas. De tous ces faits nous tire-

(1) D. Fernando Bustillo arriva à Manille en 1717, avec le projet de réformer l'administration en corrigeant les nombreux abus. On dit que c'était un homme honorable, d'intelligence nette et de cœur droit.

(2) On devine d'où venaient ces obstacles.

rions la même conclusion, c'est que dans les colonies espagnoles comme en Espagne même, il y a quelque chose de plus puissant que la nation, c'est la Religion au service de laquelle combattent un mystique esprit d'aventures, un don quichottisme colonial mêlé de quiétisme.

Défense de toucher à cette chose sacrée! la fusillade ou la potence, l'horrible *timbain* (le supplice du puits, autrement dit la noyade jusqu'à asphyxie), suppriment; l'excommunication damne le hardi contempteur. Que personne ne soit assez osé pour mettre la main sur cette monstrueuse sensitive, autrement dangereuse que la balsamine des jardins (*Impatiens noli-me-tangere*),dont s'approchent insouciants les poètes... C'est pour s'être un peu oublié, que Rizal paya de sa vie la publication d'un livre hérétique, mais si audacieux et si beau...

RAMON SEMPAU.

Londres, 23 Juillet 1897.

LE SOCIALISME EN ESPAGNE

HISTORIQUE

Le socialisme date en Espagne de la constitution de l'Internationale. Bien avant cette époque, cependant, il y avait en Catalogne pas mal de sociétés ouvrières (1), car dans cette contrée l'esprit d'association a toujours poussé de vigoureuses racines parmi les prolétaires que leur intelligence et leurs mœurs politiques placent fort en avant de ceux des autres provinces de l'Espagne.

Au moment de l'organisation de l'Association Internationale des travailleurs, l'Espagne naissait à la vie de la liberté politique et, entraînée par les courants du fédéralisme, elle sembla entrer de plein pied dans les voies révolutionnaires et se conquérir une situation déblayée des obstacles de la tradition, très puissants chez elle. La prédominance du cléricalisme, l'inertie des classes dirigeantes d'instinct éminemment démocratique réduisait à peu près à rien la renaissance de la nationalité espagnole.

Le peuple, cependant, fit son œuvre et bien des membres du parti républicain fédéraliste, alors puissant, travaillèrent au sein de l'Internationale à une révolution véritable à portée sociale.

L'italien Fanelli vint à Madrid et y organisa le premier groupe de l'Internationale. Une poignée d'enthousiastes propagèrent aussitôt par tout le pays la propagande du socialisme révolutionnaire et l'Espagne ne tarda pas à figurer dans la fameuse Association avec le rang d'une des plus importantes Fédérations. Les événements d'Alcoy, de Cadix, de San Fernando, bien d'autres d'une véritable portée révolutionnaire étaient dus à l'action et à la propagande infatigable des Internationalistes. Le gouvernement de la république espagnole essaya,

(1) *Sociétés de résistance* ou syndicats.

comme dans d'autres pays, de mettre hors la loi la Fédération Générale Espagnole de l'Association Internationale des travailleurs et il y parvint malgré la défense que prirent de cette Association les hommes les plus éminents du parti républicain fédéraliste.

Mais les militants du prolétariat étaient accoutumés maintenant à la lutte sociale. Ils continuèrent en secret leurs travaux et, en fait, l'Internationale ne fut jamais dissoute en Espagne. Elle poursuivit tout au contraire sa propagande et tint même des congrès et des conférences dans plusieurs villes de la Péninsule.

Au moment de la scission entre Marx et Bakounine, l'attitude des Internationalistes espagnols fut résolument anarchiste. Un très petit groupe seul se détacha de la Fédération madrilène pour suivre Marx, ou plus exactement Lafargue qui influa puissamment sur les rares dissidents qui tentèrent plus tard de constituer un parti socialiste ouvrier.

Les masses, essentiellement fédéralistes en Espagne, éprouvèrent une cruelle déception de la chute de la République dont on venait de faire l'essai et, enthousiastes d'abord jusqu'au délire de la conquête des libertés politiques, elles devinrent plus tard presque sceptiques. En conséquence, tout effort pour les entraîner de nouveau à la lutte politique, même sous le couvert du socialisme, demeura stérile. Les masses passèrent donc du fédéralisme à l'anarchisme plus ou moins conscient, sans aucune espèce de contrainte.

En Catalogne la culture du prolétariat, ses habitudes de prendre part à la vie publique; en Andalousie les horreurs des latifundia jointes à un esprit révolutionnaire presque inné, donnèrent à l'anarchisme des éléments très puissants qu'il conserve encore.

C'est pour cela sans doute que l'Internationale, fidèle aux tendances de Bakounine, subsista en Espagne à travers les désastres de la République et de la première période de la Restauration et put, en 1881, dans un congrès réuni à Barcelone, renaître à la vie publique sous la dénomination de Fédération des travailleurs de la région espagnole. Cette Fédération se composait principalement d'anarchistes, quoique le groupement, en général, n'eut pas une conception nette du socialisme révolutionnaire. La tactique des anarchistes se résumait alors dans l'organisation de *sociétés de résistance* auxquelles ils donnaient leur programme et leurs tendances. L'acte le plus important de l'existence de cette Fédération fut la réunion

du congrès de Séville en 1882 : plus de 200 délégués représentant 60,000 ouvriers y prirent part. Les grèves organisées et soutenues par cette fédération furent nombreuses : les plus importantes sont celles de Malaga, de Barcelone, de Séville et d'Alcoy.

La Fédération anarchiste en arriva à un tel développement dans les campagnes de l'Andalousie que le gouvernement organisa opportunément la fameuse Main Noire, c'est-à-dire inventa l'existence d'une prétendue association de malfaiteurs. Sous ce prétexte la garde civile incarcéra, persécuta, maltraita, tortura des milliers d'ouvriers des champs et vint à bout de la puissante organisation que s'étaient donnée les anarchistes. (1)

Le journal *La Revista Social*, organe semi officiel de la Fédération espagnole, atteignit un tirage de plus de 20,000 exemplaires, chiffre énorme si l'on tient compte de ce qu'en Espagne le quart seulement lit de ceux qui peuvent lire et que ceux-là qui peuvent lire sont très peu nombreux.

Dans cette période de persécutions, les anarchistes, uniquement préoccupés de conserver l'organisation qu'ils s'étaient donnée, négligèrent en partie leur action directe sur la masse et perdirent une occasion d'accomplir un acte qui les eut révélés comme une force terrible. Le résultat de leur quasi passivité fut la dissolution immédiate d'un grand nombre de groupements, tant par suite des persécutions gouvernementales que par suite des dissensions intestines qui surgirent dans ces groupements.

Jusque-là le petit groupe qui, à Madrid, s'était séparé des anarchistes, n'avait pas réussi à se faire connaître comme parti organisé, car tout son effort s'était réduit à gagner quelque influence sur des *sociétés de résistance* réfractaires au socialisme révolutionnaire. Mais avec la décadence de la Fédération des travailleurs de la région espagnole coïncide le plus grand développement du parti dit Socialiste Ouvrier.

Pablo Iglesias, le chef de ce parti, réussit à publier *El Socialista*, ce qui amena l'extension de sa propagande et lui permit de conquérir de nouveaux prosélytes parmi les troupes en déroute de la Fédération que les anarchistes soutenaient avec ardeur.

Las enfin de leurs travaux dans les *sociétés de résistance* ou convaincus qu'ils portaient atteinte à leur propre liberté pour les soutenir, dans un dernier Congrès réuni à Valence, les

(1) Voir la brochure *Los Sucesos de Jerez* par R. Mella.

anarchistes résolurent de dissoudre la fédération constituée par les sociétés de métiers et d'en organiser une nouvelle purement anarchiste, sans préjudice de la continuation de la propagande de leurs idées dans ces *sociétés de résistance* par ceux qui s'y sentiraient enclins. Au lieu donc, en fait, d'abandonner cette organisation, ils la remplacèrent en réalité par une autre sous le nom de Pacte de Solidarité et de Résistance au Capital.

A partir de cet acte je crois nécessaire d'examiner à part l'état du socialisme en Espagne. Mais avant, je consignerai, sous forme de résumé, mes opinions impartiales sur la période de l'histoire du socialisme espagnol que j'ai trop légèrement esquissée.

La tactique du socialisme fut, en Espagne, celle de l'Internationale dans toute l'Europe, quoique mêlée d'une tendance anarchiste marquée. Mais ceux qui professaient ces idées, étant obligés de tenir compte de la masse incolore, qui fait toujours nombre dans les grandes organisations politiques et sociales, durent entraver la liberté de leur action révolutionnaire et le vaste développement de leurs propres idées. A coup sûr ils obtinrent beaucoup de l'emploi de cette tactique, puisque, de la sorte, ils eurent toujours un public pour leurs réunions, des lecteurs pour leurs journaux et leurs brochures, de l'argent pour toutes leurs entreprises de propagande. Je crois que cette tactique eut produit des résultats complètement satisfaisant si les anarchistes ne s'étaient pas trop laissés entraîner par les habitudes routinières et légalomanes de la masse qui les suivait. Leur propagande, réduite à répandre des idées qui ne se traduisaient pas en faits, ne prenait pas assez racine dans les intelligences de la masse ouvrière. Par contre, celle-ci pesait sans cesse sur eux de tout le poids de ses préjugés et de ses erreurs. Bref, une élimination constante des réglements habituels qui régissent *les sociétés de résistance* et une pratique continue et toujours plus vive des idées anarchistes, eurent sûrement produit sans violence un changement bienfaisant dans les mœurs politiques des ouvriers associés et eussent facilité aux anarchistes la continuation d'une tactique qui soustrayait non seulement aux partis républicains mais même au parti dit socialiste la masse totale des ouvriers espagnols, y compris les ouvriers des champs.

DIVERSES TENDANCES SOCIALISTES

Les anarchistes s'organisèrent donc en une vaste Fédération composée de toute sorte de groupements et dont le foyer était

à Barcelone. Il s'organisa de même une fédération de résistance appelée, je l'ai dit, Pacte de Solidarité et de Résistance au Capital dont les lignes générales étaient très larges, et l'Espagne eut de la sorte quatre groupements plus ou moins socialistes :

La Fédération Nationale des Travailleurs et le Parti Socialiste Ouvrier qui y recrutait et y recrute ses adhérents.

L'association Pacte de Solidarité et de Résistance au Capital et la Fédération Anarchiste qui a créé le Pacte et y a une action décisive.

Un acte public mit en lumière la situation des quatre groupements. A l'occasion du 1er mai, un congrès plénier des *sociétés de résistance* se réunit à Madrid pour statuer sur la ligne de conduite qu'on devait adopter. Les anarchistes triomphèrent sur tous les points et la grève générale fut votée. De là l'attitude résolue des travailleurs dans bien des villes de l'Espagne, surtout à Barcelone où l'état de siège fut décrété tandis que le chef du Parti Socialiste Ouvrier se faisait accompagner à Madrid par la police, afin que la manifestation processionnelle du 1er mai eut tous les caractères d'un acte légal et pacifique.

Les anarchistes soutinrent continuellement le principe de la grève générale et les socialistes de leur côté se plièrent toujours aux prescriptions gouvernementales. De la sorte, la fatigue naturelle se produisit et aujourd'hui le 1er mai se passe au milieu de la plus grande indifférence. Le Parti Socialiste Ouvrier vit, mais il est sans influence sur la masse et incapable d'agiter l'opinion au sens révolutionnaire.

Les anarchistes, désorganisés à la suite des attentats de Madrid et de Barcelone, commencent aujourd'hui à se reformer et tout fait croire qu'ils recouvreront leur influence et leur importance. (1) Ils ont beaucoup perdu et ce qu'ils ont perdu leur coûtera bien des peines à reconquérir si quelques-uns

(1) Ce travail était écrit avant l'attentat de la rue de Cambios Nuevos, et notre affirmation ne s'est pas accomplie La renaissance des idées anarchistes en Espagne était alors évidente et le mouvement se fut accentué sans l'intervention d'un événement qu'avec les vieilles habitudes de la justice espagnole, même après tant de temps écoulé, l'on n'a pu complètement élucider. Actuellement, l'anarchisme est si sévèrement poursuivi qu'il est téméraire en Espagne de faire profession publique des idées anarchistes. Ceux qui voudront connaître l'état actuel de l'anarchisme espagnol trouveront des renseignements complets dans le livre publié en France par F. Tarrida, *Les Inquisiteurs d'Espagne* et celui qu'ont publié à New-York J. Prat et R. Mella, sous le titre : *La Barbarie gubernamental en Espana.*

d'entre eux ne renoncent pas à un certain don quichottisme qui ne mène à aucun résultat pratique.

LA FÉDÉRATION NATIONALE

En Espagne cette association est la plus réactionnaire. Elle est l'œuvre des socialistes autoritaires appelés au-delà des Pyrénées endormeurs et elle les dépasse en tendances conservatrices. Son but unique est l'amélioration des salaires et la réduction des heures de travail, outre une certaine mutualité dans les circonstances exceptionnelles de chômage forcé, etc. Elle a été assez puissante et jadis elle a soutenu des grèves importantes. Aujourd'hui elle est en décadence et c'est à peine si elle donne des signes de vie. C'est, comme je vous l'ai dit, la succursale du Parti Socialiste Ouvrier. Elle ne compte pas de personnalités en relief que l'on puisse qualifier de chefs.

LE PARTI SOCIALISTE OUVRIER

Il est né à Madrid d'un petit groupe séparé de l'Internationale et suivant les principes de Marx. Longtemps il fut réduit à un groupement microscopique et peu avant les manifestations de mai il commença à faire quelque bruit et à jouir de quelque influence dans le prolétariat. Aujourd'hui, il a une organisation régulière, formée de petits groupes, mais sa principale force réside dans les *sociétés de résistance* non socialistes. Les principaux groupements organisés sont: Madrid, Bilbao et Malaga. En Catalogne, le Parti Socialiste Ouvrier a quelques forces de même qu'en Galice et à Valence, mais dans la première de ces contrées il est grandement déchu de ce qu'il a été.

Ses tendances sont presque uniformes. Il fait des efforts inouïs pour obtenir une représentation aux Cortès, mais c'est en vain. Le but électoral, la propagande de réformes partielles absorbent toute l'activité des membres du parti. Le programme marxiste est toujours relégué au dernier plan. Le parti manque de nerf révolutionnaire.

Dans tous ses actes, réunions et discussions, on prêche le respect de la légalité. Sa propagande est une propagande purement politique, de détail, sans importance pour la solution du problème social.

Le groupe de Bilbao néanmoins semble plus enclin aux mesures violentes.

A Madrid, le chef du parti, Pablo Iglesias, publie *El Socialista,* la plus importante des feuilles socialistes. Après lui vien-

nent *La Lucha de Clases* de Bilbao, *El Grito del Pueblo* à Alicante, et *La Voz del Obrero* au Ferrol. A de récentes élections, Pablo Iglesias se présenta à Madrid comme candidat à la députation ; il n'a pu obtenir plus de 400 voix du suffrage universel : cela prouve que, malgré toutes les apparences, le parti manque de force.

A Bilbao, cependant, dont le groupement est d'organisation récente, les socialistes ont au conseil municipal quelques élus.

La statistique que nous publions plus loin permettra de se rendre compte des effectifs sont dispose le parti ouvrier.

LE PACTE DE SOLIDARITÉ ET DE RÉSISTANCE AU CAPITAL

Cette association se forma en grande partie des sections de la Fédération des travailleurs de la région espagnole dissoute. Elle comptait, en conséquence, de nombreux adhérents en Catalogne, à Valence, en Andalousie, en Aragon et dans les autres contrées de l'Espagne. Œuvre des anarchistes, elle suivit leur fortune. En très peu de temps, elle soutint des luttes tenaces contre la bourgeoisie et, à Barcelone surtout, elle donna de belles preuves de sa force d'expansion et de résistance en maintenant pratiquement l'idée de la grève générale en dépit de graves contretemps, car deux années, au 1er mai, les prolétaires furent maltraités et incarcérés. Comme ces faits eurent beaucoup d'écho, je m'abstiens d'y insister.

Le Pacte de Solidarité était une association vraiment anarchiste qui ne prenait pas cette qualification par respect pour un conventionnalisme gênant.

Les anarchistes voulurent en organisant cette association se donner un centre de recrutement, et je crois qu'ils se trompèrent ; car, tout au contraire, le Pacte leur enleva des forces et les sépara à la fin d'éléments qui les suivaient auparavant consciemment ou inconsciemment.

Cette association subsistait, il y a encore deux ans, en Catalogne au moins, n'y donnant que de faibles signes de vie ; actuellement elle n'y existe même plus. Je crois que sa désorganisation n'est pas douteuse pour l'avenir, mais ses affidés sont de ceux qui refont rapidement ce que les gouvernements défont quand il leur plaît. Ce sont des prolétaires habitués à l'association et qui, si on les sépare, se réunissent bientôt de rechef.

LE PARTI ANARCHISTE

Ce parti, tel qu'il était organisé avant les attentats de Bar-

celone, n'existe plus. Il a souffert de grandes pertes et ses éléments épars commencent seulement à se reconstituer. La persécution gouvernementale fut si persévérante qu'il n'y a pas de bourg de médiocre importance où les anarchistes les plus connus ne furent emprisonnés. Les groupes se sont réorganisés, mais je crois qu'il n'en est pas de même de la Fédération qu'ils avaient créée avant les attentats. Il se publiait en Espagne les journaux anarchistes suivants : à Madrid *La Idea libre*, à Barcelone *Ciencia Social* et *La Tramontana*; à Saragosse un autre journal intermittent (1); *El Corsario* à la Corogne. En outre, à Barcelone, à Madrid, à Reus, à Malaga, ailleurs, il existe des groupes qui publient des brochures éditées avec une périodicité régulière.

Dans le parti anarchiste, deux tendances dominent : celle des communistes qui confinent à l'individualisme et celle des anciens collectivistes aujourd'hui purement anarchistes. Ceux-ci sont partisans de l'organisation et de l'action concertée : ceux-là de l'action individuelle et adversaires de tout lien fédératif. Entre l'action dissolvante de ceux-ci (collectivistes) et la blâmable passivité de ceux-là (communistes), la propagande s'éteint faute de cohésion et de bonne harmonie entre les éléments actifs chargés de l'assurer. Assurément la propagande par écrit est abondante, mais par contre on ne parvient jamais à combiner aucune manifestation publique telles que des conférences, des meetings, des réunions contradictoires. Pour en venir à la pratique, l'unité de vues fait défaut non au fond mais dans les détails, pour de vraies pauvretés sans aucune importance. Chez certains communistes peu instruits, il règne un certain esprit dogmatique qui est un grave écueil pour le concert de toutes les bonnes volontés. Je ne crois pas qu'on puisse m'accuser de partialité si j'affirme que les anciens collectivistes ont mis du leur autant qu'ils ont pu pour arriver à un accord. Ils ont fait des concessions sur des questions de détail et de fond à ce point que quelques-uns ont inscrit dans leur programme de propagande quelques idées du communisme qui leur paraissaient excellentes. Un certain esprit de découragement a envahi les rangs de l'anarchie et il semble que beaucoup prennent à tâche de traduire *fais ce que veux* par *fais le contraire de ce que font les autres*.

La division, qui chez d'autres peuples s'atténue actuellement, persiste en Espagne. Il est clair que la masse du parti est

(1) *El Eco del Rebelde... El Invincible... El Comunista.*

étrangère à ces querelles, mais elles le réduisent jusqu'à un certain point à l'impuissance. La majorité du parti est composée de ceux qui s'appellent seulement anarchistes et mon assertion est prouvée par les publications qu'ils ont soutenues : *La Anarquia, Acracia, El Productor, El Corsario, La Idea Libre* et *La Ciencia Social*, etc., tandis que les communistes ont peine à faire vivre des journaux qui ne tardent pas à mourir.

L'anarchisme est évidemment la force sociale la plus puissante en Espagne, presque l'unique, vu l'insignifiance du Parti Ouvrier. Ce qui le prouve, c'est qu'en dépit de toutes les divergences, il domine dans toutes les manifestations publiques l'opinion prolétaire et l'entraine à sa suite. Avant peu le parti anarchiste aura de nouveau prouvé qu'en Espagne toute politique répugne à la classe ouvrière et que de même qu'autrefois elle était fédéraliste par sentiment et même par instinct, aujourd'hui elle est aussi pour les mêmes motifs anarchiste.

Les groupements les plus importants du parti sont la Catalogne et l'Andalousie ; dans cette dernière, ce sont les paysans qui dominent. En Andalousie, le Parti Ouvrier n'a pu s'introduire qu'à Malaga. Le reste est anarchiste ou n'est rien. Xérès, Cadix, Séville, Grenade, Antequera et Malaga ont des groupes divers et nombreux. Dans les campagnes de Xérès, les non anarchistes se comptent comme des exceptions. Là, on est révolutionnaire par tempérament et anarchiste parce que le milieu favorise plus que nulle part ailleurs la conception et le développement de l'idée anarchiste. L'Andalousie vit encore en plein moyen âge et les ouvriers tendent naturellement à détruire un état de choses réactionnaire et basé sur le servage.

En Catalogne, la force de l'anarchisme est principalement industrielle. Les ouvriers, habitués à l'association, accoutumés à l'analyse des phénomènes sociaux et économiques viennent à l'anarchisme par conviction. Tous leurs actes sont la résultante d'une culture peu commune. A part leurs nombreux groupements très bien organisés, les nombreux journaux et brochures qu'ils ont édités et qu'ils éditent, ils peuvent être fiers de deux manifestations très importantes qui sont significatives de leur manière d'être. A Reus et à Barcelone, ils ont célébré deux concours socialistes de telle importance que les autorités même rendirent au premier l'hommage dû à des cérémonies de ce genre et que le second obtint un si grand succès qu'un des palais de l'Exposition internationale fut insuffisant à con-

tenir la totalité des prolétaires barcelonais accourus à la solennité organisée à cet effet. La preuve la plus concluante de la puissance de l'anarchisme en Catalogne est que, quand, dans le reste de l'Espagne, le parti se ressent encore des persécutions passées, c'est Barcelone qui donne les signes d'une renaissance virile et qui se met à la tête de la réorganisation des forces éparses.

Valence, l'Aragon, la Castille et la Galice ont aussi leurs groupes anarchistes nombreux et les principaux foyers de propagande sont Valence, Alcoy, Valladolid, Saragosse, Madrid et la Corogne.

Des renseignements que nous avons obtenus on peut tirer la statistique suivante des forces socialistes et anarchistes en Espagne.

RÉGIONS	PROVINCES	VILLES OU EXISTENT LES PRINCIPAUX GROUPEMENTS SOCIALISTES	FORCES ANARCHISTES		FORCES du parti ouvrier	
			actives	passives ou sympathiques	actives	passives ou sympathiques
Catalogne..	Barcelone.	Barcelone — Sabadell — Tarrasa — Manresa — Mataro.	4500	10000	1000	2000
	Tarragone.	Tarragone — Reus — Valls	600	2000	100	500
	Gérone....	Gérone — San Feliu de Guixols — Palafrugell — Palamos.	1000	3000	»	»
		TOTAUX......	6100	15000	1100	2500
Valence....	Valence...	Valence	4000	10000	1000	1000
	Alicante...	Alicante-Alcoy				
Andalousie.	Cadix.....	Cadix — Xeres — Arcos	8000	12000	»	»
	Séville....	Seville — Lebrija — Arahal — Marchena.	1000	5000	»	»
	Malaga....	Malaga — Ronda — Antequera.	1500	3000	1000	2000
	Grenade...	Grenade — Loja — Iznajar	1000	2000	»	»
	Cordoue...	Cordoue — Montilla — Posadas.	500	500	100	100
	Huelva....	Huelva — Rio-Tinto.	400	600	»	»
		TOTAUX......	12400	23100	1100	2100
Les Castilles	Madrid....	Madrid.	1500	2000	1500	2000
	Valladolid.	Valladolid.				
	Tolède....	Tolède.				

RÉGIONS	PROVINCES	VILLES OU EXISTENT LES PRINCIPAUX GROUPEMENTS SOCIALISTES	FORCES ANARCHISTES actives	FORCES ANARCHISTES passives ou sympathiques	FORCES du parti ouvrier actives	FORCES du parti ouvrier passives ou sympathiques
Provinces basques. .	Bilbao.....	Bilbao. Sestao.	500	500	2000	8000
Aragon	Saragosse .	Saragosse.	500	1000	»	»
Galice	La Corogne	La Corogne — Le Verrol — Santiago.	400	1000	500	1500
	Pontevedra	Pontevedra — Vizo.	100	100	100	300
Estrémadure	Badajoz ...	Badajoz.	200	400	»	»
Murcie	Carthagène	Carthagène.	100	300	»	»

RÉSUMÉ

Catalogne	6100	15000	1100	2500
Valence	4000	10000	1000	1000
Andalousie	12400	23100	1100	2100
Les Castilles	1500	2000	1500	2000
Provinces basques	500	500	2000	8000
Aragon	500	1000	»	»
Galice	500	1100	600	1800
Estrémadure	200	400	»	»
Murcie	100	300	»	»
TOTAUX	25800	53400	7300	17400

TACTIQUE ET MOYENS DE PROPAGANDE

La tactique des socialistes est aujourd'hui partout la même. Outre la propagande orale par les réunions publiques et la propagande par le journal et la brochure, ils recrutent leurs adhérents dans les sociétés de résistance et au moyen de la propagande individuelle. Partout où il se forme un groupement ouvrier, les socialistes accourent pour y prendre l'influence nécessaire pour recruter de nouveaux adhérents. A ce point de vue le parti ouvrier se montre plus actif que les anarchistes qui semblent dédaigner ce travail de propagande qui, en d'autres temps, fut précisément leur fort.

C'est que les anarchistes, jadis trop assujettis aux petites pratiques de détail, tendent maintenant à s'éloigner de la réalité par un amour trop vif pour les abstractions.

LES CHEFS, LEUR TEMPÉRAMENT MORAL ET INTELLECTUEL

Le Parti Socialiste Ouvrier a pour chef unique Pablo Iglesias,

typographe de profession. C'est un homme d'un caractère à toute épreuve. Bon orateur parlementaire, il est peu profond en matière de sociologie, et plus remarquable comme politique polémiste que comme homme de talent.

Le docteur Vera, médecin, est intellectuellement supérieur aux principaux membres du parti. Homme d'étude, il s'occupe fort peu de politique militante. Le Parti Ouvrier obéit à un réglement qui ne permet pas que son chef soit autre qu'un ouvrier manuel : ainsi le docteur Vera qui devrait en être le chef ne peut l'être.

Paniagua, chef du groupe de Bilbao, et Quejida, assez populaire parmi les socialistes, sont des personnages de second ordre, mais des propagandistes zélés qui portent quelque ombrage à leur chef Iglesias.

Les anarchistes n'ont pas de chefs. Ceux qui se distinguent entre eux par leurs qualités intellectuelles sont Anselmo Lorenzo, typographe, Fernando Tarrida, ingénieur industriel. (1) Enrique Borrell, orateur très éloquent qui porte haut la bannière de l'anarchisme à l'Athénée de Madrid, Ernesto Alvarez, typographe, directeur de la *Idea libre*, écrivain correct et lettré, Celso Gomis et Marsal Anglora, ingénieurs, anciens propagandistes, Fermin Salvochea, le Christ de l'anarchie, enfermé au bagne de Valladolid pour des crimes habilement inventés pour le supprimer, Canibell, artiste, et bien d'autres qu'il serait trop long d'énumérer.

La moralité des anarchistes est généralement bonne et la bourgeoisie l'a reconnu en plusieurs circonstances. Tous sont plus portés à l'étude des phénomènes sociaux qu'à la politique militante, et, si leur action n'a pas été plus décisive sur la masse, c'est que presque aucun d'eux n'est arrivé à conquérir une position indépendante et que, dès lors, ils ont toujours eu à partager leur temps entre l'exercice d'une profession et l'étude et la propagande de leurs idées.

Même chose est advenue au Parti Socialiste Ouvrier, car Iglesias, réduit à l'impossibilité de vivre par suite d'une grève, a dû accepter une mensualité que lui sert le parti, si je ne suis pas mal informé, pour rédiger et administrer *El Socialista*.

D'autre part, la bourgeoisie espagnole est si réactionnaire que si un anarchiste voulait faire profession de lettres, il ne trouverait sûrement pas d'éditeur pour ses œuvres.

(1) M. Tarrida del Marmol a récemment, dans des interviews et des lettres, nié qu'il fut anarchiste. (Note du traducteur).

INFLUENCE DU SOCIALISME ESPAGNOL EN AMÉRIQUE

Le socialisme espagnol a exercé une influence décisive dans l'Amérique centrale et méridionale. Les anarchistes ont porté leurs idées dans l'île de Cuba, à Buenos-Aires, à Montevideo et au Chili. Les journaux que l'on a publiés et que l'on publie sous ces latitudes sont dus en grande partie à l'émigration espagnole qui, s'ajoutant au socialisme indigène, a produit un courant puissant en faveur de l'anarchisme.

A Brooklyn (Etats-Unis), la colonie anarchiste espagnole publie *El Despertar* que dirige un catalan P. Estève, autrefois directeur de *El Productor* de Barcelone, jeune homme très recommandable moralement et intellectuellement. A Chicago, il y a aussi une nombreuse colonie anarchiste espagnole. De ce qui précède il résulte que le parti anarchiste espagnol a porté son esprit et sa propagande dans les deux Amériques.

Le Parti Socialiste Ouvrier, d'organisation relativement récente, n'est pas parvenu à sortir des frontières de la Péninsule.

Un peu de bonne volonté donnerait aux anarchistes qui parlent castillan la cohésion nécessaire pour accomplir de grandes entreprises.

CONCLUSION

Il s'est écoulé plus d'un an depuis que j'ai tracé ces notes.

La situation du socialisme en Espagne a, par suite, un peu changé et quelques observations peuvent être utiles au lecteur. Tout le monde connaît le terrible attentat de la rue de Cambios Nuevos à Barcelone et ses non moins terribles conséquences. A part les fusillades, les déportations et les tortures sur lesquelles journaux, brochures et livres ont fourni tant de détails, il faut indiquer l'état d'immense prostration dans lequel se trouve le pays. Sous le gouvernement autocratique de Canovas la vie des idées est complètement morte. Les efforts stériles de la démocratie font la paire avec la timidité légalitaire du socialisme.

Trois ou quatre journaux républicains et *El Socialista* de Pablo Iglesias accordèrent seuls leur attention au terrible drame de Barcelone. Mais ce qui, n'importe où, eut suffit pour jeter dans la lutte les hommes de théorie, les poussa à peine en Espagne à formuler des protestations inutiles par des moyens plus inutiles encore.

Il n'est pas permis aux anarchistes mis hors la loi de propager leurs idées et il est dangereux d'en faire profession publique.

Il se publie cependant des feuilles clandestines, il s'édite sans cesse des brochures et des livres. Il y a peu *La Idea libre* est reparue à Madrid où l'état de siège est proclamé. Dans de pareilles conditions, naturellement, le langage d'une publication doit être prudent, mais j'espère que petit à petit on dira tout ce qu'il faut dire.

Est-ce à dire que je prétende que l'anarchisme revit en Espagne.

A coup sûr cette affirmation serait prématurée. Les anarchistes les plus connus éparpillés dans tous les pays, les autres rendus silencieux par la prudence, toute l'organisation disloquée, on ne peut espérer une renaissance immédiate. Mais la tenacité espagnole est caractéristique et déjà les éléments actifs demeurés dans le pays commencent à s'agiter. C'est du concours des compagnons à l'étranger que tout dépend.

J'ai vu s'embarquer dans le port de Vigo les vingt-huit exilés (1) de Barcelone qui sont actuellement en Angleterre. Je les ai vus partir contents, animés d'un grand courage, prêts à tout, après tant de souffrances. Il y avait là Teresa Claramunt, infatigable et sympathique propagandiste, Oller qui fit tant de bon ouvrage à la *Ciencia social*, Monseny que ses publications ont conduit en prison et ensuite en exil, Torrents vieil et infatigable lutteur, tous prêts à la bataille, chassés de ce sol maudit que l'esprit théocratique a stérilisé. Avec des hommes trempés de la sorte, on ne peut douter du triomphe d'un idéal splendide.

Que reste-t-il en Espagne? Rien ou presque rien. En fin de compte le socialisme d'Etat de plus en plus inoffensif, d'autant plus doctrinaire, d'autant plus corrupteur. Aidé par le silence forcé des anarchistes, les autoritaires semblent s'agiter vivement mais ils s'agitent pour un but uniquement électoral. Ils triomphent au prix de leur discrédit. Les meetings célébrés pour protester contre l'annulation de l'élection des conseillers socialistes nommés à Bilbao sont d'hier. Ça été un spectacle lamentable que de voir ces hommes qui se disent révolutionnaires, maltraités par le gouvernement, proscrits par Canovas, méprisés par l'opinion, ne pas se lasser de répéter qu'ils sont respectueux de la loi, qu'ils sont plus papistes que le pape, que nul ne les dépasse en douceur et en patience. Et tout cela pour un siège

(1) D'après la loi sur les anarchistes (1896), le gouvernement peut faire sortir du royaume administrativement les personnes qui se livrent à la propagande des idées anarchistes ou font partie des associations interdites par la loi du 18 juillet 1894.

de conseiller qu'on leur souffle, pour une députation possible dans l'avenir, pour quelque bagatelle électorale. Mais des intérêts vraiment ouviers, de la lamentable situation économique du peuple, de l'esprit abattu du pays, de tout cela pas mot. Pour le socialisme espagnol, le problème économique semble ne pas exister, le grand problème d'une dégénérescence honteuse semble être non avenu. Enflés de leurs sièges de députés, ils jouent aux politiciens à la vieille mode et ils donnent tête baissée dans le labyrinthe des vulgarités parlementaires et gouvernementales. A tout ce bruit, le pays semble prêter quelque attention. Le Parti est en bonne voie pour recruter des adeptes, de ces adeptes que tous les partis recrutent dans l'énorme masse des imbéciles.

Ceci étant donné, l'horizon politique en Espagne nous permet d'aventurer des hypothèses sur le cours des événements. Il n'est pas douteux qu'un grand changement se prépare. De quel côté viendra-t-il? Il est impossible de le prédire parce qu'en apparence au moins le nerf révolutionnaire nous fait défaut.

En Espagne le peuple n'est pas républicain: il ne sera jamais socialiste d'Etat. Le fédéralisme domine toujours les idées populaires et rend inévitable la tendance anarchiste. Si la Révolution vient du côté de la démocratie tout comme si elle vient du côté du socialisme, elle sera obligée ou d'aller en avant ou d'échouer. Révolution populaire sans contrepoids doctrinaire ou coup d'Etat, tel est le dilemne pour le peuple espagnol.

La jeunesse studieuse, le monde universitaire vit dans un vrai divorce avec le peuple. Là règne le respect des chefs; là fait défaut l'esprit d'indépendance pour se lancer dans le vaste champ de l'idéal moderne.

Ceux qui tentent quelque chose n'arrivent point à se dégager d'amalgames absurdes : il en est qui se disent à la fois républicain, socialiste et anarchiste. On veut contenter tout le monde et on ne satisfait personne.

De ce tableau aux teintes sombres le lecteur ressentira l'impression douloureuse de notre décadence et de notre épuisement politique et moral. Tant mieux, car je ne m'égare pas dans la description et la réalité est probablement plus désolante que la peinture.

Le but d'une révolution prochaine sera nécessairement de corriger l'œuvre des politiciens qui nous ont réduit à cet état de décomposition.

R. Mella.

SOIR SOCIAL

Aux frontons blancs et or arborez vos devises
Et que sur vos drapeaux s'inscrivent des mots vains,
Suprêmes Lucullus, ivres de mauvais vins,
Qui festoyez parmi de très pseudo-marquises.

Qu'on vous porte, alourdis, aux tables des festins
Et qu'éclatent vos cœurs aux ruts des convoitises,
Tandis que vos palais tremblent sur leurs assises
Et que l'espoir grandit pour de sanglants matins.

La populace hurle et souffre et se révolte.
Voici l'heure déjà que monte la récolte
Où mûrit le remords de vos perversités ;

Vos villes vont crouler dans la clameur des bouges,
Et le soir ténébreux où dorment les cités
S'effare au bruit des trains constellés de feux rouges...

Yvanhoé Rambosson.

LA LITTÉRATURE RUSSE

EXPRESSION DE LA VIE RUSSE

On ne saurait jamais trop parler de la littérature russe si à la mode il n'y a pas encore longtemps, et hélas ! si méconnue pourtant.

Qui, en France, en effet, — je parle des lettrés, — ne connait les noms de Tourguénev, de Dostoïevsky, de Tolstoï, pour les avoir lus ou simplement en avoir entendu parler. Et cependant combien peu connaissent le rôle que chacun de ces écrivains a joué dans l'histoire du développement des idées dans son pays, la place qu'il occupe dans l'histoire de la littérature russe, l'influence qu'il a eue sur les jeunes générations ? Malheureusement, ces notions font presque totalement défaut au public lettré en France. On a lu les romans et les nouvelles pleines de charme et de poésie de Tourguénev, les romans de haute et parfois paradoxale philosophie de Tolstoï, les écrits de psychologie cruelle et maladive de Dostoïevsky, mais on les a lus en dilettanti, en chercheurs de nouvelles formules littéraires pour la France, sans avoir cure de cet ensemble dont ils ne sont qu'une partie et qui a nom « Littérature Russe moderne. »

Cette dernière est restée négligée. On ne la connait pas, comme ne connaissent pas la littérature française moderne ceux qui, tout en ayant lu, par exemple, Victor Hugo, ne se doutent pas de la révolution qu'il avait produite dans les lettres et dans le théâtre français; ou qui, ayant lu les romans de Zola, ne savent pas le rôle du naturalisme dans la littérature française du dernier quart de siècle.

Cette ignorance de la littérature russe, en général, est d'une importance d'autant plus grave qu'il s'agit préci-

sément de la Russie, où, en l'absence de la tribune libre, de la presse libre, de la science et de l'enseignement libres, la littérature est la seule force, le seul organe qui forme les générations venant à la vie et qui exprime l'esprit et l'âme de leurs contemporains et de leurs devanciers. Vous, français, vous n'avez pas seulement Zola, de Goncourt, Daudet, Dumas fils, etc., vous avez aussi Clémenceau, Millerand, le comte de Mun, F. Passy, Jules Guesde, Jaurès, Séb. Faure; vous avez de Voguë et Aulard, le duc de Broglie et Lavisse; vous avez Rochefort, Cassagnac, etc., etc.. Quelle diversité dans le nombre de maîtres pour la France qui grandit et qui se développe. Quelle richesse aussi de sources vivantes et à la portée de tout étranger qui désire sérieusement et consciencieusement connaître votre vraie physionomie, votre génie toujours rayonnant, toujours lumineux !

La France est une scène ouverte; le rideau est levé depuis cent ans ; tout le monde peut venir pour voir, écouter et prendre son enseignement. Pour la Russie, le contraire est vrai. On y est encore avant le lever du rideau. Toutes les forces vitales du pays sont dans un état latent. La littérature seule, ou peu s'en faut, fonctionne déjà. Elle est notre tribune, notre chaire, notre parlement, notre école, notre plus grande force de progrès. Voilà pourquoi nos plus grands critiques, les célèbres Bièlinsky (mort en 1848) Dobrolioubov (mort en 1861) Tchernichewsky et aussi leurs élèves Pissarev (mort en 1868) et Mikhaïlovsky (qui vit encore) sont non seulement de grands critiques littéraires, des publicistes hors ligne, mais aussi et surtout des créateurs et pour ainsi dire des directeurs de l'opinion publique en Russie, particulièrement les trois premiers.

Voilà pourquoi aussi Tourguénev, qui a gardé pendant toute sa vie une vénération quasi religieuse pour son ami et maître, le glorieux Bièlinsky, est aimé en Russie non seulement comme l'artiste merveilleux qu'on admire chez vous, mais comme l'écrivain — qui d'après sa propre expression — s'appliquait à peindre, à incarner dans des types conformes, ce que les anglais appellent : *the body and the pressure of time* (l'image et l'empreinte de l'époque.) Rappelez-vous son premier livre de prose — *les Récits du Chasseur* — ces tableaux de la vie populaire et de la nature russes qui ont été traduits dans toutes les langues européennes et qui sont devenus

l'avoir précieux de toute l'humanité lettrée. C'est ce livre, ce sont ces tableaux si puissants de vie et de couleur qui ont fait ce que les défenseurs les plus zélés des serfs-martyrs n'avaient pu faire ; c'est par ce livre que l'univers a appris ce que c'est que le servage auquel les *Récits* de Tourguénev ont donné le coup de grâce neuf ans avant son abolition.

C'est surtout ce côté — si vous me permettez ici cette expression — social des chefs-d'œuvre de Tourguénev qui fait que la Russie l'a placé dès maintenant au Panthéon de ses grands hommes.

Ce *côté social* de la littérature russe n'est pas, du reste, étranger à la littérature française. Rappelez-vous Victor Hugo ou — encore mieux — regardez la jeune littérature française dans sa recherche pénible et douloureuse de nouvelles formules, d'un nouvel idéal. Mais en Russie, ce côté, pour les raisons que nous venons d'indiquer, est plus saillant, plus absolu. Chez nous, la question tant débattue partout sur les rapports qui existent entre *l'art* et la *réalité* prend — vous en conviendrez — un caractère tout autrement important, et, restant indifférents aux grands prêtres de *l'art pour l'art*, nous nous prononçons hautement pour *l'art pour la vie*. Nous disons que le *beau* sans le *bon* n'a pas de valeur. Chez nous ne s'élève jusqu'à la hauteur d'un grand écrivain que celui qui, dans de belles *formes*, met de belles idées, de l'âme ; qui, comme l'a dit Pouchkine, par « son verbe en feu enflamme les cœurs des hommes. »

Chez nous, en Russie, ne sont admirés, aimés, vénérés et n'arrivent à l'immortalité que les écrivains-romanciers et poètes — dont le génie crée des œuvres qui *enflamment les cœurs*, qui à travers le rire visible fait *jaillir les larmes invisibles*, qui appellent la *pitié pour les humbles* et la justice pour *les humiliés et les offensés*. Là est la raison de l'admiration et de la reconnaissance que nous avons pour nos grands poètes Pouchkine et Lermontoff, pour nos grands prosateurs, Gogol avec son rire à travers les larmes, Tourguénev, Tolstoï, malheureusement détourné de sa véritable voie par sa philosophie mystique de la non résistance au mal ; Dostoïevsky, dont *le Crime et châtiment, Pauvres gens, Humiliés et Offensés, Souvenirs de la maison des Morts*, sont autant de titres à la gloire. Toutes nos gloires littéraires, tous nos grands écrivains, poètes, romanciers,

publicistes et critiques, comme Biélinsky, Dobrolioubov, Tchernichevsky, ou satyriques comme l'immortel Chtchedrine-Saltykov, tous portent dans leur cœur les *douleurs et les questions de leur époque*, tous servent l'idéal d'une vie meilleure pour la patrie et pour l'humanité, tous, au seuil de l'immortalité, où l'histoire les introduit, déclinent des passeports du plus haut et plus pur civisme. Et ne croyez pas que ce mot me vient au hasard de l'exposé. *Civisme, sentiments civiques, douleurs et tristesse civiques* — toutes ces expressions sont entrées dans notre histoire littéraire, y ont reçu droit de cité, consacrées par la critique, par des écoles littéraires et surtout par la valeur des grands écrivains. Toute une époque même, l'époque de 1860, des réformes d'Alexandre II en porte l'empreinte, ayant enfanté cette littérature *civique* par excellence.

Et notre plus grand poète moderne, après Pouchkine et Lermontoff, N. A. Nekrassov est un *poète civique* par excellence. Et c'est précisément Nekrassov qui des écrivains russes modernes est le plus inconnu en France. C'est pourquoi nous allons parler un peu plus longuement de Nekrassov dont la physionomie nous permettra de jeter un jour particulier sur la littérature russe moderne, le caractère général de cette dernière nous étant déjà suffisamment connu après l'exposé que je viens d'en faire à grands traits.

M. de Voguë qui n'aime guère Nekrassov et en parle avec une malveillance et même une passion qui nous étonnent de la part d'un académicien doublé d'un diplomate de carrière, est obligé de lui rendre parfois justice, par exemple quand il dit : « L'ori-
» ginalité est sa qualité maîtresse. Aucune littérature euro-
» péenne n'a donné depuis cinquante ans un poète plus per-
» sonnel, plus inattendu dans ses visions, mieux affranchi de
» toute imitation. Qui ne l'a pas approché ignore une des fa-
» ces caractéristiques du génie russe. Puisqu'on parait dési-
» reux aujourd'hui de bien connaître ce génie, il était indis-
» pensable d'introduire les poésies de Nekrassov dans notre
» bibliothèque de traductions. » Ou encore : » Nekrassov ne doit
» rien aux maitres étrangers, il doit fort peu à ses devanciers,
» bien moins que ceux-ci ne devaient à Schiller et à Byron.
» Venu avec la génération d'après 1840, qui inventa le réa-
» lisme, il mit dans la poésie ce que ses contemporains met-
» taient dans le roman : la description des misères et le senti-

» ment des souffrances du peuple. Dans la pièce intitulée *Pen-*
» *sées devant un perron d'honneur*, il y a une belle invocation à
» ce gémissement du peuple russe qu'on entend partout dans
» les champs et sur les routes, dans les tavernes et dans les
» mines, sous la meule et sous le chariot, au bivouac des ber-
» gers de la steppe et sur les eaux du Volga « qui submerge
notre terre comme ces eaux du grand fleuve débordées au prin-
temps. (1) »

Donc, Nekrassov est le chantre des misères et des souffrances du peuple. Rien de plus vrai, et c'est son meilleur titre de gloire, mais ce n'est pas l'unique. M. de Voguë n'a pas pu se soustraire à l'opinion qui existe dans un certain milieu sur Nekrassov et qui présente ce dernier comme une sorte de Juvenal russe, comme un satyrique, comme un chantre des gémissements ne prenant ses inspirations que de la Muse de Vengeance et de Tristesse.

L'œuvre de Nekrassov, pour ceux qui la connaissent, donne un démenti formel et irréfutable à cette opinion erronée. Prise dans son ensemble, cette œuvre nous donne la biographie intime et morale de Nekrassov et nous le montre comme un vrai lyrique dans le sens du mot le plus élevé et le plus large.

Ici, il est peut-être à propos de raconter en peu de mots la vie du poète, source première, muse véritable dont il recevait, comme tous les vrais lyriques, ses inspirations, variables, changeant à l'infini comme la vie elle-même.

« Né en 1821, fils d'un officier retraité qui menait dans son domaine la vie oisive et grossière des propriétaires d'autrefois, Nicolas Alexeïevitch Nekrassov grandit avec de tristes exemples sous les yeux. Tout n'était autour de lui que dépravation et cruauté. Et déjà dans la maison maternelle l'humanité lui apparut divisée en deux classes, les bourreaux et les martyrs; des chasseurs, ivres tous les soirs, qui fouaillaient

(1) Tout le reste de l'étude de M. de Voguë sur Nekrassov est pleine d'inexactitudes et d'erreurs à tel point que tout russe lettré se trouve en présence de ce dilemme dans lequel M. de Voguë s'est enfermé lui-même — permettez-moi cette expression, déjà consacrée d'ailleurs, — ou il n'a pas lu tout Nekrassov ou il ne l'a pas compris. Dans le premier cas, il n'avait pas le droit d'en parler. Dans les deux cas il est fâcheux qu'un écrivain de la valeur de M. de Voguë renseigne si mal le public français.

indistinctement leurs meutes, leurs serfs, leurs femmes. Et plus tard dans ses pièces comme : *Terre Natale, les Malheureux*, le foyer familial lui arrachera ce cri : » Les voilà, ces lieux familiers où j'ai appris à souffrir et à haïr (1). »

En décrivant les orgies des hobereaux à la table où on l'asseyait entre les ivrognes et leurs chiens, il peint d'un mot bien juste l'humeur que ces premières années lui ont faite. « Les convives raillent l'enfant, une voix dit : n'est-il pas vrai qu'il a le regard d'un louveteau qu'on force ? Eh ! viens ici ! La mère pâlit : le louveteau regarde et ne bouge pas. — Il faut châtier son entêtement. Viens ici ! Le louveteau s'enfuit. Oui, dans un milieu pareil on reste ou *esclave* ou *louveteau qu'on force* pour devenir après martyr ou bourreau, et il faut des circonstances exceptionnelles, l'influence d'une autre force, d'un nouveau milieu, pour qu'on ne devienne ni martyr, ni bourreau, mais homme.

Souvent c'est sous les traits saints de la mère que cette force bienfaisante apparaît et c'est surtout dans ces cas qu'on peut apprécier le rôle beau et sublime de la femme dans l'humanité. Ce cas fut celui de Nekrassov. Aussi quel amour profond, quelle vénération pieuse et touchante respirent les nombreuses poésies consacrées à sa propre mère ou *aux mères* en général. Des poésies, par exemple, telles que *Chevalier pour une heure* ou *Apprenant les horreurs de la guerre* sont pénétrées d'un sentiment si puissant, d'un lyrisme si élevé dans la glorification de ce qui pour les hommes est le plus sacré — la mère — qu'à elles seules elles démolissent tout ce que M. de Voguë et les autres écrivains officiels ont fait de Nekrassov.

« C'est à sa mère, en effet, que Nekrassov doit, entre autres choses, les premiers éléments de l'instruction qu'il a reçue à la maison et qui lui permirent d'entrer en 1832 au lycée de Jaroslav. Ayant commencé à écrire des vers dès l'âge de 7 ans, Nekrassov continuait ces exercices au lycée, mais mal lui en prit : quelques poesies de tendance satyrique dirigées contre ses chefs furent la cause d'une rupture ; Nekrassov quitta le lycée. »

« A seize ans, il quitte la maison paternelle, on l'envoie à l'une des écoles militaires de Saint-Pétersbourg. A peine ar-

(1) V. Etude de M. Vogüé sur Nekrassov.

rivé dans cette ville, il se lie avec un étudiant qui l'entraîne à l'Université. Nekrassov ne sera pas militaire. En apprenant cette désobéissance, son père entre en fureur, coupe les vivres au révolté et rompt pour la vie toutes relations avec lui.

Alors commence pour l'enfant abandonné l'éternelle histoire de presque tous les écrivains russes, les années de misère noire, à l'Université d'abord, puis dans les rédactions des journaux, les boutiques des libraires.

Nekrassov raconte que durant trois années il souffrit chaque jour la faim, et qu'il contracta à ce moment le *germe de la maladie qui le mina pendant* tout le reste de sa vie. Un soir, le propriétaire le laissa, à peine remis d'une pénible maladie, à la porte du logement qu'il occupait et retint en paiement les livres et les hardes de ce locataire insolvable; la nuit d'hiver, de l'hiver de Pétersbourg, le surprit dans la rue, engourdi sur un banc. Il y serait mort si un vieux mendiant ne l'avait ramassé et conduit dans une maison d'asile; là il gagna quelque menue monnaie en recopiant les suppliques des vagabonds qui dormaient près de lui; il put manger les jours suivants.

Il faut vraiment être marqué du sceau des chantres divins et posséder quelque chose de supérieur au commun des mortels pour tenir bon, pour survivre, surtout moralement, à de telles années d'apprentissage littéraire. Nekrassov tint bon.

Vers 1840 sa situation s'améliora un peu; des amis tirèrent le débutant de la misère, les journaux littéraires lui fournirent du travail. Mais il connut encore plus d'une heure d'angoisse. Aux détresses matérielles et morales il faut ajouter les révoltes de l'esprit. Car, comme la plupart de ses contemporains, Nekrassov tomba sous l'influence des principes et de la philosophie de *tristesse* et de *douleur civique* dont le célèbre critique hégélien Bièlinsky, que nous avons déjà nommé, a été le représentant le plus autorisé à cette époque (1840-1850) Là-dessus vinrent l'ébranlement de 1848 et la période de compression qui suivit, si cruelle aux lettres russes. Les publications qui faisaient vivre Nekrassov, surtout le « Contemporain » de Pouchkine, qu'il avait acheté avec Panaïev le 1er janvier 1847, agonisaient; sa poésie s'en ressentit. Il écrivit peu durant ces jours d'épreuve.

Quand le réveil littéraire de 1855 rendit aux écrivains le libre emploi de leur talent, après la mort de Nicolas, Nekrassov

rentra en lice, collaborant à plusieurs journaux, bientôt directeur et possesseur de quelques-uns. L'aisance lui vint rapidement. Malheureusement une santé chancelante ne lui permettait pas d'en jouir. Condamné une première fois par les médecins, nous le voyons déplorer sa fin prochaine dans les élégies écrites à cette époque. C'était une fausse alerte ; il vécut encore vingt ans, jusqu'en 1877, et ces vingt années furent remplies par une production poétique ininterrompue. »

Chose étrange ! Nekrassov présente un phénomène curieux et assez rare dans l'histoire littéraire par cette continuité d'une inspiration qui renouvelait toujours ses sources. Il ne présente pas l'unité et l'uniformité des grands poètes, comme Pouchkine et Lermontoff, qui portaient en eux, avec tous ses motifs, l'âme de la classe instruite à laquelle ils appartenaient, ou des poètes, sortis du peuple, et qui ne connaissent pas les couches supérieures de la société, comme Koltzov et Chevtchenko, ou comme enfin Al. Tolstoï, avec son culte des anciennes franchises des cités russes.

Nekrassov, au contraire, nous montre la vie russe, comme le dit son meilleur historien, M. Skabitchevsky que nous citons toujours en parlant de Nekrassov, dans tous ses phénomènes, dans toutes ses expressions, sous toutes ses formes. Il nous mène dans le monde, connaissant, pour les avoir fréquentés, les premiers salons et les cercles les plus aristocratiques de St-Pétersbourg ; il vous fait monter aux mansardes d'ouvriers manuels ou intellectuels ; il vous introduit dans les sous-sols misérables des pauvres artisans ; il vous montre en même temps les châteaux (oussadba) ou pour mieux dire les villas élégantes des nobles et à côté la cabane tombée en ruine de la petite mère Nenila. Quelle richesse, par conséquent, de sujets et de motifs dans sa poésie.

A part quelques chansons et couplets satyriques parus dans le célèbre supplément du Contemporain, le *Sifflet* (*Svistok)* et ailleurs, Nekrassov apparaît, dans ses œuvres, comme un vrai lyrique qui chantait ce que la muse lui dictait, n'obéissant qu'à sa fantaisie créatrice ou au sentiment enflammé.

Aujourd'hui il est sous l'impression des *Réflexions d'un Perron d'honneur*, et il écrit une poignante satyre pleine de douleur civique ; demain il vous chantera la vertu de la *voisine Lioubouchka qui avait longtemps résisté à son amoureux*. Tan-

tôt il vous récite les impressions lamentables d'une triste journée d'automne, tantôt en extase devant les beautés de la campagne, il écrit une touchante idylle bucolique où vous ferez une heureuse connaissance avec les enfants des paysans, avec l'oncle Mazaï et ses lièvres.

Dans les œuvres de Nekrassov vous trouverez avec cela non seulement le reflet des divers courants d'idées qui se succèdent (de son vivant) en Russie avant et après l'émancipation des serfs, non seulement la tristesse et la colère, vous y trouverez aussi — ce qui est assez rare — surtout chez nos poètes, les tableaux gais et beaux de la vie russe. Personne, en effet, n'a donné autant de types parfois héroïques, souvent sublimes et avec un feu et un enthousiasme qui rappellent ceux de Schiller, — que précisément Nekrassov, ce poète que M. de Voguë, et d'autres critiques passionnés, présentent comme un pessimiste sombre, haineux et acrimonieux.

Et, ce qui est à remarquer, les types de Nekrassov n'ont pas le caractère fantastique et abstrait, en dehors de toute limite de temps et d'espace, ni la forme subjective et personnelle d'une image qui se répète dans des variantes, comme celles de Byron ou de Victor Hugo. Les créations de Nekrassov, vrai réaliste, sont en chair et en os, de son époque, de son milieu ; elles sont variées par leurs particularités concrètes ; elles ne se ressemblent pas. Nekrassov les cherchait et les trouvait partout, dans toutes les classes russes.

Dans ses deux célèbres poèmes intitulés : « *Les Femmes Russes* » il nous montre, dans le monde, au haut de l'échelle sociale, les princesses Troubetzkoï et Volkonsky avec leurs maris, martyrs décembristes, qu'elles ont suivis en Sibérie, dans les mines. Dans ces figures de race supérieure, pleines de tendre amour et de dévouement, fier et inébranlable, surgit devant nous l'antique monde classique de majestueux héroïsme. Et cependant, dans chaque mouvement de leur âme, dans chaque pensée, dans chaque parole, dans chaque pose, on retrouve la vie russe, la nature russe, les grandes dames russes qui, paisibles et sans souci, dans le temps, allaient aux bals et aux réceptions et brusquement sont transformées par la force des circonstances en matrones romaines du temps de Coriolan et de Tarquin le Superbe. Dans ce contraste des traits typiques simples et sans prétention de la vie russe avec la

grandeur antique des femmes russes de trempe supérieure *réside l'illusion surprenante des poèmes* de Nekrassov.

En même temps, pour présenter ses héroïnes dans toute leur beauté idéale et donner la mesure de leur sacrifice, le poète a su, avec un art génial, nous montrer sous un jour séduisant leur vie passée; tous ces souvenirs enchantés au milieu des neiges rigoureuses et infinies de la Sibérie, sous le hurlement effrayant et terrible de la tempête, ces souvenirs des années de tant d'amour et de bonheur, de luxe et de grâce, évoquent en vous et malgré vous une émotion que les plus grandes œuvres d'art sont seules capables de produire. Il y a des pages dans ces deux poèmes dont la beauté, la profondeur et le sentiment sont au-dessus de tout ce que nous connaissons de plus beau dans la littérature. Et remarquez bien que le sujet est d'une exactitude historique irréprochable, en tout conforme aux événements de 1825 ainsi qu'aux mémoires laissés par les héroïnes des poèmes, les princesses Troubetzkaïa et Volkonskaïa.

Après les princesses, Nekrassov, descendant l'échelle sociale, nous montre d'autres héros, moins illustres, des ouvriers de la pensée russe qui resteront la gloire éternelle de la Russie moderne tels : Bièlinsky, Dobrolioubov, Pissarev et autres que Nekrassov a chantés dans des hymnes enthousiastes, Bièlinsky surtout, que le poète ne cessa de vénérer toute sa vie non seulement comme un grand homme de sa patrie, mais aussi comme un maître à qui il devait sa gloire.

Mais les types les plus beaux, Nekrassov les trouvait dans les couches populaires, dans le peuple.

Les types de paysans jeunes et vieux, créés par Nekrassov, resteront à jamais l'avoir précieux de la littérature russe, surtout ses types de paysannes, jeunes filles, mères, veuves, etc. Tantôt il vous présente, dans la célèbre *Troïka*, la figure gracieuse et séduisante d'une jeune fille courant après un officier qui venait de traverser le village; tantôt il crée une figure épique de *Daria* dont le poète commence ainsi le portrait :

> « Il y a, dans les villages russes,
> « Des femmes aux graves et tranquilles visages,
> « Avec la grâce de la force, dans leurs gestes aisés,
> « Avec l'allure et le regard d'une tzarine.
> « Un aveugle seul pourrait ne pas les voir,

« Et ceux qui ont des yeux disent d'elles:
« Elles passent, on croirait des astres !
« Et chacun de leurs regards est de l'or. »

La jeune Daria perd son mari, le plus grand malheur qui puisse arriver à une paysanne, et vous ne voyez pas chez elle de larmes d'impuissance, de l'abattement et de la misère, mais vous entendez les gémissements d'une héroïne qui, jusqu'à l'épuisement des forces, lutte contre le mauvais sort. Et, remarquez-le bien, Daria s'élève à la hauteur d'une héroïne non pas par des exploits extraordinaires, mais par ce simple trait qui est l'apanage et l'apothéose poétique du peuple : le travail.

Daria est une héroïne qui nous montre toute la puissance de la femme travailleuse et qui nous charme non seulement quand elle a atteint le comble du bonheur, mais aussi dans le malheur tragique sous les coups de la mauvaise fortune. Aussi, le poème de Daria, intitulé : « *La Gelée nez rouge* », est-il un des meilleurs de notre littérature nationale. Là, ainsi que dans ses meilleures poésies et surtout dans sa célèbre épopée, intitulée : *A qui il e·t bon de vivre en Russie* », le poète fait complètement abstraction de lui-même, sa personnalité disparait, se confond avec les personnes en scène; on dirait que le peuple lui-même exprime par la bouche du poète ses sentiments intimes, ses pensées sacrées. Les vers eux-mêmes, tout en conservant leur originalité entière, prennent une allure de chants populaires et le style acquiert la plasticité et la justesse de la langue populaire si enjouée et si imagée.

En parlant des poésies de Nekrassov, on rappelle toujours ces deux vers de Pouchkine :

» Un vers douloureux, perçant et triste,
» Qui frappera les cœurs avec une force inouïe »,

et l'on cite Nekrassov lui-même qui dit :

» Faites-vous à ma muse :
» Je n'ai pas d'autres chansons.
» Qui vit sans tristesse ni colère,
» N'aime pas son pays. »

Et de la sorte on oublie précisément les meilleures œuvres du poète, ses poésies populaires dont nous venons de parler et où le peuple russe apparait comme un géant qui, par la patience même dans ses souffrances séculaires, inspire au poète une admiration enthousiaste et une foi vivifiante dans son grand avenir. — On oublie en somme toute la richesse des

œuvres de Nekrassov que nous avons passées si rapidement en revue. Mais cette richesse, cette pluralité, cette diversité de l'œuvre existe, est là, vivante et nous autorise à dire que Nekrassov n'est pas le poète d'une classe, d'un parti, d'un groupe, mais un de ces lyriques qui reflètent dans leurs créations les pensées de tout un siècle de leur pays, qui versent dans leurs chants les larmes de tous leurs contemporains, de tous leurs compatriotes.

Et c'est là, précisément, la raison de la popularité de Nekrassov, non seulement dans la partie avancée de la société russe, mais aussi dans la masse du public, étrangère à toute préoccupation, à toute question de parti ou d'école. Je me suis longuement arrêté sur Nekrassov parce qu'il est inconnu en France, et surtout parce qu'il est, après Pouchkine et Lermontov, le plus grand poète russe moderne, celui qui incarne toutes les particularités de la littérature russe de la seconde moitié de ce siècle. Il complète ainsi la pleïade des coryphées que vous connaissez déjà: de Tourguéneff, Dostoïevsky, Tolstoï, Gogol, Pouchkine et Lermontov. Je dirai plus, il clôt le cycle des grands écrivains russes qui peu à peu ont disparu l'un après l'autre.

Après eux, la littérature russe moderne, fidèle image en cela encore de la vie russe elle-même, éprouve un temps d'arrêt, de réaction. On sent qu'un effort énorme avait été fait par le cerveau et le cœur russe. — Un repos est devenu nécessaire. Durera-t-il longtemps? On ne saurait le dire. De nouvelles figures apparaissent sur la scène littéraire.

De nouvelles personnalités s'affirment. Mais malheureusement les meilleures, comme le noble poète Nadson et le romancier Garchine, meurent à peine leur office sublime commencé. Les autres, comme le poète Minsky, les prosateurs Korolenko, Tchekov, etc.... sont toujours à la recherche d'une nouvelle voie, de nouvelles formules, fait analogue à celui qui se passe actuellement en France.

Une époque littéraire est morte, la nouvelle n'est pas commencée. Nous traversons une étape, un état transitoire, un interrègne littéraire. Le roi est mort, vive le roi! faisait crier dans le temps le principe monarchique. Le principe de la littérature — c'est la vie, la large, la grande, la libre vie. Une époque littéraire est morte — donc vive la vie. Car ce n'est

qu'un arrêt temporaire dans la vie politique et sociale, l'épuisement momentané de l'énergie vitale d'un peuple, une réaction de toutes ses fonctions qui fait languir et rester en arrière la littérature, sa meilleure émanation, sa meilleure expression, son meilleur organe et en même temps sa meilleure arme de progrès.

D'ailleurs, ce temps d'arrêt dans la vie littéraire, on le signale partout en Europe. Partout on cherche de nouvelles voies et de nouvelles idées comme guides dans la marche de l'humanité, comme inspiratrices dans les œuvres littéraires. On n'est pas encore sur les voies, mais on connait déjà les idées. Elles sont proclamées du haut des tribunes; elles sont annoncées aux distributions des prix, dans l'Académie même, elles sont propagées dans tout l'univers par la presse, cette sœur cadette de la littérature. Et qui plus est, dans la littérature elle-même, ces idées commencent à être introduites ainsi qu'au théâtre avec *Germinal* d'abord, avec les *Tisserands* ensuite. Ces idées, appelez-les comme vous voudrez, — le titre n'y est pour rien, la teneur est tout, — dans leur ensemble créent pour la société laïque contemporaine une espèce de nouvelle religion qui — à l'approche du vingtième siècle, s'affirme de plus en plus. A la place des divinités disparues et en opposition avec des groupes et des classes d'hommes privilégiés, elle place toute la masse travailleuse, toute l'humanité souffrante et exploitée dont le bien être devient ainsi dans la marche du progrès humain le but à atteindre, l'idéal à réaliser.

Le mouvement, qui s'accentue de nos jours de plus en plus, dans les littératures européennes, précisément dans ce sens, montre la littérature prête à rentrer en lice, à reprendre sa place d'honneur dans la vie contemporaine. La littérature sociale, comme l'art social, sont à la veille d'être proclamés définitivement en Europe.

En Russie, nous ne resterons pas, je l'espère, en arrière dans ce mouvement littéraire, car aux nouvelles formules et, disons le mot, aux tendances modernes de la littérature, nous sommes préparés par nos écrivains, et surtout par Nekrassov, plus que les autres peuples de l'Europe dont l'union fraternelle, la vraie alliance, l'alliance dans les idées, est peut-être plus proche qu'on ne le pense à l'heure qu'il est.

E. S.

L'INSTITUT DES HAUTES ÉTUDES

A

L'UNIVERSITÉ NOUVELLE DE BRUXELLES

Une nouvelle Université à Bruxelles, par EDMOND PICARD (Société nouvelle 1894, n° 113, p. 627). — *La nouvelle Université de Bruxelles*, par LE MÊME. (Société nouvelle 1895, n° 130, p. 463). — *L'Université nouvelle* (journal), organe de l'Ecole libre d'enseignement supérieur et de l'Institut des Hautes études à Bruxelles. (Douze n° du 7 octobre 1894 au 19 octobre 1896. Ces n° contiennent notamment les discours de rentrée prononcés aux séances des 25 octobre 1894 et 22 octobre 1895. Les discours à la séance du 19 octobre 1896 ont été publiés en brochure chez Larcier, Bruxelles. — *Fédération des Cercles universitaires. Rôle des étudiants dans le conflit universitaire.* Bruxelles, E. GUYOT, plaq. de 16 pages. — *Les prétendus droits du Conseil d'administration sur les biens de l'Université libre de Bruxelles*, par EDMOND PICARD. Journal des Tribunaux 1894, n° 1027, col 97. — *Le conflt universitaire. Les statuts et règlements de l'Université libre.* Ibidem, n° 1029, col. 129, par LE MÊME. — *Les règles de la discipline à l'Université libre de Bruxelles.* Ibidem, n° 1030, col 145, par LE MÊME. — *La Législation sur les examens universitaires et la nouvelle Ecole libre d'Enseignement supérieur.* Ibidem, n° 1054, col. 529, par LE MÊME.

Avec des amis doués des vertus loyales, énergiques et charmantes du vrai compagnon d'armes, avec des hommes enthousiastes résolus et sûrs, j'ai été intimement engagé dans la lutte, à la fois scientifique, morale et sociale qui aboutit à cet événement vraiment considérable, au moins en Belgique par ses effets immédiats, peut-être à l'étranger par ses conséquences indirectes: la fondation en 1894 d'une université nouvelle à Bruxelles, à côté de la vieille Université Libre datant de 1834.

Dans le *Journal des Tribunaux*, d'abord, dans la *Société Nouvelle*, ensuite, j'ai exposé les péripéties de cette crise salutaire, raconté les incidents qui l'avaient préparée de longue date et ceux qui l'ont fait éclater brusquement en sa maturité; j'ai expliqué aussi les raisons profondes de l'événement; j'ai fait

connaître, en leur opiniâtreté, leur beauté et leur succès, les efforts accomplis par les initiateurs; les sarcasmes inutiles, les prédictions démenties, les calomnies audacieuses, les vilenies perfides par lesquels des adversaires exaspérés et dérisoirement déçus dans leurs espérances, avaient essayé de détruire l'œuvre en ses germes et de la culbuter en ses édifications premières; j'ai montré, enfin, les œuvres déjà accomplies et en fonctionnement, se développant avec l'ordre, la sûreté, la discipline évolutive qui sont le témoignage le plus clair d'une vie dépouillée de tout artificiel et portant en elle-même les garanties de sa persistance.

Dans le travail successif d'historien (ou de chroniqueur) que je veux accomplir au sujet de cette Institution qui restera comme un exemple mémorable d'initiative individuelle et de ce que peut la foi en une juste cause, même quand toutes les ressources semblent manquer, même quand toutes les routines se coalisent pour la faire avorter, je n'ai pas à revenir autrement sur ces chapitres déjà achevés. Qu'il me suffise de rappeler qu'il s'agissait dans la Belgique, et spécialement dans la Capitale, livrées à un enseignement utilitaire, niveleur, conservateur, visant avant tout la formation d'une jeunesse doctrinaire destinée à maintenir une organisation capitaliste fondée sur la spéculation, l'exploitation et l'argent, de ramener les âmes à une conception moins égoïste des devoirs sociaux, à l'espoir d'une vie basée non pas sur le bien-être, les professions fructueuses, les relations avantageuses, les honneurs vaniteux et puérils, la conquête d'un grand patrimoine, — mais sur la fraternité la plus noblement entendue, dédaignant les matérialités bêtes et déprimantes de l'opulence et des situations orgueilleuses, pour ne penser qu'à l'organisation désintéressée et collective des sociétés humaines.

Il s'agissait de créer une Université Nouveau Siècle, rivale et critique de l'Université Fin de Siècle.

Les dévouements et les encouragements ne manquèrent pas. Ils furent admirables et étonnants. Ils attestèrent la fécondité immense des tendances altruistes dans les milieux où le trompe-l'œil du banquisme triomphant et insolent peut faire croire aux superficiels qu'il n'y a plus d'autre préoccupation que celle de la finance. On vit combien, à côté des cœurs desséchés par l'intérêt, il y a de cœurs généreux qui savent accepter de faire de leur vie une vie en grande partie gratuite. Depuis trois ans, plus de cent professeurs donnent, avec une régularité exemplaire, des cours pour lesquels ils ne sont point

payés! Depuis trois ans, la plupart d'entre eux prennent en outre sur leurs ressources personnelles, ce qu'il faut à l'Université Nouvelle pour faire face à ses dépenses. Ainsi que l'a dit un personnage politique qui eut pu ne pas avoir de sympathie pour cette cause hardie, mais dont l'esprit est assez grand et assez libre pour faire écho par ses paroles aux vérités qui s'imposent : « Je ne savais pas que l'on fut chez nous aussi prodigieusement dévoué ; quand on est mû par de pareils sentiments, on est assuré de réussir, car ce sont ceux qu'on trouve à l'origine de toutes les grandes réformes qui ont triomphé. »

Mais si notre pays s'est ainsi révélé dans les forces secrètes et fécondes qu'il recèle sous l'écume que les spéculateurs bruyants, les pillards stériles, font mousser à sa surface, à l'étranger des témoignages aussi éclatants ont montré que vraiment l'âme européenne devient internationalement collective lorsqu'il s'agit d'institutions qui ont pour mot d'ordre une plus juste et plus haute conception des devoirs et des directions en matière d'enseignement, spécialement de cet enseignement supérieur qui prend la jeunesse après le modelage préliminaire, le dégrossissement des études primaires et moyennes, et lui donne enfin le dessin, les proportions, la pose, l'allure, le coloris définitif qui font les hommes dignes de ce nom et les caractères. Des savants de premier ordre, de ceux à qui la renommée permet de demeurer chez eux et de se borner, quand le cœur leur en dit, à envoyer à ceux qui leur paraissent mener une campagne pour le Progrès et le Bien, quelques sympathies écrites, ont pensé que ce n'était pas assez lorsqu'il s'agissait d'une tentative aussi notable et aussi extraordinaire. Ils ont voulu, par leur présence réelle affirmer ce qu'ils la croyaient être et le succès qu'ils lui souhaitaient. Ils ont cru que ce n'était pas trop de venir, à leur tour, donner des cours, et des cours gratuits, dans l'établissement qui osait fièrement rompre avec les préjugés, entrer en lutte avec les habitudes surannées, mettre en question les procédés antiques et baser l'enseignement sur des sentiments vraiment désintéressés et humanitaires. Ils ont été d'avis qu'il fallait montrer aux barbons universitaires et aux jeunes calculateurs qui se domestiquent volontiers autour d'eux, qu'il y a une différence entre une étable où l'on forme des égoïstes dont le seul idéal est de « réussir » dans le sens platement bourgeois du terme, et un séminaire où la règle est de penser toujours à la collectivité avant de penser à soi-même. Et sans se préoccuper des distinctions qu'on obtient si aisément quand on flagorne les gens en bonne posture

et la société du bel-air, sans se préoccuper davantage des éloges journalistiques qu'on obtient si aisément quand on fait des courbettes dans le monde qui a les gazettes à sa solde, ils sont venus à l'Université Nouvelle, dédaigneux des périls à courir et se moquant des profits à manquer.

C'est d'eux que je veux parler aujourd'hui.

*
* *

Il y a, comme annexe, ou plutôt comme étage supplémentaire, comme couronnement à l'Université Nouvelle de Bruxelles, un INSTITUT DES HAUTES ETUDES. La conception en est simple, fort intéressante, et recommandable à tous les établissements du même genre. En voici les données fondamentales et l'esprit directoire.

Les programmes administratifs imposés aux études universitaires par les lois sur la collation des diplômes visent une série de matières empiriquement choisies et fortement empreintes d'atavisme pédagogique et de routine académique. Des critiques réitérées ont été formulées, en ces dernières années surtout, contre ce système dont le résultat le plus habituel, pris au point de sa meilleure réussite, est de ne former que des médiocrités émérites.

On peut, dans la façon de donner les cours, trouver un remède relatif à ce grave inconvénient, et l'assemblée générale des professeurs de l'Université Nouvelle, examinant la question avec un soin minutieux, l'a compris en prescrivant, dans les leçons, la lecture et la dictée, en imposant l'enseignement oral absolu, en recommandant « le Syllabus », c'est-à-dire le sommaire imprimé, autographié ou copié à l'avance, comme base de toutes les explications en chaire ; en recommandant aussi aux professeurs de ramener constamment les notions positives et pratiques aux vérités collectives, sociales et évolutives et de faire planer au-dessus du commentaire étroit le sentiment de la solidarité des sciences, de la vie et de l'action. Mais ces correctifs salutaires sont apparus comme insuffisants pour atteindre le but dominant d'une véritable éducation humaine, à savoir la vue large de l'ensemble des choses, le caractère cosmique de l'universel fonctionnement et le sentiment profond que l'homme ne saurait avoir une existence excusable quand il fait tout converger vers le bien-être et ses satisfactions égoïstes.

Le groupe fervent qui dirige et inspire l'Université Nou-

velle a pensé alors à l'organisation, à côté de l'enseignement destiné aux examens imposés par la loi, d'un enseignement complémentaire et vraiment généralisateur, faisant retentir constamment aux oreilles des étudiants l'orchestration des sciences multiples qui sont comme l'atmosphère fortement oxygénée de l'esprit. Il ne s'agissait pas de forcer les jeunes gens à suivre ces cours supérieurs, ni de les interroger à leur sujet lors des épreuves règlementaires pour l'obtention des grades, mais simplement de les offrir et de les recommander ainsi qu'une substantielle nourriture. On ne leur conseille que d'aller les écouter, de se livrer, fut-ce machinalement, aux influences de la parole, de la laisser pénétrer en eux, sans effort; car on ne peut leur infliger des études qui deviendraient rapidement un surmenage; en résumé, de s'approcher passivement des idées qui flottent et vibrent vivantes dans une leçon bien donnée, ayant l'allure d'une conférence savamment préparée et éloquemment dite; distraction heureuse et reposante plutôt que fatigue entraînant une contention du cerveau.

Cet enseignement spécial est celui de l'Institut des Hautes Etudes dont tous les cours sont donnés à d'autres heures que celles des cours à examen. Il est ouvert non seulement aux étudiants, mais aussi au public, car ailleurs que dans le monde universitaire il y a des esprits qui souffrent des lacunes laissées dans l'éducation par les méthodes surannées, et le besoin de combler ces lacunes s'affirme avec insistance. Il a fonctionné dès l'ouverture de l'Université Nouvelle de Bruxelles avec un éclat qui a puissamment rejailli sur elle et lui a donné une autorité et une considération spéciales que ses ennemis même n'ont pu loyalement contester. Des professeurs belges et des professeurs étrangers s'y sont succédé pendant les trois années écoulées depuis sa fondation avec une abondance, une variété et des succès presque inespérés au début tant la tentative était neuve et semblait téméraire.

Rien n'est plus significatif que l'énumération de ces hommes d'élite et des matières qu'ils ont traitées. C'est une véritable encyclopédie des sciences et un véritable aréopage qui enveloppent l'établissement nouveau d'une auréole et d'un bataillon sacré. La voici dans toute sa splendeur.

1894-1895

Philosophie des Sciences .... M. DE BROUCKÈRE.
Histoire et Philosophie des sciences mathématiques... M. GIRARD.
Géographie et Histoire de la Géographie .... M. ELISÉE RECLUS.
Sociologie générale élémentaire .... M. DE GREEF.
Philosophie des Mythes.............................. M. ELIE RECLUS.

Arts industriels et d'ornementation	M. VANDEVELDE.
Comptabilité	M. PARMENTIER.
Cours de langues espagnole et portugaise	M. ZANARDELLI.

1895-1896

MM. ELISÉE RECLUS, DE GREEF, ELIE RECLUS et VANDEVELDE, mêmes cours que ci-dessus.

Sociologie criminelle	M. ENRICO FERRI.
La Morale	M. DE ROBERTY.
Histoire de l'Art	M. EMILE VERHAEREN.
L'Education intégrale	M. PAUL ROBIN.

1896-1897

MM. DE ROBERTY et VANDEVELDE, mêmes cours que précédemment.

Sociologie économique	M. EMILE VANDERVELDE.
Evolution du régime économique	M. MAXIME KOVALEWSKI
Géographie et histoire de la Géographie	M. ELISÉE RECLUS.
Evolution des Religions	M. ELIE RECLUS.
Esthétique positive	M. PETRUCCI.
L'Education intégrale	M. PAUL ROBIN.
William Shakespeare	M. GEORGES EEKHOUD.
Comptabilité	M. OCTORS.
Egyptologie	M. GALIMENT.
Criminologie	M. HAMON.
Histoire de l'Art de la Renaissance	M. le docteur JOSEPH.

N'est-ce point merveilleux? Quelle manifestation éclatante de sympathie, de bon vouloir, d'amour de la science, de désir d'aider au développement social ! Et aussi d'admirable désintéressement quand on songe que chacun de ces cours a comporté une série de leçons et que, de la part des professeurs, ils furent tous non payés ! Où trouver un comparable exemple, alors, surtout qu'il ne s'est pas agi d'un effort passager, mais d'une résolution opiniâtre s'espaçant sur plusieurs années, avec l'endurance et la persistance des desseins sérieusement poursuivis, et qui va se continuer encore, puisque dès maintenant, avant l'ouverture de l'année académique et sans compter les recrues au cours de l'exercice, qui jamais n'ont manqué jusqu'ici, voici le programme de l'Institut des Hautes Etudes pour l'année 1897-98.

Esthétique positive	M. PETRUCCI.
Histoire de l'Art de la Renaissance	M. le docteur JOSEPH.
William Shakespeare	M. GEORGES EEKHOUD.
Le roman français, de Lesage à Balzac	M. GEORGES EEKHOUD.
Histoire de la musique	M. KUFFERATH.
Histoire de l'architecture	M. HANKAR.
Les arts industriels et d'ornementation. — Le livre	M. VANDEVELDE.
Philosophie des sciences	M. DE BROUCKÈRE.
Histoire générale des sciences	M. PETRUCCI.
Histoire de la philosophie	M. DE GREEF.
L'Ethique. — Constitution de la morale	M. DE ROBERTY.
La question agraire	M. EMILE VANDERVELDE.
Evolution du régime économique	M. MAXIME KOVALEWSKI

Sociologie criminelle	M. ENRICO FERRI.
Criminologie	M. HAMON.
Hygiène sociale	M. le Dr BONMARIAGE.
La grandeur de l'époque présente	M. PAUL DESJARDINS.
Géographie et Histoire de la Géographie	M. ELISÉE RECLUS.
Evolution des Religions. — Le Magisme et le Sacerdoce	M. ELIE RECLUS.
Egyptologie	M. GALIMENT.
Le Renouveau au Théâtre	M. EDMOND PICARD.

Je veux maintenant, par reconnaissance pour ces collaborateurs vaillants, par espoir également d'en attirer d'autres, par désir, enfin, de mettre dans tout son relief l'honneur exceptionnel qui en rejaillit sur l'Université Nouvelle de Bruxelles, donner en rapides esquisses, l'aspect de quelques-uns de ces hommes, les Etrangers, de leurs leçons et de leurs méthodes. Ce sera comme l'illustration en croquis de cet Institut des Hautes Etudes dont, à un point de vue plus général, il est bon de répandre l'idée pour qu'il soit imité et produise, ailleurs, les précieux résultats dont il nous a favorisés en Belgique.

Elisée RECLUS

La Géographie Universelle

Indépendamment de tout motif tiré de son exceptionnelle renommée, il en est une, tirée des circonstances mêmes au milieu desquelles a surgi l'Université Nouvelle qui me décide à parler tout d'abord d'Elisée Reclus.

C'est lui qui, bien involontairement, fut l'occasion de sa fondation, préparée, il est vrai, par de multiples et successifs griefs qui avaient attesté l'esprit incorrigiblement doctrinaire dans ses dominantes du Conseil d'administration de la vieille Université Libre de Bruxelles : une façon étroite, égoïste, utilitaire, surannée, de voir, de penser, d'agir, d'enseigner. A elle s'était adressé l'illustre géographe pour exposer, en un cours périodique, l'admirable contenu de sa Description de la Terre, base la plus sérieuse et la plus justement vantée de son universelle réputation. Peut-on s'imaginer, aujourd'hui surtout que le temps a produit une reculée suffisante pour remettre toutes choses au point, qu'il se trouva dans cet établissement qui vraiment témoigna ainsi combien il avait usurpé le beau titre de « Libre », des dirigeants pour décider qu'il serait dangereux d'admettre un tel professeur ! Il y eut des Prudhomme, des Homais, des Tribulat Bonhommet, des Bouvard et des Pécuchet, des Rois Ubu, pour matagraboliser, eut dit Rabelais, cette décrétale mirifique. Elisée Reclus n'était-il pas, en effet,

un condamné de la Commune ? Surpris en reconnaissance par les Versaillais n'avait-il pas été condamné à la déportation ? Il est vrai que sur les représentations de Darwin, de Williamson, de lord Amberly, proclamant qu'un pareil savant appartenait au monde entier et à la science, M. Adolphe Thiers, quoique prototype du Doctrinarisme et fondateur de cet ordre, avait, pour ne pas crouler dans l'absurde, arrêté l'exécution de la sentence. Mais les timorés de 1893 à Bruxelles dépassèrent ceux de Paris en 1871. Vingt-deux ans écoulés et une gloire agrandie aux proportions colossales étaient pour eux des facteurs ou négligeables, ou inconnus. Ils grevèrent à jamais leur Université du ridicule et de la honte, d'avoir refusé son entrée à un tel grand homme !

Pareil événement était trop révélateur de l'incurabilité qu'on soupçonnait, pour qu'il n'apparut pas comme le coup de grâce mettant à mort les derniers doutes, et, sous l'empire d'une véritable indignation publique, non pas contre le corps professoral entier de l'Université Libre où se trouvent d'excellents éléments qui ne furent pas les moins actifs à blâmer cette mongolique sottise, mais contre les arriérés qui, vraiment, avec l'aplomb de l'inconscience, mènent ce grand établissement aux fondrières, la nouvelle Université fut fondée.

On peut dire qu'elle s'inaugura par le cours d'Elisée Reclus. On ne pouvait organiser un début plus heureux et une protestation plus véhémente

Je me souviens du premier soir, de la foule qui assiégeait les portes, des rumeurs qui emplissaient la ville, des imprécations et des sarcasmes contre les proscripteurs, de la beauté calme de cette leçon inaugurale, de la sérénité olympienne du professeur, en son triomphe. Rarement par un tel concours les circonstances s'harmonisèrent mieux pour donner à un événement sa haute et justicière signification.

Depuis, sans autre interruption que celle des vacances, Elisée Reclus a continué cet apostolat par lequel il vulgarise une science maîtresse si invariablement mal comprise et si niaisement enseignée. Un public fidèle et charmé lui fait cortège. Quand, dans une de ces assemblées générales des professeurs et des délégués des étudiants, où l'on examine l'administration de l'Université, (avec un tel esprit de bon vouloir et de conciliation que jamais on n'y a voté !) il fut décidé, comme je l'expliquais plus haut, que les leçons devraient être verbales, Elisée Reclus qui avait gardé le silence, se leva après que ce sentiment général se fut manifesté, et avec cette modestie qui

est si souvent le propre des grandes âmes, il dit : « Messieurs, je ne sais point parler, moi ; j'ai toujours lu mes leçons. » — On fut un peu ému de n'avoir pas pensé à cela ! On lui dit qu'il pourrait être fait exception pour les Hautes Etudes. Mais dès la leçon suivante, résolument, Elisée Reclus ne lisait plus et depuis il n'a plus jamais failli à ce nouveau système. Heureux changement ! Il sait, lui aussi, désormais, ce que la parole improvisée, sur des sujets que l'on connaît à fond, ajoute à ceux-ci de force, de couleur, de séduction et de vie !

Il est là, entouré de grandes cartes par lesquelles il résume si admirablement les hautes généralités de son cours et qu'il adapte à chaque aspect nouveau de sa science de prédilection. On connaît son visage inoubliable de savant et de prophète, couronné par un front qui semble une cime protégeant et ennoblissant deux yeux bleus d'un éclat pareil à celui des étoiles. Ses cheveux, sa barbe grisonnants l'enveloppent, croirait-on, d'une auréole. Sa petite taille semble exprimer symboliquement la prééminence des organes cérébraux et de leur crânienne protectrice. Sa voix lente et claire, toujours prête à marquer d'une plus énergique empreinte les idées émotionnantes, va, de l'allure égale et sûre d'un maître dominant son sujet, sans hésitations ni défaillances. Il termine toujours par quelques grands coups d'aile ramenant les contingences aux puissantes et troublantes généralités humaines ou cosmiques. Il est de ceux qu'on ne peut entendre sans se sentir psychiquement amélioré. Il semble qu'il ne veuille pas se lasser de démontrer par un enseignement aussi grandiose et aussi salutaire, combien mesquine, basse et bête fut la proscription dont quelques myrmidons l'ont stupidement frappé.

Enrico FERRI

L'Anthropologie Criminelle

Pendant tout le mois de novembre 1895, la grande attraction fut, dans Bruxelles, le cours donné à l'Institut des Hautes Etudes par un Italien célèbre, un professeur à l'Université de Rome, Enrico Ferri, très barbu, très noir, maigre, grand, nerveux, vivant, agité, merveilleusement pittoresque et disert, multipliant les leçons, parlant, gesticulant, dissertant, visitant tout, reçu partout, se déplaçant avec l'activité d'un agile chien de chasse en quête, perfluant de paroles, d'aperçus ingénieux, de curiosités scientifiques, bouleversant les préjugés, se ruant au travers des idées reçues, émettant des

énormités qui sont des vérités, mettant en capillotade des aphorismes séculaires, ranimant, par le désordre de ses gambades formidables, les esprits en sommeil, distributeur de turbulences, éveilleur de controverses, faisant penser par contraste, en sa grandeur vraiment salutaire, à la toupie ronflante lâchée sur un échiquier garni de ses pièces, et, dans un bruyant cliquetis, cognant et renversant tout.

Et cela, à propos d'Anthropologie criminelle !

Enrico Ferri est, en effet, disciple de Lombroso, ce mélange de génie et de charlatanisme, ce cerveau hémiplégique en lequel l'ingéniosité la plus profonde voisine avec la puérilité la plus agaçante, auteur de livres universellement célèbres, dont chaque page fait proférer au lecteur une louange et une imprécation, dont tout alinéa qui rend méditatif et grave, est suivi d'un alinéa qui fait rire et hausser les épaules, formidable amalgame de grotesque et de terrible, se mouvant tout entier dans ce pays de mystère, de bizarrerie et de ténèbres, qui est la cérébralité humaine, et de préférence dans le parc réservé où palpite le phénomène hideux et effrayant de la criminalité et de son antidote, au sens bourgeois et doctrinaire : la Pénalité.

Enrico Ferri aime et admire son maître, dont le nom vénéré revient en ses discours commo un coup de cloche sonore et persistant. Mais l'élève est puissant et vaut par lui-même,subtil et infatigable propagateur, répandant la doctrine avec un brio étourdissant, en lequel le savant et l'auteur s'entremêlent et s'entortillent par une grâce vibrante et une souplesse d'un charme singulier, réalisant sans interruption le prodige d'une éloquence à saveur âpre, originale, sauvage, corrosive, d'une prise irrésistible sur l'auditeur ; s'égarant dans le labyrinthe de digressions immenses pour revenir au chemin principal avec une aisance magistrale ; brisant les vitres de toutes les verrières académiques, bousculant l'ordonnance classique des règles. Eloquence gesticulatoire et centrifuge, expression savoureuse de mouvement et de vie. Tel Pini, son compatriote, le célèbre escrimeur tapageur et criard !

Au temps présent, l'Anthropologie Criminelle ravage, on le sait, les vieux quinconces du Droit pénal et désole les professeurs selon la formule. Elle repose sur une conception fort simple et qu'on s'étonne d'avoir vu si lentement éclore, L'infraction punissable, le crime, doit-il, quand il s'agit de culpabilité et de répression, être étudié en lui-même, dans le fait matériel brutal qui le réalise, ou dans la psychologie, la

cérébralité, l'intention de celui qui l'accomplit ? Lequel de ces deux pôles doit être considéré de préférence par le juge et par la société ? N'y a-t-il pas erreur grossière et injustice inévitable à tenir compte surtout de la manifestation extérieure et à négliger l'horlogerie intime ?

Ainsi se posent le problème et l'antagonisme entre la vieille école et l'école nouvelle. En Belgique, depuis des années, les jeunes et les mûrs criminalistes disputaient. Le passé, ami des thèses acquises et de la tranquillité paresseuse qu'elles assurent, résistait à l'avenir précurseur d'évolution. Les forces s'équilibraient dans un combat méthodique, quand ce diable de grand homme péninsulaire, verveux et vociférateur, est venu donner une poussée tumultueuse et rompre le sort de la bataille au profit des novateurs. En un mois, piétinant les mysonéistes et les néophobes, entrainant avec lui en une ruée souveraine les néophytes, il a fait faire à la question des enjambées gigantesques. A cette heure, des milliers de cerveaux belges en des milliers de colloques discutent les bases de la pénalité et ne conçoivent plus le Droit pénal sans l'anthropologie criminelle, c'est-à-dire sans la prise en considération dominante de l'intellect du coupable et des influences multiples qu'exercent sur lui l'ambiance, l'hérédité, les événements, l'éducation, les fréquentations, les entrainements, les modifications et les maladies cervicales entendues au sens le plus large de l'expression.

Enrico Ferri a démontré par des arguments et des faits innombrables, tous typiques et saisissants, anecdotes choisies dans les réalités infinies du monde et dans les souvenirs de cet observateur prodigieux, qu'il est des hommes qui vont au crime par des impulsions invincibles; d'autres qui le commettent par un dérangement des facultés intellectuelles qui, longtemps taxé de perversité, n'est qu'une aliénation mentale mal comprise; qu'à cette double classe de criminels impulsifs et inconscients, s'oppose une autre double classe, celle des criminels par habitude et par occasion chez qui le méfait ne résulte que de la complicité d'une situation extérieure fortuite avec un esprit vacillant; celle des criminels par passion qu'entraine comme un orage un déclanchement affectif irrésistible. Petite, entre les termes de cette quadrature, est la place qui reste, en supposant qu'elle existe, pour le criminel tel que l'a séculairement conçu le Droit pénal suranné : réfléchi, conscient, libre d'agir ou de ne pas agir et, par conséquent responsable et méritant le châtiment en expiation de sa perversité.

Quels changements, si cette doctrine est vraie, s'imposent dans le jugement et dans la peine basée tout entiers sur un libre arbitre absolu ? Comment traiter de même façon par une dosimétrie empirique des peines distribuées à rasades en quelque sorte pharmaceutiques, le criminel né, le criminel aliéné, le criminel par habitude, le criminel d'occasion, le criminel par passion? Combien l'équité et la raison commandent des solutions différentes appropriées à chacun de ces types fondamentaux! Quelle folie de condamner tout ce monde d'après un unique système de recettes répressives, barême ridicule, et de les entasser tous dans les mêmes prisons sous la discipline d'un identique régime pénitentiaire?

Il eut fallu entendre Enrico Ferri, dans celle de ses leçons qui eut le plus d'ardeur et de retentissement, illustrer ces vérités en extrayant de l'œuvre immense de Shakespeare et d'Eschyle les types de coupables que ces puissants cerveaux façonnaient, sans le savoir, en conformité des principes qu'à peine la science d'aujourd'hui commence à dégager : Macbeth, criminel né; Hamlet, criminel aliéné; Œdipe, criminel d'occasion; Othello, criminel par passion. Et tous, dans leurs actes préliminaires et subséquents à leurs crimes, agissant ainsi que le font les sujets actuellement observés dans les procès et les prisons, chacun, suivant son espèce, soumis à des lois invariables par les grandes lignes et par les détails, jouets des fatalités.

Enrico Ferri est venu à Bruxelles accomplir cet apostolat magnifique au profit de l'Université nouvelle; il a donné cet éclatant témoignage de sympathie au groupe d'hommes déterminés et généreux qui l'ont fondée, lui l'auteur de ces livres connus de l'Europe entière : Théorie de la Responsabilité et Négation du Libre Arbitre, — Socialisme et Criminalité, — la Sociologie criminelle, — L'Homicide-Suicide, — L'Homicide dans l'anthropologie criminelle, — Le Socialisme et la Science posititive, — Les criminels dans l'Art et la Littérature, — livres dont chacun est frappé au coin de la plus irrésistible originalité, dont chacun a eu cette fortune admirable de faire travailler avec une intensité merveilleuse les cervelles humaines.

Eugène de ROBERTY

La Philosophie morale

Dans son numéro du 7 mars 1896, le *Journal des Etudiants* de Bruxelles, — que je cite et citerai encore volontiers parce

qu'il substitue à mon opinion personnelle, (peut-être involontairement moins impartiale que je ne le souhaiterais, puisque je suis et reste un des militants de l'Université nouvelle) celle du monde des Etudiants, où peut s'établir une vue plus indépendante, plus claire et plus fraîche des événements universitaires, — publiait sur Eugène de Roberty une étude remarquable et émue, dont j'extrais quelques intéressants passages. Elle était précédée de son portrait, à la physionomie réfléchie, empreinte de douceur et de témérité, méditative et rêveuse, en accord avec son éloquence persuasivement mystique. L'article n'est signé que d'une initiale : B.

D'abord quelques considérations sur notre œuvre à laquelle l'appui moral de la jeunesse universitaire belge donne un si précieux rayonnement : « Parmi les initiatives heureuses qu'a prises l'Université Nouvelle, il n'en est pas de plus intelligente et de plus féconde que celle qui la pousse à appeler dans son sein les savants étrangers et à les inviter à venir chez nous exposer le résultat de leurs recherches ou de leurs méditations scientifiques. C'est spécialement dans notre petit pays, où les idées risquent si fort de rester étroites, qu'il faut développer le cadre de l'enseignement et provoquer la comparaison entre des opinions dissemblables et des tournures d'esprit différentes. C'est ce qu'a compris l'Université Nouvelle : elle s'est adressée à tous ceux qui, dans un domaine scientifique quelconque, ont acquis une certaine autorité; elle n'a pas exigé d'eux qu'ils appartinssent à telle ou telle école, qu'ils défendissent telle ou telle doctrine : en échange de son hospitalité, elle ne leur a demandé qu'une pensée mûrement réfléchie et sagement défendue. »

Cette dernière phrase vaut qu'on y appuie. Elle marque, en effet, avec exactitude, une des caractéristiques de cet enseignement nouveau dont tout esprit sectaire est rigoureusement proscrit. Je me souviens qu'aux premiers jours, quand nos idées étaient encore à l'état de nébuleuses, à l'une des assemblées générales, on mit en délibération la question de savoir s'il ne faudrait pas écarter de la chaire des Hautes Etudes les représentants de doctrines empreintes d'un trop évident arriérisme, et, afin de mieux préciser la controverse, on cita l'exemple habituel en pareille occurence : le cléricalisme. Quelques voix s'élevèrent pour reproduire les théories intolérantes du vieux conflit clérico-libéral. Mais, on peut le rappeler au grand honneur des fondateurs de l'Université Nouvelle, elles demeurèrent sans écho. Manifestement l'assemblée qui ne vota,

du reste, pas plus sur cela que sur n'importe quelle autre mesure, exprima par son attitude qu'à son avis, les cours devaient être ouverts à tout homme de mérite défendant avec sincérité et talent des opinions quelles qu'elles fussent. On fit observer que la contradiction est le plus énergique moyen de susciter les idées nouvelles et les réflexions personnelles. On dit aussi qu'il fallait accoutumer la jeunesse nouveau-siècle à la tolérance et lui inspirer l'horreur des proscriptions étroites qui déshonorent l'enseignement courant; sans rien concéder pourtant de l'enthousiasme pour les vues sociales régénérées qui sont la caractéristique de notre temps et auxquelles il devra le salut. On dit enfin qu'il suffisait que l'enseignement des professeurs ordinaires de l'Université fut, lui, sévèrement empreint de ce commun et salutaire esprit: les méthodes positives.

Parlant ensuite de la vie d'Eugène de Roberty et de ses œuvres, le *Journal des Etudiants* disait :

« Son premier livre fut les *Etudes d'Economie politique* (1867) que la Revue de Philosophie Positive publia entièrement; c'est l'examen et la critique des *Principes de Science sociale* de Carey et du *Capital* de Marx. Vint ensuite une étude sur le Dr Strauss, l'auteur de la *Vie de Jésus*. Puis cette œuvre capitale *Sociologie*. Puis encore *l'Ancienne et la Nouvelle Philosophie, l'Inconnaissable, la Philosophie du siècle, Agnosticisme, la Recherche de l'Unité, H. Spencer et A. Comte.* »

A cette ensemble de travaux pittoresques et remarquables il faut ajouter le *Bien et le Mal*, paru depuis, résumé des leçons données à Bruxelles à un auditoire attentif et charmé.

« Dans tous ces livres, continue le *Journal des Etudiants*, se manifeste toujours la même tendance, qui s'accentue de plus en plus, de rester au-dessus des doctrines et des écoles ; son esprit ne peut pas se lier, il entend pratiquer la méthode positive dans son expression la plus haute ; chez lui, toujours le philosophe reprend le dessus et, dans sa *Sociologie* notamment, l'examen de la méthode sociologique occupe une place spéciale. Contrairement à A. Comte, M. de Roberty pense que la philosophie des sciences prend sa source non dans les hypothèses religieuses ou métaphysiques mais dans les sciences abstraites et dans leur philosophie particulière ; ainsi c'est du progrès de la psychologie et de la sociologie que dépend le développement à venir de la philosophie générale. Il n'admet pas l'inconnaissable ; à mesure que notre savoir se développe, des idées fausses sont rectifiées et les bornes de la connais-

sance sont reculées. Enfin il est moniste mais son monisme est un idéal qui progresse avec la science. Tous ses écrits portent la trace d'un esprit puissant, original, indépendant et c'est pour l'Université Nouvelle une bonne fortune extraordinaire que d'avoir su s'attacher ce profond penseur. »

Maxime KOVALEVSKY

L'Evolution du Droit

Si pour les cerveaux soi-disant pratiques, mais superficiels, l'Histoire du Droit peut apparaître en œuvre de pure érudition, aliment pour les curieux et les amateurs d'archéologie; si, avec quelque semblant de logique, ils peuvent dire que connaître le Droit présent, si prodigieusement compliqué et chargé, étant déjà une entreprise impossible pour nos cérébralités limitées, y ajouter le poids de tous les Droits successifs qui ont alourdi le passé est un rêve d'halluciné; s'ils peuvent même ajouter que ce passé juridique on ne le connaîtra jamais en son exactitude, spécialement quand il s'agit des origines coutumière du Droit primitif qui ont laissé si peu de traces; — pour le véritable jurisconsulte, au contraire, celui qui, libéré d'une trop grande attention donnée aux détails, a su passer aux vérités supérieures, aux grandes généralités qui animent sans interruption une science et lui impriment, sous les surfaces, ses foncières directions, l'Histoire du Droit est l'étude la plus salutaire que l'on puisse faire pour le comprendre en sa grandeur, en son exactitude et en son influence sociale. Alors même qu'elle n'aurait pour résultat que de faire surgir dans les esprits cet aphorisme essentiel : que le Droit, loin d'être stagnant, ou de faiblement mouvoir pour ne parvenir qu'à un idéal relatif qui sera la règle juridique définitive des groupements humains, est un des phénomènes les plus remuants et les plus énergiques dans ses transformations incompressibles, elle aurait accompli un bienfait suffisant puisqu'elle aurait ruiné l'opinion néfaste, source de conflits innombrables, qui se refuse aux grands progrès dans les lois sous prétexte que quiconque les sollicite est révolutionnaire au sens funeste du terme, car il veut substituer le changement à une stabilité salutaire.

Ce Russe, Kovalevsky, arrivé à la belle maturité de l'âge, apparaît dans le bataillon sacré des grands juristes qui illustrent l'époque actuelle, et dont le labeur opiniâtre et savant loin des

luttes rumorantes de la politique active insuffisamment féconde, a préparé, en réalité, les réformes sociales plus efficacement que ne le font les efforts des socialistes théoriciens ; ce russe, dis-je, naguère professeur à l'Université de Moscou, apparaît comme un des plus fervents, des plus abondants, des plus ingénieux découvreurs et vulgarisateurs des faits obscurs et difficiles à dégager qui tiennent à l'Evolution du Droit.

C'est spécialement à la transformation de la Propriété qu'il s'est attaché d'abord. Le premier ouvrage qu'il publia sur cette matière qui touche de si près aux revendications ouvrières contemporaines, fut l'*Esquisse d'une histoire de la dissolution de la propriété communale dans le canton de Naadt.* Invité par l'Université de Stockholm à y professer, il y donna un cours sur les *Origines de la Famille et de la Propriété.* Ces idées forment aussi l'objet d'un livre plus important et plus original : *Les causes de la dissolution de la communauté agraire chez les Astèques, les Hindous et les Arabes de l'Algérie.*

Peut-être a-t-il été poussé à ces études spéciales par l'existence dans sa patrie, la vaste Russie, des nombreuses communautés terriennes connues sous le nom de Mir.

Des préoccupations analogues se retrouvent dans son livre célèbre sur le Droit des Ossètes, cette population singulière du Caucase, qui doit à son isolement dans des vallées et sur des plateaux presque inaccessibles, d'avoir conservé, jusqu'en ce siècle, un Droit qu'on peut à juste titre considérer comme l'expression des règles juridiques que les populations aryennes pratiquèrent lors de leur écoulement en Europe et qui, par un phénomène significatif, présente des analogies saisissantes avec le Droit de l'ancienne Irlande, lui aussi conservé longtemps, à raison de l'isolement de l'Ile Verte à l'une des extrémités de l'ancien monde.

Mais ce vaste esprit n'eut pu se confiner dans un domaine qui, pour être d'un intérêt capital, n'en est pas moins d'une spécialité extrême. Son œuvre la plus importante se compose des deux volumes sur les *Origines de la Démocratie moderne,* considérée au point de vue de l'immense effort que la nation française fit, à la fin du siècle dernier, pour essayer de la fonder, sauf à n'aboutir malheureusement qu'à fonder le Capitalisme bourgeois, cette forme nouvelle de la Féodalité pillarde et tyrannique, dans laquelle les procédés de violence autrefois usités, sont remplacés par la forme plus intellectuelle mais aussi abominable de la spéculation, de ses combinaisons frauduleuses et de ses spoliations impitoyables.

C'est, orné de ces fleurons principaux (car ce Slave robuste vierge encore des dépressions d'une civilisation trop affinée, de haute stature et aux larges épaules, qui semble un taureau pour le travail, augmente sans cesse le nombre de ses écrits), — c'est, dis-je, orné de ces fleurons, que Maxime Kovalevsky est venu à l'Institut des Hautes Etudes de l'Université Nouvelle de Bruxelles, comme il était allé à l'Université de Stokholm, comme il était allé à l'Université d'Oxford, donner un cours admirable sur les *Anciennes lois et les modernes coutumes de la Russie.*

Il a développé chez nous cette idée principale, peut-être trop exclusivement préférée par lui, que parmi les facteurs qui agissent non seulement sur les transformations juridiques, mais aussi sur les transformations sociales, le plus ou moins de densité de la population doit être mis au premier rang. Puisant parmi les innombrables données entassées dans l'Histoire, plus particulièrement dans celle du Moyen-Age (une des matrices les plus énergiques de l'évolution) il a, en ses leçons très simplement énoncées, mais fortement agencées, accumulé les preuves et patiemment construit l'édifice de sa thèse. D'un ton calin et calme, il lisait ces développements ingénieux, défilant d'un pas méthodique et sûr, sans autre émoi que celui du sujet lui-même. L'homme se révélait puissant, flegmatique et doux, confiant en l'effet de sa science méticuleuse sur son auditoire, absorbant ces aperçus nouveaux si vivement évocateurs de pensées, de réflexions et de controverses.

Maxime Kovalevsky continuait ainsi, de façon émotionnante, la série des leçons déjà entendues aux Hautes Etudes, dans une atmosphère d'esprits laborieux dépouillés des basses préoccupations qui hantent les étudiants « arrivistes », ceux qui ne voient dans les Universités que des salles d'armes où l'on apprend l'escrime recherchée par la horde des « Chevaliers de la Galette », envisageant le but de la vie sous cette forme: s'enrichir, parvenir, réussir, jouir. Aussi, à cette époque, le *Journal des Etudiants* publiait-il, avec le portrait du professeur, un article signé Alfred Lemaire qui résumait en ces termes l'impression faite sur la jeunesse par l'innovation si heureuse de l'Institut des Hautes Etudes :

« Pour l'Université nouvelle qui, après Ferri, nous a fait entendre De Roberty, ensuite Kovalevsky, notre reconnaissance ne saurait être trop grande. Jamais les studieux n'ont eu nulle part le privilège de puiser directement la science à des sources si pures et si nombreuses. Aussi comprenons-nous l'enthou-

siasme du monde savant européen pour l'*Institut des Hautes Etudes* et qu'à leur départ, des hommes comme Kovalevsky non seulement promettent de revenir, mais déclarent que partout ils iront se faire les apôtres militants de l'œuvre entreprise par l'Université Nouvelle. »

(A suivre). EDMOND PICARD.

JOSÉ RIZAL

Un crime horrible vient de se commettre.

Un jeune homme de très grand mérite, le Dr D. José Rizal Mercado a été passé par les armes, aux Philippines, en vertu de la sentence d'un conseil de guerre. Cet acte inique achève de creuser l'abîme qui sépare les Philippines de l'Espagne.

Rizal appartenait à la race tagale. Il était né à Calamba, province de la Laguna, dans l'île de Luçon et aurait aujourd'hui environ 36 ans.

Dès ses premières années, il se fit remarquer par son application à l'étude, mise au service d'un naturel talent et d'une volonté de fer. Etant élève de l'*Ateneo Municipal* de Manille, sur la demande de ses professeurs et à l'occasion de la fête de la « Purissima Concepcion », il composa un mélodrame en vers, *Junto al Pasig*, qui obtint les applaudissements d'une nombreuse assemblée où figuraient les plus hautes autorités et la société élégante de Manille. Cet enfant de treize ans y dénotait un goût esthétique exquis, une délicate finesse de sentiments et une intelligence supérieure qui étonnèrent. C'était une splendide promesse qu'il devait tenir plus tard pour l'honneur de sa race et de son pays. Rappelé sur la scène avec insistance, on le trouva, dans la cour du collège, jouant avec ses camarades.

Peu de temps après, le Liceo Artistico-Literario de Manille organisait un concours. Rizal y présenta une composition en vers intitulée : *A la Jeunesse philippine*, qui obtint le premier prix sur de nombreux compétiteurs.

Appelé à prendre part à un autre concours littéraire, à l'occasion du centenaire de Cervantes, il envoya une composition

en prose : *Le Conseil des Dieux*, empreinte du plus pur hellénisme. Il reçut de ce chef la plus haute récompense, l'emportant sur les meilleurs écrivains de Manille, insulaires ou péninsulaires.

C'est en 1882, si notre mémoire est fidèle, qu'il partit pour l'Espagne afin de terminer ses études médicales. Il y passa son doctorat et conquit le grade de licencié en Philosophie et Lettres à l'Université Centrale de Madrid. Divers voyages à l'étranger étendirent encore cette instruction déjà brillante ; il s'adonna particulièrement à la philologie, arrivant à posséder parfaitement, en plus du tagal et du castillan, ses deux langues nationales, le français, l'anglais, l'allemand et l'italien. L'intérêt spécial, qu'il portait à tout ce qui avait trait aux littératures classiques, lui avait fait apprendre le grec, le latin et l'hébreu. Enfin, il connaissait encore le japonais, ayant consacré de nombreuses veilles à l'étude de la littérature et du théâtre de l'Empire du Soleil-Levant.

Il habita tour à tour Paris, et les diverses grandes villes de Belgique, d'Angleterre, d'Allemagne et de Suisse, admira les grandeurs de Rome et la beauté du ciel de l'Italie. Les légendes fantastiques des forêts d'Allemagne,les sublimes traditions de l'Helvétie, émurent son âme et parlèrent bien tendrement à son imagination de poète...

C'est en 1886 qu'il publia son roman social, *Noli me tangere*, dans lequel il analyse et dissèque la société philippine avec la minutie et la précision d'un anatomiste. L'exposition en pleine lumière de tant de plaies, de tant de misères, devait fatalement éveiller des haines. Les moines, signalés comme étant la cause première de toutes ces hontes, jurèrent de se venger et, se servant de toutes les armes, même des plus iniques, ils ne cessèrent de poursuivre de leurs persécutions le courageux écrivain. Les libelles infamants, les calomnies plurent ; rien n'était prouvé, tout était insinuation, tout était insulte et les Philippines furent inondées de ces édifiantes brochures. En même temps, les journaux aux ordres des Congrégations, tant dans la Péninsule qu'à Manille, ouvraient leurs colonnes à toutes les attaques dirigées contre Rizal et contribuaient ainsi à sa popularité et au retentissement de son œuvre.

En 1887 il retourna à Manille. La campagne entamée contre lui reprit une intensité nouvelle : le séjour de son pays natal

n'était pas sûr pour notre ami ; il dut s'en éloigner encore une fois. En février 1888, il s'embarqua pour le Japon. Il y resta quelque temps, étudiant la littérature et les mœurs de ce pays sur lequel il a laissé dans ses manuscrits des notes nombreuses. Puis, traversant le Pacifique, il visita les Etats-Unis de l'Amérique du Nord et, de retour en Europe, se fixa à Londres, se consacrant à l'étude des documents historiques que lui fournissait le British-Muséum. C'est là qu'il copia de l'original et enrichit de notes de la plus haute importance les *Sucesos de las Islas Filipinas*, du Dr Antonio de Morga, qu'il fit rééditer à Paris en 1890.

Depuis l'an 1609 où elle avait été publiée à Mexico, l'œuvre si intéressante de Morga avait presque complètement disparu. Seules quelques rares bibliothèques dans le Monde en possédaient un exemplaire devenu précieux ; les savants, les philipinologues s'en lamentaient et s'étonnaient à bon droit qu'aucun Espagnol n'ait remis en lumière un ouvrage aussi important. Lord Stanley en avait seul publié une édition anglaise, lorsque parut le travail de Rizal. Il fut accueilli avec enthousiasme par le monde des savants ; le Dr Ferdinand Blumentritt, dont les travaux sur l'archipel philippin font autorité, écrivait au commentateur de Morga :

« En ton cœur véritablement noble, tu as senti toute la grandeur de l'ingratitude nationale et toi, le meilleur fils de la nation tagale, le martyr d'un patriotisme actif et loyal, tu as payé la dette de la nation espagnole, de cette même nation dont les fils dégénérés se moquent de ta race et lui dénient les qualités intellectuelles. »

L'impression de son travail le fixa quelque temps à Paris, puis il partit pour Bruxelles et enfin, en 1890, retourna à Madrid. Il s'y consacra tout entier au journalisme pour la défense des intérêts des Philippines, et commença une campagne brillante, pleine de vigoureux enthousiasme. S'il n'obtint pas le succès qu'il méritait, la faute en fut aux préoccupations surannées de races, d'une part, à l'indifférence du public d'autre part et aussi à l'étroitesse d'idées, à la mesquinerie des questions politiques qui sont la raison d'être des partis se disputant alors comme maintenant le gouvernement de l'Espagne décadente d'aujourd'hui. Parcourez la collection de la *Solidaridad* dont les colonnes accueillaient ses travaux, propageaient

ses doctrines saturées de patriotisme ardent autant que de savants enseignements et vous verrez combien sincère était son amour du progrès, son dévouement aux conquêtes de la démocratie moderne. Que d'amertumes ont abreuvé l'écrivain dans le cours de son apostolat! Pour la défense de ses opinions il eut à risquer sa vie: sur tous les terrains il confirma de son courage la sincérité de ses convictions, la droiture de ses actes.

L'échec de cette campagne le découragea momentanément. L'indifférence glacée des gens auxquels il s'adressait et que, ni lui ni ses compagnons de lutte ne réussissaient à réchauffer de leur flamme, le détermina à retourner à l'étranger. Il établit son domicile à Gand, en Belgique, s'occupant de terminer et de publier un nouveau roman tagal, continuation de *Noli me tangere*. Ce roman, *El Filibusterismo*, parut en 1891.

Dans *Noli me tangere*, Rizal était le poète décrivant et pleurant les malheurs de sa patrie, arrachant de sa lyre des notes émues, lançant aux quatre vents son cri de douleur et de protestation contre la tyrannie qui asservit et dégrade sa race. Dans *El Filibusterismo* apparaît l'homme politique qui signale les remèdes, prévoit l'avenir et proclame la destruction de la domination espagnole, tombée, brisée, écrasée sous le poids de ses propres fautes.

Dans une série d'articles profondément étudiés que publia la *Solidaridad*, il traça un tableau animé, vivant, coloré, de ce que les Philippines pourraient être *dans cent ans*: splendides espérances, visions sublimes d'une âme possédée par l'amour de son pays.

Après la publication de *El Filibusterismo*, Rizal fut atteint de la nostalgie du pays: il quitta l'Europe pour toujours en 1891. C'est à Hong-Kong qu'il s'installa: les sanglants événements de Calamba, son pueblo natal, lui interdisaient l'entrée des Philippines, dont le ciel surchargé d'électricité le menaçait de la plus terrible des tempêtes. Cependant, à la fin de la même année 1891, ne pouvant plus résister au désir de revoir sa patrie, il se décida à écrire au général Despujols (1). Sa lettre est du 23 décembre; nous en citerons le passage suivant:

(1) C'est le même Despujols qui est maintenant gouverneur de Barcelone. N. des T.

« Si V. E. croit que mes faibles services puissent lui être utiles pour lui indiquer les maux du pays et l'aider à cicatriser la plaie ouverte par les récentes injustices, qu'elle le dise, et confiant dans votre parole de gentilhomme, certain que vous ferez respecter mes libertés de citoyen, je me mettrai immédiatement à vos ordres, et V. E. verra et jugera la loyauté de ma conduite et la sincérité de mes engagements. Si elle repousse mon offre, V. E. saura ce qu'elle fait mieux que personne; mais j'aurai dans l'avenir ma conscience tranquille: j'aurai fait tout ce que je devais pour, sans cesser d'aimer le bien de ma patrie, la conserver à l'Espagne par une politique solide, basée sur la justice et la communauté des intérêts. »

Despujols lui répondit qu'il acceptait ses offres avec reconnaissance, en lui promettant toute sécurité pour sa personne. En Juillet 1892, sans écouter les conseils et les prières que lui adressaient ses nombreux amis de tous les points de l'Extrême-Orient, il s'embarquait pour Manille.

Quelques jours après son arrivée dans la capitale de l'Archipel, en violation formelle des promesses de Despujols, Rizal fut arrêté et déporté, pour un temps illimité, à Dapitan (Mindanao).

Ses amis et admirateurs, qui, par une franche et cordiale amitié, avaient eu l'occasion d'apprécier la noblesse de son âme et la générosité de ses projets, ressentirent profondément la trahison qui réduisait cette force et cette énergie à une stérile inaction. Des lors, les plus terribles pressentiments les assailirent, car tous connaissaient le pouvoir et la cruauté de ses ennemis.

L'âme de Rizal, faite d'acier trempé, ne fut point abattue; il se résigna, se réjouissant encore de ce que dans son exil, il retrouvait le sol de sa patrie. Et le poète chante:

> Vous m'offrez, ô illusions, la coupe consolatrice,
> Et venez réveiller mes jeunes années....
> Merci à toi, tourmente, merci, vents du ciel,
> Qui, à l'heure propice, avez su couper mon vol incertain,
> Pour m'abattre sur le sein de mon pays natal.

Désireux sans cesse de se rendre utile, son activité trouva à s'employer dans sa déportation. Il fonda des écoles gratuites, où il mit en pratique le système d'enseignement Frobel et ouvrit une clinique ophtalmologique où accoururent des malades

de tout l'Extrême-Orient. Les pauvres y recevaient ses soins gratuitement. Il s'occupa aussi d'agriculture et reprit ses anciennes études scientifiques et littéraires et prépara un traité philologique, encore inédit, sur les verbes tagals : ce dernier ouvrage a été écrit en anglais.

En somme, tout exilé qu'il fût, Rizal était devenu l'instituteur des enfants, le médecin des malades indigents, l'agriculteur qui enseignait aux laboureurs de nouveaux procédés de culture, le savant que ses études revêtaient d'un indéniable prestige, le poète inspiré chantant les espérances et les souvenirs, et toujours, en toutes circonstances, l'ami loyal de tous, depuis l'autorité la plus haute jusqu'au gamin le plus déguenillé.

En août 1896, Rizal fut transféré à Manille et, le 3 septembre, on l'embarquait pour la Péninsule sur le vapeur transatlantique « Isla de Panay », il devait se mettre à la disposition des ministres de la Guerre et des Colonies, auxquels le recommandait vivement le général Blanco. Rizal croyait qu'on l'envoyait en Espagne pour y recevoir le brevet de médecin attaché au corps de santé de l'armée d'opérations à Cuba.

Tandis que le vaisseau voguait à la surface des mers, de nombreux cablogrammes se croisaient entre les ordres religieux de Manille et de hautes personnalités de la Péninsule. Les moines, sentant que leur victime leur échappait, qu'elle allait être hors de portée, soustraite à leurs cruelles vengeances, ne devaient épargner aucun moyen d'empêcher son salut. Et à quoi n'arrivent-ils pas lorsqu'ils affirment leur volonté ?

L'infortuné Rizal, débarqué à Barcelone le matin du 6 octobre, fut immédiatement enfermé dans la citadelle de Montjuich : le même jour, à deux heures de l'après-midi, il était amené devant le général Despujols, gouverneur militaire de Barcelone, avec lequel il eut une conférence de trois heures. A cinq heures, il traversait de nouveau la promenade de Colomb et, entre des gardes civiles, reprenait le chemin du quai pour être réembarqué sur le « Colon » en partance pour Manille. Le 13 octobre, il posait le pied sur le sol de sa patrie et se voyait aussitôt incarcéré au fort de Santiago.

Le 30 décembre 1896, au réveil de l'aurore, son sang rédempteur arrosait le champ historique de Bagumbayan.

Nous n'avons ici ni à éclairer les faits ni à rechercher les responsabilités. La blessure saigne encore et la douleur nous

[illegible] acquérir la sérénité dont il est besoin quand il s'agit de prononcer un jugement devant l'Histoire.

Quand, avec le temps, la terre aura absorbé le sang, que le calme nous aura été rendu, que les sombres visions qui obscurcissent notre pensée se seront dissipées, alors nous essayerons de faire la lumière et d'éclairer le ténébreux chaos qui enveloppe la désastreuse fin de l'ami que nous pleurons...

En attendant que, dans l'ombre où ils se cachent, ses bourreaux subissent les cruelles tortures de leur propre conscience bourrelée de remords; que, comme la vipère de Cléopâtre, elle les morde au cœur et infiltre dans leurs veines son mortel venin ! Que cette fois ne se fasse pas attendre trop lontemps le jour de la justice et des grands châtiments !

Dors en paix, ami si cher, jamais ton souvenir ne s'effacera de nos âmes, la couche de l'oubli n'est point celle où tu dormiras... Pour ton pays, et seulement pour lui, tu es passé de cette vie éphémère à la vie d'immortalité; tes œuvres vivront éternellement avec ta mémoire pour la juste punition de tes ennemis, pour l'enseignement salutaire des futures générations.

Repose en paix... Quand les Philippines seront devenues maîtresses de leurs destinées, elles sauront rendre à tes cendres les honneurs qui leur sont dûes; quand elles régiront leur propre histoire elles voudront y inscrire ton nom en lettres d'or à côté des noms de ceux qui ont souffert le même martyre pour la même cause sacrée.

Jusque là que te suffise le culte ardent que, du plus profond de son âme, chaque Philippin consacre à ta mémoire.

P. Mario.

MA DERNIÈRE PENSÉE

Adieu, Patrie adorée, pays chéri du soleil,
Perle de la mer d'Orient, notre Eden perdu,
Je vais, joyeux, te donner ma triste et sombre vie,
Et fût-elle plus brillante, plus fraîche, plus fleurie
Encore je la donnerais pour toi, je la donnerais pour ton bonheur.

Sur les champs de bataille, dans le délire des luttes,
D'autres te donnent leur vie, sans hésitation, sans remords.
Qu'importent le lien du sacrifice, les cyprès, le laurier ou le lys,
L'échafaud ou la rase campagne, le combat ou le supplice cruel:
L'holocauste est le même quand le réclament la Patrie et le foyer.

Je meurs au moment où je vois se colorer le ciel,
Quand surgit enfin le jour derrière la cagoule endeuillée de la nuit !
S'il te faut de la pourpre pour teindre ton aurore,
Prends mon sang, épands-le à l'heure propice
Et que le dore un reflet de sa naissante lumière.

Mes rêves d'enfant à peine adolescent,
Mes rêves de jeune homme déjà plein de vigueur,
Furent de voir un jour, joyau de la mer Orientale,
Tes yeux noirs séchés, ton tendre et doux front relevé,
Sans pleurs, sans rides, sans stigmates de honte.

Songe de ma vie entière, ô mon âpre et brûlant désir.
Salut ! te crie mon âme qui bientôt va partir.
Salut ! oh ! qu'il est beau de tomber pour que ton vol soit libre,
De mourir pour te donner la vie, de mourir sous ton ciel,
Et de dormir éternellement sous ta terre enchantée.

Sur mon sépulcre, si tu vois poindre un jour
Dans l'herbe épaisse une humble et simple fleur,
Approche-la de tes lèvres et y embrasse mon âme ;
Que je sente sur mon front descendre dans la tombe glacée
Le souffle de ta tendresse, la chaleur de ton haleine.

Laisse la lune m'inonder de sa lumière tranquille et douce.
Laisse l'aube épanouir sa fugace splendeur.
Laisse gémir le vent en long murmure grave,
Et si quelque oiseau sur ma croix descend et se pose,
Laisse l'oiseau chanter son cantique de paix.

Laisse l'eau des pluies qu'évapore le brûlant soleil
Remonter pure au ciel emportant ma clameur.
Laisse un être ami pleurer ma fin prématurée,
Et par les soirs sereins, quand pour moi priera quelqu'un,
Prie aussi, ô Patrie ! prie Dieu pour mon repos.

Prie pour tous ceux qui moururent sans joie,
Pour ceux qui souffrirent d'inégalables tourments,
Pour nos pauvres mères gémisssant leur amertume,
Pour les orphelins et les veuves, pour les prisonniers qu'on torture,
Et prie aussi pour toi qui marches à ta Rédemption finale.

Et quand dans la nuit obscure s'enveloppera le cimetière,
Et que seuls les morts abandonnés y veilleront,
Ne trouble pas le repos, ne trouble pas le mystère.
Si parfois tu entends un accord de cithare ou de psalterion,
C'est moi, chère Patrie, c'est moi qui te chanterai.

Et quand ma tombe, de tous oubliée,
N'aura plus ni croix, ni pierre, qui marquent sa place,
Laisse le laboureur y tracer son sillon, la fendre de sa houe,
Et que mes cendres, avant de retourner au néant,
Se mélangent à la poussière de tes pelouses.

Lors peu m'importera que tu m'oublies ;
Je parcourrai ton atmosphère, ton espace, tes rues ;
Je serai pour ton oreille la note vibrante et limpide,
L'arôme, la lumière, les couleurs, le bruit, le chant aimé,
Répétant à jamais l'essence de ma foi.

Patrie idolatrée, douleur de mes douleurs,
Chères Philippines, écoute l'ultime adieu ;
Je laisse tout ici, ma famille, mes amours,
Je m'en vais où il n'y a ni esclaves, ni bourreaux, ni tyrans,
Où la foi ne tue pas, où celui qui règne est Dieu.

Adieu, parents, frères, parcelles de mon âme,
Amis de mon enfance au foyer perdu,
Rendez grâces : je me repose après le jour pénible.
Adieu, douce étrangère, mon amie, ma joie,
Adieu, êtres aimés : mourir c'est se reposer.

José Rizal.

(Traduit de l'espagnol).

BALLADES FRANÇAISES

(Nouvelle Série)

Des « Ballades de la Montagne, des Glaciers et des Sources. »

I. — O libre terre des montagnes, que tu es sauvage, mais que tu es belle ! le ciel s'échappe de tes abîmes comme un encens, et les vapeurs de tes sommets sont flexibles comme des ailes d'ange.

Que tu es sauvage, mais que tu es savoureuse, dans ton air bleu purifié par les neiges ! ô le beau fruit clair dans lequel on vit, les transparentes profondeurs de l'azur...

C'est un grand amour, c'est un amour sans mesure, dans lequel on glisse, où l'on se sent porté. On ne lutte plus contre les zéphyrs. D'où qu'ils soufflent, ils vous poussent vers de la clarté.

On ne combat plus, on se continue en aile, en aile, vers le pur abîme du ciel... on est si léger qu'en montant vers lui on croit y tomber, et qu'un flot d'azur, un courant bien doux, plongeant sous vos reins, vous porte, vous berce, les yeux vers l'abîme, et à la renverse.

II. — De bon matin, sur le rocher sonore, le jeune soleil du printemps a dansé. L'hiver a fui. Le monde est plus joyeux. Ma vie est plus belle que jamais aujourd'hui.

L'Avril aux eaux troubles laisse une herbe de soie arrondir de caresses tendres les versants. L'herbe nombreuse et forte

siffle dans la cascade. Il me plaît d'être saint dans l'odeur du printemps, naïf et pur et saint comme les herbes neuves, sous le soleil et dans le vent.

Que le zéphyr est fin qui glisse sur les herbes ! Je sens entre mes dents ma chanson s'attendrir, puis pleurer doucement de joie troublante et fine à la poursuite du zéphyr.

Et vous, eaux folles ! cascade herbeuse, qui roulez un beau chant de triomphe, étincelant de gouttes de soleil, sur le doux lit léger des mousses lumineuses et des marnes cerise, à votre exemple je veux chanter un clair air de conquête à la douceur du temps, et mes lèvres au soleil nouveau et dans la brise.

III. — Je sens sa fraîcheur courir dans mes veines quand je sens le vent fuir entre mes doigts.

Vent des cimes, eau si douce ! qu'elle m'est douce votre présence...

Boire à doigts ouverts l'air de la montagne, ô me rafraîchir à la brise du ravin !

Vent des cimes, ô je bois ! qu'elle m'est douce votre présence imperceptible entre mes doigts.

Je vous ai reçu, je me sens très pur. Je suis ivre ou pur. Qu'est-ce que je vous dois ?

Ah ! pur et non ivre. Ah ! votre présence. Ah ! cette communion blanche entre mes doigts !

IV. — Dans la source rayée de plantes fluviatiles, je vois jusqu'aux demeures du sombre espace. Le flot transparent lave une surface lisse de mousse où glisse la nuit d'étoiles. Le regard plonge dans l'eau bleue et froide, adoucie de vapeurs à peine formées.

Et je vois, sur la rive imprégnée de senteurs, où je viens rêver, chaque soir, le kobold à la crête osseuse, rouge et noir, rayé et souple comme un clown, offrir, de la rive, à cette blanche vapeur, opaque forme languissante (la nymphe plonge et reparaît), un mélilot ouvrant sa coupe d'or ou telle folle avoine à l'aigrette innocente.

Je les suis des yeux, je souris à leur jeu, à leurs cris d'aigrefin ou d'effarouchée, la nymphe plongée dans son ciel d'astres froids, l'autre tenant sa fleur aux doigts. Je souris, je ris, je ne puis m'empêcher de jeter un grand cri de rire nerveux quand je vois les lèvres de brume se hausser vers cette crête osseuse et longuement la baiser.

Dans la source rayée de plantes fluviatiles, je vois jusqu'aux demeures du sombre espace. Le flot transparent lave une surface lisse de mousse où glisse la nuit d'étoiles. Une nuit, sur la rive imprégnée de senteurs, où je viens rêver chaque soir, je ne pus m'empêcher de jeter un fou rire, un grand rire fou de fou jusqu'aux astres

en voyant la nymphe entraîner son kobold et, souriante, vers lui penchée, noyer sa fine loque noire et rouge, rayée, dans le flot vivant des étoiles. Puis elle dit (et j'en ris encore comme un fou) : Grand merci des fleurs, je les ai broutées. Aigres, elles étaient aigres. Tiens, gobe un astre, petit !... Ici, nous aimons les saveurs cachées.

V. — Tu n'es plus avec nous. Une tristesse t'a emportée.
— Je suis dans un souvenir, comme une morte couchée.
— Une tristesse t'a emportée. Où t'avait-elle rencontrée ?
— J'ai respiré l'abîme, dans l'air de la montagne.
— Tu n'es plus avec nous. Où t'avait-elle rencontrée ?
— Tout au bord de l'abîme, à l'heure où la biche brame.
— J'irai te retrouver. Dis-nous quand la biche brame ?...
— A toute heure... à toute heure... quand la biche est blessée.

VI. — Sommets simples, sommets glacés, que vous êtes compris de mon intelligence ! que vous correspondez à l'imagination ignorante et pure de toutes connaissances.

Ne voit-on pas ensemble les herbes les plus pauvres enlacer de toute leur foi les sommets et, par-delà les nues, sur les glaciers splendides, se pâmer d'amour les nuits étoilées ?

O ne sentir sur soi que le baiser des choses, en le frémissement du seul mot éternel, Amour !... O Amour, sur les sommets glacés, rien ne se mêle à toi de nos vaines pensées.

Mais qu'il y a de pics neigeux dans mon âme, que de lacs glacés, tranquilles et profonds !... Que les pentes de mon âme épousent de lumière, quand ses gouffres sans fond s'ouvrent au ciel sans fond !...

VII. — Prédomine, ô montagne, sous la lumière du monde ! O Force, prédomine, prédomine, ô Pureté !

Qui vient ?... Parfois un homme, de la glaise aux sandales. Avant que tes neiges pures deviennent fauves sous ses pas, (prédomine !) il passera des étoiles dans ses poches...

Sagesse éternelle, affection réelle pour les solitudes peuplées de monde, ô glacier ! miroir du geste de Dieu, ô glacier ! avant que les hommes labourent tes sommets, la race des vautours conquerra les étoiles, le soleil s'éteindra sous l'aisselle d'une femme.

Qui vient ?... Parfois un homme, de la glaise aux sandales. Avant que tes neiges pures deviennent fauves sous ses pas, (prédomine, ô montagne !) tu fondras.

VIII. — A tous les vents sur la cime escarpée, berger, berger, quel est ton bonheur ?

— J'ai du bonheur à tous les vents, comme un enfant jouant dans les herbes...

— Berger, berger, sur la cime escarpée, à tous les vents, quel est ton malheur ?

— C'est quand je songe aux anciens jours... les vents sur la plaine retombent toujours.

IX. — L'occident pâlit sur un sommet lointain. (Le dernier rayon de la lune rose caresse en silence l'épiderme de neige.) La rosée moite l'air, l'air est azurin, et mon front découvert au baptême du matin.

L'aurore descend des neiges en fines chutes. Les aiguilles des cimes changent de couleur, bleues, vertes, vermeilles, avec le soleil... — Le silence est tel que l'on croit au bonheur.

Dans la plaine violette, voici les fleuves luire, sur un limon

verdâtre, unis comme du verglas. O l'immobilité des choses! on ne sait pas si d'une pensée même on doit vivre et sentir.

Et sur l'étroit sentier liquide de rosée, je demeure incertain de la vie à n'oser, plus haut, mener un rêve, — qui froisserait peut-être l'épiderme de neige...

Et sur l'étroit sentier où roule la rosée, je verrais un torrent m'emporter avec joie!

X. — Dans la vapeur bleue qui t'enveloppe, ô montagne, la flore de tes sommets s'agite comme des songes. Les torrents, sur eux, comme une nuit d'étoiles, descendent triomphaux jusqu'au bord des abîmes, où plonge en fracas leur cristal.

Mais la voix terrible, la voix toujours nouvelle du vent des gouffres et des cimes escarpées couvre le frémissement perpétuel de tes refuges hautains, flore persécutée.

Sauvage est la flore de ces sommets sauvages. Aprement contre rien, contre tout elle lutte. Elle naît en luttant, elle meurt en bataille contre la pierre froide, les torrents, la rage des vents, et se déchirant à redevenir poussière se délivre de sa tâche inutile sur terre.

Dans la vapeur bleue qui t'enveloppe, ô montagne, la flore de tes sommets souffre et meurt comme les songes.

XI. — Mes adieux aux versants et mes adieux aux cimes, aux nuits pures, aux étoiles proches, aux jours sereins, aux masses des forêts houlant dans les lointains, aux pauvres herbes pâles sur les neiges sublimes...

et j'entends dans le vent une voix qui s'incline, un air triste à noyer mon cœur dans son chagrin, une voix qui s'incline et me rappelle en vain, dont je suis triste à mort.

Et je sens tout mon crime de quitter mes grands aigles aux vols fous, isolés, sur le tumulte des torrents vers les abîmes, pour ces martins-pêcheurs au dos d'aventurine, qui pavoisent les sources enfuies dans les vallées.

XII. — Revoir sur un versant la lune à son déclin pendre ses glaces grises aux branches des sapins, les bruyères lasses en gravissant pleurer vers l'aube, sous le vent, comme à la dérobée ; ô revoir les bouleaux à la tige d'argent s'alanguir et coucher leur front sous un torrent, revoir l'aiguille bleue où piaule l'alcyon et que tache un désir de végétation, fleurir soudain dans l'aube, d'aigues et d'améthystes, et vers la cime où l'aigle et les nuages glissent se traîner lentement un brouillard orangé... Au jour levant dans l'air ses baguettes magiques, revoir des campanules et des neiges dorées, revoir tout un torrent briller comme de l'or, et les myrtilles noires, au souffle de l'aurore, agiter leurs grelots roses et silencieux...

Des « Ballades de la Forêt, des Bois et des Ruisseaux. »

XIII. — Dans le sentier humide où court la biche heureuse, autour d'elle, autour d'elle se taisent les choses. Le soleil, comme un vol d'abeilles qui se pose, baise l'ombre autour d'elle sur les mousses moelleuses.

La rosée saute à peine à ses pas qui s'étoilent, elle hésite et s'arrête et douce et son beau col posé dans le feuillage, elle écoute et regarde sur les cimes penchées glisser les blancs nuages.

O comme le silence autour d'elle rayonne quand glisse, profil doux, la biche aux belles formes. Une adoration muette se propage des taches du soleil, de l'ombre et du feuillage.

Soudain le bois s'émeut, le soleil s'assombrit, les abeilles bourdonnent en s'échappant des fleurs. Il se fait un mur d'ombre, de vols et de bruit entre la biche aimée et le cri du chasseur

XIV. — Tendre demeure de l'esprit, vaste clairière, douce et vaste, où d'autre bruit ne me vient de la vie que l'hymne adoucie des grands arbres, calme enclos tout cerné de lyres, que l'air anime si tendrement, j'écoute ton silence ouvrir ses portes diaphanes au plus doux des chants.

Sur l'herbe profonde une harmonie glisse, comme un vent

de palmes, agitées en silence par un bras flexible, invisible d'ange; elle court sur mes mains, glisse sur ma poitrine, vient cercler mon front, entraîne ma pensée dans le calme inouï de ses vibrations.

Calme infini! Tout chante en moi. Quel grand silence m'envahit! Tout chante en moi, ma pensée et ma vie! O grand silence indéfini!... C'est tous les sons qui me pénètrent, c'est leur musique, à l'infini, qui s'équilibre et chante en moi, — dans ce séjour de paix et de mélancolie!

XV. — Le bois s'écoute... O matinée! Le bois s'entend vivre, ô langueur! Le soleil dort dans sa rosée, captif du parfum de ses fleurs.

Le soleil dort tout argenté sur les feuilles humides du tremble, qui réfracte un petit jour froid de toutes ses glaces tremblotantes.

Dans l'odeur sucrée des ombelles, le soleil coule en dormant comme un miel doré sur les feuilles mates du sureau blanc.

Vois aux mains des fougères trembler ces fuseaux d'or. Elles filent de la lumière dans les vapeurs matinales.

Ecoute chanter le rêve du soleil, tissé de lianes, le rêve où ce bois s'écoute et respire, entends chanter dans l'écharpe du zéphyr tous les oiseaux réveillés.

... Mais il est un chant plus pur, berçant le bois et le soleil, un chant plus profond, plus doux dans l'écharpe du vent léger:

vois où meurent les sentiers, où semblent bruire des lumières, l'été puissant ceindre de blés, en houle douce, la lisière.

XVI. — Vert sous-bois, doux ouvrage, dans ton air d'émeraude qui nage, plus clair de l'émeraude des prairies entrevues au travers du treillis des branchages, vert sous-bois ouvragé où passe en image un gibier éclatant de poils fauves, quel silence profond règne sur tes bords, dans l'allée lumi-

neuse où le ciel bleu surnage, comme un radeau de lumière qui dort.

Cher sous-bois, le ciel bleu sur ta molle mer verte plonge à travers les branches ses rames de clarté, les vagues des ramures en sont toutes dorées, le cerf qui glisse au loin se tache de dorures.

— Noir sous-bois, le soleil a rougi sur tes bords, et ton dôme s'exhausse de toute la nuit pâle, la lune argente tes lacis de nuances boréales et fait des astres bleus de l'ombre des terriers. Quel silence, noir sous-bois, règne alors sur tes bords, dans l'allée où surnage, comme un radeau qui dort, la flore pressée des étoiles.

Cher sous-bois, la nuit claire sur ta molle mer noire jette à travers les branches ses roses argentées ; la houle des ramures en est toute habitée, — même, la chauve-souris en porte sur ses ailes.

— Blond sous-bois, te voici bien plus selon mon rêve, plus cher, plus doux encore, et non plus et du tout comparable à la mer, blond sous-bois, quand le matin se lève dans un ciel tout chargé d'aurore. A l'orée ajourée des lèvres de lumière ont soufflé ardemment l'essaim d'abeilles blondes dont tes feuilles, tes branches et tes troncs sont couverts, comme une ruche ardente et profonde.

Cher sous-bois, te voici bien plus selon mon rêve qui, si parfois il monte comme une mer, lumineuse ou sombre, sourdement agitée, le plus souvent est le rucher d'abeilles bourdonnantes et têtues au « travail ouvragé » qui change en miel très doux les sucs les plus amers.

Des « Ballades de la Plaine, des Prairies et des Fleuves. »

XVII. — Aussi loin que la vue suit les chaumes déserts, les meules projettent des ombres pâles que la gelée du matin, sur les tiges coupées, glace de moires d'argent clair.

L'aube élève et découpe ses frêles châteaux d'os, qu'un flot bleu d'hirondelles traverse. Le vent fleurant la menthe glace l'air sur la plaine et fait trembler et luire tous les châteaux du ciel.

Je descends vers le fleuve où les zéphyrs dessinent des arabesques aux oiseaux, du bout des lances brillantes, glacées de rosée fine, des roseaux calmes dans son eau.

De petites maisons, noires et silencieuses, dorment au bord du fleuve sur un chaume glacé, entourées de soleils géants dont les fleurs d'or, alourdies de givre, s'ouvrent aveuglées d'une pluie de larmes d'argent.

Aussi loin que la vue suit les chaumes déserts les meules projettent des ombres pâles que la gelée du matin, sur les tiges coupées, glace de moires d'argent clair.

Et la plaine infinie est comme le paysage d'une légende ancienne à jamais oubliée (comme le reflet d'un monde dormant dans un glacier) et dont les rois, les reines, les peuples seraient morts, dont l'oiseau, le roseau, la fleur vivraient encore — tenteraient de vivre encore en ce pays glacé, dans une aube éternelle, par de méchantes fées.

L'aube élève et découpe ses frêles châteaux d'os, qu'un flot bleu d'hirondelles traverse. Le vent fleurant la menthe glace l'air sur la plaine et fait trembler et luire tous les châteaux du ciel.

XVIII. — Les troupeaux pâturent dans les prairies embaumées. Les mufles brillent, l'herbe scintille de rosée. C'est le matin dans toute sa fraîcheur. Les teintes les plus délicates de la verdure s'évasent jusqu'au bleu des collines ou du ciel.

J'écoute, sur un lit de roses pulmonaires, le récitatif innocent du ruisselet, où tremble une mousse grenat épinglée de baies vertes... C'est le matin dans toute sa fraîcheur désirée.

Et là-bas, sur la plus proche des collines, sur son beau flanc vert pâle tigré de campanules, l'aurore fouette la terre de ses cordes de soie, et la plaine commence à rosir sous mes pas.

Dans les prairies embaumées les troupeaux pâturent, ou prennent voluptueusement le soleil. Les teintes les plus délicates de la verdure rosissent, rougissent, s'enflamment jusqu'au ciel. C'est le matin dans toute sa fraîcheur, l'aurore, bientôt, dans toute sa beauté.

XIX. — A l'horizon, ces montagnes pastorales, pics blonds comme l'or, vermeils comme une cerise, des prairies onduleuses dans la pénombre des montagnes, ces luxuriantes prairies qu'entretiennent les brouillards ; ici, une fraîche avenue, au double rang de saules, que suivent dans ses contours deux tapis d'herbe fine où deux vifs ruisseaux tournent leur chevelure d'écume ; à droite, à gauche, sur le vallon, les champs, les champs, les champs légers et lourds, les feuilles spacieuses de la betterave, la flore en agathe de la fève, et la pomme de terre aux fleurs si délicates, le sainfoin, le trèfle bougeurs ; et les grands talus où s'échappent les ombelles, comme une mousse d'eau blonde vers le ciel, où la prunelle des haies s'argente, où brillent les bornes avec leurs croix de fer, (sur celui-ci, de sable pur, les oiseaux chantent le long des beaux fils blancs, les doux blancs fils, qui brillent, du télégraphe, dans leur doux courant sur le ciel léger); l'arabesque rose, jaune, des sentiers retenant les champs dans leurs mailles tendres, coquelicots, bleuets, jetés ci et là, un clair matin sur tout cela ; — les nuées se rencontrent comme des blocs de perle, ils tintent? non, une cloche appelle au lointain... Il est de clairs matins, le reste n'est que fumée !

PAUL FORT.

LES DÉCLASSÉS[1]

(SUITE)

III

Les hôtes habituels de la salle réservée de « Plevna » ont passé une très mauvaise journée, attendant avec une grande anxiété le retour de Bachka. Ennuyés, ils ont tué le temps à se rappeler différentes anecdotes qui démontrent l'ingéniosité de leur ami ; puis, ils ont commencé à grogner et à jurer contre lui parce qu'il les faisait languir trop longtemps pour les tirer d'embarras. Enfin, tous sont restés silencieux comme des gens qui sentent que leur dernier espoir va leur échapper. A la tombée de la nuit, Vanka Caïn lui-même en eut pitié et leur envoya un panier de pain noir et d'oignons.

— Notre Bachka aura été conduit au poste de police dit à plusieurs reprises Cornilitch. Il sera entré chez un marchand de vin pour se réchauffer, il aura pris un petit verre et quoi d'étonnant que l'ivresse l'ait gagné par ce froid. Cela est arrivé souvent.

Et, comme pour confirmer en partie la supposition de Cornilitch, Bachka, dans un complet état d'ivresse, apparut sur le seuil du cabaret. Nos amis furieux s'apprêtaient déjà à lui adresser d'amers reproches pour les avoir fait poser si longtemps, quand, ahuris, ils restèrent comme paralysés en apercevant derrière Bachka la silhouette de sa nouvelle connaissance.

— Messieurs !... je vous présente... voilà une femme... Figura Ivanovna...

Un morne silence accueillit cette présentation et les amis feignirent de ne pas la voir parmi eux.

(1) Voir l'*Humanité Nouvelle*, n° 4.

La face de Vanka Caïn ricanant surgit devant la porte; derrière son épaule, sa maîtresse Akoulina, d'une haute taille, au corps osseux, à large face carrée dépourvue de toute expression, présentant l'aspect d'une pelle emmanchée, fixait la nouvelle venue d'un œil sombre.

— A-t-il de la veine, ce Bachka ! dit Vanka Caïn de sa voix rauque. Vous a-t-il joué un tour ?... C'est bien fait ! Bravo ! continua-t-il en se réjouissant de la scène qui se passait sous ses yeux.

— Que faites-vous donc là, tous muets comme des catéchumènes ? fit La-Figure en s'adressant à l'assistance. Etes-vous engoués ? Faites-vous la chasse aux mouches ?

Déconcertés, honteux d'eux-mêmes et surtout de Bachka, nos amis firent la sourde oreille à cette provocation.

Bachka, épris de sa folie, se livrait à des bravades : c'est encore un refuge quand on se sent fautif. Prenant un air dégagé et, comme pour leur jeter un défi, il s'attabla à l'écart avec sa dame et se fit servir une bouteille d'eau de-vie.

Ces malheureux se distinguaient par une subtilité excessive de sentiment, avec un tel raffinement de leur état psychologique que, pour s'entendre, ils n'avaient nullement besoin de la parole ; un signe, un geste leur suffisait. Leur protestation muette était donc pour Bachka plus sensible que ne seraient les injures et les voies de faits. La-Figure, dont le cynisme était sans bornes, ne s'attendait pas, évidemment, à une pareille réception ; le sourire impudent de l'ivresse errait toujours sur ses lèvres.

— Permettez-moi de vous servir, Figura Ivanovna, dit Bachka en affectant de prendre un air aimable pour narguer ses amis.

— Et toi-même, comment t'appelles-tu ? Je ne le sais pas encore, questionna La-Figure, faisant mine de ne rien comprendre à ce qui se passait autour d'elle.

— Je m'appelle Bachka...

— Un très joli nom, Bachka, oui ! Un élève de séminaire (1),

(1) Les séminaires ecclésiastiques en Russie reçoivent les enfants du clergé dès leur jeune âge Les dernières classes seulement sont consacrées aux études théologiques spéciales que suivent les élèves qui se destinent à la carrière sacerdotale. Dans les classes inférieures l'enseignement correspond à celui des lycées. *Traduct.*

n'est-ce pas ? Oui, oui... dans le temps j'ai connu beaucoup de séminaristes... C'étaient de charmants garçons et qui ne lâchaient pas prise lorsqu'il s'agissait de boire.

Avec un geste de pudeur, elle redressa sa robe tournée de côté, cacha ses pieds crottés et, gardant le silence, elle s'efforça de prendre l'air sérieux d'une personne comme il faut. Malgré cela, son visage enflé se dilatait en un détestable sourire qui choquait Bachka lui-même et lui produisait l'effet d'une brûlure causée par un fer rouge appliqué sur son corps. Mais, dans son stoïcisme, il voulut aller jusqu'au bout et montrer du caractère.

Trouba, Cornilitch et Ckocklik se pressèrent dans un coin comme pour imiter les derniers Romains. Ils conservaient l'air de gens de bonne société, connaissant les règles de l'étiquette. Ils s'entretenaient à demi-voix de sujets différents comme s'ils se trouvaient chez un ami décédé ou auquel un grand malheur serait arrivé.

Un événement inattendu mit fin à cette pénible situation. Une scène émouvante se passait au comptoir entre le cabaretier et sa maîtresse. Frémissante d'abord, elle éclata en sifflements de rage à l'instar d'un serpent, se répandit en injures et finit par sangloter.

— Bien que je ne sois pas ta femme légitime, piailla-t-elle, en agitant ses longs bras dans l'air, je te dirai cependant que tu n'as pas un brin d'esprit. Est-ce que nous allons laisser longtemps entrer des femmes comme ça dans l'établissement ? Mais cette saiope va voler tout ce qui lui tombera sous la main. Est-il possible de la surveiller continuellement ? Il faudrait que je sois vraiment damnée pour supporter dans cette maison toutes les traînées de la rue.

— Veux-tu fermer ta gueule, espèce de corneille ? reprit grossièrement le cabaretier, bien qu'il ne le fit que par convenance, pourmontrer à ses clients sa fermeté de patron. Attends, je vais joliment t'arranger. Que je commence... tu verras si je te mets en miettes !...

— Eh ! frappe-moi, frappe donc ! Mais, jamais je ne souffrirai qu'une coureuse de rues vienne ici donner des ordres, criait Akoulina d'une voix à tout rompre, comme si l'on eut voulu l'assassiner. Quoique nous ne soyons pas en règle comme la loi l'exige, il faut cependant qu'il y ait de l'ordre

dans la maison... Mais je vais lui arracher les yeux à cette sale créature, tu sais, voilà !... A ton Bachka lui-même je mettrai le visage en sang...

Cet orageux épanchement d'Akoulina créa des complications nouvelles dans la situation déjà très tendue de Bachka. La maîtresse de Vanka Caïn, tout affolée qu'elle était, eut cependant l'approbation des assistants qui se rangèrent de son côté sans hésiter. La pensée d'une lutte imminente à coups de poings s'agita dans la tête grisée de Bachka et déjà ses mains crispées s'allongeaient sous la table; il jeta des regards de défi du côté de ceux qui, il n'y a que quelques instants, étaient ses meilleurs amis.

— Ecoutez-moi, Bachka, allons-nous en, lui proposa sa compagne en se levant. J'ai encore à faire ce soir... Médaillon m'attend.

— Qui est-ce Médaillon ?

— Tu vas le voir de suite toi-même.

La boisson étant payée d'avance, notre couple se dirigea solennellement vers la sortie. Comme il arrivait à la porte, Akoulina s'élança sur La-Figure ; et, de sa main de fer, la saisissant par l'épaule, elle la poussa brutalement dehors.

— Akoulina ! peste de femme ! Veux-tu lui ficher la paix ! intervint le patron.

Bachka jeta le hurlement de l'ours atteint d'une balle de fusil mais sa compagne, le prenant par le bras, l'entraina vivement dans la rue.

— Est-ce la peine de s'en prendre à une imbécile pareille, dit-elle en cherchant à l'apaiser. Ce n'est pas loin d'ici, nous arriverons de suite. Donne-moi ton bras. C'est ça... C'est ainsi que vont dans les rues les dames du monde.

La-Figure riait dans l'obscurité de son rire enroué, tandis que Bachka marchait silencieux à côté d'elle.

Les rues sont plongées dans une nuit profonde : on ne peut distinguer aucun objet. Quelques misérables réverbères, placés au coin des carrefours, brillent à peine dans cette obscurité. La neige a cessé de tomber, le froid est plus vif, plus pénétrant ; dans le lointain on entend les glapissements d'un chien sans gîte. Un morceau de tôle arraché par le vent tombe avec bruit sur le trottoir. L'ivrogne attardé traverse la grande place en essayant de chanter, mais sa voix ne fait entendre qu'une sorte

de mugissement sourd. Là un cocher sommeillant sur son siège retourne lentement chez lui après avoir fini sa journée et le veilleur des rues fait sa tournée en frappant des coups de baguette sur sa planche.

Notre couple marche à tâtons ; au bout de vingt minutes, il arrive dans une impasse étroite et déserte.

— C'est ici, dit La-Figure en s'arrêtant devant une maison de bois qui tombait en ruines.

Ils entrent dans la cour et descendent ensuite dans un sous-sol humide et glacial comme un tombeau, où ils pénètrent difficilement. La-Figure fait flamber une allumette pour allumer un bout de chandelle enfoncée dans le goulot d'une bouteille.

Cette lumière vague permit néanmoins à Bachka d'examiner le lieu où il se trouvait. Ce fut jadis la cuisine de la maison. De petites fenêtres protégées par des grilles de fer, pareilles à celle d'une prison, donnent sur la rue ; la porte toute déchiquetée ne tient que par un gond. Dans le fond, sur des chiffons entassés, se dessine la silhouette d'un homme endormi, à la face blême et décharnée.

— Médaillon, lève-toi, mon ami... Nous avons une visite, dit La-Figure en se penchant sur l'oreille du dormeur et en le poussant de côté et d'autre. Vas-tu donc te lever enfin ? C'est manquer de politesse que de recevoir ainsi son monde. Regarde-moi un peu cette bête curieuse que je t'amène.

— Ah ! c'est toi, Milotchka (1), balbutia Médaillon en se levant lentement de son grabat. Quel est donc cet animal si curieux à voir ?... Milotchka ! J'ai un horrible mal de tête... Pourrais-tu me procurer une petite goutte d'eau-de-vie... Hein, qu'en dis-tu ?

— Es-tu gourmand, Médaillon ! « Une petite goutte ! » Mais où veux-tu que je la prenne ?... Bon, bon... Ne pleurniche pas, tu vas l'avoir. Je t'apporte aussi de quoi manger. En attendant, permets-moi de te présenter notre hôte, monsieur Bachka.

Médaillon était un jeune homme de vingt-trois ans, blond et svelte, avec un long cou, des yeux bleus au regard d'enfant. Ses épaules osseuses et sa poitrine enfoncée lui donnaient l'air d'un ascète.

(1) Chérie.

— En voilà un crevé, pensa Bachka avec mépris en regardant cet étrange individu ; c'est un véritable ténia...

Pendant ce temps-là, La-Figure s'empressait de servir un morceau de foie de bœuf avec une bouteille d'eau-de-vie. C'était un excellent dîner. Il y avait de quoi manger pour les trois convives.

— C'est vraiment curieux, dit La-Figure, en découpant le foie en tranches avec un tronçon de canif, d'avoir été expulsé d'un cabaret ! On ne me trouvait pas assez convenable... Je ne suis donc pas assez bien élevée, même pour un cabaret ! Fi, que c'est dégoûtant ! O Dieu, de Dieu, jusqu'où sommes-nous tombés !... Maintenant seulement je ressens l'outrage... ce n'est même pas un outrage, c'est du dégoût pour moi-même...

Après avoir avalé deux petit verres, Médaillon reprit ses sens ; il mangea de bon appétit sa tranche de foie et dit sur un ton d'emphrase comique :

— *Sic transit gloria mundi !*

— *Domine*, tu connais le latin ! s'exclama joyeusement Bachka en lui tendant la main.

— Un peu...

— C'est que Médaillon a reçu une médaille d'or en sortant du lycée — ajouta fièrement La-Figure. Dans ce monde-là on donne le surnom de Médaillon à tous les médaillés.

— Ah ! fit Bachka, c'est comme chez nous au séminaire, on donne aux lauréats le surnom de Bachka (1) et j'ai la malechance d'être de ce nombre. Nous sommes donc collègues...

Et, en souriant, ils se pressèrent la main, gardant un sérieux silence.

La connaissance est faite ; plus intimement liés, ils choquèrent leurs verres, ils se racontèrent mutuellement leur vie. L'odyssée de Médaillon ne fut pas longue : fils de parents riches ruinés, il avait brillamment fini ses études au lycée ; mais, lorsqu'il s'agit de se servir de son instruction pour se créer une carrière, il échoua partout. Et de chute en chute il dévia du droit chemin. Cependant il est sur le point de pouvoir espé-

(1) *Bachka*, tête, s'emploie dans le sens d'un homme d'une grande intelligence. *Trad.*

rer obtenir une place, étant recommandé par un personnage influent.

— Pour moi, il ne s'agit que de l'avoir, cette place ; alors, je ne songerai plus à la boisson. Avec Milotchka, nous reprendrons une existence régulière et charmante. N'est-ce pas, chérie? conclut Médaillon.

— Cela va de soi... Oui, une vie charmante, répéta machinalement La-Figure en baissant la tête.

— Savez-vous ce qui nous a tous perdu? reprit Bachka avec un air profond : c'est notre amour-propre... rien que notre amour-propre. Tout le système de notre éducation repose sur ce mot; c'est le sentiment qu'on nourrit en nous dès notre enfance. Je le sais par moi-même, et c'est là le sort fatal qui attend tous les lauréats. Déjà corrompus dès notre sortie de l'école, nous nous croyons des hommes supérieurs et, hommes supérieurs nous voulons rester dans la vie qui doit se dérouler devant nous dans des conditions spécialement favorables; parce que nous, nous ne saurions végéter comme les masses populaires, aux prises avec la misère; la destinée de ces masses ne saurait pourtant nous épargner. Manquant de force et d'énergie, nous descendons graduellement sans un appui pour nous arrêter... c'est notre chute... Qu'est ce que nous faisons pour nous protéger nous-mêmes?... L'orgueil nous étreint, l'ambition nous dévore... Nous nous heurtons à chaque pas, vexés dans notre amour-propre... Et c'est alors, que nous demandons à l'ivresse, à la débauche, des instants d'oubli... Triste consolation..... N'est-ce point juste tout cela?

— Ce n'est que trop juste, appuya Médaillon.

— Et nous sommes trop nombreux, hélas! continua Bachka. A qui donc pouvons-nous imputer notre chute dont la société entière est responsable. Quand tout le monde est en cause, personne n'est en cause... On ne saurait accuser la transmission d'une machine qui brise le bras de tel individu ou qui broie tel autre. Tout ce qui existe a sa raison d'être, *ergo*, a droit à l'existence. Le fait s'impose et il est au-dessus de toutes les lois... Oui... Et si je dis que nous sommes perdus à cause du système défectueux de notre organisation sociale, ce n'est qu'une façon de parler. C'est une forme que j'ai choisie pour me rendre compréhensible. On peut commenter les faits, mais il serait puéril de s'en fâcher ou de s'en réjouir. Il n'y a qu'un

seul point de vue où l'on puisse embrasser le résultat des faits et des causes, ce n'est que lorsqu'on les envisage au point de vue philosophique.

— Ouf !... que tout cela est scientifique ! soupira La-Figure, les yeux lourds de sommeil.

Et, en effet, cinq minutes après, elle dormait déjà, bercée par les paroles savantes de ces lettrés.

Elle rêve au théâtre de province, maigrement éclairé, avec son médiocre orchestre et son public composé de petites gens ; elle se voit apparaître sur la scène en jupon court, en maillot de coton ; et, courant à la rampe, elle s'entend chanter d'une voix vibrante l'air qui produit une grande sensation. Le public l'applaudit, en admirant aussi ses jambes qui, vraiment, sont d'une beauté rare. On lui offre un gros bouquet; heureuse et souriante, elle respire les pétales embaumés des fleurs, envoie son plus gracieux baiser au public et s'envole de la scène, disparaissant derrière les coulisses.

IV

Les cabarets de Propadinsk sont nombreux. On en voit de toute sorte : chacun d'eux a une physionomie particulière. Le cabaret de Zoboune est réputé pour un repaire de voleurs de chevaux et de bois. Le cabaret Iamka est le rendez-vous des mendiants. Il en est encore de plus mal famés, sans compter les bouges fréquentés par les escrocs et les voleurs à la tire.

« Plevna » se distingue par sa clientèle de gens du monde appartenant aux professions libérales. C'est là que l'on rédige les pétitions des paysans ; le notaire y vient chercher ses témoins munis de passeport. Dans ce cabaret de privilégiés, on joue les jeux de cartes distingués, tels que la *stoukolka*, la *trinka*, les trois *feuillets* ; on entend de la musique ; on chante et on est sûr de trouver une bonne société lorsqu'on veut s'amuser. Avec un soin méticuleux, le cabaretier évite le scandale, éloigne les escrocs. Aussi la police, rassurée à cet égard, ne descend-elle chez lui que très rarement.

Ce caractère particulier de « Plevna » est dû à son heureuse situation, presque au centre de la ville, et surtout aux

grands talents d'administration et à la perspicacité de Vanka Caïn lui-même. Jadis, ce cabaret avait connu de beaux jours; mais ensuite, il était tombé en décadence et Vanka Caïn le prit au moment le plus critique de son existence. Par ses talents d'administrateur, son flair de cabaretier, il sut le relever, ce dont il était très fier. Ses prédécesseurs avaient échoué parce qu'ils n'avaient pas son astuce. Car, il ne faut pas s'y tromper, le métier de marchand de vin, si simple en apparence, n'est nullement facile et demande un certain tact diplomatique. Bien entendu la comptabilité embrouillée de ce commerce est au premier plan et exige une habileté toute spéciale à cause de ses cotoiements délicats avec la police et la régie, mais le plus important est de conserver une parfaite cordialité dans les rapports avec la clientèle multiforme.

Lorsque Vanka Caïn prit la direction de l'établissement, Bachka lui fit cette sorte de conférence.

— C'est ça... oui... fais-toi bien à l'idée que nous ne sommes perdus qu'à vos yeux de cabaretiers; que dans notre conscience, nous ne le sommes que provisoirement. Le dernier des ivrognes garde au fond de son cœur une profonde conviction qu'il ne s'abandonne à ce vice que momentanément, mais qu'il se relèvera et reprendra une vie plus honorable que ne la mènent ceux qui n'ont jamais bu.

— Comme de juste. Chacun de vous en buvant son petit verre espère en finir et se dit à lui-même que ce sera le dernier, ajouta Vanka sur un ton de philosophie. Tout cabaretiers que nous sommes, nous savons aussi voir les choses.

— Très bien... Il faut donc que tu comprennes ceci: remarque le bien, on ne peut s'enrichir et retirer de gros bénéfices qu'en exploitant les malheureux: ce ne sont pas les richards qui viendront grossir ta caisse, ce ne seront que de pauvres diables comme nous. Je te dis tout de suite pourquoi... Primo, les richards sont peu nombreux; secondo, le riche fait toutes ses provisions en gros, en temps opportun, par conséquent à bon marché, tandis que le pauvre vit au jour le jour, dépensant au fur et à mesure ce qu'il gagne, achetant en détail ce qu'il vous paie le double. Et dans vos mains habiles, les petits sous amassés ne tardent pas à former un capital... Trouves-tu tout cela juste?... Donc, note-le bien... Si tu étais versé dans les mathématiques, je pourrais t'expliquer encore ce que c'est

qu'une quantité infinitésimale qui ne peut plus être mesurée. Eh! bien, ces quantités infinitésimales accumulées forment des montagnes... Oui, mon ami, c'est ainsi et c'est précisément ce qui se produit tous les jours dans votre commerce.

— Parbleu! et chacun son métier... Il y a cependant une chose que je ne peux comprendre : quand vous vous mettez à raisonner, vos paroles coulent de source et vous apportez beaucoup de logique dans votre jugement. Mais, dans la vie pratique, c'est autre chose ; vous êtes embarrassés de vous-mêmes ; avec tout votre savoir, vous ne savez rien faire de vous... Il y a des moments où ça fait pitié!... Avec tant d'instruction et tant d'esprit quelle belle carrière ne pourrait-on embrasser? Mais... Grand Dieu!...

— Ceci, mon cher Ivan Vassilievitch, est une question qui n'est nullement à ta portée et tu ne devrais pas y toucher.

Bachka devint bientôt la main droite de Vanka Caïn dans toutes les affaires importantes de son établissement et, en même temps, une sorte de vache à lait dont il tirait régulièrement revenu. En effet, c'était Bachka qui donnait le ton à « Plevna » ; il y était un personnage influent. Il se fit une spécialité de la profession d'avocat, qui lui rapportait parfois des sommes assez rondelettes. Il s'empressait alors de s'habiller correctement, mais il ne tardait guère à se défaire de ses effets. Il comptait de nombreux clients parmi les commerçants et les ecclésiastiques qu'il exploitait avec une adresse peu commune. Et c'est de « Plevna » que sortait la masse des pétitions qui encombraient les différentes instances des tribunaux. Il figurait encore comme témoin dans tous les actes des deux notaires de la ville.

Bachka gagnait ainsi au minimum un rouble par jour, mais, dans cette vie agitée, il y eut des périodes stériles où il demeurait des semaines entières sans toucher un kopeck. Alors toutes sortes d'aventures lui arrivaient. Et c'était précisément quand il pouvait disposer d'une somme d'argent assez forte qu'il allait la dépenser de suite et qu'il s'adonnait à l'alcool, jusqu'à se dépouiller de ses vêtements et à ne plus être en état de se présenter chez le notaire.

Alors Vanka Caïn le tirait d'embarras sans laisser échapper cette belle occasion de lui faire, chaque fois, de vives remontrances. Et, tout en gardant au fond du cœur une grande admi-

ration pour ses talents, il ne se faisait pourtant pas scrupule de faire peser sur lui sa main de Caïn.

Les autres habitués de « Plevna » se groupaient autour de Bachka.

Kornilytch, ancien commerçant ruiné, était un fort joueur de billard. Vivant de sa réputation, il passait nuits et jours dans les cafés, épiant l'instant favorable où il pourrait exploiter quelque joueur. Et, retournant à « Plevna », il y dépensait tout son gain à faire bombance. Grand viveur, prodigue, dépensier incorrigible, il éprouvait le besoin de faire du chic en dépensant l'argent. Pas très buveur, il aimait à passer ses loisirs à « Plevna » uniquement pour se trouver en compagnie d'une personne aussi distinguée que Bachka.

Trouba était un paysan déchu. A Propadinsk, il avait inventé une industrie toute spéciale ; très affable, il sut attirer les moujiks qui venaient au marché, et ils formèrent sa clientèle. Toujours porteur d'un jeu de cartes, il le gardait soigneusement dans l'une de ses poches ; dans une autre, il avait un gros sou ingénieusement fabriqué. C'était son secret ; il ne s'en servait que dans des moments opportuns et jamais il ne l'exhiba à « Plevna ». Voici comment il s'y prit pour le truquer. Il le lima à la moitié de son épaisseur en laissant intact le côté qui portait l'inscription, fit des trous sur la surface travaillée et y versa du mercure. Puis il le souda avec la moitié d'un autre sou auquel il laissa l'effigie de l'aigle. Dès qu'il voyait dans un cabaret un individu légèrement éméché, il l'entraînait pour l'engager à jouer aux cartes ou au jeu de pile ou face. Et c'est alors qu'il avait recours à son fameux sou, ne courant plus les riques de perdre, car immanquablement cette pièce devait retomber du côté du plus lourd. Et alors il portait son gain illicite chez Vanka Caïn où il se mettait à boire en paysan jusqu'à ce qu'il eût complètement mis à sec sa bourse.

Qui était Ckocklik ?... Il ne le savait pas lui-même. Très timide, inoffensif, il se laissait tout dire et tout faire sans jamais tenter de protester. Son existence était énigmatique pour ses amis eux-mêmes. Ils savaient seulement qu'il jouait de la guitare et qu'après de grands efforts il était parvenu à jouer même des airs d'opérettes avec deux bouchons qu'il se mettait entre les dents. Kornilytch et Trouba exerçaient sa patience et Bachka

lui-même ne se faisait pas faute de s'en servir comme d'un commissionnaire, lorsqu'il avait des demandes de secours à porter et dans bien d'autres cas. Bref, ce Ckocklik n'avait pas d'initiative propre, il était heureux de rendre service et ne pouvait agir que sous l'impulsion d'autrui.

Akoulina parfois s'attendrissait sur lui et lui reprochait sa timidité en disant :

— Que tu es bête, mon pauvre Ckocklik !... Tu te laisses mener par le bout du nez... Fais-donc comme les autres...

— Nous sommes de petites gens, Akoulina Mirevna, nous allons à petit pas, lui répondait Ckocklik tout troublé en tirant timidement les manches de son patelot.

Nos amis ne se privaient pas d'exploiter à leur tour la clientèle du cabaret et c'étaient jour de fête lorsque le grand monde de Propadinsk venait se griser à « Plevna » jusqu'à pouvoir y retourner ses poches, bien garnies à l'entrée. Lorsque les parents inquiets venaient chercher les absents pour les emmener, ils éclataient en injures qu'ils adressaient à Vanka Caïn en le menaçant de la police.

Le cabaretier, en secouant avec un certain chic ses longs cheveux pommadés, prenait un air doucereux et poli en leur disant :

— Que voulez-vous? Je ne les force pas à boire !... Et quant à vos menaces, permettez-moi de ne pas en tenir compte parce que j'ai ma patente... Vous pouvez porter votre plainte si cela vous plaît.

Vanka Caïn était homme de tact : il avait surtout le sentiment des mesures, le génie de la pénétration : il traitait les gens suivant leur valeur et à cette subtilité de sens se rattachait encore une bonhomie tout à fait russe. Certes, Vanka était une parfaite canaille dans son commerce. Mais, dans son intérieur, c'était un tout autre homme : il avait plutôt l'air d'un père de famille. Il passait pour être humain aux yeux des vagabonds qu'il hébergeait et qui le servaient dans son ménage et soignaient son cheval. Bachka lui-même ne se sentait pas froissé de sarcler son jardin potager.

— Crois-tu donc, Ivan Vassilievitch, lui disait Kornilytch, attendri par l'alcool, que j'irais passer mon temps dans un autre cabaret que le tien?... Ah, non !... non, mon vieux !... J'ai quand même le sentiment de ma dignité... Crois-moi, si je

viens chez toi, c'est parce que je t'estime... Oui... Je viens ici comme chez un père, voilà..!

Il faut cependant faire remarquer une particularité de « Plevna ». C'est que dans ce milieu on était tenu de garder un sévère décorum, qu'on eut en vain cherché autre part. Ici on devait observer rigoureusement tout un rituel de bon ton: il était absolument défendu à une femme de passer le seuil de l'établissement. De nombreuses raisons amenèrent l'établissement de cette loi draconienne que Brachka venait d'enfreindre pour la première fois, car lui-même, ne supportant pas les femmes, avait contribué à les exclure du cabaret.

Akoulina Mitrevna, qui en sa qualité de femme détestait toutes les femmes, se chargeait de faire observer cette Constitution de bonnes mœurs. Vanka Caïn gardait la neutralité. Soumis à sa maîtresse, il la laissait faire, surtout dans les périodes critiques où il levait un peu trop haut le coude en absorbant sa propre marchandise.

On comprend donc aisément l'indignation provoquée dans l'assistance par l'apparition de La-Figure. Et lorsque la porte du cabaret se referma sur elle, il y eut un concert d'approbations adressées de toute part à la cabaretière qui avait eu une attitude belliqueuse dans cette affaire.

— Bravo, Akoulina Mitrevna, lui criait-on de tous côtés, comme s'il s'agissait d'une grande victoire.

— Désormais, Bachka doit être parmi nous plus méprisé que Mazeppa lui-même.

— C'est un véritable Grischka Otrepieff (1).

L'opinion, surexcitée au dernier point, prononça sans appel le verdict contre Bachka, sans circonstances atténuantes. Seul Vanka Caïn éprouva un remords de ne pas lui avoir offert à temps un petit verre, cause de tout le mal. Mais il ne voulut faire part à personne des remords secrets de cette faute qui ne retombait qu'indirectement sur lui.

« Cet homme a-t-il donc perdu la tête? pensait Vanka Caïn pendant qu'il servait sa clientèle. A-t-il imaginé un tour! Qu'avait-il donc besoin d'amener ici cette peste de fille!... Fallait-il qu'il fût bête d'aller choisir une traînée pareille!...

(1) Ces noms historiques sont devenus chez le peuple russe synonymes de *traîtres*. *Traduct.*

Bon Dieu, est-il donc possible qu'il y ait de telles créatures en ce monde..!

Dès le lendemain, Kornilytch donnait sur La-Figure les renseignements les plus détaillés, recueillis dans tous les cabarets où cette femme n'était que trop connue.

En fumant son cigare bon marché, il commença son récit avec un air fin :

— C'est une fille noble, soigneusement élevée par ses parents. Elle a mal tourné. On la vit sur les planches d'un théâtre, dans les cafés-chantants et enfin courant de cabaret en cabaret. Et de bravade en bravade elle contracta l'habitude de se griser : vous avez pu voir jusqu'où elle est arrivée. Zoboune m'a conté comment elle s'était emparée, de Bachka. C'est horrible ce qui s'est passé là. Si vous saviez quelle est l'astuce de cette femme... C'est simplement une pierreuse, Dieu nous en garde !...

— Cette sacrée coureuse mérite d'être pendue, dit un autre.

Les conversations de ce genre ne pouvaient cependant apporter aucune consolation à nos amis qui se ressentaient tous de l'absence de Bachka, comme si la roue principale de l'engrenage eut été enlevée. Et; pour comble de malechance, le cabaret était assiégé de clients qui venaient demander la rédaction de pétitions et d'actes de procédure : Mais Bachka ne brillait que par son absence.

— Le bruit court qu'il s'est noyé, répondait Vanka Caïn avec un sinistre sourire, quand il était pressé de questions par ces pétitionnaires illettrés.

(A finir) SIBIRIAK.

Traduction du russe par MARIE STROMBERG.

CONGRÈS DE L'INSTITUT INTERNATIONAL DE SOCIOLOGIE

Du 21 au 24 juillet dernier ont eu lieu, à Paris, les séances du troisième congrès de l'Institut International de sociologie, fondé en 1893 sur l'initiative de M. R. Worms. Depuis sa fondation, cette institution a légèrement modifié son caractère et ses tendances primitives. Dans le discours, prononcé à l'ouverture du premier congrès, M. Worms disait : l'Institut se tiendra en dehors de toutes les questions pratiques ; il restera complètement neutre dans la lutte entre les différents systèmes d'idées. L'exécution de la première partie de ce programme était difficile. Les questions pratiques sont si étroitement liées à la théorie, et certaines conceptions scientifiques entraînent si inévitablement les conclusions pratiques correspondantes, qu'on ne peut qu'artificiellement établir entre elles une séparation tranchée. Les membres de l'Institut de sociologie ont semblé partager cette manière de voir à en juger par certains rapports dans lesquels se montrent clairement les opinions, toutes pratiques, de leurs auteurs, et aussi par les paroles de M. Worms lui-même qui, le jour de l'ouverture du congrès, a manifesté sa satisfaction de voir la théorie et la pratique réunies dans la personne de plusieurs membres de l'Institut de sociologie, en particulier de M. Lilienfeld, président du congrès, qui a déployé son activité d'homme politique dans les fonctions de sénateur russe et ses capacités scientifiques dans la défense de la théorie organiciste de la société.

La question est de savoir, maintenant, quelle direction prendra ce besoin de se prononcer dans les questions pratiques et jusqu'à quel point l'Institut saura exécuter, sous ce rapport, la seconde partie de son programme : rester complètement neutre. C'est surtout le caractère officiel que semble prendre cette institution, dont le dernier congrès a eu lieu à la Sorbonne, sous la protection des personnages officiels, qui peut, avec le temps, y mettre obstacle. L'avenir le montrera, d'ailleurs.

Dès la première séance, on pouvait voir que c'est la théorie organiciste de la société qui serait le centre de toutes les discussions. Dans chaque rapport, à propos des questions les plus diverses, on trouvait des considérations la concernant, jusqu'à ce qu'elle devint enfin l'objet même de la discussion. L'importance prépondérante, prise par cette question, nous invite à commencer par exposer la discussion à laquelle elle a donné lieu, pour passer ensuite aux rapports concernant d'autres sujets.

La discussion sur la théorie organiciste a été assez longue et assez détaillée. Les définitions et les exposés de la théorie, faits par ses différents partisans, ont présenté des divergences assez grandes, ôtant ainsi au système tout entier le caractère de précision et d'unité. De plus, les organicistes n'étaient pas tous organicistes au même point. L'exposé le plus complet de la théorie a été fait par M. Worms; mais comme il a déclaré lui-même ne rien ajouter à ce qui a déjà été

dit dans sa thèse, *Organisme et Société* qui fait suffisamment connaître ses idées, il n'y a qu'à les rappeler ici sommairement.

L'individu dans la Société, dit M. Worms, correspond à la cellule dans l'organisme. De même que la cellule appartient en même temps à un feuillet, à un segment, à un tissu et à un organe, de même l'individu peut simultanément faire partie d'une famille, d'un groupe topographique, d'un groupe basé sur l'affinité mentale et d'un groupe fonctionnel — modes de groupement qui correspondent exactement chacun à chacun de ceux qui existent pour la cellule. La faculté de la cellule, d'appartenir simultanément aux différents groupes, sert à M. Worms pour réfuter les arguments de ceux qui considèrent cette faculté comme caractéristique de l'individu vivant au sein d'une Société et s'appuie sur son absence dans la cellule pour nier l'analogie entre la Société et l'organisme. Le même fait prouve, selon lui, que la division en classes n'est pas la seule qui existe dans notre Société.

A ce parallélisme entre les rapports *anatomiques* de la cellule et de l'individu, correspond l'analogie de leurs fonctions, c'est-à-dire de leur *physiologie,* analogie pour laquelle M. Worms s'appuie sur M. De Greef. Les faits économiques correspondent, dans cette conception, aux phénomènes de nutrition ; les faits de la vie zoologique, à ceux de reproduction; enfin les phénomènes artistiques, religieux, scientifiques, moraux, juridiques et politiques, à ceux de la vie de relation.

A la physiologie fait suite la *taxionomie*, qui, aussi bien pour l'organisme que pour la Société, devrait être basée sur leur genèse, mais se trouve forcée jusqu'à présent à s'appuyer sur des caractères purement anatomiques.

La *pathologie* aussi existe dans la Société comme dans l'organisme. Dans la Société, elle se présente sous la forme des troubles de la vie familiale et économique, ces derniers correspondant aux troubles trophiques de l'organisme. L'analogie dans les maladies entraîne celle de l'*hygiène* et de la *thérapeutique;* cette dernière, nous forçant à renoncer aux panacées, doit nous apprendre à ne plus tomber sous l'influence des utopies dans la voie sociale et à nous borner à suivre l'évolution.

Après avoir présenté un exposé de ses théories, M. Worms arrive assez rapidement à faire certaines concessions. Ainsi, il n'exige pas, d'abord, comme le fait M. Novicow, que chaque institution sociale ait son correspondant organique, tout en reconnaissant que le droit de l'héritage est bien basé sur le phénomène de l'hérédité et que la propriété privée a également son fondement dans la biologie. Puis, il déclare que la théorie organique, loin d'être exclusive, peut facilement s'accommoder de toutes les autres écoles sociologiques, que ce soit la théorie psychologique de Tarde ou le matérialisme économique des marxistes. Quant à la diversité des conclusions pratiques que l'organicisme peut comporter, M. Worms n'y voit qu'une preuve de sa complexité et, par conséquent, de sa vérité.

Un autre défenseur de la théorie organiciste, M. Novicow, s'est proposé surtout de réfuter les arguments de ses adversaires et ne s'est occupé que peu d'exposer ses propres opinions. Mais le peu qu'il a dit suffit pour nous montrer qu'il s'écarte dans une certaine mesure du système de M. Worms. Ainsi, par exemple, il croit la biologie capable de donner des répònses décisives aux questions sociologiques. Il croit que, pour savoir si une institution doit exister, il suffit de s'adresser à la biologie et de voir si un phénomène correspondant existe dans l'organisme. C'est ainsi que nous saurons si le pouvoir de l'Etat doit être renforcé ou affaibli, si la propriété privée a sa raison d'être, etc. Quant aux objections faites à la théorie, M. Novicow croit qu'à la base de beaucoup d'entre elles se trouve une illusion d'optique : c'est elle qui mène à dire que le cerveau pos-

sède sur tout le corps un pouvoir despotique — ce qui n'est pas désirable pour le gouvernement de la Société — et que les cellules sont contiguës dans l'organisme, tandis que les individus faisant partie d'une Société ne le sont pas. On objecte également, dit M. Novicow, que nous ne trouvons pas dans la Société une différenciation aussi considérable que dans l'organisme; mais, d'une part, tous les organismes ne sont pas différenciés, et, de l'autre, les Sociétés tendent à le devenir de plus en plus à mesure qu'elles progressent, comme nous le montre l'existence de différentes déformations professionnelles. On dit aussi que le cerveau d'un organisme est massé dans un même point, tandis que le cerveau social se trouve dans les différentes parties de l'organisme social. C'est vrai, mais pour être un organisme d'un genre particulier, la Société n'en est pas moins un organisme (M. Novicow s'écarte déjà ici du parallélisme complet de M. Worms). En résumé, la théorie organiciste est absolument indispensable pour la création d'une sociologie scientifique d'où elle servira à chasser toute métaphysique.

Avec M. Lilienfeld nous trouvons encore une définition un peu différente. La Société, dit-il dans son rapport (qui a pour sujet la « méthode graphique en sociologie », mais s'appuie tout entier sur le parallélisme supposé entre le développement de l'individu et celui de la Société) n'est pas identique à l'organisme. C'est un organisme dans lequel le système nerveux et sa fonction prédominent sur tout le reste, tandis que les tissus musculaire et osseux font défaut. On peut donc appeler la Société *super-organisme*, dans le même sens que le système nerveux est un super-organisme par rapport aux tissus musculaire et osseux.

Tel est l'aspect sous lequel a été présentée au Congrès la théorie organiciste. Mais, à côté des organicistes purs, il faut signaler ceux qui, sans admettre cette théorie comme base de leurs conceptions, profitent largement de ses analogies, comme par exemple le baron Garofalo. Tout en considérant la théorie organiciste comme insuffisante et réduisant la sociologie au rôle d'une simple branche de la biologie, il en tire des conclusions importantes aussi bien au point de vue théorique qu'au point de vue pratique. Les opinions de M. Garofalo sont connues dans leurs traits essentiels. En politique, elles sont caractérisées par la tendance à élargir et à renforcer autant que possible le pouvoir de l'Etat, en réduisant les institutions représentatives. Le Parlement, loin de ne pas représenter assez les intérêts et les désirs de la population, ne les représente que trop, suivant M. Garofalo. Et comme les masses populaires, dénuées de mémoire, sont incapables de gouverner, il faut leur enlever ce pouvoir, conclut-il, au profit d'une élite sociale, d'un institut national formé par les meilleurs Pour démontrer ses théories, la conception organiciste lui est d'un puissant secours. Le gouvernement, dit-il, c'est le cerveau social; comme, dans l'organisme, le cerveau doit diriger tout, il en est de même pour le gouvernement dans la société; dans l'organisme, plus le cerveau est puissant, plus élevé est l'organisme; il doit en être de même pour la société.

Les idées de M. Garofalo nous fournissent un exemple des conclusions qu'on peut tirer de la théorie organiciste. D'autres, comme M. Novicow, glorifient, en se basant sur elle, la différenciation à outrance, la division du travail poussée jusqu'à l'apparition des déformations physiques professionnelles. Ces deux tendances constituent les conclusions les plus habituelles des organicistes; il y a cependant des sociologues qui, en partant du même point de vue, aboutissent à des résultats diamétralement opposés. C'est un tel système que nous fait connaître M. Krauz. Tout en étant lui-même adversaire résolu de la théorie organiciste qu'il trouve inutile, stérile pour la sociologie et artificiellement construite et à laquelle il oppose le positivisme et surtout le matérialisme économique, M. Krauz fait remarquer que cette conception, loin de ne comporter

qu'une série de conclusions pratiques, peut servir à des sociologues d'opinions très différentes. Il montre l'exemple de Krusinski, sociologue polonais, qui, en partant de ce point de vue, est arrivé à des conclusions socialistes. Dans l'organisme, dit Krusinski, toutes les cellules dérivent de la multiplication d'une seule et chacune d'elles consomme selon ses besoins et travaille selon ses forces, tandis que dans la vie sociale la société a le plus souvent pour origine la conquête; le travail de la majorité des individus surpasse leurs forces et leur consommation reste beaucoup au-dessous des besoins. De là la lutte des classes qui empêche d'établir une analogie, car une société de classes ressemble non pas à un organisme, mais à plusieurs organismes, parasitiques ou tout au plus mutualistes par rapport les uns aux autres. Mais s'il n'y a rien de commun entre une société de classes et un organisme, on ne peut pas en dire autant d'une société *communiste*; cette dernière présente, au contraire, beaucoup de traits communs avec l'organisme. Ainsi, niant l'analogie entre la société et l'organisme pour une société capitaliste, Krusinski devient organiciste pour la société communiste, mettant les arguments habituels des organicistes au service des conclusions, diamétralement opposées à celles qui sont chères à la plupart d'entre eux.

Passons maintenant aux adversaires de l'organicisme; parmi eux c'est M. Tarde qui en a fait la critique la plus complète.

Entre la société et l'organisme, dit-il, il n'y a pas d'analogies. A la société manque tout d'abord le caractère le plus essentiel de tout organisme : un moment déterminé de naissance et de mort. Puis où voyons-nous, dans la société, tous les autres phénomènes qui se passent dans l'organisme? Où sont les sociétés de différents sexes? Où est la reproduction des sociétés et a-t-elle quelque chose de commun avec celle de l'organisme? En quoi l'agrandissement de la société qui se fait généralement par fédération et par annexion ressemble-t-elle à la croissance de l'organisme? Où est enfin la langue ou la religion des cellules? Bien plus, même les phénomènes, qui existent aussi bien dans la société que dans l'organisme, suivent souvent, dans leur développement, des directions opposées. Telle est par exemple la différenciation qui constitue pour l'organisme un signe de haute perfection, tandis que dans la société son plus haut degré correspond au régime des castes, tandis que les sociétés plus développées tendent de plus en plus à diminuer les effets de la division du travail. En ce qui concerne en particulier le système nerveux, non seulement sa fonction ne se concentre pas à mesure du développement, mais se disperse, avec l'extension des connaissances, à travers la société toute entière.

S'il y a quelques traits communs entre l'organisme et la société, dit M. Tarde, c'est parce que les deux catégories de phénomènes sont régies par les mêmes lois. En général, la théorie organiciste loin d'être nécessaire à la sociologie, lui est plutôt funeste, car d'un côté elle néglige trop l'histoire et considère l'humanité comme devant fatalement suivre une voie déterminée, et, de l'autre, au point de vue pratique, elle est autoritaire et mène à des conclusions allant à l'encontre du progrès social.

S'étant arrêté surtout sur la critique de l'organicisme, M. Tarde n'a dit que quelques mots sur sa propre conception de la sociologie, se bornant à indiquer que c'est le fait du *transfert de l'exemple* qui se trouve à la base de tous les phénomènes sociaux.

Une autre critique de l'organicisme a été faite par M. L. Stein, professeur à l'université de Berne, en partant surtout de ce point de vue que les lois biologiques et les lois sociologiques ne sont pas comparables, les premières ayant véritablement le caractère de lois et permettant de prévoir les faits, tandis que les secondes admettent toujours des irrégularités, les faits sociologiques ne se reproduisant jamais exactement.

Plusieurs autres membres du Congrès ont pris part à la discussion sur la théorie organique, mais il serait trop long de rendre compte de toutes les opinions exprimées. Citons seulement le professeur Kareieff de Pétersbourg et le professeur Espinas.

M. Kareieff a divisé toutes les écoles sociologiques actuelles en quatre catégories : école organique, école darwinienne, école du matérialisme économique et école psychologique. Après avoir remarqué que chacune d'elles renferme sa part de vérité, il a dit qu'en effet la Société avait une tendance à devenir un organisme, mais qu'elle en était empêchée par la volonté des individus ne consentant pas à descendre au rôle de simples cellules.

M. Espinas nie l'analogie entre l'organisme et la société, parce que cette dernière ne possède pas la qualité distinctive de l'organisme, c'est-à-dire une enveloppe propre. Mais, d'un autre côté, il ne peut pas admettre la relativité des lois sociologiques, dont parle M. Stein. La Société, dit-il, tout en n'étant pas un organisme, a ses lois fixes, solidement établies, quoi qu'en disent les socialistes qui ne veulent pas les reconnaître parce qu'elles détruisent leurs utopies.

L'impression générale qui se dégagea de cette discussion sur la théorie organique fut que cette théorie était repoussée par la majorité des membres du congrès. M. Stein a conclu que l'organicisme a fait son temps ; M. Steinmetz, qu'il est absolument stérile pour l'étude de la sociologie ; M. Tarde, qu'il est même nuisible parce qu'il amène à dédaigner l'histoire. D'autres disaient que c'est abus de la métaphore et de l'analogie, un jeu de mots etc. C'est M. Stein qui a résumé la situation générale. Les adversaires, a-t-il dit, ont formé entre eux une espèce de fédération républicaine, comme celle des trois langues en Suisse. Si les organicistes admettent que la Société n'est un organisme qu'au sens téléologique, c'est-à-dire l'ensemble d'une multitude de parties tendant au même but, on peut le leur accorder. La Société est non pas un organisme, mais une organisation : Le premier est inconscient, tandis que le second est un produit de la conscience.

Le rapport de M. Stein lui-même n'a pas été présenté au congrès tout entier en une seule fois, car la partie qui traitait de la théorie organique a trouvé sa place dans la discussion sur cette dernière. Quant à sa conception de la sociologie, voici à quoi elle se réduit dans ses traits essentiels.

Le domaine de la sociologie est mal déterminé, mais on ne peut cependant pas contester son utilité et ses droits au titre de science. Ce qui la distingue, c'est le caractère propre de ses lois qui sont non des lois absolues ni des vérités éternelles, mais des lois relatives et des vérités de fait. Son objet est partagé avec les autres sciences et embrasse trois domaines distincts.

1° L'étude de la coexistence des individus dans la société (ethnographie, démographie statistique etc.) C'est l'*être social* (statique).

2° L'étude des rapports génétiques, de la succession des phénomènes (histoire des sociétés). C'est le *devenir social* (dynamique).

3° L'étude du côté pratique, c'est-à-dire science des devoirs sociaux. C'est le *devoir social*.

La sociologie englobe toutes les sciences qui restent dans ces trois domaines et qui, elles, se bornent chacune à un seul côté de la vie sociale.

Parmi les autres rapports présentés au congrès un seul encore offre un caractère tout à fait général posant les questions les plus larges et les plus importantes de la science sociale, c'est celui envoyé par le professeur Lester Ward et ayant pour titre : « L'économie de la douleur et l'économie du plaisir. » L'auteur part de cette idée que c'est le sentiment, notamment celui de la douleur et du plaisir, qui se trouve à la base de tous les actes humains. Mais ce sentiment, dit-il, a subi une certaine évolution. A l'état animal, ce qui domine :

c'est la crainte de la douleur immédiate, l'animal étant toujours sur le qui-vive, toujours préoccupé à éviter les sensations désagréables. Mais comme il ne prévoit pas le danger de la mort, ne fuyant que le danger du moment présent, aucune mauvaise prévision de l'avenir n'est possible pour lui. La situation de l'homme sauvage est la même sous ce rapport. Il vit sans conscience de la lutte pour l'existence, sans idée de conserver la vie, sans crainte de l'avenir. Aucun pessimisme n'est possible ici ; au contraire : éviter la douleur sans conscience de la mort qui menace même à l'optimisme. Ce n'est que plus tard que la crainte de l'avenir se développe et, avec elle, un sentiment qui devient du *pessimisme* en Occident et de l'*ascétisme* en Orient.

En général la tendance à *fuir la douleur*, à l'exclusion des autres tendances positives, a pendant longtemps prédominé dans l'humanité. C'est le règne de l'*économie de la douleur* qui a laissé son empreinte sur les différentes branches de nos connaissances. Ainsi l'économie politique était basée jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle sur la conception de l'homme-animal cupide. De même l'éthique consistait jusqu'à présent en prescriptions visant *ce qu'il ne faut pas faire* et étant ainsi exclusivement négative.

Peu à peu cependant une nouvelle tendance se fait jour, révolutionnant toutes les conceptions anciennes. Ce qu'on commence à mettre au premier plan, ce sont les exigences de la nature, satisfaites à l'aide de la raison, dont l'apparition a été un progrès dans le cours du développement et qui a servi de guide à l'humanité dans son évolution. Le sentiment acquiert de plus en plus une importance prédominante ; la satisfaction des besoins devient un but, rendant ainsi le progrès infini, grâce à leur développement incessant. En même temps l'*économie de la douleur* (négative) se trouve remplacée par l'*économie du plaisir* (positive).

Toutes les sciences partielles subissent l'effet de cette transformation. La nouvelle *éthique* met au premier plan la recherche du plaisir, la satisfaction des besoins, à la place des notions de l'éthique classique, niant le sentiment et posant les principes du devoir, du mérite, etc. La même tendance peut être constatée dans la psychologie, où l'étude du côté affectif des phénomènes psychiques remplace l'étude exclusive de l'intellect.

Transformées ainsi, toutes les branches du savoir doivent converger pour constituer la *sociologie*, ayant un caractère éminemment pratique, un but utilitaire, l'amélioration de la vie sociale. C'est cette sociologie pratique qui forme la sociologie *dynamique*, dont Comte peut être considéré comme le véritable fondateur.

Si M. Ward prêche le caractère moral et pratique de la sociologie, il n'en est pas de même de M. Steinmetz, professeur à Utrecht, qui, dans son rapport sur « Les sélections indirectes » affirme la nécessité de s'affranchir des tendances morales et politiques pour pouvoir profiter de toutes les méthodes que la science nous offre. M. Steinmetz s'est proposé d'étudier un phénomène dont l'action, toute inconsciente, peut, dit-il, être tantôt utile, tantôt nuisible, mais n'est jamais négligeable. Ce phénomène, c'est celui de la sélection indirecte, constaté aussi bien dans la vie organique que dans la vie sociale. Mais, à l'inverse de ce qui a lieu ordinairement, il se montre, selon lui, bien plus clairement en sociologie qu'en biologie. La sélection indirecte opère sur des caractères corrélatifs. Une qualité étant perdue, dit M. Steinmetz, d'autres, corrélatives peuvent disparaître également ; ou bien, au contraire, on constate l'apparition de qualités nouvelles dont le développement avait été empêché par la qualité disparue. Dans le processus de la sélection il peut y avoir conflit entre ce qui est utile à l'individu et ce qui est utile à l'association ; alors seuls les peuples qui savent conserver cette dernière catégorie des caractères survivent, tandis que ceux dénués

d'union et de solidarité périssent. D'autre part, la complexité des caractères psychiques engendre, sous l'influence de la sélection indirecte, une autre série de conflits : presque toute qualité psychique se trouve composée d'autres qualités plus simples, et peut se trouver éliminée par l'élimination d'un de ses composants, devenu nuisible et tombant sous l'action de la sélection. Par exemple la cruauté : c'est un composé qui pourrait être très nuisible à l'association, mais dont les composants sont très sujets à la sélection. Il y a ici conflit entre la sélection directe, qui tendrait à conserver la cruauté comme utile dans la lutte pour l'existence, et la sélection indirecte qui tend à l'éliminer en éliminant ses composants. La dernière l'emporte, mais lentement et avec des exceptions causées par l'action de la première.

A côté de ces rapports traitant des questions très générales, il y en a eu d'autres sur des sujets plus particuliers. Ainsi, le professeur Starcke, dans un rapport qui touche de près les questions pratiques de l'époque actuelle, s'est proposé de formuler des *lois de l'évolution politique*. Voici le résumé de ce rapport : (1)

Les lois de l'évolution politique

Chercher les lois qui gouvernent les phénomènes sociaux est le but de tous les sociologues. La méthode déductive vise à l'explication de ces phénomènes en formant des hypothèses sur les causes qui ont produit les différentes formes de la société ; et les lois seront formulées seulement comme une conclusion logigue de ces causes. La méthode inductive cherche dans les phénomènes les traits constants et essentiels ; les lois ne seront que ces généralités et on pourra posséder ces lois avec une certitude parfaite sans avoir encore aucune connaissance des causes officieuses des phénomènes. La première méthode est celle des organistes. Leur ingénuité est admirable, mais l'hypothèse d'où ils partent rend toutes leurs conclusions fragiles et sans valeur pratique. L'autre méthode ne peut encore aller, je crois, jusqu'à la connaissance des vrais causes des phénomènes sociaux ; mais elle donnera par l'exactitude de ses investigations et le caractère positif et indubitable des faits qu'elle rassemble, une base plus solide pour chercher dans l'avenir les causes de l'évolution de ces phénomènes. L'histoire comparée est donc la seule méthode admissible, parce qu'elle évite absolument tout élément hypothétique dans les faits, qu'elle cherche à expliquer.

La vie politique des sociétés peut être étudié avec beaucoup d'exactitude, parce que l'histoire s'est occupée de ces phénomènes depuis longtemps. Quand on parcourt le passé on peut formuler cinq lois, qui semblent avoir présidé à toute évolution politique. La vie politique n'est autre chose que la manière de régler les intérêts qui sont communs pour un nombre d'individus vivant ensemble sur le même territoire, et, par suite, influencés par les mêmes causes extérieures. A côté de ces intérêts, tous ont leurs intérêts propres, leurs motifs spéciaux ; tous cherchent à harmoniser les deux espèces d'intérêts de manières différentes. L'homme qui, par son esprit vaillant, s'impose à ses camarades, s'engage par suite dans des situations qui exigent des cérémonies et des formes expresses et mystiques, qui établissent une différence tangible entre les actions politiques (c'est-à-dire celles d'un intérêt général), et les actions privées. Mais dans l'âme de cet esprit vaillant les deux sphères se toucheront et se confondront toujours. Comme acteur et directeur dans les affaires communes, il n'est que le représentant de tous, mais en agissant selon ses propres idées il devient le maître à tous. C'est là la substance de toute la vie politique : la lutte entre ces tendances, d'une part la consolidation d'un pouvoir politique, indépendant de la volonté des gouvernés et constitué en propriété personnelle de ceux qui se sont chargés des devoirs politiques, et d'autre part l'assurance des gouvernés de n'être conduits qu'en vue de leurs vrais intérêts communs. Les phénomènes essentiels se répètent. L'homme qui sait fortifier la vie commune entre plusieurs localités devient roi ; ses fidèles sont chargés du gouvernement de ces diverses localités en le représentant. Ensuite ils cherchent à se transformer en représentants indépendants et même en maîtres de ces localités. Le roi ne peut empêcher cette évolution par ses propres forces ; seulement les intérêts des localités mêmes décident qui l'em-

(1) Ce résumé, M. Starcke a bien voulu le faire lui-même pour l'*Humanité Nouvelle*.

portera, le roi ou les gouverneurs (c'est-à-dire les vassaux). Le maître, qu'on l'appelle roi, sénat, assemblée des représentants, ne garde jamais le pouvoir qu'il avait obtenu à l'origine par son esprit plus actif qu'en se résignant de plus en plus à séparer ses intérêts politiques de ses propres vœux. Nous croyons pouvoir formuler les lois de cette évolution de la manière suivante :

Ire Loi. — *Les tâches politiques sont toujours les mêmes. Seulement les moyens de les accomplir ont été très divers.*

IIe Loi. — *Le pouvoir politique est toujours d'une essence représentative.*

Le caractère représentatif de tout pouvoir existant n'étant qu'imparfait, il résulte de ces deux lois :

IIIe Loi. — *Le représentant se transforme toujours en maître de la société.*

IVe Loi. — *Le pouvoir politique servira toujours son possesseur comme moyen pratique d'accomplir ses buts économiques privés.*

La lutte qui est ainsi entamée inévitablement aboutira sinon à la destruction de la Société et à la mort de l'Etat, au moins à la victoire de ceux qui servent le plus possible les intérêts communs. On peut toujours être sûr que :

Ve Loi. — *Le pouvoir politique tombera toujours dans les mains de ceux qui réalisent au plus haut degré les possibilités économiques de la société.*

Les événements qui se déroulent autour de nous servent toujours mal à raisonner froidement et ne peuvent alors que très difficilement servir à établir des lois. Mais on peut vérifier par eux les lois que nous a données le passé. La victoire de la bourgeoisie sur l'ancien régime a été ainsi la vivification de nos lois ; l'espoir de la démocratie sera fondé négativement par l'impuissance de cette bourgeoisie à cesser à utiliser son pouvoir politique dans ses propres intérêts, et positivement par l'intelligence et l'intrépidité croissantes des ouvriers. Le pouvoir politique tombera dans leurs mains le jour où ils apprendront à s'associer d'une manière plus intelligente et à agir avec plus de circonspection.

Un autre rapport très intéressant, traitant une question particulière, est celui du professeur Loria sur l' « Importance sociologique des études économiques sur les colonies ». L'auteur part de cette idée générale que le développement des Sociétés suit toujours la même voie, sous l'influence prédominante du mode d'appropriation du sol. Les colonies, dit M. Loria, montrent mieux que tout autre phénomène le rôle prépondérant des conditions matérielles : nous y voyons une portion d'un peuple, transportée sur un territoire étranger, présenter, dans sa vie sociale, des phénomènes entièrement nouveaux, malgré la similitude des caractères psychiques. On y rencontre toutes les phases parcourues par l'humanité : communisme primitif, esclavage antique, servage du moyen-âge, salariat; et cela non pas sous l'influence du stade auquel se trouve actuellement la mère-patrie, mais comme répétition d'un stade déjà parcouru par cette dernière. L'homme traverse ainsi, d'une façon accélérée, dans la vie coloniale toutes les phases de la vie de la mère-patrie. Toutes ces formes économiques — le capitalisme y compris — se montrent ici comme exclusivement créées par les conditions d'*appropriation de la terre,* ce qui peut nous induire à croire que, pas plus que les autres phénomènes économiques, le capitalisme n'est éternel et que son existence, comme sa disparition, sont sous la dépendance de l'organisation de la propriété foncière.

Indépendamment de l'importance théorique que leur étude peut avoir pour le sociologue, les colonies présentent, selon M. Loria, un grand intérêt pour l'historien, comme une reproduction vivante du passé, contribuant à faire de l'histoire non plus une paléontologie, mais une physiologie.

A côté de ces rapports, traitant des différents côtés de la vie sociale, on peut signaler celui de M. Worms, consacré exclusivement à une question de méthode et ayant pour titre : « L'expérimentation en sociologie. » Après avoir passé en revue les différentes sciences et les facilités relatives qu'elles offrent pour l'application de la méthode expérimentale, M. Worms arrive à l'expérimentation en

sociologie qu'il trouve quoique difficile, mais non impossible et même nécessaire au caractère scientifique de cette science. Elle doit consister, d'une part, à suivre et à observer les actes du législateur, et, de l'autre, à observer les effets de l'influence que chacun exerce, même involontairement, sur son entourage et qui constitue en même temps une expérience. Ainsi, d'après M. Worms, se trouvent remplies les conditions qui rendent tous les phénomènes sociaux susceptibles d'expérimentation.

D'autres rapports, pouvant présenter un intérêt considérable, ont été inscrits à l'ordre du jour du congrès, mais, malheureusement, n'ont pas été lus. Tels sont surtout le rapport de M. Kovalevsky sur « La révolte des paysans anglais au XIVe siècle » et celui du professeur Letourneau sur « L'évolution de l'éducation ». Plusieurs autres, comme celui de M. Giner de los Rios, qui a été lu en résumé, sur « La science comme fonction sociale » (c'est-à-dire se trouvant sous la dépendance des phénomènes sociaux) et celui de M. de la Grasserie sur « L'évolution de l'idée de monarchie » (dans lequel l'auteur passe en revue les différentes formes de monarchie et propose un système politique destiné à concilier l'idée démocratique du nombre avec l'idée aristocratique de la valeur) ont passé sans soulever aucune discussion. Au contraire, une discussion assez longue a suivi le rapport envoyé par le prof. P. Dorado. Il traitait de la « suppression de la justice criminelle dans l'avenir », sous l'influence de l'évolution de l'idée de peine et des nouvelles idées qui se font jour dans ce domaine, grâce au développement de la psychologie et de la psychiatrie et tendent à faire considérer le criminel non comme un coupable, mais comme un malade, faisant prévoir ainsi le moment de la disparition totale de l'idée de crime et de peine.

La discussion a porté d'abord sur cette disparition future de la peine que M. Espinas ne croit ni possible — parce que le criminel est quelquefois non un malade, mais un être malfaisant — ni désirable — parce qu'elle entraînerait la disparition de toute responsabilité morale, de toute idée de liberté humaine. Ensuite, on a soulevé la question des rapports qui s'établissent, dans le courant de l'évolution de la justice, entre le domaine civil (privé) et le domaine criminel (public), et du passage graduel du domaine criminel dans le domaine civil d'un nombre d'actes de plus en plus considérable.

Signalons, pour terminer, le rapport très spécial de M. Limousin sur l' « origine religieuse du langage et de l'écriture » et celui de M. Lambert sur l' « obligation sociale de l'assistance » qui constitue plutôt un projet de réforme.

A l'ordre du jour du prochain congrès se trouve une question qui, surtout dans certains pays, passionne beaucoup les esprits : celle du matérialisme économique. En même temps que cette question sera traitée celle du clan. Le congrès se tiendra soit en 1899 à Berne, soit en 1900 à Paris.

M. G.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Les conditions de Claire, par M. Xavier de Ricard. — *L'homme en amour*, par M. Camille Lemonnier. — *La camarade*, par M. Camille Pert. — *La flamme et l'ombre*, par M. Léon Daudet. — *Pays d'ouest*, par M. Gustave Geffroy, etc.

On s'occupe beaucoup de féminisme en ce moment ; ces dames revendiquent toutes sortes de droits ; d'ailleurs trop justement, quand il ne s'agit pas d'inutiles droits électoraux et des noix creuses de la politique. Quant au reste il est ingénument évident qu'elles ont droit à toutes les libertés possibles, comme tout le monde et les hommes eux-mêmes, à l'amour libre, entre autres. Le livre (1) de M. Xavier de Ricard, fort original de conception, de revendications nettes et audacieuses, en pose la théorie dans un roman intéressant et supérieur par bien des côtés. Nettement en effet, et l'auteur ne saurait trop être estimé pour cette courageuse netteté d'idées, très rare dans la littérature où chacun, pour éviter de froisser ses lecteurs, ménage toujours, un peu plus un peu moins, la chèvre et le chou, très nettement donc M. Xavier de Ricard, dans son premier volume de la série *Dans l'autre monde*, établit pour la femme le droit de s'appartenir en tant que femme, avant comme après l'acte d'union, et de rester maitresse unique de sa personne, physique et morale, même après la possession, en dépit de toutes les servitudes de chair, de tous les esclavages moraux, sociaux, sentimentaux, dont on a chargé ses souples et légers bras comme d'autant de chaînes, souvent déguisées en parures symboliques, colliers de perles, menottes d'or, anneaux et bagues... Toute la liberté que s'octroie l'homme lui-même en ce qui concerne les relations amoureuses, voilà ce que la Claire de M. de Ricard réclame pour la femme. Elle méprise profondément tout ce qui, sous ce rapport, comporte une contrainte, fût-ce d'idées, une obligation, même de fidélité, le mariage aussi bien que la prostitution. Elle veut pouvoir se donner librement à qui lui plaît, même dans un caprice, se reprendre immédiatement et rester maîtresse d'elle-même, libre de réserver ensuite ses faveurs ou de les porter à un autre. Le fait d'avoir subi une minute la séduction d'un homme et d'y avoir pris du plaisir n'entraîne nullement pour elle une sorte de prise de possession qui l'assujettirait par la suite à cet homme. Pour s'être donnée une

(1) Vol. in-18, 3 fr. 50. Chamuel, éditeur.

fois elle ne lui appartient pas pour toujours, ni pour huit jours ; pour l'avoir aimé cinq minutes elle ne se reconnait nullement obligée de l'aimer éternellement et même cinq minutes de plus. Ce n'est là qu'acte physiologique, d'importance secondaire, où n'entre aucunement le don de l'être, cœur, âme, esprit, volonté, existence. En un mot le don de son corps, qui peut bien être momentanément obtenu d'elle par l'attrait du plaisir, des yeux noirs et des formes séduisantes, et auquel d'ailleurs elle se laissera parfaitement aller, n'y voyant ni le mal, ni la honte que la vieille tradition du péché originel continue à lui inculquer dans les esprits arriérés, ce don de son corps restera pour Claire un prêt éphémère, un cadeau superficiel, quelque chose de guère plus important, comme elle le dit elle-même, qu'une politesse quelconque, une poignée de main cordiale.

Sans remords elle s'y laissera aller chaque fois qu'il lui plaira, que l'homme rencontré saura par son attrait, une sympathie quelconque, éveiller en elle le trouble amoureux. Peut-être même ira-t-elle un jour jusqu'à se donner, par une charité transcendante, à un misérable paria, repoussant ou sale, qui la désire forcenément. Mais sans jamais donner d'elle que le plaisir du sexe et de contact, et en réservant son véritable être psychologique et sentimental, son existence intellectuelle. Ainsi avec Claire, l'amour libre se revendique dans toutes ses libertés, les plus licencieuses si l'on veut, et non plus seulement l'union libre, mais le contact libre.

Comme les chiens, alors ?

Hé ! ma foi, qui n'a envié quelquefois, comme dans la chanson de Jehan Rictus, la liberté de ces heureux quadrupèdes, dont aucune morale saugrenue ne vient déranger les batifolages naturels, chez qui en conséquence il n'est nullement nécessaire de rédiger des lois pour encourager la procréation, obvier à la dépopulation...

Comme les chiens !

Mais homme que tu es, si civilisé que tu le penses, homme à haute-forme et de la fin du XIX[e] siècle, en quelle viande précieuse et de quels fins boyaux te crois-tu rembourré, ô fraternel bipède, mon semblable ? Et manquerais-tu d'esprit et de la connaissance de toi-même au point de méconnaître ta substance, qui n'est que celle d'une bête, en dépit de ta vanité, et pas si loin que cela, dans l'échelle des êtres, de celle de ces braves toutous, dont les mœurs, qui diffèrent surtout des tiennes par leur franchise, soulèvent ton dégoût d'hypocrite.

Animal, l'homme l'est, biologiquement, et la plus grande sagesse qu'il puisse montrer n'est-elle pas de le reconnaître paisiblement et d'agir en conséquence, de suivre sa nature, au lieu de la torturer et de la fausser, de se conduire enfin physiologiquement comme une bonne bête naturelle qu'il est, comme les autres bêtes du monde, moins bêtes que lui dans l'occasion, au lieu de prendre des airs de roi de la création, de pur esprit, d'ange déchu, et de barboter dans les eaux troubles et vérolées de l'adultère, de l'onanisme et de la prostitution.

Oh ! oui, comme les chiens, les bons toutous des coins de rue, et les petits oiseaux des bois aussi, car il n'y a pas que les chiens, et on peut rester poétique...

Telle l'héroïne de M. Xavier de Ricard, poétique, étrangement belle et suggestive, en son apostolat de libre amour, et qui justement sera d'autant plus facilement, à la condition qu'on lui plaise, la bonne petite bête humaine qu'il lui convient d'être, qu'elle y attachera moins d'importance, qu'elle vit plus haut, dans son cœur et dans son cerveau, sans mélanger et sans confondre.

Quant aux enfants :

— En régime équitable, répond Claire, l'enfant doit être élevé aux frais de la

collectivité. L'éducation de l'enfant est l'intérêt de tous ; elle doit donc être à la charge de tous. En attendant, de ce qui était, selon la nature, le plus grand bonheur de la vie, la société en a fait le pire embarras, pour la femme, et le plus redouté. C'est le seul cas où j'accepterais les secours de l'homme : parce que l'association, même rompue entre nous deux, continuerait pourtant dans le produit qui en serait résulté. Tout homme qui se refuse à ce devoir est un misérable. Je ne me mettrai pas dans le cas d'aimer un misérable !

Car de ce que Claire revendique l'entière et même capricieuse disposition d'elle-même, pour elle et pour les autres femmes, il ne s'en suit nullement qu'elle abuse de cette liberté qu'elle s'est octroyée à elle-même. Il est difficile de lui plaire et un homme ne lui plait qu'à la condition d'ajouter à l'attrait physique une nature généreuse, de larges idées, des élans de sacrifice et d'enthousiasme, une intelligence vaillante.

D'ailleurs, pour avoir toute l'idée de M. Xavier de Ricard, il faut attendre la publication annoncée des deux autres volumes qui doivent constituer la série de *Dans l'autre Monde*, c'est-à-dire « en Amérique. »

Car le roman se passe, et ce n'est pas un de ces moindres mérites, dans ce monde nouveau et en fermentation d'humanité cosmopolite, si peu connu, en son bouillonnement de tourbe humaine d'où sortira une nouvelle race, si intéressant pour le sociologue, le philosophe, le littérateur ! Pour ce dernier, le roman de M. de Ricard, écrit en un style savant et pittoresque, offre un intérêt qui l'emportera sur la thèse d'amour libre qui est l'âme du livre. A côté, en effet, et en même temps que les idées de Claire, de curieuses mœurs d'Amérique du Sud nous sont révélées, des types inénarrables émergent, qui rappellent Dickens. Toute une moitié du livre — largement peint comme une fresque et qui ne comporte à vrai dire que deux scènes, scène d'amour entre Claire et son séducteur, et une autre — est consacrée dans cette autre scène à la description vivante, animée, pittoresque, d'un intérieur de journal américain. Il y a là une satire vraiment puissante de cette bohême outrecuidante, paradoxale, grandiloquente, alcoolique, infâme, hyperbolique, comme l'émigration, le mélange et le heurt des races, la marmelade anglo-hispano-franco-italio-saxonne, peuvent seuls en produire, dans cette cuve vénéneuse et bouillante de Buenos-Ayres.

Cette description des mœurs et des types d'un journal sud-américain, certainement vus de près par M. Xavier de Ricard, est magnifique d'allure, de vie, de pittoresque, de vérité comique, navrante, poignante. Heureux les écrivains qui ont vécu, ont vu, peuvent triturer et peindre une humanité pareille, au lieu de rester sur le boulevard à rééditer le même calembour, à refaire le même petit adultère, chaque année, la même petite cocotte littéraire en papier !...

Quant au reste et pour en revenir à la théorie de l'héroïne du roman, je doute qu'elle soit comprise, sinon admise, par beaucoup.

Il sera plus facile, comme certain personnage du livre, de s'en tirer en traitant tout de suite la féministe de *puta*. La question est trop grave et touche à la constitution sociale.

Elle est révolutionnaire, le problème féminin étant aussi important à résoudre pour l'humanité que celui du pain. Et puis surtout nos tartuferies sont trop invétérées, jusqu'à être inconscientes, à se croire au contraire vertus, pudeurs et mérites. Personne ne croit plus à cette vieille blague du péché originel. Mais on agit toujours en l'an 1897 et l'on pense et l'on aime, comme si on y croyait encore. Devant les « conditions de Claire » les femmes seraient les premières à jeter les hauts cris. Réduites, depuis l'origine de l'humanité, à la spécialité de l'amour, au sérail, qu'il soit turc dans le harem, ou parisien, dans le mariage ou sur le trottoir, elles ont pris l'habitude d'attacher à cette fonction unique à laquelle elles se sont trouvées dévolues, dont elles ont fait un métier, un gagne-

pain et un moyen de parvenir à tout, une importance exagérée. L'amour est devenue chose très compliquée, compliquée de toutes espèces de sentiments, d'idées et d'intérêts qui ne sont pas nécessairement de son domaine, de sorte que dans les relations des sexes il entre pour trois quarts de préoccupations et de calculs, absolument étrangers à l'amour. En haut la vaste hypocrisie du mariage, la plupart du temps association d'intérêts, dur contrat mitigé par le divorce — ou l'adultère, car la nature est toujours plus forte et fait craquer toutes les règles. En bas l'abjecte servitude de la prostitution. Partout la liberté méconnue, entravée.

Aux adultères d'en haut comme aux prostituées d'en bas la loyauté de Claire, sa grande honnêteté naturelle et *scientifique*, n'apparaîtront donc qu'un dévergondage pédant. Il faut attendre de nouvelles générations, l'esprit scientifique substitué à l'esprit religieux et métaphysique, la juste compréhension par l'homme de sa nature, des lois de son organisme, de la légitimité des satisfactions amoureuses et qu'il doit être d'abord un bon animal s'il veut devenir un homme d'intelligence saine, haute et libre, il faut attendre tout cela et que le diable religieux, même laïcisé, rentre définitivement dans sa boîte, pour espérer de voir partager et appliquer les idées de Claire .. J'aurais seulement aimé à voir débattues ces questions dans le congrès féministe de Bruxelles. C'eût été déjà un peu un pas en avant.

Dans *L'homme en amour* (1), M. Camille Lemonnier traite, avec sa maîtrise, sa verve colorée habituelles, un des côtés de cette même question qu'a si largement soulevée M. de Ricard. L'homme en amour, le héros du livre de M. Lemonnier, est un jeune homme, qui, pour avoir été élevé dans l'ignorance, la sournoiserie, la honte de frères ignorantins où l'on élève la jeunesse, en ce qui regarde les choses de l'amour, voit en lui l'humanité déviée et la source même de l'amour empoisonnée dans son cœur. L'amour lui-même, caché, défiguré, calomnié, faussé en lui, au lieu d'être « la douce nature obéie et le conseil nuptial » devient, à force de préoccupation maladive et de mauvaise compréhension, un vice, d'autant plus dévorant, une manie érotique qui le fait l'esclave torturé d'une femme hystérique, de la *Bête*.

« Tout le débat est ici, dit si justement et si fortement le héros du livre, dans son indignation contre l'éducation pernicieuse, dévote, cachottière. Faut-il ignorer ou connaître ? Et la nature doit-elle être méprisée ? Je suis un exemple des erreurs qui, pour un jeune homme ardent, résultent du tourment de ne pas savoir. Ces confessions n'ont pas d'autre but que de m'attester malheureux et puni pour une cause qui ne vint pas de moi. Oui, le vœu de la nature est d'être magnifiée dans l'appareil entier de la vie, aussi bien dans les sources intimes que dans la noblesse du visage, dans la grâce des mains et la beauté de tout ce qui n'est pas vêtu. Et le mal vient seulement de ce que ces sources demeurent secrètes et réprouvées pour le jeune homme et pour la jeune fille qui, en les ignorant, sont travaillés du désir de les connaître, ou, les connaissant à la faveur d'une surprise, ne sont plus défendus contre de périlleux égarements. »

Je crois qu'un temps viendra, ajoute Camille Lemonnier et nous l'espérons aussi, où l'amour n'étant plus considéré comme un péché et une œuvre de damnation perdra, par cela même, son dangereux air de perversité, deviendra chose candide, naturelle et heureuse, la nudité réapparue innocente « comme la chair des peuples qui vont nus sous le soleil demeure ingénue. » « Le corps humain, dit encore l'auteur et comment dire aussi bien, sera révélé conforme à la sexualité des espèces, égal aux lois harmonieuses de la vie universelle. Il n'y a pas de différence entre le calice d'une fleur et la nubilité d'une vierge : le cœur d'une

(1) Vol. in-18 — 3 fr. 50 — P. Ollendorff, éditeur.

pomme ressemble aux ovaires de l'épouse ; et le greffe à la beauté d'un symbole génital. Cependant la fleur et la pomme ne pèchent pas ; le jardinier ne rougit pas du rameau greffé. La connaissance de l'univers, ainsi, s'accomplira dans la connaissance de soi-même... »

Idées de vérité, noblement écrites, morale scientifique de l'avenir, bellement prophétisée, qui font espérer pour quelque jour une jeunesse, une féminité, un amour, qui ne soient point l'amour louche, la jeunesse contaminée, la féminité vénale et futile d'aujourd'hui.

Toujours sur cette question féministe qui hante actuellement les esprits, M. Camille Pert a écrit un joli roman, *La Camarade* (1), mais en traitant cette fois la chose d'une façon à mon avis factice, incomplète, trop étroite. Dans ce roman l'auteur nous montre un mari qui tente de faire de sa femme une véritable camarade, la forçant à présider des diners d'amis où chacun a la parole libre, où l'on parle sur toutes choses sans vergogne, essayant de lui faire partager leurs façons de voir, cyniques et nihilistes, au sujet du mariage, de l'adultère, etc., et assez surpris et indigné, quand sa femme, après avoir perdu les préjugés de son éducation et n'étant plus retenue par aucune considération, se laisse aller à son tour à l'adultère, roule au cynisme où on l'a poussée.

La critique de la théorie du livre serait trop longue et se fait d'elle-même. Il n'y a qu'à renvoyer M. Camille Pert à M. Xavier de Ricard. D'abord son héroïne a parfaitement le droit, même camarade, de quitter son mari pour un autre. Son seul tort est de le tromper, le seul tort qui puisse exister dans l'adultère, où le manque de loyauté seul est répréhensible et le constitue. Ensuite et surtout le mari de Renée ne mérite pas d'avoir une « camarade » et s'y prend comme un maladroit pour faire de sa femme l'amie qu'il désire. C'est, en effet, un individu quelconque, égoïste, sans idées, sans idéal, et qui, après avoir déraciné dans l'âme de Renée ses petites croyances d'enfance, au lieu de les remplacer par de nouvelles idées, généreuses, hautes, bonnes, ne sait que verser dans son cœur son cynisme superficiel et blagueur de parisien. Et Renée est trop excusable de le tromper.

L'émancipation de la femme ne consiste pas à griller au besoin des cigarettes et à entendre sans sourciller des conversations de fumoir. Le héros de M. Pert ne voit pas au delà. Il est impossible de le plaindre. La thèse n'apparait pas sérieuse. Il reste un joli roman, léger d'écriture, fort agréable à lire.

La flamme et l'ombre (1) de M. Léon Daudet a le bouillonnement de jeunesse, l'espèce d'exaltation poétique et intellectuelle, qui caractérisent, à côté des qualités satiriques de l'auteur des *Morticoles*, le talent du jeune et fécond romancier. L'idée du livre, livre d'amour, le contraste attrayant de deux sœurs, blonde et brune, l'une sage, l'autre passionnée, Claire et Mary, la flamme et l'ombre, est jolie et le roman se déroule gracieusement et véhémentement dans le décor historique, pittoresquement évoqué, de Venise.

Parmi les livres intéressants qui me restent cette fois à signaler je ne saurais oublier non plus les charmantes études d'humanité et de nature que Gustave Geffroy vient de publier sous le titre général *Pays d'Ouest* (1), Normandie, Bretagne, Vendée. Dans ce volume nous retrouvons le poète que devient Geffroy devant les merveilleux horizons de mers, de plaines, de bois, les grands traits harmonieux de la figure terrestre ; et aussi l'observation sagace de l'auteur.

(1) Vol. in-18 — 3 fr. 50 — Simonis Empis, éditeur.
(1) Vol. in-18, 3 fr. 50. E. Fasquelle, éditeur.
(1) Vol. in-18, 3 fr. 50. E. Fasquelle, éditeur.

émue de pitié et de douleur fraternelle, l'espèce de transe d'intelligence et de cœur qu'il éprouve à descendre, comme dans autant de puits sinistres, où peut-être un crime est caché, au fond des obscures, muettes, énigmatiques âmes paysannes...

HENRY FÈVRE.

Deux Mondes par Jeanne Mairet; vol. in-18; 3 fr. 50; curieux et amusant roman mi américain, mi parisien avec d'intéressantes préoccupations féministes. P. Ollendorff, éditeur.

Coups de désir par M. Paul Mathiex; vol. in-18; 3 fr, 50; roman un peu jupes envolées qui a bien le côté alerte et pimpant d'une œuvre de jeune homme et qui comporte une amusante étude de mœurs électorales, prises sur le vif en province. Chamuel, éditeur. H. F.

LA VIE POLITIQUE ET SOCIALE

France et Russie. — En débarquant à la gare du Nord, de retour de son voyage à Saint-Pétersbourg, M. Félix Faure n'a pas trouvé, parmi les personnages venus pour le congratuler, M. Paul Déroulède. L'ancien président de la Ligue des patriotes a préféré s'abstenir, tout en se déclarant satisfait ; c'est à coup sûr l'indice que son contentement n'était que relatif et que l'alliance franco-russe n'a pas toute la portée escomptée longtemps par les Français qui s'obstinent à vivre au pays chimérique de la revanche.

C'est la seule raison d'une abstention qu'il faut noter parce que M. Déroulède, toute importance réservée, avait sa place marquée dans un cérémonial où le ridicule n'a cessé d'être au premier plan ; parce qu'aussi on peut se demander s'il faut vraiment se réjouir d'un événement qui n'aura même pas l'avantage de réduire au silence les politiques bruyants et brouillons, dont l'idéal était bien l'alliance franco-russe, mais une alliance uniquement dirigée contre l'Allemagne.

Or, après les toasts de Russie, comme après ceux de Paris, il reste un seul fait bien acquis : la France — les journaux russes soumis à la censure l'ont répété à satiété, — ne peut pas compter sur la Russie pour essayer de reconquérir l'Alsace-Lorraine ; l'empereur Nicolas entend maintenir strictement le statu quo territorial, c'est-à-dire imposer à la France le respect du traité de Francfort, et il s'opposera à ce que la paix soit troublée, au moins en Europe, c'est-à-dire dans celle des parties du monde où il n'a guère d'espoir d'étendre son domaine.

S'il en est ainsi, à quoi bon épiloguer sur le sens de la réception qui a été faite à Guillaume et rechercher si elle comportait plus ou moins de lampions que les fêtes données au président de la République française ? On a dit que l'empereur d'Allemagne, inquiet d'une nouvelle combinaison diplomatique destinée à contrebalancer la triple-alliance, voulait se glisser entre la France et la Russie; peut-être ; mais qu'importe ? Si nous nous plaçons au point de vue français, nous voyons que le chef de l'Etat français a promis implicitement de considérer comme définitives les annexions de 1871, en prenant à témoin le monde entier, de manière à rendre ce renoncement solennel tout-à-fait irrémédiable. Guillaume n'a pas été admis dans l'alliance, mais il en a dicté les conditions principales.

La Ligue des patriotes avait quelque raison de mettre une sourdine à sa joie. Quant à l'Europe, elle ne peut refuser son approbation à un arrangement qui mettrait la France dans l'impossibilité de nuire et assurerait ainsi le maintien de la paix générale.

Ce qui donne quelque force à ces hypothèses, c'est la grande indifférence du public français. Le gouvernement s'est efforcé de célébrer le retour de M. Félix Faure par une fête nationale : à Paris même, qui contient une nombreuse armée de badauds toujours prête à manifester, c'est presque un échec. On a faiblement pavoisé dans les quartiers du centre, encore moins illuminé ; les rues que devait suivre le cortège présidentiel ont été préparées d'office, comme en Russie pour le passage du tsar ; on a quelque peu dansé sur les places publiques, la police ayant reçu l'ordre, par miracle, de ne pas molester la population : mais il serait bien habile,

celui qui découvrirait dans tout cela une preuve de l'adhésion populaire aux actes des gouvernants. Le silence des peuples continue à être la leçon des rois.

Les Russes ont été bien reçus à Toulon, à Paris; c'était un amusement public, que la production des marins exotiques, et le cosaque chamarré qui servait de valet de chambre à Nicolas a été pris bien plus souvent que son maître pour l'empereur lui-même, par une foule amoureuse de ce qui brille. Il est vrai aussi que le sentiment de revanche anti-allemande avait conservé assez de racines pour rendre sympathiques des hommes supposés capables à un moment donné d'aider la France contre l'Allemagne. Mais le peuple français, dans son ensemble, se soucie très peu de l'Alsace-Lorraine, presque autant que les Alsaciens-Lorrains se soucient de la France; et les patriotes de profession, dont la race tend à disparaître, n'ont pas conservé l'ombre des illusions qu'ils pouvaient avoir lors des premières coquetteries de Cronstadt et de Toulon. C'est pourquoi les drapeaux flottaient surtout aux monuments publics, par ordre de police; c'est pourquoi les entrepreneurs en France de l'alliance franco-russe ne parviennent plus, avec le tapage de la presse officielle, qu'à éveiller une vague curiosité.

Que restera-t-il donc du mariage monstrueux de la République française avec l'autocratique Russie? Tout a été dit sur le côté moral; on a fait appel à l'histoire, qui devait séparer à jamais la France de la Révolution et le pays de la Sainte-Alliance; on a remué le souvenir des grandes invasions de 1814 et 1815, auprès desquelles celle des Allemands en 1870-71 fut une simple promenade; tous les jours, en Bourgogne, en creusant la terre des villages les plus éloignés de la frontière, on retrouve des cadavres de Russes, comme pour attester que les pères des nouveaux alliés ont pris possession de la France bien avant les Prussiens. C'est l'argument sentimental. Le sociologue doit voir plus loin. Il sait qu'une République ne s'unit pas impunément avec un monarque absolu, dont le premier et dernier principe est la guerre à la liberté; la France en a déjà fait l'expérience; patriotisme et alliance franco-russe ont servi de prétexte à toutes les résistances contre les tentatives de réformes libérales; pour quelques-uns même, le voyage à Saint-Pétersbourg est heureux, surtout parce qu'en augmentant le prestige du chef de l'Etat, il fortifie l'esprit de réaction.

« Ce qui nous est bien plus agréable, écrit le *Gaulois* du 1er septembre, c'est le retour au pouvoir personnel, dont elles (les acclamations provoquées par le retour de M. Faure) sont le témoignage. Ce peuple est las du gouvernement impersonnel, irresponsable, insaisissable. Il veut un pouvoir en chair et en os, dans lequel il puisse résumer ses aspirations et dans lequel il puisse concentrer ses mécontentements..... » Le pouvoir personnel amène la monarchie. Les gouvernants français, même les plus républicains, exploitent habilement tous ces cérémonials qui rehaussent le prestige de l'autorité. Mais il est bien entendu aussi, tacitement entre le tsar et ceux qui représentent la France, que la République doit être bien sage, si elle veut garder la bienveillance de ses protecteurs. C'est un résultat auquel l'empereur d'Allemagne gagnera autant que l'empereur de Russie; ils se défendront plus facilement contre la contagion des idées socialistes, dont la République en France pouvait aider le développement.

Mais, pour apprécier justement le rapprochement de deux peuples si peu faits en apparence pour s'entendre, il faut raisonner en patriote français et considérer l'alliance sous le rapport de l'utilité. Un grand fait domine la question, c'est la puissance ethnique des diverses nations en cause. Elisée Reclus suppose dans sa *Géographie universelle* qu'un observateur serait placé sur un sommet assez élevé pour voir l'Europe entière : de là il constaterait le déplacement continu qui s'opère de l'est à l'ouest sous la poussée irrésistible de la race slave, poussée à laquelle obéit l'Allemagne en venant déborder sur la France, qui à son tour, écoule son trop-plein vers le sud.

La population française reste stationnaire, grâce encore à une très forte immigration, tandis que l'Allemagne devient de plus en plus populeuse et que les Russes pullulent. En demandant le concours de la Russie contre l'Allemagne, les patriotes français ressemblent à des Romains qui iraient implorer des barbares, pour que d'autres barbares plus proches viennent faire le sac de Rome.

Mort de Canovas. — Le premier ministre d'Espagne, le persécuteur des libéraux, le restaurateur de l'inquisition, le bourreau de Montjuich, l'homme détesté qui commandait au général-boucher Weyler les massacres de Cuba, a rencontré sur sa route un autre bourreau qui lui a demandé compte de ses crimes en moins de temps que ne font aux tribunaux militaires pour assassiner une douzaine d'anarchistes.

C'est que le meurtre engendre le meurtre, que le sang cessera de couler, non lorsque la société aura vengé tous les méfaits qui gênent les hommes d'Etat dans l'accomplissement de leur sinistre besogne, mais lorsque plus de justice régnera parmi les hommes sans le concours, ni des assassins officiels décorés du nom de juges, ni des exécuteurs solitaires qui étonnent le monde par des coups de pistolet ou de poignard. Le problème social est trop complexe pour être si simplement résolu. Les Canovas sont rendus possibles par l'ignorance et la servitude volontaire des peuples, qui ne peuvent saisir le raisonnement d'un Angiolillo ou d'un Caserio.

Angiolillo a été assassiné à son tour, à la manière barbare des Espagnols, torturé par les soldats et les prêtres, sans qu'une seule voix se soit fait entendre en Espagne, et dans le silence presque complet de la presse européenne.

Cependant la politique intérieure de l'Espagne se ressentira quelque peu de la disparition de M. Canovas, qui synthétisait plus complètement qu'aucun autre homme d'Etat espagnol l'esprit de réaction. Son successeur provisoire, le général Ascarraga n'a qu'une autorité insuffisante pour vaincre toutes les difficultés que rencontre la monarchie, tant sur le continent que dans les colonies. A Cuba, le parti gouvernemental traversera une période d'hésitation qui donnera aux insurgés une nouvelle énergie, et avancera, nous l'espérons, la défaite de la métropole.

Le Congrès de Zurich. — Pendant que les gendarmeries et les polices sont renforcées et combinées, pour étouffer partout les velléités d'indépendance, les peuples continuent à resserrer leurs rapports dans les congrès internationaux, où ils cherchent d'un commun accord les meilleures règles de la société future.

Le Congrès de Zurich, avec un but restreint mais pratique de protection ouvrière au moyen de réformes dans la législation, avait néanmoins une réelle importance, à cause de son organisation particulière et des questions posées. Pourquoi les socialistes de différents pays et notamment de France se sont-ils abstenus ? Parce que, dit-on, le parti catholique suisse devait être représenté au Congrès du Zurich.

Le prétexte est misérable. On n'a pas plus le droit de mettre en doute la bonne foi de M. Decurtins, qui mêle à ses projets de tranformation sociale des sentiments mystiques, que celle d'un socialiste libre-penseur quelconque, qui ne professerait pas en tous points la doctrine orthodoxe. Autrement, il serait plus simple d'abdiquer entre les mains du marxisme caporaliste allemand.

A vrai dire, la religion n'était pas en cause. On discutait les conditions dans lesquelles travaillent les ouvriers de tous pays ; on recherchait les améliorations qui déjà ont été introduites dans certaines industries et qui pourraient être généralisées ; travail extrêmement utile, qui n'est le monopole d'aucune secte politique ou religieuse. En cédant à leurs préjugés vieillots, les abstentionnistes auront enlevé aux décisions prises une partie de leur autorité, et retardé ainsi le progrès qu'ils feignent de désirer. L'anti-cléricalisme, comme le patriotisme,

sont les deux obstacles les plus puissants à la marche en avant : aussi les détenteurs actuels du pouvoir, en France, ne manquent pas de cultiver l'un et l'autre avec soin ; pendant tout le temps que le peuple s'occupera des curés et de la revanche, il ne pensera pas sérieusement à détruire la bastille capitaliste. Beaucoup de socialistes donnent innocemment dans le piège, tout en se croyant émancipés.

Le Congrès de Zurich avait à trancher la grave question du repos dominical. A une très grande majorité, malgré l'opposition des Anglais, le dimanche est proclamé jour de repos hebdomadaire.

Sur le travail des enfants, le Congrès adopte les résolutions suivantes, sur la proposition du docteur Gehrig, de Berne :

« Tout travail productif est interdit aux enfants au-dessous de 15 ans.

« Tous les enfants seront astreints jusqu'à 15 ans à fréquenter l'école obligatoire.

« Les jeunes gens et apprentis de 15 à 18 ans ne pourront être occupés plus de huit heures par jour.

« Les dimanches et jours fériés, tout travail productif est interdit aux jeunes gens et apprentis. »

La question du travail des adultes a été longuement discutée.

MM. Otto Lang et Sourbeck présentent leurs rapports en faveur de la journée de travail légale et de la durée maxima. Ils demandent que les gouvernements admettent la journée de huit heures, ou bien, lorsqu'il sera impossible de fixer cette durée, le nombre d'heures s'en rapprochant le plus possible. Des exceptions sont prévues pour l'agriculture pendant le temps des moissons.

M. Kuleman (de Brunswick) propose une classification entre les diverses catégories de l'industrie. La durée du travail serait fixée d'une manière distincte pour chaque branche suivant l'intensité du travail et la dépense des forces. Cette distinction est également adoptée par les catholiques.

Finalement, c'est la thèse des rapporteurs qui est votée à une majorité de 170 voix contre 80 ; c'est-à-dire que la réglementation du travail doit être uniforme en tous pays.

Le travail des femmes dans la grande industrie a été vivement combattu. Mais, suivant les uns, il devrait disparaître d'un seul coup ; graduellement, suivant les délégués catholiques, au nom desquels M. Wiar, député de Bruxelles, avait fait une proposition, soutenue par M. Decurtins. C'est l'interdiction absolue qui a été votée par 165 voix contre 89, après un long discours de Bebel.

Enfin le congrès ouvrier s'est prononcé pour de nombreuses restrictions dans le travail de nuit. En principe, il doit être interdit, de 8 heures du soir à 8 heures du matin à tous les ouvriers des deux sexes.

Dans certaines branches exigeant une exploitation ininterrompue, des exceptions soigneusement énumérées seront faites. En ce cas, il devra être formé trois brigades de huit heures, plus une brigade spéciale pour le dimanche. Le travail supplémentaire est interdit pour les femmes et les ouvriers au-dessous de dix-huit ans. Il ne sera jamais autorisé des heures de nuit pour cause de surcroît de travail, mais seulement dans le cas où, l'exploitation ayant été interrompue par des circonstances imprévues, les patrons et les ouvriers seraient exposés à un grave préjudice matériel.

Ces thèses ont été adoptées à l'unanimité, ainsi que celles réduisant à 8 heures le travail des adultes dans les industries dangereuses, et l'interdisant d'une manière absolue aux femmes et aux enfants.

Tels sont les résolutions principales du Congrès de Zurich, qui, malgré quelques abstentions notées plus haut, aura été une très intéressante manifestation du socialisme international.

MAURICE CHARNAY.

REVUE DES REVUES

REVUES ALLEMANDES

La Sozial-democratie et les élections au Landtag prussien. — Enquête faite par la rédaction des « *Sozialistische monatshefte* ». (Juillet). — La rédaction a pensé qu'il serait curieux de connaître quelle était l'opinion des principaux membres du parti social démocrate allemand touchant les élections au Landtag de Prusse. On sait que les électeurs de cette assemblée sont partagés en trois classes différentes et de telle façon qu'il est à peu près impossible à un parti qui a toujours protesté contre toute idée de compromis avec les partis bourgeois de faire entrer dans cette assemblée quelqu'un de ses membres sans être infidèle à ses déclarations ; d'un autre côté la présence d'un social démocrate au Landtag de Prusse n'était-elle pas précisément le meilleur moyen d'amener la suppression de cet état de choses; et d'ailleurs n'était-il pas avantageux d'ouvrir une nouvelle sphère de propagande au parti, fut-ce au prix de compromissions indispensables dans ce cas particulier et que le succès justifierait bientôt ? Les enquêteurs posèrent à leurs correspondants trois questions. Les voici : « Tenez-vous pour désirable la participation du parti social démocratique aux élections pour le Landtag de Prusse ? — Croyez-vous utile de présenter des candidats purement social-démocrates ou pensez-vous que l'on puisse conclure des compromis avec des candidats bourgeois luttant contre la réaction? — Enfin, quels effets attendez-vous de cette tactique ? »

Beaucoup des membres les plus importants de la social-démocratie allemande, députés, membres du comité directeur, exécuteurs testamentaires de Engels, éditeurs des œuvres de Marx, ont répondu. Ils ont des opinions totalement divergentes. — Paul Singer se déclare l'adversaire déterminé de cette nouvelle atténuation dans la tactique du parti et ne voit aucune utilité de prendre cette nouvelle attitude. — Wilhelm Liebknecht est du même avis, ainsi que E. Belfort Bax (Londres). — Par contre, Karl Kautsky pense qu'un représentant social-démocrate au Landtag serait « d'une utilité inappréciable » pour le Parti. — Pour E. Bernstein, un pareil succès élèverait le ton de la vie politique. Le Prof. J. Platter, H. de Gerlach, le d[r] Leo Arons, etc., partagent cette manière de voir. — E.-G. de Vollmar et C. Grillenberger demandent que la question soit vidée par les membres du parti qui sont prussiens et profite de l'occasion pour proposer que le Congrès de Hambourg remette aux nationalités particulières la solution des problèmes de cette espèce. Enfin August Bebel déclare ne pas pouvoir répondre, imité en cela par le D[r] Ellebogen (Autriche). La majorité des réponses reçues est favorable à la participation officielle du parti.

Une question fondamentale de la social-démocratie par FRIEDRICH KERTZ. *Akademie* (Juillet). — L'A. intervient chiffres en main dans le débat qui a éclaté entre Schœnlank et Liebknecht. Il s'agit de savoir si la condition des

masses devient, ou non, de plus en plus misérable? Il m'est impossible, dit M. K., de déduire des données statistiques une amélioration de la situation économique « et il se range à l'avis de Liebknecht qui reproche aux fantaisies statistiques de certains économistes une « ignorance répréhensible ». Si la consommation du cacao et des épices a augmenté, il est difficile de conclure qu'il en ait résulté un progrès. Il faut inscrire cette élévation, dans l'emploi du premier objet, au compte des classes supérieures de la société; pour ce qui est des épices c'est la pharmacie et la distillation des liqueurs alcooliques auxquelles il faudrait imputer l'accroissement. Qu'il y ait là progrès de la civilisation, cela est douteux. Si le coton est plus consommé actuellement, c'est au dépens du lin et de certains lainages, ainsi que le pétrole au dépens de l'huile. En ce qui concerne le sel, l'usage global s'est accru, mais la consommation personnelle est restée constante; c'est l'industrie qui en a fait un plus grand emploi. L'élévation de la consommation de l'eau-de-vie des fruits du Midi et du hareng, peuvent laisser assez froid et pour tirer argument de l'accroissement partiel de la consommation de la bière (celle-ci a baissé p. ex. en Bavière et en Wurtemberg) dans certains pays de l'Allemagne, à Bade et en Alsace, il ne faudrait pas oublier que dans cette dernière région la production industrielle de la bière s'est substituée à la production domestique; il faudrait de plus établir le rapport entre l'usage de la bière et celui du vin avant de rien pouvoir alléguer. Le tabac a subi une baisse de consommation considérable. La consommation du froment, de l'orge et de la pomme de terre s'est accrue. Le malheur est que cela peut très bien s'attribuer à l'augmentation de la production de l'eau-de-vie, et qu'en particulier l'orge entre déjà dans la consommation de la bière. D'ailleurs on compare ici les résultats d'une période d'années défavorables avec ceux d'une année favorable. Si l'on distingue les grains servant à l'alimentation de l'homme de ceux employés pour nourrir le bétail ou consommé pour des fins industrielles, on peut noter une diminution sensible de 1887 à 1890 que la moyenne ne dépasse plus la quantité nécessaire à l'alimentation rationnelle de l'homme, on est obligé de se rabattre sur des aliments de valeur nutritive inférieure (pommes de terre). La consommation de la viande est loin d'avoir augmenté.

Des recensements des Sans Travail en Allemagne par Z. (*Neue Zeit* n° 44, t. II). — L'A. emprunte des renseignements à un article du prof. G. Schanz paru dans les « *Archives de législation sociale et de statistique* » de mars 1897. C'est le résultat de deux enquêtes faites à l'occasion du recensement général en juin et décembre 1895 par le gouvernement.

Dans l'empire allemand se trouvaient:

	le 14 juin 1895	le 2 déc.
Sans Travail en général	299.352	771.005
hommes	218 603	553.578
femmes	80.749	217.427
Sur lesquels étaient sans Travail pour cause de maladie	120.348	217.365
Il reste donc comme Sans-Travail proprement dits	179.004	553.640
Pour ce qui regarde la durée du chômage, étaient Sans Travail		
depuis 1 jour	2.104	15.791
depuis 2 à 7 jours	17.471	70.589
depuis 8 à 14 jours	39.659	155.206
depuis 15 à 28 jours	19.782	98.180
depuis 29 à 90 jours	39.398	132.810
depuis 91 et plus	25.256	39.051
depuis un nombre inconnu de jours	35.334	42.013

Dans l'agriculture, le travail forestier, le jardinage, l'élève du bétail, la pêche, les Sans Travail représentaient :

Le 14 juin, 0,33 0/0 des ouvriers, le 2 déc., 2,80 0/0.

Dans l'industrie, les mines, la construction, etc., les Sans Travail représentaient :

En juin, 1,53 0/0 des ouvriers et 4,18 0/0 en décembre.

Dans le commerce : En juin, 1,75 0/0, en décembre, 2,78 0/0.

Dans les services domestiques et les travaux divers :

En juin, 1,74 0/0, en décembre, 3,83 0/0.

Dans les services de l'Etat, communaux, ecclésiastiques, les professions libérales :

En juin, 0,76 0/0, en décembre, 0,93 0/0.

Sur 1,000 habitants il y avait dans les grandes villes, en été 11, en hiver 17 Sans-Travail, dans les communes urbaines moyennes 4 en été et 11 en hiver. Dans les petites communes, en été 2, en hiver 10 Sans-Travail.

Si l'on compare le nombre des ouvriers à celui des Sans-Travail, il se trouvait dans les grandes villes pour 1,000 ouvriers, en été 34, en hiver 50 Sans-Travail ; dans les autres endroits, en été 8, en hiver 33 Sans-Travail. L'A. fait remarquer qu'en 1895 les affaires avaient été relativement très bonnes.

LÉON REMY.

REVUES FRANÇAISES

La Légende anarchiste : *les origines chrétiennes*, par AUGUSTE CHIRAC (*Revue socialiste*, août 1897). — Une note de l'auteur prévient que cet article est le cinquième chapitre d'un ouvrage inédit où sont étudiés les dessous économiques de la Révolution chrétienne, un côté de la question qui semble avoir complètement échappé aux historiens qui l'ont précédé. L'époque décrite par M. C. est celle qui suit le départ de Paul de Rome. Néron se livre à toutes les extravagances de son cerveau fécond en rêves chimériquement cruels. M. C. nous le montre s'arrêtant chez Vatinius au lendemain de ses triomphes scéniques de Naples et décidant la mort de Silanus, coupable d'être trop riche. Il insiste sur l'interdiction de la vente des viandes cuites, moyen de supprimer les restaurants où s'assemblaient les esclaves et la défense de vendre et de porter les nuances violette et pourpre. Corrigeant un non sens de Cabaret-Dupaty, — ces universitaires n'en font jamais d'autres, — M. C. établit très clairement l'atteinte portée aux moyens d'existence des chrétiens, comme par un défi. Aussi attribue-t-il l'incendie qui éclata à Rome au lendemain des immondes noces de Néron et de Pythagore aux disciples de Chrestos révoltés dans leur conscience et frappés dans leurs habitudes de travail et de vie. C'est de même à l'aide de constatations puisées dans les annales de Tacite et dans la vie de Néron par Suétone que l'auteur esquisse le complot de Sénèque contre son ancien élève. Alors que les derniers historiens de Sénèque ont conclu à la non existence des rapports entre le philosophe et Paul, M. C., tout en admettant la fausseté des lettres fabriquées, dit-il, pour les substituer aux véritables, est convaincu que Paul s'est associé, et avec lui les chrétiens, à la grande conspiration tramée contre Néron. C'est, on le voit, sur des données nouvelles et sous un point de vue nouveau qu'est écrite l'étude de M. C. dont quelques pages doivent également paraître dans l'*Humanité Nouvelle*.

Le suicide en Chine, par le Dr MATIGNON (*Archives d'anthropologie criminelle*, 15 juillet 1897). — Les causes du suicide sont foncièrement à peu près

les mêmes, l'humanité ne variant pas beaucoup de continent à continent. Cependant, chez les chinois, le suicide obéit à des mobiles parfois absolument propres à la race. Il serait, en effet, peu européen de se suicider par vengeance, pour causer la ruine ou troubler la vie d'un ennemi. Or, ce genre de suicide est si fréquent en Chine que d'aucuns ont voulu voir le mobile unique des suicidés dans la vengeance, sentiment parfaitement chinois car égoïste. M. le Dr M. en indique d'autres non moins chinois: la perte de face notamment, la piété filiale et la religiosité, toutes causes peu propres chez nous à pousser à la mort volontaire. Les modes de suicide n'ont, on le comprend, rien de spécial. M. le Dr M. analyse un curieux recueil de médecine légale, le Si-Yuen.

Le maître et les serviteurs d'Yeldiz (*Revue des Revues* 15 août et 1er septembre 1897). — Cet article non signé parait émaner d'un homme merveilleusement au courant de la vie de la cour à Constantinople ; et le doux souverain, qui préside aux destinées de la Turquie sur les corps égorgés de tant de milliers de ses sujets, a rencontré un peintre aussi cruel que bien informé. Les familiers d'Abdul-Hamid, ses espions favoris, sont tout aussi maltraités et cependant nous n'avons pas entendu dire que, très fier des lauriers dont ont couronné sa tête les magistrats de la 5e chambre, le tout-puissant sultan ait songé à saisir notre chancellerie d'une nouvelle plainte. L'étude de la *Revue des Revues* venge notre pays des platitudes de M Hanotaux et forme un document qu'il sera précieux de consulter pour le sociologue et pour l'historien.

Elémir Bourges, par Léon Paschal (*Mercure de France*, août 1897), étude très complète sur l'auteur du *Crépuscule des dieux* et des *Oiseaux s'envolent.* — *Blanqui et l'énergie persécutée*, par Camille Mauclair (*Mercure de France*, septembre 1897). A propos du beau livre de Geffroy sur Blanqui, M. M. constate une fois de plus l'aveulissement de ses contemporains. — *John Keats*: *Eudymion, Isabella, Hypérion*, par Pierre Varret (*L'art et la vie*, juillet 1897). L'auteur continue ses études sur Keats, préface sans doute d'une future version de l'œuvre de ce rival de Shelley. — *Enquête sur l'œuvre de H. Taine* (*Revue blanche*, 15 août 1897) Lettres de MM. Monod, Lombroso, Tarde, Mantegazza, Barrés, Mazel et de Vogué. — *Les journées de septembre*, fragment des *mémoires* de Pierre Choudieu (*Revue blanche*, 1er septembre 1897). Une note de V. Barrucand parait exagérer la reconnaissance que l'abbé Siccard pouvait devoir à Chabot qui avait été simplement, par ordre de l'assemblée, l'instrument de son salut. — *Rimbaud*, par Paterne Berrichon (*Revue blanche*, 1er septembre 1897). Suite et fin de l'étude biographique sur ce poète décadent. — *La politique extérieure de la troisième République*, par Paul Louis (*Revue socialiste*, août 1897). Etude sur la politique de reaction de M. Hanotaux. — *La fin de l'immobilisme chinois*, par Albert de Pouvourville (*Revue socialiste*, août 1897). Etude sur le collectivisme chinois et les sociétés secrètes qui dirigent la résistance aux événements politiques extérieurs. — *Les Arméniens indépendants du Taurus*, par le baron A. d'Avril (*Questions diplomatiques et coloniales*, 1er août 1897). L'auteur a mis en lumière le rôle du catholicos ou patriarche de Sis et ajoute quelques explications aux révélations des écrivains arméniens. — *La femme polonaise*, par Eliza Orzezko (*Revue des Revues*, 1 et 15 août 1897). La célèbre romancière y dépeint la polonaise du passé et la polonaise contemporaine. — *La traite des petits Italiens en France*, par Paulucci di Calboli (*Revue des Revues*, 1er septembre 1897). Etude tout-à-fait nouvelle d'un secrétaire de l'ambassade d'Italie sur l'exploitation des enfants italiens par des entrepreneurs

d'émigration qui les achètent à temps. — *Une prison lyonnaise sous la Révolution*, par Grosmelard (*Archives d'anthropologie criminelle*, mai-juillet 1897). Etude sur la prison Saint-Joseph à la veille et pendant la Révolution.

A. Savine.

REVUES ITALIENNES

Passions criminelles d'esthétique et de science, par M. L. Patrizi (*La vita italiana*, 1er Août). — Des quatre grandes divisions de la psychologie humaine, la sensorielle, la sentimentale, l'intellectuelle et l'idéale, la deuxième absorbe à elle seule presque toute la criminalité dont on s'occupe le plus souvent, la passion en effet, qui mène au crime, ne naît d'ordinaire que des besoins les plus immédiats et les plus profonds, ceux de la faim et de l'amour qui sont le plus soumis aux entraves des conventions sociales et aux difficultés de la lutte pour l'existence. Mais la quatrième, l'idéale, aussi a donné lieu, souvent; en d'autres siècles, et donne lieu encore aujourd'hui, quelquefois, aux crimes du fanatisme religieux, et à quelques-uns des crimes politiques, ceux au moins qui paraissent les plus désintéressés. Les deux autres divisions, la sensorielle ou esthétique, et l'intellectuelle ou scientifique commencent elles aussi à produire, et produiront toujours plus dans l'avenir, des crimes spéciaux, fruits nouveaux et étranges de la civilisation outrée où nous sommes arrivés ou vers laquelle nous marchons à grands pas. Une petite avant-garde de *super-hommes* s'avance déjà en agitant le drapeau de la Beauté et en prêchant son royaume futur. Ils descendent en ligne droite du César antique, qui livrait aux flammes la capitale du monde pour en tirer une toute nouvelle inspiration poétique d'une grandeur encore non vue. Les obsédés du Beau aspirent à la subordination de l'univers à l'Art, rêvent une absurde constitution esthétocentrique, et se révoltent contre la morale « vulgaire » qui n'admet pas de beauté où les droits d'autrui tendent à être violés en son nom. La conduite de ces individus entre bien dans le champ de la sociologie pathologique, lorsqu'elle devient, pis encore qu'insociable, absolument antisociale, antihumaine, et partant criminelle: Louis de Bavière qui frappe à coups de cravache les artistes qui ont exécuté, pour lui seul, au théâtre de la cour, l'opéra Wagnérien, et qui ne veulent pas recommencer pour satisfaire son auguste caprice; le cleptomane, qui vole au muséum un rare objet d'art; l'avortement d'Aspasie provoqué pour sauver de la détérioration de la grossesse la pureté de ses formes; l'absolution de Phryné, due exclusivement à l'étalage de ses plus intimes beautés aux yeux éblouis des juges; le raffiné, qui, pour orner de roses sa maison, prive sa famille du nécessaire; tous ces exemples nous montrent la passion esthétique exaltée jusqu'à la manie, pervertie, jusqu'à éclipser tous les autres sentiments affectifs et sociaux.

N'est-il donc pas légitime, à ce point, d'avoir un principe de défense sociale, une affirmation de responsabilité de la part des auteurs de certaines apologies esthétiques du crime?

S'il est vrai que certains esthètes criminaloïdes perpètrent parfois un roman ou un poème au lieu d'un stupre ou d'un homicide, il est bien sûr aussi que leurs mauvaises actions, transformées heureusement par l'art en de splendides et innocentes images, peuvent se retransformer en actions criminelles dans l'âme d'un névropathe ou d'un psychopathe, qui y trouve des suggestions toutes puissantes : d'où le droit de la société de s'en défendre avec tous les moyens qui sont à sa disposition. De même, quelquefois c'est la fonction intellectuelle

qui déborde en passion déséquilibrée ; c'est le besoin de savoir, qui s'exalte et se déprave jusqu'à produire l'« homme intellectuel » pur rêvé par Kant, l'homme sans amours et sans haines, sans sourires et sans larmes, qui en présence de chaque phénomène n'y trouve qu'à sonder, calculer, expérimenter, philosopher, sans autre but ni préoccupation que la froide et vide découverte du vrai : un schème monstrueux, un fantôme horrible, une abstraction innaturelle d'homme, dont nous ne pouvons certainement pas souhaiter la multiplication !

C'est de ces machines à penser que provient le crime scientifique : d'André Vesale, qui ouvre la poitrine d'une dame mourante, pour en étudier le cœur encore palpitant ; de Gabriel Fallopio, qui sacrifie des vies humaines à ses recherches sur les médicaments ; de Robert Greslou, le *Disciple* de Bourget, qui conduit au suicide, pour expérimenter, une jeune fille innocente ; de tant de vivisecteurs ; enfin, de médecins d'hôpital,amateurs d'hypnotisme, qui torturent cruellement les animaux, qui martyrisent de sang-froid les misérables, qui abusent sans pitié des faibles, à la recherche d'une vide formule, en l'honneur d'un dilettantisme infécond, en dehors de toute espérance d'applications bienfaisantes. Voilà la science pure, la science supérieure, la science sublime, le parfait pendant de la pure esthétique, de l'art aristocratique de la beauté surhumaine !

Encourager de ces cynismes-là, ce serait pousser des fous périlleux à des rébellions encore plus sauvages contre les plus profonds et universels des sentiments humains. Nous n'admettons pas même que les plus hautes et nobles finalités puissent justifier des moyens cruels et féroces. A l'évolution scientifique nous ne pouvons concéder qu'une coopération, qui, visant aux avantages du plus grand nombre et de l'avenir, soit le moins possible nuisible à l'individu et à la société contemporaine.

Par conséquent, nous ne voulons point qu'on livre tout le cerveau à une éducation exclusivement scientifique, unilatérale, absorbante, stérélisante ; le monstre-savant nous est aussi intolérable que le monstre-esthète. Toutes les cordes de notre âme doivent vibrer en un ensemble harmonique, et la personnalité humaine doit être une chose symétriquement équilibrée, une œuvre d'art, comme la voulait Socrate.

MARIO PILO.

REVUE DES LIVRES

LIVRES ALLEMANDS

Einsiedelkunst aus der Kiefernhaide. (Art de l'hermite dans la forêt de sapins) par BRUNO WILLE — vol. in-18 de 182 p., 2 fr. 50, Berlin 1897, Schuster et Lœffler éditeurs. — « Poèmes d'un homme étranger dans son époque », c'est ainsi que devrait être intitulé ce nouveau volume des poèmes de Bruno Wille, l'anarchiste allemand, qui a tant de mérite comme propagandiste, écrivain et dramaturge. Ce sont en effet des poésies d'un homme dont la vraie patrie est la solitude taciturne des forêts, tandis que, dans notre temps, toute la vie intellectuelle et économique se concentre dans les grandes villes, ces gigantesques amas de pierres, remplis des bruits les plus insupportables. Ce sont des poésies d'un homme amoureux des beautés subtiles et intimes de l'âme individuelle, tandis que, dans notre temps, tout se décide par les mouvements lourds, mais puissants des masses. Ce sont des poésies d'un homme amoureux de la paix, tandis que notre époque semble avoir besoin de la lutte, de la lutte et encore de la lutte.

Comme artiste B. W. est surtout un Liebermann de la poésie lyrique. Vivant dans la province de Brandenbourg, pays plat, monotone et brumeux, il a découvert, avec ses yeux d'amant patient et fidèle, dans ces paysages simples, des trésors de beauté, beauté touchante, sublime et tendre. W. est un solitaire. Aussi dans les sapins de la forêt, si mornes et si paisibles en leur vert sombre ; en les étoiles sereines au ciel nocturne ; en le coquelicot cette belle fleur illégitime qui éclot dans le champ de blé utile et prosaïque, W. trouve ce que les hommes lui ont si souvent refusé : sympathie, charité et consolation. Et les arbres, les herbes et fleurs, les étoiles et les nuages deviennent des symboles de l'âme humaine. Et tous les symboles se réunissent dans l'expression d'un grand désir, l'âme elle-même du poète : le désir de la paix en liberté. Liberté, mais point égalité. Ce n'est pas dans les êtres grégaires parce que vulgaires, mais bien dans les êtres isolés parce que exceptionnels, dans le tournesol qui, poussant au milieu des détritus et de la mauvaise herbe, dirige sa face rêveuse vers le soleil couchant que Wille retrouve son image.

LADISLAS GUMPLOWICZ.

LIVRES ANGLAIS

Human Documents : Character sketches of représentative men and women of the time par A. LYNCH. — Vol. in-18 de x-304 p. — Bertram Dobell, éditeur, Londres 1896. — La lecture du livre de M. A. L., est, il faut l'avouer, un peu décevante. La préface, comme le titre du volume, est pleine de promesses, qui ne sont pas toutes réalisées. Ces analyses objectives de « documents humains », que

l'auteur nous fait espérer, ces peintures d'hommes tels qu'ils sont, nus d'hypocrisies et de prétentions, ces études du caractère qui, dit-il encore, n'est pas le cerveau et l'intelligence seuls mais est tout l'homme, corps et esprit, instincts et raison, leur rapport entre eux et leur rapport avec le milieu — tout le programme qu'annonce M.L. dans sa préface est nouveau et intéressant. On a peu l'habitude dans la littérature contemporaine des essais de psychologie sérieusement et franchement documentée. En Angleterre, surtout, les études personnelles, les analyses de caractère de personnalités, fussent-elles pour ainsi dire du domaine public, sont prohibées par les conventions sociales. La biographie de toute personne un peu connue y est faite d'avance d'hypocrites banalités. C'est pourquoi la préface de M. L. fait beaucoup espérer. Par malheur, la première étude, dont le Prince de Galles est le sujet, ne tient aucunement ces promesses. Ce n'est que du journalisme habile, avec très peu de profondeur en plus.

L'étude sur l'Empereur Guillaume n'est pas non plus poussée très loin. L'étude sur Zola est encore superficielle. Celle enfin dont Mme Sarah Bernhardt est le thème ne méritait certes pas de place dans un volume. A côté de ces ébauches hâtives, qui sont loin des études de caractère que M. L. nous promettait, le volume renferme heureusement d'autres essais plus sérieux. Je note surtout la dernière, sur Alexander Bain, très intéressante et bien écrite, et une autre sur Herbert Spencer, dans laquelle M. L. résume d'une façon lumineuse le « système de philosophie synthétique » et en apprécie très justement la merveilleuse logique, l'étonnante cohésion. Quatre hommes politiques, Burns et Mann d'une part, Balfour et Chamberlain, de l'autre, sont étudiés avec pittoresque par M. L.; deux journalistes également, étranges figures, superficiels, mais enthousiastes, brouillons mais actifs et heureux dans leurs entreprises, Stead et T. P. O'Connor. Enfin M. L. apprécie, avec ce qu'il faut d'ironie, l'œuvre du poète Rudyard Kipling, qui doit son succès beaucoup plus du reste à ce qu'il y a de faux dans son œuvre, ses ballades factices dans l'esprit guerrier et jingoïste, qu'à ce qu'il s'y trouve de véritablement fort, ces contes merveilleux par exemple où il a su douer de vie la jungle peuplée d'animaux où habite le petit Mowgli.

Mais si M. L. a vu souvent très juste dans ses études, il voit assez rarement loin, et on ne peut encore le tenir quitte de sa promesse.

L. JERROLD.

LIVRES ESPAGNOLS

El socialismo y el congreso de Londres par A HAMON. estudio historico, traduccion de J. Prat — La Corogne 1897 — vol. in-18 de 286 p. — Dans une traduction en un espagnol correct en même temps que courant, M. Prat donne aux lecteurs de la Péninsule et des Amériques la possibilité de connaître le texte de M. Hamon dont il a été rendu compte dans le numéro de mai de l'*Humanité nouvelle*. Le texte a été revu pour cette traduction et un peu augmenté par quelques additions. C'est le septième volume de la bibliothèque du *Corsario*.

Figura y paisatge par NARCIS OLLER. — Barcelone 1897 — vol. in-16 de 284 pages. - 3 pesetas. — M. Narcis Oller est sans contredit le premier romancier de la nouvelle littérature catalane et sa production, quoique restreinte, s'élève à huit volumes déjà, quatre romans et quatre recueils de nouvelles. Le premier de ces romans, *La Papallona (le papillon)* a été traduit en français avec une préface d'Emile Zola. Le dernier *La febre d'or* (la fièvre d'or) est une étude très complète de mœurs de l'agiotage et de la bourse à Barcelone au moment du krach qui sévit sur cette place il y a près de dix années, *Figura y paisatge* (*Figure et*

paysage) le dernier livre paru de M. Narcis Oller est un recueil de nouvelles où se retrouvent les qualités reconnues de cet écrivain : la vérité, l'exactitude, la vie et la couleur dans l'expression de personnages et de choses de la réalité quotidienne de l'existence. Tous ces tableaux en prose ne sont pas écrits d'hier. Et un d'eux, parmi ceux des plus longs et des plus remarquables, *Isabel de Galceran* a été primé en 1880 aux jeux floraux barcelonais et a plus tard fourni à M. Oller la donnée d'un roman intéressant sur la vie de petite ville *Vilaniu ;* d'autres, *La Révolucio de Septembre (Révolution de Septembre* 1868), la *Fabrica* (l'usine) datent d'une dizaine d'années.

ALBERT SAVINE.

LIVRES FRANÇAIS

Les Anarchistes, par CESARE LOMBROSO. — Traduit de la 2me édition italienne par les Docteurs M. HAMEL et H. MARIE. — Vol. in-18, 258 pages. — 3 fr. 50. — Ern. Flammarion éditeur. — Paris 1897. — M. Lombroso, continuant ses études sur le crime politique, nous a donné *Les Anarchistes*. Ce livre contient des aperçus très justes, mais aussi, malheureusement, de grosses erreurs qui font croire que l'auteur ignore ce que c'est que l'anarchie. D'autre part, M. L. a confondu les criminels anarchistes et la masse des anarchistes qui n'est pas criminelle ; confusion regrettable, car il nous semble qu'il aurait dû méditer ceci : Tout parti avancé a toujours compté en son sein des détraqués, et l'on peut facilement conclure que ce n'est point spécial à l'Anarchie.

M. L. débute par une phrase malheureuse. Ne prétend-il pas que l'Anarchie « songe à nous ramener à l'homme préhistorique et à l'époque antérieure au *pater familias* » et que : « cette théorie ne saurait être regardée que comme un monstrueux retour en arrière » (page 1).

Ceci est faux en tous points et quoiqu'il soit presque inutile de le démontrer pour convaincre le lecteur de la fausseté de cette première assertion de M. L., nous conseillerons la lecture des derniers livres et brochures qui ont paru en France ; notamment : la *Conquête du pain* et l'*Anarchie* de Kropotkine, l'*Individu et la Société* de Jean Grave, la brochure *Les Anarchistes et ce qu'ils veulent*, etc. De la lecture de ces ouvrages on peut conclure que, selon la pensée des auteurs, l'Anarchie n'est pas une théorie préconisant la destruction de la société et le retour aux âges préhistoriques, mais bien une théorie préconisant le perfectionnement, l'amélioration de la race humaine. La brochure de Pelloutier est à ce sujet fort édifiante. (Cf. *L'organisation corporative et l'Anarchie.*)

M. L. reconnait que certaines des idées critiques des anarchistes sont justes. Mais leurs idées sur la reconstruction sont, suivant lui, fausses, impraticables, utopiques. M. L. cite à ce propos des préceptes anarchistes. Il est exact, en effet que la plupart de ces préceptes sont utopiques, mais il est difficile de critiquer la doctrine anarchiste, attendu que c'est une doctrine en voie de formation. Il est possible que les phrases citées par M. Lombroso aient été dites. Pourtant, celle-ci « l'homme est bon par nature » n'a pas été dite ; Faure écrit que l'homme est neutre, (pages 101-103 de la *Douleur Universelle*) ; Grave conclut en ce sens : voir la *Société Mourante et l'Anarchie*, édition française, pages 39 à 48.) M. L. a été induit en erreur par des documents faux et il est regrettable qu'il ne cite pas les sources, afin de permettre au lecteur de contrôler. Ceci pour la matière sociologique. Reste la criminologie. M. L. aurait dû constater que la théorie anarchiste ne conduit pas forcément au pillage, à l'assassinat, à l'incendie ; il semble qu'il a voulu prouver le contraire. Il cite en effet des passages

de Grave et « de Commonval » prêchant la légitimité du vol, de Bakounine recommandant à la jeunesse la sainte et salutaire ignorance (1).

Comme preuve de criminalité, M. L., cite l'argot, l'argot spécial aux criminels. Il parait que les anarchistes s'en servent volontiers, et qu'il suffit pour le voir « de lire le *Père Peinard*, leur organe préféré » (p. 43). Nous regrettons de le dire, M. L. ne connait rien à l'argot; celui du *Père Peinard* n'est pas l'argot des criminels, c'est un mélange d'argot des ateliers, d'argot parisien en général, et de français du XVIme siècle. C'est encore le tatouage, « ce signe si fréquent chez les criminels-nés ». (Alors, les paysans, les travailleurs des ports, les marins, les officiers anglais ?) Mais ce qu'affectionnent particulièrement les anarchistes, ce sont les emblèmes plutôt lugubres : « Têtes de morts, os croisés sur le dos de la main, etc. » (p 43). Il est inutile de réfuter ceci, car nous pensons qu'il est quelque peu puéril d'édifier une théorie là-dessus.

Mais, pourtant et décidément, ces anarchistes sont de bien grands criminels. N'ont-ils pas dit dans une de leurs chansons qu'il fallait faire cuire au four certaine boulangère qui avait refusé du pain à un gueux crevant la faim ? Sérieuse preuve de criminalité, en vérité. Il faut noter que les anarchistes ont été à bonne école; pour en convaincre M. Lombroso nous nous permettrons de lui conseiller de lire « *Comment l'Etat enseigne la morale* », et de méditer ce refrain des écoles primaires :

« On va leur percer le flanc,
Rantan, Rantanplan, tirelire,
On va leur percer le flanc,
Nous allons rire »

et, sans aller chercher si loin, le refrain de notre chant national,

..... Q'un sang impur abreuve nos sillons !

Tout ceci est peu sérieux, M. L. n'insiste pas trop, et il passe aux propagandistes par la bombe. Il nous présente Ravachol comme le type le plus complet du criminel-né. Or, de l'avis du Dr Corre, Ravachol ne présente nullement ce type, — on sait d'ailleurs que le criminel-né n'existe pas. — L'éminent criminaliste écrivait : « Ravachol, brachycéphale. Le visage exprime l'assurance et l'énergie. Je n'y découvre rien de vicieux. Fanatique politique de basse couche qui a lutté avec les moyens que son intellect et son milieu lui ont suggérés. » Et du Dr Corre, cette autre note, publiée par la *Revue Internationale de bibliographie médicale* : « Nature abrupte et sans éducation qui a lutté en fanatique plutôt qu'en criminel vulgaire. » C'était aussi l'opinion du Docteur Manouvrier, et pour nous-mêmes il nous est impossible de regarder Ravachol comme un monstre moral, malgré l'asymétrie de la face.

Vaillant n'a comme tare héréditaire que ses origines : « né d'un amour semi-coupable (!) et de parents dégénérés et méchants, » de plus « il a eu quelque légère velléité criminelle dans son enfance et dans sa jeunesse (escroc) ». (page 67).

On sait que le plus grave des délits reprochés à Vaillant était le vol d'une paire de bottes, le moins grave : d'avoir déjeûné sans argent. On ne peut considérer ces délits comme tendances criminelles et en faire découler directement l'acte de Vaillant, car la cause principale dans la genèse du délit, c'est la misère.

Caserio est étudié assez impartialement, mais Henry, le plus étrange de ces « types tragiques », n'est pas étudié d'assez près. Il est appelé « dynamiteur fa-

(1) Pour savoir à quelles sources M. L. puise ses renseignements, il est utile de noter que le M. Commonval en question, est le journal le « *Commonweal* », organe anarchiste anglais, et de consulter dans le n° 31 des *Temps Nouveaux*, 2me année, un article de Grave. Quant à Bakounine nous ignorons le passage cité.

natique, passionné », nous ne contestons pas la passion chez Henry — (c'est, d'ailleurs, ce que faisait ressortir son frère Fortuné dans les notes qu'il remit à Me Hornbostel, l'avocat d'Emile Henry), — mais son fanatisme était raisonné: Henry était un logicien chez qui la logique avait tué le sentimentalisme. Il est exact qu'il y a eu chez lui suicide indirect, les paroles de ses derniers jours le prouvent: il ne fuyait pas la mort, il la réclamait.

En somme, il ressort de l'étude de M. L. qu'il faut flatter l'opinion publique, qu'il faut à tout prix éviter de la choquer, qu'il faut éviter de la froisser dans ce sentiment qui lui est propre: le misonéisme. Il est bon de noter que M. L., lui-même, a passé sa vie à froisser chez les savants ce même sentiment des foules: le misonéisme.

Nous sommes heureux que M. L. nous ait enfin donné une définition de la Justice: « Toutefois, dit-il en manière de conclusion, je le répète, si la Justice doit être moins l'application d'une peine que la satisfaction à donner à un sentiment public, la peine de mort ne pouvait être épargnée à Caserio. » C'est, il faut le reconnaître, l'idée de Justice telle que l'ont toujours comprise les juges et les foules.

Malgré les erreurs contenues dans le livre de M. L., nous pensons qu'il aura son utilité, car de justes pensées y sont renfermées (V. Ch., situation et cause de l'Anarchie), et M. L. y préconise contre l'Anarchie des mesures d'hygiène sociale, car sous le nom d'anarchie il entend toujours: théorie violente.

Le rapport présenté par le Dr Van Hamel au IVme Congrès international d'Anthropologie criminelle: l'Anarchisme et le combat contre l'Anarchisme au point de vue de l'Anthropologie criminelle, termine le livre *Les Anarchistes*. Il est remarquable par son esprit d'impartialité. Le Dr Van Hamel reconnaît que les institutions existantes ne sont pas immuables par leur essence et que toutes sont destinées à se réformer; il conclut aussi en faveur de l'application de mesures d'hygiène sociale. G. Gressent.

Au pays malgache. De Paris à Tananarive et retour, par Emile Blavet.— Vol. in-12 de XVI. — 220 pages.— 3 fr. 50.— P. Ollendorff, éditeur, Paris 1897. Deux parties en ce volume : De Marseille à Tamatave, livre de bord, puis la grande île. La seconde partie traitant de la route de Tamatave à Tananarive et retour, du séjour dans la capitale des Hovas, des mœurs, etc., est la plus intéressante. Malheureusement, M. E. B. est un spirituel boulevardier et il éprouve le besoin d'être spirituel tout le long de son voyage. Cet esprit est bien fatigant. Des observations fines, des remarques profondes, des notations précises sur les mœurs, les coutumes, le climat, la faune, la flore, etc., feraient bien mieux notre affaire. Ouvrage superficiel, d'une lecture aisée, mais sans grand profit.

La Question sociale est une question de méthode, par le Dr A. Vazeille. V. Giard et E. Brière, éditeurs. — Une brochure in-8° de 94 pages. — 2 fr. — Paris 1897. Cet opuscule, comme nous le dit l'A. dans sa préface, est extrait d'une étude plus étendue, plus complète de la question sociale que M. A. V. se réserve de publier plus tard. Il y a donc certains points simplement exposés, très résumés et qu'il est impossible de critiquer fructueusement. L'A. considère le collectivisme comme solution du problème social. Il soutient la thèse que ce qui le caractérise primordialement, c'est une question de méthode. « Avec la méthode, dit-il, sans dépenser plus d'énergie intellectuelle, l'humanité a fait dans la science des pas de géant. Avec la méthode, sans dépenser plus d'énergie laborieuse, elle doit pouvoir guérir sa plaie hideuse de la misère et donner à tous ceux qui la composent, avec des corps robustes, la parure de soie, de pourpre et

d'or qui convient à la dignité humaine. » Nous reprocherons à l'auteur de n'être pas très clair, mais cela provient peut-être de ce que sa brochure n'est pas un tout. Quoi qu'il en soit, elle mérite d'être lue. Elle est sincère, purement scientifique, sans colère. La froide raison seule y considère les choses.

Contre l'Argent, par URBAIN GOHIER.—Brochure in-18 de 92 pages.— 1 fr. 25. — Paris 1896. — Chamuel éditeur. — M. U. G., rédacteur au *Soleil*, collaborateur du *Figaro*, conservateur royaliste, écrit parfois des brochures qu'on croirait rédigées par des révolutionnaires. *Contre l'Argent* est une de celles-là. *Sur la guerre*, *Lettre du Sultan à M. Clémenceau sur les massacres d'Arménie*, étaient aussi de celles-là. Nous en rendîmes compte dans la *Société Nouvelle*. Le pamphlet de M. G. se divise en plusieurs sections qui sont: Crimes; Châtiments; Remèdes; Des lois; Révolution; Chambre ardente; L'opinion. La brochure est d'une belle envolée; un peu déclamatoire parfois, mais avec des idées si justes, si vraies en ce qui concerne la critique de l'ordre social. On ne rend pas compte d'une diatribe semblable, on conseille de la lire. Elle est chaque jour d'actualité, car les faits qu'elle flagelle se renouvellent sans cesse et les hommes qu'elle fustige sont toujours honorés, sont toujours les maîtres. Nous aimerions à citer les coups de fouet dont M. G. cingle le visage des Rothschild, des Lebaudy, des Castellane, etc., mais mieux vaut s'abstenir, car il faudrait tout citer. M. U. G. ne pense pas que des lois soient des remèdes à la situation, que des lois empêchent l'argent d'être roi, d'être Dieu, le seul Dieu. Il s'élève avec violence contre les lois et critique avec une certaine part de vérité les socialistes parlementaires. Par contre sa critique du collectivisme est excessivement superficielle. L'A. conseille la révolution et il écrit des phrases qui stupéfient un peu émanant d'une telle plume, encore qu'elles ne soient que l'exacte expression de la vérité. « La révolte est la mère de tout progrès. L'humanité ne marche que de révolte en révolte ». Le premier acte de la révolution doit être l'institution d'une chambre ardente, l'enquête sur la richesse acquise, la revision des fortunes. Le procédé est un peu anodin.

En somme, brochure à lire, excellent pour la propagande socialiste et pour promouvoir l'humanité. Flagellant l'Argent, célébrant la Révolte, elle sème le bon grain dans les cerveaux humains.

Guillaume II.— Une éducation impériale, par FRANÇOIS AYME.— Vol. in-12 de 252 p. avec 2 portraits. — 3 fr. 50. — Paris 1897. — L. Henry May, éditeur. — M. F. Ayme fut professeur de français des princes Guillaume et Henri. Pendant deux ans, il vécut dans leur intimité. Il vit beaucoup, il observa non moins, mais dans son livre il ne raconte point tout ce qu'il a observé. Un tiers du volume est consacré par M. A. à un récit de la guerre, d'un séjour à l'université de Bonn, à M. de Bismarck, à des considérations générales qui n'ont pas grand intérêt. Le portrait de Guillaume II dans un chapitre spécial (le suprême) est trop subjectif. L'ouvrage vraiment n'est intéressant qu'à partir du moment où M. A. narre son séjour à Cassel avec les princes. L'auteur est un fin observateur, à en juger par quelques anecdotes qu'il accompagne de remarques subtiles et pleines de sens. Il sait étudier les hommes et les femmes qui défilent devant lui et il fait avec succès leur portrait. Malheureusement M. A. n'a pas su assez se dégager de la subjectivité. Il est lui-même acteur dans ce récit. Il a élagué masse d'anecdotes, de notations qui eussent intéressé le commun lecteur et surtout l'étudiant. L'ouvrage de M. A. est trop imprégné d'opinions préconçues de l'auteur pour avoir une valeur autre que celle documentaire. L'historien, le psychologue y puiseront des faits et les utiliseront avec l'objectivité qui manque à M. A. essentiellement patriote et le laissant percevoir à chaque page. L'empe-

reur d'Allemagne est fort admiré par M. A. Il cite des faits qui montrent que Guillaume est en effet une individualité forte, une haute intelligence. Mais il a subi diverses influences que l'auteur ignore — parmi elles, il y a évidemment les tendances ancestrales — et il en est résulté un empereur resté à la conception d'un maître, père de son peuple. Guillaume à la fin du XIX[e] siècle; en ce siècle de libre examen, d'énorme développement scientifique et industriel; en ce siècle digne continuateur du précédent et dont l'œuvre est plus belle que celle de tous les siècles d'antan; Guillaume, dis-je, voudrait rénover un empereur féodal, un empereur du XI[e] ou XII[e] siècle! C'est tout à fait irrationnel car c'est impossible étant en contradiction avec toutes les tendances humaines à notre époque. Il y a dans le livre de M. A. d'amusantes anecdotes sur l'impératrice Augusta, sur Guillaume I, Frédéric et l'impératrice Victoria que l'auteur nous présente comme une femme du plus grand mérite.

En Marche... par SÉVERINE.— Vol. in-12 de 308 pages. — 3 fr. 50 — Paris 1896. — Simonis Empis, éditeur. — Mme Séverine, qui chronique dans une foule de quotidiens, a réuni ses articles en divers volumes. Le dernier paru a pour titre : *En Marche.* Il ne s'agit là que de chroniques à tendances socialistes bien caractérisées. Un tiers de l'ouvrage est consacré à l'année Rouge, à 1894, l'année où furent exécutés Vaillant, Henry, Carnot, Caserio. Un autre tiers renferme encore nombre de pages sur les anarchistes, sur Cyvoct, Jean Grave, etc. Dans le commencement d'*En Marche*... on lit divers articles sur les mineurs, les casseuses de sucre, etc. Mme S se montre toujours dans ces pages pleine d'émotion, parfois un peu trop larmoyante mais parfois aussi avec un bel emportement. Elle flagelle avec virulence la magistrature, les gouvernants, les financiers. Et il faut avouer qu'elle a tout à fait raison, que ces arguments sont justes. Elle est remplie de pitié pour les miséreux, les crève-la-faim. *En Marche...* est un livre qui intéresse, qui se lit rapidement comme les articles de journaux dont il est un recueil; il plaira avec raison au grand public et dans le cerveau de maintes personnes, il portera des idées justes, saines. Il propagera la bonne parole. L'étudiant le lira pour noter l'impression que des phénomènes sociaux faisaient naître chez des contemporains.

Journées Révolutionnaires, 1840-1848, par ARMAND DAYOT. — Album en 15 fascicules de 240 pages, grand in-8° oblong. — 9 fr. — Paris 1897. — E. Flammarion, éditeur. — M. Armand Dayot, inspecteur des Beaux-Arts a pensé que l'histoire ne consistait pas seulement en le récit des événements d'après les pièces des archives, les mémoires, les gazettes, etc. Il a cru que les peintures, sculptures, dessins, lithographies, médailles, autographes, les objets de l'époque même aidaient aussi à reconstituer l'histoire, l'histoire réelle, vivante. Il a eu raison. L'histoire n'est pas seulement la relation des batailles, des traités diplomatiques, elle est aussi la relation de la vie populaire, industrielle, commerciale, scientifique, littéraire. Elle est l'ensemble de toutes ces vies retentissant les unes sur les autres. L'histoire doit comprendre les mœurs, les coutumes sur la vie dans la famille, dans l'atelier; des détails sur les salaires, les mercuriales, etc. Elle doit aussi comprendre l'opinion des contemporains, opinion qui se manifeste dans les journaux, dans les mémoires; mais aussi avec peut-être plus d'intensité dans les chansons, légendes et dans les dessins, gravures et dans une multitude d'objets plus ou moins disparates. Plus nos sociétés évoluent, plus s'accroît l'importance en nombre et en qualité de ces dessins, gravures et objets. Aussi à notre époque M. Grand Carteret a pu publier divers recueils sur l'image consacrée à tel ou tel événement (Alliance franco-russe, etc.) M. D. lui, a recherché dans le passé ces dessins, peintures, sculptures

relatives à des époques déterminées. Ainsi il a publié l'année dernière *La Révolution française*, album de 500 pages avec deux mille illustrations, grand in-8° oblong. Il examinait avec les peintures, gravures, estampes, etc., la Constituante, l'Assemblée législative, la Convention, le Directoire. Déjà auparavant ce même auteur avait édité *Napoléon*, album de même nature et aussi intéressant.

Journées Révolutionnaires est divisée en deux parties : la première consacrée aux « Trois glorieuses » de 1830 ; la seconde aux journées de 1848. Toutefois dans la première partie, il y a des dessins relatifs à des troubles de 1831, 1834, etc. « Dans ce travail, écrit l'A. nous nous bornons à nous occuper du fait même de l'anéantissement du gouvernement des Bourbons et des détails poignants de la lutte héroïque et triomphante soutenue par le Peuple de Paris... Mieux que de longs récits les estampes qui composent cet album, images du temps exécutées souvent par des artistes qui prirent part eux-mêmes au combat et ne quittèrent leur fusil brûlant que pour saisir leur crayon, racontent la vie tumultueuse de ces trois journées si fertiles en actions héroïques, et où plus peut-être qu'à aucune époque de l'histoire, l'âme du peuple apparait dans tout l'éclat de sa générosité confiante et de sa naïve grandeur. Ici comme dans notre travail sur la *Révolution*, nous avons accordé une large part aux portraits, estimant que pour qui désire suivre et étudier les faits de l'histoire, la vue des images de ceux qui les dirigèrent ou qui du moins y furent mêlés, doit être de plus vif intérêt... Le genre caricatural y est très richement représenté, et il ne pouvait en être autrement, car jamais pouvoir, si ce n'est cependant le gouvernement de juillet, ne prêta plus largement le flanc aux flèches aiguës de la satire.... » M. D. a parfaitement rempli le programme qu'il s'était imposé et nous pensons que l'histoire des *Journées Révolutionnaires* est éclairée par cette quantité de portraits, d'estampes, d'images populaires qui relatent les incidents, qui fixent les traits des acteurs.

Voici un extrait des planches : La liberté guidant le peuple d'après une toile d'E. Delacroix ; portraits de Benjamin Constant, de Lafayette, de Charles X, de Louis-Philippe, de Saint-Simon, de Fourier ; marche du peuple sur Rambouillet, d'après H. Bellangé ; le peuple à l'Archevêché, d'après une lithographie de V. Adam ; dernier conseil des ministres par Daumier ; Lamartine par Devéria ; Scènes de la rue *Transnonain*, etc.

Chaque dessin, gravure, estampe est accompagné d'une courte légende très substantielle qui éclaire les illustrations et permet de les utiliser beaucoup mieux pour des travaux divers de sociologie, de psychologie, de criminologie. Nous avons vû là confirmer par l'estampe des assertions que nous avions lues dans les *Mémoires du général comte de Saint-Chamans* (Plon, éditeur) relativement à la désobéissance de l'infanterie pendant les 3 glorieuses. Elle refusa de tirer sur le peuple. Certaines planches de cet album viennent compléter la belle œuvre historique de G. Geffroy sur A. Blanqui, *L'Enfermé* (E. Fasquelle éditeur). En résumé, il est inutile d'insister sur le puissant intérêt historique, social et philosophique de l'œuvre entreprise par M. D.: *La Révolution Française, Napoléon*, les *Journées Révolutionnaires*. Textes et illustrations permettent au lecteur de connaître vraiment les époques, au chercheur d'étudier mœurs, coutumes et *psychicité* des hommes, des castes, des classes et des professions. Nous souhaitons que M. D. après *Journées Révolutionnaires*, nous donne le second Empire, puis la Commune. Il rendra service à la Science historique en ce faisant comme il a déjà rendu service par la publication de ces trois magnifiques albums.

Etudes de droit international et de droit politique, par ERNEST NYS. — Vol. grand in-8° de VIII.— 416 pages. — Paris et Bruxelles 1896.— A. Castaigne et A. Fontemoing, éditeurs. — Les études réunies en ce volume ont paru dans la *Revue de droit international et de législation comparée* et dans la *Société nouvelle*. Notre collaborateur est un érudit des plus remarquables, un curieux qui fouille les textes originaux, qui se reporte aux sources, n'acceptant les citations que sous bénéfice d'inventaires. Aussi M. N. signale-t-il maintes erreurs; il les corrige avec soin et ce n'est pas là un des moindres intérêts de son livre. Cet ouvrage est une mine véritable où tous les travailleurs peuvent puiser avec fruit. Juristes, criminologues, psychologues, historiens, philosophes, etc., trouveront là une récolte abondante de documents qu'il leur faudrait chercher pendant de longs mois dans des bibliothèques diverses: British Muséum, Bibliothèque nationale de Paris, etc. M. N. fouille surtout le British Museum qui est la bibliothèque nationale sinon la plus riche, au moins la mieux cataloguée avec la méthode la plus sûre. On lit ce gros volume avec plaisir, avec hâte même, car l'exposition de chaque étude est claire, semée de fines remarques, de justes considérations indiquant chez l'auteur un réel esprit philosophique. Ce qui manque à l'ensemble de l'ouvrage, c'est un lien entre chaque étude. Celui qui existe est faible car il consiste seulement dans ce fait que toutes ces études diverses se rapportent à un même ordre d'étude : le droit international et le droit politique. M N. a négligé d'unir ces monographies entre elles, en montrant l'évolution du droit, le progrès incessant des idées. L'ouvrage est une juxtaposition et non un ensemble lié, uni. A cause de cela il est confus, si on le considère dans son intégralité. Il n'y a pas de conclusion et nous le regrettons. Il aurait été préférable que l'A. montrât en des pages finales les relations qui unissent toutes les idées qui successivement, dans le temps, se développèrent en Europe. Tout est épars, chaque chose forme un tout, indépendante en apparence des choses qui précèdent ou suivent. Grave défaut qui fait que l'œuvre de M. N. n'a guère qu'un intérêt documentaire pour le scientiste, le juriste. Il est vrai que cet intérêt est considérable. Mais il serait encore accru si l'auteur avait lié ces études entre elles et s'il avait conclu. La table analytique des matières est bonne; mais un index alphabétique des personnes citées, un index alphabétique des matières traitées auraient utilement complété cet ouvrage. Il contient quinze études qui sont : Autour de la Méditerranée; le droit des gens dans les rapports des arabes et des byzantins; le *Siete partidas* et le droit de la guerre; le droit de la vieille Irlande; le Haut Nord; l'Angleterre et le Saint-Siège au Moyen-Age; Honoré Bonet et Christine de Pisan; les théories politiques en Angleterre pendant le moyen-âge; la ligne de démarcation d'Alexandre VI; le règlement de rang du pape Jules II; les publicistes espagnols du XVI° siècle et les droits indiens; l'esclavage noir devant les jurisconsultes et les cours de justice; les théories politiques en Angleterre au XVI° et XVII° siècle; deux irénistes au XVII° siècle : Eméric Crucé et Ernest de Hesse Rheinfels; la Révolution française et le droit international, divisée en trois parties (Bases philosophiques, le droit de la guerre et les rois de droit divin, théories et faits sous la révolution).

Bibliographie de l'Anarchie, par M. NETTLAU. — Préface d'ELISÉE RECLUS. — Vol. in-8 de 294 pages. — 5 francs — Librairie de l'Art Social 1897. — M. Nettlau est un érudit qui, ayant de la sympathie pour les idées anarchistes, s'est adonné à la récolte de tout ce qui paraît sur l'anarchisme et aussi sur les autres écoles du socialisme. Il a de fort belles collections de documents anarchistes (journaux, brochures, placards, affiches, volumes). C'est peut-être M. N. qui a la plus complète collection de ce genre. Nous ne connaissons que deux autres personnes qui aient un ensemble de pièces dignes d'être citées, encore

toutes deux ont peu de documents en langues autres que la française. Quant à nous qui collectionnons aussi tout ce qui a rapport au socialisme, notre collection est bien moindre que celle de M. N. Celui-ci était donc tout indiqué pour dresser la bibliographie de l'anarchie. Il l'était d'autant plus qu'il parle, lit ou écrit une douzaine de langues.

M N. a ainsi divisé son ouvrage: Précurseurs de l'Anarchie; premières œuvres de la littérature anarchiste en Angleterre; l'Anarchisme individualiste; P. J. Proudhon; le Mutuellisme; Précurseurs de l'anarchisme moderne, 1840 à 1865; l'anarchisme allemand; Michel Bakounine; l'Internationale; la Suisse; la France avant 1880; Pierre Kropotkine; la France 1880-1896; la Société bourgeoise devant les anarchistes; Belgique et tous les autres pays y compris Japon, etc.; Appendice sur les utopies, les colonies libertaires, les critiques des bourgeois et des socialistes autoritaires. Il y a la table alphabétique des noms cités, et la table alphabétique des publications périodiques et journaux cités. Toutes deux sont très bien faites. L'A a ajouté, ce qui était tout à fait inutile, une table des séries de brochures, publications de groupes, de journaux, etc., en un mot, une table des éditeurs.

Rien jusqu'ici n'a été fait d'aussi complet sur la bibliographie de l'anarchie que le livre de M. N. Il est donc indispensable à tout sociologue, à tout étudiant des sciences sociales. Tel quel, il a coûté un effort continu de plusieurs années, un travail assidu et parfois, souvent même, assez ingrat. M. N. a donc rendu un réel service à la science en s'astreignant à ce labeur fatigant, en publiant cette *Bibliographie*. L'historien, le scientiste devront le remercier. L'auteur nous permettra diverses critiques. L'ordre suivi est mauvais. Nous savons combien un classement est difficile et nous ne sommes pas étonné que M. N. ait adopté un ordre que nous estimons mauvais. Puisque M. N. compte éditer un jour une bibliographie complète de l'anarchie, le livre dont nous parlons en ce moment n'étant qu'un essai, nous lui conseillons d'adopter comme ordre les nationalités : France, Allemagne, Grande-Bretagne, etc. C'est dans un index qu'il indiquera que les mêmes auteurs se trouvent cités à maintes places. Les traductions devront figurer dans le pays où elles sont publiées et non à la suite de l'édition originale. C'est dans une table que l'auteur indiquera, en les relevant, toutes les persécutions, les procès, l'opinion des bourgeois et des socialistes autoritaires sur les anarchistes. Cette méthode permet 1° d'avoir sous les yeux, en rangeant par ordre de date de publication, un tableau de l'histoire du mouvement dans chaque pays, 2° en lisant les index de voir aussitôt que tel ou tel ouvrage a été traduit en telles et telles langues, à telles et telles époques: de voir de même tout l'ensemble des persécutions, procès. En somme, la moitié d'un tel ouvrage doit consister en des index qui, faits à des points de vue différents, permettent l'utilisation diverse du livre. M. N. n'est pas complet. Il ne pouvait pas l'être. Il est impossible de l'être. M. N., dans les premières pages relatives aux précurseurs, à Proudhon, etc., englobe parmi ces précurseurs des écrivains qui ne furent rien moins qu'anarchistes. L'ouvrage aurait gagné à être plus précis en ce point, en élaguant maints travaux. C'est là un défaut de méthode qui nuit à l'œuvre de M. N. Dans l'édition complète, c'est-à-dire plus complète, qu'il donnera un jour, éloigné encore, de la *Bibliographie de l'anarchie* nous souhaitons qu'il tienne compte de cela, qu'il se restreigne aux publications purement anarchistes; dans un appendice il pourrait indiquer les œuvres qui s'y rapportent le plus sans être toutefois classables comme anarchistes. La division est certes difficile, mais elle est possible. M. N. invite les lecteurs à lui communiquer les documents, à rectifier les erreurs, à compléter les lacunes.

La Bibliographie de l'anarchie est très bien imprimée sur beau papier, avec très peu de fautes typographiques, corrigées d'ailleurs dans des errata. A. HAMON.

Mon Droit, par PICARD-DESTELAN. — Vol. in-18 de 210 pages : 3 fr. 50. — Paris, 1897, P. V. Stock, éditeur. — On connait par les quotidiens les persécutions qu'a endurées le commandant Picard-Destelan qui avait eu le malheur de s'attaquer à deux des plus puissants « archevêques » de la marine. Résolu à continuer la lutte jusqu'au bout, M. P.-D. a écrit ce volume pour y exposer, dans la limite permise par nos lois sur la diffamation, les détails sur sa mauvaise aventure : c'est dire à combien de réticences et de louvoiements a du se contraindre l'indomptable franchise de cet officier. Les faits très documentés qu'il dévoile suffisent néanmoins à éclairer d'un jour brutal les dessous des malpropres intrigues de la rue Royale. M. Pène-Sieffert, M. Gerville-Réache avaient dit les tripotages et les coupables négligences des bureaux et de l'administration. M. P.-D., chassé de la marine comme un malfaiteur pour avoir rempli complètement son devoir de chef de bord contre un favori de l'amiral Duperré, va plus au vif dans la peinture des mœurs secrètes de notre armée de mer, et ce qui est significatif, c'est le silence et l'inertie du Parlement en présence de cet appel.

Les historiens trouveront dans cet ouvrage la démonstration que la responsabilité de la marche sur Sedan en 1870 incombe non à l'impératrice Eugénie, mais à M. Duperré, scandaleusement couvert de la protection du ministre de la marine dans une séance qu'on n'a sans doute pas oubliée. « Et on s'étonne que le régime actuel conduise à l'anarchie ! » s'écrie M. P.-D. qui doit avoir perdu les illusions qui pouvaient lui rester sur ce qu'on peut obtenir par les voies légales ou judiciaires.

Le Conventionnel Hyacinthe Richaud, par GEORGES MOUSSOIR. — Vol. in-16 de XII. 460 p.: 3 fr. 50. — Paris, 1897, Plon, Nourrit et Cie. — M. G. M. s'est fait avec un soin très grand le biographe du conventionnel Hyacinthe Richaud, marchand à Versailles, parvenu à la mairie de cette ville par le club des Jacobins où ses frères étaient tout puissants en 1791. L'A. de ce compte-rendu a trouvé récemment de curieuses notes de la police secrète des Tuileries sur les principaux membres du club des Jacobins versaillais, notes dans lesquelles Richaud est signalé comme révolutionnaire sincère, mais modéré et très honnête homme quoique nul de vue, tandis que son frère Louis qui, sous la Restauration, fut sous-chef à la Préfecture est donné comme un esprit brouillon, ardent et dangereux par son exaltation. Au moment où Kremmer l'Américain ramenait sur Paris, contrairement aux ordres de Rolland, les prisonniers d'Orléans, Richaud, qui était maire de Versailles, fit des efforts désespérés pour arracher aux massacreurs les malheureux que leur escorte se montrait peu soucieux de protéger : il ne put sauver que deux prisonniers sur cinquante-trois. C'était au lendemain des massacres de septembre (1792). Au lendemain de la mort de Louis XVI, Kersaint ayant démissionné parce que, disait-il, il se refusait de siéger plus longtemps dans une assemblée d'assassins, Richaud, député suppléant de Seine-et-Oise, fut appelé a le remplacer à la Convention. Il en trouva le séjour si peu rassurant, qu'il se hâta de se faire envoyer aux armées et préféra faire toutes les campagnes de la Moselle à se trouver mêler aux querelles des Girondins et des Montagnards. Puis, il se contenta de vivre jusqu'à la chute de Robespierre où il joua un rôle subalterne mais officiel à partir du 9 au soir, c'est-à-dire quand le succès fut assuré pour le Comité du Salut public et la Convention. Celle-ci l'envoya ensuite à Lyon où il joua un rôle de pacificateur et d'administrateur sage et prudent. Une courte mission à l'armée des Alpes compléta son rôle à Lyon. Elu ensuite au conseil des cinq cents, il y siégea jusqu'au renouvellement de l'an V qui le rendit à la vie privée. L'année suivante, il prit part à l'administration de Versailles et du département de Seine-et-Oise. Le premier consul fit de Richaud, comme de tant

d'autres conventionnels, un fonctionnaire. Le 17 février 1809, il le nommait conseiller de préfecture et c'est dans cet emploi que l'ancien commissaire de l'armée de la Moselle vit passer successivement l'Empire, la Restauration, les Cent Jours où il fut à la fin député et sous-préfet à la seconde Restauration. On le vit alors figurer dans les services funèbres pour le repos des âmes des prisonniers d'Orléans. En 1821 il reçut la croix de la Légion d'honneur « comme la récompense tardive mais bien méritée de sa belle et généreuse conduite dans la funeste journée du 9 septembre 1792. »

Ironie de l'existence, la dernière pièce signée du nom de ce conventionnel qui soit tombée sous les yeux de M M. est un rapport au ministre de l'intérieur sur un incendie « causé par un rat qui a emporté (dans le grenier à foin d'une auberge) une chandelle allumée qui était collée au mur. » Documenté et précis le travail de M. M. quoique consacré à un personnage très mondain, on l'a vu, est de nature à être utile à l'historien et au sociologue.

Albert SAVINE.

LIVRES ITALIENS

L'Europa giovane (études et voyages dans les pays du Nord), par GUILLAUME FERRERO. — 1 vol. de 431 pages, 4 fr. — Trèves éditeur, Milan 1897.

C'est le résumé des plus profondes impressions et des plus graves réflexions que le jeune sociologue italien a rapportées de deux ans de voyage et de séjour en Angleterre, en Allemagne, en Russie et en Scandinavie. De tout ce qu'il a vu, ouï, lu, il a taché d'extraire quelque conclusion générale, en même temps que de grouper les observations et les notes, forcément hétérogènes et incohérentes, que le voyageur attentif recueille sur sa route, autour de quelque idée centrale qui, comme le soleil parmi les planètes, les gouverne et les éclaire. Ces conclusions générales impliquent plusieurs des plus grands problèmes éthiques et sociaux du temps présent, auxquels, sans prétention de rien résoudre, l'auteur a sans doute apporté un véritable trésor de nouveaux aperçus, pleins d'originalité et de verve. Ces véritables ferments de la pensée nous donnent, avec les joies d'une lecture très attachante et suggestive, les profondes satisfactions des corollaires et des développements dont notre fantaisie logique, mise en train, peut aisément se faire suivre et se compléter.

L'*Europa giovane* n'est pourtant pas un livre systématique comme un manuel ou un traité conçu d'emblée, mais plutôt un ensemble de monographies géniales et intenses, qui n'ont de commun que l'esprit profondément moderne qui les a dictées. La première, en fait, sous le titre « Bismarckisme et Socialisme », fait la physiologie des grands partis politiques allemands. La seconde est relative à la manière différente qu'ont d'aimer sexuellement les différents types de civilisation des races latines et germaniques. La troisième et la quatrième, à propos de Londres et de Moscou, nous donnent un tableau très vif et d'un relief merveilleux, de la grandeur morale et sociale du peuple britannique et du stoïcisme hiératique et contemplatif de la race slave. La cinquième monographie est une étude délicate et pénétrante du troisième sexe, de la *spinster* (la femme privée de l'amour et de la famille), et de son action sur la société anglaise. La sixième nous montre sous la question sémitique la lutte séculaire de deux races et de deux idéaux, et nous trace l'intime psychologie juive à travers le temps et les pays. Le livre s'achève par une brillante et mélancolique conclusion : l'avenir est aux races du Nord ; nous autres latins ne vivons que du passé, éblouis des rêves fous de la grandeur d'autrefois, incapables de travail sérieux et patient, opprimés par le césarisme impuissant et vide, appauvris par la bureaucratie et la mi-

litarisme, violents et corrompus, criards et fainéants. Au Nord, la grande industrie, le commerce, la production, la richesse, la solidarité et la collaboration de toutes les classes sociales, la clairvoyance de l'avenir fraternel et démocratique, de la justice pratique et vivante dans les rapports humains, du sens moral associé à l'intelligence pour gouverner le monde; enfin, la tendance, toujours plus déterminée et précise, à donner une existence réelle et spirituelle, non plus seulement nominale et physiologique, à un nombre toujours plus grand d'êtres humains. L'arbre qui symbolise l'humanité future, n'est pas le magnolia qui ne donne que peu de fleurs d'une grandeur et d'une pompe monstrueuses: c'est l'acacia qui se couvre tout entier, au printemps de la blanche et modeste beauté d'infinies myriades de fleurs. MARIO PILO.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

Au pays du Soleil et de l'Or, par André Mévil, vol. in-18 de xx-254 pages; relations d'un séjour de 6 mois au Sénégal et au Bambouk pour la recherche de mines d'or; notes sur certains points des mœurs des Malinkés et autres indigènes. Ouvrage attrayant et de lecture aisée. 3 fr. 50. Firmin-Didot, éditeur. — *Doux pays*, par Forain, vol. in-18 de 209 pages, composé seulement de dessins (189) dûs à un crayon déjà célèbre, divisé en trois parties: sous Carnot, sous Casimir Périer, sous Félix Faure. Forain a écrit là l'histoire de la France de 1894 à 1897; de mordantes légendes accompagnent ces dessins satyriques, et on ne sait trop lequel le plus admirer des légendes ou des dessins; Plon, éditeur. — *Le travail et l'argent*, par F. Clerget, brochure in-18 de 59 p.; réponse critique à *Solidarité* de M. L. Bourgeois et à *Contre l'argent* de M. Gohier; projet de contrat entre le travail et le capital; Bibliothèque de l'Association, éditeur. — *La demoiselle des grands prés*, par Marie Stromberg, petit volume de prix à l'usage des enfants; très intéressant et nous change un peu des livres recommandés par les évêques et archevêques. Dieu y occupe une place très minime; l'A. a dû obéir aux coutumes, mais elle l'a fait le moins possible; une moralité altruistique se dégage de cette historiette simple se passant en Russie; Librairie d'éducation de la jeunesse, éditeur. — *La première année d'études des mots*, par Larive et Fleury, petit volume in-18, cartonné, 163 p., à l'usage des élèves des écoles primaires; A. Colin, éditeur. — *Dictées de première année*, par Larive et Fleury, petit volume in-18 de 160 p., livre de l'élève, pour les écoles primaires; A. Colin, éditeur. — *La récitation*, pour enfants de 6 à 9 ans, petit volume in-18 de 120 p., et pour enfants de 9 à 12 ans, petit volume in-18 de 200 p., par Julien Boitel; l'auteur donne des morceaux choisis sur la famille, la patrie, la société. On y trouve tous les habituels lieux communs erronés qui ont été justement critiqués dans *Comment l'Etat enseigne la morale*. Il y aurait vraiment besoin d'autres livres scolaires plus en rapport avec les connaissances scientifiques actuelles; A. Colin, éditeur. — *Emmanuel de Galilée*, par L. de Soudak; vol. in-18, 3 fr. 50; roman dont Jésus est le héros; Société libre d'édition des gens de lettres. — *Chronique du péché*, par M. Mirepoix; vol. in-18, 3 fr. 50; Comptoir d'édition. — *Amoureuse Trinité*, par Pierre Guédy; vol. in-18 avec de nombreuses illustrations d'après des photographies prises sur nature; roman très leste; Per Lamm, éditeur. — *Joie morte*, par Jean Laurenty; roman; vol. in-18, 3 fr. 50; P. V. Stock, éditeur. — *Chants de la vie*, par H. Michel; poésies; vol. in-18; Librairie de l'Art indépendant. — *Les douleurs du*

mage, par L. Esnault; poème, vol in-18; Librairie de l'art indépendant. — *Madre* (mère), par Giovanni Cena, le plus profond, nouveau, sincère, ému et émouvant livre de poésie qui ait paru en Italie depuis bien nombre d'années; 76 p., 1 fr. 50; Streglio, éditeur, Turin. — *Usi e costumi des camorristi* (usages et coutumes des camorristes), par V. De Blasio, avec préface par Lombroso, 2e édition illustrée, intéressante et riche étude de cette espèce toute napolitaine d'association criminelle; 288 p.; Pierro, éditeur à Naples. — *I vagabondi*, par Florian et Cavaglieri; autre importante monographie d'anthropologie et de sociologie criminelles; 1 volume, 593 p; Bocca, éditeur, Turin. — *Medaglioni*, par Enrico Rencioni, dix portraits historiques et psychologiques, dessinés et illustrés avec la délicatesse exquise qu'on connait à l'auteur: portraits de la Pompadour, la Dubarry, J. Arnould, Julie Marianne, Mlle de Lespinasse Mme de Krüdener, la Guiccioli, Barrett Browning, Carlyle, Rachel; Bemporas, éditeur, 3 fr., Florence. — *Meditationi vagabonde e Segni del tempo*, par Gaetano Negri, l'élégant et sceptique philosophe et politicien milanais; Hoepli, éditeur à Milan. — *Pro e contro il socialismo*, par S. Merlino, exposition critique des principes et des systèmes socialistes Le socialisme y est défini par « tout le travail de renouvellement qui s'agite dans la société actuelle »; par « l'ensemble de toutes les tendances scientifiques, artistiques, économiques, politiques qui conspirent à refaire l'ordre social ». Son but est formulé comme « l'organisation des conditions nécessaires pour assurer durablement à tous les hommes la possibilité du travail »; ainsi, « les réformes moindres voulues par les socialistes et non socialistes sont quelque chose de plus que de simples palliatifs : ce sont les germes ou mieux les éléments du socialisme »; Milan, Trèves, éditeur. — *La proprietà fondaria e la questione sociale*, par Achille Loria, le plus génial de nos économistes; trois essais dont l'un, le troisième, contient en résumé tout le système de l'auteur, dont tous ses travaux s'inspirent comme autant de développements du même principe capital; Vérone-Padoue, Drucker, éditeur, 3 fr. — *Pourquoi nous sommes internationalistes*, par le groupe des Etudiants socialistes révolutionnaires internationalistes de Paris; 2e édition refondue d'une brochure très bien faite, 35 pages; 0 fr. 15; Librairie socialiste, éditeur. — *Misère et Mortalité*, par le même groupe; brochure très étudiée, pleine de documents, de chiffres; 0 fr. 15; Librairie socialiste éditeur.

Administrateur-Gérant: Gabriel De La Salle.

Montdidier (Somme). — Imprimerie Léon Carpentier.

Pour paraître dans les prochains numéros

Religion et Morale, par Léon TOLSTOÏ; *Le Mouvement socialiste en Belgique*, par EMILIO; *Pierre Leroux*, par H. DENIS; *Les Arméniens*, par CHAHEN GARO; *La Guerre*, par F. PELLOUTIER; *Le Musée social*, par Mme RENAUD; *Les dessous de la Propagande chrétienne au premier siècle*, par A. CHIRAC; *L'Anarchisme et le Mouvement social en Australie*, par J.-A. ANDREWS; *La Situation actuelle économique de l'Europe*, par A. CHIRAC; *Celse et Jésus*, par A.-A. LEJEAL; *La ville aux miasmes*, par A.-N. LOOCK; *Mémoires d'un porteur de torches*, par ROLAND DE MARÈS; *J'aime*, par H. VANDEPUTTE; *Les Pêcheurs*, par DE SEILHAC; *Patrie et Militarisme*, par C. DÉTRÉ; *L'Avenir socialiste du Syndicat*, par G. SOREL; *Aperçus sur la philosophie de l'amour*, par Robert PICARD; *Un siècle de Révolutions*, par Léon DELBOS; *Naturalisme et Naturisme*, par L. BAZALGETTE; *Bases d'une morale anarchiste*, par DYER D. LUM; *Criminel-né*, conte par SORGUE; *L'évolution du Socialisme*, par AMY-C. MORANT; *Trade Unionisme, Mutualisme et Néo-coopératisme* (Essai de conciliation), par A.-D. BANCEL; *Objectifs révolutionnaires*, par GABRIEL DE LA SALLE; *Récits de ma grand' mère*, par André PETCHERSKY; *Les doctrines anarchistes et leur rapport avec le Communisme*, par I. BLOCH; *Le Mouvement anarchiste en Grande-Bretagne*, par J. PERRY; *Le Trade Unionisme et la Coopération*, par TOM MANN; *L'Inégalité naturelle*, par GRANT ALLEN; *Le Mouvement coopératif en France*, par A.-D. BANCEL; *La Volonté de la Matière*, par Hippolyte LENCOU; *Soixante ans de Libre-Pensée en Angleterre*, par J.-M. WHEELER; *La Valeur de la Vie*, par le Dr E. SEGARD; *La réoccupation de la Terre*, par Alfred Russel WALLACE; *Transitions vers la liberté*, par E. CARPENTER; *Niels Lyhne*, par J.-P. JACOBSEN; *Au nom de la loi*, par MACHTÈTE; *Surtravail et Profit*, par WALTER JOURDE; *Lettres inédites*, de COLINS, etc., etc.

L'HUMANITÉ NOUVELLE forme par an deux beaux volumes de plus de 750 pages chacun, avec une table analytique des articles, un index alphabétique des auteurs et des matières.

PATRIE ET MILITARISME[1]

I

« C'est surtout dans la bouche des oppresseurs de peuples et des tyrans ambitieux que retentit le nom de patrie. »

MARMONTEL (*Métaphysique et morale*, t. XVII, p. 286).

Que n'ont pas dit ou écrit, au sujet des droits des uns et des devoirs des autres, les philosophes du siècle dernier auxquels la ploutocratie actuelle doit en grande partie la chute de la monarchie et de la noblesse franques ?

Ceux qui, disait l'un, ont usurpé la puissance suprême, lèvent des troupes permanentes soudoyées de l'argent des citoyens pour tenir les citoyens assujettis encore plus que pour subjuguer les autres nations.

A celui-là, Rousseau, dont l'opinion devait être plus tard partagée par le comte de Mirabeau et le colonel Ch. de Lameth, donnait ainsi raison :

« Les troupes réglées ont été créées en apparence pour contenir l'étranger, en réalité pour opprimer l'habitant. »

Le parti lésé étant le plus grand nombre, reprenait un autre, on l'affaiblit en employant ses propres armes.

Un autre encore, Diderot, s'écriait que la seule ambition des grands n'employait le peuple qu'à forger ses propres chaînes, et, pris de colère en constatant que le clergé n'avait jamais été qu'un outil politique d'asservissement, il ajoutait que ses

(1) Chapitres tirés de *La Grande Duperie*, ouvrage qui paraîtra prochainement.

mains eussent ourdi volontiers les entrailles du prêtre à défaut d'un cordon pour étrangler les rois.

L'*Encyclopédie*, — et, selon d'Alembert, ceux qui lui portaient intérêt étaient les bons citoyens — définissait ainsi le mot garnison : « Corps de soldats qu'on met dans une place forte pour la défendre contre les ennemis ou pour tenir les peuples dans l'obéissance ; *la garnison doit être plus forte que les bourgeois.* »

Rousseau, lui, au jugement duquel l'avenir, comme on le verra dans la suite, réservait l'approbation savante de Lazare Carnot, Rousseau qu'on a appelé le Démosthène du XVIII[e] siècle et dont l'éloge — ô dérision ! — a été fait après le 9 thermidor par Cambacérès au nom de la Convention qu'il présidait, Rousseau nommait les forteresses des « nids à tyrans ».

Quant à l'académicien Marmontel, qui méprisait le pauvre Rousseau et fut pendant trente-cinq ans l'ami du riche Arouet de Voltaire, voici ce qu'il écrivait : « Le soldat qui obéit sans discernement obéira à celui qui lui apprendra à discerner; alors malheur aux gouvernements ! *Il comprendra que, ne possédant rien, il n'a rien à défendre ; que la terre défrichée par ses pères est la propriété de gens qui ne font rien et que sa nature est commune à celle du bœuf.* »

En un mot, tous s'accordaient à reconnaître et à déclarer que le bon Gaulois, malgré son autre nom de baptême, était absolument dupe de ses maîtres ; que ceux-ci, quoique se disant délégués du ciel, n'étaient que des descendants de scélérats tout comme les maîtres de l'Amérique actuelle ; que ces scélérats ayant commencé l'état de guerre et leur postérité l'ayant perpétué, la partie lésée avait le droit imprescriptible d'user de tous les moyens pour briser son joug ; enfin que ce que la force et l'usurpation d'un petit nombre avaient fait pouvait être légitimement défait par le droit de la force du grand nombre spolié.

Dans son *Code de la nature*, Morelly allait même jusqu'à jeter les fondements d'une société qui eût été nouvelle si elle n'avait jamais existé :

« Rien dans la société, disait-il, n'appartiendra singulièrement ni en propriété à personne, que les choses dont il fera un usage actuel, soit pour ses besoins, ses plaisirs ou son tra-

vail journalier. Tout citoyen sera homme public, sustenté et entretenu aux dépens du public... Tout citoyen contribuera pour sa part à l'utilité publique selon ses forces, ses talents et son âge; c'est sur cela que seront réglés ses devoirs, conformément aux lois de la distribution... Les individus échangent entre eux les fruits de la terre dans la mesure de leurs besoins... La nation se trouve divisée en familles, tribus, cités et provinces... L'excédent des produits d'un district comble les vides d'un autre... Celui qui osera prononcer le mot propriété sera enfermé comme fou furieux dans une caverne. »

Revenons aux nobles Francs.

Après avoir converti leur force en droit et l'obéissance de leurs victimes en devoir, ils avaient prêché et fait prêcher la morale, le respect de la propriété — la leur — et toutes sortes de belles vertus; on est brigand pour acquérir, a-t-on dit, mais honnête homme pour conserver.

Exercées sous leurs bannières et récompensées de lauriers et de triomphes, la fureur brutale, la colère aveugle et la cruauté atroce, dont on a tant fait un crime à Mandrin, étaient devenues, comme dans les *Animaux parlants* de Casti, des sujets d'admiration, de la bravoure, de la valeur, de l'héroïsme!

Les justes plaintes du peuple subjugé avaient été converties en témérités punissables; ses impossibilités de toujours obéir, ses légitimes révoltes, avaient été appelées attentats séditieux, troubles, dissensions, comme de nos jours on appelle encore ainsi les révoltes légitimes de l'Algérie ou du Tonkin.

Le bien-être de ces malfaiteurs, leurs titres usurpés, leurs beaux noms à particule rappelant les endroits qu'ils avaient le plus saccagés, leurs richesses mal acquises, les privilèges qu'ils s'étaient octroyés, leurs droits de cuissage, leurs châteaux et leurs palais élevés par une nation réduite à l'état d'esclave, les revenus qu'ils tiraient de son labeur forcé, la terre qu'ils s'étaient appropriée, tout cela était devenu la patrie du Gaulois et le Gaulois dépouillé et plus opprimé que jamais devait être fier d'être appelé quelquefois à jouir de la haute faveur de combattre pour cette patrie-là.

Il faut voir comme ce mot de patrie, dont on a tant dénaturé le sens, ce mot à l'aide duquel on a si souvent abusé le vulgaire, ce mot qui faisait bondir si fort, quelques années avant

la Révolution, les affiliés français à l'illuminisme de Weis-chaupt (1), faisait rire cet illustre railleur qu'on appelle Voltaire et que la ploutocratie franc-maçonne, longtemps admiratrice du poème de la *Pucelle*, a coulé en bronze, à côté — ô hypocrisie politique! — de la statue de Jeanne d'Arc, dressée par cette même ploutocratie!

« Où est la patrie des juifs, s'écriait-il, eux qu'on a tant martyrisés en France? Où est la patrie des curés? Où est la patrie des duc de Guise-le-Balafré? à Nancy, à Paris, ou à Rome? Quelle patrie aviez-vous, cardinaux La Balue, Duprat, Lorraine, Mazarin? »

Si Arouet de Voltaire, élevé parmi les favoris de la Régence, flattant les courtisanes titrées et en particulier la Pompadour, respectant le trône et aimant le roi (2), détestant les républiques (3), n'avait pas été uniquement l'ennemi de la prépondérance cléricale dans l'Etat; si, grand seigneur et courtisan, travaillant dans le seul intérêt d'une certaine noblesse dissidente qui s'était frottée à l'écossais Law et tripotait avec les agioteurs de la bourgeoisie; si cet homme, disons-nous, n'avait pas souverainement dédaigné le peuple — qu'il appela « la canaille » jusqu'au moment où il s'affubla du tablier maçonnique (4) — il n'eût pas manqué de crier à ce peuple:

« Où est la patrie de ceux qui te commandent, t'exploitent, te jugent, te font sermonner, te divisent par toutes sortes de moyens politiques ou religieux, t'affaiblissent en employant tes propres armes, te parquent sous le canon des forteresses, où est leur patrie, sinon au fond de la Germanie d'où leurs ancêtres sont venus? »

Dans un pays un peu étendu, assurait-il, il y a souvent plusieurs milliers d'hommes qui n'ont point de patrie.

Sans doute, il faisait allusion aux jésuites, dont le pouvoir à la Cour gênait l'ambition orléaniste éclose depuis la régence et les convoitises d'une noblesse scissionnaire, laquelle ne

(1) On verra plus loin une note sur la patrie, extraite des travaux de Weischaupt.

(2) Lettre à Marmontel, 13 août 1760.

(3) Lettre au roi de Prusse, 28 octobre 1773.

(4) Fut initié en 1778 à la *Loge des Neuf sœurs*, comme on le voit dans le *Tableau de Paris*, par Mercier, lui-même affilié à cette loge, et dans l'*Annuaire de la Loge des Neuf sœurs* de 1838.

rêvait que biens religieux et voulait suivre l'exemple donné sous Henri VIII, par la noblesse anglaise: mais il aurait pu ajouter à cela les associés naturels du clergé romain, c'est-à-dire *tous* les nobles descendants des bandits qui avaient mis la Gaule en coupe réglée. D'ailleurs, il insinue quelque part que « le premier homme qui sortit du lieu de sa naissance pour aller chercher ailleurs son bien-être, a montré que la patrie est partout où l'on se trouve bien ».

Patria est ubicumque bene est, avait dit avant lui Cicéron.

D'où il faudrait conclure, en suivant à la lettre le raisonnement de Voltaire, que la patrie n'est pas où l'on se trouve mal et que la Gaule, en devenant la patrie du Romain puis du franc vainqueur et oppresseur, eût dû cesser par cela même d'être la patrie du Gaulois vaincu et opprimé, comme l'Amérique a cessé d'être la patrie de l'Indien.

La patrie n'existe pas, a dit un autre philosophe — Bernardin de St-Pierre — là où l'on voit le brigandage uni à l'autorité et toutes les richesses entre les mains du petit nombre.

« Dans le zèle qui m'anime, écrivait un jour un aumônier général de cavalerie — l'abbé Coyer (1) — j'ai fait en plusieurs lieux des épreuves sur des sujets de tous les ordres : Citoyens, ai-je dit, connaissez-vous la patrie ? Le magistrat a froncé le sourcil, le militaire a juré, le courtisan m'a persiflé, le financier m'a demandé si c'était le nom d'une nouvelle ferme, le peuple a pleuré... »

Patrie, patria, terre des pères, quelle atroce plaisanterie pour l'homme ou le peuple dépouillé qui n'en possède pas un pouce !

(1) Il s'agit de cet abbé Coyer qui fut le précepteur du prince de Turenne connu dans la suite sous le nom de duc de Bouillon.

II

« Tout va bientôt fuir de vos mains... Entendez-vous les cris des nécessiteux ? *Ils vous redemandent la portion que vous retenez sur leur subsistance, tandis que les excès vous tuent... Les bourgeois n'ont pas encore de cuisiniers, mais cela viendra.* »

Le TABLEAU DE PARIS, 1781, par Mercier, membre de l'Académie et... de la *Loge des Neuf-Sœurs.*

« O Liberté comme on t'a jouée ! »

Critique de la Révolution, par E. Quinet.

Allons, enfants de la patrie,
Le jour de gloire est arrivé !

C'est le chant de 1792, et ce chant, qui électrise le soldat ignorant qu'on trompe, va bientôt électriser tout un peuple auquel les sectateurs de la philosophie encyclopédique font entendre qu'il ne doit plus fournir les verges dont on le fouettait ni être regardé comme un troupeau de vaches à lait.

Allons, enfants de la patrie, le chanoine de Sieyès vous l'a dit en 1789 : « Pourquoi ne renverrait-on pas dans les forêts de la Franconie, toutes ces familles qui conservent la folle prétention d'être issues de la race des conquérants et d'avoir succédé à des droits de conquête. » (1)

Allons, enfants de la patrie :

« Jamais plus riche proie n'aura été offerte aux vainqueurs. Quarante mille palais, hôtels, châteaux, les deux-cinquièmes des biens de la France à distribuer seront le prix de la valeur. Ceux qui se prétendent nos conquérants seront conquis à leur tour. La nation sera purgée et les étrangers, les mauvais citoyens, tous ceux enfin qui préfèrent leur intérêt particulier au bien général, en seront exterminés ! » (2).

La plus grande partie de la noblesse à épée, depuis la prise de la Bastille, s'est enfuie à Coblentz ou en Angleterre, tandis que la plus petite partie, à la remorque d'un duc d'Orléans conspirant avec les Loges maçonniques dont il est le Grand-Maître, s'est dépouillée de la particule pour se rendre popu-

(1) *Le Tiers-Etat est une nation,* par l'abbé-chanoine de Sieyès.

(2) *La France Libre,* par Camille Desmoulins, avocat au Parlement de Paris.

laire aux dépens de la Cour ; la noblesse de robe qui n'est pas orléaniste se sauve, se cache, ou, comme Janus, s'est confectionné deux visages ; le clergé noble a disparu, se défroque ou va se défroquer ; le bas clergé, d'abord révolutionnaire par intérêt, s'apprête à rentrer sous roche à son tour ; le trône français, loin duquel le roi lui-même a tenté de fuir en juin 1791, craque et va s'effondrer.

Le bon Gaulois, lui, pense naïvement qu'il va reconquérir ses biens et liquider pour tout de bon le vieux compte des spoliations séculaires.

Et il court, vole à la frontière, où les bons Francs de Coblentz ont préparé une nouvelle invasion germanique dans la « patrie » en appelant à leur aide la postérité des anciens conquérants de l'Europe, c'est-à-dire les cousins, oncles, tantes, neveux de Louis XVI qui exploitent les nations étrangères.

C'est ici le moment de nous occuper d'une certaine classe, issue généralement du peuple taillable et corvéable, et à laquelle la Royauté s'était un jour adressée pour diminuer à son profit la puissance de la noblesse féodale, noblesse qui, à certaines heures de querelle, comme au temps du vase de Soissons ou du vicomte de Périgord, se moquait des « droits sacrés » du chef. (1)

Nous voulons parler de la classe qui s'était enrichie ou qui s'enrichissait en s'adonnant à l'industrie et au négoce interdits aux nobles jusqu'en 1765, (2) et qui est devenue la brillante bourgeoisie que l'on admire aujourd'hui au théâtre, au bois, aux courses, à cheval, en calèche, entourée de valets, et disposant enfin des meilleurs cuisiniers.

La souveraineté des seigneurs lui portant ombrage tout autant que leurs revenus lui faisaient envie, Louis XI, consommé dans les ruses de la politique, avait épousé la « cause du peuple » pour tenter de se débarrasser d'un système gê-

(1) — Qui t'a fait comte ? disait un jour Hugues Capet à Adalbert, vicomte de Périgord.
— Qui t'a fait roi ? répondit ce dernier.
De la discussion entre brigands jaillit souvent la lumière qui éclaire les volés.

(2) Un Edit royal de cette époque accorda aux nobles le droit de faire le *commerce de gros* sans déroger. Il nous paraît utile d'ajouter que depuis longtemps la noblesse était autorisée cependant à faire le commerce maritime, commerce dans lequel l'ancienne famille d'Orléans a trouvé ses plus gros capitaux, surtout lors des métamorphoses successives de la *Compagnie des Indes*.

[illegible] despotisme royal ; le peuple, lui, trompé et entraîné [illegible] patrons et les marchands affranchis depuis peu et [illegible] le roi, était monté à l'assaut des châteaux-forts.

Vaincue tout à fait sous Richelieu, la noblesse avait fini par [illegible], puis elle s'était honteusement mêlée aux ignobles tripotages financiers de la Régence, tandis que la bourgeoisie, qui avait commencé à se décrasser depuis qu'elle avait aidé la royauté dans son œuvre usurpatrice de centralisation, s'était glissée dans toutes les professions libérales, s'était rendue maîtresse des finances en s'associant par les femmes et par l'argent à la noblesse orléaniste, et avait acquis de la sorte une influence énorme dans la triture des affaires politiques.

Aussi bien, la bourgeoisie s'était instruite petit à petit, et, comme conséquence, le jour devait venir où elle allait enfin reconnaître, en raisonnant un peu et malgré les assurances contraires des bons apôtres du clergé, que les « droits divins » du pouvoir établi n'étaient qu'une longue imposture reposant sur la violence et le vol, en un mot sur le crime.

C'était une ennemie que la Royauté absolue s'était faite ; d'un autre côté, en avilissant la noblesse par toutes sortes de moyens dont le moindre fut souvent la vente des titres, cette sorte de Royauté avait créé des mécontents jusqu'au pied du trône et travaillé à sa propre chute.

Noblesse, clergé, royauté absolue, étaient trois complices qui, pour toujours dominer, n'eussent jamais dû cesser de s'entendre. Leurs mutuelles disputes d'où la vérité jaillissait souvent, les attaques du clergé contestant à la noblesse le droit de préséance, les querelles des jésuites voulant tout diriger, les ripostes de certains philosophes entretenus dans les somptueuses demeures d'une aristocratie financière se séparant habilement de la Cour et du reste de la noblesse, les satires de Voltaire, les travaux encyclopédiques, les remontrances des Parlements agités par les uns et les autres, — tout cela avait été un enseignement pour la bourgeoisie ; et quand celle-ci, organisée en milices, dominant le peuple par le patronat et l'argent, eut conscience de sa force et comprit tout le parti qu'elle pouvait tirer de la décomposition monarchique, il devint d'autant moins possible au pouvoir royal absolu de l'empêcher de se mesurer avec lui, qu'elle était appuyée par la noblesse scissionnaire orléaniste et excitée par le Grand-

maître de la Franc-Maçonnerie, tandis que, d'autre part, le trône était miné par les jésuites cherchant depuis longtemps à se venger d'avoir été expulsés du Royaume (1).

L'heure de la Révolution sonna, et cette Révolution dépassant les bornes que lui avait assignées l'association orléano-bourgeoise désireuse seulement d'avoir un roi de sa façon et de dominer par l'argent, on vit bien alors que la fusion des Gaulois et des Francs, fusion seulement obtenue du côté de l'orléanisme et de la bourgeoisie agioteuse, et à la généralité de laquelle des habiles avaient voulu faire croire un jour en désignant sous le nom de Français tous les habitants de la Gaule, n'avait jamais été qu'une colossale mystification. (2)

Les vrais, les seuls Français, ces arrière-petits-fils des brigands germaniques, — ces nobles, comme a dit la quasi-noble Mme de Staël-Necker, compatriotes des nobles de tous les pays — coururent à l'étranger demander du secours à leurs compères de la Germanie et supplier la gendarmerie européenne de mettre le peuple gaulois perturbateur à la raison.

Et cela, pour les officiers, en désertant leurs régiments, et, pour la bande entière des émigrés, en désobéissant au Roi qui dans une inoubliable proclamation, au moment même où, sur les conseils de Dumouriez, il allait déclarer la guerre à l'Autriche, ordonnait aux fuyards leur retour immédiat. (3)

(1) « Les sociétés secrètes s'organisèrent de toutes parts. Toutes étaient hostiles au gouvernement; toutes travaillaient à le détruire » *(Annuaire de 5838 de la L.·. des neuf sœurs*, p. 26.— Dans ses *Révolutions de France et de Brabant*, n° VI, p. 352, l'avocat Camille Desmoulins a dit que « le duc d'Orléans eut la part la plus efficace à la Révolution » et a constaté « des sacrifices immenses au devant desquels le duc est allé généreusement ». Or le duc était Grand-maître du Grand-Orient. Voir les *Mémoires pour servir à l'Histoire des Jacobins*, par Barruel. Voir aussi l'*Observateur anglais*, ouvrage anonyme publié à Londres en 1777-78, et dont l'auteur, Pidausat de Mairobert était simplement le secrétaire des commandements du duc de Chartres, futur Philippe Egalité ; cet ouvrage traite en plusieurs endroits de l'action des jésuites en Angleterre et en France.

(2) On sait que les jésuites Lacarry et Tournemine ont eu l'audace, à certaine époque, de prétendre à l'identité de race entre les Gaulois et les Francs, et qu'ils ont été réfutés savamment et de manière à ne pas revenir sur cette question par le bénédictin Vaissette, en 1722.

(3) La proclamation est du 14 octobre 1791, la déclaration de guerre du 20 avril 1792. Il est juste d'ajouter que, tandis qu'il signait cette proclamation, le bon roi correspondait en secret avec les déserteurs et avec l'Autriche. Cette connivence a été avouée; lire à ce sujet Bertrand de Molleville. Le roi, quelque temps avant sa tentative de fuite, avait contracté des engagements avec le comte d'Artois et l'empereur, et ces engagements, qui portent la date du 20 mai 1791, tenaient toujours.

[illegible] la [illegible] et la désertion de la noblesse pur-sang avaient une excuse théologique : l'homme qui s'enfuit est poussé par Dieu qui le fait courir; elles avaient aussi, pour être légitimées, ces paroles de l'avocat Barrère de Vieuzac : « Le droit d'émigrer appartient à l'homme partout où il ne se trouve pas heureux et tranquille (1) », et cette apostrophe du comte de Mirabeau, l'illustre misérable que l'association orléaniste-bourgeoise a presque déifié : « Une loi contre les émigrés serait digne d'être placée dans le Code de Dracon ». (2)

Les biens de ces transfuges et ceux du clergé — les trois-cinquièmes de ce qu'on appelait la France — devenait « biens nationaux » et ces biens dits nationaux devenaient à leur tour la propriété de la fausse bourgeoisie orléaniste et de la bourgeoisie sans particule qui, riches et déjà propriétaires, les achetaient au rabais à coups d'assignats, se faisant ainsi receleuses de biens volés. (3)

Un de ces bons révolutionnaires d'occasion pour qui la statuaire semble de nos jours avoir été créée, l'avocat Brissot de Warville, qui fut un des chefs des Girondins et un des agents du duc d'Orléans, avait dit en 1780 en s'adressant aux propriétaires — et l'on assurait alors que les plus gros étaient ceux du clergé et de la noblesse attachée au roi :

« Citoyens dépravés, quels sont vos titres? Vous avez acheté, payé dites-vous, vos propriétés? malheureux! qui avait le droit de vous les vendre? Elles ne sont ni à vous ni à vos vendeurs? » (4)

Et les biens de ces citoyens dépravés, ces biens mal acquis, la bourgeoisie avec ou sans particule, qui les confisquait au nom de la nation, les achetait au rabais... Malheureuse! qui

(1) Séance du 20 janvier 1790. En s'exprimant ainsi, Barrère parlait des protestants émigrés sous les précédents règnes.

(2) Séance du 28 février 1791.

(3) D'après une statistique officielle de l'agriculture en 1873, la propriété se répartit ainsi de nos jours :

44 millions d'hectares *n'appartenant pas à ceux qui les cultivent et les défendent militairement,* mais appartenant à la bourgeoisie, au clergé et à l'ancienne ou nouvelle noblesse;

4 millions d'hectares appartenant à ceux qui les cultivent pour leur propre compte;

1 million d'hectares en jardins et surface bâtie.

(4) *Recherches philosophiques sur le Droit de propriété et sur le vol,* par Brissot de Warville, 1780.

avait le droit de te les vendre? Ils ne sont ni à toi, ni à tes vendeurs !... (1)

Le beau de l'affaire, c'est que, tandis que s'opérait ce partage à bon compe, les Gracchus bourgeois ou orléanistes désanoblis, menaçant d'imiter ces riches sénateurs romains qui firent jeter Tibérius dans le Tibre, s'apprêtaient à décréter la « peine de mort contre quiconque proposerait une loi agraire. » (2)

Franchement, Raspail a-t-il bien eu tort de dire plus tard que la propriété était comme une illusion de l'amour-propre? Et quand il disait cela, n'aurait-il pas pu ajouter avec Brissot : « Si l'homme, dans la société même, conserve toujours le privilège ineffaçable de la propriété que la nature lui a donné (le besoin), rien ne peut le lui ôter, rien ne peut l'empêcher de l'exercer, *le riche est le seul voleur* ! » (3)

En comptant la poignée de « propriétaires » en fuite, on peut se faire une idée du nombre de recéleurs qui se disposaient à les remplacer ou qui les remplaçaient déjà dans leurs châteaux, palais, propriétés et charges de toutes sortes. (4)

Quant au bon peuple, qui, de l'aveu même du chevalier de Lamartine, « n'était qu'un instrument et ne fut pas l'objet de la Révolution » (5), il multipliait ses sacrifices, bêtement, se payant de mots :

(1) Au sujet de l'opération des biens dits nationaux, il est utile de rappeler l'art. 94 de la Constitution de Buonaparte portant la date du 23 frimaire an VIII (14 décembre 1799) : « La nation française (sous-entendu quelques messieurs du Tiers-Etat) déclare qu'après une vente légalement formée de biens nationaux, *quelle qu'en soit l'origine*, l'acquéreur légitime ne peut en être dépouillé, *sauf aux tiers réclamants à être*, s'il y a lieu, *indemnisés par le trésor public* » — En d'autres termes, au nom de la nation, l'association orléano-bourgeoise a pris des biens qu'elle a acquis ensuite à vil prix, en les achetant à la nation non consultée à ce sujet ; l'association orléano-bourgeoise ne sera pas tenue de restituer ce qu'elle détient, *mais le bon peuple*, s'il y a lieu, *indemnisera les expropriés pour des sommes égales à la valeur exacte des propriétés restées aux mains des recéleurs* !!!

(2) Décret du 18 mars 1793, sous la présidence de Gensonné, girondin et ami de... Brissot !

(3) *Recherches sur le Droit de propriété et sur le vol*, par Brissot de Warville.

(4) Dans son *Hist. de l'Armée de Condé* (t. 1. p. 58-59), Théodore Muret évalue à 16 ou 17,000 le nombre des « propriétaires » émigrés qui prirent les armes contre la « patrie ». Mais dans ses *Mémoires* (t. 1. p. 52), le comte de Puisaye porte cette estimation à 30,000. Ce qu'il y a de plus certain, c'est que, sous la Restauration, 60,000 individus furent appelés à participer à la fameuse indemnité accordée aux émigrés.

(5) Circulaire ministérielle de Lamartine aux agents diplomatiques de France à l'étranger, 1848.

« Ces enfants de l'antique Gaule, déclamait une fois un célèbre phraseur en retraçant cette époque, n'étaient plus des esclaves ; ils étaient redevenus des hommes ; ils sapaient avec un travail opiniâtre ce trône et ces dominations qui, par leur liaison épouvantable, les avaient écrasés pendant tant de siècles... » (1)

On les enlevait avec de la musique, ces pauvres naïfs :

Amour sacré de la patrie !

Et ils allaient, placés entre la crainte des nobles vengeances et la peur des conseils de guerre maintenus et perfectionnés par une clique usurpatrice remplaçant au pouvoir la postérité des brigands germaniques.

La tête de Louis XVI tomba.

Il n'y avait plus à reculer : les représailles, si l'on en juge par la terreur blanche dont s'illustra la Restauration, eussent été trop terribles pour la bourgeoisie et l'orléanisme, n'ayant voté avec le parti populaire la mort du roi — Fouché l'a avoué dans ses *Mémoires* — qu'afin de se compromettre mutuellement.

Dès lors, on fit plus que jamais appel au « patriotisme » des bons Gaulois en leur promettant galons, privilèges, or, terres, c'est-à-dire plus de beurre que de pain; à la demande de l'avocat Barrère, un décret de la Convention, en date du 27 février 1793, leur promit même, pour les préparer à répondre en masse au décret de réquisition du 23 août suivant, *un milliard de biens dits nationaux !!!*

Et des multitudes de pauvres diables, lancés à la poursuite de ces belles choses comme quelques siècles auparavant on avait lancé leurs pères, non moins ignorants qu'eux, à la prétendue conquête du Saint-Sépulcre, (2) coururent à la bouche-

(1) Extrait d'un discours prononcé le 23 septembre 1797 au Champ-de-Mars, par La Revellière de Lépeaux, président du Directoire. Il faut observer qu'en 1797, ces « enfants de l'antique Gaule » n'étaient déjà plus depuis longtemps électeurs.

(2) Nous n'écrivons pas pour les érudits qui taisent ce qu'ils savent, nous écrivons pour le peuple à qui l'on cache la vérité ; de là nos notes explicatives. Nous ne connaissons pas dans l'histoire de plus colossale mystification que celle des croisades ; la grande duperie de la Révolution ne vient qu'après. On croit généralement qu'il s'agissait, lors des croisades, de sauver le tombeau de Jésus, etc.; la vérité est que la papauté, associée au commerce avec l'Inde, voulait assurer à ce commerce la route terrestre jusqu'au pays des bonnes épices. Le « tombeau de Jésus » étant resté, malgré des efforts inouïs et de nombreuses croisades, aux mains des « Infidèles », on s'occupa

rie, déguenillés et le ventre vide, tandis que la désertion étrangère venait en France, en vertu d'un décret de l'Assemblée Nationale du 2 août 1792, manger en paix des rentes que lui servait cette nouvelle et généreuse « patrie ». (1)

Ah ! ils disaient vrai, ceux qui, alors, assurèrent que le véritable ennemi était à l'intérieur et qu'on n'avait fait déclarer la guerre aux puissances qu'afin de permettre à la bourgeoisie avec ou sans particule de dominer le peuple portant toute sa vigueur et sa jeunesse aux frontières.

C'était l'opinion de Robertspiers, et Mme de Staël et Lamartine l'ont partagée (2).

— Pour la patrie ! criaient en s'enrouant les « grands patriotes ».

Hélas! l'avenir devait prouver que ce peuple, alors, employé soi-disant à défendre la Gaule menacée, rendu invincible parce qu'il crut à une prochaine nationalisation du sol et des industries, ne défendit en réalité que le bien-être, la sécurité et la peau d'une classe recéleuse se constituant en classe gouvernante, confisquant tout à son profit et battant monnaie, suivant le mot célèbre de Barrère, sur la place de la Révolution.

(à suivre) CH. DÉTRÉ.

de découvrir la route maritime du cap de Bonne-Espérance, *découverte cinq siècles avant notre ère,* et, depuis l'arrivée de Vasco de Gama dans l'Inde, il ne fut plus jamais question de sauver le Saint-Sépulcre !

(1) Ce décret accordait aux déserteurs étrangers une gratification de 50 livres, plus une pension viagère reversible sur la veuve ; cette pension, d'un minimum de 100 livres, pouvait, par suite d'une certaine combinaison, atteindre le chiffre de 500 livres. Naturellement, les déserteurs étrangers n'étaient pas astreints au service militaire et devenaient cependant français. Ils étaient donc, comme on le voit, un peu mieux traités que les bons soldats Gaulois qu'on ne nourrissait que de belles promesses ou de menaces du peloton d'exécution.

(2) Accusant les Girondins, Robertspiers a dit : « Ils ont fait déclarer la guerre afin d'empêcher la France de se tourner contre ses ennemis intérieurs ». Ennemie de Robertspiers, Mme de Staël, qui aima les Girondins, a écrit : « *L'enthousiasme excité par la guerre servit pour dominer le peuple* ». Lamartine a ajouté: « *La guerre était un crime gratuit contre le peuple* ».

LA FILLE LAIDE

CHANSON BANALE

Seule au monde elle errait en pleurant !...
« Ma patrie
est ici,... là-bas,... le sais-je ?... Non !... Où meurtrie
et saignante me pousse un dur destin... Flétrie
avant que la fleur d'amour ait caressé ma
joue, hélas ! quel souffle fatal au berceau m'a
touchée !... — O l'amante aux yeux qu'un œil encharma !... »

Seule au monde elle errait en pleurant !...
« O l'amante
aux yeux qu'un œil encharma !... Faut-il que je mente
à mon cœur, alors qu'un lourd désir le tourmente
et l'affole !... Sur elle viendra se poser
le chaud regard l'enveloppant d'un grand baiser,
des pieds jusqu'au front... — O l'étreinte à vous briser !... »

Seule au monde elle errait en pleurant !...
« O l'étreinte
à vous briser en de lentes heures sans crainte
où la bouche à la bouche, enfin, met son empreinte
ineffable !... Sa voix murmurera des sons
mélodieux : comme un doux écho des chansons
d'antan... — O le rêve évocateur des frissons !... »

Seule au monde elle errait en pleurant !...
« O le rêve
évocateur des frissons que je vois, sans trêve,
à son chevet !... Qu'en vos Paradis soupire Eve
alanguie, à moi l'enfer d'aimer sans un nom,
un baiser, un regard, une étreinte... Chaînon
de la vie, un jour passe, un jour naît:... tout dit non !... »

Seule au monde elle errait en pleurant, seule au monde !...

EDMOND BAILLY.

LA VILLE AUX MIASMES

CONTE

C'était une nuit étrange que celle où le poète Mandar, retournant vers ses pénates, fut arrêté par l'apparition bizarre qui pendant des heures le tint irrésolu. Ce jeune homme n'était pas un être ordinaire. Cédant aux nécessités banales, il vivait l'existence de tous, mais il y avait telles heures où ses attitudes inquiétaient ; ses yeux, alors, s'appesantissaient comme de quelqu'un qui aurait vu loin, loin dans le passé, ou encore comme chez ceux qui supputent l'avenir. Qu'était-ce qui l'occupait ainsi ? Personne n'aurait pu le dire, car jamais il ne s'était confié. Son visage, à ces moments, prenait la rigidité d'une face d'octogénaire; et sa réserve avait soulevé cette remarque : « A quoi songe-t-il ? Le sait-il lui-même ! » Ce soir-là, comme souvent au retour, il allait, rêveur, par les rues désertes. Par moments, la tête comme alourdie par la réflexion lui descendait sur la poitrine, Sans hâte, il allait, le regard perdu, remarquant à peine les choses ; et voilà pourtant que, tout-à-coup, une impression fugace et nette lui fit tourner les yeux vers l'ouverture opaque d'un regard d'égout. Là, comme eût fait un éclair, d'entre les barreaux de fer, avait jailli une fulgurance, un brasillement intense illuminant la nuit, y mettant la lueur inquiétante d'un œil de feu. Disparu soudain, cet œil de cyclope ténébreux laissait une vague appréhension et s'étant rapproché, Mandar vit dans les profondeurs du cloaque, de silencieux repliements, avec des

chatoiements étranges qui pouvaient être liquides mais qui, métalliques, avaient quelque chose de capricieux en leurs formes et leur déplacement. Cela remuait en silence, au fond des noirceurs accumulées, indistinct et mystérieux. Et, peu à peu, ces choses qui se distinguaient à peine, devinrent moins visibles encore, car lentement une buée montait de là, qui, arrivée à fleur de terre, s'ouvrait comme une floraison au sortir du vase; et cette vapeur légère, à peine perceptible et de couleur indécise, se mit avec lenteur à ramper sur le sol. En même temps une odeur indéfinissable se répandait dans l'air. Le temps était lourd. Par une chaleur suffocante, le soleil s'était couché parmi des nuages bas, obscurcissant le ciel de leurs grands pans violets, avec, de-ci de-là, des reflets verdâtres. Ce ciel tragique, plus d'un en avait saisi la menace et sa vue avait fait naitre la crainte dans bien des cœurs d'enfants. Le poète Mandar, aussi, en avait été intrigué; longtemps il avait cherché à se rendre compte, puis avait fini par s'absorber en d'autres pensées. Mais à présent, son étonnement grandissait. Planté au bord du trottoir, ne remuant pas plus que s'il eût été médusé, il restait là, à regarder. Les yeux lui biglaient un peu, fixés sur les vapeurs qui maintenant entouraient ses pieds, et qui lentement continuaient à rouler sur le sol. Quelqu'un le voyant dans cette attitude, eût certes cru que, s'étant trop copieusement humecté le palais, il en perdait la notion du juste équilibre qu'il tâchait à reprendre. Mais personne n'était là pour l'observer, et d'ailleurs y eût-il eu quelqu'un qu'il ne s'en fut pas aperçu, tant l'absorbait ce qu'il voyait. Cette buée qui rampait là, légère au point que parfois il se mettait à douter qu'elle existât, il venait de la voir distinctement, arrivée contre les maisons, se dresser et tenter l'escalade; lui-même, à ce moment, crut se sentir envahir aux jambes par un frôlement visqueux.

Du coup, il crut comprendre et se hâta de rentrer chez lui. Là, il se tint coi, un long temps, réfléchissant: n'avait-il pas à la mémoire la légende qu'il s'était fait raconter par le menu et suivant laquelle, dans les temps anciens, un monstre avait habité les marécages où s'élevait Ru, la cité superbe? Ceux qui endiguèrent le fleuve qui s'épandait là, le Séné, et qui firent que cette solitude devint bientôt une ville puissante, ignoraient l'existence de l'affreuse bête; ils avaient bien vu, par-

fois, alors qu'ils commençaient leurs travaux et qu'ils ne descendaient en cette plaine qu'à la pointe du jour, ayant passé la nuit sur la hauteur, ils avaient vu, dis-je, une agitation extrême courant comme un flux sur les eaux et se perdant au loin, mais ils s'étaient expliqué cela diversement et ne s'en étaient pas autrement inquiétés. Mal leur en prit car ils devaient payer cher cette insouciance. Maintenant que le Séné avait un lit régulier qui s'approfondissait à chaque crue automnale et même encore à chaque pluie d'orage grossissant ses eaux, la bête mauvaise se tenait plus aisément cachée et parmi les herbes du bord guettait toute occasion propice. Quand celle-ci se présentait, un enfant disparaissait que le monstre entraînait dans le fleuve. La bête immonde n'agissant que de nuit, jamais on ne se douta de la réalité, et les habitants de la ville qui peu à peu prospérait, attribuaient toujours ces disparitions à un rapt, vengeance de leurs ennemis séculaires d'au delà des monts. Ils avaient fui leur voisinage, mais les craignaient encore. Aussi, malgré les protestations de loyauté, la guerre sortit-elle, souvent, de ces disparitions nocturnes et les deux peuples s'égorgeaient, sans se douter quelle était la malédiction qui pesait sur eux. Cela dura des ans et des ans. Enfin, dans des temps plus proches, un soir, un habitant rentrait en sa demeure sise au bord du fleuve. Il approchait de ses eaux bourbeuses, lorsqu'il vit dans les ténèbres un reploiement de formes monstrueuses lentement s'y plonger ; il crut voir, avant que tout ne disparût, deux globes lumineux comme voilés se diriger vers lui et il fit réflexion que ce pouvait être, entre des paupières plissées, les yeux éteints d'un monstre repu. Il crut apercevoir aussi, plus bas, une blancheur ondoyer sur l'eau et ce lui semblait être la forme gracieuse d'une jambe potelée d'enfant, puis tout disparut, en silence. Poussant la porte de sa demeure, il s'inquiéta de la trouver entr'ouverte, et, se précipitant vers le berceau de son fils, le trouva vide mais tiède encore. Il courut vers le fleuve, tout y était tranquille. L'obscurité était profonde et silencieuse. Au loin, de faibles abois s'entendaient qui semblaient mesurer les étendues endormies. Devant le calme indifférent des choses, l'homme s'affola, le désespoir le saisit. Maudissant les dieux, se maudissant lui-même, il courut dans la nuit, criant sa douleur ; elle était irrémédiable.

Sa femme, la malheureuse mère, devint folle au su de son malheur. Et dans la ville l'agitation fut extrême, l'angoisse était sur les visages et la consternation des yeux interrogeait. Les femmes n'osaient plus sortir de leurs demeures et tenaient leurs enfants jalousement près d'elles.

Tout homme portant armes jura d'exterminer le monstre, mais celui-ci ne reparut plus. Contre ce fléau qui devenait invisible, l'intervention de la bonne déesse Gude fut invoquée et des prières qui n'avaient plus de cesse furent dites en son temple qui dressait à mi-côte face au fleuve, sa vaste architecture et ses tours jumelles inachevées. Pourtant, peu à peu, l'inquiétude se fit moins grande et la surveillance vint à se relâcher. Quelques-uns pourtant s'obstinaient, mais aucun ne le fit avec une persévérance aussi tenace que celle qu'y mit le pauvre père qui avait vu la bête. Veillant toutes les nuits, le manque de sommeil avait démesurément agrandi ses yeux; il était effrayant maintenant, lorsque de ses yeux fixes il scrutait les ténèbres, et même le jour, ses regards, blafards et égarés, se dirigeaient au loin en une recherche perpétuelle. Son visage faisait peur; il semblait que sa haine, ne trouvant pas à s'assouvir, peu à peu, prenait possession de chaque fibre de sa face, horriblement pâlie; ses cheveux avaient poussé en désordre et avaient changé de couleur. Le moindre bruit le faisait tressaillir, tout instant le trouvait prêt, toujours on le voyait le poing crispé sur l'arme qui devait venger son fils. Quelques-uns, déjà, songeaient à la lui enlever, craignant qu'un chagrin aussi persistant n'égarât sa raison et que quelque jour ils n'eussent à se repentir de ne l'avoir pas prévu. Enfin, un soir que le pauvre père errait de ci de là, les yeux obstinément fixés sur le fleuve et s'en cachant, par un soin qui lui était devenu familier, brusquement, il vit comme une ondulation des eaux, d'où lentement sortirent des formes monstrueusement annelées. Dire la joie farouche qui étreignit le cœur de l'homme, son inquiétude aussi d'une erreur possible, est peine superflue. Cet homme dont les passions vivaces n'étaient point amorties comme le sont celles des hommes policés de nos temps, se sentit tout à coup envahir par une force surhumaine et lorsqu'il vit le monstre, qui maintenant roulait son horrible corps sur le rivage, assez près pour qu'il ne put s'échapper, il s'élança. Brusquement, la bête se

replia, darda ses yeux fulgurants et d'entre ses dents qu'un rictus découvrait, jaillit une vapeur qu'un reflet d'incendie illuminait. Sans même prendre la peine de se garantir, l'homme s'amena à portée de la bête et, d'un tournoiement formidable, lança vers le cou de l'animal la large lame qu'il tenait à deux mains. Comme s'il eût deviné, le monstre tourna la tête, et au lieu d'emporter celle-ci, le coup tomba en plein front, le métal s'ébréchant au heurt des os qui craquèrent. Un flot, qui se distinguait noir dans la nuit noire, jaillit de l'horrible blessure où l'un des yeux avait sombré. En même temps, un cri rauque, épouvantable, qui fit se dresser debout tous les habitants de la ville, s'échappa de la gueule large ouverte de la bête. Son corps fut secoué de soubresauts puissants qui le jetaient de côté et d'autre avec un bruit mat, horrible, de chairs visqueuses. D'énormes taches noires partout marquaient le sol; enfin, en un dernier effort qui semblait être une agonie, le monstre parvenu au bord du fleuve, s'y roula avec un grand bruit d'eaux remuées et des jaillissements de liquides impurs.

Une joie indicible envahit la ville, quand on sut ce qui s'était passé. Dès l'aube on chercha le corps du monstre, mais on ne put le découvrir; le fleuve l'avait sans doute emporté et personne ne doutait qu'il ne flottât, là-bas, au gré des flots tranquilles qui le poussaient. Tout le monde souhaitait si ardemment cette délivrance que personne ne voulut douter de sa réalité. Tous se réunirent pour demander que des statues colossales fussent dressées au haut de la tour du Palais de la cité. Ces statues, symbolisant la lutte contre le monstre et sa défaite, apprendraient au monde la gloire de cette action et la sécurité de la ville. Plus que jamais, celle-ci prospérait. Elle était maintenant une cité vaste qui, peu à peu, s'étendait jusqu'à monter la pente des collines, elle couvrait toute la vallée des deux côtés du fleuve. Le lit vaseux de celui-ci, peu profond par endroits, ne permettait guère la navigation ; il reçut les immondices de la ville. Tout était au mieux, et la sécurité des habitants semblait absolue. Pourtant des esprits avisés émirent des doutes au sujet de la mort du monstre; quelqu'un d'entre eux déclara nettement avoir vu, un soir de lune, dans l'ombre que les maisons profilaient sur le fleuve, remuer des formes noires ; il osa même prétendre que, pour lui, ce devait être le monstre ancien. Mais bientôt, dix, vingt, trente contra-

dicteurs surgirent qui ne cessèrent de lui reprocher ses habitudes intempérantes, ses sorties nocturnes et les désordres de sa personne, l'accusant, ouvertement, d'être traître à la ville et de vouloir la priver de sa tranquillité. Il fut bien forcé de se taire, et depuis lors, ceux qui croyaient encore à l'existence du monstre furent prudents et ne s'avisèrent plus de le dire. Mais ce qui prouve que leurs craintes n'étaient pas vaines, c'est que les riches qui, par privilège, sont instruits de ce que le peuple ignore, les riches ne bâtirent plus dans la vallée. Leurs palais et les vastes jardins qui les entouraient eurent tous pour emplacement le plateau dominant la ville. Ce n'était là qu'un indice; ce n'était pas le seul et bien des choses venaient les appuyer. Ces choses, le poète Mandar se les était fait dire, ou les avait devinées; souvent il y réfléchissait, et, toujours, l'existence du monstre lui avait paru probable. Le fleuve, dans les temps actuels, avait pris un véritable aspect de repaire. On avait jeté sur ses eaux malsaines un vaste pont en maçonnerie qui, dans toute l'étendue de la ville, le cachait aux yeux. De toutes parts des canalisations faites au plus profond des rues, aboutissaient au fleuve et y portaient les déchets sans nom que donne la vie d'une grande cité; les eaux ménagères à relents gras y affluaient et c'était encore ce qui répugnait le moins: certes, si la bête visqueuse dont la ville croyait être débarrassée, vivait, elle pouvait largement se vautrer dans les profondeurs de cet antre liquide, où sans cesse se renouvelait l'amas des détritus impurs; — plus que la chair fraîche des enfants, ceci devait lui plaire.

A présent que le poète Mandar pensait et repensait à ces choses, une inquiétude le tenait; ce qu'il avait vu donnait presqu'une certitude à ses réflexions. Bientôt il n'y put tenir, il alla vers une fenêtre, entr'ouvrit les rideaux et regarda au dehors. La lune s'était levée et dans la lueur pâle, il vit, à n'en pouvoir douter, la buée blanche envelopper les maisons; tout contre la vitre où il appuyait le front, il la distingua en couche transparente. Regardant au travers, il la suivit des yeux là-bas, au loin, vers le centre de la ville où le Palais de la cité dressait sa haute tour et le simulacre du combat légendaire. L'imagination du peuple avait grandi l'aventure, le héros en avait été divinisé et, désormais, dans l'esprit de tous le dieu Mikhaël protégeait la ville. Mandar y songeait en re.

gardant dans l'indécise clarté lunaire cette effigie au haut de la tour. Etreignant celle-ci à mi-hauteur, il vit la vapeur blanche, mais là, ce n'était plus un tranquille rideau de mousseline, on la voyait en tourbillons furieux, rouler des opacités où des lueurs d'incendie rougeoyaient; et toujours, comme en un assaut répété, elle montait, montait, s'évertuait, puis retombait au plus bas pour remonter encore. Et le poète Mandar, en considérant ces choses, comprit leur signification certaine.

La bête existait, et, en cet effort répété, elle essayait d'atteindre son glorieux ennemi. Ce geste de triomphe dominant la tour lui était insupportable et afin de le ternir, ou, qui sait, de l'abattre, elle lui soufflait son haleine fétide. Depuis quels temps, les nuits prêtaient-elles leurs ombres à ces luttes, sourdes et désespérées? Malgré l'horreur qui montait en lui, le poète ne put s'empêcher de supputer cette continuité de haine, se disant que chaque tentative avortée devait accroître la rage de la bête venimeuse. A présent, il se souvint de gens qui furent trouvés sans vie, en leur lit, pour avoir laissé l'air de la nuit pénétrer en leurs chambres. Et, pour être moins terrible, l'action délétère des vapeurs empestées se découvrait chez plusieurs: des gens indolents ou de tempérament gai, étaient devenus subitement, et à jamais, taciturnes et malveillants sans qu'on eût jamais su pourquoi. Tout se découvrait aux yeux clairvoyants du rêveur: *Cette ville était sous l'influence du monstre*. Sa puissance, louche et veule, pénétrait partout, sourdement elle faisait son œuvre, elle enveloppait la ville, elle envahissait jusqu'aux meilleurs. Mille souvenirs accusaient plus nettement l'influence néfaste. Elle se marquait surtout chez ceux qui usaient largement de la boisson remplaçant la cervoise des ancêtres. La boisson actuelle était une décoction de l'eau du fleuve et de blé; indéniable, était l'influence pernicieuse. C'est là que ce peuple, insouciant et bon enfant, perdait ses qualités natives, il y prenait le goût barbare de destruction impuissante et sotte qui, souvent, le faisait s'attaquer aux choses belles. La bassesse même des dégradations indiquait la veulerie irrémédiable de l'instigateur.

Trop de circonstances lui venaient à la mémoire pour que Mandar voulût s'en rappeler le détail. Il s'assura que la maison était exactement fermée, qu'aucune ouverture ne livrait

entrée aux vapeurs que maintenant il craignait, et en cette nuit d'été, il fit flamber le feu clair dans l'âtre, car la cheminée librement ouverte l'inquiétait. Le feu jaillit comme eût fait une joie. Alors Mandar sentit quelque aise et se reprit à songer. La nuit entière il rêva les yeux ouverts, et, lorsqu'arriva le matin, il se sentit le dépositaire d'un secret terrible. Dès ce jour, il s'isola davantage. On le voyait de plus en plus rêveur; ses yeux sombraient en des visions intérieures, ou bien, aigus et chercheurs, se posaient, nets, on eût dit dans le vide. Presque chaque soir, il surprit l'œil fulgurant aux barreaux des égouts, et bientôt, la bête sut qu'elle était découverte. Alors elle ne se cacha plus à l'approche du poète, mais au contraire semblait le suivre, car lorsque, au long des rues, le soir, il avait aperçu l'œil derrière une grille, il le retrouvait à l'ouverture suivante. Dans la flamme sombre de cet œil unique, Mandar distinguait à présent comme une supplication, mais jamais il ne prétendit comprendre, tant grande était son horreur de la bête immonde. Mandar vécut intensément cette horreur. Et puis aussi, une satisfaction lui venait de se savoir seul à connaitre son secret. Il ne s'en était ouvert à personne et même, la gentille Ize, la délicieuse petite femme qui tenait son âme en joie, n'en sut rien. Mais quand, au soir tombant, il l'allait rejoindre, il évitait qu'elle ne descendit en ville, par crainte de lui faire respirer l'air néfaste. C'était une chance que Mandar appréciait, qu'elle n'habitât pas la ville, mais sur le plateau, loin du centre, hors l'atteinte du monstre et de sa terrible haleine. Quand à la nuit close, Mandar revenait de là, seul, et que, peu à peu, il sentait autour de lui les émanations qui traînaient dans la vallée, une répulsion le tenait. Encore qu'il se devinât très sûrement prémuni contre tout maléfice, il ne pouvait se défendre d'une vague crainte de souillure au contact des vapeurs méphitiques. Ce lui était pénible de s'y exposer, après les moments charmants qu'il passait, au soir, avec Ize. D'habitude, lorsque l'heure était propice, il s'en allait avec elle dans les grands bois qui s'étendent au loin de la ville, s'enfonçant en des solitudes de plus en plus complètes, où, errer, leur était un délice. Insouciants et joyeux, ils passaient dans les allées, se perdaient dans les taillis, et toute chose leur apparaissait en sa prime nouveauté. Les mains enchevêtrées et les yeux dans les yeux, ils allaient,

riant pour des paroles dites, et souvent aussi, riant pour rien, pour le plaisir, dans la joie réciproque de se sentir proches, et loin de tout. Ayant pour quelques heures rejeté ce carcan qu'est la vie malsaine et factice des cités, ils retournaient à la simplicité première, ils étaient heureux, infiniment. Leur existence, à ces moments-là, était suave et nonpareille. Pourquoi fallait-il qu'après cela, le doux rêveur qu'était Mandar, vînt se replonger toujours dans l'infection qui l'attendait au bas de la colline ? — Pourquoi ? — La vie a de ces cruautés. Et lorsque, tout le jour, il lui fallait supporter le contact de gens chez qui l'influence du monstre était manifeste, il se sentait soulever le cœur, de dégoût. C'était, de sa part, pur héroïsme, obscur et ignoré, que d'accepter plus longtemps cette existence. En sa simplicité, les bas instincts qu'il devinait autour de lui l'effrayaient, et sa répugnance en était accrue. Quelqu'un qui surtout l'inquiétait, était un nommé Ric qui, pour lui, incarnait parmi les hommes le mauvais génie du monstre souterrain. Par artifices et maléfices inavouables, il avait découvert l'art impie de prostituer le feu à des spectacles nocturnes où des jets de lumière, fugaces et de portée vraiment mesquine, tâchaient d'éclipser les étoiles du ciel et leur splendeur tranquille. Un soir que Mandar et Ize avaient plus que de coutume prolongé l'illusoire liberté de leur errance à travers bois, ils s'en revenaient par les larges avenues qui retournent vers la ville. Leur joie se tassait en eux, à savoir qu'elle allait prendre fin. Ils approchaient de l'endroit où un vivier étend le miroir tranquille de ses eaux, lorsqu'ils furent surpris de voir une multitude de gens débordant de tous côtés. Mêlés aux groupes, ils surent bientôt que l'artificieux Ric, devait, ce soir-là même, dresser ses engins, dans l'île qui occupait le centre du vivier. Cette île portait une construction pittoresque en forme de châlet, et les yeux de la foule s'y tournaient incessamment. Ric s'y était retiré. Avec des hommes d'aspect sinistre, il préparait ses artifices profanateurs. Sans crainte d'insulter aux Dieux Sylvestres, il allait, impie et sacrilège, montrer, en la grandeur de ce lieu unique, ses feux, au peuple venu de la ville. Le poète eut un sursaut, que vite il réprima ; cependant la joie turbulente de cette populace lui faisait mal, et plein d'appréhension il voulut passer plus loin. Mais une épreuve lui était réservée :

Ize, depuis un moment avait tu son babil, qui tout ce soir avait enchanté le rêveur. Elle s'était tue, et maintenant traînait des pas lents à travers les groupes qui piétinaient les pelouses du bord du lac; lorsque Mandar voulut la presser de quitter ce lieu, il se buta à sa volonté contraire. Sans rien exiger, mais par réticences et regrets, elle exprima son désir de rester. Ce fut le cœur serré que Mandar essaya de la persuader que mieux valait n'en rien faire, toutes les raisons qu'il put donner ne changèrent rien à la volonté d'Ize, et le poète connut alors, qu'elle aussi, subissait l'influence du monstre. Le peuple assemblé là, en était possédé, et lui avait communiqué sa curiosité malsaine pour les dégradants plaisirs qu'il venait prendre. Mandar sentit le cœur lui sombrer, mais s'armant de courage, il se rendit à la volonté perverse de celle qui, jusqu'à ce jour, avait fait sa joie. Aussi bien était-ce le seul parti qui lui restait à prendre : une bombe venait d'éclater, déchirant le silence des grands bois, que les cris, les chants et les quolibets de la foule n'avaient fait qu'effleurer. Au ciel, pourtant, la lune continuait la placidité de sa face pâle vers la petitesse des gens, ses rayons passaient sur la cime des grands arbres y mettant une caresse, et la surface du lac en était argentée. Une onde légère courut sur le miroir des eaux et, coup sur coup, Ric lança les piteuses clartés, par quoi il tentait d'éclipser les splendeurs du ciel. Mandar se sentit tout angoissé : Dans la profanation soudaine de l'auguste paysage aux grandes lignes familières, le poète dut faire effort pour retenir ses larmes ; comme quelqu'un qui se bastionne, il sentit son âme se replier, et son corps lui-même se serrer sur la tristesse de ses sensations. Il lui semblait grandir dans cette foule, et s'amincir pour éviter tout contact. Et pour ne plus voir les dégradantes clartés, il trouva un stratagème d'une naïveté admirable : Ize était petite, parmi les gens qui l'entouraient, elle ne voyait que les lueurs qui s'élançaient contre la voûte du ciel nocturne, tout ce qui se traînait sur le sol de l'île ou à la surface des eaux lui échappait. Mandar lui proposa de la lever. Un espoir lui naissait, c'est qu'à voir, en entier et jusqu'au bout, les jeux mesquins de l'artificieux Ric, Ize s'apercevrait de leur ineptie. Aussi, bras tendus, les deux mains à la mignonne taille de son amie, Mandar leva le corps frêle comme il eût fait d'une chose sans poids aucun. Des gens, tout

autour, s'étonnèrent de cette vigueur extraordinaire, qui le faisait sans fatigue apparente, sans effort visible, tenir Ize levée hors la foule. De là naquit une hostilité directe : traîtreusement, une mégère populacière vint pousser Mandar dans le dos; mais il ne broncha pas plus que les grands arbres voisins. Comme eût fait une statue, il demeura, tenant Ize devant lui, et, raidi dans l'effort, il attendit avec patience que les feux de l'île prissent fin.

Quand ils cessèrent, il sentit la joie renaître en son cœur. Le silence allait enfin reprendre son empire vaste et paisible sur les bois profonds, et les Dieux Sylvestres que les abominations de ce soir en avaient chassés, pourraient revenir, rendant leur majesté et leur poésie à ce site unique. Du moins, Mandar l'espérait-il.

La lune qui par moments s'était voilée, comme en honte de ce qu'elle voyait, s'était reprise à inonder de sa tranquille clarté le lac et les grands bois. Cette douceur qui largement s'épandait du ciel, symbolisait aux yeux du poète, l'infinie bonté des Dieux qui avaient permis la dégradation dont il venait d'être témoin. Pourtant, au fond de lui, il gardait le regret que tout cela eût pu être et il avait confusément conscience que tout n'était pas fini, et que les Dieux seraient vengés. C'est, plein de ces pensers, qu'il rentra avec Ize. Il s'aperçut vite chez elle, d'une désillusion, mais évita d'en faire la remarque. Il se garda de montrer rien d'anormal en son attitude. Pourtant, son bonsoir ne fut pas le souhait joyeux et léger qu'il avait coutume ; Ize, trop attardée déjà, n'eut pas le loisir de s'informer du motif. Et Mandar, redescendant en ville, seul, réfléchissait à ce qui s'était passé ; encore qu'il voulut réagir, l'avenir l'inquiétait.

Une lueur intense le tira de ses réflexions, et son déplaisir fut grand de voir, comme il avait accoutumé, l'œil derrière les barreaux. Une joie méchante le faisait étinceler et cette vue fut pénible au rêveur. Il prit sa course et, arrivé chez lui, comme un fauve se terre en sa tanière il se replia sur lui-même. Et les jours suivants aussi, cette aventure l'occupa. Quoi qu'il put faire, les grands bois avaient perdu, pour lui, leur aspect de candeur grandiose et de tranquille bonheur. Il aimait autant n'y plus aller. Mais il sentait un baume, les soirs d'après pluie, sous les grands arbres, à respirer la fraîcheur des sous-bois.

Et par les allées désertes, il conduisait encore Ize. La lune décroissante mettait par moments sa clarté blanche sur le sable des chemins, affermi par la pluie. Les branches supérieures égouttaient leurs perles sur les feuilles plus basses, et l'étendue faisait silence; infiniment de tranquillité s'épandait et le poète Mandar se sentait encore heureux. Ize, d'ailleurs, ne semblait pas garder trace des aspirations mauvaises d'un soir. Elle redevenait la candide enfant, à qui sourire suffit. Et, n'eût-ce été sa nature songeuse et réfléchie, Mandar ne s'en fût pas autrement préoccupé. Mais une inquiétude lui restait. Vint l'automne et la chute des feuilles, Mandar ne goûta pas autant qu'il avait coutume la saison exquise; quelque chose l'avertissait secrètement et ses moments de vrai bonheur étaient rares. Enfin, un soir de pleine lune, rappelant exactement ce soir où Ric montra ses feux dans l'île, Ize et Mandar, irrésolus, se trouvaient à la lisière du bois, ne sachant trop s'ils devaient y pénétrer, lorsque tout à coup, ils remarquèrent dans le bleu du ciel teinté de pâle par la lune, un reflet rouge dont la réverbération semblait venir du milieu des bois, et sans hésiter, comme par une intuition soudaine, Mandar déclara que le châlet de l'ile était en feu. Il en était ainsi, et peu de temps leur suffit pour s'en assurer. Parmi les grands arbres du paysage aux lignes calmes, les flammes montaient hautes et claires, elles n'avaient rien du sinistre habituel aux incendies: comme en des tourbillons joyeux, l'élément destructeur se jouait par dessus le lac, et cette joie se décuplait au reflet de la surface des eaux. Au travers des flammes, on voyait l'autre rive. Ici, comme là-bas, quelques personnes égrenées sur la berge voyaient, spectateurs impuissants, se compléter l'œuvre de destruction. Les flammes claires, qu'à peine quelques fumées blanches accompagnaient, dévoraient la maison que Ric avait un soir habitée. La vengeance des Dieux se décelait terrible ; elle restituait à ces lieux leur pureté, et la profanation du feu s'expiait par le feu. Aussi, lorsque le lendemain, les journaux annoncèrent que la veille au soir, un incendie avait dévoré le châlet de l'île, sans qu'on sût la cause du sinistre, Mandar se garda bien de communiquer ce qu'il savait; plus que jamais, il s'absorba. Maintenant le temps des gelées était venu: certes elles devaient assainir l'atmosphère, Mandar n'en doutait pas ; pourtant il craignait le monstre et son influence

néfaste. Le fuir devenait sa préoccupation constante. Quitter cette ville maudite, s'en aller vers un coin de terre, où tout fut pur et sain, était le rêve qui l'occupait sans cesse, il y songeait avec délice et anxiété. Il finit par en parler à Ize. Sans lui dire le motif, qu'il voulait tenir secret même pour elle, il l'adjura de partir avec lui. Tous les jours il lui dépeignait le bonheur les attendant au loin. Souvent, il lui parlait d'un endroit qu'il savait, par de là le lac et les grands bois, où, vivre, leur serait un bonheur sans égal. Loin de tous humains, ce coin se perdait, à la belle saison, parmi les hautes herbes, que des bouleaux aux minces troncs blancs marquaient par places, y mettant des ombres légères. Il lui expliquait: s'y retirer, y bâtir une hutte, et y être tout l'un pour l'autre. Oublier le monde entier, s'il se pouvait, et vivre l'un pour l'autre, l'un par l'autre. Mandar, évoquant ce bonheur, était intarissable, il répétait ses souhaits, redisait ses espoirs, interminablement; et Ize l'écoutait, pensive. La saison s'était adoucie : maintenant les bourgeons éclataient aux arbustes, partout les feuilles naissaient, et les gazons en leur verte nouveauté, déroulaient leurs tapis, doux aux regards, doux aux pieds. En ce réveil des sèves, Ize et Mandar s'en vinrent vers les bords du lac. A la nuit tombante, ils étaient à l'endroit précis d'où anciennement ils avaient vu les artifices de Ric. Mandar s'était repris à parler de ses rêves de solitude. En souffle léger, sa parole bruissait, et l'enthousiasme, qu'avec peine il contenait, vibrait délicieusement en sa voix. Ize l'écoutait, un sourire aux lèvres et le regard vaguant au loin ; Mandar se fit de plus en plus pressant, il sut trouver des paroles persuasives et Ize, subjuguée, acquiesça. L'instant était solennel: dans le calme des choses, la pelouse dévalait vers l'eau du lac tranquille, où les étoiles naissant au ciel, une à une venaient se mirer. En la pénombre, les grands arbres semblaient attentifs. Le oui, qui allumait la joie au cœur du poète, fut dit sans restriction, et le regard qui l'accompagnait était à lui seul une joie sans limite. Les yeux dans les yeux, les deux jeunes gens se tenaient en face l'un de l'autre, puis Mandar mit ses lèvres au front d'Ize et la tint longuement embrassée. Mais là, pendant que son regard se perdait au-dessus de la tête de la candide enfant, ne vit-il pas, au loin, entre deux rangées d'arbres, dans la direction de la ville, une rougeur teinter violemment le ciel,

— il la vit rapidement se propager, puis il aperçut, tout au bout de l'horizon, la haute tour et la statue de Mikhaël. Elle lui parut embrasée, et, d'instant en instant les lueurs s'augmentaient ; il les considérait avec stupeur par-dessus la tête d'Ize qu'il tenait écartée. Les yeux levés, étonnée de l'étrangeté de son attitude Ize s'informait de ce qu'il regardait, quand Mandar se reprenant, lui répondit : « Rien..... Rien qui puisse désormais nous intéresser. » Brusquement, il saisit la main d'Ize et l'entraîna ; ils s'enfoncèrent dans les allées toujours plus couvertes. Parmi la nuit qui s'épaississait, ils marchaient hâtifs, gardant le clair espoir qu'au matin ils atteindraient la solitude introublée, où devait commencer pour eux l'existence candide des êtres premiers. Précipitant leurs pas, ils allaient furtifs et légers, irrésistiblement attirés par la vision troublante qu'ils portaient en eux. Libres enfin, ils marchaient, dans la nuit, vers le bonheur...

A. N. LOOCK.

L'INSTITUT DES HAUTES ÉTUDES

A

L'UNIVERSITÉ NOUVELLE DE BRUXELLES[1]

(SUITE ET FIN)

Avant de reprendre la série de médaillons des professeurs et des savants étrangers qui, durant les trois années qui viennent de s'achever, ont honoré et orné l'Institut des Hautes Etudes de l'Université de Bruxelles, par la guirlande de leurs leçons, si variées dans leur objet, si suggestives par leurs idées avancées, si brillantes par la forme et le mouvement, j'ai à compléter l'énumération, pour l'année qui commence, des cours qui seront donnés ; car dans le bref intervalle qui sépare cette suite de mon étude de son commencement, pendant le mois d'octobre, de nouvelles adhésions sont venues ajouter un considérable appoint au lot si riche que l'Université Nouvelle pouvait offrir aux esprits avides qui la fréquentent. Les voici :

Histoire de l'Art	MM. Emile Verhaeren et Edmond Picard.
Histoire de l'Eloquence française	M. Cocq.
Les Peintres primitifs Italiens	M. Jules Destré.

(1) Voir *L'Humanité Nouvelle*, n° 5, octobre, p. 550.

Erratum. — A la page 553, on a imprimé : « On peut, dans la façon de donner les cours, trouver un remède relatif à ce grave inconvénient, et l'assemblée générale des professeurs de l'Université Nouvelle, examinant la question avec un soin minutieux, l'a compris en PRESCRIVANT, dans les leçons, la lecture et la dictée, en imposant l'enseignement oral absolu, en recommandant « le Syllabus », c'est-à-dire le sommaire imprimé, autographié ou copié à l'avance, comme base de toutes les explications en chaire. » — C'est « en *proscrivant* » qu'il fallait dire.

Sociologie générale élémentaire.......................... M. Guillaume De Greef
Cours approfondi de sociologie.......................... M. Guillaume De Greef
Statistique .... M. Vinck.
Histoire et Philosophie des Sciences mathématiques..... M. Gérard.
Sciences mathématiques et physiques .... M. Roorda.
Cours de Langue espagnole .... M. Zanardelli.
Cours de Langue portugaise .... M. Zanardelli.

D'autre part, en dehors de ces cours, comportant chacun une série de Leçons, les *Conférences* suivantes seront faites:

Histoire de la condition sociale de la femme .... Mme Chéliga.
La nouvelle éthique sociale .... Mme Hudry Ménos.
L'Orient.. M. Pierre Quillard.
La sociométrie.. M. Auguste Chirac.
Histoire des rapports de l'Eglise et de l'Etat en Russie... M. Ivan Schoukine.
Les poisons de l'organisme.................................. M. Jacques de Nittis.
Histoire contemporaine des Etats de l'Asie orientale..... M. Paul Boell.

D'autres conférences sont promises, sur des sujets non encore fixés, par MM. Paul Reclus, J. W. Pickering, Eteocle Lorini, Magalhaès Lima. — En octobre prochain, l'illustre Lombroso donnera un cours.

Où vit-on jamais les efforts privés et désintéressés aboutir à un tel épanouissement d'études et d'enseignements? Quelle institution se vit jamais entourée d'autant de sympathies et de plus brillantes? Vraiment sans bornes devraient être et la reconnaissance et les espoirs si, quand il s'agit d'une œuvre d'intérêt public et de haute Humanité, les cœurs nobles n'avaient pas une tendance à trouver naturels et simples les dévouements.

Le docteur D. JOSEPH

L'Histoire de l'Art

Il est certes étrange que les programmes universitaires classiques, les programmes des « Etudes supérieures », n'aient pas, jusqu'ici, accordé une place visible à l'Art, cette force sociale indestructible et d'une exceptionnelle puissance. Car s'il est vrai qu'on trouve, dans les facultés de Philosophie et Lettres, un cours de littérature, celui-ci est donné non pas avec une préoccupation artistique directe, mais comme un supplément obligé destiné à infuser aux Etudiants qui ont fait leurs « Humanités » un supplément d'érudition, indispensable, croit-on, à l'homme du monde exerçant une profession libérale, ce qui suppose qu'on est lettré en quelque mesure.

Les pédagogues doctrinaires auxquels l'enseignement fut presque toujours livré jusqu'ici, soit pour en établir les matières, soit pour développer celles-ci en leçons, sont imbus de

cette vieille idée ridicule que l'Art est affaire d'agrément, qu'une société ne s'en doit préoccuper que pour l'honneur et le plaisir, et qu'à la rigueur on pourrait s'en passer sans inconvénients sérieux. On les étonne beaucoup (si même ils vous comprennent) quand on leur expose que c'est une des grandes forces sociales directrices et indispensables, à l'égal du Droit, de la Morale, du Langage, de la Religion, du Commerce, de l'Industrie, de la Finance, et qu'on leur rappelle que, dans leurs conceptions mythologiques, les Grecs le comprenaient déjà ainsi, puisqu'ils l'avaient incarné en l'un de leurs douze grands dieux, Apollon, à côté de Minerve, de Cérès, de Vulcain et des autres puissants symboles qui constituaient pour eux l'essentiel des forces universelles. Dans leurs cervelles étroites et utilitaires, aucune idée que l'Art est le reflet constant de la vie, qu'il se solidarise avec les autres facteurs essentiels formant l'organisme et l'horlogerie immenses de celle-ci, et que le supprimer ou le négliger, c'est exposer toute la machine à un fonctionnement détraqué. La vision pénétrante qu'Enrico Ferri a mise en un si clair relief dans son dernier livre « Les criminels dans l'Art » : que le génie des artistes précède souvent la science dans la découverte des lois naturelles ; — cette autre remarque : que l'homme dont le goût est affiné par le commerce esthétique agit en toute chose avec une plus juste raison que le logicien émérite ne connaissant rien à l'Art, — leur apparaissent comme des paradoxes dont il faut éloigner l'esprit en formation de la gent estudiantine. Et ils continuent impertubablement, avec la tranquillité idiote de l'inconscience, leur enseignement « éminemment pratique et sauvegardé de toute sentimentalité inutile ».

A l'Université Nouvelle de Bruxelles, on a sur tout cela d'autres opinions que celles de cette pédantocratie surannée. L'Art y semble compris en sa juste dignité ; il n'est guère de cours dans lequel le professeur ne saisisse toute occasion de l'affirmer. On le présente comme la force harmonisatrice par excellence de toutes les actions humaines, au-dessus même des théories et des raisonnements. On le montre aussi comme une des sources les plus grandes des sensations qui font le Bonheur dans l'existence, et on apprend à demander, à lui surtout, les éléments de la félicité. Non point qu'on veuille faire de tous des artistes pratiquants ; mais on s'efforce de développer dans toutes les âmes le goût des jouissances esthétiques, comme complément et rayonnement d'études parfois trop ternes et trop arides.

De là procéda l'accueil fait, entre autres, au docteur Joseph, *docent* à l'Humboldt Académie de Berlin, quand il proposa de donner à l'Institut des Hautes Etudes un cours intitulé : *Introduction à l'Histoire de l'Art Antique.* Dans un tel cours apparaissait cette notion de l'Evolution dont je rappelais dernièrement la signification et l'essentielle bienfaisance, appliquée cette fois non plus aux œuvres juridiques de l'Humanité, mais à ses œuvres esthétiques.

Ses leçons ont été suivies par un public assidu. Les enseignements du Professeur étaient illustrés de la manière la plus heureuse par des projections ajoutant aux explications orales la vue même des choses et les fixant admirablement dans le souvenir par le double jeu concordant des oreilles et des yeux.

Le *Journal des Etudiants* a, dans un article aux initiales N. F., résumé ainsi qu'il suit la carrière scientifique du docteur Joseph. Elle marque la valeur de l'homme et l'importance de l'appoint désintéressé et savant qu'il a apporté à l'Université Nouvelle. L'*Art Moderne* a lui aussi énuméré les travaux et décrit la personnalité du Professeur.

« Dans ce domaine considérable que forme l'Histoire de l'Art, le docteur Joseph comprit qu'il devait s'attacher à une branche spéciale et sa propre inclination le poussa vers l'Architecture. Il eut ce rare bonheur de pouvoir étudier sous la direction des plus illustres savants de notre époque : Ernst, Curtius, Théodore Mommsen, Hermann Grimm, Carl Frey, le distingué critique de Michel-Ange, Friedrich von Duhn, Julius Raschdorff, qui édifie la nouvelle cathédrale de Berlin, Johannes Jacobsthal. Désireux de posséder son art au double point de vue de la technique et de la pratique, il établit en 1887 un atelier d'architecture à Berlin, entreprit de nombreux voyages, et, habile et patient dépouilleur d'archives, il eut la fortune de mettre au jour d'importantes trouvailles enfouies sous leur poussière. Ses travaux scientifiques sont très nombreux et leur valeur est incontestable. Citons particulièrement : Les *Palais d'Homère* qu'inspira Henri Schlieman lui-même, où Joseph montre les relations des fouilles avec la description des maisons dans l'épopée homérique. Le succès de cette étude fut tel que l'édition en fut épuisée en moins d'un an. — L'*Eglise paroissiale de Berlin*, où il publia un plan absolument inconnu de cette église qui fut la première (de religion protestante) établie d'après un plan central selon le type de la Renaissance italienne avec certaines formes néerlandaises. — *L'Architecture*

Moderne; Recherches sur l'Histoire des artistes du Grand Electeur; — *Nouvelles recherches sur Nering*, et un grand nombre d'essais dans les gazettes d'art les plus connues.

« Il ne faut pas oublier ses grands ouvrages encyclopédiques : *Chefs-d'œuvres d'architecture en Allemagne, en Belgique, en Hollande et en Suisse* et *Détails architectoniques des églises du moyen-âge*, deux volumes in-folio publiés en collaboration avec feu Auguste Hirrtel, ancien architecte en chef de la cathédrale de Strasbourg. Ces deux ouvrages sont richement illustrés, et contiennent de nombreuses photographies artistiques. Enfin nous savons que l'infatigable écrivain travaille activement à de nouvelles éditions des *Maisons de plaisance de Rome*, de Percier et Fontaine, des *Détails de l'antiquité classique* de d'Espouy, et à une importante *Histoire de l'Art* dont la première partie paraitra cette année. »

Elie RECLUS

L'Humanité Primitive

Quoi de plus salutaire pour préparer les progrès et déshabituer les cerveaux du conservatisme excessif, que de leur montrer à quel point, et dans tous les domaines, pour l'ensemble comme pour les plus infimes détails, cette Humanité. dont chaque individualité forme un atôme, une monade, s'est transformée au cours des Temps. J'indiquais tantôt cette idée pour l'Art en parlant du Docteur Joseph; je le fis aussi pour le Droit quand j'ébauchai l'intéressante physionomie de Maxime Kovalevsky et que je citai notamment ses études si curieuses sur les antiques coutumes juridiques des Ossètes caucasiens. Il semble vraiment qu'en détournant les esprits d'une vue trop insistante du présent, pour les amener à concevoir et à analyser l'activité humaine dans les vastes ténèbres du passé et dans les larges espaces de la diversité des peuples, on produit sur les âmes un effet agrandissant, empreint d'émotion et de tolérance, analogue à celui que produisent infailliblement l'étude de l'astronomie et la conception à la fois effrayante et douce d'un Univers, répandu dans le vide immense en ces archipels de nébuleuses peuplant l'infini des océans de l'éther.

Il faut avoir assisté aux leçons d'Elie Reclus, le frère de l'illustre géographe, pour comprendre la bienfaisance, l'apaisement et la joie harmonieuse que procure le récit des minuties en lesquelles s'est épanchée l'histoire, la Vie, des ancêtres

de l'humanité, aux âges primitifs, quand tous, sur la terre, n'avaient pas encore dépassé le développement dont quelques attardés, — aujourd'hui exceptions rares alors que dans les lointains jadis ils étaient la règle qu'à peine quelques précurseurs, anticipant sur notre présent, ponctuaient de leurs natures d'élite, — attestent encore parmi nous, en leur forme atavique ou dégénérée, la sauvage ou barbare existence. Avec une patience incomparable, s'attachant successivement aux spécialités les plus diverses, le Professeur, de sa voix tranquillle, à l'accent légèrement ironique, accumule et enchaine en des séries étonnamment démonstratives, les circonstances minuscules, recueillies au cours de lectures sans nombre, avec une érudition déroutante en son ingéniosité, donnant un saisissant exemple de la supériorité de cette « logique des faits », qui ne se compose d'aucun raisonnement, d'aucun des syllogismes de l'habituellement stérile et pédantesque « logique formelle », mais vous écrase d'une certitude dont le nerf est pris dans la Nature même, loin des scholastiques énervantes.

On n'imagine pas les rapprochements, à première vue subtils, mais dont la réflexion atteste bientôt la force, qui ainsi surgissent à tous les tournants de l'idée. On ressent, à ces auditions, non seulement le plaisir de s'instruire, mais une jouissance d'un ordre spécial, raffiné et savoureux, qui ressemble à celle du joueur dont s'agencent bien les cartes et les coups et qui voit le Hasard seconder son adresse. C'est une promenade heureuse et réconfortante qui habitue à tenir compte, dans la vie, des plus petites choses parce qu'on acquiert le sentiment très vif et très attentif que rien n'est négligeable, que tout a sa dignité propre et peut devenir la source d'une démonstration ou d'une découverte. C'est une herborisation spéciale s'arrêtant au moindre brin d'herbe, une entomologie ne dédaignant pas le plus petit insecte. D'autres cours peuvent apparaitre avec plus de grandeur, aucun ne peut revendiquer un plus haut intérêt.

Ces admirables entretiens (car vraiment ils se poursuivent avec la simplicité et le charme des causeries), ce Folklore au plus noble sens du mot, ont été publiés en volumes. Ils ont ainsi répandu, à travers toutes les nations de race américo-européenne, la renommée du Professeur, que le public de Bruxelles, et spécialement les étudiants, ont l'heureuse fortune d'entendre tous les hivers à l'Institut des Hautes Etudes. Certes oui, plus que jamais on comprendra ce qu'un tel en-

seignement, négligé, voire dédaigné, ailleurs, peut mettre dans les intelligences de notions ineffaçables, rectifiant les préjugés, nettoyant les routines, élargissant les conceptions, fortifiant en les rattachant au passé par les linéaments de prodigieuses racines, toutes les institutions présentes que tant d'esprits vulgaires s'imaginent être des créations contemporaines, alors qu'elles sont si merveilleusement imprégnées d'ancestralité, et qu'aucune d'elles ne peut revendiquer le privilège d'être la *proles sine matre creata.*

Paul ROBIN

L'Education de l'Enfance

On se souvient de la fureur avec laquelle furent attaquées, tout à coup, les méthodes empreintes de nouveauté, et surtout fort indépendantes au point de vue de l'éducation coutumière religieuse, que Paul Robin avait introduites dans l'établissement de Cempuis dont il était directeur; spécialement son principe, constamment pratiqué aux Etats-Unis, du mélange des sexes, petites filles et petits garçons participant ensemble aux leçons et aux jeux, comme plus tard, hommes et femmes, ils seront constamment mêlés aux plaisirs et aux soucis dans la vie sociale.

Son système fonctionnait depuis plusieurs années, quand, sous l'impulsion de la singulière réaction où voisinent de la façon la plus singulière les idées républicaines doctrinaires et les pratiques conservatrices cléricales, se querellant en public mais s'entendant fort bien tacitement au profit de l'organisation capitaliste, une campagne fut entamée, d'une exceptionnelle violence, Cempuis devint la cible sur laquelle furent dardés tous les javelots réactionnaires sans emploi suffisant ailleurs. Durant des mois ce fut, dans la presse bourgeoise, une sorte d'émulation. Si une enquête justifia Robin de toutes les ineptes calomnies qu'on avait fait pleuvoir sur lui, il dut néanmoins résigner ses fonctions pour qu'une satisfaction relative fut donnée, sinon à ses diffamateurs qui, trop visiblement n'y avaient aucun droit, au moins à ceux qui pensaient que ses principes, fussent-ils bons et admis en Amérique, étaient peut-être un peu trop avancés pour la jeunesse française née dans un milieu moins imbue de dignité réciproque entre les sexes et de sévérité dans les mœurs.

Les méthodes de Robin forment un corps de doctrine extrêmement intéressant pour tous ceux qui s'occupent de la péda-

gogie infantile. Il y a introduit et agencé un grand nombre d'idées dispersées dans les livres de ceux qui ont été, durant ce siècle, les protagonistes des réformes en une si importante matière. Il apparait, à cet égard, comme le spécialiste par excellence même aux esprits qui ne partagent pas ses convictions mais qui ne se déshonorent point en des appréciations trop partialement stupides.

D'autre part, quoi de plus salutaire que de faire connaître ces idées nouvelles, ne fut-ce que pour les soumettre à la controverse et à la revision ? L'éducation de l'Enfance n'est-elle pas un des soucis capitaux de notre époque ? L'Angleterre n'a-t-elle pas diminué notablement chez elle la criminalité rien qu'en organisant l'éducation des enfants abandonnés ? Pour les étudiants comme pour le public en général quelle mesure opportune c'était que de les faire connaitre surtout si elles étaient exposées par l'auteur lui-même, tout plein de sa foi et du désir ardent de justifier ses idées après les assauts frénétiques qu'elles venaient de subir.

Aussi quand Robin offrit de venir accomplir cette œuvre à l'Institut des Hautes Etudes, sa demande fut-elle prise en sérieuse considération. Mais comme on était alors en plein dans la crise où on espérait faire sombrer le trop hardi initiateur, son admission ne fut pas d'emblée considérée comme normale par quelques-uns de ceux qui s'intéressaient à l'Université Nouvelle et voulaient ne pas augmenter les occasions de la voir attaquée. Il faut ajouter que certains journaux belges, inféodés à la politique doctrinaire et à la vieille Université, ayant eu vent du projet, saisirent ce prétexte pour essayer de faire tomber sur sa rivale une partie du discrédit et des abominables violences qu'à pleins seaux on vidait sur Robin. C'était dans l'ordre.

L'attitude du corps professoral fut ce qu'on pouvait attendre d'hommes dont le mot d'ordre était : *indépendance des idées, mépris des injures, dédain des périls, confiance dans la vérité!* L'allure aventureuse de la conjoncture excita même les courages. N'était-ce point par des raisons analogues qu'on avait scandaleusement repoussé Elisée Reclus quand il s'était présenté à l'Université Libre ? Robin était aveuglément et méchamment assailli, c'était un motif de plus de l'accueillir, ouvertement et sans crainte.

Ces considérations suffirent pour faire disparaître toutes les hésitations.

Les leçons du Professeur furent ce qu'elles devaient être :

suivies par un nombreux auditoire, pleines de mesure et d'intérêt. Il semblait qu'il ne tînt aucun compte des menées dirigées contre lui : son exposé fut d'une tenue parfaite, celle de la science, sans aucune préoccupation sectaire, sans aucune allusion acrimonieuse ou rancunière. Et le profit, au regard des idées, fut considérable. Jamais peut-être autant de points de vue nouveaux ne furent soulevés en un seul cours, avec l'excitation intellectuelle que suscite irrésistiblement la nouveauté. L'Université nouvelle traversa cette crise qu'elle avait provoquée elle-même, avec le même bonheur et le même honneur que toutes les autres. Elle en fut agrandie, ennoblie et affermie, alors que ses adversaires espéraient tenir enfin une occasion de la discréditer irrémissiblement.

A. HAMON

La Criminologie

Une curieuse revue parisienne, *Les Hommes d'aujourd'hui*, fondée par feu Vanier, qui répand en fascicules de quatre pages in-quarto la biographie des contemporains intéressants, voire célèbres (elle en est à son neuvième volume et presque à son 500e portrait, ce qui serait beaucoup s'il ne s'agissait que d'illustres), s'adornant en tête d'une effigie coloriée, a condensé sur la vie « écriture » de Hamon des renseignements d'un touffu extraordinaire. Je voudrais tous les reproduire ici, mais cette énumération prodigieusement démonstrative de l'activité de l'homme pourrait trop charger mon propos et je crois préférable, pour conserver à ce que j'écris le caractère de la rapide ébauche, pouvoir ébrancher et choisir.

Voici d'abord quelques pittoresques renseignements sur cette personnalité féconde qui émaille de ses travaux invariablement originaux les Revues les plus avancées et dont les écrits très prenants ont eu le succès de traductions multiples. C'est la Revue de Vanier qui parle :

« Hamon est un homme de taille moyenne, le nez fortement busqué, la barbe noire, la moustache pendante à la façon des Celtes, les yeux noirs, vifs, rieurs, et, au coin des paupières, ces petites rides imperceptibles qui caractérisent les ironistes, à cause de leur façon de plisser les paupières quand ils se moquent des contingences. Il est nerveux, de mouvements souples, de teint bronzé. A première vue il donne l'impression d'un homme d'action : et c'est un homme d'études, de réflexion : un scientiste. Il a le parler lent, il a la haine de toute coterie,

de toute secte, de tout parti pris ; il a l'allure calme de ceux qui ne s'emballent jamais que sur des faits. Il s'occupa d'abord de physique et de chimie. Jeune homme, il ne s'était passionné jamais que pour la science ; aucune ébauche de drame dans ses cartons ; aucun essai de versification, ce qui est tout à fait remarquable. »

Ainsi s'exprime « Whirlily » dans *Les Hommes d'aujourd'hui*. Puis, à propos de deux œuvres qui semblent réunir les qualités de pensée et de plume les plus remarquables de Hamon, il dit :

« En novembre 1893, il fit un volume qui marqua une étape dans son évolution : *La Psychologie du Militaire professionnel*. Voici Hamon non plus occupé de science appliquée, ou de morale pure, ou de polémique : le sociologue devient psychologue ; il applique aux individus étudiés soit séparément, soit en collectivité, la vigoureuse méthode qui lui a servi pour ses travaux antérieurs. Ce livre fit du bruit. L'auteur, pour s'être fait le porte-parole de l'opinion populaire et de l'opinion des lettrés, devint suspect aux castes dirigeantes. Il quitta la France. Il voyagea en Angleterre et en Ecosse. Il y écrivit *La Psychologie de l'Anarchiste socialiste*, ouvrage d'une lecture vraiment passionnante. »

Hamon se recommande par des qualités extrêmes d'ironie et de précision. Elles se sont admirablement révélées dans le cours de criminologie qu'il a donné à l'Institut des Hautes Etudes. Il est difficile d'imaginer un exposé plus serré, plus attentif à poursuivre toutes les raisons de douter, à les analyser et à les résoudre. C'était d'une minutie scientifique extraordinaire. Toutes les théories, tous les préjugés, toutes les routines, tous les systèmes étaient passés au crible d'une analyse acharnée, très claire malgré sa subtilité stupéfiante, et très charmeuse à cause de sa souplesse menant l'auditeur en d'imprévus méandres, alimentant sa curiosité de spectacles constamment nouveaux.

Sa cinquième leçon, entre autres, sur la Responsabilité, fut un parfait exemple de sa méthode. J'y assistais, moi vétéran du Droit et de la vie judiciaire, nourri de faits et d'études juridiques, inlassablement depuis des ans et des ans. Je pourrais difficilement exprimer l'intérêt et le charme que je ressentis à me trouver étudiant de hasard devant un tel professeur, de tant plus jeune que moi, mais exprimant en si grand nombre les idées nouvelles sur la criminalité et en une forme si tenace; la criminalité, ce grand phénomène social, actuellement en transformation violente comme une banquise, craquante et

clamorante, au retour de l'été après les longues nuits boréales.

Voici le début de cette leçon : il caractérise la manière, vive, claire, pittoresque, absolument dépouillée de scolastique, vrai miroir, du professeur, et qui mieux, sans doute, que ce que j'ai dit, le fera apparaître au lecteur. On la trouvera tout entière dans le *Journal des Tribunaux*, nos 1314, 1315, 1316:

L'instinct réflexe de la défense, a écrit Letourneau, est la racine biologique des idées de droit, de justice, puisqu'il est évidemment la base même de la première des lois, de la loi du talion ». L'être humain, de même que l'animal, lorsqu'il est frappé, riposte coup pour coup, instinctivement. Il agit automatiquement et cela se présente non seulement chez le sauvage, mais encore chez l'être cultivé parmi nos civilisés. Presque toujours, recevant à l'improviste un coup, il ripostera aussitôt, tout au plus en atténuant le coup, ce que ne ferait pas le sauvage, l'animal. Chez ceux-ci l'acte n'est pas délibéré ; l'acte réflexe, se déroule à la manière d'un ressort. La réaction suit immédiatement l'action sans le tampon de la réflexion. L'auteur de l'acte subit immédiatement la réaction provoquée par son acte. Darwin rapporte en témoin le fait suivant qui illustre bien cette assertion : Un Fuégien et sa femme se livraient à la pêche de mollusques et d'autres animaux marins inférieurs, sur les grèves, parmi les rocs. Ils en avaient recueilli un plein panier. Alors, il arriva que le jeune enfant des pêcheurs renversa le panier si précieux. Aussitôt, le père saisit son enfant et lui broya la tête sur un rocher. Le père avait répliqué aussitôt à l'acte de son enfant, sans aucunement le délibérer. C'est dans cet instinct de défense qu'il faut voir la racine de l'idée de justice qui s'accompagne de l'idée de responsabilité. Je n'entends pas, par instinct, une faculté spéciale mise en nous par un créateur. J'entends un état particulier à certains actes et sentiments que l'habitude de les agir ou de les sentir a peu à peu fait pénétrer en nous. Comme l'innéité, l'instinct n'est que l'enregistrement, l'incarnation, l'incrustation en nos centres nerveux d'une certaine catégorie d'actes ou de sentiments communément produits. Cet enregistrement dans les cellules nerveuses fait qu'ils arrivent à s'exécuter, à se produire spontanément, je veux dire automatiquement, indépendamment de la conscience.

Donc l'instinct de défense, de protection de soi-même, fait que l'homme primitif, comme l'animal, rend coup pour coup. L'auteur du coup répond de ce coup. Il en est gérant, il en est responsable. Cet auteur peut même être un objet, une chose inorganique. L'animal blessé par une pierre, par une flèche, s'en prend à cette pierre, à cette flèche. C'est elle qu'il juge responsable de sa blessure. De même fait le sauvage qui anime, qui suppose un souffle, un je ne sais quoi dans toute chose qui le lèse. Il battra, frappera un roc, un arbre, une rivière qui l'auront blessé ou lui auront nui d'une façon quelconque. De cette nuisance est responsable le roc, la rivière, par le fait même que c'est le roc qui, en s'écroulant, l'a blessé ; par le fait même que c'est la rivière qui a submergé son canot. La responsabilité naît de la simple attribution de l'acte à quelque être ou à quelque objet. Cette idée primitive de la responsabilité se rencontre encore chez nos sauvages actuels, chez nos enfants que souvent il nous est arrivé de voir frapper les objets contre lesquels ils s'étaient cognés. Il y a moins de deux siècles que dans nos pays, l'on considérait encore comme responsables des choses, des animaux et des cadavres.

Raphaël PETRUCCI

L'Esthétique positive

Encore un des auxiliaires de l'Université Nouvelle dans sa préoccupation instante et constante d'attirer l'attention de ses étudiants sur l'importance de l'Art comme force sociale.

Raphaël Petrucci réunit les qualités du professeur moderne en un rare ensemble : d'abord ce qu'on pourrait nommer « la maturité de la jeunesse », c'est-à-dire l'énergie et l'élan des belles années de la vie combinées avec la mesure et la pondération que donnent une science approfondie et un constant besoin de réduire les faits en lois justifiées par la raison. Ensuite un grand besoin d'obéir aux poussées contemporaines, de se laisser attirer par les nouveautés que contient l'avenir, de se dégager des liens d'un atavisme retardataire embarrassé de préjugés, de routines et de produits résiduaires de tout genre. Enfin une compréhension très nette de la solidarité des sciences dans l'espace et dans le temps : car c'est lui qui a été l'apporteur, l'organisateur en Belgique, le metteur en scène ingénieux et opiniâtre, de l'*Institut d'histoire naturelle générale des sciences, des arts et des métiers*, — dont Théodore Wechniakoff fut l'inspirateur originaire, — destiné à rechercher les conditions de la production intellectuelle dans l'Humanité sous les trois principales faces, de l'activité purement scientifique, de l'activité esthétique, de l'activité industrielle si souvent liée aux deux autres ; à préciser dans quelle mesure chacun des innombrables facteurs cosmiques, biologiques ou sociologiques agit pour déterminer les caractères spéciaux à la production intellectuelle, suivant les races, les milieux, l'espace, le temps, afin d'élaborer une synthèse philosophique que l'accumulation des matériaux rend désormais nécessaire et dont les conséquences peuvent être incalculables.

Au terme de ses leçons, Raphaël Petrucci a inauguré une excellente pratique qui avait déjà été recommandée dans les programmes de la Maison d'Art, récemment fondée à Bruxelles, et à laquelle on a donné le nom caractéristique de « Clinique esthétique » : il a mené ses élèves dans les musées, étudier sur les œuvres mêmes les principes qu'il avait développés. C'est ainsi qu'à propos des tableaux de Rubens qui sont à Bruxelles, il a, avec une grande indépendance d'esprit, formulé ses appréciations sur trois des principaux, l'*Adoration des Mages* qu'il trouve superbe, *la Mise du Christ au tombeau* qu'il trouve mauvais, *le Martyre de saint Liévin* qu'il trouve médiocre. J'eus à

ce sujet, avec lui, dans l'*Art Moderne*, non pas une polémique, mais un échange d'observations, dans lequel se révélèrent et son érudition et son originalité, avec tous leurs trésors. La réponse aux critiques que j'avais formulées est un modèle de clarté dans le fond et de modération dans la forme. Il est difficile d'imaginer façon plus aimable d'exprimer sa conviction sans rien lui enlever de sa force.

Voici la triple appréciation que je rappelais tout à l'heure. Elle échantillonne de façon pittoresque et parfois imprévue les tendances du professeur. C'est le résumé de la clinique qu'il fit sur le génial peintre anversois. Libre au lecteur de ne point la partager en tous ses points.

J'ai admiré l'*Adoration des Mages* où je retrouvais le maître que j'aime avec sa large compréhension des formes, son coloris puissant, ses moyens simples et grands, justement parce qu'ils sont simples. J'ai montré comment tout cela se dégageait des plus petits détails. J'ai montré les draperies les plus amples enveloppant les corps et affirmant la grandeur du geste dans le calme des grandes lignes synthétiques et expressives ; j'ai montré comment tout dans les formes et dans les couleurs, dans les expressions des visages comme dans les gestes concentrait l'attention sur ce geste charmant de l'enfant caressant de la main le crâne chauve du vieillard agenouillé. J'ai montré comment le sujet religieux dépassait la conception religieuse et étroite et comment Rubens avait su y mettre un grand sentiment d'humanité. J'ai dit que j'y voyais l'humanité vieillissante inclinée devant l'humanité naissante et adorant la force future enfermée dans le corps resplendissant de l'enfant. Tout ce qu'il y a de maternel et d'humain crève les formes étroites de la légende et le maître en a rempli son âme.

J'ai été très dur ensuite, je l'avoue, pour cet affreux *Christ dans une grotte* qui déshonore le nom de Rubens. Par quel orgueil mal compris, par quelle aberration du goût a-t-on osé inscrire le nom de ce maître au-dessous de cette toile ? Un Christ mélodramatique, un corps inconsistant et mou, baudruche gonflée et bleuie, un moine ridicule qui fait des ronds de jambe et des effets de torse, un ange gras et blafard vêtu d'un horrible vermillon, une Madeleine accroupie en petit chien qui semble peigner sa chevelure filasse avec des clous qui ressemblent fort à des poutres. Et tout cela au milieu d'un horrible bitume, grotte de carton d'où la lumineuse couleur de Rubens est tout à fait absente.

Je n'ai pas admiré non plus le *Martyre de saint Liévin*, tout en lui reconconnaissant certaines qualités : une couleur agréable, une composition vigoureuse. Mais je l'ai comparé à l'*Adoration des Mages* qui n'en est pas placée fort loin. J'ai montré comment, dans l'*Adoration des Mages*, le maître arrivait à une grande affirmation par des moyens simples et puissants, et comment, dans le *Martyre de saint Liévin*, on arrivait au désordre par le tirebouchonnage le plus effréné. Des casques, des panaches, des boucliers, des anges, des chevaux, tout cela s'embrouille, le moindre morceau de chiffon flotte secoué par un ouragan intérieur qui devient la caricature de la puissance, et dans tout ce désordre on découvre enfin saint Liévin et le bourreau, et l'on arrive à concevoir enfin le martyre : la chair vivante jetée aux chiens. Eh bien, voilà la manière, voilà les élèves qui imitent le maître et qui l'imitent mal ; ils n'ont pas la puissance géniale de Rubens, ils caricaturent, ils expriment par l'accumulation, le désordre, le tortillage des matériaux.

Henri GALIMENT

L'Egyptologie

L'Egyptologie ! Spécialement l'étude des anciennes écritures hiéroglyphiques, en leurs mystères, ou descriptifs, ou phonétiques, ou symboliques, ou hiératiques ! Des vieilleries, s'écrieront les utilitaires. Du susextrait d'érudition et de pédantisme. Qu'est-ce que ça peut bien venir faire dans les études universitaires, — si justement nommées « supérieures, » — dont la naturelle destination est de former des avocats, des médecins, des notaires, gagnant beaucoup d'argent, faisant de beaux mariages, se « créant » de fructueuses relations, accumulant un beau mobilier et « de la belle argenterie, » mis en vue dans le monde du bel-air par les toilettes et les bijoux de Madame, ayant maison de ville et maison des champs, « roulant équipage, » finalement décorés et reçus à la Cour, bref, accomplissant tout ce qu'il est donné à « MONSIEUR QUELCONQUE » d'obtenir sur la terre !

Eh bien oui, il y a, comme ça, des toqués qui emploient le temps qu'on pourrait si utilement appliquer à ces buts pleins de noblesse, en des recherches relatives à cette force sociale de premier ordre, à ce facteur capital de la Sociabilité humaine, qu'est le Langage, soit parlé, soit écrit, soit celui qui agit de près, dans l'immédiat voisinage des hommes, soit celui qui agit à distance, que l'éloignement soit causé par l'espace ou par le temps. Ils aiment à en rechercher les origines, à voir comment cette œuvre immense des langues, lente accumulation formée grains de sable à grains de sable, a débuté et s'est poursuivie, par quels imperceptibles germes, par quelles patientes alluvions, par quels ingénieux efforts, espérant découvrir dans ce mécanisme d'une effrayante complexité, l'Histoire même de la pensée. Ils croient que, prenant à son premier élan cette trajectoire, cette parole sortant des ténèbres pour s'élever dans les cieux de l'intelligence, et la voyant former sa courbe, ils comprendront mieux l'allure qu'elle doit conserver, le rayon de sa ligne et les avenirs où elle est destinée à plonger. Ils imaginent, ces drôles de corps, que c'est quelque chose que découvrir les lois de formation des idiomes et que, ne fût-ce que pour vider la persistante querelle entre ceux qui voudraient clicher le langage en des formes académiques désormais invariables, en une syntaxe et un dictionnaire arrêtés *ne varietur*, et ceux qui proclament qu'il est un phénomène toujours mouvant, toujours évoluant, s'agitant en des palpitations

qui sont celles de la Vie, de la salutaire vie sans cesse en quête de formes nouvelles enrichissantes, — que ne fût-ce que pour solutionner ce conflit de grammairiens, il est utile au premier chef de consulter ce passé linguistique et de mettre ses lois en lumière.

Quoi de plus efficace et de plus intéressant à ce point de vue que les études égyptologiques? Comme on y voit bien poindre ce besoin de l'écriture et ses formes d'abord rudimentaires, exprimant les choses et les êtres par des figurations sommaires de leur forme dessinée. Puis ces croquis enfantins devenant des expressions phonétiques se gémissant, s'agençant, s'accumulant pour désigner d'autres choses et d'autres êtres n'ayant avec les précédents qu'une similitude de sons dans les syllabes. Puis encore, quand ainsi il n'y eut plus de correspondances entre les images combinées et les objets désignés, ce dessin se déformant davantage pour se transformer en simples signes conventionnels. Enfin ces signes, se simplifiant encore, devenir les lettres alphabétiques, voyelles exprimant les sonorités diverses, consonnes exprimant les stades variés du souffle banal. Et, à travers les âges, ces formes si distinctes, réunies pourtant par une filiation si serrée et si évidente, si généalogiquement reliées l'une à l'autre, coexistant longtemps, empiétant l'une sur l'autre, se faisant longtemps concurrence, se grevant encore de la forme spéciale de l'écriture hiératique ajoutant à chacun des signes vulgaires et courants une correspondance secrète et sacerdotale.

Je ne puis faire plus que donner ces idées, rapides comme des coups de fusain, pour crayonner l'importance d'un tel cours à première vue si divergent, si excentrique, au fond si salutaire pour les cérébralités.

Henri Galiment qui l'a inauguré à l'Université Nouvelle de Bruxelles est français. Il a trente-deux ans. Depuis 1884 il s'adonne à l'Egyptologie et à l'Archéologie Egyptienne. Il l'a étudiée au Collège de France, à l'Ecole pratique des Hautes Etudes de la Sorbonne, à l'Ecole nationale du Louvre. Il y a ajouté ces compléments nécessaires, on pourrait dire ces armes de recherche et de combat: les langues sémitiques, le Copte, l'histoire du Droit Egyptien comparé aux Droits de l'antiquité classique, l'Assyriologie, l'Epigraphie Phénicienne. Ses travaux, publiés dans la *Petite République* et dans le bulletin de l'Ecole et de la Société d'Anthropologie, sur les sciences historiques et philologiques, ont donné à son nom la notoriété qui paraît indispensable pour qu'un homme obtienne la dose de

célébrité sans laquelle les profanes le croient inexistant. De 1894 à 1896 il a classé et catalogué les antiquités babyloniennes, égyptiennes, assyriennes, perses et phéniciennes du Musée des Religions à Paris où il a donné une série de conférences très suivies. Dès 1891 il avait fondé (à ses frais ! c'est décidément une manie de ceux qui aiment l'Université Nouvelle) l'Institut d'Ethnographie comparé où, chaque hiver, les sociologues les plus connus exposent la science des civilisations. Il est encore professeur d'Histoire aux cours du soir subventionnés par la Ville de Paris et inscrit au cercle d'études du Parti Ouvrier, car croire à la nécessité de s'occuper de la Question Sociale comme de la question majeure de notre temps est encore un travers de ce groupe de dévoués, qui fait hausser les épaules aux excellents adeptes du Doctrinarisme. Depuis 1891, il siège comme délégué du Conseil Municipal à la commission scolaire de son arrondissement chargée de l'application de la loi sur l'enseignement laïque, gratuit et obligatoire. Ses publications principales : *Les Sociétés à attitude orientale, — Les Débuts du Synthétisme Gréco-Egyptien, — L'Inscription hiéroglyphique d'*ANTEF traduite et commentée. Il prépare une traduction du livre de l'égyptologue anglais Lepage-Renouf, sur l'histoire de la religion égyptienne et un ouvrage sur l'antiquité égyptienne.

Tel est le jeune savant qui, d'une allure savante et froide, initie les étudiants les plus laborieux à l'évolution curieuse et mystérieuse d'un passé si lointain et si difficile à pénétrer, et leur apprend qu'il n'est rien qui ne puisse servir aux intelligences avides de connaître et pénétrées de cette vérité que, dans le vaste ensemble cosmique de l'Univers, tout se mène et tout s'entr'aide.

* * *

J'ai fini ! Tel ce cortège, je dirais volontiers ce bouquet, de personnalités rares, venues de l'étranger, durant trois ans, pour aider et honorer notre œuvre, auxquelles, pour être complet, il faudrait ajouter la galerie des personnalités nationales dont on a lu plus haut les noms, mais que l'espace, et une réserve naturelle puisqu'il s'agit plus étroitement des nôtres, me contraignent à passer sous silence.

Quel réconfort à les voir ainsi dans la puissance de leur ensemble et combien l'Université Nouvelle en est invigorée ! Combien l'assistance d'un tel contingent la venge des misères, des niaises attaques locales, et compense les injustices (au reste inoffensives, le résultat l'atteste), dont on a essayé de la blesser,

fléchettes aussi peu dangereuses que celles des Lilliputiens tirant leurs coups d'arc à coups d'épingles sur Gulliver !

Qu'ils soient remerciés, ces vaillants et généreux auxiliaires ! Ils ont déjà reçu de leurs auditeurs les témoignages d'une intelligente reconnaissance; ils ont eu les satisfactions intimes d'une si douce saveur, que procure la leçon donnée devant des âmes qui vous comprennent et qui vous admirent. « J'aime, écrivait Enrico Ferri dans la préface du livre où il a développé sa principale leçon donnée aux Hautes Etudes, j'aime, après avoir étudié les grandes lignes d'un sujet, le compléter dans l'improvisation du discours, et grâce aux digressions suggestives, à l'excitation que provoque la présence d'un auditoire, le voir se dessiner, se colorer, s'animer, dans mon inévitable et invincible angoisse nerveuse, sous l'accueil sympathique ou enivrant du public. Oui, j'aime cette délicieuse tourmente. »

Ainsi furent accueillis chez nous, ces apôtres par ces hommes, par ces femmes d'une assiduité persistante. Et tous durent en emporter une impression heureuse, car quiconque parmi eux a, depuis, publié un livre, nous a fait cet honneur et causé cette joie, d'ajouter à ses titres scientifiques celui, glorieux plus pour nous que pour lui, de PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ NOUVELLE DE BRUXELLES !

Ils ont compris, ces vaillants et ces fiers, qu'à l'Université Nouvelle on veut préparer des hommes pour qui « jouir et paraître » ne soit pas le mot d'ordre, comme il l'est actuellement dans l'éducation bourgeoise. Des hommes autres que ceux qui ne séparent point l'idée de Bonheur de celle des richesses et des distinctions. Des hommes à qui leurs professeurs ne disent point perpétuellement : « Faites ceci », mais « Soyez comme cela », persuadés qu'ils sont, ces professeurs, qu'une fois le caractère formé, fraternel et enthousiaste, tout le reste s'en suivra et qu'il importe de demander aux jeunes gens moins ce qu'ils *savent* que ce qu'ils *sont*. Des hommes pour qui la seule façon de juger le Monde et la Vie ne sera pas la gouaille, mais une attention grave et généreuse. Des hommes qui ne croiront pas que le seul bon côté où il faille marcher est celui de l'argent. Des hommes, enfin, destinés à recruter les générations qui raviront aux spéculateurs, aujourd'hui triomphants, les forces concentrées injustement entre leurs mains pour les restituer à la masse appauvrie et en faire une répartition équitable et salutaire.

EDMOND PICARD.

Skodsborg (Danemark), 1er Septembre 1897.

LES DÉCLASSÉS [1]

(SUITE ET FIN)

V

Huit jours après, accompagné de Médaillon, Bachka se présenta inopinément à Plewna où il reprit sa place habituelle, comme si de rien n'était. Ses anciens amis le regardèrent de travers, mais Bachka, d'un air dégagé, avec l'astuce qui lui était propre, affecta de ne pas s'en apercevoir.

— A-t-il de l'audace, cet homme ! se dit Akoulina Mitrevna. Il a sûrement une secrète pensée... Ce n'est pas pour rien qu'il retourne par ici ! Et il a sû trouver moyen de se vêtir tout battant neuf... Espèce de chien !... Où as-tu donc ramassé tout cet argent ?...

Bachka, en effet était dans une tenue tout-à-fait correcte : chaussé de bottes neuves avec un pantalon neuf et un pardessus ouaté très propre, quoique acheté d'occasion. Sous un léger veston, Médaillon grelottait de froid à côté de lui.

— Tu sais que nous avons porté ton nom sur la liste des noyés, lui dit Vanka Caïn, en déposant sur la table une grande bouteille d'eau-de-vie. Beaucoup de gens sont venus te demander... Je leur ai exprimé toute ma profonde douleur, car il est cruel de s'en aller à la fleur de son âge et pour comble sans faire pénitence...

— Laisse-moi tes blagues de côté, dit Bachka en lui coupant la parole. Tu vois, je t'amène un bon client.

— Eh bien ! Nous sommes toujours honorés de recevoir d'honnêtes gens. L'argent ne suffit pas pour faire son chemin, il nous faut encore des hommes de mérite comme toi.

(1) Voir L'*Humanité Nouvelle* n°s 4 et 5 septembre et octobre, p. 457, 588.

Médaillon fut soumis à un examen critique d'où il sortit triomphant et il ne tarda guère à s'attirer la sympathie de tous.

Akoulina Mitrevna elle-même se prononça en sa faveur. disant qu'il ferait bien la paire avec Ckocklik.

Vers le soir, étant pris d'alcool, Bachka entama une longue dissertation avec Médaillon sur des matières philosophiques, et Vanka Caïn fit remarquer à sa maîtresse que Médaillon était bien au-dessus de Ckocklik.

— Il faut l'entendre discuter ; que de science chez cet homme ! Notre Cornilytch est un beau parleur, ceci est incontestable, mais tu aurais vu comme lui-même restait là, bouche bée.

Ce soir là, en effet, Bachka était en veine d'esprit ; tout préoccupé de son nouvel ami, il cherchait avec une grande affectation à saisir toute occasion de lui être agréable, ce qui était encore un sujet de vexation pour ses anciens amis.

— Il y a toute une série de faits qui sont en dehors de la logique, mais que l'on admet par habitude, disait Bachka... Par exemple, la société ne veut pas nous faire une place parmi ses membres, elle a honte de nous, et cependant nous sommes un phénomène qui, nécessairement, doit se produire dans cette organisation sociale. Et j'affirme, que nous autres, nous envisageons les choses avec plus de justesse car, d'après la doctrine de l'utilitarisme, nous avons échangé les biens matériels contre quelque chose de plus essentiel, et nous sommes à même de nous désaltérer, si je puis m'exprimer ainsi, à la source de la vie, tandis que les autres ne peuvent que s'approcher de cet idéal. Arrivés à cette hauteur de contemplation philosophique, toutes les misères de la vie humaine nous paraissent simplement ridicules...

— C'est très juste, approuva Médaillon en enfonçant les doigts dans sa blonde chevelure. Les hommes ont beaucoup de peine à se défaire de leurs préjugés, surtout lorsque ceux-ci se rattachent à leur train de vie... Seulement, mon éducation philosophique a été négligée au lycée et je ne saisis pas très bien les nuances de ta philosophie...

— Le mal n'est pas si grand ! Je vais corriger ce défaut de ton instruction, dit Bachka, en secouant ses longs cheveux bouclés. Je te dis carrément que je me sens peu de goût pour cette sèche instruction que vous recevez dans vos lycées... Ma

foi... Vous avez beaucoup de connaissances et des connaissances solides, mais elles pêchent par la base, vous n'avez pas le pli philosophique. Chez nous, séminaristes, la cervelle a dû subir le tannage, pour ainsi dire. Ha, ha, ha !... C'est que la vie, mon ami, est une chose qui n'est pas facile à comprendre et surtout lorsqu'il s'agit de faire voir non seulement le bon bout de la pièce, mais encore, son extrémité défectueuse. Il ne suffit pas de contempler la vie dans son appareil de parade.

Et ici Bachka cita un verset de la Bible à propos de l'or et de l'agneau.

— Et ceci se produit certainement dans le monde, conclut-il. L'or,» c'est ce que nous étions avant d'avoir reçu l'instruction et « l'agneau » en est le résultat... Sais-tu que récemment encore lorsque, sous un froid intense, je battais la boue dans la nuit, pieds nus, n'ayant pour tout vêtement qu'une chemise, que tous mes membres étaient raidis et glacés, dans mon imagination passaient et repassaient les citations grecques et latines d'Ovide, de Cicéron, d'Homère. C'était là une ironie cruelle mais singulièrement instructive... Je riais, je me moquais de moi-même. A quoi bon ! me disais-je. Pourquoi tout cela ?...La vie veut l'intégralité de l'homme, elle le veut fort d'esprit et de volonté; et nous, nous cherchons à prendre part au grand festin en y apportant nos deux ou trois phrases latines que nous répétons comme des perroquets. C'est seulement ici, dans ce « Plevna », que j'ai la conscience d'être un homme et encore je sens un ver rongeur qui me dévore les entrailles. Il y a des moments où je suis terrifié par cette dissonance qui donne le ton général et à laquelle je contribue. Ce Vanka Caïn est un homme équilibré parce que sa bêtise est sans limite... Il appartient à l'espèce des marsupiaux ou des pachydermes et ses cheveux, pour sûr, viennent directement de sa cervelle.

Médaillon s'étendit en théories sur le même thème inépuisable ; seulement il ne pouvait pas admettre que la cruelle logique de Bachka fut appliquée à tous les cas.

Se repliant sur lui-même, avec son air malade, il frissonnait nerveusement sur sa chaise au moindre sifflement du vent hurlant dans la cheminée.

On était au mois d'octobre.

La gelée, ayant pénétré les couches supérieures de la terre, en formait une sorte de croûte et partout s'étalait une légère

couche de neige que l'on aime tant à contempler de sa fenêtre, lorsqu'on est dans une chambre bien chauffée et que, dans sa garde-robe, on possède une pelisse bien fourrée pour braver les intempéries

— Dis donc, quel déplorable et chétif organisme que le tien, s'indignait Bachka chaque fois qu'ils étaient dans la rue et que Médaillon, transi de froid, claquait des dents. Regarde-moi, on dirait que je suis taillé d'une seule pièce dans un roc...

Dans le temps, Bachka, de même que les autres habitués de « Plevna », couchait dans une petite pièce qui se trouvait au fond de la maison ou bien il allait chercher un gîte de nuit dans un bouge quelconque. Maintenant il disparaissait chaque soir en compagnie de Médaillon.

— Il va coucher avec sa belle, qui n'a pas l'aplomb de se présenter ici pour nous montrer ses beaux yeux effrontés, disaient les amis de « Plevna » en haussant dédaigneusement les épaules.

La-Figure était malade et alitée dans son sous-sol. Bachka et Médaillon lui apportaient de quoi se chauffer et se nourrir et pour trouver les quelques kopecks qu'ils dépensaient pour elle, il leur fallait battre la ville.

Pour cette femme, Bachka changea du tout au tout. Maintenant il la soignait comme un enfant, à sa guise, d'une façon brusque, à la séminariste, bien entendu. En le voyant faire, on aurait pensé qu'il allait la battre. Mais cela ne l'empêchait pas de passer au chevet de la malade les longues nuits d'automne s'éternisant dans le silence profond de la ville endormie. Il s'était chargé d'amener le médecin et c'était lui qui avait trouvé le moyen de fournir les médicaments; il procura un matelas et une couverture à sa protégée. Et comme il avait encore à s'occuper de Médaillon pour lequel il s'était senti une très grande affection dès le premier jour, il devait travailler sans relâche.

La-Figure, les yeux fermés, gisait sur son lit et semblait ne reconnaître personne. Consumée par une fièvre intense, toute la nuit, elle s'agitait, en râlant en poussant de sourds gémissements.

Heureux de la soigner, Bachka lui mettait des compresses froides, prenait sa température, lui faisait prendre les médicaments.

Les deux amis aimaient à passer ces longues veillées dans la chambre de la malade près du foyer clair, lorsque le bois pétillait gaiement dans le poêle et qu'une douce et bienfaisante chaleur se répandait dans le sous-sol. Assis l'un près de l'autre ils s'abandonnaient, alors, en véritables philosophes, à une contemplation muette.

— Quelle chose curieuse que le feu, disait Bachka d'un ton méditatif, en contemplant le jeu des flammes. C'est un élément de la nature, un symbole de la purification, le prototype du foyer domestique, la plus grande découverte de l'homme préhistorique, le plus actif agent que possède le travailleur moderne.

Médaillon citait des auteurs grecs et latins qui donnent des notions sur l'origine du feu et Bachka se plongeait dans une rêverie et repassait dans sa mémoire les souvenirs de sa jeunesse. Il ne conservait qu'une vague image de son père et de sa mère, tous deux enlevés par l'épidémie cholérique qui sévissait en 1848. Son oncle le mit au séminaire et depuis lors, Bachka se vit abandonné à lui-même. Ce qu'il eut à souffrir pendant les douze années qu'il passa au séminaire !... La faim, le froid, toutes les privations, toutes les misères possibles formèrent son caractère et en firent un véritable *Bachka*. Sous quels différents aspects n'a-t-il pas apparu pendant son séjour dans cette sorte de purgatoire ! Ses différents services au presbytère et jusqu'à sa fonction de basse chantante dans les chœurs de la cathédrale de l'archevêché !.. Plus tard il se voit employé au consistoire, dans la régie des alcools, dans la police, dans les mines d'or, à la municipalité... Il entend encore son professeur lui dire : « — Tu perdras la tête, mon ami, tu es trop précoce et un jour tu seras entraîné par la propre force de ton orgueil qui ne connaît pas de bornes. »

En effet, il y avait quelque chose d'anormal dans l'esprit de Bachka. Doué de multiples talents, avec ce pli philosophique qui lui était propre, très ingénieux, il a essayé de toutes les carrières, il a fait tous les métiers. De prime abord, il est sympathique à tout le monde, mais il ne tarde guère à s'aliéner les gens et successivement il abandonne emplois et métiers pour courir dans la rue qui le fait vivre.

Dans ses moments de méditation Bachka voyait bien qu'il glissait sur une pente rapide où fatalement il tomberait un jour, l'énergie de réagir sur lui-même lui ayant constamment

manqué. L'orgueil lui rongeait lentement le cœur comme un mal contagieux qui détruit l'organisme sous une pression latente. Il s'adonnait à la boisson, c'est vrai; il buvait déjà à l'âge de douze ans. Mais qu'était l'alcool pour cette nature de fer? Etreint par une tristesse continuelle, il y cherchait l'oubli. Le succès même, loin de le réjouir, le plongeait dans le marasme. Dans son génie il se sentait la force de déplacer une montagne, et en réalité il ne faisait qu'attrapper des souris, comme il le disait lui-même. Et c'est la conscience de sa force et de sa supériorité qui le perdit comme tant d'autres hommes de talent qui, fatalement furent réduits au « même dénominateur », comme il appelait l'alcoolisme.

Bachka, dans ses dissertations, aimait à citer ce mot du *bogatyr* Sviatogor,(1) « La force de l'homme écrase l'homme comme un lourd fardeau. » Il faut savoir comprendre cela, ajoutait-il.

Dans la vie de Bachka, il y avait une lacune que l'on ne saurait s'expliquer. La femme, à ses yeux, n'était qu'une triste nécessité imposée par les lois physiologiques; l'auréole dont les poètes de tous temps l'ont entourée, qu'une drôlerie, une absurdité, un non sens. Cet être vulgaire, cette race querelleuse ne présente dans la nature qu'une forme transitoire et, comme telle, accuse toutes les imperfections d'une existence intérimaire.

Au point de vue physique, il ressentait pour elle la répugnance, le mépris nourri chez lui depuis sa première jeunesse et qui l'avait suivi pas à pas dans toute sa vie pénible.

En sa qualité de philosophe, Bachka haïssait la femme, comme le forçat hait la chaine même qu'il voit porter aux autres. L'idée de l'amour ne l'avait jamais hanté, il n'éprouvait pas la moindre aspiration pour ce sentiment naturel et vivait en véritable ascète.

En effet, ayant à peine connu sa mère, il ne se rappelait pas les tendres soins, les douces caresses qu'il reçut dans son enfance; il grandit en sauvage et ne rêvait qu'à la vie monastique.

Le hasard jetant La-Figure et Médaillon sur son passage, cette rencontre fit naître en lui un sentiment dualiste. Son mépris pour La-Figure grandissait à mesure qu'il l'appréciait

(1) Personnage légendaire doué d'une force surhumaine. *Traduct.*

et son affection s'élevait en sens inverse pour Médaillon, cet embryon de *Bachka*, ce rapprochement de son propre prototype, de son idéal, comme s'il retrouvait en son jeune ami une partie de lui-même et précisément ce qui lui faisait défaut. Si singulier que cela puisse paraître, Bachka nourrissait pour Médaillon un sentiment paternel comme s'il eut voulu se voir perpétué dans cet organisme chétif.

Le sentimentalisme des deux amants, leur tendresse réciproque le révoltaient jusqu'au fond du cœur dans les premiers jours. Cependant une existence nouvelle se dévoilait devant lui et pas à pas il marchait vers un monde qu'il avait ignoré jusqu'ici. La-Figure aimait Médaillon et Bachka, sous une forme réfléchie, goûtait ce sentiment étranger pour lui. Il se sentait envahi par une tristesse nouvelle comme s'il eut perdu quelque chose de précieux. Se concentrant en lui-même, il luttait avec ce sentiment comme on lutte avec un ennemi mortel qui vous attaque par derrière dans l'obscurité.

— Absurde bête ! grommelait-il en prenant sa tête dans ses deux mains.

Pouvait-il donc aimer La-Figure, cette femme d'un aspect si sale, si ruinée de santé, qui ne ressemblait pas plus à une femme qu'une savate qui bâille ne ressemble à une chaussure neuve.

Bachka possédait un physique trop vigoureux, trop sain pour ne pas ressentir du dégoût pour cette femme ; cela ne l'empêchait pas néanmoins de voir en elle une autre femme éclatante de beauté et de fraîcheur, cette femme qui, autrefois, par son sourire seul, pouvait faire des heureux. En passant ses nuits au chevet de la malade, il se remémora son passé. Il la voyait sur la scène, du haut de l'amphithéâtre où il avait sa place, souriante et folâtre, communiquant sa gaîté au public... et à présent... L'homme le plus philosophe ne saurait concilier dans son esprit cette impitoyable déchéance ; la forme est là, mais la substance s'est volatilisée.

La pauvre créature gisait sur son lit, les yeux toujours fermés ; il y eut un moment où Bachka pensa qu'elle allait mourir. Et un sentiment de fureur s'empara de lui en présence de l'impuissance de l'homme devant le mal. Austère, inflexible, avec sa santé de fer, il se voyait plus faible qu'un enfant et, comme cet enfant il ne pouvait faire autre chose que d'attendre.

Il eut surtout une nuit cruelle à passer ; enfin une crise amena un mieux sensible chez la malade et, pour la première fois, elle s'endormit du paisible sommeil de la convalescence. Le lendemain en s'éveillant, elle demanda à manger.

— Je me sens mieux, fit-elle en serrant la main de Bachka.

Ce mouvement involontaire de La-Figure gâta tout. Bachka eut alors le regret qu'elle ne fut pas morte et, furieux, il se fit d'amers reproches d'avoir perdu son temps dans ce sous-sol.

La vérité est qu'il se sentit troublé, très bête et honteux devant la convalescente.

Bachka entre dans une nouvelle période. Il disparaît toute la journée et ne revient chez Médaillon que le soir. La convalescence de La-Figure progresse rapidement; son jeune organisme reprend le dessus. Elle ne songe qu'à manger... Sur son grabat, elle passe son temps à inventer de nouveaux plats.

— Savez-vous ce que j'éprouve ? dit-elle un soir que Médaillon et Bachka se trouvaient près du feu plongés dans leur méditation. Il me semble que je viens de renaître. L'autre jour je m'éveillais et, me trouvant seule ici, il m'a semblé que j'étais encore une toute petite fille vêtue d'une robe d'été en mousseline blanche mouchetée de rose, très courte et d'un pantalon brodé. Je portais une chemise toute blanche en batiste très fine et j'avais les cheveux attachés par un ruban. Que c'était drôle ! Mais, hélas ! tout cela n'était qu'un rêve... Je me sentais si légère et si à l'aise que j'en riais...

Ce récit fit enrager Bachka. Il saisit son bonnet et se sauva sans rien dire.

— Qu'est-ce qui lui prend donc ? demanda La-Figure toute perplexe.

— Est-ce qu'on sait ? reprit Médaillon avec indifférence. Il est si original dans tout ce qu'il fait.

Bachka passa cette soirée à boire à « Plevna ». Il s'ouvrit à son ami intime Cornilytch et, soulagé par cette confession volontaire, il finit par faire le serment de ne plus retourner chez Médaillon.

— Au diable, ces gens-là ! approuva brièvement Cornilytch.

— Une robe blanche... Une petite chemise toute blanche, comprends-tu ? Et encore cette chemise en batiste très fine ?...

Et dire qu'elle a rêvé tout cela... En voilà une âme vile!... Et puis un ruban aux cheveux... Sacré tonnerre!...

Dans cet état d'ivresse, Bachka maudissait toutes les femmes en général, mais le lendemain, à la nuit tombante, il entrait de nouveau chez Médaillon. D'ùn air austère et morne, il fumait une à une ses cigarettes de mauvais tabac qu'il roulait fiévreusement dans du grossier papier. Il passait dans cette rue et était entré pour se réchauffer. Pas une seule parole ne fut adressée à La-Figure; il faisait semblant d'ignorer sa présence. En quittant ses hôtes, il ferma sur lui la porte avec tant de rage qu'elle se décrocha de l'unique gond qui la retenait. Dans ces circonstances, il dut rester et sa visite se prolongea alors plus longtemps qu'il n'avait compté, mais il fit preuve d'une grande fermeté de caractère en ne desserrant pas les dents de toute la soirée. Une fois dans la rue, il chemina à grands pas pendant de longues heures, mûrissant un projet, en ne cessant de pester contre lui-même.

— Ah! quant à cela, je vous demande pardon! dit-il à haute voix en foulant la neige fraîchement tombée, dont la blancheur éclatante le fit penser de nouveau à cette maudite chemise fine en batiste. Flûte!... C'est trop fort... Au diable!...

Depuis quelque temps, très actif, Bachka travaillait fiévreusement et avait réussi à faire aboutir une masse de petites affaires. Des milliers de pétitions et d'actes de procédure s'envolaient de sa plume habile pour se diriger sur toutes les instances des administrations. Il gagna beaucoup d'argent et trouva l'occasion de placer Médaillon comme clerc chez un notaire. On travaillait; en un mot, tout allait comme sur des roulettes.

Quelquefois, le soir, pour se réchauffer, Bachka entrait chez Médaillon, y fumait quelques cigarettes et disparaissait de nouveau. Il gardait toujours son air austère avec La-Figure qui était déjà en état de faire quelques pas dans la chambre et qui prenait plaisir à s'asseoir au coin du feu. La maladie l'avait changée complètement. Son visage ne gardait plus trace de sa bouffissure d'ivrognesse et présentait un ovale gracieux; sa peau fine avait repris sa blancheur légèrement rosée; ses yeux accusaient un regard pur et serein comme chez un enfant qui vient de s'éveiller.

— Et ni, ni..., c'est fini!... Je ne touche plus aux alcools,

répéta La-Figure pour la centième fois. Pas une seule goutte... Tu as une place et de mon côté je vais trouver de l'occupation. Je me ferai souffleur au théâtre, je prendrai une place de demoiselle de magasin. Bref, nous nous arrangerons.

Bachka écoutait ces louables projets en souriant ironiquement. Il était exclusivement préoccupé d'une idée philosophique et à tout propos entamait des discussions avec Médaillon ou plutôt cherchait à le taquiner et le battait sur tous les points. Un soir, la discussion dégénéra en une véritable querelle.

— Vous, *médaillons*, vous n'y entendez rien... Voilà! coupa court Bachka. Quelle race représentez-vous, pourrait-on se demander si l'on voulait se donner la peine de vous analyser? Il n'y a rien à faire qu'à cracher dessus et encore ne resterait-il pas grand'chose à essuyer — c'est tout dit.

— Cependant, Bachka, lui répliqua Médaillon, atteint au vif, tu te permets un langage trop fort.

— Ah! vous êtes habitué à ce qu'on vous caresse les cheveux, à ce qu'on vous approuve en tout!... Ah... hurla Bachka inopinément, un crevé de lycéen et la philosophie!... ha, ha, ha!...

— Ecoutez, Monsieur, vous n'êtes pas poli, ajouta La-Figure.

— Pas... po...li?... répéta Bachka blanc de fureur et en accentuant toutes les syllabes. Et toi, Figura Ivanovna, de quoi te mêles-tu? Va t'en au diable!... Entends-tu?... Je n'y mettrai pas tant de façons, moi. Tais-toi ou je te prends par le chignon et je te colle au mur!...

Comme toutes les personnes qui ont tort et qui veulent avoir raison, Bachka se mit à jurer à tout rompre, cherchant à se venger sur Médaillon qui n'y était pour rien et qui poussa seulement un sourd grommellement, ce qui exaspéra encore davantage Bachka.

VI

Les affaires à « Plevna » allaient de mal en pis et les habitués attribuaient cette décadence au séparatisme de Bachka. Bien que celui-ci n'eut pas cessé de fréquenter l'établissement, car il y venait encore assez souvent, ce n'était plus comme par le passé, il n'y était plus corps et âme.

— J'ai donc subi, l'autre jour, une véritable aberration

d'esprit, se disait mélancoliquement Vanka Caïn en contrôlant sa recette de la journée. Ça ne m'eut pourtant pas coulé, continuait-il, de lui offrir un petit verre. En effet, qu'est-ce qu'un petit verre d'alcool? Rien, on s'en fiche. Et maintenant, j'en paye les conséquences.

Mais aussitôt un démon s'agitait en lui, l'incitant à ne pas céder devant Bachka.

— Eh quoi? Après tout, on saura bien se passer de lui. Les marais ont assez de diables pour remplacer cet homme!...

Toujours poli, affable en apparence, il gardait ses anciennes manières d'agir envers Bachka, mais il ne pouvait dissimuler le revers de la médaille et il n'attendait que le moment propice pour s'en venger. Malgré la recrudescence des affaires qui précède ordinairement les fêtes de Noël, Vanka Çaïn se ressentit cruellement du vide fait autour de son comptoir, ce qui contribua à affermir dans son esprit cette idée de vengeance. Et pour comble de misères, un autre cabaret venait de surgir à côté de lui, ce qui ne pouvait être que l'œuvre de Bachka.

— N'est-ce pas ce qui arrive toujours? disait Vanka Caïn en s'épanchant auprès de ses clients et en prenant l'air intéressant d'une victime. Nous avons un dicton populaire qui dit: « Ne donne asile à personne si tu ne veux pas avoir d'ennemis. » C'est parfaitement vrai. Il a été bien aise de me trouver pour manger chez moi quand il n'avait pas le sou et maintenant il me cherche chicane. Dans le temps tous les paysans se réunissaient ici comme dans une officine, c'était une véritable succursale des tribunaux: où sont-ils à présent? C'est rasé, adieu mes amis!... La machine est arrêtée comme si son ressort principal était cassé; et tout cela pour me récompenser de mes bienfaits, oui — ajoutait Caïn sur un ton sournois et rageur.

Il en était de même des habitués de la salle réservée qui ne se sentaient plus à leur aise. Leurs propres affaires ne marchaient pas sans Bachka, il leur manquait son esprit inspirateur. Et dans leur pensée, ils rejetaient tous leurs insuccès sur leur ex-ami qui n'y était pour rien. Cornilytch, après avoir perdu au billard parce que sa main commençait à le trahir et son œil à s'affaiblir, en accusait Bachka. Trouba, ayant reçu des coups de poing dans une auberge pour son fameux sou — c'était encore la faute à Bachka. Plus d'une fois l'inoffensif

Ckocklik, lui-même, allant se coucher le ventre creux, s'en prenait à la conduite étrange de son ancien protecteur.

Quelques jours avant Noël, il y eut une triste journée. Par un temps épouvantable, sous des tourbillons de neige incessants, où le passant grelottait dans la pelisse la mieux fourrée, nos amis réfugiés dans leur salle du cabaret ne pouvaient sortir n'ayant même pas pour eux trois un bonnet de fourrure. Languissants, ils attendaient que le hasard leur envoyât un bon génie.

Leur situation était vraiment critique, et comme pour les exaspérer davantage, alors qu'ils étaient là à claquer des dents, ils voyaient passer dans la rue une foule de gens chargés de provisions, les uns portant des oies grasses, les autres des jambons appétissants et de superbes saucisses.

— Le diable devrait bien nous envoyer Bachka ! dit en grognant Cornilytch et en jetant un regard mélancolique du côté de la porte qui s'ouvrait. On dit qu'il se promène à présent en pelisse avec un col de castor.

— Ah, l'espèce de chien ! jura Trouba. Allez... ce qu'il y a des gens chanceux dans ce monde !...

Au moment où la désolation des amis était au comble, sur le seuil du cabaret apparut notre ancienne connaissance La-Figure, déjà grisée et tenant dans ses mains engourdies de froid un paquet enveloppé dans du papier.

— Bachka est-il là ? demanda-t-elle à Vanka Caïn, qui la regardait d'un œil hagard, comme s'il allait la dévorer vivante.

— Il y était, il n'y a pas longtemps, mais c'est fini, lui répondit-il sur un ton railleur et galant comme d'habitude.

— J'ai à vous parler.

— Je suis tout à vous, je vous écoute. Qu'y a-t-il donc ?

— Pas ici... C'est un secret.

Caïn, qui connaissait parfaitement la nature de ces « secrets », d'un mouvement de tête, désigna la porte de sa chambre. La-Figure s'y glissa avec la dextérité d'un lézard.

Akoulina Mitrevna, qui faisait un somme, douillettement couchée sur son lit de plumes, accueillit la visiteuse d'une façon fort malveillante et, sans lui adresser la parole, d'un geste brusque, lui arracha son paquet, qu'elle se mit à défaire brusquement en arrachant le papier par lambeaux. Elle déplia une magnifique chemise de femme en batiste fine richement gar-

nie de dentelles, une robe en mousseline blanche, mouchetée de rose et un petit ruban bleu.

— Ce sont probablement des effets volés qui nous amèneront bientôt devant le tribunal, dit Akoulina en les regardant de près devant la fenêtre. Non, ma petite mère, il n'en faut pas... Notre établissement n'est pas de ceux où l'on spécule sur les objets volés.

— Je puis vous assurer qu'il n'y a rien de volé, articula La-Figure d'un ton convaincu. J'accepterai ce que vous voudrez m'en donner.

— Conte-moi tes fables, nous les connaissons...

En vérité Akoulina convoitait cette belle chemise et cette jolie robe de mousseline, à laquelle elle rêvait depuis longtemps, mais elle ne pouvait se priver du plaisir d'humilier cette femme qu'elle haïssait profondément et de le faire à la pose. Son bonheur eût été de la battre, les mains lui démangeaient à tel point qu'elle avait envie de la giffler. Mais cette robe de mousseline qu'elle convoitait, faisait bien son affaire. Et de nouveau l'examinant de plus près :

— Comment de tels objets sont-ils entre tes mains ? dit-elle en traînant ses syllabes.

— En quoi cela peut-il vous intéresser ? Ces effets sont à moi.

— Ils sont à toi !... Et si on te les achète et qu'on les porte, on sera vite emmené au poste de police...

— Ah, mon Dieu !... Mais je vous les laisserai bon marché.

— On n'en a pas besoin, coupa court Akoulina en chiffonnant la robe pour la rouler. Avec vous autres, on ne peut s'attendre qu'à des ennuis. Fiche-moi le camp !

— Ecoutez, je vais vous confier de qui je tiens ces effets, mais je vous prierai de n'en rien dire à personne...

— Eh bien ?

— C'est Bachka qui m'a donné tout cela... Oui. Il est si original... Hier au soir, Médaillon n'était pas encore rentré de son bureau, j'étais seule à la maison, quand j'entendis son pas bien connu. Je feignis de dormir pour voir ce qu'il allait faire? Sur Dieu je vous le jure... Il entre. Me croyant endormie, il s'approche furtivement de mon lit, dépose ce paquet sous mon oreiller et se sauve en toute hâte. Parole d'honneur, je n'ai pas ajouté un mot. Quelle est la fantaisie qui lui a pris, je n'y comprends rien...

— Combien veux-tu donc de cela?

— Vous me donnerez cinq roubles du tout... Ces objets en valent plus de vingt.

— Tu vas bien te contenter de deux roubles.

— Mais ces effets sortent d'un magasin de nouveautés...

Enfin le marché fut conclu pour trois roubles. La-Figure froissa ces trois roubles-papier dans sa main et se dirigea vers la pièce réservée aux habitués où elle se fit servir trois bouteilles d'eau-de-vie et quelques hors-d'œuvres.

— Messieurs, dit-elle à nos amis, nous allons faire la noce. Sans façons, ne vous gênez pas, buvez, je vous en prie... ha, ha, ha!.... Le premier verre descend lentement, comme un pieux qu'on enfonce, le deuxième passe sans peine, comme un faucon qui s'élance dans l'espace et les autres glissent rapidement comme de légers petits oiseaux qui voltigent dans les airs...

Et la fête commença. Cornilytch et Trouba oublièrent leurs misères, en avalant précipitamment un à un leurs petits verres; l'inoffensif Ckocklik y prit également une large part. Mais la palme de cette orgie revenait de droit à l'auteur du festin. La-Figure compléta rapidement son état d'ivresse et souriant, d'une voix alcoolisée, raconta différentes anecdotes sur Bachka. Elle refit le récit de son dernier cadeau.

— C'est un très brave garçon, dit-elle, en traînant ses paroles et en gesticulant. Il n'a pas même oublié le petit ruban bleu du rêve! ha, ha, ha!... Quand j'étais enfant... Oui!... Qu'est-ce qui vous fait donc rire?

Echauffée par l'alcool et encouragée par l'attention que lui prêtaient ses auditeurs, elle recommença son récit, comme une actrice sur la scène, en déclamant le personnage de Bachka, ne cessant de grimacer et de gesticuler; emportée par ses gestes comiques, elle faillit plusieurs fois s'étendre sur le parquet.

Cette représentation gratuite amusait beaucoup le public du cabaret. Vanka Caïn en riait jusqu'aux larmes.

— Quelle peste que cette créature! murmura-t-il en se tordant d'un rire inextinguible. Aïe, Bachka!

Au point culminant de la gaîté, lorsque tous les buveurs de « Plevna » y prenaient largement leur part, Bachka venait d'entrer.

D'un geste rapide du doigt, Vanka Caïn l'appela à son comp-

toir et étala sous ses yeux la chemise et la robe dont il était devenu possesseur, sans oublier le petit ruban bleu.

Et partant d'un éclat de rire :

— N'est-ce pas que c'est une jolie surprise ? Ha, ha, ha !... Et maintenant, va donc voir le beau spectacle que nous donne ta Figure.

Un moment Bachka demeura saisi et Vanka Caïn, d'un geste brusque, le fit avancer jusqu'au seuil de la petite salle où La-Figure répétait pour la dixième fois la représentation de la légende de son cadeau qu'elle modifiait à sa manière.

Le public l'applaudissait à outrance et riait à pleine gorge.

Bachka pâle, plus blanc qu'un linceul, la contemplait d'un long regard.

— Tu la vois ? souffla Caïn à son oreille.

— Oui.

— Et c'est vrai ? insista-t-il.

— C'est vrai.

Les habitués, s'étant aperçu de la présencc de Bachka, se turent tout à coup et un à un s'éloignèrent de cette femme qui resta seule au milieu de la pièce plongée dans un complet état d'ivresse.

Et Bachka, ahuri, immobile, restait là, comme devant un spectacle invraisemblable.

— Ah, assomme-moi donc çà ! l'excita Caïn, en le poussant légèrement vers La-Figure.

D'un œil sombre, Bachka fixa un instant le cabaretier en lui lançant un sourire plein d'ironie et de mépris ; puis, d'un pas chancelant, se dirigeant vers la porte

— Attends, où vas-tu ? Prends-donc, au moins ton bonnet, lui cria Vanka Caïn.

Mais Bachka, déjà loin, ne l'entenditpas.

Depuis, on ne le revit plus à Plewna ».

Il disparut à tout jamais de Propadinsk.

SIBIRIAK.

Traduit du russe par MARIE STROMBERG.

TRADE-UNIONISME, MUTUALISME, NÉO-COOPÉRATISME

(ESSAI DE CONCILIATION)

Depuis quelques années on a pu remarquer une déviation profonde dans la marche du Socialisme mondial. Divers écrivains l'ont ici même montrée, ont porté ici-même l'écho des regrets suggérés par cette constatation.

Pour le théoricien prêt à tous les dévouements et à tous les sacrifices, il n'est guère possible d'accepter ces événements sans alarmes ; pour l'historien, pour le simple observateur, ces faits ne suscitent pas les mêmes craintes. L'histoire des doctrines n'est-elle pas en effet l'histoire de toutes les déviations, de toutes les faillites morales et le rôle de l'historien lui-même n'est-il pas le plus souvent de les absoudre, de les expliquer, de les légitimer ?

Prenons, par exemple, le Christianisme : Jésus paraît, il prêche aux hommes la paix, l'égalité, l'amour du prochain. D'abord, ce sont pour lui, les vexations, les tortures les plus raffinées ; puis, le flot de ses partisans monte ; les puissants du jour s'effraient, s'unissent à eux et reconnaissant tous les mérites de la « vérole morale » inoculée pour des siècles aux hommes, ils canalisent le nouveau courant religieux. Ils font, en désespoir de cause, pleine et entière concession de l'ancien culte et, pendant la prière des faibles, ils dévient le nouveau programme d'espoir et de fraternité dans son ancien lit de misère et de douleurs.

Les idéalistes enfants de l'Homme-Dieu prient ; leur asservissement s'accomplit, se consomme à travers les âges et l'hypocrisie romaine. De temps à autre, les cris d'impuissance des révoltés sont rapidement étouffés, pour la plus grande gloire du Dieu de Paix, et nous en arrivons à la doctrine du plus égoïste des matérialismes, du plus âpre mépris de la Vie et de la Liberté.

L'historien officiel, ou même officieux, constate simplement, explique... sagement, absout le plus souvent. Le théoricien impartial, observe, conclut, et fatalement se révolte contre les méfaits des puissants, et, pour les prévenir, s'il ne prétend pas au bonheur absolu, tend tout au moins vers lui, vers le bien de l'Humanité.

Souvent, le Théoricien désintéressé s'impatiente, s'exaspère à la vue des foules ignorantes et, pour les attirer, ne conserve pas l'énergie nécessaire au Précurseur ou l'impassible sérénité qui convient à l'Apôtre.

En notre cas, Jésus devrait être le communiste intransigeant, sectaire, capable d'en appeler même à la violence pour la défense de ses idées ; mais sa théorie est (puisque déiste) toute d'abandon, de renoncement.

Les malheureux ont soif de vie. Sera-ce la prise de possession collective des biens de la Terre? la satisfaction fraternelle des besoins collectifs? Jésus, par la prière, dérobe aux pauvres l'étincelle de la Révolte, vole leur énergie, invoque pour eux la Charité des Riches.

Les apôtres sèment aussi la Doctrine. Pour tous, c'est la prière. La vie collective? (sauf dans les circonstances extraordinaires) un symbole, la cène, la communion des âmes — car cela plaît aux cerveaux mystiques !

L'Esprit suffit aux foules ; les prêtres malins le comprennent ; ils abandonnent les Déshérités à eux-mêmes. Ainsi, par la négligence du Maître et des Disciples, la doctrine initiale de la Vie devient la doctrine de Mort.

II

De tous les courants suivis par la pensée humaine, le Socialisme est un de ceux qui se sont le plus recommandés de l'amour de l'Humanité.

Ici, sauf de légères exceptions, point de mysticisme ; la doctrine vague, flottante au début, peu à peu se dégage des formules imprécises, peu à peu se dessine, s'affine, prend corps. Pour ne pas remonter trop loin dans l'Histoire, Babeuf et ses amis étaient parfaitement conscients du but poursuivi, et depuis, sous la pression des faits économiques, plus peut-être que sous l'action directe des propagandistes, les affirmations socialistes nettes sont à ce point nombreuses qu'il serait absolument insensé de les vouloir compter.

Mais ici, comme en toute théorie, il importe plus que jamais de bien préciser les positions respectives des facteurs en présence.

Le Prolétariat déiste et mystique se lève à la parole du Christ. Après la lutte nécessaire contre un pouvoir — même moral — nouveau, la classe possédante conclut alliance avec les représentants des miséreux, et ceux-ci en pâtissent pendant de nombreux siècles.

Vis-à-vis du Socialisme, tactique pareille. D'abord, ce sont les répressions sanglantes ou judiciaires des Communistes chrétiens, des Vaudois, des Anabaptistes, des Babeuf, des Owen, des Bakounine, des Marx, des Kropotkine, des Reclus, etc., etc; peu à peu, malgré ces attaques, la doctrine prend consistance et la classe possédante, ne pouvant, même au prix du sang versé, dompter « l'hydre sans cesse renaissante » cherche à l'amadouer. Alors surgissent des Louis Blanc, des Napoléon III, des Tolain, des Léon XIII, des de Mun, socialistes... pour rire et, dans un autre ordre d'idées, tous les politiciens-parasites du peuple, qui, moyennant la délégation de ses pouvoirs promettent à celui-ci la réalisation de son idéal...

L'instruction a chassé le joug clérical, qui gênait la bourgeoisie elle-même ; elle le remplace par le joug électoral. Le prêtre, instrument du riche disait : « Crois et tu seras sauvé »; le Bourgeois-démagogue dit : « Vote et tu seras sauvé ». Et le Propriétaire, — cause essentielle du mal social — fraternise avec le travailleur... pour le tromper plus aisément.

Pendant assez longtemps le Prolétariat (dont l'histoire effective remonte seulement à la création de l'Internationale) voit clair dans le jeu des Puissants.

La Commune marque la première tentative pour son émancipation — émancipation exclusivement politique ; car, en 1871, Paris s'est battu seulement pour son autonomie communale. Mais depuis, les événements ont marché et actuellement les masses ouvrières conscientes veulent bien agir, mais pas au point de vue politique, dont elles ont compris toute l'insignifiance. Et cette manière d'agir, de penser, de réfléchir, s'est formellement affirmée au dernier Congrès de Londres.

Là, malgré la victoire *apparente* de la Social-Démocratie (cette fraction du Socialisme où l'on ne demande aux adhérents que des votes et non des idées), le dernier mot est resté aux socialistes révolutionnaires intransigeants, qui ont pour but formel et nettement avoué, la socialisation (non par l'Etat, mais l'association libre de tous les intéressés et même par la Force) de tous les instruments de consommation et de production.

Donc, en reprenant les faits, nous voyons d'abord un prolétariat conscient dédaigneux des grosses roueries politiciennes,ne voulant pas substituer à l'autorité ecclésiastique l'autorité gouvernementale ; puis, sous l'influence autoritaire de Karl Marx et de ses disciples, la désagrégation de l'Internationale, avec la lutte entre ses deux branches — les autoritaires, d'un côté ; les libertaires, de l'autre.

Jusqu'ici, différence seulement de tactique ; le but *essentiel* est le même pour tous ; la solution socialiste *intégrale* est seule admise. Lorsque, en 1875, au Congrès de Gotha, les socialistes allemands et en 1882, au Congrès de Roanne, les socialistes français, introduisent dans leur programme, *et dans un but absolument électoral*, des considérations que doit réprouver tout socialiste digne de ce nom. Là sont faites les premières concessions à la Propriété, et, dès lors, les obstacles primitifs ne s'opposent pas à l'adhésion de la Bourgeoisie à ce faux Socialisme. A partir de ce moment, la branche socialiste autoritaire est mûre pour s'allier aux adversaires du Peuple ; l'Alliance devait être conclue ; elle l'est, sous les espèces du programme radical-socialiste. L'œuvre historique d'escamotage de tout nouveau parti gênant est accomplie par la Bourgeoisie, grâce aux politiciens, alliés du Capital, comme les Prêtres, leurs dignes précurseurs, le furent 18 siècles auparavant.

Jésus-Christ et les Pères de l'Eglise, partent du Communisme et aboutissent, par leurs alliances, à la propriété privée ; les chefs de la Social-Démocratie et leurs amis partent du Communisme et par des concessions plus ou moins voulues, aboutissent à un programme *conservateur de la Propriété privée.*

Le prolétaire a prié, il a été trompé ; il vote, il est trompé. Et c'est normal ; car l'Eglise et l'Etat sont, l'une et l'autre, des briseurs d'énergie.

Donc, la constatation simple, claire, irréfutable, c'est que l'action politique conduit fatalement à une terrible déviation du socialisme. Domela Nieuwenhuis a très bien exprimé cette vérité : « Là où le socialisme gagne en largeur, il perd en profondeur. »

Le philosophe hégélien ne peut voir là qu'une vérification de la loi du Maître et s'en console aisément ; mais le Théoricien, peut-il, devant les faits, conserver l'impassibilité de l'Historien ; doit-il se prêter à toutes les compromissions plus

ou moins louches qui, sous prétexte de servir l'Idée, l'assaillent sans cesse pour la défigurer ? — Nous ne le pensons pas.

Sans doute, les hommes importent peu aux événements et ceux-ci, pour suivre leur marche plus ou moins clémente, se soucient fort peu de nos petits ou de nos grands désirs ; mais les événements ne se déroulent pas d'une façon mathématique, fatale et l'homme a sur eux une action profondément modificatrice, pourvu qu'il veuille bien user de toute sa volonté.

Une idée apparaît d'abord imprécise, elle prend consistance au cours des événements et, dans sa marche incessante, groupe autour d'elle des énergies et des forces. Partie le plus souvent d'un point de vue mystique, idéaliste, elle doit, pour vivre, s'adapter au milieu où elle se propage, présenter un ensemble compact, s'affirmer et plus tard triompher. Il en est, il en sera du Socialisme comme de toute autre idée. Sorti de la période d'incubation, il tend, par la force des événements, à se préciser, à s'accentuer, à s'affirmer et à triompher. Des déviations s'offrent à lui, il les doit rejeter ; à côté, des moyens auxiliaires, il les doit accepter.

Cette étude a pour but d'examiner rapidement la valeur de diverses propositions soumises, il y a quelque temps, à notre acceptation, Nous aurons à nous prononcer sur leur valeur et, si nous n'y pouvons adhérer, sur certaines mesures *nécessaires*, que nous nous permettrons de préconiser.

Nous voulons, pour les premières, parler de l'*Essai de Conciliation*, proposé par X. Merlino, dans la *Revue Socialiste* (n° de juin 1897), sous le titre de : *Collectivisme, Communisme, Social-Démocratie et Anarchisme*.

III

X. Merlino constate tout d'abord que les luttes entre les diverses écoles socialistes ont paru arrêter la marche du Socialisme ; que les partis tendent actuellement à se rapprocher et que « l'entente sera facile, si on veut bien dépouiller le socialisme de toute la riche floraison de formules doctrinaires et de théories secondaires qui obscurcissent l'idéal et jettent le doute et la confusion dans les esprits. »

Il revient sur la confusion souvent faite au sujet des mots : Communisme et Collectivisme. Il s'applique à démontrer que la formule collectiviste : « A chacun selon son travail » ne pourra jamais être appliquée à la rigueur, — à cause de l'impossibilité matérielle où l'on serait de mesurer exactement la valeur du travail dans la production d'un objet ; à cause aussi de l'intervention d'un autre facteur (l'utilité) que les théoriciens collectivistes ont quelque peu délaissé jusqu'ici.

Dans son désir de conciliation, Merlino propose un système dans lequel la collectivité aurait le haut domaine du sol et des instruments de travail ; l'individu ou les associations en obtiendraient la possession sous des conditions à établir (notamment le paiement d'une rente, représentant approximativement les différences de productivité des instruments de travail, les avantages de la situation, etc.) Le produit de ces rentes serait affecté par la collectivité à des buts d'utilité générale et à venir en aide aux incapables.

Une fois l'égalité des conditions établie dans la société, il faudrait pour le reste laisser à l'individu le choix de son travail et des objets de consommation : « L'offre et la demande seront plus grands pour certains objets, et pour certains travaux que pour d'autres ; c'est-à-dire qu'il subsistera une concurrence limitée. »

Voilà le programme socialiste exposé par X. Merlino. Il importe de bien le préciser pour la discussion ; car, depuis quelques années surtout, chaque collectiviste a son collectivisme ou même ses collectivismes — celui des congrès et celui des réunions électorales. Mais comme celui de Merlino répond assez au Collectivisme des doctrinaires actuels, acceptons-le.

D'après Merlino, le principe de mérite — ou de réciprocité — contenu essentiel de la formule collectiviste s'y trouve à l'aise, et ce principe ne contredit pas la formule communiste « de chacun selon ses forces, à chacun selon ses moyens » — Ceci est assez contestable, nous le prouverons plus loin.

A propos du Communisme, Merlino se pose un certain nombre de questions auxquelles le communiste le plus « documenté » ne pourrait sûrement pas répondre, car nul d'entre nous ne possède le don de prophétie, et que le Devenir social ne dépend pas de notre volonté.

Comment fonctionnera une société communiste libertaire ? — Voilà ce que nous ne pouvons déclarer ; néanmoins, dans le cas où le bon fonctionnement dépendrait d'un communiste *sincère*, le premier travail serait, il nous semble, d'assurer ou de faire assurer à chaque individu un certain minimum de bien-être et, cela étant, on connaîtrait la somme des besoins de la Société. Cela établi, si les hommes trouvaient préférable (et ils le trouveraient vraisemblablement) ce régime à celui qu'ils auraient abandonné, ils n'auraient qu'à donner à la Collectivité le temps de travail suffisant pour le maintien de ce nouveau régime économique. S'ils ne voulaient pas s'accommoder d'un régime basé sur la libre solidarité ; s'ils n'avaient pas le sentiment du devoir social ; s'ils n'étaient pas moraux, en un mot, ils seraient dignes d'un état de régression et comme, en principe, l'Humanité n'a que ce qu'elle mérite, cette Société immorale n'aurait plus qu'à essayer de se perfectionner ; ou mieux, les bons éléments devraient s'entendre et vivre en s'inspirant des doctrines du pur communisme libertaire, — ceci est encore une solution, même en l'état actuel de la Société.

Merlino paraît très difficile à satisfaire. « Comment l'Individu saurait-il quelle quote-part de produits il pourrait consommer sans empiéter sur la portion du voisin ? Quelle quantité et quelle sorte de travail il lui faudrait exécuter ? — Ce sont là des demandes, des questions de détail que l'on n'aime pas à trouver sous la plume de l'intellectuel qu'est Merlino.

La caractéristique des Sociétés passées et même de celle que nous subissons a été de ne se préoccuper en rien des besoins de l'Individu. En Sociologie, on s'est longtemps préoccupé de la société en général et non des êtres en particulier. L'Economie politique classique avait pour but l'étude de la richesse des nations ; elle s'est transformée pour tout économiste indépendant, en Economie Sociale et son rôle est l'étude des moyens de satisfaire les besoins de *chaque Individu*.

Une science nouvelle se crée pour l'étude des infiniment petits : la *Microbiologie* ; une autre se crée aussi, ce sera (s'il nous est permis de l'appeler ainsi)

la *Microsociologie*, en opposition ou en complément nécessaire à la Sociologie (envisagée comme étude du développement des Sociétés). Les besoins de l'Individu ; voilà ce qu'on recherche actuellement, avant ceux de la Collectivité ; car, si chaque individu est heureux, l'ensemble a quelque chance de l'être aussi.

Dans sa brochure célèbre, (1) Merlino écrivait (p. 20) ceci : « On est allé, en vérité, jusqu'à prétendre que *déjà*, aujourd'hui, on produit assez pour pouvoir satisfaire tous les besoins de tous les hommes, pour pouvoir nourrir tous les affamés, habiller tous les déguenillés et, enfin, donner le bien-être aux millions d'hommes qui agonisent dans la misère. Cette thèse nous paraît être bien éloignée du vrai. » Sans vouloir marcher sur les brisées des économistes plus ou moins officiels et par conséquent plus ou moins distingués, il est bien permis de dire, sans exagération aucune que, peu d'hommes (en Europe, en Amérique, là où le machinisme est très développé) meurent actuellement de faim et que, en supposant une Révolution effectuée et accepté le but éminemment humanitaire plus haut posé (une infime partie du temps consacré à la production des objets de luxe étant employée à la production des objets de première nécessité) il est bien permis de conclure à la complète assurance pour chaque individu d'un certain minimum de bien-être (correspondant au moins au confortable des classes aisées).

Nous ne pouvons être soupçonné de vouloir défendre les capitalistes, mais devons-nous suivre Merlino disant, même brochure, p. 21 : « le propriétaire et le capitaliste ne permettent à la terre et aux industries que de produire tout juste ce qu'il faut pour nourrir les ouvriers, qui, eux, leur produisent les objets destinés à satisfaire leurs besoins ou leurs caprices. Lorsque cette limite est atteinte, le propriétaire laisse la terre en friche, le capitaliste ferme l'usine et l'ouvrier crève la faim ». Nous ne le pensons pas ; ni propriétaires, ni capitalistes ne sont aussi subtils. Le cerveau de ces gens-là se refuse à ces profondes spéculations ; d'abord, exclusivement leur intérêt et tout le reste... est Sociologie. Ceux qui le voudraient, n'y pourraient d'ailleurs rien changer ; car, ne l'oublions pas, la caractéristique de la production actuelle est le Désordre ; et comment en serait-il autrement puisque la Production n'est en aucune façon réglée sur la Consommation ; puisque le Consommateur semble créé et mis au monde pour le producteur, le vendeur, le percepteur et l'agioteur ?

Plus loin, Merlino ajoute : « Il ne faut donc pas compter sur l'abondance des provisions existantes, il ne faut pas croire que nous n'aurons qu'à envahir les magasins et à consommer gaîment le contenu pendant des semaines ou des mois. La Révolution éclatée, notre premier souci doit être la production ! avant même de se battre, il faut exister. » Encore quelques erreurs. Il y a dans nos pays assez de blé, assez de viande, assez de vin, assez de légumes pour un an au moins et, comme un état révolutionnaire ressemble fort peu à un état de paix, forcément, les bénéficiaires de ce nouveau régime ne devront pas se montrer trop exigeants. Ils consommeront, — ce qui n'a *jamais* été permis à *tous* les hommes, et puis, ils travailleront. La production viendra après la consommation et comme Révolution ne veut pas dire : incendie à tort et à travers, bombes à profusion, (n'est-ce pas, M. G. Renard ?) on se passera pour produire

(1) *Nécessité et Bases d'une Entente.*

des parasites capitalistes ou étatistes. Puis, sans crainte des retours offensifs de réactionnaires qui, par leur parasitisme ne sauraient être que des obstacles à la satisfaction des besoins personnels de l'Individu, l'Humanité, ayant au moins une fois vécu, évoluera sans cesse vers des horizons meilleurs.

Merlino nous parle de la création incessante de besoins nouveaux pour l'homme ; celui-ci, d'après lui, ne sera jamais complètement satisfait et jamais il ne passera sa vie dans le *dolce far niente*.

L'homme se créera sans cesse des besoins intellectuels, c'est possible, c'est même souhaitable ; mais vivre la vie des opulents du jour n'est pas l'idéal — d'ailleurs irréalisable, même en communisme — de la masse. Si l'homme *paraît* tenir aux richesses, il ne faut voir là qu'une manifestation de la prévoyance ou même de l'avarice (qui en est une simple variante). Mais dans une société d'aide, d'appui mutuels, ce sentiment-là n'aurait plus de raison d'être. L'homme s'intellectualisera de plus en plus et deviendra meilleur, — dans une société qui chassera de son sein la concurrence et le mercantilisme.

L'homme ne sera jamais satisfait ? — Ce sera tant pis pour les hypocondriaques. Il est, en ce cas, fort peu probable que Merlino lui-même, avec son système, puisse les satisfaire.

Quant à donner à l'être humain un idéal de vie passée dans le *dolce far niente*, rien ne nous permet de compter sur une majorité désireuse de *subir* ce régime.

S'il en était ainsi, le plus simple pour les communistes (vivant des produits de leur travail et non de ceux, hypothétiques, du Ciel) serait de traiter ces parasites comme ils le mériteraient. Mais ce moyen extrême ne paraît pas devoir être appliqué, parce que, quoique l'homme soit un animal peu raisonnable, vraisemblablement, il préfèrera quelques heures de travail par jour en échange d'une bonne vie, à beaucoup de travail en échange d'une vie détestable — comme à l'heure actuelle. Et ce *travail-gymnastique*, nécessaire au bon fonctionnement de la machine humaine d'abord, de la machine sociale ensuite, nous mène loin du *dolce far niente* répugnant et morbide, que Merlino ne peut, raisonnablement, assigner comme but à l'espèce humaine.

Donc, nous le voyons, les besoins déterminent la consommation ; celle-ci, détermine la production ; la production, le travail des associations ; les associations libres, le travail de chaque individu valide.

Il serait facile, dès maintenant, d'évaluer le travail à fournir par chaque individu dans une société communiste-libertaire ; de montrer que ce peu de travail quotidien ne serait pas une charge, mais un amusement pour lui ; par conséquent, « l'argument-reproche » du « travaille qui veut » tomberait ; quant à la « prise au tas », nous ne pourrions voir en elle qu'une contribution à la suppression de travaux inutiles de distribution.

Pourquoi donc ces recherches stériles — malgré les judicieuses *(en système mercantiliste)* considérations touchant l'*utilité finale* — sur la proportionnalité entre le travail et la rémunération, entre ce qu'on donne et ce qu'on reçoit, entre l'offre et la demande ?

A quoi bon des organes de justice (qui flairent l'injustice), de défense sociale (qui puent l'asservissement); pourquoi des juges, des gendarmes, des policiers, des argousins, dans la société, *prétendue libre*, vantée par Merlino ?

L'histoire de l'Humanité, c'est l'histoire de la Faim. Que l'homme *vive* et il sera bon, et s'il est bon, il sera moral, et s'il est moral, il sera sociable et s'il est sociable, il se passera de l'Autorité, qui le corromprait... simplement. L'Autorité dégrade les Individus : les opprimés comme les oppresseurs.

Dans la Société communiste-libertaire que nous voulons, nos idées pourront varier ; nos besoins esthétiques pourront être divers, seront divers très probablement, sûrement ; mais nos besoins éthiques devront être semblables ; nos besoins économiques sensiblement pareils ; nos tendances économiques aussi. Vie commune implique intérêts communs ; il *faut* que chaque individu vive et souffre de la Vie et de la Douleur communes.

Merlino ne croit pas à la possibilité d'identifier complètement les intérêts des hommes, les intérêts de l'individu et de la Collectivité. Pour arriver à un maximum d'identification, il veut introduire, dans sa société idéale, la concurrence limitée — donc la lutte quand même. Il nous est, par conséquent, permis de protester contre cette manière de solidariser ces intérêts divers.

D'autre part, il n'est pas tout à fait exact de dire que la formule communiste : « *De chacun selon ses forces, à chacun selon ses besoins* » n'est pas contredite par la formule collectiviste : « *A chacun selon son travail* ».

Puisque nous introduisons dans notre société, la fonction *valeur* — même escortée de l'*utilité finale*, — supposons un être, plusieurs êtres moins bien armés que d'autres pour la lutte quotidienne. En vertu de leur faiblesse initiale (quelquefois même héréditaire), ces êtres seront condamnés, avec l'application du principe : « *A chacun selon son travail* », après avoir donné : « Selon leurs forces », à ne pas recevoir : « Selon leurs besoins ».

Supposons-nous en présence de malins (il y en aura *si l'état économique les y pousse*) et nous tomberons dans l'excès contraire.

Aussi, Merlino, pour les ramener dans le « droit chemin », d'invoquer la Justice — il devrait bien laisser à d'autres ce soin-là ! Et pour les êtres insuffisamment armés, il ne trouve que... l'Assistance publique ! Voilà où la manie des demi-mesures peut conduire des hommes de la valeur de Merlino ! !

Nous avons esquissé rapidement ce nouveau système — plutôt collectiviste que communiste, — réfuté quelques affirmations de Merlino, essayé de répondre à quelques-unes de ses objections, et nous ne pensons pas, absolument pas, que Merlino ait en quoi que ce soit concilié le Collectivisme et le Communisme.

Eh bien ! en recherchant la cause des déviations théoriques proposées par Merlino, on en arrive à conclure que, malgré lui sans doute, dans l'intérêt de sa cause sûrement — mais, en tout cas, en perdant de l'impassibilité et de l'énergie de l'Apôtre — ces déviations théoriques proviennent de la tactique nouvelle préconisée par lui. Et, pour pouvoir se prononcer sur son cas avec toute l'impartialité nécessaire, il est bon de remonter à quelques années en arrière, d'examiner sa tactique passée, de la comparer à sa tactique présente — et, cela fait, d'en tirer, si possible, un enseignement.

IV

La célèbre brochure de Merlino : *Nécessité et bases d'une Entente*, publiée en 1892, marque une étape historique, est un « moment » très suggestif de l'action théorique socialiste révolutionnaire.

A cette époque, le monde bourgeois paraissait prêt à s'effondrer sous les coups sans cesse répétés du socialisme international.

Déjà, en France, l'année 1891 avait vu les événements de Fourmies ; en 1892, les mineurs s'étant révoltés, avaient été traqués par toutes les forces gouvernementales et la répression énergique avait eu pour aboutissant *fatal* une nombreuse série de violences individuelles. Partout, la grêle des perquisitions, des arrestations. En Allemagne, les socialistes recueillaient, *en une seule année*, plus de 700 ans de prison, — et ailleurs on les comptait par milliers. Révolte en Belgique, chez les mineurs ; révoltes agraires en Russie, en Italie, en Espagne. L'émeute de Xérès coûtait la vie à quatre révoltés — qui furent garrottés et dont l'exécution coïncida avec les grèves et les révoltes de Bilbao et du Portugal. Les sans-travail de Berlin, de Leipzig, de Vienne secouaient le joug de la vieille société capitaliste. Des grèves mémorables agitaient l'Angleterre — dans le Yorkshire, chez les filateurs ; dans le Durham, chez les mineurs ; dans le Nord, chez les constructeurs de navires et chez les mineurs ; à Londres, chez les porteurs de charbon. L'Australie suivait le mouvement et, dans les Etats-Unis, la grève aux usines du philanthrope (!) Carneggie amenait un conflit terrible entre les grévistes et les policiers (Pinkerton) — où ces derniers ne brillèrent pas.

Dans le monde tout entier, un vent de renouveau, de révolte passait — présage de jours meilleurs. En Angleterre, en France, l'inutilité des réformes parlementaires apparaissait et toute l'activité convergeait vers l'action révolutionnaire classique.

C'est à cette époque et dans cette tourmente que fut écrite la brochure de Merlino. Les anarchistes individualistes niaient les avantages incontestables de l'association pour la lutte finale ; aussi cette brochure écrite sous les données du plus pur communisme-anarchisme, en dehors d'inutiles questions de sentimentalisme, avait-elle une grande raison d'être.

A la page 19, Merlino écrivait — et ce sera encore la meilleure réfutation de son argumentation actuelle : « Le camp socialiste est divisé aujourd'hui en deux grandes sections : d'un côté ceux qui, suivant l'économie politique, cherchent à trouver la juste mesure de tout travail, à payer, à récompenser tout effort de l'individu, afin de maintenir dans la société une justice formelle, froide et *plus apparente que réelle* ; de l'autre côté, ceux qui pensent que de tels calculs rendraient impossible toute société, que les hommes travaillant ensemble sont contents quand ils ont assez pour satisfaire leurs besoins et que loin d'être toujours à cheval sur leur droit ils trouvent plaisir à s'entr'aider. »

N'en déplaise à Merlino, le théoricien de 1892 était préférable à celui de 1897. Il préconisait, avec justice, le contact des communistes libertaires avec les masses. — Entrer dans les cercles, dans les syndicats, semer à ces milieux la bonne parole, — la parole révolutionnaire *classique*, telle était la tactique nouvelle : « ... tout le monde sait à présent que le *parlementarisme*, les réformes,

les améliorations partielles ne valent rien. Nous n'ambitionnons ni le pouvoir officiel, ni le pouvoir non officiel, et c'est là notre titre à la sympathie des masses. Mais ce n'est pas assez. Il faut agir. Il faut combattre dans les rangs du peuple. Il faut montrer nos principes en action ». C'était parler d'or et cette déclaration attira vers le communisme de nombreuses et précieuses adhésions. Malheureusement, ou plutôt heureusement, certains anarchistes voulurent voir dans la brochure de Merlino plus qu'elle ne contenait : à savoir son adhésion *absolue* à la tactique trade-unioniste et les coups de pleuvoir comme grêle sur les épaules de l'audacieux novateur — car il ne fait pas bon quelquefois innover, même chez les novateurs. Si bien que Merlino et ses amis — Malatesta entre autres — furent considérés comme les avocats du trade-unionisme — ce dont il eût fallu les féliciter. Il n'en fut pas ainsi. Merlino voulait organiser les masses, elles ne s'organisèrent pas toujours ; combattre les politiciens, elles les écoutèrent souvent. Puis, les causes économiques, génitrices de grèves et de révoltes ayant disparu, tout rentra dans le calme, sans profit *apparent* pour la cause.

De toute cette tactique, il ne resta debout — et encore celle-ci n'était-elle pas nouvelle — que la propagande anti-parlementaire, d'autant plus accentuée que les partis social-démocratiques abandonnaient de plus en plus le programme collectiviste. Cette réaction salutaire vint à son heure et préserva le parti socialiste du danger que lui faisaient courir les sportulaires du bulletin de vote.

Mais l'action anti-parlementaire a dominé à ce point la propagande des purs socialistes que, finalement, ils furent plutôt considérés comme anarchistes que comme communistes.

Le but anti-gouvernemental poursuivi est connu des masses ; le but économique se perd dans les livres, que la foule ne lit pas assez. Là est le mal. Car le communisme entraînerait fatalement la suppression de l'Etat ; donc, l'action économique prévaut sur l'action politique. Nous disons : « action politique » ; car la propagande même anti-parlementaire est une propagande politique — et, jusqu'à un certain point de vue nuisible.

En physique, il est un principe admis : *Toute action amène une réaction* ; cela est aussi vrai pour notre cas. A une campagne anti-parlementaire répond toujours une campagne parlementaire ; à une campagne anti-cléricale, une campagne cléricale — qui font, toujours quelque bien aux parlementaires, aux cléricaux.

Partant de cette constatation, il faut voir d'un œil plutôt bienveillant toute propagande, même anti-communiste-libertaire ; car cela nous oblige à réagir et à redoubler nos efforts.

La conclusion de tout ceci est que nous devons user de l'action anti-parlementaire, mais avec mesure, avec opportunité, et surtout ne nous pas laisser trop déborder par elle.

D'ailleurs, la propagande politique, soit positive, soit négative, par son caractère même, est l'école de la mort ; car, par elle, rien n'est créé et, pour nous affirmer, nous devons, dès à présent, créer, nous appuyer sur de la vie.

C'est pour avoir voulu s'appuyer sur la mort ; pour n'avoir voulu tenir compte que de ses désirs et non des besoins à satisfaire, que Merlino n'a pas obtenu dans sa propagande toutes les adhésions désirables. De là, son découragement ; de là, sans aucun doute, ses contradictions actuelles. Merlino est un homme

d'une grande valeur intellectuelle ; il est digne d'un meilleur sort ; mais s'il persévère dans ses déviations, il devra être considéré comme l'Eternel naufragé parmi l'Océan des Idées.

V

Il faut que Merlino soit littéralement aveuglé par ses nouveaux désirs, pour oser adresser (1) aux divers partis socialistes parlementaires *le reproche* de négliger le côté politique de la *Question Sociale* et de se borner à peu près à l'étude des rapports économiques. Nous écrivons ceci, sans crainte d'être démenti par *un seul* observateur sincère : « Aucun parti n'a proportionnellement à ses ressources, en France, en Belgique et en Allemagne surtout, dépensé en agitation politique, autant d'activité et d'efforts que les partis social-démocratiques ». Mieux que personne Merlino devrait le savoir, puisque *lui-même* a brillamment réfuté, percé à jour en plusieurs circonstances, toutes les fumisteries du Socialisme électoral. Et, en cette circonstance, nous ne pouvons mieux agir qu'en renvoyant le lecteur aux études antérieures du même Merlino.

Notre auteur essaie de démontrer, (p. 725), que la démocratie — gouvernement de tous en général — équivaut à l'anarchie, à l'acratie, à la suppression de *tout* gouvernement. Il le prend très à l'aise avec l'étymologie !

Merlino se préoccupe (p. 726) de ceux qui rêvent d'accomplir la Révolution « en supprimant l'un après l'autre tous les bourgeois » ; son attitude lui vaut même les félicitations de M. Georges Renard — qu'il les garde.

M. G. Renard, après avoir insinué que les anarchistes pouvaient bien être les salariés de la préfecture de police, voulut bien reconnaître que le communisme anarchisme était le « Bombisme » — et ce jour-là, M. Georges Renard fut un grand seigneur. Depuis, notre grand seigneur s'est aperçu de la « formation éventuelle parmi l es anarchistes d'un groupe répudiant les théories outrancières de certains d'entre eux » — et cela prouve en faveur de sa perspicacité.

Pour donner des gages à l'électeur stupide, la Social-Démocratie ne nous a épargné aucune calomnie, aucune dénonciation, aucun mensonge. Eh bien ! nous l'avons déjà dit et nous le répétons, nous ne croyons pas à l'efficacité de l'attentat individuel. Nous réprouvons et le vol et le meurtre ; mais *jamais* nous ne nous abaisserons au point de baver sur les martyrs d'une idée quelconque — même religieuse — lorsque l'intérêt individuel n'aura pas été le mobile de l'acte.

Le vol n'est que l'appropriation personnelle et non l'expropriation pour cause d'utilité publique en faveur de la collectivité.

Le meurtre est un procédé bourgeois. Il a coûté la vie à de bons propagandistes et immortalisé souvent des victimes qui ne méritaient certainement pas cet honneur.

Nous attendons beaucoup des masses conscientes et organisées. Mais nous n'avons pas l'esprit assez « scientifique » pour, — le jour où cette organisation sera faite et battue en brèche par le capital et l'Etat — régler « le conflit des volontés

(1) *Revue Socialiste* de juin 1897 (p. 723, 724, 725).

humaines *par la loi pacifique des majorités* ». Notre éducation est faite ; notre place marquée ; nous nous moquons des majorités. Nous sommes des communistes, c'est-à-dire des adversaires déclarés de *toute* propriété privée. Nous ne nous accommoderons jamais d'un socialisme bâtard, même offert par les représentants de toutes les majorités quelles qu'elles soient. Et pour ne rien sacrifier de notre idéal aux ignorants (que nous pourrions plus tard vouloir duper) nous ne leur promettrons rien. Nous leur dirons, nous leur répéterons ce que nous croirons être la vérité et nous leur préconiserons toujours l'effort individuel dans l'association libre. Notre programme est un, entier ; nous ne l'abaisserons pas jusqu'à eux. Ils s'élèveront jusqu'à lui — et ce sera plus moral.

Pour réaliser la conciliation entre les diverses écoles socialistes, Merlino nous convie à l'action parlementaire — à ce qui est la cause de toutes les déloyautés de la Social-Démocratie, de toutes nos divisions et de toutes nos luttes intestines. Dans sa lettre du 29 janvier 1897 au *Messagero*, il écrit : « Les socialistes anarchistes n'ont pas besoin de présenter des candidats propres... Mais ils doivent *protester* contre la réaction gouvernementale, prendre part à l'agitation électorale, et il va de soi, entre un candidat crispinien ou rudinien ou zanardellien, disposé à voter l'état de siège, les lois d'exception, l'inéligibilité des condamnés politiques et les massacres de la multitude affamée — et un socialiste ou républicain *sincère* ce serait une folie de préférer le premier. »

Nous connaissons beaucoup de républicains *sincères* et nous avons la *folie* de ne les pas plus (ni moins) considérer que les réactionnaires sincères, — car ils sont comme ces derniers, des capitalistes conservateurs, — avec l'hypocrisie en plus.

Quant aux social-démocrates, nous les connaissons aussi et nous savons qu'un *sincère* d'entre eux — M. Chauvin pourrait le citer — *osa dire à plusieurs reprises : « Au jour de leur triomphe le premier soin des Guesdistes sera de fusiller les anarchistes, parce qu'ils sont des réactionnaires »*. Tout cela est d'une *belle* sincérité, et aussi d'une grande clarté !

Malatesta l'a très bien compris. Aussi, avec une remarquable élévation de vues, répondit-il : « Quant à moi, pour tant qu'il me déplaise de me séparer dans une question aussi importante d'un homme de la valeur de Merlino, pour qui j'ai tant d'affection, je sens devoir dire que la tactique préconisée par Merlino est néfaste, et conduirait fatalement au renoncement de tout programme socialiste anarchiste. Et je crois pouvoir affirmer qu'ainsi pensent tous ou presque tous les anarchistes.

« Les anarchistes restent, comme toujours, adversaires déterminés du parlementarisme et de la tactique parlementaire. » (1)

En cette voie, nous ne suivrons pas, nous ne pouvons pas suivre Merlino, parce que l'expérience nous guide.

Dans l'*Almanach du Peuple* de 1873, M. Guesde écrivait : « Rien de plus triste et de plus inexplicable que le charme qu'exerce encore aujourd'hui le suffrage universel sur la généralité de la classe ouvrière... » Plus tard, en 1877, l'*Egalité*, organe de MM. G. Deville, J. Guesde, P. Lafargue, engageait ses partisans à se servir des candidatures de classes, non pour remédier à l'état de

(1) *Messagero*, le 7 février 1897.

choses actuel, mais bien pour se compter. Plus tard, encore, un congrès régional socialiste de l'Est déclarait : « les élections ne devront être considérées que comme des moyens d'agitation et ne pourront avoir lieu que sur un nom inéligible, le bulletin blanc ou l'abstention ».

En 1880, M. J. Guesde soutenait que le *programme minimum*, loin d'être un oubli, même momentané, du programme intégral, c'est-à-dire révolutionnaire était le seul moyen de le réaliser ; et, d'après certains révolutionnaires, ce programme minimum « contribuerait plus que toutes les argumentations économiques à libérer le prolétariat de ses dernières illusions réformistes et à le convaincre de l'impossibilité de faire l'économie d'un 89 ouvrier ».

Nous le voyons, dans le Parti socialiste, le bulletin de vote est d'abord repoussé. Il devient ensuite prétexte à comptabilité et plus tard, on le transforme en instrument de désillusion en face du Réformisme.

Néanmoins, la *Revue Socialiste*, (1) commentant le programme minimum, le donne bientôt *comme but* et le 25 juin 1896, M. Jules Guesde déclarait, sans rire, à la Chambre des Députés que : « *Rien que par l'arme légale du suffrage universel* », l'armée collectiviste devenue fatalement et avant peu, maîtresse du pouvoir allait révolutionner la société bourgeoise.

Quant à M. Gabriel Deville, non seulement il n'ose plus affirmer hautement la doctrine collectiviste à la Chambre des Députés, mais encore, et cela, *dans un but exclusivement électoral*, il a renié toutes ses œuvres socialistes.

Ajoutons à ces quelques citations typiques, la suivante, de M. Jaurès : « Ce n'est pas nous qui sommes les destructeurs de la propriété individuelle ; nous en serons au contraire les restaurateurs » ; (2) relisons le discours de M. Millerand au Banquet des Municipalités socialistes (1er juin 1896) et nous aurons quelques échantillons assez réussis de la propagande socialiste-parlementaire en France. Ailleurs, c'est pire, le plus souvent.

Dans ces conditions, nous sommes autorisés à affirmer qu'à l'égard du Socialisme doctrinaire, l'action de l'Etat est nuisible. Par conséquent, les communistes libertaires *prudents et avisés*, ne pourront jamais recommander l'action parlementaire, *même pour se compter*.

Au surplus, la victoire à la Pyrrhus de la Social-Démocratie au congrès de Londres a porté ses fruits. Quinze jours après cet événement, M. Jaurès, — célèbre par sa particulière répugnance pour les contacts « même physiques » avec les anarchistes, — faisait en quelque sorte amende honorable (en la même *Dépêche*, n° du 12 août 1896) de ses vivacités.

Il y a quelques mois, le *Devenir Social* lui-même blâmait les excès politiques de ses amis et la *Neue Zeit*, de Stuttgard, revue officielle de la social-démocratie allemande, insérait ceci : « Quoique nous soyons heureux de penser que la tendance sociale démocratique a triomphé au Congrès de Londres, cependant notre pensée est que le contact permanent intime avec la grande masse des travailleurs est pour la social-démocratie d'une importance bien autrement

(1) V. n° 25, p. 29.
(2) *La Dépêche*, de Toulouse (25 septembre 1893).

grande que tous les avantages formels que pourrait offrir l'uniformité d'un pareil congrès de parti : plutôt reprendre à notre compte toutes les difficultés et tous les froissements des précédents congrès, plutôt même, s'il n'y avait pas d'autre alternative, *ouvrir de nouveau les portes aux anarchistes* que de renoncer au contact des ouvriers ». Constatations très précieuses et qui sembleraient devoir, à elles seules, nous engager à persévérer dans l'abstention parlementaire.

Le moment semble donc fort mal choisi par X. Merlino, pour mériter les louanges de M. G. Renard — optimiste quand même — et pour nous recommander les beautés du système électoral.

(*A finir*) A.-D. BANCEL.

VILLANELLE

RETOUR

Arrivés aux sommets à peine
Où l'on pressent la Vérité,
Il faudra regagner la plaine.

Loin de la foule souveraine,
Nous respirions en liberté,
Arrivés aux sommets à peine.

Nous avions l'ambition vaine
D'éviter la banalité :
Il faudra regagner la plaine.

Déjà l'âme de soucis pleine
Nous sentons notre vanité.
Arrivés aux sommets à peine
Il faudra regagner la plaine.

PIERRE DELSOL.

DE LA DÉFINITION DU SOCIALISME

ET DE SES VARIÉTÉS [1]

(SUITE ET FIN)

IV. — Cependant, la définition à laquelle nous sommes arrivés ne nous semble point satisfaisante. En effet, si « le socialisme est un système de société dans lequel la propriété est socialisée », il en résulte nécessairement: Tout système social, dans lequel existe encore une fraction de la propriété sous la forme individualisée, n'est point partie intégrante du socialisme. Alors maintes doctrines telles celles de Colins, de Sidney Webb, de G. Deville, etc. ne doivent pas être considérées comme socialistique. Or ces doctrines ont toujours été regardées comme telles ; l'histoire exige qu'elles soient du genre socialiste. On est donc nécessairement amené à restreindre la propriété socialisée et pour cela il faut la préciser.

On remarquera d'ailleurs que, quelle que soit la doctrine d'après laquelle la propriété est socialisée, l'esprit humain ne peut concevoir une forme sociale d'où la propriété individuelle serait complètement exclue. Nous ne pensons pas que l'homme puisse imaginer un système social dans lequel le vêtement, par exemple, ne serait pas « propriété individuelle. » Donc, rationnellement, de même que historiquement, nous sommes amenés à préciser la notion de « propriété socialisée. »

La Propriété — c'est-à-dire les choses appropriables par l'homme — peut se diviser en choses ou moyens de production

(1) Voir *Humanité Nouvelle* n° 3, juillet, p. 269.

et en choses ou objets de jouissance. (1) Or la socialisation des objets de jouissance n'est pas admise par tous ceux qui — dans le passé ou de nos jours — sont habituellement considérés comme socialistes. Tel est le cas de Sidney Webb, de la Fabian Society, de Pecqueur, (2) de Saint-Simon, (3) de Colins et de bien d'autres. En effet dans leurs doctrines, ils conservent la propriété individuelle des salaires ou rémunérations et par suite des objets de jouissance. En conséquence, historiquement, nous sommes obligés de restreindre la signification du socialisme à la seule socialisation des moyens de production, en excluant celle des objets de jouissance. Nous avons alors cette définition :

Socialisme : système de société dans lequel — doctrine sociale d'après laquelle — les moyens de production sont socialisés. — Nota : On entend par moyens de production : le sol, le sous-sol, les eaux, les immeubles, la machinerie, l'outillage en général.

Cette notion est évidemment très claire. Elle est suffisamment précise pour différencier le socialisme des autres doctrines ou systèmes philosophiques relatifs à la société. Telle quelle, elle a une précision suffisante pour permettre la réunion, sous la même dénomination, de toutes les doctrines, de tous les systèmes sociaux unis par la commune conception de la socialisation des moyens de production. Ne faisant aucune hypothèse sur leur mode de socialisation, il s'en déduit que toutes les formes de communisme, de collectivisme sont des modalités du socialisme ainsi défini.

V. — Cette définition satisfait-elle dans le passé aux diverses conceptions de formes sociales qui furent ou décrites ou expérimentées et que, communément, les historiens considèrent comme des directs ancêtres du socialisme ?

(1) Cette classification est, comme toutes les classifications, absolument artificielle. Nous la faisons dans le seul but de permettre une notion plus exacte du Socialisme. En réalité, toutes les choses sont « moyens de production » soit médiatement, soit immédiatement. De même, toutes les choses sont « objets de jouissance ». Nous faisons l'hypothèse que « moyens de production » s'entend du sol, sous-sol, eaux, immeubles de toute sorte, machinerie de toute espèce, en général tout l'outillage.

(2) D'après cet auteur, le travailleur reçoit une rémunération et en dispose librement.

(3) Selon son organisation industrielle, la récompense doit être proportionnelle au produit et celui-ci est nécessairement variable en raison des différences de capacité, de persévérance, de labeur : « A chacun suivant sa capacité, à chacun suivant ses œuvres. »

Recherchons-le.

Pour les historiens du socialisme — partisans, adversaires ou simplement impartiaux — ils sont socialistes les Thomas Morus, les Morelly, les Esséniens, les Wang Ngan Che, les Godwin, les Platon, les Niveleurs, les Saint-Clément, les Anabaptistes, les Vaudois, les Babeuf, les Shakers, les Fourier, les Saint-Simon, les Lamennais, les Proudhon, les Marx, les Bakounine, etc. Les doctrines qu'ils imaginèrent, les systèmes qu'ils mirent en pratique sont, pour tous les sociologues, systèmes sociaux, doctrines sociales classés dans le Socialisme.

Selon notre définition, le socialisme comprend toutes les doctrines et tous les systèmes sociaux dans lesquels les moyens de production sont socialisés. Ces théories et formes sociales imaginées ou réalisées par ces réformateurs, ces philosophes admettaient-elles la socialisation des moyens de production? Leur étude donne péremptoirement une réponse positive.

Platon, les Esséniens, les premiers pères de l'Eglise tels que St-Clément, St-Jean Chrysostôme, St-Basile le Grand, etc. étaient communistes; par suite ils préconisaient la communauté des biens. Les Vaudois, Thomas Morus, Wiclef, Wat Tyler, les Anabaptistes (avec Muntzer, Scherding, Hoffmann, Mathias, Jean de Leyde), les paysans en Allemagne, Campanella, les Niveleurs prêchèrent de même la forme communiste de la propriété. Les Péruviens sous les Incas, les Chinois sous Wang Ngan Che (XI[e] siècle ap. J.-C.) étaient organisés en une Société, les premiers avec une forme de propriété collective, les seconds avec une forme de propriété commune. Plus près de nous, les petits groupements des missions jésuites au Paraguay, des Shakers, des Rappistes, Zoarites, Inspirationistes, etc. aux Etats-Unis mirent la propriété sous mode commun ou collectif. Encore aujourd'hui subsiste en Russie, le Mir communiste. Au siècle dernier, Mably, Morelly, Dom Deschamps, le curé Meslier, Restif de la Bretonne, Godwin, Brissot de Warville, Babeuf avec les Egaux et Sylvain Maréchal le rédacteur de leur manifeste étaient les partisans d'un communisme plus ou moins complet. Au commencement du XIX[e] siècle, on voit Fourier, Owen, Cabet, Pierre Leroux prêcher le communisme pendant que Saint-Simon, Pecqueur, François Huet s'érigent en protagonistes d'un mode collectif de propriété. Considérant et les colonies du Texas, Lamennais, Louis Blanc, Proudhon, Herzen, Karl Marx, Michel Bakounine, Ferdinand Lassalle qui leur succèdent veulent ou la communauté des biens ou une forme collective d'iceux.

Tous ces ancêtres du socialisme contemporain sont donc ou des communistes ou des collectivistes ou les défenseurs d'un mode autre de propriété socialisée. Tous, en conséquence, réclament la socialisation des moyens de production. Nous pouvons donc justement dire que leurs doctrines sociales, leurs systèmes sociaux se classent dans le Socialisme selon la notion que nous en donnâmes.

La définition proposée est donc satisfaisante pour le passé. Elle l'est aussi pour le présent, comme on le voit ci-après.

La sociale démocratie de tous les pays réclame la socialisation des moyens de production. Le but poursuivi par le Parti Ouvrier Socialiste Révolutionnaire français est le Communisme, la socialisation des moyens de produire y acheminant. Collectiviste est le Parti Ouvrier Belge (1) qui affirme dans son programme la nécessité de « l'appropriation collective des agents naturels et des instruments de travail ». Dans les Pays-Bas, la plus grande partie des socialistes s'intitule communiste. En tous les pays, les communistes anarchistes demandent la propriété commune pendant que les anarchistes collectivistes d'Espagne et du Sud Amérique réclament la collectivisation (2) de la propriété. De même le Labour Indépendant Party de Grande-Bretagne, la Fabian Society ont pour idéal, la transformation du capital privé en capital collectif. Les Blanquistes français sont pour la plupart communistes. La collectivisation du sol et de ce qui y est adhérent est le but poursuivi par les Colinsiens.

Donc, en le socialisme contemporain tous les groupes — notoirement connus comme socialistes (3) — veulent : soit la propriété commune, soit la propriété collective, soit les moyens de production collectifs ou communs. Evidemment ceux qui ont pour idéal la propriété commune ou collective demandent l'appropriation commune ou collective des moyens de production, cette partie de la propriété.

Il ressort de cela que historiquement — dans le Passé et dans le Présent — la définition que nous avons donnée est sa-

(1) En tête de son programme il y a des déclarations où on lit :... 5° Les travailleurs devront avoir pour but dans l'ordre économique de s'assurer l'usage libre et gratuit de tous les moyens de production. Ce résultat ne pourra être atteint... que par l'appropriation collective des agents naturels et des instruments de travail. »

(2) Action de collectiviser, de rendre collectif.

(3) La doctrine d'Henry George (Nationalisation du sol) est à tendance socialistique mais n'est pas une variété du socialisme.

tisfaisante. Nous avons vu qu'elle est claire et précise. Elle répond donc aux nécessaires conditions d'une bonne définition. Aussi, nous pouvons écrire :

Socialisme : Système de société dans lequel — doctrine sociale d'après laquelle — les moyens de production sont socialisés.

Socialiste : Partisan du socialisme. C'est-à-dire adepte ou auteur d'un système ou d'une doctrine appartenant au socialisme.

Socialistique : Qui se rapporte, se rattache au socialisme; qui relève du socialisme.

VI. — Dans la définition ci-dessus, nous n'avons fait aucune hypothèse sur le mode de socialisation des moyens de production. L'esprit humain conçoit aisément que des modes divers de cette socialisation peuvent être imaginés. On peut concevoir divers systèmes de société se différenciant entre eux, au point de vue économique seul, bien que tous aient ce même rapport commun : la socialisation des moyens de production. Il doit donc exister et il existe en effet des variétés du socialisme, en ne considérant, je le répète que le point de vue économique. D'ailleurs dans les pages précédentes, en déterminant l'essence du Socialisme, nous avons été amenés à parler de deux variétés du socialisme : Le communisme, le collectivisme.

Ce sont là les deux principales modalités du socialisme. On peut quasi dire qu'en dehors d'elles il n'en est point d'autres.

Pour le communisme maintes définitions ont été proposées. Jules Guesde écrit que « c'est le collectivisme des moyens de consommation », ce qui oblige à une définition du collectivisme pour comprendre le communisme. Littré, répété par La Châtre, considère le communisme comme « un système d'une secte socialiste qui veut faire prévaloir la communauté des biens, c'est-à-dire l'abolition de la propriété individuelle et la remise de tout l'avoir social entre les mains de l'Etat qui fera travailler et distribuera les produits du travail entre les citoyens ». Cette conception établit comme essentiel au communisme l'existence de l'Etat. Il s'agit là d'un communisme autoritaire, exclusif de toute forme du communisme sans Etat. Cette modalité du socialisme serait ainsi définie en fonction d'une forme politique et d'une forme économique. Aussi les systèmes ayant même forme économique, mais une forme politique différente, seraient classés hors du communisme. Ce ré-

sultat nécessaire rend inacceptable la définition de Littré. Elle est en contradiction avec l'Histoire.

Selon Houzé et Barré, (1) « le Communisme est la communauté de toutes les jouissances que procurent les biens de la terre aussi bien que de tout le travail que réclame leur exploitation. » Cette définitien pêche par manque de précision et surtout de clarté. On ne sait s'il s'agit des seules productions du sol (biens de la terre) ou s'il s'agit de tous les biens existant sur la Terre. Il semblerait aussi que ce sont les jouissances qui sont communes et non les choses qui procurent ces jouissances. Il résulterait de là que cette espèce de communisme obligerait tous les individus à jouir de la même manière. C'est ne parler que du seul communisme d'Etat — et revenir sous une autre forme à la définition de Littré. La conception de G. Platon (2) est préférable. Elle ne présuppose comme essentiel au communisme aucun mode politique. Nous ne pensons pas que ces mots « organisation unitaire » impliquent l'idée d'Etat; si cela était la détermination donnée par G. Platon serait justiciable des mêmes critiques que celles faites à la définition de Littré. Celle du communisme selon G. Platon a le défaut de n'être pas concise et aussi de manquer un peu de clarté; elle peut convenir pour une explication générale non pour une définition. Nous lui préférons, sans toutefois l'accepter, celle de Woolsey. (3)

Si l'on considère ces diverses conceptions et aussi celles données par MM. Schwab, P. Lafargue, Spies, etc., (4) on voit que le caractère spécifique du communisme est l'appropriation commune de toute la propriété, c'est-à-dire de toutes les choses appropriables par l'homme: moyens de production et objets de jouissance. Nous pouvons alors écrire cette définition:

(1) *Encyclopédie nationale.*

(2) Le mot communisme doit proprement s'appliquer à un état de production collective qui aurait pour formule de répartition : A chacun suivant ses besoins. Le communisme a cette double base : l'appropriation collective des instruments de production entraînant l'organisation unitaire de la production et la négation sur ce point particulier de la répartition des produits du fait de l'égoïsme humain. Cette négation radicale seule l'empêche de se confondre avec le collectivisme. (*Grande encyclopédie*).

(3) « Le communisme est un système ou forme de vie commune, dans lequel le droit de la propriété privée ou de famille est aboli par la loi, ou le consentement mutuel... Une communauté de biens est une caractéristique essentielle de tous les genres de communisme. » (op. cit. p. 1, 34)

(4) Voir ci-dessus.

Communisme : variété du socialisme. *Système de société dans lequel* — doctrine sociale d'après laquelle — *les moyens de production et les objets de jouissance, c'est-à-dire toutes les choses appropriables par l'homme, sont possession commune.*

On remarquera que nous ne faisons aucune hypothèse sur la forme politique — c'est-à-dire autoritaire ou libertaire, avec ou sans Etat — liée au communisme, basé seulement sur un un mode économique. Aussi cette définition qui est claire et précise est aussi satisfaisante. Elle convient à tous les systèmes dénommés communistes dans le passé ou aujourd'hui : Fouriérisme, doctrines de Morelly, d'Owen, de Godwin, de Kropotkine, etc.

Pour l'autre variété du socialisme connue sous le nom de collectivisme, diverses définitions furent proposées. Nous avons vu que P. Leroy Beaulieu, F. Engels, Y. Guyot, Schaeffle, Colins, etc,, identifiaient le socialisme avec le collectivisme. Les explications qu'ils donnaient du socialisme doivent s'appliquer au collectivisme. Leur examen montre que celles de P. Leroy Beaulieu, Brissac, Léo présupposent comme essentielle au collectivisme l'existence de l'Etat. Benoît Malon, (1) Littré, (2) donnent une notion analogue avec l'Etat comme base. Nous ne pouvons accepter ces diverses conceptions car elles excluent du collectivisme des systèmes généralement connus comme lui appartenant. Le mode politique ne peut pas être spécifique du collectivisme, car divers systèmes, ayant même forme économique, mais de modes politiques variés, ne se trouveraient point compris sous le même vocable.

Les définitions d'Engels, Schaeffle ne sont pas suffisamment claires ni précises, de même que celle résultant de l'explication de Maurice Block (3). « Le collectivisme, écrit Jules Guesde, est le communisme des moyens de production, » notion qui implique une précise définition du communisme pour

(1) « Le collectivisme est l'inaliabilité des forces productives, mises sous la tutelle de l'Etat, ce dernier les confiant temporairement et moyennant redevance aux groupements professionnels, et dans ceux-ci la répartition des produits se faisant au prorata du travail. » (*Dictionnaire d'économie politique* de Léon Say.)

(2) « Collectivisme : Théorie sociale qui, supprimant la propriété individuelle, la remet tout entière entre les mains de l'Etat, de la société.

(3) « Collectiviste : Secte de communistes qui permet aux individus d'avoir des propriétés mobilières particulières, mais qui veut posséder en commun, c'est-à-dire collectivement, les immeubles et les instruments de travail. Cette secte ne se distingue que faiblement des communistes proprement dits. » (*Dictionnaire*).

comprendre le collectivisme. Si on remplace le mot communisme par sa définition, on obtient une explication du collectivisme qui manque de clarté. Selon Woolsey, (1) « le collectivisme est la condition d'une communauté quand ses affaires, spécialement son industrie, sont aménagées collectivement au lieu de la méthode de l'effort individuel séparé ». Cette conception manque de clarté, tandis que celle de G. Platon impliquant la nécessité d' « un plan de réforme de la société par voie législative » (2) exclut le collectivisme révolutionnaire et en voulant trop préciser, rejette hors du collectivisme des systèmes généralement considérés comme lui appartenant.

L'examen de toutes ces définitions montre un seul caractère commun : la forme collective de la possession des moyens de production. Aussi sommes-nous amenés à cette définition :

COLLECTIVISME : variété du socialisme. *Système de société dans lequel* — doctrine sociale d'après laquelle — *seuls les moyens de production sont possédés collectivement.*

Cette notion du collectivisme est claire. Elle est précise car elle permet une classification hors laquelle sont les systèmes sociaux qui n'admettent point la seule possession collective des moyens de production. Elle est indépendante de tout mode politique et, par suite, de ce chef, n'exclut aucun système. Aussi, dans le passé et dans le présent, elle satisfait à tous les systèmes connus généralement comme collectivistes. Le Saint Simonisme, les doctrines de Pecqueur, de la *Fabian Society*, de Colins, etc., sont des collectivismes.

La différenciation du communisme et du collectivisme gît en la répartition des produits. Dans le premier système, les objets de jouissance sont possédés en commun; la formule de répartition des produits est : à chacun selon ses besoins. Dans le second système, les objets de jouissance sont possession privée, individuelle; la formule de répartition des produits est: à chacun selon ses œuvres. Dans les deux systèmes les moyens de production sont possession collective ou commune.

VII.— Dans les définitions auxquelles nous sommes arrivées pour le socialisme et pour ses variétés le collectivisme et le communisme, nous n'avons point eu à faire intervenir la

(1) Op. cit. p, 4.

(2) Le collectivisme est un plan de réforme de la Société par voie législative, conçu, par opposition à la société actuelle individualiste et libérale, comme le triomphe exclusif du principe social, plus exactement du principe du bonheur matériel du plus grand nombre. » (*Grande Encyclopédie*).

notion d'une forme quelconque politique ou morale. Ces définitions sont seulement en fonction d'un mode économique. Le genre socialisme avec ses variétés concerne seulement des systèmes divers se mouvant dans le plan économique. Il est indépendant de toute forme politico-morale.

Du fait que le socialisme ainsi que ses variétés ont pour une unique essence la question économique, il en résulte que ces divers socialismes peuvent et doivent se combiner avec des modes variés politico-moraux et ainsi donner naissance à de nouvelles espèces toujours du genre « socialisme », mais, par certains caractères, appartenant à un autre ou à plusieurs autres genres. On conçoit que l'esprit humain peut imaginer des systèmes de société dans lesquels permane le principe de la socialisation des moyens de production et varient les formes de la famille, du gouvernement, des relations des individus entre eux, etc. Ces systèmes, appartiennent, d'une part, au socialisme puisqu'ils exigent la socialisation des moyens de production; d'autre part, à divers genres suivant la nature des modes politico-moraux. C'est ainsi qu'existent ou que peuvent exister des socialismes anarchiques ou acratiques, des socialismes autocratiques, des socialismes théocratiques, des socialismes monarchiques, des socialismes parlementaires, etc.

Tant qu'il n'y a pas antinomie entre le principe essentiel du socialisme et un principe politico-moral, la combinaison de ces deux principes peut se faire. Il naît de cette façon foule de combinaisons, systèmes variés qui tous appartiennent au genre socialisme.

A. HAMON.

Pont Aven, Octobre 1895. — Paris Mars 1897.

LA QUESTION RELIGIEUSE[1]

(SUITE ET FIN)

IX

Quel avantage la société peut-elle tirer de la persistance de sectes religieuses vieillies, dont les dogmes sont en contradiction flagrante avec le bon sens, dont toutes les doctrines sont des mensonges historiques, des erreurs scientifiques démontrées, des non-sens métaphysiques et souvent, même en morale, des exemples dangereux, quand ils ne sont pas simplement de vieux Pont-Neuf?

Elles ne peuvent absolument servir qu'à maintenir dans l'imagination populaire, avec de vieilles légendes, propres à exercer la verve gauloise, des opinions ridicules ou dangereuses ; et surtout à entretenir la division dans les esprits, à séparer la femme du mari, les enfants de leur parents, à fanatiser les uns ou les autres pour les fantaisies folles qu'un prêtre en chaire peut débiter devant eux.

Quel respect, par exemple, des enfants peuvent-ils garder pour leurs parents, si, au catéchisme, on leur enseigne que ceux-ci seront damnés, parce qu'ils n'ont pas communié à Pâques, ou n'ont pas été à la messe le dimanche? Quelle estime, quelle confiance la femme peut-elle avoir dans un mari qui ne partage aucune des croyances qu'elle tient elle-même pour essentielles? Quel dédain doit avoir celui-ci pour une femme dont toutes les convictions lui semblent folles? Et l'on s'étonne après cela que les liens de famille se dissolvent!

(1) Voir *Humanité Nouvelle* nº 4, août-septembre p. 385.

Tous ces vieux *Credos* religieux n'étaient tolérables qu'à la condition d'être des erreurs communes à tout le monde, dans un temps d'aveuglement si complet que nul ne doutait de l'autorité de l'église et du caractère sacré de ses prêtres, où l'hérétique lui-même acceptait sa condamnation sans protester, où, la sorcière, jusque sur le bûcher, confessait que sa condamnation était juste, parce qu'elle avait eu commerce avec le Diable.

Mais ces temps-là sont bien finis et ne reviendront plus, quoi que tente l'église pour les renouveler.

On a prétendu que la religion était un lien entre les hommes. Elle n'a fait que les diviser, les acharner les uns contre les autres. L'histoire entière atteste que les religions ont coûté plus de larmes, de sang et de vies humaines que le crime, les bêtes féroces ou les cataclysmes naturels.

L'humanité n'a jamais eu de plus grands ennemis que ses dieux. Des nations entières ont péri à cause d'eux.

Bien d'autres périront encore. Notre génération n'assiste-t-elle pas en ce moment même, à ces guerres religieuses qui n'ont jamais cessé de désoler le monde? Ne voyons-nous pas s'entre-tuer les Turcs et les Arméniens, sans qu'il soit possible de savoir qui, parmi eux, a commencé? Est-ce que l'Afrique n'est pas sans cesse troublée par les sectes diverses, issues de l'islamisme? D'un côté ce sont les derviches et leurs Mahdis, qui se rebellent contre le commandeur des croyants turcs; et, du côté du Maroc, on voit s'agiter les tribus nomades fanatisées par leurs marabouts. Dans l'Inde, à chaque instant, les hindous de diverses sectes en viennent aux mains avec les Mahométans. En Perse un sectaire du babysme assassine le Shah. La Russie enfin ne voit-elle pas naître les sectes les plus étranges, les plus contraires aux instincts normaux de la nature, comme s'il était de l'essence de la religiosité d'en amener le renversement.

Le monde chrétien n'est pas moins divisé contre lui-même. Catholiques et grecs ne peuvent s'entendre. Les uns et les autres prétendent seuls être orthodoxes. Jésus ressuscité parmi eux serait bien surpris de leur querelle. Il aurait grand'peine à les reconnaître pour ses disciples les uns et les autres, et pourrait bien accueillir leurs prétentions par une de ces boutades énergiques dont il était coutumier vis-à-vis des prêtres,

sacerdotes et pharisiens juifs de son temps. Toute l'Angleterre a en horreur le Papisme, et le dédain des Anglais pour la France tient surtout à ce qu'elle est restée catholique. Mais nos dévotes catholiques ne sont pas en reste de mépris envers les protestants.

Lorsqu'il s'est agi d'une réconciliation entre le pape et l'église anglicane, les négociateurs se sont heurtés à la difficulté de faire reconnaître l'autorité de Rome par les évêques anglais, qui se prétendaient très légitimement ordonnés en dehors d'elle. Quant au pape, il n'a pas plus cédé sur cette question que sur celle de son pouvoir temporel. Il lui importe, avant tout, de ne pas laisser diminuer son pouvoir ; si pendant ce temps des âmes anglicanes continuent d'aller en enfer, c'est une question secondaire.

D'ailleurs, l'église anglicane, qui ressemble tant au catholicisme, et par ses plus mauvais côtés, n'est qu'une mince fraction du protestantisme anglais. Les sectes pullulent en Angleterre et, grâce à leur nombre même, deviennent impuissantes et sans danger.

S'il était possible en France d'émietter ainsi le catholicisme en menus morceaux, la question du péril clérical serait résolue.

Mais en France, nous sommes devenus trop sceptiques en matière religieuse pour que les sectes prospèrent dans une telle atmosphère d'incrédulité railleuse. Justement parce que nous sommes persuadés que toutes les religions sont fausses, ceux qui trouvent des raisons pour avoir l'air d'en pratiquer une, gardent, avec indifférence, celle à laquelle ils sont accoutumés. La plupart des catholiques français sont tels aujourd'hui, par politique, du côté des hommes, et pour se conformer aux usages mondains, du côté des femmes.

Les exhibitions bruyantes et désopilantes de l'armée du salut ne sauraient donc avoir aucun succès en France. Les incrédules s'en amusent; le catholicisme politique ne les redoute pas. Elles le serviraient, plutôt que de lui nuire, en jetant du ridicule sur le prosélytisme protestant en général.

Il en est autrement dans nos colonies, où sévit une guerre intense entre les missionnaires protestants et les Jésuites, les Lazaristes et autres congrégations catholiques. Toutes ces congrégations ont leur centre d'action à Rome, dans le Saint-

Office de la Propagation de la Foi, qui dispose des ressources du monde catholique tout entier.

Lutter contre l'extension du protestantisme dans toutes ces nouvelles contrées, qui sont les germes des nations à venir, est pour l'église une question vitale. C'est la question de son avenir. N'ayant aucune chance de succès dans les colonies anglaises ou allemandes, l'église met un soin jaloux à se garder le monopole des colonies françaises.

Madagascar, naturellement, est surtout l'objet de ses convoitises. Pour en assurer l'exploitation exclusive à ses missionnaires, et y détruire l'influence des missions protestantes, les plus savantes et les plus persévérantes intrigues ont été ourdies depuis de longues années déjà, soit dans le monde parlementaire, soit dans les bureaux des ministères.

Dès le commencement du second empire, et grâce à la protection de l'impératrice, dont ce fut le début politique, les jésuites s'y firent introduire par notre consul, M. Laborde. Presque aussitôt chassés pour les intrigues qu'ils suscitèrent à la Cour d'Emyrne, c'est en haine de leur domination que s'accomplit la révolution qui donna le pouvoir à notre vieil adversaire Rainilaiarivony, dont le premier souci fut de faire passer toute la cour et la famille royale au protestantisme.

Mais la congrégation ne se découragea pas. Elle s'ingénia à empêcher tout accord où ses intérêts, qu'elle eut l'habileté de faire croire identiques à ceux de la France, auraient été sacrifiés. Nos consuls, nos chargés d'affaires à Madagascar ont été constamment dupes de ses menées. C'est encore son influence qui a rendu inévitable la campagne de 1895.

Il était nécessaire à ses plans que les hovas fussent militairement domptés. C'est l'alliance du parti clérical et du protectionnisme qui a fait changer en gouvernement direct un protectorat laissant subsister dans l'ile l'hégémonie des Hovas protestants que les Jésuites tenaient à détruire. On put voir ainsi, avec étonnement, à la Chambre, le socialiste Jaurès d'accord avec le catholique Denis Cochin pour commettre cette énorme faute politique. Sous prétexte de réprimer le brigandage, les maladroites exterminations militaires du général Voyron, conseillées par les Jésuites, ne pouvaient que transformer en révolte politique les actes de sauvagerie des tribus indigènes qui se renouvelaient chaque année contre les hovas,

aussi bien que contre nous. L'envoi du général Gallieni, réclamé à grands cris par les cléricaux, avec la mission de dompter les hovas, ne pouvait que mettre les choses au pire et, généraliser la révolte d'un peuple qui n'eut demandé qu'à vivre en paix avec nous, sous notre protection, et qu'on réduisait au désespoir. En détruisant ses institutions, en inquiétant sa liberté religieuse et en bannissant sa reine, le général, élu et mandataire des Jésuites, est arrivé à ce résutat prévu de rendre nécessaire pendant de longues années la présence d'une armée à Madagascar. Des milices indigènes, recrutées parmi les hovas eux-mêmes eussent suffi, à peu de frais, pour mettre fin au brigandage des tribus sauvages, dont les Jésuites ont obtenu l'émancipation, en haine des Hovas, seul élément accessible à la civilisation de notre colonie, le seul qui pût fournir des acheteurs à notre commerce et des travailleurs intelligents à nos colons. Mais ils étaient protestants; il fallait les anéantir. Il fallait bannir ou fusiller leurs chefs, confisquer leurs biens, leurs écoles, leurs églises au profit des Jésuites et des Lazaristes. Tout cela s'est fait, grâce à une campagne de presse, comme on en a vu rarement et qui a complètement réussi à tromper l'opinion publique en France sur la situation et les intérêts véritables de notre colonie, vouée pour longtemps à l'incurie coûteuse de l'administration directe.

En de moindres proportions, une campagne analogue, ayant même but, a eu les mêmes résultats aux Iles-sous-le-Vent, où les Jésuites, toujours sous le prétexte de déjouer les intrigues des méthodistes anglais, ont obtenu l'extermination de toute une tribu qui avait envers eux le tort de leur préférer les protestants et qui, tout entière, a été dragonnée ou bannie, comme les Hovas à Madagascar, sans que l'opinion publique s'en émeuve à Paris, où l'on trouve plus utile d'exhumer une fois de plus les potins panaméens ou de s'apitoyer sur les victimes du Bazar de la Charité, si bien exploitées par l'Eglise.

Au fond de tous ces faits, les français, toujours si faciles à duper par des patriotades hypocrites, n'ont vu que des lanternes sans feu. Ils ont laissé sacrifier nos colonies aux calculs dù Saint-Office romain de la Propagation de la Foi, et ont porté à la souscription pour les œuvres pies de la duchesse d'Alençon, ou autres patronesses d'entreprises cléricales, un

argent qu'ils eussent mieux fait de réserver pour les inondés du midi.

Depuis vingt-cinq ans, nos défaites, surexcitant le vieux chauvinisme, auquel déjà nous devons tant de fautes politiques, nous a rendus sujets à des accès de fièvre obsidionale récurrente. L'église en profite habilement pour nous faire trahir à son profit les vrais intérêts de la patrie. Elle nous fait tout croire en nous le faisant chanter sur de grands airs patriotiques et elle sait au besoin même entonner la Marseillaise. C'est en faisant ainsi vibrer la corde patriotique, si tendue, si sensible, que les cléricaux ont fait en 1871 consacrer la France au Sacré-Cœur ; qu'ils ont failli réussir à restaurer la monarchie avec Henri V et que, plus récemment, ils ont tenté de nous imposer le général Boulanger.

Pendant vingt-cinq ans, ils ont ainsi agité devant nous l'épouvantail allemand ; maintenant c'est du spectre anglais qu'ils jouent. De tous les côtés des voix suspectes nous crient : Sus à l'Angleterre. Méfions-nous. Même dans une guerre de toute l'Europe contre l'Angleterre seule, c'est nous qui recevrions d'abord tous les coups et c'est à nos dépens que la paix serait conclue.

Tous les succès des Anglais sont dus à ce fait que depuis trois siècles ils se sont affranchis du sacerdoce romain. Notre infériorité vient de ce que nous n'avons pas su les imiter.

L'Angleterre est certainement la puissance d'Europe la plus désagréable à Rome, justement parce que c'est elle qui fait avec le plus de succès du prosélytisme colonial ; que grâce à elle presque tout l'hémisphère austral est acquis au protestantisme et perdu pour la papauté. Tant pis pour celle-ci ; nous ne pouvons que profiter de ses défaites.

Défions-nous donc des vieux airs patriotiques qu'on peut entonner contre l'anglais, même sous prétexte de glorifier Jeanne d'Arc. Souvenons-nous que ceux qui la béatifient aujourd'hui sont ceux qui l'ont brûlée, comme hérétique et sorcière ; et cessons d'être dupes d'une caste dont les vrais patriotes, ceux qui ne séparent pas la cause de la liberté de celle de l'indépendance nationale, mais ne veulent point compromettre celle-ci dans les aventures, devraient avoir, de longue date, appris à se méfier.

Que la République ne conquière pas des colonies pour les

donner au Pape. Loin d'envoyer des Jésuites ou des Lazaristes pour évangéliser nos sujets, leur faire échanger leurs fétiches contre des ostensoirs et leurs gris-gris pour des scapulaires et des chapelets, laissons en paix leurs croyances nationales, et envoyons-leur des instituteurs, des médecins, des ingénieurs qui leur apprennent des vérités plus utiles à connaître que l'histoire d'un certain Jésus, mort il y a dix-huit cents ans, pour avoir traité, comme ils le méritaient, les prêtres de son temps, si semblables à ceux du nôtre.

L'humanité, même barbare, n'a rien à gagner à être initiée à des croyances que nous-mêmes avons abandonnées comme fausses, et dont nous n'avons pas le droit de faire un article d'exportation frauduleux.

Si l'Angleterre a réussi à fonder le magnifique empire colonial qui la rend en ce moment l'objet de la jalousie des autres peuples, c'est que les missionnaires qu'elle y envoie, y portent tout autre chose que la Bible. C'est qu'ils vont s'y établir avec leurs familles, y font du commerce, y fondent des comptoirs, des écoles et pour temples se contentent d'un hangar; tandis que nos Jésuites ne songent qu'à y bâtir des cathédrales, avec l'argent de la France, mais au profit du pape et dans le seul intérêt de l'Eglise.

Loin d'accepter un rôle de complice dans ce commerce d'exportation du mensonge, il faut prémunir les peuples qui se donnent à nous contre les tentatives prosélytiques des autres nations. Ce doit être le rôle de la France de répandre la science, la vraie lumière et non les erreurs de ce sombre moyen-âge, qu'on a pu avec raison, appeler le purgatoire de l'humanité. Il faut défendre toutes les nations contre ces affolés du prosélytisme chrétien, qui croient travailler à leur propre salut en allant colporter leurs ineptes croyances chez les sauvages, au risque de les étonner de la bêtise des blancs.

Ce doit être le vrai rôle de la France d'assumer pour elle le monopole de l'apostolat de la science et de la raison. Qu'elle reprenne sa grande mission d'éclairer le monde. Elle possède toute une jeunesse dont elle ne sait que faire. Que cette jeunesse se répande sur tous les chemins du globe; qu'elle y porte partout l'esprit généreux de la patrie et la fasse aimer. Ce n'est pas en exterminant les peuples, selon les procédés militaires, si bien caractérisés par M. de Lanessan, qu'elle

agrandira son influence ; c'est en sachant gagner la confiance et le respect des populations. Les exterminations militaires du général Gallieni, à Madagascar, nous ont aliéné un peuple qui ne demandait qu'à venir à nous ; il faudra du temps et beaucoup d'argent pour réparer les fautes faites pour complaire aux Jésuites et servir les intérêts de la papauté.

X

Il faut en finir de ces sourdes intrigues qui ne tendent à rien moins qu'à inféoder de nouveau la France à l'Eglise, à en faire le domaine temporel des papes, à la réduire, un jour, le socialisme chrétien aidant, à l'état d'un Paraguay gouverné par le clergé ; à faire de notre république une théocratie de brahmes, défendus par une caste de shattryas que nos écoles militaires recrutent annuellement dans les rangs de la noblesse et de la bourgeoisie cléricale. Quant à la caste des Vaysias, elle est déjà toute formée par nos grands propriétaires protectionnistes et leurs syndicats agricoles où le clergé des provinces domine en maître. S'il est également permis à la caste des soudras industriels de se syndiquer pour défendre leurs intérêts corporatifs, ce sera d'après le plan présenté, avec l'approbation du pape à ce Congrès de Reims, trop vite oublié, qui entendit les déclarations de guerre du clergé contre la société moderne, lui signifiant que l'Eglise était la maîtresse suprême de l'humanité, sur la terre comme au ciel, au temporel comme au spirituel. Si de prétendus républicains n'ont pas entendu, c'est qu'ils ont eu des raisons de faire les sourds.

L'élection de l'abbé Gayraud à Brest, les déclarations audacieuses qu'il s'est permises en plein Parlement à propos de son invalidation, doivent servir d'avertissement aux républicains. Ils doivent s'attendre aux élections prochaines à un effort général du cléricalisme pour constituer une majorité assez forte et assez disciplinée pour lui permettre de modifier à son gré toutes nos institutions. La démocratie française aura donc à combattre toutes les forces unies de l'internationalisme catholique ; et l'argent n'y sera pas épargné. Tous les concours achetables seront soudoyés ou séduits. L'affaire du Panama et la campagne contre le résident de Madagascar qui déplaisait

à l'Eglise, ont montré que si aucune forteresse n'était imprenable pour Philippe de Macédoine, dès qu'un mulet chargé d'or pouvait y monter, de même, en y mettant le prix et certains égards, on peut toujours arriver à duper l'opinion publique sur les questions de personnes et même les questions de fait.

Il faut s'attendre alors à ne plus savoir à quels gens on aura affaire, à ce que des candidats se présentent sous des étiquettes fausses pour être élus, quitte à tourner effrontément casaque le lendemain de leur validation, et à voter tout au rebours des programmes qu'ils auront signés. Si, au lieu d'élire de vieux républicains éprouvés, dont tout le passé garantit l'avenir, les électeurs, selon leur habitude, cherchent des hommes nouveaux, de ces gens qu'on ne peut attaquer, justement parce qu'ils n'ont jamais rien fait, ils s'exposeront à confondre le loup et la brebis, et à enfermer les renards dans le poulailler. Qu'ils se rappellent les élections de 1871. La République ne fut contestée alors par presque aucun candidat, et l'assemblée élue se trouva en majorité monarchique. Si la monarchie n'en est pas sortie, c'est seulement parce qu'il y avait trois prétendants pour un seul trône et que leurs partisans n'ont pu se mettre d'accord.

Aujourd'hui, le danger n'est plus le même. Très sincèrement, l'Eglise a reconnu qu'il est plus avantageux pour elle de garder la République à condition de la gouverner. Elle compte, pour cela, sur le suffrage universel, sur ses aveuglements, son incompétence ; sur ses emballements aveugles, pour ou contre les hommes, et à tort et à travers quant aux principes ; mais elle compte surtout sur l'impossibilité où sont actuellement les électeurs de choisir et de connaître les candidats, pour amener le triomphe de tous ceux qu'elle voudra faire élire. L'armée cléricale agira comme un seul homme, avec ensemble dans toutes les circonscriptions, et, peut-être moins nombreuse que celle de la démocratie, elle l'emportera par sa discipline sur les phalanges incohérentes des partis et les rivalités de leurs candidats. Cette dernière bataille électorale du siècle sera décisive. Cent ans après le 18 brumaire, la Révolution française peut être vaincue, une fois de plus, et cette fois ce serait un Waterloo. La France a subi deux fois l'Empire et s'en est relevée ; elle ne se relèverait pas de sa chute dans une théocratie, soutenue par une caste militaire, et

par une caste agricole déjà toutes constituées pour l'acclamer et la défendre.

La démocratie française a-t-elle les moyens de se résister ? Elle ne le peut qu'à la condition d'écarter toutes les causes de division, d'apposer sa cohésion à celle de l'ennemi, de s'imposer une fois encore cette belle discipline qui lui a fait, au 16 mai, réélire en bloc les 363. La situation est analogue, mais beaucoup plus grave; parce que, depuis vingt ans, l'incurie des républicains, leurs mesquines querelles, le besoin de s'injurier les uns les autres, de se démolir mutuellement dans l'opinion, les ont affaiblis devant l'opinion elle-même; tandis qu'en silence, le parti clérical doublait ses forces de tous ceux que le dégoût, le découragement, détachait de l'armée libérale. Si les défenseurs de la France révolutionnaire, de la France intellectuelle, créée par Voltaire et les Encyclopédistes, ne cessent pas de se diviser en petites chapelles ennemies sur des questions secondaires, à propos de réformes mal mûries ou de théories impraticables, qui jettent le trouble dans les esprits en effrayant les intérêts, ils courent à une défaite inévitable et sans lendemain.

XI

Ce fut une grande faute, une faute peut-être irréparable des républicains, et de leur chef Gambetta, alors déjà grisé par le succès et par la transformation de son propre parti, de ne pas avoir hardiment dénoncé le concordat et séparé l'Eglise de l'Etat, dès son arrivée au pouvoir. Il ne tenait qu'à lui d'être ministre dès 1877; il préféra s'attarder à la présidence de la Chambre. C'était laisser passer le moment favorable pour de pareilles réformes, qui doivent être opérées rapidement, sans laisser le temps aux adversaires d'organiser la défense.

C'eût été si facile alors, dans le désarroi où la victoire du parti républicain avait jeté les cléricaux !

Dans le courant d'enthousiasme qui souleva alors toute la France, la France entière eut applaudi à une telle réforme. Tout le monde s'y attendait; le clergé comme tout le monde. Il fut plus surpris que tout le monde que cela ne se fît pas.

Il eut été si aisé alors de rayer du budget de l'Etat le budget des cultes; de faire des choses religieuses une affaire mu-

nicipale; de laisser, provisoirement, chaque commune disposer des édifices municipaux, selon le gré ou les besoins de ses administrés, entre les diverses sectes ou congrégations religieuses, et d'en rétribuer les prêtres, pasteurs ou rabbins, selon les vœux de la population locale et à condition de les choisir.

Cette façon de procéder eut brisé la question religieuse, si grosse dans sa totalité, en petites questions locales, C'eût été le commencement de la décentralisation et de la meilleure; car nul n'est plus apte à juger des questions de paroisse que les paroisses elles-mêmes. De même que la nomination, le choix et la rétribution du clergé paroissial, revenaient aux communes, le choix et la rétribution des évêques auraient incombé au département qui en eût décidé sur l'avis des communes.

Par une telle mesure, aucune secte religieuse ne pouvait se plaindre d'être persécutée; au contraire chaque église aurait été consultée sur le choix de ses prêtres. C'était un retour aux procédés électifs de l'église primitive. Rome seule pouvait se plaindre : c'était son autorité détruite ; le lien de caste était brisé ; chaque église devenait indépendante du pape dans la mesure où elle voulait l'être. Elle pouvait le consulter sur le choix de ses prêtres; elle pouvait se passer de ses conseils. De même, les pouvoirs redevenaient tous spirituels. Ils pouvaient confirmer, ordiner, rendre des mandements, à condition de ne pas sortir de leurs attributions religieuses ; mais la discipline du clergé de leur diocèse leur était enlevée, avec sa nomination.

Qu'en fût-il résulté ? C'est que chaque commune, et chaque département eussent tranché cette question des cultes comme il leur aurait plu, et selon les désirs de la majorité, exprimés par leurs élus, les conseillers municipaux ou généraux. Toute commune qui eût jugé bon de ne rétribuer aucun culte, en eût été libre; elle eût pu disposer de ses églises, comme bon lui eût semblé. Au besoin elle en eût partagé l'usage entre diverses sectes, forçant ainsi catholiques, protestants, juifs, et le reste, y compris les francs-maçons ou les conférenciers scientifiques, à vivre en bonne intelligence, dans le même local, et à venir y officier ou y prêcher alternativement.

Quant aux sectaires intransigeants que ces arrangements auraient blessés dans leur conscience, nul ne les eût forcés à

les accepter; ils seraient restés libres de se bâtir des chapelles de leur argent, et de demander au pape des prêtres qui lui fussent agréables, à condition de les payer eux-mêmes, sans forcer des gens qui n'éprouvent pas le besoin de leurs offices à y contribuer en quoi que ce soit.

Comme dernier résultat, cette grosse question des cultes eût fini en queue de poisson. D'abord de grandes villes, puis de petites, auraient trouvé plus juste que ceux qui veulent des prêtres les paient; les bourgades auraient suivi un usage aussi juste que pratique, au point de vue du budget communal et des centimes additionnels épargnés. Au bout de quelques générations il en eût été en France, comme en Amérique, où chacun bâtit et contribue à meubler l'église qui lui convient, ou s'en passe s'il le préfère.

Malheureusement, ce qui était si facile il y a vingt ans, l'est beaucoup moins aujourd'hui. Si depuis nous avons marché, c'est à reculons sur toutes les questions de liberté. Le vieux parti libéral, auquel la démocratie doit toutes ses victoires, a été décimé par le suffrage universel, qui lui a préféré des radicaux, des socialistes, des protectionnistes et autres étatistes, qui, avec les intentions hautement avouées de retourner la société, comme une omelette dans une poêle, en somme, n'ont rien fait du tout; parce qu'ils n'ont su que s'empêcher les uns autres de faire quelque chose. Seuls nos protectionnistes ruraux ont trouvé moyen de faire renchérir la vie pour tout le monde, de lever à leur profit un sou d'impôt par livre de pain et de faire payer douze sous par les mères de famille le sucre que nos raffineurs donnent pour six sous aux mères anglaises. Tout cela. pour protéger le commerce de ceux qui ont du bien au soleil, au détriment de ceux qui, n'ayant pas un pouce de terre, sont forcés d'acheter leur pain et de payer dix francs le mètre courant, un galetas sous les toits dans les faubourgs de quelque ville, pour ne pas être arrêtés comme vagabonds.

En langage politique courant, cela s'appelle faire du socialisme. Le tout est de s'entendre sur les mots. C'est avec des mots qu'on gouverne les hommes et qu'on les trompe.

Il semble pourtant qu'il serait plus *socialiste* de faire d'abord l'économie du budget des cultes, et que les agriculteurs, sinon l'agriculture (car ce n'est pas la même chose), s'en seraient

aussi bien trouvés. Quant aux intérêts agricoles des grands propriétaires, producteurs de blé ou de betteraves, leurs intérêts et leurs souffrances agricoles me touchent peu, je l'avoue. S'ils trouvent que leurs terres ne leur rapportent pas assez, qu'ils les vendent à d'autres qui les cultiveront eux-mêmes. Ils ont trouvé bon que la rente de leurs terres ait décuplé depuis un siècle; maintenant qu'elle diminue, ils jettent les hauts cris. Ce sont justement ceux-là que la pensée de supprimer le budget des cultes horripile. Ils pourraient pourtant, sinon payer leurs curés en argent, du moins leur donner la dîme de ce blé qu'ils disent ne pas trouver à vendre.

Mais il y a entre eux et leurs curés communauté d'intérêts, réciprocité de services. Leurs curés les aident à faire élire leurs candidats protectionnistes; et, réciproquement, les protectionnistes élus défendent le budget des curés et des évêques et votent pour leurs candidats avec le plus touchant accord.

Il en sera encore ainsi aux prochaines élections et tant qu'il y aura des curés pour aider les protectionnistes et des protectionnistes pour aider les curés, nous tournerons dans le même cercle.

Que faire en pareille situation?

La dénonciation du Concordat, la séparation des Eglises et de l'Etat sont impossibles pour le moment. Outre qu'il n'y a pas actuellement de majorité pour voter de pareilles lois, il n'y a plus le temps matériel pour les discuter et les appliquer. Dans l'état actuel des esprits, faire les élections sur ces questions, ce serait s'exposer à être vaincu.

Le caractère d'église d'état que le catholicisme doit au Concordat lui donne une sorte de majesté légale et, par suite, une force d'expansion et de résistance que, sans cet appui officiel, il perdrait bien vite. Mais tant qu'il l'aura, il en recevra une grande force.

C'est toujours le même cercle vicieux. Pour qu'une réforme fût possible, il faudrait qu'elle fût déjà faite.

Il faut, en effet, la faire d'abord dans l'opinion, lui conquérir une majorité, créer un courant en sa faveur.

Ce n'est point que nos paysans soient redevenus dévôts. Ils gouaillent volontiers au sujet de leur mère Eve et de ces conversations criminelles avec le serpent, ont peu de respect pour

le buveur Noé et moins encore pour Joseph, époux *in partibus infidelium* de la vierge Marie. Mais s'ils ne sont guère chrétiens, ils sont très fétichistes. Ils veulent être baptisés, confirmés, mariés, absous, huilés in extremis et dévotement enterrés, le tout gratis, trouvant que le plus clair de leurs bénéfices depuis la Révolution est de ne plus payer la dîme à leur curé. Ils ne calculent pas que sa note leur est présentée par le percepteur avec augmentation de frais d'évêché. Voilà pourquoi ils sont sans enthousiasme pour une Eglise libre dans l'Etat libre, qu'il leur faudrait entretenir à leurs frais.

Leurs pères, qui se souvenaient de la Révolution, ceux du moins qui avaient subi le gouvernement des curés sous les Bourbons, étaient mieux préparés à une réforme dont ils sentaient le prix.

Il y a trente ans tout le monde jugeait la République incompatible avec l'existence d'églises officielles, et l'église catholique irréconciliable avec la République. Son adhésion déconcerte les esprits. Les optimistes, les imprévoyants, qui fuient la lutte pour le lendemain, pourvu qu'ils soient assurés de vivre tranquilles jusqu'au soir, sont prêts à applaudir et à se persuader que, tout le monde étant d'accord, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. Voilà le courant d'opinion qu'il faut modifier.

C'est toute une campagne préalable à faire pour préparer les esprits, montrer la nécessité urgente où est la société civile de se défendre, si elle ne veut perdre tout le fruit de ses luttes séculaires.

En face de la prétention nouvelle du clergé à s'immiscer dans la vie politique et de la prétention du pape à donner des ordres, des instructions publiques à ceux qu'il appelle ses fidèles, l'opinion publique doit s'émouvoir. L'urgence de la dénonciation du Concordat, et de la rupture complète de l'Etat avec l'Eglise devient évidente pour les gens sensés. Par malheur, ils sont toujours le petit nombre ; et la grande masse des populations rurales, travaillée depuis trente ans par le clergé et par la bourgeoisie, effrayée des progrès du socialisme, a reculé sur cette question qu'il faut lui présenter aujourd'hui sous un autre aspect.

Est-il possible d'admettre qu'un étranger exerce publiquement, ostensiblement son influence sur la politique intérieure

de la France? qu'il y dirige les élections, désigne des candidats; qu'il se croie le droit d'intervenir dans la lutte des partis pour leur indiquer quelles lois doivent être abrogées, quelles autres établies; qu'il s'arroge un pouvoir de surveillance sur les écoles publiques et que, par des mandataires, tenus de lui obéir, il institue ou encourage d'autres écoles où il fait enseigner des doctrines toutes contraires, réprouvées à la fois par la science et par le bon sens? Cet étranger n'est plus souverain; il n'a plus d'états; mais c'est encore avec les honneurs et les privilèges de la souveraineté qu'il occupe un faubourg de Rome, où il jouit du privilège d'extériorialité. En sorteque, si par ses mandataires il commet en France des actes contraires aux lois, il est hors de toute atteinte, échappe à toute répression. Et ce souverain *in partibus* possède en France une armée hiérarchisée, nombreuse, obéissante, liée envers lui par serment, qu'il peut frapper de peines si elle lui désobéit.

Et ces peines ne sont pas seulement morales. C'est l'existence même de ses soldats qui est dans sa main. Il peut les mettre dehors de leur cures arbitrairement, les priver de leur grade, et, par conséquent, de leurs salaires, de leurs moyens d'existence et, par l'excommunication, il peut faire une obligation à tous les autres membres de cette armée de rompre toute relation avec ceux qu'il a frappés.

Conçoit-on un pouvoir plus absolu, plus exorbitant, plus menaçant? Et n'est-ce pas avec toute raison qu'on a dit de l'église romaine, ainsi constituée, qu'elle est un Etat dans l'Etat? Quand cet Etat étranger, irresponsable, inattaquable, auquel il n'est pas possible même de déclarer la guerre, dans les mêmes conditions qu'à un autre, proclame la prétention, même sous prétexte d'alliance, de gouverner, de faire les lois ou de les défaire, de diriger les élections, d'intervenir entre les partis pour en modifier l'équilibre, la nation, ainsi menacée, peut-elle encore se dire indépendante? Si elle souffre une pareille ingérence, n'est-elle pas descendue au rang de vassale? n'est-elle pas à l'état de pays conquis? L'Allemagne ne nous a pris que deux provinces. L'Eglise enlèverait la France à elle-même.

Jésus n'a-t-il pas dit qu'on ne peut servir deux maîtres, qu'on ne peut obéir à l'un sans trahir l'autre? N'est-ce pas cependant la situation de tout prêtre catholique français qui

prétend rester citoyen et sujet du pape à la fois? La logique et le droit exigent qu'il choisisse. Le prêtre romain ne peut jouir des droits civiques; il ne peut être ni électeur ni éligible. Au point de vue des droits politiques, il doit être considéré comme étranger. Sa patrie, c'est l'Eglise, il ne peut en avoir une autre; puisque c'est à l'Eglise qu'il a juré obéissance, que le chef de l'Eglise a le droit de lui commander et s'arroge jusqu'au droit de le délier de tous les contrats ou obligations qu'il pourrait avoir souscrits, et de tous les serments qu'il aurait prêtés.

Si l'exercice des droits civiques est refusé aux soldats en activité, par la raison qu'étant tenus d'obéir à leurs chefs ils ne sont pas libres, à bien plus forte raison devrait-il être dénié à tous les membres d'un sacerdoce ayant son chef étranger ou à l'étranger. Pour la même raison, aucun catholique romain, reconnaissant l'autorité du pape, lié envers lui, non par un baptême dont il n'a pas été responsable, mais par cet acte de libre adhésion et cet engagement d'obéissance qu'on appelle la confirmation, ne devrait jouir des droits civiques, puisque par cet engagement envers l'Eglise il a aliéné sa liberté, enchaîné sa conscience, épousé les intérêts d'une Secte, non pas seulement étrangère, mais internationale.

Car c'est cet internationalisme qui fait à la fois la force et le danger du catholicisme. C'est ce qui l'a fait se survivre à lui-même depuis quatre siècles qu'il est condamné par la raison humaine. C'est grâce à son internationalisme que s'il périclite chez un peuple, il se maintient par ses progrès chez d'autres. Alternativement chassés de tous les états, les Jésuites ont toujours trouvé des faisceaux d'intérêts pour leur donner asile quelque part et les appuyer, afin de s'appuyer sur eux. C'est pourquoi ils ont pu être, par excellence, les janissaires de la papauté.

Il y a donc, non seulement nécessité, pour une nation qui veut être libre, de refuser tout rôle officiel à une église fondée et représentée par une hiérarchie internationale de prêtres; mais elle est aussi dans la nécessité, en accueillant ces prêtres et en leur laissant la liberté de leurs rites, de les traiter en étrangers et de leur refuser le titre et les droits de citoyens, au même titre qu'à ceux de ses nationaux qui s'engagent dans une armée étrangère. Une nation, jalouse de sauvegarder son

indépendance aurait même le droit de refuser l'exercice des droits civiques à tous ceux de ses nationaux qui font publiquement profession d'être affiliés à une secte religieuse ayant un chef étranger.

On a cru bien faire en forçant les prêtres romains de remplir les devoirs du soldat, c'est une erreur profonde. C'est une de ces fautes politiques que nous a fait tant de fois commettre une fausse notion d'égalité. Incorporer dans l'armée des prêtres qui font partie d'un sacerdoce international, c'est y introduire la trahison, puisqu'un jour, placés entre leur devoir de soldat et leur serment, leur obligation de prêtre, ces *heimathloses* internationaux peuvent se trouver dans la nécessité de manquer aux uns ou aux autres.

Puisque le clergé a toujours protesté contre cette loi qu'il appelle une « loi scélérate » qu'on l'abroge. Qu'on laisse les prêtres à leur église, à leur internationalisme catholique; mais qu'on les raye de la liste des citoyens. Ils n'ont pas qualité pour en exercer les droits, ni en remplir les devoirs.

D'ailleurs le sacerdoce romain, entre tous et presque seul parmi les sacerdoces encore existants, se place lui-même par ses dogmes en dehors de la Société, en dehors de l'humanité, en dehors du droit. Des hommes qui se targuent d'avoir la puissance de faire descendre un dieu sur l'autel et qui prétendent au pouvoir de fermer ou d'ouvrir le paradis aux autres hommes, seraient plus que des hommes si leur prétention était fondée. Malheureusement pour eux, il faut là-dessus les croire sur parole; car jamais ils n'ont administré la preuve de ce qu'ils affirment. Jamais on ne les a vus démontrer leur puissance par des miracles vérifiés, attestés par des témoins dignes de foi, miracles interrompant, à leur volonté, le cours naturel des choses. Jamais ils n'ont produit l'acte authentique qui les constitue les représentants attitrés d'une divinité elle-même incontestée.

Mais alors, il n'y a plus que deux conclusions à tirer de leurs prétentions: ou bien ils croient ce qu'ils en disent, et alors ce sont des fous, atteints de cette monomanie des grandeurs, bien caractérisée par les aliénistes et dont les manicomes offrent tant d'exemples; dans ce cas ils rentrent dans la catégorie des incapables civiquement et même civilement. Ou bien, ils ne croient pas eux-mêmes ce qu'ils affirment; alors,

ce sont de vulgaires escrocs, qui s'emparent de la confiance publique par des promesses et des menaces mensongères qu'ils sont incapables de tenir et qui trompent les populations pour leur extorquer de l'argent et se faire livrer les secrets des familles dans la confession... En ce cas, c'est de la police correctionnelle qu'ils sont justiciables. Il n'y a pas une troisième solution.

Que provisoirement on tolère cette espèce *sui generis* de banquistes et de saltimbanques, comme on tolère les somnambules de foire et les tireuses de cartes, tout en les surveillant, par égard pour la foule des naifs et des faibles d'esprit qui tiennent à les consulter et à recourir à leurs pratiques de magie, cela se conçoit encore; mais qu'on permette à de pareilles gens d'enseigner l'enfance, c'est là, au point de vue social, une absurdité tellement énorme qu'elle ne s'explique chez les chefs politiques des nations modernes que par la puissance aveuglante des vieilles hérédités ataviques, et des préformations cérébrales héréditaires auxquelles l'humanité moderne doit d'avoir conservé tant d'autres usages qui sont des survivance de l'état d'enfance de l'humanité.

Le plus pressé, l'indispensable mesure qui s'impose, si l'on ne veut pas condamner la raison humaine à une nouvelle période de rétrogradation, d'obscurcissement et d'affollement, analogue à celle qui a signalé la décadence gréco-latine et commencé la sombre période du moyen-âge, c'est de fermer toutes les écoles confessionnelles ouvertes pour l'enfance par les sectateurs divers des prétendues religions positives, qui se disent révélées et se prétendent prouvées par des miracles. De telles écoles, en effet, ne peuvent exercer qu'une influence troublante sur les cerveaux des jeunes générations qu'il importe de soustraire à la folie devenue héréditaire dans une race qui, durant tant de siècles, a subi cette déformation de ses facultés mentales.

Il doit donc être interdit à tout membre d'une corporation religieuse, relevant d'une obédience sacerdotale, de tenir école publique pour l'enfance et même de recevoir la jeunesse, non adulte. dans des temples ou autres lieux fermés, pour la catéchiser.

Que les adultes soient libres d'adhérer à des doctrines absurdes, on peut l'admettre, au moins provisoirement, par

mesure de transition, par égard pour des habitudes contractées dans le jeune âge, ou par tradition de famille. Si d'ailleurs leur folie se manifeste par des actes délictueux, leurs auteurs adultes en sont responsables. Mais l'enfance doit être protégée contre cette sorte d'endémie mentale de la race, qui compromet son avenir. L'enfance a un caractère sacré ; l'état doit exercer sur elle une tutelle prévoyante et la protéger contre les entreprises des gens qui tentent de pervertir sa raison.

De même que l'Etat oppose son veto à certaines exploitations de l'enfant qui tendent à vicier son corps ou ses mœurs ; de même, il doit s'opposer aux tentatives ayant pour but de vicier son intelligence. Aucun Etat moderne ne tolèrerait des écoles où les principes des mathématiques seraient outrageusement violés ; où l'on enseignerait que le cube d'un nombre est égal à son carré ou que les trois angles d'un triangle égalent une circonférence ; où en morale, on prêcherait que le vol et le meurtre sont des actes légitimes. De même, il ne peut être permis de faire croire à la jeunesse que le premier homme a été fait comme une cruche par un potier, par les mains d'un dieu qui lui a insufflé une âme dans les narines, comme on remplit le caoutchouc d'une bicyclette. Il ne peut être permis de faire croire à l'enfance qu'un certain Abraham a mérité de devenir la souche d'un peuple préféré de ce dieu en se montrant prêt à brûler son fils sur son ordre et en mettant à la porte, sa servante Agar, et l'enfant qu'il lui avait fait, du consentement de sa femme Sarah. C'est un scandale pour le bon sens qu'on laisse enseigner encore de telles idioties aux enfants qui seront les hommes et les femmes de demain et qu'on leur remplisse la cervelle de toutes les fables stupides qui constituent la doctrine chrétienne. Un tel enseignement constitue un viol moral de l'enfance.

Qu'on n'invoque pas ici la liberté du père de famille : cette liberté-là, c'est le despotisme patriarcal. C'est la liberté selon le droit romain ; on la connaît. Elle accordait au père le droit de vie et de mort sur ses enfants. C'est toujours le droit selon Abraham et c'est par essence le droit divin des théocrates. Qu'on ne l'invoque plus ; nous en sommes guéris. De nos jours l'enfant n'est plus, comme une chose, la propriété du père, *pour l'usage et l'abus*. L'enfant, dès qu'il est né, est une personne, une unité sociale, ayant un droit entier à la protection de la

société, que nul n'a le droit de supprimer, à laquelle nul n'a le droit de nuire. C'est un citoyen de demain, sous la tutelle de la société qui ne la délègue à ses parents naturels que pour son bien, dans son intérêt, mais ne leur donne plus le droit d'user de lui à leur bon plaisir. Du fait qu'ils l'ont mis au monde, ils sont obligés envers lui, avant qu'il ne le soit envers eux, et il ne contracte de devoirs envers eux que dans la mesure où ils remplissent les leurs envers lui.

De même qu'on châtie les parents qui, par de mauvais traitements rendent leur enfant infirme de corps ; de même on ne peut leur laisser le droit, pas plus par bêtise que par méchanceté, de le rendre infirme d'esprit, de déformer sa raison, d'atrophier son intelligence et de livrer sa crédulité à un enseignement contraire au sens commun.

Pour instruire l'enfance, l'Etat ouvre largement ses écoles ; et pour les maintenir au niveau des progrès accomplis par l'esprit humain, il ne recule devant aucun sacrifice. Les parents qui laissent leurs enfants dans l'ignorance des notions élémentaires devenues indispensables aux citoyens d'une nation civilisée et libre n'ont plus d'excuses.

S'ils veulent leur donner d'autres instituteurs, ils sont tenus à les choisir tels qu'ils ne puissent remplir leur esprit des contes absurdes ou immoraux que l'histoire, dite Sainte, des chrétiens orthodoxes livre aux méditations de leurs jeunes élèves.

C'est pourquoi, chez un peuple libre qui veut progresser, si les pasteurs protestants, indépendants de toute hiérarchie sacerdotale et de tout chef international, peuvent jouir des droits civiques, qui doivent être déniés aux membres du sacerdoce romain, ni les uns ni les autres ne sauraient cumuler, avec leur profession religieuse, les fonctions professorales. Les uns et les autres doivent être frappés de la même incapacité, quant à l'enseignement de l'enfance. On peut leur permettre celui des adultes qui sont libres d'aller les écouter dans leurs chaires ; mais ni les uns ni les autres ne sauraient occuper les chaires de l'Etat, à aucun degré de l'enseignement public.

Pour être admis à les écouter dans leurs temples, l'adolescent devrait donner une déclaration signée de deux témoins autres que ses parents, et attestant qu'il agit librement.

On arracherait ainsi l'enfance à l'antique exploitation sacerdotale, à l'empire des survivances traditionnelles, à l'inintelligence, l'indifférence, les préjugés des parents qui continuent à faire enseigner à leurs enfants des doctrines auxquelles ils ne croient plus eux-mêmes et qu'ils ont cessé depuis longtemps de pratiquer.

Il en résulterait plus d'union dans la famille, plus de confiance mutuelle entre ses membres, plus de respect chez les enfants pour leurs parents qu'ils ne pourraient accuser un jour de leur avoir fait donner un enseignement menteur.

Au bout de quelques générations, on en aurait fini avec cette sotte entrave à tous les progrès que constituent les religions traditionnelles, et avec les divisions qu'elles entretiennent dans nos sociétés modernes. Dès la génération prochaine, le catholicisme ne serait plus représenté que par une quantité négligeable. Il aurait cessé d'être un péril social en cessant d'être une puissance. Il subsisterait peut-être encore longtemps à l'état d'exception, dans les bas-fonds sociaux, comme il existe des jansénistes, ou des luthériens, ou des manichéens. Il ne faut pas espérer d'ici longtemps, guérir l'humanité de toutes ses folies passées; mais ce qui importe, c'est de les réduire à l'impuissance, de sorte qu'elles ne puissent plus arrêter l'homme dans son évolution vers une raison de plus en plus haute.

La disparition ou l'affaiblissement du catholicisme romain, comme religion officielle ou dominante, aurait infailliblement ce résultat d'affaiblir le protestantisme lui-même. La raison d'être de celui-ci est dans l'existence de la papauté. Il ne vit que de la supériorité relative dont il se targue, sur le catholicisme. Celui-ci disparu, les diverses sectes protestantes perdraient leur seul lien, et jusqu'à la raison d'être de leur nom, puisqu'elles ne sont protestantes que par ce fait qu'elles sont nées d'une protestation contre la papauté. Ce lien nominal enlevé, toute unité disparaîtrait entre elles.

D'ailleurs la constitution en Europe d'une grande nation délivrée des préjugés chrétiens et revenue aux simples lois de cette morale sociale, qui résulte de la nature des choses, aurait pour effet de provoquer chez tous les peuples un grand mouvement d'émancipation d'esprit, une rapide disparition des sectes les plus étroites, la constitution de grands courants phi-

losophiques cherchant en liberté les solutions les meilleures pour tous les problèmes qui restent encore à résoudre.

Tout cela serait très beau, très désirable; mais comment les réaliser en face d'adversaires auxquels notre coupable indifférence pour ces questions a laissé reprendre toutes leurs forces ?

Il n'y a qu'un moyen, un seul. Il faut opposer le prosélytisme du sens commun au prosélytisme de l'absurdité.

Il faut que notre jeunesse, au lieu de se désintéresser de ces questions, s'adonne à les résoudre. Au lieu de s'attarder dans le rêve d'un au delà, en disant comme Rabelais : Peut être ! il faut qu'elle conclue ferme à une négation ou une affirmation, afin de savoir agir.

Alors, au lieu de s'amuser dans de petits cénacles littéraires, à faire de petits vers, sans rimes, rythme, ni raison; au lieu de s'égarer en dissertations sur l'esthétique où, plus encore qu'en métaphysique, on parle sans comprendre ni les autres ni soi-même; que nos jeunes gens se fassent tout simplement apôtres de la raison et du bon sens, de bon sens français, fait d'esprit et de clarté, qui a été si longtemps notre gloire et qui a fait la force d'expansion de nos idées. Il faut reprendre l'œuvre de Voltaire, l'œuvre des encyclopédistes. Armés de tous les progrès récents de la science, il faut les montrer en contradiction irréductible avec la tradition chétienne. Il faut enseigner au peuple de *France* son histoire, qu'il ne connait pas. L'histoire de Michelet devrait être répandue à des millions d'exemplaires. Ce devrait être notre Bible nationale que personne ne devrait ignorer; car ce qui manque à l'unité morale de la France c'est un livre que tout le monde ait lu.

Mais ce qu'il faut surtout c'est éclairer les femmes, c'est les arracher au prêtre, à l'Eglise, c'est les rendre au sens du vrai, qui ne peut être contraire au bien. C'est à cette œuvre d'assainissement de l'esprit national que doit se consacrer la jeunesse. La France retrouvera son unité morale quand chaque homme aura émancipé la raison d'une femme.

Il est temps, grand temps d'agir, s'il n'est trop tard, pour enrayer le mal que notre indifférence a laissé accroître. Notre pauvre France a peut-être laissé passer le jour de sa rédemption possible. Depuis cent ans elle accumule les fautes, et semble, hélas ! vouloir démontrer au monde qu'il est quelque chose de faussé dans la mentalité de la race. Nos hommes po-

litiques paient cher leur erreur d'avoir laissé, avec dédain, les femmes à l'Eglise. Elles lui ont livré leurs enfants, c'est maintenant une question de vie ou de mort pour la France de rompre avec le pontificat romain qui menace de fonder de nouveau le gouvernement de l'ignorance sur les décisions des majorités crédules des campagnes.

Si, grâce aux suffrages des foules incompétentes et abusées, cent ans après la Révolution la France redevenait une théocratie analogue à celle des Brahmes, dans l'Inde, ou à celle du Sacerdoce thébain, en Egypte, en dépit des plus éloquentes patriotades, elle serait mûre pour subir la conquête des races rivales restées progressives, parce qu'elles ont su se faire libres du joug des prêtres.

Clémence ROYER.

LA VIE LITTÉRAIRE

Les journaux

Hamon et De La Salle sont bien aimables de m'avoir demandé cette rubrique pour l'*Humanité Nouvelle*. Je les remercie beaucoup d'avoir pensé à moi, mais je me demande si je n'ai pas eu tort d'accepter aussi vite. Je ne doute pas de mon immense talent, rassurez-vous. Je doute seulement de l'utilité de la rubrique.

Car il n'y a plus de vie littéraire. Autrefois, oui. Mais comme c'est fini ! Il n'y a plus que des appétits, des vices, des ridicules — et si peu ! car nous avons tous le même tailleur ! Il y a des rancunes et pas de haines. Il y a des vanités et pas d'ambitions. Il y a des journaux et pas de littérature.

Il y a des journaux. Ils publient des chroniques, des contes, des nouvelles, des feuilletons. Ils donnent, pour un sou, l'équivalent d'une bibliothèque. Du moins, c'est ainsi que le public juge, le public éternel badaud, dupe incurable. Et nous assistons au triomphe de la presse. Notre époque voit les plus grands tirages de quotidiens. Le volume édité en librairie ne se vend plus s'il n'a été, au préalable annoncé, prôné, recommandé par le quotidien. Le romancier est devenu le féal du reporter. Hélas !

Car il n'y a plus d'individualités ; il n'y a plus de sincérité ; il n'y a plus de courage. Nul n'écrit, maintenant, sans être hypnotisé par ce que les marchands de papiers à un sou appellent le « goût du jour ». Il ne s'agit plus de dire ce qu'on pense, il s'agit de faire une cuisine qui se vendra.

Cette cuisine doit passer par l'officine — ou l'office — du grand quotidien. Votre plat, jeune homme plein de rêves, sera flairé par tous les marmitons du secrétariat, souillé par toutes les chenilles de la rédaction. Vous serez lu par des gens qui baillent ; vous serez toisé par des gens qui suent ; vous serez complimenté par des gens qui ont les mains sales. Vous vous raidirez, parbleu ! Vous direz : « — Il faut en passer par là ! » Et après en être passé par là, vous serez tout de même surpris et attristé de voir que votre lyrisme est devenu une ordure.

Il n'y a plus de vie littéraire : il y a des journaux. Chateaubriand, Lamartine et Hugo ne pourraient plus débuter comme autrefois. Leurs œuvres n'arriveraient plus entières, hautaines, gardant toute l'auréole de l'inspiration, à des lecteurs vraiment soucieux d'une émotion d'art ou d'un heurt de pensées. Il leur faudrait — voyez-vous cela ? — faire comme nous tous, antichambre chez d'anciens larbins que les hasards des bureaux de placement ont conduits jusqu'aux cabinets directoriaux. Ils seraient obligés de recommencer l'éternel dialogue :

— Vous êtes monsieur Victor Hugo ?

— Oui, Monsieur.

— Oui, oui... Eh bien... ce n'est sans doute pas mal... pas mal... mais pas nouveau... vous ne pourriez pas nous faire du Mallarmé, ou du Gustave Kahn ?

Pour qu'on lui parlât ainsi, il faudrait, notez-bien, que Victor Hugo eût de puissantes recommandations. La plupart du temps, on n'en cherche pas si

long. Un garçon de bureau répond à Victor Hugo que M. le directeur n'est pas visible.

Chez les éditeurs — pas chez tous, mais chez beaucoup ! — c'est la même histoire lamentable. Un roman, des vers ? mais non ! Ça ne se vendra pas. Un almanach pornographique aurait bien plus de chances. Ceux des écrivains de ce temps qui persistent à exprimer ce qu'ils voient, ce qu'ils sentent, savent combien il est difficile d'arriver à *placer* une œuvre sortant des sentiers battus. Chaque fois qu'on innove, il faut s'attendre aux refus, aux rebuffades, aux impertinences, aux longs désespoirs qui font douter de tout — de soi, d'abord et de la beauté de l'action. Cela fait que les plus forts se retournent vers les journaux et publient en feuilleton ce qui devrait arriver au public vierge de la souillure des tables de cafés, des comptoirs d'épiciers ou des châlets à dix centimes. Mais quoi ? être publié au rez-de-chaussée d'un grand journal, c'est une bonne fortune. On devient tout de suite l'égal de Jules Mary ou de Paul Saunière. On devient celui dont « la suite à demain » fait tressaillir les petites ouvrières. C'est enviable, n'est-ce pas ?

Mais il n'y a plus de vie littéraire. Le meilleur chroniqueur, le feuilletoniste en vogue, le fantaisiste outrancier passent après le monsieur en racing-coat qui fait de la « publicité ». Les affaires avant tout. Une réclame pour la meilleure bicyclette, pour le meilleur dentifrice, pour le meilleur restaurant, pour la meilleure masseuse, cela passe toujours, cela est reçu partout, et cela rapporte des sommes folles.

Le journalisme et la librairie sont envahis par les faiseurs d'affaires. Ce sont des messieurs très bien mis, intelligents plus que vous et moi, et à qui on peut donner du pied sans crainte : ils se retournent et vous font la révérence.

Ils auraient grand tort de se fâcher. Ils sont les maîtres, nos maîtres, les maîtres du public qui croit naïvement une bonne partie de ce qu'ils disent ; et qui les respecte parce qu'ils sont cossus.

Il n'y a plus de vie littéraire. Le monde intellectuel est transformé en vaste bazar où tout est à vendre. Et cet article de début serait aussi mon dernier article, s'il n'y avait quelques journaux intéressants dont il sied de parler, trois douzaines de littérateurs qui méritent d'être étudiés dans leur influence sur les foules — et tant de malfaisants jocrisses qu'il s'agit de démasquer. La suite prochainenement. Je vous parlerai du *Figaro*.

EUGÈNE THEBAULT.

LA VIE POLITIQUE ET SOCIALE

BELGIQUE

Durant les mois de juillet, août et septembre il se tint en Belgique une série de Congrès ou nationaux ou internationaux des plus intéressants. Le premier en date est le *Congrès international du repos du dimanche* qui se tint à Bruxelles du 6 au 9 juillet. Diverses nations et trente-trois associations particulières y étaient représentées. Il fut voté des résolutions tendant : à accorder le repos dominical au personnel des services publics de transports et, à défaut, un certain nombre de jours de repos, les jours ouvrables ; à obtenir l'observation du dimanche dans l'administration publique (téléphone, douanes, etc.) et dans les magasins de marchandises autres que les denrées de première nécessité. Le Congrès a déclaré que l'initiative privée était insuffisante, que l'intervention des pouvoirs publics pouvait éventuellement s'appliquer à toutes les personnes employées en vertu du contrat de travail, et se produire en vue de la fermeture des magasins, le dimanche.

Du 23 au 25 juillet, ce fut le *Congrès international des habitations à bon marché* (Bruxelles). Cinq cents membres et onze gouvernements y adhéraient ainsi que des villes, des provinces. Selon M. Beernaert, il existe en Belgique 125 sociétés d'habitations ouvrières (39 de construction et 86 de crédit ; 112 anonymes et 13 coopératives). En huit ans, plus de 10,000 habitations ouvrières ont été construites. Le Congrès ne vota pas. Dans la discussion, les uns montrèrent l'insuffisance de l'initiative privée et la nécessité de faire construire des habitations par l'Etat. D'autres parlèrent en sens contraire ; d'autres encore préconisèrent l'intervention indirecte de l'Etat par les comités de patronage, les caisses d'épargne, etc. Les orateurs s'accordérent pour insister sur la nécessité de prendre des mesures afin d'assurer la conservation de l'habitation à bon marché à la famille, en cas de décès de son chef. L'utilité des enquêtes et d'une statistique permanente a été reconnue ; aussi fut décidée la création d'une commission permanente internationale des habitations à bon marché.

A peine ce Congrès était-il terminé que s'ouvrit le *Congrès des accidents du travail et des assurances sociales*, (Bruxelles, huit cents adhérents dont quatorze Etats). Commencé le 26 juillet, il se terminait le 31, après qu'on y eût surtout discuté l'organisation facultative ou obligatoire de l'assurance et la question de la couverture de la faute lourde. Il n'y avait point de vote. Les partisans de l'assurance libre, MM. Guyot, Cheysson, etc., se basaient sur les atteintes portées à la liberté et à l'initiative individuelles, sur la diminution du sentiment de responsabilité, etc. Les protagonistes, plus nombreux, de l'assu-

rance obligatoire, MM. Bœdiker, Forrer, Tarbouriech, Prins, etc., argumentaient d'après les heureux résultats de la loi allemande, les tendances de la nouvelle loi anglaise sur la réparation des accidents, le coût élevé de l'assurance libre, et l'obligation pour l'industriel d'amortir l'usure de son personnel, comme il amortit l'usure de son matériel, etc. La couverture de la faute lourde fut défendue par MM. Chimirri, Hector Denis, Mœller et autres, et fut combattue par MM. Prins, Guyot, Nitti parce qu'elle supprime toute responsabilité personnelle et est contraire aux bonnes mœurs, les accidents ne sont pas le résultat de la fatalité mais de la faute ou de l'imprudence de quelqu'un.

Le *Congrès agraire du Parti Ouvrier* qui se tint à Nivelles le 8 août fut d'une importance considérable. Il comptait soixante-dix délégués. Théoriciens socialistes et agriculteurs proposèrent des résolutions semblables. Deux points furent étudiés : les comices agricoles et l'organisation rurale. Après une discussion où prirent part MM. E. Vandervelde, L. de Brouckère, Hambursin, Hector Denis,etc., conformément aux conclusions de M. E. Vandervelde et contrairement à la thèse de M. H. Denis, fut voté le projet suivant de représentation des intérêts au sein des comices :

Classe I. — Capital, Propriété : Catégories 1re, Propriétaires ne cultivant pas; 2e, propriétaires cultivant; 3e, fermiers capitalistes (locataires).

Classe II.— Travail : catégorie 1re, ouvriers; 2e, petits propriétaires non capitalistes et petits fermiers (locataires).

Chaque classe aura une représentation égale quel que soit le nombre de catégories. Les comices fixeront les minima de salaires, règleront le taux des fermages, la teneur des baux, etc. En principe, le Congrès décide la création de prud'hommes agricoles conciliateurs et arbitres dans les conflits. Les délégués, unanimement, ont déclaré que la mutualité et la coopération étaient les types les meilleurs de l'organisation rurale, et ont rejeté la proposition de M. H. Denis de créer des syndicats mixtes. Les conclusions suivantes ont été admises :

1° La coopération et la mutualité sont d'excellents moyens de grouper les campagnards. Elles feront l'objet de la propagande du Parti Ouvrier (P. O.) ; 2° La coopération doit solliciter l'attention des sociétés coopératives du P. O. Nos *Maisons du Peuple* s'efforceront de rayonner dans les campagnes, d'acheter directement aux cultivateurs, d'établir des succursales dans les villages ; 3° L'attention des coopératives socialistes est attirée sur l'utilité de se fédérer et de créer une union fédérative commerciale ; 4° Parmi les modes de coopération agricole, nous signalons la coopération laitière, dont les progrès ont été rapides, tant à raison de la facilité relative de l'œuvre que des ressources qu'elle procure ; 5° Il y a lieu d'attirer constamment l'attention des ouvriers agricoles sur l'avantage qu'ils pourraient tirer de l'organisation syndicale au point de vue du relèvement de leurs salaires et de l'amélioration de leur situation matérielle. Il serait, en tous cas, désirable que les syndicats à créer se rattachent à une mutualité, à une coopérative d'alimentation, ou à toute autre forme d'organisation qui présente un intérêt immédiat pour ses membres ; 6° Les propagandistes s'efforceront d'organiser les ouvriers des campagnes en mutualités contre la maladie, en coopératives de consommation ; 7° L'organisation à créer doit tenir compte de la proportion des différentes classes sociales, de l'espèce de culture, des occupations des habitants, mais en tous cas il importera de ne pas perdre de vue le caractère de classe du P. O. et la nécessité d'organiser les travailleurs agricoles contre ceux qui les exploitent ; 8° Favorable en principe à tout mode d'organisation, nous estimons qu'il ne vaut que pour autant que l'esprit qui règne soit celui de la solidarité.

Il fut aussi décidé que le groupe agricole central du P. O. publierait un journal spécial *Le Laboureur*.

A la Maison du Peuple de Bruxelles, le 5 septembre s'est réuni le *Congrès des Conseillers Prud'hommes ouvriers*, auquel seuls ont participé les prud'hom-

mes socialistes. Il existe, en Belgique, vingt-sept conseils de Prud'hommes. Depuis 1810, c'est le premier Congrès de ce genre qui s'est tenu. Tous les participants étaient des ouvriers. Voici l'essence des plus importantes résolutions prises.

1. Les Conseils de Prud'hommes auront à voir si les règlements que l'on dépose à leurs greffes sont conformes à la loi ; 2. a/ Suppression de la voix prépondérante du président c/. Lorsqu'il y aura parité de voix, il sera nommé un arbitre, ancien conseiller prud'homme. 4. Les conseillers se tiendront au courant des habitudes et des coutumes des différents syndicats ; ils réclameront plus de justice, plus de bien-être pour la classe ouvrière ; pour les corporations qui n'ont pas de tarif de main d'œuvre établi, ils s'efforceront d'appliquer des prix normaux en vigueur et généralement payés dans les différentes industries ; 5. le Congrès émet le vœu de voir introduire dans le projet du contrat de travail, en cas de rupture régulière du contrat, le paiement immédiat des salaires dus à l'ouvrier et le droit de s'absenter pendant deux heures chaque jour pendant la durée du préavis ; 6. Les syndicats pourront, par suite de la loi du 15 juin 1896, améliorer la situation de leurs membres en réclamant partout des inspecteurs ouvriers nommés par les ouvriers ; 7. Attendu qu'il existe partout des sociétés de secours mutuels qui donnent généralement plus d'avantages que les caisses de secours d'ateliers, on doit réclamer la suppression de ces dernières ainsi que la loi nous y autorise. L'assurance de l'Etat doit être organisée ; 8. La suppression totale des amendes est adoptée à l'unanimité. La loi belge de 1896 défend de retenir plus d'un cinquième du salaire ; mais les directeurs des charbonnages tournent la loi en réclamant des dommages-intérêts ; 9. Le Congrès admet la gratuité complète pour les justiciables, l'accélération des affaires et le jugement des ouvriers par les ouvriers et des patrons, par les patrons ; 10. Le Congrès demande l'institution de Conseils de Prud'hommes dans toutes les communes importantes du pays ; 11. Toute contestation de salaires de ceux qui sont considérés comme ouvriers est de la compétence des Conseils de Prud'hommes ; 12. L'indépendance complète des conseillers prud'hommes dans l'exercice de leur mandat est admise. Le Congrès demande la rémunération du conseiller ouvrier et une loi punissant ceux qui, directement ou indirectement, pèseraient de leur influence patronale ou autre sur la position matérielle ou morale d'un conseiller prud'homme. 13. Le Congrès émet le vœu que *tous* les salariés des deux sexes soient justiciables du Conseil de Prud'hommes. Tout citoyen exerçant un commandement sur le personnel ouvrier est inéligible comme ouvrier aux Conseils de Prud'hommes.

Du 27 au 30 septembre Bruxelles vit les réunions du *Congrès international de législation du Travail*. Les gouvernements ne s'y étaient fait représenter qu'à la condition qu'on n'y émettrait aucun vote, qu'on n'y prendrait aucune résolution collective. Le socialisme belge n'y était pas représenté en tant que groupement, car certains industriels avaient refusé d'y siéger à côté du député Ed Anseele, l'organisateur de la coopérative *Vooruit*. Quelles modifications la législation protectrice des ouvriers a-t-elle subies dans chaque pays depuis la conférence de Berlin ? était la première question discutée. Alors que MM. Strauss et Yves Guyot développaient les théories de l'école Manchestérienne attribuant les avantages obtenus à la liberté et à l'initiative des ouvriers, les délégués en majorité furent partisans d'une législation ouvrière, montrant les progrès de la législation, particulièrement en Allemagne où cela n'arrêta point l'essor de l'industrie. Les autres questions étudiées furent : Les ouvriers mâles et adultes doivent-ils être soumis à un régime protecteur ? Notamment, la loi doit-elle limiter d'une manière générale la durée de leur travail ? Une protection internationale est-elle possible et désirable ? Dans quelle mesure et sous quelle forme ? etc. Dans toutes ces questions, les idées non interventionnistes de MM. Guyot, Valleroux, etc., ont été combattues par la majorité des membres du Congrès. M. Hector Denis soutint la nécessité d'une réglementation et d'une protection internationales et préconisa une vaste expérience, pour savoir jusqu'à quelles limites on peut réduire le travail sans diminuer la force productive. « Cette expérience, par

exemple, pourrait être faite dans l'industrie métallurgique belge qui comprend 20,000 travailleurs, et avec le concours et aux frais du gouvernement. »

Ce trimestre fut, en Belgique, le trimestre des Congrès, mais toutefois l'opinion publique fut encore préoccupée en ce temps par la manifestation antimilitariste, les élections (1), les grèves et les incidents de la démocratie chrétienne. Cent mille hommes et femmes, venus de tous les points du pays, ont parcouru les rues de Bruxelles, le 15 août, protestant non seulement contre l'organisation actuelle de l'armée belge basée sur le remplacement et le tirage au sort, mais aussi contre le maintien des armées permanentes. Cette *manifestation* antimilitariste a montré la puissance du parti socialiste et la volonté de la classe des travailleurs manuels et intellectuels de faire régner la Paix par le Socialisme.

D'après l'Office du Travail de Belgique, vingt grèves ont été signalées en juillet, mais leur nombre a beaucoup diminué en août et septembre. La plus importante a été celle des 25000 houilleurs du Borinage pour s'opposer à l'application d'un règlement d'après lequel il est défendu, sous peine d'amendes et de dommages, de quitter le travail tant que le charbon extrait n'a pas été enlevé Malgré les secours envoyés et l'aide du P. O les mineurs ont échoué, faute d'organisation. Leur lutte a duré deux mois. Le résultat tangible de cette grève est le début d'une propagande intense en faveur de l'organisation syndicale. Une autre grève de longue durée, mais de résultat heureux pour la classe ouvrière, a été celle de 375 ouvriers carriers à Lessines. Commencée le 26 juin dernier, soutenue par le P. O., elle s'est terminée le 8 octobre, après entente entre les grévistes et les patrons.

La démocratie chrétienne en Belgique se compose de la Ligue démocratique et du Vlaamsch Christene Volkspartij. Le 19 septembre se sont réunis à Bruxelles les délégués des Cercles affiliés à la Ligue démocratique. Il s'agissait d'exclure les démocrates-chrétiens des Flandres, les partisans de l'abbé Daens et de M. Plancquaert, à qui MM. Verhaegen, Helleputte et autres militants de la Ligue, reprochent : excitations à la guerre des classes, mépris des autorités religieuses, attaques incessantes contre les catholiques, parti-pris d'hostilité envers tous les groupes formant le parti catholique. Les Daensistes de leur côté, déclarent que les militants de la Ligue sont des domestiques des patrons et des catholiques, dont M. Woeste est le chef, et qu'ils ne suivent point les préceptes de l'Encyclique *Rerum Novarum* de Léon XIII. Après des discussions orageuses, le Vlaamsch Christene Volkspartij a été exclu de la Ligue démocratique, mais le but des chefs de celle-ci n'a pas été atteint, car suivi par la masse des paysans, il continue sa propagande dans les Flandres contre les grands seigneurs et les grands propriétaires. Les journaux catholiques ont chanté victoire à la suite de cette scission, à part quelques-uns qui déplorèrent la désunion du parti. Les journaux Daensistes n'eurent point l'air fort émus. Les libéraux s'en amusèrent. Quant aux socialistes ils constatèrent que cette propagande ouvre le chemin au socialisme dans les campagnes flamandes.

ÉMILIO.

(1) En 1894, dans l'arrondissement agricole de Waremmes, les catholiques avaient obtenu entre 9840 et 10319 voix, les libéraux entre 9298 et 9399 et les socialistes entre 1579 et 1582. En 1897, au premier tour, le catholique, M. Pilsaert, obtient 9583 voix, le socialiste, M. Hénault, 6684 et le libéral 6120. Au ballottage le catholique fut élu. A Beaumont (arrondissement de Thuin), il y eut une élection provinciale ; le catholique fut élu par 3873 voix contre 2077 au socialiste. Les socialistes gagnaient un millier de voix.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Quatre histoires de pauvre amour par Ch. Louis Philippe. — *Les Heures Harmonieuses* par Georges Rency et Henri Van de Putte. — *Ballades Françaises* par Paul Fort. — *Les Soliloques du Pauvre* par Jehan Rictus. — *Poèmes d'hier et d'aujourd'hui* par Léon Hennebicq.

. . . .

Mais, comme un empereur parmi les foules viles,
Je suis passé dans la campagne, indifférent ;
Car toujours, en mon cœur, l'impur amour des villes
Chantait plus haut que la forêt et le torrent.

Dans les routes des bois et dans les fraîches sentes,
Les augustes frissons des vieux arbres hautains
Ne me faisaient songer qu'à des robes absentes,
Et les ciels me faisaient regretter les satins.

Quand un vent balsamique arrivait des vallées,
J'avais des souvenirs pervers de parfums lourds ;
Et les soleils épars dans les nuits constellées
N'étaient pour moi que des bijoux sur du velours.

M. Ephraïm Mikhaël exprimait jadis en ces beaux vers le mépris qu'avaient pour la nature les Parnassiens, dont lui et quelques-uns de ses amis composaient l'arrière-garde. Leur amour de l'artificiel et du décor et leur souci exagéré de la forme les éloignaient de la nature, trop simplement belle pour les tenter. Une raison tout à fait contraire peut-être avait également rendu le XVIIe siècle aveugle aux splendeurs champêtres. Les recherches psychiques intéressaient seules à cette époque. Tous les écrivains n'étaient préoccupés que de la peinture des sentiments. Bossuet ne mêle jamais de descriptions à ses « boniments célèbres » pour employer le mot du philosophe Ursus dans l'*Homme qui rit* ; Pascal n'extériorise pas son moi. Les transports de l'âme, les tourments de la conscience animent, sans détails d'aucune sorte, les pièces des grands tragiques d'alors — dont le dédain de tout décor se révèle mieux encore par le peu de vérité apporté au théâtre, dans la mise en scène. Des commentateurs, pionniers aventureux, ont été dans leurs œuvres à la découverte d'oasis, de sources où l'on puisse se désaltérer. Rien! c'était nu et sablonneux comme le Sahara, et sec, sec, sec comme le hareng saur de Cros. Un jour pourtant, sous ce soleil brûlant qui allumait « les feux » de Pyrrhus, de Mithridate, de Bérénice et autres antiques, on trouva un peu d'ombre dans Racine. C'était *Sertorius* compatissant qui jetait ce vers, d'évocation magnifique, un des plus beaux du poète :

Laissant derrière moi l'ombre des Pyrénées !

Il est vrai que Racine écrivit plus tard le chant connu d'*Athalie:*

> Il donne aux fleurs leur aimable parure ;
> Il fait naître et murir les fruits...

mais il aurait pu continuer longtemps la confection de distiques d'une inspiration aussi mirlitonesque, sans prouver un bien vif amour pour la campagne. D'ailleurs, il la haïssait. Quand il se laisse entraîner par son souffle poétique, il se montre plutôt froid avec la nature; mais, sa lyre mise au clou, il devient même agressif. Que l'on consulte, pour se convaincre de ce dire, les lettres qu'il écrivit d'Uzès, étant jeune, d'âme tendre encore; des passages comme celui-ci y sont de précieux documents : « On fait ici la moisson ; on voit un tas de moissonneurs rôtis par le soleil, qui travaillent comme des démons, et, quand ils sont hors d'haleine, ils se jettent à terre au soleil même, dorment un moment et se relèvent aussitôt. Je ne vois cela que de mes fenêtres. »

Il a appelé le soleil par son nom — une fois. Corneille, lui, a été si étonné de trouver des étoiles dans Guilhen de Castro qu'il nous les a données telles quelles, sans les faire briller davantage, et ce sont de malheureuses petites étoiles bien tristes de n'avoir qu'une « obscure clarté ». Les fleurs sont toutes ficelées dans Flore et ses sœurs que taquine toujours ce coquin de Zéphyre, La mythologie est seule vraie et les auteurs voient tous Pomone dans les fruits. sont très respectueux pour Phébus et refusent d'appeler Diane la Lune en prenant la partie pour le tout. Fénelon nous promène dans des endroits assez boisés avec Télémaque pour compagnon, mais nous les connaissons comme des paysages de banlieue; il y traîne des morceaux de papier : des fragments de l'*Odyssée*.

Lafontaine est vraiment rustique, parfois, quoiqu'il consente encore à coucher avec la maîtresse d'Endymion. Virgile et Honoré d'Urfé se disputent son âme, et le divin latin l'emporte le plus souvent, il faut le dire à sa gloire. Aussi Boileau l'a-t-il puni du ridicule d'être sincère en ne le nommant pas dans son délicieux *Art Poétique*. Ce législateur du Parnasse (comme l'appelaient les professeurs de notre adolescence), ce grand poète (comme le titra Villiers de l'Isle-Adam) fut très mordant pour un malheureux confrère qui avait fait discourir des paysans « comme on parle au village » — ces fameux paysans qui ne devaient avoir accès dans la littérature que bien plus tard, et dont nous parlerons plus longuement dans un article subséquent.

On se promène dans les œuvres du siècle comme dans les jardins de Lenôtre. Tout est classé, bien en ordre, réglé. Il y a des allées bien droites ; le gazon n'est pas malhonnêtement chevelu ; les fleurs ne sont là que pour orner des vases ; les cours d'eau sont muselés; les arbres sont peignés, et les saules portent des perruques épaisses comme celles du Roy.

Il est convenu cependant de reconnaître chez Mme de Sévigné un goût de la nature d'une pureté introuvable chez ses contemporains. Lorsque son fils fait couper les beaux arbres du bois de Buron, elle se lamente sur le sort des Sylvains qui le peuplaient. Et les Dryades? Que vont-elles devenir? Est-ce qu'elles vont, elles aussi, aller se débaucher parmi les villes? Et Mme de Sévigné verse un pleur de femme au théâtre qui veut croire que « c'est arrivé ». Sainte-Beuve a grappillé dans toutes ses lettres ce que le soleil y avait fait mûrir naturellement. Mais c'est toujours le soleil de l'*Astrée* avec des rayons en sucre d'orge, qui enchante les jolies paysannes acoquinées aux petits abbés de cour. La nature de Mme de Sévigné porte des papillotes. Faisant comme les amoureux du bois de Boulogne, elle taille l'écorce des arbres, non pour y mettre un cœur percé d'une flèche, mais des devises, des sentences espagnoles à

la mode du jour, ou même latines comme cet « amor odit inertes » qui nous laisse rêveur sur le tempérament de la veuve encore belle.

Le XVI° siècle n'avait pas été beaucoup plus vrai dans ses descriptions rustiques, et les admirables morceaux de Ronsard et autres poètes ne sont souvent que des pastiches de l'antiquité. Il y a des demi-déesses qui se baignent dans des costumes primitifs, et parmi les forêts une armée do femmes des bois que dans la suite les singes ont probablement dû faire déloger. Car dans notre ère très positive toutes ces divinités sont plutôt dans une débine noire. Les arbres sont de plus en plus abattus. On saigne encore les Sylvains que Mme de Sévigné avait tenté de consoler ; on fait du feu avec les Hamadryades comme on met plus de laurier dans la sauce que sur le front sacré de Pan. Les satyres ont perdu toute considération ; certains d'entre eux échouent même en cours d'assises. Au dix-septième siècle, Delille, un vieillard pas dangereux, leur avait donné l'hospitalité dans des bocages un peu étroits, loin des ramures touffues d'une exubérance pas distinguée qui appartenaient à Jean-Jacques. Depuis on n'en parlait plus. Tout le monde les croyait occis. M. Moréas, en grec désireux des glorieuses choses antiques, a fait des recherches laborieuses avec trois de ses amis. Ils ont retrouvé des dieux ; et ils nous les montrent orgueilleusement; les uns manquent de bras, de jambes — de tête souvent, ce qui les fait causer de fort pitoyable façon. Les Faunes n'ont plus de bois sur la tête, et les Naïades restent sur une patte auprès d'une vasque à sec, que les petits amours, pris d'une rétention d'eau, ne peuvent plus alimenter. Les dieux s'en vont. Triste ! Triste !

Tout ce préambule est fort long pour présenter des volumes de contemporains, MM. Charles Louis-Philippe, Henri Van de Putte et Georges Rency, Paul Fort. Il était nécessaire de faire constater pourtant cette indifférence des classiques et des parnassiens pour la nature, afin de montrer mieux la réaction qui s'est produite aujourd'hui parmi les jeunes. Presque tous ont compris qu'il fallait aller chercher l'inspiration à une source de jouvence qui pouvait la faire éternellement belle ; ils ont communié en la nature vivante ; et nous félicitons surtout ceux qui n'ont pas voulu donner un nom à leur culte. L'épithète « naturiste » décore des poètes ; nous le regrettons d'autant plus pour eux qu'elle les force à enjoliver toutes leurs visions de légendes admiratives ; et ils en arrivent à un amour de la nature plus artificiel, exhibé comme une curiosité pour la séduction des badauds. Pour la plupart des écrivains d'aujourd'hui le paysage est bien un état d'âme, selon le mot si profond de F. Amiel. Ils sont réellement impressionnés par ce qu'ils voient, et leurs récits savent nous émouvoir.

« Passé le crépuscule en rose, advint le crépuscule en bleu où vivaient quelques ors. La tendresse du ciel se nuança, lactée ; des nuages délicats s'en vinrent, qui la vêtirent de voiles. Il y eut la beauté pieuse de ce qui disparaît. Et douces ! en écharpes éparpillées par tout l'azur comme si des doigts très longs d'archanges avaient glissé à travers elles et les avaient envoyées d'un grand geste partout, et translucides ! les nuées... Il y avait au ciel plus de charme que l'on ne l'ose rêver, l'on n'en pouvait détacher les yeux, et l'on restait sans penser à savourer les teintes.

« L'or de l'air avait des profondeurs et laissait s'exhaler selon des murmures, la vie de mondes. Passèrent des sons si vagues ! un grand frémissement sans doute des petites vies qui s'éteignent le soir ; mais si légers étaient ces sons que l'on croyait les entendre en soi, faits d'un bruissement des sens heureux. Tout vivait tièdement, l'air était conscient, et dans la grâce de l'ombre où le matériel s'immatérialise un peu, l'air semblait l'âme du monde, et l'air était exquis comme une âme en bonheur. »

C'est un extrait du livre de M. Ch. L. Philippe : *Quatre histoires de Pauvre*

amour (1). Si l'auteur avait attendu encore pour nous donner sa première œuvre, il aurait peut être supprimé le « Journal de Roger Jan » et écrit d'autres nouvelles comme « Le Clair amour et l'Innocence ». Ah ! la délicieuse chose que cette nouvelle ! Nous ne saurions dire l'impression de suavité, le charme exquis que donnent ces phrases limpides et simples par lesquelles enfantinement se déshabille une âme. Lisez ce livre ; des épithètes s'y trouvent, pas toujours heureuses ; il y a des mots de mauvais choix qui choquent dans certains endroits ; le premier chapitre — celui qui nous révèle l'âge de l'auteur — contient des passages entiers à supprimer, mais ces défauts ne comptent pas devant les admirables qualités qui nous enchantent. Ce sont de puériles souffrances d'amour racontées avec une telle fraîcheur qu'un attendrissement nous possède encore pour les avoir relues. Que M. Henri Van de Putte est donc heureux d'avoir été choisi comme confident du « Clair amour et l'Innocence » ! Il est vrai que lui aussi compte parmi les jeunes écrivains dignes de captiver notre attention. Il vient d'écrire avec son collaborateur Georges Rency les *Heures harmonieuses*, (2) où tous deux laissent déborder vers la nature en fête les effusions chantantes de leurs âmes :

Et la lumière est bleue, et l'heure est bleue et pure,
Et tout est jeune et frais d'une sève nouvelle
Cristal, cristal de l'heure ! Et, les yeux pleins d'azur,
On s'étonne en pleurant que la vie soit si belle.

Oui ! comme la vie est belle ! et comme vous la faites belle, vous qui la vivez mélodieuse et chaste en fortifiant vos êtres contre la sottise ambiante ! M. Rency est un poète exquis. M. Henri Van de Putte a le style suggestif nécessaire à de tels écrits. Le soleil est beau ; les regards sont clairs et les soirs infiniment purs. Mais tous ces paysages de beauté ne sont pas le cadre de sujets suffisamment émotifs ; l'homme et ses tourments ne les animent que bien peu. Cette réflexion semblera profane — à tort, car une action dans un décor n'en diminue nullement la splendeur. Et malgré leur grand charme nous sommes forcés d'avouer que les *Heures harmonieuses* sont à la longue d'une lecture un peu fatiguante.

Nous n'eûmes peut être pas le droit de mettre plus haut le nom de M. Paul Fort parmi les écrivains qui surent interpréter la nature d'une façon sincère, car, étant plutôt « naturiste », il aime à la contempler pour en tirer des sonorités de mots, de jolis motifs de phrases. Tels :

« Il venait des étoiles comme une odeur de miel, et dans le ciel doré volaient des astres bleus, et c'étaient, les étoiles, comme un bruissement d'abeilles, ailes bleues odorantes, autour d'un lys doré. »

Et ailleurs :

« Sur deux souliers pointus, prudemment avancés, la rosée commençait à réfléchir le jour, quand, le plus doucement, de ses gencives roses, l'aube épandit la bruine, d'entre ses dents de lait. »

C'est fort joli, et de toute grâce, mais c'est... de la littérature. Nous ne chicanerons pourtant pas M. Paul Fort sur le peu de vérité de ses *Ballades Françaises* (3) et sur leur manque de portée philosophique ou morale, ne voulant juger les auteurs que d'après leurs propres intentions littéraires. M. Fort a voulu faire un recueil de poèmes en prose — et ses poèmes sont somptueux. C'est le

(1) Vol. in-12 carré.— Bibliothèque de l'association. 3 fr. Paris 1897.
(2) Vol. in-4. 3 fr. Bruxelles 1897.
(3) Vol. in-18. — Paris 1897. — Société d'édition du *Mercure de France* 3 fr. 50.

CHRONIQUE MUSICALE

L'Opéra-Comique vient de nous servir l'œuvre couronnée du dernier concours de la Ville de Paris, une institution municipale à laquelle l'Art doit quelques bons points. L'heureux concurrent est M. Lucien Lambert, et son œuvre a titre: *Le Spahi*, du nom du roman d'où la pièce fut tirée.

L'idée d'extraire du livre en vogue un livret de drame ou de comédie musicale devait séduire l'imagination peu féconde de M. Louis Gallet; et en jetant son dévolu sur un titre de M. Pierre Loti, il ne fut que conséquent avec lui-même. Le malheur, c'est qu'il faut sincèrement plaindre le musicien qui eut à s'exercer sur un récit à l'eau de rose traduit en vers de confiserie. Ceci dit sans intention de l'exonérer des critiques sévères que lui vaudra certainement la déception générale, voyons rapidement ce que M. Lucien Lambert, — duquel nous attendions une œuvre, — a fait du pâle récit des amours du spahi Jean et de la noire Fatou.

Après un prélude symphonique d'une bonne facture, l'action s'ouvre, sur la place de Saint-Louis du Sénégal, par la criaillerie chorale, d'un esthétisme douteux, de marchands prônant leur pacotille. Bientôt se dessine un chant de Griots d'où il ressort clairement que les auteurs sont peu au fait de la mâle poésie des rapsodes soudanais; et ce chant lui-même ne tarde pas à être enlacé par un chœur de spahis clamant, à l'unisson, d'absurdes paroles sur l'air, bien connu, des *Plongeurs à cheval* : ce que fait dans la partition de M. Lucien Lambert la cantilène de la ballade grotesque naguère chère aux canotiers de Bougival, je n'en sais vraiment rien. Pendant que Jean constate que sa belle maîtresse, Cora, rêve d'autres conquêtes, l'esclave de celle-ci, Fatou, a obtenu du sorcier Samba un talisman d'amour qui va faire girer le cœur du spahi délaissé : ainsi commence ce long duo d'amour qui se développe en de telles banalités musicales qu'il n'y a pas lieu de s'y attarder davantage. Finalement, Jean, blessé à mort, expire sur le champ de bataille, sous les yeux de Fatou, la toile tombe. Et de tout ce poème lyrique (?) il ne reste qu'une sensation de vide absolu, tant la partition est inégale, sans unité, dénuée d'invention. Tout en reconnaissant la nullité complète des vers du parolier, on ne peut s'abstenir de déplorer le sans-façon avec lequel M. Lucien Lambert — imitant en cela ses devanciers comme ses contemporains — traite la prosodie : sous la diction musicale de ce compositeur, la langue française devient un déplorable galimatias. Voilà qui est bien attristant, si l'on songe que M. Lucien Lambert, parmi les musiciens de notre jeune école française, est un de ceux sur lesquels on peut le plus compter.

En la salle où s'élaborent, comme prochaines, les pantalonnades de Painpondor et Blaisinet, vient de se réinstaller le monumental orgue de Barbarie qui y sévira chaque dimanche, de deux à cinq, à la plus grande joie des fidèles de

cette synagogue de l'Art. Encore que la barbe fluviale, comme toute l'allure, du directeur des Concerts du Châtelet évoque assez bien l'image du vénérable Rhotomago, on ne saurait accorder rien de magique à sa pauvre baguette, lorsqu'on a la malechance d'assister aux lamentables auditions qu'il perpètre. Pendant que la *Geneviève* de Schumann n'est pas, précisément, *le dessus du panier* de ce maître, la *Première symphonie en ut majeur*, sans conteste, est la moins brillante des neuf sœurs issues de la plume géniale de Beethoven : or, le « va comme je te pousse » qui préside au destin de la musique chez M. Colonne n'a point, vous le pensez, relevé le prestige de ces deux œuvres pour lesquelles une exécution impeccable — comme on en trouve en Belgique et en Allemagne — est de rigueur.

Mais nous savons si peu, en France, ce qu'est un bon orchestre que, malgré les incertitudes, les hésitations, les bredouillements et la justesse souvent douteuse des instrumentistes de M. Colonne, le public se pâme quand même, se tord pareil à une nuée de bacilles au sein d'une goutte de sang pathogène. Du *Concerto en ut mineur* de M. Camille Saint-Saëns, je me soucie comme d'un solo de flageolet : point davantage ne m'intéresse l'activité digitale de M. Raoul Pugno, la seule musique me passionnant à l'exclusion de toute virtuosité, passée, présente ou future. La vérité m'oblige pourtant à constater que mes compatriotes ne partagent en rien ma froideur, car c'est avec frénésie qu'ils acclament l'interprète de M. Saint-Saëns. C'est pour la plus grande gloire du maëstro Massenet que M. Edouard Colonne a, ensuite, tourné la manivelle. Sans m'arrêter autrement à une tisane lyrique hostile à mon estomac, je ne puis m'empêcher de lui reprocher, à cette musique des *Erinnyes*, d'avoir tiré de l'oubli, où le tenait justement la main des Dieux, le médiocre Leconte de Lisle. Le *Concerto italien* de Bach a, encore, valu des succès à M. Raoul Pugno qui, même, dut *bisser* avec une *Gavotte variée*. Enfin, l'ouverture de *Rienzi*, de Wagner, a heureusement mis un terme aux méfaits de l'orchestre de M. Colonne.

Ce pendant que notre premier grand concert du dimanche — celui de M. Lamoureux passant, en fin de compte, entre les mains de M. Chevillard, ce qui n'est plus la même chose — nous offre si maigre pitance, il n'est pas sans intérêt de prendre note des nobles efforts de nos voisins de Bruxelles, ces *bons belges* se montrant, tout de même, un peu mieux avisés que nous en matière d'Art, de musique plus particulièrement. Donc, la Société des Concerts Ysaye donnera, cet hiver, sept concerts internationaux où l'on verra, tour à tour, au pupitre de chef d'orchestre : M. Félix Mottl, M. C. Villiers-Stanford, M. Johann Svendsen, M. Jehin, M. Giuseppe Martucci, M. Vincent d'Indy, chacun de ces maîtres dirigeant un programme de son cru. Il n'est pas difficile de concevoir la haute portée artistique d'un tel noble tournoi.

KOBOLD.

REVUE DES REVUES

REVUES ALLEMANDES

Les devoirs des fédérations locales de syndicats et la commission générale des syndicats allemands, par Ferd. Sturm. (*Neue zeit*, nº 49). — Il s'est produit dernièrement un conflit entre l'union des syndicats de Munich et la commission générale des syndicats allemands. L'union des syndicats de Munich s'est plainte des obstacles que suscitaient les statuts des unions centrales de métiers. La commission générale des syndicats allemands a entrepris d'écarter la possibilité de pareils conflits en déterminant la conduite des organisations locales. L'A. pense qu'elle s'est placée à un fort mauvais point de vue. Elle pense en effet que les unions locales de syndicats doivent se garder avec soin de se développer d'une façon indépendante. Elles ne doivent le faire que suivant la règle déterminée. Elles deviendraient nuisibles au mouvement ouvrier, ajoute la commission générale, si elles se considéraient comme des organisations autonomes, si elles s'immisçaient dans les questions réservées aux fédérations centrales, si elles s'occupaient enfin de choses que le code fédéral de l'empire interdit de traiter. Enfin la commission générale voudrait que les statuts fédéraux fussent observés dans leur sens strict par les unions locales. L'A. fait remarquer qu'il y a un certain inconvénient à se prononcer aussi nettement. Les statuts des fédérations centrales ont été faits quand il n'existait pas encore d'unions locales entre les syndicats. Il se trouve, en outre et de l'aveu même de la commission générale, que bien peu de fédérations centrales de métiers peuvent arriver par leurs propres forces à soutenir une grève de la corporation et qu'il faut avoir recours aux listes de souscription que les différents syndicats d'une même localité lancent. Il ne semble donc pas que ces unions locales soient un tel danger pour le mouvement ouvrier allemand. La commission générale n'en persiste pas moins à proposer des mesures d'une complication très grande destinées à ramener à la hiérarchie et à la subordination sinon les unions locales, ce qui serait difficile, au moins les éléments de celles-ci, les syndicats. M. F. S. déplore que la commission générale veuille ramener les choses au point où elles étaient quand il n'y avait pas d'unions locales ou quand il y en avait fort peu. Il conclut en constatant tous les services que peuvent rendre en se complétant les unions centrales et les unions locales de syndicats.

La méthode critique, par Ch. Ruyssen. (*Sozialistische monatshefte*; août).— L'A. déplore que l'on s'en tienne entre socialistes à une méthode purement synthéthique. Il croit à la nécessité d'étudier les éléments sur lesquels on opère. Il demande qu'une connaissance du domaine psychologique vienne compléter la méthode économique en politique. Il convient de la difficulté du but mais il en marque aussi toute l'importance.

La connaissance, par EDOUARD DE HARTMANN. (*Die Zeit* (août). — M. de H. publie dans cette revue une longue étude sur la connaissance. Dans le numéro du 28 août, il examine en particulier l'utilité des méthodes dialectiques. Il passe en revue la dialectique aristotelicienne, celles de Hegel, de Bahnsen, de Haller. Il ne reconnaît de valeur durable qu'à la première. La dialectique de Hegel ne paraît avoir que peu de prix pour lui, il s'oppose surtout à ce qu'on la considère comme une composition de la méthode inductive et de la méthode déductive. La méthode dialectique de Hegel s'oppose diamétralement pour l'A. à la méthode déductive; elle n'a rien de commun avec la méthode inductive. La dialectique réelle de Bahnsen n'a pas plus grande valeur. Celle de Haller conduit à la destruction de toute connaissance ainsi qu'à un fâcheux indifférentisme pratique. La seule utilité de ces méthodes pour M. E. de H. c'est de rappeler au philosophe qu'il ne doit pas oublier de considérer tout sous différents aspects sans jamais confondre entre elles les différentes formes de connaissances.

LÉON RÉMY.

REVUES DE LANGUE ANGLAISE

La concentration de la richesse. — Sous ce titre un article de M. Herman Taubeneck dans l'*Arena* donne d'utiles renseignements au sujet de la distribution proportionnelle des richesses aux Etats-Unis. En premier lieu la richesse totale du pays, qui en 1870 était de 3,900 fr. par tête, en 1880 de 4,350 fr. s'est accrue en 1890 à près de 5,000 fr. Or, George W. Holmes, cité par l'auteur, établit dans une étude sur le 11e recensement de la population des Etats-Unis, que onze millions et demi de familles possèdent moins de dix-sept milliards et demi de dollars, tandis qu'il n'y en a qu'un million qui se partagent le restant, soit quarante-deux milliards et demi, ce qui fait, en comptant cinq personnes par famille, moins de 1,500 francs par tête pour près de 60 millions d'individus, plus de 38,000 fr. pour les cinq millions et demi qui restent. En d'autres termes, 91 pour cent des familles possèdent 29 0/0 des richesses nationales, et sur les 9 0/0 qui en possède 71 0/0 il y a 4,000 millionnaires qui possèdent un cinquième des richesses totales. Charles B. Spahr, également cité, aboutit aux mêmes conclusions par l'étude de statistiques d'enregistrement. Son tableau est le suivant : un million et demi de familles possèdent 56 milliards de dollars, 11 millions en possèdent 9, ce qui fait des moyennes de 185,000 francs pour 12 0/0 des familles, de 4,100 francs pour le 88 0/0 qui reste. Ou, en d'autres termes, 1 0/0 des familles possède 51 0/0 des richesses totales. Ou encore il y a 125,000 familles qui possèdent chacune plus que 99 des autres familles ensemble. Enfin les conclusions de M. Shearman sont les suivantes ; 25,000 personnes possèdent plus de la moitié du capital total, 93 0/0 des familles vit avec moins de 2,000 francs chacune par an, 98 0/0 avec moins de 5,000 francs. Par d'autres statistiques, il trouve que 200,000 personnes possèdent 70 0/0 des richesses totales.

Walt Whitman et la critique américaine. — La critique littéraire d'aujourd'hui aux Etats-Unis garde vis-à-vis de Walt Whitman une attitude quelque peu inattendue, ou du moins qui peut paraître telle en France. Son œuvre, accueillie ici avec enthousiasme, n'est acceptée là-bas que sous réserve, et c'est à l'Amérique qu'il a échu de la juger au nom de l'art et d'en condamner une grande partie. Le monde littéraire américain — et le peuple, dit-on, ne lit guère Whitman — s'irrite de ce que l'on ait cru entendre dans les *Feuilles d'herbe* une voix nouvelle qui disait l'espoir d'un peuple jeune. Ce monde ne veut pas être jeune et n'a qu'une peur c'est qu'on le trouve inculte. Qui connaît la politique et la finance américaines ne doute pourtant aucunement que l'Amérique connaisse bien les bienfaits de notre civilisation. M. Chapman, on peut le croire, exprime la pensée de ses confrères lorsque dans le *Chap Book* il entreprend de tomber Whitman. Le reproche qu'il lui adresse de n'avoir pas su se plier à ce qu'exigeait de lui notre société, d'avoir été, comme le dit avec un certain mépris M. Chapman, un vagabond, est à négliger. Ce qui est plus grave

c'est qu'on l'accuse d'avoir ignoré la vie. Il ne fut, dit-on, pas humain, il ne se mêla pas à la vie humaine, ou plutôt il vécut au milieu d'elle sans la vivre elle-même. Lui qui célébra la vie ne fit que la chanter. C'est le blâme que s'attire tout poète. Mais jusqu'à trente ans Whitman ne chanta pas, il vécut toutes les vies, sauf celle sans doute d'homme de lettres. C'est ce qu'on lui reproche. A vrai dire, on lui reproche aussi d'avoir idéalisé la vie. Il fut romantique, romanesque, amant du merveilleux. Ce sont ceux qui ne voient jamais de merveilles qui le disent, et qui trouvent théâtrales les *Feuilles d'herbe*.

Trois critiques américains ont répondu, toujours dans le *Chap Book*, à M. Chapman. M. Triggs trouve que M Chapman ne comprend pas Whitman et cite tous ceux qui l'ont compris. M. Hale estime que M. Chapman exprime, un peu brutalement, la vérité en qualifiant Whitman de charlatan, mais que d'autre part lorsqu'on néglige son charlatanisme, il lui reste tout de même « un pouvoir vivifiant. » Enfin M. Maurice Thompson veut bien admettre que Whitman ait possédé le « sens poétique », bien qu'il n'ait su s'en servir et que les Feuilles d'herbe ne contiennent « ni art, ni pensée, ni beauté, ni quoi que ce soit qui éclaire ou qui inspire » M. Thompson.

Le seul art parfait. — C'est, d'après M. Godfrey Blount dont l'*Artist* étudie l'œuvre et l'esthétique, l'art qui est d'abord utile. Le seul artiste est celui qui commence par être artisan. Voir la nature et en rendre l'impression, aussi bien que peindre dans un atelier avec modèles et accessoires, ce n'est pas pour M. Blount faire de l'art, mais seulement étudier en vue de l'art. La décoration est donc le seul art comme elle est aussi le commencement de tout art. Les « Beaux-Arts » d'après M. B... sont à peine de l'art, n'en constituent tout au moins que la conclusion, et loin d'en être la fin, au sens de la finalité, en expriment bien plutôt la dégénérescence. Cet art parfait exige deux choses: l'existence d'une vivante tradition et l'observation du principe que la raison primordiale pour qu'une chose existe, c'est qu'elle soit utile. M. B... définit, assez obscurément, la tradition. « La théorie de l'évolution appliquée à l'enseignement de l'art ». Cette tradition, M. B... l'enseigne en faisant parcourir à l'élève toute l'échelle des motifs de décoration qu'on peut emprunter à la nature. C'est au moyen de cette tradition que l'artiste doit exprimer son imagination, ce qui est le but de l'art, ce qui doit être le plaisir de l'artiste et ce qui est son droit. « L'art de la décoration est l'art de représenter des types d'êtres et d'objets, non des individus et c'est là pour l'artiste sa seule façon d'exprimer ce qu'il pense, ce qu'il imagine. » Pourvu que l'artiste exprime ce qu'il veut, M.B... fait peu de cas du métier. Au point de vue de la réalisation pratique de ses théories, M. B. . se montre très sceptique à l'égard des efforts tentés actuellement en Angleterre pour développer l'art industriel dans les villages. Les paysans fabriquent des quantités d'objets inutiles sur des modèles fournis par ceux qui se sont donné pour mission de leur enseigner l'art et copient servilement des dessins, plus ou moins artistiques, sans en comprendre le sens, dans le seul but de trouver à se débarrasser de ces objets inutiles auprès de quiconque voudra bien les leur payer quelques francs pièce. Il est absurde, dit M. B..., de vouloir apprendre l'art aux paysans, l'art, qui est l'expression du plaisir qu'il y a à vivre, n'étant possible qu'à ceux qui en éprouvent. Il faut d'abord apprendre aux paysans assez d'industries utiles pour qu'ils puissent connaître le bien-être et des conditions de vie relativement satisfaisantes.

Pour ce qui est de l'art, « faire chez soi ce dont on a besoin chez soi » — « home made for home use » — est le précepte de M. Blount. Que le paysan fabrique lui-même les menus objets dont il se sert, et possède pour remplacer les ornements divers qu'il achète et que l'industrie en gros fabrique aussi laids que possible, des vases de terre, des assiettes, des coupes, des boîtes, qu'il a façonnés lui-même, quelque rude qu'en soit la façon.

REVUES BELGES ET HOLLANDAISES

Multatuli, par ROLAND DE MARÈS (*Avenir Social* juillet). — Il est bon, de révéler de temps à autre, ce génie, qu'une élite seule est parvenue à comprendre et a fini par admirer. Multatuli, de son vrai nom Derves Dekker, est ce littérateur hollandais qui dans *Max Havelaer*, se fait le défenseur du peuple javanais pressuré par ses compatriotes, qui depuis lui ont voué une haine implacable, car le Havelaer est l'enregistreur de la psychologie bourgeoise en général, et bien des pensées formulées il y a quelque 30 ans sont encore vraies aujourd'hui Son œuvre est considérable. En dehors de son *Ecole des princes*, dont les fragments ont été traduits en français, il laisse sept volumes intitulés *Idëen*, dans lesquels il résume les sentiments qu'il éprouvait pour les puissants et les humbles. Multatuli est pour la Hollande ce que Heine est pour l'Allemagne ; l'un et l'autre ont été méconnus par leurs contemporains.

Recueillir des faits par J. DE WACHTER (*De Nieuwe Tyd*, juillet). — Pour sa défense le prolétariat a besoin de munitions et ces munitions sont des arguments C'est dans ce but que l'auteur fait appel à tous ceux qui en Hollande, — pays où le mouvement socialiste n'a pas encore pris l'ampleur qu'il possède dans les contrées avoisinantes — désirent aider au mouvement d'émancipation de la classe ouvrière. Chacun dans sa sphère pourra fournir des arguments, collationner des statistiques, en un mot, apporter son tribut de collaboration pour faire l'histoire du capitalisme en Hollande. Plus il y aura d'arguments, plus les répliques seront certaines de produire leur effet. Le travail doit autant que possible être divisé, et pour qu'on ne perde pas un temps précieux à faire plusieurs fois la même chose, M. de Wachter propose que les membres récemment élus députés, en prennent la direction.

L'Orient et la Chrétienté. (*Spectateur catholique*, août.) — Trois questions avaient été posées par la direction de cette revue : 1° Les nations chrétiennes sont-elles solidaires les unes des autres ? 2° Les intérêts de la civilisation chrétienne peuvent-ils être sacrifiés au maintien de la paix à tout prix ? 3° Y a-t-il deux morales, une morale de l'individu et une de l'Etat ?

Nombre d'artistes tels que MM. Barrès, Léon Bloy, Ch. Morice, Walter Crane, des sociologues, comme Ed. Picard, Tarde, Denis, Grave et de nombreuses personnalités du monde catholique ont répondu au questionnaire. La foi, étant le lien qui unit cette dernière catégorie d'hommes, leurs réponses sont plus ou moins ressemblantes. Les réponses des littérateurs et socialistes, au contraire, sont des plus diverses. Depuis le sarcastique Léon Bloy qui trouve que les nations sont solidaires du même crétinisme et qu'il n'y a plus de morale, jusqu'à Jean Grave qui pense que la question se résout dans la lutte entre exploiteurs et exploités et que ces derniers ont chacun leur morale à eux, il y a autant d'airs différents que de réponses reçues. Citons cependant encore celle de M. Denis qui croit que les trois questions se résolvent dans la dernière. « Il n'y a qu'une morale sociale et sa plus haute expression est dans la solidarité humaine. Mais l'organe propre à en assurer le triomphe fait défaut. Les nations de l'Occident devraient être cet organe, et la seule solution à poursuivre devrait être dans l'autonomie de la confédération des provinces des Balkans. » Et pour la réalisation « tous les hommes de bonne volonté devraient confondre leurs efforts, qu'ils se réclament de l'Eglise comme vous, ou comme moi de l'Humanité. »

PAUL DEUTSCHER.

REVUES FRANÇAISES

L'Eveil artistique chez les Anglo-Saxons, par G. D'AZAMBUJA (*La Science Sociale*, septembre 1897).— Prétendre avec l'A. de cet article qu'il n'y a pas eu de peinture anglaise avant l'esthéticien Ruskin et l'école préraphaélite, c'est re-

fuser volontairement d'ouvrir les yeux devant les tableaux de Turner. Il est aussi inexact d'affirmer qu'il n'y a pas de peinture espagnole, allemande, scandinave et même italienne et qu'il y a seulement des peintres espagnols, allemands, scandinaves et italiens. Ceci dit, Ruskin n'en est pas moins un chef de départ qui méritait aussi bien le livre que lui a consacré M. de la Sizeranne que l'article où M. d'Azambuja l'étudie sur le terrain plus étroit de son influence comme initiateur de l'âme anglaise à l'émotion artistique. Quiconque a rencontré dans nos musées ces groupes d'Anglais et d'Anglaises s'arrêtant devant un Van Eyk, un Holbein ou un Léonard de Vinci pour regarder... leur Boedeker, devine ce qu'il a fallu d'empire à Ruskin pour révéler l'art à un peuple qui en ignorait l'alphabet, et puis après lui avoir révélé l'art, l'en pénétrer et lui imposer le culte du beau comme une religion. Sur ce chemin, avec son esprit analyste, l'Anglais devait aller loin, plus loin que le latin qui ignore à quel âge il a appris l'alphabet de l'art, tant il lui semble l'avoir connu de tout temps. Après cela, on peut pardonner à Ruskin les excentricités de sa queue d'esthète et les siennes propres, ne fussent-elles même pas, comme le veut M. de la Sizeranne, les voies par lesquels la doctrine entrait dans le cerveau de ses compatriotes : les pantalons et les redingotes étranges de Barbey d'Aurevilly ne l'empêchaient pas d'être un grand artiste.

Ruines et antiquités religieuses javanaises, par EUGÈNE GALLOIS. (*Revue générale internationale*, Juillet 1897). — L'île de Java possède encore les ruines de temples boudhistes où le culte de Boudha est mêlé à celui de Vishnou. C'est Boeroe-Boedor, près de la ville de Djocjakarta, avec le petit temple de Mendoët; c'est Brambanan, entre la station de Kalossan et celle de Brambanan. M. G., qui a étudié ces temples, en explique l'architecture et l'ornementation sculpturale. Cette étude était opportune avant que les ruines ne devinssent méconnaissables comme celles des temples de Tjandiloro et de Tjandi-Plaossan, ce qui ne peut manquer d'arriver puisque, malheureusement, le gouvernement hollandais ne fait rien pour la conservation de ces épaves d'un art oublié que sauvegarde seule la piété de gardiens volontaires, impuissants contre les tremblements de terre et l'œuvre du temps.

Hoche est-il mort empoisonné? par le DOCTEUR CABANÈS (*Revue des Revues*, 1er octobre 1897). — Le docteur C. s'efforce, contrairement à la thèse de M. Paul Déroulède qui n'a rien d'historique, aussi bien qu'à la légende qui veut que Hoche ait été empoisonné, de démontrer que le vainqueur de Quiberon est mort naturellement. Il précise même le genre de mort naturelle, la phtisie pulmonaire. On sait que l'opinion des contemporains est contraire au système soutenu par le docteur Cabanès qui a le tort de ne pas discuter les assertions de Beauchamp, ce qui eut été intéressant, Beauchamp étant à coup sûr tout, excepté un honnête homme, mais ayant été initié au secret de toutes les polices du début de ce siècle qu'il servit successivement. Or, le témoignage de Beauchamp est d'autant plus digne d'attention qu'il corrobore les affirmations de Rousselin, autre policier qui a servi les Jacobins comme Beauchamp servit l'empire et la royauté. Thibaudeau et La Réveillère-Lépeaux, auxquels le docteur C. donne au contraire crédit, n'en méritent point beaucoup, car ils sont en réalité deux des accusés. Pour La Reveillère, ce seraient les belles royalistes qui auraient tué Hoche par un mode d'empoisonnement fort analogue à celui qui résulte de l'emploi des cantharides. Pour Thibaudeau, il a la probité de rappeler, en niant le crime, que l'on accusa hautement le Directoire. M. le docteur C. croit à l'épuisement de Hoche dont la santé aurait été ruinée depuis son séjour à la Conciergerie. Bergounioux a cru trouver dans le procès-verbal l'indication des ravages produits par le sublimé. La famille a toujours admis la maladie de poitrine négligée. C'est également le diagnostic du docteur Debove. La démonstration du docteur C., sauf examen de la thèse contraire qu'il n'a pas fait, semble se soutenir assez bien : on sait d'ailleurs que le marquis de Roys, petit-fils de Hoche, a récemment promis de publier, *quand il en serait temps*, les documents conservés dans la famille, cette promesse qui contraste avec la timidité des renseignements de la lettre du 17 octobre 1894 que publie M. C.,

semble faire prévoir d'intéressantes révélations, car si Hoche est mort phtisique, il n'est pas besoin d'attendre pour le dire.

L'Education du peuple en France et en Angleterre, par HENRY BÉRENGER (*Revue de Paris*, 15 septembre 1897). — Analyse des efforts faits pour répandre l'instruction et la développer dans la classe populaire. L'auteur constate l'existence en Angleterre d'un enseignement supérieur populaire qui n'a pas d'équivalent en France. — *Les horreurs et les héroïnes de la guerre de Cuba* (*Revue des Revues*, 1er octobre 1897). — Détails intéressants sur les résultats de la politique du général Weyler et sur les organisateurs cubains aux Etats-Unis des comités de secours et de propagande. — *La traite des Chinoises en Amérique*, par CHARLES-J. HOLDER (*Revue des Revues*, 1er octobre 1897). Renseignements précis sur l'esclavage chinois en Amérique, surtout sur l'esclavage féminin et sur la lutte soutenue par les missions contre les sociétés chinoises qui se livrent, à San-Francisco, à cet odieux trafic. A. SAVINE.

REVUE ITALIENNE

Psychologie collective et finance, par V. TANGORRA (*Pensiero italiano*, juillet-août). — « Nous sommes bien en avant, dit M. Sergi, dans la psychologie individuelle ; mais pour la psychologie collective nous ne sommes qu'aux premiers pas : lorsque celle-ci aura fait de véritables progrès, bien des sciences politiques et sociales devront être reconstruites entièrement. » La science financière est une de ces sciences : une théorie financière coordonnée au développement super-organique des peuples, présenterait la finance comme liée aux lois de l'histoire et de l'évolution sociale. Une finance psychologique, au lieu de celle qui se borne à l'examen des purs phénomènes financiers, serait au plus haut degré une science morale, et par conséquent douée dans la plus large mesure du caractère de science humaine que toutes les disciplines sociales devraient avoir. La nature intime du phénomène financier émane en fait de la manière de sentir et de penser d'une société donnée, et a par suite son explication dans la théorie du vouloir social, dont le problème demeure un des plus complexes de la psychologie contemporaine. Beaucoup des besoins collectifs ne sont que de véritables états de conscience publique, et c'est en elle qu'on doit chercher la loi et les raisons de leur production. L'activité productrice financière est autre, selon les diverses phases de la civilisation. Des fins publiques jadis considérées comme absurdes sont depuis arrivées à être l'objet de tous les soins des gouvernements, et à absorber une part toujours plus grande des revenus des Etats. D'autre part, des buts jadis ardemment souhaités ont été mis de côté, et tout à fait négligés pour faire place à d'autres plus réclamés par la nouvelle opinion publique. On peut enfin remarquer les divers degrés de répugnance avec lesquels les diverses classes sociales supportent la pression des impôts ; la diminution de cette répugnance au fur et à mesure des progrès de la culture et de la justice sociale ; les caractères complexes qu'elle prend, surtout dans les sociétés primitives et inférieures ; ses liens avec les conditions générales des esprits et de l'ambiance psychique. Or, tous ces faits, bien importants et aujourd'hui presque pas du tout explorés, ce sont les progrès de la démopsychologie, et rien autre qui les mettront en leur juste lumière, et qui les expliqueront définitivement. Le phénomène financier est de nature sociale, même plus que le phénomène économique : il suppose toujours la collectivité, tandis que cela n'est pas essentiel à l'activité économique. Les moyens pour atteindre à ces nouveaux horizons de la science des finances ne sont encore fournis aujourd'hui ni par la sociologie ni par la psychologie : mais c'est bien là qu'ils s'élaborent lentement. L'heure viendra sans doute, où de l'immense trésor de matériaux recueillis dans ces champs dûment élaborés, s'ouvrira une ère nouvelle aux études financières.

MARIO PILO.

REVUES RUSSES

La dissolution de la commune rurale sous l'influence de l'exiguité des lots de terre par K. KATCHOROVSKI (*Novoié Slovo*, juin et juillet). — L'A. fait une étude minutieuse très documentée sur l'état actuel de la propriété collective du sol en Russie et aborde la passionnante question de savoir si cette forme de possession foncière pourra se maintenir dans l'avenir?

Il suit l'évolution de la propriété collective du sol dans les communes rurales et, parmi les modes multiples d'application dans celles-ci du principe de la collectivité, il distingue six moments essentiels: 1° *Occupation*: les familles occupent librement tel ou tel lopin de terre qu'elles cultivent à leur gré. (Actuellement, on trouve cette forme seulement en Sibérie). Elles possèdent pour ainsi dire, en propre. Dans cette première phase, le pouvoir de la commune n'apparait que potentiellement. — 2° La population s'étant augmentée, la commune *assigne* désormais, des lots de terre à ses membres. — Extension du pouvoir de la commune et restriction du droit individuel sur la terre — 3° *Répartition des lots de terre en quantité égale entre tous les membres de la commune*. Le pouvoir de la commune atteint son point culminant. — Triomphe complet du principe de la propriété collective — 4° et 5° Partage des terres en lots répartis entre les familles et non entre les individus. Commencement de la dissolution de la commune et de la constitution de la propriété individuelle. En fait les enfants héritent des lots familiaux. — Restriction du pouvoir de la commune en proportion de l'élargissement des droits de l'individu. — 6° Ces lots se transformeront au cours du temps en véritable *propriété individuelle*, ne différant de celle-ci qu'en ce que le domaine de ces propriétaires est divisé en bandes de terre séparées et se trouvant dans plusieurs champs plus ou moins éloignés les uns des autres. Cette dernière forme de propriété présente le retour à la première phase où l'individu est propriétaire d'un certain terrain par le fait de son occupation. La seule dissemblance qui existe entre ces deux modes extrêmes de possession, c'est qu'actuellement, le détenteur d'un certain lopin de terre, dont il a pleine jouissance, est tenu de payer une rançon, annuellement, durant un nombre d'années consenties ou en une fois.

L'A. démontre que toutes les communes rurales en Russie ont suivi ces différentes phases et qu'une partie d'entre elles ont déjà accompli cette évolution. L'A. constate, avec l'appui des chiffres, que plus la population d'une commune est dense, plus sont rares les répartitions des lots de terre détenus par ses membres. Il en conclut à la fatalité de la disparition, en Russie, de la propriété collective. Dans un avenir prochain elle devra faire place à la propriété individuelle. Et c'est là la cause essentielle de ce fait que les répartitions des lots sont effectuées dans des périodes de plus en plus éloignées. Dans les communes très denses ceux de ses membres qui détiennent des lots de terre à peine suffisant à leur entretien, s'opposent énergiquement à toute nouvelle répartition qui aurait pour résultat de rendre les lots encore plus exigus.

Le principe de collectivité s'affaiblit ainsi sans cesse et l'habitude de posséder en propre s'affirme, consacrant la propriété individuelle.

Notre jury et les tentatives de restreindre sa juridiction, par DANEVSKI. (*Russkaïa Mysl*, avril). — L'A. analyse le projet de la commission d'études des réformes nécessaires dans l'institution du jury. Après l'acquittement de Véra Zasoulitch par les jurés de Pétersbourg, une des plus grandes préoccupations du gouvernement russe fut, sinon d'abolir l'institution du jury, au moins de soustraire à sa compétence toutes les affaires accusant un caractère politique. En effet, en vertu des lois du 8 mai 1878 et du 7 juillet 1889, tous les délits dits politiques et une série de ceux de droit commun furent assignés à la juridiction d'un nouveau tribunal. Dans celui-ci les juges de la couronne sont assistés par les représentants de toutes les classes de la société choisis parmi les personnalités se trouvant à la tête de différentes institutions ou administrations et connues pour leur dévouement au gouvernement. Depuis, la presse salariée ne s'est pas lassée d'attaquer l'institution du jury et de déverser sur lui toutes les calomnies imaginables en insistant en même temps sur sa suspension. D'autre part, la presse libérale mettait toute son ardeur pour le défendre.

Dès le début (novembre 1896), la commission, sous la présidence de N. Mouravieff, s'était prononcée, en principe, pour le maintien du jury, sous la réserve, toutefois, de certaines améliorations nécessaires à y apporter. La majorité de la Commission se déclara absolument opposée à toute nouvelle restriction de la compétence des jurés. Une proposition fut présentée pour la création d'un nouveau tribunal spécial avec des jurés qui délibéreraient avec les juges. Mais, pour être éligibles, ceux-là devraient justifier d'un cens plus élevé au point de vue économique, intellectuel et professionnel. Cependant, l'opinion prédominante dans la presse était en faveur du jury actuel pour lequel elle demandait la restitution complète de tous les droits dont il fut revêtu par la loi de 1864. Néanmoins, M. Danevski et certains autres juristes défendirent cette opinion que toutes les affaires judiciaires devaient être soumises au jugement des nouveaux jurés, à l'exception des délits et crimes politiques qui seraient jugés par le tribunal de la couronne, avec le concours des représentants de toutes les classes.

En réunion pleinière, la majorité de la commission s'est prononcée en faveur de l'extension de la juridiction des jurés. Mais d'après l'avis exposé par M. Deitrich, procureur général, par un substitut et un sénateur, la restitution au jury de tous les droits dont il fut revêtu au moment de sa création présenterait un danger. Ces messieurs proposèrent la création d'un jury spécial sur le modèle des *Schœffel* dans les tribunaux allemands. Le sénateur alla même jusqu'à demander que toutes les affaires importantes, sans en excepter les causes politiques, fussent jugées avec le concours de ces nouveaux jurés. Le procureur général ajouta, que dans le cas où la création de ce tribunal mixte présenterait des difficultés, il serait nécessaire d'introduire l'ordre de choses adopté depuis 1890 à Genève, à savoir que le président du tribunal jouit du droit d'assister aux délibérations des jurés dans le but de diriger les débats, mais sans le droit de voter. Le projet élaboré par la commission concorde entièrement avec cette proposition du procureur général et se base sur le principe d'unification; l'élément officiel et l'élément national seront confondus dans le même tribunal. Ce tribunal mixte ne fonctionnera pas d'une façon générale mais, sous le nom de *jury spécial*, il sera un tribunal supplémentaire à celui qui est en vigueur actuellement et qui prendra le nom de *jury commun*.

M. Danevski estime que le *tribunal mixte*, dans lequel siégeront *trois* juges nommés par la couronne et *neuf* élus par le peuple, présente une forme intermédiaire entre le tribunal avec les juges de la couronne et les représentants de toutes les classes de la société et le tribunal avec les jurés; qu'il est inférieur à celui-ci et supérieur à celui-là. Il est favorable au projet de la commission, attendu qu'il établit pour l'élection des jurés un cens plus élevé au point de vue de l'instruction générale et professionnelle des candidats, et il considère cette nouvelle forme comme une transition qui contribuera à laisser une plus large part à l'élément populaire dans les tribunaux russes. En somme, dit-il, c'est un compromis qui permettra de concilier sur un terrain neutre les partisans et les adversaires de l'institution du jury et qui, en même temps, fera reconnaître la nécessité de la représentation populaire dans le tribunal. Il espère que la forme usuelle, la meilleure, de la distribution de la justice l'emportera, le *tribunal mixte*, après avoir englouti celui de la couronne avec des représentants de toutes les classes de la société, à son tour, fera place au tribunal avec un jury. D'après le projet de la commission, tous les délits et crimes, y compris les crimes politiques, qui ne comportent pas la peine capitale ou tout autre condamnation dépassant la réclusion dans une maison correctionnelle, seront assignés à la juridiction du tribunal mixte. Seulement, les crimes contre la personne du tsar ou d'un membre de sa famille, contre la patrie, préparation d'insurrection, etc., en total au nombre de trente, seront réservés à la compétence du tribunal de la couronne avec les représentants de toutes les classes. Néanmoins, sur l'ordre de l'empereur ils pourront être jugés par le sénat, mais aussi avec le concours des représentants de toutes les classes de la société. Le crime de l'attentat contre la vie du tsar et autres crimes importants pourront, sur l'ordre de l'empereur, être jugés par la *cour suprême pour les crimes de droit commun*.

Marie STROMBERG.

REVUE DES LIVRES

LIVRES FRANÇAIS

Les conséquences de l'Antisémitisme en Russie, par N. CHMERKINE. — vol. in-18. — 3 fr. 50. — Guillaumin et Cie, éditeurs — Paris 1897. — Voilà un livre qui est vraiment d'actualité en ces temps d'alliance franco-Russe ; les français qui le liront se rendront compte des conditions d'existence des paysans de l'immense empire des Tsars et des procédés des capitalistes qui les exploitent ; ils apprendront ainsi à connaître le peuple auquel notre gouvernement a lié nos destinées.

M. C. fait remonter la responsabilité de l'antisémitisme à Bismarck, qui avait besoin de provoquer une diversion à la politique agressive de la Russie. L'agitation qui a été la suite de la campagne menée contre les juifs aboutit aux mesures d'expulsion de 1882, que l'on considère comme absolument impolitiques. Quand on eut émancipé les paysans du servage, on leur distribua des terres, sans leur donner les moyens de les cultiver ; sans avances, et même souvent sans outils, ils durent recourir à l'emprunt sur leurs récoltes futures. Les juifs furent au premier rang parmi les prêteurs ; mais ils n'étaient point les seuls, les paysans riches, les propriétaires fonciers, les popes, les papodias (femmes de popes) et autres capitalistes très orthodoxes s'empressèrent de les imiter. Les conditions usuraires provoquèrent un mécontentement général : les prêteurs orthodoxes détournèrent la colère populaire sur les juifs, provoquèrent des émeutes antisémites d'où sont sortis les décrets d'expulsion. Ces mesures, suivant M. C., ont aggravé la situation et ont été la vraie cause, bien plus que le manque de récolte, de la terrible famine de 1891-92.

L'Usure ne s'est pas atténuée pour cela, au contraire jamais les juifs n'ont pris du taux ausi élevés que les prêteurs orthodoxes . ainsi, d'après des recherches statistiques des Zemstvos, l'intérêt prélevé par les paysans riches, les Popes, les Papodias (leurs femmes), les propriétaires fonciers vont parfois jusqu'à 520 0/0 par an, soit 10 0/0 par semaine : et ne descendent guère, au-dessous de 60 0/0 par an. Les juifs prêtaient à meilleur marché et ne dépassaient rarement 96 0/0 !! L'expulsion des juifs a également laissé toute latitude aux accapareurs orthodoxes, les *Konloks*, d'exploiter les paysans, et de leur acheter leurs blés à des prix dérisoires pour le revendre avec un profit de 300 pour cent, parfois. L'auteur constate d'après les chiffres officiels une diminution relative dans le produit des impôts et une diminution absolue dans la consommation populaire, dans les produits des récoltes, dans la surface ensemencée et dans le chiffre des affaires commerciales depuis les mesures d'expulsion ; cette diminution est surtout appréciable dans la grande Russie d'ou les juifs ont été chassés, et s'est fait bien moins sentir dans la zone de l'habitation privée. Il en est de même pour la mortalité et l'ivrognerie qui seraient bien plus considérables dans la grande Russie que dans la zone juive.

Il y a des détails navrants dans le livre de M. C. : ainsi, beaucoup de paysans ayant eu leurs chevaux dévorés par l'usure sont obligés de s'atteler à leur charrue avec leur femme et leurs enfants ; quant à leur nourriture, dans la grande

famine, elle s'est composée d'un horrible mélange dans lequel il n'entrait guère que 20 0/0 de farine et qu'on trouvait encore le moyen de leur vendre 50 kopecks le pound. L'*Economiste français* a avoué que les paysans ont même dû manger de l'écorce de bouleau. M. C., attribue les conditions terribles de la population paysanne de Russie à l'expulsion des Juifs ; il a sans doute raison quand il dit que les capitalistes chrétiens sont d'autant plus rapaces qu'ils se sont débarrassés par l'antisémitisme de concurrents gênants et qu'ils exercent aujourd'hui le monopole de l'exploitation des ouvriers et des paysans, mais il n'en sera pas moins vrai que l'établissement du régime capitaliste devait produire les maux dont il se plaint, que les Juifs soient expulsés ou non.

La dureté des capitalistes Russes est certes plus implacable que celle des capitalistes de l'Ouest de l'Europe ; la misère du prolétariat Russe est par suite plus horrible. Cette situation ne devrait-elle pas préoccuper nos hommes d'Etat et, à leur défaut, les écrivains qui s'occupent des questions sociales ? se figure-t-on bien ce qui pourrait résulter d'une révolte de la faim éclatant dans une population de 100 millions d'hommes exaspérés par leurs longues souffrances ? Oublie-t-on les hordes de tartares et de mongols, qui peuvent être entraînés dans leur mouvement et déborder avec eux sur l'Europe ?

Il semble que cette pensée hante l'A. car il cite les réflexions suivantes de Nicolas One. « L'histoire est la plus implacable des déesses ; elle dirige impitoyablement son char sur des monceaux de cadavres, non seulement pendant la guerre, mais aussi durant le développement pacifique et économique des Etats, et nous sommes malheureusement si peu raisonnables que nous n'osons examiner les faits froidement sans y être contraints par des souffrances d'une gravité démesurée. » Il conclut, du reste, lui-même ainsi : « Fermer les yeux devant ces désastres qui nous menacent de plus en plus serait peu raisonnable et cette indifférence peut coûter cher, très cher même à la Société. Combien de ruines et de douleurs seraient conjurées, si l'opinion publique observait les faits plus consciencieusement et avec plus de réflexion ! » C'est fort juste, mais trop de gens ont intérêt à égarer l'opinion publique et à l'endormir.

Ch. Brunellière.

L'évolution régressive en Biologie et en Sociologie par Demoor, J. Massart et E. Vandervelde. — Vol. in-8° de 324 pages avec figures. — 6 francs. — Paris, 1897, Alcan éditeur. — Chez les intellectuels du socialisme, un mouvement se produit depuis quelque temps qui nous semble du meilleur augure. A l'*action*, jusqu'ici plus ou moins aveugle ou empirique, ils prétendent donner pour compagne obligée l'*étude* ; à des doctrines dont la maturité a été trop peu éprouvée, ils entendent imposer le contrôle, et au besoin le complément et le correctif, de vérités scientifiquement acquises. Ils considèrent, très justement selon nous, que l'œuvre des transformations sociales ne doit plus être abandonnée, comme par le passé, à la seule force des choses, et qu'un facteur nouveau doit y intervenir : l'application voulue et raisonnée des lois naturelles qui régissent les phénomènes sociaux.

Déterminer les lois auxquelles obéissent les forces de la nature et s'en faire une arme pour contraindre ces mêmes forces à agir à notre gré et pour notre plus grande utilité, dans la mesure du possible, voilà bien la tâche finale de la science ; et l'on sait avec quel prodigieux succès elle est en train de l'accomplir sous nos yeux dans les domaines de la mécanique, de la physique et de la chimie. Tout fait dès lors présumer que c'est au moyen de données fournies par la science pure que pourront être résolus les si complexes problèmes de la sociologie pratique.

Mais les sciences les plus diverses, nous le savons, s'éclairent les unes par les autres, coopèrent réciproquement à leur progrès. La sociologie devait par conséquent demander aux connaissances voisines ce complément de lumière ; à la biologie elle s'est premièrement adressée. En effet une réelle analogie paraît exister entre un organisme social et un organisme vital, l'un et l'autre nous offrent des éléments formateurs systématiquement groupés, soumis à un renou-

vellement incessant, qui réalise une série de formes successives constituant son *évolution*. Le parallélisme entre la sociologie et la biologie s'étend plus loin encore : ici et là ce ne sont point seulement des corps individuels qui prennent naissance, grandissent, mûrissent, vieillissent et meurent ; ce sont en outre des *espèces*, c'est-à-dire des types d'organisation qui se différencient dans l'espace et se succèdent dans le temps. Aussi à l'évolution *ontogénique* s'ajoute l'évolution *philogénique* ; c'est en ce langage que s'expriment les naturalistes, et leur terminologie s'adapte également aux faits relevant du sociologue.

Parmi les travaux qui ont inauguré ce nouveau champ de recherches comparatives, le plus récent, et non certes le moins important et le moins solide, est la publication que viennent de faire MM. Demoor, Jean Massart et Emile Vandervelde, sous les auspices de l'Institut des Sciences sociales de Bruxelles. Les auteurs — deux naturalistes et un sociologue — ont associé leurs compétences spéciales et leurs talents bien connus pour réaliser une œuvre qui semble excéder les pouvoirs d'un seul, à en juger par certains essais malheureux signés de noms célèbres.

Du reste, le jeune et éminent leader du Parti Ouvrier belge et l'un de ses collaborateurs actuels, M. Massart, s'étaient déjà entendus pour la rédaction en commun d'un ouvrage qui fût comme le prélude de celui dont nous nous occupons actuellement : *Le Parasitisme organique et social*, publié dans la Société nouvelle, avait précédé l'*Evolution régressive*.

Comme le titre du livre l'indique, le sujet traité cette fois est le grand phénomène de l'évolution, envisagé à un point de vue partiel, dans l'une des multiples formes particulières qu'il est susceptible de revêtir. Mais quels sont au juste les caractères différentiels de l'évolution *régressive* ? Nous ne saurions mieux faire que de laisser parler nos savants auteurs :

« Le mot « Evolution » n'implique pas lui-même aucune idée de progrès ou de regrès. Il désigne toutes les transformations que subit un organisme ou une société, indépendemment de la question de savoir si ces transformations sont favorables ou défavorables...

Le terme d'évolution progressive renferme les idées de marche en avant, de développement, de perfectionnement, de différenciation croissante et de coordination progressive des fonctions ou des organismes différenciés. L'évolution régressive, au contraire, c'est le retour en arrière, la décadence, la dégénérescence : l'atrophie des organes chez la Sacculine, la réduction des feuilles chez les plantes parasites, la décroissance des corporations à la fin de l'ancien régime (p. 17, 18). »

Ces définitions posées, les auteurs passent à l'exposition, comme pour ainsi dire au moyen d'un registre en partie double, de tous les différents effets, de tous les différents modes que peut présenter le regrès évolutif, d'un côté, dans l'ordre biologique, de l'autre, dans l'ordre sociologique.

Rien de plus instructif et en même temps de plus intéressant et de plus attrayant que ces rapprochements analogiques, à la fois si ingénieux et si plausibles, entre deux classes de faits à tel point hétérogènes.

L'analyse biologique d'une part, l'analyse sociologique d'autre part, placent sous nos yeux des groupes de faits et d'aperçus nouveaux qui se font pendant d'un côté à l'autre. Très précieux par eux-mêmes — autant que notre mince compétence nous donne le droit d'en décider, — ces documents respectifs voient leur prix se décupler par l'enseignement capital que la sagacité des auteurs a sû en tirer, la démonstration qu'un lien de concordance naturelle, vraie, relie ensemble le monde de la biologie à celui de la sociologie, les unit sous une même loi supérieure, et facilite les solutions poursuivies par le sociologue au moyen des solutions parallèles déjà obtenues par le biologiste.

Maintenant nous allons jeter un rapide coup d'œil sur les points les plus saillants de cette œuvre considérable. Le livre débute par une dissertation très approfondie, très forte, sur la nature et sur le degré des assimilations permises entre le phénomène vital et le phénomène social, signalant le danger et la puérilité de certaines exagérations à cet égard. Et disons à ce propos qu'à nos an-

teurs revient le mérite d'avoir, les premiers, établi la juste démarcation entre les lois biologiques et les lois sociologiques, en démontrant que les sociétés contractuelles ne sauraient être assimilées sans abus à des organismes vitaux.

Qu'est-ce qu'un organisme et qu'est-ce qu'une société ? Qu'est-ce qui constitue véritablement l'individu tant vital que social ? En quoi les sociétés, chez l'homme et chez les animaux, (notamment celles des abeilles et des fourmis) sont-elles comparables aux colonies animales, c'est-à-dire à ces agrégats de plantes ou d'animaux élémentaires constituant certaines plantes et certains animaux collectifs ? Tels sont les questions préliminaires qui s'imposaient à des esprits philosophiques ; les auteurs de l'*Evolution régressive* ne pouvaient manquer d'en déblayer tout d'abord leur chemin et s'ils s'en sont acquittés magistralement, qu'il nous soit permis ici d'exprimer le regret que sur un tel sujet ils aient cru pouvoir négliger de mentionner la célèbre doctrine du *polyzoïsme* des vertébrés, à laquelle le Dr Durand de Gros a attaché son nom, et qui a valu à ce novateur audacieux un « hommage d'éclatante réparation que M. Edmond Périer, professeur de Zoologie au Museum d'histoire naturelle s'est plû à lui rendre devant l'académie des sciences dans sa séance du 4 mars 1895. On sait que d'après cette conception biologique l'organisme humain ne serait pas, comme on l'avait cru universellement jusque là, une unité irréductible, un bloc compacte, mais une association de véritables animaux élémentaires,ayant chacun son cerveau représenté par l'un des centres nerveux de la mœlle épinière, ses nerfs de sensation et de mouvement, ses organes de rapport et enfin sa conscience, son *moi* propres. Un pareil mode d'organisation est évident et incontesté chez les animaux articulés, tels que les vers, les insectes, etc. ; le Dr Durand de Gros s'est appliqué à démontrer qu'il n'était point particulier aux représentants inférieurs de l'animalité, mais qu'il s'étendait aux vertébrés, sans en excepter l'homme. L'organisme humain serait donc plus qu'une société de cellules, éléments *composants* reconnus de cette collectivité, et serait en outre une société de véritables individualités vivantes, conscientes, à système nerveux, éléments *intégrants* de l'individu total. C'est là l'hypothèse du *polyzoïsme* et du *polypsychisme* qui pourrait éclairer peut-être d'un jour inattendu la question des concordances biologico-sociologiques.

L'extrait suivant de la table analytique des matières de l'*Evolution régressive* peut donner une idée de la variété et de l'importance des études qui constituent l'œuvre de MM. Demoor, Massart et Vandervelde : — *La régression dans l'évolution des institutions et des organes. — Dans l'évolution des organes et dans l'évolution des institutions toute transformation est nécessairement accompagnée de régression. — Tous les organismes portent des organes réduits. — Toutes les sociétés contiennent des survivances. — Formes du mariage, organisation familiale. — L'ordre de régression chez les animaux, chez les végétaux, et en sociologie. — Une institution ou un organe disparus peuvent-ils reparaître ? — Cause de l'évolution régressive. — L'atrophie des organes et des institutions. — La cause de la persistance d'institutions et d'organes non fonctionnels.*

Nous regrettons que notre insuffisance et les limites étroitement imparties à ce compte rendu nous empêchent de nous étendre comme nous l'aurions voulu sur le beau travail de MM. Demoor, Massart et Vandervelde. S'il nous est donné de juger une œuvre d'aussi haute érudition, nous dirons en terminant qu'elle commande l'admiration et la reconnaissance tout à la fois de ceux que les progrès de la biologie passionnent et de ceux qui appellent de tous leurs vœux une intégrale reconstitution sociale sur des bases scientifiques.

SORGUE.

LIVRE ITALIEN

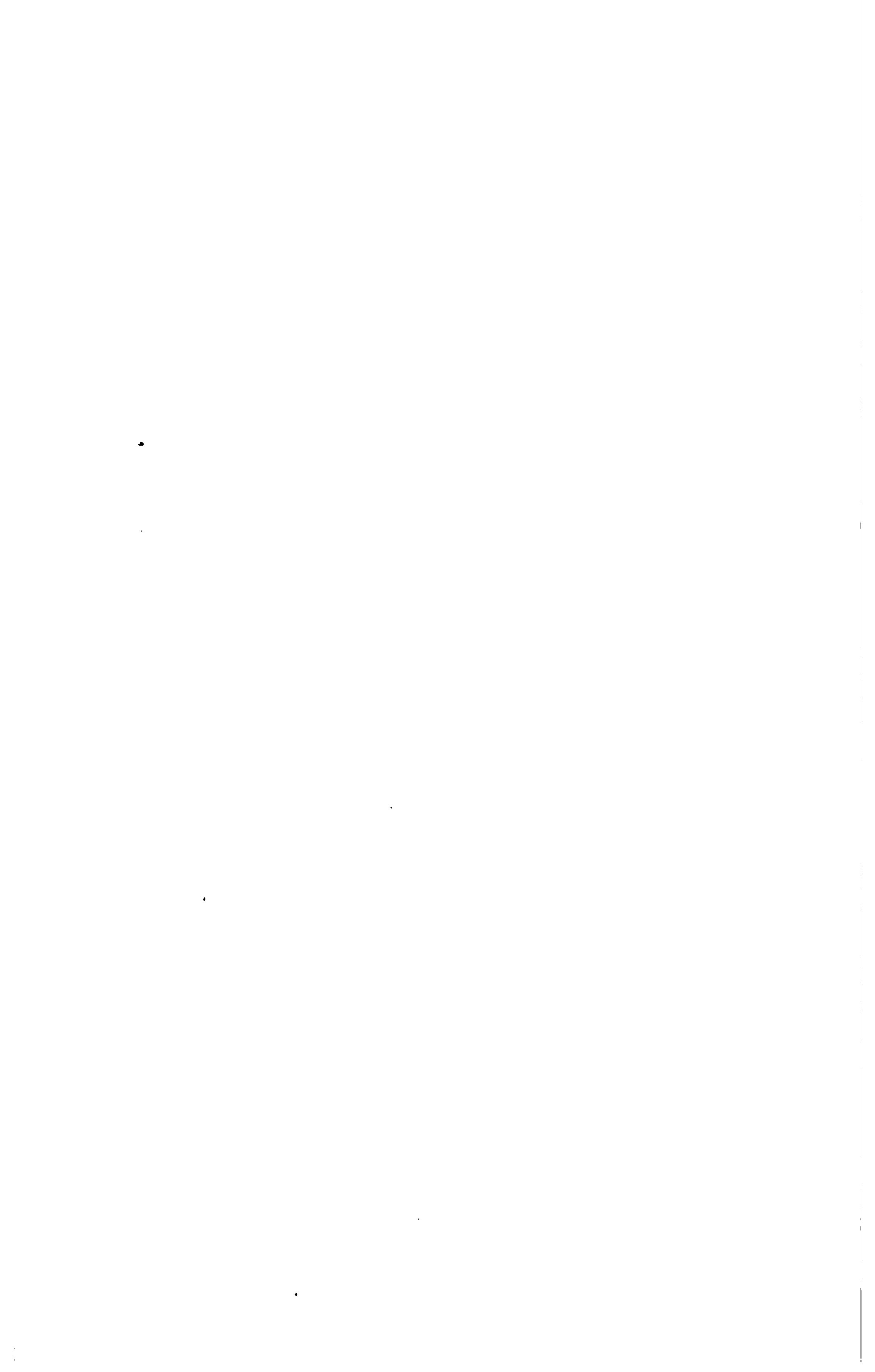
La coppia criminale, par SCIPIO SIGHELE. — 2e édition. — Vol. in-8, 216 pages. — Turin, 1897, Bocca, éditeur. — Le jeune et vaillant criminaliste et sociologue étudie ici l'étrange phénomène de la lente ou soudaine imposition de la volonté par un esprit fort sur un faible. Il part des associations de ce

genre chez les normaux, dans l'amitié, l'amour, le mariage, la famille ; passe à travers les degrés successifs de la dégénération, comme le couple suicide, le couple aliéné, le couple adultère, le couple duelliste, la prostituée et le souteneur, l'incube et le succube, où toujours l'un des deux obéit à l'autre par une espèce de fascination, souvent avec répugnance, mais sans force pour se révolter ; et arrive ainsi aux vrais criminels, aux assassins, aux infanticides. Le livre fait partie d'une série d'études très importantes et personnelles sur le crime collectif, à laquelle appartiennent aussi *La Teoria positiva della complicita* et *La folla delinquente*.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

***Nos baigneuses* par P. de Lano et Reutlinger ; album in-4°, 1re série, 3 fr.50; suite de photographies en couleur représentant les baigneuses sur les plages à la mode ; album à l'usage des collégiens et des vieillards, excitant sensuel d'intérêt artistique très secondaire. Simonis Empis, éditeur. — *Les socialistes au Pouvoir* par Hippolyte Verly ; vol. in-16 petit de 168 p. avec figures ; 1 fr.; ouvrage de propagande antisocialiste si absurde qu'il vaut mieux pour l'auteur qu'on ne le critique pas ; Le Soudier, éditeur. — *Discours* prononcé par M. Albert Colas, président de la société des Etudes philosophiques et sociales ; brochure in-18 de 13 pages ; intéressant discours d'ouverture des travaux de cette société refondue, rajeunie, société fondée en 1881 par Clémence Royer ; les sociologues et les philosophes tiendront à être membres de cette société.— *Medicina Sociala* par P. Zosin : brochure in-18 de 63 pages ; propagande socialiste à tendances libertaires ; conférence faite à un congrès des étudiants roumains ; Bucarest, 1897.— *Le désarmement ou la guerre* par Léon Laffitte ; vol. in-18 de 166 p., 2 fr.; petit volume en somme très bien fait, rempli d'idées justes; conclut au désarmement, à la fédération des peuples ; montre que les Alsaciens-Lorrains ne tiennent plus à la guerre, oublient la patrie française ; nous conseillons aux chauvins de lire ce livre ; Paris 1897 ; Paul Ollendorff, éditeur. — *Le minimum de salaire en Belgique* par Lucien Le Foyer ; brochure in-18 jésus, 100 pages ; 1 fr. 50 ; résumé soigné, dense, précis, net des faits et des idées sur ce sujet si important ; tendance contre le minimum imposé légalement; Paris 1897, Giard et Brière éditeurs. — *Troupignac et Laboucane* par Auguste Foubert, suivi de l'*Enfance Martyre*, souvenirs de Mettray ; vol. in-18 de 171 pages ; roman ou plutôt propos philosophiques sous forme d'aventures plus ou moins banales en Amérique ; les moyens ont trahi les désirs de l'auteur car cela ne vaut pas cher ; les souvenirs de Mettray sont beaucoup mieux, on sent que cela a été vécu et on regrette que l'auteur n'ait pas remplacé *Troupignac* par des souvenirs de sa vie aventureuse ; Paris 1897. — *L'expulsion des juifs* par Ernest Renault ; vol. in-18 de 282 pages ; 3 fr. 50 ; roman ridicule en une langue ! ! Paris 1897, A. Pierret, éditeur — *L'âme enfantine*, 50 chansons pour les écoles par Marc Legrand ; vol. in-18 de 108 pages ; cartonné ; avec musique ; chansons assez bonnes surtout celles sur la nature, les animaux, le travail, les métiers ; nous aimons moins celles sur la famille et surtout sur la Patrie ; l'esprit en est passablement rétrograde ; livre classique ; Paris 1897 ; Armand Colin éditeur.— *Le socialisme rationnel* ou précis de l'économie sociale d'Agathon de Potter, d'après le collectivisme de Colins par Jules Bufquin des Essarts; brochure in-18 de 102 pages; 1 fr. Exposé très clair, très simple, en phrases courtes, lucides du socialisme dit rationnel, très bonne brochure de propagande; Bruxelles 1897. — *Contes de Poupées* par Ad. Van Bever, vol. in-12 de 77 pages. Livre intéresssant où l'auteur a tenté, en de courtes proses, de nous évoquer les gestes gracieux et enfantins des légendes chevaleresques ; Clerget, éditeur.— *Vers libres* par E. J. Villeméjane, broch. 46 pages. Vers beaucoup trop libres même et très mauvais, de forme s'entend, car au point de vue des idées on ne peut que féliciter le courageux auteur ; 1 fr. — *Lucienne* par Aymeric Prince, 368 pages. Attrayante étude de mœurs contemporaines où maints lecteurs trouveront matière à de subtiles discussions. A noter de savoureuses descriptions ; P. V. Stock éditeur; 3 fr. 50.**

TABLES



TABLES

INDEX ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS

La lettre B indique qu'il s'agit de la bibliographie.

La lettre R indique qu'il s'agit de la Revue des Revues.

La lettre C qu'il s'agit de la chronique littéraire.

A

ADAM (PAUL). — L'année de Clarisse, la bataille d'Uhde, 226. C

AYME (F.). — Guillaume II, une éducation impériale, 632. B

AZAMBUJA (G. D'). — L'éveil artistique chez les Anglo-Saxons, 765. R

B

BAILLY (EDMOND). — La fille laide, vers. 654.

BALLAGUY (P.). — Revue des Revues françaises, 104.

BANCEL (A.-D.). — Revue des livres français, 373.

— Trade unionisme, mutualisme et néo-coopératisme, 701.

BARNAVOL (E.). — En marche, vers, 427.

— L'idée, vers, 428.

BAZALGETTE (LÉON). — Symbole social, 68.

BÉRARD (A.). — Sur l'anarchie, 506. B

— La relégation, résultats de la loi de 1885, 495. R

BERNARD-LAZARE. — Les porteurs de Torches, 224. C

BERNSTEIN (E.). — Problèmes du socialisme, 241. R

BJORNSON. — Au delà des Forces, 98. C

BLAVET (E.). — Au pays malgache, de Paris à Tananarive et retour, 631. B

BORCHARDT (JULIAN). — La conception matérialiste de l'histoire, 257.

BOUGLÉ (C.). — Les sciences sociales en Allemagne, 378. B

BOUTILLIER DE SAINT ANDRÉ. — Une famille vendéenne pendant la grande guerre, 120. B

BRUNELLIÈRE (CHARLES). — Revue des livres français, 245, 508, 770.

C

CABANÈS (Dr.). — Hoche est-il mort empoisonné ? 767. R

CALWER (R.). — Les dividendes et les coopératives, 490. R

CAMMAERTS (E.). — Les paveurs, vers, 335.

CECIL (H. MORTIMER). — Pseudo Philosophy at the end of the XIXth century, 510. B

CHARLES-ALBERT. — Revue des livres français, 118.

— L'art et la société, 319. B

CHARNAY (MAURICE). — La vie sociale et politique en France, 617.

CHÉLARD (RAOUL). — Les Russes et les Hongrois, 496. R

CHIRAC (A.). — Les discussions sur la Banque de France, 407.

— L'accaparement immobilier et les compagnies d'assurances, 496. R.

— La légende anarchiste : les origines chrétiennes, 623. R

CHMERKINE (N.). — Les conséquences de l'antisémitisme en Russie, 770. B

D

DANEVSKI. — Etude sur la peine capitale, 242. R

— Notre jury et les tentatives de restreindre sa juridiction, 768 R
DANVILLE (G.). — Vers la mort, 102. C
DAUDET (LÉON A.). — La flamme et l'ombre, 615. C.
DAYOT (A.). — Journées révolutionnaires, 1840-1848, 633. B
DEGALVÈS (J.) et E. JANVION. — L'école libertaire, 206.
DELSOL (PIERRE). — Retour, villanelle, 715.
DEMOLINS (E.) — A quoi tient la supériorité des anglo-saxons, 380 B
DEMOOR, J. MASSART et E. VANDERVELDE. — L'évolution régressive en biologie et en sociologie, 771. B
DENIS (HECTOR). — Histoire des systèmes économiques socialistes, 371. B
DÉTRÉ (C.) — Patrie et militarisme, 641.
DEUTSCHER (PAUL). — Revue des livres français, 371.
— Revue des Revues belges et hollandaises, 765.
DUBOIS (FÉLIX). — Tombouctou la Mystérieuse, 119. B.
DUCREST DE VILLENEUVE (E.). — Révolte des paysans de Cornouailles en 1675, assassinat du marquis de Montgaillard, 496. R

E F

EMILIO. — Vie sociale et politique en Belgique, 750.
ETUDIANTS SOCIALISTES INTERNATIONALISTES. — Les devoirs envers l'Etat, 171.
FERRERO (G.). — L'Europa Giovane, 638. B
FERRI (ENRICO). — Socialisme et science positive, 122. B
FÈVRE (HENRY). — Chronique littéraire, 95, 219, 611.
FORT (PAUL). — Ballades françaises, 578, 757. C
FREISTEIN (Mme) et Mme RENAUD. — André Géliaboff, biographie, 309, 439.

G

G. (A.). — Wassili Wereschagin, 107. R
G. (M.). — Congrès de l'Institut international de sociologie, 682.
GALLETTI (ALFREDO). — Leconte de Lisle, 107. R
GALLOIS (EUGÈNE). — Ruines et antiquités religieuses, 766. R
GAULKE (J.). — L'Etat idéal, 241. R
GAUTIER (E.). — L'année scientifique et industrielle, 249. B
GEDDES (P.). et A. THOMPSON. — L'évolution morale du sexe, 18.
GEFFROY (GUSTAVE). — Femmes de Bretagne, 165.
— L'Enfermé, 123 B, 219. C
— Pays d'Ouest, 615. C
GOHIER (URBAIN). — Contre l'argent, 632. B
GRAVE (JEAN). — L'être social, 30.
GRESSENT (G.). — Revue des livres français, 506, 629.
— Revue des Revues françaises, 496.
GUMPLOWICZ (LADISLAS). — Revue des livres allemands, 627.

H

HAMON (A.). — De la définition du socialisme et de ses variétés, 269, 716.
— Revue des livres français, 119, 247, 378, 508, 631.
— Le socialisme et le congrès de Londres, 118. B
— El socialismo y el Congreso de Londres, 628. B
HARTMANN (EDOUARD DE). — La Connaissance, 763. R
HENNEBICQ (LÉON). — Le cœur d'Archytas, 296
— Poèmes d'hier et d'aujourd'hui. 759. C
HENRY (AGNÈS). — Une école idéale, 285.
HIRSCH (PAUL-ARMAND). — L'âme du peuple, 339,
HURET (J.). — Enquête sur la question sociale en Europe, 379. B

I J

ISSAIEFF (A.-A.). — Aperçus sur le présent et l'avenir de l'état économique de la Russie, 497. R
JANVION (E.) et J. DEGALVÈS. — L'Ecole libertaire, 206.
JERROLD (LAURENCE). — Revue des livres anglais, 127, 252, 510, 627
— Revue des Revues de langue anglaise, 111, 234, 491, 763.

K

K (T.) — A quoi servent les urnes, 108. R

Katchorovski (K.). — La dissolution de la commune rurale sous l'influence de l'exiguité des lots de terre, 768. R

Kertz (F.). — Une question fondamentale de la Sociale democratie, 621. R

Kobold. — Chronique musicale, 486, 760.

Korolenko. — Le duel en Russie dans les dernières années, 502. R

Kuroff (A.). — Morale anarchiste et morale socialiste, 110. R

L

Lantoine (Albert). — La littérature sociale, 366.

— Chronique littéraire, 754.

Lemonnier (Camille). — L'homme en amour, 50, 614. C

Lerda (G). — Le socialisme en Italie, 491. R

Letourneau (Ch.). — L'éducation dans le règne animal, 498. R

Lombroso (Cesare). — L'homme de génie, 247. B

— Les anarchistes, 629. B

Loock (A. N.). — La ville aux miasmes, conte, 655.

Luca (P. de.). — Domanico Morelli, 109. R

Lumet (L.). — La vie d'un, 103. C

Lynch (A.). — Human documents; character sketches of représentative men and women of the time, 627. B

M

Mahoudeau (P. G.). — Le principe du transformisme, 496. R

Mann (Tom). — Le socialisme en Angleterre, 239. R

Marculescu (Gh.). — Le socialisme en Roumanie, 192, 353.

Marès (Roland de). — Multatuli, 765, R.

Mario (J.).—Jose Rizal, biographie, 568.

Massart (J), Demoor et E. Vandervelde. — L'évolution regressive en biologie et en sociologie, 773. B.

Matignon (Dr). — Le suicide en Chine, 623. R

Mella (Ricardo). — Le socialisme en Espagne, 521.

Mesnil (Jacques). — *Exsurgat vita*, nouvelle, 429.

Morel (E). — La Rouille du sabre, 100. C

Moussoir (G). — Le Conventionnel Hyacinthe Richaud, 637. B

Mullem (L.) — Les amoureux de Galatée, 42.

N O

Nettlau. — Bibliographie de l'anarchie, 635. B

Nicolas.... — Quelque mots sur les thèses fondamentales de la théorie de K. Marx, 113 R

Nys (E). — Etudes de droit international et de droit politique, 635. B

Oller (Narcis). — Figura y Paitsage, 628. B

P

Patrizi (L.). — Passions criminelles d'esthétique et de science, 625. R

Pert (Camille). — La camarade, 615 C.

Philippe (Charles Louis). — Quatre histoires de pauvre amour, 754. C.

Philippoff (M). — La doctrine sociologique de Karl Marx, 113. R

Pica (Vittorio). — A travers les albums et les affiches, 108. R

Picard (Edmond). — L'Institut des hautes études de l'Université Nouvelle de Bruxelles, 550, 669.

Picard Destelan. — Mon Droit, 637. B

Pierrefeu (G. de). — Dans les couloirs du vatican, 123. B

Pilo (Mario). — Revue des revues italiennes, 107, 230, 500, 625, 767.

— Revue des livres italiens, 638, 773.

Pogorieloff. — Au milieu de la nuit, 503. R

Pouillet (Dr). — De l'onanisme chez la femme, 249. B

R

Rambosson (Yvanhoé). — Soir social, vers, 536.

Reclus (Elie). — Etudes sur l'évolution des religions primitives, 5.

Reclus (Elisée). — Quelques mots sur la révolution Bouddhique, 139.

Regnault (Dr F.). — Hypnotisme, religion, 250. B

RÉMY (LÉON). — Revue des Revues allemandes, 110, 239, 490, 621, 762.
RENAUD (Mme) et Mme FREISTEIN. — André Géliaboff, biographie, 309, 439.
RENCY (GEORGES) et H. VAN DE PUTTE. — Les heures harmonieuses, 757. C.
RETTÉ (A). — Aspects, 95, C.
RICARD (X. de). — Les conditions de Claire, 611. C
RICHARD (G). — Le socialisme et la science sociale, 245. B
RICTUS (JEHAN). — Les soliloques du Pauvre, 228, 758. C
RIZAL (Dr. J). — La voix des persécutés, 322.
— Ma dernière pensée, 575.
ROBERT (V). — Sur la vulgarisation de la science, 232. R
ROBERTSON (J. M.). — Buckle and his critics, 137. B
— The saxon and the celt, 252. B
ROBERTY (E. de). — De la lutte pour l'existence, 129.
ROHRLACK (H). — Développement de la fédération des ouvriers métallurgistes allemands, 490. R
ROUSIERS (P. de). — Le Trade unionisme en Angleterre, 373. B
ROYER (CLÉMENCE). — La liberté de conscience, 56, 146.
— La question religieuse, 385, 725.
RUYSSEN (CH). — La méthode critique, 762. R.

S

S. (E) — La littérature russe, expression de la vie russe, 537.
SAINT-CHAMANS (général comte de). — Mémoires, 248. B
SAVINE (ALBERT). — La question cubaine et les intérêts français, 471.
— Revue des revues françaises, 495, 623, 765.
— Revue des livres espagnols, 628.
— Revue des livres français, 637.
SCHRADER (F.). — Des conditions d'arrêt ou d'avortement des groupes humains, 499. R
SEILHAC (L. de). — La grève de Carmaux et la verrerie d'Albi, 123. B
SEMPAU (RAMON). — La politique coloniale de l'Espagne, 513.
SÉVERINE. — En marche...., 222. C, 633. B
SIBIRIAK. — Les déclassés, nouvelle, 457, 588, 686.
SIGHELE (SC.) — La Coppia criminale, 773. B
SLONIMSKI (M). — La doctrine de Marx dans la vie et dans la littérature, 114. R
SORGUE. — Revue des livres français. 771.
STROMBERG (MARIE). — Revue des revues russes, 113, 242, 502, 768.
— La production capitaliste et la question ouvrière en Russie, 497. R
STURM (FERD.). — Les devoirs des fédérations locales de syndicats et la commission générale des syndicats allemands. 762. R

T

TANGORRA (V.). — Pyschologie collective et finance, 767. R.
THEBAULT (EUGÈNE). — La vie littéraire, 748.
THOMPSON (A). et P. GEDDES. — L'évolution morale du sexe, 18.
TOLSTOI (LÉON). — Appel des Doukhobortzis, 84.
TOULOUSE (EDOUARD). — Enquête medico Psychologique sur les rapports de la supériorité intellectuelle avec la névropathie, Emile Zola, 120. B
TOUTÉE (Ct). — Dahomey, Niger, Touareg, 509. B

U V W Z

VANDEPUTTE (H.) et GEORGES RENCY. — Les heures harmonieuses, 757. C.
VANDERVELDE (E.), J. MASSART et DEMOOR. — L'évolution regressive en biologie et en sociologie, 771. B.
VAZEILLE (Dr A.). — La question sociale est une question de méthode, 631. B
VENTURI (ADOLFO). — Le palais des Borgia, 109. R
VENTURI (S). — La guerre et la science, 230. R
VERHAEREN (EMILE). — L'évêché, vers, 40.
VIRGILII (F.). — L'agriculture et la vie sociale, 500. R
WACHTER (J. de). — Recueillir des faits, 765. R.
WILLE (BRUNO). — Einsiedelkunst aus der Kiefernhaide, 627. B
Z. — Des recensements des sans travail en Allemagne, 622. R

INDEX ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES

La lettre B indique qu'il s'agit de la bibliographie.
La lettre R, qu'il s'agit de la revue des revues.

A

Accaparement immobilier et compagnies d'assurances, A. Chirac, 496. R
Affiches (A travers les albums et les). V. Pica, 108. R
Agriculture en Angleterre, 491. R et la vie sociale, F. Virgilii, 500. R
— *Voir* Commune.
Albums (A travers les) et les affiches, V. Pica, 108. R
Allemagne (Les sciences sociales en), C. Bouglé, 378. B
— (Des recensements des sans travail en), Z, 622. R
Voir Sociale-Démocratie, Socialisme, Guillaume II.
Allemands (Développement de la fédération des ouvriers métallurgistes), H. Rohrlack, 490. R
— (Devoirs des fédérations locales des syndicats), F. Sturm, 762. R
Almanach, *voir* Annual.
Ame du peuple, P. A. Hirsch, 339.
Ames (Crépuscule des) et aurore nouvelle, 233. R
Américaine (critique) et Walt Whitman, 764.
Amérique (La politique en), 288. R
— (Travailleurs femmes en), 491. R
Anarchie (sur l'), A. Bérard, 508. B
— (Bibliographie de l'), M. Nettlau, 635. B
Voir Socialisme, Ecole, Marche.
Anarchiste (morale) et morale socialiste, A. Kuroff, 110. R
— (Légende), les origines chrétiennes, A. Chirac, 623. R
— (Les), C. Lombroso, 629. B
Angleterre (Le socialisme en), Tom Mann, 237 R, 239. R
— (La libre pensée en), 234. R
— (Trade unionisme en), 373. B
— (L'agriculture en), 491. R
— (Les mineurs femmes en), 491. R
— (Les terres communes en), 494. R
Voir Cornouailles, Paysans, Bethesda, Royaume-Uni.
Anglo-Saxons (A quoi tient la supériorité des), E. Demolins, 380. B
— (Eveil artistique chez les), G. d'Azambuja, 765. R
Animal (Education dans le règne), Ch. Letourneau, 498. R
Année scientifique et industrielle, E. Gautier, 249. B
Annual (Labour), 254. B
Antisémitisme en Russie (Conséquences de l'), Chmerkine, 770. B
Argent (Contre l'), U. Gohier, 632. B
Arrêt ou d'avortement des groupes humains (Conditions d'), F. Schrader, 499. R
Art et Société, Charles-Albert, 379. B
— 493. R
— (Le seul) parfait, 764. R
Artistique (Eveil) chez les Anglo-Saxons, G. d'Azambuja, 765. R
Assassinat du marquis de Montgaillard, 496. R
Assurances (L'accaparement immobilier et les compagnies d'), A. Chirac, 496. R
Avortement (Conditions d'arrêt ou d') des groupes humains, F. Schrader, 499. R

B

Banque de France (Discussions sur la), A. Chirac, 407.

Bethesda (ouvriers des carrières de) 493. R
Bibliographie de l'anarchie, NETTLAU, 635. B
Bibliographique (Index), 124, 251, 384, 512, 639, 774.
Biographie d'André Géliaboff, 309, 439.
— de José Rizal, J, MARIO, 568.
Biologie (Evolution regressive en) et sociologie, DEMOOR, 771 B
Blanqui, *voir* L'Enfermé.
Borgia (Le Palais des), A. VENTURI, 109. R
Bouddhique (Quelques mots sur la Révolution), ELISÉE RECLUS, 139.
Bretagne (Femmes de), G. GEFFROY, 165.
Bruxelles (Institut des hautes études de l'Université Nouvelle de), E. PICARD, 550, 669.
Buckle and his critics, J.-M. ROBERTSON, 127. B
Budgets (Les) de Stendhal, 106. R

C

Capitaliste (Production) et la question ouvrière en Russie, M. STROMBERG, 497. R
Carmaux (Grève de) et verrerie d'Albi, L. DE SEILHAC, 123. B
Carrières de Bethesda (ouvriers des) 493. R
Celt and the saxon, J.-M. ROBERTSON, 252. B
Character sketches of men and women, A. LYNCH, 627. B
Chine (Suicide en), Dr MATIGNON, 623. R
Chrétiennes (Les origines), A. CHIRAC, 623. R
Chrétienté et Orient, 765. R
Chronique littéraire, H. FÈVRE, 95, 219, 611.
— — A. LANTOINE, 754.
— musicale, KOBOLD, 486, 760.
Collectivisme, *voir* Socialisme.
Commune (Questionnaire sur la), 104. R
Commune (une) de l'Italie méridionale, 108. R
Commune rurale (Dissolution de la), KATCHOROVSKI, 768. R.
Communes (terres) en Angleterre, 494. R
Communisme, *voir* Socialisme.
Congrès (Le) de Londres et le Socialisme, A HAMON, 118 B, 628. B
— de l'Institut international de sociologie, M. G., 602.
Connaissance, E. de HARTMANN, 763 R.
Conscience (Liberté de), CLÉMENCE ROYER, 56, 146.

Contes, Nouvelles, Romans

Les amoureux de Galathée, LOUIS MULLEM, 42.
L'homme en amour, CAMILLE LEMONNIER, 50.
Femmes de Bretagne, G. GEFFROY, 165.
Cœur d'Archytas, L. HENNEBICQ, 296.
La voix des Persécutés, Dr J. RIZAL, 322.
Exsurgat vita, JACQUES MESNIL, 429.
Les déclassés, SIBIRIAK, 457, 588, 686.
Au milieu de la nuit, POGORIELOFF. 503. R
Ballades françaises, PAUL FORT, 578.
La ville aux miasmes, A.-N. LOOCK, 655.

Coopératisme (néo), trade unionisme, mutualisme, A.-D. BANCEL, 701.
Coopératives (Les dividendes et les), R. CALWER, 490. R
Coppia criminale, SC. SIGHELE, 773. B
Cornouailles (Angleterre), (Etudes sur les hommes de) 493. R
— (France) (Révolte des paysans de) 496. R
Crépuscule des âmes et aurore nouvelle, 233. R
Criminelles (Passions) d'esthétique et de science, L. PATRIZI, 625. R
Criminologie, *voir* Peines, Passions, Persécutions, Assassinat, Jury, Duel, Rélégation, Coppia.
Cubaine (La question) et les intérêts français, A. SAVINE, 471.

D

Dahomey, Niger, Touareg, C^t. TOUTÉE, 509. B
Dartmoor (Paysans du), 493. R
Définition du socialisme, A. HAMON, 269, 716.
Despotisme éclairé en Russie, 492. R
Devoirs envers l'Etat, 171.
Doukhobortzis (Appel des), L. TOLSTOI, 84.
Droit international et droit politique (Etudes de), E. NYS, 635. B
— (Mon), PICARD DESTELAN, 637. B
Duel en Russie dans les dernières années, KOROLENKO, 502. R

E

Ecole idéale (Une), A. HENRY, 285.
Ecole libertaire (L'), J. DEGALVÈS et E. JANVION, 206.
Ecole primaire (L'enseignement religieux à l'), 110. R
Economie politique, *voir* Banque, Accaparement, Production, Richesse.
Economique (Etat) de la Russie, A.-A ISSAIEFF, 497. R
Economiques (Histoire des systèmes) et socialistes, H. DENIS, 371. B
Education dans le règne animal, CH. LETOURNEAU, 498. R
— (Une) impériale, Guillaume II, F. AYME, 632. B
Eglise libre, 508. B
Elections au landtag prussien et la sociale democratie, 621. R
Enfermé (L'), G. GEFFROY, 123. B
Enquête sur la question sociale en Europe, J. HURET, 379. B
Enseignement (L'), religieux à l'école primaire, 110. R.
Voir Université, Morale.
Espagne (Politique coloniale de l'), R. SEMPAU, 513.
— (Le socialisme en), R. MELLA, 521.
Voir Contes, Rizal.
Esthetique (Passions criminelles d') et de science, L. PATRIZI, 625. R
Etat (Devoirs envers l'), 171.
— (L') idéal, J. GAULKE, 241. R
Etre social (L'), JEAN GRAVE, 30.
Europe (Enquête sur la question sociale en), J. HURET, 379. B
— Giovane, G FERRERO, 638. B
Evergreen (The), 111. R
Evolution morale du sexe, P. GEDDES, et A. THOMPSON, 18.
Evolution des Religions primitives (Etudes sur l'), ELIE RECLUS, 5.
— Régressive en biologie et sociologie, DEMOOR, 771. B
Existence (De la lutte pour l'), E. DE ROBERTY, 129.

F

Famine (La) aux Indes anglaises, 238. R
Fédération des ouvriers métallurgistes allemands (Développement de la), H. ROHRLACK, 490. R
— du Royaume-Uni, 494. R
— (Devoirs des) locales de syndicats allemands, F. STURM, 762. R
Femme (onanisme chez la), Dr POUILLET, 249. B
Femmes de Bretagne, G. GEFFROY, 165.
— (Travailleurs) en Amérique, 491. R
— (Mineurs) en Angleterre, 491. R
— de ce temps (caractères), 627. B
Finance (Psychologie collective et), V. TANGORRA, 767. R
Voir Banque, Accaparement, Capitaliste.
Français (La question cubaine et les intérêts), A. SAVINE, 471.
France (Discussions sur la Banque de), A. CHIRAC, 407.

G

Géliaboff (André), 309, 439.
Génie (Homme de), C. LOMBROSO, 247. B
Voir supériorité.
Grève (La) de Carmaux et la verrerie d'Albi, L. DE SEILHAC, 123 B
Guerre (Une famille vendéenne pendant la grande), BOUTILLIER DE SAINT ANDRÉ, 120. B
— et science, S. VENTURI, 230. R
Guillaume II, F. AYME, 632. B

H

Hautes Etudes (Institut des) de l'Université Nouvelle, E. PICARD, 550, 669.
Histoire (Conception matérialiste de l'), J. BORCHARDT, 257.
— des systèmes économiques et socialistes, H. DENIS, 371. B
Voir Mémoires, Guillaume II, Richaud, Journées, Patrie, Hoche.
Historique des organisations de travailleurs, 239. R
Hoche est-il mort empoisonné ? Dr CABANÈS, 766. R
Homme de Génie, C. LOMBROSO, 247. B
Hommes de Cornouailles (Etudes sur les), 493. R
— de ce temps (caractères des), A. LYNCH, 627. B
Hongrois et Russes, R. CHÉLARD, 496. R
Humains (Des conditions d'arrêt ou d'avortement des groupes), F. SCHRADER, 499. R
— Documents, A. LYNCH, 627. B
Hypnotisme, Religion, Dr F. REGNAULT, 250. B

I

Indes Anglaises (La famine aux), 238. R
Industrielle (Année scientifique et), E. Gautier, 249. B
Institut des hautes études de l'Université Nouvelle de Bruxelles, E. PICARD, 550, 669.
— International de sociologie, M. G, 602.
Intellectuelle (Enquête medico-Psychologique sur les rapports de la supériorité) avec la névropathie, E. TOULOUSE, 120 B
Intérêts français (La question cubaine et les) A SAVINE, 471.
International (Etudes de droit) et de droit politique, E. NYS, 635. B
Italie (une commune de l') méridionale, 108. R
— (Le socialisme en), G. LERDA, 491. R

J

Javanaises (Ruines et antiquités religieuses), E. GALLOIS, 766. R
Journées Révolutionnaires, 1830-1848, A. DAYOT, 633 B
Jury et tentative de restreindre sa juridiction, DANEVSKI. 768 R

L

Labour Annual, 254. B
Leconte de Lisle, ALFREDO GALLETTI, 107. R
Libertaire (L'Ecole), J. DEGALVÈS et E. JANVION, 206.
Liberté de Conscience, CLÉMENCE ROYER, 56, 146.
Libre Pensée (La) en Angleterre, 234. R
Liljefors (Bruno), 494 R
Littéraire (Chronique), H. FÈVRE, 95, 219, 611.
— A. LANTOINE, 754.
— (Vie), E. THÉBAULT, 748.
Littérature (Doctrine de Marx dans la vie et la), SLONIMSKI, 114 R
— Sociale, A. LANTOINE, 366.
— Russe, expression de la Vie Russe, E. S. 537
Livres, voir Revue des livres et Index bibliographique.
Lutte (De la) pour l'existence, E. DE ROBERTY, 129.

M

Malgache (Au pays), E. BLAVET, 631. B
Marche (En), SÉVERINE, 633. B
Marx (Quelques mots sur les thèses fondamentales de la théorie de Karl), NICOLAS, 112. R
— (Doctrine sociologique de Karl), M. PHILIPPOFF, 113. R
— Doctrine de) dans la vie et dans la littérature, SLONIMSKI, 114. R
Matérialiste (Conception) de l'Histoire, J. BORCHARDT, 257.
Médico-Psychologique (Enquête) sur les rapports de la supériorité intellectuelle avec la névropathie, E. TOULOUSE, 120. B
Mémoires du général Cte de SAINT-CHAMANS, 248. B
Méthode (La question sociale, est une question de), A. VAZEILLE, 631. B
— Critique, RUYSSEN. 762 R
Militarisme et Patrie, C. DÉTRÉ, 641.
Mineurs femmes en Angleterre, 491. R
Morale (Evolution) du Sexe, P. GEDDES et A. THOMPSON, 18.
— Anarchiste et morale socialiste, A. KUROFF, 110. R
Multatuli, R. DE MARÈS. 765 R
Musicale (Chronique), KOBOLD, 486, 760.
Mutualisme, néo-coopératisme et trade unionisme, A. D. BANCEL, 701.

N

Néo-coopératisme, Trade unionisme et mutualisme, A. D. BANCEL, 701.
Névropathie (Enquête medico-psychologique sur les rapports de la supériorité intellectuelle avec la), E TOULOUSE, 120. B
Niger, Touareg, Dahomey, Ct TOUTÉE, 509. B
Nouvelles, *Voir* Contes.

O

Onanisme chez la femme, Dr POUILLET, 249. B
Organisations de Travailleurs (Historique des), 229. R
Orient et Chrétienté, 765. R
Ouvrière (Question) en Russie et la production capitaliste, 497. R
Ouvriers métallurgistes allemands (Développement de la fédération des), H. ROHRLACK, 490. R
— Carriers de Bethesda, 493. R

P

Palais des Borgia (Le), A. VENTURI, 109. R
Passions criminelles d'esthétique et de science, L. PATRIZI, 625. R
Patrie et Militarisme, C DÉTRÉ, 641.
Paysans du Dartmoor, 493. R
— de Cornouailles (Révolte des), 496 R
Voir Commune, Agriculture,
Peine Capitale (Etude sur la), DANEVSKI, 242. R
Voir, Crime, Duel, Rélégations, Assassinat, Jury.
Peuple (Ame du), P. A. HIRSCH, 339.
Philosophy (Pseudo) at the end of the XIX th Century, H. M. CÉCIL, 510. B
Politique (La) en Amérique, 238. R
— Coloniale de l'Espagne, R. SEMPAU, 513.
— (Etudes de droit) et de droit international, E. NYS, 635. B
Positivisme, *voir* Science.
Production capitaliste et la question ouvrière en Russie, M. STROMBERG, 497. R
Prussien, (Elections au Landtag) et la sociale démocratie, 621. R
Psychologie collective et finance, V. TANGORRA, 767 R
Voir character.
Psychologique (Enquête medico-) sur les rapports de la supériorité intellectuelle avec la névropathie, E. TOULOUSE, 120. B

Q

Question sociale en Europe (Enquête sur la) J. HURET, 379. B
— Religieuse, CLÉMENCE ROYER, 385, 725
— Cubaine et les intérêts français, A. SAVINE, 471.
— Ouvrièreen Russie et la production capitaliste, M. STROMBERG, 497. R
— Sociale est une question de méthode, A. VAZEILLE, 631. B

R

Recensement des sans travail en Allemagne, 622. R.
Rélégation, A. BÉRARD, 495. R
Religieuse (La question), CLÉMENCE ROYER, 355.
— (Ruines et Antiquités), Javanaises, E. GALLOIS. 766 R
Religion, hypnotisme, Dr F. REGNAULT, 250. B
Voir Liberté, Conscience, Symbole, Doukhobortzis, Enseignement, Vatican, Bouddhique, Libre pensée, Eglise, Chrétiennes, Stundistes.
Religions primitives (Etudes sur l'évolution des), ELIE RECLUS, 5.
Révolte des paysans de Cornouailles, 496. R
Révolution Bouddhique (Quelques mots sur la), ELISÉE RECLUS, 139.
Révolutionnaires (Journées), A. DAYOT, 633. B

Revue des livres

Livres allemands, LADISLAS GUMPLOWICZ, 627.
Livres anglais, L. JERROLD, 127, 252, 510, 627.
Livres espagnols, A SAVINE, 628.
Livres français, A. D. BANCEL, 373.
— — C. BRUNELLIÈRE, 245, 508, 770.
— — CHARLES-ALBERT, 118.
— — P. DEUTSCHER, 371.
— — G. GRESSENT, 506, 629.
— — A. HAMON, 119, 247, 378, 509, 631.
— — A SAVINE, 637.
— — SORGUE, 771.
Livres italiens, M. PILO, 638, 773.

Revue des Revues

Revues allemandes, L. RÉMY, 110, 239, 490, 621, 762.
Revues de langue anglaise, L. JERROLD, 111, 231, 491, 763.
Revues belges et hollandaises, P. DEUTSCHER, 765.
Revues françaises, P. BALLAGUY, 104.
— — A. SAVINE, 495, 623, 765.
— — G. GRESSENT, 496.
— — (Index des), 624, 767.
Revues italiennes, M. PILO, 107, 230, 500, 625, 767.
Revues russes, M. STROMBERG, 113, 242, 502, 769.

Richaud (Le conventionnel H.), G. MOUSSOIR, 637 B.
Richesse (Concentration de la), 763. R
Rizal (Jose), J. MARIO, 568.
Romans, *voir* Contes.
Roumanie (Le Socialisme), GH. MARCULESCU, 192, 353.
Royaume-Uni (Fédération du), 494, R.

Russe (Littérature), expression de la vie russe, E. S., 537.
Russes et Hongrois, R. CHÉLARD, 496. R.
Russie (Despotisme éclairé en), 492. R.
— (Production capitaliste et Question ouvrière en), M. STROMBERG, 497. R.
— (Aperçus sur le présent et l'avenir de l'état économique de la), A. A. ISSAIEFF, 497. R.
— (Le duel en), dans les dernières années, KOROLENKO, 502. R.
— (Conséquences de l'antisémitisme en), CHMERKINE, 770 B
Voir Doukhobortzis, Peine, Geliaboff, Commune, Jury.

S

Sans travail (Des recensements des) en Allemagne, 622. R.
Saxon and the celt, J. M. ROBERTSON, 252. B.
Science positive et Socialisme, E. FERRI, 122. B.
Science et Guerre, S. VENTURI, 230. R.
— (Sur la vulgarisation de la), V. ROBERT, 232. R.
— sociale et socialisme, G. RICHARD, 245. B.
— (Les) sociales en Allemagne, C. BOUGLÉ, 378. B.
— (Passions criminelles d'esthétique et de), L. PATRIZI, 625. R.
Scientifique (Année) et industrielle, E. GAUTIER, 249. B.
Sexe (Evolution morale du), P. GEDDES et A. THOMPSON, 18.
Social (L'être), JEAN GRAVE, 30.
— (Symbole), L. BAZALGETTE, 68.
Sociale (Science) et Socialisme, G. RICHARD, 245. B.
— (Littérature), A. LANTOINE, 366.
— (Les sciences) en Allemagne, C. BOUGLÉ, 378. B.
— (Enquête sur la question) en Europe, J. HURET. 379. B.
— (Agriculture et Vie), F. VIRGILII, 500. R.
— (La question) est une question de méthode, A. VAZEILLE, 631. B.
Sociale Démocratie et les élections au Landtag prussien, 621 R.
— (Une question fondamentale de la), F. KERTZ, 621. R.
Socialisme (Le) et le Congrès de Londres, A. HAMON, 118 B, 628 B.
— et Science positive, E. FERRI, 122. B.
— en Roumanie, GH. MARCULESCU, 192, 353.
— en Angleterre, TOM MANN, 239. R.
— (Problèmes du), E. BERNSTEIN, 241. R.
— en Angleterre, 237. R.
— et Science sociale, G. RICHARD, 245. B.
— (De la définition du), A. HAMON, 269, 716.
— en Italie, G. LERDA, 491. R.
— en Espagne, R. MELLA, 521.
Voir Urnes, K. Marx, Grève, Verrerie, Travailleurs, Géliaboff, Peuple, Syndicats, Ouvriers, Coopératives, Sociale Démocratie, Mutualisme, Elections, Méthode.
Socialiste (Morale) et Morale anarchiste, A. KUROFF, 110. R.
— (Histoire des systèmes économiques et), H. DENIS, 371. B.
Société et Art, CHARLES-ALBERT, 379. B.
Sociologie (Congrès de l'institut international de), M. G., 602.
— (Evolution regressive en biologie et), DEMOOR, 771 B
Stendhal (Les Budgets de), 106. R.
Suicide en Chine, D[r] MATIGNON, 623. R.
Supériorité intellectuelle (Enquête médico-psychologique sur les rapports de la) avec la névropathie, E. TOULOUSE, 120. B.
Supériorité intellectuelle (A quoi tient la) des Anglo-Saxons, E. DEMOLINS, 380. B.
Symbole Social, L. BAZALGETTE, 68.
Syndicats (Devoirs des fédérations locales de) allemands, F. STURM, 762 R
Voir Trade Unionisme, Ouvriers,

T

Terres communes en Angleterre, 494. R
Tombouctou la mystérieuse, F. DUBOIS, 119. B
Touareg, Niger, Dahomey, C[t] TOUTÉE, 509. B.
Trade unionisme (Le), en Angleterre, P. DE ROUSIERS, 373. B
— Mutualisme et néo coopératisme, A. D. BANCEL, 701.
Transformisme (Principe du), P. G. MAHOUDEAU, 496. R

